TUFTS COLLEGE LIBRARY

Purchased

Bound Oct. 1918

75519

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

LUTHER COLLEGE LIBRARY

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-SEPTIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1917

75519

LAZARINE[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

LE DRAME

I

La parole imprudente et révélatrice de Lazarine Émery, ce « vous ne m'aimez donc pas? », arraché à son étonnement et à sa douleur, avait bouleversé Robert Graffeteau à une profondeur extraordinaire. Il avait éprouvé, en écoutant ces mots, un vertige de terreur qui l'avait fait se lever, s'en aller, courir, par un mouvement irrésistible, presque aussi inconscient qu'un réflexe. Il était sorti du parc du *Mont des Oiseaux* et il avait marché, marché droit devant lui, au hasard, sous l'action prolongée de cette épouvante qui, peu à peu, se changeait en un ravissement. Lazarine l'aimait! Jusqu'à cette minute, il avait bien deviné, comme il l'écrivait au général Brissonnet, qu'il l'intéressait. La lettre du colonel Émery avait confirmé encore cette intuition, mais sans rien préciser sur l'intensité de cet intérêt. Ce sentiment qu'il inspirait était resté pour lui à l'état de rêve, et, s'il avait, dans sa réponse au général, pris, de bonne foi, cet engagement de rupture et de départ, c'est qu'en ce moment-là, il ne renonçait qu'à un rêve. Maintenant, le rêve devenait une réalité. La madone devant laquelle il parlait de s'agenouiller

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1917.
(2) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916.

sans même oser un *Ave Maria*, s'était transformée en une vierge vivante et passionnée. Il marchait, et dans les sentes désertes des bois de pins d'Alep, parmi les cistes, les romarins et les arbousiers qu'il ne voyait même pas, il entendait ce souffle entrecoupé, la palpitation de ce cœur de jeune fille dans l'involontaire aveu. Il évoquait ces yeux d'un brun si pur, — telle l'eau de ces rivières du Midi foncées et transparentes, — ces yeux pris dans des paupières lisses et blanches, et dans leurs prunelles dormait toujours un peu de soleil. Il revoyait ces mains nerveuses et qui tremblaient d'émotion, cette gorge soulevée par un soupir, cette grâce de femme soudain apparue dans la jeune fille... Et cette femme pouvait être la sienne devant la loi, puisqu'il était libre! Voici que l'accusation, portée contre lui dans la lettre du général, revenait à sa mémoire et suscitait en lui une tentation. Il pensait : « Brissonnet conçoit cela comme possible qu'elle soit à moi, malgré son père, malgré l'Église. Pourquoi pas? C'eût été coupable de tendre à ce but, hypocritement et par calcul. Mais puisqu'elle m'aime sans que je lui aie fait la cour, avec cette spontanéité, cet élan? Si mon père vivait et que j'aille lui dire : je veux me remarier, qu'objecterait-il, puisqu'il m'a permis le divorce, qu'il me l'a commandé? Qu'objecterait Brissonnet lui-même, qui a trouvé naturel également le divorce d'avec Thérèse? Oui, qu'objecteraient-ils l'un et l'autre? Rien en principe... Mais le colonel Émery refusera son consentement? Tous les jours, des filles et des fils se marient en opposant leur volonté à celle de leur père. S'ils sont heureux, les plus sévères leur donnent raison... Mais Mlle Émery est pieuse? Le divorce pour elle n'existe pas? Et si elle m'aime assez pour passer outre? C'est à moi de lui montrer tant de passion, que je l'emporte même sur cet obstacle. De quel droit alors un Brissonnet me blâmerait-il de l'avoir déterminée à me sacrifier un scrupule, qui, pour lui, n'est qu'un préjugé, puisqu'il ne pratique pas?... » Et Robert se voyait avouant, entre des mots d'amour, la vérité sur le motif qui l'avait si longtemps empêché de se déclarer. Pour se prouver que Lazarine accepterait ce mariage hors de l'Église, il se la figurait l'écoutant, et frémissante, éperdue, comme elle était sur ce banc où elle lui avait dit, la première, qu'elle l'aimait. La première! Où trouverait-elle la force de lui répondre : « non, » quand elle avait au cœur un sentiment assez brûlant, assez

exalté pour l'avoir entraînée à cette démarche, elle si pure, si réservée, si pudique?... D'autres images pourtant se multipliaient dans le souvenir du jeune homme qui démentaient cette espérance. Il la voyait agenouillée, et la ferveur de sa prière, dans la chapelle du *Mont des Oiseaux* où quelquefois elle entendait la messe, le dimanche. Mais n'y venait-elle pas à cause de lui? Il la voyait, et son front éclairé d'une flamme, ses yeux comme levés vers une apparition d'en haut, un jour qu'elle lui avait raconté une communion de soldats au pèlerinage de *Consolation*. Il l'entendait : « C'est si beau un homme qui va se battre pour son pays avec Dieu dans sa poitrine! De quoi aurait-il peur? » Elle l'avait regardé alors, et à son enthousiasme s'était soudain mêlée une inquiétude, celle de savoir ce qu'il pensait lui-même. Il s'était tu, et elle était devenue triste. Aurait-elle cet arrêt subit de sa physionomie, cette bouche soudain ouverte dans une pénible attente, cette brisure de son beau regard, quand il lui demanderait d'être infidèle à sa foi? Car c'était cela qu'il lui demanderait!

« Je trouverai les mots, » se disait-il, et il se répétait : « Je les trouverai. Je les trouverai. »

Tout son esprit se tendait à combiner les argumens qui devaient vaincre la résistance de la tendre enfant : son droit, à lui, de refaire sa vie; — sa cruauté, à elle, l'aimant et pouvant l'aider à ce renouveau, si elle lui refusait son appui; — l'inhumanité, l'injustice d'un dogme au nom duquel leurs deux cœurs seraient brisés, et pour rien, alors qu'ils ne devaient, en se mariant, faire aucun tort à qui que ce fût. A mesure que ces raisonnemens se construisaient dans sa pensée, une révolte grandissait en lui, qu'il n'avait jamais connue et qui l'étonnait. Jusqu'ici, son attitude à l'égard de l'Église avait toujours été cette vénération indifférente, si l'on peut dire, très fréquente dans les familles de la bourgeoisie parisienne où le geste héréditaire survit à la croyance. Une telle soumission aux rites extérieurs est bien voisine du détachement complet. Témoin la facilité à profiter de la loi du divorce. Mais c'était un véritable accès de haine qu'il éprouvait maintenant. Il allait, prenant des chemins après des chemins, revenant sur ses pas et ne le remarquant point. Des projets de phrases s'échafaudaient et s'écroulaient en lui. Ces mots, cherchés passionnément et qui devaient convaincre la jeune fille, surgissaient, s'effaçaient, montaient,

s'abîmaient. Une mortelle fièvre intérieure le précipitait en avant, toujours en avant, sans qu'il s'aperçût du soleil qui baissait, du soir qui tombait, comme étranger à lui-même, aux endroits, au temps. Il ne se réveilla de cette véritable hypnose qu'en débouchant, sans le savoir, dans le village de Carqueiranne, éclatant de lumière électrique. Ce sursaut de clarté le saisit, au sortir de l'ombre des bois. Il se rendit compte tout d'un coup que la nuit était déjà venue. L'heure du dîner au *Sanatorium* était passée. Il réfléchit qu'après la cérémonie de la journée, ce repas, pris en commun, avait dû se transformer en une petite fête de camaraderie. Son absence certainement provoquait des remarques. C'était un procédé peu gracieux, un manquement à cette fraternité militaire dont il gardait le culte, depuis qu'il en avait goûté la mâle douceur dans la tranchée. Que lui importait maintenant? Une seule idée occupait son esprit, tandis qu'il reprenait la route du retour : demain, peut-être, à la même heure, il aurait quitté le *Mont des Oiseaux*, et sinon demain, après-demain. Partirait-il fiancé ou non à Lazarine? C'était l'instant même où Thérèse Alidière, venue à Toulon pour y dîner avec Faverolles, trouvait le moyen d'aller jusqu'à la gare sous le prétexte d'acheter des journaux, et, tirant de son manchon sa lettre à son ancien mari, elle la glissait dans la boîte d'un geste furtif, afin qu'elle arrivât plus vite.

Il semble que certaines destinées, à de certaines heures, traversent des périodes catastrophiques et qui donnent l'impression d'une fatalité. Bien faussement, car nos fortunes, heureuses ou malheureuses, sont presque toujours notre œuvre, la somme soudain réalisée de nos qualités et de nos défauts. Notre sort n'est le plus souvent que le raccourci de notre personne. Les complications tragiques, à travers lesquelles Graffeteau allait se débattre, avaient été préparées par lui, par sa faiblesse d'autrefois, par son silence d'aujourd'hui. Il ne les prévoyait pas, et, quand il se réveilla le lendemain matin qui était le dimanche des Rameaux, d'un sommeil fiévreux et tardivement pris, ce n'était pas l'attente de cette lettre-là qui lui faisait appréhender l'arrivée du courrier. Il redoutait une réponse de Brissonnet, foudroyante, et où celui-ci annonçât l'immédiate exécution de sa menace. Que le général eût appris la vérité au père de Lazarine, dans le premier mouvement de sa colère,

c'était la *Maison Verte* fermée, toute entrevue avec la jeune fille rendue impossible. L'amoureux saurait bientôt à quoi s'en tenir. Encore quarante minutes, et, vers dix heures, sur la route qui tournait là-bas parmi les mimosas, les cactus et les myrtes, le facteur d'Hyères apparaîtrait, comme d'habitude, son bâton à la main, sa boîte au dos. Pour tromper sa frénésie d'impatience, Graffeteau, — c'était le moment de la messe, — se dirigea vers la chapelle dans l'espérance, insensée après la scène de la veille, que Mlle Émery s'y trouverait peut-être.

« Quelle sottise ! » se disait-il, en se retirant, la porte à peine ouverte. Un coup d'œil lui avait suffi pour constater l'absence de celle qu'il cherchait. « Après la façon dont je me suis conduit, comment et pourquoi viendrait-elle ici ? » Et, se répétant à voix basse pour la centième fois les mots qu'elle avait pourtant prononcés, — il ne rêvait point — : « Ne m'aimez-vous donc pas ? » il continuait : « Ah ! pourquoi ne lui ai-je pas répondu : Mais si, je vous aime, éperdument, passionnément, uniquement ? Pourquoi ne nous sommes-nous pas fiancés là, par un de ces engagemens qu'un regard, un soupir, un serrement de main scellent à jamais ? Aujourd'hui j'aurais le droit, même après l'accusation de Brissonnet, de lui parler, de m'expliquer, de la convaincre. Au lieu de cela... » — il pensait au rendez-vous pris pour ce matin avec le docteur pour son *exeat* définitif : — « il va falloir que tout à l'heure j'aille demander moi-même l'ordre de la quitter, de retourner là-bas... » Dans un éclair, la vision de la tranchée s'évoqua dans son souvenir, celle de l'assaut, de la mitraille, des cadavres autour de lui, de sa mort possible. « Et si je dois y rester ?... » Une obscure vague de repentir passa sur son âme. Ce qu'il méditait d'oser, — ces fiançailles dans le divorce, cette attaque dans un cœur d'enfant au respect filial, à l'obéissance religieuse, — lui apparut subitement comme une action énorme, puisque, incertain du lendemain et à ce degré, il ne pouvait pas dire : « Quoi qu'il arrive, vous serez heureuse par la force de mon amour. » Il secoua la tête. Pour chasser ce rappel de scrupule, il évoqua de nouveau les beaux traits émus, le fixe regard, la silhouette de la jeune fille assise sur le banc, dans le parfum des mimosas et sous leurs fleurs d'or. Une fois de plus le funeste sortilège, qui a égaré tant de consciences, s'accomplit : — « Elle m'aime. Je l'aime. Il n'y a que cela de vrai au monde ! »

« Sachons du moins combien il me reste de temps pour agir. Voici dix heures. Le docteur Mauriel doit être arrivé... »

Il prononça ces mots à haute voix, pour donner plus de réalité affirmée à sa résolution, et il se dirigea d'un pas hâtif vers une porte grise, à l'extrémité du couloir, sur laquelle se lisait en hautes lettres noires : *Cabinet de consultation*. Là, il hésita, la poitrine serrée, comme un accusé devant l'entrée du tribunal où le juge va lui signifier son arrêt. Au coup énervé qu'il frappa enfin, une voix connue répondit : « Entrez ! » et il passa le seuil de la pièce avec cette défaillance intérieure qu'inflige la présence de l'irréparable. Et déjà le médecin lui prenait les deux mains, en lui disant :

— Quelle belle journée pour vous, hier, capitaine Graffeteau ! J'ai tant regretté de n'être pas là ! Mais vous savez, il y a des malades, beaucoup de malades dans le pays, et presque pas de docteurs. Mes après-midi ne sont plus à moi. A peine si je suffis à la besogne. Heureusement, je ne fais ici qu'un intérim.

Les deux majors, officiellement attachés à l'hôpital étaient en effet souffrans depuis une quinzaine, et le docteur Mauriel les suppléait. Cet ancien chirurgien de marine, établi à Hyères, sa ville natale, après sa retraite, était un homme de soixante-cinq ans, petit, maigre, avec une agilité conservée de ses mouvemens, qui donnait l'impression d'une jeunesse cabalistique. Il croyait devoir à la dignité professionnelle de ne jamais quitter la redingote; mais, circulant, par hygiène, à bicyclette, il était habituellement coiffé tantôt d'un feutre mou, tantôt d'un panama. Le contraste de ce chapeau, comme aussi des pinces qui serraient le bas de son pantalon, avec ce vêtement de cérémonie, aurait été comique s'il n'eût émané de tout le personnage cette dignité que les Méridionaux de l'espèce fine savent garder. Il y a du grec de bonne race chez eux, un singulier mélange de bonhomie et de politesse, de surveillance de soi et de vivacité. Mauriel était, depuis des années, le médecin de la famille Émery. On se rappelle : Lazarine avait écrit son nom dans la lettre où elle racontait à sa sœur son espérance, son audace et le coup de foudre de sa déception. Si l'excellent homme, qui la tutoyait et qui lui portait une affection quasi paternelle, avait connu cette scène de la veille, il n'aurait pas montré à Robert ce visage de sympathie qui gênait étrangement celui-ci

à cette minute. Il y discernait une divination. Le sagace praticien soupçonnait évidemment le roman ébauché entre les deux jeunes gens. Il avait, pour ce qu'il croyait n'être qu'une timide et enfantine idylle, une indulgence dont le témoignage cordial offensait le jeune homme. Certaines illusions bienveillantes des autres sur les dessous cachés de notre vie nous donnent par trop, à nos propres yeux, figure d'imposteurs. Nous préférerions la défiance et l'hostilité.

— Hé bien! disait le docteur, nous venons pour notre *exeat?* Nous voulons donner le baptême du feu à ce bout de ruban rouge. Ça, c'est bien. C'est très bien... Mais... mais... mais..., — et il faisait sa lippe, — il s'agit de savoir si nous sommes vraiment en état. Défaites-vous, que je vous ausculte.

Et tandis que le jeune homme ouvrait sa tunique : — La poitrine, c'est pour la forme. Je vous l'ai dit, et je suis sûr de mon diagnostic, le poumon est guéri. Ça vous a un air terrible, une balle entrée derrière l'épaule et sortie près du mamelon. Dans l'espèce, la plaie a cicatrisé merveilleusement. C'est le cœur qu'il faut surveiller. La balle a passé trop près. Je vous l'ai dit encore, ça ne crée pas un danger, ça oblige à des précautions. Vous ne devez retourner au front que le jour où ce monsieur-là sera très sage. — Il avait posé sa vieille main, toute ponctuée de taches brunâtres, sur la poitrine blanche du jeune homme où un petit rond rouge, de la largeur d'une pièce de vingt sous, marquait le point de sortie du projectile. — Le cœur était encore un peu nerveux, l'autre jour. Est-il plus raisonnable aujourd'hui ? — Il avait penché sa tête grise et il collait son oreille contre les côtes, tantôt à une place, tantôt à une autre. — Je suis obligé de vous garder encore, dit-il en se redressant. Oh! pas pour bien longtemps, une huitaine peut-être, mais en conscience vous avez encore besoin de repos. Ne prenez pas peur surtout. Vous n'avez rien, absolument rien, pas de frottement, pas de souffle, pas de dédoublement, toujours un peu d'arythmie. — Il avait replacé son oreille sur le sein de l'officier. — Tenez : un, deux, trois, quatre... — un faux pas. Un, deux, trois, quatre, cinq, six — un faux pas... Vous pouvez vous rhabiller. Je ne vous donne pas de remède. Vous n'en avez pas besoin. Mais du repos, je vous répète, du repos, il vous faut encore du repos... Vous n'avez pas fumé ces temps-ci ? Non. Pas commis d'excès de

régime? Non... Voyons. Un médecin est un peu un confesseur, pas eu d'émotions trop fortes?

— Moi! quelle idée! fit Graffeteau en boutonnant sa tunique. Au moment où le docteur avait parlé d'une huitaine, le souvenir de la promesse faite à Brissonnet avait traversé son esprit. Une phrase lui était montée aux lèvres, qu'il n'articula pas : « Docteur, si je dois me reposer encore, soit. Il y a d'autres hôpitaux sur la côte que le *Mont des Oiseaux*. Je désire ne pas rester ici. J'ai mes raisons. Envoyez-moi ailleurs... » Mais le médecin avait eu pour le questionner sur ses « émotions » un de ces sourires de demi-complicité, insupportable à une sensibilité passionnée. Le jeune homme s'était tourné vers la glace, en apparence pour se rajuster, en réalité pour ne pas subir ce sourire et ce regard. Il s'entendit lui-même, comme en songe, consommer le manquement à la parole donnée, et répéter : — Non. Aucune.

— Tant mieux, dit Mauriel, et insistant, avec cette froissante sympathie : ou tant pis!... A votre place, moi!... Il s'arrêta court, par une discrétion que Graffeteau sentit plus froissante encore, et sur un ton de plaisanterie :

— *Donnez-moi vos trente ans si vous n'en faites rien...*

Puis, professionnel et bonhomme :

— Vous voyez que je ne vous considère pas comme un cardiaque, puisque je vous conseille assez clairement d'être amoureux... pour le bon motif, entendons-nous. Vous me direz que, penser à se marier, quand on va retourner au front!.. Moi, vous savez, je suis un vieil optimiste. Je suis pour avoir toujours foi dans la vie. On parle beaucoup de la crise de la natalité chez nous. Si les Français ne font pas plus d'enfans, c'est qu'ils ne l'ont pas, cette foi dans la vie. Ils ont peur de ce qui peut arriver. Il arrivera ce qu'il voudra. Commençons par espérer. Nous autres, Provençaux, nous avons une chanson de notre Mistral, celle de *la Coupe*, vous ne la connaissez pas, qui dit si bien cela :

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dou jouvent,
Dou passat la remembranço
E la fe dins l'an que ven...

Il avait chanté ces vers des banquets Félibréens avec une voix chaude, aussi jeune que ses mouvemens. — Vous n'avez pas

compris, naturellement : *Verse-nous les espérances, — Et les rêves de la jeunesse, — Du passé les remembrances, — Et la foi dans l'an qui vient...* Puis grave, et sur ce ton de mélancolie résignée, qui révèle, chez les gens âgés, le mystère de souvenirs ineffaçables : — Croyez-en la vieille expérience d'un homme qui, lui, ne s'est pas marié. Il ne faut pas laisser passer l'occasion. Elle ne revient pas toujours. Et, comme il reconduisait Graffeteau :

— Décidément, s'écria-t-il, en ouvrant la porte, tous les décorés d'hier se donnent rendez-vous dans mon cabinet, ce matin...

C'était, cette fois, un officier amputé d'une jambe qui s'avançait sur ses béquilles. Une jeune femme le suivait, dont le visage, amaigri et radieux, racontait de longues semaines d'une horrible anxiété, détendue soudain. Elle conduisait deux petits garçons à la physionomie excitée. C'est le cas des enfans qui participent à une grande joie de famille qu'ils sentent, qu'ils respirent, qu'ils vivent, sans trop la comprendre.

— Vous venez me dire adieu, madame Dupuis, et vous aussi, lieutenant, fit le docteur, comme vous êtes aimable de m'amener mes gentils amis! Et, s'effaçant pour laisser entrer ces nouveaux visiteurs, il prit congé de l'autre sur cette phrase, prononcée à mi-voix : — Vous avez vu comme ils regardent leur papa, comme ils en sont fiers? Ça ne vous fait pas envie, hein ?

II

Quel contraste entre la tragédie intime que représentaient les rapports de Graffeteau avec Lazarine Émery et la simplicité, un peu terre à terre, mais si franche, si saine, du docteur l'invitant à la demander. Le sous-entendu des dernières phrases était trop clair. A peine si l'amoureux sentit la pointe aiguë de cette ironie. L'impatience de l'attente du courrier emportait tout. Il s'était tout à l'heure cabré contre le manque de doigté du médecin, il ne retenait plus maintenant de cette trop directe allusion qu'une évidence : le sentiment de la jeune fille pour lui était si fort qu'il éclatait aux yeux de tous. Cette preuve, dont il n'avait certes plus besoin, l'exaltait encore. Huit jours! Il avait maintenant huit jours devant lui pour la déterminer à ces fiançailles secrètes, — si Brissonnet n'avait pas

écrit. Tout d'un coup, il éprouva une constriction à la poitrine. Son cœur se prit à battre avec un nervosisme qui l'eût sans doute inquiété, en dépit des assurances du médecin, sans l'anesthésie de l'idée fixe. Le vaguemestre de l'hôpital surgissait de l'escalier, portant d'une main le paquet des lettres, attaché par une ficelle. De l'autre, il soutenait Duchatel, l'aveugle, qui, la tête en arrière, deux cicatrices sanglantes à la place des yeux, suivait son guide, en tâtant les marches avec sa canne.

— Il y a une lettre pour vous, capitaine Graffeteau, dit le vaguemestre.

Le temps de défaire le paquet, il tendit à l'officier une enveloppe, longue, mince et bleutée, dont le seul aspect prouvait à celui-ci qu'elle n'émanait pas du général. Il la prit et reconnut avec stupeur l'écriture de Thérèse Alidière. Au même moment, Duchatel l'interrogeait :

— J'ai su que vous étiez chez le docteur. Je suis venu au-devant de vous, savoir quand il vous renvoie?

— Pas avant huit jours, répondit Graffeteau.

— Que je suis content! s'écria l'aveugle. Il continua : — Il fait si beau, ce matin! Voulez-vous que nous nous promenions un peu sur la terrasse? Vous me prêterez votre bras pour descendre, comme cela. — Et son geste suivait sa parole. — Ce bon Julien, lui, continuera sa distribution. Je l'ai retardé en me faisant conduire par lui. Je n'ai pas encore bien appris à être aveugle. Un aveugle, ça doit patienter, attendre... Oh! j'apprendrai... Mais j'avais trop de hâte de savoir combien de temps nous vous garderions. J'espérais vingt-quatre heures. C'est huit jours. Oui, je suis content, très content, répétait-il, et comme ils s'engageaient dans l'escalier : — Au fond, je peux descendre seul avec mon bâton, en tenant la rampe. Lisez donc votre lettre, tranquillement.

— Je vous remercie, dit Graffeteau, et ils commencèrent d'aller, l'aveugle assurant ses pas comme il avait dit, et l'amoureux de Lazarine parcourant d'un regard hâtif ces phrases où son ancienne femme essayait son ancien pouvoir. La dangereuse créature s'était appliquée à les faire enveloppantes, caressantes, nuancées. Elle était si certaine qu'il l'aimait toujours! Quel étonnement si elle l'avait vu hocher la tête à cette lecture avec un tel dédain! Il n'avait pas menti en affirmant à Brissonnet qu'elle n'existait plus pour lui. A peine s'il prenait

garde aux mensongères protestations de repentir que cette épître lui apportait. Thérèse ne lui parlait d'aucune connaissance commune dans les environs. Elle lui racontait avoir appris sa présence par le journal. C'était une garantie contre le danger d'un propos rapporté, pour l'instant du moins. Il glissa la lettre dans sa poche, en poussant un soupir de soulagement. L'ouïe suraiguisée de Duchatel lui fit deviner, au bruit du papier replié, que la lecture était finie. Il reprit :

— Voilà encore un point, Robert, où mon éducation d'aveugle pèche. Croiriez-vous que de penser à une lettre, écrite, envoyée et reçue, me fait affreusement mal ? Il y a des procédés d'écriture et de lecture pour nous, je sais. Je les apprendrai. Mes amis les apprendront, comme a fait Mlle Émery. Tout de même ce ne sera pas l'écriture que j'ai connue. C'est si vivant, une écriture ! C'est un geste, une personne. Ça vous regarde, une lettre, avec des yeux, et moi je n'ai plus les miens pour recevoir et pour rendre ce regard.

Ils franchissaient la porte de la terrasse, comme l'infirme proférait cette plainte humble et navrante. C'était la première fois que Graffeteau se retrouvait dans le jardin depuis l'aveu troublant de Lazarine, de cette Lazarine que Duchatel venait de lui nommer. Avec tout autre compagnon il eût, d'instinct, évité l'allée où il avait vu apparaître et s'avancer la jeune fille. C'eût été profaner ce coin du monde, désormais unique pour lui, que de ne pas y revenir seul. Mais le fait que l'aspect des choses n'arrivât pas à l'aveugle donnait à l'amoureux l'illusion de cette solitude. Malgré lui, comme hypnotisé par une attirance irrésistible, il dirigeait leurs pas à tous deux vers cette allée, et, quand ils furent auprès du banc, il dit à son camarade : — Asseyons-nous. Les souvenirs de la veille se faisaient présens jusqu'à l'hallucination. En dépit de toutes les menaces, une impression de jeunesse, d'épanouissement, de béatitude l'envahissait à respirer cet air de printemps embaumé d'essences, à regarder le paysage, les fleurs, les arbres, la Méditerranée là-bas et à penser qu'il était aimé, et, sentant tout haut :

— Ah ! comme je vous plains, Duchatel, de ne pas voir cette matinée !...

— Oui, répondit Duchatel. C'est une dure épreuve que d'être dans la nuit pour toujours. Je ne l'aurais pas supportée si je ne *croyais* pas. Je sais ce que vous pensez, Robert.

Je n'ai pas oublié notre longue discussion dans notre *cagna*, la veille de l'attaque de Champagne. Nous nous rendions compte que nous pouvions y rester. Vrai, nous n'avions pas tort. — Il eut ce demi-sourire, qui donnait une expression si pathétique à sa physionomie jeune et mutilée. — Vos objections me sont souvent revenues depuis. Elles n'ont jamais troublé en moi cette évidence que donne la plénitude de la vie intérieure. Maintenant surtout que je n'ai plus qu'elle, je sens si bien ce qui la tarit, ce qui l'enrichit, ce qui la limite, ce qui l'exalte! Vous n'étiez pas à la messe tout à l'heure. Je le regrette. Vous auriez entendu la lecture de l'évangile de la Passion et nous aurions pu en parler. Je vous aurais mieux dit ce qu'il a été pour moi, ce matin encore. Voyez-vous, Robert, tout nous prouve que nous sommes ici dans un monde déchu : notre intelligence qui cherche et ne trouve pas, notre cœur avide d'infini et sans cesse souillé de sensualité, notre chair qui souffre, qui vieillit, qui doit mourir, qui sans cesse aussi trouble et tente l'esprit. Entre cette vie de larves, avec sa gangue de boue, ses ténèbres, et l'autre, celle de lumière, la vie éternelle, il n'y a pas un passage de plain-pied. Il faut que quelque chose soit brisé en nous et offert en sacrifice. Alors la douleur prend un sens. Elle nous apparaît comme l'initiatrice. Elle nous unit à la grande Victime, à Celui que cet évangile nous montre offrant son corps, offrant son sang *pour un grand nombre*, pour moi, pour vous... Et ses disciples ont dormi pendant qu'il suait la sueur d'agonie. Comment nous plaindre de notre solitude? Et le meilleur d'entre eux l'a renié. Un autre l'a trahi. « Mon ami, pourquoi es-tu venu? » dit-il à Judas. Mon ami! Quelle parole! Comment aurions-nous ensuite des mots de haine contre ceux qui nous déçoivent? Et il a connu, comme nous, le silence effrayant de l'univers devant notre agonie. « Mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous abandonné? » Comme lui, nous devons être crucifiés pour ressusciter. Quand on a cette clef de la vie humaine, il n'est rien que l'on n'accepte, que l'on n'explique. J'ai perdu mes yeux. En écoutant cet Évangile, je comprenais que cette misère est une grâce de plus!

Graffeteau avait écouté l'aveugle sans l'interrompre. Une joie exaltait le visage de l'infortuné, qu'il devinait aussi profonde, aussi ardente que la sienne. De le constater lui donnait ce choc que la prunelle éprouve en regardant soudain une couleur plus

forte après une autre, du vermillon après du rose. Déjà, dans leur conversation de la *cagna*, dont il se souvenait si bien, lui aussi, Duchatel lui avait révélé quelle intensité l'émotion religieuse peut prendre dans un cœur de croyant. A ce moment-là, n'éprouvant pas le besoin de soutenir son courage par l'appel à la foi, l'état d'âme de son compagnon n'avait provoqué en lui qu'un étonnement et une curiosité. Après ses méditations de la veille et de cette nuit, ayant résolu de proposer à Lazarine des fiançailles qui excluaient la possibilité d'un mariage religieux, cet état d'âme devait l'intéresser bien autrement, et d'une façon toute personnelle. C'était cet obstacle-là qu'il allait rencontrer chez la jeune fille. La veille et cette nuit, quand il imaginait leur entretien, il ne concevait qu'une discussion d'idées. Duchatel lui rappelait par ses paroles, son accent, son expression, que, pour les consciences réellement croyantes et pieuses, la religion n'est pas seulement une vérité. C'est une vie, vie de certitude et de tendresse, de consolation, et d'espérance. Quelques jours auparavant, une tempête formidable avait passé sur la côte de Provence, et le mistral avait renversé un haut sapin qui gisait encore, à cinquante mètres environ de ce banc où causaient les deux officiers. Tandis que Duchatel parlait, Graffeteau regardait cet arbre tombé, dont les mille racines ténues, mises à découvert, dressaient maintenant leurs fibrilles dénudées et déchirées. Une imagination irrésistible l'associa subitement à l'obscure douleur meurtrière, à l'arrachement qu'avait dû sentir le pauvre être végétal, quand la violente secousse avait rompu les attaches qui le reliaient à la bonne terre nourricière. Déraciner la foi d'un esprit, n'était-ce pas attaquer de même, lacérer, briser mille fibres vivantes et douloureuses? Et, poussant cette pensée presque malgré lui, Graffeteau posa cette question :

— Alors, vous m'en voudriez si mes objections vous avaient convaincu?

— Elles ne pouvaient pas me convaincre, répondit Duchatel. On ne doute pas plus de Dieu, quand on le sent présent, que du soleil, en se réchauffant à sa lumière. — Et il se caressait le visage aux rayons qu'il ne voyait plus et qui descendaient sur lui à travers le fin feuillage du mimosa.

— Il existe pourtant, dit Graffeteau, des gens moins fermes et qui perdent leur foi sans la regretter.

— Sans la regretter? fit Duchatel. Alors c'est qu'ils n'ont pas *cru* vraiment, c'est que leur vie religieuse n'a été qu'un rite, une mode, une routine. Je vous répète, quand on a senti Dieu présent dans l'Église, dans l'Évangile, dans l'Eucharistie, dans sa propre âme, ne l'avoir plus, cette présence, quelle diminution et quelle nostalgie!

— Mais il n'y a pas que la vie religieuse dans le monde, reprit Graffeteau, plus vivement.

Chacun des mots de Duchatel entrait en lui comme un reproche à son audacieux projet. Puis, sur un ton de révolte, et comme se défendant lui-même : — Il y a la vie, tout simplement, avec ses joies humaines, — il hésita une seconde, — et la plus profonde de toutes, la plus puissante, l'amour.

— Pour que ces joies soient complètes, répondit Duchatel, doucement et gravement, la religion doit s'y mêler, les achever en les purifiant. Vous parlez de l'amour? Mais pour que l'amour soit heureux, dans le sens total de ce mot, il faut le mariage.

— Il peut y avoir de l'amour hors du mariage, interrompit Graffeteau.

— Sans doute, mais qui n'est pas entièrement heureux, puisqu'il est coupable.

— Soit. Mais le mariage peut être uniquement civil et la religion en être absente. — Et il épiait sur le visage de son interlocuteur l'effet de ces paroles qui, pour lui, revêtaient une signification si sérieuse : — Par exemple, une jeune fille rencontre un homme divorcé. Il l'aime. Elle l'aime. Il l'épouse, hors de l'Église, contre l'Église. Ne peut-elle pas goûter avec lui un amour et un bonheur complets?

— Voyons, Robert, fit Duchatel, de quoi discutons-nous? De la possibilité de remplacer les bonheurs de la foi par ceux de l'amour. Hé bien! je vous réponds, moi, que si la femme que vous supposez est une catholique fervente, elle ne peut pas être heureuse dans ce mariage, en admettant qu'elle aime assez cet homme pour l'épouser. Je ne la vois même pas écoutant une pareille offre sans indignation. Mais elle passe outre. Comment voulez-vous qu'elle s'en estime, alors qu'elle se sait dans la faute, dans le péché? Toutes ses joies en seront empoisonnées, et d'abord par cette évidence constante qu'elle n'est pas mariée. Car pour nous, pour moi, pour elle, pas de

mariage valable sans le sacrement. Elle sera dévorée de remords.

— Et si ces remords sont étouffés par l'amour? interrompit Graffeteau.

— Ils renaîtraient au premier enfant. Elle se dirait : il n'est pas légitime. Elle penserait à la grande loi de réversibilité. Elle se dirait : il paiera pour moi. Cet enfant n'aurait qu'à être malade, elle se dirait : c'est à cause de moi; à mourir, elle se dirait : je l'ai tué. Dans chaque épreuve qui les atteindrait, elle ou son mari, elle verrait un châtiment.

— Alors, interrogea Graffeteau, à un ami qui, divorcé, vous demanderait conseil pour un second mariage?

— Je lui dirais : Vous n'êtes pas libre.

— Et s'il vous répondait : Je me considère comme libre :

— Alors, épousez une femme qui pense comme vous, mais n'essayez pas d'entraîner une croyante dans une pareille union. Vous seriez trop malheureux tous deux.

Il parut gêné, puis, avec la gentillesse d'une amitié un peu intimidée : — Votre voix a changé, Robert. Vous savez, depuis ma misère, je suis devenu tellement sensible aux moindres nuances des intonations! Auriez-vous à vous reprocher cela, d'avoir conseillé à quelqu'un le mariage dans le divorce?

— Jamais, fit Graffeteau dans un saisissement. Je parlais idées. Tous ces problèmes m'intéressent...

La même sensitivité qui avait averti Duchatel du trouble extrême de son camarade l'empêcha de continuer ce débat malgré cette assurance dont l'accent l'étonna. Quand les officiers, une demi-heure plus tard, rentrèrent à l'appel de la cloche du déjeuner, ils causaient du sujet le plus ressassé pour eux, — sur ce terrain ils étaient assurés de ne pas se heurter l'un l'autre : — la guerre. Ils se rappelaient les souvenirs de la tranchée, les compagnons disparus, les généraux sous les ordres desquels ils s'étaient battus. Le nom de Brissonnet fut prononcé. De nouveau, Duchatel le remarqua, une contrariété altérait la voix de son interlocuteur.

« Qu'a donc Graffeteau? se demandait-il, une fois séparés. Est-ce de quitter Mlle Émery qui le rend si nerveux? Mais pourquoi est-il irritable à ce degré sur les choses religieuses? Lui aurait-elle reproché son incroyance?... Et Brissonnet? De quoi peut-il lui en vouloir? D'avoir insisté sans doute pour

qu'il reparte plus vite. Retourner au front, c'est s'en aller d'ici, ne plus voir cette jeune fille. Qu'elle doit être belle, si elle ressemble à sa voix! Ils s'aiment. Il suffit de les écouter quand ils se parlent pour le comprendre. Ils s'aiment, et ils ne se fiancent pas. Pourquoi? Peut-être ne veut-elle pas lier sa vie à quelqu'un qui ne pratique point. Tout s'explique ainsi. Mon Dieu! si j'osais aborder ce sujet avec lui : je l'aiderais à être heureux, lui qui a droit de l'être, au lieu que moi!... »

Mélancolique retour sur sa propre infortune, mais qui ne s'accompagnait d'aucune pensée d'envie dans ce généreux cœur! Sa préoccupation après l'entretien de cette matinée restait si vive qu'il ne parvenait pas à s'en délivrer, et, avant de sortir pour se rendre aux vêpres, comme il faisait chaque dimanche, à *Notre-Dame de Consolation*, il se mit à la recherche de Graffeteau. Quoique leur première rencontre ne remontât qu'à dix-sept mois, il l'aimait d'une de ces amitiés comme en noue la guerre. Nos aïeux avaient créé pour elle cette expression si juste de « frères d'armes. » Ces amitiés-là n'ont besoin ni du temps, ni de cette connaissance des caractères fondée sur une observation longtemps continuée. Elles sont faites de la communion du danger et de la réciproque évidence du courage, qui montre en effet le meilleur de l'être, mais non pas tout l'être. Ce que Duchatel avait vu de Graffeteau, c'était cet homme renouvelé, régénéré par le devoir militaire, dont l'ancien mari de Thérèse parlait dans sa lettre à Brissonnet. Il ne s'était pas inquiété d'un passé dont l'autre ne l'avait jamais entretenu et qu'aucun de leurs camarades de régiment ne connaissait non plus. Le mariage de Robert s'était jadis célébré dans la plus stricte intimité, à cause de la mort récente de sa mère. Son père, grand employé d'une grande Banque et qui s'était fait lui-même à coups de travail, n'avait qu'un cercle restreint de relations. De parti pris et pour éviter une publicité scandaleuse, il avait étouffé le divorce de son fils. Duchatel eût habité Paris au lieu de Lyon, qu'un hasard improbable l'eût seul renseigné sur cet épisode. Ce matin encore, on l'a vu, pas une minute l'hypothèse n'avait traversé son esprit que le divorcé imaginaire, autour duquel ils discutaient, pût être Graffeteau. Cette ignorance totale de ses antécédens chez un ami très récent, mais déjà si tendre, avait jusqu'alors été douce à Graffeteau, Les

grands émotifs, comme lui, sont ainsi. Leur personnalité trop instable, qui varie sans cesse au gré des circonstances, fait d'eux des êtres complexes et contradictoires. Quand un certain type d'eux, vrai par quelques endroits, incomplet par d'autres, s'est construit dans la pensée de quelqu'un qu'ils aiment, il leur est odieux que cette image soit touchée. Ils la maintiennent par leur silence. Sincèrement, — c'est le trait de cette sorte de nature le plus inintelligible aux âmes simples, — ils essaient de ressembler à cette image, dans leurs rapports avec celui qui les voit ainsi. Le principe de l'influence exercée par Duchatel sur Robert Graffeteau gisait là, dans un intense désir de ne pas déchoir dans l'estime de cet ami. La subite hostilité, devinée par l'aveugle à un petit changement d'accent, procédait d'un instinctif sursaut de révolte contre cette suggestion. Mais déjà, rien qu'à écouter Duchatel, un scrupule avait grandi chez l'amoureux de Lazarine, qui peu à peu envahissait tout le champ de sa conscience, ébranlant, renversant, ruinant sa résolution, si ferme encore, hier et ce matin. Il voyait distinctement la douloureuse stupeur du visage de son ami, quand il viendrait lui dire : « Vous savez : le divorcé dont je vous parlais l'autre dimanche, sur le banc du parc, c'était moi, et la femme, c'était Mlle Émery. » Comme il le mépriserait! Il la voyait, elle, écoutant cette proposition de fiançailles hors de l'Église. Au lieu de se la figurer palpitante et indulgente, il l'apercevait maintenant telle que Duchatel avait évoqué la catholique fervente de leur discussion, indignée, révoltée, le méprisant, elle aussi, et pas seulement de cette proposition, mais encore, mais surtout du mensonge de son silence. Ces deux mépris, il ne les supporterait pas, et, pas davantage, cette tragédie des remords religieux dont son ami lui avait, par avance, dénoncé les affres. Ce reniement de la foi, ce serait, pour une Lazarine, non pas un jeu abstrait et froid de l'esprit, mais une amputation en pleine chair vive, un arrachement sanglant, bien plus cruel que celui de l'arbre dont la silhouette terrassée l'émouvait ce matin comme un symbole de l'œuvre qu'il méditait. La méditait-il encore? Il en était là de cette crise subite de mortelle hésitation, marchant dans sa chambre et s'enfiévrant au bruit saccadé de son pas, quand il s'entendit interpeller, à travers la porte, par Duchatel qui lui disait :

— Vous ne sortez pas un peu, Robert? Si oui, nous pour-

rions faire un bout de route ensemble. Je monte jusqu'à *Notre-Dame de Consolation*, pour les vêpres.

— J'irai avec vous, répondit Graffeteau impulsivement. N'emmenez personne. Je vous conduirai et vous reconduirai.

Une possibilité de rencontre venait de surgir devant sa pensée. Il savait que Mlle Émery, le dimanche, avait, elle aussi, l'habitude d'assister aux vêpres dans cette chapelle, et il y allait, attiré par cet appétit de la présence, qui finit toujours par avoir raison de toutes les hésitations dans un cœur qui aime. Qu'espérait-il? Qu'attendait-il? Lui parlerait-il? Elle, que ferait-elle? Il l'ignorait, mais il la verrait, et, comme en proie à un accès de somnambulisme, il guidait Duchatel le long des pentes qui du *Mont des Oiseaux* mènent à Costebelle. A un tournant, il aperçut la route qui descend vers la *Maison Verte*. Il crut défaillir. Mais rien ne trahit son trouble. Il avait soin de se taire maintenant, par crainte de la pénétration de l'aveugle. Celui-ci ne se trompait pas sur la signification de ce mutisme. Car il se taisait de son côté, avec la délicatesse des vrais amis. Trop s'approcher d'une sensibilité blessée, même pour la plaindre, c'est lui faire mal. Et les deux officiers cheminaient ainsi, entre les lentisques et les bruyères blanches, sous la verdure éternelle des pins et sous le tendre feuillage nouveau des chênes. Arrivés au bas des marches qui montent à la chapelle, Duchatel rompit enfin ce long silence, pour énoncer une idée toute personnelle, comme s'il n'eût, durant tout ce trajet, pensé qu'à son propre sort :

— C'est une étrange impression pour moi, Robert, que de venir prier dans un édifice dont je ne connais rien, ni son aspect, ni le paysage qui l'entoure. Je sais que cette construction-ci est romane et qu'elle domine un immense horizon de montagnes au loin et plus près de golfes et d'îles. C'est bien peu pour moi, qui étais architecte! Le rêve de ma jeunesse, imaginez-vous, c'était de construire dans ma ville, à Lyon, une belle église. Elle ne se dressera jamais que là... Et avec un sourire, héroïque dans son enfantine ironie, il montrait son front. Et montrant son cœur : — Et là... Puis, profondément : — Ce que vous m'auriez ôté, tout de même, si vos objections m'avaient convaincu !...

Quel commentaire à ce rapide et discret rappel de leur entretien, que l'apparition de Lazarine Émery ! Graffeteau la

reconnut, dès leur entrée dans la chapelle, aux coques blanches de son chapeau. Elle était assise à sa place habituelle, dans l'angle du pilier. En face trônait la statue de la Vierge, toute vêtue de dentelles, toute parée de bijoux, comme une madone espagnole, qui depuis des siècles fait de ce sanctuaire un lieu favori de pèlerinage, pour les Provençaux de cette côte et de la chaîne des Maures. Les deux officiers avaient-ils marché trop lentement? L'office avait-il commencé plus tôt? On en était sur la fin, et la petite église était remplie de vieillards, d'enfans, de femmes surtout, la plupart en grand deuil. La centaine de cierges allumés devant « Consolation, » comme les gens du pays appellent familièrement la Bonne-Mère, éclairaient d'une lumière presque fantastique les innombrables *ex-voto* qui tapissaient les murs. Graffeteau installa Duchatel dans un recoin d'ombre, d'où lui-même, en se penchant, pouvait suivre les moindres mouvemens de la jeune fille. Elle se tenait immobile, les mains posées sur ses genoux, un doigt entre les feuillets de son livre, le visage en avant, vers l'autel, avec une expression fixe et absorbée. Ce blanc profil, d'un dessin si jeune et si précis dans le demi-jour de l'église, portait l'empreinte d'une nervosité douloureuse. C'était comme l'image visible de l'âme presque enfantine, de l'âme ardente et limpide, qu'il avait, en silence, attirée vers les abîmes troubles de la vie. Il comprit qu'elle n'était pas encore remise du sursaut moral de la veille. Cependant, les premières notes du *Magnificat* résonnaient sous la voûte, et tout le monde se levait. Lazarine s'était dressée, avec sa vivacité coutumière, sans attendre l'exemple de l'assistance. Ses lèvres remuèrent. Leur mouvement ne fut accompagné d'aucun son. Elle avait essayé d'entonner le cantique. Elle n'en avait pas la force. Une fois encore, elle s'efforça de proférer, comme chaque dimanche, les paroles saintes et familières. Ces paroles ne pouvaient plus naître sur sa bouche. Alors elle rejeta sa petite tête en arrière et ferma les yeux, pour prier tout bas. Graffeteau percevait à distance la tension et les battemens de tout son être. Le cantique qu'elle ne chantait pas, tant sa gorge et sa poitrine étaient serrées, la faisait vibrer comme un violon, et elle demandait à la Madone l'énergie d'oublier, de l'oublier.

« Elle essaie d'arracher le fer de la plaie, et c'est moi, moi qui l'ai blessée! Comme elle est brave! Comme elle est

croyante! A quoi bon essayer? Je n'obtiendrai rien. C'est une âme de fidélité. Brissonnet a raison : je suis trop coupable d'être entré dans sa vie!... »

Le retournement de volonté, commencé par les discours passionnés de Duchatel, s'était accompli, sous l'action, hélas! non pas d'une idée de devoir ou d'honneur, mais de nouveau d'une émotion. Du moins celle-ci était-elle d'un ordre supérieur et dont Robert aurait pu s'estimer. Mais les hommes de ce type mental n'ont pour eux-mêmes ni estime ni mépris. Ils ne se jugent pas. Ils sentent. Quand celui-ci se retrouva seul dans sa chambre, deux heures après, il ne lui vint pas à l'esprit de s'approuver de son courage. Il lui en avait certes fallu, pour sortir de la chapelle de *Consolation*, avant Lazarine, et pour revenir ensuite au *Mont des Oiseaux* par le chemin d'en haut, où il était sûr de ne pas la rencontrer. A Duchatel qui lui demandait sur le seuil de l'église : — Les Émery ne sont pas là? il avait répondu : — Je ne les ai pas vus, d'un ton tellement naturel cette fois que l'aveugle n'avait pas soupçonné sa souffrance. Elle était affreuse pourtant, et, couché sur son lit, dans le crépuscule, laissant, par une fenêtre ouverte, entrer l'agonie du jour qui se mêlait à la sienne propre, ce soldat qui avait marché à l'assaut des lignes allemandes, sous la mitraille, une canne à la main, le sourire aux lèvres, sanglotait comme un enfant.

« C'est fini! gémissait-il, et il répétait : « Fini! fini!... » Puis, sauvagement : — « Du moins je serai un honnête homme. Je ne la verrai plus. » Et douloureusement : « Demain, aujourd'hui peut-être, Brissonnet les aura prévenus. Elle me condamnera... Du front, plus tard, je lui écrirai, je lui expliquerai. Maintenant non. Je n'aurais pas la force. Je ne trouverais pas les mots. » Et, secouant sa tête avec la frénésie des résolutions trop cruelles : « Dire que j'en ai pour une semaine à supporter cela : être si près d'elle et si loin! Je ne sortirai plus de ma chambre et de l'hôpital. Que je souffrirai! Mais ce sera le châtiment. »

Le malheureux homme s'absolvait déjà d'avoir cédé à des impressions enivrantes et coupables, en s'abîmant dans une impression de désespoir. A travers ce tumulte intérieur, son irrésolution cessait. Il retrouvait un peu de calme. La nuit baignait maintenant toute la chambre. Il tourna le bouton de

l'électricité. Comme la veille, à Carqueiranne, il regarda sa montre. Qu'elles avaient passé vite, ces vingt-quatre heures, mais combien chargées d'agitations ! Et cependant la vie continuait, avec ses humbles et inévitables exigences.

« Si je manque au dîner ce soir encore, se dit-il, Duchatel s'inquiétera. Il me questionnera. On croirait à de certains momens qu'il vous voit penser, lui qui ne peut plus même lire !... »

Il réparait le désordre de sa toilette en se prononçant cette phrase. Comme il glissait la main dans sa poche, pour y prendre un mouchoir, ses doigts rencontrèrent une feuille toute froissée, qui était la lettre de Thérèse Alidière. Il l'avait oubliée. Machinalement, il la relut. L'antithèse était si forte entre les souvenirs qu'elle évoquait et ses sentimens pour Lazarine qu'il éprouva contre ce papier, contre le parfum qui en émanait, contre ces caractères, contre cette femme, un véritable accès de haine, et, s'asseyant à sa table, il écrivit lui-même, en réponse à cette insinuante missive, ces quelques lignes, jetées en hâte, d'un mouvement brutal comme la passion qui l'animait :

Dimanche.

« J'ignore dans quel dessein vous m'avez écrit. Ne recommencez pas. Toute démarche pour vous rapprocher de moi serait inutile. Si la guerre, dont vous me parlez, existait pour vous, vraiment, vous ne vivriez pas maritalement avec un embusqué, dont la pauvreté morale vous ferait horreur. Si vous sentiez, comme vous osez le prétendre, le malheur qui est partout autour de nous, vous ne seriez pas dans un luxueux hôtel de saison, à fumer de l'opium avec ce triste amant. Vous voyez que je suis bien renseigné. Je n'ai pas eu besoin de faire une enquête. La rumeur publique a suffi. Ne continuez donc plus à jouer auprès de moi une répugnante comédie. Vous avez trouvé le moyen de me rendre plus pénible encore votre souvenir. Ce n'était pourtant pas facile.

« J'ai l'honneur de vous saluer. »

Et il signa, griffant cruellement le papier de son paraphe. Quelques minutes plus tard, il descendait pour jeter cette lettre à la boîte, avant de se rendre à la salle à manger. Il eut une satisfaction de rancœur assouvie, à voir l'enveloppe disparaître

par l'étroite et longue ouverture. Il ne se doutait pas qu'il venait, par ce mouvement d'indignation irréfléchie, de changer en un drame de sang et de mort la douloureuse mais innocente idylle de son nouvel amour!

III

Tandis que l'impulsif et passionné Graffeteau soulageait, par ce geste implacable et dur contre une femme dégradée qu'il avait pourtant chérie, son désespoir de perdre la jeune fille dont il s'était purement, mais criminellement épris, quelles pensées celle-ci nourrissait-elle vis-à-vis de lui et d'elle-même? Avait-il bien interprété son attitude dans la chapelle, cette tension de tout son être, si angoissé que les paroles du grand hymne d'allégresse s'étaient comme figées sur ses lèvres contractées? Il avait deviné qu'elle luttait contre la souffrance, qu'elle essayait d'arracher le fer de la plaie. Cette comparaison n'était que trop juste. Elle ne disait pas toute l'étendue et toute la profondeur de la blessure. Il y a, dans la sensibilité des jeunes filles, un élément indéterminé qui rend souvent tragiques les premières déceptions de leur cœur. Pour employer une locution, vulgaire mais expressive, elles n'ont pas encore *fait leur vie*. Aussi ne se connaissent-elles pas entièrement. Elles se forment de leur propre personne une image intérieure, que la surprise d'un soudain contact avec la réalité dérange parfois si brusquement! Elles en demeurent déconcertées jusqu'au désarroi, jusqu'à la stupeur.

« Est-ce bien moi qui ai osé cela? » Cette question n'avait pas cessé d'aller et de venir dans l'esprit de la malheureuse enfant, depuis la seconde où elle avait prononcé la phrase irréparable qui déclarait son amour. Dans la lettre à sa sœur qui annonçait son dangereux dessein, elle avait tracé un portrait d'elle-même où elle se voyait courageuse et stoïque, comme il convient à une fille dont le père et le fiancé sont des officiers. Elle pouvait bien être cette fille-là, mais à la condition d'appuyer sa force sur la confiance et sur la tendresse. L'élan de sa nature véritable était de s'épanouir dans cette atmosphère d'affection transparente, qu'elle avait toujours connue. Dans ce heurt qu'elle venait de subir contre l'inconnu, elle éprouvait à la fois l'angoisse du mystère et le douloureux étonnement de découvrir

en elle un trouble si différent de l'héroïque sacrifice auquel son rêve s'était préparé! Son esprit cherchait anxieusement le mot de l'énigme que lui posait le silence de Graffeteau, et elle se cherchait elle-même plus éperdument encore, étonnée de ne plus se tenir en main, de ne plus posséder cette certitude intérieure d'un être en complète harmonie avec son milieu, avec ses idées, avec sa foi. Elle ne se faisait pas de scrupule morbide. Elle ne se demandait pas : « En parlant, n'ai-je pas commis un péché contre ma modestie? » Elle avait l'habitude de dire : « Je n'admets pas que l'on ait peur de Dieu. » Et son âme virginale et pieuse n'en avait pas peur. Si elle n'avait point communié ce matin-ci, comme d'ordinaire le dimanche, ce n'est pas qu'elle portât un poids sur sa conscience, mais elle avait perdu sa paix intime. Elle était trop remuée. En même temps, par une contradiction qui était une logique, si la chrétienne en elle se sentait irréprochable, la femme souffrait dans sa pudeur à se rappeler son aveu. La seule perspective de rencontrer celui à qui elle l'avait adressé, l'accablait de honte. C'était aussi un des motifs qui la faisait, durant ces vêpres, se garder si recueillie, si enveloppée dans sa prière. Un pressentiment, qu'elle ne voulait pas admettre, l'avertissait que Graffeteau viendrait à la chapelle la voir une dernière fois avant de partir. Car elle croyait toujours qu'il partait le soir. Qu'il dût s'en aller pour jamais, à la mort peut-être, sans que leurs regards se fussent de nouveau croisés, lui glaçait à la fois et lui soulageait le cœur!

Cette appréhension de cette présence malgré tout possible n'avait fait que grandir à mesure que l'office avançait. Lorsqu'il fut achevé, et que le bruit des chaises déplacées annonça la sortie des fidèles, un instant elle eut la pensée de rester là, immobile, agenouillée. Si Graffeteau était venu et ne l'avait pas vue, il croirait, en ne l'apercevant point parmi cette foule, qu'elle n'était pas montée à *Consolation*. S'il l'avait vue, en constatant qu'elle ne sortait pas, il comprendrait qu'elle désirait l'éviter.

« Je tremble! se dit-elle tout d'un coup. Et de quoi? »

Elle ne se fut pas plutôt prononcée mentalement ces mots qu'elle était debout. Par instinct et par éducation, la lâcheté lui répugnait comme le plus vil des défauts. C'était son charme que ce mélange d'une délicatesse si fragile et d'une énergie si

ferme. Sa démarche, pour traverser l'église sans rien regarder ni personne, avait eu je ne sais quoi de frémissant et de décidé qui lui donnait une grâce un peu farouche. Personne n'y prit garde que le colonel Émery, dont l'apparition inattendue sur le seuil fut une surprise pour la jeune fille. — Agréable ou pénible, elle n'aurait pas su le dire, ni si elle n'était pas déçue qu'il fût seul. A l'étonnement qu'exprimait son visage, le père répondit :

— Je suis remonté d'Hyères avec Mauriel, imagine-toi. Il filait sur San-Salvadour en automobile pour arriver plus vite. On l'appelle d'urgence là-bas : deux cas de tétanos ! Il m'a cueilli en route, et moi, je me suis dit : Je vais cueillir ma petite Lazarine.

Il la contemplait en lui parlant, avec un orgueil tendre qui mettait une douceur dans ses yeux sombres restés si vifs, sous des sourcils broussailleux, noirs comme sa moustache, tandis que ses cheveux, coupés ras, étaient gris d'acier. Son masque maigre et osseux, qu'ennoblissait sa longue cicatrice, s'apparentait, malgré ses soixante-cinq ans, par la finesse de la construction et celle des traits, à celui de l'enfant de vingt-deux ans, dont la beauté le rendait si fier. Tous deux avaient cette minceur nerveuse qui décèle chez certains visages provençaux une lointaine hérédité sarrasine. Le colonel aimait à le raconter : le nom des Émery figure depuis des siècles dans les archives de la vieille ville de Colobrières, située dans ce massif des Maures qui perpétue la légende des incursions barbaresques, sur cette côte, alors à peine française. Sa façon de cambrer sa taille et de porter sa tête appelait le burnous du chef arabe, et il émanait de lui une autorité impérieuse qui eût été déplaisante, sans la bonhomie, à la fois chaude et rude, de ses manières. Avec cela, comme beaucoup d'hommes de guerre, qui ont mené une vie très dure et très active, il était extrêmement timide dans les choses de sentiment. Lazarine connaissait ce trait de son caractère. Être ému, pour lui, c'était toujours être embarrassé. Aussi devint-elle inquiète de constater une gêne dans son attitude, tandis qu'ils prenaient, côte à côte, le sentier entre les pins, qui devait les conduire sur la route de la *Maison Verte*. Visiblement, il hésitait à toucher un sujet qui lui tenait à cœur.

— Sais-tu ce que Mauriel vient de m'apprendre ? finit-il

par dire. Le capitaine Graffeteau ne quitte le *Mont des Oiseaux* que dans huit jours. Oui. Mauriel trouve qu'il a encore besoin de repos. Ça n'est rien, paraît-il, que de la neurasthénie et un peu de nervosisme du cœur. Je l'ai trouvé, en effet, pâli et maigri, à cette cérémonie d'hier. S'il est malade, je comprends pourquoi nous ne l'avons pas vu tous ces jours derniers. Ça ne t'a pas un peu étonnée ?

Lazarine eut un tremblement intérieur. Elle appréhenda une inquisition à laquelle il lui serait odieux de répondre et impossible de se dérober. Incapable de mentir, elle répondit simplement :

— En effet, je ne me suis pas bien expliqué son absence.

Le colonel n'insista pas. Les façons d'être de sa fille lui paraissaient plus étranges de jour en jour. La voyant si triste, depuis ces vingt-quatre heures, il avait voulu, à maintes reprises, la questionner. Chaque fois, il avait reculé, comme maintenant, devant un interrogatoire où il toucherait à des points si intimes. Les parens et les enfans qui se ressemblent trop, — c'était le cas, — n'abordent entre eux qu'avec une extrême difficulté les sujets qui leur tiennent vraiment au cœur. Ils craignent de trop se sentir sentir. Il manquait d'ailleurs au père, pour asseoir sa propre détermination sur un mariage possible entre Graffeteau et Lazarine, si celle-ci aimait vraiment le jeune homme, un élément essentiel : le témoignage de Brissonnet, attendu de courrier en courrier. Il reprit donc, au lieu de pousser son enquête plus avant :

— Je n'ai pas vu non plus Duchatel sortir des vêpres. Tu ne l'as pas aperçu ?

— Non, fit Lazarine. — Elle comprit le but de cette nouvelle demande : enlever toute signification personnelle à l'autre. Elle se dit : « Il soupçonne quelque chose, » puis, avec cette hardiesse, mouvement spontané des natures loyales devant une équivoque : « Si je lui parlais la première ?... » Elle recula, elle aussi, obéissant au même sentiment qui paralysait Émery. Si elle lui parlait, il faudrait tout lui dire, non seulement son amour, mais le reste : l'aveu, l'attitude de Graffeteau. Par avance, elle sentit la douleur qu'éprouverait ce père, si fier d'elle, devant son humiliation, et prenant prétexte du nom prononcé : — J'ai presque achevé la copie des *Pèlerinages franciscains*, en écriture Braille, que je lui ai pro-

mise... Décidément ce travail à la main, avec le poinçon et la tablette, est bien long. Le capitaine Graffeteau, justement, m'avait parlé d'une petite imprimerie pour aveugles qui n'exige aucun apprentissage. On peut la manœuvrer dans un coin de salon. J'ai commandé la brochure. Et elle se jeta dans le détail, avec sa précision coutumière, sans que cette apparente liberté d'esprit fît illusion à celui qui l'écoutait, sans qu'elle dominât elle-même l'état de malaise où la plongeait cette nouvelle secousse. Il était tel qu'à peine rentrée à la *Maison Verte*, elle remonta dans sa chambre. Du moins, elle y souffrirait seule.

Cette petite pièce, son asile habituel, se trouvait au second étage de la maison, en retrait sur le jardin. On y accédait par un étroit escalier intérieur, dont les marches étaient dallées, à la mode du pays. Les malons rouges, soigneusement passés à l'huile de lin, s'encadraient d'une mince baguette de bois bien ciré. Dans toute la villa, d'ailleurs, régnait une propreté méticuleuse. De vieux meubles provençaux la garnissaient. Leur noyer sombre et lustré, les carreaux du sol, les nattes jetées de-ci, de-là, les rideaux de mousseline blanche, les murs clairs donnaient à ce *home* de l'officier au repos un aspect à la fois sévère et intime. Des armes et des bibelots rapportés d'Extrême-Orient rappelaient ses exils de colonial, tandis que des aquarelles légères, lavées d'après des paysages de la côte, disaient le talent de demi-artiste de Mme Émery. Empêchée par sa santé de suivre son mari en Afrique et au Tonkin, elle avait trompé ainsi les longues heures de la séparation. La *Maison Verte* avait été, jadis, la classique bastide de Provence, où venir de la ville, pendant les mois torrides, respirer l'air de mer et faire la sieste. Le père du colonel, capitaine de vaisseau retiré là, puis le colonel lui-même, avaient agrandi la rustique demeure au fur et à mesure de leurs besoins, sans aucune prétention de style. Elle avait comme poussé de guingois, avec le charme original que la parfaite adaptation à l'usage donne aux choses. Les fenêtres rares n'étaient pas très larges, par crainte du mistral et du soleil. Une longue terrasse, aménagée en vue du golfe de Giens, invitait aux paresses des longs soirs d'été. Un toit la couvrait, étayé de piliers en briques, autour desquels montaient des roses Banks, des Bougainvilliers, des jasmins blancs et jaunes. Ces plantes prenaient racine dans

d'énormes jarres en terre vernissée, destinées jadis à la récolte de l'huile, avec ces formes ovoïdes qui n'ont pas varié, depuis des siècles, sur le bord du grand lac méditerranéen, — témoin deux urnes toutes pareilles, à côté, rongées par l'eau salée, incrustées de coquillages et de madrépores. Elles avaient été pêchées à quelques lieues, en mer, à l'endroit où fut jadis le port romain d'*Olbia Pomponiana*, et placées là par les soins de Lazarine, qui, depuis la mort de sa mère et le mariage de sa sœur, gouvernait ce petit royaume. Elle en entretenait les moindres aspects avec ce soin minutieux qui se remarque dans les couvens. Il semble un esclavage de la matière. Il en est la libération, par la monotonie de l'habitude et l'économie du temps. La jeune fille avait un autre motif qu'une règle de discipline pour pratiquer cette surveillance active, et détaillée, de toutes choses. Sa tendre piété de demi-orpheline s'appliquait à maintenir la maison et le domaine entier dans l'état où les avait laissés sa mère. Elle faisait ainsi, chaque année, semer la même avoine sous les oliviers géans, débris d'une plantation séculaire, qui se groupaient vers l'entrée du parc, et l'ondoiement vert des épis se mariait au gris d'argent des feuillages ponctués de fruits sombres. La roseraie demeurait pareille, pareils les bosquets d'orangers, de mandariniers et de citronniers, pareils les carrés d'anémones et de violettes, pareil le morceau de vigne où les pêchers et les cerisiers dressaient, entre les ceps, leurs ramures, étoilées, au printemps, de fleurs roses et blanches. Mais dans sa chambre à elle surtout, ce respect du passé se faisait visible, animé par la grâce vive de la jeunesse. Ç'avait été l'appartement d'une tante qui ne s'était pas mariée et dont Lazarine tenait son médiéval prénom. Chaque relique de la vieille demoiselle demeurait à sa place : éventails anciens, flacons à parfums, photographies pâlies dans leurs cadres désuets, toute une collection de coffrets du XVIIIe siècle, avec des personnages en couleur découpés et pris sous le vernis. Des fleurs dans des vases de Chine, toujours renouvelées, mettaient dans cette pièce comme un prolongement du jardin, d'autant plus qu'une bande de gazon, déployée sous la fenêtre, reflétait sa verte fraîcheur dans l'ovale et profond miroir de la table à toilette. L'avancement d'un balcon au-dessus de cette fenêtre atténuait un peu l'éclatante lumière. Vers les quatre heures, quand Lazarine rentrait des vêpres, les jours de fête,

le soleil déjà moins haut glissait dans la chambre des rayons obliques où dansaient des atomes. Il semblait s'attarder doucement parmi ce musée de souvenirs. D'ordinaire, elle goûtait là un moment de détente heureuse, à se sentir en complet accord avec la paix du dimanche, avec cette clarté caressante, avec les objets autour d'elle et les êtres qu'ils lui représentaient, avec sa vie d'hier, d'avant-hier, de toujours et celle d'aujourd'hui. On s'en souvient : elle appelait cette heure, dans ses lettres à sa sœur, l'instant d'enchantement. A son retour dans son cher refuge, cette fois, elle vit qu'Élisa, la vieille servante, celle qu'elle appelait « la fidèle, » s'y tenait, debout sur un escabeau. Elle s'occupait à raccrocher le crucifix d'ivoire au-dessus de l'étroit petit lit à colonnes torses. C'était une paysanne de l'Ouest, âgée de cinquante ans maintenant, que Mme Émery avait prise à son service toute jeune, quand son mari était en garnison à Angers. Depuis, elle n'avait plus quitté la famille. Ses yeux, d'un bleu clair, et ses cheveux qui grisonnaient avec des reflets châtains, révélaient assez qu'elle n'était pas de Provence, comme aussi sa physionomie serrée, surveillée, toujours en défiance. Elle vivait en réaction constante contre les « gens du pays, » comme elle disait. Elle-même, elle gardait du sien toutes les locutions et tous les proverbes. Elle le prouva de nouveau en accueillant Lazarine par ces mots :

— Enfin, voilà notre *Demoselle !* J'étais en train de mettre là les palmes bénites de ce matin. Si j'avais su, j'aurais changé les fleurs. Notre *Demoselle* n'a pas remarqué. *Alle* a laissé celles d'hier. *Alles* sont quasiment toutes fanées. Pour un jour de fête !

— Est-ce qu'il y a des jours de fête maintenant ? dit la jeune fille.

— Ah ! c'est vrai de vrai, notre *Demoselle*. Dié ! que la misère a de monde et que le monde a de misère ! On dit *cheux* nous qu'il faut manger sept boisseaux de cendre pour aller en paradis. Nous n'y sommes pas, en paradis, et nous sommes *ben* au huitième boisseau...

Et de sa bouche, précocement édentée, à laquelle un pli trop fermé donnait une expression plus malicieuse encore, elle laissa tomber, en s'en allant, ce dicton qui résume toutes les résignations populaires : — Quand on se cognerait la tête contre

les murs, n'en reviendrait que des bosses. Puis, regardant vers le fond du lit : — Les rameaux sont bien là. Ils vous protégeront, notre *Demoselle*, si jamais ces Brise-fer de Boches ont l'idée de venir avec leurs zeppelins...

Dans ces propos naïfs de la bavarde servante, il y avait cette présence de la guerre qui entre partout, aux époques de grandes crises nationales, qui se mêle à tout, sans cesse, à toutes les pensées, à tous les actes, à toutes les paroles, comme dans les lugubres matinées d'hiver, l'âcre et jaune brouillard pénètre tous les recoins, mouille tous les murs, entoure tous les objets, baigne chaque pli des vêtemens de son humidité glacée. Et sans cesse aussi le rappel constant du malheur public nous force à lui comparer nos malheurs privés. Que la souffrance d'amour de Lazarine était petite, en regard de la formidable aventure française dont elle venait encore d'entendre un écho ! Hélas ! ces comparaisons-là ne nous empêchent point de sentir nos humbles chagrins. Elles nous laissent plus accablés seulement, et comme honteux de les sentir. Quand Élisa fut sortie, la détresse de la jeune fille devint plus poignante. Elle regarda autour d'elle ces objets qui, d'habitude, vivaient, lui parlaient. Ils lui apparurent soudain immobiles, étrangers, morts. Ces fleurs à demi fanées, — quelle ironie ! — elle les avait cueillies et disposées en bouquets, la veille au matin, dans l'ivresse de son audacieuse espérance. Ses yeux s'en détournèrent, pour tomber sur un portrait d'elle-même, esquissé par sa mère quelques années auparavant. Ce crayon la représentait plus jeune, plus frêle, en robe de batiste claire, assise de côté sur un banc de marbre auquel s'appuyaient ses mains, et tournant de face son visage un peu brun, dont les traits déjà dessinés étaient comme éclairés par le regard spontané des prunelles grand ouvertes. Cette image de l'adolescente qu'elle avait été, si confiante dans la vie, si enveloppée, si préservée, fit mal à Lazarine, mal le jardin aperçu par la fenêtre. Elle avait si souvent, à son réveil, poussé les volets avec un fracas joyeux, dans la lumière ! Elle voulut, par un sens inné de discipline, afin de tromper sa tristesse croissante, reprendre son travail, cette copie en écriture Braille qu'elle préparait pour Duchatel. Ses doigts se promenèrent sur le papier, tout hérissé de coups de poinçon. Elle en reçut comme l'impression d'une suite de petites blessures. La mélancolie de la destinée

humaine lui sembla soudain symbolisée tout entière dans cette impuissance à réparer vraiment l'irréparable, dans la cruauté du hasard qui fait d'un être jeune une victime à jamais mutilée, et cinq minutes plus tôt, cinq minutes plus tard, il passait à la même place, sans être frappé! Le souvenir de Duchatel évoqua derechef dans son esprit le souvenir de l'autre, de celui qui avait amené l'officier aveugle à la *Maison Verte* et, revivant douloureusement la scène de la veille, elle pleura.

Depuis combien de temps était-elle ainsi, abîmée sur une chaise basse, les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains? Le bruit de la porte vivement ouverte la fit se relever, sans qu'elle eût eu le loisir d'essuyer ses larmes. C'était le colonel qui entrait, une dépêche à la main. Il s'arrêta court.

— Tu pleures? dit-il. Qu'est-ce que tu as?

— Moi, papa, mais rien, répondit-elle en se maîtrisant, — et saisie soudain d'une autre inquiétude, elle montra la dépêche : — Ce n'est pas une mauvaise nouvelle de Jacques ou de Pierre?

— Non, dit le colonel. C'est de Madeleine, mais lis toi-même.

Il lui tendit le télégramme où Lazarine épela en effet les mots suivans : « Arriverai demain matin, lundi, Costebelle, par train après-midi. Prévenez Mauriel que désire consulter. Tendresses. Madeleine. »

— Pourquoi ta sœur vient-elle? demanda le père.

— Mais elle vous le dit, papa.

— Elle me donne un prétexte. Il y a d'excellens médecins à Avignon. Elle quitte ses beaux-parens, au moment où ceux-ci sont inquiets de leur fils. Ce n'est pas naturel. Lazarine, c'est à cause de toi qu'elle vient.

Lazarine resta une minute sans répondre. Puis, regardant son père bien en face :

— Oui, dit-elle. Je crois que c'est à cause de moi aussi qu'elle vient.

Et, avec son courage habituel, allant au-devant d'une inquisition pourtant bien cruelle :

— J'aimerais mieux que vous en restiez là, mon père. Mais si vous croyez devoir m'interroger, je vous répondrai.

Le colonel fit quelques pas à travers la chambre, et, revenant à sa fille :

— Tu aimerais mieux... Tu aimerais mieux... Moi aussi, j'aimerais mieux ne pas te tourmenter, mon enfant, et parler à ta sœur demain. Je ne veux pas lui faire dire sur toi ce que tu ne m'auras pas dit toi-même... J'ai la plus absolue confiance en toi, Lazarine. Mais une jeune fille n'est pas toujours très raisonnable ni très avertie, quand il s'agit..., — il cherchait ses mots, et brusquement : — Pour que ta sœur vienne, il faut que tu lui aies écrit quelque chose de grave, de très grave et qui l'inquiète. Réponds-moi seulement par oui ou par non. Le capitaine Graffeteau y est-il mêlé ?

— Oui, mon père, dit Lazarine, il y est mêlé.

— C'est parce qu'il s'en va que tu es si triste, et parce qu'il n'est plus venu à la *Maison Verte* ces derniers jours ?

Ses paupières battirent. Elle devint très pâle, puis très rouge, et, avec la vaillance dans sa voix d'une enfant très pure, qui prend dans ses mains son cœur pour le montrer tout entier :

— Pas seulement à cause de cela, mon père.

— Qu'y a-t-il d'autre, alors ? dit le colonel, impérieusement. Que s'est-il passé entre lui et toi ? Il n'est cependant pas possible que tu te sois laissé dire des mots que tu ne devais pas entendre ?

— Jamais, mon père, protesta-t-elle, en secouant sa tête, — les mèches folles de ses cheveux éclairés par le soleil, en ce moment au rez de la fenêtre, lui mettaient comme une auréole, — jamais le capitaine Graffeteau ne m'a parlé en tête à tête autrement qu'en votre présence. Ce qui est vrai, c'est que je l'aime, et que... — Le souffle lui manqua.

— Et que ? insista le père.

— Et que je le lui ai dit.

— Tu le lui as dit ? interrogea le colonel, plus impérieusement encore. Vous êtes fiancés ?

— Non, mon père.

— Alors, lui ? Mais va. Mais va.

— Lui ? dit Lazarine. J'ai cru qu'il m'aimait. Je le crois encore. J'ai cru qu'il ne me demandait pas, à cause de la guerre et parce qu'il va repartir. C'est le motif qui m'a fait lui parler. Il ne m'a rien répondu, et il s'en est allé.

Épuisée par cet effort, la pauvre enfant retomba sur sa chaise basse, les mains pendantes, la tête penchée. Son attitude prostrée achevait de donner à sa confession un caractère si lamentable que le cœur du père en fut navré. A cette pitié se mêlait un tumulte d'autres sentimens : le remords de n'avoir pas deviné plus tôt le danger que courait le cœur de sa fille, une terreur devant la force de passion soudain révélée chez elle, une indignation contre le rôle joué dans sa maison par l'énigmatique personnage qu'il découvrait dans Graffeteau, et pensant à haute voix :

— Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là, finit-il par dire, pour qu'il t'ait attirée dans ce piège ? Et comme Lazarine protestait d'un geste : — Mais oui. Il t'a fait croire qu'il t'aimait. Tu viens de le dire, que tu le croyais, et il ne veut pas t'épouser ! Ou bien c'est qu'il ne t'aime pas, et alors il a joué avec toi un jeu abominable. Ou bien, c'est qu'il ne peut pas t'épouser, pour une raison que nous ne connaissons pas, une tache dans sa famille, un secret dans sa vie. Le fait de retourner au front n'a jamais été un obstacle à un mariage pour des filles comme toi, — tu viens de le prouver, — ni pour un père qui est un ancien officier. Et ce garçon est venu ici ! Je l'ai reçu avec tout mon cœur, et il a brisé le tien ! Et moi qui lui serrais la main hier avec tant d'estime, tant d'émotion ! Si j'avais su, je lui aurais arraché sa croix. C'est un lâche. Il la déshonore.

— Ne dites pas cela, mon père, interrompit Lazarine en prenant le bras du colonel, — et, suppliante, mais avec l'énergie d'une femme qui défend son sentiment. — Si je ne vous ai pas parlé, c'est que je voulais qu'il me demandât à vous, et que je savais d'avance votre réponse. Voyez. Je ne pense même pas à vous dire : pardon, mon père. Je ne me sens pas coupable. Il n'y a personne de coupable. Vous êtes juste, mon père. Vous l'êtes pour moi. Car vous ne m'avez pas fait un reproche. Vous m'avez plainte. Soyez juste pour lui, qui est aussi malheureux que moi, j'en suis sûre. Promettez-moi, puisqu'il doit rester ici un peu de temps encore...

— Je ne promets rien, fit le colonel, et il sortit de la chambre.

IV

Lazarine connaissait son père. Ses grandes colères étaient silencieuses. Précisément parce que le défaut dominant de cet homme emporté était la violence, il avait peur de ses propres éclats de parole et de geste. La brusque terminaison de leur entretien l'avait laissée bien effrayée. Elle le fut plus encore du mutisme que le colonel observa durant le dîner et la soirée, lisant ses journaux, écrivant des lettres, tandis qu'elle occupait ses doigts au travail en écriture Braille, enfin repris. Elle osa pourtant lui demander, quand ils se séparèrent pour la nuit :

— Vous ne m'en voulez pas, Père?

— A toi, ma pauvre petite ? répondit-il, et, l'embrassant au front, avec une tendresse qui enhardit la jeune fille. C'est à moi que j'en veux, de ne pas t'avoir mieux protégée.

— Il ne faut en vouloir à personne. Je le répète : personne n'est coupable.

— Si. Moi, dit le père. Et quelqu'un d'autre.

Cette fois, Lazarine ne répondit pas. Quand nous aimons profondément un être qui a de grands torts envers nous, plaider sa cause nous est un instinct. Un autre instinct nous fait nous taire, pour ne pas entendre prononcer à son endroit les mots que nous ne voulons pas nous dire à nous-mêmes. Elle ne trouva pas davantage la force de rouvrir cette conversation, le lendemain matin, qu'elle passa tout entier à préparer la chambre de Madeleine, et, par la fenêtre, elle entendait le colonel rudoyer le seul jardinier que la mobilisation lui eût taissé, un vieil Italien ivrogne et fainéant, qui, d'habitude, trouvait le moyen de désarmer son maître par quelque lazzi devant les traces d'une paresse trop flagrante : mauvaise herbe poussée dans les allées, bande de terre piochée trop légèrement, potager mal bâché, caniveau disjoint et non réparé, branche de pin non échenillée, rosier épuisé par ses « gourmands. » De temps à autre l'ancien officier passait la revue de son domaine, comme jadis celle de ses soldats, de ses yeux vifs et perçans qui fouillaient partout. Ces derniers mois, sa pensée avait été trop absorbée par la guerre. Il avait négligé ces visites. Qu'il en fît une, en ce moment, c'était le signe qu'en attendant sa fille aînée il ne pouvait plus tenir en place, et son

courroux contre son homme témoignait de son irritation intérieure :

— J'ai liquidé Pietro, dit-il à Lazarine en se mettant à table. « *Ci penso io... Ci penso io...*, » il n'a que ces trois mots à la bouche, et il ne pense qu'à fricoter. Nos artichauts font peine à voir, et il a le front de me les montrer en portant beau : *Sono belle piante...* « Je n'aime pas beaucoup qu'on se paie ma vieille tête, lui ai-je dit alors. Je te donne tes huit jours. Tu m'as entendu? » Il faut croire que je n'avais pas l'air commode. Il n'a pas pipé. Heureusement ta sœur arrive aujourd'hui. Je lui demanderai de nous envoyer un gars de chez eux. Il ne sera toujours pas pire que cet animal.

Ce petit coup d'État domestique semblait l'avoir détendu. Lazarine put constater que ce n'était là qu'une apparence et que sa préoccupation demeurait la même, car, au moment de partir pour la gare, et comme il lui demandait : — Viens-tu avec moi? il eut une évidente satisfaction à l'entendre répondre : — Il fait beaucoup de soleil, papa, et je suis un peu fatiguée. J'aime mieux rester. Elle pensa : « Il est content de causer en tête à tête avec ma sœur. » Et, comme elle le reconduisait jusqu'à la porte :

— Tu sais qui tu ne dois pas recevoir ? dit-il.

— Je le sais, papa, répondit-elle.

Puis, quand le landau de louage, qui emportait le colonel, eut tourné le coin de la route : « Que vont-ils se dire? » songea-t-elle. « Ah ! si Madeleine était seule à savoir, sa venue me serait bien douce ! Mais maintenant qu'il sait aussi, qu'il sera pénible d'être entre eux deux ! »

Elle en était à prendre et à reprendre cette réflexion, quand la vieille Élisa vint l'avertir qu'une dame demandait le colonel.

— Je lui ai dit qu'il était sorti. *Alle s'ostine. Alle* veut pas s'en aller. *Alle* dit qu'*alle* attendra.

— Quelle dame? interrogea Lazarine.

— Je ne l'ai jamais tant vue, répondit la servante. *Alle* est bien belle, mais drôle avec des yeux tout *égrandis* dans sa figure et des affutiaux ! *Alle* en a pour des mille et des cent. Et un automobile, faut *vouère !* Si c'est pas une pitié, *mademoselle*, de dépenser tant d'argent pour soi toute seule, quand c'est la guerre ! Ça donne raison à ceux qui disent que les

pauvres qui reviendront des tranchées, *y* se laisseront plus faire la barbe sans savon. Enfin, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise ?

— Je vais lui parler, fit Lazarine, et elle descendit jusqu'au jardin. L'inconnue marchait à pas lents dans une allée, et elle considérait toutes les choses autour d'elle, avec une attention qui frappa aussitôt la jeune fille. Les propos malveillans de la servante angevine étaient justifiés par la toilette de cette femme, grande et svelte, qui offrait, en effet, un exemplaire accompli de la mode du jour. Dans un autre moment, Lazarine aurait à peine remarqué cet excès d'élégance. Mais elle aimait, et le sens des séductions féminines commençait de s'éveiller en elle avec l'amour. Elle demeura une minute, intéressée et intimidée, à détailler la dame aux « affutiaux, » — comme avait dit Élisa, — sa jupe ample et courte, d'un gris de fumée, ses bottines jaunes lacées très haut, sur le côté, avec des cordons à glands, le linon de sa chemisette, le rang de perles de son cou, les boutons de corne qui fermaient sa veste demi-longue et croisée très haut, les énormes épingles à cabochons qui piquaient son souple feutre couleur de chamois, la masse opulente de sa chevelure savamment lavée, comme l'attestaient les reflets dorés des masses brunes, le petit sac de moire que pétrissait nerveusement une de ses mains moulée dans un gant de daim à crispin. De l'autre, elle s'abritait contre le soleil, avec une ombrelle assortie à sa robe et dont le manche, revêtu de cuir, rappelait la canne classique des officiers anglais. Elle portait, à ses poignets, quantité de bracelets à pendeloques. Le tout faisait une harmonie en gris et en fauve, dont Lazarine, toute rustique et simple qu'elle fût, sentit la réussite. Quel contraste avec son modeste costume de serge blanche, fait à la maison et qui lui seyait pourtant si bien ! Sa taille s'y dessinait, souple et mince, ses épaules encore graciles, son buste virginal, la grâce exquise de sa jeunesse intacte, et quelle finesse dans ses chevilles ! Que de race avaient ses petits pieds, si joliment cambrés dans leurs souliers blancs ! Mais, s'ignorant elle-même, comment aurait-elle su que la distinction, l'élégance vraie, le charme et la poésie, c'était elle, elle et son profil délicat de médaille grecque, elle et le regard droit de ses yeux bruns, elle et sa bouche enfantine et fière, qui n'avait jamais menti ! Quel autre contraste, avec le masque si beau,

mais, déjà épuisé, consumé, que montra en se retournant la visiteuse insistante qui n'était autre, — on l'a deviné, — que Thérèse Alidière. L'innocence de Lazarine n'empêcha pas qu'elle n'eût aussitôt le sentiment confus, inavoué mais étrangement troublant, qu'elle approchait une créature redoutable et dont la seule présence ici, dans cet honnête et familial décor de vie bourgeoise, était une anomalie et une menace. La flétrissure intérieure donnait à ce visage, aux traits encore très jeunes, un air morne et hagard à la fois. Il y avait, sur ce front et autour de cette bouche, de l'audace et de la lassitude, de l'ardeur et de l'amertume, quelque chose d'effréné, à la fois, et d'inassouvi. Les yeux surtout, d'un bleu violet, détaché en sombre sur la profonde pâleur du teint, éclataient, inquiétaient par la fatigue et l'éclat, tout ensemble, de leurs prunelles larges, qu'accentuait la trace noire du kohl sur la paupière. Les lèvres, maussades et sensuelles, étaient passées au bâton de rouge. Thérèse avait dû se regarder dans une glace à main, durant son trajet en automobile, et corriger ainsi leur lividité. Qu'elle n'eût pas « fait » le reste de son visage, c'était l'indice qu'elle avait quitté Tamaris en procédant à une toilette brusquée, sans prendre le temps de mettre, à ses joues, le rose habituel. Il était deux heures et demie, quand elle avait sonné à la *Maison Verte* et, à une heure, elle était encore sur le divan de la vérandah, à l'*Eden-Hotel*, ayant auprès d'elle le plateau de laque incrusté de nacre des fumeurs d'opium, avec la pipe, les aiguilles, la lampe, l'étui de *chandoo*. Tout d'un coup, elle s'était levée. Elle avait écarté ces instrumens de la « vivante euthanasie, » sonné sa femme de chambre, qui avait dû remonter de son déjeuner pour habiller dare dare son impatiente maîtresse. Elle avait commandé son chauffeur, à qui elle avait donné comme ordre :

— Vous prendrez le même chemin qu'avant-hier pour aller au *Mont des Oiseaux*. Quand vous serez sur la route de Costebelle, vous demanderez la villa de M. le colonel Émery.

C'était le billet insultant de Graffeteau, reçu le matin, qui la précipitait ainsi vers la demeure du père de Lazarine. Poussée par quels sentimens? Conduite par quelle indication? Il est nécessaire de l'expliquer, au risque de ralentir le récit. Ce rappel rétrospectif donnera seul sa pleine signification à cet entretien qui allait être de la part de cette femme une comédie à la fois

rusée et sincère, comme les intoxiqués de l'opium en jouent si souvent, — rusée, car elle devait y mentir effrontément, — sincère, car dans certains états d'instabilité mentale, le déséquilibré en arrive à ne plus distinguer sa propre personnalité. Pour un instant, il devient tel qu'il se raconte. Il sait qu'il trompe, et, au cours de sa fourberie, il finit par se tromper soi-même. Et puis le mouvement de passion qui animait Thérèse en ce moment, si mêlé qu'il fût de calcul, était très vrai. Quand Guy de Faverolles lui avait appris la présence de Robert Graffeteau au *Mont des Oiseaux*, elle avait eu l'idée de se rendre à la cérémonie de la remise des croix, par désœuvrement, par curiosité, par ennui, car elle s'ennuyait, dans ce coin du Midi où elle s'était refugiée, loin de la guerre. Elle avait beau s'être organisé une vie libre, en dehors des préjugés du milieu bourgeois où elle avait passé sa jeunesse, une torpeur intime l'accablait sans cesse et une nausée d'elle-même, des autres, de tout, que ne soulageaient ni les fantaisies d'esprit de son amant, ni les « fêtes » de Tamaris et de Toulon. L'opium commençait son œuvre d'aveulissement. Faverolles et elle n'en prenaient que depuis leur installation dans cette dernière ville. Elle était donc venue au *Sanatorium*. Perdue dans la foule qui se pressait sur la terrasse pendant que le colonel Hubault-Malmaison décorait les nouveaux légionnaires, elle avait vu son ancien mari arriver avec ses camarades. Sa première impression avait été un étonnement : « Comme il a changé ! » s'était-elle dit, et, tout de suite : « S'il me voyait, que ferait-il ? » Cette question avait aussitôt éveillé cette autre : « Ai-je gardé mon pouvoir sur lui ? » Et de nouveau étudiant à travers une mince lorgnette, emportée à tout hasard dans son mouchoir, ce visage d'homme, virilisé par le danger : « Comme il est devenu beau ! » Par un instinctif besoin de comparaison, elle avait aussitôt cherché de sa jumelle Guy de Faverolles qui, debout sur le marchepied de son automobile militaire, l'avait reconnue, et il lui faisait un ironique salut, en montrant Graffeteau du doigt, par un geste, avec une moue perceptible à elle seule. Il ne se doutait pas que sa gouaillerie froissait sa maîtresse et qu'elle songeait en se retournant vers son ancien mari : « Tout de même, Robert est un type autrement chic. » Par une inconsciente suggestion, elle employait mentalement et dans un sens d'admiration un terme familier aux tranchées, qui provo-

quait sans cesse les sarcasmes cyniques de l'embusqué. C'était réagir contre lui. Elle continuait d'étudier Graffeteau, et la chercheuse de sensations entrevoyait obscurément la possibilité d'un frisson nouveau : « Si j'avais une histoire avec lui maintenant? » pensait-elle, et, par réaction contre elle-même cette fois, pour se dérober aussi au trouble dont elle se sentait soudain envahie : « Ce serait farce! » Cette autre formule, à la Faverolles, n'empêcha pas ce trouble de grandir. Elle subissait ce coup de foudre du « caprice, » si fréquent chez les courtisanes et les femmes galantes. A la minute où Hubault-Malmaison s'approcha de l'officier et quand celui-ci, dressant son sabre contre son casque, en regarda la lame avec cette ardeur fervente et triste dont la pauvre Lazarine s'émouvait aussi, Thérèse ne put s'empêcher de soupirer : « Ah! s'il avait été ainsi autrefois! » Une vision surgit, où elle se vit ayant, à Tamaris, dans la paix fleurie de sa verandah, devant la mer si bleue, cet homme-ci, au lieu de l'autre. Ses yeux se fermèrent, puis, secouant sa tête, elle dit à mi-voix : « C'est insensé. » Et, voyant que les rangs se rompaient, elle marcha vers Guy de Faverolles qui, de son côté, s'approchait d'elle, accompagné d'un officier qu'elle ne connaissait pas, un assez joli garçon aux traits efféminés et à l'œil dur :

— Ma chère amie, dit-il, permettez-moi de vous présenter un de mes bons camarades de Paris, M. Henri Calvignac, avec qui j'ai fait mon service militaire. Comme on se retrouve! Il est lieutenant. Il vient de recevoir la croix de guerre, au lieu que moi...

— Toi, s'esclaffa Calvignac, tu as toujours été un tire-au-flanc. Ce qu'il a inventé de blagues, madame, à la caserne, pour couper à la corvée!...

— Est-ce qu'un neurasthénique comme moi peut faire un soldat, voyons? avait répondu Faverolles.

— En tout cas, reprit l'autre, tu nous a bien amusés quelquefois! Que je regrette, madame, de partir après-demain et de n'avoir pas su que Guy et vous étiez à Toulon et à Tamaris! On aurait ri ensemble un peu. Cette guerre est si morne! On s'y conduit proprement, mais ceux qui vous racontent que nous sommes gais, quels fumistes!... Ah! nous l'étions, gais, il n'y a pas deux ans, avant le coup de chien, te rappelles-tu, Faverolles?

Et il avait commencé une histoire de vie Parisienne, que Thérèse écoutait d'une oreille distraite. La mésestime indulgente où Calvignac tenait visiblement l'embusqué l'aurait, en toute autre circonstance, laissée bien calme. Elle en était irritée. Elle venait d'éprouver trop vivement elle-même une impression identique de dégoût sans colère. Mais un nouvel incident distrayait son attention. Elle ne cessait pas de surveiller des yeux Graffeteau, à la dérobée. Elle l'avait vu, dans la distance, s'engager seul entre les arbres d'une allée. Il s'était assis sur un banc où une jeune fille était venue prendre place auprès de lui. La scène entre eux deux avait été bien courte. Elle avait suffi pour que Thérèse pensât, en constatant comme Robert paraissait troublé : « Tiens, il aurait un flirt avec cette petite? » et comme, dix minutes plus tard, la malheureuse Lazarine, retournée auprès de son père, passait à quelques pas et que Calvignac la saluait :

— Quelle est donc cette très jolie personne? interrogea-t-elle.

— Une demoiselle Émery, répondit Calvignac. C'est la fille de ce vieux monsieur, un colonel retraité qui a une maison dans la colline.

— *La Baderne et l'Oie Blanche* — fable, dit Faverolles.

— Il y a de ça, fit Calvignac. Ils reçoivent quand même très gentiment. Mais on te cherche, Faverolles.

C'était Hubault-Malmaison qui appelait son chauffeur, juste à l'instant où Thérèse allait peut-être apprendré quelques détails sur le roman qu'elle pressentait déjà entre son ancien mari et la délicieuse créature dont la fine silhouette avait soudain éveillé sa susceptibilité de femme. Il lui avait suffi d'observer, même de très loin, l'attitude des jeunes gens dans leur conversation de l'allée, et déjà un rien d'âcreté se mêlait à la subite et malsaine « envie » qui tout à l'heure avait mordu ses sens. De quel autre nom appeler cette dépravation imaginative qui lui donnait, après quatre ans de séparation, un appétit physique et moral de cet homme qu'elle avait jadis bafoué, outragé et méconnu? Peut-être, tant il entrait d'illogisme et d'incohérence dans un pareil désir, n'aurait-ce été qu'un passage sans cette seconde impression, celle d'une autre influence de femme dans la vie de celui qu'elle avait connu si servilement possédé par sa beauté? Quand elle avait écrit à Graffeteau

à peine rentrée, l'image de la séduisante et frémissante enfant n'avait pas été étrangère à la tentative de rapprochement dont cette lettre était le premier geste. Le soir, quand, sa lettre jetée à la boîte, elle avait dîné avec Faverolles, le cynique personnage avait, sans s'en douter, exaspéré encore cette petite crise de curiosité, de sensualité morbide et de demi-jalousie, en lui disant :

— « Hé bien ! tu as voulu voir ton ex-conjoint ? Es-tu assez rosse ! Car enfin, s'il t'avait aperçue ?... Tu y comptais un peu, avoue-le ?... Je ne t'en veux pas. C'est si femme, ces blagues-là !... Mais ce que ça l'aurait embêté ! Imagine-toi qu'il va se marier ! Mais oui. Du moins, on m'a conté ça, là-bas. Et devine avec qui ?... Avec cette petite Émery, que tu as remarquée, l'oie blanche ! Il faut croire que les femmes reniflent ces sortes de choses... Enfin, il paraît qu'il en est amoureux fou et qu'il ne sort pas de la maison. C'est le ragot de tout le *Mont des Oiseaux*. Et veux-tu savoir quelque chose de plus farce encore ? Personne, tu m'entends, personne ne soupçonne qu'il a été marié une première fois et qu'il est divorcé ! Tu penses que ce n'est pas moi qui le leur ai appris. Les paysans de Faverolles prétendent qu'un homme qui se promène avec une peau de crapaud dans sa poche peut tout faire sans que l'on croie que c'est lui. Le crapaud de feu Graffeteau, — c'était une de ses plaisanteries, — est-il de taille, dans ce cas, hein ? Mais j'arrive au farce des farces. J'ai tiré les vers du nez à un de ces messieurs, un aveugle à qui j'ai dû servir de guide. Hubault-Malmaison m'appelait pour ça. Comme je le tâtais sur le colonel Émery, celui-là m'a appris quelque chose qui me fait penser que le mariage pourrait bien n'avoir jamais lieu. Ces Émery sont des dévots fieffés, des piliers de sacristie. Il est vrai que Graffeteau, depuis la mort de son papa, doit avoir un gros sac... Maintenant, où est la vérité ? J'ai tout de même pensé que ce potin t'amuserait... Avoue que c'est cocasse, l'existence... Mais tu n'as pas faim, que tu ne finis pas tes huîtres ? Elles sont si fraîches ici, et on peut y aller, avec le vaccin antityphique...

Comprend-on maintenant quelle réaction la réponse reçue le matin du *Mont des Oiseaux* avait provoquée chez Thérèse ? Le caprice d'émotivité libertine s'était changé du coup en un accès de rageuse colère. Un désir de vengeance avait suivi, et le besoin, irrésistible pour une volonté impulsive, que cette

vengeance fût immédiate. La rencontre avec Graffeteau, l'avant-veille, l'avait rendu de nouveau vivant et réel à cette femme avilie et orgueilleuse, avide de cœur et assoiffée de sensations. Ses anciennes rancunes, elles aussi, redevenaient vivantes sous l'outrage. A l' « envie » voluptueuse et dépravée, une autre « envie » se substituait, haineuse, méchante, un appétit de nuire et de faire souffrir. Tout de suite un plan s'était dessiné dans son esprit. Où et comment joindre Graffeteau? Il allait quitter sans doute l'hôpital au premier jour, comme Calvignac. Parti, elle était désarmée contre lui. Présent, que pouvait-elle? Mais le frapper dans cette jeune fille auprès de qui elle l'avait vu si troublé, mais rompre ce projet de mariage que lui avait rapporté Faverolles. Le rompre? Était-ce autre chose qu'un racontar d'oisifs dans un petit cercle? Non. Elle se rappela le tête-à-tête des deux jeunes gens dans l'allée écartée du parc, leur émotion à tous deux, et aussi ce que ce même Faverolles lui avait dit de la dévotion des Émery et de l'ignorance absolue où tout ce monde était du passé conjugal de Graffeteau. *Donc il n'en avait pas parlé*... Elle jeta un cri. Une intuition divinatrice lui révélait, sinon toute la tragédie cachée où elle allait jouer un rôle décisif, assez du moins pour qu'elle aperçût une chance d'atteindre celui dont elle avait porté le nom. Les femmes qui ont été passionnément et animalement aimées par un homme connaissent les faiblesses et les forces de son caractère d'une connaissance de confesseur et de médecin. De là l'extraordinaire génie que déploient les filles à manœuvrer certains amans. Thérèse s'était dit : « Robert n'a pas changé. Il n'a pas parlé, parce qu'il aime cette petite et qu'il ne veut pas la perdre. Il la perdra. Je parlerai, moi... A qui? Mais au père. Et sous quel prétexte ?... Je trouverai. La grande affaire, c'est que ces gens sachent... Et s'ils savent déjà? Et s'il n'y a pas de projet de mariage? Hé bien! qu'est-ce que je risque?... » Et elle était partie pour sa vilaine expédition sans plus de données, mais si sûre de sa souplesse et de son tact, prête à se modeler sur les personnes et les circonstances. Arrivée à la *Maison Verte*, l'absence du colonel l'avait contrariée vivement. Elle devait retrouver Faverolles à Toulon, sur les cinq heures, dans la pâtisserie à la mode. Elle tenait d'autant moins à y manquer qu'il devait lui remettre une grosse somme d'argent dont elle avait besoin. Les débris de sa fortune, — elle avait tant mangé

déjà! — consistaient surtout en titres autrichiens, dont elle ne touchait plus les revenus. Il lui fallait donc ménager cet amant généreux. Elle l'avait deviné un peu jaloux, à la complaisance avec laquelle il lui avait raconté le mariage possible de Graffeteau. Pour être plus certaine que son excursion demeurerait secrète, elle tenait à être exacte au rendez-vous. Elle avait insisté, à cause de cela, sans penser encore à demander si Mlle Émery était à la maison, et voici que, s'étant retournée, elle se trouvait devant Lazarine. Un instant, la surprise l'immobilisa, puis sans réfléchir, sans calculer, mais aussi sans hésiter, impulsivement toujours, et en même temps avec ce génie féminin d'adaptation qui, à chaque mot, mesure l'effet produit, elle commença, et de quelle voix! à causer avec sa victime. Le mot n'est que juste, tant elle éprouvait une mauvaise joie d'antipathie assouvie, elle, la dédaignée, à supplicier la préférée, elle, la déshonorée, à torturer son cœur pur, elle, la déclassée, à prendre sur cette enfant irréprochable la revanche de tant d'humiliations subies et méritées.

PAUL BOURGET.

(La troisième partie au prochain numéro.)

FRANÇOIS-JOSEPH

L'histoire date ses justices. Elle aurait pu, s'il était mort dix ans plus tôt, réserver quelque indulgence à François-Joseph ; elle lui aurait sans doute tenu compte de ses malheurs, comme s'il n'en avait pas été, pour une large part, responsable, et du décor honorable de son règne, comme s'il n'avait pas voilé les pires souffrances. L'histoire aurait eu tort : l'événement l'a prouvé. En vérité, pour certains hommes, la longévité prend les apparences d'un châtiment de Dieu, comme s'il fallait que les grands responsables assistassent aux inévitables conséquences de leurs erreurs. Il en a été ainsi pour François-Joseph de Habsbourg-Lorraine, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie. Cette guerre, dont il est l'un des principaux coupables, suffit, quelle qu'en puisse être l'issue, à le juger et à le condamner. Et en repassant toute cette destinée, ces longues années qui lui furent dévolues, pendant lesquelles tant de bien s'offrait à l'activité libre de cette volonté souveraine, et qui s'achèvent, dans le sang et les larmes, parmi les malédictions des peuples, on est tenté d'emprunter sa parole au plus grand des orateurs sacrés pour s'écrier avec lui : « Instruisez-vous, arbitres du monde ! » Notre dessein, ici, sera plus modeste : il faut aux grands sujets les grandes voix. Il ne saurait même être question encore d'établir un jugement historique sur un si long règne si rempli d'événemens considérables ; il est trop tôt pour prononcer un verdict définitif. Il ne s'agit que d'une esquisse du caractère de l'homme et de son « moi » historique. Une école philosophique prétendait réduire à néant l'influence

des individus sur les destinées des peuples : la vie d'un souverain comme François-Joseph réfute ces théories aussi bien par ses actes que par ses abstentions. Qui pourrait affirmer, s'il était mort plus tôt, que d'irréparables calamités n'auraient pas été épargnées aux enfans des hommes? Celui qui a régné en autocrate, — ou peu s'en faut, — sur l'un des grands empires de l'Europe depuis cette mémorable époque de 1848, d'où est sorti tout l'arsenal d'idées dont vit la politique contemporaine, jusqu'à la plus grande des guerres de tous les temps, d'où un monde nouveau s'apprête à sortir, a tracé profondément à travers l'histoire son sillon sanglant. Quel homme était-il et comment a-t-il compris et exercé son métier de roi ?

I

François-Joseph n'a jamais été un homme de pensée. Il n'a eu qu'un petit nombre d'idées simples et courtes, héritées ou acquises dès sa jeunesse, absorbées inconsciemment dans l'atmosphère de la Cour et, durant sa longue carrière, tandis que, de 1848 à 1916, tout se transformait autour de lui, il s'y est tenu. L'expérience et les circonstances ont pu modifier ses procédés de gouvernement sans toucher à la trame de ses conceptions fondamentales. A peine est-il permis de donner le nom d'idées ou de conceptions à des habitudes de penser, à des manières de sentir innées ou incorporées à la substance même de sa personnalité et de sa fonction royale, immuables et rigides dans la mesure même où elles n'étaient pas sorties d'un effort de réflexion individuelle. Sa mentalité n'est donc pas compliquée et ne se dérobe pas à l'analyse.

L'empereur Ferdinand n'ayant pas d'enfans, l'ordre légitime appelait au trône son frère l'archiduc François-Charles, et, après lui, son fils aîné François-Joseph. Celui-ci fut donc, dès sa naissance, destiné au trône et nourri dans le sérail : c'est un porphyrogénète. Il y aurait une curieuse étude de psychologie historique à écrire sur le caractère des princes nés pour le trône comparé à ceux qu'une série d'accidens imprévus y a portés. Entourés dès le berceau de flatteries et de génuflexions, habitués à se considérer comme des maîtres à qui tout est dû et qui ne doivent rien à personne, portés à confondre toutes choses, et d'abord l'État, dans leur propre personna-

lité, les princes nés dans la pourpre, s'ils ont souvent un sentiment élevé de la fonction et de la dignité royale, pèchent presque toujours par un égoïsme foncier et un autoritarisme sans bornes. François-Joseph n'a pas échappé à cette règle. Dès que la conscience s'est éveillée dans son cerveau d'enfant, il s'est regardé comme un être supérieur aux autres humains, né pour commander comme les autres pour obéir. Quand il s'agit d'un homme de cette catégorie, qui n'a jamais cessé d'être en représentation et de parader dans un uniforme, il devient très difficile de retrouver le fond naturel du caractère dont la contrainte et l'étiquette ont refoulé les instincts et paralysé le développement.

François-Joseph avait une intelligence moyenne, non sans finesse, mais sans élévation, sans envergure, sans pénétration; la tournure de son esprit était essentiellement pratique. Sa culture était médiocre; il ne possédait bien que l'allemand et le français. Bien plutôt que vers les lettres ou les arts, son tempérament l'entraînait aux exercices de plein air, aux sports; il fut dès sa jeunesse un écuyer consommé, un chasseur robuste et adroit. Au fond de sa nature vraie, il y a un tempérament violent, brutal même, autoritaire et sensuel, adouci par quelque bonhomie. Ce sont là les goûts d'un hobereau allemand; ce sont aussi ceux d'un bourgeois de Vienne qui chaque dimanche émigre vers les sites pittoresques et les chasses giboyeuses de la banlieue. Redouté partout, François-Joseph ne fut vraiment aimé que des Viennois, dont il partageait les goûts et les vices, et des Tyroliens dont les montagnes et les forêts l'attiraient chaque été. Quand il passait, en ces dernières années, par le Ring et la Mariahilferstrasse, s'en allant à Schönbrünn au grand trot de ses chevaux, il était accueilli comme un vieil ami qu'on est heureux de revoir, salué d'un geste familier, d'un signe de tête, d'un chapeau gaiement agité. D'ailleurs, n'était-ce pas un bourgeois de Vienne, ce chasseur passionné qui aimait à s'en aller seul, le fusil à la main, la pipe à la bouche, à la poursuite des chamois et des coqs de bruyère? N'était-ce pas aussi un bourgeois de Vienne, ce vieux « colonel » qui, presque chaque jour, depuis tant d'années, s'en venait chez Catherine Schratt, l'ancienne actrice du Burgtheater, la vieille amie qui avait su fixer le volage époux de la noble Élisabeth? Il retrouvait là quelques amis

discrets ; on causait de tout, excepté de politique, on faisait la partie de « tarok (1), » on se régalait de bons plats viennois que le « tour de main » d'une vieille cuisinière savait réussir à souhait, et M. Schratt, — ainsi disaient les mauvaises langues, — échappait à l'étiquette que l'Empereur imposait à son entourage, se délassait de ses soucis, oubliait ses chagrins et la sottise vaniteuse des gens de Cour.

Mais la bonhomie, chez François-Joseph, n'apparaît que rarement et à fleur de peau ; le fond de la nature reste hautain et dur. On rapporte qu'au moment d'accepter la couronne, le prince de dix-huit ans s'écria : « Adieu, ma belle jeunesse ! » Avec sa jeunesse il relégua dans l'ombre et sacrifia à la raison d'État tout ce qui, dans son caractère, avait survécu de primesautier à l'éducation artificielle et tout extérieure qu'il avait reçue. La nature vraie ne reparut plus que de loin en loin ; elle eut une belle flambée de passion sincère quand le jeune Empereur, venu en Bavière pour un mariage de convenances avec l'aînée des filles de Maximilien, duc de Bavière, rencontra les seize ans, les beaux yeux clairs et la flottante chevelure de la cadette Élisabeth dont il fit sa femme : passion d'un jour qui devait sombrer dans de tragiques malentendus et qui fit d'Élisabeth la victime errante de l'étiquette et des jalousies de Cour autant que des infidélités conjugales. Entre les deux époux se dressa, acariâtre et dominatrice, l'archiduchesse Sophie, mère de François-Joseph, sorte d'Agrippine féroce, dépravée, corruptrice, qui avait écarté du trône son faible époux pour y pousser son fils, dans l'espoir d'y régner en son nom, et qui, au nom de la raison d'État et du cérémonial, fit expier cruellement à sa belle-fille les déconvenues de son ambition.

La malheureuse Élisabeth paya de son bonheur l'illusion d'avoir cru qu'il peut y avoir, même au foyer d'un empereur d'Autriche, une place pour l'amour et pour l'intimité de la vie de famille. L'infortuné Rodolphe, fruit de cette union tragique, fut lui aussi la triste victime d'une éducation protocolaire, loin du cœur et des yeux d'une mère. De toutes les forces de sa nature ardente, il lutta pour échapper à l'atmosphère étouffante de la Cour, de l'étiquette et du mariage imposé par la politique ; il chercha des distractions tantôt dans l'étude

(1) Sorte de whist.

et la société des savans et des artistes, tantôt dans les exercices violens, tantôt dans une crapuleuse débauche ; il trouva, à cette dernière étape, la mort ignominieuse de Mayerling. Avertie la première du drame, l'Impératrice eut la force d'âme de dompter sa douleur pour aller elle-même apporter au père la funèbre nouvelle, conséquence ultime d'une éducation qu'elle avait déplorée sans pouvoir la modifier. Ce jour-là Élisabeth fut grande et l'histoire voudra croire que, parmi les larmes de François-Joseph, quelques-unes furent données au remords. Une telle catastrophe rapprocha le couple impérial ; en apprenant le crime stupide de Genève, le vieil empereur, à qui les malheurs n'avaient pas été épargnés, put dire avec sincérité : « C'est le jour le plus douloureux de ma vie. »

Ainsi apparaît la personnalité humaine de François-Joseph ; elle n'est ni grande ni sympathique : dureté, égoïsme, orgueil et, au fond, faiblesse. Mais à peine peut-on dire que l'on saisisse la vérité profonde de sa nature, même à ces momens tragiques où le cœur se montre à nu, tant le personnage s'est substitué à l'homme. A quoi bon chercher, d'ailleurs ; François-Joseph est bien moins un individu que le représentant d'une lignée, l'héritier d'une dynastie, le chef d'une Maison. Il est un anneau dans une chaîne, le continuateur d'une tradition, le gardien d'un dépôt dont il n'est comptable qu'à Dieu, à ses ancêtres et à ses héritiers.

Dès qu'on se place à ce point de vue, tout s'éclaire dans son caractère, beaucoup de choses s'expliquent dans sa politique. La monarchie des Habsbourg (1), c'est d'abord une dynastie, une Maison ; il faut remonter, pour pénétrer le plein sens de ces mots, jusqu'aux conceptions féodales. Le chef de la monarchie des Habsbourg (le terme d'Autriche-Hongrie est récent et d'ailleurs impropre et discuté) règne par droit d'héritage sur des royaumes et des fiefs divers ; la liste protocolaire de ses titres et souverainetés tient une demi-page du « Gotha. » Les peuples sont faits pour obéir au souverain, non le souverain pour faire le bonheur des peuples. Envers ses peuples, le souverain n'a pas

(1) Tel est le titre du très remarquable ouvrage de M. Henry Wickham Steed, traduction de M. Firmin Roz (A. Colin, 1914). Il existe aussi, d'un Français, un livre de premier ordre sur l'Autriche-Hongrie : *Le compromis austro-hongrois de 1867*, par M. Louis Eisenmann. (Société de Librairie et d'édition, 1904, un volume in-8, malheureusement introuvable.)

de devoirs tandis qu'ils en ont envers lui ; une constitution n'est valable que dans la mesure et dans le temps où elle ne gêne pas l'exercice de la volonté souveraine du monarque ; un serment ne peut l'engager à l'encontre des intérêts permanens de la Maison. L'âme de l'Autriche, remarque M. Steed, si tant est qu'elle existe, est dynastique. « La dynastie n'est point seulement le pivot et le centre, mais la force vive du corps politique. » La dynastie est la raison d'être de l'Empire. Les peuples n'ont pas d'autre lien entre eux que le serment au même souverain ; et ce lien suffit à créer une cohésion que les idées modernes ne font que commencer à désagréger. Le patriotisme, tel que nous le comprenons, n'existe pas dans la monarchie des Habsbourg ou, s'il existe, il est local : il y a un patriotisme tchèque, un patriotisme magyar, polonais, etc. Vis-à-vis du souverain commun, on ne trouve trace que d'un sentiment : le loyalisme attesté et confirmé par le serment. Le hasard d'une rencontre en chemin de fer me fit un jour lier conversation avec un officier autrichien : « Il m'est impossible, me dit-il, de comprendre comment un pays comme la France, qui n'a pas de souverain et dont les soldats ne sont pas liés par le serment à un chef, peut avoir une armée. » Pareille mentalité est aux antipodes de la nôtre. Un essayiste autrichien distingué, Ferdinand Kürnberger, la qualifiait d'asiatique ; il écrivait en 1871 : « L'Autriche n'est pas réellement inintelligible, il faut la comprendre comme une espèce d'Asie. « Europe » et « Asie » sont des idées très précises : Europe signifie loi ; Asie veut dire arbitraire. Europe signifie respect des faits ; Asie veut dire caprice pur. L'Europe, c'est l'homme. L'Asie, c'est à la fois l'enfant et le vieillard. Avec cette clef vous pouvez résoudre toutes les énigmes autrichiennes (1). »

En ce sens, François-Joseph est un souverain asiatique, le maître de son troupeau d'hommes. Il se tient pour assuré de la fidélité sans bornes des peuples que Dieu et ses ancêtres lui ont confiés ; l'idée qu'un peuple ou une fraction de peuple pourrait trahir la dynastie et l'abandonner en croyant obéir à un devoir plus élevé envers elle-même, n'entre pas dans son cerveau, elle lui paraît monstrueuse, diabolique. Lorsque, au cours de cette guerre, des unités slaves se rendirent tout entières aux

(1) Cité par M. Steed, p. 4.

Russes, François-Joseph eut un accès de colère et de stupeur ; mais il ne comprit pas. De fait, il existe encore, dans toutes les parties de la monarchie, — cette guerre l'a prouvé, — de profondes réserves de dévouement à la Couronne : tant les peuples sont longs à devenir adultes, surtout quand leurs maîtres travaillent à les maintenir dans l'enfance. Même en dehors des Allemands et des Magyars, beaucoup de sujets des Habsbourg se reconnaissent en première ligne un devoir envers la Couronne; en seconde ligne seulement un devoir envers leur nationalité. Les peuples ont le sentiment confus que, pendant de longs siècles, les intérêts de la dynastie ont coïncidé avec les leurs. La Couronne a maintenu l'équilibre social, et c'est de cela qu'encore aujourd'hui elle tire un prestige et une autorité considérables.

Nul souverain Habsbourg ne s'est plus complètement que François-Joseph identifié à sa Maison. Il est un pontife qui entretient un culte, un gardien qui veille sur un dépôt sacré. C'est lui qui vraiment aurait pu dire : l'État c'est moi, à la condition d'entendre que « moi, » ici, ne s'applique pas à un individu mais à une lignée, à une suite traditionnelle, à une Maison. C'est ainsi qu'il a compris la mission dont chaque Habsbourg croit que la Providence l'a investi; Joseph II, par exemple, ou Marie-Thérèse, eurent une autre conception, plus réformiste, plus active, de leur rôle. M. Steed a un mot profond et juste : la fonction des Habsbourg, c'est « de conjurer la déviation et de restaurer la continuité. » C'est bien ainsi que François-Joseph interpréta son devoir. Que sa conception fût assez ample et adéquate à des temps troublés où il aurait fallu refondre la vieille monarchie et lui imprimer une nouvelle direction et un nouvel élan, c'est une autre question à laquelle nous essayerons de répondre et à laquelle, mieux que nous, répondra un prochain avenir.

La Maison de Habsbourg, c'est une personnalité historique, une tradition vivante. Or, cette tradition est allemande et antislave : c'est là un fait capital. Le chef de la Maison ne croit pas avoir reçu d'En-Haut pour tâche de faire impartialement le bonheur de ses sujets sans distinction de race, mais bien d'assurer la domination de la race et de la culture allemandes. Quand Rodolphe de Habsbourg, petit seigneur des bords de l'Aar, reçut, au XIIIe siècle, le titre des empereurs qui se disaient les successeurs des Césars romains, il recueillit aussi leurs traditions et leurs

prétentions; la lutte contre les Slaves de l'Est, la germanisation des « Barbares », c'était la tradition même de Charlemagne et des Otto. L'empereur Rodolphe, dans les plaines du Marchfeld, près de Vienne, vainquit en l'an 1278 le puissant roi des Tchèques Otokar, et conquit sur lui Vienne. C'est un souvenir toujours d'actualité que les Allemands commémorent volontiers. La fondation de la Marche de l'Est, l'Oestreich, l'Autriche, s'est faite aux dépens des Slaves; elle s'est enfoncée comme un coin entre les Tchèques du Nord et les Slaves du Sud. Le souverain Habsbourg, par les mérites qu'il acquiert dans la lutte contre les Slaves, se crée des titres à la suprématie sur tous les Allemands; c'est la fonction même de l'Empereur : chef des Allemands, dominateur des Slaves et des Magyars. Lorsque le chef de la Maison de Habsbourg devint, par mariage, roi de Bohême, roi de Hongrie, roi de Croatie, sa royauté ne fit que consacrer sa victoire sur les populations non allemandes aux dépens desquelles s'agrandissait la Marche de l'Est. Il pensait ainsi les germaniser plus aisément; et l'on put croire, à diverses reprises, qu'il y était parvenu. Après la bataille de la Montagne Blanche (1620) et les massacres qui suivirent, il ne fut plus question, pendant deux siècles, des Tchèques ni de l'indépendance bohême. Ainsi : tradition impériale, *Austriæ est imperare orbi universo*, le fameux A.E.I.O.U; — tradition de la croisade contre les Slaves; — tradition allemande : « Vous oubliez que je suis un prince allemand, » dira François-Joseph à Napoléon III lui parlant d'extension française sur la rive gauche du Rhin. Cette tradition triple et une de la Maison de Habsbourg n'a jamais été plus vivante que dans le cœur du Kaiser Franz.

Le chef de la Maison a pour premier devoir de maintenir et d'accroître ce que l'ancienne philosophie politique appelait son État. C'est une honte pour un souverain de transmettre amoindri à son successeur l'héritage qu'il a reçu de son prédécesseur. Chaque souverain doit s'efforcer d'enrichir et d'agrandir, par tous les moyens, la fortune de la Maison. Le mariage est l'un de ces moyens : la plupart des pays disparates qui composent l'héritage des Habsbourg ont été réunis par mariage; cela suffit, selon les anciens juristes impériaux, pour créer un droit au souverain et un devoir d'obéissance aux sujets. C'est dans les vieux juristes du moyen âge, imbus du droit impérial romain qu'il

faudrait aller chercher les maximes directrices de la politique de François-Joseph; à tous les points de vue il a été, lui et son État, un anachronisme, une survivance d'un passé partout ailleurs aboli ou en voie de disparaître. De là ses affinités particulières avec les Hongrois, le plus « ancien régime » de tous les peuples. — Maintenir et accroître sa Maison, c'est, pour François-Joseph, l'impératif catégorique, qu'il ne discute pas, le devoir qui lui est supérieur à lui-même et que Dieu lui a imposé avec les multiples couronnes qui chargent son front. En Autriche-Hongrie, le ministre des Affaires étrangères est, d'abord, ministre de la Maison impériale : il faut voir là un profond symbole et non un vain titre de cour. Ce sont vraiment les intérêts de la Maison impériale, de la dynastie, qui inspirent la politique de la Ballplatz. A un ministre qui lui recommandait un homme comme patriote, François-Joseph fit cette remarque : « Vous me dites qu'il est patriote à l'égard de l'Autriche; mais l'est-il aussi à mon égard? » M. Steed définit très exactement la politique des Habsbourg « un opportunisme exalté à la poursuite d'une idée dynastique immuable. »

Pour conserver et accroître sa Maison, pour acquérir plus de terres, le grand moyen d'action, c'est l'armée. Le chef de la Maison de Habsbourg est un soldat; François-Joseph est toujours en uniforme; tout dans sa vie révèle la discipline militaire; même dans l'exercice de son autorité comme chef de sa Maison, il se comporte comme un chef d'armée et ses décisions sont des arrêts de conseil de guerre. François-Joseph n'a jamais cessé de s'occuper avec sollicitude de l'armée qui est vraiment « son » armée, dont il est le chef et qui prête serment à lui seul. Sûr de son armée, l'Empereur a rempli l'essentiel de son devoir : il sait qu'il pourra, s'il en est besoin, dans l'intérêt de la dynastie, sauvegarder ou agrandir son État.

La Maison de Habsbourg, en tant que famille et dynastie, a ses règles et ses lois spéciales; elle est un État au-dessus de l'État, ou plutôt, représentée par son chef, elle est l'État. Il existe un statut de la famille des Habsbourg-Lorraine qui date de 1839. L'Empereur, chef de la Maison, est maître absolu dans sa famille; son autorité domestique est sans limites et il en use dans l'intérêt de la dynastie. Nul archiduc ne peut contracter mariage sans son exprès consentement; son ordre dispose du cœur et de la main des archiduchesses. L'héritier du trône ne

peut être né que d'un mariage dans lequel les deux époux ont entre eux égalité de naissance *Ebenbürtigkeit*; petit est le nombre des familles qui peuvent donner une impératrice à l'Autriche et une mère à un empereur. On n'a pas oublié dans quelles conditions l'archiduc François-Ferdinand, assassiné à Sarajevo, avait épousé la comtesse Chotek; s'il était devenu empereur, sa femme légitime n'aurait pas reçu le titre d'Impératrice, et ses enfans n'auraient pas été héritiers du trône. C'est seulement à cette condition, formellement stipulée dans un acte écrit, que François-Joseph avait donné son consentement à une union que le statut de la famille jugeait indigne d'un Habsbourg. Le chef de la Maison ne pardonna jamais à son neveu cette mésalliance. L'héritier de la couronne ne put obtenir pour sa femme le rang d'archiduchesse; le scandale des funérailles des deux époux, unis dans la mort par le même attentat, mais séparés par le protocole, fit éclater tout ce qu'a de vétuste, et tout ce que peut avoir d'odieusement antichrétien, la sacro-sainte loi de la Maison de Habsbourg. L'attentat de Sarajevo accueilli de toute la Cour avec une joie sans grimaces, et de l'Empereur sans chagrin, apparut comme une amende honorable au statut familial des Habsbourg et comme une solution aux difficultés inextricables que recélait pour l'avenir une situation paradoxale. Le revolver de Prinzip fit tout rentrer dans l'ordre dynastique et familial et fournit au vieil empereur et à son complice l'occasion cherchée d'une de ces belles guerres dans lesquelles les dynasties de proie ont coutume de chercher l'accroissement de leurs domaines. Qu'importe si les peuples pâtissent, pourvu que la Maison grandisse!

L'étiquette est la règle intérieure de la Maison souveraine. La rigidité oppressive, la minutie vexatoire de l'étiquette de la Cour des Habsbourg-Lorraine, héritée des Habsbourg d'Espagne, est légendaire. Elle est l'armature étroite et inflexible qui maintient les hommes et les choses dans un même ordre archaïque et désuet, chasse la lumière et l'air, arrête au seuil du Palais impérial tous ceux qui ne possèdent pas, par droit de naissance, la *Hoffähigkeit*, la capacité de figurer à la Cour. C'est l'étiquette qui crée autour de l'Empereur et des princes une muraille qui les isole dans une atmosphère artificielle où s'étiolent les intelligences et se faussent les caractrèes. Pour échapper au solennel ennui de la Cour, à ce vide mortel qui

étouffa à vingt et ans le fils de Napoléon Ier, princes et princesses s'ingénient à découvrir des issues : Maximilien va poursuivre au Mexique un trône illusoire et trouve le peloton d'exécution ; l'archiduc Jean de Toscane abandonne ses grades et dignités pour devenir capitaine au long cours, sous le nom de Jean Orth, et s'en aller périr dans un naufrage sur les côtes de la Patagonie; Rodolphe se plonge dans la débauche et s'y noie; François-Ferdinand épouse la dame d'honneur de l'archiduchesse Frédéric dont l'Empereur l'avait envoyé demander la fille en mariage; d'autres finissent dans les liqueurs; un frère de l'Empereur est exilé, pour ses vices, dans une bourgade du Tyrol; deux jeunes archiduchesses, petites-filles de l'Empereur, font, en ces dernières années, des mariages d'amour avec de beaux lieutenans qui ne sont pas de sang royal. Chacun s'échappe comme il peut, sauf ceux à qui les cabales et les intrigues byzantines rendent supportables la captivité dorée de la Cour et la servitude de l'étiquette. L'Impératrice s'enfuit, affolée, et va courir le monde ; l'Empereur se réfugie sur les cimes alpestres ou dans le boudoir bourgeois de Catherine Schratt.

Tel est le milieu d'idées et de mœurs où s'est formée et par où s'expliquent la mentalité d'un François-Joseph et par suite sa politique. Ces manières d'être, de vivre et de penser, qu'il avait trouvées dans l'atmosphère même de sa jeunesse, se sont ancrées dans sa mémoire et dans son intelligence par le milieu et les circonstances historiques où se développa sa jeunesse vouée au trône. Il fut enfant et adolescent de 1830 à 1848. C'était le temps où Metternich vieillissant appesantissait sur les peuples d'Autriche, au nom du droit des Couronnes, sa tyrannie policière et mesquine. L'essai révolutionnaire de 1830 avait été partout réprimé, sauf en France ; aussi Louis-Philippe passait-il, en Autriche, pour traître à la cause solidaire des rois. Les monarques et leurs ministres avaient seuls la direction absolue et sans contrôle de la vie et de la politique des nations; ils s'entendaient, dans les Congrès de la Sainte-Alliance, pour bâillonner toute manifestation écrite ou parlée d'une pensée libre. Aucun droit n'était reconnu aux peuples, sauf celui de payer et de se taire; les souverains avaient le droit de les dépecer, de les partager selon leurs propres convenances ou leurs conventions. C'est la *Kabinetspolitik*. Les rois et

leurs ministres n'ont aucun compte à tenir des droits inexistans ou des vaines aspirations des peuples; ils disposent d'eux souverainement, sans les consulter, dans leurs tractations entre monarques. La politique ne regarde que les souverains et leurs conseillers; le reste des hommes constitue la pâte avec laquelle on brasse la politique, dans laquelle on taille et on tranche sans scrupules. François-Joseph est un disciple politique de Metternich, un produit du « système. » Si l'on fait quelquefois appel à la bonne volonté des peuples, comme la coalition le fit de 1813 à 1815 contre Napoléon, comme nos ennemis le font aujourd'hui contre nous, ils n'y gagnent rien qu'un régime plus autoritaire et plus oppressif. Lorsque François-Joseph accordera à ses sujets des extensions du droit de suffrage, il le fera dans son intérêt, pour l'avantage de la Couronne et de la dynastie; il n'y verra pas une concession à un droit quelconque de ses peuples. Jamais François-Joseph ne s'est élevé au-dessus des conceptions de la Sainte-Alliance et de la *Politique des Cabinets* qu'il avait apprise et pratiquée dans sa jeunesse.

Autour de François-Joseph enfant, vieillissent, à la cour de son grand-père et de son oncle, les anciens soldats des grandes guerres napoléoniennes, et grandissent leurs enfans; ceux-ci sont nés au milieu du bruit des armes; leur sang bouillonne au récit des grandes luttes. Schönbrünn est encore rempli du souvenir, moins abhorré peut-être qu'envié, de Napoléon. Toute sa vie, François-Joseph a gardé près de lui, dans son cabinet de travail, une miniature qui le représente, tout petit, sur les genoux de l'Aiglon; il tenait beaucoup à ce souvenir, comme s'il se sentait rattaché par l'humble image à la grande épopée. Cette génération des épigones frémissait d'impatience et attendait le réveil du canon. A quatre ans, François-Joseph s'amusait à faire manœuvrer des grenadiers; toute sa vie il a gardé le goût de son enfance pour les grandes parades militaires; la guerre lui apparaissait comme un phénomène naturel de l'activité des rois, comme la solution normale des difficultés politiques.

A ces impressions d'enfance il faut joindre les circonstances de son avènement au trône. François-Joseph n'oublia jamais à quel moment et dans quelles conditions il reçut la charge de la couronne. La révolution triomphait à Vienne; la Hongrie était

en pleine révolte ; c'est par un peuple en armes révolté contre son souverain que le jeune François-Joseph et son père avaient été un jour acclamés dans Vienne. Devenu empereur, il ne pardonna jamais, à ceux qui l'avaient déchaînée, la révolution dont il avait été le premier bénéficiaire. Il se fit, selon les maximes de Metternich, des « entrailles d'État, » qui surent, selon les besoins de la politique, tout oublier ou ne rien oublier. Il sanctionna allégrement les pendaisons de Hongrie, les exécutions, les exils, les emprisonnemens qui suivirent la défaite de la révolution. S'il pardonna plus tard aux Hongrois qui l'avaient fait trembler, il garda toujours rancune aux Croates et aux Roumains de Transylvanie qui l'avaient secouru dans sa détresse, au Tsar et à l'armée russe qui l'avaient sauvé en abattant la révolution magyare. « Sire, avait dit Paskiévitch, la Hongrie est aux pieds de Votre Majesté. » Prêter assistance aux rois, c'est les humilier, et ils ne le pardonnent guère ; mais l'ingratitude autrichienne a dépassé toutes les bornes, jusqu'à « étonner le monde. »

De ces souvenirs de jeunesse, François-Joseph a gardé l'horreur de toute revendication démocratique ou nationale ; il s'est habitué à recourir, pour s'en délivrer, à la force armée. Ce sont là des traits qu'il est bon de noter ; ils corroborent ceux que nous avons vus dominant dans l'atmosphère héréditaire et familiale de François-Joseph ; ils achèvent de caractériser sa physionomie intellectuelle et morale faite de peu d'idées très simples.

II

François-Joseph, à l'intérieur de son empire, a toutes les réalités du pouvoir, mais il gouverne le moins possible par lui-même. Un Napoléon est obligé d'innover, de donner constamment de sa personne, au risque de compromettre la source même de son autorité ; un Napoléon ne peut être qu'un homme de génie. Au contraire, un François-Joseph n'intervient que lorsqu'il estime en danger le principe ou l'assiette de son pouvoir ; il peut être un médiocre sans que ses sujets s'en aperçoivent, si ce n'est après une longue expérience. François-Joseph a trouvé en plein fonctionnement le système de gouvernement organisé par Marie-Thérèse, renouvelé par Joseph II,

perfectionné et stylisé par Metternich et devenu une lourde, mais solide machine qui tourne, qui nivelle et qui broie. On se trompe quand on ne veut voir dans la monarchie des Habsbourg que la diversité de nationalités, ayant chacune son histoire, son idéal et ses aspirations : c'est d'abord un puissant organisme gouvernemental et centralisateur dont le principe moteur est la dynastie, la maison de Habsbourg, et dont les deux rouages essentiels sont l'armée et la bureaucratie. Chacun de ces grands organes est marqué du sceau spécial que l'autoritarisme des Habsbourg a imprimé à tout le système et qui est devenu comme la marque distinctive de la vie sociale et gouvernementale en Autriche-Hongrie.

Si la dynastie est la clef de voûte, l'armée est la voûte : elle soutient tout l'édifice. Elle est l'armée de l'Empereur. Quelques concessions que les circonstances puissent l'amener à faire à l'un ou à l'autre des peuples ou des partis de son empire, il n'admet aucune transaction, dès qu'il s'agit de l'armée. Quand Beust et Andrassy négocièrent le « compromis » de 1867, l'Empereur eut soin d'exiger l'insertion, dans le statut autrichien, de l'article 5 : « Il appartient exclusivement à l'Empereur d'ordonner toutes affaires concernant la conduite, la direction et l'organisation intérieure de l'armée *dans son ensemble.* »

Administrativement, il y a bien trois armées : l'armée commune, la landwehr autrichienne et la honvéd; militairement, il n'y en a qu'une, dont l'Empereur est le seul maître. Quand en 1906, la « coalition » arrive au pouvoir à Budapest avec le Cabinet Weckerlé, le Roi la laisse s'agiter et discourir; mais dès qu'elle met en cause la constitution et l'unité de l'armée, il la brise net. L'armée est le puissant instrument de règne et d'unification aux mains de la dynastie; l'Empereur veille de près sur elle, l'inspecte, la fait inspecter et commander par les archiducs; il se montre, parmi les officiers, — lui naturellement hautain et dur, — familier et bienveillant; et cependant le corps d'officiers n'est pas, comme en Prusse, recruté dans une caste; il est plus bourgeois qu'aristocratique. L'Empereur protège l'armée et ses chefs, même contre la toute puissante bureaucratie paperassière. M. Steed raconte à ce propos une charmante anecdote bien caractéristique. Pendant l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, en 1878, qui fut très dure, un vétéran légendaire, idole de l'armée, le général Galgotzy,

fit construire très rapidement et à peu de frais, grâce au dévouement de ses soldats, une route indispensable ; puis il adressa son rapport : « Route construite. Vingt mille florins reçus; vingt mille florins dépensés ; ne reste rien. Galgotzy. » Stupeur des bureaux qui demandent un mémoire détaillé avec pièces justificatives. Silence de Galgotzy. Réclamation plus péremptoire des bureaux. Réponse de Galgotzy. « Vingt mille florins reçus, vingt mille florins dépensés. Si quelqu'un en doute, c'est un âne. » Colère du directeur de la comptabilité qui attire sérieusement l'attention de l'Empereur sur une pareille irrévérence et insinue l'idée d'une réprimande. Alors François-Joseph doucement : « Vous doutez donc? » — C'est dans les questions militaires que se fait sentir le plus souvent et le plus directement l'action personnelle de l'Empereur : son armée est un glaive qu'il ne faut pas laisser rouiller et qui doit jouer aisément dans sa gaine.

La bureaucratie autrichienne n'est pas une institution, c'est un état d'esprit qui envahit toutes les institutions et leur donne à toutes, clergé compris, la même physionomie routinière, paperassière et policière, au service d'une même idée de centralisation dynastique, d'uniformité et de germanisation. La bureaucratie autrichienne est une chose à part, *sui generis*, qui n'a son équivalent dans aucun autre pays (1). Chaque grand service, quel qu'en soit le chef apparent, ministre ou directeur, est en réalité le domaine d'un ou plusieurs bureaucrates, qui font le travail tout en l'arrêtant, qui empêchent l'organisme de se dissocier tout en le paralysant : tyrannie anonyme et universelle, qui résiste parfois même à l'Empereur, opprime les ministres, annihile les parlemens et terrorise le public. L'Empereur laisse faire ; la bureaucratie anesthésie le peuple, elle le rend incapable de réagir et de se révolter ; le mécontentement n'arrive pas jusqu'à l'Empereur, il se dilue et se perd en route. On se console avec le : « si l'Empereur savait. » La popularité du fameux docteur Lueger, qui fut, jusqu'à sa mort, le maître de Vienne, lui vint surtout de ce qu'il osa lutter contre la bureaucratie et protéger les faibles contre son omnipotence. Son antisémitisme est, au fond. un antibureaucratisme, car les Juifs, en Autriche comme en Hongrie, peuplent la bureau-

(1) Il y a d'amusantes pages sur la bureaucratie dans le roman politique de Conte Scapinelli, *die Pheaken (les Phéaciens)*.

cratie, y prospèrent, y pullulent, s'en font un État dans l'État. Cette prédominance de l'élément juif explique en partie l'action germanisatrice de la bureaucratie, car, dans l'empire des Habsbourg, le Juif est partout un agent de germanisation.

La police est une branche de la bureaucratie; elle en est la branche la plus caractéristique, la plus dangereuse et la plus méprisable; elle envahit les compartimens voisins, justice, administration; elle s'introduit à la Ballplatz et donne à la politique extérieure de la monarchie une allure à la fois bouffonne et sinistre. On doit à son influence les inventions, aussi grotesques qu'infâmes, qui se sont appelées l'affaire Prochaska. le procès d'Agram, le procès Friedjung, le procès de Banjaluka, et tant d'autres affaires du même acabit où se révèlent cyniquement l'activité malfaisante de la police et ses accointances étroites avec la diplomatie des Aehrenthal et des Forgasch. La honte en rejaillit jusque sur l'Empereur qui, sans doute, n'a pas connu le détail des moyens mis en œuvre, mais qui a certainement approuvé le dessein et l'objet. Le rôle de la police lors de l'attentat de Sarajevo ne sera sans doute jamais tiré au clair; il est pour le moins suspect. En n'accusant la police politique que d'une prodigieuse négligence, on fait preuve de modération. La joie indécente de toute la bureaucratie devant les deux cadavres établit tout au moins une complicité morale. — La police, en Autriche, n'est pas seulement un organe de répression; c'est un organe de gouvernement, l'intermédiaire par lequel s'exerce l'absolutisme réel de la Couronne. La police autrichienne est, en général, sans brutalité, mais on retrouve partout son action ténébreuse; elle contrôle toute la vie publique et la vie sociale et fait peser, partout et sur tous, un espionnage déprimant, un arbitraire démoralisant. Elle n'a pas changé depuis Metternich; elle est encore non pas la servante mais l'inspiratrice, la maîtresse de l'organisation judiciaire à laquelle elle dicte ses sentences; elle sait toujours, comme au temps où elle sévissait en Lombardie, trouver des griefs contre les innocens qui lui déplaisent et organiser des procès « amalgames » comme ceux qui sont actuellement intentés aux plus notoires des Tchèques et des Slaves du Sud. L'Autriche s'est fait une spécialité de ces procès politiques dans lesquels l'absence de tout fondement à l'accusation n'empêche pas l'odieuse rigueur des condamnations. Par

la police se fait la conjonction de toutes les branches de l'administration; par elle s'établit, entre les innombrables fonctionnaires qui endorment l'Autriche sous un déluge de paperasserie, une solidarité instinctive qui les arme tous — sans excepter le clergé — contre l'audacieux qui attaque leurs privilèges et sape les bases de leur influence lucrative.

L'Église, dans la monarchie des Habsbourg, est avant tout un département de l'État. Ainsi l'avait souhaité, au XVIIIe siècle, l'Allemand Justus Febronius ; ainsi l'avait réalisé, au nom de la philosophie des lumières, Joseph II, l'empereur ami des encyclopédistes. De fait, sous le régime joséphiste, le clergé, soustrait à la direction vivifiante du Saint-Siège, se trouvait sans défense en face de l'omnipotence de l'État ; il s'en remettait à la Couronne de la conservation de ses privilèges et de ses richesses, et la Couronne en échange exigeait qu'il mît à son service son autorité morale et l'attrait pompeux de ses cérémonies. Mais, derrière cette façade trompeuse, grandissaient dans la bourgeoisie des aspirations libérales et s'exaltaient les passions révolutionnaires du peuple ; les unes et les autres firent éruption en 1848. François-Joseph, sous l'inspiration de son ancien précepteur le cardinal Rauscher, sentit la nécessité, dans l'intérêt de la Couronne et de la paix publique, d'infuser un sang nouveau à l'Église en lui rendant une ombre d'indépendance et en renouant ses liens avec Rome; ce fut l'objet du Concordat de 1855 ; il rendait à l'Église juridiction sur l'éducation, le mariage, sur les actes de la vie sociale qui intéressent directement la vie morale. Les dispositions du Concordat se heurtèrent aux habitudes joséphistes du clergé et aux traditions policières de la bureaucratie. Une partie du clergé séculier et régulier craignit, s'il cherchait un appui du côté du Saint-Siège contre les empiétemens de l'État, de subir le contrôle que ses mœurs, corrompues par la richesse, rendaient particulièrement nécessaire. L'État, lui, redoutait qu'un clergé trop zélé pour le bien des âmes ne cessât bientôt d'être un instrument docile de la Couronne et de la bureaucratie. L'esprit joséphiste continua donc de régner dans l'Église officielle austro-hongroise. Le grand Léon XIII sentait bouillonner de saintes colères dans son âme véhémente quand il pensait à ces évêques trop riches, à ces couvens trop luxueux; son ardeur évangélique eût souhaité d'introduire plus de vie chrétienne et plus

de renoncement parmi ces prêtres fonctionnaires envahis par la corruption du siècle; il se heurta à l'opposition de la Couronne et de la bureaucratie. Du moins, quand le pharisaïsme dynastique et gouvernemental lui demanda de condamner le mouvement, catholique dans ses sources et démocratique dans ses méthodes, qui, sous l'action du Père jésuite Abel et sous l'ardente parole du docteur Lueger, allait rénover et transformer dans Vienne la vie religieuse et la vie sociale, le Pape, sur le rapport du nonce Agliardi, refusa. Peu d'années après, quand, en 1900, éclata le mouvement « Los von Rom » qui était surtout un mouvement pangermaniste contre les Habsbourg, ce fut dans la *Christliche Demokratie* de Vienne que la Couronne, menacée en même temps que la foi, trouva son plus solide appui.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, quelles pouvaient être les conceptions chrétiennes de Francois-Joseph. Il n'est pas, comme Joseph II, un roi philosophe; il est assidu aux grandes cérémonies du culte; Vienne l'a vu, chaque année, suivre tête nue, avec toute la Cour, la procession de la Fête-Dieu entre deux haies d'une foule dévote et silencieuse dont il était difficile de dire si elle adorait la Majesté de Dieu ou la Majesté de l'Empereur. Au Congrès eucharistique de Vienne, en 1912, participèrent l'Empereur et les membres de la famille impériale et tous les grands corps de l'État. François-Joseph se regarde comme le protecteur de la religion, de l'orthodoxie et des droits du clergé; c'est d'ailleurs à charge de réciprocité. L'accomplissement de ce devoir tutélaire confère à la Couronne des Habsbourg un droit d'ingérence dans l'acte le plus solennel du gouvernement de l'Église, l'élection du Pape. Au conclave de 1903, les éminens électeurs entendirent avec stupeur l'un d'entre eux, le cardinal Puzyna, prince-évêque de Cracovie, prononcer contre le cardinal Rampolla « l'exclusive » de François-Joseph. C'était la vengeance de l'Autriche et de l'Allemagne contre Léon XIII. Il n'est pas sûr que François-Joseph, — même après la noble et magnifique protestation du cardinal Rampolla au nom de la liberté du conclave, même après la constitution de Pie X interdisant, sous peine d'excommunication, à un cardinal de se faire, à l'avenir, le porte-parole d'une intervention laïque, — ait compris pourquoi son acte avait soulevé l'universelle réprobation de la conscience catholique : et cela suffit à caractériser

ses conceptions religieuses. Quant au cardinal Puzyna, c'était un zélé fonctionnaire de l'État autrichien, qui, de l'administration préfectorale, où il avait d'abord servi, était passé dans l'administration épiscopale, où la faveur de la Couronne lui avait valu un brillant avancement; sa mentalité était restée, sous la pourpre romaine, ce qu'elle était sous l'habit de Cour du haut fonctionnaire; il est mort sans avoir compris pourquoi son intervention avait froissé le Sacré-Collège et scandalisé l'Église universelle : et cela suffit à caractériser l'état moral du clergé austro-hongrois. On se demande, en présence d'un règne comme celui de François-Joseph, si, pour le bien des âmes, l'Église catholique a plus à gagner ou plus à perdre en conservant, dans les conditions onéreuses où elle l'obtient en Autriche, l'illusoire et étouffante protection des princes, qui risque d'éloigner d'elle l'adhésion spontanée des peuples.

Dans cette brève analyse des ressorts essentiels qui font mouvoir la lourde machine du gouvernement des Habsbourg, nous n'avons fait aucune place aux Parlemens; leur importance est, en effet, plus apparente que réelle. En l'absence d'un parlement central, deux parlemens, celui d'Autriche et celui de Hongrie, dix-sept diètes, dont plusieurs figurent la représentation de nationalités qui prétendent à l'autonomie, constituent un organisme trop compliqué et trop disparate pour qu'en lui réside la réalité du pouvoir législatif. Parlemens et diètes sont des organes de gouvernement local; ce sont surtout des soupapes de sûreté par où s'épanchent en discours les aspirations des peuples et les revendications des classes. Autoritaire par instinct et par volonté réfléchie, François-Joseph s'est cependant accommodé volontiers du régime constitutionnel; il y a rencontré parfois des oppositions, jamais d'obstacle sérieux, souvent un appui utile aux intérêts dynastiques. Les parlemens lui ont servi à opposer les uns aux autres les intérêts des diverses nationalités de l'Empire, à émietter en partis les représentations nationales, à diviser pour mieux régner. Il a même concédé à ses peuples cisleithans le suffrage universel; les nationalités ont cru trouver dans cette concession une satisfaction; en réalité, le Reichsrath issu du suffrage universel, — d'un suffrage universel savamment aménagé pour assurer la majorité aux Allemands et aux Polonais, — ne s'est montré ni plus ni moins maniable que ceux qui l'avaient précédé et qui étaient issus du

système des curies. D'ailleurs, si le Reichsrath de Vienne devient récalcitrant, si l'obstruction organisée par les partis slaves arrête les travaux parlementaires, l'Empereur proroge *sine die* le parlement et gouverne sans lui. Devant une situation qui paraît sans issue, il garde toujours la ressource de l'article 14 de la Constitution autrichienne de 1867, qui donne au gouvernement, « en cas d'urgente nécessité, le droit de prendre, par ordonnance impériale, des mesures qui ont provisoirement force de loi. » Ce provisoire peut durer longtemps, et l'Empereur est juge de « l'urgente nécessité. » Avec de pareils textes, une bonne armée et une bonne police, un souverain aimé ou redouté de ses peuples peut donner licence à une Chambre de discourir et de faire de l'opposition.

En Hongrie, le Roi a eu affaire, notamment lors de l'arrivée au pouvoir de la « coalition, » à une opposition victorieuse et qui paraissait formidable; lorsqu'il se résigna à appeler ses chefs au pouvoir, il choisit pour président du Conseil M. Weckerlé, dont il connaissait le loyalisme, et lui imposa ses conditions; il n'accorda que des concessions de pure forme, et quand le Cabinet et la majorité voulurent aborder la discussion de réformes militaires qui auraient compromis la forte unité de l'armée, les ministres furent mandés à Vienne *ad audiendum verbum regium*. L'Empereur leur signifia sa volonté et les congédia, penauds et domptés. Ainsi s'effondra dans le ridicule et l'impuissance la « coalition » Kossuth, Apponyi, Andrassy. En Hongrie, où il n'y a pas la ressource de l'article 14, le Roi recourt à un procédé dictatorial. Il choisit un homme qui a sa confiance, — *homo regius*, — et le charge de constituer un ministère qui gouverne sans tenir compte du Parlement. Tel fut le rôle, en 1905, du général Fejervary; en 1910, du comte Khün-Hedervary. En Hongrie, comme en Autriche, tout ce que veut le souverain est légal.

François-Joseph, d'ailleurs, n'use que rarement de ces procédés absolutistes, il répugne à ces solutions tranchantes; en général, il préfère temporiser et manœuvrer, persuadé qu'il est toujours temps, quand on est sûr d'avoir la force à ses ordres, d'y recourir, confiant dans la fidélité de tous ses sujets à la dynastie. C'est dans ce maniement des partis, des nationalités et des hommes qu'apparaît l'« équation personnelle » du monarque. A défaut d'une haute intelligence, il possède un cer-

tain sens des réalités; son expérience des hommes et des affaires lui a appris que la logique ne mène pas les affaires humaines. En ces dernières années, quand un de ses ministres lui exposait la mesure ou la réforme qui lui paraissait nécessaire, le vieil Empereur répondait volontiers : « En théorie, vous avez raison; mais il faut avoir été empereur soixante ans; » et il trouvait une autre issue, toujours provisoire, mais qui, dans son empire, avait chance de durer jusqu'à ce que, les circonstances ayant changé, il devînt possible de découvrir une nouvelle solution également provisoire. Quant aux hommes, François-Joseph s'est servi d'eux, les a élevés et brisés avec tout le détachement d'un maître qui n'est tenu, vis-à-vis des serviteurs dont il daigne utiliser le zèle, à aucune gratitude; ils sont, dans son jeu politique, de simples pions, dont la personnalité ne compte pas, et qui doivent tenir à honneur de se sacrifier aux intérêts de la dynastie. Ainsi advint-il au malheureux Benedek.

La tactique prudente et dilatoire de l'empereur François-Joseph aurait pu suffire à un règne court, en des temps tranquilles. Ajourner les difficultés, lorsqu'elles sont graves, c'est souvent les envenimer, c'est fermer les yeux sur les transformations profondes qui s'opèrent dans les masses populaires. Pour maintenir, le moyen efficace est souvent de transformer. L'adage *quieta non movere* n'a jamais réussi à prévenir les révolutions; à plus forte raison se révèle-t-il insuffisant pour faire obstacle à de puissans mouvemens nationaux qui mettent en jeu les plus nobles passions de l'âme humaine. C'est à cette conception du gouvernement que l'esprit de François-Joseph n'a jamais su s'élever. Le caractère des transformations radicales qui s'opéraient dans la masse de ses peuples lui a échappé; là où il a cru voir des luttes de partis qu'une tactique adroite sait endormir, c'était en réalité la sève capiteuse des résurrections nationales qui troublait ses États. Il avait cru dompter par la prison et les supplices le mouvement de 1848, mais le branle était donné, le levain était dans la pâte et travaillait; les unes après les autres, les nationalités prenaient conscience d'elles-mêmes et, pour retrouver leur âme historique, ressuscitaient d'abord leur langue.

L'Italie, la plus mûre, la plus éloignée du centre de l'Empire, s'est affranchie grâce au Piémont et à ses alliés; François-Joseph n'a jamais vu dans cette séparation, qui n'a eu pour l'Autriche

que des avantages, que la révolte d'une partie de ses sujets contre leur légitime souverain; il a cédé à la force, il a admis plus tard le fait accompli en s'alliant avec le roi d'Italie, mais le regret de ses provinces perdues l'a toujours hanté, et c'est pour en compenser la perte qu'il s'est jeté dans la politique balkanique. La pensée n'a probablement jamais traversé son cerveau que ce fût un bienfait, pour les populations de l'Italie du Nord, de vivre libres et unies selon leur vœu unanime; pour lui il n'existait pas de droit contre le droit des rois.

Comment, sous son règne, la Bohême dont la langue n'était plus guère, au commencement du XIXe siècle, qu'un dialecte rural, dont la vie politique et les mœurs sociales s'étaient en grande partie germanisées, a réappris, à la voix de Palacky, à parler et à écrire sa belle langue tchèque, a repris pleine conscience de son existence nationale, s'est émancipée économiquement en s'enrichissant, a revendiqué son « droit d'État » et affirmé son idéal d'union en une grande nation tchéco-slovaque, c'est là un phénomène dont la genèse et le développement ont échappé à François-Joseph et dont, cependant, il a été, bien involontairement, la cause indirecte. Ce sont ses injustices et ses duretés à l'égard des Slaves de son empire qui ont obligé Slaves du Nord et Slaves du Sud à s'organiser, à se comprendre, à s'unir. Le Reichsrath, surtout après l'institution du suffrage universel, en réunissant leurs députés dans une même assemblée, leur a donné le sentiment d'une parenté de sang et d'une communauté d'intérêts, et cette notion, en s'élargissant, s'est étendue même aux Slaves de l'extérieur. Les Polonais seuls ont fait leur politique à part; pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser ici, la Couronne a trouvé son intérêt à leur accorder un traitement de faveur. Ils étaient défendus auprès d'elle par leur noblesse, qui avait gardé une grande influence sociale parce qu'elle était restée profondément nationale.

Chez les Tchèques, au contraire, le mouvement national est un mouvement populaire et intellectuel; à peu d'exceptions près (1), la noblesse tchèque a été détruite après la Montagne Blanche et ce qui en est resté s'est germanisé. Pas ou peu de noblesse chez les Croates et les Serbes, non plus qu'en Bosnie

(1) Parmi les exceptions il convient de citer le comte Lützow, patriote tchèque, auteur d'un excellent abrégé d'histoire tchèque : *Bohemia* (Londres, J. M. De et Sons, 2e édition, 1909), et d'une histoire de Jean Huss.

et en Herzégovine où les grands propriétaires se firent turcs pour garder leurs terres. On raconte qu'un jour François-Joseph, après les élections de 1891 où les Jeunes-Tchèques triomphèrent, reçut en audience les principaux chefs du parti; ces roturiers une fois congédiés, le monarque dit avec dédain : « Voilà une singulière compagnie (1). » Le mot fut répété, et les Tchèques s'en sont fait, comme autrefois les gueux de Belgique, un titre d'honneur.

Rien n'est plus caractéristique à étudier que les relations de François-Joseph avec la Bohême : les procédés de son gouvernement s'y montrent à nu. Quand, en 1848, en même temps que Vienne, Prague dressait des barricades et revendiquait des libertés, elle tendait déjà à obtenir une constitution pour le futur État tchèque autonome, mais cette idée s'alliait à un sincère loyalisme vis-à-vis de la Maison de Habsbourg. C'est le temps où Palacky disait : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer; » mais, en même temps, le grand historien se mettait à la tête du mouvement national pour demander à l'Empereur de se faire couronner roi de Bohême et de reconnaître ainsi à la Bohême son droit historique d'être un État et non pas une simple province. Une première fois, le 15 avril 1861, une députation tchèque porte à l'Empereur l'expression de ces vœux; François-Joseph répond : « Je veux me faire couronner à Prague comme roi de Bohême, et je suis convaincu qu'ainsi un nouveau lien de fidélité et de confiance sera établi entre mon trône et le royaume de Bohême. » Nouvelle démarche solennelle en 1865 : la diète de Prague vote une adresse qui est remise à l'Empereur le 29 décembre. Il y répond : « Je me prépare avec joie pour le moment où le succès de notre grande œuvre m'amènera dans l'ancienne et célèbre ville de Prague pour effectuer, suivant le droit et la tradition sacrée, l'acte du couronnement au milieu de mes fidèles Tchèques. Assurez la diète de ma parfaite faveur et grâce impériale. » Survient la guerre de 1866; les généraux prussiens déclarent que la Prusse victorieuse restaurera l'indépendance de la Bohême, mais la Bohême ne se laisse pas tenter. François-Joseph l'en récompense en concluant avec les Magyars le « compromis » de 1867, qui organise le dualisme, c'est-à-dire qui

(1) *Das ist eine sonderbare Gesellschaft.*

ne reconnaît dans la monarchie des Habsbourg que deux organismes historiques et politiques autonomes, l'Autriche et la Hongrie, et qui livre les Tchèques aux Allemands et les Slovaques aux Hongrois, avec les Croates et les Roumains. Cependant, le 26 septembre 1870, pour la troisième fois, François-Joseph confirme « de nouveau, par écrit et inviolablement, au royaume de Bohême l'indivisibilité et l'inaliénabilité de son territoire, » ainsi que son intention de se faire couronner à Prague. Il s'agissait, cette fois, d'obtenir des Tchèques qu'ils consentissent à se faire représenter au Parlement de Vienne. Les Tchèques eurent l'imprudence de croire à la parole impériale ; ils cédèrent, et les promesses furent oubliées.

Par le rescrit impérial du 12 septembre 1871, inspiré par le comte Hohenwart, nouvel et solennel engagement : « Ayant dans Notre mémoire la situation constitutionnelle indépendante de la couronne tchèque et ayant conscience de la gloire et de la puissance que cette couronne a apportées à Nous et à Nos ancêtres, Nous rappelant en outre la fidélité inébranlable avec laquelle la population des pays tchèques a appuyé à chaque moment Notre trône, Nous reconnaissons volontiers les droits de ce royaume et Nous sommes prêt à renouveler cette reconnaissance par Notre serment de couronnement. » Mais des influences magyares agirent sur l'Empereur ; Bismarck fit craindre à Beust le mécontentement de l'Allemagne et des Allemands d'Autriche. Sous cette double poussée, le compromis tchèque fut abandonné, et Hohenwart succomba comme succombera Badeni en 1897 pour avoir promulgué les fameuses « ordonnances bilingues. » Chaque fois qu'il s'agit de faire aux Slaves dans l'empire la part et la place auxquelles ils ont droit, la même coalition germano-magyare intervient : l'Empereur capitule.

François-Joseph ne fut jamais couronné roi de Bohême dans la cathédrale du Hradschin ! On est tenté d'écrire ici le mot magnifique que Balzac, dans *le Médecin de campagne*, met dans la bouche du vieux soldat de Napoléon : « Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes ! » Chaque fois que l'Empereur, oubliant ses promesses, trompa les espérances de la Bohême, il eut le cynisme de punir le mécontentement des Tchèques en faisant peser sur eux un régime odieux de terreur policière. On comprend, après de telles déceptions, quelle pouvait être parmi les Tchèques la

popularité de François-Joseph. Il était pour eux un étranger qui les dédaignait, qui leur avait fait du mal, dont ils méprisaient la conduite privée et qui exigeait d'eux, par la force, la soumission à son autorité et l'oubli de leur glorieuse histoire.

Il serait psychologiquement exagéré de se représenter François-Joseph comme un ennemi des Slaves par principe et par réflexion ; il n'était pas l'homme d'un système, mais il était à la fois faible et dur, ce qui n'est pas contradictoire, et cédait facilement aux influences du dehors. Il ne connaissait pas, dans ses États, de nationalités, mais seulement des sujets envers lesquels il ne se croyait pas obligé de tenir les engagemens qu'il avait pu prendre, dès qu'il estimait que l'intérêt de la Couronne l'autorisait à y manquer. La conception d'un empire partagé entre deux races dominantes, l'Allemande d'un côté de la Leitha et la Magyare de l'autre, est proprement hongroise. C'est le Hongrois qui a besoin d'opprimer les autres races de la Transleithanie, s'il veut garder dans l'Empire une place beaucoup plus grande que celle à laquelle son importance numérique lui donnerait droit. Ce sont les hommes d'État hongrois, et particulièrement Andrassy, qui ont fait passer cette conception dans la politique de François-Joseph; celui-ci n'a pas vu la dangereuse impasse dans laquelle ses conseillers magyars conduisaient la monarchie et la Maison de Habsbourg. C'est pour s'assurer l'appui des seuls Magyars que l'Empereur a sacrifié à leurs vengeances ces mêmes Croates et ces mêmes Serbes, ces mêmes Roumains de Transylvanie et ces mêmes Slovaques, qui avaient sauvé sa couronne, en 1849, des fureurs de la Hongrie révoltée. L'histoire dira que, durant tout ce long règne, les deux forces qui ont dominé et dirigé François-Joseph furent celles qui lui avaient porté les coups les plus durs et les plus retentissans : les Magyars, qui manquèrent détruire son trône en 1849, et les Hohenzollern, qui, en 1866, exclurent les Habsbourg des affaires allemandes.

III

L'histoire intérieure du règne de François-Joseph est éclairée et s'explique par les événemens extérieurs ; ce sont eux qui déterminent la politique de l'Empereur; il est agi plus qu'il n'agit : « brillant second, » dira Guillaume II après la Conférence d'Algésiras, mais toujours « second » jusqu'à l'absorption

complète par le grand premier rôle pendant la guerre actuelle. En résumant les grandes phases de ces soixante-sept années si pleines d'événemens, nous chercherons seulement à montrer l'action des événemens sur François-Joseph et sa propre réaction sur les événemens.

Monté sur le trône en pleine tourmente, le 2 décembre 1848, le jeune Empereur, menacé par les Hongrois révoltés, doit son salut à l'intervention de l'armée de Paskievitch que le tsar Nicolas Ier envoie à son secours, et à l'énergique appui du ban de Croatie Jelatchitch et des Roumains de Transylvanie. La crise de 1848 a jeté dans toute l'Europe un levain d'indépendance et posé le double problème des libertés politiques et des autonomies nationales ; François-Joseph, dans son empire, rétablit un régime plus centralisateur, plus oppresseur que n'avait été le gouvernement de son oncle Ferdinand. L'Italie gémit sous la botte de Radetzki. Le régime de Schwarzenberg et d'Alexandre Bach est un retour pur et simple à l'absolutisme. L'Autriche, groupant autour d'elle les petits États allemands, apparaît à Olmütz en triomphatrice au-dessus de la Prusse humiliée. Ce fut le plus grand moment du règne de François-Joseph ; il put se croire appelé à régenter l'Allemagne, à terrasser la révolution et à imposer la loi de sa volonté souveraine à tous ses sujets, sans distinction de race ou de langage.

La crise européenne provoquée par la guerre de Crimée fut pour François-Joseph une première déconvenue; il ne sut ni se montrer reconnaissant et rendre à la Russie l'assistance qu'il en avait reçue en 1849, ni se ranger franchement aux côtés de Napoléon III et de la reine Victoria et lier sa politique à la leur. Cavour fut plus alerte ; il revint du Congrès de Paris avec l'assurance qu'il obtiendrait, pour la libération de l'Italie, le concours de Napoléon III.

La guerre d'Italie est pour François-Joseph le commencement des déboires, mais non la fin des illusions. Dans l'émancipation voulue et poursuivie par l'Italie avec l'aide de Napoléon III, il ne vit qu'une injuste spoliation arrachée par la force des armes, qu'un amoindrissement des domaines héréditaires de sa Maison, et il ne perdit jamais l'espoir de recouvrer par une victoire les provinces perdues par une défaite. C'est là un fait d'une importance capitale dans l'histoire de la politique de François-Joseph; nous le verrons, vieillissant,

pressé de réaliser des annexions afin de ne pas laisser à ses successeurs moins de kilomètres carrés qu'il n'en avait reçus de ses ancêtres. Le canon de Solférino eut cependant une répercussion directe sur la politique intérieure de la monarchie des Habsbourg : François-Joseph se crut obligé à des concessions libérales; il renonça au système absolutiste, renvoya le ministre Bach et entra dans la voie du gouvernement constitutionnel. C'est une grande preuve de l'imprévoyance et de l'aveuglement de François-Joseph que chaque amélioration du sort de ses sujets n'ait été amenée que par une défaite de ses armes. La « charte d'octobre » 1860, qui instituait une diète d'Empire (Reichsrath), et qui pouvait être interprétée comme un premier pas vers une Constitution fédéraliste, et même les « Lettres patentes » de février 1861, qui modifiaient la charte dans un sens absolutiste et centralisateur, étaient avant tout des moyens de se concilier l'opinion publique, non seulement dans la monarchie, mais dans toute l'Allemagne. Pendant toute la première partie de son règne, François-Joseph est obsédé par le souci des affaires allemandes et l'ambition de reprendre la tradition des Césars germaniques, arbitres de l'Allemagne, dominateurs de l'Italie. La perte de la Lombardie n'était pas seulement un amoindrissement territorial dans la péninsule, c'était encore une diminution de prestige en Allemagne que la politique impériale travailla à réparer. L'Empereur comprenait que, depuis Olmütz, un duel était engagé dans chaque capitale allemande entre l'influence de la Prusse et celle de l'Autriche. Le *junker* prussien qui, vers cette époque, arrivait aux affaires et que n'embarrassaient ni le respect des idoles vieillies ni la crainte des forces déclinantes, avait, à la diète fédérale de Francfort où il représentait le roi Guillaume, pris la mesure de son adversaire : derrière les prétentions orgueilleuses et le formalisme puéril des plénipotentiaires d'Autriche, il avait pénétré la faiblesse réelle d'un empire incapable de se régénérer et dont la force effective n'était pas en rapport avec le passé et les ambitions.

La Prusse avait l'avantage d'une forte cohésion nationale, tandis que, dans les États mêmes de François-Joseph, plusieurs peuples, notamment les Hongrois, ne désiraient pas voir l'Autriche accroître son influence en Allemagne et y triompher de ses rivaux; ils prévoyaient que leurs aspirations nationales et

libérales obtiendraient des satisfactions à la faveur de la rivalité austro-prussienne; même la défaite de l'Autriche leur semblait souhaitable, car elle l'obligerait à des concessions, tandis que sa victoire serait le signal d'un retour à l'absolutisme.

Le calcul était juste : les événemens n'allaient pas tarder à le montrer. Déjà en 1864, dans l'affaire des Duchés, l'Autriche apparaît à la remorque de la Prusse pour l'écrasement du vaillant petit peuple danois : mauvaise action et mauvaise politique, d'où Bismarck eut l'art de faire sortir le conflit qu'il cherchait, mais que le roi Guillaume, respectueux de la grande ombre impériale, n'osait provoquer. Attaqué par l'Italie au Sud, par la Prusse au Nord, François-Joseph, prévoyant sa défaite, se préoccupa d'abord d'en épargner la honte à sa Maison; il envoya l'archiduc Albert cueillir à Custozza la victoire préparée par Benedek, tandis qu'il imposait à l'infortuné Benedek le commandement de l'armée de Bohême auquel il n'était pas préparé et qu'on ne lui laissa même pas la liberté d'exercer selon ses vues. Après Sadowa, la partie était loin d'être désespérée pour l'Autriche et ses alliés; mais François-Joseph se reconnut vaincu et traita. L'Autriche fut exclue des affaires allemandes; la Confédération germanique s'organisa sans elle.

Ce fut l'effondrement de tous les grands rêves impériaux, la fin de la politique traditionnelle qui, depuis le XIIIe siècle, avait donné à la Maison de Habsbourg, avec l'Empire, la prédominance en Allemagne. François-Joseph ne se résigne pas à une telle déchéance. Toute son attention se tourne vers les événemens d'Allemagne. Il choisit pour chancelier un Saxon, le comte de Beust, et se prépare, par des concessions à l'intérieur de la monarchie, à reprendre la lutte contre la Prusse. C'est l'origine et l'explication du système dualiste inauguré par le « compromis » de 1867.

Nous touchons ici au point critique du règne. L'Empereur, pénétré du sentiment de sa responsabilité vis-à-vis de sa Maison, poursuit sa politique de revanche contre la Prusse pour la restauration de la suprématie des Habsbourg en Allemagne. Peu de temps après le traité de Prague, il fait venir Deak et lui demande un exposé des conditions hongroises; la négociation est rapidement conduite par Beust, qui ignorait tout des affaires intérieures de la monarchie, et par Deak, qui était avant tout un patriote hongrois. On a le droit de dire aujourd'hui, à la

lumière des événemens, que le « compromis » de 1867, qui a inauguré le système dualiste, a été le malheur de François-Joseph et de sa monarchie. Son intention fut honorable; après Sadowa, la politique à suivre était bien de concentrer les forces de la monarchie, d'en former un faisceau solide et résistant et de reprendre, avec toutes ses énergies, la lutte capitale pour la suprématie de l'Europe centrale. La monarchie, allégée du poids mort de la Lombardie et de la Vénétie, aurait pu, à ce moment, se reconstituer sur une base fédéraliste, tout en maintenant au pouvoir impérial une force qui serait allée en s'accroissant, et donner satisfaction aux aspirations de toutes les nationalités, et non pas seulement à celles des Magyars. La monarchie danubienne aurait pu devenir ainsi l'arbitre de l'Europe. C'est ce que la Prusse redoutait par-dessus tout et, chaque fois que François-Joseph parut sur le point d'opérer un rapprochement avec les Slaves, Bismarck intervint. François-Joseph n'a pas compris qu'en traitant en parias un tiers de ses sujets, les Slaves, et en s'appuyant sur les seuls Magyars, il se mettait à leur merci et travaillait directement à l'encontre de son but. Les Magyars n'ont jamais eu intérêt à ce que l'Autriche reprît en Allemagne un rôle prépondérant; en même temps qu'ils imposaient leurs volontés à Vienne, ils faisaient des avances à Berlin et y cherchaient une contre-assurance. C'est un Hongrois, Andrassy, qui a fait la Triple-Alliance et conduit l'Autriche en Bosnie-Herzégovine; c'est un Hongrois, Étienne Tisza, qui a provoqué la guerre actuelle, d'accord avec l'Allemagne. En se mettant à la discrétion des Hongrois en 1867, François-Joseph s'est privé des trésors de loyalisme qu'il aurait pu trouver parmi tous les peuples de son Empire; il a irrémédiablement manqué l'occasion de faire une réalité vivante de la double devise de son Empire : *Viribus unitis* et *Justitia regnorum fundamentum.*

Telle a été l'erreur capitale de François-Joseph; elle l'a amené, dans la dernière partie de son règne, à suivre une politique probablement contraire à ses sentimens et à ses intentions. En tout cas, durant les quatre années, — décisives pour l'histoire de l'Europe jusqu'à 1914, — qui vont de Sadowa à Sedan, les tendances de sa politique, conformes à ses sentimens intimes, sont nettement hostiles à la Prusse. A la Cour et dans l'aristocratie, la haine de la Prusse est intense et les Français reçoivent à Vienne l'accueil le plus amical. Chez l'Empereur, le désir

d'une revanche sur la Prusse est si vif qu'il entre en pourparlers avec Victor-Emmanuel en 1869 et lui laisse entrevoir que le Trentin pourrait être le prix de sa participation à une coalition contre la Prusse. Avec la France des négociations sont suivies activement, et l'histoire a reproché justement à Napoléon III de n'avoir pas su les faire aboutir en temps utile. L'obstacle à l'alliance projetée venait d'une part de la question romaine, qui retenait l'Italie dans l'orbite prussienne où elle évoluait depuis qu'elle y avait gagné Venise, d'autre part des tendances personnelles de Napoléon III à qui l'unité allemande sous l'hégémonie prussienne ne paraissait pas recéler un péril prochain et qui ne se sentait point d'affinités avec le caractère et la politique de l'empereur d'Autriche.

Cette histoire a été écrite, les documens publiés. Nous n'en pouvons retenir ici qu'un fait, c'est que François-Joseph et Beust souhaitèrent la victoire française et regrettèrent amèrement que les conditions dans lesquelles Bismarck eut l'art et la fourberie de faire déclarer la guerre par Napoléon III, ne leur permissent pas de prendre part aux hostilités. Sur les pensées intimes et les désirs de François-Joseph, nous sommes en mesure d'apporter un témoignage inédit qui, s'il ne modifie pas ce que l'histoire sait déjà, montre du moins les sentimens de l'Empereur sous un jour favorable. Au mois d'août 1870, tandis que la diplomatie française travaillait à obtenir l'alliance de l'Autriche intimement liée à celle de l'Italie, il y avait à l'ambassade de France à Vienne un jeune et brillant secrétaire auquel de lointaines alliances de famille avec le comte de Beust avaient créé une situation un peu privilégiée ; François-Joseph lui témoignait quelque bienveillance et le chargé d'affaires, nouvellement arrivé et peu connu à Vienne, lui confiait souvent des démarches délicates. Vers le 15 août, après nos premiers revers, arrivaient de Paris des télégrammes pressant l'ambassade d'obtenir une réponse décisive. M. de X... alla donc trouver le comte de Bellegarde, premier aide de camp qui, à peine entré, lui dit : « Voulez-vous voir l'Empereur ? — Volontiers, s'il veut me recevoir. » « Quelques instans après, — nous donnons le témoignage même de M. de X... — il me fit entrer auprès de François-Joseph. Il allait et venait dans son cabinet, le visage anxieux. En quelques mots, je lui démontrai l'urgence des secours qu'il nous faisait espérer. Il m'interrompit vivement

et s'écria : — Pourquoi avoir ainsi brusqué les choses? Vous saviez bien qu'il me fallait six semaines pour mobiliser ; l'archiduc Albert me les demande... L'Italie exige pour marcher avec nous à votre aide que vous retiriez vos troupes de Rome et l'autorisiez à y faire entrer les siennes. Il m'est impossible de marcher avec la menace de l'Italie au Sud, le péril certain au Nord et une lente mobilisation qui me laissera sans défense. — L'émotion de l'Empereur était extrême ; c'est alors que j'ai vu de grosses larmes couler de ses yeux. » La réponse du duc de Gramont est connue : « Ce n'est point alors que nous défendons notre honneur sur le Rhin que nous l'abandonnerons à Rome ! »

La proclamation de Guillaume de Hohenzollern comme Empereur allemand était le coup le plus sensible qui pût blesser François-Joseph de Habsbourg. L'érection, en face de son trône, d'un autre trône impérial, groupant autour de lui tous les petits États allemands, auréolé du prestige de la victoire, était la ruine de toutes ses espérances et de toute sa politique en Allemagne. L'injure fut vivement ressentie à Vienne, et il y eut, durant les premiers mois qui suivirent le Traité de Francfort, quelque désarroi dans la politique de François-Joseph ; dans l'Europe, transformée par la victoire prussienne, il cherchait sa voie. L'idée d'une alliance entre les vaincus de Sedan et les vaincus de Sadowa était si naturelle que Bismarck la redoutait par-dessus tout. Il estimait que, dans le cas où l'Assemblée nationale restaurerait en France la monarchie de Henri V, le rapprochement se ferait tout naturellement, sous les auspices du Saint-Siège, entre les deux grandes monarchies catholiques ; c'est pourquoi il travailla de tout son pouvoir à prévenir une conjonction qui lui paraissait dangereuse pour l'hégémonie allemande et à retarder en France l'établissement d'un pouvoir stable et fort. François-Joseph, dans l'incertitude de l'avenir, prenait ses sûretés et s'abstenait de contester à l'Allemagne le fruit de ses victoires. En août 1871, Guillaume et François-Joseph, en villégiature, l'un à Gastein, l'autre à Ischl, échangeaient des visites ; Beust lui-même se laissait attirer par Bismarck à Gastein, où le Hongrois Andrassy, trahissant sa confiance, s'entendait à son insu avec Bismarck et traçait avec lui les premiers linéamens de ce qui deviendra la Triple-Alliance et la politique orientale de l'Autriche.

Le 1er novembre 1871, François-Joseph se séparait de Beust

et appelait Andrassy ; il congédiait aussi le ministre favorable à une entente avec les Tchèques, Hohenwart. C'était reconnaître les faits accomplis. Il put savourer son humiliation en se rendant en septembre 1872 à Berlin, où il passa en revue l'armée de Sadowa et de Sedan. L'entente des trois empereurs, qui date de cette entrevue, est une combinaison d'attente, une garantie de *statu quo*, tandis que se dessinent les courans nouveaux de la politique européenne. Peu à peu, on voit prédominer en Autriche les combinaisons bismarckiennes ; sous l'inspiration d'Andrassy, la politique de la monarchie se tourne vers les Balkans. Les Hongrois espèrent y gagner un accroissement d'influence, et Bismarck y cherche la consolidation du nouvel état de choses créé en Allemagne par le traité de Francfort, car une politique autrichienne qui descend le Danube vers Belgrade et les pays balkaniques, au lieu de le remonter vers Munich, favorise la Hongrie et rassure la Prusse.

Pour entraîner François-Joseph dans cette voie, ses conseillers employaient l'argument qui pouvait faire sur lui l'impression la plus forte : il avait renoncé à l'Italie, ainsi qu'en témoignait sa visite à Venise le 5 avril 1875 ; les événemens l'avaient évincé d'Allemagne ; s'il tenait à ne pas laisser à ses successeurs un empire diminué, c'est du côté des Balkans qu'il fallait qu'il se tournât. Là, de nouvelles provinces slaves, la Bosnie, l'Herzégovine, ne demandaient, lui disait-on, qu'à accueillir celui qui les délivrerait du joug turc, et ainsi serait agrandi le domaine de la Maison de Habsbourg. C'est sous cet aspect que François-Joseph comprit la politique qu'Andrassy lui fit faire durant la guerre turco-russe de 1877 et au Congrès de Berlin, d'où il rapporta le droit d'occuper et d'administrer la Bosnie et l'Herzégovine. L'Empereur aurait souhaité l'annexion immédiate, mais l'Europe qui avait, à l'instigation de Bismarck et de Beaconsfield, dépouillé la Russie victorieuse, n'osa pas garnir ouvertement les mains de l'Autriche qui n'avait pas fait la guerre. Mais, dès cette époque, la préoccupation d'achever son œuvre en annexant la Bosnie-Herzégovine hanta François-Joseph. Ce fut, à partir de 1878, l'idée directrice, l'objectif de sa politique.

IV

La Triple-Alliance est la conclusion de la crise orientale de 1877-1878 ; elle consolide l'Europe telle que l'a créée et

voulue la Prusse. François-Joseph a mordu à l'appât ; il a mis la main dans l'engrenage balkanique sans s'apercevoir qu'il s'est placé, par là même, à la discrétion de l'Allemagne, sans comprendre que, pour l'Autriche, expansion au Sud égale péril au Nord. Du développement de cette situation la guerre actuelle est sortie.

Pour maintenir et accroître « l'état » de sa maison, comme l'avaient fait ses pères, François-Joseph a renoncé à un rôle moins périlleux pour lui et pour ses voisins. Une Autriche assez forte pour imposer le respect, pratiquant une politique de justice nationale et de consolidation interne, tendant à unir plutôt qu'à diviser, aurait poursuivi en paix la lente évolution qui la portait vers un régime plus démocratique, moins bureaucratique et moins féodal ; elle n'aurait porté ombrage à personne et elle serait devenue, par sa sagesse autant que par sa situation géographique centrale, un élément de stabilisation et de pacification en Europe. Elle aurait trouvé ainsi la plus noble des revanches sur ses voisins du Nord dont la guerre a toujours été « l'industrie nationale. » Au contraire, une politique d'expansion dans les Balkans devait nécessairement la mettre en conflit avec la Russie et à la remorque de l'Allemagne ; elle devait faire d'elle une menace pour la paix européenne. « La méthode bismarckienne, écrivions-nous ici même en 1913, n'est pas faite pour les Habsbourg ; une politique de force serait néfaste à un État qui n'est qu'un État et non pas une nation (1). » La méthode bismarckienne a prévalu en Autriche avec le comte d'Æhrenthal et le comte Tisza. Le conflit a éclaté à propos de la question serbe dont l'annexion de la Bosnie ne fut qu'une phase.

Il est facile d'imaginer, d'après ce que nous avons dit, quels pouvaient être les sentimens de François-Joseph à l'égard de la Serbie. Il était très mal renseigné sur le pays et sur ses habitans ; les Serbes n'ayant pas de noblesse, il n'avait sans doute jamais eu l'occasion de s'entretenir avec un Serbe. Il savait que, parmi ses titres, qu'énumère le protocole, se trouve

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1913 : *L'Autriche et la guerre balkanique.* Cet article, qui paraît bien modéré quand on le relit aujourd'hui, nous valut plusieurs lettres d'injures et, au regretté Francis Charmes, de la part d'un officier autrichien, une provocation en duel qui l'amusa fort, mais où il discerna cependant un signe des temps.

celui de « grand voïvode de Serbie » et qu'au XVIIIe siècle, par le traité de Passarovitz, la partie septentrionale de la Serbie avec Belgrade avait, quelques années durant, fait partie des possessions des Habsbourg. Tous ces clans de montagnards lui paraissaient rentrer dans la mouvance naturelle de son Empire; il n'imaginait pas trouver jamais, parmi eux, un obstacle à sa volonté ni à l'expansion de ses domaines. Quand il fit occuper par ses troupes la Bosnie et l'Herzégovine, il fut surpris de la résistance que rencontrèrent ses généraux (1).

Sous son règne les Slaves furent toujours traités en parias. Au temps des Obrenovitch, qui avaient accepté la tutelle de Vienne, il n'est pas d'humiliations mesquines que la bureaucratie de la Ballplatz ne fît subir aux Serbes. A la fin, ce peuple énergique et vaillant se redressa. En 1906, un Cabinet radical, dirigé par M. Pachitch, osa pour la première fois résister ouvertement à l'arbitraire de Vienne: ni la fermeture de la frontière aux exportations serbes, ni la « mobilisation des vétérinaires (2) » ne réussirent à le faire capituler. A Vienne, la surprise et la colère furent grandes. Puis, ce fut la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, en 1908; la Serbie, invoquant audacieusement un droit nouveau, le droit des peuples, se fondant sur sa parenté de race avec les Serbes de Bosnie, osa élever la voix et cette voix trouva de l'écho. Cette fois, François-Joseph ne comprit pas : les événemens sortaient du cercle de ses conceptions; mais il éprouva contre les Serbes une violente irritation; un passionné désir de mater l'audacieux petit peuple grandit en lui. En 1912, la politique autrichienne avait compté que les Turcs battraient aisément les Serbes; ce fut le contraire qui arriva; en 1913, nouvelle surprise : les Serbes battirent les Bulgares que l'Autriche avait lancés contre eux. Non seulement la route de Salonique se fermait devant l'impérialisme autrichien, mais les victoires serbes avaient, parmi les populations jougo-slaves de l'Empire, un immense retentissement.

(1) Le comte Schouvaloff écrivait, en juillet 1882, ces lignes prophétiques : « Je ne me serais jamais imaginé que les difficultés que l'Autriche rencontre en Bosnie-Herzégovine soient aussi considérables. Le plus mauvais, dans cette cession de territoire, c'est que, dans ma profonde conviction, elle menace dans l'avenir la paix de l'Europe. C'est de là que partira un jour la fumée qui mettra le feu aux poudres. Ce sera le brandon qui décidera la question slave... »

(2) Voyez notre article du 1er février 1907 et, dans *l'Europe et l'Empire ottoman*, Perrin, le chapitre IX.

Tant qu'il ne s'était agi que d'opprimer des peuples slaves isolés, comme les Tchèques ou les Croates, François-Joseph l'avait fait ou laissé faire sans inquiétude. Mais s'il venait à grandir, aux portes de l'Empire, un État slave indépendant, capable un jour de chercher à délivrer ses frères du joug des Habsbourg, le scandale et le péril devenaient intolérables. Précisément, à partir de 1905, s'était développé en Croatie, jusqu'à y devenir prépondérant, le parti de la « Coalition serbo-croate, » dans lequel l'influence serbe dominait. En Bosnie-Herzégovine, malgré la pression de l'administration, malgré leur alliance avec les musulmans, les Croates-catholiques restaient une faible minorité, tandis que l'influence des Serbes-orthodoxes ne cessait de grandir. L'abominable iniquité du procès d'Agram n'arrêtait pas leurs progrès. Tous ces symptômes furent présentés à François-Joseph vieillissant comme le prélude d'un vaste mouvement de révolte contre son autorité, comme une menace à cette intégrité des États de sa Maison, dont la conservation était devenue le but de sa vie et la loi de sa politique. Il se résolut à écraser la Serbie. L'attentat de Sarajevo fut l'argument qui, habilement manié par ses conseillers, précipita une résolution déjà arrêtée en principe.

On sait le reste. Ce qu'il faut ajouter, c'est que François-Joseph est resté, jusqu'à ses derniers jours, conscient de ses actes. Sa responsabilité dans la guerre est entière. Comme Guillaume II, son complice, il a voulu de deux choses l'une : ou la complète soumission de la Serbie et l'humiliation de la Russie et de ses alliés, ou la guerre. Il était dans la logique de son caractère et de son règne que, dans ces circonstances tragiques, son mauvais conseiller fût un Hongrois : ce fut le comte Tisza. Il se trouva cependant de fidèles serviteurs de la Couronne, dont le temps n'est pas venu de révéler les noms, pour démontrer à l'Empereur que la guerre ne pouvait, en cas de défaite, aboutir qu'au démembrement de ses États, et, en cas de succès, qu'à une étroite dépendance de l'Autriche vis-à-vis de l'Allemagne : ils ne furent pas écoutés. L'histoire dira qu'ils furent sages.

Elle dira aussi que, pour le malheur de l'humanité, François-Joseph vécut trop longtemps. Certes, la responsabilité de Guillaume II est encore plus lourde que la sienne; il ressort cependant de tout ce que nous avons essayé de montrer que si

François-Joseph avait, dans le long cours de son règne, fait preuve d'un sentiment plus élevé et plus vrai de la justice que les rois doivent à tous leurs sujets, il n'aurait pas conduit l'Europe à l'épouvantable catastrophe de cette guerre. Le conflit n'aurait pas pu éclater si l'Autriche avait été, en Europe, un élément de stabilité et de paix : et c'était sa seule raison d'exister. Par là encore la responsabilité de François-Joseph est terrible. L'histoire s'arrêtera avec étonnement, avec effroi, devant la figure orgueilleuse et dure de ce souverain qui fut, à son époque, un vivant anachronisme, qui ne comprit pas son temps et qui ne fut pas compris de lui ; elle devra reconnaître en lui l'une des plus complètes incarnations, dans notre siècle, de ce principe d'autorité dont nos sociétés démocratiques ont condamné l'abus. Elle ajoutera aussitôt que cette autorité, il en a abusé et mésusé, qu'il n'a fait ni le bonheur, ni la grandeur de ses peuples et que, tout compte fait, il fut un mauvais roi.

Il est mort. Son successeur, son petit-neveu l'empereur Charles Ier, monte sur le trône à vingt-huit ans, au milieu de la plus épouvantable tourmente que les peuples de l'Europe aient jamais subie. Sa jeunesse n'a pas d'histoire et ses actes ne nous ont encore rien révélé de ses conceptions politiques. Quelles réactions provoquent dans son esprit et dans son cœur les événemens dans lesquels il devient l'un des grands acteurs ? Quels sentimens fait naître en lui la mainmise de plus en plus complète des Allemands sur son Empire et sur son armée ? Il est impossible de le conjecturer. On peut supposer cependant que la fierté et l'humanité d'un jeune souverain doivent être plus susceptibles que l'expérience blasée d'un octogénaire. La France sait que l'impératrice Zita, qui partage avec lui le redoutable fardeau de l'Empire, appartient à la famille des Bourbons de Parme, dans laquelle les sympathies françaises sont un noble héritage de glorieux ancêtres, que deux de ses frères se battent très bravement dans l'armée de nos magnanimes alliés belges et portent la croix de guerre française. Mais la France sait aussi que les événemens, en des temps comme ceux-ci, sont plus forts que les volontés ou les sympathies individuelles : elle attend les événemens pour juger les hommes.

René Pinon.

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LA POUPLINIÈRE[1]

I

UNE LIGNÉE DE COMÉDIENS SOUS LA MONARCHIE

Si jamais l'âme et la nature d'une femme s'expliquèrent par son ascendance, ce fut le cas de celle dont j'entreprends de raconter l'histoire. Ses qualités comme ses défauts, les bizarreries et les contradictions que l'on note dans son caractère, les dons comme les lacunes qu'on remarque dans son esprit, les antipathies violentes qu'elle a parfois soulevées, le charme étrange que, plus souvent, elle a exercé autour d'elle, tout cela semble être légué par ceux qui la précédèrent dans la vie et dont le sang a coulé dans ses veines. Rarement un mélange plus complexe a constitué les élémens dont se compose une personnalité humaine. On le reconnaîtra, si l'on veut, avec moi, remonter un moment jusqu'au XVIIe siècle et jeter un coup d'œil sur le petit monde singulier qui s'agitait alors dans cette zone imprécise qui sépare la bonne compagnie de la bohême et du monde interlope.

(1) Notre éminent et si regretté collaborateur, le marquis de Ségur, destinait à la *Revue* une étude qu'il avait intitulée : *Une amoureuse du temps passé, Madame de la Pouplinière.* La mort ne lui a pas laissé le temps de la terminer; mais il en avait écrit, du moins, les trois premiers chapitres, où il retrace la jeunesse de son héroïne. Nous sommes heureux de pouvoir publier ces pages savantes et brillantes, si bien dignes du talent et de la renommée de leur auteur.

De cette classe qui, sous des formes diverses, existe en tous pays et à toutes les époques, l'un des types les plus singuliers et les plus représentatifs est ce Florent Carton Dancourt (1), qui fut l'aïeul de Mme de La Pouplinière. Il était de bonne souche et comptait même quelques illustrations du côté maternel. Son père, capitaine des chasses à Fontainebleau (2), portait le titre d'écuyer ; l'*Armorial de Paris* pour l'année 1697 décrit au long ses armoiries. Il avait épousé « dame Louise de Londy » ou Londay (3) (l'orthographe de ce nom varie selon les auteurs), laquelle, issue d'une noble famille d'Angleterre, se targuait d'avoir pour ancêtre un chevalier de la Jarretière, et descendait du célèbre Guillaume Budé, l'un des savans hommes de son siècle, ambassadeur du roi François Ier auprès de Léon X.

Florent Carton Dancourt naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, le même jour que le Grand Dauphin, ainsi qu'il le rappelait dans l'épître dédicatoire adressée plus tard à ce prince à l'occasion d'une de ses comédies :

Pour m'attacher à toi le ciel m'a destiné,
Dès le moment qu'au jour il ouvrit ma paupière.
Quel présage heureux d'être né
Le même jour si fortuné
Où tu vis aussi la lumière !

Du premier mariage de son père, Florent avait une sœur, son aînée de sept ans, une sœur appelée Judith qui, en l'an 1654, épousa Samuel Boutinon. C'est un nom qu'on rencontrera bientôt une seconde fois dans cette histoire. Tout ce monde était calviniste ; mais des raisons, auxquelles la politique paraît n'être pas étrangère, déterminèrent l'abjuration, et nous trouvons quelques années plus tard la famille tout entière convertie au catholicisme, même avec une certaine ferveur. Le jeune Florent fit ses études au collège Louis-le-Grand, à Paris, un collège dirigé par le Père de La Rüe, jésuite réputé en son temps, non seulement comme prédicateur de la Cour et confesseur de la Duchesse de Bourgogne, mais aussi comme poète lyrique et comme auteur dramatique à ses heures. On sait quel goût spécial professaient alors les jésuites pour ce dernier genre litté-

(1) On trouve souvent le nom écrit avec la particule : d'Ancourt ; mais l'orthographe est bien Dancourt en un seul mot, comme le prouvent toutes les signatures qu'on a du célèbre auteur dramatique.

(2) Le père de ce dernier était sénéchal de Saint-Quentin.

(3) C'était sa seconde femme. Il était veuf de Judith Léger.

raire, spécialement pour le drame biblique et pour la tragédie sacrée. Leurs élèves, tout naturellement, pour peu qu'ils eussent quelques dispositions, s'exerçaient volontiers à ce divertissement d'esprit ; il en résulta parfois des œuvres plus profanes. C'est des mains des jésuites que sortirent la plupart des dramaturges du XVIIIe siècle ; je citerai notamment Crébillon, Voltaire et Gresset. Dancourt ne fera pas exception à la règle. La vocation chez lui s'était révélée de bonne heure, s'il est vrai, comme on dit, qu'il ait composé à treize ans une tragédie en vers dont le héros était Melchisédec, et qui valut au jeune auteur les éloges des révérends Pères.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, dès cet âge, on fonda sur lui, au collège, les plus belles espérances et que ses maîtres désirèrent l'engager dans leur ordre. Mais toutes les tentatives échouèrent. L'élève était laborieux et docile, brillait dans les humanités, mais ne montrait aucun penchant pour le froc. Un vif goût du plaisir et l'appel d'une nature fougueuse l'éloignèrent invinciblement de l'état monacal au sortir du collège. Il songea un moment à la carrière des armes ; puis il changea d'idée, s'appliqua à l'étude du droit, se fit recevoir avocat. La chaleur, la facilité de son élocution lui promettaient un prompt succès, et sa famille se réjouissait déjà à l'idée d'un brillant avenir au barreau parisien ; quand l'amour vint, qui changea tout.

Florent Dancourt avait quelque fortune. Avec la jeunesse dorée de l'époque, il courait les bals, les brelans, hantait les compagnies légères; on le voyait assez souvent au Temple, dans la société des Vendôme, ou tout au moins du Grand Prieur, et ce seul trait suffit à faire juger de sa manière de vivre. Il fréquentait également les théâtres, tantôt sur les chaises du parterre, tantôt dans l'intimité des coulisses. Ce fut ainsi qu'il rencontra, dans l'hiver de l'an 1680, aux représentations de l'Hôtel de Bourgogne, Thérèse Le Noir, une des jeunes étoiles de la troupe, qui lui tourna la tête, au point de sacrifier à cette ardente passion sa carrière, sa situation mondaine, son milieu familial.

Cette petite comédienne était, tout comme Dancourt, de lignée aristocratique ; et l'histoire de ses origines n'est pas dépourvue d'intérêt. Son père, « François Le Noir, écuyer, seigneur de La Thorillière » (ainsi s'exprime son acte de mariage), né à Paris en 1626, était bon gentilhomme, « portant

d'azur à une hure de sanglier de sable accompagnée de trois glands de sinople (1). » Il avait débuté par le métier des armes, et commandait en 1658 « une compagnie de gens de pied dans le régiment de Lorraine » avec le grade de « capitaine et maréchal de camp (2). » C'est en ce temps qu'il devint amoureux de Marie Petit Jean, fille de Pierre Petit Jean, bourgeois de Paris, connu sous le nom de La Roque, acteur et directeur de la troupe du Marais. La fille était sur les planches comme le père. Malgré l'opposition des siens, qui refusèrent de signer au contrat, François voulut légitimer ses feux, et le mariage se fit le 30 avril 1658, en présence de témoins modestes, dont l'un, beau-frère de la mariée, était un simple « cuisinier traiteur (3). »

Cette union changea complètement toutes les idées, tous les goûts de La Thorillière. De capitaine il voulut se faire comédien. Mais il fallait permission du Roi. Louis XIV, imploré, fit attendre son consentement; il entendait, répondit-il, donner à l'officier « le temps de faire réflexion (4). » Et il ne céda, en effet, qu'au bout de deux ans révolus. Dans l'acte de baptême du premier enfant du ménage, daté du 10 avril 1660, La Thorillière est encore qualifié de capitaine au régiment de Lorraine. L'année suivante, le 16 avril 1661, au baptême de sa fille cadette, il est inscrit « ci-devant capitaine... » C'est donc dans l'intervalle qu'il put réaliser son vœu et monter sur la scène (5). Il ne fit que passer dans le théâtre du Marais, administré par La Roque, son beau-père ; et il entra l'année d'après dans la troupe du Palais-Royal (6), dirigée par Molière. Il y tenait habituellement les rôles de rois et ceux de paysans; cet accouplement singulier était alors d'usage, et l'usage dura plus d'un siècle. On le voit cependant aussi jouer d'autres personnages. En 1666 notamment, il donne, dans le rôle de Philinte, la réplique à Molière qui jouait *le Misanthrope*. Ce fut lui qui, deux ans après, alla trouver Louis XIV à Lille, pour obtenir que fût levée l'interdiction qui pesait sur *Tartuffe*. Il réussit dans cette importante ambassade et *Tartuffe* fut représenté environ dix-huit mois plus tard.

(1) Il semble que cette famille fut, comme les Dancourt, d'origine protestante.
(2) Dictionnaire de Jal.
(3) Ce cuisinier, Jean de La Traverse, fut plus tard comédien, sous le nom de Sévigny.
(4) *Galerie historique des acteurs du Théâtre français*, par Lemazurier.
(5) Dictionnaire de Jal.
(6) Le 10 juin 1662, d'après le Journal de La Grange.

Sans être un grand acteur, La Thorillière jouait bien, avec correction et finesse. Les contemporains lui reprochent de varier insuffisamment ses mouvemens de physionomie. Dans les momens les plus tragiques, son visage conservait, dit-on, une expression souriante, peu en rapport avec les mots qui sortaient de ses lèvres. Il tenta un instant de cumuler le métier d'auteur dramatique avec celui de comédien et composa une *Cléopâtre*, qui fut jouée une douzaine de fois et n'ajouta rien à sa gloire. C'était surtout un honnête homme, excellent camarade et de bonne compagnie. Molière l'estimait fort. La Thorillière était à ses côtés, lors de cette représentation du 17 février 1673, où Molière, brusquement frappé, passa sans transition des tréteaux au cercueil. Et quand le théâtre rouvrit après la disparition de son chef, ce fut lui qui reprit, dans *le Malade imaginaire*, le rôle d'Argan, le dernier qu'eût créé Molière. Mais il passa, le mois suivant, dans la célèbre troupe de l'Hôtel de Bourgogne, en compagnie du « beau Baron » et du couple Beauval, et y resta jusqu'à sa mort.

De son mariage étaient nés quatre enfans : un fils, Pierre de La Thorillière, qui fut un des bons acteurs de son siècle; une fille, nommée Charlotte, si belle, assurent les chroniqueurs, que, lorsqu'elle paraissait dans quelque compagnie, les autres femmes s'enfuyaient au plus vite, de peur d'être éclipsées, et qui, à quatorze ans, fut la femme de Baron, son camarade de planches; une autre fille, Marie-Madeleine, qui épousa un « bon bourgeois de Paris (1), » et vécut dans l'obscurité; enfin cette Thérèse-Marie-Anne, dont l'influence devait être si grande sur la destinée de Dancourt.

Thérèse Le Noir (ainsi la nommait-on) avait alors environ dix-sept ans. Elle était née au Palais-Royal le 17 juillet 1663, et fut baptisée, dans l'église Saint-Eustache, le 8 août suivant. Ses parrain et marraine, sur le registre paroissial, sont dénommés « Jean Baptiste Poclin (*sic*) Molière, valet de chambre du Roi, et demoiselle Marquise Thérèse de Gorlle (*sic*), femme de René du Parcq, bourgeois de Paris, » ce qui revient à dire Molière et la du Parc, bons répondans pour la future actrice. Jolie et intelligente à ravir, fort cultivée d'esprit, Thérèse Le Noir fit honneur à ce parrainage. Fillette, elle tenait le rôle de

(1) Nommé Jacques Loiseleur.

Louison dans *le Malade imaginaire*, avec le plus brillant succès. Son père raffolait d'elle; Molière l'appelait *Cadet-Mignon* et la choyait, la gâtait à l'excès. Un peu plus grande, elle débuta dans les rôles d'amoureuses, qu'elle devait conserver presque jusqu'à sa soixantième année, sans perdre sa chaleur d'accent et sa grâce juvénile (1).

Florent Dancourt, quand il la rencontra, n'avait que dix-neuf ans et demi. C'était un garçon bien planté, de taille moyenne et de jolie tournure, avec des yeux clairs et brillans, des cheveux et des sourcils bruns, une physionomie riante et une bouche spirituelle. Beau parleur au surplus, s'exprimant aisément, d'une voix chaude et prenante. L'amour naquit promptement et il fut réciproque. Tout de suite on parla mariage; mais, comme on peut le supposer, de grandes difficultés surgirent. Les parens de Dancourt n'approuvèrent guère l'alliance avec une comédienne, fût-elle la fille d'un gentilhomme; La Thorillière, de son côté, pour des raisons que l'on ignore, — jeunesse du prétendu, légèreté de son caractère ou différence des conditions, — refusa net son consentement. Sur quoi, les jeunes gens résolurent de recourir aux moyens violens.

Certain soir de mars 1680, après une représentation, profitant d'un moment où La Thorillière et Baron étaient tous les deux engagés dans un entretien animé, Dancourt enlevait Thérèse, qui ne faisait pas de façons, et l'emmenait avec lui, dit-on, dans un petit logement qu'il avait loué rue Saint-Jacques. Devant un tel scandale, toutes les oppositions tombèrent. Le 15 avril, dans l'église Saint-Merri, fut béni le mariage, en présence de La Thorillière et de Marie Petit Jean, son épouse : Mme Dancourt, « autorisée par son époux, » assistait également à la cérémonie ; seul protesta par son absence M. Dancourt, père du marié. Mais si La Thorillière céda, son chagrin n'en fut pas moins grand. La douleur, le ressentiment, l'indignation causés par le procédé de sa fille détruisirent si bien sa santé, qu'il succomba trois mois plus tard, à la date du 27 juillet (2). Cette mort inattendue, suivant de près la fugue de l'étoile du théâtre, désorganisa complètement la

(1) Elle se retira du théâtre le 19 avril 1720, avec une pension de mille livres et mourut le 11 mai 1725.

(2) La Thorillière mourut à Paris, rue du Renard Saint Sauveur. (Archives du Théâtre-Français.)

troupe de l'Hôtel de Bourgogne et provoqua bientôt la jonction des deux troupes royales.

Dancourt, par suite de son mariage, devait renoncer au barreau. Le monde nouveau dans lequel il vivait, l'influence de sa femme, son goût pour la vie libre, et même quelque peu débraillée, la conscience aussi qu'il avait de certains talens naturels propres à briller sur la scène, tout cela le poussait à franchir le fossé, à se tourner vers le théâtre. Il semble néanmoins qu'il hésita durant quelques années, qu'il employa sans doute à se former dans son nouveau métier. Il s'essaya d'abord dans les troupes de province (1). On lit dans les notes de La Grange qu'il fut admis au Théâtre-Français « à Pâques de l'an 1685 (2), » touchant « une demi-part » en qualité « d'acteur nouveau. » Sa femme que, selon la coutume du temps, on appelait « mademoiselle Dancourt, » avait joué à l'essai quatre ou cinq mois plus tôt (3), et elle fut reçue dans la troupe à la même date que son mari. Il faut noter comme un assez curieux symptôme que, plus de deux années après, dans un acte officiel du mois d'octobre 1687, Dancourt se réclamait encore du titre d' « avocat au Parlement de Paris, » d'où l'on peut inférer que ses résolutions n'étaient pas sans appel.

Comme acteur, en effet, Dancourt se voyait discuté et son succès n'était pas unanime. Dans le tragique, il échoua presque complètement; son jeu semblait froid, son débit monotone. Il se rattrapait, au contraire, dans les rôles qu'on appelait de « comique à manteau, » dans les emplois de raisonneur, comme le Philinte du *Misanthrope*. Ses détracteurs disaient de lui qu'il jouait noblement la comédie et bourgeoisement la tragédie Jamais, dans tous les cas, sur les planches d'un théâtre, il ne valut sa femme, dont la belle taille, le ravissant visage, la voix « suave et sonore, » la finesse qu'elle mettait à détailler un rôle, à exprimer les nuances d'un personnage, faisaient l'enchantement du public. Dancourt se rattrapait par d'autres qualités, non moins précieuses dans la profession théâtrale. Sa facilité de parole et sa naturelle élégance lui firent donner, à la mort de La Grange, l'emploi d' « orateur de la troupe, » sorte de régisseur

(1) Archives du Théâtre-Français.

(2) Il fut reçu dans la troupe le 24 février et débuta le 11 mai suivant.

(3) Exactement le 8 novembre 1684, dans une représentation donnée à Fontainebleau (Archives du Théâtre-Français).

chargé de parler au parterre pour lui annoncer les changemens ou implorer son indulgence, et parfois pour calmer ses susceptibilités, car les orages étaient fréquens parmi les spectateurs.

Il fut aussi lecteur pour les pièces présentées. Il lisait admirablement, faisant valoir tous les effets, par une sorte d'instinct, et sans avoir pris à l'avance connaissance des ouvrages. S'il en était ainsi pour les œuvres d'autrui, on juge de ce qu'il en fut des siennes quand il lui prit fantaisie d'être auteur. Une anecdote, qui date de cette époque, le montre un jour au château de Versailles, lisant à Louis XIV une de ses comédies. « Dancourt, lui dit le Roi, vous m'avez fait plaisir, vous communiquez parfaitement à l'auditeur vos intentions et vos idées. — Sire, repartit Dancourt, j'ai l'honneur d'être avocat. — Eh! bien, vous plaidez parfaitement vos ouvrages. » Il faisait mieux que lire, il improvisait au besoin. Un auteur amateur, un hobereau du nom de Marcoult, le pria certain jour de lire une pièce de sa façon aux comédiens du Roi. Dancourt feuilleta le manuscrit, puis il entama la lecture; l'auteur, presque à chaque scène, marquait une vive surprise : il ne reconnaissait pas son texte. La pièce reçue, les comédiens exprimèrent à Dancourt le plaisir qu'ils avaient pris aux mots plaisans dont elle était remplie : « Je crois bien, la pièce est de moi, » répondit-il sans modestie. Il l'avait, en effet, au cours de la lecture, refaite à peu près en entier. Il lui arriva plus d'une fois de renouveler ce tour de force.

Son vrai titre, toutefois, à l'attention de la postérité, n'est pas dans ces divers talens, qui meurent avec qui les possède. C'est comme auteur comique que le nom de Dancourt est digne de mémoire. Auteur, il le fut, à vrai dire, presque aussitôt que comédien. Sa première pièce, *le Notaire obligeant*, fut jouée en juin 1685, un mois après ses débuts officiels au Théâtre-Français. C'est deux ans plus tard qu'il donnait la première comédie dont le réel succès le classait en bon rang parmi les auteurs du temps, *le Chevalier à la mode* (1). Dès lors, il ne s'arrêtera plus. Sa plume féconde fournit tous les théâtres de la capitale. Il joue souvent le soir ce qu'il a terminé la veille. Soixante-dix pièces en l'espace d'une trentaine d'années, c'est le bilan de cette production incessante, dont je n'ai pas à

(1) La première représentation est du 24 octobre 1687.

apprécier ici le mérite littéraire. Cette œuvre abondante et variée, un de nos grands critiques, Jules Lemaître, lui a consacré un volume où il la juge avec sa finesse coutumière (1), et je ne puis qu'y renvoyer ceux que la question intéresse.

Je me contenterai d'indiquer qu'il ne faut pas demander à Dancourt les grands tableaux, les traits profonds d'un Molière ou d'un Beaumarchais, ni même la fine psychologie des comédies de Marivaux. Il se rapprocherait davantage du comique plus gros d'un Regnard, mais en inclinant vers la farce et en choisissant ses modèles dans des milieux moins relevés. Il nous donne un croquis léger des ridicules du jour, des caprices du moment. C'est un curieux peintre de mœurs, et volontiers de mauvaises mœurs. Si l'on en veut prendre une idée, voici, dans *le Chevalier à la mode*, le portrait qu'un des personnages trace du héros même de la pièce, le chevalier de Ville-Fontaine : « C'est un caractère d'homme tout particulier. Il a, comme je vous l'ai dit, cinq à six commerces avec autant de belles; il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins d'affaires d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer; une autre paie les meubles de son appartement; et toutes ses maîtresses sont comme autant de fermes, qui lui font un gros revenu. »

Quelquefois, mais rarement, il s'attaque à la politique; mais, tant que vécut le Grand roi, ce fut un métier périlleux. Dancourt s'en aperçut quand il voulut faire jouer au Théâtre-Français sa pièce intitulée *le Carnaval de Venise*. On la disait d'avance hardie, pleine de malice. « Tous les princes de l'Europe ligués contre la France » y étaient, disait-on, représentés en traits burlesques et piquans. Sur cette nouvelle, Louis XIV s'émut; il fit faire une enquête par Pontchartrain, qui mit La Reynie en mouvement. Le lieutenant de police se fit donner le manuscrit, le revisa lui-même et le corrigea de telle sorte que, lorsque enfin elle fut représentée (2), ce fut un désappointement général. La satire audacieuse, retouchée par le policier, était d'une si grande innocence que l'ouvrage tomba tout à plat.

Quoi qu'il en soit, et malgré les mécomptes, le succès de

(1) *Le théâtre de Dancourt.*

(2) Le 29 décembre 1691. La pièce ne fut jouée que quatre fois. (*Dictionnaire critique* de Jal.)

Dancourt fut éclatant parmi le gros public. La foule s'empressait à ses farces. Quelques-unes de ses comédies tinrent la scène une vingtaine de fois, chiffre très rare à cette époque. Les « délicats » goûtaient moins son talent. Racine entendant, au Palais, le sieur Brunet, libraire, qui s'égosillait à crier : « Messieurs, voici le théâtre de M. Dancourt, » se retourna, et d'un ton indigné : « Le théâtre, dis-tu ? dis donc son échafaud ! » Voltaire, dans sa correspondance, n'est guère plus bienveillant. Mais Racine ni Voltaire n'aimaient la concurrence, fût-ce au bas de l'échelle dont ils occupaient le sommet.

Louis XIV, en revanche, témoignait à Dancourt une particulière bienveillance. J'ai dit qu'il l'admettait à lui lire ses ouvrages avant qu'ils parussent sur la scène. Ces lectures avaient lieu dans le cabinet du souverain, et seule Mme de Montespan y assistait avec le Roi. Un jour qu'il y avait grand feu, incommodé par la chaleur, le lecteur perdit connaissance. Pour que l'air vînt le ranimer, Louis XIV en personne fut à la fenêtre et l'ouvrit. Les faiseurs d'*anas* s'extasient sur une autre anecdote de même genre. Dancourt présentait une requête au Roi qui sortait de la messe ; marchant à reculons et discourant avec ardeur, il arrivait au bord d'un escalier qu'il ne soupçonnait pas. Ce que voyant, Sa Majesté le retint par le bras. « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber ! » cria-t-il. Puis, s'adressant aux seigneurs de son entourage : « Il faut convenir, dit-il, que cet homme parle bien. » Ce fut un attendrissement général. Le Grand Dauphin, plus encore que son père, se constituait le protecteur attitré de Dancourt et permettait qu'il lui dédiât ses pièces. Entraînés par l'exemple, les grands personnages de la Cour faisaient fête à l'acteur-auteur et prisaient sa société. Il était convié fréquemment à d'élégans soupers, qu'il animait de ses saillies, de sa verve bouffonne.

Il restait, malgré tout, en marge du vrai monde, de la bonne compagnie ; et le comédien gentilhomme, comme son beau-père La Thorillière, connut bien des déboires et des humiliations. Ses camarades le jalousaient. Les annales des théâtres et les notes de police renferment les récits de nombreux démêlés dont les échos bruyans faisaient retentir les coulisses. Lors d'une querelle avec Baron, les épées sortaient du fourreau ; on dut chercher le commissaire. La soubrette d'une fameuse actrice, la demoiselle Beauval, déposait contre lui une plainte

en séduction. Il eut aussi parfois maille à partir avec des créanciers dont il dénonçait l'insolence; et il faillit assommer un huissier, qui prétendait saisir ses meubles (1). Par ailleurs, les gens de salon, tout en le recherchant, ne manquaient pas l'occasion de marquer la distance. Dans un brillant souper, comme Dancourt, un peu échauffé, plaisantait le comte de Livry, maître d'hôtel du Roi : « Dancourt, lui dit celui-ci d'un air riant, tu as été charmant jusqu'à présent; mais je t'avertis que si d'ici à la fin du souper, tu as plus d'esprit que moi, je te donnerai des coups de bâton (2). » Dancourt n'était pas lâche; il en avait donné des preuves. Le souci de sa profession fit taire cependant son orgueil; il fallut dévorer l'outrage.

Il n'est pas surprenant que, comme Collé l'assure, il ait semblé parfois dégoûté, écœuré du métier qu'il avait choisi, qu'il se soit « cent fois repenti d'avoir embrassé celui-là. » Mais ce sont choses qu'on se dit à soi-même et qu'on supporte mal sur les lèvres d'autrui. Le Père La Rüe, son ancien professeur, l'apprit un jour à ses dépens. Comme ils devisaient ensemble et que Dancourt lui rappelait ce souvenir, le jésuite l'attaqua vivement sur son état de comédien : avec l'esprit et le talent que Dieu lui avait départis, que n'en avait-il pris un autre? Dancourt releva le propos avec une rare irrévérence : « Un autre état? Mais c'est presque le vôtre. Toute la différence que j'y trouve, c'est que vous êtes comédien du Pape et que je suis comédien du Roi (3). »

Qu'on n'induise pas de ce propos que l'ancien élève des jésuites eût l'âme d'un mécréant. Il garda toujours, au contraire, fût-ce au milieu de ses plus grands désordres, une foi sincère et des habitudes religieuses. Un de ses chagrins était l'excommunication qui frappait les gens de théâtre et les suivait jusqu'à leur lit de mort. Il s'efforça vainement d'obtenir sur ce point quelques adoucissemens, en s'adressant à M. de Harlay, le premier président du Parlement de Paris. « Dancourt, répondit ce dernier, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres, mais nous n'avons pas de langue pour vous répondre. »

(1) *Les Comédiens du Roi*, par Campardon. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, par le Père Niceron.

(2) *Journal historique* de Collé.

(3) *Ibidem*.

Ces préoccupations sérieuses ne furent sans doute pas étrangères à la résolution qu'il prit, au temps de Pâques de l'année 1718, de se retirer de la scène. C'est le 22 avril qu'il demanda et obtint sa retraite à l'âge de cinquante-sept ans, en plein succès et en parfaite santé. Sa femme, deux ans plus tard, imita son exemple. Quoi qu'en disent quelques mauvaises langues, il semble bien que le ménage, si l'on néglige quelques peccadilles du mari, ait vécu à peu près uni, tout au moins sans scandale (1). Au Théâtre-Français, où la chose était rare, leurs camarades les nommaient volontiers Philémon et Baucis. Tous deux se confinèrent au château de Courcelles-le-Roi, situé dans la paroisse de Beaulieu-sur-Loire, aux confins du Berri, propriété de famille des Dancourt. L'ex-comédien, redevenu hobereau, vécut ses dernières années d'une manière édifiante, « détaché des choses d'ici-bas et n'aspirant qu'aux biens célestes, » dit le Père Niceron, « dévot sombre, » interprète Voltaire. En abandonnant le théâtre, il avait retiré deux comédies en vers, acceptées aux Français, mais qu'il refusa de faire jouer et même de publier. Dans sa retraite, il ne voulut employer ses loisirs qu'à des ouvrages de dévotion, la traduction en vers des psaumes de David, une tragédie sacrée. Ces productions n'ont jamais vu le jour. Lorsqu'il sentit ses forces décliner, il se fit construire un tombeau dans la chapelle de son manoir, et il l'allait fréquemment visiter pour s'habituer à l'idée de la mort. Il s'éteignit le 6 décembre 1725, huit mois après sa femme, dans sa soixante-cinquième année.

De son mariage avec Thérèse Le Noir, Dancourt laissait deux filles, nées à quatorze mois de distance, en 1684 et en 1685 (2). L'aînée, Marie-Anne-Armande, s'appelait familièrement Manon; la cadette, Marie-Anne-Michelle, qui fut la mère de Mme de La Pouplinière, portait le surnom de Mimi. Toujours, jusqu'à leur mort, elles restèrent affublées de ces diminutifs et leurs contemporains semblent ne leur avoir point connu d'autres noms. Manon était d'une beauté rare, avec une merveilleuse chevelure, un doux visage souriant; elle avait, assure-t-on, un rare

(1) Quelques chroniqueurs, il est vrai, attribuent pour amant à Thérèse Dancourt le duc d'Aumont, qui aurait même été le père de ses deux filles. Mais aucun probant témoignage ne vient à l'appui de cette allégation, que contredit l'affirmation d'autres contemporains.

(2) La date exacte n'est pas connue.

talent de danse (1), et on lui prédisait une brillante carrière théâtrale. Mimi, non moins charmante, était plus fine, plus vive et d'esprit plus alerte. Elle fut, dès son jeune âge, la grande favorite de son père. Il lui lisait ses pièces et tenait compte de ses avis. De ce précoce jugement, les chroniqueurs du temps rapportent le trait que voici. Dancourt, chaque fois qu'une de ses pièces tombait, se consolait de cet échec en allant souper chez Chéret, lequel tenait un cabaret fameux, à l'enseigne de *la Cornemuse*. Un jour qu'on répétait une de ses comédies, dont il escomptait le succès : « Mimi, que penses-tu de ceci? demande-t-il à sa fille. — Ah! mon papa, répond l'enfant, vous irez à *la Cornemuse!* » La prédiction se vérifia.

Les deux fillettes parurent en public le même jour, en 1694, à l'âge de dix et de onze ans, dans le prologue en vers d'une des pièces de leur père, *les Vendanges*, représentée au Théâtre-Français (2). Dancourt, dans ce morceau, mettait ses filles en scène; elles présentaient la comédie à Madame, la belle-sœur du Roi. Voici comment elles s'exprimaient :

MANON

Non, ma sœur, vous avez beau faire,
Je ne veux point céder mes droits.
Je suis votre aînée, cette fois,
Et je veux parler la première.

MIMI

Bons dieux, ma sœur, que vous faites la fière,
Pour avoir plus que moi treize ou quatorze mois!
Quand une fille prétend plaire,
Ce n'est pas là pour l'ordinaire
Ce qui lui donne plus de droits.

Et, dans la suite de sa réplique, la cadette ajoutait ces mots, où éclatait assez au jour la prédilection paternelle :

Si de l'âge sur moi vous avez l'avantage,
Un peu plus de beauté m'est donnée en partage.
Je n'ai pas moins que vous d'agrément et d'esprit,
Et Madame, à ce que l'on dit,
M'aime assurément davantage...

L'année suivante, les deux sœurs se montraient encore sur

(1) *Galerie historique*, etc., par Lemazurier.

(2) *La Pouplinière et la musique de chambre au XVIIIe siècle*, par Georges Cucuel. Dans la suite de ce récit, j'aurai à faire plus d'un emprunt à cette copieuse et consciencieuse étude.

la scène dans une autre pièce de leur père, *la Foire de Bezons*. Leur mère y jouait à côté d'elles, dans le rôle de Marianne. Mimi remplissait le rôle de Chonchette. Mais l'entrée officielle des jeunes filles dans la troupe eut lieu quatre ans plus tard, en 1699; Manon avait quinze ans et demi, et Mimi quatorze ans. Elles furent reçues le 13 janvier au Théâtre-Français, et elles débutaient le 7 mars (1). C'est grâce à l'appui du Dauphin que se fit cette admission précoce, et Dancourt, en dédiant au prince sa comédie des *Fées*, l'en remerciait publiquement :

... Tes faveurs ne me sont pas nouvelles,
Et ma jeune famille en ressent les effets.
A ce doux souvenir leurs mémoires fidèles
Le conserveront à jamais.

Malgré ces commencemens pareils, la carrière des deux sœurs devait être bien différente. Manon ne tint pas les promesses qu'avaient fait naître ses débuts. Dans les rôles qui lui furent confiés, elle ne fut ni bonne, ni mauvaise, mais médiocre, ce qui est pire. Elle ne connut ni échec ni succès, et, au bout de quelques années, à l'âge de dix-huit ans, elle se retira du théâtre pour épouser Guillaume de Fontaine, écuyer, qui exerçait l'état de commissaire de la marine (2). Elle n'aurait fait sans doute aucun bruit dans le monde sans sa liaison presque publique avec Samuel Bernard, le célèbre banquier du Roi, « le chevalier Bernard, » comme l'appellent ses contemporains. Sous le charme de sa beauté, le financier lui demeura fidèle, et lui donna le château de Passy (3), où elle mena une fastueuse existence. Manon mourut en 1740. Elle laissait cinq enfans, quatre filles et un fils, dont le père, disait-on, était Samuel Bernard. Toutes les quatre jolies, toutes les quatre galantes, les filles marquèrent plus ou moins en leur temps, et l'on trouve fréquemment leurs noms dans les chroniques du XVIIIe siècle. L'une d'elles épousa Claude Dupin, père de Dupin de Chenonceaux, qui fut l'aïeul de George Sand.

Mimi Dancourt eut une plus brillante destinée. Elle ressemblait physiquement à sa mère, avec qui elle joua souvent; elle l'égala par le talent, mais dans d'autres emplois, celui des amoureuses comiques, et surtout celui des soubrettes, où elle s'acquit

(1) Archives de la Comédie-Française.
(2) Le mariage fut célébré le 4 novembre 1702.
(3) L'acquisition eut lieu en 1720.

bientôt une grande réputation, et soutint la comparaison avec ses deux fameuses rivales, Mlle Beauval et Mlle Desmares. Elle avait parfois des audaces, comme le jour où, dans l'*Andrienne*, le chef-d'œuvre de Térence, elle s'avisa de substituer à la robe courte et bouffante de l'époque, une sorte de tunique étroite et drapée à l'antique, qui lui semblait, non sans raison, convenir mieux à son rôle. Cette innovation fit scandale.

Mimi Dancourt était dans tout l'éclat de sa beauté, de son talent et de sa renommée, lorsque, le 22 juin 1712, à l'âge de vingt-sept ans, elle épousa Samuel Boutinon, sieur des Hayes. Le duc d'Aumont, ambassadeur du Roi à Londres, ami des deux familles, négocia, dit-on, cette alliance (1). Certaines personnes en inférèrent qu'un aussi grand seigneur devait avoir de bonnes raisons pour s'occuper ainsi de l'avenir d'une jeune comédienne. Sans doute, la vérité est-elle beaucoup plus simple. Le fiancé, Samuel Boutinon, était le cousin germain de Mimi ; sa mère, comme je l'ai dit plus haut, était Judith Dancourt, la sœur de l'auteur dramatique. Né en 1660, il avait donc cinquante-deux ans au temps de son mariage, et il connaissait dès l'enfance celle à qui il donnait son nom et dont il subissait le charme.

Comme les Dancourt et les La Thorillière, les Boutinon étaient d'origine protestante. Le père de Samuel Boutinon, lieutenant général d'artillerie, mort en l'an 1667, avait élevé tous ses enfans dans la religion réformée ; et Samuel, s'étant vu refuser par le Roi la survivance promise de l'emploi paternel, avait quitté la France lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Il vécut tout d'abord en Suisse, puis en Danemark, où il prit du service dans un régiment de dragons. Il abjura enfin, pour revenir dans sa patrie, mais il demeura sans emploi jusqu'à la fin de ses jours. C'est pendant cette période qu'il s'éprit de sa belle cousine. Le mariage célébré, tous deux s'établirent à Paris, où Mimi continua sa carrière dramatique, pour le plus grand bonheur des habitués du Théâtre-Français, dont elle était l'idole. A la mort de Dancourt en 1725, elle hérita le château de Courcelles-le-Roi, et le ménage s'y installa, tout en gardant, à cause des nécessités du métier, un appartement à Paris, rue Saint-Louis-au-Marais. Ce fut seulement en 1728, quand la santé de Samuel Boutinon des Hayes donna de

(1) Journal du duc de Luynes.

sérieuses inquiétudes, que sa femme décida de prendre sa retraite. Elle fit ses adieux à la scène, le 31 mars de cette même année (1), et Samuel s'éteignit au mois d'août suivant (2).

Sur la vie privée de Mimi, pendant et après son mariage, les détails font défaut. Le couple semble avoir vécu en bonne intelligence, bourgeoisement et sans aventures. Ils fréquentaient assez assidûment le château de Passy, où Manon, — Mme de Fontaine, — menait grand train grâce à Samuel Bernard; et les enfans des deux ménages fraternisaient dans une intimité complète, sans que la vertueuse comédienne parût choquée de la liaison affichée par sa sœur. Cette tolérance paraît plus singulière, lorsque, dans sa correspondance avec son fils aîné, Charles-Louis Boutinon, connu sous le nom du chevalier d'Assay, on lit les édifians conseils qu'elle prodigue au jeune homme, alors en Italie (3). Elle meurt de peur qu'il ne s'égare, qu'il ne succombe aux tentations qui assiègent la jeunesse. Elle est surtout poursuivie par la crainte qu'il ne s'approche des sacremens trop légèrement, sans préparation suffisante : « Tranquillisez-vous, ma chère maman, lui répond gentiment son fils, sur la fréquentation des sacremens; j'en use avec modération. Il est vrai qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour s'en approcher dignement; mais l'on a ici (à Rome) des grâces que vous n'avez point en France. » L'ex-pensionnaire du Théâtre-Français, on n'en saurait douter, était tant soit peu janséniste.

Pour en finir avec Mimi Dancourt, — c'est toujours sous ce nom que la désignent ses contemporains, — disons qu'elle atteignit la plus extrême vieillesse. Elle avait toujours joui d'une santé merveilleuse : « Ma mère qui a soixante et tant d'années, écrira sa fille (4), est forte et n'a jamais eu seulement mal à la tête. » Elle ne mourut qu'en 1781 (5), en entrant dans sa quatre-vingt-seizième année. Tous ses enfans, depuis longtemps, l'avaient précédée dans la tombe.

SÉGUR.

(A suivre.)

(1) Archives du Théâtre-Français. Elle reçut, suivant l'usage, une pension de mille livres.

(2) Le 27 août 1728. Il fut inhumé à Courcelles.

(3) Archives du comte de Villeneuve-Guibert.

(4) Lettre de Mme de La Pouplinière au maréchal de Richelieu. Collection de l'auteur.

(5) Le 21 mars.

A LA SUITE

DU

GOUVERNEMENT SERBE

DE NICH A SAINT-JEAN DE MEDUA

20 OCTOBRE 1915 — 14 FÉVRIER 1916

II[1]

DE LA BIÉLOUKHA A SAINT-JEAN DE MEDUA

Quatre heures durant, nous suivons dans la neige des traces de pas indicatrices de la piste qui serpente le long de la montagne ; l'ascension est rapide ; bientôt nous dominons plusieurs des contreforts de la chaîne du Rojai ; pour trouver le col qui nous ouvrira l'accès de la vallée du Lim, nous devons atteindre le sommet du Tchakor. La vue y est merveilleuse; le soleil illumine toutes ces cimes neigeuses et fait miroiter de mille reflets d'argent les minces filets bleus qui, de toutes parts, coulent dans les vallées profondes. De ces eaux, les unes vont tomber dans la mer Adriatique, les autres iront, par des affluens du Danube, se perdre dans la Mer-Noire. Longtemps, nous nous oublions à contempler l'admirable panorama qui se développe devant nous. Dans la neige épaisse, puis à travers de grands bois de sapins, la descente est fatigante ; les lacets se succè-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916..

dent sans que l'on ait l'impression de se rapprocher du village de Vélika dont, à nos pieds, les maisons s'espacent sur une riante colline aux bords du Lim. Il semble que jamais on n'aura fini de descendre de ces hauteurs du Tchakor; enfin, après trois heures d'une marche épuisante, le *han* de Vélika est atteint. Les caravanes viennent se ranger sur une petite prairie que le soleil a séchée. Quelques couvertures sont jetées sur l'herbe; des boîtes de conserves sont ouvertes et, après cette dure étape, on jouit d'un repos bien gagné.

Nous arrêterons-nous à Vélika, où les autorités monténégrines mettent pour la nuit quelques chaumières à notre disposition? Continuerons-nous notre route pour arriver dans la soirée encore à Andriéwitza et y trouver un gîte plus confortable? On s'informe; les renseignemens obtenus concordent; le chemin est excellent; en quatre heures au plus, on sera à Andriéwitza. On se décide donc à refuser l'hospitalité des autorités de Vélika, et, oubliant les sept heures de marche faites depuis le départ de Biéloukha, on remonte à cheval.

Par ses villages nombreux, ses collines boisées, la fertile vallée du Lim nous charme, après les régions sauvages et désertes que nous venons de traverser. Rien, autour de nous, ne nous donne l'impression de la guerre, et pourtant l'ennemi est menaçant, car, dans le lointain, le canon se fait entendre. Mais la route s'allonge, le jour tombe; il y a quatre heures déjà que nous sommes à cheval, et Andriéwitza ne se montre pas encore. Le Lim, dont nous suivons le cours, s'engouffre dans une gorge resserrée entre deux montagnes boisées. La nuit nous surprend en pleine forêt. Notre caravane n'avance plus qu'à grand'peine. Le sentier raviné, coupé par de récentes pluies torrentielles, est devenu périlleux; dans le précipice, le Lim multiplie ses sinuosités, et après que nous avons enfin, pour la première fois, aperçu dans la nuit les lumières d'Andriéwitza, il nous faut encore faire d'interminables détours pour atteindre le pont qui nous permettra d'entrer dans la ville.

A huit heures du soir, après cette journée de treize heures de marche, dont sept à pied et six à cheval, nous arrivons à la modeste, mais très propre auberge, où les autorités monténégrines ont fait préparer nos chambres. Nous avons la surprise d'y trouver de réconfortantes provisions, que les ministres alliés de Cettigné ont eu l'amicale pensée d'envoyer avec leurs souhaits

de bienvenue à leurs collègues de Serbie, diplomates errans.

Pour nos bêtes, pour nos gens comme pour nous-mêmes, une journée de repos était nécessaire. Nous hésitons d'autant moins à la prendre que nous croyons être au bout de nos aventures. Les Autrichiens, dont, à Prizrend, on nous avait fait craindre l'avance, ne menaçaient pas encore de nous couper la route; il n'y avait donc aucune utilité à hâter notre départ. Nous savions d'ailleurs qu'une bonne chaussée reliait Andriéwitza à Podgoritza, et nous comptions pouvoir faire rapidement ce trajet en automobile. Mais cette journée de repos fut singulièrement troublée par les informations que vint nous apporter le gouverneur d'Andriéwitza : des inondations avaient, en plusieurs endroits, gravement endommagé la route que nous avions à suivre; tous les ponts avaient été emportés, les automobiles ne pouvaient plus circuler; nous devions donc continuer notre voyage à cheval, et le gouverneur nous engageait à partir d'urgence. Il avait neigé la nuit précédente sur les hauteurs; si une nouvelle chute de neige se produisait avant que nous eussions franchi le col du Trehvniak, nous risquions d'être bloqués. Sur son conseil, le prince Alexis Karageorgewitch, arrivé quelques heures avant nous, était parti précipitamment avec plusieurs groupes de réfugiés serbes; il regrettait que l'état de fatigue de nos chevaux ne nous permît pas d'en faire autant.

Le lendemain, au réveil, un silence étrange pèse sur la petite ville; aucun bruit ne s'entend. La neige étouffe tous les sons; depuis plusieurs heures, elle tombe à gros flocons, et déjà elle recouvre le sol d'une couche si profonde que l'on a peine à marcher. Silencieusement, dans l'obscurité, la caravane s'organise; chacun se demande avec inquiétude ce que sera l'étape si la neige continue ainsi. Le Trehvniak, dont il va falloir faire l'ascension, à 1 800 mètres, quelques mètres de moins que le Tchakor, sera-t-il accessible? On part, tout blanc déjà, et lentement on gagne la route qui, en serpentant, conduira au col. Les lacets, bien dessinés, sont encore visibles; mais bientôt, la neige, qui devient plus épaisse, les cache et recouvre les traces des caravanes qui nous précèdent. On cherche en hésitant le chemin; les bêtes se fatiguent, tombent, et, difficilement, se remettent sur pieds. Bien des chevaux tomberont qui ne pourront plus se relever, et leurs cadavres, mêlés à des cadavres de soldats et de réfugiés, jalonneront cette étape de l'exode.

Enfin nous atteignons, au sommet de la montagne, le col, étroit défilé entre deux monticules boisés. Le vent n'a amoncelé la neige que d'un côté du col; nous pouvons donc passer. Mais, à peine sommes-nous sur l'autre versant que la neige, tourbillonnant autour de nous, nous aveugle. Le froid nous glace; pendant cet instant de réelle souffrance, nous trouvons près d'un arbre, dont il mange l'écorce, un cheval noir abandonné. Cette vision émeut chacun de nous; on ne peut s'empêcher de demander ce qu'est devenu le voyageur dont la monture est ainsi perdue en pleine forêt, sous cette rafale de neige. Nous étions littéralement transis quand, par bonheur, un *han* se trouva sur le chemin. De toutes parts, le vent soufflait par les planches disjointes de l'unique et misérable pièce où nous nous serrions, mais le samovar bouillait et un verre de thé bien chaud nous rendit les forces nécessaires pour atteindre, après plusieurs heures de marche à travers la forêt, le *han* de Drendar. Deux heures plus tard, nous étions au grand *han* de Tsarévitch, notre gîte pour la nuit, gîte pittoresque, où les uns sur des lits de camp, les autres sur le plancher couvert de paille, les trois ministres d'Angleterre, d'Italie et de France s'étendaient avec leur personnel, tandis que s'abritaient dans d'autres *hans* voisins le ministre de Russie et le ministre des Affaires étrangères.

Il restait à nos caravanes deux étapes pour arriver à Podgoritza. En montant dans des carrioles attelées des petits chevaux russes que le Tsar avait depuis plusieurs mois envoyés au Monténégro pour servir au transport des vivres et des munitions, les quatre ministres alliés purent faire en quelques heures le trajet qui séparait le han de Tsarévitch de celui de Garantchichté; mais que de gués traversés, en manquant vingt fois de verser, que de secousses et de cahots endurés! Nos carrioles, pourtant, nous déposaient sains et saufs vers une heure de l'après-midi à Garantchichté-han, où nous attendaient des automobiles mis par le roi Nicolas à notre disposition. A cinq heures du soir, nous arrivions à Podgoritza.

Depuis huit jours, nous étions sans nouvelles du reste du monde; nous avions marché en ne songeant qu'à l'heure présente, ne sachant jamais où nous coucherions le soir; la caravane à surveiller, le repas à faire, le gîte à trouver, avaient été notre unique préoccupation. Nous nous efforcions dans ces

dures étapes de conserver notre bonne humeur, mais nous n'avions pas le temps de réfléchir au développement des événemens tragiques dont notre voyage n'était qu'un épisode ; nous marchions, nous échappions à l'ennemi, nous vivions, et c'en était assez. Une fois arrivés à Podgoritza, nous nous ressaisîmes ; nous eûmes hâte d'avoir des informations sur ce qui avait pu se passer depuis notre départ de Prizrend et de donner de nos nouvelles à ceux qui pensaient à nous sans se douter des difficultés que nous avions traversées.

De Cettigné, nous apprenons que le gouvernement serbe a quitté Prizrend depuis quatre jours et que le Prince héritier ainsi que M. Pachitch sont attendus d'un moment à l'autre à Scutari. Tout est donc fini ! Les armées serbes ont lutté en vain ; la retraite générale a été décidée ; le gouvernement est en fuite. Mais en quel état est l'armée ? Par où se retire-t-elle ? Où est le Roi ? Quels sont les projets du Régent et de son gouvernement ? Quelle est la situation des troupes alliées à Salonique ? Nous nous posons avec angoisse ces questions ; nous ne connaissons qu'un fait brutal : le désastre de la Serbie.

En attendant les instructions de nos gouvernemens, nous voyons arriver à Podgoritza les premiers groupes de réfugiés : députés et fonctionnaires serbes, médecins français, infirmières, missions sanitaires anglaises et russes, tout ce monde se retrouve dans les rues de la petite ville ; on se félicite d'être sain et sauf, on se raconte ses aventures, et c'est à qui aura le plus souffert en traversant les neiges du Tchakor et du Trehvniak. Mais tous ces réfugiés ne font que passer à Podgoritza ; ils ont hâte d'arriver à Scutari, à la mer.

Après avoir été à Cettigné remercier nos collègues et le roi Nicolas de l'accueil que nous avions trouvé depuis notre arrivée sur le territoire monténégrin, nous nous mettons à notre tour en route pour aller rejoindre le gouvernement serbe. Tandis que nos caravanes avec nos maigres bagages contournent le lac par Touzi, des automobiles nous conduisent à Plavnitza, d'où un petit bateau à vapeur nous amène à Scutari dans la soirée du 1er décembre.

*
* *

Le gouvernement serbe y était arrivé la veille. M. Pachitch et ses collègues avaient vaillamment supporté les fatigues de

leurs longues étapes à travers la montagne albanaise ; venus directement de Prizrend, par Lioumkoula, le pont du Vizir et la vallée du Drin Blanc, ils n'avaient mis que quatre jours pour faire ce dur voyage que le prince Alexandre, attendu le lendemain, parvint à faire, avec sa garde, en deux jours et demi, alors que pour l'accomplir, il ne fallut pas moins de onze journées aux officiers du grand quartier général : il est vrai que ces derniers escortaient la chaise à porteurs du vieux voïvode Poutnik. Mais si les ministres n'étaient pas trop abattus par leurs épreuves physiques, ils paraissaient en proie aux plus cruelles souffrances morales ; ils parlaient avec émotion des dernières heures qu'ils avaient vécues à Prizrend au milieu de la population en panique, de l'armée en retraite ; ils se rappelaient avec tristesse les manifestations de douleur auxquelles les officiers et les soldats s'étaient livrés quand ils avaient dû abandonner et détruire leurs canons, leurs armes, leurs convois et tout le matériel de guerre que les sentiers de la montagne albanaise se refusaient à laisser passer ; ils se demandaient ce qui resterait d'une armée qui, après avoir combattu sans un seul jour de repos pendant près de deux mois, avait à franchir en plein hiver une région montagneuse et sauvage où elle ne pourrait se ravitailler. Le Prince héritier et ses ministres s'attendaient à voir arriver leurs soldats dans le plus complet dénuement ; ils avaient hâte de les réconforter dans leur détresse.

Mais tout manquait au Gouvernement. Les approvisionnemens promis par la France et par l'Angleterre et sur lesquels ils avaient compté se trouvaient amoncelés sur les quais de Brindisi et, pour comble de malheur, ceux qui avaient été récemment débarqués à Saint-Jean de Médua étaient détruits par la flotte autrichienne au cours du bombardement du 5 décembre. Il y avait bien à Scutari même quelques ressources, mais les Albanais refusaient de s'en dessaisir, et les autorités monténégrines ne faisaient rien pour en faciliter l'acquisition aux Serbes. En l'absence du ministre de la Guerre, qui se trouvait à Salonique où il s'occupait d'achats et de fournitures, et en attendant l'état-major général, les ministres des Travaux publics, du Commerce et des Finances se constituaient en comité permanent de ravitaillement et, avec un dévouement et un courage auxquels on ne saurait trop rendre hommage,

s'efforçaient de prendre quelques dispositions pour recevoir les débris de l'armée.

La retraite s'opérait par trois voies différentes; la jonction avec les troupes alliées de Salonique étant devenue impossible par voie de terre, l'état-major général serbe n'avait pas trouvé à Prizrend d'autre moyen pour essayer de sauver l'armée que de la diriger vers la côte de l'Adriatique en la faisant passer par la montagne albanaise. Une armée marchait par Elbassan et Tyrana vers Durazzo où elle avait l'assurance de se ravitailler grâce aux envois des Alliés ; deux autres armées avaient Scutari pour but, l'une par la route qu'avaient suivie les ministres alliés, par Ipek, le Tchakor, Andriéwitza et Podgoritza, l'autre par celle qu'avait prise le Gouvernement. Cette dernière route était la plus difficile et la plus dangereuse; mais elle était la plus courte, car, dès le 3 décembre, nos détachemens d'aviateurs et d'automobilistes annonçaient en arrivant à Scutari qu'ils ne précédaient que de quelques heures les premières bandes serbes.

Les ministres attendaient anxieusement ces soldats en retraite. Le Prince héritier, pourtant, n'avait pas perdu courage; se déclarant prêt à lutter jusqu'à la dernière extrémité pour la cause que les Alliés défendaient avec la Serbie, il conservait l'espoir que les soldats qui le suivaient à Scutari partageraient sa volonté de tout faire pour reconquérir le sol national. En présence d'un si grand désastre, cette fermeté calme et réfléchie méritait l'admiration. On vivait, en effet, en pleine débâcle.

Sous l'impression de la défaite, de la retraite, de la poursuite par l'ennemi, de la traversée de la montagne albanaise, ayant tout perdu, mais ayant sauvé leur vie, officiers, soldats, civils, n'avaient plus qu'une idée, partir, se réfugier dans des pays où ils trouveraient le repos, la sécurité; et sans même savoir comment ils quitteraient Scutari, ils encombraient les consulats pour faire viser leur passeport pour la Suisse, pour l'Italie, pour la France. Au prix de mille souffrances, ils étaient arrivés à la mer qu'ils s'étaient représentée comme le salut; ils se figuraient qu'ils allaient pouvoir s'embarquer; une sorte de folie s'empara d'eux quand ils se rendirent compte que la mer n'était pas libre; qu'il n'y avait pas de bateau à Saint-Jean de Médua et qu'il était impossible de prévoir quand il en viendrait. L'obsession du bateau poussait les uns à continuer leur marche jusqu'à Durazzo et même jusqu'à Val-

lona dans l'espoir d'y trouver une occasion de s'embarquer pour l'Italie, les autres à courir vers Saint-Jean de Médua. Là, malgré tous les conseils qui leur étaient donnés, ils s'installaient sur la plage ou dans les villages environnans, attendant l'apparition du bateau sauveur; du matin au soir, des milliers de réfugiés se pressaient sur le rivage sans vouloir comprendre que si des contre-torpilleurs alliés réussissaient, en trompant la surveillance des croisières autrichiennes, à convoyer un transport de vivres jusqu'à Médua, ce petit bâtiment, en repartant, ne pourrait prendre à son bord que quelques centaines d'entre eux.

Parmi les soldats qui affluaient à Scutari, les premiers arrivés n'avaient pas trop souffert, ayant été assez bien traités par la population albanaise qui n'avait pas encore compris l'étendue du désastre de la Serbie. Mais les provisions des villageois s'étant rapidement épuisées, les soldats n'avaient plus rien trouvé sur leur chemin et, en voyant quelques-uns vendre leur fusil pour un morceau de pain, les Albanais s'étaient rendu compte qu'ils n'avaient plus rien à craindre de leurs vainqueurs; de loin d'abord et par traîtrise, puis ouvertement, soldats et réfugiés avaient été attaqués et aux tourmens de la faim et du froid, aux fatigues de la route, était encore venue s'ajouter l'inquiétude des embuscades albanaises.

Épuisés, les soldats entraient à Scutari, isolément, par petits groupes, par bandes compactes, cavaliers et fantassins pêle-mêle; parfois, un détachement conservait son allure militaire; mais nombreux étaient les hommes qui n'avaient plus d'armes. Tous paraissaient à bout de forces; véritables cadavres ambulans, ils avançaient péniblement, maigres, hâves, l'air morne, le teint terreux, l'œil éteint. Leur lamentable défilé continua pendant des journées entières sous la pluie, dans la boue. Aucune plainte ne sortait des lèvres de ces hommes qui venaient de tant souffrir; comme poussés par la fatalité, ils marchaient silencieusement; parfois, pourtant, on les entendait dire *lleba, (du pain)*; c'était le seul mot qu'ils eussent la force de prononcer. Depuis plusieurs jours, la plupart n'avaient rien mangé; et dans les cantonnemens où on les rassemblait aux environs de la ville sans un abri suffisant pour se protéger contre la pluie, la neige et le froid, le Gouvernement n'avait à leur donner qu'une maigre ration de pain.

Désespérés, les ministres suppliaient les Alliés de tout faire

pour hâter l'expédition et le débarquement à Saint-Jean de Médua des vivres accumulés à Brindisi. De jour en jour, en effet, s'épuisaient les ressources que le Gouvernement avait, malgré la crise monétaire provoquée par la dépréciation du *perper* monténégrin et du *dinar* serbe, réussi à se procurer sur place. D'autre part, le fourrage faisant défaut, les chevaux mouraient par centaines; leurs cadavres jonchaient les rues, encombraient les abords des camps. Déjà quelques cas de maladies graves étaient signalés, et, dans les conditions sanitaires défavorables où se trouvait l'armée, on pouvait craindre que les épidémies les plus redoutables ne se propageassent.

La situation devenait critique. Le 15 décembre, la ration du soldat était réduite; le 16, elle subissait une nouvelle diminution; le 17, au matin, l'Intendance ne pouvait plus donner qu'un tiers de la ration habituelle et, pour le lendemain, il ne lui restait pour ainsi dire plus rien à distribuer.

L'angoisse de la famine étreignait le Gouvernement. Quarante-six cadavres de soldats morts de faim avaient été relevés dans la nuit du 16 au 17. M. Pachitch ne pouvait dissimuler aux ministres alliés la gravité de la situation. L'armée avait tout supporté jusqu'ici; à quelles extrémités ne se laisserait-elle pas entraîner, si elle se croyait condamnée à mourir de faim? Ne serait-elle pas alors en droit de reprocher au Gouvernement de l'avoir amenée à Scutari sans avoir rien préparé pour la recevoir? Consciens de leur responsabilité, M. Pachitch et ses collègues croyaient aux pires éventualités. Réunis en permanence dans le bâtiment de la municipalité dont ils avaient, depuis leur arrivée à Scutari, fait le siège du Gouvernement, ils reconnaissaient leur impuissance et, résignés à leur sort, ils attendaient les événemens. Une fois de plus, le ministre des Travaux publics, président du Comité de ravitaillement, venait de faire connaître l'état des choses à ses collègues quand, dans le silence impressionnant qui avait suivi cet exposé, le prince Alexandre entra dans la salle du Conseil. C'était le jour anniversaire de sa fête; quelque tragiques que fussent les circonstances, les ministres ne pouvaient se dispenser de présenter au Régent leurs félicitations et leurs souhaits. Ils le firent et se turent, oppressés par la détresse de l'armée. Voulant rompre un silence qui devenait pénible, le Régent leur demanda de reprendre leur délibération. M. Drachkovitch refit alors son

douloureux exposé. Le Régent l'écouta, puis tomba dans une sombre rêverie, après avoir un instant regardé ses ministres. Ceux-ci auraient voulu trouver quelques paroles réconfortantes à dire à leur jeune prince; du regard, mutuellement, ils s'encourageaient à parler, mais ils restaient muets. Le spectre de la faim planait au-dessus d'eux. Les minutes passaient; le silence durait. Enfin, dans un effort, le Prince se leva et, sans qu'un mot fût prononcé, il sortit en saluant ses ministres qui retombèrent dans leurs fauteuils autour de la table du Conseil.

Plongés dans leurs réflexions, ils restent là accablés, mais un télégramme est apporté au président du Conseil; d'un geste indifférent, il le prend, il le lit et soudain, son visage s'éclaire; l'armée était sauvée! Un transport venait d'arriver à Saint-Jean de Médua; il apportait de Brindisi du pain de guerre, de la farine, du fourrage et une somme de deux millions de *dinars* en petite monnaie qui permettrait d'acheter sur place quelques vivres. C'était le salut, et il venait de la France.

Avec quelle émotion le prince Alexandre témoignait sa reconnaissance envers le gouvernement de la République, quand, vers la fin de la journée, j'allai lui porter mes félicitations à l'occasion de son anniversaire : « Ah! monsieur Boppe, s'écria-t-il en me voyant, quel cadeau la France m'a envoyé aujourd'hui pour ma fête; elle ne pouvait m'en faire un plus beau ni qui me rendît plus heureux!... » Et il dit l'angoisse dans laquelle il avait vécu tous ces derniers jours à la pensée que ses soldats étaient sur le point de mourir de faim... « Si, ce matin, vous aviez vu mes ministres! quelle figure ils faisaient quand, je suis entré dans la salle du Conseil!... » Mais la Providence avait permis qu'au moment où la situation était désespérée, ces vivres de France arrivassent. Heure par heure, le prince se faisait tenir au courant de leur déchargement; il avait l'assurance que l'opération serait terminée avant la nuit; des centaines d'hommes y travaillaient; rapidement tout était mis hors de la portée des canons de la flotte autrichienne, et des dispositions étaient prises pour que, dès le lendemain, une partie de la cargaison parvînt à Scutari.

Les ministres n'en restaient pas moins inquiets; car les quelques centaines de tonnes de vivres débarquées de la *Ville-de-Brindisi* n'assuraient que pour cinq ou six jours la subsistance de l'armée: la famine était donc toujours menaçante et il

était indispensable que de nouveaux transports arrivassent sans retard à Médua. Mais, de sa base de Cattaro, la flotte austro-hongroise guettait les mouvemens des navires alliés et faisait de chaque expédition de vivres vers Saint-Jean de Médua une véritable opération de guerre, car il ne suffisait pas de convoyer le transport, il fallait encore assurer sa protection pendant le déchargement. Le coup de main tenté le 17 décembre, sur l'insistance du gouvernement de la République, avait réussi; une nouvelle expédition aurait-elle le même succès ? Les risques étaient, en tout cas, si grands que le gouvernement serbe ne pouvait pas compter que son armée pût être ravitaillée d'une façon régulière au moyen d'un port d'un accès si dangereux. Et pourtant, chaque jour, affamés, de nouveaux soldats entraient à Scutari. Les attachés militaires, les médecins étrangers détachés à l'armée, s'en étonnaient. Il leur avait semblé qu'une quarantaine de mille hommes seraient à grand'peine sauvés du désastre; on en comptait 60 000, 70 000, 80 000 et sans cesse l'effectif augmentait, à la satisfaction des ministres serbes qui, connaissant le caractère de leurs compatriotes, nous disaient : « Ils viendront en plus grand nombre que vous ne vous y attendez. Avant d'être soldats, ce sont des paysans; ils savent les difficultés que rencontre une troupe nombreuse en hiver dans la montagne; ils vont donc par petits groupes; ils prennent des chemins différens; ils mettront du temps pour arriver, mais ils arriveront. Il en est qui, découragés, s'arrêteront en route et voudront rentrer chez eux, mais quand ils apprendront que le Gouvernement s'est reformé à Scutari, ils viendront... »

Dans ce troupeau humain il n'y avait plus ni ordre, ni discipline. Certains officiers craignaient que la Serbie ne fût irrémédiablement battue; ils se refusaient à croire qu'elle pût continuer la lutte et considéraient presque leur tâche comme terminée, tandis que des agens à la solde de l'Autriche parcouraient les cantonnemens, excitaient les soldats à abandonner un gouvernement qui les avait conduits à la ruine, et, en vantant les bienfaits de l'administration autrichienne en Serbie, cherchaient à les amener à rentrer dans leurs foyers où leurs familles les attendaient.

Sous l'énergique impulsion du Régent, les ministres, réconfortés d'ailleurs par les encouragemens qui leur venaient de la Quadruple Entente, s'efforçaient de reprendre l'armée en main.

Un congé était accordé au vieux voïvode Poutnik; la réorganisation de l'état-major général était préparée; mais, pour que des mesures utiles pussent être prises, il fallait la présence du ministre de la Guerre. Le titulaire de ce portefeuille séjournant à Salonique, un successeur dut lui être donné par le Cabinet. Ce fut le colonel Terzitch. Le nouveau ministre de la Guerre jouissait dans l'armée comme parmi le peuple d'une grande autorité; on l'estimait pour son honnêteté, son esprit de décision et pour les réelles qualités de commandement dont il avait fait preuve à la tête de la division de Choumadia. Le colonel Terzitch avait été personnellement désigné par le Régent au choix de ses ministres et aucune nomination ne pouvait être plus heureuse au moment où arrivait en Albanie le général de Mondesir avec l'importante mission militaire que le gouvernement de la République avait tenu à mettre à la disposition du gouvernement serbe pour la réorganisation de son armée.

En raison de l'impossibilité d'assurer d'une façon régulière le ravitaillement par Saint-Jean de Médua, cette réorganisation ne pouvait se faire dans la région de Scutari. Après d'assez longues hésitations, le Régent, l'état-major général et le Gouvernement reconnurent la nécessité du transport de l'armée sur un terrain plus favorable. Une fois ce parti pris, ils s'en rapportèrent entièrement aux Alliés pour le choix de la région et pour la préparation de toutes les mesures qu'entraînerait l'évacuation, le départ de l'armée devant être accompagné du départ du Gouvernement et de celui des nombreux fonctionnaires et des milliers de réfugiés qui avaient suivi le Gouvernement dans sa retraite. La Serbie remettait ainsi son sort entre les mains des Alliés, elle les suppliait seulement de prendre de rapides décisions.

La situation devenait en effet difficile à Scutari ; les autorités monténégrines s'accommodaient mal de la présence des Serbes à l'égard desquels les Albanais, excités par des agens autrichiens, témoignaient les plus mauvaises dispositions ; les Bulgares d'autre part avançaient sur Elbassan et menaçaient la vallée du Mati. De Durazzo, Essad pacha avertissait le Gouvernement des risques qu'il courait à Scutari ; il l'engageait à se retirer auprès de lui pendant que les communications étaient encore libres, car il craignait, si les Italiens ne venaient pas promptement à son secours, d'être obligé d'évacuer Durazzo.

Les Alliés se concertaient; sans que le lieu de la réorganisation fût choisi, le principe de l'évacuation était arrêté, mais les Serbes se préoccupaient des conditions dans lesquelles l'opération se ferait : ils hésitaient à laisser diriger par la voie de terre sur Durazzo et Vallona leur armée trop fatiguée pour faire à pied un si long voyage; ils craignaient qu'il ne mourût en route un grand nombre de leurs soldats; ils se demandaient d'ailleurs si, avant que les dernières troupes n'y fussent parvenues, Durazzo ne serait pas tombée entre les mains des Austro-Bulgares. Aussi le Gouvernement insistait-il de la manière la plus pressante pour que l'évacuation se fît par Saint-Jean de Médua et non par Durazzo et Vallona.

Tandis que les gouvernemens délibéraient, la situation à Scutari s'aggravait. Dans la ville, bombardée chaque jour par des avions autrichiens, l'existence était devenue de plus en plus difficile; les réfugiés, qui parvenaient à grand'peine à se nourrir, s'inquiétaient de l'attitude des Albanais, de l'avance des Autrichiens et des Bulgares; ils assiégeaient en foule les ministères serbes, les légations et les consulats, réclamant un moyen pour quitter Scutari et, malgré les détails navrans qui parvenaient de Saint-Jean de Médua sur les souffrances de ceux qui campaient sur le rivage en attendant vainement un bateau, chaque jour augmentait le nombre de ces malheureux. Il régnait une véritable fièvre de départ, dont les étrangers étaient atteints aussi bien que les Serbes; les dispositions que l'on voyait prendre en prévision de l'évacuation de l'armée et du transfert à l'étranger du Gouvernement contribuaient encore à augmenter l'énervement général. Plus heureux que les Serbes, les étrangers partirent les premiers.

Le 25 décembre, avec tous les Français de Serbie réfugiés à Scutari, le personnel de nos diverses missions militaires pouvait prendre place à bord d'un petit transport, la *Ville-de-Bari*, qui avait apporté des vivres à Saint-Jean de Médua; les missions sanitaires anglaise et russe avaient réussi à s'embarquer quelques jours auparavant.

Il ne restait plus avec le gouvernement serbe que les quatre ministres alliés et ceux de leurs collaborateurs qui, depuis le 20 octobre, partageaient avec une inlassable bonne humeur et le plus exemplaire dévouement les vicissitudes de leur vie errante. Ils pouvaient se demander quel allait être leur sort.

Des informations sûres représentaient les Autrichiens comme décidés à marcher sur Sculari ; on pensait qu'ils ne trouveraient pas de résistance au Monténégro ; il devenait évident que l'armée risquait d'être encerclée, si elle n'était pas rapidement évacuée. Le Gouvernement ne cessait de mettre les représentans alliés en garde contre cette éventualité. Quoi qu'il arrivât, le prince Alexandre déclarait qu'il était décidé à rester au milieu de ses soldats ; les ministres ne pouvaient qu'imiter le Régent. Les Serbes combattraient, s'ils y étaient obligés, mais, comme ils n'avaient plus de munitions, et que les armes leur faisaient presque complètement défaut, cette suprême lutte ne pouvait aboutir qu'à un désastre, à une capitulation.

Tout en craignant d'être bientôt réduit à cette extrémité, le Gouvernement continuait à préparer l'évacuation de l'armée, faisant cantonner le plus grand nombre de ses troupes autour d'Alessio pour les mettre plus à portée du ravitaillement.

Mais la décision tant attendue arrivait enfin. Sur l'initiative du gouvernement de la République, les Alliés avaient décidé que l'armée serait conduite à Bizerte et embarquée à Saint-Jean de Médua en même temps qu'à Durazzo et à Vallona. Un premier départ de quelques centaines d'hommes se faisait à Médua. L'armée serbe allait donc être sauvée, et, cette fois encore, le salut lui venait de la France.

A la nouvelle que l'évacuation était commencée, la joie la plus vive se manifesta parmi les soldats ; ils avaient au début montré une certaine répugnance à l'idée d'être transportés au delà des mers ; maintenant, ils témoignaient leur satisfaction d'aller en Tunisie, d'où ils se voyaient déjà revenus au bout de quelques mois pour reconquérir le sol national. Rassuré sur le sort de l'armée, le Gouvernement pouvait penser à son propre départ. Des dispositions étaient prises pour l'accueillir à Aix en Provence et pour hospitaliser en Corse et dans diverses régions de la France les députés, les fonctionnaires et les réfugiés.

Mais les événemens marchaient ; du Monténégro, des nouvelles pessimistes arrivaient ; les Autrichiens s'étaient emparés du mont Lovtchen, ils avaient engagé des pourparlers de paix. Scutari était menacé ; les Serbes se trouvaient en danger ; il n'y avait plus un instant à perdre pour évacuer l'armée. L'opération pourtant se faisait avec une lenteur inquiétante ; le Gouvernement ne savait même plus si ses troupes étaient conduites à

Bizerte ou, comme certaines informations le lui faisaient croire, à Corfou. Les communications télégraphiques étaient en effet interrompues et la difficulté de se tenir en contact avec les Cabinets alliés aggravait encore la situation. Il n'était plus possible de rester plus longtemps à Scutari ; on y attendait d'ailleurs d'un instant à l'autre le roi Nicolas et le corps diplomatique accrédité auprès de lui qui fuyaient devant l'Autrichien ; l'armée serbe et la foule des réfugiés étaient à la merci d'un coup de main de l'ennemi ; il fallait à tout prix précipiter l'évacuation ; dans l'intérêt de la cause serbe, le Gouvernement et le Régent étaient dans la nécessité de se rapprocher des Cabinets alliés.

Le 13 janvier, à onze heures du matin, M. Pachitch nous annonçait qu'en raison de la situation créée par la capitulation du Monténégro, le Gouvernement avait décidé de quitter dès le lendemain matin Scutari et de nous emmener avec lui à Saint-Jean de Médua, où nous serions dans la soirée prêts à nous embarquer sur le bâtiment qu'il nous priait de demander d'urgence à nos gouvernemens. Où le Gouvernement irait-il ensuite? M. Pachitch l'ignorait; il ne pouvait en effet indiquer la ville où il transférerait le siège du Gouvernement avant d'avoir appris avec précision dans quelle région les Alliés faisaient la réorganisation de l'armée.

Depuis plusieurs jours le ministre d'Italie avait reçu de son gouvernement l'autorisation de télégraphier directement au duc des Abruzzes, commandant en chef l'armée navale de l'Adriatique, s'il avait besoin d'un bâtiment de guerre. Le baron Squitti ne doutait donc pas que le bateau demandé par M. Pachitch n'arrivât en temps utile, à condition toutefois que le télégramme qu'il allait envoyer parvînt à sa destination. Le poste de T. S. F. du consulat général d'Italie, qui était le seul moyen dont nous disposions pour télégraphier, n'avait pu fonctionner depuis vingt-quatre heures, les stations de Tarente, de Bari et de Brindisi n'ayant répondu à aucun de ses appels; serait-on plus heureux aujourd'hui? Après deux heures d'essais infructueux, le télégramme fut enfin expédié. M. Pachitch en était aussitôt informé et il ne restait plus qu'à faire ses préparatifs de départ.

Nous étant toujours attendus à quitter Scutari précipitamment, chacun de nous avait des chevaux à sa disposition. Quoique Saint-Jean de Médua ne fût qu'à dix ou onze heures de marche,

on s'organisa comme pour un long voyage. Nous partions en effet le lendemain pour Médua et nous avions l'espoir de nous y embarquer le soir même si nous trouvions un bateau; dans le cas contraire, nous devrions, ainsi que les ministres serbes, retourner à Alessio pour y coucher et y rester jusqu'à ce que l'embarquement fût possible. Si l'avance des Autrichiens nous mettait en danger avant que nous fussions parvenus à nous embarquer, notre seule ressource serait d'aller à cheval jusqu'à Durazzo, et peut-être même jusqu'à Vallona. Il était donc prudent de préparer nos caravanes en vue de cette éventualité.

Jamais, depuis le début de l'exode, nous ne nous étions trouvés devant un tel inconnu; nous marchions à l'aventure.

Une fois encore, il nous fallait détruire ce qu'il restait de nos papiers et de nos chiffres.

Le 14 janvier, dès trois heures du matin, la caravane se préparait sous la surveillance de M. Briot, notre hôte dévoué; à six heures, tout était prêt; la caravane du ministre d'Angleterre passait devant notre porte; nous la suivons. Il faisait encore nuit; les rues étaient silencieuses, désertes, le bazar endormi. Dans la lumière naissante, nous longeons la forteresse; nous sommes déjà assez loin dans la campagne quand le jour est complètement levé. La route est sèche, facile; elle est très animée : des groupes, des cavaliers isolés, des piétons en grand nombre se hâtent vers Alessio et Saint-Jean de Médua. Des détachemens de cavalerie dirigés sur Durazzo nous dépassent. La plaine entre la Bojana et le Drin est monotone; le ciel est gris; les villages, rares, paraissent abandonnés; une impression générale de tristesse plane sur la région. Des vols de corbeaux tachent de noir l'horizon. Les cadavres de chevaux que, dès la sortie de Scutari nous avions fréquemment trouvés sur notre chemin, se montrent plus nombreux; par endroits, il y en a cinq, six, dix étendus les uns à côté des autres. Enlizés dans la boue, maintenant séchée, ils gonflent la route qui en est comme pavée; de ces bouffissures se dégage une odeur qui effraye nos chevaux; ils s'arrêtent; il faut un effort pour les amener à marcher sur ces cadavres. Le charnier à travers lequel nous cheminons s'accroît sous nos yeux : épuisé, le cheval d'un soldat ou d'un réfugié ralentit sa marche et tombe; aussitôt l'homme défait la charge, prend sur lui ce qu'il peut porter, abandonne le reste sur le sol ou le jette sur un char, s'il en vient à passer

un en ce moment et, sans un regard sur la bête qu'il abandonne, il continue sa marche vers la mer. Un instant le cheval reste couché, puis, comme dans un mouvement de lassitude et de désespoir, il se jette sur le côté et, quand on passe auprès de lui, on le voit la tête étendue sur le sol, l'œil éteint, la bouche haletante. Il meurt et, quelques mètres plus loin, un autre meurt comme lui. Ceux qui nous ont suivis sur cette route d'épouvante ont vu des hommes mourir. Cette tristesse nous a été épargnée, mais bien des vivans ne valaient guère mieux que des morts parmi les soldats des cantonnemens d'Alessio.

Vers une heure de l'après-midi, nous faisons une courte halte à Kakarich dans la chaumière où le colonel Givanovitch a installé l'état-major de sa division. Là, nous apprenons que le Gouvernement a passé il y a peu de temps. Partis à trois heures du matin de Scutari, M. Pachitch et ses collègues avaient l'intention de s'arrêter à Alessio; mais, la nouvelle s'étant répandue qu'un bateau était arrivé dans la matinée à Saint-Jean de Médua, ils s'étaient décidés à aller directement jusqu'à la mer, car ils supposaient que le bateau signalé était celui que le Gouvernement et les ministres alliés attendaient pour s'embarquer.

A partir de Kakarich, la route devient mauvaise; des fondrières ralentissent notre marche, et ce n'est que tard dans l'après-midi que nous apercevons de l'autre côté du Drin la forteresse d'Alessio. A quelques centaines de mètres du pont d'Alessio, nous rencontrons le médecin-major Blanc; il nous confirme que la *Ville-de-Bari* chargée de pain de guerre et de farine est arrivée dans la matinée à Saint-Jean de Medua et qu'elle doit repartir dans la soirée avec des soldats; le docteur suppose que les contre-torpilleurs italiens qui escortent ce petit transport sont destinés à embarquer le gouvernement serbe et le corps diplomatique; ce dont il est sûr, en tout cas, c'est du départ des 1 200 soldats dont il vient de passer la visite; il les a vus quitter Alessio et se mettre en route en chantant; il pense qu'ils sont maintenant en train de monter sur le bateau qui les conduit vers le salut.

Il n'y avait pas une minute à perdre ; un bateau était à Médua; il fallait aussitôt que possible arriver à la mer; la caravane se hâte. La fatigue avait déjà commencé à se faire sentir ; la pensée du bateau sur la rade nous rend des forces; on presse les chevaux; mais la route tourne autour de la baie et

s'allonge interminable ; bientôt d'ailleurs elle est si encombrée que nous n'avançons plus qu'avec difficulté; il faut lutter pour se frayer un passage à travers le lent et continu défilé de chars à bœufs, de voitures et de convois de chevaux ou d'ânes portant les milliers de caisses de biscuits et les sacs de farine hâtivement débarqués de la *Ville-de-Bari* et dirigés vers les cantonnemens des troupes serbes. Mais voici qu'aux convois se mêlent des soldats ; ils marchent, ils marchent en file ininterrompue ; ils ont la tête basse, la mine farouche ; leurs officiers en nous croisant nous regardent d'un air sombre ; que se passe-t-il dans ces cerveaux ? Nous ne devions le savoir qu'en arrivant à Médua : ces malheureux refaisaient dans un morne silence le chemin qu'ils avaient, dans la matinée, fait si gaiement en chantant; ils avaient vu le bateau sauveur; déjà ils étaient rangés sur la rive prêts pour l'embarquement, quand un contre-ordre était venu; ce n'était plus des soldats serbes que devait prendre à son bord la *Ville-de-Bari*, mais M. Pachitch, ses ministres, quelques députés avec leur famille et le corps diplomatique. Quelle ne dut pas être la déception de ces hommes! et comme on comprend la tristesse qu'avait pour eux l'étape du retour vers ces cantonnemens de misère qu'ils avaient cru avoir abandonnés pour toujours!

L'embarquement de l'armée devait commencer dès le lendemain. En moins de cinq semaines, elle devait être tout entière transportée à Corfou, sans un seul accident, grâce à l'activité de la flotte des Alliés et particulièrement au zèle incomparable de la marine française.

Longtemps nous marchâmes sous le regard de ces soldats, obsédante vision dont le souvenir fait mal. Mais la nuit était venue; à l'approche de la mer, nous sentions le vent se lever, bientôt il souffla en tempête; nous traversions un véritable grain de neige fondue, de pluie glaciale ; sous cette rafale les chevaux hésitaient ; nous avancions avec peine et dans l'obscurité, nous ne pouvions plus suivre nos gendarmes. Il fallait à chaque instant s'interpeller, s'appeler, pour s'assurer que la caravane était au complet. Subitement dans cette pluie sinistre, des lumières pointent de tous côtés. Assez près de nous sur la gauche, les feux d'un bateau ; de la terre on échangeait avec lui des signaux lumineux ; nous étions donc enfin à Saint-Jean de Médua dont nous ne distinguions pas encore les quelques

maisons. Mais les lumières qui nous entouraient nous indiquaient bien que nous nous trouvions sur cette plage funeste; leur faible éclat provenait de ces foyers autour desquels se serraient, tremblans de fièvre, les réfugiés, vieillards, femmes et enfans, qui depuis des semaines attendaient, sans abri, un bateau chaque jour promis. Nous passons, pleins de pitié, à travers ces groupes, nous guidant sur les fenêtres éclairées qui annoncent les bâtimens de la douane et du commandant du port de Médua. Mais un obstacle se dresse devant nous dans la nuit; c'est la foule des réfugiés qui se presse aux environs du point d'embarquement, cohue sans nom, hauts fonctionnaires, officiers, députés, s'efforçant de se pousser dans l'espoir d'être l'un des élus qui seront autorisés à prendre, avec le Gouvernement, passage sur la *Ville-de-Bari*.

La caravane réussit à franchir cette muraille humaine, et tandis que le lieutenant Hassan Sirdari met nos bagages à l'abri, nous gagnons la douane.

Une échelle plutôt qu'un escalier conduit au premier étage de cette baraque secouée par la tempête. Sur un étroit couloir où s'entassent, à l'abri de la pluie, ministres serbes et secrétaires de légation, trois petites portes donnent accès à de misérables pièces. Dans l'une, qui sert de bureau à la station de radio-télégraphie italienne, le ministre d'Italie s'est réfugié. L'amiral Trowbridge fait les honneurs de l'autre, recevant avec son flegmatique sourire les ministres serbes, les représentans alliés qui successivement arrivent, épuisés, glacés par les misères dont ils ont été les témoins et sans doute aussi un peu inquiets du sort qui les attend. S'embarqueront-ils réellement dans la soirée ou devront-ils passer à Saint-Jean de Médua, et dans quelles conditions, une nuit et peut-être la journée suivante? D'un mot l'amiral rassure son monde : « Le bateau partira ce soir, les ordres de l'amirauté italienne, parvenus dans la journée, par T. S. F. sont formels; mais il faudra attendre le moment propice, » et tout en donnant des instructions à ses officiers, tout en lisant les télégrammes qu'il ne cesse de recevoir, il réconforte l'un d'un verre de wisky, l'autre d'une tasse de thé. Mais la troisième pièce restait fermée. L'amiral m'y fait pénétrer avec mon collègue d'Angleterre, et, spectacle inoubliable de détresse, nous voyons accoudé sur la table de bois blanc, plongé dans ses réflexions, M. Pachitch.

Cet homme, si maître de soi, que les vicissitudes les plus diverses ont toujours trouvé ferme et droit, ne peut dominer l'émotion qui l'étreint. Il va quitter la terre serbe, emmener à l'étranger le Gouvernement, l'armée... Ses souffrances morales donnent à son masque sévère, à sa longue barbe blanche, un aspect tragique. Un instant, nous restons silencieux devant cette douleur ; mais notre entrée a fait sortir le président du Conseil de son rêve ; d'une voix éteinte, il dit ses tristesses, son angoisse devant la gravité du moment, ses appréhensions pour l'avenir : « C'est l'image de la Serbie qui va s'embarquer, » répète-t-il ; mais peu à peu les ministres serbes, abattus, déprimés, désemparés, viennent se grouper autour de M. Pachitch comme s'ils cherchaient un appui, un réconfort. L'un d'eux, en entrant, tombe frappé par tant d'émotions; on couche le malade sur le petit lit de fer qui servait de siège à quelques-uns de ses collègues ; des soins le raniment bientôt, et l'inquiétude que cet accident avait fait naître disparaît heureusement.

Maintenant la petite pièce est comble, mais aussi pleine de silence. Nous laissons M. Pachitch et ses ministres à leurs pensées. Il est huit heures. L'amiral, qui s'est retiré dans la petite maison où il s'est établi près de la douane, a l'attention d'inviter le président du Conseil et les quatre ministres alliés à partager son dîner. M. Pachitch remercie ; il n'a pas faim. Mes trois collègues se rendent avec moi à l'invitation ; le vent souffle toujours avec rage ; la pluie glaciale coupe nos visages ; il faut que de vigoureux matelots nous soutiennent pour nous faire escalader dans l'obscurité les quelques rochers sur lesquels est accrochée la baraque de l'amiral. Réconfortant dîner! on oublie un instant les fatigues et les émotions de la journée et, tout en mangeant, on écoute les récits de l'amiral. Il dit comment la *Ville-de-Bari* et la *Ville-de-Brindisi* sont arrivées, il y a huit jours, avec leur chargement de farine et le pain de guerre pour les Serbes et les Monténégrins, et comment, en entrant dans le port, la *Ville-de-Brindisi*, ayant touché une mine, a sauté et sombré en quelques minutes. On voit encore ses mâts émerger au-dessus de l'eau dans le port, devenu, depuis les attaques de la flotte autrichienne, un véritable cimetière de navires. La *Ville-de-Brindisi* avait de nombreux passagers : infirmières américaines, volontaires monténégrins arrivant d'Amérique; beaucoup disparurent avec le bateau, d'autres se

jetèrent à l'eau ; parmi ces derniers se trouvait mon voisin de table, aide de camp de l'amiral, qui revenait de Brindisi. Il nagea longtemps, presque nu, et réussit à se maintenir jusqu'au moment où il fut repêché. Avec d'autres naufragés, vivans ou morts, il fut apporté dans la petite pièce qui nous sert maintenant de salle à manger. L'amiral, aidé de quelques hommes de cœur, frottait, frictionnait ces corps, dont la plupart restaient inanimés. Il fallait de l'alcool. Quelqu'un se souvint qu'une caisse d'eau-de-vie, destinée à quelque ambulance russe, traînait sur la rive. Vite on la cherche, on la défonce, et on frictionne avec plus de succès les malheureux rescapés. Cette eau-de-vie sauva bien des naufragés ; c'est à elle que mon voisin dut la vie. Toute la caisse y passa, moins une bouteille. « Vous la videz en ce moment, » ajouta l'amiral, en remplissant de nouveau nos verres.

Le vent continuait à hurler au dehors ; de temps en temps, un officier entrait ; il rendait compte des dispositions prises pour l'embarquement. Vers dix heures, l'amiral se leva : « C'est le moment, dit-il. Je vais maintenant accompagner à bord le gouvernement serbe et les ministres alliés ; la vedette a quinze places, voyons... » Et il compte sur ses doigts : « M. Pachitch, six ministres serbes avec deux dames, les quatre ministres d'Angleterre, de France, d'Italie et de Russie, l'officier italien du port et moi ; cela fait le compte ; allons... » Nous demandons ce que l'on fera de notre personnel, de nos bagages, et surtout de nos chiffres. L'amiral promet que tout sera embarqué.

A tâtons, sur les rochers d'abord, sur la rive, à travers un amoncellement de caisses, de sacs, dans la boue, sous la pluie, nous marchons péniblement. L'obscurité est complète. Nous voici sur un ponton ; nous sautons dans la vedette dont nous remplissons l'étroite cabine. Ministres serbes, ministres alliés sont là, serrés les uns contre les autres ; on voudrait parler, mais les paroles restent dans la gorge ; le moment est tragique : ce n'est pas le lieu des banalités. Quant à dire ce à quoi l'on pense, personne ne l'ose ; le silence convient en un pareil instant. La vedette part, emportant le gouvernement serbe et les ministres alliés. Pendant sept à huit minutes, qui ont semblé des heures, elle navigue, ballottée sur les vagues. Un choc nous fait comprendre qu'elle a accosté la *Ville-de-Bari*...

AUGUSTE BOPPE.

VISITES AU FRONT

(JUIN 1916)

II[1]

DE L'ARGONNE A REIMS

Les jours suivans, nous avons vu les autres secteurs de la forêt, chacun commandé par un brigadier faisant office de divisionnaire. L'auto nous conduisait jusqu'à quelque village, — Florent, Clain ou Les Islettes, — au fond d'une de ces vallées qui séparent les arêtes diverses de l'Argonne. Nous retrouvions partout l'épouvantable boue qui semble ne jamais sécher, l'eau des plaines ne s'évaporant guère sous l'épaisse feuillée et délayant sans pouvoir y filtrer, la glaise. On pataugeait jusqu'au premier poste où, du fond d'un souterrain, des soldats nous tendaient des casques, et l'on prenait avec joie le boyau de communication, le boueux fossé où le pied trouve enfin, sous l'eau jaune, l'appui du rondinage.

Le général D..., commandant le secteur, nous faisait l'honneur de nous conduire, avec quelques officiers de son état-major, et puis, à chaque poste où nous passions, le chef de ce quartier ou l'un de ses lieutenans. Nous finissions par être une petite troupe; on cheminait par groupes, en causant, et, sous les dehors uniformes, c'était toujours une surprise, — les officiers

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916.

de réserve étant les plus nombreux, — de découvrir la personne originale, ancienne et véritable, celle qui, dans « le civil, » avant la métamorphose pour la guerre, apparaissait d'abord comme un individu distinct. Encore une fois, dans l'armée, on retrouvait la France et son infinie diversité. Tel capitaine, en qui l'on n'avait vu d'abord que l'arme et le grade, se révélait d'un métier et d'un monde tout voisins du vôtre. L'un nous parlait de son maître Boutmy et d'Anatole Leroy-Beaulieu; un autre, du Canada, où il a créé une grande ferme et s'est même fait naturaliser; mais à la première nouvelle de la guerre, il a rallié la France.

Parmi les hommes, une rencontre inattendue fut celle d'un ami de Basse-Bretagne, d'un pêcheur qui, je ne sais plus comment, avait passé des Fusiliers marins dans la Coloniale. Je ne l'aurais pas reconnu s'il ne m'avait fait signe. Le pauvre pêcheur d'avant la guerre, si timide alors, un peu sauvage, d'une sensibilité toute bretonne, avec cela malade, — incurablement, disaient les médecins à qui des amis l'avaient adressé... A la mobilisation, il était parti tout de même. Mais, au dépôt de Cherbourg, son mal, un ulcère à l'estomac, le terrassait à la première marche. Hôpital, opération, miraculeuse réussite. Trois mois de convalescence, et le voilà versé dans un corps qui partait pour l'Argonne. Je trouvai un homme rajeuni de vingt ans : un air de force et de calme, la figure jadis exsangue, maintenant pleine et colorée sous le hâle, une allure d'aplomb et même de fierté qui contrastait avec ce que les yeux bleu de mer avaient conservé, malgré tout, d'enfantin et de sensible. Pendant que mes compagnons visitaient les dessous d'un fortin, nous causions; je l'interrogeai sur sa croix de guerre.

« *Celui-là?* disait-il avec l'accent chantant et martelé de Tréguier, et modelant encore son français sur sa langue natale, *celui-là*, j'ai eu parce que *je suis été* de bonne volonté. Souvent qu'on en demande des hommes de bonne volonté pour aller couper du fil de fer devant les Boches! Oh! des coups comme ça, y a pas à faire tant de cas; c'est pas si *dangéreusse* que vous croyez, surtout la nuit et en hiver par temps bouché! Sûr, faut se couler comme le chat, à ras de terre... Faut pas se presser, c'est le principal. C'est comme pour aller sur le bout-dehors changer le foc par gros temps. Une fois seulement, j'ai trouvé long,

et personne pour donner la main. Y avait du Boche crevé. Plus de quinze jours qu'ils étaient là! On avait mal au cœur! Et pas moyen d'aller les enterrer : les autres tiraient sitôt qu'on approchait. Alors fallait bien que quelqu'un se propose pour aller mettre du camphre dessus, la nuit. Ah! j'ai pas été vite! J'aurais pu compter les cailloux. Au moindre bruit!... L'endroit était repéré. Enfin, j'avais *envoyé* un sac plein avec moi ; j'ai tout mis. Oui, bien sûr! du camphre : on en a exprès pour ça, et puis pour se mettre dans le nez comme du tabac. Après ça, on pouvait respirer. Le cap'taine qui voulait me proposer pour passer sous-officier! Dommage! Paraît que faut savoir écrire! Mais ça, vous savez bien, c'était seulement une corvée de propreté! »

Il le croyait vraiment. Il avait été ramper de nuit sur ces corps, sous les fusils braqués, comme il eût été patiemment nettoyer de poisson pourri la cale d'un chalutier. Il y eut une certaine histoire de combat à coups de crosse et puis de corps à corps... Les yeux qui avaient vu ces horreurs, vu tant d'hommes mourir, gardaient toute leur innocence, toute leur limpidité bleue. Celui-là, au fond, n'avait pas changé. Il était resté marin et Breton : la résistance aux influences nouvelles, c'est le trait propre à sa vieille race.

Le commandant de ce poste nous fit ses adieux à la française. Du chablis et, le verre à la main, un petit discours. Ah! le merveilleux orateur! Mince, droit, tendu, il vibrait comme un bel instrument. Avec quelle brève énergie il dit sa confiance et la volonté des hommes! Quels accens il trouva pour saluer nos Alliés, proclamer la cause et l'idéal communs! Les Anglais étaient électrisés.

Nous arrivions à la limite d'un quartier de l'Argonne, à l'extrémité du plateau qui domine la vallée de la B... Au bord de cette arête, un balcon que rien, semble-t-il, ne masquait, permettait de surveiller librement la position ennemie de l'autre côté de la vallée. Le général, après nous avoir répété qu'il serait dangereux pour chacun d'y rester plus de deux minutes, s'y était installé pour nous y recevoir tour à tour et nous expliquer la partie qui se joue là depuis si longtemps. Voici à peu près ce que nous avions sous les yeux. En face, la forêt, qui remontait d'une longue pente. Verte et riche forêt de juin, depuis

le bas jusqu'à mi-côte, tout le long de la position française que les batteries boches ne peuvent atteindre. Grise forêt de décembre par en haut, où l'ennemi reçoit de plein fouet notre tir. C'est un des paradoxes de la guerre moderne que, sur une côte, l'avantage n'est pas toujours à celui qui domine, mais souvent à celui qui se bat en montant. Tout en bas, des prés d'un vert splendide, et qui tournent avec la vallée, avec les luisans d'une petite rivière, avec une route dont une grosse bâtisse à demi détruite marque le coude. Cette ruine, c'est le Four de Paris, un des lieux célèbres de cette guerre d'Argonne, comme la Fille-Morte, les bois de la Harazée, de la Grurie. A droite de la bâtisse, sur la route blanche qui par là cesse d'être « défilée, » une tache obscure : un cheval mort, — celui d'un vaguemestre qu'une marmite allemande hier matin a broyé. Les débris de l'homme ont été recueillis ; le cheval reste là. Un peu plus loin, toujours du même côté, des traînées grises, comme de la terre retournée, évoquent un triste souvenir. . . . . .

. . . . . .

La canonnade augmentait, tandis que le général, — si simple, placide, presque bourgeois, avec sa canne et sa houppelande bleue, — nous donnait très vite ces détails, et puis, pour ses observations personnelles, s'attardait longuement sur son dangereux belvédère. Ce jour-là, les 75 donnaient sans arrêt, sans doute pour empêcher les canons d'en face de s'en aller faire nombre devant Verdun. Depuis le matin, nous les entendions aboyer, de plus en plus bruyans, à mesure que nous approchions de la crête, — si près, enfin, que le coup vous secouait comme lorsque la foudre semble tomber et claquer à vingt pas. Une batterie tirait par-dessus nous, à quarante mètres en arrière, pendant que nous étions à ce balcon. Les Allemands, jusqu'à dix heures, n'avaient presque pas répondu, mais à la fin l'irritation venait, et les coups profonds commençaient à devenir fréquens au milieu des claires détonations françaises. Maintenant, au milieu de ces fracas, nous descendions vers la rivière. Raide et longue dégringolade par des tunnels, des couloirs obliques, en zigzags, et masqués toujours, du côté de l'ennemi, de feuillages ou de paillassons.

Quand nous atteignîmes les splendides prés verts, et puis la route au fond de la vallée, le duel était établi, continu. Sur la crête que nous venions de quitter, on entendait tomber les

lourds tonnerres allemands. Nous allions, visitant toujours des abris, des postes, des fortins, au milieu d'une population silencieuse et bleue, le long de la pente boisée dont le haut est aux mains de l'ennemi. Dans cette profondeur, entre les deux artilleries dont les coups s'entre-croisaient, la sécurité était absolue. Nous étions « sous la voûte d'acier, » et l'on sentait l'air trembler continûment. Cris perçans, éperdus, entre les fracas d'explosions, des aveugles créatures qui passent là-haut, et qui ne veulent rien que détruire et tuer. Sinistres et sifflantes vibrations que l'on entend se propager avec une lenteur qui étonne, avancer comme par saccades à travers les résistances de l'air. Le ciel n'était que grisaille uniforme : on eût dit chaque fois qu'il se fendait, qu'une puissance furieuse s'acharnait à le déchirer longuement, d'un bord à l'autre, avec le bruit progressif et craquant d'une large et forte étoffe qui s'arracherait tout droit entre deux mains vigoureuses. On sentait si bien des lignes se tracer, des fissures s'ouvrir et traverser le milieu du ciel, que l'on renversait la tête en cherchant instinctivement ce qui passait là. Ce n'étaient que des obus de 77, de 75 et de 90 (90 de montagne), mais on percevait la violence énorme de la guerre, le surhumain des forces que l'homme, aujourd'hui, déchaîne contre l'homme.

Parfois, un bref répit, un intervalle de silence, et presque aussitôt, dans l'espace un instant délivré, on recommençait d'entendre l'intarissable et confus tire-lire des alouettes, joie frissonnante, invisible, mais qui semblait remplir tout le ciel. Elles montaient des longs prés, au bord de l'eau courante, — des longs prés en fleurs où la guerre a tendu partout ses fils d'acier. Elles ignoraient la guerre. Chantant à leurs nids, au matin, au jeune été naissant, elles passaient à travers les mortelles volées.

*
* *

Une dernière course nous a menés, à travers la région des plus grands bois, jusqu'à la dernière pente orientale de l'Argonne. Je revois de vastes ravins de forêt, que surveillent des postes de seconde ligne. Toujours la surprise de ces paysages et de ces décors de légende : huttes de glaise, de rondins et de ramées dans l'épaisseur des sous-bois, et s'en distinguant à

peine. Ces demeures semblaient avoir été là de tout temps, à la fois mystérieuses et naturelles, comme celles de quelque animal inconnu de la forêt. Au-dessous, en houles de feuillages, descendait très bas et très loin le peuple des hêtres. On ne voyait que la face qu'ils présentent au ciel, tous les grands dômes lustrés que le vent çà et là remue, ouvrant, comme en d'épaisses graminées, des profondeurs tressaillantes. On était là, semblait-il, très loin d'aujourd'hui et de tout ce qui nous obsède; on entrait dans la paix et l'indifférence des choses que l'homme n'a point faites. Les lents mouvemens de toutes ces vertes têtes fraternelles semblaient ceux d'un long rêve engourdi. Et puis, si l'on se retournait, dans le profond demi-jour, parmi les fougères et les colonnes grises de la futaie, on voyait des feux comme ceux qu'allument les bûcherons en automne, des flammes claires, jaillissantes, et des fumées. Mais de ces fumées le bleu sourd, par en bas, semblait persister, immobile, — et l'on reconnaissait, au second coup d'œil, des groupes de soldats assemblés à l'heure de la soupe. Sans doute les voix s'étaient tues à l'approche des officiers.

Plus loin, nous arrivions, comme la veille, à l'extrême bord d'un plateau; mais, cette fois, c'était la fin de l'Argonne. Sur la gauche, un dernier éperon s'avançait, enveloppant de noirceur luisante un profond repli de la forêt. A droite, elle reculait derrière nous, dans la direction de la Fille-Morte, dévastée de ce côté par un coup de mine : long cratère où le regard ne rencontrait que cendres blêmes et scories. Mais en bas, dans l'Est et le Sud-Est, la plaine bleuissait à d'infinies distances, et la vue de ce libre espace remuait plus que tout ce qu'on avait aperçu dans les bois des images de la guerre. Cette claire étendue qui s'en allait vers la Meuse, c'était un morceau de la France captive...

On se penchait pour mieux regarder, écouter. Oh! l'étrange, l'anxieux silence! Avaucourt et son bois tragique étaient à deux lieues, mais autour de Verdun les canons se taisaient ce jour-là. Rien de vivant en vue, rien seulement qui remuât. Une immense solitude. Tout en bas, des villages détruits (Varennes, Boureuil, Vauquois où l'on s'est tant battu), une toute petite portion, — et qui semblait si grande! — de la ligne de ruines qui s'allonge continûment, de la mer du Nord à la Suisse. Toujours la même désolation : des pignons debout, des

cubes ouverts qui n'enferment plus rien, des carcasses de maisons béantes et décapitées. Mais le silence et l'inanimé de ces espaces étonnaient davantage,e ffrayaient presque. On avait la sensation d'un pays mort entièrement, d'une terre que les Allemands auraient vraiment tuée. On songeait à cette idée et ce mot monstrueux des pangermanistes : *Vider un territoire* — le vider de toute sa vieille et naturelle vie humaine, comme on fauche un champ, en y passant ensuite la charrue, pour en changer la flore et la culture. Oui, ils avaient rêvé cela : conquérir une bande nouvelle de France, et puis en extirper l'humanité native.

On prenait une jumelle et l'on regardait des clochers lointains. Je ne sais pourquoi, à les voir agrandis, silencieux et si troubles, changés en fantômes prochains et comme fatidiques, l'impression de mort s'accroissait. Y avait-il encore par là de la vie française? Ce morceau de France interdit et si proche prenait des aspects de mystérieux au-delà...

Nous avons, tout de même, réveillé les Boches. Une batterie de 75 dominait. Le colonel demanda le tir sur une imperceptible raie jaune qui n'apparaissait qu'à la lunette : une tranchée que l'on savait occupée. Quatre abois successifs des bons 75, en arrière : quatre longues huées qui s'éloignent... Ensuite, rien, — on renonce à chercher la chute des obus, quand soudain, très loin, tout au ras de la terre bleuâtre, une lueur blême et comme électrique, étincelle, tout de suite accompagnée dans le même silence, de trois autres, et puis, de fumées qui s'élèvent. Le bruit des éclatemens achevait à peine de nous arriver quand une seconde bordée suivit. A une lieue de distance, les brefs et muets éclairs s'espaçaient en ligne droite, comme pour promener plus méthodiquement la mort. Alors les Boches répondirent. Le dialogue de haine s'engagea.

L'invisible vie, la vie ennemie de la plaine française venait de se révéler.

***

Le lendemain et le surlendemain, nous courions sous le front de Champagne, au long des routes d'où la vue ne s'étend que sur un champ de bataille infini. Massiges, Tahure, les

Hurlus, Suippes, Souain, Saint-Hilaire, Auberives, Mourmelon, Reims, — quels noms aujourd'hui! Depuis deux ans, ils nous hantent, associés pour toujours à nos angoisses, à nos deuils, à nos fiertés; — et le monde entier les a répétés presque chaque jour. Grave impression quand, à la croisée d'un chemin, à Suippes, à Saint-Hilaire, par exemple, le vieux poteau indicateur tournait sa flèche vers Perthes ou vers Tahure. On regardait la route qui ne servait jadis qu'à des rouliers ou des paysans champenois, portant dans leurs carrioles leurs poules aux marchés — la route blanche que ne suivent plus aujourd'hui que des colonnes silencieuses de soldats. Au sortir de l'Argonne, une de ces flèches indiquait la direction de Vouziers, le pays d'ancêtres dont je revois les portraits : graves messieurs en habits prune, dames si françaises en robes roses à paniers, serrant toutes, d'un même geste, avec le même sourire, une rose sur leur cœur.

Combien nous en avons coupé de ces grandes chaussées allongées vers le Nord, et dont on savait qu'elles n'aboutissaient plus!

De lieue en lieue, un soldat surgissait au travers du chemin, le barrant de son fusil. Il fallait montrer des permis, un certain papier rose qu'un brigadier examinait très attentivement.

Il pleuvait, et le deuxième jour, pendant des heures de suite, ce fut cette pluie raide et massive d'orage que sa violence épuise, d'habitude, en quelques minutes. Impossible, nous dit-on, d'aller jusqu'aux tranchées : la craie de Champagne se délayait sous ce déluge; dans les fossés, l'eau blanche devait monter jusqu'aux genoux. Nos soldats y étaient, pourtant, collés à cette craie, indifférens à tout, sauf aux possibles mouvemens de l'ennemi, lui barrant le reste de la France, obstinés toujours à le refouler. On regardait au loin; de leur côté, rien n'apparaissait. Ce monde inanimé fondait dans une vapeur d'eau, sous les obliques rideaux gris.

On regardait tout de même. Quelque part, tout près dans ce pays fantôme, dans cette apparente solitude, commençaient les étendues reprises à l'ennemi. Le matin du 25 septembre 1915, par un jour presque aussi voilé que celui-ci, sur un front de vingt-sept kilomètres, trois cent mille Français surgirent de cette plaine, qui, jusqu'à cette suprême minute, semblait peut-être

aussi vide, — mais les canons avaient tonné pendant soixante-douze heures. Hors de l'abri des tranchées, vague sur vague, ils s'élancèrent, paysans, ouvriers, bourgeois, pauvres et riches, nos enfans, nos frères, rués à ciel ouvert contre des fils de fer et des nappes de mitraille. Partout ils refoulèrent le mur allemand. Ils furent quelques milliers qui en crevèrent, une à une, toutes les épaisseurs et passèrent de l'autre côté; mais la trouée n'était pas assez large, et la muraille repoussée se referma derrière eux. Combien sont mêlés à cette terre que leur sacrifice a reconquise et sanctifiée pour toutes les générations de la France future!

Nous courions toujours. Enfin, la pluie cessait, mais le ciel restait noir, immobile et chargé de menaces. Sous cette voûte solennelle, on retrouvait pourtant la grâce et l'humaine beauté de ce vieux pays. La magnifique route française filait tout droit, bien jalonnée par ses grands peupliers. Quel luxe de ces routes! Elles nous rappelaient l'ancienne France, avant l'époque de la mécanique, quand sa civilisation supérieure apparaissait d'abord, comme jadis celle de Rome, à la perfection de tant de grandes voies qui la liaient comme aucun autre pays. On passait devant des clochers de tous les âges : romans, gothiques ou classiques. Je revois les tours aiguës de l'Épine : bijou flamboyant de pierre filigranée et brunie, dorée par les siècles, au milieu d'un rectangle de sages maisons, dont les quatre lignes forment tout le village. Grande surprise, en rase campagne, de voir se lever cette chose vénérable et précieuse. Et puis, de l'autre côté de Châlons, à travers les plaines qui virent la défaite d'Attila, nous remontions dans le Nord-Ouest, en nous rapprochant des lignes allemandes. Par Suippes et Saint-Hilaire-le-Grand, les belles routes continuaient sous leurs grands arbres, aussi parfaites toujours, aussi claires et bien roulantes, mais, hélas! ne reliant plus que des ruines abandonnées. Encore ces carapaces de maisons, dont le toit et le dedans manquent; ces façades où le feu a dévoré tout ce qui n'est pas l'incombustible pierre, — encore ces églises violées, éventrées sur un lit de décombres! Et dans cette désolation, toujours certains vestiges où s'atteste le vieux besoin français de style et de sobre beauté : le fronton Louis XVI d'une mairie, la corniche grecque d'un simple logis de village, les hautes cheminées Renaissance d'une grosse maison bourgeoise! Mais tous ces bourgs et hameaux étaient

vides. La mort, par endroits, avait séché jusqu'aux plantes des jardins abandonnés. A H..., où nous nous étions arrêtés pour essayer encore d'aller jusqu'aux tranchées, on nous montra le potager roussi du presbytère : les lourdes fumées du chlore allemand avaient roulé jusque là.

A traverser cette plaine immense de Champagne, on avait bien plus le sentiment de la grande guerre, de la bataille continuelle sur toute la largeur de la France, que dans les forêts d'Argonne, où la vue est confinée, où la lutte prend un caractère pittoresque et tout local. On savait qu'une partie de l'étendue visible était occupée par l'ennemi. Dans l'Est et dans l'Ouest, on pouvait suivre ses positions à perte de vue ; on se disait qu'elles se prolongeaient ainsi par delà beaucoup d'horizons, — et l'on imaginait un peu la longueur et la continuité de la ligne où deux mondes s'affrontent.

Quelques saucisses la jalonnaient, grises dans la grisaille de l'espace, et qu'on aurait prises pour des points de vapeur plus épaisse dans un ciel ennuyeux, où rien ne semblait plus devoir jamais changer. Au-dessus de la plaine où rien non plus ne remuait, elles portaient les yeux des invisibles armées, des yeux occupés, toujours, à scruter le paysage, à y épier, au loin, le moindre signe de l'adversaire, et dont chaque impression utile se communique instantanément, par le filet et puis le réseau nerveux du téléphone, au cerveau central qui enregistre, assemble tout et commande.

Le caractère du pays changeait. De sombres ondulations se levaient dans le Nord : en face de la montagne de Reims, Moronvilliers, Nogent-l'Abbesse, d'où les vues de l'ennemi s'étendent sur cette partie de la plaine. Aussi les routes se masquaient-elles de plus en plus, derrière des écrans bientôt ininterrompus de paillassons, et l'on arrivait toujours à une sentinelle qui vous empêchait de pousser au delà. Il fallait chaque fois tourner à gauche, gagner des chemins plus à l'Ouest pour atteindre enfin une certaine colline qui était notre but, car elle commande toute la Champagne, et l'on y voit se déployer, comme sur une carte, un des grands théâtres de la guerre.

*
* *

En ce haut lieu, nous avons passé les dernières heures de la

sombre et pluvieuse journée. Nous étions là dans une niche obscure, creusée comme une aire de rapace, à l'arête d'un plateau sauvage. Pour y arriver, il avait fallu traverser des bois trempés, des fourrés et des fondrières qui rappellent l'Argonne. Mais aucune tranchée, nulle trace de la guerre. Étonnement de trouver, dans cette solitude, ce repaire caché où vivent quelques hommes. Le jour y entre par un étroit créneau, une sorte de fente horizontale, qui laisse flotter une pénombre. Une table, des cartes, un téléphone, des longues-vues, des jumelles, rien d'autre. C'est qu'il ne s'agit là, du matin au soir, que d'attentivement regarder. Regarder, interpréter surtout, découvrir et comprendre les moindres indices des activités ennemies, comme nous l'expliquait le lieutenant, chef du poste, avec le laconique enthousiasme qui distingue ces jeunes gens quand ils parlent de leurs tâches spéciales. A Sainte-Menehould, à Châlons, j'avais déjà vu ceux qui étudient les petites photographies apportées par les aviateurs, et qui reconnaissent à une imperceptible hachure, les réseaux de fil de fer, à des pointillages d'ombres portées, les poteaux télégraphiques, et par conséquent, malgré les écrans, les routes. Ici l'image ne change pas, mais elle est infinie dans son détail et vaste comme l'horizon. Et c'est toujours le même effort et la même tâche : reconnaître et traduire ce qui échapperait à des yeux ordinaires. Ce déchiffrage a ses Champollions; chaque observateur en est un dont les découvertes s'accumulent. Aujourd'hui, pour ce jeune officier à mine de professeur, que l'on plaindrait de vivre en ce réduit et cette solitude, ce morceau de France déployé est une page passionnante. Sur l'étendue qui nous paraît vide et morte, de jour en jour il voit se développer la guerre.

— Tenez, disait-il, dans le Nord, par le clocher de... qui pointe là-bas entre deux boqueteaux, tout à fait à l'horizon : voyez-vous une fumée blanche? Regardez bien, suivez-la : elle se déplace...

Il avait orienté la lunette sur le chevalet, mais on avait beau mettre au point, on ne percevait qu'une pâleur grise, celle de l'extrême lointain où la terre s'évanouit et ne se distingue plus des vides de l'espace. On essayait encore, et cette fois, dans ce champ si trouble, on croyait voir naître un minuscule et pâle flocon, et puis un autre, comme une ligne de points qui commencerait à s'écrire.

— C'est le chemin de fer de R..., expliquait-il (R... est à quinze lieues). Vous voyez dans quel sens se suivent les flocons? — de gauche à droite. C'est le train qui descend. D'habitude, il descend une fois par jour. Si les points blancs apparaissent plusieurs fois dans la journée, c'est que les transports s'activent vers le front. On conclut que l'ennemi prépare quelque chose.

Ces fumées si lointaines, ponctuant le cercle gris de la lunette, avec quelle attention nous les regardions! Bien loin en arrière de la ligne de feu, dans l'intimité du pays envahi, elles étaient quelque chose de la mystérieuse activité allemande. Cela traduisait une volonté venue du profond de l'Allemagne. Quelques points blancs, si vagues, et qui s'évanouissent tout de suite, et cela veut dire un train réglé à l'heure de Berlin, des troupes — les lourdes troupes grises — et des canons, des obus, du matériel d'Essen, acheminés en pleine France, vers la barrière que le peuple ennemi essaie de maintenir contre l'incessante poussée française.

Nous cherchions encore ces fumées : elles ne reparaissaient pas. On ne les découvre qu'en ce point de l'immense demi-cercle, où l'officier, chaque jour, à cette heure-là, les attend.

Par elles seules, à des yeux qui ne savent pas tout scruter, pendant quelques minutes, le pays s'était révélé vivant. Même aspect que de la plaine aperçue l'avant-veille, du revers oriental de l'Argonne : terre inanimée dont l'homme aurait achevé de disparaître. Mais combien plus vaste cette solitude, et par là plus émouvante! Ici ce qu'on voit de la France envahie embrasse tout l'horizon, de Bétheny près Reims, jusque par-dessus l'Argonne et presque en pays meusien, — jusqu'à ce Montfaucon qui, du dernier belvédère de la grande forêt, nous semblait déjà si loin. Et puis, par un soir d'orage, tout est plus sombre aussi. L'air, dans la direction de l'Est, a cette transparence qui souvent précède et suit les grandes chutes d'eau, et surprend dans un éclairage voilé. Les distances s'y abrègent; mais le ciel est une blême tenture d'où pendent de lourdes nuées de deuil. Des franges de pluie traînent, brouillant les hauteurs prochaines de Nogent-l'Abbesse, et puis se propagent sur les longues croupes noires de Moronvilliers.

En bas, les ruines ordinaires; plus loin, la ligne infinie des

tranchées : mince et multiple égratignure courant à travers le pays; plus loin encore, des pointes pâles de clochers dont l'observateur nous montrait les noms sur la carte, — la carte où rien n'est changé, où l'on voit les lignes ferrées continuer vers Mézières et vers Rethel, où l'on imagine toujours la circulation de la vie française. Mais pas un charroi, les routes, sans doute, étant masquées de ce côté comme les nôtres. Pas une fumée en vue, celles que l'on nous avait montrées ne se révélant que si des initiés braquent à une certaine heure une lunette sur un certain point, à l'extrême et si vague limite de la terre et du ciel. Triste et terne immensité. Silence vaste comme l'étendue. De cette France immobilisée par l'entrave, et captive depuis deux ans sous les yeux de la France vivante, un indicible et muet appel semblait monter.

Vers six heures et demie, comme on nous l'avait annoncé, quelques coups profonds commencèrent à tonner au loin. « Le canon lourd de Moronvilliers ! » dit le lieutenant. « Tous les jours à la même heure. On va leur répondre comme d'habitude, par dix coups de 240. »

Graves et lentes pulsations ; elles ajoutaient à la solennité de l'immense et sombre plaine, comme en mer par temps couvert, lorsqu'on entend, très loin, le canon d'une escadre.

Ce jour-là, Nogent-l'Abbesse, à six kilomètres de nous se taisait. Là est la batterie qui, de temps en temps, bombarde encore Reims...

***

Le lendemain matin, nous étions chez d'autres observateurs, ceux que nous avions vus voler au-dessus de l'ennemi, et qui rapportent ces étonnantes photographies où toutes les blessures que la guerre fait à la terre — tranchées et trous d'obus — se détachent mieux que tout dans le paysage, et semblent des marques indélébiles.

Sous le ciel encore chargé de pluie, la plaine et les choses s'engourdissaient. Rien de vivant que la présence des éternelles alouettes, leur allégresse invisible et partout épandue, plus étrangement significative en cette grise atonie du monde. Une grande prairie s'élargissait entre des lignes lointaines de petits bois. Près de la route, deux hangars, quelques baraque-

mens semblaient des joujoux d'enfans posés au bord d'une table verte.

Les deux chefs de poste vinrent à notre rencontre — très jeunes et minces, précis et brillans comme leurs galons : trois galons d'or et deux galons d'argent. Toujours les physionomies de finesse, de sérieux et d'énergie que nous avons si souvent rencontrées chez ces officiers de vingt et vingt-cinq ans. De ceux-ci la gravité paraissait plus habituelle et plus profonde encore. Elle s'explique peut-être, si l'on songe à leur vie : longues journées monotones devant l'immense horizon vide, et puis les heures de fièvre, les ardentes et subites tensions de l'esprit dans le danger du vol et du combat.

Nous venions voir les avions de chasse : il y en avait dix dans le même hangar, dix bêtes surprenantes, si brèves, ramassées, métalliques comme certains insectes dont le vol a la raideur et la vibration d'une balle. Mais le corps est tout oblique, depuis la grosse tête luisante et ronde où l'on cherche presque les yeux, jusqu'à la pointe de la queue qui surmonte deux ailerons perpendiculaires. Cela tient du phalène, de la libellule ; ou plutôt on songerait à ces brillans poissons volans que l'on a vus tomber, ailes ouvertes et tremblantes, sur le pont d'un navire, si par un artifice imité du mimétisme naturel, les couleurs — toujours les mêmes : jaune et vert par en haut, bleu pâle par en bas — n'étaient celles du ciel et de la terre. Étrange similitude de ces machines que l'homme fabrique — le sous-marin comme l'aéroplane — en combinant rationnellement des moyens pour une fin, et de la forme organique que la nature élabore au cours de ses âges par ses lents procédés irrationnels. Un instant on oubliait la guerre. C'est tout le mystère de la vie qui s'évoquait devant ces créatures de la pure mécanique. Pourquoi cette ressemblance ? On dirait vraiment qu'elle aspire, cette vie, comme la volonté constructive de l'homme, à des fins qui ne sont possibles que par tel dispositif ou structure, qu'elle s'y efforce en tirant parti de tout, et d'abord du hasard, en détournant parfois un organe de sa fonction primitive pour l'appliquer à l'activité désirée. Il semble, par exemple, qu'au problème que posait le désir de voir, une seule réponse parfaite fût possible, puisque, à travers des évolutions si dissemblables, l'œil du poulpe et celui de l'homme se répètent si étrangement — puisque chez certains êtres, le

cristallin détruit se reforme aux dépens d'un tissu d'origine différente. Devant ces machines qui volent et qu'on eût dites vivantes, je me rappelais l'antique et mystérieuse parole entendue jadis à Bénarès : « Dieu voulut voir, et il devint l'œil. »

Dix avions de chasse dans la pénombre d'un hangar. La répétition des lignes, des couleurs, du type achevait l'illusion. On voyait une espèce. On était là dans un repaire de prodigieux insectes. Au-dessus de leurs grêles appendices qui semblaient à peine frôler le sol, ils se suspendaient, ailes ouvertes, comme immobilisés dans leur vol.

Le jeune et grave capitaine nous démontrait les commandes et les manœuvres. Il parlait lentement avec des mots froids, exacts, — et presque sans gestes.

« Cette barre-là, que l'on tient à pleine main, c'est le gauchissement des ailes, l'appui sur l'aile droite ou la gauche, suivant le côté où on l'abaisse. Ici, la commande de direction. Ici, le palonnier au pied pour le gouvernail de profondeur. Ici, la manette des gaz qui change le régime du moteur, et qu'on manœuvre en même temps que la direction, quand on veut virer. C'est comme en auto : on réduit la vitesse pour ne pas se faire déporter par la force centrifuge. »

Il levait la main vers une longue pièce suspendue, orientée avec la même délicatesse que, dans un laboratoire de physique, certains instrumens de précision :

« La mitrailleuse : au-dessus de la tête, dans l'axe de l'avion; car on vise avec l'avion. Vous voyez : placée trop haut pour changer le chargeur; cela oblige à quitter les commandes et on s'expose en se dressant. Tout est sacrifié à la légèreté, à la vitesse. Cinquante kilos de plus, c'est vingt-cinq kilomètres de moins à l'heure. Mais nous aurons bientôt mieux que ces appareils. »

Un bruit de moteur attirait nos regards du côté de la prairie. Un avion partait; déjà on le voyait fuir : longues pattes à peine visibles traînant, oscillant sur l'herbe, et tout d'un coup le grand moustique détaché de terre, tranquille et bourdonnant là-bas dans la grisaille vide. Il s'inclina et commença de monter par grandes spires...

« Ce n'est rien; un simple essai : un appareil d'observation dont on vérifie le moteur. Le temps est trop voilé pour observer.

Mais la semaine dernière il travaillait tous les jours au-dessus des Boches. Vitesse assez médiocre, comme vous voyez...

... « La vitesse de l'avion de chasse? Ça dépend du type. Ceux-ci : cent soixante à l'heure, près du sol, cent quarante à mille mètres, cent vingt à deux mille, parce que la résistance de l'air diminuant avec la hauteur, il faut cabrer l'appareil pour le faire appuyer, ce qui freine. L'essentiel pour le combat, c'est de monter vite. On parle d'appareils qui monteront à quatre mille mètres en dix-sept minutes. On se demande comment le poumon, le foie résisteront à ces changemens de pression. Mais pour manœuvrer l'adversaire, il faut le dominer, choisir son moment et venir tomber sous sa queue, dans son angle mort où il ne peut vous atteindre. Si l'ennemi est plus vite, s'il vous poursuit, vous voyez qu'avec ce type d'appareil, il n'y a pas grand'chose à faire : la mitrailleuse ne tire qu'en avant. Quelques-uns se laissent tranquillement gagner de vitesse, et tout d'un coup font le *loop* par-dessus l'adversaire, et se retrouvent derrière lui, en position pour le mitrailler. C'est plus intéressant qu'au début où l'on courait bord à bord en échangeant des salves. Avec le Focker, le mieux c'est de virevolter, bourdonner autour. Il y en a un qui est descendu dans nos lignes, l'autre jour, parce que le Français l'avait affolé. Pour ces manœuvres-là, nous valons mieux qu'eux. La supériorité du Français, c'est le *cran* individuel...

... « Oui, une seule place. Il faut tout faire soi-même, actionner les quatre commandes, manœuvrer le Boche, tourner autour de lui, le viser, tirer, changer le chargeur... »

Nous songions à ce qu'il avait l'air d'oublier : les deux ou trois mille mètres de vide au dessous d'une telle bataille, avec le sentiment de la chute possible, presque certaine pour l'un des deux. Cette chute, ils l'ont tous vue : l'appareil tombant sur une aile, se relevant, tombant sur l'autre avec des oscillations de feuille morte, et tout d'un coup, la descente en vrille jusqu'à terre, jusqu'à l'embrasement final. Ils n'en parlent jamais.

... « C'est vrai, continua-t-il, c'est beaucoup de choses à la fois : tout le monde ne peut pas faire çà. Aussi, la sélection s'opère toute seule. Rien ne compte ici que l'aptitude. La tension, la dépense nerveuse sont énormes. Après un combat, on voit parfois un pilote ramener son appareil sans une défaillance

ou un faux mouvement, et puis s'affaisser d'épuisement en touchant la terre, ou bien se mettre à gesticuler, être pris subitement de saccades nerveuses. Il faut parfois de vraies cures de repos avant de pouvoir repartir. Mais ça vous prend étonnamment. On recommence toujours... Quand on a tâté de ça, on ne peut plus faire autre chose. »

Une passion s'était mise à remuer en lui. Quittant le ton froid, uni, du gentleman et du démonstrateur, il parlait plus vite, mais, trait significatif, en baissant la voix à mesure qu'il s'animait. Un instant, les deux mains gantées se levèrent à demi, dans le geste frémissant mais contenu de l'enthousiasme, et il ajouta :

— « Voyez-vous, ce métier-là, on en rêve ! Aucune chasse ne vaut celle-là. C'est une chose ensorcelante : ça vous tape dans la tête ! Et puis, il y a des matins, au-dessus des vapeurs, où on a l'illusion de naviguer tout seul sur une mer splendide !... »

Il se reprit tout de suite :

— « Voulez-vous voir les appareils à deux places ? »

Je le regardais ainsi que son camarade, l'observateur, et puis un autre aussi, qui étudiait une magnéto près de nous. Je pensais aux mots qu'il avait dits : « Tout le monde ne peut pas faire ça ; la sélection se fait toute seule. » Oui, ici comme partout, la guerre impose les valeurs vraies. Un seul critère : non plus une note d'examen théorique, non plus l'âge ou la longueur de l'attente, non plus l'attache à tel ou tel parti, mais l'évidente efficacité. Ces minces jeunes hommes, qui font penser à des lames de fleurets, étincelantes, souples et vigoureuses, quels exemplaires de cette race dont celui-ci venait de dire : « Le Français vaut par le *cran* individuel ! » Sûrement, la bravoure atavique est partout aux armées ; depuis vingt-sept mois, tout au long de la ligne du front, elle s'exalte en éclats quotidiens. A tous les degrés du commandement, la science, le talent abondent. Mais pour l'ensemble des vertus qui font toute la perfection virile de l'homme, celles qui signalaient le héros des âges épiques, et qui s'attestent encore en ces combats singuliers, — vigueur, vif élan d'audace, facilité d'adaptation à l'imprévu, promptitude et certitude du coup d'œil et du geste, — ceux-ci sont les meilleurs, la plus pure fleur de la France d'aujourd'hui, de cette incalculable race française qui

s'est mise à pousser, quand l'étranger parlait de son épuisement, des surgeons qui nous étonnent.

***

Dernière journée. Reims. Nous ne pensions pas y aller de sitôt. Du haut de l'observatoire, où nous étions la veille, nous apercevions tout juste l'extrémité de son faubourg, Bétheny, dont les derniers jardins touchent aux lignes boches. Une avancée du plateau nous cachait la grande ville. On la voyait presque commencer : on savait qu'elle était là, derrière, — ses richesses, sa merveille française, dont un poète allemand réclamait, il y a quatre-vingts ans, la destruction, exposées depuis plus de vingt mois au libre ravage du Barbare jaloux.

C'est presque un hasard qui nous permit d'y entrer le lendemain, en allant chercher toujours des routes plus à l'Ouest. Il fallut tourner jusqu'à la chaussée d'Épernay, qui vient droit du Sud. Nous courions vite entre les grands rideaux de peupliers qui nous masquaient interminablement le paysage. Mais, un instant, de très loin, ce que nous avions tant désiré la veille nous apparut tout d'un coup : la nappe sérieuse et grise de la vieille cité d'où montait, portant haut ses deux couronnes, une majesté solitaire et religieuse.

Et déjà, c'est l'octroi, les premiers faubourgs, où les signes de la vie ancienne, cafés, chantiers, magasins déserts, affiches sur les murs, ne font qu'accroître le pressentiment de mort, — où la population ne semble plus que de quelques femmes, où des rangs et des rangs de volets sont fermés. Nous pouvions imaginer ce vide en croisant, sur la route d'Épernay, tant de voitures de déménagement qui cheminaient toutes vers le Sud. Reims qui comptait cent vingt mille âmes, il y a deux ans, et qui n'en a plus vingt mille, continue toujours de se dépeupler.

En vain, les yeux cherchent la forêt fumante des cheminées d'usines. Le canon boche s'est inspiré du principe énoncé dans le manuel boche des usages de guerre : « Ruiner l'adversaire dans toutes ses ressources matérielles et spirituelles. » Simplement déshonorer une splendeur que l'on hait parce qu'elle parle de tous les rois et tous les siècles de la France, et puis

détruire pour vingt ans l'outillage d'un concurrent industriel. La cathédrale et les manufactures. A cette double volonté de meurtre aboutissent les deux rêves allemands : l'un récent, tout moderne, celui de la *Mittel Europa* organisée pour la domination économique et la suzeraineté politique en Europe, — l'autre ancien, historique, où renaissent les prestigieux souvenirs du Saint-Empire et les vieilles jalousies contre le Royaume.

Maintenant les premières ruines : je n'avais vu que celles des villages. Lugubre étrangeté d'une telle ville où les grands canons recommencent toujours, depuis des mois, à frapper librement, et qu'ils ont aujourd'hui presque tuée. Douze mille obus sur Reims, nous disait-on. A errer par ces rues, on voit très bien la méthode et le dessein. Ils visaient certains quartiers : ceux du commerce et de la richesse, et aussi les rangs de vieux hôtels monumentaux du temps de Louis XIV et de Louis XV, ceux qui faisaient la grave et grise noblesse de la cité. Des rues entières sont mortes : chaque maison, une carapace vide, les étages effondrés, la pierre ancienne des corniches, frontons, mascarons, noircie de fumée et, çà et là, mouchetée, grêlée de blanc par les volées de shrapnells, — ou bien des pans de murs défoncés par brèches énormes. Parfois quelque vestige de la vie disparue s'accroche encore à la coquille ouverte : une cloison entière avec son papier à fleurs et ses tableaux, une étagère avec de sages pots de confitures, une lampe sur une console de cheminée, un lit dans une alcôve dont le plancher n'est pas arraché tout entier, — touchans débris de vieux nids humains dont l'intimité s'ouvre béante à la rue, comme le dedans d'un cadavre éventré. Et cela se répète alors, presque toujours, à chaque étage. On dirait qu'un couteau géant a passé tout droit dans le cadavre, sans s'occuper des articulations et des organes. Mais le plus souvent, il ne reste rien. Le feu que l'obus énorme apportait en ronflant à travers le ciel a tout dévoré. Voilà ce que l'on destinait à Paris, pour « percer la France au cœur, » comme des journaux allemands l'ont dit tout de suite, en 1914. Et le ravage eût pris des aspects de catastrophe sismique : écroulemens de maisons de sept étages, englouties dans un sol que suffit à crever par endroits une grosse pluie d'orage. On ne concevait pas cette toute-puissance de destruction. En quelques jours, par les simples, les aveugles forces mécaniques, — rien

que masse et mouvement, — dont l'homme aujourd'hui dispose, tout un monde humain, celui qu'un peuple a développé, imprégné, au cours de tous ses siècles, de sa substance spirituelle, peut disparaître comme une fourmilière défoncée à coups de botte.

Un de leurs rois, qui chantait, au siècle dernier, la Germanie d'Arminius et les aïeux barbares, avait dit l'espérance : « Et toi aussi, Paris, tu crouleras un jour (1) ! » A présent, c'est Londres qu'ils voudraient incendier par un feu jeté du ciel. Frénétique orgueil et démoniaque volonté d'un peuple ivre de sa force et de sa science, qui a rêvé de recréer le monde à son image et, pour commencer, de le détruire. L'un d'eux l'a dit à propos de la Belgique : « Celui-là a le droit de détruire, qui possède la puissance de créer. » Cette Allemagne nouvelle, qui s'est crue Dieu, c'est Lucifer. Mais Lucifer est tombé.

***

Nous arrivions à la cathédrale. Une dévastation plus consciencieuse, une solitude plus profonde qu'ailleurs l'annonçaient. Je m'attardais dans la rue du Cloître, à peine reconnaissable : j'y cherchais en vain une maison où je fus reçu jadis, celle de vieux cousins, — un frère et ses deux sœurs, — qui ne se marièrent jamais pour mieux continuer de prier, et dont toute la vie s'écoula, recluse, aux pieds de Notre-Dame. De lointains souvenirs d'enfance s'évoquaient. Notre-Dame de Reims, c'est un mot qui revenait souvent, avec ceux de Rethel, de Vouziers, de Beaurepaire, sur les lèvres d'une grand'mère, — la mère de Taine, — qui vit dans la cathédrale le sacre de Charles X, et nous en racontait inlassablement les splendeurs. Un ancêtre, peut-être fabuleux, y avait figuré comme échevin de la ville, plusieurs siècles auparavant, dans un sacre plus mémorable, celui de Charles VII, où son rôle, c'est certain, ne le cédait qu'à celui de la Pucelle. La cathédrale de Reims tenait une grande place dans les rêves de ces bons bourgeois de Rethel et de Vouziers.

Je l'avais souvent visitée. Je la reverrai toujours telle qu'elle m'apparut pour la première fois par un radieux matin de Pen-

(1) Louis Ier de Bavière

tecôte : les frontons, les tours, les diadèmes, la symphonie montante, les nombres et les cadences d'une pierre transsubstantiée où se jouent toutes les idées et tous les chants de la vie ; — en bas, dans l'ombre profonde et confuse des portails, le chœur des graves et souriantes statues, des saints et des rois qui virent passer les générations de nos rois. Et puis, quand on entrait, une immense pénombre entre des feux sacrés de rubis, de saphirs et d'améthystes, la nappe noire d'un peuple épandu sous les fûts et les arceaux jaillissans, le tiède effluve de cette vie d'aujourd'hui mêlé à l'odeur ancienne des cires et de l'encens ; et tout au loin, sous des buissons d'étoiles tremblantes, un chœur de prêtres dorés autour d'un archevêque en chape, — leurs gestes, leurs évolutions rythmés évoquant, jusqu'à la Gaule de saint Rémi, jusqu'à la Rome des catacombes, tous les temps de notre histoire et du christianisme catholique.

C'est ce jour-là, dans l'ombre qui s'épaissit après Vêpres, que, sous l'un des quatre grands piliers de la triomphante croisée centrale, je découvris ce cousin : un mince petit vieux en calotte et foulard, de mine toute chétive et si grave, blanche comme sa barbe, de toutes les années passées dans l'ombre et la macération. Je le reconnus pour avoir vu jadis son portrait de jeune homme en daguerréotype. Et puis je le cherchais un peu parmi les familiers de Notre-Dame, qui la fréquentent aux heures où la foule la délaisse, et dont l'oraison persiste comme la petite flamme solitaire du chœur.

On hésite à noter ces menus détails personnels devant la ruine nationale de Reims. Mais n'est-ce point par de tels souvenirs qu'une des grandes œuvres humaines apparaît à des Français autrement qu'aux hommes des autres peuples? Nos parens et les parens de nos parens en répétaient le nom, et beaucoup y sont venus prier. C'était un de leurs sanctuaires. Depuis les aïeux du XIIIe siècle, dont les statues des porches nous répètent les traits, la continuité des générations vient jusqu'à nous. Si elles pouvaient parler, ces statues, c'est du français qui sortirait de leurs lèvres.

*
* *

On arrive, comme jadis, par le côté Nord, où le désastre est peu visible, tant qu'on n'approche pas des grands contreforts de

la tour. Ce fut pourtant la face la plus directement exposée au premier bombardement, mais les obus frappaient le toit dont ils incendièrent la charpente, ou bien, passant par-dessus le faîte, ils allèrent détruire l'archevêché. Surprise de retrouver, à peu près intacte, semble-t-il, devant les maisons dévastées de la place, la merveille de pierre grise, le peuple de figures humaines, divines, démoniaques dont s'anime son infinie floraison. Mais, tout de suite, un détail sinistre : des trous béans, de noires déchirures plutôt, là où les vitraux ont éclaté. Et puis, du côté de l'abside, quelque chose fait défaut, que les yeux attendaient : un peu de la toiture, du triangle de métal qui par là devrait surgir. Seul apparaît le bord de la terrasse qui le portait, — écaillé, calciné, strié de suie et de blanc livide. Dans la grande silhouette familière la disparition d'un trait qui n'attirait pas l'attention, une trace de feu qui se montre à peine, cela n'est rien, mais cela suffit à serrer le cœur. C'est comme si, retrouvant un visage aimé et ne le voyant d'abord que de profil, on y percevait une petite altération du contour. On pressent quelque affreuse plaie. On hésite à faire le mouvement qui vous découvrira toute cette figure.

Enfin, on s'y décide, et d'un seul coup, des trois porches jusqu'en haut des tours, on voit se lever tout le ravage. Un seul mot jaillit des lèvres : « sublime! » — sublime dans l'horreur comme les grandes destructions naturelles. Une tempête de flammes a passé là, montante et rugissante. On l'imagine, on croit presque la voir, la pierre ayant gardé partout les couleurs tragiques de l'incendie : noirceurs de fumée où s'accusent, comme l'ondoiement rouge d'un brasier mal éteint, les grands reliefs et dessins du prodigieux décor. Par ce noir qui semble une ombre excessive sous ce rouge inattendu des saillies, tout s'exalte et se simplifie; on pense aux violentes cathédrales de Hugo. L'infinie broderie végétale, le détail délicat et charmant ont disparu. Par-dessus le portail, dont les figures sont enfouies sous des sacs de terre, par-dessus les profondeurs ténébreuses des voussures, aux sommets aigus des trois gables, les trois motifs de la cathédrale s'isolent et prennent une valeur extraordinaire : le Christ triomphant, le Couronnement de la Vierge, la Crucifixion, — une Crucifixion transfigurée et comme agrandie, presque terrible par cette teinte ardente et nouvelle de la pierre écorchée. Mais au centre, Notre-Dame, dont s'in-

cline la tête modeste et couronnée, — plus haut, des deux côtés de la rose, les grands saints dressés entre les longues colonnettes ont gardé toute leur douceur bienheureuse. Le ravage est autour d'eux, leurs corps, çà et là, sont fracassés, — mais la paix et la charité de ces immortels visages demeurent, et semblent plus angéliques et souveraines.

Aux pieds de cette gloire et de cette désolation, on se penche sur des monceaux de décombres : cendres, tisons, charbons, pierraille, scories de métal fondu, où la canne en grattant remue encore de précieuses parcelles de vitraux. Voilà bien ce qui, plus que tout, ici, parle de mort. Noirs et pulvérulens débris de ce qui fut si longtemps beauté, splendeur, forme harmonique et nombreuse, et tout entière rythmée par la plus haute des idées. Après un sinistre où des victimes ont péri, souvent, à côté d'une forme plus ou moins carbonisée, on trouve aussi de petits tas noirs qui sont de la chair fondue qui a coulé.

On quitte le parvis; on tourne vers le côté Sud où la destruction est autre, — non d'incendie, mais de bombardement, dont les traces sont partout. A la place du merveilleux archevêché, rien que des entassemens de pierre écroulée, la ruine consciencieuse, à l'allemande. Par terre, entre les herbes envahissantes, nous cherchons et nous trouvons quelques éclats rouillés d'obus, une balle aplatie de shrapnell. Enfin, il faut poser les yeux sur ce flanc, aujourd'hui exposé, de la grande chose dont on sait la richesse et l'incroyable légèreté. Hélas! beaucoup de blessures, beaucoup d'encoches blanches aux statues, aux gables, aux vieux contreforts. Une fine colonnette ploie, demi-rompue comme une tendre tige. Mais devant l'anéantissement de l'archevêché, le miracle, c'est que cette face subsiste, et c'est, en somme, le miracle de toute la cathédrale. Tout ce qui l'enveloppe est détruit, chaque maison comme vidée de ses entrailles. Ce serait à croire, si l'on ne savait l'histoire du bombardement, que l'Allemand a fait comme ces Peaux-Rouges qui, pour prolonger leur plaisir et la torture de leur captif, plantaient leurs flèches aussi près de lui que possible, en évitant de le viser lui-même, en comptant sur l'accident inévitable et lentement répété, pour le blesser et peu à peu le faire mourir. Probablement, si la forme morte a pu se maintenir debout sous les obus, c'est justement par sa folle

légèreté, par tout ce qu'elle contient d'aérien et de vide : espaces embrassés par les volées d'arcs-boutans, immenses baies des verrières, où la pierre n'est qu'une sertissure; — c'est par la diversité des lignes où vient passer et se distribuer son poids, où sa matière se divise comme celle d'une dentelle en ses innombrables fils. Ce qu'on prenait pour sa fragilité a fait sa résistance.

On revient aux grands porches désolés où des sacs de terre, plus haut que sur des parapets de tranchées, s'entassent pour la défense. On évoque, on revoit presque les statues fraternelles que l'on a connues là : la Vierge de la Visitation, la modeste jeune fille dont le voile tombe en plis simples et droits, la Vierge mère gravement et classiquement drapée, aux yeux profonds, chargés de toute la tristesse et la sagesse de la vie, la vénérable sainte Élisabeth, l'ange de l'Annonciation, le mystérieux ange rieur, la reine de Saba, de grâce si sereine et robuste, le beau roi Salomon, les évêques ascétiques et doux, saint Remi, saint Nicaise, vingt autres, — chacun avec son geste de noblesse et de mesure, sa pudeur, sa finesse et son humanité. Ils ont subi l'horreur, la chute des tonnerres et la furie des flammes. Pour la première fois depuis six siècles, ils ne voient plus les matins et les soirs de Reims. Une terre amoncelée cache aujourd'hui leurs blessures, les enveloppe de paix et de silence.

On passe sous la voussure d'ombre où des légions d'anges montent en orbes glorieux comme les cercles d'élus dont rêva le Moyen Age. Et voici s'ouvrir les grands vides blêmes et nouveaux de la nef. Elle aussi, pourtant, semble à peu près intacte, au moins dans son architecture. Mais on sait que là-haut pèse la toiture effondrée, que l'eau des pluies s'accumule en ces décombres, et que, d'un jour à l'autre, la voûte peut commencer de crever, céder, peut-être, tout d'un coup. Surtout, la grande pénombre intérieure manque : à la place des rayonnantes roses, des vitraux, — azur et pourpre, — qui semblaient les pages suspendues d'un céleste et scintillant évangéliaire, la dure clarté du ciel s'inscrit dans un grillage affreux et déchiré. Un jour sans âme a chassé l'atmosphère antique, avec l'effluve laissé par les générations et leurs prières. Tout se résume d'un mot : la religion n'habite plus ici. On ne baisse plus la voix d'instinct. Le gardien nous a dit de rester couverts.

Pour un dernier adieu, on s'arrête encore devant la façade. Qu'en retrouvera-t-on, si jamais on revient? Même sensation qu'au premier instant, quand le ravage a surgi devant nous, et ce sont les mêmes mots qui nous montent aux lèvres. Ah! grande face dévastée, auguste figure aveugle! Les verrières crevées, les portails vides sont ses yeux éteints; les pans de pierre écorchée et rougie par la flamme, ses plaies et cicatrices. Elle enchantait jadis par ses sourires et ses parures, par sa jeunesse que les siècles ne pouvaient pas toucher, par toute l'innombrable floraison de sa beauté. Elle n'était qu'harmonie, louange, bienheureuse adoration. Voici que tout le pathétique l'exalte et la transfigure, — et peut-être ses profondes significations apparaissent-elles mieux, comme souvent, dans les destructions de la mort, les grandes lignes de vie, les lignes intérieures et permanentes de la créature, viennent se révéler. Mais combien fragile, sans doute, cette majesté nouvelle et saisissante! N'est-ce point celle de la forêt incendiée, quand tout va s'émietter, bientôt, sous les vents et les pluies? Ah! si par des soins infinis, en s'abstenant surtout de rien refaire, on pouvait la garder, cette sublime figure morte, quel plus émouvant témoignage pour affirmer aux générations à venir la noblesse antique de la France et le crime inexpiable de son ennemie!

André Chevrillon.

LES
EAUX-FORTES DE REMBRANDT
D'APRÈS SES CUIVRES ORIGINAUX

Il y a dans la série des portraits de Rembrandt une effigie qui le situe, mieux qu'aucune autre, dans tout l'ensemble de sa vie et de son œuvre, qui l'évoque plus véridiquement que tous ses portraits peints. C'est l'eau-forte, datée de 1648, qu'on connaît sous le titre : *Rembrandt dessinant*. A la vérité, le Maître ne dessine pas ; il grave. Car, chez Rembrandt, la gravure n'est pas seulement un dessin sur cuivre ; c'est un autre art, complet, tout particulier, ayant ses moyens d'expression en dehors des lois usuelles de la peinture, avec des buts tout différens. Il grave. La pointe en main, le feutre en tête, vêtu de cette bure brune qu'il affectionnait depuis son initiation aux mœurs évangéliques des Mennonites, il s'est assis auprès d'une étroite fenêtre, ouverte sur la campagne, et il s'observe dans un miroir. Appuyé sur sa vieille Bible, son cuivre est dissimulé sous sa main.

Qu'il est loin, l'artiste élégant, le petit-maître vêtu de velours et d'orfrois, paré de lourds colliers d'émaux et de perles en poire mêlant leur orient aux longues boucles crêpelées de sa chevelure couleur de châtaigne, et qu'il avait peint, ou gravé, plus de vingt fois auparavant, dans ces attitudes, parfois singulières, souvent théâtrales, qu'il aimait à s'attribuer ! N'étaient ses petits yeux aigus, dont le regard nous gêne, le

sillon vertical entre les deux sourcils indiquant l'observateur né, puis le pincement malicieux d'une bouche agressive, on croirait voir quelque artisan sédentaire, quelque honnête horloger, dans ce bourgeois au visage arrondi, encadré de cheveux mi-courts, coupé d'une moustache en brosse, dont le menton volontaire se double d'un bourrelet de chair.

Voilà l'homme. Voilà les dehors qu'il imposait à cette âme ardente, dont *le Bon Samaritain* et *les Disciples d'Emmaüs*, qu'il avait alors sur ses chevalets, nous disent l'étendue, la puissance, la délicatesse, toutes les qualités de son émotion créatrice. Autant le débutant paraissait trop jeune, en 1628, dans son premier portrait à l'eau-forte, évoquant un éphèbe de dix-sept ans, autant le Maître paraît, ici, marqué par une maturité précoce, qui étonne chez un homme de quarante-deux ans. Le voilà, cependant, tel qu'il faut l'évoquer devant son modèle, lorsqu'il entreprit sa magnifique eau-forte du *Portrait de Jan Six*, en 1647, et tel qu'il devait être encore quelques mois plus tard, quand il attaqua son œuvre maîtresse, cette *Pièce aux Cent Florins*, qui l'eût égalé aux plus grands maîtres, même s'il n'avait jamais peint.

Pourtant, malgré les qualités d'observation de cette étude véridique d'après lui-même, malgré la vie ardente de ces yeux d'artiste en action, ce portrait demeure incomplet par ce qu'il laisse ignorer des habitudes journalières de ce grand fureteur, dont « l'inlassable curiosité » et la passion du négoce firent un habitué de toutes les ventes publiques, puis un collectionneur et un marchand. Il nous manque cet aperçu du décor familier, qu'il nous a donné dans le portrait, à l'eau-forte, de son ami *Abraham Francen*, dans celui de *Jan Six*, et qui nous serait si précieux aujourd'hui, pour le situer dans cet intérieur de la Joden-Breedestraat, dont il avait fait un musée, et surtout un musée d'estampes.

Comme Hokousaï, qui signait « le vieillard fou de dessin, » Rembrandt eût pu se dire « le graveur assoiffé d'images. » Toutes les pièces de sa maison étaient décorées de tableaux, de marbres et d'estampes. Indépendamment des trois Raphaël, des deux Palma, d'un Giorgione et de deux Bassan qui ornaient les pièces de réception du rez-de-chaussée, et du Michel-Ange de l'atelier du Maître, on y voyait quantité de sculptures antiques. Tout ce qui avait été gravé par une main d'artiste

était réuni, là, en épreuves de choix. On y voyait Lucas, le demi-dieu de Leyde, à côté de Mantegna dont le « précieux œuvre, » au complet, opposait ses vingt-sept « Stampe » au *Livre des Proportions* de Dürer et de Jean Cousin, et aux burins et aux grands bois du maître franconien. Tout ce qu'on avait publié d'après Michel-Ange formait un gros volume à part. Dix énormes cartons pleins de dessins des principaux maîtres; des estampes persanes; un manuscrit précieux, couvert de miniatures rappelant les costumes du temps passé, se trouvaient avec une infinité de petites estampes documentaires, imprimées sur cuivre ou sur bois. L'œuvre gravé du vieux Breughel, celui de Was et celui d'Antony Tempesta; les bois de Lucas Cranach; les burins d'Israël Meckenen, d'Hubse Marten et d'Hans Brosamer; les bois d'Holbein en petit format; les portraits de Van Dyck, de Rubens, de Miérewelt et des anciens maîtres; les épreuves de Franz Floris, de Goltzius et d'Abraham Bloemaert avec l'œuvre complet de Hoemskeck, qu'il avait réunis patiemment à coups d'enchères, étaient classés dans des portefeuilles spéciaux, près de l'œuvre entier de Marc-Antoine, et des grandes pièces religieuses d'après le Titien, les trois Carrache, le Guide et l'Espagnolet.

Quantité de dessins, de Melchior Lorck, d'Hendrick van Aelst et d'autres artistes revenant du Levant, évoquaient à ses yeux la vie turque, les villes et les édifices de cet Orient légendaire qu'il imagina tout différemment. Il y avait encore de Buiteweck, de Coeck et d'autres petits maîtres, nombre d'épreuves de moindre prix, avec les pièces licencieuses du Rosso et de Giulio Bonassoni. La *Jérusalem* de Callot qu'il avait achetée autrefois à Leyde et qui lui inspira ses *Gueux* pittoresques, voisinait avec des eaux-fortes de Wenceslas Hollar dont l'amitié l'accueillera dans Londres, lors de son voyage, en 1661.

C'est ainsi qu'on entrevoit le sommaire de cette collection magnifique d'estampes, au travers de la nomenclature judiciaire de cette saisie du 25 juillet 1656, que nous avons mentionnée dans un récent article (1). Sommes-nous assez loin, dans cet élégant *cabinet de curiosités* vivement éclairé, au midi, par quatre fenêtres du premier étage, de cette « maison noirâtre

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1916.

d'un petit marchand » dont parlait, ici même, Fromentin, dans ses lettres datées de Hollande? Quelles sommes considérables! quelles heures de patience et d'émotion n'avait-il pas dépensées, pour satisfaire sa passion de la gravure et cette « inlassable curiosité, » dont l'aveu, sous la plume du tabellion enregistrant sa ruine, est l'un des plus profonds hommages que Rembrandt ait reçus de son temps! L'inlassable curiosité d'un homme, n'est-ce pas l'indice d'une activité cérébrale admirable, n'est-ce point le moteur du génie, l'aiguillon du savant, la source même de la pensée humaine?

C'est en feuilletant ses cartons d'estampes, que Rembrandt concevait, tout à coup, ses eaux-fortes demeurées schématiques, qui gardent le ressouvenir de ses consultations. Ainsi, l'une de ses pièces les plus importantes qui ne le satisfit jamais et qu'il remania deux fois, son *Jésus présenté au peuple*, est construit sur le thème et dans le décor même de l'*Ecce Homo* de Lucas de Leyde; mais sans le moindre clair-obscur, comme s'il eût voulu lutter à armes égales, par la simple vertu du trait, avec son illustre compatriote.

Son portrait de 1638 nous fournira un autre indice de son impressionnabilité en présence d'une œuvre nouvelle. C'est l'année de la visite de Van Dyck à Amsterdam. Or, ce portrait, le *Rembrandt à la toque ornée d'une plume*, est gravé, dans tout le costume, exactement comme le *Vosterman* de Van Dyck, et cet essai reste isolé dans tout l'ensemble de son œuvre.

Son autre portrait de 1639, le *Rembrandt appuyé* est encore plus typique. Cette année-là, le 9 avril, on avait vendu, à la Kaiser-Krown, toute une cargaison d'œuvres d'art, que Lucas van Uffelend avait ramenée d'Italie, au travers des embûches des Barbaresques et des Corsaires dunkerquois. Ce fut, dans Amsterdam, un événement mémorable et dans le monde des artistes un sujet de dispute esthétique entre les Italianisans, retour de Rome, et la jeune école hollandaise, qui reconnaissait Rembrandt pour son chef. Le jeune maître de trente-trois ans aurait voulu se faire adjuger la pièce capitale de cette vente, le *Balthazar Castiglione*, de notre Louvre, qui fut acquis pour 3 500 florins par un certain Lopez, qui achetait, en Hollande, pour Louis XIII, quantité d'armes et de munitions. Les Italianisans durent défier Rembrandt de s'égaler jamais à ce chef-d'œuvre; car on le vit aussitôt commencer dans le même

format et la même attitude que le *Balthazar*, cet admirable portrait peint qui le représente, encore, en artiste féru d'élégance, et fait aujourd'hui l'ornement de la National Gallery. Mais il avait hâtivement griffonné un croquis du tableau qui lui échappait, et sur le même thème il avait exécuté son eau-forte du *Rembrandt appuyé* qui nous le montre dans cette attitude de tranquille audace de l'homme acceptant un défi, et sûr de vaincre, — non sans avoir lancé quelque rude boutade à ses adversaires qu'il poursuit encore d'un ironique regard, en serrant toutefois les mâchoires dans un grondement de colère dédaigneuse, que ce grand expressionniste a volontairement accusé.

C'est, évidemment, par l'image qu'il s'instruisait le mieux, et c'est aussi par l'image qu'il recevait le choc d'où jaillissait l'étincelle, qui illumine ses conceptions puissantes, apparentées, par l'effet, aux visions qu'un éclair crée dans les nuits d'orage, mais qui se composaient, dans son cerveau, de tous les élémens d'une observation directe autour de lui. D'un œil aigu, sagace et plein d'humour, il notait simplement en peintre le spectacle des rues, des champs ou des places publiques, comme une abeille laborieuse qui se hâte à cueillir les pollens. Mais lui, qui vivait constamment en esprit dans la Légende hébraïque, s'ingéniait à trouver un sens lointain à ces croquis d'hier; et tel de ses familiers qu'il avait dessiné fouillant le tréfonds de sa poche, devenait *le bon serviteur* de la Parabole, *qui rend ses comptes* (Collection Bonnat); tandis que le baptême d'un de ses enfans s'amplifiait en l'une de ses *Présentations de Jésus au Temple*, et l'arrivée chez des parens à la campagne s'illuminait de l'envol de l'*Ange quittant Tobie*.

C'est par série qu'on retrouve en ses dessins, et surtout dans ses eaux-fortes, les mêmes visages familiers, les mêmes expressions typiques. De même qu'en 1628-1632, on voit partout son père, sa mère et ses sœurs tenir les grands rôles mythologiques de la Bible et des Métamorphoses, on retrouve, dans ses eaux-fortes de 1640 à 1656, tous ses familiers de la Juiverie d'Amsterdam. Tel podagre qui figure un docteur dans le *Jésus à la Synagogue* devient un ami de Lazare dans sa petite *Résurrection;* ailleurs, il est l'un des thuriféraires de *Mardochée*, l'un des bourreaux de Jésus dans la *Descente de croix aux flambeaux*, puis encore un docteur dans le *Jésus prêchant* et dans l'autre *Dispute à la Synagogue*.

Lorsqu'il eut collectionné ces miniatures persanes, d'après lesquelles il fit quelques dessins très curieux, il voulut s'en servir pour donner un accent d'orientalisme à son eau-forte épisodique : *Abraham recevant Jéhovah et les Anges*. Il le fit avec tant de drôlerie, qu'il est impossible de ne pas sourire à la vue de ces anges barbus, déployant de petites ailes en éventail, assis à la mode asiatique autour d'un grand vizir de manuscrit persan, tandis que le jeune Ismaël, — posé par son fils Titus, — vise, de l'arc, quelque gibier pour la table du patriarche. Pendant que celui-ci s'apprête à leur laver les pieds, la vieille Sarah écoute leurs propos, dans la pénombre de l'escalier. Elle vient d'apporter ses galettes dressées dans un grand plat, sur un tapis de selle, à la porte d'un logis des Flandres, voisin des chênes de Mambré. Tout cela, plein de cette bonhomie de la Genèse, qui campe un Jéhovah familier, parfois jovial et si semblable, par ses sautes d'humeur, à quelque Haroun-al-Raschild des *Mille et une Nuits* persanes; tout cela pourtant littéralement traduit de la Bible par quelqu'un qui la lit tous les jours, l'étudie avec les Rabbins, la commente avec les Pasteurs et ne la voit que par des yeux de peintre réaliste, habitué à saisir le trait caractéristique de toute chose et à l'exprimer hardiment. Ce grand imaginatif peuplait ses compositions chimériques avec des figurans réels, pris dans son temps et dans son milieu, et de cette manière il humanisait les légendes bibliques au point de leur prêter une vie nouvelle, qu'il tirait de son cœur et de son cerveau. Il apparaît ainsi, comme un prédicant par l'image, comme un autre artisan de la *Bible des pauvres*, qui crée le lien entre le peuple et ses traditions écrites et lui fait saisir par l'image l' « humanité » des textes anciens. Le seul rite des Mennonites consistait, au temps de Rembrandt, à prier, le soir, en ces termes : « Seigneur, fais camper tes saints Anges autour de moi ! » Si c'est ainsi que le maître évoquait les génies familiers préposés à sa garde nocturne, il faut avouer qu'il y mettait une jovialité qui justifie la mauvaise humeur des sectes rigoristes d'Amsterdam.

Mais, à côté de ces commentaires évangéliques, à côté de ces actes de foi, que nous appelons *les Trois Croix*, *la Prédication de Jésus*, *les Cent Florins*, les *Descentes de Croix*, les *Résurrections de Lazare*, exécutés avec cette émotion et ce grand respect qui se devinent à l'application minutieuse de sa

technique de graveur, Rembrandt se débridait tout à coup dans quelque farce énorme, comme le *Ganymède*, *le Moine dans le blé*, le *Lit à la Française* et cette *Calypso*, où Verhaeren voit, bien à tort, un « excès de vice. » Car dans ses croquis les plus licencieux, il y a, au delà de l'ardeur fébrile des attitudes, une profondeur d'expression qui s'impose et qui laisse comme une inquiétude. Il semble qu'il soit emporté, soudain, par ce vent de folie qui souffle au temps des kermesses sur les foules des Pays-Bas et qui les cueille, au sortir du prêche, pour en faire ces ruées bestiales étudiées par Jan Steen, Jordaens ou Rubens.

Il aurait pu prendre la mer et vivre une odyssée merveilleuse, au cœur de cet Orient fabuleux, qui le hanta toute sa vie et dont on parlait constamment sur les quais d'Amsterdam, peuplés de Syriens, de Persans, de Malais et d'Arabes, au temps des grandes découvertes géographiques des Hollandais, à la recherche de cet Ophir du roi Salomon et du Pays de l'or, parmi les îles du Pacifique. Mais n'eût-il pas perdu en profondeur ce qu'il aurait gagné en exactitude et en étendue? Au lieu de courir le monde et la belle aventure des *Descobridors*, il descendit toujours plus avant vers le tréfonds de l'inexprimable, et le champ de ses découvertes est aussi vaste, en ce domaine, que celui des marins essaimés sur les mers. Pour explorer les sources mêmes du pathétique et les mystères de l'émotion, il scrutait devant un miroir ses propres expressions, son regard, ses attitudes; puis de ses recherches passionnées, il tirait l'accent inconnu du regard de son *Saint Jérôme inspiré par l'Ange*, l'angoisse inexprimable des *Pèlerins d'Emmaüs*, reconnaissant le Revenant divin.

Mais ces recherches n'allaient pas sans hésitations, ni sacrifices. Rien que pour la création du type de Jésus dans *la Pièce aux Cent Florins*, on peut décompter avec de la patience et de l'attention, sur une épreuve du premier état, jusqu'à huit ou dix variantes. Presque toutes les pièces qui ne sont pas de simples croquis, ont subi des remaniemens considérables, en dehors de ceux enregistrés par les états (1).

Parmi les calomnies les plus méprisables dont on accabla la mémoire de Rembrandt, rien n'est plus odieux que cette fable

(1) On désigne sous ce mot, en gravure, les différentes épreuves, tirées en petit nombre, en cours d'exécution, par l'artiste pour se renseigner sur la marche de son travail.

de la multiplicité des états pour satisfaire à cet esprit de lucre, qui fait le fond de la légende accréditée par ses détracteurs. Toutes ses grandes œuvres, *la Pièce aux Cent Florins*, *Jan Six*, *les Trois arbres*, *la Présentation au Temple*, la *Mort de la Vierge*, le *Docteur Fautrieus*, n'ont précisément pas d'états, alors qu'il est manifeste que ces œuvres de longue haleine, ont subi, en cours d'exécution, de nombreuses et très importantes modifications, dont il aurait pu, à bon droit, tirer parti, avant de procéder aux effaçages considérables que son souci de la perfection technique lui imposait, et dont la trace est évidente sur ces chefs-d'œuvre.

Il faut observer, ici, qu'un certain nombre de ses cuivres ont subi des retouches nombreuses, à des intervalles assez éloignés, au courant du XVIIIe siècle et même au début du siècle dernier, et que la légende de la multiplicité des états s'est aggravée avec le trafic des épreuves, tirées après ces retouches.

Il est assez curieux de noter qu'il n'existe aucun portrait du Maître à Amsterdam, où il vécut trente-six années, et qu'à Leyde, sa ville natale, il n'y a même aucune œuvre de son pinceau. C'est que la rancune des notabilités de Hollande s'exerça longtemps et systématiquement contre sa mémoire, comme elle s'était exercée de son vivant contre l'homme, qui n'avait pas plié devant certains tartuffes, qu'il avait stigmatisés trop vertement. Mais ceux qui, comme Jan Six, se défirent à la fin du XVIIe siècle des quelques œuvres de sa main qui ne représentaient aucun souvenir de famille, réalisèrent des bénéfices scandaleux sur les prix payés à Rembrandt, tout en nourrissant la légende de la dépréciation de ses œuvres, et en créant de toutes pièces, celle du mécénat dont ils l'auraient comblé. Il est d'usage de répéter qu'on trouvait à acheter des Rembrandt pour quelques stuivers à cette époque ; à la vérité, lors de la vente de Jan Six, sa grisaille de la *Prédiction de saint Jean-Baptiste* et le *Portrait de Saskia* firent 710 et 500 florins, aux enchères publiques, tandis qu'ils avaient été payés 350 florins, dans une tractation assez louche en 1656.

Une autre légende aussi tenace, à l'usage des collectionneurs, fait dire à tous les marchands que Rembrandt modifiait par des artifices d'impression et presque à chaque épreuve, l'aspect et jusqu'au sujet de ses eaux-fortes. Il est vrai qu'il existe quelques

épreuves truquées de son *Portrait avec Saskia*, sur lequel une substitution de personne fait intervenir sa mère. Mais ces épreuves ne sont-elles pas du XVIIIe siècle ? Qui donc apporterait la preuve de leur attribution à Rembrandt ? Seuls les marchands qui ont possédé les cuivres du maître avaient intérêt à multiplier, par ces artifices, des états obtenus à l'aide de ces sauces d'encre délavée, qui servent de trompe-l'œil sur certaines estampes anglaises modernes. Mais l'ensemble de l'œuvre gravé du maître est d'une probité qui proteste hautement contre ces truquages grossiers.

*
* *

Comment Rembrandt avait-il été séduit par cet art si particulier de l'eau-forte, et par quelles raisons fut-il conduit à lui consacrer le meilleur de sa vie, puis à lui réserver ses plus importantes compositions ?

La Hollande est un pays triste, sur lequel pèse l'obscurité de longs hivers brumeux. Comment lutter contre l'ennui de ce ciel gris qui bruine ? Comment vaincre l'angoisse des longues heures de nuit, brossées de vent, sous le parcimonieux luminaire, dont on disposait, au temps de Rembrandt, dans les familles les plus aisées ? On lisait ; on entretenait de copieuses correspondances ; puis on regardait, surtout, des estampes. L'image de petit format, se tenant bien dans la main, sous la chandelle, était longuement étudiée à la loupe, fouillée dans ses recoins à surprises, dans ces lointains aux nombreux plans grouillant de foules microscopiques, qui firent le succès des œuvres de Callot et de Stefano della Bella, puis passée de mains en mains et commentée, à la veillée, pour servir de thème à des réunions d'amis et de dilettantes. L'image est une baie ouverte sur d'autres faits, sur d'autres lieux ; c'est une route offerte à l'imagination, une source de rêves plus concrétisés que dans le livre, ou par le tableau qui tient plus de place et qu'on voit si mal aux flambeaux. Pour les illettrés, si nombreux à cette époque chez les enrichis du négoce, l'image formait, avec le prêche dominical, les deux seules échappées au train-train journalier de la vie domestique.

Dans ce pays, rendu à la liberté, qui s'enrichissait largement avec une rapidité déconcertante, le commerce des estampes prit soudain une ampleur que la spéculation étendit

bien vite, hors des limites du territoire ; car les marchands s'ingénièrent à faire venir de Nancy, de Liége, d'Allemagne, de Paris et surtout de Venise et de Toscane, tout ce qui avait quelque prix et quelque valeur d'art. Les marchands de la Kalverstraat demandèrent bientôt cent florins, — mille francs de notre monnaie, — pour un Mantegna, pour *la Peste* de Marc-Antoine, et Rembrandt dut payer 1 400 florins une suite de quinze estampes de Lucas de Leyde.

C'est dans ce champ d'action, si bien préparé pour un graveur, que Rembrandt vit s'ouvrir, devant lui, l'ère de ses débuts dans l'eau-forte. A Leyde, il avait subi, dès 1628, l'entraînement des succès de son camarade, Jan Liévens, qui l'initia à la gravure. Il avait griffonné à la hâte, à vingt-deux ans, le *Portrait de sa mère* et quelques petits croquis pour répondre à la demande des acheteurs du marché-franc ; mais sans leur donner de suite et sans y attacher d'importance. Durant ses trois années d'association avec Liévens, Van Vliet et Gérard Dow, il mit très rarement sa pointe spirituelle dans les nombreuses petites pièces, signées du monogramme spécial, qui est la marque de l'atelier commun. On s'en assure en relevant, dans les pièces indiscutablement exécutées par le maître, une série de griffonnemens spéciaux, personnels à Rembrandt, qui réapparaissent au bout de sa pointe, comme ces signes graphiques qui authentifient une écriture et ne laissent aucun doute sur leur attribution (1).

Lorsque le marchand Hendrick van Uylenburg l'eut attiré dans la grande ville, Rembrandt comprit bien vite l'intérêt primordial qu'il avait à multiplier, par l'image, ses compositions les plus importantes, pour se faire apprécier des amateurs. Mais il ne voyait encore dans l'eau-forte qu'un but de publicité, et s'il exécutait entièrement leur modèle, il était rare qu'il mît la main dans ces pièces sensationnelles, par leur format et par l'effet d'ensemble, la *Descente de croix*, l'*Ecce Homo*, *le Bon Samaritain*, qu'il faisait exécuter par ses élèves et qu'il mettait au point, en quelques coups d'outil, avant leur impression. Ce n'est qu'à dater de 1639, à partir de sa grande pièce : *la Mort de la Vierge*, que Rembrandt est enfin conquis par cet art qu'il allait enrichir et transformer par des moyens à lui.

Les grandes étapes de son œuvre de graveur sont marquées

(1) Cette découverte de la pierre de touche de toutes les œuvres gravées des maîtres de l'estampe, a fait l'objet d'un travail qui paraîtra sous peu.

par quinze pièces magnifiques, toutes différentes de style et de conception, reliées entre elles par plus de deux cents eaux-fortes de moindre envergure. *La Mort de la Vierge*, eau-forte libre, presque linéaire, sans clair-obscur, est conçue comme un oratorio, avec la double irruption de l'Ange, qui vient préparer son apothéose, et celle du Pontife dont le cortège somptueux forme contraste avec le drame de l'agonie d'une pauvre femme entourée d'un groupe d'amis. *Les Trois Arbres* de 1643 sont, au contraire, une œuvre précieuse, toute en oppositions puissantes. — C'est un beau dimanche d'été; sur la plaine inondée de soleil, toute grouillante d'une foule microscopique de personnages et d'animaux, de barques et de moulins devant un lointain de ville, s'élève un beau nuage qui résiste au vent du large, tandis qu'une averse strie obliquement sa masse lumineuse et tombe en dehors du cadre. Un couple de pêcheurs et deux amoureux tapis sous un buisson, goûtent la paix dominicale, au pied d'un bouquet de trois chênes tourmentés par le vent. Le *Jan Six de 1647* est une œuvre de technique pure, un tour de force inimitable de beau métier. Recommencée deux fois sur des thèmes très différens, elle n'existe qu'en un seul état qui en fait, aujourd'hui, la pièce la plus précieuse dont s'enorgueillisse un cabinet d'amateur. Récemment, une seule de ces épreuves atteignit en vente publique la somme de 77 000 francs, sans les frais.

Les *Mendians à la porte d'une maison* préludèrent, en 1648, au cortège des gens de misère, qui vont au miracle, dans *la Pièce aux Cent Florins*. C'est ici l'œuvre capitale de Rembrandt, qui lui consacra plus d'une année, vers 1650. Malgré son étroit format, cette pièce est artistiquement supérieure à *la Ronde de nuit*, aux *Pèlerins* du Louvre, aux *Syndics* même, parce qu'elle résume en une fois toute la variété d'expressions, toutes les qualités du clair-obscur de ces divers tableaux, et qu'elle est la composition la plus importante, la plus personnelle de toute sa carrière et comme la synthèse, même, de toutes les faces de son génie. L'œuvre commente à la fois plusieurs pages des Écritures, suivant l'usage constant du maître, qui aimait à multiplier les épisodes contradictoires, dont il tirait ses plus puissans effets. Autour de Jésus prêchant en dehors des portes, auprès de la Fontaine de Béthesda, il évoque la procession des miséreux, des infirmes et des malades surgissant de l'ombre,

vers le rayonnement de son pouvoir divin ; puis, il lui oppose la bande ironique des Pharisiens et des docteurs jaloux, qu'il a inondés de lumière, pour accentuer le contraste, entre la foi candide des humbles et des simples, et la desséchante science des faux savans. L'antithèse est puissante, et son effet dramatique s'accroît encore par cette trouvaille de grand artiste et de philosophe, qui a su exprimer, sans aucune ombre, le groupe des Pharisiens, secs de cœur, « vides comme des sépulcres blanchis; » tandis qu'il a réservé toutes les caresses de sa pointe aux malades confians, au cul-de-jatte, à la paralytique étendue sur sa natte, à l'aveugle guidé par la femme infirme, au blessé brouetté sur un grabat, au chamelier arabe. « Laissez venir à moi les petits enfans, » dit Jésus en tendant les mains vers les mères confiantes qui lui amènent leurs petits; mais Pierre, les croyant importunes, écartait déjà la première en étendant la main.

Toute l'œuvre a été menée lentement, par petits fragmens souvent effacés, avec des variantes multiples, qui sont encore visibles sur les épreuves, et font de cette étroite pièce l'une de ces œuvres multiformes qui ont l'ordonnance puissamment équilibrée de nos cathédrales gothiques, dont on ne pourrait rien distraire sans détruire le chef-d'œuvre technique de leur exécution. Mais l'extrême délicatesse de ses travaux de gravure ne permettant pas d'en tirer beaucoup d'épreuves, Rembrandt voulut en exiger cent florins, — mille francs de notre monnaie actuelle, — et les collectionneurs commencèrent à murmurer contre ses prétentions, qu'ils jugeaient excessives.

C'est alors qu'il organisa cette vaste spéculation sur ses eaux-fortes, que son élève Bernard Keilh a révélée, sans la comprendre. Il faut connaître le milieu trépidant dans lequel vivait l'artiste, pour s'initier à la mentalité particulière de Rembrandt, entraîné dans un plan d'agio, par cette folie du négoce qui a tant impressionné Descartes. — Il avait assisté, en 1637, à cette Affaire des tulipes, qui créa, en peu de mois, un cours exceptionnel à des bulbes, à peu près, sans valeur. Analogue dans son plan d'ensemble à la spéculation actuelle sur les timbres-poste, elle fit monter, jusqu'à 13 000 écus, un seul oignon de *Semper Augustus*, tant que l'engouement des classes riches put soutenir cette aventure folle.

La spéculation machinée par Rembrandt avait des bases

beaucoup plus solides, puisqu'elle reposait sur la valeur intrinsèque de ses eaux-fortes, dont il possédait presque tous les cuivres, qu'il pouvait n'imprimer qu'à son gré. Mais il entreprit de racheter, à un taux élevé, toutes les pièces de sa main qui passaient en vente à Amsterdam. Il fixa lui-même la cote de certaines d'entre elles, comme la *Grande Résurrection de Lazare*, œuvre de jeunesse, qu'il taxa à 50 florins, parce qu'il l'avait rachetée, à ce prix, dans une vente publique. Puis il fit demander indirectement, — de ses deniers, par de nombreux courtiers d'Europe, avec lesquels il était en relations, — aux divers marchands d'Amsterdam, les pièces qu'il avait raréfiées dans la ville, afin d'en augmenter le cours. Pendant ce temps, il refusait obstinément la vente des épreuves de ses planches nouvelles, au-dessous du taux qu'il leur avait fixé. Mais, pour subvenir à ces opérations hasardeuses, il consacra toutes ses disponibilités, tous ses gains; puis il s'endetta, en espérant pouvoir tenir tête à l'orage que son audace accumulait autour de lui. Enfin, il dut procéder par voie d'échanges, et il semble bien qu'il avait affrété quelques petits vaisseaux, pour transporter en Italie une partie de ses collections hollandaises et de ses œuvres personnelles.

D'autre part, il devait alimenter les demandes et la curiosité de l'étranger, en produisant le plus possible de planches nouvelles; c'est pourquoi on voit apparaître autour des pièces extrêmement précieuses comme *les Cent Florins*, ces croquis, relativement sommaires, des *Paysages à la tour, à la vache, à l'homme au lait, au troupeau de moutons, à la barque, aux cygnes, de la campagne du peseur d'or*, qui sont la menue monnaie de sa spéculation sur ses eaux-fortes.

Puis, le maître s'affirme à nouveau, dans *Jésus prêchant*, surnommé la *Petite tombe*, parce que la planche avait été donnée en garantie à Pieter de la Tombe, à propos d'un achat en commun, qu'il avait fait avec cet artiste, d'une *Samaritaine* de Giorgione, dont on doit trouver le ressouvenir dans la *Samaritaine* de Rembrandt, datée de 1658. Le *Jésus prêchant* est une œuvre puissante, largement conduite, dans un format très restreint. La couleur en est admirable et la science technique du Maître en fait une pièce du plus haut enseignement.

Le *portrait du docteur Fautrieus* est une œuvre très singulière. Le docteur était l'un de ces « philosophes » qui se

livraient aux pratiques, que les Rose-Croix d'Allemagne avaient mises à la mode chez les savans du XVIIe siècle, et que Descartes dut désavouer, au cours de l'un de ses voyages en France, lorsqu'on l'accusait d'avoir animé, par magie, une automate de jeune fille. On sait que Rembrandt fut séduit par les doctrines ésotériques de la Cabbale, et c'est peut-être l'un des mirages auxquels il assista, qui fait l'objet de cette eau-forte prestigieuse, qu'on connaît, à tort, sous le titre de *Faust*.

Puis, la série des petites planches en croquis reprend quelques mois dans l'œuvre du maître, et nous conduit à cet expédient audacieux de la transformation d'une eau-forte de son vieil ami Hercules Seghers, qui venait de mourir. Ayant acquis sa planche de l'*Ange quittant Tobie*, Rembrandt en fit une *Fuite en Égypte*, en conservant la moitié de l'œuvre de cet artiste. Vient ensuite le *Saint Jérôme au torrent*, pièce magnifique d'une qualité technique exceptionnelle.

Enfin, voici *les Trois Croix*, l'œuvre sublime et fulgurante que Rembrandt modifia par trois fois, dans des états de plus en plus puissans. C'est une vision d'Apocalypse qui résume le drame du Golgotha en des tableaux d'une émotion si poignante, qu'il semble que le souffle de l'Ange, qui inspire son *Saint Jérôme*, dans le tableau du Louvre, l'ait soutenu dans cet état de « fureur sacrée » qui lui fit sabrer violemment toute sa planche, de grandes stries désordonnées. Jamais le cataclysme des Écritures n'avait été traduit, en quelques traits, avec une telle puissance d'évocation, par des moyens plus que sommaires, d'une audace inconcevable. Sur le groupe des soldats, des Juifs et des Disciples passent, en stries noires et obliques, d'épaisses trombes cinglantes qui font se cabrer les chevaux; tandis qu'une lueur fulgurante, traversant ce déluge, tombe verticale et livide sur le Christ supplicié émergeant, à peu près seul, d'un décor fuligineux, où se devine un grouillement de larves mouillées fuyant l'horreur du cataclysme.

Puis c'est la série, si variée, des onze planches de 1654, où la *Descente de Croix aux Flambeaux* et la *Présentation au Temple* opposent leurs qualités de puissance dramatique et de somptuosité, dans deux pièces de même format, d'une variété étourdissante. La *Présentation au Temple* suggérée par le Baptême de sa petite fille Cornélia, est d'une magnificence d'autant plus imaginative, que la scène réelle du baptême dut

être sobre et morne, selon le rite observé par Hendrickje, la mère de l'enfant. C'est la revanche de l'artiste contre les platitudes d'un culte sans faste, c'est une explosion de joie visuelle, un ruissellement de gemmes, une débauche d'orfrois, d'émaux, de tissus brochés, qui disent l'allégresse d'un homme qui aime à créer de la vie réelle, plus encore que des fictions.

Mais voici l'époque de ses embarras d'argent, où apparaissent les figures des deux *Haaring*, les huissiers préposés à la garde des scellés de ses meubles. On sait la cynique aventure où sombra la richesse matérielle du Maître, qui possédait, alors, une collection de plus d'un million de notre monnaie, et qu'on ruina systématiquement, en organisant la désertion des enchères. Avant de quitter le logis de la Breedestraat, où il avait vécu dix-huit années, Rembrandt eut encore assez d'humour et d'audace pour stigmatiser, à sa façon, dans une eau-forte, le triomphe insolent de son ennemi principal. Il grava cette pièce appelée à tort, *le Phénix*, qui représente l'apothéose d'un oison déplumé, ridicule de fatuité, juché entre deux génies claironnans, au centre d'un halo lumineux, au sommet d'un monument timbré de ses armes; tandis qu'au bas des marches, gît le génial Icare aux reins brisés, aux ailes mortes. Cette allégorie, qui n'a jamais été expliquée, se comprend par l'analogie entre cette estampe et le sujet du fronton de la Chambre des Insolvables qui ligota Rembrandt. — Artus Quellin y avait sculpté *la chute d'Icare*, pour symboliser la malechance des audacieux. Ce rappel du même sujet et la date 1658 donnent la clef de cette composition vengeresse, qui est si bien conçue dans la note humoristique de Rembrandt. Mais, à dater de cet exode, le maître désabusé ne se vouera plus qu'à l'étude du nu féminin, qui est l'unique joie de la maturité des grands artistes. Sa *Négresse couchée*, sa *Baigneuse*, *la Femme à la flèche* sont des chefs-d'œuvre inimitables de science technique, de puissance et de délicatesse à la fois, dans une richesse de coloris qui s'égale à la joie picturale.

Les derniers biographes de Rembrandt nous ont apitoyés sur une demi-cécité qui l'aurait affligé vers la fin de sa carrière; ils se fondaient sur l'absence d'eaux-fortes datées, postérieurement à 1661. A la vérité, cette tristesse lui fut épargnée, puisqu'on a la preuve authentique qu'au début de 1665, il a gravé l'une de ses planches les plus délicates, ce *portrait d'An-*

tonides van der Linden, que son exécution précieuse et la date de la mort du modèle avaient fait placer chronologiquement, dans son œuvre, vers 1652. Il a fait l'objet d'une aventure des plus curieuses, qu'il est intéressant de rapporter.

A la fin de 1664, Rembrandt et son fils Titus, alors âgé de vingt-deux ans, avaient fait un petit héritage. Quelques centaines de florins revenaient au vieux peintre, qui envoya Titus à Leyde, pour prendre langue avec le notaire de la succession. Musant le long des quais, le nez aux éventaires, le jeune homme s'arrêta devant la boutique des frères Gaesbeck où il y avait quelques livres illustrés et des estampes nouvelles. Titus entra. Les librairies discutaient à haute voix, avec le fils d'Antonides van der Linden, les conditions d'une réimpression des œuvres du Docteur. L'un d'eux demanda au jeune homme s'il ne connaîtrait pas un graveur capable d'exécuter, en peu de jours, un portrait, au burin, pour le frontispice de cette édition nouvelle, dans le goût d'une gravure de Pieter Holsteyn, décorant l'édition princeps.

— Mais oui, mon père! repartit Titus.

— Certes! nous savons que Rembrandt est un illustre maître de l'eau-forte, se récrièrent les marchands. Mais a-t-il jamais gravé au burin? et serait-il vraiment capable de faire une planche semblable au modèle? Le jeune artiste examina l'estampe, déclara qu'elle était détestable et ajouta que bien certainement son père ferait, en se jouant, beaucoup mieux. Il assura que Rembrandt gravait fréquemment au burin, et qu'il avait achevé, depuis peu, une bonne femme avec une *pappotgen*, exécutée avec cet instrument classique.

Quelques critiques ont voulu reconnaître ce sujet dans la planche, inachevée, du *Dessinateur devant le modèle*. Mais il y a tout lieu de croire qu'il s'agissait, pour Titus, de la pièce dite *la Femme devant le poêle*, qui représente une ménagère appuyée sur une « pappotgen, » pleine de linge qu'elle a commencé de laver, et qui se repose un instant de son labeur, dans un sous-sol surchauffé par un poêle. Aussi s'est-elle mise à l'aise en faisant tomber sa chemise; ce qui nous permet d'admirer un torse que Rembrandt a gravé tout entier au burin.

Titus se faisant fort de traiter pour son père, les libraires lui confièrent la commande de ce petit portrait, qui devait leur être livré dans la première quinzaine de janvier 1665 et lui remi-

rent, à titre documentaire, un portrait peint par A. van Tampel. Titus revint au Rosengracht à Amsterdam, pour fêter la Noël en famille et Rembrandt se mit aussitôt à buriner ce précieux portrait. Mais les libraires, qui attendaient une gravure froide et solennelle, refusèrent cette œuvre délicate, souple, spirituelle que le Maître avait égayée par la vue du jardin de Franeker. Se croyant dupés et s'attendant aux réclamations de l'artiste, ils firent entendre des témoins chez un notaire, et ils durent avoir gain de cause, contre le *buriniste* Rembrandt, car son œuvre ne parut pas dans leur réédition et lui resta pour compte.

Dans ce recul de cinquante lustres, l'aventure paraît plaisante en ce qu'elle nous montre la bonhomie de ce grand artiste, qui n'hésitait pas, pour aider les siens, à graver de seconde main, pour de petits libraires, un portrait qu'il aurait refusé aux grands collectionneurs assiégeant sa porte quelques années auparavant.

*
* *

Rembrandt n'a laissé d'autre enseignement que ses œuvres. Il n'a pas codifié, comme le Vinci, la synthèse de ses acquêts dans un traité didactique. Aussi l'étude de sa technique ne peut-elle être entreprise devant ses peintures, dont l'éclat s'assourdit chaque jour, derrière cet écran d'or, toujours plus opaque, que le travail des ans a tissé entre les plus vigoureuses conceptions picturales d'il y a trois siècles et notre investigation moderne, anxieuse de connaître les élémens du grand problème de son art. Ses élèves ont recueilli quelques-unes de ses théories artistiques, mais ne les ont pas appliquées ; car il était de cette race d'artistes qui ne peuvent pas avoir de descendance, comme Michel-Ange, Shakspeare ou Beethoven. C'est seulement dans ses eaux-fortes, sur les cuivres mêmes qui nous ont été conservés, et où toute la genèse de chaque œuvre apparaît, que l'on peut suivre, dès le début, le processus de sa conception personnelle jusqu'à sa réalisation qu'il a jugée définitive.

Car elle est de lui, cette opinion qu'une œuvre d'art est achevée lorsqu'elle exprime exactement tout ce qu'il fallait dire. Mais avec sa nature impressionnable, ses sautes constantes de direction, ses brusques partis pris d'effaçages et de reconstructions, cet achèvement était si souvent remis en question qu'il

n'est pas possible de savoir par quelles phases un tableau, tel que *les Pèlerins d'Emmaüs*, a pu passer, pour devenir cette œuvre troublante qui ne livre rien de ses secrets d'exécution. En effet, un tableau n'est pas décomposable comme une estampe, dont on a les états, et qui se lit encore mieux sur le cuivre gardant les moindres traces des hésitations, des repentirs, de toutes les transformations coutumières de Rembrandt, lorsqu'il parvenait à mener à bien une œuvre très importante. « Car il esquissait beaucoup de choses, mais il en achevait très peu, » a dit son élève Bernard Keilh, en documentant Baldinucci sur les usages techniques de son maître.

Or, il existe un certain nombre de cuivres gravés de Rembrandt qui ont pu échapper aux retoucheurs du XVIIIe siècle et aux admirations si dangereuses d'un Watelet. Près de trente-cinq planches originales du maître sont suffisamment bien conservées, pour qu'on puisse en déduire tous les élémens de sa technique ; non pas, seulement, ses méthodes d'aquafortiste, mais la marche usuelle des productions de son génie. Car il est évident, pour quiconque connaît à fond les deux pièces capitales de l'œuvre évangélique de Rembrandt, *la Pièce aux Cent Florins* en gravure, et *les Pèlerins d'Emmaüs* en peinture, il est certain que ces deux œuvres jumelles, exécutées à peu près vers le même temps, ont subi l'une et l'autre les mêmes hésitations, les mêmes sacrifices, les mêmes repentirs dans l'exécution de la figure principale, celle de ce Christ, si souvent repeint dans le tableau, gravé, gratté et regravé quatre ou cinq fois sur la surface du métal.

Ce sont ces cuivres originaux du maître que j'ai eu l'honneur de présenter, en partie, le 24 juin 1916, à l'Académie des Beaux-Arts, en lui apportant des preuves matérielles de leur authenticité indiscutable, ainsi que des épreuves analogues à celles que possèdent nos grandes collections. Les preuves d'authenticité, pour être éclatantes, ne devaient pas être d'ordre artistique, mais inspirées de cet *esprit géométrique* que Pascal juge indispensable dans *l'Art de persuader;* elles sont du même genre que celles que j'avais proposées lors du vol de la Joconde pour répondre à l'émotion de certains journalistes qui publièrent qu'on reverrait, peut-être un jour, une Mona Lisa au Louvre, mais qu'il serait impossible d'avoir jamais la certitude de l'authenticité du tableau. Or, la Joconde est une peinture

entièrement craquelée. Sa surface est truitée, par places, comme une porcelaine de Chine et rien que sur le nez, on peut compter plus de trois cents craquelures, formant un labyrinthe inimitable. Toutes les photographies, portant ces craquelures concordantes, constituaient la fiche anthropométrique du chef-d'œuvre, qui devenait absolument invendable, si les grands Illustrés reproduisaient ce document. Ce qui fut fait.

Pour les cuivres de Rembrandt, il s'agissait de retrouver, sur la surface du métal, certains défauts de fonte de ce bronze ancien, mêlé de plomb, de zinc, de fer, d'arsenic et d'étain, en usage au XVIIe siècle sous le nom de « rosette » et dont les traces teintaient localement les épreuves; puis de repérer exactement tous les accidens de découpage, de planage, de morsure et d'usure de certains travaux, que révélait l'étude approfondie des épreuves tirées par le Maître. Une analyse chimique, faite à la Monnaie par l'éminent docteur Henriot, confirmait l'ancienneté du métal. Enfin, des agrandissemens photographiques, directement pris sur les cuivres, complétaient la démonstration. Désormais, nul doute n'était possible. Les planches étaient originales; mais il fallait les imprimer. Cette partie du problème qui semble la plus simple, fut d'une réelle difficulté. Ce n'est qu'en reconstituant, d'après les vieux textes, l'encre et les méthodes rembranesques d'impression, en se servant d'une presse en bois analogue à sa presse en bois des îles; puis en employant du papier du XVIIe siècle, pris aux feuilles de garde des ouvrages hollandais de ce temps, que l'identité put être obtenue entre les épreuves modernes et celles qui leur servaient de modèles à la Bibliothèque nationale.

Il restait à faire la part des retoucheurs du XVIIIe siècle et à déterminer, avec certitude, quelles étaient les pièces conservées intactes, au cours de leurs nombreuses pérégrinations. Avec beaucoup de bonheur et quelque constance, je suis même parvenu à remonter jusqu'à Rembrandt lui-même, pour établir la liste de leurs possesseurs.

Lorsque ses ennemis firent saisir tous ses biens, en 1656, l'artiste avait dû mettre en lieu sûr ses cuivres gravés, — sa principale richesse, — car ils ne figurent pas sur l'inventaire dressé à la demande de ses créanciers et ne furent pas mis en vente. Les avait-il confiés à quelques familiers? En 1679, dans l'inventaire de Clément de Jonghe, le marchand de la Kalver-

straat, qui fut son ami, et dont il avait gravé le portrait, on trouva soixante-quatorze cuivres originaux de Rembrandt, et leur liste se retrouve, entière, parmi ceux qu'on possède aujourd'hui.

Dès 1650, un noyau d'amateurs des œuvres du maître s'était déjà formé à Paris, et l'un d'eux, Michel de Marolles, avait publié, en 1666, du vivant de l'artiste, un catalogue de « 224 portraits et caprices fort curieux de Rhinbrand. » Florent Le Comte possédait, dès 1699, 418 épreuves de sa main. Plus tard, Mariette, le célèbre collectionneur, entreprit de rechercher tout l'ensemble de son œuvre gravé et quelques-uns de ses cuivres.

C'est alors que C.-H. Watelet, receveur général des Finances du Roi, membre de l'Académie française, associé honoraire de l'Académie des Beaux-Arts, qui se piquait d'être un artiste et un graveur très érudit, entreprit un voyage en Hollande, d'où il rapporta tous les cuivres de la succession de Clément de Jonghe, et quelques autres, qu'il eut le bonheur de retrouver. Il avait formé le dessein de résoudre l'ardu problème de la technique du maître; mais, comme il était imbu des traditions scolastiques de notre XVIIIe siècle français, dont les graveurs s'adonnaient surtout à l'illustration à grands tirages, il eut le sentiment erroné que la plupart des cuivres qu'il retrouva étaient usés, irrémédiablement. Ils devaient être, au contraire, de cette qualité spéciale, dont le cuivre du *Jan Six* est le prototype, tout en travaux atténués par des morsures crevées et superposées. Il crut, de bonne foi, faire œuvre pie en détruisant, sous sa molette et son burin, ces travaux délicats, qui sont la base même de la technique rembranesque, et ces chefs-d'œuvre, le *Rembrandt dessinant*, l'*Abraham Francen*, le *Docteur Fautrieus*, qu'on allait bientôt confondre avec le *Faust* de Gœthe à dater de 1798 ; puis la *Mère de Rembrandt*, la *Fuite en Égypte à la lanterne*, l'*Adoration des Bergers*, l'*Annonciation aux Bergers*, toutes ces pièces magnifiques furent définitivement perdues.

Watelet était si naïvement convaincu de son érudition technique, qu'il entreprit de donner des répliques aux pièces les plus savantes de l'œuvre de Rembrandt. Il grava un portrait de Greuze « dans le goût du portrait de Six, » puis celui de son ami, l'abbé Copette, dans l'attitude et l'arrangement du portrait de Francen. Cependant les pièces de style plus libre, les œuvres plus cursives, *Jésus au milieu des Docteurs*, le *petit Orfèvre*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, les *Baigneurs*, la *Circoncision*

de 1654 et presque toutes les pièces importantes de cette période de l'œuvre du maître, ainsi que la *Négresse couchée*, la *Baigneuse*, furent intégralement conservées en raison du peu d'intérêt qu'elles offraient aux recherches spéciales de leur possesseur. L'incompétence de Watelet était telle qu'il put recopier totalement, d'après le cuivre qu'il possédait, cette pièce dite *L'aveugle, ou les Musiciens ambulans* que tous les catalogues attribuent, encore à Rembrandt, sans s'apercevoir que le cuivre est signé : *G. Dou*, sur la vielle de l'aveugle ! !

Dans la préface de son recueil, les « *Rymbranesques*, » Watelet annonçait, en 1775, qu'il avait *terminé* la petite planche du *dessinateur devant le plâtre*, et il laissait entendre qu'il avait surpris tous les secrets de Rembrandt...

A sa mort, ses cuivres furent acquis par F. Basan, le graveur-éditeur qui avait fait de l' « Hôtel Serpente, » rue Serpente, un lieu de délices pour les amateurs d'estampes. Il avait réuni plusieurs centaines de cuivres et de bois originaux de toutes les Écoles : Callot, Dürer, Marc-Antoine, Tiepolo, Rembrandt, les Van Ostade figuraient dans ses catalogues de plus d'un millier de pièces.

Les cuivres de Rembrandt passèrent ensuite dans le fonds de l'éditeur Auguste-Jean en 1810, puis de la veuve Jean et Michel Bernard. Dès cette époque, on ne fit plus que des tirages clandestins, à l'usage des petits brocanteurs, tant l'encrassement des tailles par les vernis apparaissait sans remède. C'est ce qui les sauva. Ils sont aujourd'hui la propriété de M. Alvin-Beaumont.

Sur les 78 planches de cette collection, 32 sont à peu près sans aucune retouche, ou sans retouche grave, et dans un état de conservation digne d'en faire des pièces de grand musée, par leur valeur artistique et documentaire. Vingt-deux autres pièces sont encore intéressantes par ce qu'il en reste de la main même de Rembrandt; le reliquat des autres pièces est presque détruit, sous les retouches, l'usure, ou des essais de restauration.

Tenir un cuivre de Rembrandt dans ses mains, concevoir lentement, parmi des vérifications multiples et minutieuses, cette certitude qu'il n'a subi aucune atteinte et qu'il semble passer de ses doigts dans nos doigts, n'est-ce point pour un graveur une aubaine émouvante ? Voir sortir de sa presse des

épreuves analogues à celles du Maître sur des cuivres que l'on croyait à jamais perdus et trop usés, n'est-ce point renouveler *la légende du vieillard qui fait refleurir les arbres morts*, dans un conte du vieux Japon ?

Aujourd'hui que notre musée du Louvre est à la veille d'une transformation radicale et qu'un remaniement s'impose dans la remise en place de ses trésors, ne serait-il pas opportun de suggérer la création, même à titre temporaire, d'*une salle Rembrandt*, où les dessins du maître et ses principales eaux-fortes seraient réunis à l'imposant ensemble des vingt-quatre tableaux, qui font de notre musée le plus riche du globe en œuvres du Maître des *Cent Florins*.

Je sais qu'il est question de réserver, enfin, à la gravure, l'une des salles nouvelles du monument, pour que le grand public, qui ignore les collections d'estampes de la Bibliothèque nationale, puisse avoir un aperçu des chefs-d'œuvre classiques de cet art. Des eaux-fortes de Rembrandt entreraient donc au Louvre. Mais c'est l'ensemble si riche et si varié de ses gravures et de ses dessins qui serait d'une éloquence exceptionnelle ; il éclairerait aussi l'entendement des peintures du maître, qui gagneraient à être déplacées. Car n'est-ce pas l'heure de dédier à l'éminent et très actif Conservateur des Peintures cette prière de Rembrandt, qui n'a jamais été exaucée, dans aucun musée, — au Louvre moins qu'ailleurs, — et qui ne peut rester plus longtemps lettre morte : « Monsieur suspendra mes tableaux sous un jour TRÈS FORT, de *manière qu'on puisse les regarder de loin ;* c'est ainsi qu'ils feront le mieux ! »

Est-ce trop d'espérer que cette grande voix d'outre-tombe soit enfin entendue dans ce musée, qui a la gloire de posséder, avec les plus beaux *portraits* du maître, le *Saint Jérôme*, la *Bethsabée*, *le bon Samaritain*, *l'Ange quittant Tobie*, les deux *Philosophes*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, et qui se doit de leur adjoindre quelque belle épreuve des *Trois arbres*, des *Trois Croix*, du *Jan Six*, et des *Cent Florins?*

ANDRÉ-CHARLES COPPIER.

AUX ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE

L'OPINION AMÉRICAINE ET LA FRANCE

I

LES UNIVERSITÉS

Il est toujours délicat d'écrire de l'Amérique. Volontiers elle nous reproche, à nous Français, de porter sur elle des jugemens d'ensemble qui, même lorsqu'ils sont exacts, ne le sont que pour une zone restreinte ou pour un bref moment. De fait, s'il est un pays, ou mieux un agrégat de pays, qui répugne à se laisser emprisonner dans une formule, c'est assurément celui-là. Il n'est pas seulement l'expression de la vastitude, en ce que le mot a de plus suggestif : son immensité réunit, par surcroît, tous les contrastes, à un degré dont aucune terre européenne ne saurait nous donner l'idée, — sans parler d'une infinité de nuances, perceptibles pour l'Américain, mais qui passent insoupçonnées de l'étranger. Joignez que ce pays, fait de tant d'élémens divers, souvent contradictoires, qui se compare lui-même à un amalgame en fusion, à un *melting pot*, est aussi bien la patrie par excellence du changement, — du changement rapide, instantané, total. Les vivans, ici, vont encore plus vite que les morts. Ce qui est vrai d'eux, au matin, ne l'est, pour ainsi dire, plus le soir. Et c'est l'émerveillement du voyageur qui les visite de constater, d'une année à l'autre, avec quelle puissance et quelle soudaineté cette surprenante faculté américaine de transformation s'exerce

sur les individus comme sur les choses. Le Nouveau Monde est pareillement le monde de la perpétuelle nouveauté.

Or, si, dans les conditions ordinaires, il est difficile de pénétrer la psychologie d'un peuple dont la complexité dans l'espace n'a d'égale que sa mobilité dans le temps, on devine à combien de chances d'erreur on s'expose, pour peu que l'on s'avise de vouloir démêler son état d'âme de spectateur lointain, et soi-disant désintéressé, en présence de la formidable crise qui, depuis deux ans, bouleverse l'Europe. Comme c'est, — au moins en partie, — ce que j'ai dessein de tenter dans ces pages, en tâchant d'y caractériser aussi fidèlement que possible l'attitude de l'Amérique à l'égard de la France, d'après les témoignages que j'en ai pu noter au jour le jour durant une campagne de plusieurs mois sur l'autre rive de l'Atlantique, on ne s'étonnera pas si je tiens à spécifier, tout d'abord, que ces témoignages valent uniquement pour les périodes auxquelles ils se réfèrent et pour les milieux où je me suis trouvé en position de les recueillir.

*
* *

Le hasard a permis que je fusse appelé à faire deux tournées successives de conférences aux États-Unis, l'une en 1915, l'autre en 1916. La première comportait un cours régulier d'un trimestre à l'Université de Cincinnati. A l'époque où j'avais pris l'engagement d'aller professer ce cours, j'étais, comme la plupart des Français, à mille lieues de prévoir quel effroyable cataclysme s'apprêtait à se déchaîner sur notre pays. La guerre éclata. Pas un instant je ne doutai que l'Université de Cincinnati ne s'empressât de m'accorder une sorte de moratorium moral. J'écrivis en ce sens à son président, le docteur Dabney, lui confiant que je venais de donner l'accolade du départ à mes trois fils et à mes trois gendres, que je demeurais au foyer le seul homme près de qui se pussent rallier mes filles, et que le fait de m'expatrier dans de semblables conjonctures m'apparaissait, en vérité, comme une désertion. L'avouerai-je? En lui demandant de me rendre ma liberté, j'étais intimement persuadé qu'il ne serait pas fâché, lui non plus, de recouvrer la sienne. Sur une population de cinq ou six cent mille habitans, Cincinnati en compte un bon, disons, si vous voulez, un mauvais tiers de souche germanique, si bien que le satirique anglais

Punch l'a rangée au nombre des trois dernières colonies allemandes qui subsistent sur le globe, les deux autres étant les villes, également américaines, de Saint-Louis et de Milwaukee. L'heure n'était évidemment pas indiquée pour y faire entendre, dans une chaire officielle, une voix française. Ma retraite volontaire procurait au président Dabney le moyen de sortir à son avantage d'une situation plutôt embarrassante. Et j'attendais donc sa réponse en toute tranquillité.

Elle fut exactement le contraire de ce que je m'étais imaginé. Non seulement le président Dabney ne consentait pas à me délier de mon engagement, mais il s'indignait à la seule pensée que je fusse capable d'y manquer. « Vous invoquez les circonstances présentes, » me disait-il en substance, « et vous estimez qu'elles vous font un devoir de rester. Eh bien ! j'estime, moi, qu'elles vous font un devoir encore plus impérieux de passer la mer. N'est-ce pas le moment ou jamais de montrer que déchirer les contrats n'est pas un geste français ? Tenez votre parole et venez vous battre chez nous, à votre manière. C'est renoncer à partir qui serait une désertion. » Un mois plus tard, je débarquais à Cincinnati.

Si j'ai relaté cet épisode tout personnel, c'est exclusivement, — on l'aura compris, je l'espère, — à cause de la nature peu équivoque des sentimens que, d'ores et déjà, il nous révèle chez un des membres les plus considérables du haut enseignement américain. Le docteur Dabney avait d'autant plus de mérite à parler un tel langage que, dans une occasion précédente, il avait soulevé contre lui les abois de la meute germanique pour s'être exprimé avec la même franchise dans une lettre à un publiciste anglais, de ses amis, qui s'était cru autorisé à la reproduire. Comme cette lettre traitait de pur brigandage l'annexion de l'Alsace-Lorraine; en 1871, et rejetait sur l'Allemagne toute la responsabilité de la guerre de 1914, le *Volksblatt*, un des trois ou quatre journaux en langue allemande de Cincinnati, avait proclamé son auteur indigne de continuer ses fonctions, et le Comité de l'Alliance germano-américaine avait sommé le Conseil d'administration de l'Université de pourvoir à son remplacement immédiat. L'émotion provoquée par cette affaire n'était pas encore calmée lorsque j'arrivai là-bas, et les collaborateurs du docteur Dabney conservaient des inquiétudes sur son sort.

— Songez, me disait l'un d'eux, qu'à la tête du Conseil d'administration figurent un Spiegel, un Renner, un Wolfstein, — trois noms qui sont, à eux seuls, autant de certificats d'origine.

Le docteur Dabney, en revanche, était plein de sérénité. Au premier mot que je lui touchai des nouvelles complications que risquait de lui apporter ma venue, il m'interrompit avec un haussement de ses larges épaules :

— N'ayez à mon sujet aucune crainte. Ce sont querelles d'Allemands, et j'ai derrière moi le rempart de tous les vrais Américains, des Américains sans trait d'union. Lisez plutôt.

Il me désignait, dans un numéro du *New-York Evening Post*, les lignes que voici : « Nos amis germano-américains de Cincinnati, dans leur ineffable logique, sont en train de décréter qu'un président d'Université n'aura le droit de donner son impression sur la guerre que si cette impression est favorable à l'Allemagne... Nous ne pensons pas que le docteur Dabney soit homme à se laisser troubler par les criailleries d'un *Volksblatt* et de ses abonnés; mais nous entendons d'ici les hurlemens que pousseraient les organes du même acabit, si les « gradués » de Harvard, tout écœurés qu'ils puissent être de la propagande teutonne du professeur Munsterberg, s'avisaient de vouloir le bouter hors de leur Université. On nous ressasserait, pendant des colonnes entières, que le professeur Munsterberg, lui, possède la vérité, tandis que quatre-vingt-quinze pour cent des Américains sont mis dedans par une presse sans scrupules, vendue aux Anglais ou aux Russes. » Et le docteur Dabney concluait :

— Quatre-vingt-quinze pour cent! Même si le chiffre était exagéré, vous voyez que nous avons de la marge.

*
* *

Puisque nous sommes sur le chapitre universitaire, le mieux sera peut-être de faire tout de suite leur part à celles de mes expériences qui le concernent. Il ne faudrait, d'ailleurs, pas juger d'après nos idées françaises de la place que le monde des Universités occupe dans les sphères intellectuelles de l'Amérique. Cette place est bel et bien la première. Il ne fournit pas seulement des chefs à l'État : il leur ouvre encore une des rares situations qui soient regardées comme dignes d'eux, après leur

sortie du pouvoir. L'ex-président Taft enseigne aujourd'hui le droit politique à Yale, et, lorsque M. Roosevelt quitta la Maison-Blanche, il fut d'abord question, en récompense de ses services, de le désigner pour la direction de Harvard. A plus forte raison est-ce dans le monde des Universités que se recrute l'élite pensante de la nation. Il n'y a guère d'écrivain ayant marqué dans les lettres américaines qui n'ait plus ou moins appartenu au corps enseignant. Et l'on conçoit dès lors de quel poids décisif pèse l'opinion universitaire aux États-Unis.

C'est dire aussi que l'Allemagne n'a rien négligé pour essayer de la faire pencher en sa faveur. Elle croyait y avoir beau jeu. N'avait-elle pas été vénérée, pendant près d'un demi-siècle, comme la terre sainte de la pédagogie, et l'Amérique, en particulier, ne s'était-elle pas fait une tradition superstitieuse d'acheminer vers elle, par files innombrables, des pèlerinages ininterrompus de maîtres et d'étudians pour y puiser à sa source même cet élixir de la « Kultur » dont elle s'était assuré le monopole? Puis, que de coquetteries séductrices le Kaiser n'avait-il pas déployées envers les Universités américaines, sous la forme de cadeaux princiers, frappés au coin du goût allemand le plus pur, tel, entre autres, que le musée de statues d'outre-Rhin qui s'exhibe lourdement à Harvard, ou mieux encore, tel que le livre colossal, — en bois, — bourré de vulgaires imageries, auquel la bibliothèque de Pittsburg s'est vue dans la nécessité d'affecter toute une pièce! Enfin, il ne faut pas oublier que le « professeur Knatschke, » en personne, opérait à des milliers d'exemplaires dans l'Union. Il s'était faufilé partout, obséquieux ou arrogant selon l'occurrence, et prêt à enseigner n'importe quoi, mais, de préférence, le français. Le professeur Munsterberg, à qui l'on faisait allusion tout à l'heure, incarne de la façon la plus magistrale un de ses avatars les plus encombrans.

Comment, avec de semblables atouts, l'Allemagne ne se fût-elle point flattée d'avoir promptement à sa dévotion les porte-parole attitrés de l'intellectualisme américain? Il n'était, se disait-elle, que de leur faire la leçon, comme naguère sur les bancs d'Heidelberg, de Leipzig, de Tubingue ou d'ailleurs. Et elle délégua vers eux ses docteurs les plus qualifiés, des Dernburg, des Kuehnemann, des Kuno Meyer, avec mission d'activer et de coordonner les efforts de leurs congénères déjà

installés dans la place. Mais, une fois de plus, elle avait mal calculé. Contrairement à son attente, l'Amérique de l'esprit, qu'elle s'imaginait asservie à ses disciplines, refusait de prendre le mot d'ordre auprès de ses catéchistes et s'obstinait à vouloir s'orienter par ses propres lumières dans un sens qui n'était pas précisément celui qu'elle avait espéré. Les suppôts dociles qu'elle avait escomptés se changeaient pour la plupart en adversaires. Et quels adversaires!

Il en est un à qui la France ne saurait rendre un trop éclatant hommage. Je veux parler du doyen des universitaires américains, du président émérite de Harvard, M. Charles Eliot. Les dix ou douze conférenciers français qui, au temps de la fondation Hyde, ont été conviés à se faire entendre dans la grande Université de la Nouvelle-Angleterre ont certainement gardé, comme moi, en traits ineffaçables, le souvenir de cette belle figure méditative qu'une tache violacée marbrait sans en déparer la sévère harmonie. Je me rappelle m'être laissé dire, à cette époque, que l'Amérique avait deux présidens, l'un, Eliot, à Harvard, l'autre, Roosevelt, à la Maison-Blanche; mais c'était toujours Eliot que l'on nommait le premier. J'étais encore à Cincinnati lorsqu'en mars 1915 il entra dans sa quatre-vingtième année. Je lui adressai mes vœux. Il me répondit : « En ces jours de lutte pour la justice et la liberté, il est doux de renouer avec un Français les liens d'une estime et d'une amitié réciproques. Les Américains cultivés ne doutent point que la guerre consacre le triomphe de la civilisation de l'âme sur la civilisation de la matière : elle apportera au monde la démonstration définitive que, dans le conflit des forces humaines, c'est à la force morale, c'est à la vertu des nations libres qu'appartient, en fait comme en droit, le dernier mot. » Et il terminait en se félicitant d'avoir connu l'extrême vieillesse, puisque, malgré les glaces de l'âge, elle lui laissait un reste de flamme à dépenser pour la cause du vrai et du juste, pour l'idéal de toute sa vie. C'est avec une ardeur, une fougue étonnamment juvéniles, en effet, que ce patriarche de l'éducation publique aux États-Unis se précipita, dès le début de la guerre, dans l'arène. Et, depuis, il n'a pas déposé la plume, forgeant article après article, pour éclairer son pays sur la signification véritable d'une mêlée où ne se joue pas seulement le sort de l'Europe, mais le destin même de l'humanité. Il va

de soi que les Allemands, dont il ne manque pas une occasion de dénoncer les mensonges ou de flétrir les crimes, se vengent de lui, comme ils peuvent, en feignant de ne voir dans ses écrits, d'une si haute et si ferme tenue, que les radotages incohérens d'un octogénaire tombé en enfance. Par où ils font preuve d'autant de maladresse que de dépit. Car il n'y a pas, que je sache, de citoyen plus universellement respecté dans sa patrie que le docteur Eliot. « Il a pour nous la valeur d'un principe, » me disait un de ses anciens étudians ; « il est de ces hommes dont on ne craint pas d'affirmer, comme jadis, de Caton d'Utique, que la cause embrassée par eux demeurerait encore la bonne cause, même si les dieux l'abandonnaient.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

N'eût-il pas esquissé d'autre geste, que le fait seul de se déclarer leur partisan eût encore puissamment servi auprès de l'Amérique consciente les intérêts de la France et de ses alliés. »

Du président émérite de Harvard, nous ne séparerons pas son successeur actuellement en charge. Non que M. Lowell ait, comme M. Eliot, donné carrière ouverte à ses sentimens. Les devoirs de sa fonction l'obligent à une réserve dont je ne crois pas qu'il se soit jamais départi. La consigne officielle étant la neutralité, il en pratique au moins les apparences avec une correction où le hargneux Munsterberg lui-même trouverait difficilement à reprendre, bien que, dans l'intimité, le président ne l'épargne guère, si, toutefois, le mot que je lui ai entendu prêter sur son terrible subordonné teuton a réellement été prononcé. On sait que le professeur Munsterberg enseigne, depuis longues années à Harvard, dont les étudians ne le désignent communément que sous le sobriquet peu académique de *monster bug*, « la punaise monstre. » Il y a toujours été considéré comme un agent *in partibus* de la politique allemande, et, la guerre survenant, il ne s'est pas fait faute de jeter le masque. Des milliers de propagandistes sans scrupules qui « travaillent » les États-Unis pour le compte du Kaiser, il est incontestablement celui qui s'étale avec la complaisance la plus indiscrète et la plus tranquille impudeur. Il inonde les vastes feuilles américaines de sa copie, il les abreuve de sa prose jusqu'à la satiété. La lecture de ces intempérantes dissertations, d'une saveur *sui generis*, a été le régal presque quotidien de mon exil. Leur savant

auteur était alors en train de démontrer aux Américains, avec d'irréfutables argumens à l'appui, que, sans le bienfait de la civilisation germanique, importée sur leurs bords par des légions d'émigrans, ils seraient encore les derniers des sauvages, des espèces de sous-Iroquois. Les Américains sont, à l'ordinaire, bons enfans. Habitués au foisonnement des idées abracadabrantes, dans un pays où l'excessif est fréquemment la règle et où la liberté de la presse est illimitée, doués, d'ailleurs, d'un large sens de l'humour et plus attentifs aux réalités qu'aux abstractions, il n'est généralement pas dans leurs mœurs de prendre au tragique la chose imprimée. Tout de même, qu'on les revendiquât pour des civilisés à l'allemande, pour des pupilles de la race qui avait égorgé la Belgique, brûlé Louvain, bombardé la cathédrale de Reims, torpillé la *Lusitania*, — la prétention leur sembla plutôt exorbitante. Jusques à quand tolérerait-on qu'un Munsterberg s'abritât derrière l'hospitalité américaine pour diffamer l'Amérique? Comme on posait la question au président Lowell, il aurait, paraît-il, répondu : « Harvard est la maison de la liberté, et toutes les opinions y sont chez elles, celles du professeur Munsterberg comme celles de ses collègues. Loin de m'opposer à ce qu'il les affiche, je déplorerais, au contraire, qu'il les tût. Le Kaiser n'a-t-il pas dit de lui qu'il valait une armée? Or, il en vaut une, en effet, mais pour les Alliés. »

Que le propos soit authentique ou non, ce qui est certain, c'est qu'en cédant aux sollicitations pressantes qui l'adjuraient d'imposer silence au professeur Munsterberg, le président Lowell se fût bénévolement privé du meilleur moyen qu'il avait à sa disposition d'accroître le prestige de la France à Harvard. Nous avions déjà, dans cette citadelle de la pensée américaine, de précieuses intelligences parmi lesquelles il me suffira d'énumérer un Royce, un Grandgent, un Barrett-Wendell, un Babbitt, un Coolidge, un Robinson, un Bliss Perry, un Schofield : aujourd'hui, nous y sommes inattaquables. Nous y avons grandi de toute la diminution morale de l'Allemagne. On y goûtait naguère notre génie : on y comprend, on y exalte à présent notre âme. A la lueur des théories de M. Munsterberg et de ses pareils, les plus aveugles ont vu, comme dans une sinistre clarté d'incendie, ce qu'il adviendrait d'un univers où cette âme ne serait plus.

Il m'a été donné d'être, à Harvard, le témoin d'une scène inoubliable. C'était le 6 mai 1915. Le président du « Cercle français, » — où fréquente l'élite des étudians et dont la création est due, comme on sait, à la généreuse initiative d'un admirateur passionné de notre culture, M. James Hyde, — m'avait demandé, au nom de ses camarades, d'aller leur parler de la guerre. « Nous avons besoin, m'écrivait-il, de serrer les mains de quelqu'un qui vienne de France. » Et donc, ce soir-là, je montai de Boston vers Cambridge. Les salles du Cercle étaient complètement bondées lorsque j'y pénétrai. Toute une belle et frémissante jeunesse s'était tassée comme elle avait pu entre les murs tapissés des couleurs de l'Entente. Aux élèves s'étaient joints plusieurs de leurs maîtres, à qui me liait une longue amitié, ainsi que les deux professeurs belges dont Harvard a provisoirement hospitalisé la glorieuse infortune. Le chef du département des langues romanes, M. Grandgent, qui, bien qu'Américain très pur, a dans les veines plus d'une goutte de vieux sang de France, avait réclamé le privilège de me servir d'introducteur, en français. Et voici, textuellement, comme il s'acquitta de sa tâche : « Monsieur Le Braz n'a pas à vous être présenté; vous le connaissez tous pour l'avoir maintes fois accueilli. Mais je me dois de lui souhaiter, ce soir, une bienvenue particulière, puisque, pourtant, dans l'intervalle, il est devenu notre compatriote. Oh ! non pas que ses multiples séjours en Amérique en aient fait un Américain : c'est nous, c'est nous tous qui sommes devenus Français ! » Je cite de mémoire, mais je suis sûr d'avoir rendu chaque phrase, mot pour mot. Ce que je n'essaierai pas de rendre, en revanche, c'est l'accent énergique et net qui ponctua la dernière, ni l'indescriptible émotion, le véritable délire d'enthousiasme qu'elle souleva dans l'assistance. Français, ils l'étaient, en effet, et pour de bon, tous ces jeunes hommes rassemblés là des quatre coins des États-Unis ; ils l'étaient même avec une telle chaleur de conviction, une telle frénésie, une telle intransigeance, que j'étais presque obligé de faire effort pour me hausser à leur diapason, et que le moins Français de la bande, en quelque sorte, c'était moi ! Nous ne nous séparâmes que passé minuit. Encore tinrent-ils à m'escorter jusqu'au tramway. La petite ville universitaire dormait, toutes fenêtres éteintes. Dans le tiède firmanent de mai s'épanouissait une lune magnifique. Lorsque le *car* qui m'emportait

démarra, un cri prolongé de : « Vive la France ! » poussé par quelque deux cents éphèbes américains aux poitrines athlétiques, ébranla soudain la noble paix cambridgienne et, longtemps, retentit derrière moi, répercuté d'échos en échos entre les berges du Charles River. Que le professeur Munsterberg me pardonne, mais je ne pus me défendre d'un mouvement de satisfaction peu charitable, en songeant que ces acclamations, dont il entendait saluer, à deux pas de sa porte, le pays de son exécration, devaient être aussi désagréables pour ses oreilles qu'elles étaient douces pour les miennes.

Moins d'une semaine après, comme je roulais dans la direction de San Francisco, mes yeux, parcourant une gazette pro-germaine du Middle West, tombèrent sur un entrefilet intitulé : « Le scandale de Harvard. » Ma première pensée fut pour me demander si c'était par aventure à notre réunion du 6 mai qu'on faisait l'honneur d'appliquer ce terme sensationnel. Mais point. Il s'agissait d'un esclandre où elle n'avait rien à voir. « De mauvais plaisans, restés inconnus, avaient eu l'effronterie inqualifiable de profiter d'une nuit de claire lune pour badigeonner de bleu, de blanc et de rouge un des lions monumentaux qui gardent les abords du musée offert à l'Université par le Kaiser. » Cette farce de quartier Latin revêtait sous la plume de l'auteur de l'article les proportions d'un crime de lèse-majesté, capable d'amener les pires complications, et il dénonçait comme un danger public les ravages de la francophilie parmi les étudians des grandes écoles américaines.

Il n'avait pas tout à fait tort. Ces ravages sont indéniables. Le culte de la France a passé dans la plupart des universités d'outre-mer à l'état de dogme, et elles ne se contentent pas de le célébrer par de platoniques vivats ou en habillant aux couleurs françaises des lions *made in Germany*. Je ne crois pas qu'aucun de nos transatlantiques revienne de New-York sans y avoir embarqué quelque voiture d'ambulance automobile, représentant la contribution de tel ou tel collège américain au sublime labeur français. Et ces voitures ne voyagent pas seules : des équipes d'infirmiers volontaires les accompagnent, qui, pendant des mois, ont prélevé sur leur argent personnel de quoi couvrir les frais de l'expédition et, sur leurs études, le temps nécessaire pour s'y entraîner. Beaucoup, au départ, ne savent de notre langue que trois mots, les mêmes qui se répètent

d'un bout de l'Amérique à l'autre comme une formule d'incantation magique : « La belle France! » Mais, en route, sur le pont, vous assistez à des classes en plein air et en plein Océan, où des *boys* aux mines concentrées s'acharnent, vocabulaires en mains, à se rabâcher entre eux les phrases usuelles les plus indispensables. Et ce pensum auquel ils s'astreignent *in extremis* en dit peut-être plus long que tout sur la fièvre de dévouement qui les anime.

— Je veux, me confiait un de ces jeunes croisés universitaires, je veux, en soignant vos blessés, pouvoir converser avec eux. Les gestes secourables ne suffisent pas : il faut les paroles, où l'on met son cœur.

Lorsqu'ils arrivent au front, ils y trouvent, pour les accueillir, quelqu'un qui est lui-même un universitaire en rupture de ban, mon excellent ami Piatt Andrew, naguère professeur d'économie politique à Harvard, puis sous-secrétaire d'État des Finances à Washington et, présentement, inspecteur général des services ambulanciers américains dans la zone des armées françaises. C'est lui qui distribue leurs postes à ses jeunes cadets; lui qui les visite périodiquement dans leurs divers secteurs; lui qui entretient et, au besoin, avive en eux la flamme sacrée; lui qui veille à ce qu'ils soient relevés dès qu'il les sent au bout de leurs forces; lui aussi, hélas! qui a la triste mission de leur adresser le suprême adieu, au nom de leur patrie lointaine, quand les hasards de leur dangereux ministère veulent qu'ils tombent pour la nôtre. Car, de ces grands adolescens imberbes, si virils et si enfantins tout ensemble, que j'ai vus, sur le *Rochambeau* ou sur le *Niagara*, pleurer d'allégresse aux approches de la terre de France, combien y ont déjà été couchés, enveloppés dans les plis de l'étendard aux quarante-huit étoiles, et ne referont pas vivans la navigation du retour! On me permettra de m'incliner en passant devant la mémoire de l'un d'eux. Je l'avais rencontré, il y a quatre ans, au collège de Dartmouth, dans les sauvages et poétiques montagnes de New-Hampshire, alors qu'il n'était encore qu'un étudiant novice. Frappé, le matin de Noël, par un obus allemand, comme il conduisait son ambulance sur une route escarpée, exposée aux bombes, non loin du Hartmann-Weilerkopf, à travers un paysage qui devait lui rappeler par plus d'un trait son New-Hampshire natal, il dort à cette heure, côte à côte avec un officier français, tué le même matin, dans une

vallée alsacienne redevenue nôtre, dont les habitans se sont chargés de fleurir sa tombe jusqu'au jour où il sera possible de rendre ses restes à sa famille. Sur cette tombe, pour toute inscription, ces simples mots, si éloquens dans leur brièveté : « Richard Hall, un Américain qui mourut pour la France. » Que vos jeunes mânes se réjouissent, ô Dick Hall! Là-bas, dans votre collège, le casque d'acier que vous portiez quand vous fûtes atteint fait maintenant l'orgueil de vos camarades qui le conserveront à jamais comme une relique corporative, et, chose qui vous touchera plus encore, un généreux anonyme, votre compatriote, ému par votre glorieux trépas, a voulu que, pour le commémorer, une nouvelle voiture d'ambulance, à vous dédiée, gagnât le front d'Alsace, conduite par votre frère Louis. En sorte qu'après avoir donné votre vie à la France, vous continuez à la servir efficacement dans la mort.

*
* *

Comme je citais à un sculpteur de New-York l'affirmation si catégorique du professeur Grandgent, il me rétorqua :

— Eh bien! nous, les artistes américains, nous n'avons pas eu à devenir Français, pour la bonne raison que nous l'avons toujours été.

Dieu sait, cependant, si, eux aussi, l'Allemagne a tout mis en œuvre, et de longue date, pour les séduire. Un des peintres les plus remarquables de l'Amérique contemporaine, le poète du pinceau qui a le plus délicatement interprété, je pense, la magie des levers d'aube et des agonies de lumière sur le miroir immense de l'Hudson, Léon Dabo, m'a fait à cet égard de curieuses révélations qui méritent d'être connues en France.

— Voici plus d'un quart de siècle, me disait-il, que les Allemands s'efforcent d'enrayer et de détourner à leur profit le mouvement qui, depuis l'exode des Whistler, des Alexander, des Dana, des Harrison et de tant d'autres, a toujours entraîné les jeunes vocations américaines vers les foyers de l'art français. Mais, dans les dix dernières années principalement, ils avaient inauguré une campagne méthodique, pourvue de tous les moyens d'action imaginables. Le Kaiser lui-même, après avoir consulté les personnes compétentes, en avait tracé le plan. Le Dr Paul Clemen, de Bonn, était chargé d'organiser dans toutes les écoles américaines de quelque importance des cours, faits par des

professeurs *ad hoc*, sur l'art germanique, sur son histoire, sur ses aspirations. Le Dr Kuno Francke, dûment installé à Harvard, avait pour fonction de présenter aux municipalités des villes ou aux administrations des musées les dons artistiques insidieusement prodigués par Sa Majesté impériale. C'est ainsi que furent érigées la statue de Steuben, à Washington, et la fontaine de la Lorelei, à New-York. En vue d'élargir la propagande, la firme Hanfstängel, de Munich, eut ordre de répandre sur l'Amérique un déluge de photographies, de photogravures et de reproductions en couleur des plus célèbres tableaux allemands. Un des fils de la maison, Fritz Hanfstängel, vint, à cet effet, prendre ses grades à Harvard, afin de se donner les dehors d'une pseudo-naturalisation américaine, puis ouvrit à New-York, sur la Cinquième Avenue, une officine destinée à faciliter l'écoulement en grand des produits paternels.

« Entre temps, il n'était pas de politesses dont on ne comblât nos artistes, ceux surtout qui, ayant étudié sous des maîtres français, travaillaient le plus jalousement à inculquer aux États-Unis les disciplines esthétiques de la France. J'étais de ce nombre et le criais volontiers sur les toits. A ce titre, je reçus un beau matin, dans mon atelier, la visite du Dr Paul Clemen. Ancien précepteur, vous ne l'ignorez pas, du trop fameux Kronprinz, il commença par m'annoncer que son auguste élève désirait acquérir une de mes toiles. Je lui montrai celles qui pendaient aux murs. Tout en ayant l'air de les examiner, il me demanda brusquement si j'accepterais de me rendre à Berlin pour m'entretenir avec l'Empereur de deux sujets qui le préoccupaient, paraît-il, au plus haut degré, à savoir : 1° Pourquoi les Américains ne concevaient l'étude de l'art qu'en France; 2° Pourquoi les œuvres d'art allemandes ne trouvaient pas à se vendre aux États-Unis. L'occasion était belle de revoir l'Europe et d'approcher une de ses figures les plus originales : je me laissai tenter. En entrant chez Guillaume II, je me flattais, je l'avoue, que j'avais quelque chose à lui apprendre sur les conditions de l'art en Amérique. Pure illusion dont je fus promptement désabusé. On ne m'eut pas plutôt introduit dans son cabinet, que l'Empereur se faisait apporter par le *Geheimrath* Schulze un volumineux dossier dont il se mit à feuilleter les pages. « Voyons, dit-il, si mes informations sont exactes. » Elles l'étaient, je vous prie de le croire! Le dossier, outre une

liste soigneusement dressée des Américains qui fréquentaient soit à l'École des Beaux-Arts, soit aux différentes académies, Julian, Colarossi, etc., comprenait une statistique précise, et détaillée point par point, de l'argent dépensé en France, non seulement par ces jeunes gens, mais encore par les parens ou les amis qu'ils y attiraient à leur suite : frais de pension, achats de vêtemens, billets de théâtre, tout, — et même le reste, — y était calculé à un centime près. J'en demeurai abasourdi. Appelé pour fournir des éclaircissemens sur ma propre partie, c'était moi qui en recevais. Alors, quelle pouvait donc être la raison vraie pour laquelle on m'avait fait venir? Je la découvris le lendemain, en m'entendant offrir une place enviable dans l'enseignement officiel de la peinture, avec un spacieux atelier qui me serait octroyé gratuitement, si je consentais à me fixer pour un certain nombre d'années en Allemagne. Je déclinai naturellement la proposition. L'air de Berlin m'eût été irrespirable : j'ai trop la France dans le sang... Mais, — concluait Dabo, — ce qu'il faut que vous reteniez, ce qu'il faut que vous lui répétiez, à cette chère France, patrie de tout ce qui est finesse, de tout ce qui est art, de tout ce qui est beauté, c'est que, parmi mes confrères américains, il ne s'en est pas trouvé deux, je dis bien deux, pour se comporter autrement que moi, en présence d'offres identiques ou même plus avantageuses. Tous les ont refusées, sauf un, Gari Melchers, pour ne pas le nommer : encore, au bout de trois ans, en avait-il assez de leur Germanie. Et ce que je vous raconte là se passait hier : jugez de ce que ce serait aujourd'hui, après Ypres, après Reims, après Arras... Ah! les Vandales!

Les Vandales! Je n'ai pas franchi le seuil d'un atelier américain, sans entendre partout le même cri de protestation indignée contre les démolisseurs méthodiques, c'est-à-dire deux fois flétrissables, de la beauté française, de la beauté universelle.

— A nos yeux à nous, me déclarait le peintre Rosseau, ils se sont ensevelis eux-mêmes pour jamais sous les amas de pierres sacrées dont ils ont stupidement jonché votre sol. Ces gens-là pourront avoir tous les musées qu'ils voudront : l'art n'a plus rien à faire avec eux; ils ont perdu jusqu'au droit d'en invoquer le nom.

Mais le témoignage peut-être le plus émouvant de la ferveur,

en quelque sorte, farouche avec laquelle les milieux artistiques américains ont, dès le premier jour et presque sans exception, épousé la cause de la France, je l'ai recueilli à Cincinnati, au plus épais d'une atmosphère ultragermanisée, dans une ville dont un des quartiers principaux, parce que situé sur l'autre bord d'un canal désaffecté, s'intitule, pour que nul ne s'y trompe, *Over the Rhine*. J'y avais fait, au cours d'un précédent passage, la connaissance du vieux peintre Farny, le probe et sincère imagier de la vie indienne. Lorsque j'éprouvais le besoin de me décrasser la vue des horreurs allemandes érigées dans tous les jardins publics en l'honneur de je ne sais quels généraux ou quels pédagogues du véritable outre-Rhin, je montais à son lumineux cottage, perché sur la verte colline de Clifton, d'où le regard embrassait, vers le Sud, les courbes harmonieuses de l'Ohio, comparables pour la noblesse de leurs lignes à celles de la Loire en amont de Saint-Florent.

Je le trouvais, à l'ordinaire, en compagnie de son familier, M. de G..., un de nos plus aimables compatriotes, ancien sous-officier de Saumur et légitimiste impénitent, émigré aux États-Unis pour y enseigner les élégances de la haute voltige française. Farny, lui, avait eu pour maîtres d'équitation les premiers cavaliers du monde, les Peaux-Rouges, avec lesquels il avait, tout jeune, couru la sauvage aventure dans les Prairies encore intactes du Middle West et dont il avait, par la suite, voué son talent à retracer la mélancolique épopée. Tout en m'exhibant ses nouvelles toiles, il me les commentait, moitié en anglais, moitié dans un français un peu gauche, mais d'autant plus expressif. Et c'étaient de puissantes évocations des scènes du désert, telles qu'il lui avait été donné de les contempler, aux jours lointains où le désert, peuplé de ses seules tribus errantes, n'avait quasi rien abdiqué de son mystère, de sa poésie, de son parfum. Il abondait en récits d'une majesté unique sur les chefs indiens, ces « gentilshommes-nés » dont il s'enorgueillissait d'avoir partagé la tente ; il me racontait leurs actions, leurs discours, et quels longs souvenirs, mêlés de tendresse et de vénération, avaient laissés parmi eux les rapports de leurs ancêtres avec les Ixacas, autrement dit les Français. Sur quoi il était rare qu'il manquât de s'exclamer :

— Quand donc l'écrira-t-on enfin, la prestigieuse histoire de vos grands pionniers du XVIIe siècle en Amérique ? C'est en

écoutant parler d'eux chez les Sioux et les Pieds-Noirs que j'ai compris pour la première fois la profondeur de la dette que, bien avant Washington, ce pays a contractée envers la France.

Or, l'histoire qu'il avait tant appelée de ses vœux avait été, dans l'intervalle, écrite de main de maître par un Américain, universitaire de marque dont je ne me suis pas permis de mentionner ci-dessus à quel point il nous était ami, parce que son livre tout entier l'atteste avec autant d'émotion que d'éloquence et que, ce livre, *Les Français au cœur de l'Amérique*, on serait impardonnable de l'ignorer en France depuis que la traduction si alerte de Mme Boutroux l'a fait nôtre par la langue comme il l'était par son contenu. Naturellement, un de mes vifs désirs, en me retrouvant à Cincinnati, fut de connaître l'appréciation de Farny sur l'admirable monument qui venait d'être ainsi élevé par la science et la piété de M. John Finley à la mémoire de ses héros de prédilection, les Champlain, les La Salle, les Joliet, les Père Marquette. Je me réjouissais de relire avec lui quelques-unes des plus belles pages du volume et, entre toutes, celle-ci qui fait, oserai-je dire, toucher du doigt la vitalité impérissable de la grande pulsation française au cœur de l'Amérique d'aujourd'hui, non moins que de l'Amérique d'autrefois : « Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfans, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles. Bien que, nominalement, elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve du moins le droit de percevoir encore une sorte d'arriéré de fermage, de partager les fruits des vertus humaines dont elle l'a jadis ensemencée. Ce droit-là, jamais le temps ne pourra ni le périmer, ni l'obscurcir : il ne saurait que l'accroître. »

Grosse fut ma déception, quand, au moment de me présenter chez le vieil artiste cincinnatien, j'appris que sa porte ne s'entr'ouvrait dorénavant que pour ses proches. Il n'était plus, paraît-il, en état de recevoir. Sa santé, déjà fortement ébranlée, était encore allée en déclinant depuis la guerre qui l'avait placé dans la douloureuse alternative ou de rompre toutes attaches avec sa famille, engagée dans des alliances allemandes, ou de refréner devant elle les élans de ses ardentes sympathies françaises. Afin de ménager les seules affections qui lui restassent au crépuscule de ses jours, il avait accepté le second parti et s'était rencogné en lui-même.

— Mais, ajoutait la personne par qui je fus instruit de ces détails, vous devinez ce qu'une semblable situation doit avoir parfois d'irritant pour une nature aussi indépendante que celle de cet ancien coureur-des-bois. Elle a certainement été pour beaucoup dans l'aggravation de son mal. Lui, cependant, savez-vous de quel remède il s'est avisé? Eh bien! condamné à garder le silence pour son compte, il s'est vengé en faisant bavarder son pinceau. Son hymne à la France, qu'il lui était interdit d'exhaler en sons, il s'est mis à l'entonner en couleur. Oui, si vous pouviez glisser un coup d'œil dans la chambre où il est consigné, vous y verriez, à portée de son chevet, une toile aux trois quarts achevée, dont la composition gonflerait de joie votre cœur de Français. Les Indiens, il va sans dire, n'en sont pas absens : vous ne voudriez pas que Farny, leur peintre national en quelque manière, se rendît coupable d'une infidélité envers ces « Enfans de toujours, » comme les appelle votre Chateaubriand. Mais ils sont relégués, cette fois, à l'arrière-plan; et la figure maîtresse, celle qui remplit la scène et concentre sur elle toute l'attention, l'âme du tableau, en un mot, c'est, vous l'avez pressenti, un Français, un magnifique Français de France, Robert-René Cavelier de La Salle, une des personnifications les plus complètes de la vigueur ailée, de la souplesse éternellement jeune et du charme irrésistible de votre race, le premier missionnaire de civilisation dont les masses mouvantes du Mississipi aient réflété l'image depuis leur source jusqu'à la mer. Comme bien vous pensez, dans ce Français d'il y a deux cents ans, ce que Farny prétend incarner, c'est la France elle-même, la France de tous les temps, mais, plus spécialement, la France de la minute actuelle, si calme, si digne, sereinement souriante dans son épreuve, et communiquant à l'univers entier, muet d'admiration, la certitude qu'elle n'en peut sortir que victorieuse. Aussi a-t-il eu soin de le prendre à l'heure la plus critique de sa destinée. Pour atteindre le fleuve de ses rêves, le Père des fleuves, dont la découverte doit assurer à son pays la possession d'un monde, La Salle a commencé de descendre en barque le cours supérieur de l'Ohio, affluent du Mississipi, et, déjà, il croyait humer dans l'air l'arome des terres nouvelles, promises à son intelligente audace, quand, soudain, des rapides d'une violence inusitée ont arrêté sa navigation. Les rameurs indiens, épouvantés, ont

fait échouer la pirogue et se sont sauvés, abandonnant le grand chef blanc : ce sont eux que l'on voit fuir dans le fond du paysage, entre les arbres de la berge, cependant que La Salle, debout sur une pointe de récif, au milieu d'une nappe d'écume, ne daigne pas plus s'apercevoir de leur désertion que du mugissement des eaux à ses pieds. Son clair regard demeure fixé au loin, hors de la toile, sur les immenses espaces derrière lesquels se dérobe momentanément à lui sa conquête, et ce qui se lit dans la contraction légère de son visage, c'est moins l'impatience du but manqué que la volonté indomptable, la conviction héroïque de ne le point manquer deux fois. S'il pouvait ouvrir la bouche, on sent que ce serait pour crier : « Je l'aurai ! » Et voilà qui est, n'est-ce pas ? d'un symbolisme assez transparent.

Pauvre cher grand Farny ! Je ne sais s'il lui aura été accordé de mettre la dernière touche à son œuvre. Du moins le geste suprême de sa main défaillante aura-t-il été pour glorifier courageusement la France, la « belle et généreuse France, » ainsi qu'il avait coutume de la qualifier dans nos causeries d'antan, une France qu'il n'aimait pas seulement avec son âme d'artiste, comme la mère des arts, mais avec toute sa conscience d'homme, comme une incomparable institutrice d'humanité.

Ce genre d'amour, il ne semble pas que l'Allemagne, malgré les ruses, sans cesse perfectionnées, de sa propagande, soit en passe de l'obtenir aux États-Unis. Cela, d'abord, ne s'achète pas sur le marché. Puis, en contraste par trop flagrant avec la générosité native qui est un des traits communs du caractère américain et du caractère français, il persiste chez les fils de la Germanie, même transplantés sous le ciel plus nuancé du Nouveau-Monde, une brutalité originelle qui perce toujours au moment psychologique, et que des sensibilités un peu fines, — comme le sont, par définition, les artistes, — ne digéreront jamais. C'est ce que m'exposait, en citant à l'appui son propre cas, un des jeunes statuaires new-yorkais les plus en vue, un sculpteur-femme, miss Hyatt, l'auteur de la superbe *Jeanne d'Arc à cheval* qui fut solennellement inaugurée, dans le courant de 1915, sur la promenade du Riverside, en face du merveilleux panorama de l'Hudson. Lorsque, il y a cinq ou six ans, le comité de dames franco-américaines qui s'était constitué

pour doter de ce monument la ville de New-York eut décidé d'en confier l'exécution à miss Hyatt, celle-ci fut fréquemment honorée dans son atelier des visites d'un expert d'art, de la maison Tiffany, qui, bien qu'Allemand de nom et de naissance, s'était fait inscrire pour une somme considérable sur la liste des premiers donateurs. Était-ce dans l'espoir d'acquérir à meilleur compte le droit de reproduction? Toujours est-il qu'il suivait avec un intérêt marqué le progrès de l'œuvre. Là-dessus, patatras! La guerre éclate; et, du coup, renversement complet d'attitude chez le quidam. Il n'est plus question de patronner l'effigie de la Pucelle, mais, plutôt, si l'on en avait moyen, de la mettre en pièces. Ne le pouvant, on s'arrange pour nuire bassement à l'artiste; on organise contre elle, à prix d'argent, une campagne souterraine, et l'on s'y prend de telle façon que, le jour de l'inauguration arrivé, pas un des grands quotidiens qui, l'avant-veille, portaient aux nues le talent de miss Hyatt ne consent à publier une image de sa Jeanne d'Arc, préparée tout exprès à leur intention par le photographe peut-être le plus réputé de New-York, miss Selby. Qu'on juge si de pareils procédés sont pour plaire dans un pays où la religion, pour ne pas dire la superstition de la femme est un article intangible du catéchisme social, que ne violerait pas même le dernier des rustres!

***

Non, ce n'est manifestement pas aux peintres ni aux sculpteurs américains qu'il faut demander une juste compréhension du « bienfait allemand. » Et c'est encore moins, si possible, aux architectes. Ah! ces architectes de là-bas! Ils sont de leur pays, certes : ils m'ont même toujours donné l'impression qu'ils en étaient plus franchement, plus allégrement et, si je puis dire, plus savoureusement que n'importe quelle autre catégorie de leurs concitoyens. Mais, grands dieux! comme ils sont aussi du nôtre! A maintes reprises, en France, j'ai entendu parler sans indulgence de l'école architecturale française; on la disait timide, arriérée, routinière, immobilisée dans les antiques formules, incapable de faire effort pour inventer des thèmes nouveaux, accommodés aux exigences de la civilisation moderne. Qu'elle mérite ou non ces reproches, je n'ai jamais, quant à moi, rencontré un de ses adeptes d'outre-Atlantique qui ne la bénît de lui avoir, en quelques années de leçons, enseigné,

avec la beauté des « Pierres de France, » la passion de tout ce qui est français.

Notez que beaucoup d'entre eux n'ont pas mis le pied chez nous. Ils nous connaissent uniquement par ceux de nos maîtres qui ont été appelés à professer dans leurs instituts. Il est vrai que le professeur d'architecture français fait prime aux États-Unis et qu'il y apporte littéralement la France avec lui en ce qu'elle a de meilleur, de plus probe, de plus entraînant et, au sens profond du mot, de plus sympathique : témoin, — pour m'en tenir aux morts, — la trace lumineuse laissée à Boston par le souvenir d'un Despradelles de qui un de ses anciens élèves m'écrivait : « Nous lui devons plus et mieux que l'apprentissage de notre métier. Il était comme une grande lyre spirituelle dont les vibrations se propageaient, nous semblait-il, dans tout notre être moral, nous communiquant un frisson d'enhaut qui nous électrisait l'âme et auquel il n'y avait qu'une dénomination qui convînt, à savoir : le frisson français. » Ce « frisson français, » il n'est pas jusqu'aux Américains d'extraction allemande qui, du jour où ils en ont été touchés, n'en ressentent immédiatement et pour la vie les effets dégermanisateurs. Voilà, du moins, ce qu'un architecte très coté sur la place de New-York, M. H***, me confessait sans détours, à sa table de famille, en présence de sa femme, de ses fils et de quelques intimes auxquels il m'avait demandé de me joindre :

— Mes parens, me disait-il, étaient, avant leur naturalisation, de purs Germains ; moi-même, ma première langue a été l'allemand. De la France j'ignorais tout, sinon que nous l'avions battue en 70 et qu'elle nous en gardait une inexpiable rancune. Pourtant, lorsque j'eus décidé d'entreprendre l'étude de l'architecture, ce fut vers elle que je dus m'acheminer tout droit, puisqu'il est de tradition constante, en Amérique, qu'il n'y a proprement d'architectes que de votre École des Beaux-Arts. Mais, je vous prie de croire que je n'étais pas sans appréhension sur l'accueil qui m'y attendait, à cause de mon terrible nom tudesque, fleurant l'Allemagne à vingt pas. Quelle ne fut pas ma surprise, quel aussi mon soulagement, de le lire au débarquer, ce nom, imprimé en lettres énormes au bas d'une affiche électorale qui adjurait les bons citoyens de porter sur lui leurs suffrages ! J'avais un homonyme parisien : j'étais rassuré. Moins d'une semaine après, non seulement je ne tremblais plus, mais

je me sentais *at home*, et tout un moi nouveau, mon vrai moi, que ma patrie américaine n'eût jamais suffi à faire éclore, s'épanouissait spontanément dans la vôtre. Il y a un pays au monde où ce miracle est journalier, et il n'y en a qu'un : c'est la France. On vous arrive étranger : on vous quitte possédé de vous. Et on le demeure, quoi qu'il advienne, en se refusant même à concevoir qu'on ne l'ait pas toujours été. Mes congénères, les Germano-Américains, se plaignent qu'en pensant de la sorte je renie mon sang allemand. Tant pis pour le sang allemand, si ce n'est qu'à la condition de le renoncer qu'on peut rester fidèle à un certain nombre de choses supérieures qui parlent plus haut que tous les sangs!

Et, levant son verre, il conclut :

— A la victoire française, *gentlemen!*

Ses fils crièrent d'une voix, en français :

— Vive la France!

Si tel est l'état d'esprit de l'architecte germano-américain, je ne saurais mieux caractériser celui de l'architecte américain tout court qu'en transcrivant ici une réponse typique, entendue à Saint-Louis, dans la ville dont La Salle plaça jadis le berceau sous l'invocation du plus idéaliste des rois de France et où, désormais, trône, ô sacrilège! la dynastie des Busch, rois patentés de la bière allemande. Comme je complimentais M. S*** du courage qu'il déployait en faveur de notre cause au milieu d'une population qui lui était si foncièrement hostile, quelqu'un dans l'assistance trouva bon de faire observer qu'on n'était pas architecte sans être francophile. Mais, aussi vite, M. S*** de rétorquer :

— Francophile, monsieur? Veuillez, s'il vous plaît, dire : francolâtre!

Cette francolâtrie ne va guère, on le devine, sans une dose pour le moins équivalente de germanophobie. En donnerai-je une preuve assez significative? Ceci se passait en février 1916. Un avocat de Baltimore, mon ami personnel, administrateur du club le plus important de la ville, où fréquentaient surtout des gens appartenant aux professions libérales, m'avait sollicité d'y faire une conférence sur « la guerre envisagée du point de vue français. » J'aurais là, m'écrivait-il, un auditoire de choix, composé d'hommes graves, pondérés, qui m'écouteraient peut-être sans grandes démonstrations extérieures, mais, en

revanche, avec une attention d'autant plus réfléchie. Comme toutes les opinions devaient être représentées, il comptait sur mon tact pour n'en froisser aucune. J'envoyai mon acceptation, persuadé que mon ami, qui savait mon inexpérience de sa langue, n'avait pu m'inviter à parler que dans la mienne.

Or, à la dernière minute, ne m'apprenait-il pas le plus paisiblement du monde qu'il m'avait trahi de propos délibéré ! « Que voulez-vous ? C'est pour la France. Et je n'avais que cette ressource. Si je vous avais laissé la faculté de vous exprimer en français, vous eussiez discouru devant des gens qui, dans une proportion de deux pour cent, n'en eussent pas saisi une syllabe. De votre anglais, quel qu'il soit, rien ne sera perdu pour eux, excepté les fautes. Allez-y donc vaillamment. » Il n'y avait d'ailleurs plus à reculer. Je songeai qu'au surplus, à ce moment même, là-bas, dans les parages de Verdun, nos soldats accomplissaient des tours de force autrement difficiles que d'improviser dans un idiome où l'on est plus que novice ; et je m'exécutai de mon mieux qui fut, j'imagine, pitoyable. Comme j'avais eu la précaution de promettre à mes auditeurs que, s'ils réussissaient à comprendre ne fût-ce que la moitié de mon jargon, je les tiendrais pour le public le plus intelligent des deux mondes, ils se comportèrent, naturellement, de façon à n'en avoir point le démenti. Mais on va voir que, dans le nombre, il y en eut à tout le moins un de sincère. Je venais à peine de clore mon laborieux *speech* sur une phrase où je faisais remarquer à l'assemblée que, si je m'étais efforcé de rendre justice à mon pays, je n'avais pas à me reprocher de l'avoir déniée à ses adversaires, puisque j'avais poussé la courtoisie à leur égard jusqu'à m'abstenir de les nommer, — quand, tout à coup, du fond de la salle, une voix les nomma, elle, sans vergogne, et en un français de bon aloi qui sonna doublement clair après mon anglais de pacotille :

— A bas les Boches !

Il faut avoir vécu dans l'exil la tragique angoisse des premières journées de Verdun pour mesurer de quel réconfort ce cri d'un soi-disant neutre me pénétra subitement toute l'âme, et avec quelle effusion de gratitude je remerciai, dès que je pus l'atteindre, le frère inconnu qui l'avait lancé.

— Un ex-Beaux-Arts, section d'architecture, fit-il joyeusement, en me déclinant sa qualité.

Il ne saurait entrer dans mon dessein de raconter ici sous combien de formes ingénieuses, — et pratiques, — les artistes des États-Unis ont témoigné de leur esprit de solidarité envers leurs camarades de France. Ce sont choses qui ont leur place indiquée d'avance dans le Livre d'or franco-américain qu'on ne manquera point, je l'espère, de publier plus tard, à l'heure de la grande liquidation, lorsqu'il s'agira d'établir le bilan de nos dettes de cœur et de payer à la vraie Amérique le tribut auquel elle a droit. Mais je puis certifier, dès à présent, que la page des architectes y sera belle. Et, dans cette page, un nom brillera d'un éclat tout particulier : celui de M. Whitney Warren. Car il en est, lui aussi, de la « section d'architecture, » le fier citoyen new-yorkais qui, sitôt la guerre déclarée, mettait sans réserve à la disposition de la France sa prodigieuse activité toujours en haleine, jamais à bout, et non pas la sienne seulement, mais celle de sa femme avec l'aide de laquelle il fondait, pour commencer, l'œuvre du « Secours National, » destinée à parer aux besoins les plus pressans des populations envahies. Je comptais bien avoir, au cours de ma longue randonnée, l'occasion de serrer chaleureusement la main à ce paladin de l'amitié française en Amérique. J'en étais d'autant plus désireux que je n'avais pas été sans surprendre chez certains de ses compatriotes, — et même des nôtres, hélas! — des ironies maladroites à l'adresse de ce qu'ils appelaient son donquichottisme exaspéré. Mais, toutes les fois que je m'enquérais de lui auprès de nos relations communes de New-York, la réponse, invariablement, était :

— Il vient de s'embarquer pour la France.

A moins qu'elle ne fût :

— Nous l'attendons incessamment aux États-Unis.

Il en arrivait à m'apparaître comme une sorte de Juif-Errant atlantique, d'éternel pèlerin de la mer chargé de faire la navette d'une rive à l'autre de l'Océan, pour maintenir le contact moral entre le pays de La Fayette et celui de Washington, entre la république des quarante-huit étoiles et celle des trois couleurs. Tel était, du reste, ou peu s'en faut, l'aspect sous lequel il devait s'offrir à ma vue dans la réalité. Ce fut, en effet, sur un pont de paquebot, lors de ma deuxième traversée de retour, que je le rencontrai enfin. J'avais distingué de prime abord, parmi les passagers de *l'Espagne*, un prome-

neur volontiers solitaire qui, n'importe où, eût commandé l'attention par sa haute taille, ses larges épaules, son front puissant; par la finesse énergique de ses traits rasés, d'une frappe de médaille romaine; par la vivacité de sa démarche, l'aisance de son port; par un air de grand seigneur artiste répandu dans son accoutrement comme dans toute sa personne. C'était lui. Je lui exprimai ma satisfaction de ce que le hasard nous eût réunis sur l'élément qui semblait être devenu le sien.

— C'est vrai, dit-il, depuis que cette abominable guerre dévaste l'ancien monde, je ne me supporte plus dans une Amérique en paix. Je n'y suis pas plutôt rentré que j'y ai tout de suite le mal de France. Je reboucle ma valise et saute dans le premier bateau. En ces deux ans, je n'ai guère vécu que sur vos transatlantiques ou chez vous.

Il s'interrompit une seconde, pour reprendre, avec une nuance de tristesse dans l'accent :

— Chez vous! J'y retourne une fois de plus par habitude, par besoin, mais, une fois de plus aussi, je me demande ce que je vais y faire. Vous êtes, entre nous, une étrange nation. Vous vous plaignez que les Américains, dans une crise où leur idéal n'est pas moins en péril que le vôtre, bornent toute leur sympathie à vous envoyer, par-dessus les immensités marines, de gentils petits signes d'encouragement, — et, lorsqu'un Américain de bonne volonté, qui a la tête saine et le cœur brave, vient vous dire : « Voilà : j'ai toujours adoré la France; il n'y a pas une parcelle de mon être que je ne sois prêt à lui consacrer; usez donc pleinement de moi dans le sens de mes aptitudes : je vous apporte, avec mon dévouement intégral, les quelques lumières que je puis avoir, » vous lui répondez, — oh! sur ce ton d'urbanité qui n'est qu'à vous : — « Mille grâces. Nous nous souviendrons de votre offre, le cas échéant, mais, jusqu'à nouvel ordre, nous n'avons pas où utiliser vos services. Peut-être, si vous repassiez... » Que de fois n'ai-je pas repassé! Et, vous voyez, je continue. J'ai bien peur que ce ne soit encore en vain. On ne voudrait pourtant pas, j'imagine, que je me contente, comme je l'ai fait pendant des mois, de répartir entre les villages éprouvés l'argent du « Secours National » ou de distribuer des cigarettes américaines aux poilus des tranchées : ce sont besognes dont le premier boy américain venu pourrait s'acquitter à la perfection, tandis qu'il en est d'autres, plus

difficiles, où j'estime que je serais l'homme de l'emploi. Pourquoi se refuse-t-on à me les confier? Ne serait-ce point parce qu'au fond vous avez, vous, Français, le préjugé tenace, la superstition indéracinable de l' « officiel? » Et certes, je suis si peu un officiel que j'en suis précisément le contraire. Mais comment ne réfléchit-on pas que, si j'en étais un, au lieu de me fatiguer les poumons à crier : Présent! à la France, je n'aurais, avec toute l'Amérique officielle, d'autre souci que de me tapir soigneusement, un doigt sur les lèvres, derrière ma neutralité? Oui, je serais un neutre, un horrible neutre!... Il est vrai qu'alors M. Wilson eût été capable de me déléguer officiellement vers vous, comme il s'en est tout récemment avisé pour ce brave colonel House, — un colonel de troupes électorales, — dont on a pu dire avec juste raison que ce n'était pas toujours une *open house* (1). Je crains fort, en effet, que ce messager taciturne n'ait parcouru l'Europe, les oreilles encore plus fermées que la bouche. A l'Allemagne, il a eu l'illusion d'avoir compris quelque chose parce qu'on s'y était donné le mot pour lui seriner au pianola le grand leit-motiv tout fait *ad usum neutrorum*. Mais à la France, Seigneur Dieu!... Il l'a traversée en sourd-muet. Lorsque je le vis à Paris, je lui demandai : « Eh bien! colonel, des résultats intéressans? — *Là-bas*, beaucoup; ici rien. — Parlez-vous le français? — Pas un mot. — Hum! en ce cas, ça n'est pas étonnant... Mais accompagnez-moi : je vous mènerai à des Français diversement qualifiés qui vous fourniront, en anglais, tous les renseignemens souhaitables. — Impossible : j'ai rendez-vous avec M. Delcassé. — Ah! Et comment causerez-vous avec lui? Par le canal d'un interprète? — Oui, mon secrétaire. » Ainsi M. House aura transmis à M. Wilson ce que lui aura transmis un secrétaire à qui M. Delcassé se sera nécessairement gardé de faire confidence qui vaille. Si, après ça, l'Amérique ne sait pas à quoi s'en tenir sur la France!... Avouez que c'est navrant... J'entends bien qu'il y a vous autres, les conférenciers français. Encore serait-il prudent de ne vous expédier point avant qu'on vous appelle. Nous nous méfions de la marchandise offerte, *a fortiori* de la marchandise imposée. On ne nous en a que trop envoyé, de ces conférenciers à la grosse, et, qui pis est, tous

(1) *House*, maison : *open house*, maison ouverte.

revêtus de l'estampille gouvernementale. J'en ai connu un qui traitait, si j'ai bonne mémoire, de la femme, depuis les origines jusqu'à nos jours : il avait en poche une mission du Ministère de l'Agriculture à l'effet d'étudier le système du reboisement aux États-Unis ! Cela n'est pas sérieux, convenez-en. Et puis, il y a les gaffeurs (vous en avez, même en France), lesquels font plus de mal en une heure que les autres, les désirables, comme nous disons, ne font de bien en six mois. Mais j'admets que vous soyez tous sans exception des hommes de tact et des orateurs de talent, il n'en reste pas moins que vos conférences se débitent en français, et qu'elles ne sont, par conséquent, intelligibles qu'à des auditoires de francisans, c'est-à-dire à une fraction infime, — d'ailleurs, gagnée d'avance, — du vaste public américain. Or, c'est ce vaste public, si honnête, mais si peu averti, qu'il faudrait atteindre ; c'est lui qu'il faudrait prémunir contre les gaz asphyxians de la propagande allemande ; c'est à lui, enfin, qu'il faudrait expliquer la France. Et quelle chance, je vous prie, avez-vous de l'éclairer, de l'émouvoir, si vous ne vous adressez à lui dans sa langue avec des mots qui aillent droit à son cerveau, des accens qui le touchent au vif du cœur? Je vous parlais des tâches indispensables où j'ai conscience que je pourrais être de quelque utilité à votre pays comme au mien : en voilà une entre vingt autres. Je ne demande qu'à m'y dévouer. Constructeur de moellons, de mon métier, je ne suis nullement un arrondisseur de phrases ; mais, je n'ai cessé de le répéter à vos dirigeans, pour combattre le virus teuton, l'heure n'est plus, en Amérique, aux fines périodes gantées de blanc, à la française ; la réserve, la discrétion, l'exquise pudeur intellectuelle ont fait leur temps : le moment est venu de manquer de goût et de foncer devant soi, carrément, à l'américaine. C'est à quoi je suis prêt. Seulement, si, à l'occasion, je réclame un coup d'épaule, je ne veux tout de même pas que les gens pour qui je paie de ma personne me répondent, comme on l'a déjà fait : « Ah ! dame, débrouillez-vous ! »

M. Whitney Warren n'était pas le premier de nos amis d'outre-mer à qui j'entendais formuler de semblables griefs contre nos façons d'agir, — ou de n'agir point. Mais, lui, il appartient, heureusement, par tempérament comme par réflexion, à la catégorie de ceux dont il ne sera jamais en notre pouvoir de lasser la bonne volonté ni de refroidir le zèle. Il

aime de nous jusqu'à nos verrues. Pendant que je l'écoutais égrener, d'un ton semi-indulgent, semi-bourru, le chapelet de ses légitimes doléances, je songeais *in petto* à ce que m'avait écrit, l'hiver précédent, un de mes fils, des soldats qui pataugeaient avec lui dans les boues dn Nord : « Ils grognent, mais ils marchent : ça n'a pas changé depuis Napoléon. » M. Whitney Warren est un grognard américain de la grande espèce, et, quand il marche, il n'y va pas, comme on dit, par quatre chemins. Jugez plutôt :

« Je suis un dévot passionné de la France parce qu'elle m'apparaît comme la réunion et la gerbe de toutes les choses qui, dans ce monde, sont dignes d'être aimées : beauté, générosité, liberté, justice ; parce qu'elle unit la grâce et la force, le courage et la gentillesse, la patience et la fantaisie. Je suis un dévot de la France, parce que sa vertu n'est pas arrogante, parce qu'elle consent volontiers à faire oublier cette vertu par des faiblesses qui ont toujours, à quelque degré, leur charme ; parce qu'enfin elle ne sait pas ce que signifie la médiocrité et que, dans toute son histoire, elle s'est constamment montrée unique dans ses mérites comme dans ses fautes. L'essentiel, dans la vie, aussi bien pour les nations que pour les individus, est de n'être pas vulgaire. La France ne l'a jamais été, la France ne peut pas l'être... C'est pourquoi, même si la France, dans cette guerre, avait eu tort, j'aurais aveuglément épousé son parti. Comment ne l'épouserais-je pas deux fois, et les yeux largement ouverts, puisqu'elle a raison ! »

Ces lignes sont traduites d'une harangue prononcée, le 9 décembre 1915, dans les salons de l'hôtel Ritz, à New-York, par M. Whitney Warren. Et voilà comme un architecte américain « explique la France à l'Amérique. » Mais n'est-ce pas aussi une manière assez élégante et haute d'expliquer l'Amérique à la France ?

ANATOLE LE BRAZ.

(A suivre.)

LA
RUSSIE DÉLIVRÉE DE L'ALCOOL

I. — COUP D'ŒIL SUR LE PASSÉ

« L'Allemagne, dit-on, a fait sans le vouloir trois bonnes choses : elle a doté l'Angleterre d'une armée, délivré la Russie de l'ivrognerie et rendu Dieu à la France. » C'est le 14/22 août 1914, que, d'un simple trait de plume, le Tsar réalisa cette réforme dont il est encore impossible d'évaluer toutes les heureuses conséquences pour l'avenir de la Russie.

— Qui a vu notre pays il y a deux ans et le verrait maintenant ne le reconnaîtrait plus, a-t-on répondu de toutes parts à nos questions sur la suppression de l'alcool. C'est le paradis après la géhenne, l'ordre après le relâchement, la liberté après la licence, la dignité individuelle des plus humbles désormais recouvrée. Alexandre II avait libéré la Russie du servage, Nicolas II lui a rendu un service plus grand encore en la délivrant de l'alcool.

L'ivrognerie du peuple russe était devenue quasi proverbiale. Qui ne connaît la fameuse épitaphe : « Passant, dans ce cimetière, il y a une tombe, dans cette tombe il y a un pope, et dans ce pope il y a de la *vodka*. » Cependant, si l'on consulte les statistiques, on constate que ce n'est pas à la Russie, mais bien à la France que revenait le triste privilège de marcher en tête des nations dans cette course à la mort qu'est l'abus de l'alcool. En effet, tandis que la consommation individuelle *en alcool pur* s'élevait en France avant la guerre à 26 litres 6/100 par an,

celle de la Russie n'était que de 3 litres 1/8, et ce pays n'arrivait que le onzième, bien loin derrière la Belgique, l'Italie et l'Allemagne, dans l'échelle comparée de la consommation de l'alcool.

A quoi donc attribuer la réputation, en partie injustifiée, de la Russie à ce sujet? Peut-être à ce que l'usage de l'eau-de-vie, sous son nom de *vodka*, s'était si bien répandu dans toutes les classes de la société russe que les étrangers avaient fini par la considérer comme une sorte de boisson nationale; peut-être aussi à ce que, dans les classes populaires, l'ivrognerie s'étalait avec une insouciance qui confinait à l'impudeur; peut-être enfin à ce que l'on avait étendu à tout l'Empire les habitudes d'intempérance localisées dans certains centres ouvriers, mais qui, en réalité, n'affectaient que très peu l'énorme masse de la population rurale.

Même dans les milieux les plus raffinés, la vodka avait sa place à la table de famille. Tout dîner russe bien ordonné se compose de deux services : le dîner proprement dit et les *zakouskis*, ou hors-d'œuvre. Ces hors-d'œuvre nombreux, succulens et variés, sont rangés sur une table à part. Avant d'aller s'asseoir autour de la table principale, les convives, munis d'une assiette et d'une fourchette, font leur choix parmi les zakouskis, qu'on a l'habitude de manger debout, et qu'avant la guerre on arrosait d'un ou de *plusieurs* petits verres de vodka. Cela constituait une sorte de rite auquel aucun Russe ne se fût avisé de manquer. Il est bien connu aussi que les vins fins et les spiritueux, de France ou d'ailleurs, jouissaient dans la haute société russe d'une faveur qui n'allait pas sans quelques inconvéniens...

Pour mauvaises qu'elles soient, ces coutumes avaient leurs quartiers de noblesse! Au temps des grands-ducs Sviatoslaf et Vladimir le Saint (à qui la population de Kieff doit son baptême) l'ivrognerie était bien portée. Le héros des légendes populaires, Illia Mourometz, avant d'entrer en lutte contre son adversaire, se vante de boire en une seule fois sept védros de bière (140 litres) et de manger sept pouds de blé (115 kilos). Dans la même épopée, Nikiticha Dobrine, à qui sa femme vient de remplir un vase d'une capacité de 20 litres, le prend d'une main et le vide d'un seul trait! Les anciens Russes regardaient l'ivresse comme la source des gais propos et de la gaillardise. « Pour le Russe, disait le proverbe, la boisson, c'est la gaieté et

sans elle il ne peut vivre. » C'est en ces termes que le prince Vladimir s'adressait aux étrangers en leur donnant raison de ce défaut des Slaves. Les boyards regardaient l'ivresse comme une chose toute naturelle et qui ne portait pas préjudice à la renommée. Dans les grands festins, le maître de maison se faisait un point d'honneur de faire boire ses hôtes jusqu'à l'ivresse, et il eût été indigne de lui de ne pas les entraîner par son exemple.

Outre la bière, les anciens Russes buvaient deux espèces de boissons fermentées, le *méod* et le *kvas* qu'on appelait *bragon*. Ces boissons contenaient peu d'alcool; aussi l'ivresse était-elle alors un luxe de grand seigneur. Mais, au XVIe siècle, l'eau-de-vie fut importée d'Occident et se répandit très vite, même dans le peuple. A sa suite, l'ivrognerie augmenta dans de si effrayantes proportions qu'un écrivain allemand, Olléar, visitant Moscou au temps du tsar Michel Féodorovitch, a pu dire que les Russes s'enivraient « plus que tous les autres peuples de la terre (1). » Mais c'est au XIXe siècle que l'eau-de-vie exerça dans les classes populaires ses plus terribles ravages. D'après les chiffres que veut bien me communiquer le docteur Mendelssohn, l'éminent spécialiste, à Pétrograd, en 1910, la consommation d'alcool à 40° était de 31 litres, 4 par personne et par an ; à Moscou, de 34 l., 2. Une ville l'emportait sur toutes les autres : Rostof-sur-Don, où cette consommation atteignit 54 l., 5! Plus les endroits où l'on peut acheter ou consommer sur place sont nombreux dans un pays, plus la consommation s'y accroît. Or, en 1910, la Russie comptait plus de 111 000 de ces établissemens, *un* pour 1 442 habitans. Les boutiques de vente de l'État représentaient dans ce nombre un total de 26 556, soit *un* établissement pour 6 053 habitans.

Telle était la situation, d'après les statistiques, lorsque, sans se laisser arrêter par aucune considération financière, et envisageant seulement le bien moral de son peuple, le Tsar décréta la mesure quasi héroïque de la suppression de l'alcool.

II. — TRAKTIRS, TCHAÏNAÏAS, KAZIONKAS

Les statistiques ne disent pas tout. Il y a aussi le scandale public, la terrible contagion de l'exemple. Celui qui n'a pas

(1) Dr Mendelssohn, *Enseignement anti-alcoolique*.

visité la Russie avant la guerre ne peut se faire une idée des scènes attristantes dont les débits d'alcool et la rue même étaient chaque jour le théâtre. Dans les quartiers populeux de Pétrograd, et en général de toutes les villes russes, on peut voir des petites boutiques, peintes de couleurs vives et surmontées d'enseignes sur lesquelles on lit : *traktir*, *tchaïnaïa*. C'est ce que l'argot parisien appelle des *caboulots* où le peuple, — et souvent le plus bas peuple, — se rassemble à ses heures de loisir. A travers les vitres, crasseuses et ternes, on aperçoit des tables, quelquefois nues, d'autres fois couvertes de nappes plus ou moins souillées. D'après leur dénomination, les tchaïnaïas, ou maisons de thé, n'auraient dû offrir à leur clientèle que des boissons inoffensives, mais l'alcool, beaucoup plus rémunérateur pour le débitant, s'y consommait comme au traktir. Les pires falsifications de la vodka y coulaient à flots, ruinant les familles, détruisant les santés, détraquant les cerveaux... Là, se préparait la triste clientèle des prisons et des hospices d'aliénés. Les jours de paie étaient le triomphe du traktir. Alors, le scandale débordait dans la rue, comme un flot immonde, impossible à contenir. A l'entour des usines et dans certains quartiers, le spectacle devenait véritablement poignant. L'ivresse hoquetante des hommes se mêlait à celle des femmes sous les yeux d'une gaminaille amusée ; les conversations dégénéraient en disputes, les disputes en batailles, pour aboutir enfin à l'*outchastok* (poste de police).

Mais rien n'égalait peut-être en tristesse le spectacle qu'offraient les abords des *kazionkas* ou maisons de vente de l'alcool. Là, point de tables autour desquelles on s'assemblât ; aucune excuse de jeu, de distraction ou de camaraderie : l'alcool pour l'alcool, l'ivresse dans toute sa hideur. La kazionka était toujours pleine et une foule énorme se pressait à l'entrée, attendant son tour. Et quelle foule! Des hommes, des femmes portant sur leurs vêtemens en désordre, sur leurs visages, jeunes ou vieux, tous les signes caractéristiques de leur vice; des enfans, marqués des stigmates de la dégénérescence. Les uns apportaient avec eux une bouteille, déjà remplie et vidée bien des fois; les autres, attendaient de recevoir à l'intérieur le récipient avec son contenu. Les cris, les injures, les quolibets se croisaient au-dessus de cette foule, ivre avant d'avoir bu. « Est-ce que tu te crois à la Douma que tu beugles

de la sorte? » jetait un moujik à barbe hirsute à un ouvrier qui lui répondait par un intraduisible juron. Et la foule de rire et d'applaudir! Dans l'intérieur de la kazionka, les mains avides se tendaient vers le liquide de mort. Aussitôt la bouteille reçue, on en brisait le cachet contre les murs, déjà rougis par des milliers de souillures pareilles, et l'on se précipitait au dehors. Nul n'attendait d'être chez soi pour absorber le poison. Un coup sec donné du plat de la main sur le fond de la bouteille et le liquide jaillissait pour retomber dans les gorges à glouglous pressés et bruyans. Puis on s'en retournait vendre pour quelques kopeks la bouteille vide!...

III. — LES ALCOOLIQUES APRÈS LA RÉFORME. — KHANDJON ET KHANDJISTES

Les réformes se réalisent malheureusement plus vite sur le papier que dans les âmes, où elles sont l'effet de l'éducation créatrice des bonnes habitudes. On le vit bien en Russie après la fermeture des kazionkas, et l'interdiction de vendre ou de servir des alcools, sous n'importe quelle forme, dans les traktirs, tchaïnaïas, restaurans et tous autres établissemens publics.

Afin d'établir une sorte de transition entre l'abus et l'abstinence totale, le gouvernement russe avait cru nécessaire d'accorder le monopole de la vente des vins et des alcools à quelques rares marchands, dans certaines petites villes voisines de la capitale. La résidence impériale de Péterhoff fut celle qui en profita le plus. Les buveurs de Pétrograd y organisèrent aussitôt de véritables pèlerinages. Le marchand Alexéieff, ayant obtenu le premier la permission de vendre du vin, encaissa jusqu'à 8 et 10 000 roubles *par jour!* (de 20 à 25 000 francs). Quelques mois après, il avait un concurrent, Demidoff. Dès lors, la foule se dédoubla, et le scandale fut un peu moins apparent. Mais, avec les beaux jours, les *pèlerins* devenaient de plus en plus nombreux. Chaque matin, les trains arrivant de Pétrograd amenaient à Péterhoff des centaines de voyageurs. Les fiacres ne pouvaient suffire à leur transport de la gare en ville, et on les vit traversant à pied et au galop les avenues plantées d'arbres et les rues qui conduisaient aux magasins d'Alexéieff et de Demidoff!

Bientôt à ce public qui gardait encore une certaine retenue,

s'en joignit un autre : maçons sans travail, dvornik (portiers) sans place, marchands ambulans, *locataires de coins* (1), revendeurs, etc. Au commencement du printemps de l'année 1915, les ivrognes couraient de nouveau les rues, et les gens en villégiature à Péterhoff devinrent, au début de l'été, les témoins impuissans, mais obligés d'un scandaleux dérèglement. A certaines heures, dans le Parc anglais, presque sous chaque buisson, dans chaque massif, on était exposé à voir ou à rencontrer des êtres innommables, de profession douteuse, buvant du vin à gorge que veux-tu, et s'amusant à casser les bouteilles contre le tronc des arbres. Les fossés, les champs, les sentiers, les moindres flaques d'eau étaient jonchés de ces débris.

De nouveau, il fallut sévir. Les magasins d'Alexéieff et de Demidoff furent fermés et la vente du vin et des alcools interdite sans aucune restriction.

Privés de cet ultime moyen d'ivresse, les alcooliques invétérés en cherchèrent d'autres, — et qui fussent à l'abri de la loi. L'alcool restait en vente sous plusieurs formes : alcool à brûler, eaux de toilette, vernis, etc. C'est à ces produits qu'ils demandèrent l'assouvissement de leur funeste passion. On crut empêcher cette dangereuse forme de consommation de l'alcool, en mêlant à l'esprit de bois une matière colorante, nuisible, qui le transformait en poison. Cette mesure extrême ne découragea pas les buveurs. Ils tentèrent des essais domestiques de purification de l'alcool à brûler, au moyen de choux, de concombres, que l'on y faisait infuser et qui, prétendait-on, en absorbaient les élémens nocifs. En réalité ces procédés empiriques laissaient à l'alcool ainsi modifié presque toutes ses dangereuses propriétés. La préparation obtenue prit le nom de *khandjon*, et ceux qui en usèrent furent appelés : *khandjistes*.

La vente de l'alcool à brûler ayant été sévèrement réglementée à la suite de ces abus, les khandjistes se rabattirent sur l'eau de Cologne et allèrent jusqu'à boire le vernis qui sert à polir les meubles, après l'avoir débarrassé de sa couleur. Des spécialistes louches se livrèrent à la confection de ces boissons

(1) Dans certains quartiers des grandes villes, et notamment à Pétrograd, on loue à de pauvres ouvriers *un coin de chambre;* soit quatre locataires, seuls ou en famille, par chambre. Quelquefois ces coins sont séparés les uns des autres par un rideau. Ces locataires d'un nouveau genre sont appelés *sadirjatil ongloff* (locataires de coins).

pernicieuses. Ainsi, le mal que l'on avait cru enrayer reparaissait, — partiellement, — sous une autre forme. Une fois encore il fallait sauver malgré eux les buveurs d'alcool.

Le 27 juin 1915, parut une ordonnance du Préfet de police : « Il est expressément défendu de boire de l'alcool à brûler et autres produits contenant de l'alcool et n'étant pas destinés à être bus, mais qui sont mis en vente pour d'autres usages; et aussi d'user des boissons composées avec ces produits.

« Il est également défendu de se procurer par n'importe quel moyen et de conserver chez soi des boissons préparées avec l'alcool à brûler, la laque de vernis, etc. Tout ustensile qui conservera un reste ou une odeur de ces boissons servira à prouver que le détenteur en a préparé.

« Les individus reconnus coupables d'infraction à ces ordonnances seront poursuivis judiciairement et passibles d'un emprisonnement de trois mois de forteresse ou de 3 000 roubles d'amende.

« De même, les individus trouvés dans la rue en état d'ivresse seront punis d'une amende de 100 roubles ou d'un mois de prison. »

Il était temps de sévir. Ce même jour, un nommé Wolkoff était arrêté pour avoir préparé des boissons de cette nature, et la police avait trouvé dans les rues 78 individus en état d'ivresse !

IV. — A L'OUTCHASTOK

Je suis allée rendre visite aux khandjistes dans un des ateliers spécialement installés pour occuper les loisirs forcés que leur donne la prison. C'est là-bas, loin de l'élégante rumeur de la Morskaïa et de la Newsky, dans un quartier populeux, noirci par la fumée des usines et retentissant du bruit des lourds camions qui roulent incessamment sur le pavé. Cela s'appelle : l'*outchastok*. Chaque quartier a le sien, plus ou moins fréquenté, selon le genre de sa population. Une pluie menue et froide, une vraie pluie de printemps russe ajoute à la tristesse du lieu.

Une vague odeur de goudron flotte dans l'air. Bien que la clientèle du poste ait considérablement diminué depuis la suppression de l'alcool, il ne se passe presque pas de jour où les

agens n'amènent quelque malheureux khandjiste, cueilli sur le trottoir. Tous ne sont pas d'invétérés alcooliques : la misère, l'isolement, les tristesses intimes en ont poussé plus d'un vers ce maudit khandjon dans lequel ils espéraient trouver l'oubli. Maintenant, réveillés de la mauvaise ivresse, ils s'ennuient loin de leurs travaux accoutumés, de la femme et des enfans. La loi, qui les punit, veut aussi les sauver. C'est pourquoi, dans chaque poste de police, un atelier a été improvisé pour eux. On y confectionne des bottes, des vêtemens pour l'armée. Ici, une vingtaine d'hommes, dont l'aîné n'a pas plus de trente ans, tirent l'alène ou martèlent le cuir. Ce sont de solides gaillards, larges d'épaules, bien musclés et que l'on imagine plus volontiers sous l'uniforme du soldat que sous la souquenille du prisonnier. Tous travaillent avec ardeur. Chacun d'eux est affecté à la confection d'une pièce spéciale, ce qui assure un travail plus rapide et plus parfait. De douze à quinze paires de bottes sortent ainsi journellement de leurs mains.

La présence à l'atelier n'est pas obligatoire pour les détenus. Mais il est bien rare qu'au bout de deux ou trois jours un khandjiste ne demande pas à s'associer à un travail qui fera passer plus vite les heures de sa réclusion, tout en lui rapportant un peu d'argent.

— Il faut voir, nous dit le gardien, avec quelle joie ils accueillent les jours de paie ! La plupart arrivent à réaliser un gain de 75 kopeks à 1 rouble par jour (1 fr. 50 à 2 francs). Beaucoup d'entre eux font parvenir une partie de cet argent à leur famille, se réservant seulement une petite somme pour leur sucre et leur tabac. Quelques-uns même se privent, économisant jusqu'au morceau de sucre de leur thé, afin d'envoyer davantage. Tous reconnaissent le mal que cause l'horrible boisson et se promettent bien de ne plus boire après l'expiration de leur peine. Je crois que l'outchastok en aura sauvé plus d'un.

Ainsi utilisé pour l'armée, le travail des khandjistes apporte avec lui un bénéfice double : bénéfice moral pour l'individu arraché à son vice, à sa paresse, rendu à sa dignité d'homme et devenu conscient de son utilité pour le service de la patrie ; bénéfice matériel pour la collectivité qui, plus que jamais, a besoin qu'aucune de ses forces ne soit perdue.

V. — L'EXEMPLE DE LA SUÈDE

On a versé des flots d'encre à propos des inconvéniens matériels résultant de la suppression de l'alcool : déficit budgétaire, préjudices causés aux viticulteurs, ruine des débitans..., etc. La question est, je crois, épuisée, et il est inutile d'y revenir. Toutefois, il faut reconnaître que la solution du problème est plus difficile à trouver pour la France, grand producteur de vins et de spiritueux, que pour les pays du Nord, Suède, Norvège, Danemark et Russie. Encore faut-il remarquer que la Russie est atteinte dans une certaine mesure, puisque l'oukase impérial, interdisant non seulement la consommation de l'alcool, mais encore celle du vin, paralyse complètement la vente des produits vinicoles du Caucase et de la Crimée.

De passage à Stockholm, j'ai voulu connaître l'opinion de l'éminent prohibitionniste, le docteur Bratt, créateur du *Stockholm-Systemett* ou Système de vente de l'alcool pour la ville de Stockholm.

— Je me suis beaucoup intéressé à la lutte anti-alcoolique en France, me dit le docteur Bratt, et j'en suis arrivé à cette conclusion : Tant que vous n'aurez pas coupé le lien qui unit chez vous l'alcoolisme à la question économique, il vous sera bien difficile, sinon impossible, de résoudre le problème de l'interdiction de l'alcool. L'évolution en Suède, depuis soixante ans, a été bien différente de celle qui s'est faite en France. Dès 1855, nous supprimions les bouilleurs de cru, dont le privilège a été la pierre d'achoppement contre laquelle sont venues se briser toutes les velléités de réformes. C'est évidemment par là qu'il faut commencer. La guerre actuelle vous fournit un tragique, mais irréfutable prétexte. Si vous laissez passer l'occasion, le succès de la campagne anti-alcoolique sera pour longtemps compromis. Les mesures qui ont été prises déjà sont certainement excellentes ; mais, outre qu'elles peuvent n'être que temporaires, elles constituent un simple palliatif. Or, c'est un remède qu'il vous faut. Je ne sais si la France se résignera jamais à la prohibition totale, comme la Russie, — le vin est une boisson trop populaire chez vous pour qu'on arrive à s'en passer complètement ; — mais il est désirable que vous adoptiez une réglementation ; je veux dire celle qui

paraîtra le mieux appropriée aux intérêts matériels de la France, en même temps qu'à la santé physique et morale de son peuple.

Sur ma demande, et à titre de documentation, le docteur Bratt a bien voulu me décrire l'organisation du *Stockholm-Systemett* et m'en montrer le fonctionnemeut. Ensemble, nous visitons les bureaux où une armée de jeunes femmes et de jeunes gens collectionnent des fiches, constituent des dossiers, préparent et délivrent des carnets individuels.

— Chaque Société ayant obtenu du gouvernement la monopolisation de l'alcool, m'explique le docteur Bratt, en organise et en administre la vente dans le rayon qui lui est acquis. C'est ainsi que nous avons un Système de Stockholm, un Système de Gœteborg, etc. Nul commerçant, en dehors de cette Société, n'a le droit de vendre ou d'acheter, dans les limites qui lui sont reconnues. Mais il existait entre les diverses Sociétés des zones qui échappaient à toute surveillance. En conséquence, la Société de Stockholm a demandé au Riksdag de compléter son décret du 25 septembre 1914, en décidant que désormais le domaine d'une Société soit limité par celui des Sociétés avoisinantes. Ainsi les trafiquans de l'alcool se trouveront pris dans un filet entre les mailles duquel ils ne pourront s'échapper.

« Pour assurer le contrôle de la vente, le *Stockholm-Systemett* a décrété l'adoption du *carnet à souches individuel.* Ces carnets, dont j'ai eu en mains les spécimens, sont imprimés par des machines spéciales, destinées à empêcher la fabrication en double du même numéro. Ainsi, dès le début, toute tricherie est rendue impossible. La Société délivre ce carnet sur demande et, au besoin, après enquête. Elle a le droit de le retirer en cas d'indignité ou d'abus. La quantité d'alcool autorisée est de 16 litres par trimestre et par famille.

« Tout acheteur doit présenter son carnet au dépositaire chez lequel il se pourvoit et apposer sa signature sur une feuille destinée à contrôler sa consommation trimestrielle. Cette feuille, numérotée, correspond à une fiche, également numérotée et signée une fois pour toutes, qui est conservée dans les bureaux de la Société et porte toutes les indications de nom, d'âge, d'adresse, de situation sociale, permettant une exacte et rapide identification de l'individu.

« Chaque fois qu'un carnet est retiré, la fiche numérotée est

remplacée par une carte de vacance, ce qui signifie que les employés de la Société n'ont plus le droit de vendre de l'alcool à l'ancien possesseur. Comme on agit de même en cas de mort ou de changement d'adresse, les employés ignorent la cause de retrait du carnet.

« Nombreux sont les avantages du carnet. Étant personnel, il ne peut être cédé ni prêté. En cas de conflit, il permet à la Société de prouver à quelle date l'alcool a été acheté, en quelle quantité et de quelle qualité. Il assure encore le contrôle sur les employés, qui sont tenus d'établir une exacte balance entre leur total de vente et leur dépôt. »

Pour excellent qu'il soit, ce système, accepté par la sage population suédoise, m'a semblé peu approprié à notre caractère national. Il se présente avec les mêmes apparences d'inquisition qui retardèrent jusqu'au moment des suprêmes abnégations patriotiques le vote de l'impôt sur le revenu. Mais il pourrait sans doute se prêter à des modifications qui lui enlèveraient ses allures un peu draconiennes. L'alcool étant un poison reconnu, sa vente ne saurait être libre. Voit-on des épiciers ou des droguistes vendre à leur gré la belladone, la cocaïne ou la morphine? Les pharmaciens, distributeurs patentés de ces bienfaisantes, mais dangereuses drogues, ne sont-ils pas tenus de ne les délivrer que sous certaines restrictions? Il s'agit donc surtout d'adopter le principe; les faiseurs de projets ne manqueront point.

Les objections portant sur le déficit budgétaire sont peut-être, de toutes, celles qu'il conviendrait à cette heure de reléguer au dernier plan. Outre que l'on ne peut pas sacrifier la santé physique et morale d'un peuple à sa richesse en numéraire, il est démontré que, loin d'appauvrir ce peuple, la suppression de l'alcool l'enrichit. Le sacrifice budgétaire consenti ne saurait être que momentané. Encore peut-on lui trouver des palliatifs, ainsi que l'exemple de la Russie nous le prouve.

On sait quel énorme déficit annuel la suppression de l'alcool a imposé au budget russe. Le gouvernement y a remédié en prenant plusieurs mesures, dont les principales sont : 1° la création d'impôts nouveaux, — sur les marchandises transportées par voie ferrée, sur les voyageurs et leurs bagages, sur le coton russe ; — 2° l'augmentation des impôts anciens, notamment sur les allumettes, les tubes à cigarettes, les timbres de quit-

tance. La situation nouvelle créée par la guerre et les suggestions du patriotisme ont fait que ces impôts ont été vaillamment acceptés et supportés.

— D'ailleurs, m'a dit le comte Bobrinsky, s'il est vrai que la suppression de l'alcoolisme a fait un grand trou à notre budget, il convient d'ajouter que, dans l'effroyable consommation de numéraire qu'exige la guerre, quelques millions de plus ou de moins passent absolument inaperçus...

VI. — UNE VISITE AU PROFESSEUR BEKHTIRIEFF

Le professeur Bekhtirieff, un des plus éminens psychiatres de Pétrograd, habite Kamenny. C'est une des nombreuses îles de l'embouchure de la Néva. Dès le mois de mai, « les Iles » sont un parc riant; mais, en février, la neige y efface encore les chemins. Tentée par un froid sec et ensoleillé, j'avais eu la fantaisie de partir seule et à pied. Mal renseignée, je m'égarai dans l'île. Les maisons habitées en hiver y sont rares, plus rares encore les passans. J'arrivai chez le professeur Bekhtirieff exténuée et avec une heure de retard sur mon rendez-vous. Mes explications et mes excuses aboutirent à une excellente tasse de thé, accompagnée de zakouskis, et c'est au parfum de la chaude et saine boisson que nous abordâmes la question de l'alcoolisme.

— Les avantages que nous avons retirés de la suppression de l'alcool sont tels, me dit le savant professeur, que, dût le budget en supporter des conséquences doubles, il faudrait encore s'en féliciter. En réalité, ces conséquences sont largement atténuées par une rentrée d'impôts incomparablement meilleure et par une augmentation aussi rapide qu'inespérée de l'épargne publique. Depuis qu'elles ne sont plus esclaves de la vodka, les populations rurales ont plus d'argent, elles se nourrissent mieux, s'habillent de neuf et rendent leurs demeures plus confortables. *Le bien-être est actuellement tel dans les campagnes que certains paysans refusent de vendre leurs produits agricoles :* œufs, beurre, lait, légumes, préférant les consommer eux-mêmes, ce qu'ils n'auraient eu garde de faire autrefois.

« Au point de vue mental, l'amélioration est plus sensible encore : c'est un lieu commun aujourd'hui de dire que l'alcool est le grand pourvoyeur des prisons; mais s'il nous avait fallu

une preuve de plus, la mesure de suppression prise par l'Empereur nous l'aurait fournie. Immédiatement après, on constatait une diminution considérable dans le nombre des crimes et délits. On a donné des chiffres : à Simbirsk, la moyenne des crimes diminua de 50 pour 100 ; de 80 pour 100 à Oriol, de 95 pour 100 à Kostroma, de 75 pour 100 à Toula, de 80 pour 100 à Rostoff sur Don, de 75 pour 100 à Odessa...

« Vous savez peut-être qu'on donne dans nos campagnes le nom de *kouliganeries* aux maraudages, menus vols, dégâts faits aux récoltes ou aux propriétés ; aux rixes, tapages nocturnes, bref à tout ce qui trouble la vie des tranquilles populations rurales. Eh bien ! ces sortes de méfaits, œuvre accoutumée des ivrognes, ont cessé depuis la suppression de l'alcool, à la grande satisfaction des paysans.

« A Pétrograd, de juin à août 1914, les suicides sont tombés de 76 à 18 pour les hommes et de 53 à 10 pour les femmes. Leur courbe en cette année 1914 est particulièrement intéressante à observer. Enfin, malgré les terribles épreuves de la guerre, la mentalité se relève partout et l'on voit déjà diminuer le nombre d'entrées dans les asiles d'aliénés. Si tels sont les résultats appréciables, en moins de deux ans, jugez de ce que nous pouvons attendre de l'avenir. Une population plus soucieuse des lois de l'hygiène, plus saine de corps et d'esprit, plus apte aux travaux physiques et intellectuels, une meilleure organisation de la vie domestique et par conséquent de la vie nationale, une production meilleure et plus intense, un enrichissement des classes moyennes et inférieures de la société, tels seront les résultats qui compenseront à brève échéance les sacrifices momentanément consentis. »

VII. — PARMI LES PAYSANS

Un village des environs de Novgorod. C'est jour de réquisition des chevaux. La terre est dure, l'air piquant, mais calme : une belle journée pour le plein air. Une cinquantaine d'isbas s'alignent sur deux rangs, le long de la route. Quelques-unes, peu nombreuses, se groupent autour d'une église à coupoles vertes. La ligne bleue de la forêt barre l'horizon blanc. Les paysans ont sorti les chevaux de l'écurie ou les ont amenés de loin. Maintenant, ils les font trotter sous les

yeux des experts. Les femmes regardent, debout sur le seuil des portes. Les gamins, si drôles sous la touloupe en peau de mouton, froncée à la taille, qui les fait ressembler à des outres gonflées, s'en viennent rouler presque jusque sous les pieds des chevaux, vite chassés par les rudes interjections des moujiks.

Dans la tchaïnaïa, le samovar fume. Tout à l'heure, l'examen terminé, ceux qui vinrent de loin seront heureux de trouver prête la chaude boisson. En attendant cette heure, propice pour une conversation avec les hommes, nous entreprenons une enquête auprès des femmes.

— Si on est plus heureux que les hommes ne boivent plus? Bien sûr! Ça ne peut pas se comparer. Quand un homme est plein de vodka, ce n'est plus un homme, c'est un diable. Les soirs de marché, le plus souvent, c'étaient des injures, des coups à vous faire renier votre âme!... Et les petits qui se cachaient derrière le poêle et n'osaient pas même pleurer, de peur d'être entendus!...

— Et quelle misère! Jamais un kopek... Quand la vodka y entre, sors de l'isba, car elle n'y laisse rien!

Autour de nous, un groupe s'est formé; chacune de ces femmes apporte sa pierre pour lapider le fantôme maudit de l'alcool.

— On est moins malheureux, malgré la guerre, dit l'une. Si beaucoup d'hommes ont quitté le village, c'est pour servir l'Empereur qui avait besoin d'eux. Ceux qui y restent sont devenus doux comme des enfans.

— Est-ce vrai, hasarde une autre, qu'après la guerre on leur rendra la vodka?

Un murmure de protestation s'élève :

— Alors, il vaut mieux que la guerre dure! dit une voix.

Car, pour ces femmes, il y a un mal pire que la guerre : l'alcool!

Même unanimité de réprobation autour de la table de la tchaïnaïa. La salle est chaude et embuée; les hommes versent le thé dans leur soucoupe et le boivent avec bruit, en tenant, selon leur habitude, un petit morceau de sucre dans la bouche. Entre deux gorgées, ils parlent de la guerre, des réquisitions, des nouvelles recrues qui sont parties... De la guerre à l'alcool, il n'y a qu'un pas.

— C'est vrai, tout de même, que le Russe avait deux enne-

mis : la vodka et l'Allemand. Notre petit père le Tsar a vaincu le premier; il viendra bien à bout de l'autre, n'aie pas peur.

Et aussitôt chacun de raconter les méfaits des Allemands... et de la vodka : un tel a laissé sur les tables des traktirs tout le bien péniblement amassé par son père; celui-ci a fait le malheur de sa femme et de ses enfans; cet autre s'est noyé dans l'étang un soir de marché que sa tête était chaude... Chacun s'accuse aussi soi-même, car dans ce pays russe qui a conservé sa sainte simplicité d'antan et où toutes les âmes sont plus ou moins tolstoïennes, on fait volontiers miséricorde à celui qui reconnaît son péché.

Il est bien vrai aussi que le bien-être a augmenté sous le toit des paysans. On a acheté des outils agricoles, ce qui fait espérer un meilleur rendement des récoltes. En sortant de la tchaïnaïa, un moujik à tête d'apôtre nous montre avec fierté, sous la remise de son isba, une charrue dont le soc luisant neuf n'attend plus que le dégel pour ouvrir les flancs de la terre nourricière.

— C'est l'argent de la vodka qui a payé ça! dit-il en souriant dans sa barbe broussailleuse et longue, striée de fils blancs.

VIII. — CHEZ LE COMTE BOBRINSKY : L'ÉDUCATION ANTI-ALCOOLIQUE

En entrant chez le comte Bobrinsky on est tenté d'oublier les graves préoccupations de l'heure présente, tant l'œil y est séduit par les plus belles manifestations de l'art pictural. Sur un des panneaux du salon, au milieu de tableaux d'une touche plus sombre, une femme aux chairs magnifiques resplendit. Ses épaules nues font dans le mur une trouée de lumière. Ainsi évoque-t-elle le souvenir des grands peintres de la nudité féminine : Rubens, Boucher, Le Titien. Aussitôt, le salon se peuple de toutes les belles formes que l'art réalisa... Mais, sur le mur opposé, une kermesse flamande mène sa ronde. Le débraillement de ces êtres, emportés par un plaisir exclusivement sensuel, l'attitude avilie de l'homme qui, au premier plan, éructe son ivresse, suffisent pour me ramener à l'objet de mon enquête...

Le comte Bobrinsky vient d'entrer. C'est un des plus distingués représentans de la vieille aristocratie russe. Avec beau-

coup d'autres de ses pairs, il ne dédaigne pas de s'intéresser aux questions sociales. Il doit à sa compétence d'avoir été choisi par l'Empereur comme *Président de la Commission d'abstinence*, destinée à lutter contre la vente de l'alcool.

— L'hydre Alcool a cent mille têtes, me dit le comte Bobrinsky, et la lutte n'est jamais terminée contre lui. La suppression de l'alcool a été une question d'obéissance pour notre bon et brave peuple russe. Il a cessé de boire parce que l'Empereur l'ordonnait ; mais les infâmes trafiquans de l'alcool n'ont pas renoncé à faire renaître en lui l'ancien vice. Notre Commission se propose donc un double but : 1° poursuivre la prohibition de la vente de l'alcool, qui s'exerce surtout dans les villages ; 2° faire passer dans l'âme du peuple le sens profond de la loi dont il a accepté la lettre, en ayant recours à l'éducation anti-alcoolique.

« Ce n'est pas une mince entreprise, et la ligne de comparaison à ce sujet, entre la France et la Russie, serait difficile à établir. Vous avez maintenant visité notre Empire, vous savez quelles distances séparent les villes et les villages ; vous connaissez l'insuffisance des communications, vous avez pu vous rendre compte de l'isolement hivernal de certains groupemens humains. Mais, pour qui ne connaît pas la Russie, il est presque impossible de se représenter les difficultés auxquelles on se heurte chaque fois que l'on veut établir, par l'idée, une cohésion entre tous les habitans de l'Empire. La loi, message bref et impératif, a pu les atteindre tous et s'imposer à eux ; il n'en va pas de même de notre influence, qui ne peut s'exercer que par une suggestion lente et continue. »

Tandis que le comte Bobrinsky évoque ainsi pour moi les vastes solitudes de la terre russe, je songe à ces habitans des marais de Pinsk, vrais Robinsons des marécages, qui ne connurent la déclaration de guerre que lorsque l'hiver eut rendu leurs marais accessibles aux traîneaux en les transformant en champs de glace ! Où trouver ailleurs, et en pleine Europe, un pareil exemple d'isolement ?

— Dans les villes, reprend le comte Bobrinsky, la lutte est relativement facile. Elle peut s'y exercer de mille manières, comme chez vous : par l'enseignement de la parole et de l'image, par l'école, par les réunions du soir, par les cercles et par ce que nous appelons ici les *Narodné-Dom* (maisons du peuple). Mais

dans les campagnes?... Le problème sera long et difficile à résoudre. Nous avons déjà élaboré tout un programme. L'important est de passer à la réalisation. D'abord, nous comptons faire appel à l'école; instituteurs et institutrices sont nos alliés naturels. Mais l'école n'a pas encore pénétré partout. Certains enfans sont astreints à faire chaque jour plusieurs verstes, — 12 ou 15 le plus souvent, — pour se rendre à l'école; parfois même la distance est telle qu'ils doivent y renoncer.

Et, aussitôt, je me rappelle de quel regard ému j'ai suivi, cet hiver, deux petits bonshommes de dix à onze ans qui s'en allaient, cartable au dos, à travers l'immense plaine blanche près d'une petite gare du gouvernement de Tver!

— La prédication des popes, continue le comte Bobrinsky, complétera l'enseignement de l'école. Nos prêtres trouveront là un bel apostolat humain à exercer à côté de l'apostolat religieux. Nous comptons aussi faire appel aux *Cercles de paysans* avec l'aide desquels on peut organiser des conférences et une sorte d'enseignement extra-scolaire. Déjà le zemstvo de Poltawa a commencé sa propagande anti-alcoolique dans la région et voté un budget à cet effet.

« Nous attendons beaucoup de la vulgarisation de l'enseignement musical, comme distraction saine pouvant remplacer avantageusement celle qu'offre le traktir. Vous avez pu juger du penchant naturel du paysan russe pour la musique. Ses instrumens préférés sont la *balalaïka* (1) et l'accordéon. Je suis bien sûr, ajoute en souriant le comte Bobrinsky, que nos braves soldats qui viennent de débarquer à Marseille n'ont pas oublié de les emporter avec eux et d'en régaler leurs compagnons d'armes français, puisque heureusement la musique est un langage universel. Pour 1 rouble 40 on a une balalaïka; il n'est donc pas de paysan qui ne puisse s'en procurer une ou qu'on ne puisse aider dans cet achat. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de répertoires nationaux plus riches que celui des chansons russes. Presque tous nos paysans en connaissent un grand nombre et les chantent agréablement. Lorsque chaque isba aura sa balalaïka ou son accordéon, la tentation sera moins grande d'ouvrir la porte à l'alcool.

« Notez que la Russie a d'excellentes boissons hygiéniques :

(1) Instrument à cordes, assez semblable à la mandoline, mais à caisse triangulaire.

le thé d'abord, dont aucun homme, chez nous, ne peut se passer; le méod, le koumis, les eaux de fruits, notamment celle qu'on prépare avec une petite baie des marais : la kloukva, et enfin : le kvass. »

Il n'est pas de Français, je pense, qui ait visité la Russie sans goûter au moins une fois à cette boisson domestique. Elle est faite avec du pain que l'on laisse légèrement fermenter. Moins piquante que notre cidre, elle a une saveur très agréable et peut, en été, remplacer avantageusement le thé. Elle contient un infime pourcentage d'alcool, et son innocuité est absolue.

— Pour terminer, reprend le président de la Commission d'abstinence, il nous reste à parler du Journal à bon marché, des Bazars, des Musées et Expositions ambulans. Si chaque paysan de France peut lire son journal avec vingt-quatre heures à peine de retard, il n'en est pas de même en Russie. Le journal arrive lentement, difficilement et il y a des endroits où il ne pénètre jamais. Il faut donc créer des périodiques spéciaux, instructifs, amusans, à la portée des mentalités auxquelles ils s'adressent, et surtout à un prix très modique. Les bazars ambulans permettront au paysan de se pourvoir des principaux objets agricoles dont il a besoin, sans être obligé de faire un long et parfois coûteux déplacement; la ménagère y trouvera de quoi rendre la maison plus confortable ou plus plaisante.

« Enfin, nous attendons beaucoup des Musées et Expositions ambulans. Un essai a déjà été fait l'année dernière sur la Volga; et j'espère que d'autres auront lieu cette année.

« Imaginez le pittoresque de cet enseignement : sur la Volga, mère des fleuves, sur le beau Dniester aux larges eaux, un bateau glisse. Longtemps se déroulent les plaines uniformes; puis, tout à coup, une coupole verte s'arrondit à l'horizon. Au bord du fleuve, près de l'estacade, des paysannes sont rassemblées. Sevrées de distractions, chaque fois qu'un bateau est signalé, elles accourent. Cette fois, il y a sur le bateau une attraction inattendue... La nouvelle se répand vite. On arrive du village, et même de plus loin. Un homme est là, professeur, docteur ou savant, bref un apôtre. Il montre les méfaits de la vodka, les ravages du terrible khandjon, il dit les souffrances et les regrets tardifs de ceux que l'eau de Cologne a rendus aveugles et, aussi, il met en garde contre le rôdeur louche, tra-

fiquant secret de l'alcool. Il distribue des feuilles ou des brochures que le plus lettré lira aux autres; puis, le bon grain jeté, le bateau repart sur l'eau tranquille jusqu'à ce qu'un autre village lui fasse signe du steppe ou de derrière sa haie de bouleaux. »

IX. — LA LUTTE A PÉTROGRAD. — LES *NARODNÉ-DOM*

Tandis que la voiture m'emporte vers la *Narodné-Dom* de Pétrograd, mon souvenir évoque les Maisons du Peuple de Gœteborg et d'Helsingfors; je revois les plans et photographies de ces magnifiques Maisons du Peuple américaines avec leurs salles de bains, leurs restaurans, leurs bibliothèques où travaillent coude à coude patrons et ouvriers. Que de fois, en revenant des Conférences populaires du quartier du Temple, n'avons-nous pas senti le regret amer de voir notre Paris devancé par les pays du Nord dans l'applicalion de tant de théories sociales! Les Maisons du Peuple sont un des remèdes les plus immédiats et les plus pratiques contre la passion de l'alcool. Tant que Paris n'aura pas les siennes, — comme les a chaque quartier de New-York, — le peuple ira chercher dans les cafés la satisfaction de ce besoin de réunion qui est, après tout, la marque de sa sociabilité. Les Narodné-Dom ne doivent pas être une création de la philanthropie, mais un établissement civique, fondé par l'État ou la Commune, comme l'École ou l'Hôtel de Ville dont elles sont le complément naturel et indispensable. Pourvoir chaque ville de sa Maison du Peuple sera un de nos grands devoirs sociaux d'après la guerre.

La voiture a longé les quais et traversé la Néva. Sur l'autre rive, la forteresse Pétropawlowsk (Saint-Pierre et Saint-Paul), aujourd'hui prison, baigne dans l'eau du fleuve le pied de ses murs percés de meurtrières et élève haut dans le ciel la flèche dorée de son église, nécropole des Tsars. Les minarets bleus de la mosquée, — réduction de la célèbre mosquée de Samarcande, — trouent de leurs longs fûts la verdure du parc Alexandre, et voici la *Narodné-Dom*. Elle a fort grand air avec son théâtre, ses jardins, ses divertissemens publics. Mais je dois dire que le public qu'on y rencontre n'est pas celui que l'on y voudrait coudoyer.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, me dit M. Grégorieff,

conseiller municipal et président de la Commission extra-scolaire de Pétrograd. On engage au théâtre de la Maison du Peuple Nicolas II les plus grands artistes et les places y sont trop chères pour le peuple. En été, un public spécial envahit ses jardins et il n'y est plus guère question de lutte contre l'alcool. De ce côté, on a fait fausse route et tout est à refaire.

Si je signale chez nos amis cette erreur de direction qui sera d'ailleurs certainement réparée, c'est afin de nous mettre nous-mêmes en garde et de montrer que les meilleures réalisations peuvent être faussées dans leur essence.

— Depuis des années déjà, reprend M. Grégorieff, nous avons entrepris l'éducation anti-alcoolique du peuple dans notre capitale. Mais les difficultés, pour être d'un autre ordre que celles auxquelles on se heurte dans les campagnes, ne sont pas moins grandes. Ici, nous avons affaire à la police habituée à tout suspecter, et la rassurer n'est pas une mince besogne. Il y a environ dix-huit mois, l'Hôtel de Ville de Pétrograd a organisé pour le peuple des concerts, des matinées, des cinémas, des excursions dans les usines, des expositions, etc.; jusqu'ici les permissions nécessaires à la réalisation de notre programme n'ont pu être obtenues. La Commission d'éducation extra-scolaire, dont je suis président, a organisé des cours et des conférences; la Douma les a autorisés et a voté pour les cours une allocation annuelle de 150 000 roubles; mais nous avons rencontré mille obstacles et notre projet a dû être ajourné.

« Pendant ce temps, l'Hôtel de Ville de Moscou, se fondant sur le rapport de l'Hôtel de Ville de Pétrograd, a ouvert deux *Narodné-Dom*, parfaitement organisées et qui fonctionnent déjà. Nombreuses sont à Pétrograd les associations d'ouvriers ayant pour but de s'entr'aider et de lutter contre l'alcoolisme : la police a réussi à les rendre suspectes et le gouvernement les a dissoutes.

« Après l'oukase du Tsar, le gouvernement s'est trouvé en contradiction avec lui-même. Alors, le ministre de l'Instruction publique, comte Ignatieff, a compris la nécessité de donner au peuple une éducation rationnelle. Il a permis l'ouverture de toutes les sociétés destinées à remplir ce but. La police a réussi à empêcher l'exécution de ce décret.

« Les sociétés officielles contre l'ivrognerie, comme la *Narodné-Dom*, ont été organisées vers 1899 sous l'influence du

comte Witte au moment de la monopolisation de l'alcool par l'État. Mais l'éminent homme d'État reconnut bientôt que, loin d'arrêter la marée montante de l'alcoolisme, le monopole la favorisait par la baisse de prix de l'alcool. Il prit peur, protesta au Conseil d'Empire et cessa de s'intéresser aux Sociétés, dont lui-même avait favorisé la formation. C'est ainsi que, peu à peu, la *Narodné-Dom* de Pétrograd, endettée, hypothéquée, cessa d'être un lieu de haute culture morale populaire et devint un simple établissement de plaisir.

« En revanche, il existe à Pétrograd une maison d'initiative privée, créée il y a dix-huit ans par la comtesse Panine. Là, on a véritablement travaillé à l'éducation morale du peuple et lutté contre le fléau de l'alcool. Les hommes décidés à soutenir l'idée, professeurs, instituteurs, avocats, journalistes, ont fait des conférences, puis des cours d'adultes. On a fondé des classes professionnelles, ouvert une salle à manger, une tchaïnaïa, une bibliothèque, un salon de lecture et jusqu'à un réfectoire pour les enfans pauvres. Des expositions périodiques pour l'art industriel du pays ont été organisées avec le plus grand succès. La maison de la comtesse Panine possède actuellement un observatoire astronomique et un Théâtre des idées où d'excellens artistes, dévoués à la cause populaire, prêtent gracieusement leur concours. La comtesse elle-même donne l'exemple du travail et du désintéressement. Elle dépense environ chaque année 35000 roubles, soit, au taux normal du rouble, un peu plus de 90000 francs. Cet établissement, le seul en réalité de Pétrograd, ne peut être comparé qu'aux *Narodné-Dom* de Moscou et un riche marchand sibérien nous a confié son projet d'en fonder un semblable à Tomsk (Sibérie). »

X. — L'ARMÉE RUSSE TEMPÉRANTE

J'ai gardé pour la fin ce paragraphe qui est de tous, j'en suis sûre, celui qui ira le plus au cœur du lecteur français. Nous nous imaginons que le soldat ne peut se passer d'alcool. Or, le monde entier le sait aujourd'hui : l'armée russe ne boit plus d'alcool. Ne croyez pas que ce soit là une formule bonne à jeter de la poudre aux yeux des naïfs. Jamais plus parfaite concordance ne se rencontra entre l'énonciation d'un fait et ce fait lui-même. Depuis un an, je vis presque constamment parmi

des officiers ou des soldats; j'ai visité les casernes, parcouru deux fronts : nulle part je n'ai rencontré sous l'uniforme le moindre signe d'ivresse, nulle part je n'ai vu la moindre trace d'alcool.

Le vin, le rhum et autres produits analogues sont réservés aux malades des hôpitaux et distribués sur ordonnance du médecin. Aussi quelle tenue, quel ordre, quelle discipline dans cette belle et vaillante armée russe!

En publiant l'oukase du mois d'août 1914, le Tsar avait surtout en vue la mobilisation. La Russie avait encore présens à la mémoire les scandaleux excès qui avaient accompagné la mobilisation lors de la guerre russo-japonaise. Des compagnies entières traînaient dans les rues, complètement ivres, suscitant des querelles, occasionnant des rixes, des mutineries et toute la séquelle obligée des conséquences de l'ivresse. En Sibérie, dans une gare, en cours de route, des soldats ivres s'étaient battus entre eux, et le sang avait coulé. On ne comptait plus les vitres cassées et les réverbères démolis. Il n'était que trop avéré aussi que le champagne des officiers n'avait pas été sans influence sur les résultats de la bataille de Moukden...

Cette fois, rien de pareil, grâce à l'énergique décision de l'Empereur. La mobilisation s'accomplit dans le plus grand calme et avec cet ordre parfait qui en assura si heureusement la rapidité. Il faisait chaud, on avait soif. Dans les stations, chaque soldat s'approchait de la fontaine, vidait son gobelet, puis remontait tranquillement prendre sa place dans son fourgon.

Le succès de cette réforme momentanée décida le Tsar à la rendre définitive.

J'ai assisté à la seconde mobilisation : celle des *ratniks*, ou appelés du second ordre. Même abstinence et mêmes résultats. Pendant des semaines, les recrues ont défilé dans les rues de Pétrograd, précédées de leurs accordéons, suivies de chariots portant leurs bagages quand l'homme ne s'en chargeait pas lui-même. Des femmes, parfois même des enfans les accompagnaient. Pas une bagarre, pas un cri. Des milliers d'hommes se sont ainsi massés sur la Newsky, en face de ma fenêtre, devant le Jardin de la Chauve-Souris où avait lieu le recrutement, sans que la circulation en ait même été troublée. Les formalités terminées, ces hommes se divisaient par petits

groupes et, toujours chantant et précédés d'un accordéon, ils se dirigeaient vers les tchaïnaïas où un verre de thé leur était servi.

Sur le front, — et je puis l'affirmer pour l'avoir vu ! — les soldats ne pensent pas plus à l'alcool que s'ils n'en avaient jamais bu. Si l'on y fait allusion, ils lèvent les épaules avec un air de profonde indifférence.

— La vodka ? On ne sait même pas pourquoi on en buvait. Peut-être pour faire passer le temps. Ici, il y a les Allemands qui nous empêchent de trouver le temps long ; et l'on a bien autre chose à faire qu'à boire...

— J'ai vu sur le front des soldats ivres, m'a dit Son Excellence le général Adamovitch, mais c'étaient des Allemands que nous avions faits prisonniers sous les murs de Lodz.

Les chefs sont enchantés et pleins de gratitude pour l'Empereur, qui, par cette mesure, a rendu la discipline plus facile, et plus étroites et plus cordiales les relations entre l'officier et le soldat.

— Nous ne sommes pas malheureux, me dit encore le général Adamovitch, même quand nous n'avons pas de vin ou de vodka à donner à nos hommes au moment du combat, car nous n'avons jamais eu besoin de les stimuler par l'alcool pour les lancer à l'attaque. Leur bravoure a toujours suffi.

C'est sur cette parole tant de fois justifiée que je terminerai le résumé de mon enquête. Je sais combien la lutte est chaude chez nous autour de la suppression de l'alcool. Je serais heureuse si l'exemple de nos Alliés, que j'ai tâché de montrer sous toutes ses faces, aidait la France à triompher du monstre.

MARYLIE MARKOVITCH.

REVUE LITTÉRAIRE

ÉMILE VERHAEREN (1)

Émile Verhaeren était né à Saint-Amand, non loin d'Anvers, au bord de l'Escaut, dans la plaine de Campine. C'est un homme de Flandre, et qui a aimé la Flandre avec un bel emportement de tendresse, avec une fidélité filiale. Il a dédié à son pays le premier recueil de ses poèmes, *Les Flamandes;* et l'un de ses derniers grands poèmes en est l'épopée, *Toute la Flandre*. Au long de sa vie et de son œuvre, s'il examine ses instincts de pensée, il en trouve l'origine, la signification, la justification, dans l'âme de la Flandre. Puis, quand la philosophie et la bonté le mènent à étendre jusqu'à l'humanité entière son rêve et son amitié, il sait d'où il part, même s'il ne sait pas où il va; et son utopie est flamande : s'il conçoit le bonheur de l'univers, c'est le bonheur de Flandre qu'il veut multiplier et prodiguer au delà de l'horizon natal.

Le jour qu'il a été tué, il était allé parler de la Flandre malheureuse. Et il avait voulu que sa dépouille reposât dans le sol de Flandre...

Ce n'est qu'un bout de sol étroit,
Mais qui renferme encore et sa Reine et son Roi
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime...

(1) *Poèmes* (trois volumes); *Les Villes tentaculaires; Les Heures claires; Les Visages de la vie; Théâtre; Les Forces tumultueuses; La Multiple splendeur; Les Rythmes souverains; les Blés mouvans*; *les Ailes rouges de la guerre* (au Mercure de France); — *Les Aubes; Petites légendes* et les cinq séries de *Toute la Flandre*, (chez Deman, à Bruxelles); *Hélène de Sparte; La Belgique sanglante* (Nouvelle Revue française); — *James Ensor; Villes meurtries de Belgique* (chez Van Oest); — *Rembrandt* (chez Laurens).

Il dort dans ce « lambeau de patrie. » La mort n'a pas attendu qu'on pût le porter jusqu'à son village.

Saint-Amand, son village, il l'a chanté, dans *Les tendresses premières*. De grands bateaux, empanachés de voiles et de vent, passaient sur le fleuve. Il y avait, pour l'animation, le fleuve et l'usine avec son bruit, son tumulte. Par ailleurs, le village était quiet. Quiète, la maison; le jardin, beau l'été : des fleurs d'un côté, des étangs de l'autre ; et de hauts peupliers, un espalier de vignes, une volière. Les gens du pays : le passeur d'eau, le maçon, le sonneur, l'échevin, le lanternier, ceux qu'on voit quotidiennement. On les connaît; et, le soir, quand les contrevens sont fermés, leurs pas dans la rue, on les reconnaît. Il y a aussi ceux dont les pas, la nuit, font peur. Et il y a, pour la sécurité, les parens. Pour la gaieté, l'émoi, pour la rivalité parfois, il y a une petite amie : seulement, elle meurt, et l'on garde son image de souvenir dans un livre de messe. Pour la fierté du village, il y a son clocher. Les jours de marché, les gens des villages voisins, les gens d'Opdorp ou de Baesrode, s'il leur chantait de vanter leurs clochers à eux par-dessus le clocher de Saint-Amand, les querelles étaient chaudes. Et le petit garçon s'y mêlait avec entrain. Mais, une nuit, le foudre tomba sur l'église; le clocher brûla, s'effondra dans le cimetière. Et ce furent trois ans, pour le relever : trois ans qu'un demi-siècle après le poète se rappelait avec chagrin, ces trois ans d'une blessure faite à son amour et à son orgueil. L'enfant qu'il était? Un « vaurien doux, » raconte-t-il ; ami des polissons, leur camarade pour marauder dans les vergers ; et batailleur ; et curieux, sans cesse à baguenauder autour des corroyeurs et forgerons, charpentiers et calfats; l'imagination tentée par les voyages et aventures que lui évoque le passage des navires. Il parle de son « enfance angoissée. » On la devine ainsi, tout à la fois tranquille d'apparence, alarmée souvent, bouleversée par des peurs étranges, par des hasards d'allure inquiétante et par une sorte de propension singulière à voir les choses tragiquement.

Verhaeren, à quatorze ans, fut mis au collège Sainte-Barbe, de Gand. C'est un collège de jésuites, qui voulaient bien qu'on fît des vers, si l'on était poète ou non, mais en latin. Verhaeren, un peu plus tard, étudie à l'université catholique de Louvain... « Louvain, je t'ai aimée avec mon cœur naïf et fervent de jeune homme que l'étude attirait vers la vie et préparait à l'art. D'autres croyances que celles que tu gardes, d'autres idées que celles que tu éclaires, d'autres émotions que celles que tu éprouves ont pu traverser et

mon torse et ma tête, sans que les liens moraux qui m'unissaient à toi fussent rompus ou même entamés. C'est que le tréfonds de mon être est encore dépendant de toi; c'est que ma conscience la plus souterraine reçoit encore — sais-je moi-même par quel soupirail? — un peu de ta lumière ; c'est qu'on ne rompt jamais entièrement avec son passé, quand ce passé a fait partie d'une âme profonde et recueillie. » Louvain, « pleine de calme, de bienveillance et de sagesse, » et qui sut montrer à toute une jeunesse les chemins « où s'engagent ceux qui laissent la trace de leurs pas dans l'histoire de leur temps!... » Verhaeren, à Louvain, sembla, peut-être juriste; on le crut bientôt avocat. Mais, à Louvain, dans ces années adolescentes où l'on ne sait pas ce qu'on devient à coup sûr, il élabore, et ne le sait pas, sa poésie.

Il va écrire *les Flamandes* et *les Moines*. *Les Flamandes* sont de 1883. La Belgique, à cette époque, est sur le point de créer toute sa littérature nouvelle, abondante, originale, qu'ont illustrée les noms de Verhaeren et de Maeterlinck, et, précédemment, ceux de Van Lerberghe et de Rodenbach. Ceux-là et les autres, les plus ardens et les meilleurs, sont venus de Louvain, qui aurait pu leur donner seulement ses disciplines et qui favorisa leur génie, tout différent qu'il fût de ses tendances. Verhaeren, dans sa monographie attrayante du peintre James Ensor, note l'entrain de cette renaissance, ou naissance, littéraire et artistique. Peintres et poètes sont d'accord : l'art antérieur, non pas l'art ancien, mais l'art qui continue, ils le méprisent; la littérature contemporaine, en leur pays, ils la dénigrent comme littérature de parlementaires, disaient-ils, et de journalistes. Ils fomentent, avec un zèle très fougueux, une révolution... « Il y eut comme un tremblement des cerveaux... La belle mêlée de colères et de sarcasmes ! Les lourdes attaques et les folles dépenses! Les fiers éclairs dont on foudroyait les esthétiques vieillies et les règles désuètes ! On s'exposait avec joie, on dardait son audace partout et l'on se reprochait sans cesse de n'avoir pas été assez violemment téméraire. Vraiment, la vie passionnée était belle, en ce temps-là! » En ce temps-là, il y avait aussi chez nous une révolte poétique : les Symbolistes préludaient alors, et quelques-uns si follement qu'ils ont failli déconsidérer une intelligente et charmante idée de la poésie : quelques-uns réussirent des poèmes parfaits, d'une fraîche et durable beauté. Nos Symbolistes et les poètes de Louvain voisinèrent; nos Symbolistes ont eu de l'influence, et marquée, sur leurs amis belges. Mais ceux-ci l'ont bien accueillie et bien supportée. Elle n'a pas

faussé leur caractère. Et, par exemple, Verhaeren, c'est merveille de voir comme il est heureusement resté lui-même et de Flandre.

Il n'y a pas de symbolisme, — si l'on veut, il n'y en a pas beaucoup, — dans son premier recueil des *Flamandes*, où il ne songe qu'à peindre de couleurs vives et chaudes la Flandre des pâturages et des kermesses, les étables tièdes et bourdonnantes de mouches, les basses-cours, laiteries et cuisines, les cabarets avec leurs grands buveurs et leurs grands mangeurs de jambons, et les danses, les chansons, les ripailles, et les filles, et l'une d'elles, une vachère, couchée parmi l'herbe d'un pré, les bras repliés, dormante au soleil ; sa gorge se soulève comme remuent les blés; des rameaux pendent à ses épaules, se mêlent à ses cheveux : et elle est l'âme somnolente de la plaine. Les poèmes des *Flamandes*, ce sont des tableaux de Teniers parfois; et l'on y sent que l'auteur aimait, plus que Teniers encore, et Jordaens et Rubens.

Rubens et Jordaens, peintres d'Anvers : et, dans la Flandre où Verhaeren a pris son talent, ne négligeons pas Anvers. C'est la ville de sa joie, il le raconte, et de sa fureur juvénile : ses poèmes célèbrent ses promenades à Anvers et plus d'un exploit. Nous sommes loin de Louvain. Nous retournons à Louvain, probablement, avec *Les Moines*. « Le mysticisme et la sensualité... » dit-il. L'une est d'Anvers, et l'autre de Louvain. Que le poète des *Flamandes* passe, et rapidement, aux *Moines*, ce n'est pas chez lui le fait d'un écrivain qui cherche des sujets, un thème nouveau. *Les Flamandes* n'ont pas contenté son mysticisme : et, s'il veut déjà glorifier « toute la Flandre, » voici, après la Flandre des kermesses, la Flandre des monastères. Des moines doux et violens, les uns confinés dans leur dévotion, les autres qui siègent au chapitre comme des justiciers et qui, sous la bure aux plis droits, ont l'air de chevaliers guindés dans des armures : et tous, contemplateurs ou despotes, les humbles et les orgueilleux, tous exaltés de passion plus forte que nulle énergie. Le même poète, ailleurs, a pris pour ses héros les rudes gaillards des anciennes corporations flamandes, foulons, brasseurs et tisserands, les communiers, fauteurs d'émeute. Il admire et il chante ceux-ci et ceux-là tout pareillement; dans ceux-ci et ceux-là, il admire et chante la frénésie de l'âme flamande.

Soudain, son art se modifie. Au diptyque des *Flamandes* et des *Moines*, succède la trilogie des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*. Ces recueils parurent, après les *Moines*, d'année en année ; puis Verhaeren les a réunis et munis de sous-titres : « I. décors

liminaires ; II. déformation morale ; et III. projection extérieure. » Si de tels mots semblent un peu énigmatiques, ils ne le sont pas tout à fait ; s'ils le sont un peu, ce n'est pas pour déplaire au poète, qui ne va plus nous peindre en clair la Flandre, ses pâtis, ses couvens, mais d'autres visions, plus fantastiques. La littérature et, en particulier, la poésie était alors énigmatique très volontiers.

Nos Symbolistes le prouvent surabondamment. Il y avait, dans leur façon d'être obscurs, de la niaiserie quelquefois ; et, en outre, le désir d'étonner le prochain. Cependant, si l'on plaidait pour eux, il ne faudrait pas oublier qu'ils avaient à réagir et qu'ils ont très utilement réagi contre la vile bassesse du réalisme et contre un certain positivisme très bête. Ils ont rêvé de sauver la littérature et la poésie, de l'arracher à de sales entours, de la mettre à l'écart et, au besoin, de l'enfermer dans un chaste secret. Puis, le réalisme et le positivisme qui allaient ensemble avaient pour conséquence de réduire à néant le mystère ou, comme on disait, le merveilleux, à quoi la poésie ne renonce pas sans dommage et qui est ce que la poésie préfère dans la réalité. Dans la réalité : car ce fut l'erreur d'un certain positivisme, de croire qu'on expulse et qu'on relègue hors de la réalité le mystère. Il est dans la réalité même ; et, pour ainsi parler, il appartient à la substance même de la réalité. Voilà ce que les Symbolistes ont bien vu ; ou, plutôt que d'aller si loin, notons qu'ils ont paru l'entrevoir. Leur idée est juste et favorisait la poésie. Or, c'est à leur idée que vient le Verhaeren des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*. On n'aurait pas deviné peut-être qu'il dût y venir jamais, quand il écrivait ces *Flamandes*, si dépourvues de mystère, si belles d'évidence et copiées tout droit sur la nature manifeste, et visible, et tangible. Le mysticisme des *Moines* est-il une étape de son chemin vers le mystère ? A la vérité, non.

Ses biographes, M. Francis Vielé-Griffin, M. Albert Mockel, racontent qu'à l'époque des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*, le poète subissait une « crise ; » enfin, « cet homme nerveux, qui déjà concevait la vie avec une sorte de fièvre, venait de rencontrer la Maladie. » Et l'on remarque en effet, dans ces poèmes, une bizarre exaspération de souffrance, un goût de la torture mentale et comme un âpre désir de frissonner parmi les hallucinations les plus tourmentantes. Mais il ne résulte pas de là que le Symbolisme soit une aventure assez morbide et soit une folie ! On aurait vite fait de le supposer. Ni le Symbolisme n'est une folie, ni le symbolisme de Verhaeren. Seulement, la réalité qui nous est proche et familière, nous sommes

si accoutumés à elle qu'elle ne nous étonne plus. Le mystère qui est en elle, nous ne le voyons plus, nous avons cessé de savoir qu'il existe. Pour qu'il se révèle à nous, il faut qu'une circonstance fortuite dérange l'aspect coutumier, l'aspect usé de la réalité. Il faut que la réalité change. Ainsi, par exemple, d'un visage, et très cher, qu'il nous semble que nous découvrons, un jour, en nous apercevant qu'il a vieilli. Il faut que la réalité change, ou que changent nos yeux qui la regardent. Si je comprends ce qui est arrivé à Verhaeren, ce fut la maladie subitement qui lui modifia le spectacle quotidien. Les objets, autour de lui, étaient les mêmes, sans qu'il eût bougé ; mais il ne les regardait plus de même : ou il n'était plus le même à les regarder. N'est-ce pas ce qu'il entend par cette « déformation morale, » sous-titre de ses *Débâcles ?* et le sous-titre de ses *Flambeaux noirs*, « projection extérieure, » indique l'assurance qu'il a eue, sans doute plus tard, d'être l'auteur de la métamorphose. Mais la métamorphose l'avertit de s'étonner : et la réalité nous étonne quand nous prenons une conscience nette et nouvelle de son étrangeté authentique. C'est ainsi que Verhaeren, peintre de la réalité flamande, est allé au mystère.

Il y est allé avec son tempérament, tel que le montrent ses premiers poèmes et tel que le montrera son œuvre tout entière, fougueux, farouche, et très sensible ou sensuel, soumis et presque livré à son émoi, peu touché de métaphysique ; et son imagination lui grandit les apparences du monde, les lui embrase, les lui affole. Il est allé vers le mystère et n'y cherche pas une idée de l'inconnaissable ; mais il éprouve, devant le mystère, un poignant effroi. Il n'adore pas le mystère : il le redoute. Et ses poèmes sont le chant de son effroi. Les *Soirs*, les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs :* poèmes de terreur. Les bruits de la campagne, cloches qui tintent, pas sur les routes, les essieux qui grincent, les meuglemens dans les étables et les prés, ces bruits de la vie calme et heureuse autrefois, deviennent le cri de douleur de la campagne. Le doux crépuscule d'été, l'agonie du jour. Les nuages, dans le ciel, sont las de leurs courses. Le moulin, qui laisse tomber ses bras, meurt. Les arbres de l'avenue ne gardent pas leur immobilité : ils cheminent, pèlerins d'épouvante. Le marais luit ; le soir défaillant y jette

L'éclair de son épée et l'or de son armure,
Qui vont flottant au flot, flottans et vains,
A peine encor frôlés par la splendeur diurne,
Mais lentement baisés par la lèvre nocturne
De la lune, pieuse et douce, aux mains d'argent.

La fantasmagorie se développe et se multiplie dans le paysage, où les Nombres mènent leur danse, où défilent les dieux sinistres et aux yeux de loups, et où passe l'Amour avec son cortège de lions enchaînés, et où se traînent les funérailles de la lune. Que cette vision soit incohérente, absurde, le poète ne le nie pas : il le dit et il le proclame. Et il proclame que la simple raison, mise en contact avec tout le mystère d'ici-bas, se heurte à l'absurdité. Il a trouvé, pour mettre en lumière sa doctrine ou, mieux, sa vive impression, les images les plus saisissantes, neuves et belles, un luxe prodigieux de couleurs, de lueurs, des musiques verbales qu'on n'avait pas encore entendues, un art qui rappelle celui de Rembrandt.

Les *Soirs*, les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs* sont une trilogie de douleur et qui aboutit à la conclusion, mal résignée, mais forcenée, du désespoir :

> ... Sois ton bourreau toi-même,
> N'abandonne l'amour de te martyriser
> A personne, jamais. Donne ton seul baiser
> Au désespoir !

Ces poèmes sont un cauchemar. Soudainement, au cours du recueil suivant, *Les Apparus dans mes chemins*, où continuent d'abord les splendides hallucinations, le cauchemar se dissipe. Et, tout comme un coup de vent chasse les nuées d'orage, c'est, dans le ciel du songe, un coup fortuit : c'est un miraculeux saint Georges qui intervient, — « en bel ambassadeur — du pays blanc, illuminé de marbres — où, dans les parcs, au bord des mers, sur l'arbre — de la Bonté, suavement croît la douceur. » Les épouvantes sont en fuite, le paysage s'apaise, les objets retournent à leur place, reprennent leur pose anodine. Il y a du soleil sur la plaine ; il y a de la sérénité dans l'air.

C'est une accalmie ? Elle se plonge dans l'œuvre de Verhaeren, illumine beaucoup de ses poèmes, illumine bien joliment ses *Heures claires :*

> Voici la maison douce et son pignon léger,
> Et le jardin et le verger.
> Voici le banc sous les pommiers
> D'où s'effeuille le printemps blanc,
> A pétales frôlans et lents.
> Voici des vols de lumineux ramiers
> Planant, ainsi que des présages,
> Dans le ciel clair du paysage...

Non pas que désormais le poète renonce à chercher, dans la nature et la réalité, plus loin que les aimables et faciles apparences. Il y devinera des emblèmes encore ; mais non plus des signes d'effroi : des images ou des indices de pensée, images et indices qu'il a interprétés le plus parfaitement, il me semble, en quelques poèmes de ses *Villages illusoires*.

Depuis *les Flamandes*, et même depuis *les Flambeaux noirs*, il a modifié sa forme poétique. Premièrement, il écrivait en vers réguliers. Il y a d'honnêtes sonnets, dans *les Flamandes*. Mais, chez nous, les Symbolistes, qui prétendaient apporter une esthétique nouvelle, créaient aussi une technique du vers : ils inventaient le vers libre. Et ils ont écrit, de cette façon, des poèmes admirables ou affreux : le vers étant libre, chacun le traite comme il veut, chacun le traite comme il peut. Verhaeren profita de l'aubaine, pour se débarrasser d'abord de maintes règles importunes, touchant la rime notamment, et l'hiatus, et la césure. Il ne craignit d'assembler des vers de toutes les dimensions, et qui ne forment pas des strophes. Mais, à la différence d'autres poètes, il scande ses vers et il les scande fortement. Ses laisses poétiques sont libres, comme les fables de La Fontaine, en ce qui concerne l'arrangement des vers plus ou moins longs, et ne sont plus libres que par la rime souvent réduite à l'assonance. Quelquefois pourtant un vers s'allonge à quatorze syllabes. Mais Verhaeren sait toujours le nombre des syllabes qu'il réunit, tandis que tels de ses émules essayent de donner à leurs vers une harmonie où le nombre des syllabes n'est quasi pour rien. Divers et hardi, son rythme, en somme, provient de l'ancienne métrique. Et c'est au rythme, beaucoup plus qu'à la sonorité verbale, qu'il demande la qualité poétique de son ouvrage. Par l'accent des rudes consonnes, et par des allitérations, et par un choix de mots qui martèlent énergiquement les temps de la phrase, il accuse le rythme, lui donne la plus insistante allure, et une vigueur impérieuse, et comme un battement que rien n'arrête, un battement de cloche une fois mise en branle.

On verra le symbolisme de Verhaeren et l'art qu'il s'est élaboré, dans les plus beaux poèmes des *Villages illusoires* et, par exemple, dans ce poème du Passeur d'eau... Je ne puis le citer d'un bout à l'autre. Et c'est dommage : les poèmes de Verhaeren sont ainsi faits qu'on n'en détache point aisément un passage. On n'en détache pas le « beau vers, » ou le morceau finement travaillé. Son travail n'est pas de ciselure. Ses poèmes valent surtout par l'invention et ensuite par le mouvement. Un large mouvement lyrique, très puissant, et qui

emporte pêle-mêle, avec un entrain superbe, mille beautés et quelques tares. Au détail de l'œuvre, on observe, disons-le tout bonnement, des fautes et des pauvretés de langage, les néologismes les plus fâcheux et, bien souvent, l'inconvénient de tant de fougue, promptitude et fatras du vocabulaire, une syntaxe de hasard. Les beautés, par leur abondance et par leur déploiement rapide, couvrent tout cela et le voilent...

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre-flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.
Mais celle, hélas! qui le hélait
Au delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au delà des vagues,
Parmi les brumes reculait...

Casse une rame. La voix qui hèle est plus implorante. De la seule rame qui reste, le passeur d'eau redouble d'énergie. Le gouvernail casse. Le passeur d'eau, « comme quelqu'un d'airain, dans la tempête, » bat les flots et, de la rame unique, les secoue; il a les yeux fixés au loin, d'où vient l'appel. Et la rame dernière casse; le courant la chasse comme une paille vers la mer...

Le passeur d'eau, les bras tombans,
S'affaissa morne, sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque, à la dérive ;
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord...

Et c'est la ruine de son ardeur...

Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

Qu'on ne s'avise pas de traduire cette allégorie comme un rébus. A peine convient même à une telle image le nom d'allégorie ; non plus qu'à l'image du Fossoyeur, qui enterre les cercueils blancs de ses douleurs, les cercueils rouges de ses crimes et, sur tout son passé de misère, plante des croix ; non plus qu'à l'image des Pêcheurs qui, dans l'eau vague, jettent leurs filets, ramènent du hasard, pêchent obstinément du hasard, et négligent de regarder au firmament les étoiles ; et non plus qu'à l'image des Cordiers, qui allongent le chanvre où glissent les reflets de la lumière et qui semblent tirer à eux les

horizons. Ce ne sont pas des allégories : ce sont des emblèmes du songe que la réalité contient — ou suggère, qui sait ?

La réalité est pleine de songe. Et elle est pleine de souffrance. Le poète, qui l'a examinée, sentie et même endurée, y prend le songe ; mais, la souffrance, il ne va point la négliger. Le passeur d'eau, le fossoyeur, et les pêcheurs, et les cordiers sont des symboles, sont aussi des hommes qui souffrent. Peu à peu, l'art et la pensée de Verhaeren s'enrichiront d'un nouveau souci, moral et social. Le poète des *Villages illusoires* devient le poète des *Campagnes hallucinées* et des *Villes tentaculaires*. Hallucinées, les campagnes : ce sont les villes, dont l'attrait les fascine et qui, de leurs tentacules, auront bientôt fait de les vider. Les villages abandonnés, les fermes délaissées, le « cadavre des vieux labours ; » et, dans les villes, foule et vacarme ; et, sur les routes qui vont des villages aux villes, la horde des buveurs de pluie, lécheurs de vent, fumeurs de brume ; aux champs, demeurés seuls, des fous qui vaticinent la mort du sol !... Ce problème des campagnes désertées n'est pas d'hier : et il a troublé Virgile. Mais, lui, Verhaeren n'aboutit guère à des Géorgiques. Sa conclusion? Lisez *les Aubes*, drame mêlé de prose et de vers, mêlé d'idées qui un instant se dessinent et de fumées où les idées se perdent. Parmi ces fumées, on aperçoit une terrible mêlée des appétits, des instincts et des résistances ; on aperçoit des heurts, des écroulemens, autant de mort que de naissance, autant de soir que de matin : pourtant, c'est l'aube, difficile et sombre, mais l'aube.

Cette aube s'éclaire, dans les poèmes plus récens de Verhaeren, dans *Les forces tumultueuses* dans *La multiple splendeur*, dans *Les rythmes souverains* et dans *Les blés mouvans*. On y voit se dégager lentement, et avec un dur effort, et puis avec une joie magnifique, une nouvelle confiance. Le poète a épié l'immense aventure de la vie : tant de « forces tumultueuses » l'ont surpris, l'ont heurté, blessé. Il a eu d'abord la velléité de s'éloigner d'elles, de se confiner à l'écart. Mais elles le tentent, le prennent...

> L'âpre réalité, formidable et suprême,
> Distille une assez rouge et tonique liqueur
> Pour s'en griser la tête et s'en brûler le cœur.

Il maudissait les villes, où se déchaînent plus terriblement les forces tumultueuses : et il les aime par-dessus les campagnes... .

> Vous existez en moi, fleuves, forêts et monts,
> Et vous encor, mais vous surtout, villes puissantes.

Où je sens s'exalter les cris les plus profonds,
D'âge en âge, sur la terre retentissante.

Les villes; et, dans les villes, tout ce qui est son effarement d'autrefois, le remuement, la fièvre, la folie de sempiternelle activité : et cette activité tendue vers quoi? vers l'avenir. Aucun autre mot n'est permis, pour désigner cette incertitude. Mais alors, détestez-vous l'avenir ?

Futur, vous m'exaltez comme autrefois mon Dieu!

Le poète des *Flambeaux noirs* et des symboles d'orgueil farouche a quitté sa retraite. Il devient, de la plus belle manière, le poète de la réalité moderne, la plus moderne et, croyait-on, la plus rebelle à toute poésie, le poète de la vie industrielle. D'autres se plaignent de la vapeur et de l'électricité, se plaignent des cheminées d'usines qui déshonorent les paysages. Lui, chante et l'usine, et la banque, et tout le train de nos cités. Il chante la frénésie universelle, la force humaine, les masses qui se meuvent : il chante aussi l'erreur, où la force humaine se montre comme dans les sursauts de la vérité. L'erreur et la vérité ensemble font la très confuse doctrine de l'époque. Et l'on jugera l'époque sur ses lendemains : il faut l'aider et, pour l'aider, il faut l'aimer, tandis que retentit « l'orage amoncelé des montantes idées. » Voilà, en somme, l'ampleur de cette poésie : et son imprudence !

Verhaeren croyait l'humanité prochainement destinée à des félicités qu'il annonçait. Et il sentait battre « des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers. » Et il sentait germer, dans l'âme de l'Europe, un rêve de justice. Et il considérait que la guerre était à jamais close, était une calamité des « vieux empires : » lorsque la guerre a éclaté.

Il avait épanoui jusqu'à l'humanité entière son cœur et sa pensée. Entre tous les peuples, il préférait le peuple de Flandre ; mais il ne haïssait aucun peuple : et même il augurait que toutes les nations seraient un jour réunies dans une fraternité franche. Entre les nations qui n'étaient pas la sienne, il distinguait, pour lui accorder amour et déférence, la France, qu'il voyait semeuse, — et imprudente comme lui, — semeuse des idées qui préparaient le plus vivement l'avenir : la France, — et l'Allemagne ! — Car il comptait sur la science : la science crée l'industrie, met en valeur toutes les forces tumultueuses, les multiplie et les discipline, et ainsi prépare l'avenir ; et il avait accepté que l'Allemagne fût la patrie de la science. L'Allemagne envahit la

Belgique : et la Flandre est saccagée. De la merveille flamande, il n'y a plus que des décombres.

Ce que fut alors la douleur de Verhaeren, on le saura en lisant sa *Belgique sanglante*, livre de haine, et de haine déconcertée : l'auteur ne s'attendait pas qu'il dût crier sa haine ; mais il la crie. Il était « un vivant pacifique : » et il crie la guerre. La Flandre était « un damier dont le seigle, le froment, l'avoine, le lin, le trèfle occupent les différentes cases : » elle est la dévastation. Ses petites fermes, portes et volets peints en vert, toits rouges et pignons blancs : ruines. Nieuport, Dixmude et Ypres, « chères petites villes, si belles, silencieuses et peintes : » ruines. Les églises, palais du bon Dieu : ruines. Et tout le rêve de bonheur que la Flandre avait l'air de réaliser comme une parabole offerte au monde : ruine plus déplorable que toutes les autres. Il y a, dans le sentiment de Verhaeren, le chagrin double de voir en décombres sa patrie, et en décombres tout son évangile.

Son évangile était de labeur fécond dans la paix de l'univers. Et, par le crime de l'Allemagne, tout labeur est de guerre; l'industrie fabrique la guerre ; et la science, la guerre.

Ce n'est plus le grand cri d'amour miraculeux
Que les peuples jadis se renvoyaient entre eux ;
C'est le cri d'aujourd'hui,
Que fait courir, immensément, de plaine en plaine.
La haine !

Ce cri de haine emplit tout le recueil de poèmes récens que Verhaeren a publié peu de jours avant de mourir *Les Ailes rouges de la Guerre :* beau livre, et qui par sa désolation rappelle *Les flambeaux noirs*, mais la souffrance du poète ici s'étend à l'ampleur de toute une patrie ; et qui rappelle aussi *les Aubes*, car il laisse entrevoir au milieu du désastre les lueurs de bonne espérance. Ces tragiques poèmes closent une œuvre elle-même tragique, pathétique jusqu'en ses apaisemens, et qu'ont tourmentée de perpétuelles catastrophes d'idées, avant la catastrophe de la guerre et avant l'accident qui termine atrocement la vie du poète : œuvre imparfaite, mais si hardie, neuve, extraordinaire, si pleine de méditation passionnée, si fervente, si chaude et si brûlante de génie !

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Aux approches de Noël, de ce Noël dont le retour émeut l'âme à la fois farouche et sentimentale de l'Allemagne, troublée profondément, en sa misère présente, au souvenir des jours heureux, le chancelier de l'Empire, M. de Bethmann-Hollweg, a laissé tomber sur le monde désolé une parole qui, sincère et honnête, eût pu être grande : la paix. Mais, prononcée avec l'accent qu'il y a mis, précédée d'avertissemens et accompagnée de gloses qui rendent impossible de l'entendre, elle ne saurait être ni honnête, ni sincère; elle est d'avance condamnée à demeurer vaine; méprisable, comme un mensonge et comme une profanation, car jamais il n'a été dit : « Paix sur la terre aux hommes de mauvaise volonté, » aux hommes de mauvaise conscience et de mauvais desseins. Ainsi que celui qui, de ville en ville, fuyait la malédiction, ils s'en vont répétant : « La paix! » et ce n'est point la paix. Ce n'est encore qu'une manœuvre de guerre, une de plus; un mouvement combiné de la stratégie allemande et de la diplomatie allemande, qui ont, il faut le reconnaître, cette force qu'elles adhèrent et en quelque sorte collent l'une à l'autre, se servent et se complètent réciproquement. Qu'on se rappelle d'abord les précédens, la préparation lointaine, les déclarations antérieures de M. de Bethmann-Hollweg, ses discours du mois d'août et du mois de décembre 1915, du mois d'avril et du mois de juillet 1916; les discours de M. Scheidemann et des autres chefs de parti, désignés, par un consentement tacite, pour être tout ensemble les hommes de confiance des groupes auprès du chancelier et les hommes de confiance du chancelier auprès des groupes; les conférences officieuses, et du reste arrêtées net, sur « les buts de guerre » de l'Allemagne; d'autres conférences, organisées soi-disant en réponse

et en apparente opposition à celles-là, par les pangermanistes et les agrariens ; les harangues personnelles de l'Empereur ; les interviews et les ordres du jour, tantôt truculens et crevant les cieux, tantôt humanitaires et trempés de larmes, du kronprinz Frédéric-Guillaume, des rois de Saxe et de Wurtemberg, du roi et du prince héritier de Bavière, qui, plus importans que le commun de leurs confédérés, parlent plus volontiers et qu'on fait parler davantage. L'astuce et la patience allemandes, qui ont préparé la guerre pendant quarante-cinq ans, préparent la paix depuis trois ans bientôt, depuis le premier jour de la guerre. Pas un instant, de ses bureaux ou du grand quartier général, la Chancellerie ne s'est lassée d'épier l'occasion. Elle a cru la saisir après chaque victoire, et elle a alors, d'un bout de l'univers à l'autre bout, agité vigoureusement tout son système de grelots ; dans les périodes moins heureuses, elle a fait le muet ou le mort, jusqu'à ce que les affaires militaires se rétablissent ; et le ton, selon les cas, s'est haussé ou baissé, comme se sont haussées et baissées les prétentions ; mais il n'est pas arrivé que l'Allemagne n'émît pas ou n'eût pas de prétentions, que les plus modestes ne fussent pas encore excessives, et qu'elles n'aient pas oscillé simplement entre l'odieux et l'inacceptable. Montrons-le mieux, en insistant un peu sur les discours de M. de Bethmann-Hollweg, puisque aussi bien c'est lui qui représente dans l'Empire le personnage autorisé et responsable.

Au mois d'avril 1916, avant la triomphante offensive de Broussiloff, le chancelier ne se tourne vers l'Orient que pour s'écrier : « Après de pareils ébranlemens, l'histoire ne connaît plus le *statu quo ante*. Non, la Russie ne doit pas pouvoir encore une fois faire avancer ses armées contre la frontière non protégée de la Prusse orientale. » Et quand, à cette date, il se retourne vers nous, il nous le signifie en termes péremptoires : « Personne ne croira que nous abandonnerons, à l'Occident, le territoire arrosé du sang de notre peuple sans avoir pris des garanties réelles. Là non plus, le destin ne retourne plus en arrière. » De même, le 9 décembre 1915 : « Nous avons remporté d'énormes succès et enlevé à nos ennemis leurs espoirs, les uns après les autres. Après avoir volé de victoire en victoire, nous ne céderons rien de ce que nous avons conquis. » Et, déjà, le 18 août : « Non, cette immense guerre ne restaurera pas l'ancienne situation. Une Europe nouvelle doit surgir et la politique anglaise de l'équilibre des Puissances doit disparaître. » Passent le dernier printemps et le dernier été. L'offensive de Broussiloff couvre

à nouveau la Bukovine, ronge ou menace la Galicie ; la vague moscovite, enflée en tempête, revient battre la haute muraille des Carpathes ; l'offensive autrichienne des archiducs est franchement brisée par Cadorna, à sa descente du Trentin ; l'offensive du Kronprinz allemand sous Verdun n'avance plus et commence à fléchir ; l'offensive franco-anglaise sur la Somme se dessine. Une à une, les colonies allemandes, comme des branches qui cassent, se sont détachées ou ont été arrachées du tronc : « la carte de guerre, » dès que c'est une carte complète, devient de moins en moins avantageuse. L'Allemagne, économiquement, physiologiquement, l'Allemagne, grande mangeuse, sent la gêne, et sans doute plus, et peut-être bien pis. Aussi le chancelier, à la fin de juillet 1916, ne craint-il pas de paraître beaucoup plus coulant. Il se fait insinuant, pressant, caressant presque. Il interroge notre gouvernement. Le gouvernement français « pense-t-il sérieusement pouvoir atteindre son idéal dans une guerre d'extermination ? » Ce sont les heures grises et mélancoliques où le Kronprinz, attendri, pleure dans les journaux américains. La Roumanie ne s'est pas encore déclarée, mais on prévoit et on redoute son intervention. Deux mois durant, septembre et octobre, le chancelier de l'Empire ne dit plus rien, du moins ne dit plus rien de la paix. Il ne fait que vitupérer, ce qui n'est pas dans sa fonction, ni dans son caractère, ni dans ses habitudes. En novembre, les passages des Alpes transylvaines sont forcés par Falkenhayn; la Valachie est envahie; l'armée roumaine se replie de ligne en ligne, lentement au début, puis précipitamment; au commencement de décembre, Bucarest est prise. M. de Bethmann-Hollweg recouvre la voix ; et cette voix, aussitôt grossie, amplifiée, multipliée par les mille voix de la tribune et de la presse, est tout un orchestre.

Dans cette musique infernale, trois parties distinctes. Au dedans, le tonnerre; c'est le vieux dieu allemand, c'est Wotan, ce sont tous les héros étincelans, éclatans et souvent discordans du Walhalla wagnérien, qui, chacun sur son instrument, jouent l'air national : *l'Allemagne au-dessus de tout.* A l'étranger, chez les belligérans, c'est la Sibylle qui parle sans parler, propose des énigmes, donne à deviner des oracles ambigus, et, par tradition, tend des pièges ; chez les neutres, c'est la Sirène, qui se fait engageante, offre son buste et cache sa croupe hérissée d'arêtes. On a procédé selon le protocole. Chaque matin, à onze heures, M. Zimmermann, qui est l'homme aimable et spirituel du gouvernement impérial, a coutume de réunir les directeurs des journaux de la capitale et les représentans à Berlin des

journaux de province, et, à ceux-ci comme à ceux-là, il distribue leur rôle : un tel fera le matamore, et un tel le gracieux. Malheur à qui s'écarterait si peu que ce fût du programme minutieusement et ministériellement tracé : on lui couperait sans pitié les oreilles, c'est-à-dire les informations dont seule la Chancellerie dispose. Dans un chœur aussi bien réglé, tous les artistes ouvrent la bouche au signal et chantent à la baguette. Il serait dommage de les écouter sans les voir. Donc, regardons-les et instruisons nous.

La note de M. de Bethmann-Hollweg et sa communication au Reichstag sont du mardi 12 décembre. Or, dès le 28 novembre, les deux journaux nationaux-libéraux, les *Leipziger Neueste Nachrichten* et les *Münchner Neueste Nachrichten*, attaquaient brusquement l'ouverture. La feuille de Leipzig n'y allait pas d'une main molle. Elle attribuait la Valachie à l'Autriche, le versant occidental des Vosges, Longwy et Briey à l'Allemagne ; et la semaine suivante, le 6 novembre, elle fixait les « points secondaires. » Anvers serait un port allemand ; l'état-major déterminerait ce qu'il conviendrait de garder de la Belgique pour qu'elle ne puisse plus servir de tête de pont à l'Angleterre. Le reste de la Belgique et de la France constituerait encore un gage suffisant pour rentrer en possession des colonies allemandes, arrondies du Congo. Pour que le peuple allemand ne risquât plus d'être affamé, on prélèverait en Russie de vastes territoires agricoles. Et, pour ne pas s'encombrer de questions de races, il conviendrait d'expulser autant que possible la population des pays annexés. La feuille de Munich appuyait et renchérissait. Le pire malheur, pour l'Allemagne, serait une paix indécise. Il lui fallait se couvrir contre l'agression russe par la constitution d'un État polonais et par l'annexion de la Courlande, de la Lithuanie, du gouvernement de Suwalki au moins jusqu'au Niémen. Contre l'agression française, dans l'Ouest, le Luxembourg allait devenir un État confédéré. L'Allemagne peut se suffire à elle-même et résister à un blocus, sauf pour le fer ; il est donc pour elle d'un intérêt vital de conserver le bassin de Briey. Le reste du sol français occupé constitue un gage que les Français devront racheter d'une façon ou de l'autre (et dans cette phrase se retrouve l'unisson de la Wilhelmstrasse).

Le 30 novembre, le 1er et le 7 décembre, c'est le tour de la *Kölnische Volkszeitung (Gazette populaire de Cologne)*, organe catholique, que n'anime guère qu'une fureur fort peu chrétienne. Pour l'existence de l'Allemagne, une paix sans annexions est inadmissible. Premièrement, l'Allemagne se fera restituer ses colonies, agrandies

grâce aux gages que représentent les territoires du Nord de la France. Mais ces gages sont assez précieux pour qu'on puisse exiger en outre une indemnité de guerre et la cession de certaines portions du sol français. L'état major allemand, du point de vue militaire, exigera des rectifications de frontière ; et, du point de vue économique, à tout prix, l'Allemagne, qui veut du fer, a besoin du bassin de Briey ; elle l'exigera donc aussi. Mais, du triple point de vue militaire, économique et politique, il est essentiel pour elle que la Belgique soit placée sous sa dépendance. En particulier, il lui faut les ports, Anvers, Zeebrugge et Ostende ; et comme on ne peut savoir si l'Angleterre n'utiliserait pas encore quelque autre point de la côte belge, le plus sûr est, par précaution, d'occuper cette côte tout entière.

La vieille *Gazette de Cologne*, la Gazette tout court, *Kölnische Zeitung* (numéro du 2 décembre), tient, sous une autre forme, le même langage. Les colonies allemandes seront restituées et agrandies. L'Allemagne protégera toutes les petites nationalités qui lui prouveront leur dévouement, mais « cela ne veut naturellement pas dire qu'elle travaillera à ressusciter la Belgique, la Serbie et la Roumanie qui lui ont été hostiles. » La Belgique restera économiquement et militairement sous la main de l'Allemagne. Du territoire français, on incorporera le bassin de Briey. Le plus piquant est que la *Gazette* prend des mines ingénues, affecte une prudente réserve : « Tant que la guerre n'est pas finie, dit-elle, toute discussion des conditions de la paix reste plus ou moins hypothétique ; le chancelier a eu raison de ne vouloir jamais préciser. » Elle ajoute ensuite pudiquement : « Nous ne savons pas ce que le gouvernement pense de notre programme. » « Notre programme » est admirable, et étonne en Allemagne même où l'on connaît les belles relations de la *Gazette de Cologne*. La *Gazette de la Croix* demande : « Devons-nous considérer cet ensemble de conditions de paix comme le reflet de la pensée du Gouvernement? » A quoi il n'est répondu rien de clair, mais la question n'attendait pas de réponse, et, comme l'autre, la *Gazette de la Croix* fait le jeu.

Dans l'intraitable *Deutsche Tageszeitung*, M. de Reventlow se borne à répéter pour la centième fois que la possession de la côte belge est une condition *sine qua non* de la paix, afin de menacer l'Angleterre et de s'assurer la liberté des mers. Dans la *Gazette de Voss*, le professeur Schäfer estime que l'acquisition de Briey est une nécessité économique pour l'Allemagne ; mais qu'il serait également désirable de prendre Belfort, le versant occidental des Vosges, Toul, Verdun, un port sur les côtes de la Manche, et quelque autre chose

par surcroit. La *Gazette du Rhin et de Westphalie* affirme : « Notre ennemi est dans l'Ouest ; 90 p. 100 des Allemands sont persuadés à bon droit qu'il faut régler définitivement leur compte à l'Angleterre et à la France. Nous tenons notre épée plongée dans le ventre de l'adversaire ; il nous faut ou l'anéantir ou nous réconcilier avec lui. Une réconciliation avec l'Angleterre et la France est impossible ; pas de négociations, mais l'écrasement de ces deux peuples, et la voie ouverte jusqu'à la mer. Le vainqueur n'abandonne rien de ce qu'il a que contre compensation, et 5 milliards ne nous suffiront pas. C'est sur la France que nous nous dédommagerons ; chaque mètre carré de sot français que nous conquerrons désormais nous appartiendra. Quant à la Belgique, il va de soi qu'il nous faut Anvers et la côte belge. »

Voilà les morceaux destinés à la consommation intérieure; il s'agit de rehausser ou de maintenir l'esprit public en Allemagne à un niveau assez élevé pour que l'on puisse, le cas échéant, proposer la paix allemande, une paix *ehrenvoll*, ce qui signifie non pas une paix honorable, mais une paix « pleine d'honneur, » — l'honneur, encore une fois, étant entendu d'une certaine façon. Les plus sages, les plus raisonnables, parlent d'annexer seulement le bassin de Briey; c'est le minimum ; il n'y a pas de maximum ; et quant à rendre l'Alsace-Lorraine, personne n'y songe, ou l'on n'y songe que pour refuser. Mais, pour le dehors, on lance par les fenêtres d'autres morceaux, dans l'espérance qu'il se rencontre quelque passant qui les happe. Il en est de plus durs, il en est de plus tendres, mais tous en somme sont conformes au type donné. On dit aux uns : « Que les neutres se mêlent de leurs affaires, ou s'ils s'avisent de se mêler des nôtres, que ce soit dans le sens de nos intérêts et de nos désirs. Quiconque nous proposera sa médiation, devra partir de l'acceptation expresse de cet axiome que la victoire nous appartient et ne saurait plus nous échapper. » Le comte Reventlow et M. Georges Bernhard repoussent nominativement la médiation américaine, que M. Scheidemann avait invoquée, cependant que M. de Bethmann-Hollweg en personne, dans une interview accordée au journaliste américain Hale, concilie la contradiction en annonçant que l'Allemagne, « quoique sûre de la victoire et disposée à lutter jusqu'au bout, n'en est pas moins à tout instant prête à négocier la paix. » Chez les neutres eux-mêmes, l'Allemagne affecte des airs de victime. Elle n'a pas voulu la guerre. On l'y a contrainte, tout un monde d'ennemis s'est conjuré contre elle. Maintenant encore, ou victorieuse, ou ayant fait la preuve qu'elle ne pouvait être vaincue, elle consent à

offrir la paix. Elle, qu'on a eu l'injustice de prétendre accabler au nom du droit violé, d'essayer de mettre au ban de la civilisation, de rayer de l'humanité, elle ne demande qu'à entrer, pour la guider, dans la future société des nations. Mais le chef-d'œuvre de toute cette préparation de théâtre, c'est d'avoir réussi à faire travailler, outre l'Allemagne et les neutres, l'opinion chez les belligérans, jusque dans les États de la Quadruple-Entente. Aux environs du jour où le chancelier allait se présenter devant le Reichstag avec son dernier « chiffon de papier, » certaines démarches étaient faites çà et là, certaines conversations étaient échangées, certaines motions étaient votées, certains partis étalaient aux regards les marques d'un don de divination étrange. « Nous devons, a fait observer, à ce sujet, le *Giornale d'Italia*, féliciter les députés socialistes de la preuve d'exquise sensibilité qu'ils viennent de nous donner ; comme certains animaux pour le tremblement de terre, eux et nos neutralistes, ils disposent évidemment d'un sixième sens qui leur permet d'annoncer à l'avance les décisions de l'Empire allemand, et de pressentir à distance, dans l'espace et dans le temps, les mouvemens sismiques du gouvernement de Berlin. » A Berlin même, le 11 décembre, les journaux redisent une fois de plus, pour le dedans et pour le dehors, ce qu'ils ont dit tant de fois depuis trois semaines ; dans l'intervalle, la mobilisation civile a été décrétée ; tous les silencieux, Hindenburg, Mackensen, Ludendorff, Grœner, se sont répandus en effusions aussi concordantes qu'inaccoutumées ; une fois de plus, eux aussi, ils ont, à la face de l'univers, célébré la puissance allemande, la constance allemande, la victoire allemande et, comme de juste, l'invincibilité allemande. La scène est dressée, l'affiche posée, le décor en place, la troupe au complet, la salle faite, claque et cabale, parce qu'il faut qu'il y ait même des mécontens, — *oportet hæreses esse* ; — la préparation est achevée ; nous arrivons ici à l'exécution.

Le Reichstag avait été ajourné à long terme : subitement on le rappelle. Qu'est-ce à dire ? Qu'y a-t-il ? Un mot magique circule d'autant plus fort qu'on feint de le retenir : la paix. Autour de lui s'agrègent et se cristallisent toutes les douleurs et toutes les aspirations de la foule. Elle assiège, anxieuse, haletante, les portes du palais, empli pour elle d'un mystère sacré. Des gens de cour, des fonctionnaires, des officiers en uniforme ont pris d'assaut les galeries, s'entassent sur l'estrade même où se tiennent à l'ordinaire les membres du Conseil fédéral. L'attente se prolonge, les nerfs se tendent, on s'interroge ; enfin, M. de Bethmann-Hollweg paraît, il demande la

parole. Il commence par un dithyrambe à la gloire de l'Allemagne en armes. La Roumanie, la Transylvanie, l'Orient, la Somme et le Carso défilent, et les batailles qui sont gagnées, et le ravitaillement qui est assuré. « Une direction géniale et des œuvres d'héroïsme inouïes, dit solennellement le chancelier, ont *créé des faits de bronze*. » Mais le cœur de l'Empereur, ce cœur intimement moral et religieux, souffre depuis plus de deux ans pour son peuple et pour tous les peuples. « C'est pourquoi Sa Majesté, en plein accord avec ses alliés, a pris la décision de proposer aux Puissances ennemies d'entrer en négociations de paix. » Derechef, au long de plusieurs paragraphes, M. de Bethmann-Hollweg verse en une série de sophismes historiques et philosophiques, panachés de rodomontades ; et ce serait toute la substance de ses déclarations, si, vers la fin, il n'eût glissé, incidemment et comme sans conviction, une vague promesse : « Les propositions de paix que les Puissances alliées apporteront dans ces négociations... » *Apporteront*, au futur. N'est-ce pas souligner que, quant à présent, elles n'apportent qu'une intention d'apporter ? Et nous ne leur demandons pas plus, puisque nous ne leur demandons même pas cela ; mais prenons bien ce qu'elles ont dit pour ce qu'elles ont dit, et non pour ce qu'elles diront. D'autant que ce que le chancelier ne nous a pas dit, de la tribune du Reichstag, il ne nous l'a pas non plus fait dire.

Ce sont les Puissances chargées de la défense des intérêts allemands dans les pays ennemis qu'il a priées de transmettre sa note. Elles l'ont en effet transmise à ce titre, sans annexe, sans supplément, sans commentaire, comme on s'acquitte d'une commission par une simple lettre d'envoi. Mais, au bout de trois ou quatre jours, M. le président Wilson, — pure coïncidence, il a grand soin d'en témoigner, — saisit officiellement tous les gouvernemens, belligérans et neutres, d'une autre note de son cru. Il jure qu'elle est de lui-même, de lui seul ; que l'inspiration est de lui, la rédaction de lui ; il revendique un droit d'antériorité, nie toute collusion ; et on peut l'en croire : c'est son esprit et c'est son style. Dégagée des circonlocutions inutiles qui sont le fond de la diplomatie classique, et des considérations, mi-humanitaires, mi-utilitaires, où elle s'attarde et se délaie un peu, la note américaine « suggère » (M. Wilson s'accroche à ce verbe) qu'« une occasion rapprochée soit recherchée pour demander à toutes les nations actuellement en guerre une déclaration publique de leurs vues respectives, quant aux conditions auxquelles la guerre pourrait être terminée et aux arrangemens qui seraient considérés comme satisfaisans en tant que constituant des garanties contre le

retour ou le déchaînement d'un conflit similaire dans l'avenir, de façon à pouvoir comparer ensemble en toute franchise leurs déclarations. » Cette traduction est bien lourde : il suffit qu'elle soit fidèle. M. Wilson est las d'en être « réduit à des conjectures, » de ne pas mieux savoir « pour quel objet concret le conflit a été engagé. » Il en est las comme homme et comme président des États-Unis; mais ceux-là qui l'ont engagé, c'est auprès d'eux qu'il lui convient de se renseigner. S'il peut le leur faire confesser, nous serons tout les premiers fort aises de l'apprendre. « Un sondage, » dit-il; sa note ne vise pas au delà. Pour nous, qui ne sommes ni ténèbres ni abîme, il ne sera pas difficile de nous sonder. Nos buts de guerre sont lumineux : des réparations, des restitutions, des garanties. Aveugle qui ne les voit point. Ennemi de lui-même, et de son pays, et de tous les pays, de tous les hommes nés ou à naître, qui s'interposerait entre nous et ces « buts de guerre, » lesquels ne sont que les fondemens nécessaires d'une paix durable. Ennemi de la paix, qui hâterait une paix bâclée et boiteuse. Le président Wilson en est très convaincu; et c'est pourquoi, insiste-t-il, « il ne propose pas la paix, il n'offre même pas une médiation. »

Il n'y a donc pas, de la part des États-Unis, ombre de médiation s'il n'y a, de la part de l'Allemagne, qu'ombre de propositions de paix. Personne, en réalité, ne nous offre rien que de nous offrir, ou, pour être plus exact encore, l'Allemagne ne nous fait offrir que de demander. Notre conduite est par là même toute tracée. Là où il n'y a rien, le Roi, l'Empereur lui-même perd ses droits, et son chancelier perd son temps. Quand on n'est en présence de rien, ne disons pas qu'on l'écarte par une fin de non-recevoir; car il n'y a pas lieu de recevoir ni d'écarter ce qui n'existe pas. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'attendre que l'on soit mis en présence de quelque chose. C'est là, si j'ose employer cette image familière, comme l'amorce d'un entretien téléphonique : « Nous écoutons. — Mais non, parlez. — Pardon, c'est vous qui avez appelé. » Coupons tout de suite la communication. Si l'on tient à « causer, » on nous rappellera.

Nous, nous ne bougerons pas, parce que la paix que nous voulons, ce n'est pas la paix allemande, c'est la nôtre et que l'heure ne nous en paraît pas encore venue. Il n'est, pour nous décider en pareille matière, que de nous représenter nettement notre situation et celle de l'ennemi. A l'acte du chancelier, il y a naturellement des prétextes et des raisons. Comme prétextes, nous apercevons, sans peine, tous ceux qu'il a énumérés : l'Allemagne victorieuse,

invincible, forte de tant de territoires conquis et de quatre royaumes abattus, tendue pour un suprême et exécrable effort, résolue à de surhumaines et inhumaines horreurs. Laissons pour compte à M. de Bethmann-Hollweg la piété de son Empereur et sa compassion envers le genre humain, qui ne sont que dérision. Un bon prétexte, c'est peut-être aussi le nouveau règne en Autriche-Hongrie où la paix serait, aux mains de Charles Ier-Charles IV, un magnifique cadeau de joyeux avènement; où, de plus, elle lui permettrait, pourvu qu'il en soit temps encore, de desserrer l'étreinte et de s'évader de l'emprise allemande. Et voici les raisons, ou plutôt la grande raison, en laquelle elles se résument toutes. C'est la situation réelle, la vraie situation économique et politique de l'Empire allemand et des autres États de la Quadruple-Alliance. De cette situation, nous ne savons pas tout, mais il y a tout de même des choses que nous savons. Nous savons que la gêne s'est accrue jusqu'à atteindre la misère ; que, pour les plus riches, c'est devenu un problème de vivre ; et que les prix qu'on publie sont purement théoriques, puisque les denrées manquent et qu'on n'en peut trouver à n'importe quel prix. Seulement, pour avoir cru trop vite que l'Allemagne souffrait de la faim, quand ce n'était pas vrai, maintenant que c'est vrai, nous ne le croyons plus assez. Nous savons que l'opinion s'affaisse ou s'irrite, et que la mobilisation civile est ainsi, contre des révoltes éventuelles, une sorte d'état de siège renforcé, qui place tout le peuple allemand, hommes et femmes, sous le régime de la dictature intense. Militairement même, nous savons que, s'il est certain que l'Allemagne occupe de vastes territoires, et foule aux pieds quatre petits États, il ne l'est pas moins que les quatre grands États de la Quadruple-Entente sont debout, dans des conditions qui supportent la comparaison avec celles de l'Europe centrale. La politique de l'Allemagne et de l'Autriche en Pologne est le signe visible que la question des effectifs se pose instamment pour elles. Leur supériorité en matériel, artillerie et munitions, s'est atténuée, s'efface, tend à se renverser. Quant à la guerre sous-marine et à la guerre aérienne, dont l'Allemagne agite l'épouvantail, elle aura beau les exaspérer, l'une ne produira jamais plus que des effets étroitement localisés, et jamais l'autre ne rétablira, entre la Quadruple-Alliance et la Quadruple-Entente, l'équilibre des privations, de l'usure et du dépérissement. Au total, nous savons que l'Allemagne n'est pas encore à bout de souffle, mais, l'oreille collée à sa poitrine dans le corps à corps où nous sommes engagés, nous entendons les premiers râles : ce n'est pas le moment de lâcher ni de

nous relâcher. Attention ! nous crie-t-on, l'Allemand va se faire féroce. Quoi donc ? Peut-il se faire Allemand et demi?

Mais si nous nous trompons, si l'heure est venue où l'Allemagne se sent obligée de consentir à la seule paix possible, celle qui fera que le sacrifice de toute une génération aura servi du moins à en libérer d'autres, et que nos enfans ne vivront pas la vie précaire et semée d'alarmes que nous avons vécue ; nous ne disons pas : si elle se repent, si elle s'humilie, mais si elle avoue, si elle reconnaît l'échec de sa criminelle aventure, qu'elle le dise ; après avoir offert de parler, qu'elle parle. Tout ce que nous avons à dire, c'est que les rôles ne sauraient être intervertis, et qu'on ne nous fera pas faire figure de demandeurs. On ne nous traînera pas à la paix en vaincus et en supplians. Nous avons mis au jeu trop de nous-mêmes, pour que nous puissions chercher la paix ailleurs que dans la victoire, et les ministres de tous les États de l'Entente partagent trop ce sentiment pour ne pas l'avoir, chacun à sa manière, parfaitement rendu : le président du Conseil russe et le ministre des Affaires étrangères à la Douma d'Empire, avant même que M. de Bethmann-Hollweg eût envoyé sa note, et pour couper court aux machinations de paix séparée ; M. Lloyd George, soutenu par M. Asquith, à la Chambre des Communes ; M. Aristide Briand, chez nous, à la Chambre et au Sénat ; M. Sonnino, à la Chambre italienne, dans un discours qui mérite de demeurer comme un modèle, et, ce qui vaudrait mieux, d'être pris pour règle. Leur réponse écrite ne peut sûrement pas dévier d'une ligne de leurs premières déclarations : les quatre Puissances se tairont, écouteront, parleront toutes ensemble. Tant qu'on ne fait que les inviter à une conversation *in generalibus*, elles n'ont qu'à passer : si des précisions suivent, elles se concerteront et, toutes ensemble, exprimeront, dans un document commun, une résolution sur le fond de laquelle elles sont préalablement et invariablement d'accord. Là encore, il y aura unité d'action sur un front unique. La manœuvre diplomatique allemande, comme la manœuvre stratégique, est manquée.

Notre nouvelle victoire, sous Verdun, est arrivée, même à cet égard, merveilleusement à point : riposte incontestable, devant nos alliés et devant les neutres, aux succès de Mackensen et de Falkenhayn en Valachie. Que nous ayons, sur dix kilomètres de front, regagné trois kilomètres de profondeur, ramenant nos lignes à 1 500 mètres, par endroits, des points par où elles passaient avant le 21 février ; que nous ayons fait 11 000 prisonniers et enlevé au Kronprinz 115 canons, 44 obusiers, plus de 100 mitrailleuses ; que nous ayons

donné à la ville un peu plus d'air et que nous soyons redescendus dans la plaine vers Bezonvaux ; ces résultats ne sont pas négligeables en eux-mêmes ; ils ne le sont pas à Verdun ; ils ne le sont pas pour la France; mais bien plus : dans la circonstance, l'événement prend, pour l'Entente tout entière, une valeur considérable. Le général Mangin n'a rien dit de trop, dans son ordre du jour, en disant à ses soldats : « Aux hypocrites ouvertures de l'Allemagne, la France a répondu par la gueule de vos canons et par la pointe de vos baïonnettes. Vous avez été les bons ambassadeurs de la République : elle vous remercie. »

Comme s'il n'eût fallu que ce coup de pouce pour rétablir la balance du Destin, il semble qu'en Roumanie la situation se raffermisse et se stabilise. En Macédoine, elle est stagnante. En Grèce, elle reste obscure et trouble. Si près de la minute où tombera dans l'histoire la troisième année, et où montera vers l'histoire la quatrième année de cette série fatale, mais si grande que la pareille ne s'était jamais vue, lorsqu'on se recueille, les motifs d'espérer, de croire et d'agir l'emportent infiniment sur ceux d'hésiter et de douter. Pourtant, nous ne mesurerons bien notre force que si nous mesurons aussi notre faiblesse. Le point faible de l'Entente, en face de l'Empire allemand, maître de l'Europe centrale et disposant d'elle comme de l'Allemagne même, n'est ni dans l'armée, ni dans la nation, ni désormais dans le commandement : il est dans le gouvernement. Qui que ce soit, et quel qu'il soit, mais un gouvernement. Le meilleur est celui qui existe, à la condition qu'il gouverne. Tout changement de personnes étant un désordre, il s'agit, non d'en changer, mais de les changer. Ce ne sont plus les partis qu'il faut servir et satisfaire, ce ne sont plus nos amis qu'il faut aimer, c'est la patrie.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

LAZARINE[1]

TROISIÈME PARTIE[2]

LE DRAME

IV (*suite*)

— Vous demandez mon père, madame? avait dit Lazarine. Il est allé jusqu'à la gare, attendre ma sœur. Il sera ici dans trois quarts d'heure au plus tard, si le train est exact.

— Et s'il ne l'est pas? répondit Thèrèse. En temps de guerre, c'est quotidien, et je dois être rentrée à Tamaris assez tôt... D'autre part, ce que j'ai à dire au colonel est si délicat, si intime!... Mais d'abord, mademoiselle, il faut que je vous dise qui je suis. Je suis madame Robert Graffeteau, la femme du capitaine.

Lazarine éprouva une souffrance au cœur, aussi aiguë que si la cruelle visiteuse y eût enfoncé la pointe d'un couteau. Elle crut qu'elle tomberait. Elle eut le courage de se dominer. L'étrange regard qui pesait sur elle lui en rendit la force. Ses paupières se baissèrent une seconde sur ses yeux. Elle ne répondit rien, et Thérèse reprit :

— Vous le voyez beaucoup, m'a-t-on dit?

— Pas plus que les autres officiers, madame, fit Lazarine. Elle s'écoutait parler, comme si elle eût été une autre personne.

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1917.
(2) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916 et du 1er janvier 1917.

Elle continuait de souffrir affreusement, mais son effort nerveux, pour ne pas montrer son trouble, l'automatisait. — Mon père, continua-t-elle, a tenu que notre maison fût ouverte à tous ces braves gens qui ont versé leur sang pour nous.

— Ah! dit Thérèse, M. Émery est donc bien le grand cœur dont on m'avait parlé. Voyez-vous, mademoiselle, j'ai tant besoin qu'il le soit! Mais vous ne pouvez pas me comprendre...

Elle parut hésiter. Elle méditait, ramassant sa pensée. La stoïque impassibilité de Lazarine ne l'abusait pas. Elle sentait, elle voyait le bouleversement. Elle était venue pour rompre un projet de mariage. Elle n'y songeait plus. La beauté de la jeune fille, l'amour dont ce trouble mal caché était l'aveu muet, Thérèse n'avait que cela devant elle, maintenant. C'était dans cet amour qu'il fallait atteindre Graffeteau. Comment? En dressant de lui, devant cette enfant, une image qui contredît, qui flétrît ce sentiment qu'il inspirait. Elle reprit, inventant, au fur et à mesure des paroles, une histoire, à demi vraie, à demi fausse qu'elle mimait, qu'elle vivait pour ces quelques minutes : — Mais si, vous me comprendrez! Vous êtes femme...

Elle avait saisi les doigts de Lazarine qui, à ce contact, se mit à trembler, et fit le geste de se retirer : — Non, mademoiselle, n'ayez pas peur. Ne me croyez pas folle. Je ne la suis pas. Je suis simplement très malheureuse.

Elle fit quelques pas, comme si elle marchait, droit devant elle, dans un rêve. Elle se dirigeait vers une chaise de jardin où elle se laissa tomber. Puis, comme accablée, elle cacha son visage dans ses mains :

— Vous n'êtes pas bien, madame!... dit Lazarine déconcertée. Voulez-vous entrer et vous reposer?

Thérèse releva la tête.

— Non, dit-elle, ce n'est pas le corps qui souffre. C'est... Elle montra son cœur, puis, avec un de ces sourires de gratitude brisée auxquels un être jeune et naïf se laisse toujours prendre : — Vous êtes bonne. Merci! Et s'attendrissant : — Ce que je voulais dire à votre père, pourquoi ne vous le dirais-je pas, à vous? Pourquoi ne vous demanderais-je pas de plaider ma cause auprès de lui, d'obtenir qu'il fasse une démarche qu'il peut faire auprès de mon mari, car, malgré le divorce, pour moi, M. Graffeteau est toujours mon mari...

— Malgré le divorce? répéta Lazarine.

— Comment? dit Thérèse, et un étonnement interrogateur passait dans ses grands yeux... Il ne vous a pas dit qu'il était divorcé?

— Pourquoi nous l'aurait-il dit? répliqua Lazarine. Nous nous connaissons très peu.

— Je croyais qu'il était l'ami intime de votre père... C'est du moins ce que plusieurs personnes, qui s'intéressent un peu à moi, m'avaient rapporté. Voilà pourquoi je suis venue... Sinon, je ne me serais pas permis... Mais, s'ils ne sont pas plus liés que ça, monsieur votre père ne peut pas faire la démarche...

— Quelle démarche? demanda la jeune fille. Ces deux révélations assénées coup sur coup la laissaient maintenant aussi haletante de curiosité que de douleur.

— A quoi bon?... fit Thérèse. Elle regardait de nouveau Lazarine, avec cette même expression de reconnaissance émue. Puis, comme dans une reprise de suprême espoir : — Tout de même, c'est encore une chance à courir, et je la courrai!... Après un silence, du ton de quelqu'un qui se débat contre des souvenirs trop pénibles : — Par ce que je vous ai dit tout à l'heure, vous avez deviné que le divorce m'a été imposé. Je ne sais pas quelles sont vos idées religieuses, mais pour moi, il n'y a pas de divorce. Nos familles, à M. Graffeteau et à moi, pensaient autrement. Elles ont réglé les choses de cette façon. Je me suis laissé faire... Nous avions des torts tous les deux. J'ai été jalouse. Mon mari était très *flirt*. Il y a des hommes coquets, comme il y a des femmes coquettes. Il aimait à plaire, à être ému, à ébaucher des idylles. Pour me venger, de mon côté, j'ai... Enfin, j'ai eu des torts, moi aussi, je vous répète. En présence des événemens terribles d'aujourd'hui, comme ces petits griefs réciproques me paraissent des enfantillages! Ce qui reste, c'est que je n'ai jamais cessé d'aimer mon mari, que je l'aime toujours, plus encore, depuis que j'ai su qu'i s'était conduit comme un héros. Il est seul au monde à présent. Moi, je n'ai plus personne. Alors, venue par hasard dans le Midi, quand j'ai appris qu'il était dans le voisinage, j'ai vu là une occasion unique, peut-être providentielle, d'un rapprochement qui ferait cesser ce malentendu...

Que ce récit avait fait mal à celle qui l'écoutait, debout, et sans qu'aucun signe trahît sa misère grandissante, sinon un pli plus serré de sa jolie bouche, un frémissement plus contracté de

ses fines narines, un battement plus nerveux de ses longues et blanches paupières! Avec quel art l'astucieuse créature avait choisi la calomnie la plus empoisonnée, celle qui navre le plus intimement un cœur qui aime! « Il a joué avec moi comme avec les autres... » pensait Lazarine, et cependant une voix protestait en elle. Était-ce une coquetterie, cette timidité passionnée, dont elle avait vu celui qu'elle aimait saisi devant elle si souvent ? Une rouerie, ces silences derrière lesquels elle devinait de violentes luttes intérieures? Et puis, que signifiait cette confidence sur des émotions si intimes, faite à une inconnue? Dans un sursaut de défiance, elle interrogea :

— Mais pourquoi n'avez-vous pas écrit tout cela à M. Graffeteau?

— Je le lui ai écrit, dit Thérèse. Il ne m'a pas répondu. Il a dû être prévenu contre moi. Il y a des gens si méchans, si perfides. C'est alors qu'ayant su par un de ses camarades du *Mont des Oiseaux* qu'il connaissait beaucoup M. le colonel Émery, et, par d'autres, l'autorité de celui-ci sur ce petit monde d'officiers, son caractère, j'ai eu cette idée d'implorer son appui, de lui demander cette charité : parler de moi à mon mari, obtenir que Robert me revoie. Si je pouvais m'expliquer avec lui une fois, vraiment! Ah! je suis sûre que j'aurais raison de ses rancunes!... Mais dans ces conditions, — elle s'était levée, — je n'ennuierai pas monsieur votre père d'une histoire bien triste, à laquelle il ne pourrait rien. Je m'étais trompée, en songeant à lui comme intermédiaire. Je chercherai autre chose. Voilà tout. Il me reste à m'excuser, mademoiselle, de vous avoir entretenue si longtemps de la personne peu intéressante que je suis et à vous remercier de m'avoir écoutée. Voulez-vous me donner la main?

Lazarine laissa prendre sa main, comme morte, cette fois.

— Adieu, madame, dit-elle simplement, et elle demeura immobile, tandis que l'autre regagnait sa voiture. Elle entendit la mise en marche du moteur, le roulement des roues sur le gravier de la route, le beuglement de la trompe. Ses genoux lui manquant, elle alla pour s'asseoir sur la chaise que Thérèse venait de quitter. Elle s'en releva avec horreur, et s'affala sur une autre. Elle y était encore, quand le landau qui ramenait le colonel et Mme Journiac franchit la grille du jardin.

V

Cette apparition rendit à Lazarine le sentiment exact de la réalité. Les menaces de son père contre Graffeteau lui revenaient à l'esprit. Qu'arriverait-il, si Élisa apprenait au colonel la visite de tout à l'heure, et que celui-ci l'interrogeât ? Cette épreuve lui fut épargnée. Une autre l'attendait, que sa sœur lui annonça, en l'embrassant et lui disant tout bas à l'oreille :

— Aie du courage, ma chérie, et surtout ne *le* défends pas.

Lazarine n'attendit pas longtemps le mot de cette énigme. Aussitôt dans la chambre de Madeleine, et les bagages apportés :

— Laissez-nous, dit le colonel aux deux servantes qui s'empressaient autour de la malle et du nécessaire de la voyageuse. Mme Journiac vous sonnera. Et, une fois obéi : — J'ai rencontré le facteur en route, continua-t-il, et tirant deux enveloppes de sa poche. Il y avait une lettre pour toi, de ton frère Jacques. Je l'ai ouverte. Il va bien... Et cette autre lettre pour moi. Prends-en connaissance.

— Père ! supplia Mme Journiac.

— Tu connais mes idées, Madeleine. Je te les ai dites dans la voiture. Pas de ménagemens envers les coquins.

— Mais elle ? fit la sœur aînée.

— Elle ? reprit-il. Plus tôt elle saura, plus tôt elle sera guérie. Lis donc.

Il avait mis entre les doigts de son enfant une carte qui portait tracées bien peu de lignes, mais terribles, — et au bas se détachait, en caractères presque carrés, la signature de Brissonnet.

Aux armées, ce samedi 15 avril 1916.

« Mon cher colonel,

Un mot seulement pour vous donner le renseignement que vous me demandez. Le capitaine Robert Graffeteau est en effet le fils d'un de mes meilleurs amis, mort aujourd'hui. J'ai beaucoup aimé Robert. J'ai cru, à une époque, devoir prendre sa défense contre son père, lors de sa rupture avec sa femme. *Car il a été marié et il est divorcé.* Qu'il vous l'ait caché, vous per-

met de juger son caractère. Pour moi, en dépit de sa bravoure, je suis décidé désormais à ne plus le connaître. Il le sait, et, s'il vous parle de moi, non seulement je vous autorise à lui montrer ma lettre, mais je vous le demande. C'est un caractère sans honneur, et que j'ai condamné pour toujours.

En hâte. Le service me réclame. Ma main va bien. Ce billet vous le prouvera.

A vous de cœur,

BRISSONNET. »

— Tu vois, dit le colonel à la jeune fille qui demeurait atterrée, combien ont raison les vieux préjugés bourgeois qui veulent que les enfans se marient, à travers les parens et non par eux-mêmes. Tu m'aurais consulté, j'aurais écrit plus tôt au général, et la scène que tu sais n'aurait pas eu lieu. Quand j'y songe !... Mais non. Tu es assez punie... Je ne te fais pas l'injure de croire que tu penseras à ce monsieur désormais, autrement que pour le mépriser. Je connais Brissonnet. Le ton de sa réponse témoigne que ce garçon n'en est pas à une indélicatesse près... Allons. Embrasse-moi. — Madeleine, je te la laisse. Je compte que tu me la ramèneras consolée. Là où il n'y a pas d'honneur, il n'y a pas d'amour.

Le vieil homme, plus ému qu'il ne se permettait de l'être, sortit sur cette déclaration, moderne et prosaïque écho du célèbre vers cornélien :

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

Et Rodrigue de répondre : « Ah! que me dites-vous? » Émouvante protestation de la simple nature contre les inhumanités de l'orgueil! Ce cri de la chair et du sang, cri de l'âme aussi, blessée au plus vif de sa tendresse et de son espérance, Madeleine l'attendait. Au lieu de cela, un grand silence tomba entre les deux sœurs. Elles écoutaient le pas appuyé de leur père descendre les marches de l'escalier : Lazarine, accotée contre une antique armoire provençale, où jadis leur mère enfermait leurs jouets de petites filles, — l'autre, Madeleine, assise. Elle ressemblait à Lazarine, mais elle était plus grande, les épaules plus larges, avec un beau profil sévère, le nez droit, la bouche tranquille et réfléchie. Elle avait ôté son chapeau, et gardé le large manteau de voyage qui dissimulait sa grossesse avancée.

De ses yeux bruns, cernés d'un cercle pâle dans son visage fatigué, elle regardait sa cadette dont la silhouette se détachait sur le fond sombre du panneau, plus mince et plus blanche. Comme elle aurait voulu la prendre dans ses bras, la bercer sur ses genoux! Elle n'osait pas. Elle la voyait si vibrante et si roidie, toute pâle, avec un tel orage dans ses yeux, mais pas une larme. Cette tension muette effrayait la sœur aînée plus que n'auraient fait des sanglots. Elle les avait redoutés : maintenant, ils l'eussent rassurée.

— Lazarine, finit-elle par demander, presque timidement, le mal est donc si profond?

— Si profond, répondit la jeune fille, que, même à toi, je ne peux pas en parler, et que je te demande de ne pas m'en parler. Il y a des mots qui font trop mal à prononcer, trop mal à entendre. Je ne veux pas que tu me dises de lui ce que je suis bien obligée de m'en dire. Et s'exaltant : — Ce papier... Elle montrait la lettre de Brissonnet, restée sur la table... Ote-le, Madeleine. Cache-le, que je ne le voie plus. Il me brûle les yeux et le cœur.

Mme Journiac obéit à cette supplication passionnée. Elle tremblait de voir la malheureuse enfant devenir folle de douleur, là devant elle. Et, caressante :

— J'avais bien dit à notre père qu'il fallait te préparer, ne pas te montrer cette lettre, du moins ainsi.

— Elle ne m'a rien appris, fit Lazarine. Elle se roidissait de nouveau, et, redevenue maîtresse de ses nerfs : Je savais *son* divorce. Et, devant l'étonnement de sa sœur aînée : Oui, depuis une heure, par *sa* femme.

— Par sa femme? répéta Madeleine. Tu l'as vue? Elle est venue ici?

— Elle a demandé papa. Elle voulait le prier d'intervenir pour elle auprès de... Elle hésita. Courageuse, elle prononça le nom. Auprès de M. Graffeteau...

— Et c'est à toi qu'elle a fait cette confidence?

— Oui, dit Lazarine, et le plus dur, ce n'a pas été d'apprendre qu'il m'avait caché son divorce. Ç'a été... Frissonnante, elle s'arrêta. Elle ne voulut pas répéter l'autre confidence, celle qui lui avait du coup désenchanté ses plus chers souvenirs en lui révélant qu'elle n'était qu'un épisode, pareil aux autres, dans l'existence d'un roué sentimental. Hélas! elle

continuait de l'aimer, en croyant à cette calomnie! — Tu vois, continua-t-elle, on ne peut pas parler. Oh! oui! Ça fait trop mal. Mais Père a raison, c'est fini. Pour que ce soit fini vraiment, il faut se taire. Il faut être Mlle J. C. P. Hélas encore! La pauvre « Mademoiselle *Je crie pas* » souriait, avec des lèvres frémissantes de désespoir, à ce rappel de leur heureuse petite enfance. — C'est fait, acheva-t-elle en pressant ses deux mains sur ses yeux. On n'a pas pour rien du bon sang de soldat dans les veines... Je vais t'aider à déballer tes affaires. Combien de jours restes-tu?

— Jusqu'à samedi. Je ne veux pas laisser mes beaux-parens seuls la journée de Pâques. Mais je t'ai sentie malheureuse, et alors...

— Alors tu es venue m'aider, en étant là. Merci, et merci de m'avoir comprise.

Elles s'étreignirent. Puis elles commencèrent en effet de déballer et de ranger, sans plus faire allusion à l'unique objet de leurs pensées. Madeleine Journiac était une personne très attentive qui, dans les plus sincères émotions, gardait toujours un fond de lucidité froide. Elle se rendait compte qu'en ce moment chaque parole, sur cette âme si atteinte, froisserait, blesserait. Ce soir, demain, après-demain, un regard, un souvenir, une impression adouciraient, fondraient ce douloureux desséchement. D'autre part, elle demeurait consternée, à l'idée des vilenies qu'avait frôlées l'innocente fille. Que signifiaient ces mots du général Brissonnet : « Un caractère sans honneur? » Que signifiait surtout l'extraordinaire démarche, osée par la femme divorcée de Robert Graffeteau, les intimes secrets de sa vie racontés ainsi à une étrangère?... Non, ce n'était pas là un simple hasard. Cette femme était venue pour connaître Lazarine, pour lui navrer le cœur. Savait-elle donc que son ancien mari et la jeune fille s'aimaient? Avertie par qui? Par Graffeteau lui-même? Était-ce possible? Par la rumeur publique? L'audacieuse et insensée conversation du jour de la remise des croix, au *Mont des Oiseaux*, avait-elle été remarquée, observée, commentée? La divorcée s'en tiendrait-elle à cette unique tentative? Ces questions tourmentaient tellement la prudente sœur aînée qu'elle prit sur elle, dès qu'elle fut seule, d'écrire elle-même au général Brissonnet pour obtenir sur Mme Robert Graffeteau quelques renseignemens supplémentaires.

Elle eût beaucoup voulu qne cette demande émanât du colonel, mais de quelle façon lui apprendre cette visite dont se taisait Lazarine, sans provoquer une de ces conversations que la pauvre enfant l'avait conjurée de lui épargner?

« Si le général répond, se disait-elle, et que cette femme ne reparaisse pas, j'en serai quitte pour garder par devers moi ces renseignemens. Dieu veuille qu'elle ne reparaisse pas! Que lui a-t-elle dit qu'elle ne peut pas supporter de me redire? Je le saurai, quand son cœur s'ouvrira. Car il s'ouvrira. »

Elle se trompait. Elle en eut une première preuve, le lendemain au matin, quand Lazarine monta dans sa chambre, lui souhaiter le bonjour. Sa tendre sollicitude d'aînée compatissante se heurta de nouveau à ce masque impénétrable de la peine qui va, qui vient, qui exécute tous les gestes de la vie quotidienne, qui en remplit tous les devoirs, — et c'est une agonie qui marche.

— Je t'ai préparé ton chocolat moi-même, dit la courageuse enfant à sa sœur. Là-bas, au mas, tu n'en bois jamais de si bien battu, avoue-le.

Elle avait ces mots de popote familiale à la bouche, et, dans ses prunelles, brûlées d'insomnie, la même sauvagerie muette, ce *noli me tangere* du mal qui saigne.

— Je suis trop gâtée... fit Madeleine en posant, sur son lit, le plateau qu'elle prit des mains de sa sœur. Elle les sentit brûlantes de fièvre nerveuse. Comment passer outre à l'imploration de silence qui se dégageait de tout cet être malade? Elle entra dans la convention, en plaisantant sur sa propre grossesse : — J'espère que tu seras plus raisonnable avec ta nièce, et que tu ne la pourriras pas?

— Tu veux dire avec mon neveu, repartit Lazarine, et toujours souriante, du même sourire : Comment va-t-il?

— Elle n'est pas très sage. Elle donne à sa mère trop de coups de pied...

Ce ton mi-badin, mi-sérieux, avait quelque chose de si factice, de si péniblement voulu que Madeleine Journiac faillit regretter d'être venue. Mais le baiser de Lazarine, en la quittant, lui fit chaud au cœur, par la reconnaissance émue dont il vibrait. Et puis, dès ce premier matin, elle comprit qu'elle allait être infiniment secourable à une autre personne, leur

père, « rien qu'en étant là », comme avait dit sa sœur. Celle-ci et le colonel, — on l'a déjà marqué, — se ressemblaient profondément par certains traits de leur nature morale. Lui aussi, était de ceux qui se taisent quand ils souffrent. Cette histoire Graffeteau le crucifiait, et quand il revit Madeleine, il ne lui en ouvrit pas la bouche. Il ne l'interrogea pas sur sa conversation avec Lazarine, et ce fut ainsi toute cette journée. Pour lui, la lettre de Brissonnet avait clos l'incident. Il n'en parlerait plus. Mais le pli amer de ses joues, mais le froncement de ses sourcils noirs sous le bourrelet rouge de sa longue cicatrice, mais son irritabilité démentaient ce silence. A de certains momens, il regardait sa fille aînée avec une tendresse complaisante qui en disait long sur la douleur que lui représentait l'autre. Sans cesse il évoquait, comme Lazarine au chevet du lit de la future mère, l'image de l'enfant à naître. Il formait des projets, pour l'avenir de ce petit-fils ou de cette petite-fille. Visiblement, il se fuyait, et il fuyait la violente rancune qu'il éprouvait contre Graffeteau, rancune prête à l'outrage, et dont il donna ce mardi même, — Mme Journiac était arrivée le lundi, — un indice très menaçant. Vers la fin de l'après-midi, comme ils étaient, lui et ses deux filles, réunis autour de la table à thé, la servante annonça le lieutenant Duchatel. Madeleine regarda sa sœur, pour lui conseiller : « Ne le recevons point. » Lazarine était déjà sur le pas de la porte qui disait :

— Je vais le chercher pour te l'amener. Tu verras quel touchant et admirable garçon.

Un instant après, elle rentrait, conduisant l'officier infirme. Le colonel n'était pas intervenu. Il se tenait, sa tasse de thé à la main, debout contre la cheminée où brûlaient de noueux morceaux d'olivier. Le mistral commençait de souffler, et il faisait froid. Il accueillit le visiteur avec une gêne que l'aveugle perçut sans doute, car sa conversation, d'ordinaire si vive, si spontanée, se faisait lente, hésitante, gauche, jusqu'à un moment où le fidèle ami, — sa présence à la *Maison Verte*, avait-elle un autre objet? — prononça cette phrase :

— Vous savez que le capitaine Graffeteau a été condamné au repos par le docteur Mauriel. Il passe ses journées étendu. Il veut à tout prix repartir. Il est si brave !...

Il n'avait pas achevé qu'Émery quittait la pièce sans un

mot. On put l'entendre qui, dans le jardin, sifflait ses bassets et interpellait un ouvrier. Il ne reparut qu'un quart d'heure plus tard, sans excuser cette brusque sortie, si contraire à ses habitudes de courtoisie. Il s'en expliqua le lendemain, devant Madeleine et Lazarine, mais pour leur raconter une autre manifestation de son humeur, plus significative encore. Les conséquences devaient en être plus graves que le déconcertement de ses deux filles et du pauvre Duchatel :

— Vous avez vu que je n'ai pas pu supporter, hier, d'entendre même nommer le capitaine Graffeteau ? Hé bien ! aujourd'hui, je l'ai rencontré. Il n'est pas plus malade que vous et que moi, puisqu'il sort. Il joue la comédie devant ce bon Duchatel, c'est logique. Il remontait de Vertaubanne vers le *Mont des Oiseaux*. Moi, j'arrivais en sens inverse, de San Salvadour. A vingt pas, il m'a reconnu. Il s'est arrêté. J'ai cru qu'il rebrousserait chemin. Il a continué. Nous nous sommes croisés. Il m'a salué. Je l'ai regardé bien en face, et je ne lui ai pas rendu son salut. Il est devenu très rouge, et il a passé. Ce que ça soulage, d'exécuter un malhonnête homme ! Ah ! s'il n'y avait pas son uniforme et sa croix !

Ce fut au tour de Lazarine de sortir de la chambre.

— Pourquoi lui avez-vous dit cela, papa ? fit Madeleine.

— Pour l'éprouver, répondit le colonel. La plaie saigne encore. Mais elle est brave. Un jour elle me remerciera de l'avoir vengée.

Comme pour justifier cette prédiction, quelques minutes plus tard, la jeune fille revenait, tenant à la main un bouquet de grosses roses rouges, qu'elle tendit à son père en lui disant :

— Elles m'ont paru si belles que je vous les ai cueillies, papa. J'étais allée pour envoyer Pietro à Consolation, savoir si, demain Jeudi-Saint, ils auront un *Tombeau*. Nous irons là, Madeleine, pour que tu n'aies pas à te fatiguer. Hyères est trop loin pour toi, même en voiture.

Ah ! ce sourire, ce tremblement plutôt de la bouche qui voudrait crier, cette douceur brisée de la voix qui va gémir et qui se dompte, ce regard des yeux qui pleurent en dedans, si l'on peut dire, comme la sœur plus âgée les connaissait maintenant. ces stigmates du martyre muet de sa jeune sœur ! Cet affront infligé à celui qu'elle aimait toujours, — et par qui ! — c'était, pour Lazarine, le comble de sa misère. « Ne va-t-elle pas me parler, cette

fois? » se demanda Madeleine. Puis, quand, restées en tête à tête, son espérance d'une effusion eut échoué contre la même farouche obstination de silence : « Demain, songea-t-elle, quand nous irons au *Tombeau*, peut-être elle s'attendrira. » Elle savait combien l'émotion religieuse était puissante sur ce cœur. Mais lorsqu'elles montèrent à *Notre-Dame de Consolation*, puis qu'elles en redescendirent, vingt-quatre heures après, par ce clair après-midi de Jeudi-Saint, la parole désirée ne fut pas prononcée, celle qui eût provoqué les larmes communes, permis les mots consolateurs. Rien que cette rigidité toujours, douce et fermée, qu'un événement très inattendu, quoique inévitable, allait vaincre, allait briser, — amené, Madeleine se l'est souvent reproché depuis, par la préférence qu'elle donna, sans trop de raison, à un chemin de retour plutôt qu'à un autre.

— Prenons par le petit bois, dit-elle à un carrefour ; c'est plus long, mais je me sens forte et nous aurons moins de mistral.

Elles s'engagèrent donc dans un massif d'épicéas, de chênes-liège et d'arbousiers, entre lesquels serpentait un sentier tout feutré d'aiguilles séchées, tout jonché de pommes de pin. Des genêts et des chèvrefeuilles sauvages y foisonnaient, y fleurissaient de toutes parts. La fureur du vent épargnait ce bois, comme magiquement préservé dans l'angle de sa colline. A peine si les branches des cimes étaient remuées sur les plus grands arbres. Les deux sœurs allaient, se laissant bercer, Lazarine malgré sa douleur, Madeleine malgré son inquiétude, par cette immense rumeur déchaînée autour de cette paix. Subitement un homme surgit de derrière un rocher. C'était Robert Graffeteau. Il les avait suivies, à distance, en se dissimulant et sans oser les aborder sur la grand'route. Puis, les voyant engagées dans cette coursière, la tentation s'était faite trop forte. Pour les devancer, il avait foncé à travers le maquis, comme en témoignaient les ronces et les débris de feuillage attachés à son uniforme. Elle s'arrêtèrent, et lui :

— Madame, implora-t-il en s'adressant à Mme Journiac, je vous en prie, accordez-moi de causer quelques instans avec votre sœur.

Madeleine regarda Lazarine, dont le visage, sous l'ombre du grand chapeau de promenade, s'était encore décoloré :

— Je crois, monsieur, qu'elle préférera n'avoir pas à vous parler, dit-elle.

— Laisse, Madeleine, fit Lazarine, intervenant Qu'avez-vous à me dire, capitaine Graffeteau ? Comment ne m'avez-vous pas épargné de vous revoir ?

— Parce que j'ai rencontré M. Émery, répondit Graffeteau. J'ai compris qu'il me méprisait, que vous me méprisiez aussi, et cela, je ne peux pas l'accepter. J'ai voulu m'expliquer, et d'abord vous demander pardon...

— Et de quoi ? reprit Lazarine. Je me suis trompée. Je ne vous en accuse pas. Quant à des explications, vous n'avez pas à m'en donner. Vous n'étiez pas tenu à me raconter votre vie. Peut-être étiez-vous tenu à ne pas m'infliger cette rencontre-ci. Après les paroles que je vous ai dites, elle m'est trop douloureuse. Passez donc votre chemin et laissez-nous.

— Hé bien ! non ! protesta-t-il, et, montrant Madeleine : Devant madame, je peux vous dire ce que je ne vous ai jamais dit, mademoiselle, ce que je ne vous dirais jamais si elle n'était pas là : que je vous aime, que je vous ai aimée du premier jour où je vous ai vue.

— Je ne vous laisserai pas continuer, monsieur Graffeteau, dit Madeleine, qui s'avança entre sa sœur et le jeune homme. Ayez pitié de cette enfant.

Lazarine s'était assise sur une pierre. Elle se releva, et, de sa main tremblante écartant la protectrice, elle dit :

— Si c'est vrai, monsieur, alors oui, vous êtes bien coupable. Vous n'aviez pas le droit de m'aimer, puisque vous n'étiez pas libre. Vous deviez partir, vous en aller. Vous ne deviez pas me conduire où vous m'avez conduite.

— Alors vous savez mon mariage, mon divorce ? Le général Brissonnet l'a écrit à votre père ? J'en étais sûr. Mais a-t-il écrit aussi combien j'ai été malheureux ? S'il vous a parlé de mon triste passé, je n'ai pas peur de son témoignage.

— Ne l'invoquez pas, monsieur, interrompit Madeleine. Il a été terrible. L'attitude de notre père vous l'a prouvé.

— Laisse, Madeleine, fit de nouveau Lazarine, et à Graffeteau : — Ce n'est pas le général Brissonnet qui m'a appris, à moi, que vous étiez marié. J'ai vu votre femme. Oui, je l'ai vue.

— Elle est venue chez vous ? s'écria-t-il. Elle a osé ?

— Elle a su que mon père était votre ami, — et c'est bien

vrai qu'il l'était, et comment ! — Vous aviez refusé de la recevoir. Est-ce exact ?

— C'est exact. Mais vous a-t-elle dit pourquoi ?

— Parce que l'on vous a prévenu contre elle.

— Elle a dit cela ?

— Oui, et bien d'autres choses... Elles m'ont été si pénibles à entendre que je préférerais ne pas les répéter. Elles me font trop sentir ce que j'ai été pour vous.

— Ce que vous avez été pour moi ? interrogea Graffeteau. Je ne comprends pas.

— C'est bien simple pourtant, dit Lazarine. Vous avez joué avec moi comme vous avez joué avec tant d'autres.

— Avec tant d'autres ? répéta-t-il. La conversation que vous avez eue avec cette femme vous a fait croire cela, de moi ? Elle m'a représenté à vous comme... — il hésita : — comme un séducteur ?

— Non, mais comme un homme qui court après les émotions, sans s'inquiéter des suites qu'elles peuvent avoir pour d'autres. Elle m'a dit ses jalousies.

— Ses jalousies ?

— Oui, et ses torts aussi, ses coquetteries pour vous ramener, le heurt de vos caractères, votre divorce.

— Et vous l'avez crue ?

— Je l'ai crue.

— Alors, demanda-t-il après un silence, vous pensez que j'ai joué avec vous ?

— Vous pouvez me donner la preuve du contraire.

— Comment ? fit-il.

La jeune fille avait baissé ses paupières, repliée sur elle-même et ramassant son énergie :

— En vous conduisant comme un honnête homme, répondit-elle. Puis, le regardant avec des yeux où passait une flamme : — Si vous avez eu un vrai sentiment pour moi, vous devez tenir à ce que je ne garde pas, de nos relations, un souvenir trop amer. Je ne le garderai pas, si je peux penser qu'à cause de moi vous êtes rentré dans une route que vous n'auriez jamais dû quitter.

— Je ne rêve pas, dit Graffeteau après un autre silence. Vous voudriez que je reprenne cette femme ?

— Votre femme, rectifia Lazarine, car elle l'est toujours.

Elle le sait bien, elle, et que deux êtres, unis devant Dieu, ne peuvent pas être séparés par les hommes.

— Écoutez, mademoiselle, répondit Graffeteau, d'une voix où passait maintenant, non plus l'émotion affolée de tout à l'heure, mais une volonté ferme et forte, il m'est impossible de discuter avec vous l'effroyable mensonge dont je suis la victime. Ce serait salir votre pensée. Ce serait manquer au respect que je vous ai toujours témoigné, vous devez bien le reconnaître, au culte que je vous ai voué. Ce que cette femme peut dire de moi, à d'autres, m'est indifférent. Je vous le répète : j'ai été très coupable envers vous, mais pas comme cela. Non, pas comme cela. Je n'ai pas joué avec votre cœur, ni avec celui de personne au monde. Je ne suis pas de ces hommes. Naturellement, après que j'ai manqué de franchise, à un tel degré, dans mes rapports avec vous tous, vous ne croirez pas à ma parole. Je pars dans quatre jours. D'ici à quarante-huit heures, j'aurai trouvé le moyen que cette femme vienne elle-même démentir sa calomnie. Alors il faudra bien que vous me rendiez un peu justice. Adieu, mademoiselle; adieu, madame.

Il disparut dans le bois de pins. Quand il fut seul, il regarda sa montre :

« J'arriverai à l'Almanaire pour le train. Je serai à Toulon à quatre heures, et à Tamaris à cinq. »

Et il se mit à courir, tandis qu'à la place où venait d'avoir lieu cette explication, grosse de tragiques conséquences, les deux sœurs reprenaient leur marche. Lazarine était si bouleversée que Madeleine dut lui prêter l'appui de son bras.

— Je l'ai bien regardé, finit par dire la sœur aînée, pendant qu'il te parlait. Je ne suis pas suspecte de complaisance à son égard. J'ai eu la sensation que, cette fois, il ne rusait pas. D'ailleurs, nous saurons bientôt la vérité sur cette femme. J'ai écrit à Brissonnet pour avoir des détails plus précis sur les motifs du divorce. Si elle t'a menti là-dessus, elle t'a menti sur le reste.

— Ah! si l'on pouvait me le prouver, dit Lazarine, m'ôter cette angoisse du cœur que tout mon bonheur n'a été qu'un mensonge!

— Tu l'aimes donc toujours? osa demander Madeleine.

Le cœur malade s'ouvrait enfin.

— Toujours, dit Lazarine si tristement, si gravement aussi, et pour toujours!

VI

Comme il l'espérait, Robert Graffeteau arriva juste à temps pour monter dans le train de Toulon, à la petite station de l'Almanaire. Une fois à Toulon, il trouverait bien le moyen de gagner aussitôt Tamaris, qui n'est qu'à une dizaine de kilomètres. Qu'y ferait-il ? Cela, il ne le savait pas. Il savait seulement qu'il agirait. Étouffant, depuis des heures et des heures, d'émotions contenues, se débattant sans confident, sans témoin, dans le tumulte d'une pensée emprisonnée en elle-même, la seule idée de l'action, quelle qu'elle fût, le soulageait déjà, le délivrait. Le petit train local roulait le long du golfe bleu de Giens, associé pour le malheureux à de si ravissans, à de si poignans souvenirs, et il se représentait la redoutable femme vers laquelle son wagon l'emportait. Comme elle le haïssait, pour avoir osé cette incroyable démarche, cette visite à la jeune fille qu'il aimait, et cette calomnie ! Il n'en connaissait ni les termes, ni l'étendue. Lazarine lui en avait dit assez pour qu'il saisît bien deux choses : l'une, que son image avait été déformée, souillée, défigurée dans ce naif et noble esprit ; l'autre, que la jeune fille ne l'en aimait pas moins passionnément. Cette double évidence remuait en lui des sentimens si contradictoires ! Quelle preuve de tendresse, de quoi lui exalter toute l'âme : se sentir aimé malgré les fautes, les manques, les vices, les mensonges, malgré tout ! Mais aussi la triste dégradation : s'être vu admiré, compris dans ce que l'on avait de meilleur, par celle que l'on aime, et se retrouver avili, flétri, devant ce même cœur, toujours fidèle, dans le mépris et le pardon, au lieu de l'être dans l'enthousiasme et dans la joie ! Pour Graffeteau, une particularité rendait plus amère cette déchéance. Il s'en rendait compte : Thérèse avait eu le cruel génie d'inventer contre lui une calomnie ressemblante. Raison de plus pour n'en rien laisser subsister. Mais comment ? L'ouvrière seule pouvait détruire son œuvre. Il fallait que Thérèse lui écrivît, à lui, une lettre, qu'il pût montrer, où elle confessât qu'elle avait menti et sur leur mariage, et sur leur divorce, et sur le reste. Par quel procédé obtenir cette rétractation ? A une autre, Robert aurait pu dire : « Je suis trop malheureux. Vous n'avez pas voulu cela. Je vous avais blessée. Vous avez cédé à un mouvement de

vengeance. Vous êtes allée trop loin. Revenez à vous-même. Soyez généreuse. Réparez. » Oui, à une autre, mais à cette femme-ci ? Quand la fierté du jeune homme ne se serait pas cabrée là contre, sa raison suffisait. Thérèse avait précisément voulu cela. D'avance il l'entendait : « Vous souffrez ? Tant mieux. » Non, elle n'avait pas agi inconsciemment. Graffeteau retrouvait son épouvante d'autrefois devant les profondeurs ténébreuses de ce caractère, d'où jaillissait contre lui, après des années, une telle énergie de méchanceté. Quel était son motif cependant ? Qu'attendait-elle de lui, qui l'avait déçue jusqu'à la fureur ? Les phrases de la lettre, reçue après la cérémonie du *Mont des Oiseaux*, lui revenaient à la mémoire. Cette lettre avait donc été sincère ? Était-ce possible et que sa brutale réponse eût rejeté cette âme repentante à ses plus mauvais instincts ? Cette supposition lui fit hausser les épaules. Vivant comme Thérèse vivait, cette lettre mentait. Elle l'avait écrite par perversité, de même qu'elle avait parlé à Lazarine par perversité. Elle connaissait donc le sentiment de Graffeteau pour la jeune fille ? C'était là, pour lui, le mystère des mystères, la douleur des douleurs. Cette créature associée à ses plus impurs souvenirs, posant son regard sur son plus cher, son plus intime, son plus chaste secret, cette seule idée le blessait au sang ! Il en aurait crié. Une férocité s'éveillait en lui. Thérèse lui apparaissait comme une malfaisante bête, irréductible, sinon par la force, et qu'il ne dompterait qu'en lui faisant peur. Il se répétait : « Lui faire peur ! Lui faire peur ! » Mais comment encore ? En la menaçant dans son amant. Graffeteau se vit accomplissant, divorcé, — quelle ironie ! — le geste punisseur devant lequel, marié, il avait reculé, cherchant ce Faverolles, l'insultant, le provoquant. Quelle absurdité scandaleuse qu'un pareil duel, au fort de la guerre ! Savait-il seulement si Thérèse tenait à cet homme ? Non. C'est à elle qu'il fallait faire peur, à elle seule, et dans sa personne, dans sa chair. Une autre vision surgit : Thérèse épouvantée, et lui, devant elle, une arme à la main, comme pour la tuer, si elle n'écrivait pas la lettre réparatrice. « Je deviens fou, » se dit-il, « c'est de l'argent que je dois lui offrir ! » Il se rappela les termes dont s'était servi Brissonnet pour parler d'elle et de Faverolles : « Une femme déclassée qui l'a aux trois quarts ruiné. » — « Elle est donc besogneuse, » conclut-il. Rien

d'étonnant, elle avait dû demeurer ce qu'elle était dans leur ménage, — et pourquoi aurait-elle changé ? — ne comptant pas, incapable de se refuser un caprice, toujours endettée, bouchant sans cesse, comme dit le peuple, un trou par l'autre, D'un geste instinctif, Graffeteau prit son portefeuille. Il constata qu'il s'y trouvait plusieurs formules de chèques, en blanc. Le train arrivait en gare de Toulon. Il quitta son angle de compartiment, presque apaisé par cette décision.

« Donnant, donnant. Ce qu'elle voudra contre la lettre. Elle ne peut pas refuser ce marché. Elle y a trop d'intérêt. C'est une affaire à régler tout de suite. Le plus court est de louer un auto qui me conduise à Tamaris et me ramène au *Mont des Oiseaux*. Demain, Mlle Émery aura la lettre. Je n'aurai qu'à l'envoyer à sa sœur. »

Vite, il se mit à la recherche d'un garage, le long des rues de la grande ville inconnue. Jamais, depuis ces trois mois, il n'avait eu la curiosité de la visiter, immobilisé par sa passion dans le petit coin de monde où vivait, où respirait Lazarine. Ses camarades s'étaient plaints devant lui, à maintes reprises. que l'existence d'avant la guerre y continuât, trop libre, trop facile, trop amusée. Une foule grouillante et loquace remplissait en effet les places et les boulevards. Quoique le mistral fît claquer les toiles des tentes et soulevât la poussière par épais tourbillons, les tables des cafés envahissaient les trottoirs, entourées de consommateurs qui discutaient le journal de l'après-midi, en sirotant l'apéritif. Quantité de femmes poudrées, fardées, court vêtues à la dernière mode, circulaient, parmi les marins et les soldats, devant les magasins déjà éclatans de lumière, quoiqu'un reste de jour tombât du ciel, d'un bleu vif, entièrement nettoyé de ses nuages. La vitalité méridionale éclatait partout, inoffensive et tapageuse. Au *Mont des Oiseaux*, dans cette oasis de convalescens, peuplée de blessés en uniforme, l'officier n'avait pas cessé de se sentir très près du front. Qu'il en était loin ici ! A tout autre moment, il s'en fût indigné. De quel droit, quand lui-même, dans l'épouvantable épreuve publique, ne pensait qu'au drame intime et personnel de son amour ? De cela aussi, il éprouvait, sinon un remords, du moins une gêne, et sa rancune s'avivait contre la femme, cause volontaire d'un épisode nouveau et violent. Heureusement il serait court.

— Un automobile, mon capitaine? lui dit le patron du garage, qu'il avait fini par découvrir. Té! j'en ai des vingtaines et des bonnes marques! Il montrait du geste, dans son hangar, cinq malheureux taquots, dévernis, les pneus rapiécés, les roues désassemblées. — Mais pas un chauffeur, pas un. Ils me les ont tous pris pour cette saleté de guerre! Et ils veulent que le commerce marche!... Les deux qui me restent sont en course. Vous conduire moi-même? Impossible. D'abord, je n'ai personne pour garder la boîte, et puis, voyez ma main. Je me la suis abîmée l'autre jour, mais là, sérieusement. — Il montrait une grosse patte tuméfiée, dont les doigts bougeaient à peine. — C'est presque une blessure de guerre. C'est en conduisant un amiral. Ainsi!... Mais revenez dans une heure et demie, deux heures. Un de mes hommes sera certainement rentré, et s'il veut marcher..., car aujourd'hui, avec les ouvriers, quelle misère! Ah! il est grand temps que ça finisse!... Et le prix de l'essence!...

— Une heure et demie? interrompit Graffeteau. C'est que je suis pressé. Puis une idée lui traversant l'esprit : On peut téléphoner à Tamaris?

— Comment donc, mon capitaine! Moi, depuis cette année, je n'ai plus le téléphone. J'ai dû arrêter les frais. Mais vous avez le bureau de poste à deux pas. Tenez : la troisième rue à droite, en tournant le cours.

Le contretemps de ce retard avait subitement rappelé au forcené les données positives de la démarche qu'il méditait. Dans la frénésie de son élan, il n'avait même pas réfléchi que Thérèse pouvait être absente de Tamaris ou ne pas s'y trouver seule. Il allait être fixé sur ce point. Quand, entré dans la cabine téléphonique, il eut obtenu la communication avec l'*Eden hotel* et appris que Mme Alidière était là, il se préparait à poser le récepteur. L'employé de l'hôtel, préposé à ce service, lui ayant dit : « Je vais prévenir Madame, » il resta. Deux minutes encore, et une voix, qu'il connaissait trop bien, lui parlait, toujours identique, profonde et douce, susurrante et caressante. « Son pire mensonge, » pensait-il, tandis que ces mots, en eux-mêmes bien insignifians, résonnaient sur la tablette :

— Qui me demande?

— Moi, osa-t-il répondre, sans se nommer, et, fermement il répéta : Moi. M'avez-vous reconnu?

— Oui, répondit la voix après un silence. D'où me téléphonez-vous?

— De Toulon. J'ai besoin de vous voir aujourd'hui. J'ai à vous parler.

— C'est étonnant, — dit la voix, et, avec une ironie un peu colère, elle lui articula une des phrases de la lettre d'insulte : — Je croyais que *toute démarche pour me rapprocher de vous serait inutile.*

— Ne plaisantez pas, riposta-t-il, je vous répète que j'ai besoin de vous voir, et je vous verrai.

— Soit, dit la voix après un nouveau silence. Je vais justement dîner à Toulon avec M. de Faverolles. Je me trouverai sur la place d'Armes à six heures et demie.

Rien de plus. Ces quelques répliques suffisaient pour donner au jeune homme la sensation qu'un événement énorme venait d'avoir lieu. Cette toute prochaine entrevue avec son ancienne femme, qui, tout à l'heure, lui paraissait indispensable et si simple, l'inquiétait maintenant. La facilité singulière qu'elle avait mise à lui accorder ce rendez-vous, après un outrage vivement ressenti, — sinon, pourquoi le rappel de son cruel billet? — le déconcertait, l'étonnait. Il s'en rendait compte : l'impérative injonction de son « Et je vous verrai » lancé comme un défi, n'entrait pour rien dans ce consentement. C'était, de la part de Thérèse, un geste, non pas de soumission, mais d'offensive. Que d'indices qu'elle pensait à lui depuis quelque temps, qu'elle le visait! Il les reprenait, les uns après les autres, pour la centième fois : l'étrange lettre à laquelle il n'avait pas cru, elle supposait pourtant une sincérité, le désir de lui faire impression; — l'extraordinaire démarche auprès de Lazarine Émery, comment l'expliquer autrement que par la vengeance? Et cette démarche supposait aussi une inquisition préalable, un tournement de chasseur autour de sa proie! Une explication s'imposa soudain à Robert : Il se rappela un des plus hideux secrets de leur intimité conjugale, la sensuelle ardeur des baisers de sa femme, les jours mêmes où il l'avait le plus soupçonnée de l'avoir trahi. Cette pensée lui fit horreur, qu'il pût être l'objet d'un désir de cette sorte, simplement parce qu'elle vivait, elle, avec un autre homme, et que lui, il aimait ailleurs. Il était sorti du bureau de poste à ce moment, et se trouvait de nouveau dans la rue.

Il aperçut son visage dans la glace d'un magasin, et il demeura étonné de sa propre pâleur. Cette première reprise de contact l'avait, du coup, rejeté dans cette atmosphère d'impressions délétères où Thérèse l'avait maintenu si longtemps par la servitude des sens. Qu'il avait eu raison de la comparer à une bête malfaisante! Et, comme il passait devant la devanture d'un armurier, il ne put se retenir de s'arrêter. Ses yeux se caressèrent aux reflets bleuâtres des canons de fusils et de pistolets. Ces outils de mort lui procuraient un rafraîchissement, rien qu'à les regarder. Ils lui représentaient la bataille, la vie risquée noblement, le rachat des bassesses dont il venait, après tant d'années, de respirer à nouveau l'affreux relent. Des souvenirs, plus récens que celui des souillures de son ménage, se réveillaient, un surtout, celui de l'exécution qu'il avait faite d'un officier allemand. Il l'avait vu, après un combat, blessé et gisant à terre, braquer son revolver sur le chirurgien qui s'inclinait pour le panser. Graffeteau avait abattu cet homme d'une balle comme un mauvais chien. Par quelle association d'idées entra-t-il dans cette boutique et marchanda-t-il un revolver pareil à celui qui avait servi à cette besogne de justicier? Il n'aurait su le dire, ni pourquoi il reposa l'arme sur le comptoir au lieu de l'acheter, en disant : — Je verrai si je me décide. L'image de Lazarine venait de lui apparaître et d'exorciser la tentation, imprécise, informulée, presque inconsciente. Ponrtant si une terrible idée n'avait pas, l'éclair d'une seconde, traversé son esprit, aurait-il songé de nouveau à la jeune fille avec tant de ferveur, tout en reprenant dans la rue sa course d'attente? Il n'était plus l'homme qui se souvient d'avoir tué, il était l'hôte enchanté de la paisible *Maison Verte*, le convalescent de corps et d'âme qui s'était senti renaître là aux émotions douces et hautes.

« Que fait-elle en ce moment? se demandait-il. Que pense-t-elle? »

Il la voyait dans le petit salon, sous les lampes, penchée sur la table, poinçonnant les feuilles de papier qui serviraient plus tard aux lectures de l'aveugle Duchatel. Le père, l'ennemi maintenant et le juge, suivait sur une carte le détail du « communiqué. » La sœur, Mme Journiac, travaillait à quelque ouvrage. Dans le regard de celle-là, Graffeteau avait cru surprendre, au cours de leur rencontre, un étonnement, une pitié. Il se répéta :

« C'est à elle que je ferai tenir la lettre que j'arracherai à Thérèse. »

Cette évocation lui avait rendu de la force, comme si, même à distance, un rayonnement émanait de la délicate et pure enfant. Il se redressa dans une énergie d'espérance. L'entretien avec Thérèse allait être immédiat. Tant mieux. Tant mieux encore qu'il eût lieu sur une place, où ils seraient contraints, par la seule présence du public, d'être plus maîtres d'eux-mêmes. Restait la matérialité de la lettre à écrire : Graffeteau ne voulait partir de Toulon qu'en l'emportant. Le salon du premier hôtel venu suffirait. Il avait demandé le chemin de la place d'Armes. Et, la gagnant, il considérait les façades au passage. D'avance, il fixa son choix, afin d'éviter toute hésitation au terme de cet entretien qui allait enfin avoir lieu, car au fronton de cet hôtel qu'il avait ainsi préféré, le cadran lumineux d'une grande horloge marquait six heures et vingt-cinq minutes. Il hâta le pas et déboucha sur la place, juste à propos pour voir s'arrêter, à l'angle de la rue Pastoureau, un automobile de maître, astiqué, vernissé, avec le miroitement de ses lanternes électriques sur ses cuivres, et mené par un chauffeur chaudement engoncé dans sa fourrure. Une femme en descendit qui donna un ordre. C'était Thérèse. Elle resta un instant à surveiller la voiture qui démarrait et tournait. Graffeteau se tenait à quelque distance, en pleine lumière. Elle marcha droit sur lui, qui la regardait venir, souple, grande et mince dans un long manteau de loutre dont la nuance lustrée et sombre donnait un éclat plus vif à son teint. Elle n'avait pas oublié cette fois de s'arranger, et le rose provocant des joues, le rouge humide des lèvres, le noir estompé des paupières, le reflet des cheveux passés au henné sous un béguin de velours brun, en faisaient une apparition par trop conforme à tout ce qu'il savait de son existence ! Quatre années de vice avaient imprimé leurs stigmates sur ce masque, toujours aussi beau dans sa fatigue, plus beau peut-être, car il s'était encore affiné en se creusant, surtout autour du nez et de la bouche, mais c'était une beauté de prostituée. Soit qu'elle voulût paraître indifférente, soit pour se donner une contenance, Thérèse arrivait à ce rendez-vous, fixé par elle à celui dont elle avait porté le nom, en tenant dans ses bras son chien pékinois. Cette espèce de bibelot vivant, au mufle écrasé, à figure de monstre de potiche, poussa un grogne-

ment du fond de sa longue toison couleur de bronze, quand Graffeteau s'approcha.

— Tôti, soyez sage, fit Thérèse en s'adressant au joli animal, et, le posant à terre sans lâcher sa laisse, elle répondit par une inclinaison de tête au salut du jeune homme, et avec autant de calme que si elle eût quitté Robert la veille et que rien ne se fût jamais passé entre eux, elle dit : — Il ne faut pas lui en vouloir. Il est fier. Il se rappelle qu'il est un petit prince oriental.

L'effronterie de cet abord, visiblement destiné à irriter Graffeteau en le bafouant, eut au contraire pour résultat de le raffermir dans son sang-froid. Le sursaut, que lui avait causé la voix de cette femme, écoutée dans le téléphone, ne se renouvela pas. Tout à l'heure, cette voix, c'était le passé, avec ses égaremens mais ses ivresses, ses remords mais ses émotions, ses folies de sensualité trouble et profonde. La femme qu'il avait devant lui, c'était le présent, avec ses mépris, ses dégoûts. Décidément, elle ne pouvait plus le faire souffrir qu'à travers une autre.

— Vous avez deviné ce dont je désire vous entretenir, madame? commença-t-il.

— Mais oui, Robert, répliqua-t-elle en le regardant, en l'enveloppant de ses grands yeux violets. Ils marchaient côte à côte. sous les platanes étêtés qui bordent cette place. A travers les longues branches à peine feuillues et que le vent secouait à les briser, les étoiles commençaient de s'allumer, toutes pâles sur un fond de ciel sombrement bleu. Thérèse continuait : — Comme je vous sais un très galant homme, j'ai supposé que vous regrettiez votre réponse à ma lettre et que vous vouliez me le dire.

— Et vous n'avez pas pensé à certaine visite que vous avez faite près du *Mont des Oiseaux*, et à la manière dont vous y avez parlé de moi?

— Ah! fit-elle, c'était pour ça? J'aurais dû m'en douter. Vous l'aimez donc bien, cette jeune fille?

Il la regardait à son tour. Elle put lire dans ses prunelles noires une froide et dure résolution, celle d'un homme qui ne se laissera pas détourner d'un but très précis auquel il va droit, en coupant court à toute discussion d'à côté. Il hésita pourtant. Il avait ce cri sur les lèvres : « Je vous défends de parler d'elle. » Mais, brusquement:

— Oui, je l'aime, et c'est pour cela que je ne veux pas qu'elle garde de moi l'opinion que vous lui en avez donnée.

— Et c'est pour cela que j'ai voulu, moi, la lui donner, dit-elle.

Il la regarda de nouveau, et âprement :

— Vous devez cependant le comprendre : si je suis ici, c'est que je suis décidé à tout.

— A quoi, par exemple ? interrogea-t-elle, et pour obtenir quoi ?

— C'est très simple : que vous m'écriviez une lettre où vous me disiez qu'en parlant de moi à Mlle Émery, vous avez cédé à un mouvement de rancune et de colère, que vous le regrettez, qu'il est faux que notre divorce ait eu pour cause mes torts à moi, faux que je vous aie rendue jalouse. Vous avez calomnié mon caractère. Vous vous rétracterez, nettement, formellement, sans équivoque.

— Rien que cela ? ricana-t-elle.

— Rien que cela en effet, répéta-t-il. Vous me devez cette réparation. Elle vous paraît dure. Je suis disposé, pour vous l'adoucir, à de grands sacrifices.

— Ce qui veut dire ? demanda-t-elle.

— Qu'il s'agit d'un marché, répondit-il, et que vous en fixerez vous-même les conditions.

— C'est encore pis que votre lettre, dit-elle. Alors vous m'offrez de l'argent pour...

— Oui, fit-il, et la chose peut être réglée en dix minutes. Nous n'avons qu'à entrer dans un salon d'hôtel quelconque. Vous écrivez la lettre, — je signe le chèque, et nous sommes quittes.

Ils marchèrent, sans se parler, pendant quelques instans. Il crut, comme elle allait du côté de la rue, qu'elle acceptait sa brutale proposition. Il continuait d'étudier ce beau visage qu'il avait tant aimé et dont l'expression audacieuse devenait inistre.

— Hé bien ! dit enfin Thérèse, et lorsqu'ils furent sortis de l'ombre de la place, je vais vous étonner. J'accepte d'écrire cette lettre. Vous m'avez demandé de fixer moi-même mes conditions. Les voici. Je ne veux pas de votre argent. C'est une explication avec vous que je veux, mais à mon moment, et complète. Je vous attendrai, ce soir, à Tamaris, à dix heures, devant la grille du parc de l'*Eden hotel*. Vous ne

pouvez pas vous tromper. C'est à l'angle des deux routes en venant de la Seyne. Il y a de grandes lettres d'or éclairées à l'électricité. Si vous venez, vous aurez la lettre. Si vous ne venez pas, rien au monde, — vous m'entendez et vous me connaissez, — rien au monde ne me ferait l'écrire... Allons, Tôti, laissez-vous prendre gentiment...

Elle s'était baissée et soulevait le petit chien dans ses bras. Avant que Graffeteau eût répondu, elle l'avait quitté. Elle était loin, marchant, d'un pied rapide, au milieu de la rue, mêlée à un flot de passans si nombreux qu'il n'aurait pu l'aborder et la retenir malgré elle, sans risquer un scandale.

VII

C'est bien sur cette protection de la foule que comptait l'adroite créature. Elle coupait court à toute reprise d'un entretien où elle avait senti aussitôt son impuissance à dominer son interlocuteur. Ces quelques répliques, rapides comme une première passe d'épées entre deux duellistes, l'avaient décidée. Elle s'en allait. Elle *rompait*, mais pour reprendre la lutte, quelques heures plus tard et dans des conditions plus sûres. Un instinct aussi infaillible que celui du terrain chez un bretteur, lui avait fait, là, sur place, deviner deux choses : la première, qu'à cette minute un nouvel amour protégeait Graffeteau comme un talisman; la seconde, qu'en donnant au jeune homme ce nouveau rendez-vous à dix heures de la nuit et dans son hôtel, elle provoquerait chez lui un débat de conscience. Il se demanderait s'il irait, s'il n'irait pas. Cette délibération, qui tournerait autour d'elle, réveillerait ses souvenirs de leur vie commune, les raviverait. Il viendrait, pour avoir cette lettre justificative à laquelle il tenait passionnément, elle l'avait vu, et décidé à l'obtenir par la violence. Ce serait à elle, alors, de l'approcher, de l'envelopper, de le charmer. Là-bas, à Tamaris, il ne serait plus l'irréductible adversaire de tout à l'heure. Il y arriverait, travaillé à son insu par les images du passé. Sa discussion avec lui-même l'aurait replongé dans les profondeurs de sa mémoire sensuelle. Il s'y serait troublé, malgré lui. A elle alors d'achever cette œuvre de reprise, dans ce tête-à-tête, où elle aurait, pour complices, la solitude, la nuit, l'occasion, la jeunesse de Robert, — pour armes, sa beauté, sa ruse, et son

propre désir. Car ce désir dépravé, ce malsain appétit d'une aventure amoureuse avec l'ancien mari, n'avait fait que grandir, depuis ces cinq jours, avivé encore par la rancune, surexcité par les obstacles : la dure réponse de Graffeteau, son amour pour une jeune fille, sa colère contre la démarche qu'elle avait osée auprès de cette enfant... A chacune de ces contrariétés, la plaie s'était comme approfondie dans cette sensibilité malade, comme creusée. Il n'y avait pas que de la rouerie dans la préméditation de ce rendez-vous tentateur. Il y avait aussi l'irritation d'un amour-propre piqué au vif, et celle, plus coupable, d'une fantaisie féminine, à laquelle le souvenir du passé conjugal n'était pas non plus étranger. Ce détour de cette sensibilité corrompue risquerait d'être inintelligible si l'on n'indiquait le triste dessous pathologique d'une ardeur dont la contagion avait, dans des jours de faiblesse, ensorcelé Graffeteau? L'anomalie dont il s'étonnait, à se la rappeler après des années, avait réellement existé. L'idée de l'humiliation qu'un partage à demi conscient infligeait à son mari avait représenté un attrait pervers, osons le mot, sadique, pour cette femme, prédisposée à tous les déséquilibres. L'opium et ses délices ne l'avaient pas normalisée. En revoyant Robert si noblement changé, alors qu'elle se savait elle-même si dégradée, la tentation l'avait saisie de retrouver, pour quelques jours, pour quelques heures peut-être, les sensations d'autrefois, et plus pimentées, par cette différence même de leur niveau moral. Bouleverser ce héros et cet amoureux, le reprendre, lui faire oublier, renier, sacrifier et son honneur et sa passion, abuser de lui en l'avilissant, quelle victoire! Tandis qu'elle allait à son autre rendez-vous, non sans regarder du coin de l'œil si Graffeteau ne la suivait pas, cette perspective la réchauffait, l'intéressait, l'amusait. Que de fois, depuis les dernières semaines, elle avait longé ces mêmes trottoirs, pour rejoindre Faverolles au même endroit! Et alors c'était une lassitude, un écœurement, une nausée de son existence, si terne, si morne dans son apparente fantaisie! A cette minute, elle marchait, alerte, frémissante et légère : « Oui, se répétait-elle tout bas, Robert viendra. Il ne peut pas ne pas venir... Et, s'il ne vient pas?... » Elle se formulait bien ce doute en ces termes. Elle ne l'admettait pas vraiment. L'intensité de son caprice était déjà trop forte. Une autre objection surgissait dans sa pensée : « Mais si Guy veut me garder ou me reconduire?... Bah! je

m'arrangerai pour rentrer aussitôt après le dîner, et seule... »

Cette difficulté, par-dessus le reste, achevait de fouetter ses nerfs déjà si vibrans. Cette excitation animait son teint, souvent trop pâle sous le rose, ses yeux souvent trop fixes. Un demi-sourire d'espérance et de défi relevait le pli amer de sa bouche. Cette vitalité de sa physionomie lui seyait délicieusement. Elle le sentait, avec cet instinct de jolie femme qui n'a pas besoin du miroir. Elle en eut une preuve immédiate, quand elle entra dans la pâtisserie devant laquelle stationnait son automobile et où l'attendait Faverolles. La patronne, debout sur le seuil, la salua de cette exclamation :

— Ah! madame Alidière, vous êtes belle toujours, mais ce soir!... En vous regardant venir, je me disais : Il n'y en a pas deux comme elle à Toulon, ni ailleurs...

Cette grossière flatterie, d'une Méridionale avisée, à une cliente qui ne chipotait jamais sur les additions, ne pouvait pourtant pas déplaire à Thérèse. C'était comme un gage de son triomphe dans l'assaut qu'elle se préparait à livrer. Il fallait d'abord libérer sa soirée. La même patronne le lui rappela en ajoutant :

— C'est l'ami de Madame qui sera content de voir Madame arriver. Il est dans la salle du fond, à sa table habituelle, avec un officier. Il s'inquiétait de Madame. Il l'a déjà demandée deux fois !

— Mais je ne suis pas en retard!... dit Thérèse. C'était vrai, et elle eut aussitôt l'explication des impatiences de son « ami. » — L'argot galant de nos jours a de ces pruderies que Rousseau qualifiait de « viles décences. » — La pâtisserie, où le chauffeur militaire, embusqué à Toulon, et sa maîtresse, installée à Tamaris, tenaient volontiers leurs assises, se composait de deux vastes salles. Une sur la rue, encombrée d'un large comptoir, servait à la vente des gâteaux et des confiseries. L'autre, au fond, justifiait le *Five o'clock Tea* de la devanture. Les murs revêtus de stucs, les énormes glaces peintes de feuillages et de fleurs, les tables à dessus de verre, les chaises de style Louis XVI, le festonnage contourné des tulipes qui versaient l'électricité, toute cette décoration, battant neuf, attestait un effort pour réaliser le type d'un élégant salon de thé parisien. L'endroit, en ce moment, regorgeait de monde. Partout des uniformes, ici d'aspirans et de lieutenans de vaisseau, d'un bleu presque noir, là d'officiers de terre en

bleu-horizon. Partout aussi des femmes, la plupart ultra parées, et un brouhaha de conversations, autour des tasses de thé, des bols de chocolat, des verres de porto et des coupes de boissons glacées. Ici et là une tête bandée, une manche vide et repliée contre l'épaule, une main posée sur une béquille, rappelaient la guerre et sa tragédie. Cette alacrité bruyante, dans cette atmosphère de fumée de tabac, d'alcool et de poudre de riz, faisait avec ces douleurs si voisines un de ces contrastes dont les moralistes se sont attristés de tout temps ; car de tels phénomènes se rencontrent, d'un bout à l'autre de l'histoire. Peut-être tiennent-ils à quelque grande loi de distribution de nos forces morales? Une certaine détente de vie légère et frivole, à côté de l'effort héroïque, serait alors la condition de l'endurance prolongée dans les calamités publiques. Il y a tout de même une limite à cette gaieté de ceux de l'arrière, et, visiblement, Guy de Faverolles l'avait par trop dépassée. Thérèse ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle s'en rendit compte : il était dans cet état de stimulation bavarde que les amateurs du *chandoo* appellent entre eux la « pointe d'opium. » Il causait et riait haut, gesticulait, bougeait, avec cet air d'optimisme et de contentement qui suit les trois ou quatre premières pipes chez un fumeur initié. En face de lui, se tenait un lieutenant, décoré de la croix de guerre. Thérèse reconnut cet Henri Calvignac qui lui avait été présenté, l'autre samedi, au *Mont des Oiseaux*. Faverolles l'avait renseignée sur la moralité privée de ce garçon, célèbre dans l'équipe des jeunes viveurs par la louche aventure de son mariage. Il avait enlevé, puis épousé la fille du premier lit du richissime Moreau-Janville, en commençant par être l'amant de la belle-mère. La guerre venue, il s'était battu très bravement. Il avait été blessé. Il repartait et il allait se battre aussi bravement, sans que cette bravoure parût avoir rien changé à son caractère d'arriviste et de jouisseur. C'est que pour tirer un enseignement de ses propres souffrances, de ses propres efforts, il faut les comprendre comme des épreuves, et non comme des accidens. Mais l'épreuve suppose *Quelqu'un* qui nous éprouve, un sens de la vie et de la mort, du mystère en nous et autour de nous. Autant de formules si vides pour un de ces païens de la fête parisienne, comme était celui-là ! En ce moment, le rusé personnage fumait une cigarette en observant Faverolles occupé à transformer sa légère griserie en une véritable ivresse, à coups de *cock-tails*. Trois

soucoupes vides disaient le chiffre. Le toxicomane était en train de déguster le troisième. L'autre, lui, en était à son premier, qu'il n'avait entamé qu'à peine. Thérèse le vit qui se retournait pour interpeller le garçon. Elle l'entendit qui criait : — Un autre *manhattan* pour M. de Faverolles. Pourquoi cette insistance? Elle crut le comprendre au coup d'œil que lui lança Calvignac, quand elle s'approcha, et aux premières phrases échangées :

— Est-il gentil, ce brave Henri! disait Faverolles, et la bienveillance de sa demi-ébriété lui riait, par tous les plis de son visage précocement fripé. Il sort du *Mont des Oiseaux* ce matin. Sa femme l'attend à Paris, et il me donne vingt-quatre heures.

— C'est à moi que je les donne répondait Calvignac. Je ne me serais pas consolé, madame, d'avoir quitté le Midi sans vous avoir revue.

— Et enjôleur avec cela, l'animal! s'écria l'autre; méfie-toi, Thérèse, dans le Paradis terrestre, il s'appelait le serpent... Pour commencer, continua-t-il, nous dînons ensemble. J'ai retenu notre petit salon dans notre restaurant. J'ai demandé le dîner pour sept heures et quart, tapans. Nous devons faire dodo de bonne heure. Mon colonel a la fichue idée de partir en inspection à trois heures de nuit, et en auto avec Bibi !... J'ai eu beau lui insinuer que je ne suis pas matinal. Il m'a traité de fricoteur. J'ai senti qu'il ne fallait pas insister. Il n'aurait qu'à me casser aux gages, et où m'enverrait-on?... Tu arrives juste à temps, tu vois.

— A temps en effet, dit Thérèse, pour vous empêcher de vous griser, quand vous devez conduire un automobile, et la nuit encore!

— Vous? répondit Faverolles. Te voilà fâchée contre moi. Et montrant son compagnon : Prends-t'en à lui, pour être juste. Je te le dénonce. C'est lui qui m'a commandé ce quatrième apéritif, que ce brave Marius m'apporte. C'est le dernier...

Le regard dont Calvignac plombait l' « amie » de son camarade était assez clair. Entre libertins des deux sexes, ce langage-là vaut celui des paroles. Ces prunelles aiguës et questionneuses du roué disaient nettement à Thérèse : « Pour qui suis-je ici? A cause de qui ai-je voulu le griser? » Dans une autre occurrence, la femme blasée se serait sans doute amusée de cette audacieuse

turlupinade, digne de l'ancien répertoire : se débarrasser de l'amant, par ce brutal et sûr procédé, pour avoir le champ libre auprès de la maîtresse, et l'inviter à une de ces aventures sans lendemain comme la divorcée en avait déjà connu quelques-unes. Ce sont les offres les plus affriolantes pour une blasée et une désoccupée; mais, si elle se trouve à l'état de passion, les plus insultantes, et sous l'influence des événemens des derniers jours Thérèse était, pour le temps que durerait sa crise, montée à l'état de passion. Le frémissement d'une révolte contre la dégradation de son amant et contre la félonie de l'autre, passa dans son accent, et, désignant, d'un geste de la tête, le garçon qui apparaissait à l'autre extrémité de la salle, avec un plateau chargé de consommations, elle dit à Faverolles :

— Vous ne le prendrez pas, ce dernier apéritif. Je ne le permettrai pas...

— Nous verrons bien, répliqua Faverolles dans un grand rire. Mais je te revaudrai ça, ma petite, et quand tu voudras fumer ta quinzième pipe...

— Comment, madame? fit Calvignac, vous aussi vous pratiquez la drogue. Il faudra que vous m'initiiez.

— Oui, je fume l'opium, répliqua Thérèse durement, mais chez moi. Je ne me donne pas en spectacle, ni moi, ni les gens qui m'entourent, et je le ferais que je ne porte pas l'uniforme, et vraiment on doit mieux se tenir, quand on n'est pas au front, et que l'on a l'honneur d'être habillé comme ceux qui se font tuer.

— Ce n'est toujours pas pour toi, Henry, qu'elle dit ça, fit Faverolles en touchant de sa main la croix de guerre de Calvignac.

— Je vous assure, madame, reprit celui-ci, toujours gouailleur, que ceux qui se font tuer ne pensent pas à en vouloir aux autres de s'amuser un peu...

Le garçon arrivait, à la seconde même où le jeune homme prononçait cette phrase. Il n'y avait plus sur le plateau que le *cock-tail*, prétexte avoué d'une discussion que Thérèse allait brusquement faire tourner en querelle. La liberté de son rendez-vous serait assurée ainsi. Mais elle ne calculait plus. Elle était trop énervée. D'un geste rapide, elle s'empara du verre, qu'emplissait le breuvage toxique, agrémenté du chalumeau de paille destiné à la lente dégustation.

— Garçon, dit simplement Faverolles, apportez-m'en un autre. Madame veut boire celui-ci... Tu l'as pris, continua-t-il en s'adressant à sa maîtresse. Tu vas le boire...

L'ivresse le gagnait, et déjà l'euphorie bienveillante de la pointe d'opium avait cédé la place à l'irritabilité alcoolique. Il avait saisi d'une main le bras gauche de Thérèse, et de l'autre le poignet droit, celui de la main qui tenait le verre. Il essayait de hausser ce verre malgré la résistance, jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur des lèvres. Calvignac regardait avec un sourire, et sans s'en mêler, cette lutte qui lui paraissait un jeu d'amans mal élevés. Tout d'un coup, il vit avec stupeur Thérèse lâcher le verre qui tomba sur la table, et s'y brisa en les éclaboussant tous les trois. Puis comme Faverolles, surpris, desserrait son étreinte, elle le frappa au visage avec une violence qui lui arracha un cri de douleur. Calvignac se dressa, pour arrêter une scène dont l'éclat faisait déjà se retourner toutes les têtes. Il voulut prendre à son tour le bras de la jeune femme. Elle se dégagea en lui donnant un soufflet, à lui aussi, non moins retentissant, et avant qu'il n'eût eu le temps de se remettre de cette fantastique agression, l'impulsive était sortie de la salle, entre les assistans qui s'écartaient d'instinct devant sa fureur. Elle avait traversé la pâtisserie, et elle sautait dans son automobile en criant à son chauffeur :

— Émile, à Tamaris, et si Monsieur vous appelle, n'arrêtez pas...

Cette incroyable algarade avait duré quelques instans à peine. Plus tard, et dans la catastrophe qui allait suivre, elle devait servir de prétexte au médecin pour porter sur son auteur le diagnostic de folie. Thérèse avait simplement cédé à un accès d'irrésistible colère. Chez elle, comme chez son complice, l'opium avait déjà profondément désaccordé, — on l'a trop vu, — la machine nerveuse. La tentative de contrainte physique, toute bénigne fût-elle, exercée par Faverolles d'abord, puis par Calvignac, avait suffi à déclencher un geste si contraire à son éducation, alors que d'habitude elle affectait en public des manières plutôt surveillées. Les déclassées sont volontiers ainsi, et c'est le signe de la souffrance continuelle que leur inflige la rupture avec leur caste native. Maintenant encore, dans la voiture qui l'emportait à toute vitesse, sur la route de la Seyne, cette

colère continuait. L'abjecte ivresse, dans une salle publique, de l'homme avec qui elle vivait, la goujaterie de son attitude quand il avait voulu la forcer de boire, l'évidente intention de Calvignac et le mépris qu'un tel projet supposait, autant de symboles de l'ignominie de sa vie. Ce double soufflet, d'abord à l'un, puis à l'autre, réellement Thérèse l'avait donné à cette vie. Et elle allait, regardant, par la vitre de l'automobile, fuir le paysage, cette longue banlieue de Toulon, toute peuplée de petites maisons de plaisance, tapies entre des cyprès. Le mistral, de plus en plus violent, secouait la souple épaisseur de ces feuillages, détachés en noir sur un ciel éclatant de lune et d'étoiles. La rafale était par momens si forte que la lourde limousine en vibrait tout entière. Elle s'arrêtait presque d'avancer. Ce vent, dont c'est le caractère singulier qu'il est senti là même où il ne souffle pas, tant il dessèche l'air, glaçait l'intérieur de l'automobile. Ce froid crispant achevait d'exaspérer les nerfs de Thérèse. Voici que le dégoût de son existence l'envahissait toute, ne laissant place qu'à des pensées d'aigreur et de rancune. Elle songeait à Robert maintenant, et de nouveau son caprice passionné se changeait en haine, comme à l'heure où elle avait reçu l'injurieuse réponse à sa lettre et couru à la *Maison Verte*, en proie à la frénésie de la vengeance. Tout au fond de son cœur, elle ne lui avait jamais pardonné d'avoir obéi à son père et de l'avoir renvoyée. De là datait la déchéance sociale dont l'équipée de la pâtisserie n'était qu'un grotesque épisode. Qui en rendait-elle responsable ? Graffeteau ! Et, l'associant soudain à Guy de Faverolles dans un suprême sursaut d'aversion, elle se souvint de sa perfide conversation avec Lazarine ; et féroce :

— Il voudrait que je me rétracte ! Je n'en ai pas dit assez !...

Un très petit incident de route changea brusquement le cours de ses idées. Un peu après la Seyne, et comme il obliquait dans la direction de Tamaris, le chauffeur donna un coup de volant trop fort, dans le virage, pour éviter un défoncement de terrain. Un cahot s'ensuivit et la limousine faillit verser. Elle continua sans autre encombre. Mais Thérèse fut jetée assez rudement contre la paroi, et son petit chien Tôti roula de ses genoux. Comme elle le ramassait, en lui caressant son pelage fauve, le gentil animal lui lécha la main. Il se pelotonnait douillettement contre elle, dans un mouvement de sécurité retrouvée, et elle, lui parlant comme s'il pouvait la comprendre :

— Tu m'aimes, toi! dit-elle. Ah! il n'y a de vraiment bon au monde que les bêtes!...

Ces humbles rappels à l'humble réalité présente agissent, dans les grands bouillonnemens intérieurs, à la façon de la goutte d'eau froide qui brise le jet de vapeur. — Allez plus doucement, Émile! cria-t-elle dans le porte-voix, et elle ne quitta plus des yeux le ruban grisâtre de route dont les phares électriques éclairaient les moindres cailloux à quelques mètres. Cette occupation précise apaisa peu à peu le tumulte de sa pensée. Lorsque le moteur s'arrêta devant le perron de l'*Eden Hotel*, la voyageuse avait retrouvé son calme.

— On ne m'a pas appelée au téléphone? demanda-t-elle, à peine descendue de voiture. Le sens pratique des intérêts matériels, qui s'associe étrangement chez les femmes galantes à l'imprudence des fantaisies et à l'illogisme de la conduite, venait de se réveiller en elle. Déjà elle appréhendait les conséquences de la scène avec Faverolles. Jusqu'ici, leurs querelles d'amans détraqués par la drogue s'étaient bornées à des discussions, suivies de bouderies. Pour la première fois, ils en étaient arrivés aux voies de fait. Ils? Non. Mais elle. Faverolles, comme tant de gentilshommes dégradés, gardait, dans son abjection, des ressauts inattendus de fierté. Cette claque, reçue devant témoins, pouvait le décider à une rupture, qui comporterait pour elle de pénibles embarras provisoires, malaisés à résoudre en temps de guerre. L'offre d'argent, formulée si nettement par Graffeteau, traversa son esprit. Thérèse secoua sa tête :

— Non. Non. Non. Pas de lui, pas de lui. D'ailleurs, viendra-t-il?

VIII

Cette question allait faire point fixe dans cette sensibilité désordonnée, dont la ligne directrice restait, à travers tant d'incohérences et de complexités, la poursuite, toujours à demi déçue, de la sensation. Elle avait passé dans son appartement, choisi par elle au rez-de-chaussée, pour être de plain-pied avec le jardin, qui dévalait jusqu'à la mer. Elle avait là deux grandes pièces : le salon-vérandah, transformé en une fumerie d'opium, et une vaste chambre à coucher, déjà préparée pour la nuit, par sa camériste, que ce retour hâtif avait sans doute dérangée dans quelque projet de sortie. La chemise de fine

batiste, ornée de dentelles et de rubans légers, attendait sur le lit ouvert. Les draps brodés au chiffre de la jeune femme et emportés avec elle, dans ses bagages, disaient le raffinement de son luxe intime, comme aussi ses mules de satin doublées de cygne, et le déploiement, sur la table à toilette, des objets en vermeil du nécessaire. Elle avait commandé son dîner dans son salon et dit à sa femme de chambre : « Je me sens un peu fatiguée. Vous allez me coiffer pour la nuit. » Assise devant cette table, dont le haut miroir à trois pans reflétait les moindres aspects de ce gynécée, paré de fleurs, alangui de parfums, elle considéra longuement son visage d'une joliesse encore si jeune, ses cheveux dont les masses souples ondulaient sous l'écaille du peigne, le galbe de ses bras blancs, toute cette beauté dont elle avait vu jadis son mari s'enivrer jusqu'à l'avilissement. « Oui, viendra-t-il? » se demandait-elle, et, pour l'interroger en imagination, elle l'évoquait sur cette place de Toulon, à la seconde où elle l'avait quitté en lui jetant les mots du rendez-vous : « A dix heures! » Qu'il était beau, lui aussi, à cette minute, avec cette mâle dureté dans les yeux! Cette évocation lui redonnait le frémissement de la rencontre au *Mont des Oiseaux*. Elle revenait à son projet pervers : sur ce masque grave et fervent d'officier, faire passer l'ancien égarement, quelle promesse d'une volupté si bien associée à sa rancune! Le séduire, le faire retomber dans ses bras et aussi bas qu'elle, c'était s'assouvir tout ensemble et le déshonorer à ses propres yeux. C'était se venger et de lui, qui se mépriserait, et de Faverolles qu'elle bafouerait, et d'une autre personne encore, de cette jeune fille dont elle avait déjà déchiré le cœur avec une joie si cruelle lors de leur entrevue. Tant pis! Pourquoi l'avait-elle rencontrée en travers de son chemin?... Mais viendrait-il? A cette heure, et s'il venait, certainement il était en route. Elle écoutait, autour de l'immense hôtel, gronder le mistral, sauvagement mêlé à la rumeur des lames, toute proche; et répondant, sans la soupçonner, à la question que sa maîtresse se posait, la femme de chambre insinuait :

— C'est heureux que Madame soit rentrée si tôt. Par la nuit, dans ce vent, on ne doit pas pouvoir avancer, et il y a du danger!...

— Pour une voiture à chevaux, peut-être, dit Thérèse, mais un automobile?

— Comme celui de Madame, sans doute, mais ces petits d'ici, je ne m'y fierais pas. Ni les gens du pays non plus. Ils refusent d'aller par un mistral pareil, de peur d'être enlevés et culbutés...

— Les tramways marchent cependant? interrogea Thérèse.

— Ça, oui, mais pas vite, pas vite et même les trains!... La concierge de l'hôtel me racontait...

Et elle commença une histoire d'un express arrêté par l'ouragan dans la Crau, la vaste plaine pierreuse et nue qui précède Marseille.

« Hé bien!... pensait Thérèse, s'il ne peut pas venir ce soir, à cause de la tempête, il viendra demain. Il tient trop à sa lettre. Mais demain, au grand jour, ce ne sera pas la même chose... »

Elle se disait ces mots, assise à la table de son dîner, servie par un maître d'hôtel qu'elle fit parler, elle aussi, sur le mistral. Pourtant une certitude était en elle : la conviction qu'aucune influence n'avait pu l'abolir tout entière dans les sens de Graffeteau, — ni la juste indignation contre elle, ni l'endurcissement de la guerre, ni cet amour nouveau pour cette enfant qui n'était pour lui qu'un rêve, au lieu qu'elle!.. Étendue sur le divan après ce rapide repas, et suivant des yeux la marche des aiguilles sur une petite pendule de voyage, elle songeait encore :

« Il croit l'aimer. Ce sera son prétexte à ses propres yeux pour venir à ce rendez-vous, mais c'est pour moi qu'il y viendra. Plus nombreux seront les obstacles, plus sûrement il viendra. Et quelle heure nous aurons ici, seuls au monde et dans cette tempête! S'il veut sa lettre ensuite pour cette petite, je tiendrai ma parole, je la lui écrirai. Mais il ne la voudra pas. N'est-ce pas, Tôti?... »

Afin de tromper son impatience, elle jouait avec le pékinois, comme une petite fille. A un moment, elle alluma une pipe d'opium, puis une seconde, et l'activité du poison accentua encore cet état d'absolue confiance où se résolvaient les agitations de cette fin d'après-midi. Quand l'heure du rendez-vous approcha, elle passa simplement son long manteau de loutre par-dessus son peignoir. Elle jeta une dentelle sur ses cheveux. Elle alla prendre, dans sa coupe à bijoux, une bague qu'elle enveloppa dans du papier de soie. Elle ouvrit le tiroir de sa table de nuit, pour y chercher une clef. Elle vit, sur la tablette,

le browning qu'elle y gardait toujours, à portée de sa main, la nuit, par précaution. « Si je l'emportais? » songea-t-elle. Puis, haussant les épaules, elle repoussa le tiroir et laissa l'arme où elle était. Elle installa ensuite Tôti dans son panier du salon, en lui disant : « Les petits princes orientaux ne se promènent point par le mistral, » avec autant d'enfantine gaieté que si elle n'eût pas marché vers un entretien, peut-être aussi orageux que cette terrible nuit. Légèrement, hardiment, après être revenue pousser le verrou de sa chambre à coucher, elle se glissa par la porte du salon dans un corridor qui donnait à gauche sur l'intérieur de l'hôtel, à droite sur une porte qu'elle ouvrit avec la clef dont elle s'était munie. Elle se trouva sur un pont de fer, lequel aboutissait lui-même à un escalier. Cette sortie, réservée à quelques privilégiés, communiquait avec le vaste jardin, d'après lequel était nommé l'*Eden Hotel*. Cette oasis de palmiers, d'eucalyptus, de pins maritimes, de toutes les essences enfin de cette terre bénie, criait maintenant, gémissait, par toutes ses plantes, tous ses arbustes, toutes ses branches. Effrayant soupir d'une nature convulsée, dont Thérèse ne sentait pas l'accord tragique avec l'heure qu'elle-même vivait. Ce décor et cette lamentation de cataclysme convenaient bien à ce rendez-vous clandestin entre ces époux qui, moins de six ans auparavant, beaux et comblés, s'agenouillaient à l'autel, l'un auprès de l'autre! De cette union de leurs deux jeunesses, jurée devant la loi, consacrée par un prêtre, que restait-il? Chez elle un appétit d'un frisson malsain et cynique, chez lui une inapaisable rancœur. Mais si Thérèse avait eu la conscience de leur commune misère, aurait-elle été la créature de vice dont les pieds fins, chaussés de petits souliers et de bas de soie à jour, se hâtaient vers cette rencontre, comme vers une aventure inédite? Les âmes comme celle-là, — et c'est leur punition, — uniquement assoiffées de sentir, et qui vont cherchant, à travers les plus coupables expériences, un spasme toujours plus aigu, s'appauvrissent à ce jeu, au lieu de s'enrichir. Elles s'anémient, elles s'atrophient, par un tarissement de la sève intérieure. Cette acharnée poursuite de l'impression aboutit à une atonie voisine de la détresse. La poésie du mal, — car il en a une, celle des ruines qu'il fait dans nos cœurs, — n'est même plus goûtée par ces âmes. En détruisant tout autour d'elles, elles se sont détruites

elles-mêmes : Ne connaissant plus pour leur propre compte les angoisses et les luttes de la conscience, elles ne les reconnaissent plus chez les autres. Pas une minute, durant cette soirée de fiévreuse méditation autour de la venue possible de Graffeteau, Thérèse ne s'était demandé si elle avait le droit de bouleverser à nouveau l'existence de cet homme. Pas une minute non plus, elle n'avait sympathisé, fût-ce pour réagir là contre, avec l'héroïsme que révélait la citation, lue devant elle au *Mont des Oiseaux*, avec la douloureuse et tendre idylle qu'elle avait surprise. Elle évoluait dans ce drame, sans se représenter sa réalité vraie. Il n'était rien pour elle qu'une chance de galvaniser, quelques instans, sa léthargie secrète. Elle ne comprenait pas davantage le menaçant mystère du hasard, — mais était-ce un hasard ? — qui les remettait en présence, elle et Robert, coupables tous deux d'un crime envers la foi conjugale, elle, par le reniement de sa trahison, lui, par une défaillance de moralité plus intime et plus profonde. La Bible l'a dit, dans une de ces phrases qui éclairent, d'un trait hardi et purificateur, les dessous animaux de la vie humaine : « Voir dans le mariage, non pas un acte où Dieu est mêlé, mais une occasion de satisfaire sa bestialité, comme le cheval et le mulet qui n'ont pas d'intelligence, c'est donner au démon pouvoir sur soi. » Et l'apôtre : « Maris, vous aimerez vos femmes, comme Jésus-Christ aime l'Église. » Ces lumineux et sublimes versets se passent de commentaires. Si Graffeteau, moins étranger aux choses religieuses, les avait connus, il aurait compris que sa culpabilité envers son foyer résidait là, bien plus que dans le manque de dignité sociale dont s'était révolté son père. Son existence avec sa femme n'avait été qu'un libertinage légal. Ni l'esprit, ni le cœur n'avaient eu part aux faiblesses par lesquelles il s'était fait le complice muet des fautes de Thérèse, mais seulement la chair et le sang, le désespoir de perdre des voluptés toutes physiques. *Il avait profané son mariage*, et il allait en être puni en écoutant celle qui lui restait liée, par l'indestructible vertu du sacrement, lui parler comme une ancienne maîtresse. Et lui-même, il devait rester épouvanté que ces paroles pussent faire tressaillir en lui le voluptueux dégradé qu'il n'était plus, qu'il ne serait plus jamais, aujourd'hui qu'il savait, — trop tard, — ce que c'est que d'aimer vraiment.

Il était venu, en effet, comme l'avait prévu Thérèse. Lorsque, arrivée à la grille du parc de l'*Eden Hotel* qui donne sur la route de la Seyne, elle avança la tête hors de l'ombre, pour fouiller cette route du regard, elle le vit qui marchait à elle, en pleine lumière. Son ferme et martial visage n'était ni moins résolu, ni moins dur qu'au moment où ils s'étaient séparés, trois heures plus tôt. Elle avait compté qu'il lui arriverait travaillé par ses souvenirs. Il l'était en effet, mais contre elle. L'astucieuse se l'était imaginé, hésitant, délibérant, et son départ pour Tamaris comme une première lâcheté. Il avait, au contraire, pris son parti, dès la minute où il avait vu la mince silhouette sombre de la tentatrice disparaître dans la foule. Il s'était dit : « J'irai, et cette fois j'aurai ma lettre. » Il était tellement sûr de lui-même, le cœur si plein de Lazarine, l'impudeur de Thérèse lui avait tant répugné, que ce rendez-vous ne lui faisait aucune peur. Une fierté le soutenait, à constater l'entière indifférence où le laissait cette femme. C'était l'épreuve de sa passion pour l'autre, pour l'adorable et chaste enfant dont il lui fallait à tout prix reconquérir l'estime. « Je veux une explication, » avait dit Thérèse. Quels mensonges se préparait-elle à proférer ? Quelle comédie à jouer ? Que lui importait, pourvu qu'il eût la lettre. Et il l'aurait. Il la connaissait capable de tenir sa parole, quand sa vanité y trouvait son compte. Peut-être avait-elle là-bas quelque amie à qui le montrer comme un témoignage qu'elle le reprendrait quand il lui plairait. Que lui importait encore ? Peut-être aussi ce prétexte n'était-il qu'un piège, et comptait-elle sur ce tête-à-tête pour le reprendre réellement. Elle verrait bien. L'important, le nécessaire, c'était la lettre de désaveu. Il tenait la seule chance de l'avoir. Comment ne pas la courir ? Et tout de suite il s'était mis en mesure. Retourné au garage, il s'était heurté à un refus définitif. Les voitures du loueur n'étaient pas rentrées. Aucun cocher de fiacre n'avait voulu marcher par cette tempête. Pas de trains avant plusieurs heures. Un tramway passait, sur lequel il avait lu « La Seyne. » Il y était monté. Arrivé là, il avait demandé le chemin de Tamaris, et il avait franchi à pied les quelques kilomètres, battu du vent à croire par instans qu'il allait tomber, n'y prenant pas garde, n'ayant ni mangé ni bu depuis le matin, n'y pensant pas. Il retrouvait, au service de sa passion, l'énergie d'action du soldat qui

fait campagne. Assis sur un banc et attendant devant la grille de l'hôtel, il s'était rappelé les longs aguets dans l'Argonne, au commencement de la guerre. Mais n'était-ce pas une bataille aussi qu'il allait livrer — pour son amour? Et la même froide violence était en lui, la même tension de toutes ses forces combatives, la même décision implacable et prête, — il l'avait trop senti tout à l'heure devant la boutique de l'armurier de Toulon, — à ne reculer devant aucune extrémité!

— M'apportez-vous la lettre, madame? dit-il à Thérèse en l'abordant. Vous me l'avez promise contre une explication. J'y suis prêt, mais comprenez bien que vous ne vous jouerez pas de moi.

— Toujours de la dureté, répondit-elle de sa voix chaude et prenante, presque humblement. Toujours de la défiance! A quoi bon?... Mais c'est trop naturel!... Oui, vous l'aurez, cette lettre. Je ne l'ai pas écrite à l'avance, parce que j'ai voulu que vous m'en dictiez tous les termes. Est-ce une garantie, cela, que je ne vous mens pas?

— Hé bien! répondit-il, allons.

— Pas avant que je ne vous aie donné un autre gage, s'interrompit-elle : celui dont je vous parlais dans ce pauvre billet que vous avez si mal accueilli! Il avait l'air de n'être pas vrai dans les faits. Il l'était tellement dans l'émotion qui me l'inspirait...

Tout en parlant, elle avait tiré, de la poche intérieure de sa fourrure, un papier de soie qu'elle déplia. Des diamans brillèrent. Graffeteau reconnut la bague des fiançailles de sa mère, — et des siennes!

— Vous pouvez l'accepter, continuait Thérèse. Je vous l'avais refusée à l'époque, par méchanceté. Je vous l'ai écrit. Je ne l'ai jamais portée depuis...

Elle lui tendait le bijou. Comme il esquissait le geste de le prendre, elle, d'un mouvement si doux, si timide, le retint d'une main par le poignet. De l'autre, elle lui passa l'anneau au petit doigt gauche, sans plus dire un mot. C'était le rappel d'une de ses mignardises aux premiers temps de leur mariage, quand elle taquinait Robert sur la finesse de ses mains, et s'amusait à lui essayer ses propres bagues. Il ne s'était pas retiré. L'étreinte de ces doigts de femme s'était faite presque suppliante, et le premier contact avec cette chair, après tant d'années, l'avait comme

paralysé. Les admirables bras de Thérèse sortaient nus des larges manches de fourrure. En se rapprochant, elle avait enveloppé Robert d'un parfum qu'il reconnut très bien, celui dont elle se servait déjà, quand sa seule présence l'ensorcelait au point de l'asservir. Cette odeur, mêlée à leurs baisers fous d'autrefois, pénétra en lui comme un poison qui s'insinue soudain dans le plus intime des veines. Un élancement aigu parcourut tout son être, et, en même temps, une horreur de ce monstrueux désir. Brusquement, il dégagea sa main, et, d'un accent sourd où se devinait le tressaillement intérieur, il dit :

— Allons pour la lettre...

— Allons, fit-elle, puis, un peu ironique dans sa câlinerie, — elle venait de voir, dans l'ombre, qu'il arrachait la bague de son doigt, et la jetait dans un buisson, — elle objecta : — Mais le chemin n'est pas commode. Je ne veux pas prendre la grande allée, car il y a trop de vent, et puis je désire n'être pas vue. Et dans l'autre, il y a de petits escaliers sans cesse et beaucoup de détours... Il faudrait que je vous serve de guide, et que je vous tienne la main aux mauvais passages... Peut-être ne voudrez-vous pas?

— Pourquoi? répondit-il. Le tressaillement avait passé. Il habitait de nouveau les hautes portions de son âme. Il avait pensé à Lazarine, avec un remords qui lui rendait son courage. Au seul ton de Thérèse, il devina qu'elle avait perçu son trouble. Il en eut un sursaut de révolte et de honte. Il voulut lui prouver qu'elle se trompait et qu'elle ne lui faisait pas peur. Ce fut lui qui lui prit la main à son tour, en disant :

— Conduisez-moi.

Elle ne l'avait pas abusé : le parc de l'*Eden Hotel*, aménagé sur une longue déclivité de terrain, accédait bien à la route de La Seyne par une grande allée carrossable, mais éclairée par la lune, et où le mistral faisait rage. Un sentier plus étroit, mais abrité, serpentait parallèlement, à travers les massifs. Thérèse s'y engagea, suivie de son compagnon dont elle ne lâchait plus la main. Sans cesse, elle devait se retourner pour l'avertir : — Prenez garde. Des marches... Faites attention. Un fossé... — Ses doigts cependant serraient ceux du jeune homme d'une pression lente et continue. Il restait inerte et n'y répondait pas. A la contraction de son visage qu'elle étudiait à la dérobée, elle surprenait une lutte en lui. Contre qui, sinon

contre elle, contre le sortilège enivrant de sa personne? Et c'était vrai qu'à la voir bouger, à l'écouter parler, à la respirer, à sentir la tiédeur embaumée de sa main, une vague de sensualité le bouleversait de nouveau. L'infâme tentation l'assaillait. Il ne l'acceptait pas. Elle n'en était pas moins là, qui le mordait, et il se débattait sous la morsure... « Je ne veux pas! » se répétait-il. « Je ne veux pas! » L'idée lui venait de secouer, avec cette main de femme, l'impur influx qui émanait de cette étreinte, et de s'enfuir. Autant renoncer à la preuve qu'il était certain d'avoir, s'il restait. Seulement il fallait rester et résister, se garder fidèle. Il ramassait toutes ses forces pour se refugier, en pensée du moins, là-bas, dans la chère maison où Lazarine, tenue éveillée par la même furieuse tempête, songeait à lui, peut-être. Dans le même instant, avec une irrésistible et douloureuse coexistence des sentimens les plus contradictoires, l'amoureux d'aujourd'hui revoyait l'idéal regard de sa Madone, et le libertin d'autrefois se réveillait, aveugle, furieux, bestial. Le régénéré subissait l'affreuse attirance de son passé, avec une lucidité paralysée qui lui faisait horreur.

Ils étaient parvenus devant l'hôtel qu'ils contournèrent, toujours dans l'ombre. Ce soin, avoué par Thérèse, de se cacher et de le cacher, accroissait encore l'amertume de ce dégradant débat. C'était la femme entretenue qui va se donner, — il ne pouvait plus se tromper sur le motif vrai de ce rendez-vous, — comme on espionne, comme on vole, clandestinement, ignoblement. Ils franchirent le petit pont, et, arrivés devant la porte, elle lui lâcha la main, pour chercher la clef, et ouvrir en disant :

— C'est mon entrée. Mon salon est là tout de suite, la première porte à gauche.

Elle le précédait, et il la suivait, en proie à un vertige de sa volonté qui lui donnait l'impression d'un rêve éveillé. Quand ils furent dans le salon, elle enleva son manteau de loutre qu'elle posa sur une console, avec la clef de la porte extérieure qu'elle avait refermée à double tour. Autre signe qu'en cet instant, tout chez elle était sang-froid et calcul. Elle tourna le commutateur de l'électricité, et elle apparut si fine, si souple sous la soie de sa robe chinoise. Divinement belle,

dans le rose foncé de ce peignoir, elle s'avança sur Graffeteau, et, lui parlant avec le tutoiement d'autrefois :

— Ah ! dit-elle, je t'ai repris. Tu as tes yeux qui me veulent. Je les connais si bien !

Elle lui avait saisi la tête, pour l'embrasser. Il se déroba. Pas assez vite pour qu'il n'eût pas senti sur ses lèvres la brûlure de ces lèvres rouges. Il s'était laissé tomber sur une chaise, et elle continuait :

— Mais pourquoi luttes-tu ? Pourquoi ? Si tu rencontrais une belle fille qui eût un caprice pour toi, tu la prendrais. Je suis cette fille, voilà tout. Donne-moi une nuit, et tu me laisseras et tu t'en iras, et ce sera comme si ce n'avait jamais été. Ne me réponds pas. — Elle lui avait mis la main sur la bouche. — Va dans l'autre pièce. Il faut que je renvoie ma femme de chambre.

Il lui obéit, et conduit par elle, passa dans la chambre à coucher, où elle fit aussi la lumière. Puis elle le quitta. Il l'entendit qui sonnait un domestique de l'hôtel et qui disait : — Appelez-moi Marie. — Il entendit Marie venir, et Thérèse lui donner des ordres : elle n'avait besoin de personne ce soir. Elle priait qu'on la laissât dormir demain matin jusqu'à ce qu'elle appelât. Ces phrases arrivaient à Graffeteau qui considérait toutes les choses autour de lui, ce décor de volupté, les fleurs, le lit préparé, les mules, les objets de toilette, avec une inexprimable nausée. Il s'était encore une fois reconquis, hors du magnétisme de la présence, comme le fauve que le dompteur ne regarde plus. Une évidence le remettait debout, à présent : « Si je retombe dans cette boue, c'est la fin ! » En ce moment, il vit le pistolet placé sur la table de nuit. Il le saisit d'un geste, vérifia s'il était armé. Ses yeux se fermèrent comme pour retenir les visions qui surgissaient maintenant devant lui. Il revoyait l'officier allemand et sa tête de bête malfaisante tendue vers le chirurgien. Cependant Thérèse revenait. Il mit l'arme derrière son dos et lui dit :

— Vous allez m'écrire la lettre que vous m'avez promise.

— Demain matin, répondit-elle, étonnée de ce changement, mais sûre à présent de son pouvoir.

— Non, dit-il, immédiatement.

Et, menaçant, il braqua l'arme sur elle.

— Tu ne me fais pas peur, dit-elle, avec un sourire, un peu

tremblant tout de même, tant il passait de férocité dans ces prunelles d'homme.

— Voulez-vous écrire la lettre, oui ou non?

— Demain matin, répéta-t-elle. Cette âme blasée éprouvait-elle, à braver ce danger, auquel pourtant elle ne croyait qu'à demi, une espèce de joie de risque? Elle marcha sur Graffeteau qui, malgré lui, recula. Elle lui dit : — Ose donc, — et d'un mouvement, impudique et audacieux, elle dégrafa le haut de son peignoir et découvrit sa gorge. Puis, avec l'orgueil qu'elle avait toujours eu de son corps, et portant ce défi à la rivale que cet homme s'obstinait à lui préférer : — Je suis bien tranquille, va. Elle n'est pas aussi belle que moi.

La fin de cette phrase s'étrangla dans son gosier. Graffeteau avançait le bras et pressait sur la gâchette. L'arme partit. Thérèse n'eut pas le temps de jeter un cri. Elle s'affaissa. La balle tirée à bout portant, au-dessous du sein gauche, avait dû traverser le cœur. La « bête malfaisante, » comme l'autre, était morte sur le coup.

PAUL BOURGET.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LE
THÉÂTRE AUX ARMÉES [1]

PIÈCE EN UN ACTE [2]

PERSONNAGES

Mlles DUSSANNE, *de la Comédie-Française.*
BOVY, —
VALPREUX, —
MARCELLE PRAINCE, *des Variétés.*
EDMÉE FAVART, *de l'Opéra-Comique.*
MM. NUMA, *de la Comédie-Française.*
BELLET, *de l'Opéra-Comique.*

L'AUTEUR. . . M. HUGUENET, *de la Comédie-Française.*

La scène se passe au Théâtre-Français, au foyer des artistes. Tableaux, bustes, sièges, piano, etc.

La scène est d'abord vide ; un homme arrive : c'est l'auteur. Quelques secondes, il tire sa montre.

L'AUTEUR.

Deux heures moins cinq... je suis en avance. La répétition est à deux heures pour le quart. C'est une façon de se donner rendez-vous qu'ils ont dans les théâtres ; c'est une habitude qui leur est commode, paraît-il, mais qu'il serait évidemment dangereux d'appliquer dans les chemins de fer. Je suis seul... si j'en profitais pour piquer quelques mots d'esprit dans le dialogue. C'est ça, piquons, piquons.

(Il s'assied et feuillette son manuscrit.)

(1) *Copyright by* Maurice Donnay, 1917.

(2) *Représentée, pour la première fois, sur la scène de l'Opéra-Comique, le 27 décembre 1916, à la matinée organisée au bénéfice du Théâtre aux Armées de la République.*

Je ne suis pas en train, je ne trouve rien; et l'on prétend que l'esprit court les rues!

M. le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts m'a demandé un à-propos pour le Théâtre aux Armées... comme ça, à jour fixe. Mais M. le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts est un prolongement de Louis XIV : il fallait obéir. A vrai dire, je ne me rends pas du tout compte de ce que j'ai fait. Mes interprètes, à qui j'ai lu ceci, en ont paru enchantés; mais on sait que les comédiens sont très « union sacrée » et d'une indulgence parfaite, non seulement entre eux, mais envers les auteurs. Pourtant, je voudrais bien connaître leur pensée véritable. J'ai une idée : c'est une idée d'auteur dramatique, et même elle n'est pas très neuve; mais n'importe. Je vais me cacher derrière ce buste de Corneille. Les comédiens vont venir répéter; ils parleront d'abord de leurs petites affaires; puis, au bout d'un quart d'heure, ne me voyant pas venir, ils commenceront à répéter sans moi. Ils échangeront leurs impressions : ce seront des impressions sincères, puisque je ne serai pas là. Dans très peu de temps, je serai fixé. Je vais donc me cacher derrière ce buste de Corneille. Ainsi je pourrai tout voir sans être vu et, surtout, tout entendre. Je serais bien surpris, si les choses ne se passaient pas exactement de la façon que j'ai dite. Mais voici déjà Mlle Bovy qui vient de ce côté. Disparaissons.

(Il va se cacher derrière le buste. Mlle Bovy apparaît aussitôt.)

MADEMOISELLE BOVY.

Personne... je suis la première. La répétition est à deux heures pour le quart. Il est deux heures vingt; je suis donc en avance. Si j'en profitais pour repasser mon rôle, sur lequel je n'ai jeté, jusqu'à présent, que des regards furtifs... oui, repassons. Oh! là, là... jamais je ne pourrai me fourrer ça dans la tête... Il n'y en a pas long pourtant; mais je n'ai jamais rien vu de plus idiot... Qu'est-ce que c'est? Il m'a semblé qu'on avait parlé... je me suis trompée... j'ai bien cru entendre quelqu'un qui disait : « Ça va bien. » Ah! voici ma camarade Valpreux.

(Entre Mlle Valpreux.)

Dis-moi, ce n'est pas toi qui as dit : « Ça va bien! »

MADEMOISELLE VALPREUX.

Quand ça?

MADEMOISELLE BOVY.

A l'instant.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non... pourquoi me demandes-tu ça ?

MADEMOISELLE BOVY.

Pour rien... bonjour, comment vas-tu ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ça va bien, et toi ?

MADEMOISELLE BOVY.

Ça va bien.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Il n'y a encore personne ?

MADEMOISELLE BOVY.

Pardon... il y a moi !

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non... je veux dire : l'auteur n'est pas encore arrivé. Si j'avais su, je ne me serais pas tant dépêchée pour venir répéter sa pièce. Surtout, pour ce que j'ai à faire... J'ai un rôle ingrat... Drôle d'idée de me donner la victoire de Samothrace ! D'abord, elle n'a pas de tête, la victoire de Samothrace. Je ne peux pourtant pas jouer sans tête. C'est ce que j'ai de mieux dans la figure. Enfin, je vais toujours enlever mon chapeau ; ce sera un commencement.

MADEMOISELLE BOVY, se regardant dans une petite glace qu'elle a retirée de son petit sac.

Tu ne me disais pas que j'étais toute pâle... tu es donc une fausse amie ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non... je te trouvais bon visage.

MADEMOISELLE BOVY.

As-tu fait tes provisions ?

(Elle se passe du rouge sur les lèvres.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

De quoi ?

MADEMOISELLE BOVY.

Mais de rouge pour les lèvres, de poudre de riz, de crème Machin... tu sais qu'on va manquer de tout ça.

MADEMOISELLE VALPREUX

Vraiment ?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui... je suis passée chez mon parfumeur, tout à l'heure... on est obligé de faire la queue ; pour avoir un quart de poudre de riz, il faut acheter un petit baril d'eau dentifrice. La pâte pour les ongles est hors de prix, et le lait d'amandes monte, monte, comme s'il était sur le feu.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Je comprends que tu dis tout cela pour me faire rire.

MADEMOISELLE BOVY.

Non, mais sérieusement ; je n'ai plus d'anthracite pour ma salamandre. Impossible d'en trouver. J'ai une salamandre qui m'est très dévouée... Je l'ai depuis cinq ans... elle se jetterait au feu pour moi ; mais plus d'anthracite : alors elle est éteinte, elle est vide, elle est triste, elle a les pieds gelés.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Elle va mourir de froid ! Comme tu es gaie !

MADEMOISELLE BOVY.

Oh ! je suis gaie devant le monde, avec les camarades ; mais il y a des momens, quand je suis seule, où je peux être triste, où j'ai le cafard. (Elle offre un bonbon à son amie.) Veux-tu un liègegot.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Qu'est-ce que tu dis ?

MADEMOISELLE BOVY.

Je t'offre un liègegot. Rue de Berlin, rue de Liège, par conséquent berlingot, liègegot, je suis logique. D'autant plus que je suis de Liège.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ce que tu as de choses dans ton petit sac!

MADEMOISELLE BOVY.

Et plus d'un tour aussi.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Je n'en doute pas... Tu n'es jamais allée au Théâtre aux Armées?

MADEMOISELLE BOVY.

Non, c'est la première fois, et toi?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Moi aussi... tu es contente?

MADEMOISELLE BOVY.

Enchantée, et toi?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ravie.

MADEMOISELLE BOVY.

Pense donc : on est au front, au vrai front; parfois, on joue à cinquante mètres des tranchecailles.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Des quoi?

MADEMOISELLE BOVY.

Des tranchées, si tu aimes mieux... oui, on est tout près des tranchées de première ligne. On est marmité; mais faut pas s'en faire : si les obus tombent, on allume le parapluie de l'escouade et on en est quitte pour se dégonfler.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Pour se dégonfler?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui, pour se trotter, pour mettre les voiles.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ah! comme on parle bien à la Comédie-Française!

MADEMOISELLE BOVY.

Ah! qu'est-ce qu'on t'a donc appris au Conservatoire? Enfin, si les obus tombent, on va jouer un peu plus loin. (Contrefaisant le marchand forain.) On garde les mêmes et on recommence. Comme ceci, c'est gagné. Le numéro à côté était la pièce à choisir. Le père noble a gagné un joli coquetier; l'ingénue (c'est toi) a gagné un vase en porcelaine. Prenez garde de vous blesser, il n'est pas ébarbé.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Qu'est-ce que tu racontes?

MADEMOISELLE BOVY.

Tu n'as jamais tiré à la loterie dans les foires? C'est très amusant... Non, mais sérieusement, ce n'est pas de tout repos.

MADEMOISELLE VALPREUX.

De tirer à la loterie?

MADEMOISELLE BOVY.

Non, d'aller jouer là-bas.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu voudrais m'effrayer, mais tu perds ton temps : je n'ai pas peur, tu sais. D'abord, penses-tu que le général donnerait l'autorisation de jouer, s'il y avait réellement du danger?

MADEMOISELLE BOVY.

C'est certain... je disais cela pour t'éprouver.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et puis, quand nous risquerions quelque chose, après tout, ce serait bien notre tour... et puis, on ne meurt qu'une fois.

MADEMOISELLE BOVY.

Enfin! tu n'as pas les foies...

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non, mais j'ai la foi.

MADEMOISELLE BOVY.

Une fois, les foies, la foi, voilà qui se décline. Tout de même,

pendant qu'on joue, il se peut très bien qu'on entende la canonnade.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tant mieux!

MADEMOISELLE BOVY.

Bien sûr, tant mieux, mais ça peut vous gêner, vous troubler, quand on n'est pas habitué. Alors, moi, depuis quelques jours, je m'entraîne à entendre ce bruit-là.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Par quel moyen?

MADEMOISELLE BOVY.

Par le moyen d'un bouchon et d'une ficelle.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu bouffonnes.

MADEMOISELLE BOVY.

Je n'ai jamais été plus grave : veux-tu essayer? (Elle tire un bouchon de son sac.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu as aussi un bouchon dans ton sac?

MADEMOISELLE BOVY.

Je t'ai dit que j'étais de Liège. (Elle tire aussi une ficelle.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et une ficelle?

MADEMOISELLE BOVY.

Et une ficelle... et les *Pensées* de Pascal, quand j'ai besoin d'un renseignement. Tu vois, le bouchon est attaché à l'extrémité de la ficelle, et il y a une boucle à l'autre bout de la ficelle. Alors, tu vas passer la boucle autour de ta tête, comme ça... et puis, tu appuieras la ficelle sur tes oreilles avec tes mains, comme ça, tu as compris?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Très bien. (Elle passe la ficelle autour de sa tête.

MADEMOISELLE BOVY.

Oh ! tu es très intelligente. Regarde bien ce que je fais en même temps. Veux-tu entendre notre 75 ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

J'allais te le demander.

MADEMOISELLE BOVY.

Tu entends?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui, oui.

MADEMOISELLE BOVY.

Et la mitrailleuse; tu entends : tac, tac, tac.

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est extraordinaire !

MADEMOISELLE BOVY.

Et le 420... boum, boum, boum.

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est merveilleux !

MADEMOISELLE BOVY.

Maintenant, te voilà parée. (Contrefaisant le camelot.) On peut mettre l'article en main ; c'est curieux et bien fait. Agrandissez le cercle, afin que tout le monde puisse voir. Oui, mesdames et messieurs, le bouchon et la ficelle avec sa boucle qui peut s'adapter aussi bien à la tête du prolétaire qu'à celle de l'homme du monde, le bouchon et la ficelle sortant des grandes usines Bovy et Cie, dont j'ai l'honneur d'être le représentant sur la place de Paris. (Elle ôte son chapeau et le remet aussitôt.) — Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle? — On me pousse, monsieur. — On vous pousse? Ne poussez pas cette demoiselle. — Le bouchon, la ficelle avec sa boucle, le tout d'une fabrication soignée et tel qu'un ouvrier habile, sachant son métier et travaillant chez lui dix heures par jour ne parviendrait pas à l'établir à moins de dix francs dans sa journée ; eh bien ! moi, mesdames et messieurs, je ne le vends pas dix francs, pas même cinq francs, pas deux francs, pas un franc, pas dix sous, pas

deux sous, pas un sou, je le donne, littéralement, je le donne. Tiens, chérie, je te le donne.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Merci... maintenant, donne-moi la façon de s'en servir.

MADEMOISELLE BOVY.

C'est juste... je vais t'expliquer ; mais voici de la compagnie qui nous vient.

(Entrent Mme Dussanne et M. Numa.)

M. NUMA.

Bonjour, mesdemoiselles.

(Les bonjours.)

On voit des choses drôles dans la rue en ces temps-ci. En venant tout à l'heure, j'ai vu un soldat ; il était très grand... il avait un bonnet de police d'une grande hauteur... il donnait le bras à sa femme et, dans l'autre bras, il portait un petit renard. Tout le monde les regardait.

MADAME DUSSANNE.

L'auteur n'est pas encore là... je n'ai pas encore eu le temps de travailler... j'ai joué hier à Sainte-Menehould.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Pour le Théâtre aux Armées ?

MADAME DUSSANNE.

Toujours.

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est vrai : vous êtes une fervente.

MADAME DUSSANNE.

Oh ! avec beaucoup d'autres.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et c'était bien, vous avez été contente ?

MADAME DUSSANNE.

Oh ! c'est toujours bien là-bas : mais enfin, il n'y a rien eu de particulier. Nous avons joué dans le manège qui n'était pas

éclairé. Il n'y avait qu'un projecteur pour la scène. Alors, vers trois heures, le manège s'est rempli d'une ombre bleue peuplée d'ombres bleues qui étaient les hommes et dont les cigarettes faisaient mille petits points rouges. Alors, pendant qu'on jouait *Asile de Nuit,* nos grosses pièces ont commencé à tirer... les rires des poilus alternaient avec le bruit du canon... c'était bien.

MADEMOISELLE BOVY, à Mlle Valpreux.

Tu vois ce que je te disais : il faut s'habituer... tu as le bouchon et la ficelle ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui... oui.

M. NUMA.

Vous n'êtes jamais allées au Théâtre aux Armées ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Non, mais nous brûlons de partir.

MADAME DUSSANNE.

Vous verrez ce que c'est... Et, quand vous y serez allées, vous brûlerez d'y retourner. D'avoir vécu quelques heures au milieu de ces hommes, on ne voit plus les choses de la même façon... et, quand on revient à Paris, on ne peut plus supporter les gens qui broient du noir et qui trouvent le temps long.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Les gens qui trouvent le temps long, c'est ceux qui ne font rien. J'ai une amie, tu la connais d'ailleurs, tu l'as vue chez moi, Alice Sandral... Elle ne trouvait pas d'engagement, alors elle fait des obus. Elle se lève chaque matin à cinq heures, pour être à l'usine à six heures. C'est au diable... à Javel. Elle présente chaque jour deux mille obus à la vérification. Elle manie environ quatorze mille kilos dans sa journée. Elle a déjeuné dimanche dernier chez moi : elle m'a fait tâter ses bras... elle a du biceps comme un homme.

MADEMOISELLE BOVY.

Qui en aurait...

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui... elle me racontait que, dans les premiers temps, quand elle prenait une carafe à table, elle la soulevait jusqu'au plafond, tant la carafe lui paraissait légère !

MADAME DUSSANNE.

Phénomène connu : cela s'appelle l'incoordination des mouvemens.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Eh bien ! elle est très courageuse, elle ne se plaint pas; elle est même obligée de remonter le moral de son propriétaire, un vieux monsieur très riche qui ne se prive de rien et qui se plaint de tout.

MADEMOISELLE BOVY.

Il doit être arthritique... Pourrais-tu me donner l'adresse de ce vieux monsieur ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Tu veux aller chez lui ?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui, je veux entreprendre sa guérison. Oh ! pas comme vous l'entendez. Ah ! que vous avez l'esprit mal tourné !... Je lui dirai des vers.

M. NUMA.

Des vers ?

MADEMOISELLE BOVY.

Des vers !

M. NUMA.

Quels vers ?

MADEMOISELLE BOVY.

Ces vers .

Le plus souvent le pessimisme
Vient, bel et bien, de l'arthritisme.
Arthritique de cinquante ans,
Suis mes conseils, s'il en est temps.
Il ne faut pas que tu demeures
Dormant au lit plus de huit heures,
Et, dès que tu te lèveras,
Des exercices tu feras

Afin que tout ton corps renaisse
En santé, vigueur et jeunesse.
Des exercices tu feras
Pour assouplir jambes et bras ;
Et, de même, afin que ton ventre,
Trop enclin à ressortir, rentre.
Mange peu, mange lentement
Et mâche bien chaque aliment,
Afin que le bol s'assimile;
Assimile, assimile, Émile.
Eau, boissons hygiéniques,
Thé, café, sirops platoniques,
Peut-être un verre de vin vieux,
Si le temps est bien pluvieux.
Mais le poison épouvantable,
Calamiteux et détestable,
C'est... tu l'as dit... tu le promets,
C'est juré : de l'alcool, jamais !
Maintenant, il faut te soumettre
A faire à pied maint kilomètre,
Huit pour le moins et d'un bon pas
Très important, n'y manque pas !
Quant à l'amour, aux femmes, dame,
Ça dépend beaucoup de ta flamme.
Il t'est permis d'être galant;
Mais ne force pas ton talent;
Enfin, abstiens-toi dans le doute,
En tout, c'est la sagesse toute.
Arthritique de cinquante ans,
Suis mes conseils, s'il en est temps.
Ce sont les conseils d'une amie;
Mais la graisse est ton ennemie.
Fais donc tout ce que tu pourras
Pour éviter d'être trop gras;
Alors de sombre pessimiste
Tu deviendras clair optimiste,
Et je te donne le moyen
De te montrer bon citoyen.

MADEMOISELLE PRAINCE, qui est entrée depuis une dizaine de vers.

Bravo !... Bonjour, mes chers amis.

MADAME DUSSANNE.

C'est à cette heure-là que tu t'amènes?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je descends du train.

M. NUMA.

D'où venez-vous comme ça, la belle?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je viens de Verdun.

MADEMOISELLE BOVY.

Vous vous mettez bien.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je vous crois.

MADEMOISELLE BOVY.

C'est la première fois que vous y alliez?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, c'est la deuxième.

MADAME DUSSANNE.

On a joué encore dans la citadelle?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, cette fois, nous avons joué dans la chapelle d'un couvent dont on avait bouché les fenêtres et casematé le toit.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ça doit être émouvant de jouer à Verdun.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Oui, très émouvant. J'ai joué un peu partout au front. J'ai eu des impressions inoubliables, admirables; mais Verdun, c'est quelque chose de grave, de sacré, de mystique... D'abord, instinctivement, on y parle tout bas, à Verdun, comme dans une chambre de malade ou dans une église... Ainsi, nous avons dîné, toute la troupe, dans une immense salle, avec les officiers. Ils étaient bien quatre cents; personne n'élevait la voix; on n'entendait qu'un grand murmure sourd. Et puis, à chaque instant, dans la rue, à Verdun, ce sont des spectacles qui vous remuent, qui vous prennent là... on voit des soldats qui reviennent des tranchées, on dirait des plaques de boue qui marchent : des souliers jusqu'au casque, ils sont couverts de boue.

Et l'on se dit : ce sont les soldats de Verdun. On les voit, on peut leur parler; c'est incroyable, on n'en revient pas. Eux, ils ont l'air insouciant et rude, avec des yeux clairs... ils marchent en file, un par un, rasant les murs écroulés... C'est épatant!

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oh! oui, ça doit être extraordinaire. Songez donc, Verdun! c'est un nom que je ne peux pas prononcer sans fermer les yeux. Verdun! ce que ça représente!

M. NUMA.

Ça représente la France; car on dit les soldats de Verdun; mais tous ont été les soldats de Verdun... presque toute l'armée y a combattu.

MADAME DUSSANNE.

Absolument. Un jour, à Saint-Riquier, nous avons joué devant ceux du 21e corps qui partaient le lendemain pour Verdun. Ah! quelle soirée inoubliable! Deux mois après, à Juvigny, par un hasard incroyable, nous avons joué devant les mêmes. Les mêmes! ils n'y étaient pas tous, hélas! Beaucoup de nos amis étaient absens. Enfin! c'était toujours le 21e corps : et, le lendemain, il partait pour la Somme!

M. NUMA.

Vous avez couché à Verdun?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, et, pourtant, les soldats nous avaient préparé des amours de petites chambres, dans les caves, avec des petits lits bien blancs, des petits tapis par terre... tout ça bien propre... C'était délicieux. Mais le général n'a pas voulu que nous restions, parce qu'il aurait fallu nous lever de trop bonne heure, le lendemain, pour nous défiler avant le bombardement. Nous sommes partis après la représentation; nous sommes montés dans les autos. Alors, c'est le voyage dans la nuit... ça aussi, c'est très impressionnant. On va doucement, doucement... à chaque instant, on rencontre de longs convois de camions que l'on côtoie lentement; ou bien, c'est une relève, des soldats qui s'en vont aux tranchées... on continue sa route, en faisant les

réflexions que vous devinez... une sentinelle vous arrête... on donne le mot... « Dépêchez-vous, passez vite... » C'est épatant !

(Un silence.)

MADEMOISELLE VALPREUX.

Eh bien ! si nous commencions à répéter ; il ne faut pourtant pas que nous soyons venus pour rien.

M. NUMA.

Oui, nous pouvons travailler... d'autant plus que l'auteur m'a chargé de vous mettre en scène.

MADAME DUSSANNE.

Nous sommes à vos ordres.

M. NUMA.

Alors commençons. D'abord, les indications générales. Le théâtre représente la place de la Concorde.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Simplement.

MADEMOISELLE BOVY.

Toute la place.

M. NUMA.

Oh ! non, pas toute la place... un coin, un coin seulement. Laissez-moi achever : le théâtre représente la place de la Concorde, devant la statue de Strasbourg. Au fond, la terrasse des Tuileries, à gauche le monument de Gabriel, à droite la Chambre des Députés.

MADAME DUSSANNE.

Pas commode à emporter ce décor-là. Il faudra qu'il y renonce.

M. NUMA.

Il n'y renoncera pas. C'est qu'il a vu grand, notre auteur. Il a besoin des Tuileries, de la Chambre des Députés et de l'Arc de triomphe : à la fin tout s'anime : les statues, les fontaines, l'obélisque et les chevaux de Marly !

MADAME DUSSANNE.

Il aurait dû se renseigner. Il croit que nous jouons dans de

vrais théâtres; mais, la plupart du temps, on joue sur des scènes improvisées, en plein air dans la belle saison et, en cette saison-ci, dans une cave, dans une grange, dans un manège. Le plus souvent la scène est grande deux fois comme un guignol; il n'y a pas même de rideau, et les trois murs, ce sont des toiles camouflées.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Une fois, nous avons joué *la Paix chez soi* sur une charrette; pour ouvrir la porte, on faisait comme ça : « Entrez donc, Madame, » et les soldats s'amusaient autant que s'il y avait eu le plus beau décor. Et, pour sortir, naturellement, il fallait sauter en bas de la charrette; et les soldats vous prenaient dans leurs bras.

MADEMOISELLE BOVY.

Oh! ça doit être très amusant!

M. NUMA.

D'autres fois, on joue dans de belles salles, devant un public nombreux. Au printemps dernier, à Massevaux, le Théâtre aux Armées donnait une matinée. Il y avait là deux mille hommes. Quand le communiqué arrive, on interrompt la représentation et on le lit à haute voix. Ce jour-là, le communiqué annonçait que l'armée russe était entrée à Trébizonde. Alors, comme un seul homme, tous ces hommes se sont levés, ils ont chanté *la Marseillaise*, ils se sont rassis. C'était très beau.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Oui, ça devait être beau!

M. NUMA.

Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est que *la Marseillaise*, chantée par deux mille hommes qui reviennent des tranchées... et qui vont y retourner.

MADAME DUSSANNE.

Et *la Marseillaise*, chantée par Bréval, devant de grands blessés dont on avait aligné les lits sur plusieurs rangs devant la scène! Ils n'ont pas voulu l'entendre couchés; ils se sont fait soutenir par leurs infirmières, et si vous aviez vu les efforts de

ces hommes, pour l'écouter debout... enfin aussi debout que possible... c'était magnifique!

MADEMOISELLE PRAINCE.

Qu'est-ce que vous dites de ça, les bleues?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Nous écoutons... et nous sommes bouleversées.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Il y a aussi des choses drôles. A Massevaux, j'ai causé avec un petit gars qui ne pouvait pas entrer dans la salle, il n'y avait plus de place, c'était bondé. Il pleurait; il avait la croix de guerre, mais il pleurait. Alors je lui ai demandé ce qu'il avait, et il m'a répondu : « Mon capitaine m'a dit : — Tu vas aller à la représentation et tu me raconteras ce qui s'est passé. — Mais si je ne peux pas entrer, je ne pourrai rien lui raconter... et il me f..... dedans. »

MADEMOISELLE BOVY.

Pauvre petit... est-il entré finalement?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Bien entendu.

MADAME DUSSANNE.

Il y a des choses charmantes aussi. A Thann, l'été dernier, nous avions devant nous des chasseurs qui revenaient de l'Hartmannswillerkopf. La salle était toute décorée de feuillage. Après la représentation, des chasseurs nous ont apporté des brassées de fleurs et ils nous ont dit : « Si vous étiez gentilles, vous jetteriez des fleurs à notre colonel qui a la croix de guerre, avec treize citations. » Alors, nous avons jeté des fleurs au colonel, et tous les hommes se sont levés, pour lui rendre hommage.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Vous en avez des souvenirs !

M. NUMA.

Nous pourrions vous en raconter comme ça jusqu'à demain.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Dites... dites encore.

M. NUMA.

Dans les premiers temps, quand le Théâtre aux Armées arrivait dans les petits villages d'Alsace, la joie était grande. A Thann, nous étions logés chez l'habitant et mon hôte, un très vieil homme qui me racontait tout ce qu'ils avaient souffert depuis bien des années, m'a dit en tremblant d'émotion : « Puisque vous êtes des artistes français, on va chercher le drapeau. » Et il m'a expliqué que c'était le vieux drapeau de la mairie de Strasbourg qu'il avait enlevé lui-même en 1870 et qu'il tenait caché, depuis ce temps-là, si bien caché que les Allemands n'avaient jamais pu le trouver. Il est donc allé le chercher et, ce jour-là, le Théâtre aux Armées avait à son fronton le vieux drapeau de la mairie de Strasbourg.

MADEMOISELLE BOVY.

C'est chic!

MADAME DUSSANNE.

Il y a des concerts qui se terminent dans un enthousiasme dont vous ne pouvez pas vous faire une idée. *La Marseillaise*, la musique, les chansons, on est fou.

MADEMOISELLE PRAINCE.

A Pogny, on nous aurait dit : « les Boches sont là! » on serait parti avec les hommes... et il n'y a pas plus traqueuse que moi : j'ai peur d'une souris, d'une araignée, d'un lézard.

MADEMOISELLE BOVY.

D'un zeppelin.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Oui, oui... c'est vrai, à Paris, quand les zeppelins doivent venir, je suis nerveuse ; mais là-bas, c'est un autre air que l'on respire... on n'a peur de rien... on n'a qu'une peur, c'est de paraître avoir peur.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Et puis, vous savez, avant-hier, dans un Foyer du Soldat où

je disais des vers, j'ai vu un Sénégalais qui s'était battu, Dieu sait comme ! On l'avait fait monter dans la grande roue, il avait eu une peur horrible. Ses camarades se moquaient de lui : « Comment, tu as tué plus de douze Boches et tu as peur dans la grande roue !... »

MADEMOISELLE BOVY.

Alors, qu'est-ce qu'il disait ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Il riait comme si on le chatouillait ; il disait : « Oui, oui, ça fait drôle... j'aime pas ça, j'aime pas ça. »

MADAME DUSSANNE.

C'est à Pogny que nous avons vu un Boche prisonnier que l'on venait d'amener au commandant et qui pleurait, à genoux, en demandant grâce..., enfin lamentable. Et voilà qu'au même moment, on apporte un chasseur, très blessé. « Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ? — Oh ! mon commandant, il y a que je peux vous dire adieu. » Et tout à coup, il aperçoit le Boche toujours à genoux. Alors, une énergie farouche s'est ramassée dans son regard et il lui a dit, mais de quel ton : « Tu pleures, salaud ; moi, je suis f..., et je ne pleure pas ! »

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est admirable !

M. NUMA, à Mlle Bovy qui s'essuie les yeux.

Ah ! ah !

MADEMOISELLE BOVY.

Dame ! naturellement.

MADAME DUSSANNE.

Alors, vous comprenez, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour ces hommes-là ? On joue pour eux comme on ne jouerait pas pour des rois. On y met tout son cœur. Ils le savent bien ; ils le sentent bien. Aussi, ce qu'ils vous sont reconnaissans !

MADEMOISELLE PRAINCE

Et ils ont des façons si gentilles d'exprimer leur reconnaissance, des attentions si délicates ! Ils ne cessent de nous répéter :

« C'est bien de vous être dérangés pour nous... Vous n'avez pas eu froid, au moins?... Prenez bien garde... couvrez-vous bien. » Et quand nous nous en allons : « Au revoir, les petites Françaises... Revenez bien vite, revenez! »

M. NUMA.

Oui, revenez, revenez vite, c'est ce que tous demandent, les soldats et les chefs aussi. Et même ceux qui, lorsque nous avons commencé, n'étaient pas très favorables au Théâtre aux Armées le réclament maintenant, parce qu'ils en ont constaté l'effet bienfaisant. Une matinée n'est pas l'œuvre d'un jour : elle se perpétue par le souvenir. Il faut songer à la vie monotone de tous ces hommes, quand ils sont au repos, dans leurs cantonnemens. Ils n'ont pas beaucoup de distractions. Alors, c'est une fête, quand nous devons venir. Le théâtre pour eux, c'est l'illusion, l'art, la poésie, la gaieté, la fantaisie, le rêve... oui, c'est tout ça, pour eux.

MADAME DUSSANNE.

Si on répétait... Qui est-ce qui commence?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Moi, la victoire de Samothrace! (Elle déclame :)

Petits soldats si grands, ô race bien trempée,
Vous êtes les héros d'une telle épopée...

MADEMOISELLE PRAINCE (la coupant.)

Bien trempée quand il pleut... oui. Oh! là, là.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Quoi donc?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ça commence mal.

MADEMOISELLE BOVY.

Pourquoi?

MADEMOISELLE PRAINCE.

D'abord ils n'aiment pas ça, qu'on leur dise qu'ils sont des héros.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ils vous l'ont dit?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, mais je l'ai bien compris, je l'ai bien vu.. n'est-ce pas ?

MADAME DUSSANNE.

Oh ! absolument.

MADEMOISELLE VALPREUX.

On ne peut pourtant pas leur dire le contraire et qu'ils n'ont ni gloire, ni mérite à faire ce qu'ils font.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Non, mais il vaut mieux ne rien leur dire du tout... il ne faut pas leur bourrer le crâne, ni leur en jeter plein la vue... ils n'aiment pas ça.

MADAME DUSSANNE.

Ils n'aiment pas non plus qu'on leur crie : En avant ! ou bien qu'on leur chante : On les aura. Alors, là, ils toussent, comme ils disent.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Ils toussent ?

MADEMOISELLE BOVY.

Oui, ils se fâchent. Qu'est-ce qu'on t'a donc appris au Conservatoire ?

M. NUMA.

Ça se comprend : ils trouvent que nous autres civils nous n'avons pas qualité pour leur crier : En avant ! Ils ont leurs chefs pour ça. Ils sont dans l'action, eux, et quelle action ! Alors, les grands mots, les grandes phrases, ça les agace ; et, quand nous parlons guerre et combats, nous ne savons pas de quoi nous parlons, nous ne pouvons pas nous imaginer la millième partie de ce qu'ils font, de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Qu'est-ce qu'ils aiment alors ?

M. NUMA.

Ils aiment qu'on les fasse rire d'abord ; ils aiment des comédies plaisantes, des farces franches et toute la gaieté fran-

çaise, de Molière à Courteline, et toute la gamme du rire, du sourire au fou rire.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ils aiment aussi qu'on leur parle de Paris ; il faut leur apporter l'air de Paris. Ah ! Paris, ils vous demandent toujours des nouvelles de Paris. Comment est Paris ? qu'est-ce qu'on y dit ? qu'est-ce qu'on y fait ? Est-on gai ? est-on triste ?

M. NUMA.

Ils se font toutes sortes d'idées sur Paris. Dernièrement, un soldat m'a dit (il contrefait l'accent d'un homme des environs de Marseille :) « Il y a des gens qui gagnent de l'argent à Paris. J'ai un cousin épicier, il vend ce qu'il veut, comme il veut. C'est un malin ! Dans les commencemens de cette guerre, il avait une toute petite boutique ; il était seul, sans employé. Et, quand il devait passer dans son arrière-boutique, pour mettre de la chicorée dans le café moulu ou du talc dans le sucre en poudre, il avait imaginé un jeu de glaces... un jeu de glaces qui lui permettait de voir ce qui se passait à l'étalage... et s'il apercevait quelque petit gamin, en train de lui chiper soit d'oranges, soit de figues, soit de pruneaux, il se précipitait dehors en criant : Au voleur ! au voleur ! Il a rapidement fait son chemin, grâce à cette maudite guerre. Maintenant, il a un immense magasin avec plus de vingt employés. Il paraît que vous faites fortune à Paris. » Il croit que tout le monde est comme son cousin.

MADAME DUSSANNE.

Hélas ! tout le monde ne vend pas des denrées alimentaires.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Et puis tous les épiciers ne sont pas des profiteurs de la guerre. Le mien est un brave homme.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Le mien a fait faillite.

TOUS.

En ce temps-ci... pas possible !... Comment a-t-il fait ?

MADEMOISELLE VALPREUX.

Il gagnait tellement d'argent qu'il est devenu fou... la folie

des grandeurs... il se croyait un roi, un empereur ; et il faisait des largesses au peuple.

M. DENIS D'INÈS.

C'est un cas très curieux.

MADEMOISELLE BOVY.

Et rare !

MADAME DUSSANNE.

Oui, ils lisent les journaux ; ils ont des idées différentes sur Paris. Hier, il y en a un qui m'a demandé (elle contrefait l'accent d'un homme des environs de Falaise :) « C'est y vrai qu'à Paris on voit sur les boulevards des femmes qui se promènent la canne à la main, avec des bottines de satin, des talons hauts de ça, des jupes qui leur descendent pas plus bas que les genoux et pis qu'on leur voit leurs jambes et tout ce qu'on veut. »

MADEMOISELLE PRAINCE.

Tout ce qu'on veut... il va un peu fort... pas dans la rue tout de même... il exagère.

MADEMOISELLE BOVY.

Il bouscule ! A propos, comment faut-il s'habiller, pour jouer là-bas ?

MADAME DUSSANNE.

Oh ! très simplement.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Pas trop simplement non plus... ils ne détestent pas du tout qu'on fasse des frais pour eux. Un jour, avant la représentation, j'ai entendu un poilu qui disait à son camarade, avec un air de contentement qui n'était pas simulé : « Et puis nous allons voir des femmes soie-soie ! » Alors, il ne faut pas les décevoir.

MADEMOISELLE BOVY.

Eh bien ! nous serons des femmes soie-soie !

(Cependant, Mlle Valpreux s'est mise au piano et elle joue une phrase quelconque.)

MADAME DUSSANNE.

Ce qu'ils aiment, c'est la musique... de la musique avant

toute chose Ils aiment une chanson de marche bien rythmée et dont ils reprennent le refrain en chœur : *En passant par la Lorraine, Fanfan la Tulipe, Colette un jour à son amant...*

(Mlle Valpreux plaque les premiers accords de cette dernière chanson et Mme Dussanne chante :)

Colette un jour à son amant
Qu'elle aimait tant, plus que sa vie,
Donnait un rendez-vous charmant
Pour satisfaire son envie, etc.

M. NUMA.

Ils aiment aussi une vieille chanson qui vient de loin, dont l'air et les paroles sont bien anciens et, même, s'ils ne l'ont jamais entendue, ils la reconnaissent, parce que leurs ancêtres l'ont chantée, leurs ancêtres qui étaient paysans et artisans comme eux.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ils aiment aussi des histoires d'amour, une romance sentimentale, la petite fleur bleue.

MADEMOISELLE BOVY, à Mlle Valpreux.

Tu entends ce qu'elle dit : vas-y, l'ingénue, sors ton venin... je vais t'accompagner.

M. NUMA.

A la bonne heure, personne ne se fait prier.

(Et Mlle Valpreux chante :)

L'amour est un enfant trompeur,
Me dit souvent ma mère...

(Et quand Mlle Valpreux a fini sa romance, on aperçoit, dans l'encadrement de la porte du fond, la comédienne et le soldat du programme du Théâtre aux Armées de la République.

M. NUMA.

Mais quels sont ces charmans personnages ?

MADEMOISELLE EDMÉE FAVART.

Je vous demande pardon : nous sommes bien à la Comédie-Française, puisque tout le monde chante... et moi, je venais répéter un petit duo avec mon camarade Bellet, pour le Théâtre aux Armées ; on nous avait dit que le foyer serait libre à trois heures.

MADEMOISELLE BOVY.

Et vous répétez déjà en costume, pour le 27 ! Vous ne serez pas en retard !

MADEMOISELLE EDMÉE FAVART.

Oui, c'est des habitudes que nous avons prises, comme ça, dans le chant, depuis la guerre. Mais je vois que, vous aussi, vous répétez : nous allons attendre à côté que vous ayez fini.

MADEMOISELLE PRAINCE.

C'est que nous en avons pour quelque temps... l'auteur n'est pas encore arrivé et nous n'avons pas commencé.

MADAME DUSSANNE.

Mais pourquoi ne répéteriez-vous pas là tout de suite?... Nous allons vous laisser la place, n'est-ce pas, mesdames!

MADEMOISELLE EDMÉE FAVART.

Par exemple ! il ne manquerait plus que ça... Non, non, vous pouvez rester, vous ne nous gênez pas.

(Ils viennent se placer sur le théâtre, comme sur le programme du Théâtre aux Armées : le soldat à droite, la comédienne à gauche, et ils chantent.)

Air : *Mon cœur est rempli d'un tendre tambour.*

LA COMÉDIENNE.

Gentil soldat, nous t'apportons nos vœux
Et nous ferons de notre mieux,
Pour te plaire et pour te distraire.

LE SOLDAT.

Ah ! madam' ! rien qu'à regarder vos yeux,
Je me sens déjà beaucoup mieux,
Je n'ai plus l'cafard, au contraire.

LA COMÉDIENNE.

Soldat, soldat, soldat, nous s'rons heureux
De charmer cœur si valeureux,
Mais c'est un projet téméraire !

LE SOLDAT.

Madam', vous réussirez aisément,
Je vous le dis sans boniment,
A charmer tout le régiment, etc.

LA COMÉDIENNE.

Devant un soldat,
Je suis émue, ah! l'avouerai-je,
Sens mon cœur qui bat.

LE SOLDAT.

Et, moi, madame, ah! que dirais-je!

ENSEMBLE.

Si nous somm's émus ainsi tous les deux,
La chose n'en ira que mieux,
A la guerre comme à la guerre.
Elle : Soldat! soldat! l'amour qu'on a pour vous.
Lui : Madam', madam', l'amour qu'on a pour vous
Est vraiment si pur et si doux
Qu'on voudrait le dire à genoux.

LA COMÉDIENNE.

Mais je n'ai plus peur
Et je me sens le cœur à l'aise.
Tiens, prends cette fleur
Cette rose était sur mon cœur.

LE SOLDAT.

Je la garderai sur mon cœur.
(A ce moment, la comédienne et le soldat reproduisent exactement l'image du programme du Théâtre aux Armées de la République.)

ENSEMBLE.

Elle : Ah! nous voudrions à la gloire française
Lui : Ah! nous voudrions à la grâce française
Jeter, jeter sans fin des fleurs
Des brassées, des brassées et des brassées de fleurs!

M. NUMA.

Mais oui, c'est tout ça qu'il faut leur apporter. Enfin, si nous répétions, tout de même.

MADEMOISELLE BOVY.

A quoi bon?... La vie est si courte!

MADEMOISELLE PRAINCE.

C'est drôle : quelque chose me dit que nous ne jouerons pas cette pièce-là.

MADEMOISELLE VALPREUX.

Pourquoi?

MADEMOISELLE PRAINCE.

Je ne sais pas.

(Sur cette dernière réplique, l'auteur sort de sa cachette et apparaît soudain au milieu des comédiens.)

L'AUTEUR.

Elle a raison... elle a raison, mes amis. Vous ne jouerez pas cette pièce-là.

MADEMOISELLE PRAINCE.

Ah! que j'ai eu peur!

MADEMOISELLE VALPREUX.

C'est vrai, il a surgi tout à coup.

MADAME DUSSANNE.

Ah! mon cher auteur, vous nous avez fait une peur... Mais où étiez-vous?

L'AUTEUR.

Je m'étais caché derrière le buste de Corneille.

MADEMOISELLE BOVY.

Pourquoi?

L'AUTEUR.

Pour vous entendre, mademoiselle; pour savoir ce que vous pensiez de ma pièce.

M. NUMA.

Mon cher auteur, nous sommes confus.

L'AUTEUR.

Ne soyez pas confus. C'est vous qui avez raison. Il ne faut pas leur dire qu'ils sont des héros! Il ne faut pas leur bourrer le crâne à ces gens-là. Il ne faut pas se mêler niaisement de leurs affaires. Il y a le front et il y a l'arrière, et ce sont deux choses aussi distinctes que la terre et la mer; les soldats vivent dans un élément, les civils dans un autre, et, quand nous croyons rendre, traduire, peindre, interpréter leur vie surhumaine avec des mots, avec des phrases, c'est comme lorsque nous croyons réaliser le bruit de la canonnade avec un bouchon et une ficelle.

MADEMOISELLE BOVY, vexée.

Vous avez essayé ?

L'AUTEUR.

Je n'ai pas besoin d'essayer. Et puis nous sommes trop près des événemens formidables... nous avons le cœur dessus; nous n'avons pas le recul nécessaire pour composer; nous pouvons étudier, espérer, souffrir; mais on n'écrit pas l'histoire d'une passion, pendant qu'on la vit. Tenez, tout à l'heure, quand on a raconté le mot de ce chasseur blessé : « Tu pleures, salaud, moi, je suis f.... et je ne pleure pas! » il m'a semblé que Corneille, le vieux Corneille, me disait : « Mais, c'est aussi beau que : Qu'il mourût! c'est aussi beau que mes plus beaux vers sur la patrie et sur le sacrifice. Ne cherche pas : tu ne trouveras jamais mieux. » Je veux suivre son conseil : vous ne jouerez pas cette pièce. (Tous se taisent.) Non, c'est inutile d'insister, de protester, vous êtes mille fois aimables, vous ne la jouerez pas.

M. NUMA.

Mais, mon cher auteur, qu'est-ce que nous jouerons, qu'est-ce que nous leur dirons? Songez que c'est pour le 27, et nous sommes le 20.

L'AUTEUR.

C'est vrai... que faire? Mais j'ai une idée : vous leur direz tout ce que vous venez de dire là, tout simplement.

M. NUMA.

Comment?

L'AUTEUR.

Oui, tout ce que vous venez de raconter entre vous tout à l'heure.

M. NUMA.

Comment, vous voudriez... vous n'y pensez pas... ce n'est pas du théâtre.

L'AUTEUR.

Ah ! ne blasphémez pas, malheureux; mais c'est cent fois mieux que du théâtre : c'est la vérité, c'est la vie. Vous avez été là-bas, vous avez observé, vous avez vu, vous avez senti, vibré,

aimé, vous rapportez des impressions véritables, vous les racontez simplement. Que voulez-vous de mieux? Et puis cela se termine par une petite partie de concert tout à fait jolie... ces chansons de France... peut-on rien trouver de plus émouvant?

DES VOIX.

C'est vrai... pourquoi pas, au fait?... il a raison, il a raison.

L'AUTEUR.

Mais oui, j'ai raison... donnez-leur ça, donnez-leur ça... Ils entendront comme on parle d'eux, quand ils ne sont pas là; ils verront comment on s'occupe d'eux, chacun dans sa partie et, quand ils vous demanderont : « Et Paris... qu'est-ce qu'on dit à Paris? qu'est-ce qu'on fait à Paris? » vous pourrez leur répondre : « Paris, le vieux Paris, le vrai Paris, il pense à vous, il ne pense qu'à vous... » Car Paris est nombreux et divers, il y a plusieurs Paris. Pauvre Paris! on le critique, on le calomnie, mais son rôle n'est pas commode à tenir par le temps qui court : il faut se mettre à sa place. On lui dit : — Sois accueillant et hospitalier pour les étrangers; ne sois pas trop sévère, trop sombre pour les permissionnaires : ouvre tes théâtres, tes cinémas, tes restaurans, et qu'on entende le frou-frou de tes femmes soie-soie! — Fais des économies, lui dit l'État, pour souscrire à l'Emprunt. — Fais des économies, implore la misère, pour me soulager. — Dépense! dépense! lui crie le commerce : il faut que la vie reprenne; ne sois pas avare, ni économe, ni même raisonnable. Songe à toutes les mains, grandes ou petites, vieilles ou jeunes, qui ne doivent pas rester inactives. — Oh! c'est très compliqué. Imaginez une femme à qui on conseillerait à la fois de se divertir et de se recueillir, de se commander des robes et de ne pas s'habiller, d'aller au théâtre et de rester chez elle le soir à tricoter, de dîner au restaurant et de veiller toute la journée son pot-au-feu, à la maison. C'est tout cela qu'on demande à Paris, et c'est ce qui lui donne cette physionomie singulière et que chacun colore selon la couleur de ses propres pensées. Cafés, restaurans, théâtres, cinémas; mais hôpitaux, ouvroirs, vestiaires et cantines; petites femmes, mais dames blanches et dames noires; nouveaux riches, mais nouveaux pauvres; vieux messieurs à petites filleules;

mais petites filles dont les filleuls pourraient être leurs grands-pères et à qui elles envoient au front des lettres délicieuses. Le bien ne l'emporte-t-il pas de beaucoup sur le moins bien ? Ce Paris réputé pour être nerveux à l'excès, n'a-t-il pas contenu sa nervosité, tout en conservant une merveilleuse sensibilité ? Rappelez-vous le Paris de la mobilisation, le Paris de la semaine de la Marne, le Paris admirable de l'automne de 1914 ! L'âme de Paris n'a pas changé, malgré les apparences inévitables. Paris, il faut le voir dans les grands jours, quand tout son peuple est dehors, comme aux funérailles du général Galliéni ou bien au 14 juillet. Il faut le voir aux beaux dimanches, quand les gens qui ont travaillé toute la semaine, et qui sont heureux de prendre l'air simplement, s'en vont de ce pas lent, de ce pas spécial qu'on pourrait appeler le pas du dimanche, et que l'on sent dans cette foule toute l'espérance et toute la confiance, malgré tant de blessés, de mutilés et de femmes en deuil. Paris, on peut tout lui dire et on peut tout lui demander : il est prêt à consentir de tout son cœur toutes les privations, tous les sacrifices, s'ils sont nécessaires au salut de la Patrie. Il ne faut pas le juger d'après une surface. Le Paris des grandes circonstances, on le trouvera quand on voudra. Surtout, mes enfans, dites-leur bien à nos amis là-bas que Paris, le vrai Paris, le grand Paris pense à eux, ne pense qu'à eux, ne vit que pour eux !

MAURICE DONNAY.

UN ÉTÉ A SALONIQUE

AVRIL-SEPTEMBRE 1916

Avril 1916. En mer.

Cinq heures du matin. Les clairons du bord rappellent aux postes d'appareillage. Les pulsations de la machine, cœur profond du bâtiment, font vibrer les cloisons de la cabine où je me suis endormie, hier soir, pendant que le mistral soufflait en tempête. Je rabats les volets des hublots. Dans l'aube argentée, les crêtes du Faron se teignent de rose, et la ville, tassée entre la montagne et la mer, semble dormir au long du quai. Sorti du bassin, le grand paquebot, militarisé pour la guerre, traverse la rade, parmi les cuirassés et les croiseurs que fleurissent de couleurs mobiles les pavillons légers des signaux. Bientôt, nous doublons Saint-Mandrier. Je regarde disparaître Toulon, ses faubourgs, ses arsenaux, la Mitre, le cap Brun, pays du parfum et de la lumière, si riche d'heureux souvenirs. Cette terre qui va s'effacer derrière nous, c'est l'ultime pointe de la France, et, malgré la joie du départ, je sens un petit serrement de cœur, celui qu'on éprouve en quittant, pour un temps indéterminé, un être cher qu'un danger menace...

Depuis tant de jours, à tous les actes de notre existence, à toutes les émotions de nos âmes, une pensée unique s'associe : Verdun ! Les canons qui tonnent au bord de la Meuse ont un écho dans ce clair matin provençal. Qui pourrait oublier ? Qui

pourrait sourire? Ce voyage qui commence ne me donne pas la sensation de déliement, d'envol, que j'ai goûtée à d'autres départs. Pourtant, là où je vais, bien des choses sollicitent mon esprit et mon cœur, et je sais que je retrouverai la France sur le sol macédonien.

D'ailleurs, si je croyais aux présages, je devrais remercier la destinée. Jamais départ ne fut entouré de meilleurs augures. Ce jour qui se lève, c'est le jour de la grande fête pascale, fête de l'espérance et du renouveau, triomphe des forces créatrices sur les puissances de destruction. Le vent de terre vibre de mille voix confuses, et, plus haut que les canons, il me semble entendre les cloches de nos clochers carillonner la bonne nouvelle et annoncer au monde entier la résurrection de la France.

A sept heures, dans la chapelle improvisée et parée par les infirmières du bord, l'aumônier du *S*... dit la messe. Le roulis bouscule un peu les assistans. Il y a là quatre ou cinq femmes, blanches et voilées comme des catéchumènes, quelques matelots, quelques officiers, et un prêtre passager, l'abbé P.... ancien missionnaire en Syrie, et qui rejoint Salonique comme aumônier d'une division navale. La cérémonie est tout à fait simple et touchante.

Un peu plus tard, ceux qui s'étaient à peine entrevus, la veille, se rencontrent au carré pour déjeuner, ou sur le pont...

Le *S*..., navire-hôpital, ne peut transporter que du personnel hospitalier et du matériel sanitaire. Il n'y a donc, à bord, que des médecins, des infirmiers de la marine, trois infirmières attachées au bâtiment, et quatre dames qui se rendent à Salonique, à la disposition du service de santé. Deux de ces dames, Mme Tr... et Mme de B..., ont servi déjà sur le *Charles-Roux*, pendant la campagne des Dardanelles, puis dans un hôpital de Moudros. Les infirmières du *S*... qui appartiennent à l'Union des Femmes de France, ont débuté par les voyages d'évacuation des Serbes, entre Corfou, Bizerte et la France.

Je suis novice dans le métier et la conversation de mes aimables compagnes m'apportera de précieux enseignemens.

Pendant cette première journée, on a parlé quelque peu des sous-marins, mais c'était pour en rire. Notre bateau n'est pas défendu contre ces agresseurs sournois : il ne possède point de canon, et la convention internationale l'oblige à se laisser

visiter par l'ennemi. Loin de se dissimuler, comme les autres bâtimens de guerre, il montre, haut sur la mer, sa belle coque blanche, ornée d'une croix rouge et d'une bande verte. Des croix rouges parent la blancheur des énormes cheminées, et la nuit, une bande de feux verts s'allume au-dessus du pont. Jusqu'ici, les navires-hôpitaux ont été respectés en Méditerranée, mais récemment, un sous-marin allemand a torpillé un hôpital russe, le *Portugal*, en Mer-Noire. Et puis, il y a des mines qu'on peut rencontrer, dans certains parages. Aussi, malgré la sécurité relative qui nous est assurée, toutes précautions sont-elles prises, en cas d'accident, et l'on nous annonce, pour l'après-midi, un exercice, sorte de répétition générale du sauvetage, qui nous divertit à l'avance.

Cela me rappelle la conversation que j'ai eue avec l'ordonnance du commandant, un brave matelot qui présida à mon installation, dans ma cabine. Il me montrait les appareils de sauvetage et m'expliquait la manière de s'en servir.

— Une supposition, — disait cet homme plein d'expérience, — une supposition qu'on soit torpillé... Vous prenez votre ceinture, qui doit être toujours au pied de votre lit. Vous la passez comme ça, en l'attachant bien...

Il joignait le geste à la parole et me ligotait dans une espèce de traversin en kapok.

— Et puis, vous ouvrez le hublot et vous vous laissez aller à la mer...

— Mais, mon ami, cette ceinture est énorme et le diamètre du hublot...

— Alors, vous suivez la coursive, et quand vous êtes sur le pont...

— Je me laisse aller à la mer?... Je veux bien, mais je ne sais pas nager.

— Ça n'a aucune importance... Vous restez dans l'eau, bien tranquille, soutenue par votre ceinture, et vous attendez qu'on vienne vous sauver.

— Comme c'est simple! Mais, dites-moi, s'il est aussi facile de se sauver, pourquoi tant de gens se noient-ils, lors des torpillages?

— Eh! madame, — ici un sourire de commisération un peu méprisante, — ces gens... *c'est des gens qui s'énervent.*

Un officier à qui j'ai rapporté cette conversation m'a répondu

qu'elle contenait une vérité profonde. Ne pas s'agiter inutilement, ne pas user son énergie en vains efforts, savoir attendre, c'est, dans le péril, quel qu'il soit, augmenter les possibilités de résistance et les chances de salut.

Cependant, l'on raconte des histoires de naufrage et de noyade, et chacun donne son avis ou rapporte l'opinion de personnes très compétentes.

Les quatre nouvelles voyageuses se souviennent des conseils dont on les accabla, dès qu'elles firent connaître à leurs amis leur intention de voyager sur mer. Au printemps de 1916, ce genre de sport n'est plus très à la mode, et qui le pratique est taxé tour à tour d'héroïsme ou d'excentricité. Malgré le peu de danger que présente une traversée sous le pavillon de la Croix-Rouge, d'amicales sollicitudes s'exagèrent et voudraient vous convaincre que vous allez courir de grands périls!... On vous engage discrètement à voir votre confesseur et votre notaire et à faire une visite dans certains magasins spéciaux où l'on peut choisir parmi les spécimens perfectionnés les plus récens appareils de sauvetage : ceintures de liège, gilets de kapok, vêtemens pneumatiques, le tout du meilleur goût. Mme Tr... a reçu, la veille de son départ, une délicieuse ceinture couleur kaki, légère comme un foulard de soie, et que l'on peut gonfler très vite en soufflant par un petit robinet. C'est presque aussi joli que les masques contre les gaz asphyxians mis en vente par les grands magasins, à côté des « fournitures pour modes, » après chaque raid de Zeppelins!

On discute aussi sur la manière de se jeter à l'eau, et sur le risque fâcheux que l'on court à se précipiter du pont supérieur avec un collet pneumatique autour du cou. Excellent moyen, paraît-il, de se rompre les vertèbres cervicales et de mourir comme un vulgaire lapin... Cette causerie instructive, avant le déjeuner, ne trouble pas nos esprits, car personne ne croit au danger possible. La Croix-Rouge est notre fétiche protecteur, — et puis, il y a la veine! Il y a cette certitude mystérieuse du succès qui est en nous, et qui, devant le périscope d'un sous-marin, nous ferait dire que la mauvaise bête manquera le but. Il y a la beauté du jour, la paix des eaux, qu'une houle, venue du fond, soulève à peine, et tout ce bleu qui porte, qui baigne, qui caresse, onde et reflet, le beau navire blanc comme un cygne.

Il va, laissant loin derrière lui les îles de Porquerolles et du Levant, nuages mauves bientôt dissous dans la lumière. Une atmosphère de fête, la joie du matin pascal nous pénètre malgré nous. Chacune rêve de travailler, de dévouer ses forces et son âme à la place qui va lui être assignée et dans le rôle qu'elle assumera.

Ces femmes qui m'entourent, si diverses par l'âge, le caractère, les habitudes de la vie antérieure, ont fait leurs preuves. Celles du bord, pour ne citer que celles-là, sont, très modestement, les collaboratrices infatigables des médecins qui savent les utiliser et qui les estiment selon leur mérite. Le médecin-chef, l'excellent docteur B..., a été le premier, parmi ses confrères, à demander quelques dames de la Croix-Rouge, pour son bateau. L'honorable corps des médecins de la marine n'est pas précisément féministe. Je n'ignore pas que sur tel ou tel bâtiment, les infirmières n'ont pas été très désirées, très encouragées ou très regrettées après leur départ. Il y a des médecins qui conservent des préjugés et des infirmières qui conçoivent faussement leur mission. Les premiers sont quelquefois injustes, les secondes sont insupportables. Je crois pourtant que, dans l'intérêt des malades, — le seul qui compte! — les médecins peuvent tirer un très bon parti de la collaboration féminine. Il suffit que chacun soit à sa place et que l'infirmière se contente de la sienne, qui est toute subordonnée et toute modeste; les préjugés du médecin, s'il en a, tomberont bien vite.

Le docteur B... se déclare très satisfait de l'expérience qu'il a faite. Sur le *S*..., les relations des médecins et des infirmières sont exactement ce qu'elles doivent être, correctes et cordiales. Les infirmières embarquées, par décision du ministre, sont traitées comme des officiers subalternes, au point de vue de la nourriture et du logement. Elles ont une bonne cabine et prennent leurs repas dans le carré, à une table particulière. Leur tâche consiste surtout en surveillance, en soins moraux, et elles ne doivent pas, en principe, faire des pansemens ou assister aux opérations. Cela s'explique par la formation même du personnel infirmier de la marine qui, contrairement au personnel infirmier de la guerre, est composé de spécialistes, exercés dès le temps de paix, et ne se recrute pas, au petit bonheur, parmi des réservistes auxiliaires. Les infirmiers des régimens, dont le dévouement est indiscutable et la mission

souvent périlleuse, toujours pénible, étaient, « dans le civil, » des paysans, des ouvriers, des prêtres, des bourgeois, mais bien rarement des infirmiers professionnels. Le nombre de ceux-là est infime, par rapport aux autres. C'est pourquoi l'aide apportée par les dames des Croix-Rouges fut si précieuse et même indispensable, la quantité des blessés ayant dépassé toutes les prévisions.

Il n'en va pas tout à fait de même pour la marine, qui recrute son personnel dans le corps régulier des infirmiers de la flotte, formé avec le plus grand soin dans ses hôpitaux et choisi parmi l'élite des équipages. Néanmoins, dans certains cas, ce personnel ne peut suffire à une tâche qui dépasse ses forces et ses moyens, et ses dames infirmières font tout ce qui doit et peut être fait, sans barguigner : pansemens, piqûres, nettoyages, etc. Il en fut ainsi, sur le *S...*, lors de l'évacuation des Serbes.

*
* *

Ce que nous appelons la « répétition générale du sauvetage » a eu lieu dans l'après-midi. Au signal donné par le clairon, toutes les personnes présentes à bord ont dû prendre les appareils disposés en des endroits déterminés et rejoindre leurs postes près des embarcations désignées à l'avance. Tout s'est passé en bon ordre, et cela faisait par les coursives et les échelles un amusant défilé d'officiers, de matelots surgissant des profondeurs du *S...*, de dames infirmières, tous bizarrement affublés de ceintures en kapok ou en liège, et de petits collets pneumatiques pareils à des haricots noirs...

Puis, les passagères se sont retirées, chacune chez soi, et j'ai employé la fin de la journée à parer mon petit logis, à lire, à me documenter sur Salonique.

Au crépuscule, nous nous retrouvons toutes sur le pont, avant le dîner. Une brume, montant de la mer, éteint la rougeur fumeuse du soleil, qui meurt sans éclat et sans reflet. Les montagnes de la Corse s'esquissent vaguement, dans un bruit d'orage où palpitent de silencieux éclairs. Nous ne verrons de l'île merveilleuse que les feux des Sanguinaires et nous arriverons, à la nuit noire, devant Bonifacio.

Mais, voilà qu'autour de nous passent des frissons d'ailes. Un vol d'oiseaux, échappés du maquis, nous apporte la bien-

venue de l'île. Ils suivent le bateau, pressés par l'ombre qui vient et, craintifs encore, hésitent à se poser... Pourtant, ils n'ont rien à redouter. Notre aumônier, grand chasseur en Bretagne, qui n'hésite pas à tirer les mouettes, respectera les hirondelles et les palombes. Et puis, nous serions là, au bon moment, pour rappeler à M. l'abbé l'exemple de saint François d'Assise.

Lecture du « communiqué » que la Tour Eiffel nous envoie par T. S. F. et qui est affiché au carré. Dîner à la petite table des infirmières. Et voilà cette première journée de navigation presque achevée.

Maintenant, on ne distingue plus rien, à l'horizon. La Corse s'est évanouie dans l'orage, et le ciel et la mer se confondent en un même élément. C'est l'heure où les navires ne sont plus que de bien pauvres choses dans la nuit, de fragiles atomes entre deux abîmes. L'éternelle hostilité de la mer nous effraie soudain, quand nous voyons les ténèbres descendre sur le cercle infini des eaux.

Appuyée à la rambarde, dans le vent qui m'enveloppe, je me sens petite et seule. Comme tous les soirs, à cette heure, je me recueille en moi-même, j'évoque des figures chéries, je pense à tout ce qui fut, à tout ce qui est ma raison de vivre, qui subsiste à travers l'épreuve et ne craint rien du temps et de la mort. Pour tous ceux qui luttent ou qui attendent, pour tous ceux qu'un devoir unique a séparés en les déchirant, soldats au fond des tranchées, marins sur les flots, femmes qui regardent la place vide au foyer, mères anxieuses, n'y a-t-il pas ainsi, chaque soir, une communion dans le souvenir, un mystérieux rendez-vous des âmes ?

Et ce n'est pas un piège sentimental où se détend la volonté, prise au dangereux plaisir de l'attendrissement. C'est le rite quotidien d'un culte : c'est l'affirmation que l'absence ne sépare pas ceux qui s'aiment, que la solitude n'est qu'une apparence et la distance qu'une illusion. Alors, le jeune soldat sent sur ses yeux lourds de sommeil la caresse des mains maternelles ; la mère entend le « bonsoir » balbutié de son fils ; et tous comprennent que la guerre n'a pas détruit leur plus cher trésor : celui des humaines tendresses. Demain, les hommes ne seront pas moins vaillans et les femmes moins résignées : le contact des âmes aura renouvelé leur énergie, raffermi leur

confiance et leur foi... L'héroïsme français est une cuirasse d'un merveilleux métal, en vérité, sans défaut et sans fêlure, mais jamais si pesante qu'elle puisse étouffer la palpitation du cœur vivant.

Donnons une pensée aux absens ; donnons une pensée aux morts, et que ce soit notre prière du soir. Donnons une pensée, aussi, à tous ceux qui vinrent sur ce navire, blessés ou malades, et qui en firent un lieu sacré.

L'ombre s'épaissit et, pourtant, une clarté autour de nous tremble et moire les eaux tranquilles. Le bateau, lumière unique dans la nuit, rayonne par tous les feux de ses mâts, de ses lampes intérieures, de la bande verte dessinant le pont. Et ces feux signalent son passage à l'invisible ennemi qui l'épargne, à regret peut-être...

*
* *

Au delà du cap Spartivento, nous avons trouvé l'été, comme si notre voyage s'accomplissait à la fois dans l'espace et dans le temps. Cerigo, nue et dorée, belle par la lumière qui la baigne, le dangereux cap Malée, raviné d'ombres mauves et portant un ermitage blanc à sa pointe extrême, et puis des îles, des îles, un troupeau d'îles, ont surgi du bleu plus obscur de la mer. C'est ici qu'il est presque impossible de ne pas oublier, par instans, le cauchemar qui pèse sur le monde.

L'antique enchantement de la lumière accomplit ce miracle qui n'appartient plus maintenant aux consolatrices d'autrefois : la poésie et la musique. Nous sommes déçus par les poètes. La musique touche en nous une sensibilité souffrante, éveille des souvenirs et des désirs qui font mal... Et peut-être, si nous y prenions plaisir, serait-ce avec une sorte de honte. Mais la joie qui vient de la lumière est toute pure, comme l'innocente joie que donnent l'eau et le pain.

D'ailleurs, si nous étions tentés d'oublier trop longtemps la guerre, tout, sur ce bâtiment, arche de grâce pour la douleur, nous ramènerait à elle. Il suffirait d'apercevoir, par les vitres des anciens salons, les petits lits aux couvertures grises où tant de pauvres êtres ont trouvé le repos, — quelquefois l'éternel repos, — et sur la mer d'un bleu si foncé qu'elle mérite l'épithète homérique, sur la mer violette, ne voyons-nous pas les vaillans petits chalutiers qui battent les routes marines,

tandis qu'un torpilleur file, là-bas, sous un panache de fumée?

J'ai employé le dernier jour de ce beau voyage à visiter le bâtiment et à me faire expliquer l'organisation des navires-hôpitaux, moins connus du public français que toutes les autres formations sanitaires. Ils ont joué un rôle important dans l'œuvre si complexe qu'a dû accomplir le service de santé de la marine.

C'est au mois de mai 1915, après les premiers combats dans la presqu'île de Gallipoli, qu'une commission de dix médecins, ayant à leur tête un médecin en chef, fut envoyée aux Dardanelles. Elle devait prendre toutes les mesures nécessaires pour enrayer les grandes épidémies, choléra, peste, fièvre jaune, et s'opposer à leur importation en France par les malades du corps expéditionnaire; elle devait assurer l'évacuation des blessés, et fournir les soins médicaux au personnel toujours plus nombreux dépendant des bases maritimes.

Le problème de l'évacuation n'est pas facile à résoudre, même à terre et quand il s'agit seulement de transporter les blessés depuis la ligne de feu jusqu'aux hôpitaux de l'arrière. Il se complique bien davantage quand la mer vient s'interposer entre les hôpitaux et le front. La marine avait fait l'expérience de ces difficultés pendant les campagnes coloniales qui précédèrent la grande guerre, et elle avait prévu, dès le temps de paix, la transformation de certains bâtimens de commerce en navires-hôpitaux. Mais tout bâtiment ne se prête pas à cette métamorphose. Il faut que la disposition intérieure permette une circulation facile, que la ventilation soit parfaite, et la vitesse suffisante. Tel navire, excellent pour le service ordinaire, présentait des vices rédhibitoires, au point de vue de la transformation possible en hôpital. C'est pourquoi, au début de la campagne, seuls le *Canada* et le *Duguay-Trouin* se trouvèrent aux Dardanelles pour assurer le transport des blessés.

La *Bretagne* vint se joindre à eux, mais, bientôt, l'on fut obligé de doubler ces trois navires par de simples transports de troupes, mal organisés au point de vue médical et qui ne mettaient pas les blessés à l'abri des torpillages, puisque les transports de guerre sont considérés comme belligérans et traités comme tels. Les médecins qui servirent sur ces bateaux, affrontèrent les plus grandes difficultés pour remplir leur tâche. il fallut créer, à tout prix, d'autres navires-hôpitaux: ce furent

le *Tchad*, le *Bien-Hoa*, le *Ceylan*, la *Divona*, le *Sphinx* et enfin la *France-IV*, somptueux transatlantique, habilement adapté à son nouveau rôle, et qui apporta un supplément de 2 500 lits.

Le médecin-chef du S... m'initie fort aimablement à la vie et à la discipline du navire-hôpital. Il m'en indique le personnel et son rôle, la répartition du service entre les cinq ou six médecins et le pharmacien placé sous ses ordres. Il me montre les installations toutes prêtes pour recevoir les malades dès l'arrivée, couchettes ou cadres, bien disposés contre le roulis, dans des salles vastes et claires où le soleil entre avec l'air salin. Il me fait visiter aussi les salles d'opérations, de pansemens, de radiographie, avec le matériel le plus moderne et le plus complet, tout cet organisme au repos pendant la traversée d'aller, mais qui devra, au retour, recevoir et soulager tant de souffrances! Car ces bâtimens-hôpitaux ont rendu et rendront encore d'inappréciables services. Lorsque la mission médicale maritime vint à Salonique, après l'évacuation de Gallipoli et de Moudros, les formations sanitaires à peine créées furent aidées puissamment par ces navires qui, depuis, continuent à fonctionner sans relâche. Il y a moins de blessés à transporter, mais il y a beaucoup plus de malades, et le nombre de ceux-ci s'accroîtra, inévitablement, quand arriveront les grosses chaleurs de l'été.

Or, pour les malades surtout, le rapatriement constitue la suprême chance de salut. Les Serbes, rassemblés à Corfou et à Vido, viennent d'en faire l'expérience.

Quand ils atteignirent les côtes de l'Adriatique, après la terrible retraite d'Albanie, la mission militaire française dut leur préparer un asile. Des camps furent créés un peu partout, pour recevoir les troupes encore valides, et l'on installa dans l'île de grandes tentes remplies de paille, destinées aux malades qui affluaient à chaque arrivée de convoi. Les médecins de la mission, aidés par ceux d'un bataillon de chasseurs alpins, se dévouèrent sans mesurer leurs forces, et il fallut bientôt leur adjoindre tous les médecins de la marine qui n'étaient pas absolument indispensables aux bâtimens de guerre mouillés sur rade. La mortalité cependant prenait des proportions effrayantes, représentant à peu près la moitié du chiffre des entrées. On comptait chaque jour de 100 à 200 décès. En grande hâte, on monta des baraquemens afin

de créer un hôpital dans la baie de Govino. Un médecin débarqué du *Saint-François-d'Assise* organisa le lazaret de Vido où fonctionnait déjà, depuis quelques jours, un service de désinfection. Un nouvel hôpital fut établi à Moraitica, au Sud de l'île, près d'une importante agglomération de camps serbes. Enfin, les officiers malades virent s'ouvrir devant eux le célèbre Achilleion, la villa que l'Impératrice Élisabeth d'Autriche avait édifiée « à la gloire d'Achille, » et que le Kaiser avait achetée et modifiée selon ses goûts qui ne tenaient pas précisément du bon goût.

Depuis trois mois, les navires-hôpitaux transportent sans cesse des Serbes vers la Tunisie et le souvenir de ces tristes voyages obsède encore les officiers et les infirmières du *S*... J'ai entendu des récits effrayans. Mme M... surtout, la doyenne des infirmières, une Provençale aux yeux vifs, aux cheveux gris, m'a raconté, d'une façon naïve et saisissante, les incidens des dernières traversées. J'aime à causer avec elle, dans le petit salon ouvert qui est à l'arrière du carré et où nous nous tenons l'après-midi. Mme M..., fait fonction de lingère bénévole, et, toujours penchée sur un ouvrage, elle raccommode du linge, répare les surplis de M. l'aumônier, recoud un galon sur une manche, et parle, sans que son aiguille s'arrête jamais. On devine en elle la bonne ménagère française qui accomplit avec amour les plus modestes travaux et qui est maternelle à tous, naturellement, comme elle respire. Ses mains doivent être aussi douces que son cœur est doux. Seule au monde et déjà vieillissante, elle n'a pas d'amertume et elle a gardé le don divin du sourire. Avec son chaud regard et son accent où le Midi chante, elle encouragerait à vivre les neurasthéniques les plus déprimés.

— J'ai tout perdu, mari et enfans, je ne vis plus pour moi-même, m'a-t-elle confié; mais il y a les autres...

Les « autres, » ce sont les blessés et les malades, quelle que soit leur nationalité. Mme M... a vu, sans défaillir, l'épouvantable enfer de Vido où des squelettes aux yeux ardens, aux bouches convulsées jetaient un cri morne : « Du pain ! du pain ! » Parfois, le cri s'achevait en un râle. L'homme, dressé dans un effort suprême, tombait tout droit, ne bougeait plus, tandis que ses compagnons, buttant sur lui, semblaient cassés par le choc. La dysenterie achevait l'œuvre de la misère physiologique.

— Ah! le lazaret de Vido! dit Mme M... Il fallait voir ça, pour comprendre ce que c'est que la souffrance. Par comparaison, un hôpital de blessés est un lieu extrêmement joli et gai. Les médecins faisaient ce qu'ils pouvaient, et les infirmiers de même, — mais quelle besogne! Les Serbes arrivaient dans leurs loques grouillantes de vermine. Les plus solides étaient épouillés, rasés, lavés, habillés, et on leur donnait à manger, pas beaucoup à la fois. Mais il y en avait des tas qui mouraient, parmi les plus jeunes, les plus faibles. Tous les jours, un petit bateau, le *Saint-François-d'Assise*, allait immerger ces pauvres gens, trop nombreux pour qu'on pût les enterrer, et les matelots, chargés de ce service, succombaient presque, — vous comprenez, quoique des matelots, ça ne soit pas délicat comme des dames!

« Quand nous arrivions, sur le *S*..., nous sentions, de loin, l'odeur des petits bâtimens qui nous amenaient les Serbes; une odeur de décomposition, de guenilles, de maladie, une odeur qui pénétrait tout, qui nous poursuivait partout, que nous ne pourrons jamais oublier. Nos Serbes n'avaient pas toujours subi l'épouillage et la lessive. Quelquefois, pour gagner du temps, — et le temps, c'est de la vie! — on nous les envoyait tels quels, dans leurs habits de la retraite... Vous ne me croirez pas! A la vue de notre bateau, les mourans se ranimaient. Ils disaient : « France! France!... » et j'en ai vu qui grimpaient à quatre pattes l'escalier de la coupée et qui mouraient là, sur le pont...

« Mais ils mouraient plus contens. Les survivans réclamaient à manger. On commençait par les déshabiller et les nettoyer. C'était nous, les infirmiers et les infirmières, qui faisions cette besogne-là... Madame, il y en avait, de ces pauvres gens, qui, sûrement, ne s'étaient pas déshabillés depuis des mois! Leurs effets étaient collés à leur peau et leur peau à leurs os. Avec des ciseaux, je coupais, bien doucement, leurs manches, et il en sortait toute une ménagerie... Des puces, des punaises, des mille-pattes! Quant aux poux, il y en avait tant et tant que le pont en était blanc. C'est une chose vraie, et qu'il est difficile de croire! Oui, le grand pont du *S*... était blanc de poux. Et quand les guenilles étaient en un gros tas, on les voyait bouger.

« ... Vous demandez si cela ne me dégoûtait pas? On n'a

pas de dégoût devant une misère si grande. Et puis, on est trop pressé. Nous lavions nos Serbes avec du savon et de petites brosses, et ça ne suffisait pas d'un lavage pour les rendre tout à fait propres. Et puis, on les couchait. Pauvres gens! Ils étaient heureux. Ils allaient en France!

« Cette idée de la France faisait travailler leur esprit. Ils s'imaginaient je ne sais quoi d'extraordinaire. Quelques-uns même me disaient : « Paris! Paris! » Ils voulaient aller à Paris! Et le matelot breton qui m'aidait était un peu étonné d'entendre ces squelettes rêver de Paris, et il me disait :

« — Madame M..., ils ont des idées de grandeur! »

« Beaucoup n'iront jamais en France et à Paris, et n'ont jamais atteint Bizerte. Ils étaient trop usés. Ils nous mouraient dans les mains, et leurs cadavres étaient légers, légers comme ceux des petits enfans. Ces corps n'avaient plus d'épaisseur. Vous vous rappelez que, dans les photographies de Vido qu'on vous a montrées, vous n'avez pas reconnu un cadavre couché par terre? Vous avez cru que c'était une peau de mouton étalée... Ils étaient tous comme ça.

« Le matelot breton me disait encore :

« — On ne croirait pas que c'est des morts; on croirait que c'est des choses qui n'ont jamais vécu! »

« Pour nous, le plus terrible, c'était cette vermine qu'on ne pouvait pas détruire sans en attraper quelque peu. Les poux, c'est un supplice de tous les instans, et puis c'est le typhus ou la fièvre récurrente. Une de mes compagnes, qui n'a pu se préserver de ces vilaines bêtes, a été très malade et obligée de débarquer.

« Que voulez-vous? C'est le métier... Au lazaret de Vido, le mois dernier, il y a eu des cas de choléra et de typhus. Il y en a toujours dans ces pays-là, et l'armée serbe avait aussi les germes de ces maladies. Deux médecins, deux infirmières, trois infirmiers français et cinq infirmiers serbes ont contracté le typhus au chevet de leurs malades. C'est leur champ de bataille. Ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont supporté, ils ne le proclament pas; mais croyez bien qu'ils ont eu de la peine et du mérite...

« D'ailleurs, on est récompensé, quelquefois, pour toute la fatigue et la tristesse qu'on endure; on est récompensé par de petites choses, des mots, des riens, qui font plaisir. S'il y a

des malades ingrats, il y en a de si reconnaissans! Ces pauvres Serbes, nous en avons sauvé beaucoup; et ceux que nous n'avons pas pu sauver, nous les avons soulagés et consolés, nous les avons aidés à mourir... Quand leur tête était un peu perdue, ils me sentaient près d'eux et ils croyaient que leur mère était là. Ils m'appelaient « Maïka! » (Maman!) et ils mouraient comme des enfans s'endorment, d'épuisement, de faiblesse... »

Mme M... assure ses lunettes sur son nez et rajuste le voile bleu que le vent rabat contre sa poitrine. Elle ressemble à la sainte Anne des crèches provençales, vénérable image de la maternité en cheveux gris, dont la gravité n'est jamais sévère. Je pense aux Serbes qui l'appelaient « Maïka! »... Maman! ce nom doux et sacré que les femmes comprennent dans toutes les langues, parce que les hommes le prononcent toujours avec le même accent, ce nom que tant de pauvres mères n'entendront plus, l'horrible guerre a fait ce miracle de le rendre aux mères orphelines de leurs fils, devenues, sous le voile de l'infirmière, divinement maternelles aux fils des autres...

*
* *

Une dernière nuit à bord. Le lendemain, j'apprends avec une émotion joyeuse que nous sommes dans le golfe Thermaïque. Mais quelle déception de voir l'hiver revenu, un ciel morne fondant en bruine sur des eaux couleur de serpent! Le brouillard nous dérobe les montagnes de la Chalcidique et le massif de l'Olympe. Nous longeons une côte basse et verte. Sur le pont, je grelotte dans mon manteau, et je m'efforce de percer la brume, de distinguer quelque chose au loin.

Voici un bâtiment échoué qui trempe plus qu'à demi dans la mer sa coque noire. C'est un cargo qui fut torpillé par un sous-marin très audacieux. Il portait des mulets qui se noyèrent presque tous. Sur ce même cargo, des infirmières anglaises avaient pris passage. On raconte qu'elles furent très crânes et, « sans s'énerver, » gagnèrent la terre ferme au prix d'un bain un peu long et un peu froid, gardant à la main leur petit sac et se faisant même des politesses, comme dans un salon. L'histoire est si jolie que je la veux croire vraie.

Les flotteurs des filets qui barrent l'entrée de la rade dessinent à fleur d'eau, en zigzag, des lignes ponctuées. Un pilote nous remorque dans le chenal. A bâbord, le brouillard fon-

dant laisse transparaître des silhouettes de navires. A tribord, se profile le promontoire de Kara-Bouroun où flotte encore le drapeau grec, mais dont les forts et les batteries sont occupés par les Alliés, — mesure de précaution que l'étrange attitude de la Grèce a rendue nécessaire. Plus avant, se creuse la petite baie de Mikra, protégée par une pointe de terre. On aperçoit des baraquemens, des hôpitaux temporaires, les tentes du camp d'aviation, et, suivant la courbe de la rade immense, un faubourg tout en longueur, villas et jardins, jusqu'à la Tour Blanche dont la masse crénelée avance un peu comme une vigie de pierre qui défendrait l'entrée du port. Ce quartier dit « des Campagnes, » c'est le Passy salonicien, habité par les étrangers, les consuls, les fonctionnaires, la riche bourgeoisie. Tout neuf, avec ses belles maisons espacées, ses jardins baignés par la mer, il compte encore bien des places vides et n'est à vrai dire qu'un boulevard développé sur quatre ou cinq kilomètres et rattaché à la ville par un tramway jaune qu'on distingue, de loin, menu comme un jouet mécanique.

Salonique est de l'autre côté. Salonique, c'est, au fond de la rade, une cité couchée à flanc de colline, couronnée de tours ruinées, de murs crénelés qui descendent obliquement, de hauts platanes en touffes sombres. Dans ce matin gris, toutes ses couleurs deviennent grisaille, et les minarets qui, par centaines, surgissent au-dessus des maisons pressées, des petits dômes blanchâtres, des jardins en éboulis, semblent de tristes chandelles éteintes. La ville déborde les hauteurs qu'elle couvre, s'allonge en faubourg vers les vagues espaces brumeux de Zeitenlik et de Bétchinar, à l'opposé des « Campagnes. » Des montagnes, plus lointaines, confusément esquissées en gris sur gris, achèvent le décor du golfe ; mais elles sont trop vagues pour retenir le regard. Ce qui nous intéresse avant tout, c'est la vie du port, c'est le quai qui surplombe l'eau boueuse, entre la Tour Blanche et les constructions de la Douane, le quai moderne, bordé de hautes maisons sans caractère et tout grouillant de passans, de voitures, de tramways, d'automobiles militaires. Des cargo-boats, des paquebots, de gros voiliers portant les couleurs helléniques peintes sur leur coque, sont mouillés tout au long de ce quai, où le travail de chargement et de déchargement s'accomplit dans le brouhaha et les clameurs. Les barques des Iles, les « sacolèves, » exactement

pareilles à des demi-coquilles de noix, dressent leurs mâts clairs, leurs grandes vergues obliques portant la voile enroulée. Leurs flancs bariolés de jaune et de bleu déversent sur les dalles gluantes un flot de paniers, de ballots et de caisses, les cruches rouges striées de dessins blancs, les sacs de farine, les corbeilles de citrons et d'oranges et les tonneaux qui exhalent les forts parfums du vin résiné. Des embarcations se détachent du quai, filent vers les bateaux de guerre qui se tiennent en ligne là-bas, tout hérissés de canons, guettant l'ennemi qui viendrait par la mer et celui qui se révélerait sur terre, protégeant la ville qu'ils menaceraient, au besoin... Les officiers du bord les désignent l'un après l'autre, anglais ou français; et l'on nous montre aussi les navires-hôpitaux déjà mouillés sur rade, le petit transbordeur sanitaire l'*Ariadne*, les torpilleurs, les chalutiers, les citernes, tous ces bâtimens qui font la guerre à leur manière, flotte composite, aux silhouettes infiniment variées et quelquefois surprenantes. Parmi eux, il y a un yacht de plaisance, l'*Eros*, qui rappelle bien des fêtes mondaines et des élégances évanouies, et qui, maintenant, porte le gris obscur de la marine militaire et arbore la marque distinctive du contre-amiral, commandant la division navale d'Orient.

Les trois infirmières passagères, destinées à l'Hôpital temporaire n° 7, sont parties. J'ai fait mes adieux aux officiers du *S*... qui s'en vont à terre, et mes bagages étant préparés dans ma cabine, j'attends mon tour de départ. Il pleut, il pleut toujours, et avec les lignes et les nuances, la pluie, cruelle à ce paysage, dissout les prestiges de l'Orient. Mais. tandis que je rêve à tout l'inconnu que contient cette ville, une petite embarcation, où je reconnais avec joie une figure amie, accoste à la coupée du *S*..., et, sur les montagnes fantômes de la Chalcidique, un double arc-en-ciel s'ébauche, se colore lentement et met, dans le gris troublé du ciel, la merveille des sept couleurs et le mystère d'un présage.

II

Salonique, avril 1916.

Un dimanche tiède, un doux petit soleil qui n'éblouit pas, une langueur de printemps dans l'air... La saison n'est pas

venue encore où les gens, écrasés de chaleur, font la sieste, tout l'après-midi, dans les chambres fermées. Il y a beaucoup de monde dehors. Pourtant le travail et le négoce, — le négoce surtout, — continuent leur train, et ce dimanche-ci n'est pas, comme ceux de chez nous, une blanche journée très lente, sonore de cloches et tout ensommeillée d'ennui. C'est que le jour du repos, à Salonique, se répète trois fois par semaine, pour les croyans de trois religions différentes. Le vendredi, ce sont les musulmans qui chôment, le samedi, les juifs observent le sabbat et le dimanche, les chrétiens, — catholiques et orthodoxes, — se donnent loisir de flâner. Aussi peut-on dire qu'à Salonique c'est toujours la semaine des trois dimanches.

Sur le quai, où les tramways grinçans se succèdent et trop souvent s'immobilisent, en panne pour de longs momens, les Saloniciens défilent, vêtus de leurs plus beaux habits, familles au complet, qui tiennent toute la largeur du trottoir, marchent à petits pas, s'arrêtent volontiers, ne se dérangent pour personne et, n'allant nulle part, ne sont pas pressées d'arriver. Entre le jardin de la Tour Blanche où joue la musique anglaise et la place de la Liberté où sont les pâtisseries à la mode, les grands cafés et le Cercle, la procession des promeneurs se traîne, bousculée par le perpétuel mouvement militaire que le dimanche n'interrompt pas. Le kaki des Anglais, le bleu cendré des Français, les chéchias rouges, les képis à galons d'or, les sombres uniformes de la marine, les cols bleus de matelots, foisonnent, et, à chaque instant, nous rappellent que ce pays soi-disant neutre n'est plus qu'un vaste camp où se concentrent des armées.

Les bars et les cinémas aux enseignes extravagantes, aux affiches démesurées, laissent échapper des relens de mastic ou des mélodies cassées par les gramophones. Tout à l'heure, nous avons aperçu, au fond d'un jardin de banlieue, la guinguette qui glorifie en trois langues « l'Imprenable Verdun. » Voici, maintenant, le Bar des Alliés, et le « Rendez-vous des vrais Poilus, » et le café qui se targue, en anglais, d'être *the best in Salonica*, et en français, « le plus consciencieux de Salonique. » Voici des magasins de Coopératives, où l'on vend, à prix fixe, toutes sortes de denrées réservées aux seuls militaires; voici d'affreuses bicoques à deux étages et de somptueuses maisons à terrasses et à loggias; voici des terrains vagues et

des chantiers; voici des hôtels en style turco-boche qui se hérissent de kiosques, se boursouflent de prétentieux balcons et se vantent, — combien à tort! — de posséder tout le confort moderne.

Il y a un autre Salonique, celui que l'on aperçoit, par les coupures des ruelles perpendiculaires au quai, celui qui superpose ses maisons peintes, ses minarets, ses dômes, ses cyprès, sur la déclivité de la colline. Mais, si loin et si près, il ne doit pas détourner notre curiosité attentive de ce quartier où nous sommes, où nous resterons aujourd'hui, quartier du Port, surgi de la mer, sur les ruines de l'ancienne muraille maritime, quartier qui se croit européen et qui est seulement levantin. La laideur des architectures, des tramways à trolleys, des fiacres sales, des costumes à la franque, a profondément déçu la plupart de mes compatriotes, et je suis tentée, par momens, de suivre le conseil qu'on me donne, de regarder surtout le beau golfe, d'un azur inégal, ceint de montagnes mauves et tout chargé de vaisseaux. Que les barques rondes des Iles me plaisent à voir, aussi pressées contre le parapet du quai, avec leurs grosses coques, sculptées et bariolées, leurs noms jolis comme des poèmes, leurs mâts qui font des hachures claires sur le fond bleu obscur de la rade! Les bateliers dorment, couchés, face au ciel, ou sucent des oranges dont les écorces pointillent d'or l'eau mouvante, émue par le coup de brise de cinq heures. Sur les dalles, un peuple de guenilleux, coiffés de chiffons en lambeaux, poitrine nue et jambes nues, se prélasse, s'insulte, se provoque par des injures effroyables, dans tous les dialectes méditerranéens. Un chanteur module une romance aiguë et tremblotante. Des enfans tsiganes, couleur de cigare, demandent l'aumône, acharnés comme des taons. Des femmes à larges pantalons, réfugiées de Thrace ou de Macédoine, tendent les mains, sans rien dire. Et la foule dominicale, indifférente, continue sa promenade, un peu moins lente, parce que l'heure approche où il convient de s'asseoir devant les pâtisseries et les cafés.

Suivons cette foule jusqu'à la place de la Liberté, place qui n'est guère qu'une large rue, prolongée par la rue Venizelos. En face de l'Escalier de marbre, où les vedettes des bateaux de guerre vont accoster tout à l'heure, où déjà les marins se rassemblent, entre deux petits kiosques, sur l'embarcadère inondé d'embrun, la place de la Liberté concentre toute la vie saloni-

cienne. Les tables des cafés envahissent la chaussée ; des gens, aux fenêtres, regardent les gens assis, en bas, et les gens assis regardent les gens qui passent. Et pourquoi se priveraient-ils de ce plaisir quotidien, pourquoi hésiteraient-ils à s'assembler, dans cette espèce de Forum, pour commenter les nouvelles, dévisager les nouveaux venus, déguster la citronnade glacée ou le mastic aromatique? Il y a, dans cette ville qui n'est pas en guerre, cent cinquante mille habitans. Que la neutralité de la Grèce les afflige ou les réjouisse, qu'ils aiment ou n'aiment pas les nations alliées, qu'ils soient vénizélistes ou gounaristes, les Saloniciens conservent toutes leurs habitudes, — et cela surprend un peu les voyageurs qui arrivent de France...

Nous ne connaissons plus, dans la plupart de nos villes, cet air de gaîté, ces figures paisibles, ces couleurs crues, cette foule où il n'y a presque pas de taches noires, presque pas de femmes en deuil! Parce qu'on entend parler français, un peu partout, parce qu'on voit des centaines d'uniformes français, on subit cette singulière illusion d'être encore en France, et l'on éprouve quelque gêne, quelque léger agacement, à constater l'indifférence épanouie de tout ce monde. Mais nous ne sommes plus en France, et, d'ailleurs, en France même, après la crise d'austérité qui marqua le début de la guerre, nous avons vu Paris retrouver peu à peu sa physionomie normale, avec une nuance de gravité qui durera peut-être encore un an ou deux... En revanche, nos villes méridionales ne se sont jamais complètement endeuillées, et j'en sais qui sont plus vivantes mille fois, plus vivantes de toutes façons que la métropole macédonienne! Salonique n'est pas une ville de luxe et de plaisir et l'atmosphère n'y est pas précisément poétique ou voluptueuse. Le peuple de ribaudes qui suit les armées, se cache assez bien pour ne pas offusquer ici la pudeur des familles, et si quelques music-halls représentent les délices de Babylone, la rue et les passantes n'en reçoivent qu'un écho très assourdi.

Considérons, comme au cinématographe, cette foule composite, ces types de toutes races, de toutes couleurs, qui parlent toutes les langues. Ce qui domine, c'est l'élément juif, l'homme plutôt malingre, au visage intelligent et fatigué, la femme grasse et pâle, aux très beaux yeux. Chaque couple escorte de nombreux enfans. Beaucoup de garçons et de fillettes

arborent, sur leur chapeau de paille, le ruban aux initiales *A. I. U.* qui désigne les élèves de l'Alliance Israélite Universelle. Moins nombreux sont les Grecs, fonctionnaires importés de la vieille Grèce, négocians et banquiers qui font concurrence aux antiques maisons israélites, familles réfugiées de Smyrne ou de Constantinople. Les dames grecques ne manquent pas de beauté, et certaines sont très élégantes, mais les modes parisiennes se retrouvent à Salonique avec des interprétations qui ne sont pas toujours heureuses. La jupe courte ne sied pas à toutes les jambes et les bottines hautes à tous les pieds. Souvent de trop puissantes chevilles soutiennent des corps majestueux faits pour les amples draperies traînantes... Mais que de regards veloutés, que de longs cils sur des joues pâles, que de chevelures soyeuses en lourds écheveaux luisans, que de belles dents brillantes!... Un tramway s'arrête, devant le débarcadère. Des dames toutes noires en descendent, pêle-mêle avec les Tommies et les poilus. Elles portent le *tchartchaf* à capuchon et la voilette épaisse qui dissimule leur visage. Un soldat français, nouveau débarqué sans doute, reste béat d'émotion à cette vue, et dit à son camarade :

— Tu n'as pas vu ?... C'est des dames turques!...

Des dames turques! Les Européens, les Français surtout, prononcent ces deux mots avec une admiration toute mêlée de regret et de désir. Les dames israélites, les dames grecques peuvent être jolies; aucune ne paraîtra plus jolie que ces créatures voilées, défendues, lointaines, dont le nom seul évoque, pour des imaginations naïves, des visions extraordinaires : des jardins clos, des harems parfumés, des pachas à turban et à cimeterre, des odalisques dansantes et des eunuques noirs... Les dames turques! Les étrangers vous jureront qu'elles seules, à Salonique, ont la taille fine et le pied petit. Cependant, quelle Turque de la vraie Turquie oserait se montrer ainsi mêlée aux hommes, dans la promiscuité d'une voiture publique? Quelle musulmane, même affranchie des vieux préjugés et parfaitement désenchantée, oserait sortir avec son mari ou son père? La dame turque de Salonique a-t-elle perdu le sentiment des convenances imposées par l'usage séculaire, sinon par la religion? En voici une qui s'est arrêtée en face du débarcadère et relève tranquillement sa voilette, découvrant une figure, ni laide, ni jolie, d'un type analogue aux figures des autres

Saloniciennes. Cependant un monsieur, descendu du tramway en même temps qu'elle, un monsieur en jaquette, portant le fez, la rejoint, suivi de près par une servante et un bébé vêtu de blanc. Tous quatre, père, mère, enfant et domestique, s'en vont pédestrement, sur le quai, comme tous les bons bourgeois en promenade dominicale. Et quelqu'un, qui remarque ma surprise, me dit :

— Vous voyez là une famille *deunmehs*. Les *deunmèhs* sont les musulmans de Salonique, juifs d'origine, convertis au XVIIe siècle, et qui, se mariant toujours entre eux, ont conservé leur sang juif, leur type juif, et même, très secrètement, leurs traditions juives. Musulmans, ils le sont, au moins en apparence, et les étrangers, non prévenus, les prennent pour des Turcs. Mais il n'y a plus ou presque plus de vrais Turcs à Salonique. Après la conquête grecque, ils sont partis, sauf quelques centaines de pauvres diables et un petit nombre de familles qui vivent tout à fait retirées dans la ville haute, et gardent l'austérité des vieilles mœurs. Les véritables dames turques, on ne les rencontre pas, ce sont les *deunmehs*, parfois charmantes, qui bénéficient du prestige poétique d'Aziyadé...

Consolons-nous de cette désillusion en regardant d'autres silhouettes passer, dans la foule toujours accrue.

Ce garçon brun, qui porte avec une dignité rustique un lourd manteau blanc brodé de noir, c'est un berger koutzovalaque égaré parmi les gens de la ville. Cette femme aux pieds nus, coiffée d'un léger voile blanc, gainée dans un fourreau de grosse toile à broderies noires et bleues, dans un tablier pesant, pareil à un tapis rayé de vert émeraude et de pourpre sombre, c'est une paysanne macédonienne venue des quartiers où les réfugiés habitent pêle-mêle les maisons abandonnées par les Turcs. Voici un *pappa* dont la chevelure frisée supporte un haut godet de feutre noir. Il croise un couple de vieillards israélites, barbus comme des prophètes, ridés comme des rabbins de Rembrandt, et très dignes dans leur robe d'indienne à ceinture et leur cafetan fourré. Un derviche, reconnaissable à son bonnet conique, va, solitaire, le chapelet d'ambre aux doigts... Mais quel est ce vol de perruches?... Ce sont les foulards vert cru que les juives saloniciennes ont rapportés d'Espagne, avec les toquets ronds et les vestes-boléro; ils enveloppent les cheveux et pendent sur les

épaules, à la façon d'une queue de perroquet. Ici, un gendarme crétois, affublé d'une bizarre culotte plissée, au fond trop long et trop large, essaie de causer avec un Pandore français, que l' « esprit de corps » lui rend sympathique. Là, un officier serbe, avant-garde de l'armée qui se repose à Corfou, entretient un colonel anglais. Les militaires des nations alliées affluent maintenant, sur la place, et je retrouve, avec joie, les honnêtes figures de chez nous, nos bons poilus, assez mal ficelés dans leurs uniformes déteints, assez mal embouchés quand un mercanti les exploite ou quand un voyou les bouscule, dénués de respect, prompts au rire comme à l'attendrissement, galans pour les dames et paternels pour les mioches. Saluons, au passage, le faubourg parisien, la lande bretonne, la savoureuse Gascogne, incarnés par ce trio de soldats qui vitupèrent la Macédoine en la comparant à leur « patelin. » Ce que pense un Français, on le devine, rien qu'en passant près de lui dans la rue, mais qui nous dira ce que pensent de la Macédoine et de Salonique ces colons anglo-saxons, devenus soldats, ces Australiens, ces Canadiens, ces hommes de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud, hauts, calmes, rouges comme brique, les joues bien rasées, les yeux clairs, le corps à l'aise dans l'uniforme d'allure sportive, la tête droite sous le feutre retroussé? Leurs figures, au repos, n'expriment rien. Ils vont, pipe au bec, manches retroussées, col ouvert, et, si cela leur plaît d'ouvrir aussi leur chemise, ils montreront, en toute ingénuité, un large morceau de poitrine nue. Leur curiosité, s'ils en ont, reste en dedans, comme leurs émotions. Ils ne s'attardent pas à contempler les bizarres spécimens d'humanité qui excitent la gouaillerie ou la compassion des Français flâneurs... Nos soldats « badaudent » volontiers. Sensibles aux formes et aux couleurs, vrais fils d'Ève la curieuse, ils « aiment bien savoir, » quand ils rencontrent quelqu'un ou quelque chose d'extraordinaire. Et Dieu sait que l'extraordinaire ne manque pas ici!

D'autres soldats, un peu à l'écart, font triste mine. Leurs uniformes moutarde sont râpés comme après six mois de guerre; leurs galons de laine jaune sont décousus et décolorés; leurs souliers perdent cordons et semelles. D'où viennent ces soldats aux visages fatigués, un peu hâves, qui semblent traîner un immense ennui? Les Anglais et les Français qui ne fraternisent pas avec eux les considèrent avec une sorte de pitié.

Pauvres soldats de la Grèce neutre, mal nourris, mal équipés, mal payés, et dont les familles, ignorant les bienfaits de l'allocation, crèvent de faim dans leurs villages de la montagne ou des îles! On les a mobilisés pour combattre les Bulgares. Ils n'ont pas combattu les Bulgares et sont restés mobilisés. Pourquoi?... Pour qui?... Serait-ce pour le roi de Prusse?

***

J'ai pensé tout haut, et l'un des amis qui m'accompagne répond, sans rire :

— Vous l'avez dit : pour le roi de Prusse.

Et il ajoute :

— Vous arrivez de France. Vous croyez encore à l'amitié de la Grèce, malgré l'évidente inimitié du gouvernement et de la Couronne. Vous pensez : « Il y a la nation et il y a le Roi : ce n'est pas la même chose. » Ici, l'on entend des vénizélistes sincères vous dire : « Il y a le Roi et il y a les ministres du Roi : ce n'est pas la même chose. » Comme si les nations n'étaient pas responsables du roi qu'elles supportent, et le roi des ministres qu'il a choisis! Et cela m'amène à vous dire que, par intérêt, par lâcheté ou par ignorance, toute la Grèce officielle, et une grande partie du peuple abusé par la propagande allemande, est contre nous.

« La propagande allemande! Elle a été, dans ce pays que nous aimions, que nous aimons encore avec une espèce de tendresse blessée, elle a été mille fois plus habile, plus étendue, plus efficace que vous ne pouvez l'imaginer. Je parle sans parti pris, car j'ai été toujours, et vous le savez, un ami de la Grèce où j'ai voyagé, où j'ai encore de bons camarades, que je crois connaître assez bien et bien comprendre. Si je vous affirme que nous sommes ici en pays hostile, en pays ennemi, vous penserez, n'est-ce pas, que ma conviction s'est faite contre le vœu de mon cœur, par la force des choses et par une expérience personnelle de chaque jour.

« Les Allemands ont acheté tout ce qui était à vendre : politiciens, journalistes, fonctionnaires. Ils ont circonvenu l'armée, avec la complicité de l'État-major; ils tiennent le Roi; ils exploitent le loyalisme naïf du peuple; ils tirent parti de nos erreurs, de nos faiblesses, de nos illusions, et même de notre générosité. Chaque jour, en effet, dans les journaux payés par

le baron Schenck, on rappelle nos prétendus empiétemens sur la souveraineté de la Grèce. Et nous ne répondons rien ou presque rien, alors que les argumens sont innombrables et que nous ne serions pas en peine d'énumérer nos motifs de justification.

« Pourquoi ce silence ? Parce qu'il nous faudrait révéler des actes d'hostilité et que nous ne voulons pas le faire, — du moins en ce moment, — par égard pour nos amis, car nos amis sont Hellènes avant que d'être francophiles, et cela est très naturel. Quant à nos ennemis, leur francophobie s'accroît par l'effet de ces mêmes ménagemens qu'ils interprètent comme un signe de faiblesse.

« Ainsi nous guidons notre conduite sur les sentimens du groupe ami, sans nous préoccuper suffisamment peut-être du groupe ennemi que des optimistes mal informés tiennent pour restreint et négligeable ! Or, le sentiment sympathique du groupe ami, dans l'état actuel des choses, demeure passif et platonique, tandis que le sentiment hostile de l'autre groupe est actif et efficient.

— Alors, les traditions du peuple grec, l'aide séculaire que nous lui avons largement donnée, sss intérêts mêmes, d'ordre matériel et moral, l'influence de Venizélos, les déclarations réitérées des importantes colonies helléniques, toutes dévouées à l'Entente, cela compterait pour rien, en face du roi Constantin et de sa séquelle ?

— Je ne dis pas cela ! Je ne méconnais pas la valeur de l'amitié et du concours que les vénizélistes nous donnent. Mais eux-mêmes ont-ils la liberté et la puissance d'action qui leur seraient indispensables ? Entre les germanophiles et les francophiles, il y a une masse amorphe, indifférente, qui n'est d'aucun parti, mais qui veut, avant tout, ne rien risquer, ne pas se battre. Il faudrait galvaniser cette masse, réveiller en elle le sentiment national... Difficile entreprise !... Et puis, cette masse populaire, qui aime tout ensemble le Roi, Venizélos, la France et la paix, est sans cesse travaillée par la propagande germanique, et nous serions bien déçus si nous faisions fond sur elle.

« D'autre part, la confiance que nous avons témoignée à tel ou tel qui se révéla notre adversaire pouvait refroidir nos amis. En Orient, parmi ces commerçans à l'esprit délié dont

on ne pénètre jamais toutes les arrière-pensées, il n'est pas permis de se méprendre sur les sentimens d'un interlocuteur. Un Grec est incapable de conserver de la sympathie pour un peuple naïf. Nos amis nous seront plus amis s'ils nous trouvent impitoyablement clairvoyans, car nous leur paraîtrons alors plus aptes à bien mener l'affaire où nos intérêts sont liés, l'affaire qu'ils veulent bien entreprendre avec nous, mais non pas sans garanties... Et la candeur d'un associé n'est pas une garantie pour le succès de l'association.

« Si je vous expose ainsi la situation telle que je la vois, en ce printemps de 1916, c'est pour vous permettre de comprendre les difficultés inouïes, exceptionnelles, que rencontre ici l'armée d'Orient.

« Qu'est-ce que la guerre? C'est la mise en œuvre complète, sans limite, sans restriction, de tout ce qui peut produire la victoire; des moyens les plus divers, les plus vastes comme les plus infimes, ceux qui dépendent du droit et ceux qui dépendent de la force. La guerre n'est pas du relatif, mais de l'absolu.

« Eh bien! voyez maintenant notre armée obligée de faire la guerre ici, dans un pays où on ne lui a pas permis de se déclarer souveraine maîtresse, où elle est obligée par tout et pour tout d'accepter une collaboration, de demander une autorisation, de vaincre sans cesse l'opposition avouée ou sournoise de ceux qui sont, pour elle, des ennemis. Tâchez d'entrevoir les mille embarras apportés ainsi au fonctionnement de nos services. On met des pierres sur notre chemin pour nous faire butter : nous écartons ou franchissons l'obstacle, mais que d'énergie gaspillée et de temps perdu! Les règlemens militaires n'ont pas prévu cette guerre paradoxale qui ne se livre ni en territoire allié, ni en territoire ennemi. Nous n'avons même pas, à Salonique, le droit de réquisition. Il suffit que le premier indigène venu refuse de nous louer ou de nous vendre un objet pour nous créer les pires difficultés. Conçoit-on cela, en France? Comprend-on que la vie courante de cette armée n'a rien de commun avec la vie d'une armée évoluant en Lorraine ou en Picardie, ou avec la vie d'une armée qui se trouverait en Allemagne? Dans tous les cas précités, un général a le droit d'agir, puisqu'il s'adresse soit à des Français, soit à des ennemis... Ici, tout se passe par concession, — et conces-

sion qui n'est jamais bénévole. Il est donc inévitable que nous soyons toujours en retard !

« Vous n'imaginez pas ce que furent les débuts de la campagne, les chicanes, la gêne imposée à notre débarquement, les renseignemens faux donnés à nos officiers d'avant-garde par de soi-disant francophiles. Une fois à terre, nous trouvons mille difficultés pour nous installer : ce sont les terrains interdits, les constructions arrêtées pour des prétextes futiles, des lenteurs voulues dans les moindres autorisations administratives; bref, tout ce qui peut retarder notre action.

« Quand il s'agit de donner la main à l'armée serbe, c'est l'administration des chemins de fer qui témoigne sa mauvaise volonté ; ce sont les wagons refusés, les trains militaires réduits au minimum. Puis, lorsque la Serbie est écrasée et que nous battons en retraite, c'est l'hostilité de l'armée hellénique qui se donne libre cours et libre manifestation : d'abord, les signes extérieurs, l'interdiction soudaine faite aux officiers grecs de se montrer en public avec des officiers français; puis la concentration des troupes grecques sur les hauteurs qui dominent nos positions, cent mille hommes rassemblés à Salonique, et ces nuits anxieuses de novembre 1915, ces nuits où nous attendions des « vêpres saloniciennes, » où nous couchions avec notre revolver chargé à portée de la main...

« Et chaque jour de nouveaux embarras pour la délimitation des zones occupées par nos troupes; le maintien des régimens grecs devant nous, sur notre front; l'espionnage dirigé par des officiers; un lieutenant qui coupe nos fils téléphoniques, dont nous exigeons le remplacement et qui est décoré, le lendemain, par le Roi; la ville remplie d'Allemands qui renseignent leur consul, tout à l'aise, et d'Allemandes qui arborent sur leur chapeau les rubans du *Breslau* et du *Gœben*, et rient au nez de nos marins dans les restaurans et dans les rues...

« Nous avons un peu nettoyé Salonique. Les consuls ennemis sont expulsés et l'espionnage, encore très efficace, est moins impudent. Mais l'Allemagne tient toujours la Grèce, l'empoisonne de sa propagande, entretient ses méfiances et ses rancœurs, utilise la cupidité des uns et la lâcheté des autres, et fait même tourner à son profit l'inertie volontaire ou forcée de gens qui ne sont, pour nous, ni amis, ni ennemis... »

Je voudrais penser que mon ami pousse au noir le tableau

qu'il a tracé. Malgré moi, tandis que je l'écoute, je sens ce que représente encore, pour des Français, le grand nom de ce petit pays : la Grèce.

Sommes-nous donc victimes d'une illusion quand nous persistons à croire que la Grèce, en dépit de la politique, ne peut pas ne pas nous aimer? Parce que l'antique Hellade a nourri notre génie, parce que le souvenir de Salamine et de Marathon nous fascine, nous avons encore, pour la moderne Hellade, les yeux de Byron et de Lamartine. Nous croyons que le brûlot de Canaris flambe toujours à l'horizon de l'Égée et que l'écho des canons de Navarin se prolonge après un siècle!...

Je ne dirai pas, comme certains, que les hauts faits des anciens Grecs sont une merveilleuse tartarinade et une mystification de professeurs. Je ne m'en prends pas à Phidias et à Sophocle des désillusions que nous donne M. Gounaris. Mais je comprends qu'il faut secouer la hantise esthétique et littéraire et la cendre dorée des souvenirs. Roulons la Grèce défunte dans un linceul de pourpre, et, pour quelque temps, n'en parlons plus. Regardons l'autre, dans sa réalité, dans sa complexité inquiétante, sans nous laisser éblouir par les plus beaux des fantômes...

*
* *

Mai 1916.

L'autre soir, dans le salon de mon hôtel, quelques officiers, mes voisins, qui depuis longtemps ont quitté la France, me faisaient raconter les aspects nouveaux de Paris et comment la guerre a modifié notre vie à tous. L'un d'eux me dit alors :

— Bah! Paris est noir, Paris est triste... Mais vous avez de temps en temps un raid de zeppelins pour vous donner la sensation de la guerre. C'est un divertissement comme un autre.

Je confessai que je n'avais pas vu les zeppelins. J'étais en voyage lors du premier raid, et lors du dernier, le brouillard intense cachait tout le drame du ciel. J'avais entendu seulement l'explosion des bombes.

— Eh bien! les Boches vous offriront une revanche, ici, quelque belle nuit. Nous avons quelquefois des visites de zeppelins et d'avions, à Salonique. La population ne peut pas se réfugier dans les caves, parce qu'il n'y a pas de caves! Aussi, des per-

sonnes prudentes ont-elles fait creuser des tranchées et des abris bétonnés dans leur jardin...

Cette évocation des zeppelinades ne m'empêcha point de dormir, mais, vers deux heures et demie, je fis un rêve singulier : il me sembla que j'étais dans mon appartement de Paris et que des domestiques insolens battaient des tapis aux fenêtres et troublaient le repos nocturne. Je crois que l'indignation me réveilla! Ma chambre était toute noire. L'électricité était coupée, et le bruit sourd, vaguement perçu et déformé par le rêve, résonnait plus sonore et faisait vibrer les murs.

Instantanément, je reconnus ce bruit du canon que j'avais entendu, pour la première fois d'aussi près, certain jour d'avril 1909, à Constantinople. Ce jour-là, j'avais cru que l'ascenseur de l'hôtel s'était brusquement décroché ! Est-il écrit que mes impressions de guerre seront toujours prosaïques et que le mode lyrique, pour les exprimer, me restera interdit ? Cette idée qui me fit rire de moi-même m'enleva toute espèce d'appréhension ; j'allumai ma petite lampe électrique et je vis sortir des ténèbres ma chambre sans beauté où le roi Constantin et la reine Sophie me regardaient fixement, dans leurs cadres à couronne. Dehors, la canonnade redoublait. A l'intérieur de l'hôtel, c'étaient des claquemens de portes et des pas pressés par les couloirs. Je songeai :

« C'est le zeppelin! »

C'était lui. En ouvrant ma fenêtre, qui donne à l'angle d'une petite rue et du quai Niki, je l'aperçus, presque au-dessus de l'hôtel, me sembla-t-il, volant vers la rade, dans la féerie à grand spectacle des obus, des shrapnells, des fusées et des projecteurs. Le « divertissement » annoncé m'était offert, et je ne l'imaginais pas aussi magnifique. Dans la nuit fraîche et claire, aux légers nuages, du golfe où, tous feux éteints, les bâtimens s'esquissaient, noir sur gris, d'immenses rayons jaillissaient, rigides, éblouissans, mobiles, épées d'archanges, glaives de lumière phosphorescente, qui se rejoignant, se séparant, rayant le ciel, cherchaient le requin argenté, de l'air, le monstre qu'ils rendaient visible en le touchant. L'ennemi veut fuir. Il glisse entre les nuages, comme le squale entre deux eaux. Les glaives le dépistent, le fascinent, le clouent brusquement, cible offerte aux bombes, en leur pâle clarté brillante, qui bouge avec lui. Et, de toutes parts, dans l'ébranlement des

canons qui tirent tous ensemble et dont les éclairs bas rayent la nuit, des fusées montent, convergeant vers le zeppelin qu'elles encadrent, qu'elles dénoncent.

Le vacarme est tel qu'on n'entend ni les moteurs du dirigeable, ni les avions qui le poursuivent. La rue s'emplit de blafardes et brèves clartés. Des soldats anglais, des officiers français, quelques Grecs en costume rudimentaire, se penchent aux balcons, se groupent sur le trottoir et parlent à voix indistinctes.

On ne sait si le zeppelin a jeté des bombes ou s'il ne va pas en jeter. Il est maintenant juste au-dessus de la rade, saisi par les projecteurs des vaisseaux, et je pense à mes amis marins qui, sur le pont de leurs bâtimens, participent à l'attaque.

Soudain, le dirigeable entre dans l'ombre et ne reparaît plus. La canonnade se ralentit et cesse. Quoi? La lutte est finie. et le monstre s'est évadé du piège céleste où les grands rayons le tenaient? Déçue, je sens le froid de la nuit me saisir et je rentre dans ma chambre. Il est environ trois heures du matin mais deux détonations retentissent à bref intervalle, et une rumeur de foule me rappelle à ma fenêtre. Au loin, sur la droite de la rade, une sorte de brûlot rouge se consume, dans les marais du Vardar, élevant une haute fumée pourpre qui embrase tout le ciel occidental.

Des voix proclament :

— Il est tombé! Le zeppelin est tombé!

Est-ce vrai? Ce qui brûle, là-bas, est-ce bien le zeppelin qui s'est évanoui tout à l'heure, dans les nuages et que personne n'a vu choir? Ne serait-ce pas une maison lointaine ou un bateau, incendié par les bombes dont nous avons tous entendu l'explosion? Il y a un instant d'incertitude et d'angoisse.

Mais les bâtimens invisibles, sur la rade, continuent des conversations mystérieuses, et leurs signaux, adressés aux postes de timoniers à terre, racontent sans doute le dénouement du drame, car la nouvelle se répand bientôt, en ville, que le zeppelin est détruit. Il agonise là-bas, dans le marécage.

Et voici qu'aux hourras des marins répond la clameur joyeuse de Salonique.

Mai 1916.

Le lendemain du raid aérien, le docteur C... et M. G... B... devaient me conduire au camp des réfugiés de Lembet, près

de Zeiteulik. Nous sortîmes de la ville par le faubourg du Vardar, le plus laid, le plus sale et le plus mal famé de tous les quartiers de Salonique. A peine étions-nous sur la route, la poussière soulevée par les camions anglais nous sépara du monde extérieur, et c'est à travers un infernal tourbillon de cendre blanchâtre, dans une atmosphère irrespirable, que je devinai les cimetières turcs avec leurs stèles et leurs maigres cyprès, les restes des murailles vénitiennes, quelques guinguettes, quelques bicoques, des chariots attelés de buffles et des tsiganes cuisinant on ne sait quel bouillon du diable, des bergers noirs et blancs, des paysannes coiffées d'un fichu en pointe, et quantité de soldats français et anglais. Tout cela, êtres et choses, poudré de la même poussière, avait pris la même couleur. L'auto bondissait sur les reliefs et dans les creux du chemin; nous avions fort à faire pour conserver un équilibre relatif. Aussi mes facultés descriptives furent-elles à peu près anéanties pendant ce court voyage, ce qui me dispense de peindre, — au moins pour cette fois, — la route de Zeiteulik.

Nous reprîmes une claire vision de l'univers quand nous descendîmes de voiture. Je m'aperçus alors que le ciel, lumineux sans être limpide, versait sa lourde lumière sur une plaine jaunâtre, cernée de montagnes bleues, semée de tentes coniques d'un blanc gris comme les tas de sel qu'on voit aux salines charentaises. Au loin, la mer plombée miroite avec un dur reflet qui m'éblouit. On distingue, par-dessus les constructions du port, quelques silhouettes de bateaux de guerre; puis, en suivant la concavité de la baie, les lignes et les nuances se fondent vers l'Ouest, dans un barbouillis fumeux, comme si l'on avait écrasé du fusain violet avec une estompe. C'est là que le zeppelin est tombé, là que le Vardar se mêle au limon, aux roseaux, à l'eau marine, pour composer le dangereux royaume de la Fièvre défendu par des légions de moustiques.

La plaine de Zeiteulik, conquise sur le marécage, appartient aux armées qui, depuis l'automne, y multiplient leurs tentes, leurs baraquemens et leurs parcs. La ruche militaire crée sans cesse de nouvelles cellules, et son activité bourdonnante ne fait trêve qu'aux heures de grosse chaleur. Les Français et les Anglais se partagent la triste étendue monotone, sillonnée par les routes qu'ils ont tracées, couverte de l'éternelle poussière

qu'ils soulèvent, égayée pour un peu de temps encore par des traînées de verdure que le premier soleil de juin dévorera. Un haut bouquet d'arbres autour d'une bâtisse blanche signale le couvent des Lazaristes transformé en hôpital et le cimetière catholique. Ailleurs, des toits presque plats, des murs nus, des maisonnettes qui rappellent les corons flamands; c'est le village improvisé de Lembet. Non loin de nous un tumulus isolé, énigme non résolue par les archéologues, se dresse, vêtu d'un gazon pauvre. Des officiers, perchés au sommet, regardent quelque chose, avec des lorgnettes. Un vieux capitaine, coiffé du casque colonial se détache d'un groupe et, s'étant fait présenter, nous demande si nous voulons voir le zeppelin.

— Comment donc! J'en serai ravie!

Et me voilà, escaladant le tumulus. L'aimable vieux capitaine me raconte que les officiers allemands et l'équipage ont été capturés ce matin, par des Serbes, dans le marécage où ils s'étaient échoués. On sait maintenant que le moteur du dirigeable, atteint par quelque projectile, ne fonctionnait plus, et que la lumière des projecteurs rendait toute manœuvre impossible. Le zeppelin était aveuglé, comme un papillon nocturne par le foyer fascinateur d'une lampe. Les Allemands se débarrassèrent des bombes qui pouvaient les anéantir dans le choc de l'atterrissage. Puis, ayant touché terre, ils enflammèrent volontairement les enveloppes du zeppelin.

— Mais on a pu retrouver les moteurs, et les hélices et le pavillon qui n'avait pas brûlé, par chance! On l'a porté au quartier général, c'est un magnifique trophée...

Cette mort du zeppelin met tout le monde en joie.

— Eh bien! fait un officier, il paraît que les bonnes gens de Salonique font des récits extraordinaires, et que chacun veut avoir tout vu. A les en croire, ils étaient tous sur les toits... C'est comme les canonniers de la marine : ils réclament tous l'honneur d'avoir descendu le zeppelin, et ça va faire des rivalités entre les bateaux. Quant aux aviateurs, ils méprisent les canons! C'est eux, jurent-ils, qui ont touché le moteur du ballon, avec leurs mitrailleuses...

Cependant, je m'efforce de reconnaître, dans la direction qu'on m'indique, les restes du requin argenté que j'ai admiré, cette nuit, quand il voguait entre les nuages, et je finis par distinguer une confuse tache grise, dans la grisaille mauve du delta

*
* *

Avant de gagner le camp de Lembet, nous nous arrêtons à l'ambulance alpine que dirige le docteur P... Le soleil chauffe dur et il n'y a d'ombre que sous les tentes. Le docteur P... est un médecin de Constantine dont j'ai entendu dire le plus grand bien, une figure sympathique et un peu triste marquée par les fatigues et les soucis d'une pénible campagne. Il s'occupe beaucoup des réfugiés, ses voisins, et nous conduira chez eux, tout à l'heure. Auparavant, nous devons visiter l'ambulance, où les médecins et le personnel infirmier ont réalisé le type modèle du genre, sans aide, sans matériel étranger et par les seuls « moyens du bord. » Un étrange petit hameau, fait de toile, de terre battue, de planches et de roseaux, émerge à demi du sol, comme s'il n'avait pas fini de pousser, retenu par de profondes racines. On descend, par des échelles de cinq à six marches, dans les cellules monacales meublées d'une couchette, d'une table, d'une chaise, et que parent toujours quelques fleurs, dans une potiche imprévue, boîte de conserves, verre ébréché, douille d'obus bulgare. On y trouve aussi des livres, les inévitables cartes postales, des portraits de Sarrail et de Joffre, et souvent, piquée à la paroi comme une libellule, la séduisante image d'une Parisienne.

« Les élémens principaux du mobilier, me dit le docteur P..., c'est la caisse de bois blanc et le bidon de pétrole. Et vous les retrouverez partout, adaptés aux usages les plus divers, dans tous les camps, dans les hôpitaux de campagne, dans les « guitounes » et les gourbis. Le bidon de pétrole vide est ici chose précieuse. Il est, selon le bon plaisir de nos gens, tour à tour table et cuvette. »

Il est bien vrai que nos soldats ont le génie du « débrouillage. » J'admire comment on a pu réunir, dans un espace minimum, sous la forme la plus légère et la plus mobile, tous les organes de l'ambulance, tout ce qui est nécessaire pour nourrir, laver, coucher, désinfecter, soigner le personnel et les malades.

« Venez voir mes hommes. Ils vous attendent. Ils seraient déçus si vous passiez par ici sans leur dire un mot. Une Française, pour eux, c'est toute la France lointaine qui revit, qui parle aux yeux et au cœur. »

J'ai suivi le docteur P... jusqu'au lieu où les hommes se

sont rassemblés pour la quotidienne distribution de quinine.

C'est la première fois qu'ils reçoivent la visite d'une compatriote, et c'est aussi la première fois que j'entre dans l'atmosphère spéciale de cette vie militaire, qui emprunte à l'exil même quelque chose de familier, presque de familial. L'affection des soldats pour les chefs se manifeste plus librement qu'en France, et la sympathie de tous se révèle à moi, franche et naïve. Ils ne se sont pas trompés sur mes sentimens; ils ont bien compris que je n'étais pas venue à eux par caprice ou par curiosité, mais que, si loin de chez nous, je leur suis toute fraternelle, et qu'il y a, dans mon amitié, le reflet et la douceur des tendresses qui les attendent, là-bas, à leur foyer.

Nous fûmes amis tout de suite, et l'on causa, tout en continuant la visite. Il n'était pas fâché, le « cuistot, » natif de Montrouge, d'entendre quelques nouvelles du bon vieux Lion de Belfort et de me montrer sa cuisine, ingénieusement disposée, et de me faire goûter la soupe et le ragoût appétissant. Le suffrage féminin, en fait de cuisine, n'a-t-il pas un prix tout particulier? Et le brave garçon qui exhibait avec tant de fierté les fétiches de l'ambulance, deux chevreaux noirs et barbus comme le dieu Pan, ne savait-il pas que les femmes estiment chez l'homme cette bonté que la guerre ne détruit pas, cette bonté qui va aux faibles, aux innocens, aux « frères inférieurs » et même aux choses inanimées? Chevreaux serbes, achetés à Guevguéli et destinés à la broche, vous fûtes les compagnons de la terrible retraite, la gaîté des mauvais jours, les petits clowns à quatre pattes dont les cabrioles chassaient le sombre « cafard. » La broche ne vous aura pas! Promus à la dignité de chevreaux savans, vous partagerez le destin de votre maître, et vous serez les porte-bonheur des ambulanciers alpins!

Et vous, non plus, jardiniers bénévoles qui vîntes m'offrir un petit bouquet aux trois couleurs, je ne vous oublierai pas. J'ai mangé vos radis roses, et vos fleurs parent encore ma chambre. Fanées, elles gardent leur charme, à l'heure où j'écris, et parmi la laideur des meubles de camelote, dans le vacarme de Babel qui monte de la rue, elles me disent tout bas un refrain de ronde ou de villanelle, et c'est en français qu'elles sentent bon.

Il paraît que dans un journal parisien, un monsieur qui a très mauvais caractère, vilipende les « deux cent mille jardi-

niers de Sarrail. » Que ne puis-je lui envoyer une de ces anémones ? Il ne regarderait pas sans être ému, et son humeur serait moins méchante. Eh ! oui, quand ils s'installent dans un pays nouveau, les Anglais organisent des terrains de jeux et les Français tracent des jardins. Faut-il regretter que, pendant la période de repos et de préparation qui suit la campagne de Serbie, avant la reprise de l'offensive, nos soldats cèdent à l'instinct de la race, et redeviennent agriculteurs ? A mon humble avis, ils ont donné là un très bel exemple, que les Anglais ont suivi, et que les Grecs commencent à suivre, en s'émerveillant... Lorsque s'interrompt l'œuvre destructrice de la guerre, le Français reprend spontanément l'œuvre créatrice, l'œuvre essentielle de la paix. A Sédès, à Topsin, à Vatiluk, à Zeiteulik, autour des tentes, autour des hôpitaux temporaires, autour des postes isolés, dans les villages évacués et bombardés, aux portes mêmes de Salonique, partout, le fin laboureur français draine le sol et creuse un sillon. Il a des outils de fortune, mais le génie naturel supplée aux défectuosités de l'outillage. La terre macédonienne est si grasse, si riche, pénétrée d'humidité, sollicitée par le soleil du printemps qui la caresse et ne la violente pas encore. Notre soldat beauceron ou picard, auvergnat ou normand, a pris dans sa main une motte de cette glèbe noire ; il l'a comparée à celle de ses champs ; et il a ressenti un désir mêlé de jalousie et de regret, ainsi qu'un infini dédain pour les « indigènes.. » « Ah ! si j'avais quelques arpens de cette terre-là ! Je saurais bien lui faire rapporter.. Mais ici, Madame, les gens, c'est tous sauvages et tous feignans ! »

Opinion simpliste qui ne tient pas compte du climat, de la différence des races, de l'insécurité qui, depuis des siècles, paralyse l'effort du cultivateur, en ces malheureuses contrées balkaniques. Ainsi, par devoir et par plaisir, le Français a fait surgir les jardins et les potagers, au grand profit des estomacs éprouvés déjà par le climat des Dardanelles et qui ressentent l'influence des pays paludéens. Les malades apprécient les légumes frais, — si rares, si coûteux à Salonique ! — et tous chérissent leurs modestes fleurs, crocus et jacinthes, anémones, petits iris. Mais les fleurs ne suffisent pas à l'embellissement des jardins militaires. Les arrière-neveux de Le Nôtre aiment la géométrie décorative des plates-bandes, les lignes bien dessinées

par du sable aux vives nuances, des cailloux de couleur, des fragmens de brique, du gazon et des saxifrages. Ils ne craignent pas l'ornementation symbolique et j'admire qu'ils aient su éviter la mignardise et l'emphase. A l'entrée d'un certain camp, tout Salonique peut contempler une superbe croix de la Légion d'honneur et une magnifique « citadelle de Carcassonne » portant cette inscription : « Vive Carcassonne pour le chef qu'elle nous a donné! » Au camp de l'Aviation, une bande de gazon déroule en lettres de fleurs le vers célèbre de Victor Hugo :

Gloire à notre France éternelle!

Ailleurs, on voit l'aigle allemand percé de flèches qui sont les drapeaux des Alliés : « Patience! » — dit l'inscription lapidaire, — « nous le plumerons! »

Eux aussi, mes jardiniers de l'ambulance, ils ont su tracer, en cailloux colorés, sur un talus, le nom du général en chef, avec une gigantesque majuscule et un paraphe somptueux. Mais ce travail de patience ne vaut pas, pour moi, leur parterre de fleurs et de légumes, — jardin de soldat pareil à un jardin de curé.

*
* *

Un coron flamand sous une lumière orientale. Cette impression que j'ai eue, d'abord, se précise à mesure que nous approchons de Lembet. Des maisons sans étage, toutes pareilles, alignées avec une régularité désolante, des femmes sur les portes, de la marmaille plein la rue, une misère décevante pour l'amateur de pittoresque qui ne craint pas les beaux haillons, et la pouillerie à la manière espagnole. Murillo et Delacroix seraient déçus. Le soleil, ici, ne dore pas les guenilles.

C'est que les guenilles des réfugiés grecs ressemblent à toutes celles que tous les réfugiés promènent, sur les routes dévastées d'Europe. Les femmes smyrniotes ou thraces qui ont fui leurs villages portent les vêtemens que la charité officielle ou privée leur a donnés, sans souci d'esthétique. Elles composent une bien pauvre foule, en jupons et camisoles d'indienne déteinte, et ne conservent de leurs anciens costumes que le petit voile blanc ou brun, imprimé de grosses fleurs, qu'elles nouent sous leur menton. Nu-pieds, elles surveillent des enfans

chétifs, aux culottes déchirées, aux tabliers de cotonnade, coiffés de bérets et de casquettes. A la vue du docteur P..., elles accourent, et je suis l'objet d'une inquisition un peu hardie assurément, mais qui devient très vite affectueuse.

Ces femmes habitent depuis longtemps déjà le camp de Lembet. La plupart sont des Thraces ou des Macédoniennes dont les villages ont été détruits par les Bulgares et les Turcs pendant les guerres balkaniques. D'autres sont des Grecques d'Asie Mineure, évacuées des environs de Smyrne ou de Gallipoli. Le Comité de secours aux réfugiés, l'Association des dames grecques de Salonique, essaient de soulager une détresse trop lourde pour leurs ressources, et qui persiste, accrue par la cherté des vivres et l'état maladif d'un très grand nombre de réfugiés.

— Presque tous sont impaludés, me dit le docteur P... Voyez leur teint terreux, leurs chairs bouffies, et, ches les jeunes enfans, le ballonnement du ventre. Le foie fonctionne mal, l'entérite et la dysenterie font des ravages.

« Ces pauvres gens seraient pour nous de dangereux voisins, si nous ne pratiquions pas, dès maintenant, la prophylaxie du paludisme. Il n'y a pas encore beaucoup de moustiques, mais d'ici quelques semaines, elles pulluleront, les sales bêtes, et leurs piqûres propageront la fièvre. C'est pourquoi nous soignons les réfugiés comme nous soignons nos soldats, par la quinine à doses régulières et la bonne hygiène.

Il me raconte comment il a su, peu à peu, gagner la confiance de ces malheureux. Les hommes sont employés à des travaux de terrassement et touchent un salaire convenable. Les femmes pourraient faire du tissage ou de la broderie, si elles avaient des métiers. Mais tous, de race indolente et craintive, ignorant la valeur du temps et le sens du mot « prévoyance, » se contenteraient de végéter doucement, en gagnant tout juste de quoi manger, et il ne faudrait pas exiger d'eux les « coups de collier » que s'imposent les ouvriers et les paysans d'Europe. S'épuiser au travail, épargner, à quoi bon, puisque chaque génération a vu l'invasion et le pillage, puisqu'il y a le comitadji en Macédoine et le Turc en Asie Mineure? Fermes brûlées, femmes violées, caravanes de fugitifs se traînant par les routes, deuil, desespoir et misère, c'est le lot de ces populations infortunées, depuis des siècles. La menace perpétuelle qui

pèse sur les Macédoniens, — les plus laborieux de tous, — leur enseigne, dès l'enfance, la philosophie de la résignation, et ce fatalisme qui tient au climat, aux mœurs, plus qu'à la doctrine religieuse.

La dépression morale que subissent tous les déracinés de la guerre est un phénomène que nous avons pu constater, hélas! trop souvent, en France même. Il n'est pas toujours facile de rendre à ces pauvres êtres le goût du travail et le sentiment que le travail est un devoir.

Les médecins et les officiers français que les circonstances ont mis en rapport avec les réfugiés de Lembet leur sont doublement utiles, en surveillant leur santé et en les obligeant à une activité réglée et rémunératrice.

On prétend que cette intervention des Français ne plaît pas à certains Grecs. Il me semble, au contraire, que cette collaboration improvisée devrait aviver des sympathies naturelles et que la bienfaisance, — surtout quand elle s'exerce au profit de gens dépouillés et chassés par les Bulgares, nos ennemis communs, — est une excellente politique.

Maintenant, j'appartiens aux femmes de Lembet. Elles ne veulent plus me lâcher et m'entraînent dans leurs maisons. Il faut que j'admire tout : les nattes posées à même le sol, le berceau de bois suspendu par des cordes et qu'une petite fille balance, les toiles brodées ou rayées, restes d'une splendeur défunte, et les icônes qui ont accompagné l'exode des fugitifs, tels les dieux d'Énée. Il faut que j'entre chez Katerini la dentellière, forte fille brune dont les larges yeux me rappellent les portraits peints de l'école alexandrine, et chez cette Polyxeni qui, tout à l'heure, accroupie et lavant son linge, riait à belles dents et nous faisait songer à cette autre fleur du sang grec mêlé au sang gaulois, notre Mireille...

MARCELLE TINAYRE.

(A suivre.)

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LA POUPLINIÈRE[1]

II

LE MARIAGE

Le ménage Boutinon des Hayes eut trois enfans, deux garçons et une fille, qui tous vinrent au monde à Paris. Le premier, Charles-Louis, né en 1713, une année après le mariage, porta le titre de chevalier d'Assay ; nous le retrouverons par la suite. Puis ce fut, en 1714, une fille, Françoise-Catherine-Thérèse : l'héroïne de cette étude. Enfin, six ans plus tard, le 3 avril 1720, naissait un dernier fils, Louis-Marie-Marc-Antoine, qui fut connu sous le nom de Boutinon de Courcelles. Ce jeune frère de Thérèse semble n'avoir joué aucun rôle dans la vie de sa sœur, qui marquait peu de goût pour lui. D'Assay, écrivant à celle-ci, l'exhortera parfois à montrer un peu d'indulgence envers ce garçon turbulent : « C'est notre frère, quoique bien différent d'humeur et de caractère. Nous devons toujours l'aimer. Je ne doute point qu'à la fin vos bontés ne le rendent raisonnable. » Marc-Antoine de Courcelles fut, des descendans de Mimi, le seul qui ait perpétué sa lignée. Il épousa, en l'an 1757, Françoise de Valmalette de Marsan, et il en eut une fille, laquelle devint la charmante comtesse de Guibert. C'est

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1917.

elle qui, peu après la mort de son époux, livrera au public les lettres immortelles de Mlle de Lespinasse.

Sur l'enfance de Thérèse des Hayes, — c'est ainsi qu'on l'appelait, le nom bourgeois de Boutinon ayant disparu assez vite, — on n'a pas de détails précis. Ses premières années se passèrent tantôt au château de Courcelles et tantôt à Paris, rue Saint-Louis au Marais, parfois aussi au château de Passy, chez sa tante, Mme de Fontaine, où elle se retrouvait avec les filles de la maison, ses jeunes cousines germaines, sous l'égide du « chevalier Bernard. » C'est à Passy, croit-on, que fut fait le joli portrait, attribué à Tocqué (1), qui représente Thérèse dans sa septième ou sa huitième année. La fillette, se dressant dans un large fauteuil, est vêtue d'une simple chemise, barrée vers le milieu du corps par une écharpe de soie blanche ; elle tient à la main une perruche, que guette, en bas, un petit chien ; plus haut, un singe, écartant un rideau, contemple sournoisement la scène. L'enfant, grasse et potelée, a des yeux noirs perçans, sous des sourcils bien dessinés ; sur ses cheveux, bruns et bouclés, sont semées quelques fleurs. La physionomie spirituelle et la moue malicieuse évoquent déjà, vingt années à l'avance, les pastels que le même modèle inspirera plus tard à La Tour.

Thérèse, à la mort de son père, était dans sa quinzième année. C'est sans doute en ce temps que, sous l'influence de sa mère, elle se tourna vers le théâtre. Son atavisme, fatalement, la poussait dans cette voie ; c'était une tradition de famille, et elle n'y manqua pas. Mais, si le fait est avéré, sa courte carrière dramatique est pour nous pleine d'obscurité. On pourrait supposer qu'à l'exemple des siens, elle ait fait ses débuts au Théâtre-Français ; mais, dans les archives de la troupe, on ne voit mentionnée nulle trace de son passage. Il paraît plus probable qu'elle ait choisi, pour se produire, quelque théâtre de musique. C'est de ce côté, en effet, que l'inclinaient ses dispositions naturelles. Thérèse des Hayes, dès son jeune âge, fut une musicienne accomplie.

Ce goût pour la musique est un de ses traits dominans. Elle avait une fort jolie voix et s'en servait avec adresse. Dans sa correspondance avec son frère aîné, le chevalier d'Assay (2),

(1) Cette peinture est en la possession de Mme la vicomtesse du Plessis, née de Villeneuve-Guibert.

(2) Archives du comte de Villeneuve-Guibert, *passim*.

elle se révèle avide de toutes les nouveautés, se faisant envoyer de Rome tous les morceaux, toutes les partitions d'opéra, toutes les productions en tous genres de l'école italienne, en ce temps si féconde. Elle prétendait, bon gré mal gré, inculquer ce goût à son frère et l'obligeait, quoi qu'il en eût, à étudier cet art, à prendre notamment des leçons de violoncelle, qui le faisaient suer sang et eau, sans obtenir de progrès bien sensibles (1). Elle était également bonne exécutante au clavecin. Nous la verrons bientôt prendre des leçons de Rameau et s'engouer jusqu'au fanatisme de l'illustre compositeur. Enfin, de la pratique, elle passait à la théorie ; elle s'instruisait avec passion dans l'harmonie et dans le contrepoint ; et de sa maîtrise dans cette science nous la verrons donner un témoignage indiscutable.

Sa culture, au surplus, était fort étendue. Non seulement elle lisait beaucoup, mais elle lisait avec profit ; grâce à sa merveilleuse mémoire, elle possédait à fond tous les meilleurs auteurs. Elle parlait et elle écrivait couramment l'italien. Il semble même qu'elle se piquât de purisme en cette langue ainsi qu'en sa langue maternelle. D'Assay, souvent repris par elle pour quelque incorrection, tantôt s'incline devant ses remontrances, tantôt se rebiffe : « Pour les fautes d'orthographe italienne que vous me reprochez, lui écrit-il un jour, vous me permettrez de les contester. Les françaises, je m'en accuse coupable. » Il faut d'ailleurs concéder à Thérèse qu'elle écrit à merveille, d'un style facile et naturel, avec parfois des trouvailles d'expression. On en aura ultérieurement la preuve.

Ces talens et ces dons eussent été peu de chose sans ce qui seul les vivifie, les féconde et les met en œuvre, je veux dire sans l'intelligence, faute de laquelle tout reste vain et qui supplée à tout. Intelligente, Thérèse des Hayes l'était à un extrême degré. C'est un point sur lequel s'accordent tous les témoignages, si divers et parfois même si contradictoires sur certains autres points de sa nature et de son caractère. Marmontel, qui ne l'aimait guère, rend le plus éclatant hommage à « cette heureuse facilité de mémoire et d'intelligence, cette verve d'éloquence qui tenait de l'inspiration, » enfin à « cet accord de l'esprit et du goût, » dont s'émerveillent tous ceux qui l'ont plus ou moins approchée. Personne n'avait une compréhension

(1) Archives du comte de Villeneuve-Guibert, *passim*.

plus rapide, une clarté de jugement plus nette, une faculté d'analyse plus vive et précise à la fois. N'avons-nous pas, d'ailleurs, déjà rencontré chez sa mère ces rares et précieuses qualités?

Avec l'intelligence, une de ses caractéristiques semble avoir été l'ambition. A toutes les étapes de sa vie et dans toutes les situations, elle désirera toujours s'élever, dominer, conquérir. C'est chez elle un instinct, une disposition de nature. « Vous savez, dira-t-elle, que tout ce qui s'oppose à mes volontés me tue... Je suis extrême en tout (1). Si je faisais la guerre, je voudrais commander l'armée, ou demeurer dans ma chambre. » Et je ne voudrais pas omettre cette exclamation : « Je ne désire jamais rien faiblement, jusqu'à un verre d'orgeat! » Mais cela tient aussi aux complexités singulières de son état social, du moins au temps de sa jeunesse. A moitié comédienne, à moitié femme du monde, ayant pied dans toutes les sociétés, toujours en marge et toujours à côté, avec cela foncièrement orgueilleuse, il est aisé d'imaginer qu'elle ait voulu sortir de cette position fausse, ambiguë et mal définie. De là ce qu'on lui reprochera d' « habileté, » de « calcul, » de « manœuvres intéressées. » Mais, chez elle, cet effort constant ne comporte point de bassesse ; si elle louvoie parfois, elle ne se prosterne jamais.

Certains de ses contemporains l'ont accusée d'avoir plus de tête que de cœur. « Elle était d'une extrême froideur, » affirme Marmontel, qui s'y connaissait en glaçons. Pour nous, qui, mieux que les gens de son temps, par ses lettres intimes, avons pu pénétrer dans le fond caché de son âme, nous savons aujourd'hui ce que cette froideur apparente dissimulait de passion vraie et de flamme dévorante. Toute sa vie amoureuse le prouvera sans réplique et nous pouvons l'en croire quand elle écrit ces lignes éloquentes : « Je suis d'une sensibilité et d'une vivacité à me jeter par la fenêtre pour tout ce qui me contrarie. Mon imagination est toujours en mouvement. Ce sont des projets, des langueurs, des fureurs, je suis folle !... Mon père, qui est heureusement né gai et doux, me dit que je me tuerai. Il a raison... » Et elle termine par cette phrase pittoresque : « Cet animal (c'est son mari) disait l'autre jour : *Votre frère est heureux; il n'a que les ondulations de la sensibilité; il n'en a pas les vagues.* Ah! c'est bien moi qui les ai, ces chiennes de

(1) Lettre au maréchal de Richelieu. Collection de l'auteur.

vagues (1) ! » Mais, énergique, volontaire et maîtresse de soi, elle dérobait aux regards du public les mouvemens violens et désordonnés de son être. Son ardente sensibilité restait enfouie dans les régions profondes, semblable aux lames de fond dont le secret ravage laisse immobile et presque lisse le miroir argenté des eaux.

Sur son charme physique, le témoignage de ses contemporains s'accorde avec les deux admirables pastels où La Tour l'a représentée. L'un fait partie de la collection Lécuyer, au musée de Saint-Quentin. On avait longtemps cru y voir, d'après je ne sais quelle tradition, Mme de Mondonville, jusqu'au jour où, en changeant le cadre du portrait (2), on découvrit au dos cette mention, deux fois répétée, de la main même du peintre : « Mme de La Popelinière, de Latour. » Elle est assise devant une table, le menton dans la main, lisant un papier de musique. L'autre pastel (3), l'un des plus beaux qui soient, la montre dans un grand fauteuil, le corps légèrement penché en avant, tournant d'une main distraite les pages de quelque partition. La physionomie est rêveuse, presque mélancolique, passionnée cependant et dénotant une volonté tenace. C'est celle d'une femme qui a souffert, mais non pas d'une femme résignée.

Thérèse des Hayes était de taille moyenne, svelte, bien faite, le corps nerveux et souple comme une lame d'acier. Brune de cheveux et de sourcils, elle avait des yeux noirs, très vifs, qu'adoucissait souvent une expression de langueur voluptueuse. Les lèvres minces, un peu serrées, indiquent une nature énergique. Le visage, à vrai dire, n'est pas d'une beauté régulière, mais il respire l'intelligence, l'esprit et l'éloquence. Et en effet, c'est bien par là qu'elle frappait et qu'elle attirait. « C'était plus qu'un visage, c'était une âme, » écrira l'un des hommes qui l'ont le mieux connue (4). Le grand charme qu'elle exerçait se rehaussait d'une sorte d'instinct romantique, d'un goût désordonné de l'étrange et du pittoresque, assez rare de son temps, et qui séduisait d'autant plus. Un contemporain la décrit errant parmi les bois, toute seule, à l'aventure, « vêtue en Diane et les cheveux épars (5), » tableau qui, à l'imaginer, évoquerait

(1) Lettre au maréchal de Richelieu.
(2) En 1897.
(3) Collection du comte de La Blotterie.
(4) *Nouveaux Mémoires* du maréchal de Richelieu, tome III.
(5) *Mémoires* de Maurepas, tome IV.

plutôt une héroïne de l'époque de Chateaubriand qu'une contemporaine de Voltaire.

Tout donne à supposer qu'avec ces brillantes séductions et malgré les nombreux hommages, facilités par son métier d'actrice, Thérèse demeura sage jusqu'à sa vingt-deuxième année. Du moins, nul témoignage sérieux n'incrimine sa vertu (1), avant que son destin n'ait placé sur sa route celui auquel elle devait associer sa vie. Et l'événement, autant qu'il y paraît, remonte à 1734. Dans une lettre de cette année et datée du 1er décembre, où il s'adresse à l'un de ses amis, La Pouplinière parle familièrement de celle qu'il nomme « notre jeune muse. » Or, c'est l'appellation par laquelle constamment, au cours de cette liaison, est désignée Thérèse, dans la correspondance intime de Voltaire, de Thiériot, de tous les beaux esprits qui fréquentaient le salon de La Pouplinière. Où et comment s'était opérée la rencontre? Assurément dans les coulisses, ou tout au moins dans ces régions avoisinant la scène, où fraternisent les interprètes et les amateurs de théâtre. Thérèse des Hayes était alors dans tout l'éclat de sa radieuse jeunesse, assez jolie pour se passer d'esprit et assez spirituelle pour se passer, au besoin, de beauté, « une rose fraîche, à peine épanouie, et d'un parfum déjà irritant, » comme la qualifiera plus tard un subtil connaisseur (2).

Sur les circonstances de la chute, aucun détail n'est venu jusqu'à nous. La seule chose avérée, c'est que, dès le début, la liaison s'affirma comme tout autre chose qu'une simple amourette de passage. La preuve en est qu'elle entraîna l'adieu définitif de Thérèse au théâtre et l'abandon de sa brillante carrière, avec, pour conséquence, l'habitation sous le même toit, la vie, le ménage en commun (3), une association publique et quasi conjugale, à laquelle manquait seule la sanction officielle. Dans la famille Dancourt, une telle situation ne semblait ni neuve, ni choquante. Rien ne donne à penser qu'autour de la jeune fille

(1) On ne saurait considérer comme tel le passage de la correspondance de Grimm où il parle vaguement de « deux seigneurs de la cour, des mieux faits » avec lesquels Thérèse des Hayes aurait eu « des engagemens, » et qui se seraient effacés, à sa prière, pour laisser la place au rice financier. Grimm écrit plus de trente ans après l'histoire, et d'après des on-dit qu'il ne prend pas la peine de vérifier. Son insinuation est donc sans valeur.

(2) *Nouveaux Mémoires* du maréchal de Richelieu, tome III.

(3) Le fait résulte, non seulement du témoignage des biographes et mémorialistes, mais des termes mêmes du contrat de mariage, passé le 5 octobre 737.

personne en ait pris de l'ombrage. C'est Thérèse seule, sans intervention des siens, qui conduira bientôt la savante et heureuse campagne dont le succès, trois ans plus tard, transformera le libre choix du cœur en union légitime, en lien indissoluble.

Il est temps de nous arrêter à l'homme qui jouera désormais un si grand rôle dans cette histoire et de le faire connaître avec quelques détails.

La famille Le Riche de Courgains, originaire du Limousin, s'était, dans le cours du XVIIe siècle, établie en Touraine. Pierre Le Riche, le grand-père de notre personnage, valet de chambre de la Reine, fut anobli en l'an 1638. Sa femme, Claire de Minquarque, lui avait apporté en dot une terre située près de Chinon, qui avait nom La Pouplinière, c'est-à-dire lieu planté de peupliers, et qui, à dater de ce jour, figura constamment dans les titres de la famille. Le plus jeune fils de Pierre Le Riche, Alexandre Le Riche de Courgains, venu au monde en 1656, fut le premier qui fit une grosse fortune. Successivement receveur des gabelles, puis receveur général des finances pour la généralité de Montauban, enfin, vers l'an 1715, associé dans les baux de la Ferme générale, il avait en outre, dit-on, réalisé d'importans bénéfices dans des spéculations heureuses, puis, plus tard, dans la banque de Law. Quand il mourut, le 10 avril 1735, il laissait à ses six enfans une situation prospère et qui d'ailleurs, pour quelques-uns d'entre eux, allait encore s'améliorer grandement. A ces avantages substantiels, il avait ajouté les joies de vanité, s'étant fait délivrer, en mars 1696, par de nouvelles lettres patentes, une confirmation de noblesse, le titre d'écuyer, et un règlement de d'Hozier, descriptif de ses armoiries : un coq d'argent, posé sur une chaîne d'or et l'œil fixé sur une étoile. Lorsqu'on évoque, parmi ses descendans, celui qui va nous occuper, jamais blason ne fut plus merveilleusement symbolique.

Alexandre Le Riche s'était marié deux fois. Sa première femme, Thérèse Le Breton de la Bonnelière, lui avait donné deux enfans, une fille, qui fut la marquise de Saffray, un fils, Alexandre-Jean-Joseph, qui fut le célèbre fermier général Le Riche de La Pouplinière. La date de sa naissance, ce dernier la rapporte en ces termes : en inscrivant, dans ses notes de voyages, le nom du bourg de Nerwinden, « c'est là, dit-il (1), où Luxem-

(1) *La Pouplinière*, par Cucuel, *passim*.

bourg triompha, au mois de juillet 1693, et fit une action signalée, le jour même que, bien loin de là, j'en faisais une autre bien ridicule : c'est que je naquis. »

Dans la réalité, la bataille de Nerwinden est du 29 juillet, tandis que Jean-Joseph, comme en fait foi son acte de baptême, débarqua en ce monde le 26, à Chinon. Mais on peut bien se tromper de trois jours, pour le plaisir de se forger un anniversaire mémorable.

Il fit ses premières études en province, au Mans, à Caen, sur les bancs du collège ; puis ses parens l'expédièrent à Paris, afin, écrit l'un de ses frères, « d'y étudier sa vocation dans quelque état solide, » c'est-à-dire, vraisemblablement, dans la finance ou la magistrature. Mais il déçut les espoirs paternels, et il entra aux Mousquetaires (1), d'où résulta qu'on lui coupa les vivres. La « vocation, » sans doute, n'était pas bien solide ; elle ne résista pas longtemps à un traitement si rigoureux. Au bout de peu d'années, le mousquetaire se faisait financier, et s'instruisait à Montauban dans ce nouveau métier, sous la tutelle d'un commis de son père. Il regagna Paris en l'an 1720, et dès l'année suivante, le 15 janvier 1721, La Pouplinière, — c'est le titre qu'il a désormais adopté, — signe avec son père et l'un de ses frères puînés un acte d'association dans le bail renouvelé des Fermes. Au terme du contrat, il sera seul titulaire de la charge ; mais les pertes et les profits seront communs entre les trois. Voici donc, à vingt-sept ans d'âge, La Pouplinière fermier général, à Paris, et menant la grande vie traditionnelle de ses confrères.

C'est pendant cette période, — on est alors en pleine Régence, — qu'il s'introduit dans la haute société, ainsi que dans le monde artiste, et qu'il développe son penchant naturel pour les lettres, pour le théâtre, pour la musique surtout, dont il est bientôt passionné. Il n'eût pas été de son temps si, à ces goûts brillans, il n'eût joint celui des plaisirs, des fêtes galantes et des jolies femmes en renom. C'est même grâce à une aventure de ce genre (2) que, pour la première fois, il attira l'attention du public et commença d'être un homme à la mode.

Une des actrices les plus en vue à Paris était alors Marie

(1) Vers 1715, il servait dans les mousquetaires gris. *La Pouplinière*, par Cucuel.

(2) Notes manuscrites laissées par le baron Jérôme Pichon. — *Vie privée de Louis XV*, par Mouffle d'Angerville. — *La Pouplinière*, par Cucuel. Etc., etc.

Antier, chanteuse à l'Opéra, fort goûtée du public pour son talent et sa beauté. Mariée au sieur Duval, inspecteur des greniers à sel, la demoiselle Antier n'en était pas moins la maîtresse du prince de Carignan, — Victor-Amédée-Joseph de Savoie, — et richement entretenue par ce grand seigneur mélomane. Mais ce dernier n'était pas jeune ; il passait pour fort ennuyeux ; de plus, il était joueur et il délaissait volontiers le boudoir pour le tapis vert. La Pouplinière, grand admirateur de la belle, entreprit de la consoler et y réussit parfaitement. Certain soir de printemps, en 1727, il était dans l'appartement de Mlle Antier, lorsque le prince de Carignan, qui possédait une double clé, fit brusquement irruption et trouva la place occupée. Il y eut grand tapage. Le prince voulut bâtonner son rival ; mais La Pouplinière dégaina, fit mine de se défendre et, par sa contenance intrépide, sauva l'honneur de la finance. Il fallut le laisser sortir, et la rage de l'amant trompé se tourna contre l'infidèle, qui reçut, affirme la chronique, « une demi-douzaine de soufflets et autant de coups de pied » pour sa peine.

L'affaire n'en demeura pas là. Dès le lendemain matin, le prince de Carignan se rendait à Versailles et racontait sa triste histoire au premier ministre du Roi, le vieux cardinal Fleury, lequel, par une coïncidence piquante, bien que septuagénaire, passait alors pour faire la cour à la princesse de Carignan. Quoi qu'il en soit du bien fondé de ces médisances, le cardinal ne voulut pas entrer dans les rancunes du prince, ni, en tout cas, comme le demandait celui-ci, chasser des Fermes le coupable. Il accueillit ses doléances avec quelque ironie et lui promit seulement, pour rassurer sa jalousie, d'éloigner son rival et de l'expédier en province. En effet, peu de temps après, La Pouplinière fut désigné pour faire une tournée en Provence, avec défense de se remontrer à Paris sans l'autorisation du Roi, sous peine d'emprisonnement. Carignan, cependant, n'avait pas l'esprit en repos, et les archives de la police contiennent trace de perquisitions opérées à plusieurs reprises, pour s'assurer que le redouté séducteur n'avait pas, en sourdine, reparu dans la capitale. La police ne découvrit rien, et le résultat de l'histoire fut de donner à l'exilé une certaine renommée et le prestige, alors puissant, d'un homme à bonnes fortunes.

L'éloignement imposé par Fleury se prolongea pendant environ quatre années, au cours desquelles La Pouplinière

vécut tout d'abord à Marseille, puis un peu plus tard à Bordeaux, enfin dans quelques villes du Nord, Amiens, Soissons et Lille. Dans ces diverses résidences, il menait joyeuse vie, donnant des bals, courtisant les dames de province, et faisant « grosse figure, » comme l'écrit un contemporain. Quand, dans l'été de 1731, il vit sa pénitence levée, il ne jugea pas à propos de revenir à Paris en droite ligne. Il fit d'abord un assez long voyage en Flandre et en Hollande, un voyage qui dura trois mois et dont il a laissé, sous forme de journal, un récit vif, alerte, pittoresque, qui fait honneur à son esprit, à son goût de s'instruire et à ses instincts d'artiste. Vers la fin d'octobre seulement, il se réinstallait à Paris, dans le logement qu'il occupait avant son aventure, logement vaste et somptueux, situé rue Neuve-des-Petits-Champs et sur la paroisse Saint-Eustache, dans une maison dont l'emplacement ne peut être déterminé d'une manière plus précise.

C'est au moment de son retour que Le Riche de La Pouplinière inaugura pour de bon la « grande vie » qu'il mènera désormais jusqu'à son dernier jour. Il avait trente-huit ans. Sa fortune s'accroissait chaque jour. Il la dépensait fastueusement, pour ses plaisirs particuliers, parfois aussi pour ceux des autres, ayant gardé à cet égard les « bonnes traditions de la Régence » et aimant mieux se divertir que de « cuver son or, » comme l'en louait cyniquement Piron. C'est aussi vers cette heure qu'apparaissent dans son entourage deux hommes dont l'amitié allait lui apporter l'éclat de leur illustration : Rameau, auquel l'unira étroitement sa passion pour l'art musical ; Voltaire, qui le flattera, l'exploitera même à l'occasion et le haussera un jour, en récompense, au rang glorieux de collaborateur.

Deux autres personnages, ceux-là de second plan, surgissent en même temps dans sa vie. L'un est Nicolas-Claude Thiériot, satellite de Voltaire, son « compère, » comme disait ce dernier, quelque peu complaisant, quelque peu parasite, assez bon homme au demeurant, capable d'affection, de dévouement et de fidélité, pourvu qu'on l'entretienne et le nourrisse à ne rien faire. L'autre, plus pittoresque, est Ballot de Sovot, un petit avocat, d'extérieur assez ridicule et de manières assez vulgaires, bavard intarissable, curieux jusqu'à l'indiscrétion, louangeur hyperbolique et détracteur dangereux selon l'instant et l'occasion, galantin acharné, et fier d'afficher les faveurs de Mlle Sallé,

la célèbre danseuse, d'ailleurs intelligent, rusé et bon connaisseur en musique. Thiériot et Ballot de Sovot seront l'un et l'autre mêlés, mais de façon bien différente, à l'histoire de notre héroïne.

La Pouplinière, en tant qu'artiste et en tant que viveur, fréquentait fort assidûment dans le monde des théâtres. Habitué des coulisses, il connaissait familièrement tous les acteurs et actrices en renom. Ce fut ainsi, comme je l'ai dit, qu'en 1734 il rencontra Thérèse des Hayes et s'en éprit violemment, au point de la prendre chez lui et de faire d'elle, non seulement sa maîtresse, mais la compagne de son existence. Ce n'était pas un amant méprisable, et l'on a droit de voir, dans l'acceptation de Thérèse, quelque chose de plus et de mieux qu'un simple calcul d'intérêt. Si la raison l'y engagea, le cœur y eut aussi sa part.

Jean-Joseph de La Pouplinière ne présentait nullement le type classique du gros financier de son siècle, — ou plutôt, pour dire vrai, du parvenu de tous les temps, — insolent et vulgaire, bouffi de vanité et, au physique comme au moral, tout gonflé de ses sacs d'écus. S'il méritait l'épithète de jouisseur, c'était avec des raffinemens, avec une certaine distinction, à la fois innée et acquise. Sans être précisément beau, il était bien de sa personne. Élégant, bien tourné, il avait une longue figure pâle, le nez mince, la bouche voluptueuse, de grands yeux noirs ombragés de sourcils épais, une physionomie sarcastique, qui se tempérait volontiers d'une ombre de mélancolie. Il possédait le ton et les manières du monde. Sa courtoisie savait demeurer digne et « noble, » avec une nuance d'exagération théâtrale, où certains malveillans prétendaient reconnaître, en même temps que l'usage de la bonne société, la fréquentation des coulisses. Cependant, assure Marmontel, son orgueil même, qui était grand, s'enveloppait habilement « de politesse et de modestie, » et « jusque dans les respects qu'il rendait aux grands, il ne laissait pas de garder un certain air de civilité libre et simple qui lui allait bien, parce qu'il lui était naturel. Personne, lorsqu'il voulait plaire, n'était plus aimable que lui. »

Médiocrement instruit, il suppléait à cette insuffisance par une souplesse d'esprit et une facilité qui lui donnaient l'apparence du talent dans tous les genres qu'il cultivait. « Entre

nous, écrivait Voltaire, je pense qu'il ne lit guère et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à Dieu de le former (1). » Voltaire avait raison ; mais les succès du fermier général dans les poésies de salon n'en sont pas moins incontestables. Nul ne tournait plus vite, plus agréablement, un quatrain, un couplet, au besoin une romance. Certaines de ses compositions légères, *Charmantes prairies* et *Ma tendre musette*, connurent une vogue réelle. Il ne se bornait pas à en écrire les paroles ; il en composait la musique et les chantait lui-même, s'accompagnant de la vielle ou de la guitare (2).

Plus tard, il prétendra plus haut, il se lancera dans le roman et publiera *Daïra*, « une turquerie dans le goût du XVIIIe siècle (3), » que Voltaire louera en ces termes, dans une lettre à l'auteur : « J'ai dévoré votre *Daïra;* je vais la faire lire à Mlle Corneille ; je ne peux mieux commencer son éducation... Vous devez avoir reçu autant de complimens que vous avez donné de *Daïra*. Continuez à cultiver cette aimable partie de la littérature. Vous serez connu par de beaux ouvrages et par de belles actions. » Il est vrai que, dix jours plus tard, le même Voltaire, s'adressant à Mme de Fontaine, écrira de ce même roman : « C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrits. Pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'Académie (4) ! »

A l'heure où il entre dans cette histoire, La Pouplinière passait pour un grand conquérant, un redoutable séducteur. Et cette réputation le suivra jusqu'au seuil de la véritable vieillesse. Dans sa soixante-septième année, il tournera la tête à la fillette précoce qu'était Félicité du Crest, la future Mme de Genlis. « Il disait souvent, raconte-t-elle (5), en me regardant et en poussant un profond soupir : *Quel dommage qu'elle n'ait que treize ans!* Je compris fort bien, à la fin, ce mot si souvent répété, et je fus fâchée moi-même de n'avoir pas trois ou quatre ans de plus; car je l'admirais tant que j'aurais été charmée de l'épouser. C'est le seul vieillard qui m'ait inspiré cette idée. » Elle redira plus tard : « J'étais décidée à n'épouser qu'un

(1) Lettre à Thiériot, du 29 novembre 1738.

(2) *Souvenirs d'un octogénaire*, cités par Cucuel, *loc. cit.*

(3) Articles de M. André Hallays sur M. de La Pouplinière, dans le *Journal des Débats*.

(4) Lettres des 15 et 27 février 1731.

(5) *Mémoires*, tome I.

homme de qualité, un homme de cour. J'aurais préféré à tout autre M. de La Pouplinière. »

Il n'est donc nullement surprenant que le même personnage ait pu, trente ans plus tôt, plaire à une fille d'esprit, coquette, recherchant les hommages, éprise d'art, de littérature, et passionnée comme lui pour la musique sous toutes ses formes. Ce ne fut sans doute pas un amour frénétique, mais une affectueuse sympathie, où il entrait de la reconnaissance, un sentiment sincère, tranquille et présentant ainsi plus de chances de durée. Quant à La Pouplinière, il adorait alors fougueusement sa maîtresse, et rien, comme chacun sait, n'est plus contagieux que l'amour. Nous avons d'ailleurs là-dessus l'aveu spontané de Thérèse. Écrivant, bien longtemps après, à son amant, le duc de Richelieu, elle rappelle l'ancien sentiment maintenant effacé de son âme : « Suis-je sûre de mériter que vous m'aimiez toujours? Mon cœur, je le crois; mais je le croyais aussi il y a dix ans. Il n'y a aucune comparaison, mais je suis la même femme (1). »

Le faux ménage établit ses pénates dans cette maison de la rue des Petits-Champs dont j'ai fait mention tout à l'heure. C'est là qu'était leur demeure officielle; mais, pour la belle saison et pour les réceptions champêtres, La Pouplinière avait acheté une petite maison de campagne, une sorte de « folie, » pour parler le langage du temps, dans le quartier des Porcherons, aujourd'hui quartier de Clichy. C'était un pavillon, situé au milieu d'un jardin d'environ trois arpens, un jardin dont le centre est présentement marqué par la place Vintimille. La Pouplinière avait là pour voisin le duc de Richelieu, dont un mur mitoyen séparait seul la propriété de la sienne. Il semble que le sort ait mis quelque malignité à rapprocher constamment ces deux hommes.

L'association amoureuse du financier et de la comédienne durait depuis un an à peine lorsque survint la mort d'Alexandre Le Riche, père de La Pouplinière. Il succomba, le 10 avril 1735, dans son hôtel de la rue de l'Université, laissant des biens considérables que se partagèrent les enfans issus de ses deux mariages. La fortune de La Pouplinière semble en avoir été sensiblement accrue. C'est six mois après l'héritage qu'il acquiert du marquis de Broglie et du sieur de Verton, maître d'hôtel de

(1) Lettres communiquées par M. Vaucaire, possesseur des lettres provenant de la collection du baron Jérôme Pichon.

feu la Dauphine, le château de Saint-Vrain, « près Arpajon sous Montlhéry, » avec un parc d'environ 160 arpens et une terre assez importante. Il achetait en même temps tout le mobilier du château, meubles, tapisseries et tableaux. Pour ces divers achats, il versait, au total, une somme de 275000 livres (1). La Pouplinière acquérait du même coup le marquisat de Saint-Vrain, dont il joindra désormais le titre à son nom. C'est à Saint-Vrain que, pendant douze années, Thérèse et lui passèrent les mois d'été et parfois aussi ceux d'automne, en compagnie de quelques familiers, dans une intimité restreinte, qui prochainement deviendra familiale (2), et dans un repos relatif, dont Thérèse appréciait le charme.

Cette belle simplicité ne s'étendait nullement à leur existence citadine. A Paris, on menait grand train. Les réceptions fastueuses, les soupers, les concerts se succédaient sans trêve. De plus en plus, dans cette maison, l'art musical régnait et reléguait au second plan le reste. Rameau, de longue date l'ami et le commensal du fermier général, s'adonnait à parfaire l'éducation musicale de Thérèse, s'émerveillait de ses dispositions, de ses progrès rapides. Il lui donnait des leçons de clavecin et lui enseignait l'harmonie. L'élève, de son côté, s'attachait à son maître avec une sorte de passion et le prônait avec ardeur, à l'exclusion de ses rivaux. Elle épousait toutes ses querelles, violentes et nombreuses, car le compositeur avait l'humeur étrangement difficile. « M. de La Pouplinière, dira Jean-Jacques Rousseau, était le mécène de Rameau, Mme de La Pouplinière était sa très humble écolière. Rameau faisait, comme on dit, la pluie et le beau temps dans cette maison (3). »

Au reste, les largesses à l'égard des artistes, des musiciens, des gens de lettres, devenaient peu à peu, chez ce couple opulent, une habitude et une règle établie. Quand il ne s'agit pas de subsides financiers, ce sont des politesses, des recommandations, des bienfaits de tous genres. On peut juger de cette réputation d'après les noms et sobriquets que leurs amis, Voltaire en tête, décernent à La Pouplinière, *Mecœnas*, *Pollion*, *Plutus-Pollion*, le *Périclès de la finance*, etc., etc. Pendant un séjour à Cirey, Voltaire mande à Thiériot : « Continuez à faire ma cour aux

(1) Cucuel, *loc. cit.*
(2) Lettres du chevalier d'Assay à Mme de La Pouplinière, *passim.*
(3) *Confessions*, 2e partie, année 1744.

gens de bien qui peuvent se souvenir de moi. Je voudrais bien que Pollion de La Pouplinière pensât de moi plutôt comme les étrangers que comme les Français (1). » Quant à Thérèse, Voltaire l'appelle tantôt la *Muse Deshayes*, et tantôt *Polymnie*. Il semble faire autant de cas de sa compréhension, de sa souplesse d'esprit que de son talent musical. En lui conseillant la lecture d'un travail qu'il fait sur Newton : « Je prétends, écrit-il, que *Polymnie* entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. »

Nous avons, au surplus, un précieux témoignage des sérieuses études de Thérèse et de ses connaissances techniques dans la science difficile de l'harmonie, de la composition. Au commencement de 1737, elle publiait dans *Le pour et le contre*, — une espèce de gazette dirigée par l'abbé Prévost, — un article des plus savans sur le traité musical de Rameau intitulé *La génération harmonique* (2). Elle en donnait une analyse, démontrait l'importance de la « basse fondamentale » et rattachait le système de Rameau à des idées philosophiques. Dans une époque où, chez les femmes, l'érudition était particulièrement à la mode, où Mme du Châtelet, la maîtresse de Voltaire, s'illustrait par de gros traités sur la géométrie et sur l'astronomie, ce morceau de littérature sur un sujet aussi austère, très étudié et bien écrit, dû à la plume d'une jeune et jolie femme, la veille encore actrice en vogue, occupa l'opinion et valut à son auteur la considération et l'admiration du public. « Je lus, — mandait, à quelques mois de là, Voltaire à son ami Thiériot, — le petit extrait que Mlle des Hayes avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée*, et je dis à Mme du Châtelet : Je suis sûr qu'avant qu'il soit peu, Pollion épousera cette muse-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une sorte de mérite peu commun, et cela, joint à tant de talens et de grâces, fait en tout une personne si respectable qu'il était impossible de ne pas mettre tout son bonheur et toute sa gloire à l'épouser. Que leur bonheur soit public, mon cher ami, et que mes complimens soient bien secrets, je vous en conjure. »

Ces lignes sont datées du 3 novembre 1737. Voltaire n'avait pas grand mérite à formuler sa prophétie, car le mariage était chose faite depuis environ deux semaines. Comment, à la suite de

(1) Lettre du 15 juillet 1735.
(2) *Le pour et le contre*, tome XIII, p. 34 et suiv.

quelles circonstances, c'est ce que nous apprennent les mémorialistes du temps, et, tout le premier, Marmontel, familier du logis.

Il semble peu douteux qu'en prenant Mlle des Hayes pour maîtresse, La Pouplinière n'ait conçu tout d'abord aucune pensée matrimoniale. Le mariage, tout d'abord, en tant qu'institution, ne lui agréait guère. De plus, personnellement, il ne se sentait point de goût pour l'état conjugal. Dans l'espèce de journal qu'il intitule son *Voyage en Hollande*, on lit des passages dans ce goût. A propos du mariage, considéré comme *le remède aux appétits charnels :* « Ce remède, écrit-il, n'est qu'une misère de plus, puisqu'il impose un joug sous lequel un esprit libre ne peut fléchir, puisqu'il tend à fixer l'inconstance naturelle des goûts, que jamais rien n'arrêtera. » S'il faut cependant en passer par cette nécessité sociale, il paraît incliner franchement vers la polygamie : « Orientaux, mes amis, ne serez-vous jamais nos modèles? »

Toutefois, avec le temps, l'accoutumance, le charme de Thérèse, la sincère affection qu'il ressentait pour elle, purent modifier insensiblement ses idées et l'amener peu à peu à envisager l'hypothèse d'une union régulière. L'attitude de Thérèse était bien faite pour l'y encourager. « Elle observait avec lui tous les dehors d'une austère pudeur, écrit un homme qui lui est assez peu favorable ; et ses faveurs étaient toujours accompagnées de larmes, qui leur donnaient encore plus de prix aux yeux de son amant. Son amour s'en allumait davantage. Enfin il fut question de cesser un commerce dont la vertu avait à rougir, ou de le rendre légitime (1). » D'après Jean-Jacques Rousseau, l'abbé Hubert, « sincère ami de M. de La Pouplinière, » aurait fait les plus grands efforts pour l'empêcher d'épouser sa maîtresse, d'où il appert qu'il y songeait. D'autre part, Luynes, dans ses *Mémoires*, écrira sans ambages : « M. de la Pouplinière s'était marié par amour. » Dans tous les cas, si La Pouplinière hésitait, Thérèse était bien résolue, et sa mère encore davantage (2). Celle-ci, Mimi Dancourt, loin de rompre avec sa fille pour s'être laissé engager dans un chemin irrégulier, paraît l'avoir toujours soutenue et dirigée de ses conseils, et être même demeurée en bons termes avec

(1) Correspondance de Grimm.
(2) *Confessions.*

celui dont, tôt ou tard, elle prétendait faire son gendre (1).

L'important, pour atteindre au but, était de découvrir un bon intermédiaire, qui acceptât d'attacher le grelot, de lancer l'entreprise et de la mener à bonne fin. Ce rouage indispensable, l'heureuse chance des deux femmes le leur fournit à point nommé, et le meilleur qu'elles pussent rêver, car ce n'était rien de moins que Mme de Tencin, un vrai « Machiavel en jupons » et le « génie même de l'intrigue. » Ces qualificatifs sont de la plume du duc de Richelieu, qui se proclamait son élève et qui faisait d'ailleurs honneur à ses leçons.

Je n'ai pas à refaire ici, après les études copieuses, attachantes et documentées que lui ont consacrées Pierre-Maurice Masson et mon ami Charles de Coynart (2), l'histoire de cette jeunesse singulière, si étrangement passée du couvent à la galanterie et de la galanterie à la haute politique, d'uue intelligence supérieure, peu scrupuleuse sans doute sur les moyens, mais cependant si souvent calomniée, influente de toutes les façons, par son esprit, par sa famille, par ses amis, par le charme qu'elle exerçait, par la frayeur qu'elle inspirait, touchant par quelque endroit à tout ce qui comptait en France, à la Cour, à l'Église, au grand monde, aux bureaux d'esprit, pour tout dire une manière d'entremetteuse géniale, dont la haine était un danger et la sympathie un bienfait.

Au temps où elle vient jouer un rôle dans ce récit, Alexandrine de Tencin avait cinquante-cinq ans. De son ancienne beauté, elle ne gardait qu'une physionomie expressive, des yeux où rayonnait sa vive intelligence, et sa « voix de sirène » (3), qui ajoutait encore au miel de sa parole. Avec ces dons et avec l'appui de son frère, la seule réelle affection de sa vie, Pierre de Tencin, alors archevêque d'Embrun et bientôt cardinal, elle demeurait merveilleusement puissante. Le vieux cardinal de Fleury, premier ministre de Louis XV, admirait fort, dit un contemporain, « son bon sens et sa clairvoyance implacable, » et il la consultait fréquemment, en cachette, sur les affaires publiques. D'ailleurs, désintéressée pour elle-même, cette « grande artiste en trames secrètes » n'intriguait guère que

(1) Lettres du chevalier d'Assay à Mme de La Pouplinière, *passim. Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu.

(2) *Une Vie de femme au XVIIIe siècle : Madame de Tencin*, dans la *Revue* des 1er février et 1er juillet 1908; et *Les Guérin de Tencin*, par Ch. de Coynart.

(3) *Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu.

pour le compte d'autrui, sans profit personnel, par goût du jeu et pour l'amour de l'art. Ainsi fit-elle, lorsqu'il s'agit de servir la fortune de Mlle des Hayes.

Elle la connaissait de longue date, l'ayant vue tout enfant chez sa tante de Fontaine, au château de Passy, dont elle était voisine; car elle possédait une bicoque dans ce joli village, alors réputé pour ses eaux. Des liens assez étroits s'étaient ainsi formés entre les Tencin, frère et sœur, et les Boutinon, mère et fille. Charles-Louis Boutinon, le chevalier d'Assay, frère aîné de Thérèse, deviendra prochainement secrétaire de Pierre de Tencin, devenu cardinal, et, pendant deux années, le suivra dans ses déplacemens. Les lettres du jeune secrétaire, adressées à sa sœur dénotent l'intimité qui unissait son illustre patron avec « Mimi Dancourt » et avec les La Pouplinière, devenus ménage régulier. Il n'est nullement surprenant que Thérèse et sa mère aient fait à leur vieille et adroite amie la confidence de leurs désirs et l'aient priée de les aider dans leurs projets matrimoniaux.

Elles ne pouvaient mieux tomber. Marier les gens était une des marottes de Mme de Tencin, qui n'avait point tâté du mariage pour son compte. Dans le cours de sa longue et laborieuse carrière, entre deux négociations politiques ou diplomatiques, on la voit sans cesse occupée à quelque entreprise de ce genre (1). Ce fut donc avec empressement qu'elle consentit à s'employer pour forcer les hésitations du fermier général. « Il vous épousera et j'en fais mon affaire, aurait-elle répondu à l'intéressante suppliante. Cachez-lui que vous m'avez vue et dissimulez avec lui (2). » Ceci dit, Mme de Tencin se mit résolument à l'œuvre.

On approchait alors d'une heure toujours critique pour les participans de la Ferme générale, l'époque du renouvellement de leur bail. C'est en octobre 1737 que le nouveau contrat devait être signé. Tous les intéressés étaient plus ou moins sur le gril, et La Pouplinière comme les autres. Quelques semaines avant cette échéance, un entretien eut lieu entre le cardinal de Fleury et Mme de Tencin. Celle-ci lui parla de sa protégée comme d'une jeune innocente, séduite, sur promesse de mariage, par un riche libertin, par un don Juan de la finance. Elle peignit habilement la bonne foi, la « crédulité » de l'une, la rouerie

(1) *Souvenirs* de la marquise de La Ferté-Imbault.
(2) *Mémoires* de Marmontel, tome I.

dépravée et « la lubricité » de l'autre. Le cardinal parut sincèrement indigné. « Il se piquait, dit Marmontel, de maintenir les bonnes mœurs, » et « ce n'était pas encore parmi les financiers un luxe autorisé que celui des maîtresses publiquement entretenues (1). » Dans les *Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu, on lit aussi, à ce propos, cette phrase caractéristique de l'époque : « Le cardinal de Fleury n'ignorait pas que les fermiers généraux ne pouvaient s'enrichir qu'aux dépens de l'État; il voulait du moins que ce fût dans les règles, avec décence, avec convenance. »

Lorsque, peu après cette conversation, La Pouplinière vint sans défiance solliciter du cardinal ministre ses bontés pour le nouveau bail, Fleury, à brûle-pourpoint, l'interrogea sur le compte de Thérèse des Hayes (2). « Qui est-ce donc ? lui demanda-t-il. — C'est, répondit La Pouplinière, une jeune personne dont j'ai pris soin. » Sur de nouvelles questions, il ajouta qu'elle était fille d'un « comédien auteur, mort chrétiennement » depuis plusieurs années, et fit l'éloge de son esprit, de ses talens, de son éducation. « Et pourquoi donc ne l'épouseriez-vous pas? » reprit le cardinal qui, sans pitié pour l'embarras où il voyait son interlocuteur, poussa vivement sa pointe. Il était, lui affirma-t-il, très aise « de tout le bien » qu'il lui entendait dire d'une jeune personne qu'on lui avait déjà « chaudement recommandée. » Tout le monde, au surplus, parlait d'elle de même sorte. Elle n'avait, à coup sûr, cédé que par faiblesse et après promesse de mariage. Pourquoi donc « prolonger au delà des convenances une situation fausse? »

La Pouplinière, de plus en plus troublé, essaya de nier l'engagement ; mais Fleury le prit de plus haut : « Vous l'avez abusée, et sans vous elle aurait encore son innocence. Il faut réparer ce tort-là. C'est le conseil que je vous donne, et ne tardez pas à le suivre, sans quoi je ne puis rien pour vous. » Le cardinal, dans sa chaleur, alla-t-il jusqu'à déclarer que « l'intention du Roi » était que la place dans les fermes fût attribuée à « l'honnête homme » qui épouserait la jeune fille compromise? Marmontel le rapporte; mais un tel argument n'était pas nécessaire pour achever de gagner la cause. La Pouplinière, en prenant congé du ministre, lui affirma qu'il ne

(1) *Mémoires* de Marmontel, tome I.
(2) *Idem* et *Nouveaux Mémoires* du duc de Richelieu.

tarderait guère à être entièrement rassuré sur le sort de sa protégée. De fait, sa résolution était prise; il s'exécuta de bonne grâce.

Le lendemain 5 octobre, dans le cours de la matinée, il entrait chez Thérèse : « Levez-vous, disait-il, et venez avec votre mère où je vais vous conduire. » Elle obéit, monta dans le carrosse. « Où allons-nous? » demanda-t-elle en chemin. — « Nous marier, » lui répondit-il. Sur quoi, larmes, évanouissement, puis effusions de joie et de reconnaissance (1). Mimi Dancourt renchérit sur sa fille d'attendrissement et de gentillesse. On arriva bientôt chez le notaire Fortier, qui n'habitait pas loin du fermier général, au coin de la rue des Petits-Champs et de la rue de Richelieu. Le notaire, peu d'instans après, donnait lecture de l'acte préparé, acte très simple et tenant en fort peu de lignes (2). Entre les deux époux, point de communauté; mais, « pour l'amitié que les dits sieur et demoiselle ont dit se porter, et voulant s'en donner des marques, » ils se faisaient donation réciproque, en toute propriété, de tous acquêts, mobiliers et immobiliers, appartenant lors du décès « au premier mourant d'eux, pourvu qu'il n'y ait aucun enfant vivant du dit mariage. » Cette clause entraînera, par la suite, certaines contestations. Sur la célébration du mariage religieux, il n'est point de donnée précise. On incline à penser qu'il eut lieu vers la fin d'octobre, en l'église Saint-Eustache, paroisse des deux conjoints. La mariée avait vingt-quatre ans, le marié quarante-quatre.

La nouvelle, semble-t-il, ne fut pas mal accueillie du public. Outre qu'elle était escomptée, que bien des gens s'attendaient au mariage, on pouvait alléguer, qu'à proprement parler, malgré la différence de position sociale, il n'y avait pas mésalliance.

Au point de vue de la naissance, Thérèse ne le cédait en rien à son mari; les Dancourt et les Boutinon, comme on l'a fait justement observer (3), valaient bien les Le Riche. De plus, le fermier général entrait, par cette union, dans une sorte d'intimité avec Samuel Bernard (4), le roi de la finance du

(1) C'est la version du manuscrit possédé et analysé par feu le baron Pichon. Collection de l'auteur.

(2) Cucuel, *loc. cit.* La minute du contrat existe encore chez le sucesseur du notaire Fortier.

(3) Cucuel, *passim.*

(4) Le « chevalier Bernard » mourut dix-huit mois plus tard, en janvier 1739.

temps. Quelques esprits grincheux plaignaient pourtant La Pouplinière de confier son honneur aux mains d'une « princesse de coulisses » et, en hochant la tête, lui prédisaient les pires calamités.

Ces jugemens malveillans restent exceptionnels. La plupart des amis, des commensaux du fermier général approuvent sa détermination. Les félicitations pleuvent de tous les côtés, émanant même parfois des plus hauts personnages. Le prince royal de Prusse, le correspondant de Voltaire, celui qui par la suite s'appellera le Grand Frédéric, adressait à la jeune épouse un compliment rimé et celle-ci répondait de même. Par malheur, ces « versiculets » ne sont pas venus jusqu'à nous. Nous ne les connaissons que par une lettre de Voltaire, lequel s'excuse ainsi de n'avoir pas joint son hommage à ceux des « savans et des princes » empressés à couvrir de fleurs celle qui sera dorénavant Mme de La Pouplinière (1).

Mais quoi, si ma muse échauffée
Eût loué cet objet charmant,
Qui réunit si noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée,
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.
La louer est un vain emploi,
Elle régnera bien sans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de son cœur,
Celui qui fait seul son bonheur,
Pouvait seul augmenter sa gloire.

SÉGUR.

(A suivre.)

(1) Lettre à Thiériot, du 6 décembre 1737.

LA
REPOPULATION FRANÇAISE

Parmi les questions qui préoccupent tout Français soucieux des intérêts de la patrie, la plus importante est sans contredit celle de la repopulation. Depuis longtemps, le problème de la natalité a appelé l'attention des économistes et des moralistes. Des groupemens se sont formés, à l'appel d'ardens apôtres de la repopulation française, parmi lesquels il faut au moins citer le plus ancien, l'*Alliance nationale pour l'accroissement de la population française*, fondée il y a vingt ans par M. Jacques Bertillon, qui la dirige avec tant d'autorité. Ici même, un physiologiste illustre, M. Charles Richet, et un éminent économiste, M. Colson, ont écrit d'importans articles sur le problème le plus redoutable qui se pose pour l'avenir de notre pays.

La *Ligue française*, fondée quelques mois avant la guerre, sous l'impulsion de M. Ernest Lavisse et de M. le général Pau, et dont le programme comporte tout ce qui peut contribuer au relèvement et au développement de notre pays, a de son côté étudié la même question. Le dessein des pages qui suivent est d indiquer quelques réflexions suggérées par cette étude et de proposer diverses mesures pouvant concourir au relèvement de notre natalité. Nous ne craindrons pas de répéter des choses déjà dites. Il est des vérités cruelles qu'il ne faut pas se lasser de proclamer et des optimismes dangereux qu'il faut combattre sans relâche. La question d'ailleurs peut être envisagée à des points de vue très divers.

*
* *

« Ne parlons pas d'un sujet trop délicat, » disaient avant la guerre les gens satisfaits, qui ne voulaient pas voir leur quiétude troublée et redoutaient les répercussions de tout ordre, que peut soulever une question aussi grave. Ils pensaient apparemment que les peuples qui ont un grand passé ont une longue agonie, et que, en tout cas, la France vivrait aussi longtemps qu'eux. Il s'en est, hélas! fallu de peu qu'ils n'aient vu, aux heures sombres des premiers jours de septembre 1914, nos héroïques armées, trop peu nombreuses, cédant sous le poids des multitudes allemandes. Non ; il ne faut pas, sous des prétextes plus ou moins sincères, faire le silence. On doit, par tous les moyens, faire connaître au peuple de France qu'il est au bord d'un gouffre d'où ne peuvent plus sortir les nations qui y sont tombées, et que, si rien ne vient nous arrêter sur la pente où nous descendons, notre pays, avant peu d'années, sera rayé de la liste des peuples qui comptent dans le monde.

Quelques faits et quelques chiffres doivent d'abord être rappelés. Au XVIIe siècle, la France est la grande nation ; sa population atteint presque la moitié de celle de l'Europe. Elle est toujours la première au XVIIIe siècle, mais, pendant le XIXe siècle, la diminution de notre population s'accuse de plus en plus. En 1870, la population française était à peu près égale à celle de l'Allemagne, soit 36 000 000 d'habitans ; actuellement, il y a *trente-neuf millions de Français* pour *soixante-six millions d'Allemands*. La diminution du nombre des naissances s'accélère d'année en année. Nous trouvons pour *mille* habitans 26,1 naissances en 1871, 25,3 en 1879, 23,7 en 1888, et, suivant une courbe continuellement descendante, nous avons 19,8 en 1910 et 18,1 en 1914. Le point essentiel est l'excédent des naissances sur les décès ; or, pour les vingt-cinq dernières années, on peut dire que cet excédent est chez nous nul en moyenne. Plusieurs fois, il y a eu un excédent de morts, comme en 1911, où le nombre des décès a dépassé de 34 000 le nombre des naissances. Tandis que nous n'avons aujourd'hui que 18,1 naissances chaque année par mille habitans, l'Allemagne en a 31,6, l'Autriche 33, l'Angleterre 26, l'Italie 33. Pour être au même taux que l'Allemagne, nous devrions avoir par an 500 000 naissances de plus,

Comparons maintenant les accroissemens annuels des populations pendant les dernières années avant la guerre. Ces accroissemens sont, pour 10 000 habitans, de 141 pour l'Allemagne, de 115 pour l'Angleterre, de 114 pour l'Autriche-Hongrie, de 113 pour l'Italie ; pour la France, de 7.

Nous avons tous entendu de prétendus sages se consoler en disant que, depuis longtemps, il y a dans tous les pays une décroissance régulière de la natalité, et que le développement de la civilisation conduit fatalement à cette diminution. La première partie de cette affirmation, qui est un point de fait, est exacte. On peut avoir des doutes sur la seconde, en tant que cette loi de diminution est posée *a priori* et déclarée fatale, car les progrès des applications scientifiques, en facilitant de plus en plus les conditions de la vie matérielle, opèrent en sens inverse. Ce qui importe seul pour le moment, c'est la comparaison des chiffres que je viens de citer. Le chiffre 7, rapproché de nombres qui oscillent autour de 120, est tristement significatif et véritablemeut effrayant. Quant aux enfans des deux sexes de 1 à 12 ans, il y en a actuellement 18 millions en Allemagne, contre 8 millions chez nous. Tandis qu'autour de la France s'accroissent tous les peuples, elle seule reste stationnaire.

***

Avant les heures tragiques que nous traversons, ces statistiques étaient regardées comme inopportunes. Elles restaient d'ailleurs confinées dans des publications peu accessibles au grand public. Le mal en apparence ne touchait aucun de nous. Plus d'un, parmi les gens avertis, ne voulait pas penser à la gravité du danger, et continuait à voir dans cette diminution un signe de haute civilisation, détestable paradoxe à l'usage des pays résignés à disparaître. On entendait parfois parler avec quelque mépris de la natalité inconsidérée de l'Allemagne, et on croyait à la surpopulation allemande, Or, en réalité, celle-ci n'existe pas, car les campagnes germaniques ne sont pas trop peuplées, tout au contraire ; et l'émigration à titre définitif y est aujourd'hui extrêmement restreinte. La vérité est que la natalité allemande est un des élémens de la redoutable force, au moyen de laquelle ce peuple de proie croyait pouvoir prétendre à la domination mondiale.

La guerre actuelle fait voir toutes choses sous un jour plus juste, et le temps est passé des vains dilettantismes. L'importance du nombre éclate à tous les yeux, et aucun Français réfléchi ne peut douter que la déchéance de la natalité a eu pour conséquence l'affaiblissement des productions de tout ordre dans notre pays. La stagnation de notre population n'est-elle pas une des causes de l'arrêt relatif de notre commerce et de notre industrie par rapport à ceux d'autres nations ? Avec plus d'hommes, nous aurions plus d'ouvriers et d'ingénieurs dans nos usines, plus de voyageurs pour placer au dehors les produits de notre industrie et développer notre commerce ; nous aurions pu ne pas laisser inexploitées ou exploitées par des étrangers certaines de nos richesses naturelles. Est-ce aussi chez un peuple clairsemé qu'ont le plus de chance d'apparaître dans les sciences, dans les lettres, dans les arts les hommes éminens qui sont la gloire de leur pays? On sait que la science elle-même est devenue pour l'Allemagne un moyen de domination. Si ses savans n'ont pas l'originalité qu'ils s'attribuent, ils sont très nombreux, et leur travail méthodiquement organisé exploite les idées émises ailleurs, souvent au grand profit de la fortune publique. Et enfin, et surtout, on peut affirmer que, s'il y avait eu, en 1914, *quinze* ou *vingt millions* de Français de plus, nous n'assisterions pas aujourd'hui à la lutte terrible, où la France a failli périr.

Pensons aussi aux jours qui suivront une victoire, qu'une coordination de mieux en mieux établie entre les forces presque sans limites des nations alliées contre l'Allemagne finira par lui imposer. Il ne suffit pas de vaincre; il faut encore profiter de la victoire. Le pourrions-nous, si notre population restait stationnaire ou décroissait? Nous ne jouirions pas longtemps d'une paix heureuse, et le sang, généreusement répandu par nos fils, n'aurait retardé que de quelques années la ruine de notre pays. On frémit à cette pensée impie; mais cependant, une France, en partie déserte ou peuplée d'étrangers, anémiée dans toutes les manifestations de son activité collective, ne serait-elle pas une proie facile pour une nouvelle et dernière invasion?

Persuadons-nous donc bien que la question de notre natalité est la question capitale, qui domine toutes les autres. Il est très utile de faire des projets pour la reconstitution de la France de

demain, mais c'est à la condition que nous pourrons compter sur l'élément humain nécessaire pour toutes ces réfections.

*
* *

En signalant les dangers que fait courir à notre pays l'insuffisance de notre population, nous venons d'insister sur les côtés économique et militaire. Mais ce n'est là qu'une face de la question. Celle-ci est aussi, elle est surtout d'ordre moral. Morale sociale et morale privée sont étroitement liées au grave problème qui nous occupe. L'homme cherche le plus possible à se survivre; mais ce n'est pas assez dire. Affirmons-le bien haut: c'est, sauf des cas très particuliers où l'idée de dévouement et de sacrifice sous des formes diverses joue le principal rôle, un devoir impérieux de transmettre la vie. Les uns trouveront l'origine de ce devoir dans un idéal qu'on peut dire religieux, laissant soit à une Providence qui veille sur le monde, soit à l'ordre résultant des lois naturelles le soin de régler le développement des familles. D'autres rattacheront ce devoir à l'amour et au culte de la patrie, à un idéal patriotique, latent quelquefois, mais subsistant toujours chez les nations qui ne veulent pas périr, idéal qui, à certaines heures, transforme et exalte les âmes, comme en témoignent nos héroïques combattans. A côté des vertus militaires, il y a les vertus civiques, et, suivant la forte expression du docteur Bertillon, le devoir est aussi impérieux de contribuer à la perpétuité de la patrie que de la défendre.

Quelles sont les causes profondes amenant en France l'effroyable diminution constatée dans la natalité? Notre peuple, vieilli et fatigué, est-il incapable de se reproduire? Il n'en est rien, comme on le constate au Canada, comme le montre l'Algérie où notre race est aussi féconde qu'aucune de celles qui lui font concurrence, comme on le voit dans l'Alsace qui nous fut enlevée il y a quarante-cinq ans, comme on le voit enfin dans les grandes familles qui subsistent encore chez nous çà et là. Non, la cause est tout simplement que, le nombre des enfans étant, dans la très grande majorité des cas, déterminé par la volonté des parens, ceux-ci ont limité étroitement leur famille.

L'égoïsme, la soif des jouissances, la crainte de l'effort pour élever une famille nombreuse, sont les causes essentielles qui

entravent la natalité. En même temps, les mariages sont devenus plus rares ou plus tardifs. Les jeunes gens trouvent les dots insuffisantes, et les jeunes filles trouvent trop médiocres les positions des jeunes gens ; cela dans tous les rangs de la société. Dans des lettres venues du front, j'ai trouvé maintes fois la même constatation. « J'ai trente-cinq ans, m'écrit un soldat, et j'ai souvent cherché à me marier ; mais les demoiselles ne m'ont pas trouvé assez riche. Elles ne veulent pas d'un laboureur, d'un journalier. Nous ne voulons pas, disent-elles, tirer la ficelle, si il y a des gosses ; nous voulons un bon employé qui puisse nous nourrir sans rien faire. » Si des demoiselles, pour parler comme mon correspondant, m'avaient fait part de leurs réflexions, plusieurs auraient dit sans doute qu'elles ne trouvent pas de maris parmi les jeunes célibataires endurcis dans leur égoïsme.

Un Américain illustre qui, depuis deux ans, nous a montré la plus vibrante sympathie, écrivait jadis dans un style biblique familier aux Anglo-Saxons : « Quand on peut parler dans une nation de la terreur de la maternité, cette nation est pourrie jusqu'au cœur du cœur. Quand les hommes craignent le travail, quand les femmes craignent d'être mères, ils tremblent sur le bord de la damnation, et il serait bien qu'ils disparussent de la surface de la terre, où ils sont de justes objets de mépris pour ceux qui sont forts et ont l'âme haute. » Ces sévères paroles du président Roosevelt ne s'adressaient à aucun peuple déterminé. Plaise à Dieu qu'aucun trait n'en soit applicable à notre pays!

La diminution de la natalité, qui apparaît d'abord comme un effet de l'abaissement des caractères et des volontés, en devient ensuite une cause. Ce n'est pas en effet dans les familles à fils unique que se prennent en général les leçons d'énergie, tandis que dans la famille nombreuse le goût de l'action a plus de chance de se développer, et les enfans y sentent davantage la nécessité de compter sur eux-mêmes. L'exemple de leurs parens qui peinent pour les élever leur apprend le sérieux de l'existence. Pour les individus, ainsi que pour les peuples, il est mauvais de regarder l'avenir comme assuré, et l'effort constant est la loi de la vie. Le bourgeois et le paysan français ont une vertu assurément très louable, la prévoyance ; mais cette vertu, poussée à l'excès, conduit à la moindre action. « La France, disent nos ennemis, est un peuple de petits rentiers sans ini-

tiative, qui économisent mais ne risquent rien. » Quant à l'ouvrier français, il a cru trop souvent, sous l'influence de certaines doctrines, aux avantages à attendre de la raréfaction de la main-d'œuvre, comme si l'affaiblissement des industries où il travaille pouvait lui apporter des avantages durables.

***

Nous ne pouvons croire qu'il soit impossible de lutter contre le mal qui nous ronge. Plusieurs, n'osant peut-être pas envisager la question en face, se préoccupent seulement de la diminution de la mortalité. Certes, de grands efforts sont encore à faire dans ce sens, et la science, notamment dans la voie ouverte par Pasteur, remportera encore d'éclatans triomphes. L'hygiène fait aussi d'admirables progrès, et une loi, comme celle que la reconnaissance publique dénomme loi Roussel, a contribué à la diminution de la mortalité infantile. Ne nous faisons pas cependant trop d'illusions de ce côté. On est *a priori* tenté de penser que la diminution de la mortalité amène nécessairement l'accroissement de la population. Les statistiques de M. Bertillon établissent que les choses sont plus complexes. La comparaison de la mortalité et de la natalité montre que, dans la plupart des pays, la natalité est faible ou forte, suivant que la mortalité est elle-même faible ou forte.

Il y a une cause de dépopulation, criminelle celle-là, qu'il faut flétrir et poursuivre sans pitié : ce sont les manœuvres abortives. Sans insister, disons seulement que ce mal a pris les proportions d'un fléau social; il croît avec une telle intensité qu'on se demande si l'énormité du scandale ne suspend pas l'arme de la justice. Il en est de même pour des propagandes recommandant certaines pratiques auxquelles on rattache bien à tort le nom d'un respectable pasteur anglais. Contre ces propagandes la puissance publique n'est pas désarmée; elle manque à son devoir quand elle n'agit pas. Si la loi doit être renforcée, que le législateur y pourvoie au plus vite. Je crois inutile de parler une fois encore de l'alcoolisme. Tout a été dit, vainement hélas! sur l'alcool qui, à la fois, augmente la mortalité et diminue la natalité, poison protégé par des tabous qui n'ont rien de mystérieux et dont l'usage devrait être complètement interdit.

Mais il ne faut pas se bercer d'un chimérique espoir.

Quelque victoire que la science remporte sur la mort, de quelque succès que soit couronnée une lutte vigoureuse contre des manœuvres et propagandes infâmes, le résultat obtenu, tout important qu'il soit, sera insuffisant. Si des moyens plus directs ne pouvaient être trouvés, nous ne serions pas loin d'être vaincus.

L'homme trouve naturellement dans sa conscience et dans son cœur le désir de fonder une famille et de l'accroître. C'est de là qu'il faut partir, et les moyens cherchés doivent d'abord être des adjuvans à ce désir. Il appartient en premier lieu aux groupemens, dont l'objet est d'ordre moral, de faire revivre le culte trop oublié des vertus familiales qui sont en général la meilleure garantie du bonheur. Les éducateurs de tout ordre, les publicistes, les ministres des divers cultes doivent multiplier les efforts pour restaurer dans les consciences le respect des préceptes moraux et rappeler le devoir de la transmission de la vie. Je sais bien qu'il est de règle de ne pas parler de certains sujets délicats, mais des éducateurs consciens de la gravité de leur mission sauront réaliser des changemens qui s'imposent impérieusement.

Il faut aussi qu'une atmosphère se forme, favorable aux vertus familiales. On doit reconnaître que la littérature et le théâtre se sont peu souciés de les glorifier, et nous ne savons que trop le tort que certaines de nos publications nous font à l'étranger. Il ne rentre ni dans mon objet ni dans ma compétence, de tracer le tableau de la littérature de demain; souhaitons seulement qu'elle ne crée pas une atmosphère défavorable à la famille.

Les lois, de leur côté, n'ont guère été plus efficaces. Depuis un siècle, le législateur s'est rarement préoccupé de l'action des lois sur le développement de la famille. Souvent même, les lois faites dans les meilleures intentions ont poussé par des incidences imprévues à la restriction de la natalité, et les institutions sociales ont collaboré avec les égoïsmes individuels. Comme l'écrivait jadis Renan, notre code de lois paraît avoir été fait pour un citoyen qui naîtrait enfant trouvé, et qui mourrait célibataire.

Non seulement la famille nombreuse n'est pas honorée comme il conviendrait, mais l'opinion n'a que trop de tendance à la regarder avec pitié ou avec mauvaise humeur.

C'est ce qu'exprime bien dans sa forme naïve une lettre d'un poilu anonyme me félicitant récemment de m'occuper de la repopulation. « On a presque honte en France, écrit-il, d'avoir beaucoup d'enfans. Quand je sortais avec ma femme et mes quatre beaux petits, les locataires voisins nous considéraient les uns avec mépris, les autres avec pitié, et, plus d'une fois, j'ai entendu dire par ces bons chrétiens: « Quel bruit ils font! C'est la mère Une telle avec sa nichée. » Il est vrai que mes pauvres petits dévalent les escaliers et dérangent les voisins sans enfans, qui lisent leur journal. » Mon correspondant aurait pu ajouter que certains propriétaires classent les enfans dans la catégorie des objets qui troublent la tranquillité des maisons, entre les chiens et les pianos, et aussi, chose plus grave encore, que des pères de famille, regardés en quelque sorte comme indignes à cause du nombre de leurs enfans, cherchent sans succès des positions trouvées tout de suite par des célibataires, pour la seule raison qu'ils sont célibataires.

Dans une question qui touche à son existence même, l'État a de graves obligations; ce serait pour lui un suicide, s'il ne montrait dans les lois son souci de relever la natalité. Qu'aucune loi ne soit votée sans qu'on étudie ses répercussions possibles. Que l'État honore la famille nombreuse et lui rende la vie plus facile. Il contribuera ainsi, après les influences morales dont j'ai parlé, à transformer la mentalité publique à l'égard des grandes familles. Nous comptons donc sur une action législative judicieusement conduite : elle ne créera peut-être pas le désir de fonder une famille, mais elle écartera certains obstacles qui empêchent la réalisation de ce désir.

*
* *

Entrons maintenant dans quelques détails sur les points dont l'étude paraît particulièrement urgente. Nous partons de ce fait que la conservation et le développement normal de la nation exigent absolument un minimum de trois enfans vivans par mariage. Il en résulte que la nation est débitrice envers les citoyens ayant plus de trois enfans, tandis que, au contraire, les citoyens qui, volontairement ou non, ne contribuent pas ou contribuent insuffisamment à la perpétuité de la patrie sont débiteurs envers elle. Une nation n'est pas en effet un simple agrégat d'individus isolés, mais, suivant la belle formule de

Fustel de Coulanges, un ensemble d'êtres ayant une communauté d'idées, d'intérêts et d'espérances.

On peut imaginer divers systèmes de contributions auxquels seraient soumis les citoyens ayant moins de trois enfans à leur charge, pour alléger les dépenses que leur excédent de famille impose à ceux qui en ont plus de trois. Il pourra s'agir de dégrèvemens partiels pour ces derniers, ou bien d'autres taxes *sui generis* faciles à imaginer. Le détail importe peu ici, et qu'on n'aille pas faire la ridicule objection qu'on frappera ainsi des gens qui, bien malgré eux, n'ont pas trois enfans. Il ne s'agit pas de frapper qui que ce soit, et il n'y a dans les dispositions précédentes aucune idée de pénalité; *il y a seulement une tendance vers l'égalisation des charges familiales entre tous les citoyens.* Avec les ressources ainsi obtenues, l'État pourra donner tout d'abord des *allocations* et des *primes à la naissance.*

Avec les *allocations,* on se propose d'arriver à la famille nombreuse, nous entendons par là la famille de plus de trois enfans. Les statistiques montrent que, du moins dans les campagnes, la dépense annuelle indispensable pour élever un enfant jusqu'à l'âge de *treize* ans est au minimum de 180 francs. Nous demandons que tout chef de famille, ayant plus de trois enfans vivans à sa charge, reçoive de l'État une allocation annuelle de 180 francs par enfant de moins de treize ans, *au delà du troisième*, l'allocation restant due pour cet enfant jusqu'à la fin de la période indiquée, quoi qu'il advienne des trois premiers.

En vertu du principe posé, cette allocation doit être donnée indistinctement à toutes les familles de plus de trois enfans. Ce n'est pas un secours, c'est le paiement d'une dette contractée par la nation. Vouloir restreindre cette allocation à certaines catégories de citoyens, c'est fausser complètement l'idée directrice de ce projet.

La dette de la France à l'égard des familles nombreuses est encore plus manifeste, quand il s'agit des veuves. Aussi demandons-nous que la veuve, qui a ou qui a eu quatre enfans vivant simultanément, reçoive l'allocation annuelle de 180 francs par enfant vivant, non plus seulement pour le quatrième enfant et les suivans, mais aussi pour le troisième.

Les allocations ont pour objet la famille nombreuse. Dans notre pensée, on se proposerait avec la *prime à la naissance*, qui est tout autre chose, d'arriver à la famille que nous

pourrions appeler *minima*, c'est-à-dire à la famille de trois enfans. Ces primes seraient données, dans les conditions qui vont être dites, à la troisième naissance et à chacune des suivantes, à condition que deux enfans au moins, nés antérieurement, soient vivans. A qui donnera-t-on cette prime? A toutes les familles, devons-nous répondre, d'après les idées émises plus haut. Ici cependant, une difficulté se présente; quelques-uns craignent de provoquer ainsi des naissances dans des milieux, chargés de tares diverses, où il faudrait plutôt les éviter. Il y a peut-être là un trop grand souci des cas exceptionnels. Quoi qu'il en soit, M. Breton, député du Cher, évite en grande partie cette difficulté au moyen d'une assurance qui exigera une visite médicale préalable, permettant de ne pas donner le bénéfice de la prime aux pères et mères indésirables. Les primes seraient réservées aux familles qui, au moment du mariage ou dix mois avant la naissance de l'enfant, se seraient assurées à cet effet, la somme à payer pour l'assurance étant extrêmement minime (quelques francs par an). La prime serait uniforme et donnée à tous les assurés. Son montant pourrait être fixé à *mille* francs. Elle ne serait payée qu'autant que l'enfant atteindrait l'âge de six mois et serait exigible à ce moment : elle constitue donc aussi un encouragement aux soins à donner aux enfans du premier âge.

Des objections n'ont pas manqué de se produire au sujet de ces primes. Le système d'assurances répond à certaines d'entre elles. D'autres objections sont d'ordre sentimental : quelques-uns sont choqués par cette idée de prime. Devant l'immensité du danger, il n'y a pas à s'arrêter à des considérations de cet ordre, si on pense que la prime puisse concourir à l'augmentation de la natalité. On a dit aussi : dans certains milieux cette somme sera gaspillée. Assurément, il y a des gens qui usent mal de tout ce qu'on leur donne, mais nous croyons que dans notre pays si économe, j'ai même dit trop économe tout à l'heure, ce sera l'exception, et je suppose plutôt que, dans nos laborieuses campagnes, la prime pourra être utilisée pour l'achat d'une vache ou d'un lopin de terre depuis longtemps convoité; ailleurs le capital sera mis à la caisse d'épargne. Il ne serait d'ailleurs pas impossible de trouver quelque moyen pour empêcher une mauvaise utilisation de la prime par certains pères, en donnant, avec des modalités à préciser, la prime à

la mère, comme l'autorisent des lois récentes. J'écarte les objections relatives à la dépense. Si les supplémens de charges financières ainsi imposés aux citoyens n'ayant pas trois enfans étaient considérables, il faudrait s'en réjouir, car c'est qu'alors notre population augmenterait sérieusement. Par malheur, il n'en sera pas ainsi actuellement, car il n'y a pas en moyenne trois enfans par ménage, Et puis, comme l'a dit le professeur Richet, qu'est-ce qu'une prime de mille francs pour la naissance d'un Français qui, adulte, représentera par son travail une rente annuelle de deux mille francs? Il nous paraît que la prime à la naissance est, dans l'ordre strictement économique, le plus puissant moyen dont on puisse disposer.

***

Nous avons déjà dit, et il ne faut pas se lasser de le redire, que nombre de lois ont été établies sans aucun souci du relèvement de la natalité, et en oubliant que la famille est véritablement la cellule de la vie nationale. Bien plus, certaines lois ont contribué indirectement à la diminution de la population ; telle la loi sur les accidens du travail qui, excellente à certains égards, a le tort de pousser les patrons à n'engager que des célibataires ; telle aussi la loi sur le travail des enfans. D'autres lois, loin de favoriser les élémens vitaux de la nation, ont condamné le Trésor à des dépenses dont personne n'a pu fixer l'étendue, ne faisant aucune différence entre des vieillards qui n'ont eu que peu de charges, dont beaucoup sont responsables de leur misère, et ceux qui, ayant eu le mérite d'élever une famille nombreuse, n'ont pu faire d'économies pour leurs vieux jours. A ce point de vue, la loi sur les retraites ouvrières est d'une injustice flagrante,

Ce n'est pas non plus dans les lois fiscales que nous trouvons un grand souci de favoriser la famille nombreuse. Les impôts de consommation, si lourds en France, atteignent les familles proportionnellement au nombre de leurs enfans. Aussi devraient-elles avoir, en compensation, une exonération sérieuse du côté des impôts directs. Or, il n'en est rien ; ces impôts frappent aussi plus lourdement les familles nombreuses, par exemple l'impôt mobilier, puisque pour ces familles le local occupé est plus considérable.

Il en est de même de l'impôt sur le revenu, malgré les

déductions insignifiantes consenties aux familles. Puisque l'impôt sur le revenu a un caractère progressif, le revenu à considérer est un revenu individuel : *la base de cet impôt devrait être non pas le revenu brut de la famille, mais le quotient de ce revenu par le nombre des personnes qu'il fait vivre.* L'objection que plusieurs personnes vivent ensemble à meilleur compte que séparément est sans valeur, car il est juste que les familles nombreuses bénéficient ici d'un léger avantage, faible dédommagement pour la lourdeur des impôts indirects.

D'une manière générale, en matière d'impôts, la législation doit tendre au large dégrèvement des familles de plus de trois enfans à la charge des parens. Ainsi, par exemple, dans l'établissement des rôles relatifs à la contribution mobilière, on devrait déduire non pas une somme uniforme, comme on le fait actuellement, mais une somme proportionnelle au nombre des enfans.

Les lois successorales ont une grande importance dans la question qui nous occupe. Il est incontestable que le partage égal, avec sa rigide uniformité, est contraire à la prospérité générale du pays, et que la pensée du morcellement des biens conduit à la restriction de la natalité. D'ailleurs, le mode de partage actuel, qui satisfait à un instinct irraisonné d'égalité, conduit pratiquement à des inégalités évidentes. On a pu soutenir que, dans une famille nombreuse, le partage égal prescrit par le Code civil constitue un privilège en faveur des cadets. Ainsi deux fils, l'un de quarante ans, l'autre de vingt-quatre ans, sont dans des situations différentes quant à l'aptitude à user de leurs parts successorales; le second, plus jeune, peut tirer d'une même somme un tout autre parti que le premier.

Vous prenez, dira-t-on, un cas exceptionnel; les enfans sont le plus souvent très rapprochés. Supposons alors deux fils, l'un de quarante ans, l'autre de quarante et un ans, le premier ayant *cinq* enfans et le second n'en ayant qu'*un*. Doivent-ils avoir des parts égales? On peut penser que non. Il nous paraît légitime de ne pas oublier que, au moment de l'ouverture d'une succession, la famille du défunt ne se compose pas seulement de ses enfans, mais aussi de ceux qui sont sortis d'eux. Un mode de partage, effectué d'après ce point de vue, serait favorable à l'accroissement de la natalité, et corrigerait le plus souvent les privilèges constitués par le Code civil, les descendans au premier degré

restant d'ailleurs seuls héritiers. Pour ne pas rompre complètement avec les lois actuelles, nous proposons qu'il soit fait des biens du défunt deux parts de valeur égale. La première est partagée suivant le mode habituel, la seconde est partagée de la manière suivante entre les descendans au premier degré; on ajoute une unité au nombre des enfans de chacun de ceux-ci, et le partage se fait proportionnellement aux nombres ainsi obtenus. Supposons, par exemple, que le défunt ait deux descendans au premier degré, ceux-ci ayant respectivement *deux* et *cinq* enfans; le partage se fera proportionnellement aux nombres *trois* et *six*. Il est entendu que les partages, dont il vient d'être question, sont purement nominaux et ont seulement pour objet de fixer des nombres.

J'ajoute encore un mot sur cette loi successorale, qui consacrerait un principe nouveau. Il a été question récemment d'adjoindre aux enfans l'État comme héritier, dans le cas d'une famille de moins de trois enfans; un projet de loi a même été déposé en ce sens. Si ce projet devait jamais être discuté, le principe qui, dans les successions, tient compte des petits-enfans, pourrait devenir tutélaire. Ceux qui n'hésiteraient pas à dépouiller en partie au profit de l'État un fils unique sans enfans hésiteraient peut-être à le faire, si ce fils unique était chargé de famille.

Il faut encore obtenir la suppression de l'article du Code civil prescrivant le partage égal en valeur et en nature. Il produit un morcellement défavorable aux exploitations industrielles et agricoles; il amène à la diminution du nombre des descendans et trop souvent au fils unique, ce fléau de la famille française. Mais cette suppression est loin d'être suffisante. Nous pensons que l'on peut, d'une façon plus précise, épargner au chef de famille la crainte, si défavorable à la natalité, que son œuvre soit un jour anéantie par des partages désastreux. Il suffit que les droits des divers héritiers sur les exploitations agricoles, industrielles, commerciales, puissent être représentés par des « actions d'une nature spéciale, » comportant la *préemption en faveur des héritiers*. Cette disposition toute nouvelle sera particulièrement intéressante pour la propriété rurale, dont le sort ne sera plus soumis à la fantaisie d'un des héritiers.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des successions *ab intestat*,

c'est-à-dire sans testamens. Relativement à la liberté testamentaire, la France est le pays où le père de famille est le plus ligoté par les lois successorales. Sans parler de l'Angleterre et des États-Unis, où la liberté de tester est complète, nous trouvons partout ailleurs la quotité disponible beaucoup plus grande qu'en France. Avec les réformes proposées plus haut pour éviter le morcellement des biens, la liberté testamentaire prend une moins grande importance au point de vue de la natalité. Nous pensons cependant que la quotité disponible pourrait être augmentée, élevée par exemple à la moitié, dans le cas où le testateur userait de cet accroissement de liberté testamentaire au profit de ses descendans.

***

Beaucoup d'autres questions seraient à étudier, telles que les logemens des familles nombreuses, les avantages divers à accorder à ces familles, les places réservées aux pères de famille, mais je dois me borner. Disons seulement que divers économistes ont demandé que, dans les administrations de l'État, la plus grande partie des emplois n'exigeant aucune capacité spéciale fût réservée aux pères de familles nombreuses. Ces mesures produiraient certainement un grand effet moral ; actuellement, les fonctionnaires célibataires sont trop souvent favorisés.

Dans un pays comme le nôtre, où le fonctionnarisme est si développé, les règles relatives à l'avancement des fonctionnaires ont quelque intérêt pour la natalité. En ce qui concerne l'avancement à l'ancienneté, la naissance d'un enfant à partir du quatrième pourrait se traduire par l'attribution d'un certain nombre de mois de service (un an par exemple) ; de plus, les gratifications et autres indemnités de fin d'année seraient uniquement attribuées aux pères de familles de plus de trois enfans.

Sans insister sur d'utiles dispositions concernant le service militaire en temps de paix, et sur la répression de certains crimes dont j'ai parlé tout à l'heure et qu'on devrait rendre justiciables, non de la cour d'assises, mais des tribunaux correctionnels, je termine par une réforme relative à la loi électorale.

Le suffrage, que nous appelons universel, est au fond sin-

gulièrement limité. Les générations qui grandissent, les plus intéressées aux progrès de l'avenir, ne sont pas représentées dans les conseils du pays. Alors que les familles d'au moins trois enfans constituent plus de la moitié de la population française (23 millions d'habitans), elles ne sont représentées que par moins d'un tiers des électeurs (3 millions et demi). On doit considérer que, dans un même milieu social, la valeur nationale d'un père élevant sa famille, autant du moins que cette valeur peut être évaluée par un chiffre, est supérieure à celle du célibataire que l'avenir intéresse beaucoup moins. L'opinion de l'un et de l'autre ne doit donc pas avoir le même poids; il faut leur attribuer des coefficiens différens. Il paraît naturel de fixer ce coefficient d'après le nombre des personnes (femme et enfans mineurs), dont est responsable le chef de famille. Dans ce vote, qu'il faut appeler *familial*, tout chef de famille ajouterait à son suffrage un nombre de suffrages égal au nombre de personnes (femme et enfans mineurs), dont il a la charge. Le père d'une famille de *cinq* enfans, dont la femme est vivante, aurait donc droit à *sept* suffrages; le célibataire n'aurait qu'*un* suffrage. On peut, si l'on veut, se placer dans cette question à un point de vue plus juridique, en considérant que tout Français, quel que soit son âge, a des droits civils, et que ceux-ci ont comme garantie nécessaire des droits politiques; d'après cette conception, le chef de famille voterait effectivement pour sa femme et ses enfans mineurs. Le résultat est le même.

Si le père vient à disparaître, la veuve, *chef de famille*, jouira des mêmes droits. Nous entendons ainsi honorer la mère de famille, et nous considérons cette question comme entièrement distincte de celle du vote des femmes, étrangère à la question de la repopulation.

Avec le vote familial serait réalisé un suffrage vraiment universel. Le père de famille aurait en France un rôle prépondérant, résultat dont les conséquences seraient immenses. Nous jugeons indispensable l'introduction du vote familial. Sans cette réforme capitale, il est peut-être impossible d'arriver à développer la famille et à la protéger autrement que d'une manière purement verbale et oratoire. Rien ne montrerait mieux l'importance qu'ont dans la Cité les grandes familles, et la mentalité générale à leur endroit serait rapidement transformée.

On devra d'ailleurs employer tous les moyens propres à entourer de respect les familles nombreuses. Il ne suffit pas de leur donner des indemnités pécuniaires; il faut aussi les honorer. Rien n'est à négliger pour replacer dans l'estime publique, au rang qui leur est dû, ceux qui assurent l'avenir de la Patrie, en lui donnant de nombreux enfans. Ils lui donnent aujourd'hui de nombreux soldats. Ce sont les grandes familles qui, dans la guerre actuelle, subissent les épreuves les plus cruelles; la France leur devra une éternelle reconnaissance.

Telles sont les réflexions qu'inspire une question angoissante entre toutes. J'ai dû tracer un tableau parfois un peu sombre, mais un patriotisme éclairé exige que nous nous voyions par nos mauvais comme par nos beaux côtés. Au reste, nous avons parlé de la France d'hier. Après un cataclysme sans précédent dans l'histoire, bien des choses seront changées dans notre pays, et nous devons espérer que beaucoup élèveront leurs regards au-dessus de leur intérêt personnel et immédiat, remportant ainsi une victoire sur un égoïsme fatal à la patrie.

Une nation, qui aura montré si héroïquement son désir de vivre, ne périra pas de consomption. Les docteurs d'outre-Rhin se sont lourdement trompés, en proclamant que la France est une nation finissante, en train de disparaître. Au creuset de cette guerre terrible, elle se sera débarrassée de quelques scories, et, après une paix qui ne sera pas la paix allemande, mais la paix de la civilisation victorieuse de la barbarie organisée, son génie bienfaisant, plus vivant que jamais, continuera à rayonner sur l'humanité.

ÉMILE PICARD.

LETTRES DE GUERRE

I. — LES LETTRES DE GUERRE DE P.-MAURICE MASSON

En rendant hommage ici même, au lendemain de sa mort glorieuse, à Pierre-Maurice Masson, ce jeune maître dont la Sorbonne s'apprêtait à accueillir les belles et savantes thèses, courageusement achevées dans les tranchées, et auquel l'Académie française a récemment décerné le « grand prix de Littérature, » nous exprimions le vœu que l'on publiât ses admirables lettres du front. Ce vœu a été entendu, et on lira plus loin quelques-unes de ces lettres de guerre, choisies parmi beaucoup d'autres. On en goûtera, je crois, la perfection littéraire. Et surtout on verra dans ces pages, écrites au jour le jour, en courant, sans le moindre souci de la publicité, l'un des plus beaux documens que nous possédions encore sur les dispositions morales de ces jeunes Français que la guerre, brusquement, a transformés en soldats.

Soldat, Maurice Masson l'est de tout son cœur. S'il a pu souffrir, au début, de certains contacts un peu rudes, et d'un genre de vie auquel il n'était guère habitué, bien vite, et le sentiment du devoir aidant, il s'est acclimaté à son existence nouvelle. Il apporte aux choses de son métier la scrupuleuse conscience qu'il apportait à toutes ses occupations professionnelles, et l'on aurait eu quelque peine, au premier abord, à reconnaître dans ce parfait « poilu, » si bien versé dans l'art des « tranchées de flanquement, » l'élégant et spirituel biographe de Madame de Tencin et de Jean-Jacques Rousseau.

Mais il était de ceux que le métier, fût-ce le métier mili-

taire, et en temps de guerre, n'absorbe jamais tout entiers. Il a beau être le plus consciencieux, le plus actif, le plus scrupuleux des officiers; il a beau se laisser prendre de toute son âme par la grande aventure où son pays se trouve engagé; il n'abdique pas ses préoccupations et ses goûts d'autrefois; il met à garder entière toute sa liberté d'esprit une sorte de point d'honneur, et il estime que cela aussi est « une forme du courage. » Il reste donc écrivain, et même professeur. Ses thèses étaient très avancées : il ne veut pas mourir sans les avoir achevées, et il prendra sur ses rares loisirs, sur ses veilles, pour les terminer, malgré torpilles et obus, « au nez des Boches, » avec cette bravoure un peu gamine, qui est si joliment française. Enfin, il trouve le moyen de lire livres et articles, et d'écrire aux siens et à ses amis d'abondantes lettres, très spontanées et très littéraires. Lettres de guerre, bien entendu, et où les mille détails de la vie des tranchées sont notés avec une bien vivante exactitude; mais aussi lettres d'amitié et de familiale tendresse; lettres de condoléances, dont quelques-unes, — voyez celles qu'il a écrites sous l'impression de la mort de Joseph Ollé-Laprune, — sont de purs chefs-d'œuvre, et lettres de direction; lettres enfin d'observation pittoresque, dont l'une au moins va devenir fameuse : celle où il décrit à sa femme les sinistres tranchées du bois de Mortmare, où il devait, bientôt, trouver la mort. Par la variété du ton, par la justesse alerte de l'expression, ces pages sont véritablement d'un rare écrivain.

Mais, plus encore qu'un très souple talent littéraire, ce que révèlent ces lettres du front, c'est une âme étonnamment riche et profonde, d'une très large et très généreuse humanité. On y voit se refléter, comme dans un pur miroir, tous les sentimens qui animent et distinguent la jeunesse française d'aujourd'hui, cette admirable jeunesse de la guerre qui, tous les jours, se sacrifie pour nous sur les champs de bataille. Pour lui emprunter une jolie formule, je dirais volontiers de Maurice Masson que personne n'a fait vibrer plus fortement, ni sur une plus large étendue, le clavier des sentimens et des idées où communient nos soldats de la grande guerre.

Comme eux tous d'abord, il aime la France d'un immense amour, et cette France unanime de l' « union sacrée, » cette « troisième France » lui apparaît si belle, si grande, si digne d'admiration et de tendresse, qu'elle lui semble mériter tous les

sanglans sacrifices auxquels nous consentons pour elle. Et cette ardeur patriotique se double, chez lui, comme du reste chez tous nos officiers, d'une admiration sans bornes pour les soldats qu'ils ont sous leurs ordres, « pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir, où plutôt sans le dire. » La patience, la bonne humeur, l'adresse intelligente, le bon sens robuste, le dévouement sans faste, le tranquille et simple courage de nos « poilus de seconde classe » sont pour lui un sujet d'émerveillement perpétuel. Il est heureux, et il est fier de retrouver en eux ces vieilles vertus héréditaires d'une race bien née. Aussi, comme il les aime, ses chers soldats, et, — nous l'avons su depuis, — que d'attentions délicates il a pour eux! Comme il plaint leurs souffrances et comme il s'efforce de les adoucir! Comme il tremble pour eux quand il les sait exposés, et, quand ils tombent, quelle douloureuse tristesse est la sienne! Il est jalousement avare de ce sang français dont il connaît tout le prix. Sa supériorité d'éducation et de culture lui est une raison de plus pour se rapprocher de ces simples, pour vivre de leur vie et pour partager leurs dangers.

Je suis fort content d'être où je suis, m'écrivait-il. Je serais désolé d'abandonner les braves gens qui, chaque jour, à côté de moi, risquent leur vie et souvent la donnent. Ce n'est pas parce que je laisserais quelques gros bouquins derrière moi que ma vie vaudrait plus que la leur. *Cette égalité dans le péril anonyme a quelque chose de fraternel qui est très salutaire.*

Voilà, je crois, un état d'âme qui est peu commun de l'autre côté des tranchées.

Ces nobles sentimens, ces généreuses pensées étaient, chez Maurice Masson, entretenus et épurés par la foi chrétienne. Ses lettres nous ouvrent un jour discret sur sa vie intérieure, dont il dissimulait volontiers la profondeur sous l'enjouement de sa verve et la grâce pétillante de son esprit. Il avait toujours été chrétien, et, par éducation comme par réflexion, — car le problème religieux l'avait toujours hanté et il l'avait étudié sous toutes ses faces, — la conception catholique du monde et de la vie lui avait toujours paru à la fois la plus satisfaisante pour l'esprit et la plus apaisante pour le cœur. Les objections intellectuelles que l'on peut adresser à la doctrine, et qui avaient pu, non pas l'ébranler, mais l'inquiéter quelquefois, il avait une tendance à les résoudre par la vie, par l'action. La guerre, comme à tant d'autres de ses camarades, vint lui fournir la plus

éclatante justification de ses tendances instinctives. Certes, on peut concevoir, et il existe en fait, de purs stoïciens que l'austère idée du devoir soutient tout entiers et suffit à maintenir dans un état d'âme héroïque. Mais combien peuvent s'élever à ces âpres sommets de la vertu stoïque ? Comme l'idée chrétienne du sacrifice, de la mort, de l'immortalité personnelle est tout ensemble plus humaine et plus intelligible ! Comme elle est efficace pour soutenir les courages, pour exalter la charité spirituelle, pour apaiser les révoltes de la sensibilité meurtrie, pour faire accepter le suprême don de soi-même ! C'est ce que Maurice Masson a profondément éprouvé au cours de ses vingt mois de guerre, et c'est ce que ses lettres expriment avec une rare éloquence. Il a médité, approfondi, vécu ses croyances. Au contact quotidien de la réalité tragique, il en a, pour les autres et pour lui-même, senti, mesuré le bienfait. Par elles il a été doux envers la mort des autres, comme il a été doux envers la sienne propre. Lui qui aimait tant la vie, et qui avait tant de raisons de l'aimer, il accepte, non pas du premier coup, non pas sans frémir, mais sans se plaindre, la destinée qu'il pressent inévitable. Et rien n'est plus émouvant, rien n'est plus dramatique que de suivre, de lettre en lettre, parmi les retours offensifs de la nature, parmi les appels ardens d'une sensibilité frémissante, le détachement progressif, la volontaire acceptation religieuse du suprême sacrifice. Par cette mort librement consentie, il a rendu à sa foi un symbolique et dernier témoignage.

Hélas ! nous avions formé d'autres rêves pour lui. Que n'était-on pas en droit d'attendre de son jeune et riche talent, de sa pensée élargie, épurée, mûrie par la douloureuse et forte expérience de cette guerre ! Lui qui savait quel « ferment de générosité » contient une mort telle que la sienne, il nous en voudrait de nous apitoyer sur son sort. Et il faut le laisser lui-même dégager la haute leçon de sa brève et féconde destinée :

Quant à lui, — écrivait-il magnifiquement d'un ami, — disons-nous qu'il aura connu la paix avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice, et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés...

VICTOR GIRAUD.

II. — LETTRES

A sa mère.

L'essentiel, c'est que tu saches que je vais très bien et qu'on peut vivre sous les trajectoires des obus en pleine sécurité. Nous avons eu une arrivée charmante dans un paysage de rêve. Toute cette région de la Woëvre a été pour moi une révélation. La petite vallée au sommet de laquelle nous sommes installés est une longue et étroite vallée assez semblable au Gotteron (1). Je n'aurais jamais cru qu'à une vingtaine de kilomètres de Toul, il pût y avoir des paysages si différens des rives de la Moselle. Tout était alors givré, et les coteaux plongeant dans la brume se laissaient prolonger par l'imagination. Je me serais cru aux environs de Fribourg. Cette marche de lundi fut pourtant assez rude : une vingtaine de kilomètres dont les dix derniers dans de petits chemins alpestres qui avaient été des ruisseaux de boue deux jours auparavant et qui étaient durcis et rendus chaotiques par la gelée. Comme on ne voulait pas suivre le fond de la vallée à cause de l'arrosage des obus, nous avons dû monter sur la crête boisée et redescendre à la tête de la vallée par un long détour. Les hommes glissaient et tombaient, chutes d'autant plus désagréables qu'ils étaient plus lourdement chargés, car nous avions sur notre sac, en plus de son chargement ordinaire, chaussons, sabots et couverture. Heureusement j'avais le pied montagnard et je suis arrivé beaucoup plus charmé que fatigué. Mes camarades sont étonnés de ma résistance qu'ils ne soupçonnaient pas. Il y en a qui sont déjà catarrheux, asthmatiques, goutteux; la plupart sont arrivés fourbus et fiévreux. Je ne veux pas trop me glorifier, car il est possible qu'un jour ou l'autre je sois pincé; mais vraiment je suis moi-même surpris et enchanté de ma santé.

Je crois t'avoir dit dans ma carte d'hier qu'après cette arrivée si plaisante, nous avions eu deux jours de dégel abominable; mais ce soir, il commence à geler de nouveau; et ce n'est même pas très commode de t'écrire sur mes genoux dans une hutte sans feu, avec une lumière crépusculaire qui ne filtre que par

(1) Petite vallée très pittoresque des environs de Fribourg en Suisse.

la porte; mes doigts sont gourds, et il faut faire un petit effort pour achever ce griffonnage. J'écris un peu en somnambule, sans trop savoir si je te dis les choses qui pourraient t'intéresser et répondre à vos questions. Cela se fera petit à petit.

A sa femme.

Ce 17 décembre 1914.

As-tu lu le beau discours de Bergson à l'Académie des Sciences morales?... Il faut lire aussi l'admirable article de Barrès dans l'*Écho* d'hier. C'est du noble et grand Barrès : c'est, exprimé en phrases magnifiques et pourtant simples, le sentiment obscur qui travaille tant d'humbles âmes de soldats sans qu'ils puissent toujours l'élucider. Ce sont de ces pages qui devraient refaire une France une, je ne dis pas une France catholique, mais une France respectueuse de la foi et désireuse de la retrouver. Du reste, tous ces articles quotidiens de Barrès sont très beaux : il n'y en a pas un de médiocre : ils sont très artistes, mais l'art y est atteint sans le vouloir, sinon sans le savoir. A travers le petit fait quotidien, il sait discerner la pensée qui s'y exprime; et dans les gestes de nos soldats, gestes traditionnels ou instinctifs, il aperçoit tout ce qu'il y a en eux de signification éternelle. Ce n'est pas la flamme ardente, et joyeuse et claire de ton cher de Mun; mais c'est une belle flamme, profonde, et sombre et héroïque aussi. Sans être soldat, à l'heure présente, Barrès « sert » bien le pays.

A sa femme.

Ce 19 février 1915.

Matinée radieuse aujourd'hui! Le ciel est si bleu, le soleil si clair, que je puis t'écrire sans chandelle. Assis sur le gros rondin qui limite notre dortoir de gauche, je vois en face de moi la pente du ravin tout éclairée. Les dernières feuilles des buissons frissonnent légèrement sous la bise, et, encore humides de pluie, brillent çà et là comme de petites flèches; un souffle frais et pourtant tiède arrive jusqu'à moi, un oiseau chante, ... mais il y a aussi un obus qui siffle. Quand retrouverons-nous le vrai printemps, le printemps pacifique?...

Hier soir nous avons eu, comme je te le disais, notre second exercice d'alerte. Cela termine la journée d'une façon un peu fatigante; mais ce sont deux heures que j'aime bien, parce qu'elles sont silencieuses et que rien ne vient y troubler la vie intérieure. Hier notre section devait aller occuper successivement deux tranchées dans un petit ravin latéral qui s'embranche sur le nôtre, comme le vallon de l'Abreuvoir sur le fond de Chavenois. Nous étions partis sous un ciel encore alourdi par places de gros nuages durs et noirs, mais, au bout d'une demi-heure, entre les deux pentes du vallon, on ne voyait plus qu'un admirable ciel étoilé, où luisait un croissant de lune. Nous marchions le long des taillis dans leur ombre. Le reste du vallon était inondé de lumière blanche. Avant la guerre, c'était une prairie : un ruisseau y coulait, l'herbe devait y être grasse et haute. Aujourd'hui, tant de troupes y ont passé que l'herbe disparaît sous la boue. Le ruisseau a débordé et a laissé des mares. Tout le reste n'est qu'un cloaque de vase et de glaise, que les lourdes bottes, en s'y enfonçant, ont transformé en chaos. La lune et la nuit en faisaient une grève étrange, où l'on eût dit que la mer, en se retirant, avait laissé des flaques d'argent. Les hommes y marchaient pesamment; la boue giclait; mais si un rayon filtrait par là-dessus, il y avait de jolis scintillemens métalliques, comme si de petits goujons avaient frétillé dans ces flaques. La nuit était plus silencieuse que la veille; à peine, de loin en loin, quelques salves un peu grêles dans la direction de la forêt de M... J'écoutais et je regardais ces choses tout en marchant; mais ma pensée était au loin : le souvenir de l'Abreuvoir me hantait...

A Mme Léon Ollé-Laprune.

Les deux très belles lettres qui suivent sont adressées à la mère et à la femme de Joseph Ollé-Laprune. Premier secrétaire de l'ambassade de France à Rome, le lieutenant Joseph Ollé-Laprune, fils de l'éminent philosophe catholique, passé, sur sa demande, de l'État-major d'une brigade territoriale au 140e régiment d'infanterie, a été tué à Lihons le 16 février 1915.

En campagne, ce 21 février 1915.

Vous aurez donc connu toutes les douleurs! Nulle autre plus atroce ne pouvait vous atteindre. Depuis plus de six mois

que la guerre fait saigner la France, tant de fils encore jeunes sont tombés aux champs de gloire, qu'on serait presque tenté, devant les larmes de tant de mères, de ne plus sentir cet instinctif frisson de révolte qu'éveille en nous toute souffrance contre nature. Mais vous avez été déjà si durement frappée! Et puis, Joseph n'était pas un fils comme les autres. Il était à la fois l'héritier d'un noble nom et la flamme sacrée de toute une famille. Il avait été, pour celle que lui avait confiée son père, à la fois le fils qui soutient, qui réconforte, et le petit enfant qui reste d'une soumission et d'une tendresse ingénues. Il fut un frère admirable, qui s'oubliait sans effort pour alléger l'immense souffrance de R... Il se donnait tout entier à tous ceux que son cœur ou son devoir lui montrait. Et ce qu'il leur donnait, c'était une âme noble et magnifique entre toutes, une âme de chevalier, forte de sa vive intelligence, de son énergie, de sa foi toute simple, et des hautes pensées que lui avait léguées son père. S'il s'est vu mourir, il a dû se sentir le cœur déchiré, en songeant à vous tous; mais il savait aussi que, dans le plus profond et le plus surnaturel de vous-même, vous jugiez, comme son père lui avait appris à juger, que la vie n'a de prix que par la générosité avec laquelle on sait la vivre et, au besoin, la quitter. Avec lui, s'éteint un beau nom; mais il s'éteint en jetant une dernière et très pure flamme. Je ne vous parle pas de mon chagrin : il est très grand. Entré dans une famille où chacun considérait Joseph comme un fils ou comme un frère, j'avais pris bien vite des sentimens de fraternelle amitié pour celui que ma chère M... admirait autant qu'elle l'aimait. Mais comme elle, je ne veux penser qu'à vous, qu'à A..., à R..., à P... Je devine à tous votre détresse sans nom, et je voudrais que mon affection sût un peu l'adoucir. Mais je sens bien que toutes les paroles sont vaines. Une seule parole est salutaire : la parole intérieure qui redit les mots de foi, de résignation et d'espérance : c'est celle qui apaise le tumulte du cœur, et c'est aussi la sienne, celle qu'il nous murmure au dedans de nous. Il y aura pourtant des heures où la souffrance sera plus forte que tout, et où vous serez comme submergée par elle. Sentez alors toute proche de vous mon affection compatissante.

P. S. — Excusez mon illisible écriture. Je vous écris sur la paille de ma tranchée, à la lueur, cent fois masquée, d'une mauvaise chandelle.

A Mme Joseph Ollé-Laprune.

En campagne, ce 22 février 1915.

Devant une douleur comme la vôtre, toute parole serait superflue; et l'on ne devrait que vous serrer la main dans un silence respectueux. Pourtant, ceux qui ont aimé et admiré votre Joseph, ceux qui s'étaient si fraternellement réjouis du plein bonheur qu'il avait trouvé par vous, ne peuvent rester silencieux. Ils ont besoin de pleurer avec vous et de s'unir à vous dans un sentiment de fierté. Ce qu'il y a d'émouvant et de magnifique dans cette mort, c'est qu'elle a été acceptée depuis des mois avec le plus tranquille des courages, et qu'il semblait ne tant vous aimer, ne tant aimer sa mère et sa sœur que pour pouvoir sacrifier davantage au devoir qui le réclamait, montrant ainsi, dans un dernier geste de chevalier chrétien, qu'il est des cas où, pour achever la beauté d'une vie, il faut savoir la perdre. — Vous voilà donc seule après quelques mois d'une très haute félicité; et bientôt, aux yeux des indifférens, il semblera peut-être qu'un rapide nuage de joie et de douleur a passé sur votre jeunesse. Mais vous, qui savez toutes les richesses de ce héros, vous savez aussi que, de ce bonheur si bref, il vous reste des pensées et des souvenirs pour illuminer toute une vie; et, dans votre détresse même, vous vous sentez une privilégiée. De vous dire que vous avez été l'élue de cette âme exigeante, que vous avez fraternisé avec elle dans une intimité parfaite, que vous avez partagé les rêves de cette noble intelligence, que vous avez mis dans ce cœur ardent de la douceur et de la joie, et qu'il a trouvé sans doute dans votre amour l'élan suprême pour le suprême sacrifice, — tout cela doit vous aider, — et vous pouvez vivre silencieusement au dedans de vous avec tous vos trésors. Selon le mot cher à son père, il est allé vers Dieu avec toute son âme. Qu'il vous rende désormais présent et consolateur ce Dieu très bon auquel il s'est donné. Je ne vous dis rien de ma peine : elle est profonde, elle sera durable; mais je veux l'oublier devant la vôtre, et je reste près de vous pour admirer, souffrir et prier.

A sa femme.

Ce 1er avril 1915.

Ce matin, il est neuf heures. Nous venons d'arriver dans notre boyau. Je viens de trouver un quartier de roche ensoleillée qui va me faire un siège très confortable, et me voici pour bavarder. Hier, dans l'après-dînée, nous avons changé de travail. Au lieu de creuser un boyau le long de la grande route, nous avons été envoyés deux kilomètres en avant pour élargir un boyau de sape et y faire de distance en distance des niches d'évidement (ces niches permettent à deux files d'hommes qui se rencontrent marchant en sens inverse dans le boyau de pouvoir se croiser). L'ouvrage sera sans doute fini pour midi. Nous sommes à deux kilomètres en avant de la route, dans la direction de F. e. H... ; mais ces deux kilomètres à vol d'oiseau représentent bien quatre kilomètres de boyau. C'est toute une ville souterraine dont les rues se croisent et s'enchevêtrent les unes dans les autres. Les bons petits gars qui vivent et trottent là dedans se sont naturellement amusés à baptiser ces rues; et quelques habitués du Métro ont retrouvé sans peine les noms des grandes lignes, pour les transporter ici. A l'entrée d'un couloir, tu vois : « Direction Porte-Maillot, » etc. C'est innocent; et pourtant on rit avec un petit soupir. Nous avions donc à élargir ce boyau, profond de deux mètres, mais trop étroit. Tout le bataillon y a été employé, l'après-dînée, et achève ce matin. Dans ces hautes et minces ruelles, on se sent dans une sécurité parfaite; et c'est avec une complète sécurité qu'on écoute au-dessus de soi le va-et-vient des projectiles et qu'on s'amuse à les reconnaître au passage. Il y a les petits 75, qui sont presque dans notre dos, et qui éclatent comme des roquets en colère. Il y a les 120 long, dont les obus partent avec un bruit de locomotive qui démarre, et qui un peu plus loin ont l'air de rouler comme des wagonnets sur des montagnes russes aériennes. Il y a les grosses marmites de 210 qui cheminent avec un sifflement de vent d'orage, qui éclatent en faisant tout trembler, et dont l'arrivée est suivie, dans un cercle de cent mètres, par une pluie de pierres et de mottes de terre, qui tombent lourdement comme des grêlons. Ah! celles-là, nous avons pu nous y habituer hier. Au milieu de la cité sou-

terraine, on avait installé un projecteur, — j'imagine pour aider à l'attaque du soir. Quelque avion, sans doute, l'avait repéré. Pendant une heure, d'énormes marmites sont tombées tout autour. Nos ruelles, qui encerclaient le projecteur, étaient donc des loges d'avant-scène. A chaque marmite qui venait s'effondrer sur le sol, je collais mon oreille contre la paroi, et l'on sentait toute la terre frémir et bondir comme un cœur dans une poitrine oppressée. C'était terrible et émouvant; du moins, cela me paraissait tel dans les premières minutes. Mais, au cinquième ou sixième coup, on s'intéressait au joujou infernal comme des enfans. Les hommes pliaient la tête sous le sifflement du passager, et la relevaient aussitôt pour le voir éclater. Heureusement, personne chez nous n'a été atteint : il y a eu seulement un homme qui s'est blessé à la joue avec sa pioche en baissant trop brusquement la tête. Mais nous avons eu de la chance tout de même, car, ce matin, en revenant dans le boyau, nous en avons trouvé l'un des passages obstrué par une marmite qui était tombée en plein dans la ruelle. Ma section avait dû y passer cinq ou dix minutes plus tôt.

— Je viens d'interrompre ma lettre. Sur ma droite, à dix pas de moi, deux planches jetées au-dessus du boyau font un pont. Quatre hommes viennent d'y passer portant sur leurs épaules une forme humaine enveloppée dans une toile de tente C'est le capitaine de la 2e compagnie du 169e qui passe. Hier soir, dans l'attaque de F. e. H..., il a été le premier tué. Le village est pris, mais le capitaine est resté. Hier, vers une heure, quand nous avions reçu l'ordre d'élargir le boyau de sape qui conduisait jusqu'à sa tranchée, j'avais été le voir, pour lui demander des instructions. Il dormait : dernier repos avant l'attaque, dernier sommeil avant celui d'aujourd'hui. Malgré ce réveil désagréable, le capitaine J... avait été très accueillant pour moi ; je revois ce grand garçon de trente à trente-cinq ans : figure sérieuse et courtoise ; silhouette élégante et souple. Maintenant, c'est quelque chose de lourd et d'inerte qui chemine lentement sur quatre épaules. Je salue et ne puis quitter des yeux ce pauvre corps voilé. Je suis monté sur le petit pont et j'ai regardé, jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'horizon, les quatre porteurs et leur fardeau. Quelques obus légers sifflaient dans le ciel bleu, les alouettes chantaient comme dans une campagne où le printemps ne serait pas ensanglanté, et les

brancardiers du capitaine s'enfonçaient tout doucement dans une brume dorée qui faisait auréole.

Cinq heures et demie. — Nous voilà hors de notre boyau de sape et revenus sur la route. Assis sur la dernière marche d'un escalier que je viens de faire creuser, je regarde devant moi l'horizon merveilleux, dans le calme du soir qui vient après la rude bataille de l'après-dînée. Le soleil, déjà bas, descendait vers les coteaux bleuis comme une hostie vers un reposoir. Et ce sera le seul reposoir que je visiterai aujourd'hui. Triste Jeudi saint, sans église, sans sacrifice, sans communion ! Mais je me suis uni à tous les chrétiens qui fêtaient le grand mystère...

A sa femme.

Ce 6 avril 1915.

Il est quatre heures de l'après-midi, et je commence à croire que nous n'irons pas au travail cette nuit. Aussi, au lieu de dîner à quatre heures, nous ne mangerons sans doute qu'à six heures. Après quoi, nous irons nous coucher et nous dormirons peut-être une bonne nuit. Hier j'ai passé une nuit blanche, et je n'ai même pas eu le temps de dîner, car j'ai dû partir, dès quatre heures, avec les officiers du génie, faire la reconnaissance de notre emplacement de travail pour la nuit. Peine inutile, du reste, car, en fin de compte, nous sommes retournés à notre chantier de Pâques, et nous avons continué à creuser sous un ciel sans lune notre boyau en crémaillère. C'est qu'en effet, au point de vue militaire, la journée d'hier a été, je le crois, une déception pour l'état-major. Nous n'avons avancé que d'une centaine de mètres et au prix de durs sacrifices, alors qu'on espérait, sur cette partie du front, un fléchissement très prononcé de l'ennemi. Aussi, au lieu de prolonger bien loin en avant les boyaux des premières tranchées, nous avons dû nous contenter d'améliorer notre ancien travail. Ah ! cette nuit d'hier et de ce matin, elle a été bien mélancolique, et je devais me contenir pour ne pas laisser le doute s'infiltrer en moi, je ne dis pas sur la victoire finale, mais sur la victoire prochaine. Après le si gros effort de la journée, j'avais le sentiment que rien n'était changé sur le front immuable d'en face. De minute en minute les fusées éclairantes s'y succédaient comme le sym-

bole d'une ténacité toujours en éveil. Partout, d'un côté comme de l'autre, les batteries faisaient rage; c'était un grondement et des rafales ininterrompues; et ce sabbat infernal était vain. Tout près de nous, sentinelles les plus avancées sur notre ligne, deux pièces de 75 aboyaient dans la nuit. C'était si déchirant, physiquement et moralement, cet éclair brutal qui nous secouait en nous aveuglant; et je me demandais combien ces jolis petits canons devraient encore cracher d'obus, avant de pouvoir faire le bond qui les porterait sur la frontière, pourtant si proche. — Et le retour, à quatre heures du matin, quelle tragique et inoubliable vision! Le jour, on ne voit personne dans l'immensité des champs qu'arrosent les marmites et les shrapnells. Des milliers d'hommes sont terrés dans leurs trous et attendent. Dès que l'ombre arrive, toutes ces forces cachées se mettent en mouvement. L'unique route du pays est sans cesse encombrée. Après les grandes pluies des jours précédens, elle n'était plus qu'un large fleuve jaune, où tout le monde, bêtes et gens, pataugeait en faisant gicler la boue. Des files de soldats immondes, véritables paquets de terre ambulans, qui avaient dû se jeter plus d'une fois à plat ventre dans la glaise pour laisser passer les obus, se suivaient sans mot dire sur un des côtés de la route. Les lourds convois passaient, rejetant dans les fossés les groupes moins puissans et moins rapides. La compagnie faisait cinquante mètres pour s'arrêter aussitôt. On restait là, sous la douche de boue, indifférens et passifs, regardant ce qui nous frôlait. C'étaient tantôt quelques fuyards, quelques égarés qui s'en allaient sans savoir où, fourbus et un peu honteux, sachant seulement qu'ils n'allaient pas du côté de la rafale. Tantôt c'étaient des blessés, encore assez solides pour gagner à pied l'ambulance prochaine. Quand une fusée les éclairait, on voyait de pauvres êtres lents et tristes, murmurant des paroles inintelligibles ou des gémissemens de détresse, comme s'ils étaient encore dans la fournaise du combat : « Oh! la misère!... Oh! l'horrible guerre! » Leurs pansemens provisoires mettaient sur leurs figures ou sur leurs mains une tache de blancheur d'autant plus éclatante que le reste, loques et peau, était plus assombri par la boue. Ailleurs, c'en étaient d'autres, groupés autour d'une cuisine roulante et mangeant gloutonnement dans la nuit noire des choses noires comme elle. Plus loin, à la croisée des chemins, une ambulance

de campagne, tout illuminée par l'acétylène, ressemblait, avec ses murs et ses toits en grosse toile de tente, à quelque baraque foraine; le long de la route, alignés comme à la sortie d'un théâtre, les automobiles attendaient, tout prêts à emmener dans les blancs asiles de paix les grands meurtris de la bataille. Si je vivais depuis longtemps sur le front, je serais sans doute blasé sur cette détresse des nuits d'attaque; et je devais payer alors, dans cette longue marche de retour, les trop grandes espérances déçues dont je m'étais enchanté jusqu'à la fin de la journée. Néanmoins il faut penser fortement à la victoire nécessaire, à la revanche de la justice, pour ne pas se laisser démoraliser par ces spectacles de désolation.

A sa femme.

Ce 9 mai 1915.

Je t'annonce aujourd'hui une bonne nouvelle : j'ai eu la messe à Martincourt. Ce fut vraiment fort bien : l'église était comble; il y avait de la gravité et de la sérénité dans les visages; une grande paix était descendue sur tous; chacun sentait plus ou moins confusément que dans cette petite église de village il trouvait le véritable secret de l'étrange aventure où il était jeté. Et moi, en sentant aussi plus fortement que jamais les vérités éternelles qui donnent au mystère de la vie son sens et au sacrifice sa grandeur, je jouissais pour mon pays de voir ces hommes assemblés et priant. Si seulement l' « union sacrée » pouvait se sceller un jour entre tous les Français dans les églises de France! C'est là que l'on pourrait effectivement la réaliser, cette « union sacrée » qui serait autre chose qu'un armistice, et qui serait l'union des âmes dans la même divine espérance. Oui, sur ces bancs poussiéreux de la petite église, plus encore que dans la tranchée, je me sentais frère avec ceux qui m'entouraient. J'ai aperçu de loin avec plaisir quelques hommes de ma section, un entre autres que j'avais déjà vu communier à Écrouves et qui a un clair et doux regard d'apôtre, d'apôtre avant l'appel. La messe était dite par un cavalier encore jeune, avec une moustache presque de mousquetaire. C'est vraiment une vision de guerre, ou si tu veux de « Ligue » que ce prêtre en culotte rouge et en houseaux, dont l'aube gazait à peine la silhouette militaire.

L'aumônier de la 23e division a prêché, un grand bel homme qui fut, dit-on, officier de cuirassiers, et qui a, lui aussi, accommodé son costume à sa fonction. Il a parlé de Jeanne d'Arc avec simplicité, avec élan, avec foi, et en fort bons termes, sans trop hausser le ton et sans cris. Ceci encore fut excellent; et quand les hommes se sont dispersés lentement au sortir de l'église, on sentait chez tous plus de confiance, de la joie, et un courage rajeuni.

— Que dis-tu de l'horrible torpillage de la *Lusitania?* C'est le cynisme dans la goujaterie. J'espère que cet odieux crime va achever d'ouvrir les yeux aux quelques neutres qui hésiteraient encore.

A sa femme.

En campagne, ce 19 juin 1915.

Je trouve ta lettre en rentrant de notre visite des tranchées de Flirey. Nous sommes partis ce matin en auto à deux heures, et nous étions pour trois heures et demie au pied des tranchées qui font face à la lisière de Mort-Mare. C'est un des secteurs les plus actifs de toute la région, un de ceux où le bombardement est presque continuel; et c'est précisément pour cela que nous en faisions la visite à l'aube, parce que c'est le moment où, des deux côtés, par un accord tacite, chacun, fatigué d'une rude nuit, laisse là fusils, mortiers et grenades, et s'en va se coucher. Et, de fait, ce fut bien calme pendant tout le temps que nous y avons passé; mais les brancards qui descendaient au moment où nous arrivions témoignaient de l'activité de la nuit. Je revois surtout dans un boyau, porté par deux hommes dans une toile de tente, comme un pauvre gibier meurtri, une espèce de loque humaine qu'un obus avait pulvérisée. Mais qu'est-ce qu'un mort dans cet immense cimetière? La tranchée de première ligne qui a été conquise sur les Boches et qui a vu des luttes acharnées, des corps à corps plusieurs fois recommencés, n'est qu'un ancien charnier, où les murailles, les parapets, les créneaux sont taillés dans la pâte humaine. On voit encore çà et là un pied lamentable qui fait saillie, un dos qui s'arrondit en bosse dans un pan de contrefort. Peu à peu on dissimule toute cette misère par des revêtemens de sacs à terre, mais ce n'est qu'un écran insuffisant : l'affreuse odeur

âcre qui vous prend à la gorge, le bruissement incessant des grosses mouches vertes qui s'agitent sur ces débris, vous rappellent assez où l'on est. Et dire que des hommes vivent là dedans, dans cette terre cadavérique, dans cette tragique insalubrité que le soleil multiplie et fait rayonner! A travers les étroits boyaux, on voit passer des hommes avec la petite hotte en cuivre des vignerons qui vont sulfater les vignes : ils arrosent de chlore et de désinfectans ces vignes de la mort. Et pourtant la vraie vigne touloise y pousse encore. Dans cette terre engraissée de sang et que brûle le soleil, tout pousse brutalement. Entre les créneaux, parmi les vieux sacs, les équipemens abandonnés, dans la pourriture et les détritus, au milieu du chaos creusé par les marmites, on voit des pieds de vigne, ou plutôt des rejetons d'une verdeur admirable. Plus loin ce sont d'énormes trochées de pommes de terre, et surtout des champs de coquelicots, d'un rouge magnifique, étincelant, qui semblent être comme l'épanouissement de tout le sang qui arrosa cette terre. Qu'une vie humaine paraît peu de chose, et chose insignifiante, dans ce pêle-mêle de cadavres, de renouveau printanier et d'activité insouciante! car tout le long de ce sanglant dédale, de jeunes « poilus, » qui ne disent peut-être pas tout ce qu'ils sentent, et qui peut-être ne sentent plus, dorment paisiblement, plaisantent, ou font la manille, en attendant la bombe qui va les meurtrir.

A sa sœur.

En campagne, ce 26 juin 1915.

Cette lettre viendra te porter vendredi l'expression d'une tendresse plus fraternelle et plus compatissante que jamais. Pauvre amie, je ne sais si de Fribourg j'aurais pu, en autre temps, venir jusqu'à toi pour ce premier anniversaire de douleur; mais je souffre ici d'être rivé à mon devoir et de ne pouvoir aller t'embrasser. Même loin de toi, si j'étais seul avec M... dans l'intimité de notre chez nous, nous passerions ensemble une journée recueillie, où nous aurions revécu les grands souvenirs de l'an dernier et admiré ensemble la grandeur de cette mort qui fut tout à la fois si navrante et si belle. Ce qui me sera pénible, c'est de ne pouvoir parler avec personne de ce passé, car j'aime mieux le silence que certaines sympathies

brèves et indifférentes. Je ne fais grief à personne. Pour ceux surtout qui font campagne, il faut que la mort devienne une chose, je ne dis pas insignifiante, mais qui ne laisse près d'elle ni indignation, ni frayeur, ni étonnement. Heureuse es-tu, dans ton immense douleur, d'avoir eu le spectacle d'une mort auguste, sereine, apaisée, qui semblait n'être qu'un déliement et une envolée. Il en est tant de jeunes veuves aujourd'hui, qui ne peuvent penser à la fin de l'ami aimé sans un frisson d'épouvante et de révolte : morts brutales, rapides ou lentes, qui se sont achevées dans la boue, dans le sang, dans les piétinemens impies, morts à la centaine, qui sont passées inaperçues, sans respect comme sans pitié, et qui ont à peine arrêté un instant ceux qui, plus fortunés, avaient encore échappé ! Pour moi, quand je songe à ces morts, j'en viens presque à envier ton cher François, qui a eu une fin si noble, si haute, à la fois humaine et divine, et qui a pu laisser à ceux qui restaient, avec tant de tristesse, tant de douceur. Comme je voudrais pouvoir aussi, quand mon heure viendra, finir comme il a fini, avec cette pleine conscience et ce plein abandon, avec cette bonté exquise pour ceux qu'il faudra quitter, avec cet espoir paisible en Dieu et ce pressentiment de la félicité éternelle ! Cette belle mort, à laquelle je ne puis songer sans me sentir une grande paix et un grand désir de mieux, a été la récompense d'une belle vie, d'une vie toute simple, toute droite, si riche pourtant en délicatesse de cœur, en toutes ces qualités intimes qui font d'une âme un trésor. Cher François, depuis ces premiers jours de juillet qui ont été pour moi un tel bouleversement, ma vie a été si étrange, si imprévue, que maintenant encore, quand j'essaie de me représenter ce que sera la reprise de la vie normale, je ne puis croire qu'il ne sera plus là pour y mettre son charme et sa bonté. Que de fois, toi-même, après douze mois écoulés, tu ne dois pas parvenir à réaliser cette définitive solitude de cœur ! Comme je te plains et comme je comprends tes heures de détresse ! J'espère que, dans tes deux chers enfans, tu auras la joie, année par année, de voir revivre quelque chose de l'âme exquise de leur père. Mais ce sera une joie d'un autre ordre ; et, quelles que soient les tendresses qui puissent t'entourer, tu resteras seule dans certains souvenirs. Plus que jamais il faut croire au Dieu très bon et mystérieux vers qui va tout ce qui est noble et beau, et qui ne prend que pour mieux rendre. Il

faut s'abandonner à lui avec une invincible espérance, car c'est le seul appui qui ne cède pas et qui soit digne d'une grande douleur.

A M. Victor Giraud.

En campagne, ce 20 juillet 1915.

Et moi aussi, bien cher ami, je suis resté longtemps silencieux. Je m'en accuserais, si j'avais plus de loisirs; mais la vie militaire, surtout en campagne, est peu propice à la correspondance. On a souvent fort à faire; et, quand « on pourrait disposer, » ce qui signifie faire ce que l'on veut, il y a les exigences de la camaraderie et de la vie en commun qui vous grignotent ce qui peut vous rester de liberté. Il faut s'y résigner de bonne grâce. Depuis un mois environ, j'ai quitté ma haute école de guerre villageoise et je suis revenu dans la belle forêt meusienne d'où j'étais parti. En face de nous, se dressent les nobles falaises d'Apremont d'où le Boche nous nargue. Entre notre lisière et le pied de ces collines, il y a une belle plaine herbue, large d'environ un kilomètre. Chaque soir, chacun fait 500 mètres en avant jusqu'à ce qu'on se trouve à peu près bec à bec. Et, quand, à l'Est, le ciel blanchit, eux remontent la côte, et nous, nous rentrons dans nos taillis. De temps à autre, quand on se sent si voisins, on se chamaille un peu, on se coupe des fils de fer, on se tire quelques coups de fusil, on met bas quelque pauvre diable. Jusqu'à présent, comme vous voyez, je n'ai pas encore fait les frais de ces petites fêtes de nuit. Chaque quatre jours, c'est mon tour de prendre les avant-lignes. Quand la nuit est merveilleuse comme aujourd'hui, c'est « le songe d'une nuit d'été; » mais quand la pluie tombe lourdement sans arrêt, c'est un divertissement un peu frais de rester allongé cinq ou six heures dans les grandes herbes ruisselantes. Traitement homéopathique de premier ordre pour rhumatisans. Pour moi, je m'en trouve très bien. Il faut dire que, le reste du temps, je me promène dans la forêt, surveillant l'aménagement des travaux de défense, ou bien, comme en ce moment, je griffonne du papier dans une jolie hutte de branchages où je voisine avec une vingtaine de souris et deux gros rats. Jusqu'ici nous faisions assez bon ménage; mais les voilà qui deviennent familières et s'en vont me caresser du museau quand je dors

dans mon hamac : j'ai dû me protéger contre ces grâces indiscrètes par quelques fils de fer aménagés en piège. Vous ne savez pas tout ce qu'on fait avec du fil de fer. C'est certainement un des principes de l'univers. Tous les soirs, quand l'ombre s'étend sur la montagne, nous sortons de nos buissons avec d'énormes bobines de barbelés. On entend pendant une heure ou deux le rythme des maillets qui enfoncent les gros piquets; puis, de l'un à l'autre, on fait courir le réseau argenté. Ce sont, pour ces pauvres prairies sans faucheurs, les fils de la vierge de cet été guerrier. Tout cela, sans doute, n'est pas sans charme. Pourtant, je le confesse, une permission, ne fût-ce que de quatre jours, ferait mieux mon affaire; mais j'ai fait mes calculs : et je ne puis y prétendre avant le début d'octobre. D'ici là...

D'ici là, vous aurez fait quelques nobles articles, et proposé, à l'admiration de ceux qui ont encore le temps de songer et de lire, cette « troisième France » en vérité admirable, la France des poilus de seconde classe, pauvres héros anonymes qui font de grandes choses sans le savoir ou plutôt sans le dire.

Adieu, cher ami; je retourne près de mes sacs à terre qui vont me couronner à merveille une excellente tranchée de flanquement.

A sa femme.

Au nez des Boches, sous le clair de lune.
En campagne, dans tous les sens, ce 21 septembre, 22 heures.

Ceci est pour me distraire un peu, et pour te distraire aussi. La lune est si ronde, si lumineuse dans un ciel si pur que je pourrais lire mon journal, si le *Temps* était un peu moins ample et son développement moins sonore. Mais je ne résiste pas à la tentation de t'écrire quelques lignes sur mon genou. Calme absolu, pas un souffle : un air léger et subtil vous enveloppe. Devant moi, les hautes collines que les Boches profanent plongent silencieusement dans la douce lumière de l'horizon. Pas un aboiement de 75, pas un sifflement de balle ; « Polyte » lui-même se tait. Très loin, par intervalle, on entend un grondement d'artillerie lourde. Un peu à l'arrière, nos travailleurs enfoncent les piquets de notre nouveau réseau; les grosses masses, emmaillotées dans des sacs, tombent sur la tête des piquets avec un rythme sourd; une chouette, qu'un rayon de

lune est venu aveugler dans son vieux saule, s'envole gauchement en quête d'un trou sombre; les rats crient, scient, grignotent, trottent comme des fous dans les hautes herbes sèches, et, bousculant sans vergogne les vieilles boîtes de sardines abandonnées, troublent l'auguste sérénité du soir par un fracas de chiffonniers. Devant moi, la petite levée de terre derrière laquelle mes hommes pourront tirer; à côté, l'abri à grenades et le fossé ensanglanté où, douze jours plus tôt, notre pauvre caporal et ses quatre camarades se firent tuer ou prendre : je pense à leurs âmes surprises, qui se sont éveillées, encore toutes frémissantes de la lutte suprême, dans l'éternité; je songe aux nuits solitaires et douloureuses de leurs veuves, qui déjà savent tout ou pressentent tout.

En campagne, ce 22 septembre 1915.

Je viens de retrouver dans mon portefeuille le petit torchon de papier que je t'ai griffonné cette nuit. Je me demandais presque ce matin en me réveillant s'il existait vraiment et si je n'avais pas rêvé : mais non, il est bien là; il sent un peu la nuit et le clair de lune; mais, tel qu'il est, il te traduit assez bien les impressions un peu incohérentes et monotones qui se renouvellent en moi durant ces nuits de garde.

A Monsieur et Madame J. Z...

L'admirable lettre qu'on va lire, adressée par Maurice Masson à son beau-frère et à sa belle-sœur, a été écrite à propos de la mort à l'ennemi du capitaine Ch.-Émile Solacroup, leur frère et beau-frère. Ingénieur civil des mines, passé, sur sa demande, d'un régiment territorial au 69e bataillon de chasseurs à pied, Émile Solacroup a été tué près de la ferme Navarrin, le 27 septembre 1915.

En campagne, ce 9 octobre 1915.

J'étais depuis huit jours sans aucune nouvelle, quand, hier soir, j'ai reçu quelques lettres, la tienne et deux lettres toutes récentes de M... Tu devines mon émotion. Toutes trois me parlaient de votre chagrin comme si je le connaissais déjà. Et maintenant je le sais, mais sans rien savoir d'autre, sinon qu'une grande amitié s'est brisée pour vous, et qu'il vous reste, dans une fierté muette, une douleur qui va grandir chaque jour. Dans quel tumulte de sentimens on se trouve pris, quand

on reçoit des coups comme celui-là! On voudrait nier : il semble que notre tendresse pour ceux qui nous sont si chers devrait être plus forte que la mort, et que l'âpre désir de les conserver pour nous ferait autour d'eux comme le vide du péril. Il y a une immense souffrance et, en même temps, cette humiliation de sentir au-dessus de nous quelque chose d'inexorable qui nous brutalise ainsi. Un frisson de doute et de révolte nous secoue : A quoi bon? et la vie n'est-elle pas meilleure que toutes les gloires? Surtout quand celui qu'on aurait voulu garder avait l'âme si riche, si séduisante, quand notre cœur avait si besoin de lui et qu'on ne peut plus se représenter la vie sans lui? Je sais tout ce qu'Émile était pour vous. Quand un frère est par surcroît un ami, il y a peu de douceurs humaines qui valent celle-là. Dans votre commun bonheur, il n'était jamais entré que pour en jouir avec vous et pour y mettre un charme de plus. Il voulait bien me témoigner de l'amitié; je la lui rendais de tout cœur, en y apportant une instinctive nuance d'admiration. J'admirais cette intelligence si vive, cette belle énergie au service d'un idéal, cette bonté qu'on ne pouvait que deviner, tant elle était discrète. S'il n'avait pas eu cette fière audace des généreux, sans doute aujourd'hui encore il serait de ceux qui vivent ou qui, du moins, attendent leur tour; mais, pouvant disposer de sa vie, il a jugé que son devoir était de faire plus que son devoir, et qu'une vie, si utile qu'elle fût, ne vaudrait pas l'exemple qu'il donnerait en la perdant; car une mort comme celle-là fait germer la vie derrière elle : elle laisse à ceux qui en souffrent et qui l'admirent le désir de n'être pas indignes d'un tel avant-coureur; elle restera toujours, pour vos enfans comme pour vous, un ferment de générosité. Quant à lui, disons-nous qu'il aura connu « la paix » avant nous, qu'au sortir du tumulte sanglant où il est tombé, il s'est réveillé dans cette sérénité sans fin qui attend les défenseurs de la justice, et qu'oubliant les dernières horreurs que ses yeux ont vues, il ne garde plus dans sa joie immortelle que la vision de ceux qu'il a aimés.

A sa femme.

En campagne, ce 1er avril 1916.

J'aurais presque honte de me sentir si heureux à la tranchée, en songeant à tout ce que tu souffres loin de moi... Pour le

moment, tant qu'il n'y a pas d'attaque proprement dite et que la sensation du péril reste une sensation diffuse, une menace qu'on peut toujours croire lointaine, il n'y a qu'une vraie souffrance : celle de voir mourir près de soi, de voir le sang couler. Mais quand on échappe à cette souffrance, comme, par exemple, dans cette relève, où nous n'avons eu que deux blessés non inquiétans, tout le reste disparaît dans l'espèce d'excitation ou d'enthousiasme que vous insuffle la tranchée. Le reste, — je veux dire la fatigue, la privation de sommeil, la vie rude, la tension de tout l'être, — tout cela s'épanouit dans une certaine fierté. Il n'y a pas jusqu'à la pensée du péril qui ne soit comme un tonique. Le devoir apparaît un peu roide, mais clair et limité comme la tranchée même. Tous les hommes qui vivent dans cette cité austère, close, profonde et hérissée, sentent bien, eux aussi, qu'ils ne peuvent en sortir que par ordre ; ce qui borne leurs pas borne aussi leurs rêves et leurs désirs ; ils ne veulent faire que ce qu'ils ont à faire ; on ne les sent point tiraillés, comme au repos, par des pensées contradictoires : ils sont tout à leur service ; et l'on voit dans les regards cette expression ferme, une et décidée qui est, à elle seule, un réconfort. Voici deux jours que sur cette fourmilière héroïque tombe un soleil royal : les vieilles loques des premiers martyrs reprennent de la couleur ; les fragmens de squelettes qui percent le parapet semblent enchâssés comme dans un ossuaire de gloire ; et sur tous ces tertres de terre usée et sans cesse renouvelée, il y a une admirable lumière d'or qui flamboie. Une âme collective passe à travers ce dédale souterrain, âme de vaillance et de fierté ; et quand, sous le soleil rayonnant de midi, on voit monter la torpille ardente, aiguë et légère, on dirait que c'est l'unanime volonté de vaincre qui monte avec elle.

Je ne sais comment je me suis laissé aller à ces divagations un peu empanachées. Mets-les sur le compte de ces premiers soleils printaniers qui brûlent plus fortement que les autres.

A M. Paul Hazard.

Aux tranchées, ce 1er avril 1916.

Merci de ton petit mot si affectueux, si fraternel, et où j'ai senti une fidélité de cœur dont tu sais bien, n'est-ce pas ? où trouver la réciproque. Moi aussi, je pense à toi et je parle de

toi. J'en parlais encore, il y a trois jours, avec Baldensperger, qui était venu m'annoncer que son général me refusait décidément toute permission...

Je te disais tout à l'heure qu'il n'y aurait plus de permission pour moi, et cela m'agace un peu, car, par je ne sais quel scrupule d'ouvrier trop consciencieux, j'aurais voulu me débarrasser de cette dernière corvée universitaire qu'est la soutenance, et depuis six semaines je joue un assez ridicule personnage avec tous mes rendez-vous demandés et contremandés. Mais maintenant je suis entré dans une phase de résignation stoïque : je laisse tout tomber hors la pensée de la guerre. J'envoie au diable la Sorbonne et même les permissions, et je ne veux plus faire que strictement mon métier. C'est un dur et beau métier; et je ne donnerais pas ma place de commandant de compagnie pour toutes les sinécures de l'arrière. Ne pouvant conquérir la tranchée d'en face, j'essaie, du moins, de conquérir mes hommes : c'est passionnant; et tout le mal qu'on se donne a sa rançon de joie. Jusqu'ici nous ne sommes pas pris dans la fournaise; mais d'occuper la tranchée où je suis depuis trois mois suffit pour rendre la vie incertaine et précaire. Je t'écris ceci à trois heures du matin, entre deux rondes d'avant-postes, là où les grenades, les fléchettes et les balles ne cessent guère toute la nuit d'aller et venir entre les deux fronts. Plus d'une fois, en voyant emporter tout sanglant l'un de mes braves poilus, je me suis demandé comment j'étais encore intact. Mais même si je ne devais jamais connaître l'horreur sacrée de l'assaut, je me considère comme un homme mort, et j'essaie de me considérer ainsi paisiblement et sans révolte. Ce serait tout de même mélancolique de mourir sans avoir revu de chers amis comme toi (1). Allons, n'y pensons pas. Je t'embrasse de tout cœur en pensant à la victoire française.

PIERRE-MAURICE MASSON.

(1) Celui qui écrivait ces lignes émouvantes devait périr le 16 avril.

AUX ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE [1]

L'OPINION AMÉRICAINE ET LA FRANCE

II

LE BARREAU — LA PRESSE — LE CLERGÉ LES FEMMES

Nous avions avec nous, sur l'*Espagne*, un avocat de New-York, M. Allen, à qui M. Warren me présenta. On eût malaisément trouvé deux hommes, de même provenance et de même culture, formant un plus entier contraste. Autant M. Warren, sous son feutre à larges bords et dans sa grande cape flottante, avait l'allure ample, pittoresque, un tantinet romantique, autant son compatriote, mince et rentré, semblait d'un extérieur à passer inaperçu. Au moral, ils ne différaient pas moins. Tandis que l'on sentait tout de suite chez M. Warren un combatif-né, M. Allen se rattachait plutôt à la race, — plus répandue qu'on ne le croit d'ordinaire, — des Américains méditatifs. Sa conversation était égale, comme sa voix, et toute en nuances. Politiquement enfin, il était du parti opposé à celui de M. Warren : démocrate influent, il avait dirigé les opérations du comité chargé de provoquer les souscriptions nécessaires à la campagne présidentielle de M. Woodrow Wilson, lequel, au lendemain de l'élection, lui fit offrir un poste d'ambassadeur. Par sa distinction d'esprit, par sa connaissance pratique de la plupart des langues européennes, il y eût été

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1917.

admirablement à sa place. Sa modestie, ses habitudes d'effacement volontaire ne lui permirent pas d'accepter.

Étant donné les divergences profondes qui le séparaient de M. Warren, il n'en était que plus intéressant de le voir abonder dans le même sens que lui, quoique sur un ton plus clément :

— Nos hommes d'État, disait-il, sont, j'en suis sûr, pleins de bon vouloir. Mais ils ont un tort grave qu'ils partagent avec trop d'Américains : ils ignorent le Vieux monde. L'univers commence et finit pour eux à l'Amérique. Non qu'ils n'aient beaucoup voyagé. Seulement, sauf de rares exceptions, ils s'y sont pris à la manière de M. Bryan, notre ex-ministre des Affaires étrangères, qui se targuait, un jour, devant moi d'en savoir assez sur les nations du globe, parce qu'il en avait fait le tour, accompagné d'un interprète. Les fautes qu'on peut reprocher au Président Wilson sont principalement imputables, j'en suis convaincu, à ce que ce grand solitaire, déjà trop enclin, par nature, à s'emmurer dans sa vision personnelle des êtres et des choses, qu'il n'a guère étudiés que dans les livres, manque, dans son entourage, d'un conseiller capable de le renseigner avec quelque compétence sur les réalités qui lui échappent. Il eût été à souhaiter que le colonel House fût préparé pour être ce conseiller. Nul ne possède comme lui l'oreille du Président qui, tout réfractaire qu'il soit à la consultation d'autrui, a dans son avis une confiance sans restriction, méritée, d'ailleurs, sinon par une rare ouverture d'intelligence, du moins par une haute moralité et un désintéressement à toute épreuve. Mais j'avoue que, si sa douceur, sa modération, son pacifisme invétéré en font un merveilleux instrument de concorde parmi les membres, souvent tiraillés, du Cabinet, où il joue un peu le rôle d'une Éminence grise, il n'a, en revanche, rien de l'envergure d'un Mentor politique, surtout dans le domaine de nos relations avec le dehors, et je me demande, comme M. Warren, quel genre de lumières, propres à éclairer la religion du Président, a bien pu rapporter d'une mission, accomplie dans les conditions qu'on vous a décrites, ce sage du Texas fourvoyé à l'aveuglette dans l'immense bourrasque européenne. Faut-il, cependant, s'en désoler autant que le voudrait M. Warren? Je ne le pense pas. Après comme avant la tournée platonique du colonel House, l'Amérique officielle continuera de proclamer une neutralité

que, bon gré mal gré, elle viole tous les jours, puisque cette neutralité, destinée à sauvegarder les intérêts du peuple américain, sauvegarde fatalement, du même coup, les intérêts des seuls peuples avec qui nous ayons à cette heure la ressource de commercer par mer, c'est-à-dire les Alliés. Et nous autres, l'Amérique non officielle, ou même anti-officielle, nous n'en persisterons non plus que davantage à remplir de notre mieux notre pur devoir d'hommes envers les nations qui, la vôtre à leur tête, défendent au prix de leur sang les raisons d'être de l'humanité. Vous le voyez, je me rends en France. Je ne m'estimerais pas un avocat digne de ce nom, si sa cause, qui est celle du droit et du juste, ne m'était sacrée. C'est un sentiment que vous aurez constaté, j'en suis sûr, chez tous ceux de mes confrères dûment Américains que vous avez eu l'occasion de rencontrer.

M. Allen ne jugea pas utile de me révéler quel était l'objet précis de son voyage. Mais, six mois plus tard, les journaux français publiaient une adresse américaine qui se terminait ainsi : « Tout ce que nous avons fait dans le passé, tout ce que nous pourrons faire dans l'avenir ne sera qu'un acompte sur la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers la France, dette que l'histoire n'éteindra jamais. » Dans la liste des signataires figurait, avec cette mention suffisamment explicite : « Vice-président du Comité de secours aux Alliés, » un Frédérick Allen, très proche parent, ou je me trompe fort, de mon discret compagnon de traversée, l'ancien préposé à la collecte des fonds électoraux qui devaient envoyer M. Wilson à la Maison Blanche.

C'est dire que, pour aider au triomphe « du juste et du droit, » les avocats américains savent joindre l'acte à la parole. Il est vrai que leurs paroles, à elles seules, sont déjà des actes, et de beaux actes, riches de conséquences, quand elles tombent, par exemple, de la bouche particulièrement autorisée d'un James Beck, ou qu'elles s'inscrivent en traits acérés sous la plume nerveuse, et comme toute trempée d'ironie française, d'un Coudert. Je ne me suis jamais trouvé en situation d'entendre les discours de M. Beck, mais avec quel frémissement d'aise j'en recueillais l'écho, le long de mes étapes souvent nostalgiques! Dernièrement encore, au banquet offert à notre ambassadeur, M. Jusserand, pour fêter la date anniversaire de

la naissance de La Fayette, il portait à la France un toast vibrant où, après avoir rappelé le vers de Shakspeare définissant les soldats français : *The God's own soldiers*, « les propres soldats de Dieu, » — du Dieu de la justice éternelle, — et tracé un portrait enthousiaste de ceux d'entre eux qu'il venait de voir à l'œuvre, dans une récente visite au front de Verdun, il concluait : « Pendant que je me promenais à travers les rues de la ville, en compagnie d'Owen Johnson, notre excellent romancier, une idée s'empara de mon esprit, que je me promis de communiquer, dès mon retour, au premier auditoire américain devant lequel j'aurais à élever la voix. Et cette idée, c'était que, là, dans ce paysage épique, sursaturé d'héroïsme, qui sera plus tard un lieu de pèlerinage universel, s'érigeât un jour prochain, à nos frais, un monument de marbre ou de bronze, chargé d'attester aux yeux du monde, par un signe matériel impérissable, l'admiration de l'Amérique américaine pour l'indomptable valeur française. » Je me suis laissé dire que déjà les cotisations pleuvaient.

Quant à M. Frédérik Coudert, dont la porte, comme le cœur, s'ouvre d'elle-même à quiconque y frappe au nom de la France, j'aimerais qu'il sût par ces lignes, s'il les parcourt, de quel soulagement a été pour un Français, alors en séjour aux États-Unis, la lecture de sa lettre vengeresse du 10 mars 1916. On était à l'un des tournans les plus dangereux de la politique extérieure américaine. Les caricatures des journaux représentaient M. Wilson abaissant un regard morne vers sa plume glissée à terre, lasse de rédiger des notes aussi fermes que vaines contre les exploits sans cesse renouvelés des sous-marins allemands, cependant que le méphistophélique Von Bernstorff soufflait à l'ouïe de certains *Congressmen*, aux mentalités encore primitives d'échappés des prairies du Middle West, un moyen très ingénieux d'en finir une bonne fois avec ces sempiternelles histoires de torpillages qui menaçaient, à tout instant, d'amener des complications désagréables et d'empêcher l'Amérique de s'enrichir en paix : « Supposez, — insinuait le tentateur, — qu'en aucune circonstance aucun Américain ne s'embarque sur les navires torpillables, vous voilà dispensés, n'est-ce pas? de vous inquiéter si ces navires sont torpillés. Eh bien! obtenez de votre Président qu'il sanctionne une mesure législative faisant défense expresse à tout

Américain de prendre passage à bord des paquebots de l'Entente, et le problème est résolu. » C'était la fameuse suggestion, bien germanique, du « warning. » Elle fut sérieusement discutée au Congrès. Les feuilles indépendantes déclarèrent que, si elle était votée, il ne restait plus qu'à arracher du sommet du Capitole les couleurs de l'Union et à hisser à leur place les couleurs allemandes. Mais toute la presse « jaune » la soutint. Un député de New-York, M. Carew, qu'on ne se fût point attendu à voir hennir avec la bande des « chevaux sauvages, » poussa l'oubli de toute pudeur jusqu'à adresser aux électeurs de sa circonscription une circulaire où il les avertissait que, bien que ce fût leur droit strict de voyager sur tel navire que bon leur semblait, ils n'en trahissaient pas moins, en l'exerçant, un suprême devoir patriotique, puisqu'ils risquaient par là de compromettre les amicales relations du gouvernement de leur pays avec l'une des puissances belligérantes! Allait-on donc décréter l'agenouillement définitif de l'Amérique devant l'Allemagne? Et les victimes inapaisées de la *Lusitania* allaient-elles entendre innocenter rétrospectivement leurs bourreaux, pendant qu'on réserverait pour elles tout le blâme? On put, en vérité, le craindre. A Philadelphie, où j'étais à ce moment, le clan pro-germain exultait, escomptant la victoire. Sur ces entrefaites, le *New-York Times* nous apporta, un matin, la magistrale réplique de l'avocat Coudert au député Carew. Elle était cinglante : « Tous mes remerciemens, monsieur, pour m'avoir prévenu, avec cette franchise dépouillée d'artifice, que, si j'use d'une faculté qu'il n'est, confessez-vous, au pouvoir ni du Président, ni du Congrès, de suspendre, les représentans de ma nation, gardiens de ses libertés, se lavent par avance les mains du dommage qu'il en pourra résulter pour moi du fait d'un gouvernement étranger. Votre avertissement, votre « warning, » était, d'ailleurs, superflu. N'avions-nous pas déjà reçu celui de la chancellerie impériale d'Allemagne, faisant charitablement assavoir aux Américains qu'il était préférable pour eux de ne point voyager du tout, pas plus sur leurs propres vaisseaux que sur les autres? Le *Gulfflight*, le *Cushing*, le *Pétrolite* et je ne sais combien de bâtimens de notre flotte marchande, voguant sous notre pavillon, n'ont-ils pas été envoyés depuis longtemps réfléchir au fond de la mer sur les inconvéniens de désobéir à cette sage admonition? » Puis, du sarcasme passant à l'invective : « Jef-

ferson, jadis, a posé comme principe qu'allégeance impliquait protection. Mais vous vous riez sans doute de l'allégeance et le principe de Jefferson n'a pas de signification pour vous. Vous dirai-je toute ma pensée? Vous êtes, vous et vos pareils, les sous-produits d'une naturalisation américaine avortée, et l'heure n'est pas loin où le réveil de la conscience nationale vous expulsera de notre organisme politique comme autant de fermens malsains. Car il faudra pourtant bien que l'Amérique décide à bref délai si elle est réellement une nation constituée, jalouse des justes droits de ses citoyens et soucieuse d'en garantir partout le libre exercice, ou si elle n'est qu'une juxtaposition incohérente d'élémens disparates et récalcitrans dont la désharmonie, publiquement étalée, ne peut que jeter un discrédit de jour en jour plus profond sur l'honneur, naguère intact, du nom américain. » C'est dans la suave petite France philadelphienne qu'est votre foyer d'Oaklane, mon cher Giroud, que nous eûmes la satisfaction de lire ensemble cette verte et courageuse épître qui mettait si hardiment à nu les ravages de l'ulcère germanique dans le tissu vital de l'Union. Une manière de *Provinciale* new-yorkaise, disiez-vous. Et vous ajoutiez, si je me rappelle :

— Coudert est le plus français des avocats américains.

Actuellement peut-être, et à la condition de lui adjoindre, à ma connaissanoe, nombre d'émules, tels qu'un Mason, un Wells, à New-York, un Haman, un Perkins, à Baltimore, et j'en passe. Mais, hier encore, M. Coudert eût été le premier à réclamer que l'on reportât ce titre sur M. Paul Fuller. La belle, la noble physionomie de légiste! Très moderne, très d'aujourd'hui, aussi versé dans les jurisprudences de l'Europe que dans celle de son pays, mais, avec cela, d'une élévation de caractère, d'un aristocratisme de pensée, d'une chevalerie de sentimens qui faisaient invinciblement songer à quelque grand parlementaire de l'ancienne France, ressuscité au XXe siècle, en plein Wall-Street. Deux Américains m'ont laissé l'impression qu'ils réalisaient à un degré exceptionnel la formule de l' « honnête homme, » au sens que la langue de nos classiques attribuait à ce mot : l'un est le Président de la Fédération des Alliances françaises aux États-Unis et au Canada, M. Julien Le Roy White; l'autre était M. Paul Fuller. Je le vis, pour la dernière fois, dans le courant de novembre 1915. Physiquement, il

ne semblait avoir rien perdu de cette élasticité quasi juvénile qui se conserve, bien après la soixantaine, chez tant d'Américains des classes supérieures, comme s'ils avaient le secret de prendre de l'âge sans vieillir. Mais une sorte de lassitude morale, me dit-il, l'accablait, et il m'en donna tout de suite le motif : la guerre.

— J'ai été de ceux qui la croyaient pour jamais bannie des mœurs de l'humanité, ou, du moins, reléguée parmi les nègres, — les nègres de la plus basse Négritie, — au plus épais des brousses de l'Afrique centrale. Or, la voici qui reparaît, armée d'une férocité sans précédent, la férocité scientifique. Je ne puis me tourner vers l'Europe sans me demander si nous n'assistons pas au suicide de la civilisation. Mais, quand je ramène mes regards vers l'Amérique, je suis tellement attristé du rôle joué par ses protagonistes dans les coulisses de la tragédie mondiale, que je vous envie les affres héroïques de votre épreuve, à vous, les peuples alliés qui, chaque jour, consentez les pires souffrances et la mort même, plutôt que de céder une parcelle de votre dignité, un atome de votre droit. Brave petite Belgique! Son nom seul est un soufflet sanglant pour nos politiciens de la paix à tout prix. Et la France, la chère France! Vous savez si je l'ai toujours aimée comme une patrie spirituelle, la terre d'élection des pensées justes, du verbe clair, du geste éminemment humain. Présentement, je voudrais l'embrasser toute, pour la superbe leçon de civisme que ses enfans, du plus humble au plus illustre, donnent à l'univers. Elle vaincra, parce qu'elle aura mérité de vaincre en commençant par remporter sur elle-même la plus difficile des victoires. Le temps en est encore bien éloigné sans doute. Et d'ici là, que de ruines, que de sacrifices! Mon âme saigne avec la vôtre. Mais je ne vous plains pas, oh! non, je ne vous plains pas. C'est vous qui avez le beau lot.

Ainsi me parlait, en un français dont je n'ai reproduit que les termes essentiels, cet Américain d'une plus grande Amérique, — celle de Washington et de Lincoln. Quatre mois plus tard, hélas! il n'était plus. Son fils, en m'annonçant l'affligeante nouvelle, m'écrivait : « On peut dire que la guerre a précipité sa fin et qu'il est moralement tombé pour la France. » Oui, nous lui devons les honneurs militaires, comme à l'un de nos morts.

*
* *

Si, après avoir montré, par ce qu'il m'a été loisible d'en saisir, quelle est à notre égard l'attitude du barreau américain, je n'essaie pas d'en faire autant pour le corps médical, c'est que j'en serais fort empêché. Je n'étais pas depuis une semaine aux États-Unis que je recevais du docteur Kilroy, de Springfield, une lettre où il me disait : « Nous attendons votre visite; mais hâtez-vous de nous venir, sans quoi vous ne nous trouverez plus de ce côté de l'Océan, car nous partons incessamment, ma femme et moi, pour la France. » Voilà, précisément : encore qu'on ne fût à ce moment qu'au début de 1915, la plupart des médecins d'Amérique que je comptais rencontrer sur mon chemin, ou bien étaient en train de partir pour la France, ou bien étaient déjà partis ! Il en était d'eux comme de M. Whitney Warren. Je ne m'informais guère soit de l'un, soit de l'autre, qu'on ne me répondît :

— Comment!... Vous l'ignorez donc?... Il est chez vous.

Pour un peu, l'on eût été tenté de croire à quelque exode en masse des docteurs du Nouveau Monde vers l'Ancien continent. Une dame vénérable s'en plaignait avec humour devant moi :

— Si la guerre se prolonge, force me sera, j'en ai peur, de me passer de la permission du mien pour prendre mon dernier ticket. Mais, — remarquait-elle aussi vite, et sans la moindre envie de plaisanter, cette fois, — ils ont raison : leur place est *là-bas*, où l'on n'a que trop besoin d'eux.

Ce qu'ils étaient allés y faire, dans ce « là-bas, » c'est aux gens qui les ont vus au travail, dans les hôpitaux, les ambulances, les trains sanitaires, créés, aménagés à leurs frais ou aux frais de leurs cliens d'Amérique, qu'il appartient de le raconter. Moi, de la rive opposée, je n'en percevais qu'un écho intermittent. Mais combien expressif, à l'occasion! Témoin ce bout de billet qu'un territorial breton, un paysan, me griffonnait vaille que vaille de son lit d'amputé : « Heureusement que, dans mon malheur, j'ai eu la veine de tomber avec les Américains du docteur Carrel ! C'est pas pour dire, mais ceux-là, c'est des frères pour les blessés. On est si bien avec eux qu'on voudrait avoir quelque chose à couper encore, pour rester plus longtemps à être joliment soigné comme ça. » J'ai eu entre les mains tout un dossier de lettres de remerciemens, adressées

à un médecin dentaire, le docteur Speakman, de Wilmington. Une d'elles contenait cette phrase, intéressante à détacher : « Je vous dois plus que la vie, car vous avez accompli le miracle de me restituer le visage humain que les Boches m'avaient enlevé aux trois quarts, et j'aurais mieux aimé mourir mille fois que de reparaître en public avec la face de monstre qu'ils m'avaient faite. » Qu'un cri de gratitude aussi sincère fût mérité, il suffisait, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les deux photographies que l'opérateur avait prises de son patient, l'une, avant, l'autre, après le « miracle. »

Puisque j'ai nommé le docteur Speakman, je ne me priverai pas du plaisir de signaler en lui un exemple obscur, mais d'autant plus digne d'être produit au jour, de la manière dont on entend, dans sa corporation, ce qu'il appelait lui-même son « devoir français. » Jusqu'en 1914, le docteur Speakman, quaker doux et silencieux, avait borné son ambition à exercer modestement son art de praticien consommé dans la petite ville industrielle de Wilmington, sur les bords pittoresques de la Brandywine, en Delaware. Ami de la France, il l'avait toujours été, par tradition locale, en quelque sorte, à cause du paysage historique d'alentour, un des champs de bataille de l'Indépendance, auquel sont plus particulièrement liés les souvenirs de La Fayette et du colonel Armand; mais il laissait à Mme Speakman, organisatrice d'une section de l'Alliance française, le soin de marquer à la République sœur les sentimens qu'il avait pour elle. La guerre, en éclatant, révolutionna de fond en comble ce quaker paisible à qui sa secte avait enseigné la haine de la guerre comme un dogme. Il n'eut pas une seconde d'hésitation. Abandonnant derrière lui sa femme, son cabinet de consultations et la clientèle qui le faisait vivre, il prit sa trousse, boucla sa valise, gagna New-York et, sans savoir un mot de français, s'embarqua pour la France. On a vu, par le fragment de lettre que je transcrivais tout à l'heure, à quelle tâche ardue et souverainement miséricordieuse il s'y employa : il rajusta des lèvres, des joues, des mâchoires en lambeaux; il répara d'horribles mutilations faciales, les plus mortifiantes de toutes; il repétrit, il remodela des figures devenues méconnaissables et, par là, réconcilia quantité de pauvres êtres avec leur individu physique, en leur rendant, selon la réflexion poignante de l'un d'eux, le droit d'être embrassés sans dégoût.

Je le trouvai de retour à Wilmington en décembre 1915 : il avait épuisé sa réserve personnelle et s'occupait, avec l'aide de Mme Speakman, de rassembler parmi les bourgeois de sa ville les fonds nécessaires pour une nouvelle campagne. Seulement, dans l'intervalle, son appétit avait grossi. Il lui fallait maintenant une ambulance automobile, et « la plus belle, la plus solide, la plus complètement équipée (je cite les termes d'un journal du lieu) qui fût jamais sortie d'un chantier américain. » Le mieux, c'est que, trois mois plus tard, il l'avait obtenue : elle roule, en ce moment, quelque part en France, portant cette inscription que le docteur Speakman y a fait graver sur cuivre, afin que tout l'honneur en allât à ses concitoyens : « Don de Wilmington, Delaware. » Quant à lui, quant à ce petit homme grêle, payant si peu de mine, qui a dépensé, qui continue de dépenser au service de notre pays des trésors d'énergie impatiente et comme endiablée, que pensez-vous qu'il ait souhaité en récompense de son dévouement? Une décoration? Les palmes académiques, peut-être? Pas même. Simplement la faveur d'être reçu par le Président de la République et d'être admis à lui présenter, non une requête, mais une branche de chêne, cueillie à son intention, dans la vallée de la Brandywine, au vieil arbre encore vivace sous lequel La Fayette se reposa, dit-on, le soir d'un combat ! N'est-ce pas que l'histoire est de celles qui demandent qu'on les divulgue?

Entre les membres de la Faculté américaine les plus délibérément, les plus intrépidement acquis à notre cause, il en était du moins un qu'en raison de son âge et de sa situation je n'avais pas à craindre de manquer à son domicile : je veux parler du docteur Reed, de Cincinnati. Si l'Alliance française de cette ville hyperteutonisée est, malgré l'hostilité de l'ambiance, une des plus prospères, sinon la plus prospère des États-Unis, elle le doit tout d'abord, incontestablement, à la vigilance jamais assoupie de la femme de tête et de cœur qui, Suissesse de naissance, Américaine d'adoption, mais Française, oh ! Française de toute son âme, a su allumer chez des centaines de prosélytes la foi, l'inextinguible foi dont elle est embrasée : et ceux de nos compatriotes qui sont quelque peu renseignés sur l'expansion de notre culture et de notre langue dans l'Amérique du Nord ont déjà deviné, avant que je la désigne plus clairement, que c'est de Mlle Emma Morhard qu'il

s'agit. Mais Mlle Morhard se plaît elle-même à proclamer de quelle vie précaire et sans cesse menacée eût vraisemblablement vécu le groupe d'élite dont elle n'a pas mis moins de vingt-cinq années à recruter un par un les adhérens, si elle n'avait pu le placer dès la première heure sous le patronage du docteur Reed, qui constituait, à lui seul, la plus précieuse des sauvegardes et le plus inébranlable des appuis. Le docteur Reed, en effet, chirurgien éminent, une des autorités scientifiques de son pays, est, en même temps, un caractère. Il n'a pas seulement le courage de ses opinions : il en a, volontiers, la témérité. Un trait le peindra : ayant appris que tels de ses concitoyens, décorés de la Légion d'honneur, se refusaient depuis la guerre, — soi-disant par esprit de neutralité, au vrai pour n'offusquer point les Allemands du voisinage, — à porter leur ruban rouge, il fit exprès d'arborer le sien, plus large et plus voyant que d'ordinaire, toutes les fois que les circonstances lui en fournissaient le prétexte. Bien avant les événemens d'aujourd'hui, son grand rêve, sa marotte, comme il s'exprimait, était de contribuer, pour sa part et dans son milieu, à établir, entre les États-Unis et la France, une circulation intellectuelle de plus en plus abondante, de plus en plus active.

— J'ai mené campagne, disait-il, pour qu'on débarrassât Cincinnati des sinistres fumées qui chargeaient son atmosphère matérielle. Je n'aurai de répit, maintenant, que lorsque j'aurai réussi à la décongestionner un peu des fumées autrement nuisibles qui épaississent son atmosphère morale.

Cette besogne de salubrité, dont les récens effets de la « malaria germanique » dans la conscience américaine lui ont plus que jamais démontré l'urgence, il est aussi plus que jamais résolu à la poursuivre sans rémission. Il aura, pour l'y seconder, — outre la phalange merveilleusement entraînée qui l'a choisi pour chef, — des confrères d'une solidité éprouvée, comme le docteur Christen, des magistrats d'une souveraine noblesse de caractère, comme le juge Hollister, des professeurs à l'âme indépendante, dignes auxiliaires du président Dabney, comme M. Chandler, comme M. Moore, comme, surtout, le rare et délicat esprit, imprégné de la plus fine essence française, qu'est M. Phillip Ogden. Mais la tâche sera rude. La suie morale est plus difficile à éliminer que la suie matérielle. Je m'en suis terriblement rendu compte à cette petite agape médi-

cale où nous fûmes conviés ensemble, vous en souvenez-vous, docteur? Le club était chaud, la table était gaie, les vins étaient bons, et il n'y avait pas de prévenances aimables que nos amphitryons n'eussent pour leur hôte français. Nous nous fussions jurés à une fête de famille. On but avec une attendrissante unanimité à la France. Et, comme il était fatal, nous nous laissâmes glisser à la douceur de parler d'elle.

Mais, lorsque, à ses procédés de combat, loyaux, chevaleresques, humains, vous commîtes l'indiscrétion d'opposer les atrocités allemandes dont le récit authentiqué commençait alors de se répandre en Amérique, brusquement l'unanimité cessa. Vous aviez manqué de respect à la vertueuse Allemagne : adieu, la belle France! Des atrocités allemandes? Quelle niaiserie ou quel blasphème! Il n'existait que des atrocités russes. C'est du moins ce que nous affirmèrent péremptoirement ces docteurs, qui étaient pourtant des cerveaux cultivés, capables de critique. Et j'entends encore de quel ton de supériorité condescendante l'un d'eux, avant de nous séparer, me jeta cette recommandation :

— Croyez-m'en : lisez Corey.

***

Oui-da, je ne l'avais déjà que trop lu, leur Corey! Toutes les semaines que Dieu avait faites, depuis le jour de mon arrivée à Cincinnati, un des trois grands organes proprement américains de la ville m'avait administré, avec une régularité impitoyable, ma pleine dose d'exaspération sous la forme d'une correspondance de guerre, datée du quartier général allemand, laquelle, tout en feignant l'objectivisme le plus désintéressé, n'était qu'un long cantique hebdomadaire à la gloire de la sainte Allemagne. Aux éternelles variations sur l'*efficiency* (traduisez : la puissance de réalisation) allemande s'entremêlaient le plus habilement du monde de petites histoires héroïques ou sentimentales, destinées à illustrer d'après nature la bravoure allemande, la probité allemande, la piété allemande, la divine bonté de cœur allemande. Cette littérature, d'une partialité d'autant plus odieuse qu'elle était plus enveloppée, était signée : Herbert Corey, des *Associated Newspapers*. Évidemment, à qui avait pris l'habitude de l'absorber les yeux fermés les tracts de Bryce ou les brochures de Bédier ne pouvaient apparaître que comme

des tissus de calomnies. Or, ils devaient être des milliers, des centaines de mille d'Américains à s'en intoxiquer à jet continu, car, l'auteur faisant partie de l'Association des journaux, ses articles étaient nécessairement reproduits dans toute l'Union, même par les feuilles qui se piquaient d'observer la neutralité la plus sévère, comme c'était le cas pour le *Times Star* où je les parcourais en grinçant des dents. On concevra sans peine que je ne fusse pas précisément d'humeur à me plonger plus avant dans une lecture aussi enrageante, qui eût fini par me dégoûter à tout jamais, non seulement de la presse américaine, mais de son public. Et l'on me croira pareillement si je dis que le dernier écrivain des quarante-huit États avec lequel j'eusse osé prévoir que je lierais, un jour, connaissance amicale était Herbert Corey.

La chose advint, cependant, et voici comme. Lors de mon second départ pour l'Amérique, je tombai, à bord du *Niagara*, au milieu d'une société de jeunes reporters, rentrant chez eux, qui, du front français, qui, du front anglais. Dès le premier soir, ils demandèrent à me présenter, le lendemain, un de leurs aînés dont ils vantaient fort le talent. « Qui cela? — M. Corey. — M. Corey? Serait-ce d'aventure le Herbert Corey des Journaux associés? — Lui-même. — Merci. Je n'ai pas le moindre désir de le rencontrer. » Et je leur en donnai mes raisons en quatre mots, non sans m'étonner que le panégyriste forcené de l'Allemagne eût cherché l'hospitalité sur un bateau français. Ils n'insistèrent pas. La traversée touchait à son terme quand, l'avant-veille de l'atterrissage, le peintre Rosseau, avec qui j'avais noué les plus agréables relations de mer, me prit à part : « Écoutez, j'ai décidément peur que vos préventions à l'égard de Corey ne soient injustes. Il est extrêmement anxieux d'avoir une explication avec vous. Laissez-moi vous l'amener et accordez-lui quelques minutes d'entretien. » L'instant d'après, nous nous saluions, M. Corey et moi, sans nous tendre la main, et nous nous asseyions l'un en face de l'autre dans le fumoir. Je vais transcrire aussi fidèlement qu'il me sera possible ce qu'il me raconta.

— Lorsque je quittai l'Amérique, à l'ouverture des hostilités, mon intention, comme je ne possédais d'autre langue que l'anglais ou, si vous voulez, l'américain, était de suivre les opérations anglaises. Mais, à Londres, on me refusa net l'autorisation que je sollicitais. Assez vexé, je l'avoue, et ne me

souciant pas de m'être dérangé pour rien, je me rabattis sur l'Allemagne. Je n'avais pour elle aucun penchant spécial. A l'instar de la majorité de mes compatriotes, j'admirais de confiance sa grandeur militaire, ses surprenantes facultés organisatrices, l'essor prodigieux de son industrie et de son commerce : et c'était tout. L'accueil que j'y reçus m'eut vite consolé de mon échec londonien. Je n'eus qu'à exciper de ma qualité de journaliste américain pour qu'on se mît immédiatement à ma disposition avec une amabilité presque excessive. Les officiers du plus haut grade me traitèrent comme un des leurs. Presque tous savaient l'anglais et allaient d'eux-mêmes au-devant de mes questions. Je n'avais pas à me préoccuper de trouver de la copie : pour un peu ils me l'eussent dictée. Quand on a tant à se louer des gens, on ne leur mesure pas non plus les éloges. Ceux que je décernai à l'âme germanique, et qui vous ont paru si choquans, correspondaient, je crois, sincèrement à ce qu'on m'exhibait d'elle, sinon à ce que j'en pénétrais.

« Je les tins pour mérités jusqu'au jour où un incident plutôt banal me découvrit cette âme sous son véritable aspect chez une de ses personnifications les plus aristocratiques. Un ami, de Berlin, m'avait offert de m'aboucher, à sa table, avec une notabilité très en vue de l'entourage du Kaiser. Les présentations faites, ce grand dignitaire, qui venait pourtant d'être fixé sur ma nationalité, dit, en plantant ses yeux dans les miens : « *Gott strafe England!* (Dieu damne l'Angleterre!)... A vous! » Il n'était pas besoin de savoir l'allemand pour connaître le sens de cette phrase dont usaient, comme d'une formule de salutation courante, les soldats des tranchées. Elle était peut-être à sa place dans leurs rangs, mais ici, et adressée à moi!... Je demeurai interloqué. Voyant que je ne répondais pas à son invite, mon interlocuteur récidiva. Je priai mon ami d'avertir Son Excellence que je n'entendais pas sa langue. Pensez-vous qu'il comprit? Point. Il répéta tout simplement son propos dans ma langue à moi. Pour le coup, je le regardai à mon tour dans le blanc des yeux et lui lançai à la face : « Je suis citoyen américain, monsieur. A ce titre, j'ai l'honneur d'appartenir à un peuple qui n'a, Dieu merci! à souhaiter la damnation de personne. » Je ne me rappelle pas si le dîner fut bon ou mauvais : ce qui est sûr, c'est que je commençais à me sentir rassasié des Allemands. Quelques semaines plus tard, ces profes-

seurs de civilisation coulaient la *Lusitania*, et, dans la rue, sous mes fenêtres, des enfans, — leurs enfans, — endimanchés pour cette mémorable circonstance, célébraient en chœur, avec des voix délicieusement justes, la descente d'une centaine d'autres petites têtes blondes dans les abîmes de la mer! Je m'enfuis d'une course éperdue, comme si j'avais eu les Euménides à mes trousses, et ne respirai qu'après avoir franchi les lignes françaises.

A ce point de son récit, la parole du narrateur était elle-même devenue si haletante qu'il dut s'interrompre. Il reprit :

— Quel dommage pour moi que vous n'ayez pas écouté le conseil de votre docteur cincinnatien! Si vous aviez eu la constance de me lire jusqu'au lendemain du 7 mai, à supposer, ce dont je doute, que le *Times Star* eût continué à reproduire mes articles, vous eussiez, j'en suis certain, pardonné à l'ancien Corey en faveur du Corey nouveau style, du Corey converti, du Corey repenti, du Corey frappé de la grâce au contact du sol de France. Je n'étais pas depuis vingt-quatre heures auprès de votre état-major que j'étais édifié sur la divergence fondamentale, sur l'irréductible antagonisme des deux méthodes, des deux tempéramens, des deux humanités. « Correspondant américain? *All right!* Soyez le bienvenu. Allez, voyez, observez, débrouillez-vous enfin à faire votre métier comme cela vous chantera; et, là-dessus, excusez-nous si nous avons à faire le nôtre. » Je n'étais plus le neutre qu'on « soigne » par ordre, pour l'embrigader : j'étais un homme libre parmi des hommes libres. J'avais passé du pays de l'empressement commandé au pays de la politesse vraie. On la plaisante volontiers en Amérique, la politesse française : moi qui ai pu la comparer avec celle des Barbares, je sais dorénavant qu'elle est la forme la plus haute et du respect de soi et du respect d'autrui. C'est une de mes belles expériences des cinq derniers mois. Ce n'est pas la seule, tant s'en faut. Et tenez! permettez-moi, en terminant, de vous dire la plus récente, vieille au plus de quinze jours, et que je voudrais déposer comme un hommage sur la tombe lorraine où l'on vient, à ce que j'ai appris, de coucher un de vos fils. Je visitais, avec quelques confrères, un secteur des environs de Lunéville; on nous avait donné pour nous piloter un jeune capitaine qui parlait anglais : nous lui demandâmes de nous conduire au *strongest point*, à l'ouvrage qu'il considérait

comme le plus inexpugnable. Il nous montra successivement une tranchée, des abris souterrains, des postes d'écoute, des travaux de sape, tout cela creusé, construit, dissimulé à la perfection. Chaque fois, nous nous enquérions : « Est-ce ici ? » Chaque fois, il répondait : « Pas encore. » Cette promenade durait depuis plus d'une heure déjà, et nous attendions toujours la révélation souhaitée, quand, soudain, quittant la route, notre guide s'engagea devant nous dans un étroit sentier, dévalant au fond d'une petite combe déserte où il ne semblait pas qu'il y eût trace de fortification d'aucune espèce. C'était comme une oasis de fraîcheur, de solitude et de paix inexprimable au milieu de tous les bouleversemens d'alentour. L'officier nous entraîna jusqu'à l'extrémité du minuscule vallon et, nous désignant, derrière une clôture improvisée, une cinquantaine de tertres, la plupart surmontés d'une croix, quelques-uns jonchés de fleurs d'automne, il se découvrit : « Vous avez désiré savoir quel était notre *strongest point*? dit-il en se tournant vers nous; voilà : nos morts. »

Je serrai silencieusement la main de M. Corey. Il avait les larmes aux yeux, moi aussi. Nous nous retrouvâmes, à peu d'intervalle, dans la vieille cité marine d'Annapolis. Il m'apportait, avant de se rembarquer pour la France, la liasse des articles qu'il avait publiés sur elle.

Le premier de la série était daté d'une époque à peine postérieure à mon départ de Cincinnati; il portait en tête de page cet avis aux journaux : « M. Corey suit maintenant les opérations militaires sur le front de France : il a eu la bonne fortune d'étudier dans des conditions privilégiées les caractéristiques de la méthode française et de s'attirer la pleine confiance des chefs de l'armée comme celle du Ministère de la Guerre. Ce sera, espérons-nous, une réponse suffisante à la crainte, manifestée par d'aucuns de ses lecteurs, que ses sentimens ne fussent pro-germains. » En tout cas, ils avaient complètement cessé de l'être, et j'aurais encore été à temps, si j'avais pu prévoir cette volte-face, pour renvoyer à mon Hippocrate germanophile son aphorisme : « Docteur, lisez Corey. »

Il y a, dit-on, plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. Réservons tout de même le meilleur de notre gratitude aux « justes » de la presse et de la littérature américaine, qui, pour discerner sur

quel camp brillait, à travers l'ouragan de fer et de feu, la pure étoile de la justice, n'ont pas attendu d'avoir les yeux dessillés et se sont, dès la première minute, orientés vers sa lumière, sans une hésitation, sans un atermoiement. Ceux-là n'ont pas été quatre-vingt-dix-neuf : ils ont été légion. Et les plus humbles n'étaient pas les moins ardens. J'ai souvenance d'une misérable feuille de chou, comme nous dirions, achetée sur un quai de gare perdue, à Albuquerque, en plein désert d'Arizona, où le portrait du général Joffre remplissait un tiers de page, encadré dans un article dithyrambique dont le rédacteur anonyme s'écriait, en finissant : « Tu vaincras, brave France ! Inconquérable France, tu vaincras ! » Peu de belles tirades francophiles, émanées de plumes célèbres, m'ont plus touché que cette fervente prophétie d'un inconnu, cueillie au passage, sur les routes du Far West, dans la morne contrée des sables, refuge des Indiens et royaume des cowboys.

Il ne saurait, naturellement, être question de dresser ici, ne fût-ce qu'un catalogue des journaux qui, dans la vaste étendue des États-Unis, ont, malgré la pression formidable exercée sur eux par les agens de l'Allemagne, pris nettement position pour la France et ses alliés. Ils sont trop. C'est tout un livre qu'il faudrait leur consacrer, si l'on voulait seulement esquisser en ses traits spécifiques l'attitude des plus marquans d'entre eux. Bornons-nous à souhaiter que, d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique, quelqu'un le compose, ce livre dont la matière est, à proprement parler, rédigée d'avance, puisque la façon la plus directe et la plus concluante de montrer en quels termes se sont exprimés sur notre compte les interprètes autorisés de l'opinion d'outre-mer serait encore, j'imagine, de leur emprunter textuellement leur langage. Les morceaux typiques s'offriraient en foule : on n'aurait que l'embarras du choix. A les donner selon l'ordre chronologique, on dessinerait la courbe ascendante, en quelque sorte, de ce que je ne craindrai pas d'appeler l'assomption de la France dans l'esprit des publicistes américains. Tout d'abord, au moment de la déclaration de guerre, c'est comme un hochement de tête attristé. Nous sommes la France du lendemain du procès Caillaux, une France divisée contre elle-même et, par conséquent, vouée à périr, une pauvre petite France Chaperon rouge inéluctablement promise aux énormes crocs du loup hercynien. Déjà, on la

pleure comme une jolie âme charmante, *animula blandula*, avec qui va s'éteindre le sourire du monde. Deux, trois jours se passent. Au deuil anticipé succède brusquement une stupeur joyeuse. « Eh mais! qu'est ceci? » *Ceci*, c'est la France de la mobilisation qui se lève, c'est la France de l'union sacrée qui forme bloc. Toute la nation sur pied, d'un seul élan. Des départs sans cris, des adieux sans plaintes. Des fleurs aux fusils, mais la gravité sur les visages. Une conscience effroyablement lucide de la solennité de l'heure se traduisant chez le citoyen le moins cultivé comme chez le plus raffiné par l'acceptation virile des chances à courir, quelles qu'elles puissent être, et la résolution arrêtée de les courir une fois pour toutes, au prix de n'importe quels sacrifices, jusqu'au bout. Nulle part, je pense, la grandeur unique de ce spectacle n'a causé une plus profonde impression qu'en Amérique, peut-être parce qu'il n'y a pas de pays où l'on ait, en général, plus goûté nos apparences et plus méconnu notre réalité. Une France sans nervosisme, une France sans gesticulation, une France sans bavardage, quel paradoxe! Cela était pourtant. Des mois après, on n'en était pas revenu. Que de reporters me demandaient encore, dans l'hiver de 1915, des « interviews » sur « la France qui se retrouve, » comme si elle se fût jamais perdue! Cependant, le ciel reste noir au-dessus de nos têtes. Plus on nous admire, plus on tremble pour nous; et notre frontière rompue, nos provinces du Nord submergées, le raz de marée germanique déferlant presque au seuil de Paris justifient malheureusement les pires appréhensions. Ne nous serions-nous révélés si grands que pour mourir en beauté? La victoire de la Marne se charge de fournir la réponse. Du coup, nous voilà classés. On ne nous admire plus seulement, on nous respecte, de ce respect spécial qui, en Amérique, va d'instinct aux triomphateurs. Jusqu'à cette date, dans la logique américaine, c'était l'Allemagne qui, normalement, sinon légitimement, devait triompher sur toute la ligne. Ne possédait-elle pas la fameuse « efficience, » une « efficience » hors de pair, représentée par quarante années de préparation, une armée innombrable, fonctionnant avec la précision mécanique d'un concasseur, un matériel colossal, une absence illimitée de scrupules et la détermination sauvage de réussir! La France, elle, avait commencé par être l' « inefficience » même. Or, qu'arrive-t-il? Cette France « inefficiente » prend à peine quelques semaines

pour se retourner et, tout de suite, s'atteste plus « efficiente » que l'Allemagne. Miracle ? Non. Les Américains ne croient pas à d'autres miracles qu'à ceux de l'énergie humaine. Comment donc expliquer la victoire actuelle de la France, prélude et gage de sa victoire définitive ? Tout simplement par l'intelligence française, déclare à ses compatriotes une femme de grand talent, un des publicistes les plus renommés des États-Unis, Mrs. Edith Wharton. L'erreur de l'Amérique, hypnotisée devant l' « efficience » brute, a été d'oublier qu'il pouvait y avoir aussi une « efficience » spirituelle. Les Français ont vaincu et vaincront, parce qu'ils sont « le peuple le plus intelligent du monde. » Et voilà !

Oh ! sans doute, dans cette mêlée « titanesque, » le dernier mot n'est pas près d'être dit. Mais les Américains clairvoyans savent désormais, ils savent de science certaine qui le dira. Ce ne sera point l'Allemagne. Elle n'aura même pas le bénéfice de ses crimes. Alors, à quoi bon tous ceux qu'elle a commis, tous ceux qu'elle rêve de commettre ? Dépouillés de l'auréole possible du succès, ils revêtent aux yeux de l'Amérique réaliste une hideur nouvelle, une hideur bête. Et le principe pour lequel la France et ses alliés versent leur sang s'impose, en revanche, comme un préservatif universel. Il faut, dans l'intérêt du globe civilisé, partant, dans l'intérêt de l'Amérique elle-même, qu'il l'emporte sur la loi de violence et de ténèbres : il ne le faut pas seulement de toute justice, il le faut de toute nécessité. Ce n'est plus la vie de telles ou telles nations européennes qui est en jeu, c'est la vie de toute nation libre, mieux encore, ce sont les raisons de vivre de l'humanité tout entière. Ainsi la France reprend une fois de plus, et avec une noblesse, une dignité, une « splendeur » incomparables, son rôle historique, sa tradition éternelle de rédemptrice des peuples. Comme elle se battait jadis pour l'indépendance américaine, elle se bat à cette heure pour l'indépendance mondiale. Sa victoire sera le salut de la terre habitable, y compris l'Amérique.

Oui, l'Amérique. Force lui était, en effet, de s'apercevoir que ni le fossé de l'Atlantique, ni la doctrine de Monroë ne lui constituaient plus des isolateurs assez puissans. Pendant qu'appuyée au balcon des mers elle s'imaginait assister en spectatrice à la conflagration d'en face, derrière elle sa propre maison brûlait. Et je ne le dis point par pure métaphore, car il ne se passait

guère de mois qu'elle n'entendît s'écrouler un de ses ponts, sauter un de ses bateaux, s'effondrer sur des monceaux de cadavres une de ses usines en feu. Chez elle aussi la torche incendiaire de la barbarie courait, promenée par des mains allemandes. Son industrie n'était plus maîtresse de travailler impunément pour la clientèle européenne dont elle avait accepté les ordres : un terrorisme savamment organisé, qui, au vu et au su d'un chacun, recevait ses instructions de l'ambassade d'Allemagne à Washington, montait la garde autour des établissemens mal notés et, sur un signal venu de l'agence officielle du Kaiser, les bombardait à coups de catastrophes. C'était à se demander si le président des États-Unis avait nom Wilson ou Von Bernstorff. De fait, en présence de l'attitude des Germano-Américains, l'Amérique n'avait plus à douter qu'elle portait une autre Allemagne dans ses flancs. Ce fut une constatation douloureuse, vraiment pathétique. Un des hommes qui sont l'honneur de la presse périodique américaine, M. Lawrence Abbott, directeur de l'*Outlook*, me le disait avec une émotion qui lui mettait quasiment des larmes dans la voix :

— Nous sommes plus envahis que vous ne l'êtes. Vous avez, dans votre région du Nord, un million et demi de Boches que vous décimez chaque jour et que vous aurez, bientôt, complètement chassés : nous, c'est vingt ou vingt-cinq millions de leurs pareils que nous hospitalisons sur tout notre territoire, dans toutes nos campagnes, dans toutes nos villes. Et ils ne sont pas chez nous, s'il vous plaît, ils sont chez eux. Nous n'avons même pas la ressource de leur tirer dessus, et nous ne les chasserons jamais! Vainement nos gazettes leur ont crié, ces temps-ci, sur tous les tons : « Puisque le doux Vaterland, puisque la chère vieille Allemagne vous obsède à ce point, mais retournez-y donc, pour l'amour de Dieu! » Pas un n'a bougé, ni ne bougera. Nous sommes condamnés à eux à perpétuité. Nous nous flattions de les avoir américanisés : quelle illusion! C'étaient eux qui nous germanisaient. Parfaitement. Tenez! que n'a-t-on pas écrit de l'inurbanité américaine, de la brutalité américaine, voire de la grossièreté américaine? Eh bien! croyez-moi, rien de cela n'est génériquement américain. Ce sont plaies d'Allemagne introduites sur nos bords par des séquelles d'émigrans d'outre-Rhin et dont trop de nos compatriotes ont sinistrement subi la contagion. Là où l'Amérique s'est dépolicée, la faute

en est aux seuls barbares. Et ce n'est, hélas! que le moindre de leurs méfaits. Aujourd'hui leur vassalisme inné est en train de s'infiltrer dans notre libre individualisme, et leur culte abject de la force, de se substituer dans mainte conscience au fier idéal de justice intransigeante que nous avons hérité des ancêtres authentiques de notre race, les Pères pèlerins de la *May Flower*.

« Il y a quelque chose de pourri en Danemark. Nous nous cherchons et ne nous retrouvons pas. Sommes-nous encore l'Amérique? Où bien sommes-nous tombés au rang de je ne sais quelle équivoque et louche Germano-Américanie? Question abominable, n'est-ce pas? et que nous en sommes pourtant à nous poser. Vous l'avez pu voir dans nos journaux : il n'y est bruit que de l' « américanisme, » chacun s'appliquant à démontrer qu'il y en a un et faisant appel à notre passé pour établir en quoi il consiste. Un peuple dont les organes vitaux sont intacts n'éprouve pas le besoin de se définir à lui-même. Mais nous sentons que, si nous n'y mettons ordre, nous aurons à bref délai cessé d'être nous. Connaissez-vous une menace plus terrible? Ce serait aux pouvoirs publics d'y parer. Ils sont aveugles ou n'osent pas. Alors il faut que nous, les simples citoyens, que nous, surtout, les écrivains, qui avons charge d'âmes, nous osions.

C'est ce que M. Lawrence Abbott a fait de concert avec toute une pléiade d'hommes de lettres, en fondant un « Comité des droits américains » dont le président est le grand éditeur new-yorkais, George Putnam. La première réunion des adhérens, inaugurée au Carnegie Hall, le 13 mars 1916, fut une véritable manifestation nationale. Des milliers de voix américaines y acclamèrent d'enthousiasme une Déclaration de principes que n'importe quel Français eût contresignée des deux mains. « Nous croyons, — affirmait-elle en substance, — qu'il existe une morale des États obligeant tous les gouvernemens au respect des traités. Nous croyons que la monarchie teutonne a répudié les engagemens qui s'imposent aux nations civilisées et perpétré des actes dont les conséquences enlèvent au présent conflit son caractère européen pour lui conférer les proportions d'une crise universelle. Nous croyons que, dans ces conditions, il n'est permis ni à notre peuple de garder la neutralité, ni à notre gouvernement de garder le silence. Nous croyons que les Puissances de l'Entente luttent pour empêcher l'asservissement

du monde par la force brutale et pour garantir aux plus humbles nations l'indépendance dans la sécurité. Nous croyons que le progrès de la civilisation et le libre essor de la démocratie sont liés à la victoire des Puissances de l'Entente. Nous croyons qu'il est de notre devoir d'hommes et de notre honneur de citoyens d'exiger de notre gouvernement qu'il assure à la nation les moyens de témoigner efficacement la profondeur de son aversion pour les procédés des Empires centraux et l'ardeur de sa sympathie pour les efforts des Alliés. » Lorsque, au commencement d'avril, je quittai l'Amérique, ce *credo* du vrai Américain y était déjà répandu à des millions d'exemplaires.

Mais plus éloquent peut-être que tous les credos était le malaise d'âme, la honte secrète dont quotidiens et magazines laissaient fréquemment échapper l'aveu. Un soir de février 1916, je ne fus pas peu touché, en ouvrant le *Century* du mois, d'y trouver un article intitulé : « Les grands enfans de la Bretagne *(The playboys of Brittany).* » Il s'agissait des Bretons de la flotte, de ces inoubliables fusiliers marins que Le Goffic a chantés. L'auteur, Arthur Gleason, les avait observés de près, pour avoir vécu parmi eux, comme correspondant de guerre, depuis le début jusqu'à la fin de leur campagne. « C'étaient, disait-il, de beaux jeunes gars que l'on avait arrachés au pont de leurs navires et lancés à l'aventure vers le front, avant même qu'ils eussent appris ce que c'était qu'une tranchée. Mais ils avaient en eux l'audace, fille de la mer, et l'instinct de la discipline, et l'habitude de la vie hasardeuse. » Il les vit mourir comme on sait, longuement, en héros d'une espèce rarissime, en héros gais, en héros drôles, en héros gamins qui, pas un instant, n'eurent l'air de soupçonner qu'ils fussent, dans ces tragiques plaines de l'Yser, pour autre chose que pour leur amusement. Et quelle philosophie le publiciste américain dégageait-il de ce spectacle d'une sublimité sans seconde ? Faisant un retour sur lui-même et sur son pays, il se demandait, il demandait à l'Amérique : « Sommes-nous dignes d'un semblable sacrifice ? Pourquoi était-ce à ces jeunes existences valeureuses de s'immoler pour moi ? Êtes-vous bien sûr, confortable lecteur, que ce fût leur consigne, et pas la vôtre, de succomber pour la défense de la civilisation à qui vous êtes redevable de votre confort ? » Points d'interrogation redoutables auxquels la conscience américaine avait répondu d'avance,

dans le *New-York Times* du 2 janvier, par la plume véhémente d'un poète : « Avec une âme angoissée et des yeux de fièvre je lis des récits de batailles et de destructions inimaginables. Et, ici, je contemple de paisibles collines endormies dans la robe de laine immaculée que leur a tissée l'hiver; j'entends les joyeux cris de l'enfance aux jours d'or, les mêmes qui retentiraient en France à cette minute, n'était que ses champs et ses chemins ruissellent du sang des carnages. O Dieu qui nous juges tous, ne nous regarde pas! Tapis derrière une phrase vide, nous nous barricadons au fond des sépulcres blanchis que nous sommes, pendant que nos frères se couchent, fauchés par files interminables, pour nous sauver du joug des Huns sans entrailles. Que dira-t-on de nous dans les âges futurs, quand l'humanité feuillettera notre histoire? Nous serons montrés au doigt, comme des objets de risée, de huées et de mépris. Nous serons ceux qui furent trop chevaleresques pour embrasser la cause de l'honneur, trop sensibles pour obéir aux impulsions de la pitié, trop fiers pour dégainer au nom du droit! » On n'est pas plus sévère envers soi-même ou, du moins, envers ses gouvernans. Et, sous une forme détournée, quel suprême hommage à la France que ce farouche *mea culpa* d'outre-Atlantique!

Ils furent, d'ailleurs, quelques-uns, parmi les jeunes Américains de lettres, qui, estimant que ce n'était pas assez de se frapper à huis clos la poitrine, vinrent l'offrir carrément sur nos lignes aux balles de nos ennemis. Je n'avais pas encore repassé la mer, lorsqu'on reçut à New-York l'annonce de la mort de l'un d'eux, Kenneth Weeks, tué à vingt-six ans, dans les parages de Givenchy. Nous nous étions rencontrés naguère à Cambridge, sa ville natale. Quoique à peine au sortir de l'adolescence, il avait déjà fait ses débuts d'auteur dramatique. La France l'attirait. Il en rêvait, me confia-t-il, comme de la Terre promise des littérateurs et des artistes. Amené plus tard à y séjourner, il conçut pour elle une tendresse toute filiale, et, dès qu'il la sut en péril, sourd aux supplications de sa famille comme aux remontrances de ses amis qui le conjuraient de se ménager pour sa carrière, il s'engagea dans la Légion en arguant que c'était le moment où jamais de prouver à cette France de son cœur qu'il ne l'adorait pas seulement en paroles. Dans un de ses derniers billets à sa mère, il écrivait : « Nous nous sommes bien battus et je suis content. Quelque jour je vous

conterai tout cela... Merci de votre message au sujet de la *Lusitania*. Je m'emploie de mon mieux à venger ce crime et tant d'autres. Mais vous, chérie, ne voyez-vous pas clair en moi, maintenant, et dans les raisons qui m'ont poussé à m'engager? » Ces fortes, ces impérieuses raisons pour lesquelles un Weeks, avec nombre de ses émules, nous a si généreusement donné sa jeunesse, son talent, ses brillantes espérances de gloire, sa vie, je ne pense pas qu'elles aient été exposées nulle part en termes plus chauds et plus frémissans que dans un éditorial de la *New-York Tribune*, paru le 27 décembre 1915, sous ce titre français : « Vive la France ! » L'article serait à reproduire en son entier : on m'excusera de n'en citer que des extraits épars. Après avoir pris congé de l'année finissante, « la plus cruelle peut-être qu'ait enregistrée l'histoire du genre humain, et, pour l'Amérique, la plus humiliante assurément qu'ait connue l'amour-propre d'un grand peuple, » le rédacteur, examinant quels vœux il convenait de former au seuil de l'année nouvelle, s'écriait : « Il n'est pas un Américain digne de ce nom qui, parce qu'Américain, ne se sente tenu de souhaiter par-dessus toute chose que les douze prochains mois voient la France délivrée, la Bête boche *(the boche Beast)* expulsée du plus ultime arpent du territoire français et jusqu'au souvenir de sa trace immonde effacé du sol de la République!... La France que nous avons aimée aux jours anciens a revêtu à nos yeux une signification plus belle et plus haute, depuis que ses hommes, que ses femmes se sont levés d'un mouvement unanime, prêts à sacrifier leurs biens les plus chers, pour garantir à toutes les races humaines le droit de vivre en paix, indéfiniment, et comme elles l'entendront, selon leur idéal, selon leur foi... Nous ne lui ferons pas l'injure de lui dire : Courage! Plutôt serions-nous tentés de nous voiler la face, nous à qui ce courage a manqué, parce que, dans cette grande heure où l'humanité traverse sa plus rude épreuve, la démocratie américaine s'est lâchement dérobée, pendant que la France, debout, marchait tout entière de l'avant. Ce que nous pouvions individuellement, nous y avons tâché. Maints de nos fils sont tombés dans les rangs français, sur les fronts de Champagne et d'Artois. Des Américains, des Américaines ont donné de leur argent, de leur temps, de leurs forces pour soulager les infortunes et panser les blessures. Si pitoyablement infime que cela

puisse être, en regard du service souverain que la France a rendu jadis à l'Amérique et qu'elle rend aujourd'hui à l'univers civilisé, encore est-ce le meilleur de ce que l'état présent de la politique américaine nous permettait de lui apporter en offrande. Nous n'en parlons que pour regretter que ce soit si peu, mais avec l'espoir que la France n'y cherchera point la mesure de notre admiration pour elle, qui est sans bornes... La beauté de son rôle, la noblesse de son dévouement, la splendeur de son abnégation ne font qu'accentuer, par contraste, l'amertume de notre abaissement. Dans notre pénible situation, il n'y a rien dont nous soyons plus anxieux que du jugement de la France. Nous savons trop combien l'attitude américaine doit sembler inexplicable aux millions de Français qui ont aimé l'Amérique et cru en elle. Ah! qu'ils comprennent, ces Français, qu'ils comprennent, pour en avoir eux-mêmes plus d'une fois fait l'expérience, que les politiciens d'une nation n'incarnent pas nécessairement son âme. Derrière l'Amérique officielle, il y a la vraie Amérique, et cette Amérique-là, pour qui la seule pensée du barbare découpant sa bestiale silhouette sur le divin horizon français n'a cessé d'être, le jour, une torture, et, la nuit, un cauchemar, cette Amérique-là n'a qu'un vœu, cette Amérique-là n'a qu'une prière : Vive la France! »

*
* *

La « prière » laïque, animée, d'ailleurs, d'un souffle tout religieux, que la *New-York Tribune* résumait dans ce cri, était aussi bien, à quelques différences verbales près, la même que ne craignaient pas de faire entendre en chaire les ministres les plus éminens des principales confessions protestantes. C'est ainsi, par exemple, que le docteur Stires, recteur de Saint-Thomas Church, la grande église épiscopalienne de la Cinquième Avenue, déclarait solennellement que le premier des devoirs chrétiens, à cette heure unique dans les annales du monde, était d'adresser au ciel des vœux journaliers pour la France, et le second, d'aider, dans toute l'étendue des possibilités humaines, à leur prompt accomplissement. » En travaillant à l'œuvre de justice, affirmait-il, la France prépare le règne de Dieu. Elle seule, en vérité, est selon le cœur de l'Éternel, et non point ceux qui, le revendiquant pour leur complice, le mobilisent à tout propos, dans leurs discours impies, comme

un vulgaire caporal de *Landsturm.* » Il ajoutait : « J'ai un fils. S'il était à l'âge d'homme, je n'ambitionnerais pour lui qu'un destin : tomber, à l'instar du plus obscur des soldats de France, pour le salut de l'humanité. »

Nous ne pouvions malheureusement pas attendre du clergé catholique qu'il se prononçât avec une franchise aussi hardie sur la bonté de notre cause. Outre qu'il se considérait sans doute comme obligé d'imiter la discrétion papale, il n'avait pas le droit de perdre de vue que la grande majorité, sinon la presque totalité de ses fidèles était de provenance soit allemande, soit irlandaise. Or, Irlandais ou Allemands, aux États-Unis, dans la période actuelle, c'est tout un. Les deux races, la celtique et la germaine, d'origines historiques si adverses et de tempéramens si dissemblables, se sont réconciliées sur le terrain d'une haine commune, récente chez l'une, atavique chez l'autre, — la haine de l'Angleterre. Naturellement, nous y sommes englobés. Hier encore, avant l'Entente cordiale, l'Irlande transatlantique professait pour nous le culte que la mère patrie avait conservé à la France de Hoche, de Humbert, de Napoléon. Mais il n'en va plus de même aujourd'hui qu'avec Roger Casement, « le dernier de ses apôtres et le plus vénéré de ses martyrs, » elle ne consent plus à voir en nous qu' « une France renégate, mettant son épée déshonorée aux gages de l'ennemie séculaire. » Il n'appartenait certes pas aux prêtres de changer à notre égard la mentalité de leurs ouailles. Mais on eût aimé qu'ils évitassent de la prendre à leur compte et qu'un « father » John Murphy, S. J., ne poussât pas l'oubli de la consanguinité ethnique jusqu'à réclamer l'extermination définitive, par l'archange teuton, du « Gaulois, mangeur de curé ; » on eût aimé surtout qu'il ne se trouvât point un primat de la catholicité américaine, un cardinal, pour absoudre les atrocités allemandes « comme un faible châtiment de la perversité française. »

Ce ne furent là, il est vrai, que des manifestations isolées, purement individuelles, dont il serait injuste d'exagérer la portée. Comment ne me souviendrais-je pas, cependant, de la tristesse mortelle qu'en éprouva l'âme la plus évangélique peut-être qui m'ait admis dans sa confidence, Mgr Maës, évêque de Covington, dans le Kentucky ! Né Belge, toute sa Belgique maternelle, comme il disait, lui était, depuis la guerre, brusquement remontée au cœur, balayant d'un coup ses cinquante-

quatre années de naturalisation américaine. Et il n'avait dans son entourage personne à qui parler d'elle! Ses vicaires généraux étaient allemands; allemands, la plupart de ses prêtres. J'ai encore dans l'oreille son accent navré, sa plainte lente et douce, entrecoupée de lourds sanglots :

— Je suis seul, épouvantablement seul. Pas un être en qui m'épancher. Les membres de ma famille spirituelle ont dans les veines le même sang que les égorgeurs de mon pays. Je suis, comme ma Belgique, crucifié entre des Germains. Mais, ce qui me tue, ce n'est pas cela. J'avais espéré que, si les Ponce-Pilate de la politique américaine se lavaient les mains de notre détresse, les prélats catholiques, mes frères, élèveraient du moins la voix pour protester en corps, au nom du Christ, contre le calvaire immérité de tout un peuple. Mais non : ils ont gardé le silence, tous, à l'exception de quelques-uns qui ont fait pis que de se taire. Vous direz à la Belgique, n'est-ce pas? vous lui direz que ce n'est point de ma faute. Dites-le aussi à votre France. Oui, dites-leur, à ces deux nobles sœurs d'affliction et de gloire, que, jusqu'au moment de paraître devant son Créateur, Camille Maës, enfant de Courtrai, aura prié pour elles, souffert avec elles, et sera mort un peu de leurs blessures.

Comme j'exprimais la certitude qu'il vivrait assez pour bénir la résurrection de sa patrie et assister à la confusion de ses bourreaux, il secoua la tête.

— Non, non, fit-il, la hache est dans l'aubier.

Il était, en effet, plus profondément atteint que ne le laissait soupçonner sa belle robustesse extérieure. Moins d'un mois après, une religieuse française du Sacré-Cœur de Cincinnati m'expédiait à Pasadena, sur la côte du Pacifique, un journal dont la manchette annonçait en gros caractères : « L'évêque Maës a succombé, le cœur brisé par les horreurs de la guerre européenne. » Je n'en suis que plus heureux d'avoir pu m'acquitter ici, envers sa mémoire, de la commission dont il m'avait chargé.

Et maintenant, parvenu presque à la limite extrême de l'espace qui m'est accordé, je m'aperçois, non sans regret, qu'il y aurait encore quantité d'observations pour lesquelles j'eusse été désireux d'y trouver place. Telles, entre autres, celles que j'eus toute facilité de recueillir sur l'état d'esprit des milieux

militaires et maritimes, durant une assez longue escale à Annapolis, siège de l'École navale américaine, quelque chose, par conséquent, comme le Brest des États-Unis. Je me fusse mal résigné à les négliger, si la lettre d'un officier supérieur de l'École, que j'ai sous les yeux et dont on va lire le passage essentiel, ne m'en faisait, dans une large mesure, un devoir. « Vous me demandez, monsieur, de vous autoriser à publier ce que je vous ai raconté naguère des sentimens de notre armée et de notre marine pour la France. Voici ma réponse. Vous rappelez-vous la courte promenade que, sur la fin de mars, par un soir déjà printanier, nous entreprîmes ensemble, sans but précis, aux abords de la ville? Elle nous conduisit comme par la main vers une manière de promontoire, dressé au-dessus de la nappe endormie d'un des multiples bras de mer qui s'emmanchent dans l'estuaire de la Severn. L'endroit était désert, sans attrait, enveloppé de la mélancolie du crépuscule. Nous nous y acheminâmes cependant. Sur le sommet de la dune herbeuse, un monument se profilait, évoquant l'image de quelque cippe funéraire. C'en était un. Nous eûmes de la peine à déchiffrer l'inscription, gravée dans un cartouche de bronze. Elle disait : « En tribut de gratitude aux vaillans soldats et marins de France enterrés en ce lieu, qui donnèrent leurs vies dans la lutte pour l'indépendance de l'Amérique. Puisse le souvenir de leurs exploits se perpétuer à tout jamais! » Nous redescendîmes, étrangement émus. Eh bien! monsieur, le jour où les vaillans soldats et marins d'Amérique auront, dans vos belles campagnes françaises, trois ou quatre monumens commémoratifs de ce genre, devant lesquels le flâneur s'inclinera, soudain troublé, ce jour-là, il sera temps de parler des sympathies de l'armée et de la marine américaines pour la France. En attendant, croyez-moi, il n'y a d'intéressant que ce que font pour elle nos femmes. »

Les femmes d'Amérique! Il est certain que nous ne saurions leur décerner trop de louanges, même si on leur en a parfois asséné qu'elles étaient les premières à juger excessives. Elles ont, le plus souvent, rempli avec une conscience admirable la mission que le poète assigne à l'Ève de toutes les époques et de tous les pays :

> C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
> Que l'humanité triste exhale sourdement...

Elles ont été les véritables ouvrières, — actives, industrieuses, passionnées, opiniâtres, — de la solidarité américaine envers la France. L'écho du coup de canon initial les trouva éveillées, prêtes, et, tout de suite, elles furent à la tâche, chacune dans son domaine, depuis la fille du milliardaire, comme une Anne Morgan, jusqu'à l'institutrice au cachet, comme cette surprenante miss Schaefer que j'ai vue, à Gloversville, dans le fin fond de l'État de New-York, oublier de gagner sa vie pour nous gagner des dévouemens, soulever, à force de foi, des montagnes d'indifférence, créer de la charité, opérer, en un mot, des prodiges. J'ai touché plus haut à l'attitude de la presse : ce que je n'ai pas dit, c'est que bon nombre des articles, non seulement les plus fervens, mais les plus compréhensifs, qui aient été écrits sur nous l'ont été par des plumes féminines. J'ai mentionné le nom d'Edith Wharton : il faudrait y joindre, avec beaucoup d'autres, ceux d'Agnès Repplier, de Laura Portor, de Mme Carrière-Freedman et surtout ce joyeux sobriquet de « Peggy Shippen » sous lequel la plus allègre, la plus fine, la plus exquise des commères en cheveux blancs, Mme Cornélius Stevenson, bat, dans les journaux de Philadelphie, le constant rappel à la France. C'est grâce à cette infatigable « réclame, » si nécessaire pour tenir en haleine le vaste monde américain, que les quinze, les vingt « œuvres » — *French relief fund*, *French Heroes fund*, *War orphans fund*, *Blinded fund*, etc., — qui fument là-bas nuit et jour, en quelque sorte, comme autant d'usines morales destinées à nous fabriquer des subsides, encore des subsides, ont été, sinon édifiées, du moins amplifiées, et, après des mois, des années, de fonctionnement, continuent d'être alimentées sans fin.

La plupart de ces « œuvres » elles-mêmes ont eu pour fondatrices des femmes. Et ce sont pareillement des femmes qui, en principe, les font vivre, déployant à cet effet les mille ressources, les mille ruses d'un génie singulièrement inventif. A Cincinnati, Mlle Morhard avait imaginé de vendre, à un dollar pièce, je ne sais combien de centaines d'exemplaires de la « Lettre à un soldat, » de Brieux : elle en écoula jusque parmi les germanophiles qui n'y cherchèrent pas malice, du moment que la lettre, bien que rédigée en français, s'adressait à « un soldat » tout court. Non contente de provoquer la générosité d'autrui, l'Américaine que l'on prétendait volontiers oisive s'est

attelée au travail pour son propre compte, avec la fraîcheur d'enthousiasme qu'elle apporte à toutes choses. Chez elle ou au dehors, en automobile ou en tramway, elle coud, elle tricote. L'âge ne ralentit pas ses doigts, si, plutôt, il ne les excite. Et, en écrivant cette phrase, je songe avec attendrissement à la doyenne, sans doute, des manieuses d'aiguilles, ma vénérable amie, Mme Mosher, demeurée si invraisemblablement jeune à quatre-vingts ans, — à deux fois quarante ans, eût dit Dumas; je la revois, dans le grand salon historique d'Ogle Hall, déposant près d'elle, sur la table, l'épaisse chaussette de soldat qu'elle venait de terminer pour un quelconque de ses « chers Bretons. »

— Ma cent deuxième paire en seize mois, calculait-elle, non sans orgueil.

Et elle se remettait posément à la cent troisième... C'est elle qui, entendant qualifier en sa présence le Président Wilson par son surnom courant de *the old lady* (« la vieille dame »), se récriait, indignée :

— Pardon, nous les vieilles dames, nous n'avons jamais été « trop fières pour nous battre. » Et la preuve que nous guerroyons à notre façon, — concluait-elle en brandissant son tricot —, c'est que voici mes armes!

Plus encore, en effet, que le vrai Américain, la vraie Américaine, l'Américaine de race, si l'on peut dire, semble avoir ressenti dans les fibres profondes de son être la brûlure intime d'une sorte d'humiliation de son pays devant l'histoire dont parlait d'un ton si douloureux le rédacteur de la *New-York Tribune*. Une des femmes qui honorent le plus et l'Amérique et l'humanité, une de celles que la guerre a, selon son expression, « insensibilisées à tout ce qui n'est pas la guerre, » mais qui n'en communient que plus éperdument avec les souffrances qu'elle accumule, Mme Van Buren, le secrétaire et l'âme du groupe de l'Alliance française de Newburgh, m'écrivait, dans un accès de renoncement presque mystique : « Notre épreuve est plus terrible que la vôtre. Au moins l'atmosphère de cyclone où vous respirez est salubre et exaltante. La nôtre, si désespérément viciée, sans qu'on fasse rien pour l'assainir, nous diminue et nous énerve... Aussi, nous réfugions-nous en vous. La France nous est devenue une religion. La mort vous prend vos fils, je le sais. Mais quel plus enviable privilège pour ces nobles jeunes vies que de s'immoler pour la rançon du genre humain! D'ailleurs,

elles ne nous quittent pas. Elles sont là aujourd'hui, demain, toujours, luttant avec leurs camarades, habitant en eux, renouvelant à toute minute leur énergie, rafraîchissant leur espérance. Même pour ma pauvre petite existence à moi, ma stérile existence de femme qui n'a que son cœur à donner, elles sont une perpétuelle inspiration, un encouragement incessant à poursuivre mon humble effort pour la grande cause. Je puise dans la pensée de leur héroïque trépas la toute-puissance de la foi qui, elle, ne meurt jamais. »

Et le mieux serait sans doute de clore sur cette page émouvante où, comme dirait M. John Finley, c'est « le cœur » même « de l'Amérique » qui palpite à nu, si, dans le concert dont j'ai tenté de rassembler et de fixer les sons, il ne manquait une note, celle, non plus de l'Amérique cultivée, éclairée, pleinement consciente, mais de l'Amérique instinctive, en quelque sorte, de l'Amérique prolétarienne, enfermée dans les durs ghettos du labeur forcé qui ne lui laisse le temps ni de la pensée, ni du rêve. Je souhaite de finir par elle. C'était à Nashville, dans le Tennessee, un des États les moins avancés du chevaleresque Sud. J'avais affaire dans une banque. L'employé à qui l'on m'adressa, un petit homme grisonnant, de mine proprette, mais étriquée, se tenait comme encagé derrière une étroite grille de cuivre. A ma prononciation, il commença par s'étonner, puis, la figure illuminée tout d'un coup :

— Vous n'êtes pas Allemand... Seriez-vous Français?... Français, oh!... Et vous rentrez en France?... Ah! monsieur, je ne suis qu'un clerc de banque, je n'ai jamais mis les pieds hors de mon pays, je ne verrai probablement jamais le vôtre... Je connais pourtant, comme si j'y avais été, vos Champs-Élysées... Eh bien! lorsque vos troupes y défileront, bientôt, après la victoire, voulez-vous, monsieur, vous souvenir du clerc de banque de Nashville, et les saluer pour lui, et leur crier par trois fois en son nom : Vive la France?...

Vive la France! Le refrain n'est guère varié. Si l'on estimait qu'il revient trop souvent au cours de ces impressions, ce n'est pas à moi qu'il faudrait s'en prendre, mais aux Américains.

ANATOLE LE BRAZ.

LA GUERRE SOUS-MARINE

DE 1917

« C'est la guerre au couteau, » nous crient les Allemands, et il est assez curieux qu'ils se servent de cette expression pour désigner la plus nouvelle, la plus scientifique, la plus surprenante des méthodes que l'homme, ce loup de génie, ait imaginées pour détruire les autres hommes. Mais il faut entendre, n'est-ce pas? que la lutte va prendre, sous les eaux comme à leur surface, et sur la terre et dans les airs, un caractère d'exaspération féroce, où la voix de la pitié ne sera jamais plus écoutée, où disparaîtra le peu qui subsistait encore du respect des conventions internationales ayant pour objet de limiter la cruauté de la guerre.

Voyons d'abord cela d'un peu près, car, vraiment, on se demande ce que pourront bien faire nos ennemis de plus qu'ils ne font déjà et comment ils arriveront à se surpasser eux-mêmes en fait de mépris des lois divines et humaines.

Ils le peuvent pourtant. Je viens de lire le récit d'un capitaine de vapeur de commerce français qui a vécu douze jours dans un grand submersible allemand avec une vingtaine d'hommes qui restaient de son équipage. Ces pauvres gens, après bien des souffrances, eurent du moins la vie sauve. En tout cas, il n'y aura plus désormais pour les belligérans d'*avertissement préalable*, même en dehors de la zone des eaux territoriales anglaises où, dès le 18 février 1915, il était

bien convenu que nul ne devait se risquer, sous peine d'être détruit.

Oui, mais pour les neutres ?...

« Plus un neutre ne pourra naviguer si nous faisons la guerre à outrance, » disait à Cologne, au congrès des nationaux libéraux, le député Stresemann. C'était vers le 20 décembre, au moment où l'Allemagne conservait encore quelque espoir de duper ses adversaires avec sa proposition de négocier. Voulait-elle, en même temps, frapper l'imagination des neutres, au point que ceux-ci s'avisassent de peser, en faveur d'une paix prématurée, d'une paix allemande, sur les décisions des Puissances de l'Entente? Il se peut. Mais comme déjà ses submersibles ne se privent point de couler les non-belligérans, — les malheureux Scandinaves, surtout, savent à quoi s'en tenir! — on doit se demander si l'unique différence de traitement ne consistera pas dans l'usage, à l'égard des marins survivans des navires neutres détruits (1), d'une clémence sur laquelle ne doivent plus compter les équipages des nôtres.

La décision — déjà mise en pratique, au demeurant, — de semer les mers de l'Europe de mines automatiques dérivantes, rigoureusement prohibées par le droit maritime international (2), aura des répercussions lointaines. Bien des mois, des années même après la conclusion de la paix, des navires de toute espèce seront détruits par l'explosion d'un de ces redoutables engins errant à l'aventure au gré des courans.

Or, il ne faut pas se le dissimuler, les Allemands ont pris à cet égard des déterminations inflexibles. Qu'on ne s'avise pas de leur objecter que leur propres bâtimens pourront, plus tard, être victimes de ce procédé de la « guerre atroce » dont rêvent leurs imaginations surchauffées. Pour eux, pour les fidèles et dociles disciples des Clausewitz, des Bernhardi, des von der Goltz, tout s'efface devant l'essentiel intérêt de *faire immédiatement à l'ennemi le plus de mal possible*. Sans doute il se peut bien qu'un de leurs submersibles heurte une mine allemande, — c'est arrivé, je crois, déjà... — mais peu importe, le sacri-

(1) Il est entendu que tout ceci ne s'applique pas au grand neutre, celui de l'autre côté de l'Atlantique; l'Allemagne est obligée, quoi qu'elle en ait, de ménager celui-là.

(2) Ces mines ne sont « tolérées » qu'à l'expresse condition qu'un mécanisme particulier les rende inoffensives *au bout d'une heure* après qu'elles ont été jetées à l'eau. Cette condition n'est pas remplie par les mines allemandes.

fice en est fait : pour un sous-marin de perdu, combien de navires ennemis auront été coulés !

Est-ce tout, du moins ? Non pas. L'engin de plongée se prête à d'autres combinaisons. Il y a peu de semaines encore, il se révélait « sous-marin de bombardement, » envoyant à deux reprises des projectiles sur le paisible port de Funchal de Madère où il prétendait détruire les relais de câbles télégraphiques et la station de T. S. F.

Il faut donc s'attendre à des ravages sur nos côtes, à des ravages d'autant plus sensibles au point de vue de l'effet produit sur l'opinion, que l'ennemi, si bien armé qu'il puisse être, n'ira pas se heurter aux « fronts de mer » de nos arsenaux ni de nos grands ports de commerce, mais qu'il se réservera pour les ports de moyenne importance, pour les ports de pêche, pour les stations de bains même, — puisque aussi bien tuer des femmes, des enfans, des infirmes, cela rentre tout à fait dans sa méthode d'intimidation.

En somme, toutes les localités côtières dont l'organisation défensive ne saurait être poussée au delà d'une simple surveillance générale et de la mise en jeu de quelques pièces, mobiles ou fixes, installées et servies avec des moyens de fortune, peuvent être directement menacées.

Ajouterai-je que, du moins en ce qui touche les franges littorales relativement voisines de l'Allemagne, en Angleterre et en France, il convient de prévoir dès maintenant une action conjuguée des engins de plongée et des appareils aériens de l'ennemi? Les Allemands viennent d'étudier pratiquement les moyens de réaliser cette dangereuse combinaison d'efforts dans le blocus qu'ils ont imposé aux côtes du Sud de la Norvège, tenu par des zeppelins et des sous-marins en même temps que par des escadrilles de grands torpilleurs; et tout dernièrement ils employaient un dirigeable et un submersible à convoyer, du Varangerfjord, — par delà le Cap Nord, — au Cattégat, le grand paquebot *Prinz Friedrich Wilhelm* qui se glissait tout le long du littoral dans les eaux norvégiennes, dont la neutralité était ainsi nettement violée par la mise en jeu combinée d'instrumens militaires prenant pour base ce littoral même.

On peut très bien concevoir l'apparition brusque, devant un port peu ou point défendu, d'une division de deux ou trois

sous-marins de bombardement éclairée, autant du côté de la terre que du côté du large, par un dirigeable qui ne laissera pas, d'ailleurs, de coopérer par ses propres bombes à l'œuvre de destruction, mais dont la tâche essentielle sera de découvrir, du plus loin, les batteries mobiles accourant de l'intérieur ou les navires de surface *et les sous-marins aussi* (1) qui se hâteraient vers le point attaqué.

*
* *

Voyons maintenant, d'un coup d'œil rapide, quels sont au juste les engins sous-marins que les Allemands vont mettre en action dans cette nouvelle phase de la guerre navale.

Les véhicules, d'abord, c'est-à-dire les sous-marins ou submersibles eux-mêmes. J'en ai déjà parlé ici dans une étude sur « la variété des types de sous-marins » et aussi dans un autre travail sur « le sous-marin de Baltimore » (2). Je prends la liberté de prier mes lecteurs de se reporter, pour le fond de la question, à ces deux articles et je me borne aujourd'hui à noter les progrès qu'il semble que nos adversaires aient encore réalisés depuis le commencement de 1916.

Signalons tout de suite l'existence d'un submersible doté d'une véritable « batterie cuirassée » construite au-dessus d'une coque à peu près cylindrique. Cette batterie, armée d'un nombre encore inconnu de pièces de 120, peut-être de 150 millimètres, affleurerait la surface de la mer, la coque non protégée par le cuirassement étant couverte par le matelas d'eau. Il ne s'agirait d'ailleurs jusqu'ici que de défendre le sous-marin émergé, contre les coups des faibles bouches à feu des navires marchands armés pour leur défense.

L'idée est juste en soi, résultant de ces deux faits essentiels : que le sous-marin ne peut user de ses torpilles, engins chers et dont il n'a qu'un très petit nombre d'exemplaires, pour détruire de simples « cargos; » mais que s'il veut couler ceux-ci à coups de canon, il devient, apparaissant à la surface, justiciable d'un canon léger.

(1) Notons en effet qu'un grand *sous-marin de bombardement* qui agit comme tel, devient justiciable, puisqu'il est en surface, des attaques des sous-marins ordinaires.

(2) 15 novembre 1915 et 15 août 1916.

Quant à la batterie cuirassée greffée sur le dos d'une coque quasi cylindrique, ce ne serait probablement pas, au point de vue de la stabilité, une solution de tout repos. Je croirais plutôt à l'existence de petites tourelles étanches, ou, tout uniment, de pièces (soit fixes, soit à éclipse) qui tireraient au-dessus d'une carapace relativement épaisse renforçant le dos même de cette coque.

Mais on pense bien que, s'il s'agit de cuirassement, de batterie de pièces de 150 millimètres et avec cela d'une belle vitesse et d'une étonnante « endurance (1), » — 24 nœuds en surface; 16 nœuds en plongée; 18000 milles de rayon d'action à la vitesse économique — le déplacement a dû s'accroître dans des proportions considérables. Ce n'est plus à 2000 tonnes qu'on en est là-bas pour ces mastodontes de la plongée; c'est bel et bien à 5000 (4000 ou 4300 en surface) que l'on est arrivé.

Et il reste entendu qu'avec sa longueur de 130 mètres environ, le *croiseur sous-marin* éprouvera pour agir en plongée, surtout dans des mers de profondeur médiocre, les difficultés dont je parlais ici, il y a plus d'un an. Mais comme il est, en définitive, fort capable de se défendre *en surface*, s'il était surpris dans cette position avant d'avoir pu s'enfoncer, ou bien dans des parages où la plongée lui serait dangereuse, la gravité de l'inconvénient se trouve fort diminuée.

Ce croiseur sous-marin établi sur les routes de navigation de l'Atlantique, ou dans la mer des Antilles, ou, pourquoi pas? aux atterrages du cap San Roque du Brésil, n'éprouvera-t-il pas au bout de quelque temps de croisière, de sérieuses difficultés de réapprovisionnement? Il a, nous venons de le voir, de quoi franchir 18000 milles à petite allure. Il en verra bientôt la fin, pour peu qu'il veuille faire, de-ci, de-là, quelques chasses à bonne vitesse de paquebots modernes.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement de combustible liquide qu'il s'alimente. Il lui faut renouveler les vivres de son personnel, — surtout s'il consent à faire des prisonniers : des neutres, au moins, — renouveler aussi ce qu'on appelle, dans la marine, les *matières consommables*, en dehors du combustible proprement dit; il lui faut entreprendre des réparations

(1) Dans le sens que les Anglais donnent à ce mot : faculté de tenir longtemps la mer.

d'avaries qui ne se peuvent poursuivre qu'en surface et en lieu sûr ; il lui faut bien d'autres choses et, tout particulièrement, *se reposer*. On n'imagine pas quel besoin c'est, pour un sous-marin, même de très grande taille, de se reposer, de s'étendre, si j'ose dire, de s'étaler sur l'eau, d'ouvrir partout, de respirer à pleins poumons !...

Et, donc, un point de relâche, une base secondaire d'opérations lui est indispensable. Comment se la procurer?

J'entends bien qu'il existe, dans les parages lointains que je désignais tout à l'heure, nombre de points, petites îles presque désertes, baies écartées et peu fréquentées, où l'on pourrait faire un établissement provisoire, sauf à l'abandonner et chercher fortune ailleurs, quand cette base clandestine serait découverte. Je ne m'arrête pas, du reste, à la solution qui consiste, pour le sous-marin de petit ou moyen tonnage, à *se reposer sur le fond même de la mer*, lorsque ce fond ne dépasse pas une quarantaine de mètres. Cette solution est évidemment insuffisante. Bateau et personnel n'y peuvent trouver qu'un soulagement précaire. Il est douteux, en outre, qu'une unité de 4 000 à 5 000 tonnes s'en puisse accommoder sans inconvéniens. Quant aux ravitaillemens à la mer qui restent toujours possibles, et de diverses manières, ce ne sont, j'y insiste, que des ravitaillemens. Le sous-marin ne tarde pas à demander autre chose, si puissant, si « autonome » qu'il soit.

Eh bien ! supposons doublé, triplé, le nombre de grands submersibles qui ont bombardé Funchal au commencement de décembre dernier. Supposons que cette petite place maritime eût paru à l'assaillant mal gardée et susceptible d'être enlevée d'un coup de main avec une poignée d'hommes résolus, jetés à terre après un bombardement efficace. Ne voilà-t-il pas, toute trouvée, la solution complète qu'on recherche?

Complète ? Assurément non, va-t-on m'opposer. Car il ne s'agit pas seulement de prendre. Il faut conserver ; et ce n'est pas avec les disponibilités de quatre ou cinq équipages de sous-marins, fussent-ils de 5 000 tonnes, que l'on constituerait une garnison suffisante.

C'est très juste. Mais il y a réponse à cela. Il y a le *Deutschland*. Il y a le *sous-marin transport :* car enfin, si les Allemands ont jugé à propos de créer le sous-marin de commerce, le sous-marin capable, en tout cas, de porter plusieurs

centaines de tonnes de marchandises, on pense bien que l'idée leur est venue qu'une telle capacité pouvait être utilisée pour le transport de quelques élémens de troupes, moyennant des dispositions spéciales et de minutieuses précautions d'hygiène.

Cette idée sera-t-elle réalisée dans cette guerre? Je n'en sais rien. Qui pourrait le dire? Il suffit que l'hypothèse ne soit pas insoutenable pour qu'elle doive retenir l'attention. Nous n'en sommes plus à nous étonner, après tout ce que nous avons vu d'extraordinaire; encore moins à hausser les épaules, comme le faisaient au début de cette guerre les « gens de sens rassis, » dont la hautaine incrédulité nous a fait tant de mal...

Remarquons, au demeurant, qu'en attendant l'apparition du sous-marin transport, un bâtiment de surface rapide, un des nouveaux grands paquebots allemands pourrait apporter à la division de *croiseurs sous-marins* que je mets hypothétiquement en jeu les contingens de troupes qui lui seraient nécessaires. Qu'on ne m'objecte pas que ce bâtiment serait intercepté avant d'avoir dépassé la mer du Nord. Rien n'est moins assuré, surtout dans la saison où nous sommes, propice aux surprises, aux forcemens de blocus, aux dérobades habiles. La *Moewe*, on se le rappelle, a résolu le problème, beaucoup plus facile, évidemment, que celui de la sortie d'une force navale.

Enfin, dira-t-on, il restera toujours aux Alliés la ressource de reprendre à l'ennemi le poste dont il aurait réussi à s'emparer. Ce n'est pas en vain que nous sommes maîtres de la mer. Sans doute; mais il faudrait alors compter avec les submersibles de bombardement, redevenus sous-marins pour la défense de leur conquête; et l'affaire ne laisserait pas d'être sérieuse.

Parlerai-je maintenant du submersible de 2000 tonnes, certainement entré en service et probablement contemporain du commercial *Deutschland* dont le tonnage n'est guère moindre? Voici les caractéristiques qu'on lui attribue et il est aisé de voir que ces facultés en font encore un *croiseur du large* très acceptable pour opérer sur les lignes de communications des Alliés avec l'Amérique : longueur totale, 85 mètres; quatre moteurs Diesel donnant 7000 chevaux et 22 nœuds de vitesse en surface (14 en plongée); *distance franchissable en surface*,

6 500 milles marins, c'est-à-dire *deux fois la traversée de l'Atlantique* (1); six à huit semaines d'eau douce et de vivres; armement : 8 tubes pour 16 torpilles de 55 centimètres; 50 mines automatiques; 4 canons moyens (peut-être de 150 millimètres, peut-être de 120) *avec dispositions pour le tir contre les appareils aériens;* pont supérieur légèrement cuirassé; 2 embarcations; 50 hommes d'équipage avec 5 officiers dont 2 mécaniciens.

Tels sont les véhicules nouveaux. Un mot des engins spéciaux qu'ils mettent en œuvre.

La torpille est connue : c'est la Schwartzkopf en bronze de 55 centimètres de diamètre, pesant près d'une tonne et marchant assez longtemps, grâce au réchauffage de l'air comprimé, à une vitesse comprise entre 40 et 45 nœuds; portée : 6000 mètres, avec une justesse remarquable; chargement : 180 kilos de trinitrotoluène, ce qui lui assure une puissance de destruction formidable.

La mine automatique, qu'elle soit laissée libre ou mouillée sur crapaud et orin, n'a que 165 kilos d'explosif. Elle n'en est pas moins dangereuse; elle l'est même plus que la torpille automobile, parce qu'elle explose généralement plus bas que celle-ci : elle frappe au ventre!...

Les canons ne présentent, en dehors des dispositions auxquelles je faisais allusion tout à l'heure (2), d'autre particularité que d'être, pour chaque calibre, du type court. La maison Krupp a-t-elle usiné pour les grands sous-marins des pièces de 150 millimètres au-dessous de 35 calibres? Cela est possible : en tout cas, le poids du projectile ne doit pas s'écarter de 40 kilos. Le projectile du 105 reste entre 16 et 17 kilos. Celui du 120, — si l'on a, en effet, créé ce calibre pour les sous-marins, — irait à 23 ou 24 kilos environ.

(1) Observons que ce ne serait pas assez pour une croisière de quelque durée, puisque, défalcation faite des 2 600 milles de la traversée moyenne de l'Atlantique Nord, il ne resterait plus que de quoi parcourir 3 900 milles marins. Mais, sans parler des ravitaillemens *préparés* au moyen de cargos envoyés *ad hoc*, il y a toujours les ravitaillemens occasionnels dont on s'assure le bénéfice par la capture même des paquebots que l'on détruit après les avoir vidés du combustible liquide qu'ils peuvent porter, soit comme chargement, soit pour leur usage.

(2) Il se peut d'ailleurs que ces dispositions pour la lutte contre les appareils aériens ne s'appliquent qu'à des bouches à feu spéciales, d'un calibre relativement faible.

Ne mentionnons enfin que pour mémoire les « bombes, » ou plutôt les pétards qu'emploient les sous-marins allemands pour couler les navires de faible tonnage et de faible échantillon qu'ils ont, au préalable, sommés de s'arrêter. Ce procédé, qui accuse le caractère systématique de la destruction, — n'oublions jamais que cette destruction est illégale et abusive, quel que puisse être le motif invoqué, — a, pour le commandant du submersible, l'avantage d'économiser torpilles et munitions d'artillerie : importante considération en présence, justement, de la difficulté de se réapprovisionner autrement qu'en combustible liquide. Au surplus, la confection des pétards est toujours facile à bord et n'exige qu'une provision d'explosifs libres. On peut y employer le fulmicoton sec amorçant le fulmicoton humide, ou encore la dynamite.

* * *

Tout ceci bien établi, quels sont les moyens d'action que nous pouvons opposer à ceux de l'adversaire ?

Nos moyens d'action doivent évidemment varier avec les circonstances politiques, géographiques, hydrographiques des divers théâtres d'opérations. Ces circonstances commandent d'ailleurs la distribution même des groupes d'engins sous-marins qu'il nous faut rechercher et détruire. Il est clair que la physionomie des opérations de ce genre sera sensiblement différente dans la Méditerranée, mieux encore, dans l'Adriatique par exemple, ce canal aux eaux cristallines, où l'ennemi est si bien posté ; dans la mer du Nord, aux eaux troubles et jaunâtres, que borde au Sud le menaçant appareil défensif du littoral allemand ; dans le Pas de Calais et la Manche, nos eaux à nous et qui devraient nous appartenir sans conteste ; enfin, dans l'Atlantique, dans l'immense Atlantique, où, à première vue, la recherche du bâtiment de plongée apparaît si difficile.

Mais disons d'abord un mot de ces groupemens de sous-marins dont je viens de parler.

On compte que l'Allemagne avait, au commencement de décembre 1916, un peu plus de 110 sous-marins de tout tonnage. L'Autriche en possédait une douzaine. Nous admettons, en général, que les chantiers allemands produisent un sous-

marin par semaine (1). Il n'est pas aussi facile de savoir, — si surprenant que cela paraisse, — combien nous en avons détruit depuis vingt-neuf mois. Les Amirautés gardent volontiers le secret sur un chiffre qui ne les satisfait peut-être que médiocrement, ne répondant pas assez à de consciencieux efforts. Toujours est-il que la *production* excède de beaucoup la *consommation* et qu'il est sage de compter que la belle saison prochaine verra la mise en jeu, — non pas à la fois, bien entendu, mais *relèves* comprises, — de 150 navires de plongée allemands et autrichiens. Le prince de Bülow parlait même, assez récemment, de 220 unités. Mais il est clair que l'ancien chancelier de l'Empire y met de la complaisance. Jamais on ne néglige la « manœuvre morale » chez nos ennemis.

Sur les 150 unités dont je viens de parler, il y en aura au moins trente, de tonnage moyen, pour la Méditerranée. Une vingtaine de sous-marins écumera les côtes de l'Espagne et du Maroc, poussant jusque dans le golfe de Gascogne. Comptons-en quelques-uns encore pour les débouquemens de la Manche, du canal de Bristol et du canal Saint-Georges, et admettons que ceux-ci, comme les précédens, seront des unités déjà fortes, des 1 200/1 500 tonnes. La mer du Nord et la Baltique, au contraire, seront desservies par des submersibles de tonnage relativement faible, — quelques-uns sont construits à Hoboken, près d'Anvers et arrivent à Zeebrügge par les canaux ou même sur rails ; — mais les grandes unités réapparaîtront pour les opérations sur le littoral de la Norvège et au delà, vers la Mer-Blanche. Comptons cinquante submersibles de tailles et de facultés très diverses pour les mers territoriales allemandes et pour les eaux du royaume scandinave de l'Atlantique.

Reste une trentaine, environ, de grands submersibles pour la haute mer, pour le large. C'est le moins que puissent avoir nos adversaires, s'ils veulent obtenir des résultats vraiment sérieux et *organiser des croisières continues* sur les faisceaux de routes de navigation qui convergent vers la Grande Sole ;

(1) L'éminent ingénieur italien Lorenzo d'Adda, qui visita les chantiers allemands avant la rupture de la Triple Alliance, en décembre 1914, admettait le chiffre de huit sous-marins perfectionnés par trimestre. Mais les Allemands ont beaucoup développé, depuis, leurs moyens de production.

cela suppose en effet la constitution de *relèves* assez fréquentes, de trois mois en trois mois, par exemple.

Ceci posé, que ferons-nous, d'abord, pour la Méditerranée, le théâtre qui, au point de vue militaire, apparaît aujourd'hui comme le plus important de beaucoup?

Mes lecteurs pensent bien que je suis obligé de garder ici une certaine réserve. Non pas, je le crains, que nous puissions rien apprendre à nos adversaires, — on sait assez pourquoi! — mais enfin, peut-être...

Bornons-nous donc à rappeler ce qui est déjà connu et, pour ainsi dire, officiellement annoncé : nous multiplierons nos bâtimens légers; nous armerons peu à peu tous nos « cargos » susceptibles de porter un peu d'artillerie; nous leur donnerons aussi la T. S. F, et ce sera un grand progrès.

L'aviation navale, aussi, se développe et on en attend d'heureux résultats dans cette mer d'élection des eaux pures, si souvent tranquilles sous la radieuse lumière qui les pénètre.

Ce n'est pas tout, cependant. On avait reconnu, dès le début, qu'un efficace moyen d'agir contre les sous-marins était de supprimer leurs petites bases de ravitaillement *fixes* ou *mobiles*, ces dernières étant constituées par des bâtimens ou seulement des barques de pêcheurs « neutres » que l'appât de profits considérables appelait régulièrement à des rendez-vous à la mer fixés par les sous-marins. L'augmentation très marquée du rayon d'action de ceux-ci les rend beaucoup plus indépendans aujourd'hui; la plupart d'entre eux ne se réapprovisionnent plus qu'à Pola ou à Cattaro, après une croisière de vingt à vingt-cinq jours. Cependant il y a beaucoup à faire encore, *dans l'Ouest de la Méditerranée! notamment*, pour empêcher certains pêcheurs ou caboteurs de rendre des services journaliers aux submersibles allemands. Les préoccupations que laisse voir en ce moment le gouvernement espagnol nous donnent déjà de sérieuses garanties. Une entente des deux diplomaties fera le reste, avec une étroite surveillance de la côte marocaine.

Et ceci nous conduit à l'organisation de la défense sur le littoral européen de l'Atlantique, où nous nous trouvons en face de difficultés du même genre. On a lu dans tous les journaux de fin décembre que les sous-marins se ravitaillaient aux Canaries par l'intermédiaire des équipages des navires

allemands qui y sont internés. D'autre part, les choses en sont à ce point, sur la côte de Biscaye et de Galice, que beaucoup d'Espagnols protestent publiquement contre les secours et les *indications* que ces mêmes sous-marins y reçoivent, avec une abondance où l'on reconnaît à la fois les facultés organisatrices de nos ennemis et la ténacité des rancunes que l'on professe dans certains milieux de la péninsule, très restreints du reste, contre la France d'aujourd'hui. Nul doute que nous n'ayons enfin satisfaction, grâce à la fermeté du Cabinet auquel imprime sa haute direction le souverain qui a su mériter la profonde reconnaissance de tant de Français affligés.

Mais, je le répète, du jour où des submersibles de 2000 tonnes se substitueront aux 800 et 1 200 tonnes qui circulent aujourd'hui entre les Canaries et notre Finistère, la nécessité des ravitaillemens clandestins sera moins pressante pour nos adversaires. J'ajoute que la recherche de ces grandes unités sera beaucoup plus difficile, en raison de l'augmentation sensible de leur rayon d'action en plongée ou, si l'on veut, *de la durée de l'intervalle de temps compris entre deux émersions consécutives*. Cette recherche exigera d'ailleurs des navires plus forts à tous les points de vue que ceux qu'on y employait jusqu'ici et malheureusement ces navires, — petits croiseurs comme le *Rigel* par exemple, et encore ce type serait-il un peu faible, déjà, — ne se répètent pas aisément à autant d'exemplaires que de simples chalutiers.

Observation analogue au sujet des procédés de « pêche des sous-marins, » au moyen de filets plus ou moins ingénieusement disposés. Il est clair que ce qui réussissait en 1915, contre les petites unités de plongée de la Manche ou de la mer du Nord, risque fort de rester inefficace contre les grands submersibles nouveaux. Le requin ne se laisse pas prendre où le poisson demeure captif.

Reste la mise en jeu des mines, moyen d'action sur lequel je ne m'étendrai pas ici, car je crois que les inventeurs n'ont pas dit leur dernier mot à ce sujet. J'observe seulement qu'on se heurte toujours là aux deux grandes difficultés nouvelles : la vitesse du submersible, qui lui confère une relative ubiquité; l'étendue de son champ d'action, qui disperse l'effort des chasseurs.

Mais que dirons-nous alors de la recherche des vrais *croi-*

seurs sous-marins, ceux du large, ceux qui opéreront en plein Atlantique Nord et encore plus loin, dans la mer des Antilles, ou bien entre le cap San Roque et les îles du Cap Vert?

Certes, les procédés depuis longtemps connus de la guerre de croisière s'étaient montrés fort efficaces dans la première phase du grand conflit. Mais ces procédés sont, en définitive, toujours fondés sur la *découverte visuelle* du chassé par le chasseur ou par les auxiliaires de celui-ci. Quand le chassé ne se montre pas (1) ou qu'il ne se montre qu'à de trop rares intervalles et sans que l'on puisse rien inférer de décisif de l'examen du « graphique » capricieux de ses apparitions, comment faire?... Compter sur le hasard et se dire qu'en mettant en jeu beaucoup de croiseurs de surface, appuyés de fins limiers, utilisant la ruse des faux « cargos, » peut-être aussi l'étendue du champ de vision d'appareils aériens, on finira bien, un jour ou l'autre, par découvrir à portée de canon le subtil adversaire et à l'atteindre, *si toutefois il ne peut plus plonger*... C'est possible, à la rigueur. Mais que de difficultés pratiques à l'organisation de cette toute nouvelle « guerre du large, » même en installant des jalons de lignes d'opérations, des pivots de manœuvres de recherche sur toutes les îles de l'Atlantique Nord qui appartiennent aux Alliés : Terre-Neuve, Açores, Bermudes, Bahama, Martinique, Cap-Vert, Madère! Et comme tout cela sera long! Et combien énervante pour les peuples l'attente de résultats tangibles, alors que les destructions de paquebots continueront, et que le « nouveau blocus » fera son œuvre!

Que faire donc, encore un coup?...

Il faut faire du nouveau, nous aussi, nous surtout qui inventions si bien, autrefois; il faut faire du nouveau et ne pas se contenter de développer, d'améliorer, les anciennes méthodes, car enfin cette guerre se transforme tous les jours, on l'a fort bien dit, ici même. Et comment voulez-vous lutter contre un ennemi qui invente, — ou qui se sert avec tant de maîtrise des

(1) Le torpillage du *Rigel* (voir à ce sujet l'*Illustration* du 2 décembre 1916) pose la grave question de savoir si les Allemands n'ont pas résolu le problème d'exécuter leurs lancemens de torpilles sans recourir au traditionnel périscope. Il se peut aussi qu'ils aient réussi à rendre ce périscope invisible, peut-être en le revêtant de glaces qui réfléchissent la surface de la mer. Toujours est-il que, torpillé deux fois, le *Rigel* n'a jamais aperçu l'instrument de visée du sous-marin Et la mer était calme!...

inventions d'autrui, ce qui revient au même, — si vous n'inventez pas à votre tour, *et plus et mieux que lui?* Observons en effet que, pour rattraper l'Allemagne, il ne suffit pas de faire un pas en avant si, dans le moment qu'on le fait, elle en fait un, elle aussi. Pense-t-on qu'elle restera immobile? Il n'y faut pas compter.

Tels sont les graves problèmes qui se posent aujourd'hui. La solution en est urgente. J'ignore ce que préparent les amirautés alliées. Se borneront-elles à augmenter le nombre de leurs navires légers, à multiplier leurs hydravions et à perfectionner bombes, filets, râteaux, etc.? Certes, ces engins sont utiles. Ils sont, par malheur, insuffisans. Ils l'étaient déjà, l'expérience le montre, dans la phase de la guerre qui finit. Ils le seront bien plus encore dans celle qui va commencer, en présence des nouveaux navires de plongée des Allemands, plus élevés dans l'échelle des facultés offensives et défensives par rapport aux sous-marins de 1914 que ceux-ci pouvaient l'être, je ne dis pas en comparaison du *Gymnote*, mais par rapport au bateau de Goubet, par exemple.

Quoi qu'il en soit, si l'appel que je crois indispensable de faire à l'*invention* reste infructueux, on se rappellera sans doute que les *maîtres de la mer* ont toujours à leur disposition le moyen radical d'en finir avec la guerre sous-marine.

Contre-Amiral Degouy.

REVUES ÉTRANGÈRES

QUELQUES FIGURES ALLEMANDES « DU TEMPS DE GUERRE »

Weit vom Schuss, humoristisch-patriotischer Roman aus der Kriegszeit, par le baron von Schlicht. 1 vol. in-18, Berlin, librairie Otto Janke, 1916.

Mme Marga von Duffel était une belle et riche veuve qui, durant les premiers mois de l'année 1915, affolée par la perspective d'une incursion possible des Russes dans la Prusse Orientale, s'était enfuie précipitamment de son château, voisin de Kœnigsberg, pour venir se réfugier auprès d'une de ses cousines, « Madame veuve la conseillère d'administration » von Lengenfeld, dans une grande ville du centre de l'Allemagne. A peine âgée d'environ trente ans, « avec ses traits finement découpés, son nez d'une forme classique, et son abondante chevelure d'un blond sombre, » Mme von Duffel avait immédiatement émerveillé toutes les dames et demoiselles de la « société » de cette ville, comme aussi tout ce que la guerre y avait encore laissé de population masculine ; et, dès le lendemain de son arrivée, tout le monde s'était trouvé d'accord, là comme sans doute naguère à Kœnigsberg, ou à Dantzig, pour lui accorder ce qui paraît bien être resté, outre-Rhin, la forme suprême de l'éloge, — en reconnaissant et en proclamant « qu'il était impossible de rencontrer une femme allemande qui, même indépendamment de ses toilettes, eût aussi peu l'air d'être une Allemande. » De telle sorte que l'on devine aisément avec quel mélange naïf de plaisir et d'orgueil la fille de Mme von Lengenfeld, l'aimable petite Loni, deux ou trois jours après l'arrivée de sa « tante » Marga, a profité de la permission de

celle-ci pour regarder, toucher, et admirer à loisir le contenu des innombrables malles amenées par la belle « réfugiée, » — sans se lasser d'épancher ingénument son enthousiasme à la découverte « de ces robes élégantes, de ce linge délicat, de ces gracieux *dessous*, et de tant d'autres trésors dépassant même ses rêves les plus hardis de splendeur et de luxe. » Mais, tout d'un coup, la voici qui descend l'escalier, pénètre dans le salon, et accourt vers la *chaise longue* où repose indolemment Mme von Duffel, « vêtue d'un peignoir parfumé, et tenant entre ses doigts effilés une cigarette d'odorant tabac russe ! »

— Ma tante, — s'écrie la jeune fille en élevant de ses deux mains « une blouse blanche d'une beauté vraiment enchanteresse, tout ornée d'authentiques dentelles de Bruxelles, » — jamais encore je n'ai rien vu de semblable à ceci ! Mais sûrement cette blouse aura dû vous coûter une fortune !

— Qu'appelles-tu une fortune, ma chère Loni ? C'est là un mot d'une signification très élastique. Et, naturellement, je ne sais plus ce que cette blouse a pu me coûter : mais en tout cas je t'assure que je ne l'ai point payée très cher. Tout au plus en aurai-je donné cinq ou six cents francs !

Cette fois, l'étonnement de la jeune fille se renforce d'une nuance d'épouvante.

— Cinq cents francs, c'est-à-dire environ quatre cents marks ! Vous avez donné cela pour avoir cette blouse, et vous ne trouvez pas encore que ce soit trop cher !

Avec une bonne grâce charmante, Mme von Duffel explique alors à sa nièce qu'elle a le privilège d'être extrêmement riche. Et depuis un moment déjà elle a entamé l'énumération de ses domaines, ainsi que des autres sources principales de ses revenus, lorsqu'elle s'aperçoit que sa nièce ne l'écoute point. La jeune fille est toujours encore plongée dans la contemplation extasiée de la blouse de cinq cents francs ; après quoi, soudain, « comme s'éveillant d'un rêve : »

— Et dites-moi, ma tante, cette blouse, elle vient de Paris ?

La belle jeune veuve accueille cette question « avec un sourire d'indulgence légèrement dédaigneuse. »

— Ah ! ma petite Loni, comme on voit bien que tu n'es encore qu'une enfant ! Pourrais-tu croire vraiment qu'on trouve quelque chose de pareil dans notre Allemagne ? La somme de goût qu'il y a dans cette blouse, on la chercherait en vain chez nos couturières et nos modistes allemandes ! Certes, je suis, moi-même, une Allemande

de corps et d'âme ; j'aime ma patrie par-dessus tout ; je souhaite à nos ennemis un écrasement dont ils ne parviennent pas à se relever durant de longues années ; et je suis prête à tous les sacrifices pour notre sainte cause nationale : mais avec cela, vois-tu, il y a trois choses auxquelles il me serait impossible de renoncer, — aux cigarettes russes, aux parfums anglais, et aux toilettes de Paris !

Revenant ensuite à des thèmes d'ordre plus « terre-à-terre, » Mme von Duffel demande à Loni de ne plus l'appeler sa « tante, » — ce qui risquerait de la vieillir aux yeux des « messieurs comme il faut » de la ville. D'autres nièces qu'elle a laissées dans la Prusse Orientale, — et à qui elle avait adressé la même requête, — ont pris l'habitude de l'appeler « Tatia. » Et, en effet, Loni trouve ce mot si ingénieux, à la fois, et d'un si joli cachet « exotique, » — comme une traduction russe (et secrète) du mot : « tante, » — qu'elle jure de l'employer toujours dorénavant. Après quoi, sur une nouvelle prière de sa « Tatia, » elle décrit à celle-ci l'objet et la nature des « soirées de guerre » organisées par les « dames » de la ville, et où doit se faire, ce même jour, la présentation solennelle de l'irrésistible « réfugiée. » Elle raconte de quelle manière, depuis le mois d'août 1914, — ou plutôt, sans doute, depuis bien avant la date officielle de la « mobilisation, » — toutes les « dames » de la ville s'étaient mises à ne parler absolument que de la guerre : si bien que, vers le début de l'année suivante, — et probablement à l'instar de Berlin, — quelques-unes d'entre les plus jeunes de ces dames ou d'entre les plus « lancées » ont imaginé de réagir contre cette « contagion » de la pensée de la guerre en créant des réunions où, chaque semaine, il serait interdit de prononcer le mot de « guerre » ou de hasarder la moindre allusion aux opérations de l'état-major. « Nous commençons par souper copieusement, et puis nous causons, et parfois l'une de nous fait un peu de musique, ou bien nous récite un peu de poésie. » Deux marks d'amende à toute dame qui dit : « Cette guerre est terrible ! » Trois marks, si quelqu'un se laisse aller à exprimer le souhait « de voir bientôt finir cette affreuse guerre. » Et ainsi de suite, d'après un tarif sévèrement observé. Sur quoi Mme von Duffel, tout en approuvant « de corps et d'âme » l'invention de ces « soirées de guerre, » ne peut s'empêcher d'insinuer que leur réalisation ne doit pas être toujours très divertissante. Et comme Loni se hâte de répondre que parfois, au contraire, « lorsque les dames ne sont pas tout à fait entre soi, » on désirerait que les séances durassent jusqu'au matin :

— Dis un peu, ma chérie, — lui demande sa « Tatia, » — comment s'appelle-t-il, celui qui te fait regretter la fin de ces soirées?

Cet heureux gaillard s'appelle Rodolphe Walther. Il est un peu gros, un peu chauve, sans compter les motifs inconnus qui l'ont fait « réformer. » Mais il chante les rôles de ténors wagnériens au Grand-Théâtre de la ville ; et n'est-ce pas un scandale que, depuis la guerre, son stupide directeur ait réduit ses gages mensuels à deux cent cinquante marks ? Aussi bien Walther a-t-il promis de venir, tout à l'heure, à la « soirée de guerre : » — Tatia pourra l'entendre dans son air de *Lohengrin!*

— Il y a déjà plusieurs mois que nous nous aimons, — poursuit « confidentiellement » la mignonne Loni. — Dès avant l'hiver, j'ai remarqué la façon indiscrète dont mon Rudi me dévisageait dans la rue. Ces artistes, vous savez comment ils sont tous! J'avais même quelque peur qu'il m'abordât en public. Mais cela, il ne l'a point osé ; et ce n'est qu'après le départ de tous les officiers pour le « front » que ses regards sont devenus vraiment significatifs. Et puis, un jour, — un certain jour que je n'oublierai jamais, le dernier dimanche de novembre, — voilà que ses yeux m'ont dit bien nettement : « Toi, ma douce petite chatte, oh ! combien j'aurai de plaisir à te prendre dans mes bras et à te manger de baisers! »

— Et est-ce que tu t'es laissé manger de baisers? — demande Mme von Duffel, « infiniment amusée. »

— Mais, Tatia, à quoi penses-tu? Oublies-tu que je suis une jeune fille comme il faut?

Par quoi cette « jeune fille comme il faut » allemande ne réussit d'ailleurs à tromper ni sa tante, ni, — tout au moins pour longtemps, — les lecteurs du roman dont elle est, avec sa susdite tante et l'une de ses amies, la principale héroïne : car à peine va-t-elle avoir retrouvé son ténor, au chapitre suivant, que nous l'entendrons lui proposer un nouveau rendez-vous, dans le même coin du Parc de la Ville où, l'avant-veille, elle s'est sentie si heureuse entre ses bras!

Pareillement encore la gracieuse enfant, au cours de son entretien avec Mme von Duffel, commence par jurer ses grands dieux (ses dieux allemands) qu'elle n'a jamais eu d'amoureux avant le gros ténor dont elle célèbre la « modestie » touchante, en ajoutant « qu'il a devant soi le plus bel avenir. » Mais un éclat de rire de la subtile tante suffit à triompher de cet essai de mensonge. Oui, avant le ténor Walther, il y a eu le lieutenant Kettner : et « c'est bien par la faute de celui-ci » que Loni a cessé de l'aimer. Car, d'abord, quel besoin avait-il de partir

pour le « front ? » Et puis jamais « Tatia » ne pourrait se figurer ce qu'ont été ses paroles d'adieu, la veille de ce départ pour l'armée d'Hindenburg ! « Mon petit trésor, — a dit le lieutenant, — nous avons été si tendres amis que, sans doute, tu ne m'oublieras pas tout à fait avant un mois ou deux. Eh bien ! chaque fois que tu penseras à moi, fais-moi l'extrême plaisir de m'envoyer une petite boîte de poudre insecticide ! Car, dans le pays où je vais aller, les hommes ne comptent pas, comme ennemis à combattre ; mais chacun d'eux porte avec soi un régiment de poux, et je veux que tu m'aides à en être vainqueur ! »

Encore ne sommes-nous pas au bout de nos découvertes touchant les aventures, sentimentales ou « galantes, » de la jeune Loni. L'imprudente enfant ne s'avise-t-elle pas d'apprécier d'un ton d'indifférence quelque peu méprisante le jeu d'un illustre pianiste berlinois, Willi Torwald, qui est venu, lui aussi, depuis le commencement de la guerre, se « réfugier » auprès de ses parens, dans sa ville natale ? Sur-le-champ, la subtile « Tatia » devine un nouveau secret dans le cœur de sa nièce. « Quand une jeune fille s'exprime avec cet air de mépris sur le compte d'un artiste universellement renommé, — lui dit-elle, — cela prouve sans faute qu'elle a essayé de lui faire la cour, et n'en a pas été bien reçue ! » Et Loni, effrayée du profond génie « divinatoire » de sa tante, se résigne à lui avouer qu'en effet elle n'a rien négligé pour attirer sur soi l'attention bienveillante du pianiste « mondial. » Ah ! combien ses baisers, à celui-là, lui auraient été plus doux encore que ceux du ténor wagnérien à deux cent cinquante marks par mois ! Mais le glorieux artiste n'a pas même daigné s'apercevoir de son existence ! De telle façon que Mme von Duffel, après avoir arraché à sa nièce l'humiliant aveu de sa mésaventure, n'éprouve pas trop de scrupule à lui demander la permission d'entreprendre, à son tour, la conquête du cœur de Willi Torwald :

— Dis un peu, Loni, est-ce que cela te ferait beaucoup de peine, avec ces souvenirs du passé que tu viens de me raconter, si à l'avenir c'était moi qui, au lieu de toi, faisais quelques avances à l'éminent artiste ? Rien que par manière de passe-temps, naturellement, et sans la moindre arrière-pensée sérieuse ! Non pas cependant que je songe à cacher mon intention de me remarier tôt ou tard, dès que j'aurai trouvé une occasion acceptable. Mais quant à épouser M. Willi Torwald, voilà bien certainement ce que je ne ferai jamais : car de quoi me servirait d'avoir un mari qui aurait à voyager pendant tous les hivers, pour aller se faire entendre aux quatre coins du monde ? Tandis que,

comme « faiseur de cour, » eh bien ! je serais ravie de l'avoir près de moi pendant mon séjour dans votre triste ville !

Aussi bien a-t-on pu voir déjà que l'élégante jeune veuve ne s'embarrassait pas de « fausse modestie. » Avec la même aisance qu'elle a mise à renseigner sa nièce sur l'immensité de ses revenus, elle est prête à reconnaître, par exemple, que jamais elle ne s'est regardée dans un miroir sans se trouver « ravie » de ce qu'elle y découvrait. A un vieux commandant qui s'étonne de ce qu'elle n'imitât point les autres dames de la ville dans leur zèle à tricoter des chaussettes pour les soldats, elle répond naïvement que « ses mains sont trop fines et trop délicates » pour s'abaisser à des travaux de ce genre. Et comme le vieil officier lui reproche ensuite de ne porter que des robes qui lui viennent de Paris, — sauf, d'ailleurs, pour ces robes à risquer d'être sensiblement démodées, si l'on songe que près d'un an s'est passé sans que Mme von Duffel ait eu la possibilité de se remettre en rapports avec ses « fournisseurs » parisiens ordinaires :

— Voulez-vous que, pour une fois, monsieur le commandant, — lui répliqua-t-elle — nous disions franchement les choses comme elles sont ? Eh bien ! malgré la guerre et toutes vos préventions, vous n'en êtes pas moins un homme pareil aux autres, un homme qui prend plaisir à voir une jolie femme élégamment habillée, d'une manière qui lui sied et qui s'accorde avec sa figure ! Et, donc, malgré la guerre, la vérité est que je vous plais, telle que je suis : mais on vous a excité contre moi, et naturellement, cet « on » se trouve être des dames qui ne possèdent ni le goût ni les moyens de s'habiller comme je le fais !

Ai-je besoin d'ajouter que, devant une créature aussi délicieuse, le pianiste de génie et le vieux commandant lui-même ont vite fait de se transformer en d'humbles « faiseurs de cour ? » Et que si le vieux commandant n'a guère, pour nous intéresser, d'autre trait distinctif qu'un « lumbago » à peu près permanent, qui du reste n'empêche pas toutes les femmes et toutes les jeunes filles de la ville d'aspirer de toute leur âme au privilège de lui plaire, le fait est que le pianiste Willi Torwald, lui, aurait de quoi nous apparaître un admirable « pendant » de l'ensorcelante Mme von Duffel. En sa qualité d'artiste « mondial, » accoutumé à se pourvoir de chemises à Londres et de *smokings* à New-York, personne dans son entourage présent ne s'entend comme lui aux subtils artifices de la « galanterie. » Il vient de rencontrer Mme von Duffel au souper de la « soirée de guerre » dont il était question tout à l'heure ; et aussitôt un dia-

logue s'engage, entre ces deux « Parisiens » d'outre-Rhin, sur les noms et les adresses de leurs « fournisseurs » favoris.

— Encore une question! — murmure l'adorable veuve, tout en se régalant de saucisse bavaroise. — Où achetez-vous vos parfums, ou, pour mieux dire, lesquels préférez-vous?

— De parfums, je n'en emploie jamais! répond le grand artiste. Et même, pour vous parler franchement, je n'aime aucun parfum chez les dames, à l'exception d'un seul : le parfum naturel d'une jolie femme, d'une femme telle que vous, ma chère et charmante voisine !

Ce prodigieux artiste, à qui l'extrême délicatesse de ses nerfs n'a point permis de s'employer plus activement au service de l'Allemagne, s'est du moins juré de ne pas jouer une note de véritable musique pendant tout le temps que durerait la guerre. Simplement il s'astreint à faire, tous les jours, cinq heures de gammes et d'autres exercices d'agilité manuelle. Sur quoi voici qu'un soir sa mère, toute tremblante d'effroi à la pensée de devoir l'interrompre dans l'accomplissement de ce qui paraît être un rite sacré, se hasarde à lui dire qu'une jeune femme demeurant à l'étage inférieur le supplie de vouloir bien arrêter ses gammes jusqu'au lendemain : car elle souffre d'affreux maux de dents, et chaque note du pianiste lui déchire les tempes. Ou bien, en tout cas, la pauvre petite voisine demande si l'illustre maître ne voudrait pas, au lieu de ses gammes, « jouer l'*Andante* de Beethoven. » Chose incroyable : Willi Torwald daigne accueillir la timide requête, et le voilà qui joue « l'*Andante* de Beethoven ! » Oui, mais lorsqu'il l'a fini, sa mère, stupéfaite, le voit et l'entend frapper plusieurs fois le clavier, de toute la force de ses deux poings fermés.

— Pour l'amour du ciel, mon Willi, ma joie et mon orgueil, qu'est-ce qui te prend ?

Encore deux ou trois coups de poing sur les touches, avec une vigueur qui « traverse douloureusement les os et la moelle » de la vieille dame. Et puis cette aimable réponse :

— Ce qui me prend, ma chère mère? Je me suis simplement vengé d'avoir été « refait » par la pécore de l'étage au-dessous! Car sais-tu pourquoi elle m'a demandé de jouer cet *Andante?* C'est parce que le morceau doit être joué doucement, et qu'on l'entend à peine quand on est un peu loin! Et voilà pourquoi il m'a fallu punir la coupable, afin qu'elle apprenne à ne plus mésuser du saint nom de Beethoven!

C'est encore le même interprète et « héritier » de Beethoven, — car n'affirme-t-il pas que l'âme de ce maître se substitue en lui à la sienne propre, dès qu'il se met à « l'interpréter ? » — qui, malgré son goût naturel pour les *sports*, n'ose pas même se permettre de patiner, ni de jouer au *tennis*. Le fait est qu'il se trouve avoir « assuré » ses deux mains et ses deux pieds, de manière à toucher une grosse rente en cas d'accident: mais le contrat qu'il a signé avec la compagnie d'assurances lui défend de se livrer même aux jeux les plus anodins.

« Voilà, me dira-t-on, une série de caricatures évidemment revêtues d'une portée satirique, et ayant pour objet de vouer au mépris du lecteur allemand ces fâcheux échantillons du déchet de sa race! » Mais non, pas du tout : le romancier qui nous présente ces divers personnages ne cache nullement, au contraire, la vive sympathie qu'il éprouve pour eux. Il estime, — et va même jusqu'à déclarer plus ou moins expressément, — que l'on ne saurait avoir plus de charme et d'esprit que Mme von Duffel, plus de grâce juvénile que la nièce ingénue de cette exquise tante, et que jamais un grand artiste « mondial » n'a « porté » plus agréablement que l'élégant Willi Torwald le double poids du génie et de la renommée. Sans compter que l'on se tromperait également à prendre ce romancier lui-même pour un « réaliste » farouche, ou bien encore pour un adepte attardé de ce qu'on appelait naguère chez nous la littérature « rosse, » aux temps « héroïques » du Théâtre-Libre de M. Antoine. Bien loin de ne s'adresser qu'à un public restreint, l'ancien officier qui signe ses livres du pseudonyme de « Baron von Schlicht » est devenu depuis longtemps, dans son pays, le maître le plus goûté d'un genre à la fois populaire et « mondain, » — équivalant un peu, là-bas, à celui qu'ont jadis inauguré en France les romans « parisiens » d'Edmond About, à cela près que les scènes de la vie militaire y occupent toujours une place beaucoup plus importante.

J'ai eu déjà, d'ailleurs, l'occasion de signaler ici quelques-uns de ces romans du baron von Schlicht, et de mettre en garde le lecteur français contre son penchant naturel à considérer comme des « caricatures » des portraits de l'espèce de ceux de Mme von Duffel ou de sa nièce Loni (1). C'est, en vérité, de la meilleure foi du monde que le célèbre romancier allemand, tout en s'ingéniant à divertir ses compa-

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 15 octobre 1914.

triotes, offre à leur admiration ces étranges figures féminines qui lui apparaissent autant de types caractéristiques d'un très haut degré de raffinement individuel et social. « *Loin du front*, roman humoristico-patriotique du temps de guerre, » ce titre de son nouveau livre ne suffirait-il pas à prouver que les libres allures de ses héroïnes ne les empêchent pas du tout d'être, — suivant l'expression de l'une d'elles, — « profondément allemandes de corps et d'âme? » Tout au plus la tante et la nièce que l'on vient de voir en scène ne sont-elles pas aussi spécialement chargées de remplir, devant nous, des rôles de « patriotes » qu'une troisième figure dominante dont je n'ai dit encore qu'un mot en passant : la jeune et belle Dorette Wetterstein, l'amie la plus intime de Loni et sa seule confidente jusqu'à l'arrivée de Mme von Duffel. Celle-là, nous le devinons, n'a été vraiment imaginée par l'auteur que pour nous montrer ce que devrait être la jeune fille allemande durant le « temps de guerre. » Et voici, très sommairement, sous quel gracieux aspect elle nous est décrite.

Mais, d'abord, la « patriotique » Dorette nous frappe par un trait qui lui est commun avec sa chère Loni. L'une et l'autre de ces jeunes filles ont des « amoureux » qui combattent quelque part, sur le « front » français ou sur le « front » russe. Il est vrai que l'amoureux de Loni, comme on l'a vu, s'est aliéné « par sa faute » la tendresse de la charmante enfant, pour s'être avisé de lui demander, en guise de « souvenir, » l'envoi de quelques « boîtes de poudre insecticide. » L'amoureux de Dorette, lui, ne s'est pas rendu coupable d'une faute analogue, ni n'a rien fait, — que nous sachions, — pour justifier l'oubli de la jeune « patriote : » et cependant, c'est chose certaine que celle-ci, dès le moment où nous commençons à la connaître, se montre plus prête encore que Loni à effacer irrémédiablement, de sa mémoire, l'image du jeune officier qui s'en est allé, six mois auparavant, tout réconforté de son baiser d'adieu. Aussi bien chercherait-on vainement, à travers les 436 pages de ce *Loin du Front*, un seul cœur féminin qui gardât, si peu que ce fût, la pensée d'un ami parti pour la « tranchée. » Vieilles ou jeunes, les femmes que nous présente le baron von Schlicht n'ont souci que des hommes restés dans la ville, — à l'exception pourtant d'une grosse cuisinière qui, ayant reçu un billet du maréchal von Hindenburg en réponse aux offres de service qu'elle lui avait envoyées, se prend désormais pour lui d'une telle passion qu'elle veut à tout prix faire reproduire sa propre image à côté de celle de son cher maréchal, sur l'écran d'un « cinéma » où elle est abonnée. Et quant à Dorette Wetterstein, en particulier, celle-là se

sent l'âme si légère vis à-vis de son amoureux de la veille que nous la voyons se jeter, quasiment, dans les bras d'un jeune officier blessé, aussitôt qu'un hasard lui a permis de le rencontrer. Le blessé, et le père de Dorette, et le chirurgien de l'hôpital s'imaginent, à vrai dire, que c'est la pitié qui inspire sa conduite : mais l'auteur prend bien soin de nous détromper encore là-dessus. « Comme il doit être malade, — se disait Dorette, — mais aussi comme il doit être joli, lorsque son visage se trouve dépouillé de ces traces présentes de la maladie ! Et quelle voix virile et douce tout ensemble ! » Depuis lors, la jeune fille ne va plus cesser d'avoir devant les yeux « l'image du pauvre et joli officier blessé, » — jusqu'au jour où elle sentira redoubler sa compassion patriotique, » en apprenant que le « joli blessé » est, avec cela, un « comte de bon aloi et disposant d'un revenu de plus de cent mille *marks* ! »

C'est depuis lors que, décidément, l'exemplaire Dorette s'efforcera de dériver sur Mme von Duffel les attentions galantes dont s'obstine à la poursuivre le vieux commandant atteint d'un lumbago. Mais jusqu'à ce moment, il faut bien l'avouer, la jeune fille n'était pas sans prendre plaisir aux complimens du vieil officier. Et comme, au sortir d'une « soirée de guerre, » son amie Loni la félicitait, avec une nuance d'aigreur, d'un long tête-à-tête qu'elle venait d'avoir avec son « soupirant : »

— Écoute-moi bien, Loni ! — lui a signifié la future comtesse, — On a beau avoir des amies : chacun, en ce monde, a plus d'affection pour soi-même que pour personne autre. Et, donc, laisse-moi te le déclarer une fois pous toutes : que si jamais il t'arrive de faire mention de mes entretiens avec monsieur le commandant, aussitôt je raconterai tout ce que tu m'as confié de tes rapports, à toi, avec ton ténor !

Veut-on voir maintenant, à côté de ces figures principales du roman, quelques profils de « comparses » chargés semblablement par l'auteur de nous révéler ce qu'étaient les mœurs et l'existence familière d'une ville allemande pendant cette première année de la guerre où n'avait pas encore commencé à sévir l'absorbante hantise des « cartes » de pain et de pommes de terre? Voici d'abord la cuisinière du vieux commandant, *Frau* Schnappauf, celle qui rêverait de se voir représentée, sur l'écran de son « cinéma » ordinaire, en compagnie de son cher maréchal von Hindenburg ! C'est une « lourde personne de quarante ans, avec un visage énergique et résolu, mais propre

comme un sou et merveilleusement nette dans toutes ses allures. » Nous lui devons, entre autres choses, une relation bien typique de l'une des séances de son cinéma. Ou plutôt, hélas! force m'est d'avouer que la séance que nous décrit *Frau* Schnappauf ne diffère que bien peu de celle que pourrait nous décrire une collègue française de cette « lourde personne, » — avec cette seule différence que, contrairement à l'habitude de notre public, la « gouvernante » du commandant allemand préfère aux chapitres les plus pathétiques des « romans-cinémas, » tout de même qu'aux farces d'un beau Max Linder de là-bas, le « nouveau numéro de la semaine animée du *Lokal-Anzeiger*, » encore bien que « l'on y retrouve toujours les mêmes images de rues dévastées par des fusillades, d'églises saccagées, de villes en ruine, etc. » Car il faut savoir que Mme Schnappauf est, elle aussi, une patriote, et qui serait trop heureuse de pouvoir accompagner son maître « sur le front, » — afin que, si un Français ou un Anglais venait à passer près d'elle, il lui fût possible « de lui lancer à la tête une marmite pleine d'eau bouillante, de manière à lui enlever, d'un seul coup, et la vue et l'ouïe. » Mais celle-là aussi, avec une franchise égale à celle de la jeune Dorette, reconnaît que son « patriotisme » n'est pas seul à motiver son élan de joie, lorsqu'elle apprend qu'elle aura bientôt à s'occuper d'héberger deux soldats.

— Je m'en réserverai un pour le cœur, dit-elle, et l'autre pour l'estomac !

Ce qu'elle explique aussitôt en ajoutant qu'elle compte sur l'un des soldats pour en recevoir des baisers, et sur l'autre pour lui procurer l'occasion de se « gaver » soi-même, tout en le repaissant. Espérance qui, d'ailleurs, ne tarde pas à être déçue. Dès le surlendemain de l'arrivée des deux soldats, *Frau* Schnappauf demande tristement à son maître s'il ne pourrait pas leur substituer d'autres hôtes plus aimables.

— Le sous-officier, j'ai beau lui faire mes yeux les plus doux, cela le laisse froid, malgré le soin que j'ai eu de lui faire entendre délicatement que je ne suis pas sans posséder quelques économies. Et quant à son compagnon, sûrement il est pourvu d'un double estomac. Lorsque je me suis bourrée par-dessus la tête, et que je m'imagine l'avoir pareillement rassasié, le voilà qui me dit : « Ah ! ma bonne *Frau* Schnappauf, deux ou trois tranches de pain avec de la saucisse, voilà ce que je me mettrais encore si volontiers sous la dent ! »

Autres types de « patriotes, » cueillis un peu au hasard des pages. C'est, par exemple, un gamin des rues qui nous révèle que son père,

à la maison, « ne cesse pas, jour et nuit, de mener une vie terrible autour de soi, faute pour lui de pouvoir épancher sa fureur sur le dos des Anglais. » Ou bien c'est un jeune sergent qui, en présence du père de Dorette, rudoie impitoyablement un vieux « conscrit » aux cheveux blancs. Il l'accable d'injures et le menace des peines les plus sévères, pour le stimuler à « décomposer » avec plus d'agilité les divers mouvemens du « pas de parade. » Et comme M. Wetterstein s'étonne de cet excès de rigueur :

— C'est que, voyez-vous, répond le sergent, les progrès de ce nouveau soldat me tiennent au cœur tout particulièrement : car il faut que vous sachiez que ce vieux est mon père !... Allons, soldat Schrumke, tu as eu assez de temps pour reprendre haleine : les mains sur les hanches, le pied droit levé, et en avant, marche ! Mais tu n'es donc bon à rien, dis, soldat Schrumke ?

L'exercice achevé, le sergent Schrumke change brusquement d'attitude et de ton.

— Écoute un peu, papa ! murmure-t-il presque timidement. J'ai dépensé l'argent de ma paie, et j'aurais encore quelques objets à m'acheter. Ne pourrais-tu pas me donner une quinzaine de *marks* ?

Et M. Wetterstein découvre enfin le motif véritable de la sévérité disciplinaire du jeune sergent. Le fait est que celle-ci est surtout, pour le fils Schrumke, un moyen de « chantage. » Pour peu que Schrumke père hésite à donner la somme demandée, son fils le menace de le traiter encore deux fois plus dûrement, lorsque, tout à l'heure, il pourra l'avoir de nouveau « sous sa coupe. »

Encore m'aperçois-je que tout cela, ainsi séparé de son « contexte, » ne saurait donner une juste idée de l'odeur de pourriture intellectuelle et morale qui ressort pour nous de chaque page de ce roman « humoristico-patriotique. » Et que l'on ne s'imagine pas que cette odeur vienne là, simplement, de la plume et de l'encre du baron von Schlicht : je l'ai retrouvée toute semblable, — ou parfois même plus forte, — dans d'autres romans « du temps de guerre, » dont les auteurs n'avaient, certes, aucune ombre d'intentions « humoristiques. » C'est décidément dans la vie et dans l'âme allemandes qu'il y a « quelque chose de pourri, » — comme jadis dans le royaume du beau-père d'Hamlet.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Dans notre chronique du 1er janvier, la quinzaine se trouvant chargée de deux fêtes chômées coup sur coup, nous avons dû laisser les choses au moment où le Président Wilson venait d'adresser aux belligérans la note par laquelle, sans leur proposer de traiter tout de suite, ni leur offrir sa médiation, il déclarait vouloir pratiquer, en leurs prétentions et leurs intentions, « un sondage, » pour savoir à quelle distance le monde, ballotté depuis trois ans par une tourmente comme il n'en avait jamais vu, pouvait bien être encore du « havre de la paix. » M. Woodrow Wilson ne disait rien de plus, si, vraisemblablement, il en pensait davantage, et c'était peut-être en dire trop ou trop peu. Le premier effet produit fut donc d'étonnement : on lut la note, on la relut, elle ne parut pas très claire. Ceux qui eurent la bonne fortune d'en connaître le texte même s'accordèrent à vanter les mérites du style : nous qui n'eûmes en mains qu'une traduction imparfaite, nous ne fûmes pas mis en état d'en juger. Il nous fallut chercher, de paragraphe en paragraphe, dans le détour des phrases, le sens, du moins le sens profond, qui s'obstinait à ne pas se découvrir. L'accueil que reçut le document, quel que fût le respect qui s'attache à la dignité et à la personne même de M. Wilson, s'en ressentit d'abord ; pour rendre d'un mot l'impression, on ne comprit pas. Chez nous, dans le camp de l'Entente, les esprits enclins au soupçon ne furent pas loin d'y apercevoir comme un obscur dessein de « faire le jeu » des Empires du Centre ; et vainement on leur opposait que la note présidentielle avait, en Allemagne même et dans le même instant, « une mauvaise presse ; » que, là-bas, de nombreux et importans journaux exhalaient un dépit furieux, retournant précisément l'accusation de partialité : « il n'était pas permis d'étaler avec ce sans-gêne la connivence secrète des États-Unis et de l'Angleterre ! » Colère

feinte, répondait-on ; indignation de théâtre ; jeux classiques d'un art enfantin. Cela aussi était prévu et arrangé ; cela aussi était écrit dans la partition. Ainsi que l'avocat dont les plaidoiries étaient trop soigneusement préparées, le Chancelier avait d'avance noté, en marge de ses instructions : « Ici, s'indigner. » Volontairement ou non, on se trompait d'un côté et de l'autre. Pour restituer à la note de M. Wilson son caractère et en marquer plus exactement la portée, il est bon de la replacer, à présent qu'on a le recul suffisant, au milieu des circonstances mêmes qui en ont entouré la publication.

En premier lieu, si l'on avait été plus attentif, et si l'on avait mieux observé les faits quotidiens, on aurait été moins surpris. Dès le lendemain du discours prononcé par M. de Bethmann-Hollweg, au Reichstag impérial, sur « la nécessité de rendre impossible le retour d'une pareille guerre, » c'est-à dire dès le 9 novembre, une « vigoureuse campagne pacifiste, » une « campagne pacifiste remarquablement active, » s'était ouverte aux États-Unis. Diverses associations, de tendance germanophile, invitent dès lors le Président à offrir sa médiation. Le *New-York American* du 16 novembre voudrait même qu'il l'imposât, par cette raison que « la guerre, inutilement prolongée, nuit aux intérêts des neutres autant qu'à ceux de l'humanité. Pour défendre les uns et les autres, et mettre fin à cette tuerie insensée, les neutres ne devraient pas hésiter à recourir à la menace et, au besoin même, à la force. » Le *New-York Times* lui-même commence, sous la signature symbolique de *Cosmos*, une série d'articles dont le titre commun est : « Tous désirent la paix ; pourquoi ne pas la faire dès maintenant ? » et dont le thème général, contraire au point de vue allemand, se résume en ceci : « L'Allemagne est battue ; elle n'a plus l'espoir d'atteindre aucun des buts pour lesquels elle est partie en guerre ; la victoire dont les Alliés font une condition de leur consentement à négocier leur appartient dès aujourd'hui. L'heure de causer semble venue. » Ces articles paraissent du 15 au 25 novembre : le 27, leur titre, un peu modifié, devient : « Tous désirent la paix : quelles en doivent être les bases ? » La position de l'Entente, que la paix est impossible tant que les crimes allemands ne seront pas punis ni le militarisme allemand abattu, est d'ailleurs tenue fortement par le *World*, le *Sun*, la *New-York Tribune*, le *Brooklyn Eagle*, le *Springfield Republican*, le *Public Ledger*. En revanche, les progermains ont hâte d'exploiter les succès acquis ou imminens de Falkenhayn et de Mackensen en Roumanie : ils tremblent de manquer cette occasion favorable à la paix allemande, car qui sait si ce ne sera pas la der-

nière ? Entre les partis opposés, les pacifistes, les neutralistes désintéressés et sincères, haussent les épaules : puisque désormais il est établi, — et ce point pour eux ne fait plus de doute, — qu'il ne peut plus y avoir de victoire décisive, ni pour l'Entente, ni pour les Empires du Centre, c'est la pire des folies et le pire des forfaits de poursuivre sans profit l'inutile boucherie. Neutralistes, ils ne poussent pas le Président à une intervention inopportune ; mais, pacifistes, ils ne le décourageraient pas, s'il croyait opportun d'intervenir. Tel est, à la fin de novembre et au début de décembre, le partage de l'opinion américaine sur la question de la guerre ou de la paix, que l'hypothèse fort plausible d'un redoublement de la campagne sous-marine rend pour elle de plus en plus brûlante ; telle est l'atmosphère, l'ambiance dans laquelle vont tomber, le 12 décembre, le nouveau discours du Chancelier au Reichstag allemand, et la note des quatre gouvernemens alliés à leurs adversaires et aux neutres, tout cet ensemble de déclarations officielles, de conversations officieuses, et d'insinuations dirigées ou autorisées, qui constitue ce qu'ils ne craindront pas d'appeler leurs « ouvertures » ou même leurs « propositions » en vue de parvenir au prompt rétablissement de la paix.

L'intervention, sous une forme quelconque et dans une mesure quelconque, du président Wilson n'apparaissait pas en somme, à la fin de novembre et au commencement de décembre, comme improbable. Elle était recherchée, souhaitée, appelée, sinon annoncée, en dehors des États-Unis, en Europe même. Où et par qui ? Ouvertement, et dans plusieurs pays belligérans, par le parti socialiste ; pour être absolument juste, par certaines fractions du parti socialiste dans certains pays. En Italie, aux tout premiers jours de décembre, avant le discours de M. de Bethmann-Hollweg, — nous avons déjà signalé le fait, mais il vaut qu'on y revienne, — le Parti socialiste officiel, correspondant de notre Parti socialiste unifié, avait présenté à la Chambre la motion suivante : « La Chambre invite le gouvernement à se faire auprès des gouvernemens alliés l'interprète autorisé de l'urgente nécessité de provoquer, *par la médiation de la Confédération Nord-américaine et des États neutres*, la convocation d'un Congrès de représentans plénipotentiaires des États belligérans, avec le mandat, les hostilités étant suspendues, d'établir, à la lumière de principes proclamés d'un commun accord, les objectifs et les revendications concrètes des parties en litige pour une prochaine solution du conflit et pour le salut de l'Europe. » Jetons le papier doré qui enveloppe la pilule, le respect du droit des gens, la sauvegarde des petits États, la

garantie future de la paix par la future société des nations; il reste le dur noyau qu'on prétend nous faire avaler : la convocation, sur un signe de l'Allemagne, par la médiation de la Confédération américaine et des États neutres, d'un Congrès chargé de « réaliser, » à l'heure de l'Allemagne, les « buts de guerre » de l'Allemagne, d'après « la carte de guerre » allemande. De fait, la motion du Parti socialiste officiel italien était identique à celle qu'une fraction du parti socialiste allemand avait présentée au Reichstag, et nous ne croyons pas trahir un secret en ajoutant qu'elle fut sans retard communiquée à quelques-uns au moins des membres du Parti socialiste français, dont la majorité, par bonheur, refusa de se prêter, consciemment ou inconsciemment, à servir M. de Bethmann-Hollweg.

Chez les neutres, également, chez les autres neutres, l'intervention de M. Woodrow Wilson n'eût pas dû être inattendue. Nous avons appris depuis lors, par un témoignage authentique, qu'une démarche de ce genre avait, depuis quelques semaines, fait l'objet de conversations entre la Maison Blanche ou le département d'État à Washington et le Conseil fédéral suisse. L'idée pouvait, à coup sûr, leur en être venue spontanément, sous l'aiguillon de la souffrance qui les étreint et des dangers qui les menacent, car il est certain que les neutres aussi souffrent de la guerre, et que des maux de jour en jour plus graves les menacent. Si c'était le temps de philosopher, il y aurait là une belle matière à développer pour faire voir que l'axiome posé par les maîtres de la politique, théoriciens et hommes d'action, se vérifie une fois de plus, et qu'il est non seulement très difficile, mais très coûteux et très pénible de demeurer neutre, surtout dans une lutte démesurée comme celle-ci, qui met aux prises, directement ou indirectement, plus de la moitié de la population du globe. Mais tirons-nous d'abord d'affaire; nous ferons, après, notre harangue. Les neutres eux, désirent, et cela se conçoit, n'être pas, bon gré mal gré, impliqués dans l'affaire, et n'en être gênés ou n'en être touchés que le moins possible, le moins longtemps possible. Peut-être ont-ils encore, tant qu'ils n'ont vu que les avantages, désiré par surcroît autre chose de plus positif; et pour leur en vouloir, pour le leur reprocher, il faudrait n'être pas homme et qu'ils ne fussent pas des hommes. Mais les mois, les années même ont passé : on entrevoit le *damnum emergens*, derrière le *lucrum cessans*. La nation, au total, a profité, s'est enrichie énormément; tout le monde, pourtant, n'y a point gagné, tout le monde ne s'est pas enrichi dans la nation; du reste, qu'il y ait trop d'or peut faire, par contre-coup, qu'il y ait moins de bien-être, puisque

les denrées renchérissent pendant que le pouvoir de l'or s'avilit; qu'il y ait trop de riches, et de trop riches, peut faire qu'il y ait plus de pauvres, plus pauvres. Lors donc que le Conseil fédéral helvétique s'est discrètement abouché avec le Président Wilson, pratiquant de la sorte le premier « sondage, » il a trouvé le terrain propice. La personne même, la personnalité de M. Wilson, juriste, pacifiste, puritain, démocrate, Américain par-dessus tout, ne pouvait manquer de la rendre favorable. De plus, il a eu, comme professeur, trop d'accointances avec l'histoire, pour ne pas aspirer, Président de la plus puissante République du monde, à nouer avec elle, comme homme d'État, une plus étroite intimité. Il lui semble, légitimement, que ses études et ses aptitudes le désignent pour un tel rôle, dans une telle conjoncture ; et qui sera qualifié pour reconnaître, dégager, restaurer ou instaurer le droit, si ce n'est ceux dont la vie s'honore de l'avoir enseigné? Le Président Wilson feindrait en vain de ne point le sentir. Mais il est trop en vue; sa notoriété est trop grande, comme professeur et comme Président, pour qu'il puisse être le seul à le savoir; on le sait, aussi bien qu'en Amérique même, en Allemagne où l'on sait tout, et où l'on ne néglige rien. Lorsque M. Woodrow Wilson prenait soin de nous avertir que si, à six jours près, six jours après, le 18 décembre au lieu du 12, sa note arrivait en même temps que celle des Empires du Centre, c'était pure coïncidence, il n'y avait qu'à l'en croire, car il disait la vérité telle qu'il la connaissait, — et il est incapable de ne pas la dire ; — mais il pouvait ne point connaître toute la vérité, même en ce qui concerne les mobiles, lointains et secrets, de ses propres mouvemens. C'est bien vrai : voilà des semaines qu'il méditait cette note, il avait failli l'envoyer dès la première semaine de décembre ; on a précisé tout à fait, on a dit le 8 décembre, parce que, ce jour-là, plus particulièrement, un vent d'inquiétude avait soufflé à travers l'Atlantique. L'initiative de M. de Bethmann-Hollweg, loin de la hâter, n'avait fait que la retarder. Mais réfléchissons. D'où soufflait le mauvais vent? De Berlin. Que soufflait-il ? La reprise impitoyable de la guerre sous-marine, avec des engins d'une puissance maléfique encore ignorée, dont le *Deutschland* était venu montrer, par deux fois, aux États-Unis, un pâle, mais suggestif échantillon. Et qui le soufflait? Tous les Éoles, tous les Borées, tous les Aquilons à lunettes et jadis pansus qui ont leurs cavernes dans les bureaux de la Wilhelmstrasse. Comment oublier que l'affaire de la *Lusitania* n'est pas réglée, et que la neuvième note de M. Wilson au Chancelier impérial, la note d'avril 1916, exigeait de l'Allemagne des promesses

qui furent faites, des engagemens qui furent pris et qui ne pourraient être éludés, sans qu'une tache en rejaillît jusqu'aux étoiles du pavillon américain? Aussi la dernière note du Président, la note du 18 décembre, qui s'adressait aux belligérans et aux neutres, eût-elle été plus intelligible pour nous, si d'abord on l'eût rapprochée en pensée de la précédente, si ensuite on ne l'eût pas séparée du commentaire du secrétaire d'État, M. Lansing. M. Lansing avait comme laissé échapper ces mots terribles : « Nous sommes au bord de la guerre; » puis, aussitôt, il s'était baissé pour les rattraper ; mais on ne rattrape jamais plus les mots qui se sont échappés. De l'explication, ou plutôt des deux explications successives, presque concomitantes, mais contradictoires, du secrétaire d'État de M. Wilson, c'est justice et prudence de retenir même et surtout ce qu'il en a voulu reprendre. Mais une question en découle, nécessaire et pressante : Qui donc, et qu'est-ce qui mettait ainsi les États Unis « au bord de la guerre? » Et ce chemin encore, comme tous les chemins de la perfidie et de la violence, mène à Berlin. Mais le reste des neutres, les petits neutres, autour du plus grand d'entre eux, qui les sollicite, qui les agite dans le même instant, pour les pousser dans le même sens, vers le même acte ? Qui continuera, après le 12 décembre, après le 18 décembre, à annoncer leur intervention ; qui s'obstinera à leur faire faire ce pas, en répandant partout la fausse nouvelle qu'ils l'ont fait? Et, le coup manqué, ce coup qu'au pays de Machiavel on a qualifié de « méphistophélique, » qui s'est efforcé de le rejeter sur d'autres, qui s'est enfui, en criant, selon la coutume, au voleur ? Qui donc a dit : « C'est l'Angleterre ? » — L'Allemagne, l'Empereur allemand, le Chancelier allemand, la diplomatie allemande, la presse allemande. De l'autre côté de l'Océan, M. Wilson a cru d'une foi parfaite agir, il a agi, en volonté, librement et spontanément ; néanmoins, il était « agi » sans s'en douter : de l'autre côté de l'Océan comme de celui-ci, l'Allemagne avait sournoisement, infernalement travaillé à créer le milieu qu'il lui fallait, dans le moment où il le lui fallait.

Le jour cru, le franc soleil, a eu vite fait de dissiper les prestiges de cette espèce de « Nuit du Walpurgis » diplomatique. A partir du 18 décembre, et jusqu'à la réponse de l'Entente à la note des Impériaux, la note américaine a déroulé logiquement ses conséquences, qui, elles aussi, étaient conditionnées, commandées par les circonstances, par le milieu et le moment. Le 22 décembre, à son tour, le Conseil fédéral suisse faisait remettre aux gouvernemens des États belligérans une note, corollaire, en quelque sorte, de celle du

Président Wilson, avec lequel il déclarait s'être « mis en rapport il y a déjà cinq semaines, » — soit vers le 15 novembre. — Un si noble souci (le souci de savoir si l'humanité peut espérer se rapprocher aujourd'hui d'une paix bienfaisante) devait éveiller en Suisse un écho profond : « Fidèle au devoir que lui impose l'observation la plus stricte de la neutralité, liée en même temps d'amitié avec les deux groupes de Puissances actuellement en guerre, isolée au centre de l'épouvantable mêlée des peuples, gravement menacée et atteinte dans ses intérêts, moraux et matériels, la Suisse aspire à la paix. » Comme les États-Unis, par conséquent, pour les mêmes raisons, et pour d'autres, plus particulières, elle était « disposée à jeter les fondemens d'une collaboration féconde entre les peuples. Elle s'estimerait heureuse de pouvoir, même dans la plus modeste mesure, travailler au rapprochement des nations en guerre et à l'établissement d'une paix durable. » Sur quoi, il y aurait à remarquer : d'abord, que, par cette dernière phrase, la note du Conseil fédéral allait peut-être un peu plus loin que la note de M. Wilson lui-même; et puis, qu'être « disposée à jeter les fondemens d'une collaboration féconde entre les peuples » part d'un bon sentiment, mais suppose des garanties et, au préalable, des restitutions, des réparations, des sanctions, qui ne se règlent pas par prétérition ; et puis, que se dire, en vertu même du devoir qu'impose la plus stricte observation de la neutralité, « liée en même temps d'amitié avec les deux groupes de Puissances actuellement en guerre, » quand un de ces deux groupes a à sa tête l'Allemagne qui a traité comme l'on sait la neutralité belge, c'est pratiquer une impartialité qui, à force de vouloir rester aveugle, sourde et muette, risque de devenir ou immorale ou amorale; et puis enfin, que rappeler, avec le Président Wilson, qu'il est « désirable de conclure des accords internationaux en vue d'éviter *d'une façon durable et sûre* des catastrophes comme celle d'aujourd'hui, » c'est encore d'un bon sentiment, mais c'est un beau moyen, tant que la défaite n'aura pas changé et que le châtiment n'aura pas retrempé l'âme de l'Allemagne : voyez Belgique et « chiffons de papier. » Mais que la Suisse « aspire à la paix, » rien de plus naturel; qu'elle soit « gravement menacée et atteinte par la guerre dans ses intérêts moraux et matériels, » rien de plus vrai; qu'elle souffre de cette « épouvantable » guerre plus qu'aucun autre État, rien de plus sûr, puisqu'elle est le seul État neutre qui soit complètement entouré de belligérans et qui n'ait aucun accès à la mer. Au reste, elle nous a donné, « dans son amitié avec les deux

groupes » en conflit, une telle part, ne fût-ce que par sa sollicitude pour nos blessés, nos malades et nos prisonniers, que nulle parole, venant d'elle, ne saurait nous paraître « inamicale. »

De même, les États scandinaves, les gouvernemens danois, norvégien et suédois, ont, le 29 décembre, officiellement « adhéré à la note du Président Wilson sur les mesures propices à faciliter une paix durable, » déclarant « qu'ils regarderaient comme une défaillance aux devoirs envers leurs peuples et envers toute l'humanité, s'ils n'exprimaient pas leur sympathie la plus vive pour tous les efforts de nature à contribuer à mettre fin aux souffrances, aux pertes morales et matérielles qui sont la conséquence toujours croissante de la guerre. » Et ce sont toujours de nobles sentimens, mais il est remarquable que l'expression en devienne de plus en plus platonique, et que le ton, à mesure que l'on avance, aille *decrescendo*. Le Souverain-Pontife lui-même, parlant le jour de Noël au Consistoire des cardinaux, n'a dit de la paix, en général, que ce qu'il ne lui était pas permis de n'en pas dire en un tel lieu, dans un tel jour, non plus qu'il ne serait permis à un prédicateur, parlant de la charité, de ne pas dire qu'il faut la faire.

Ensuite sont venues les excuses. Le 30 décembre, le Gouvernement espagnol, répondant, après réflexion, à la note de M. Wilson, a déclaré formellement : « Le Gouvernement de Sa Majesté estime que le Président de la République Nord-Américaine ayant pris cette initiative et l'impression diverse qu'elle a produite étant déjà connue, la démarche à laquelle les États-Unis invitent l'Espagne n'aurait aucune efficacité, d'autant plus que les Empires centraux ont déjà exprimé leur ferme intention que les conditions de paix soient concertées entre les seules Puissances belligérantes. » Sans se refuser « à toute négociation ou accord destiné à faciliter l'œuvre humanitaire qui mettra fin à la guerre actuelle, » l'Espagne est résolue « à laisser en suspens son action et à la réserver pour le moment où les efforts de tous ceux qui désirent la paix pourront avoir plus d'utilité et d'efficacité que maintenant et où une intervention sera susceptible de donner de bons résultats. » A la lecture de cette note si ferme et si fière, le vieux sang latin s'est reconnu; il y a retrouvé la trace d'une origine, la marque d'une culture, l'accent que seule peut donner une longue tradition; si c'est de l'orgueil, que nos alliés nous le pardonnent : nous ne voulons nous en prévaloir que pour mieux servir la cause commune. L'Espagne a d'ailleurs appuyé sa réponse au gouvernement américain par une protestation

contre les préjudices que cause aux États neutres l'usage sans merci du sous-marin et de la torpille; et là-dessus, sur la corrélation de ces deux actes, il ne serait peut-être pas si téméraire de fonder une induction. Mais nous voulons nous en tenir au fait acquis. C'est, d'autre part, un fait acquis que le gouvernement hollandais, pour ce qui est de la guerre sous-marine, a adopté la même attitude que le gouvernement espagnol, et que, pour ce qui est d'une intervention des neutres dans les ouvertures de paix, ou tout bonnement d'une adhésion à la démarche de M. Wilson, il a gardé, malgré des pressions à peine dissimulées, la plus éloquente des réserves, celle qui ne s'exprime que par le silence.

Et l'Allemagne même? Elle avait d'abord joué le mécontentement, la mauvaise humeur ; pour un peu, elle eût demandé de quoi se mêlait M. Wilson, ce compère ou cet instrument de l'Angleterre? La presse la mieux stylée avait jeté feu et flamme : déranger si maladroitement les affaires de l'Empire, qui allaient si bien! En vingt-quatre heures, tout s'est apaisé, tout a changé. La réponse allemande n'a plus eu pour le Président des États-Unis que des complimens, des remerciemens et des sourires. Mais c'est uniquement pour l'attirer où l'Allemagne en voulait venir, non pour le suivre où il voulait aller; c'est une réponse qui ne lui répondait rien. En voici toute la substance : « Le Président, remarquait-elle, souligne ce qui lui tient à cœur en laissant le libre choix des moyens. Un échange immédiat de vues semble au gouvernement impérial être le moyen approprié pour arriver au résultat désiré. Il offre donc... de proposer la réunion immédiate des délégués des États belligérans, dans un endroit neutre... » Relisons maintenant la motion des socialistes italiens, conforme à la motion de leurs camarades allemands, et admirons la constance de l'Allemagne dans ses plans et dans ses fins. Il va sans dire que, chacun selon son talent, l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie ont répété, sous le même angle, le même geste, avec plus ou moins de grâce. L'Autriche, en particulier, qui, depuis des siècles, cultive le protocole et perfectionne le cérémonial, a fort galamment salué.

Tant que la réponse écrite de l'Entente n'était pas connue, — et elle a paru mettre quelque lenteur à la rédiger, — les choristes impériaux ont chanté leur plus suave musique. A Washington, l'ambassadeur allemand, le comte Bernstorff, débordait de confiance; à Berlin même, le nouveau sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. von den Bussche, entonnait à pleine voix : « Le passé

est le passé. Oublions le passé ! » Or, M. von den Bussche aurait d'excellentes raisons pour que le passé fût oublié. N'est-ce pas lui qui était ministre à Bucarest quand on enterra, dans le jardin de la Légation, pour les déterrer au besoin, plusieurs centaines de caisses remplies les unes d'explosifs et les autres de microbes, résumé synthétique de la culture allemande? Oublions le passé! Oublions la Belgique, Louvain, Reims, les assassinats, les incendies, les enrôlemens forcés, les déportations, les attentats au droit des gens, les crimes contre le droit commun! Tournons-nous sans rancune vers l'avenir, en le faisant partir du présent, tel qu'il est dessiné sur notre « carte de guerre. » Quand l'Allemagne aura tout ce qu'elle veut, elle sera généreuse, et pardonnera volontiers à ceux qu'elle aura dépouillés. Sinon (et l'Allemagne impériale montrait l'autre côté de son visage), nous lâcherons sur l'univers un flot d'horreurs. Ainsi concluent, on l'avait deviné, Guillaume II et Charles Ier, qui, pour le jour du règlement de comptes, se ménagent une manière d'alibi, et dont les peuples ont grand besoin d'être à la fois endormis et remontés.

Déjà les souverains et les ministres de l'Entente avaient, par des manifestes et des discours, signifié leur volonté qu'il n'y eût de paix que la paix : une paix réparatrice, rétributrice, exemplaire : la seule paix équitable et durable. Le Tsar, le roi d'Angleterre, le roi de Roumanie, MM. Trépoff et Pokrowsky, M. Lloyd George, M. Briand, M. Sonnino. C'était net et catégorique. C'était identique et unique dans le fond et dans la forme. Par ce qu'ils avaient dit, il était aisé de préjuger de ce qu'ils écriraient. Mais, jusqu'à l'extrême limite, l'Allemagne a affecté de n'y voir qu'une attitude, une « pose, » un « *bluff*. » Ils ont donc écrit, et ils ont très bien fait d'écrire, car ils ont très bien écrit. Cette réponse de l'Entente à l'Allemagne a été publiée, commentée, discutée par les journaux ; nous n'insisterons pas ; nous viendrions trop tard. Nous tenons pourtant à lui rendre notre tribut d'éloges. Il ne lui manque, pour être digne des meilleurs modèles, qu'une composition un peu plus serrée. En réalité, elle contient deux notes en une ; mais il est bon que la réponse commence et finisse par la Belgique qui est évidemment le point initial et final, le point capital ou central du débat. Il est bon, il est excellent que la réponse soit adressée au nom des Dix Puissances de l'Entente, et qu'elles y soient toutes énumérées, et que l'ordre alphabétique les présente si heureusement, et qu'il n'y ait pour les Dix qu'une seule et même réponse. L'Europe centrale avait pris

garde de ne pas procéder ainsi : il y avait eu une note allemande, une note autrichienne, et même, puisque Dieu l'a voulu, une note turque et une note bulgare. Diviser pour abattre : le piège était un peu grossier. Mais dix réponses, même concordantes, même identiques, dix copies de la même réponse, n'eussent pas eu la force d'une seule. Il est bon encore, il est excellent, que la Décuple Entente ait mis les choses dans leur vrai jour, en déchirant le voile de ce double mensonge, de cette double équivoque : les Empires du Centre n'ont point voulu la guerre ; les Empires du Centre sont d'ores et déjà, et définitivement, vainqueurs. Il est excellent que l'Entente se soit attachée à un programme, à une formule qui sont les siens moins encore qu'ils ne sont le programme même et la formule même du droit, qui confondent et absorbent sa cause dans les termes, comme elle est confondue et absorbée dans le fait, avec la cause même de toutes les nations, belligérantes ou neutres, avec la cause même de l'humanité. Enfin, il est à merveille que ce que la Décuple Entente avait à dire, elle l'ait dit sans ambages, qu'elle ait bravement appelé le mal un mal et le militarisme prussien un brigandage. M. Wilson, qui est l'homme des livres et qui aime les textes, en a maintenant un sur lequel il n'y aura pas à épiloguer. L'Allemagne, elle-même, n'épilogue plus. Elle a été, sous le coup de cet arrêt, secouée de deux frissons, fureur et amertume, et peut-être aussi d'un troisième qu'elle réprime de toute son énergie, anxiété ou angoisse. Elle vaticine au monde des catastrophes. Peut-être, dans un suprême sursaut, les prépare-t-elle. C'est le moment de nous faire un cœur impavide, un front impassible, des nerfs insensibles.

Bien des bruits ont couru sur une violation possible de la neutralité suisse. Nous nous bornerons à noter que le président en exercice de la Confédération, M. Schulthess, un de ses anciens présidens, M. Motta, le chef du département fédéral des Affaires extérieures, M. Hoffmann, ont, depuis quinze jours, parlé beaucoup plus qu'il n'est dans leurs habitudes, et qu'ils n'ont pas perdu une occasion de rappeler que la Suisse défendrait à outrance contre toute agression sa neutralité qui engage sa vie et son honneur. Que de points encore il nous faudrait toucher pour que cette chronique fût complète, pour que rien n'y fût sacrifié ou négligé ! Que d'observations nous pourrions faire ! que de maximes, peut-être, nous en pourrions tirer ! Mais il faudrait nous condamner à une énumération toute sèche, réduire les faits à leur squelette, les décharner et les vider ! De si grands événemens sont trop grands et font craquer tous nos cadres. Au point

de vue politique, la Grèce et son roi Constantin sont plus que jamais pleins de précipices. Sur l'ultimatum, à report, des Puissances protectrices, nous eussions, en tout cas, préféré nous taire. Nous ne nous plaindrions pas que la main fût gantée, si, sous le gant, on sentait la main. Le malheur serait qu'il n'y eût qu'un de ces gants, tout frais ôtés, qui moulent en apparence l'épaisseur de la main, et qu'une chiquenaude dégonfle. Des paroles sévères ont été prononcées hier, et des mesures rigoureuses annoncées, à échéance de quarante-huit heures. Quarante-huit heures ne pèseront guère à notre patience qui ne s'est pas lassée d'attendre deux ans, de souffrir six semaines, pourvu que, ce dernier délai expiré, la Grèce germanisée paie d'un coup tous ses défis et toutes ses offenses. De la Conférence de Rome, sauf cela, qui peut être quelque chose, nous savons seulement qu'elle a eu lieu. Mais de ses travaux, ou de son programme même, on ne nous a rien dit. Aucune déclaration solennelle ne l'a close. Les toasts ont été brefs et de simple courtoisie. C'est parfait, car ce qu'on attend cette fois du Conseil de guerre de l'Entente, ce ne sont pas des photographies, ce sont des hommes, et ce n'est pas une formule, c'est une action. Au point de vue militaire, la retraite russo-roumaine sur le Sereth se poursuit sans accident désastreux, en dépit de l'effort combiné de Mackensen et de Falkenhayn en Valachie et de l'archiduc Joseph dans les passes de la Moldavie, en dépit même de la prise de Braïla et de la chute de Focsani. Tout peut encore être sauvé, si Broussiloff attaque, là ou un peu plus haut. A l'Occident, il semble, à de certains signes, que le front franco-anglais s'apprête à se réveiller. Il nous faut la victoire. La France et l'Angleterre viennent de l'affirmer, comme par un symbole, en conférant ensemble à leurs généraux en chef, Joffre et Douglas Haig, un bâton de maréchal, sur le cercle d'or duquel on pourrait, au lieu de l'inscription ancienne, graver : « Récompense du passé, espérance de l'avenir, » ou, en un latin qui vaudrait toujours bien celui de Ferdinand de Bulgarie : *Præteriti merces, Spes futuri.*

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

LE
VOL DE LA MARSEILLAISE[1]

Or le Souffle voulait s'incarner dans un chant.
L'œuvre cherchait à vivre, et flottait, en cherchant.
Pour vivre, il lui fallait le Tumulte et le Rêve,
La Révolution et le printemps, la sève
Et le sang, l'arbre en fleur et la France en péril,
La Déclaration de Guerre au mois d'avril,
Et la frontière en dix-sept cent quatre-vingt-douze.
Elle flotta sur Thann, et flotta sur Mulhouse.
Il fallait un miracle, et que tout s'accordât :
Une nuit étoilée, une âme de soldat...
En passant sur Strasbourg, elle désira naître.

Un chant de violon montait d'une fenêtre.

Dans sa chambre, en jouant, un jeune homme marchait.
Triste, il laissait parfois retomber son archet,
Comme un Ange attendant le souffle d'un Archange.

(1) *Copyright by* Edmond Rostand, 1917.

Alors, dans cette rue humble « de la Mésange, »
Le Souffle entra. L'homme était pauvre. Il était pur.
Il était fier. C'était un capitaine obscur
Qui sortait d'une fête où des voix enflammées
Avaient dit : « Il faudrait un chant pour nos armées!
Qui le composera? Rouget de l'Isle, toi! »
Et la chambre est pareille à celle, sous le toit,
Où ce soir, Bonaparte, en rêvant, tu te couches!
Qui sont les artisans des chefs-d'œuvre farouches?
La Pauvreté, toujours, et l'Orgueil; ce sont eux!
— Un mauvais violon, un pupitre boiteux,
Un habit d'officier jeté sur une chaise...
C'est de là qu'elle va partir, la Marseillaise!

« C'est vrai qu'il faut un chant, disait l'homme enivré.
Le sombre *Ça Ira* qui piétine, c'est vrai,
N'est qu'un bruit de sabots qui demandent des ailes! »
Et, de son violon tirant des notes grêles,
L'homme cherche à donner des ailes aux sabots!
Il cherche...

Tout d'un coup, les sons deviennent beaux.
Le Souffle vient d'entrer. Le Souffle se fait Verbe.
Est-ce toi, violon, qui chantes si superbe
Sous les doigts d'un modeste élève de Grétry?
Ce grand cri, meurtrier tout ensemble et meurtri,
Est-ce lui qui le pousse, et toi qui l'accompagnes?
« Égorger... dans nos bras... nos fils... et nos compagnes!... »
Et l'homme, répétant avec colère : « Nos, »
Blême d'imaginer des crimes infernaux,
Se penche, et, les doigts vifs sur l'ébène du manche,
Sent tout son cœur glisser dans ce bois creux qu'il penche!
Il pleure chaque fois qu'il trouve un nouveau cri.
Mais des cris peuvent-ils s'écrire?... Il les écrit.

Vite, pour prendre au vol les notes irritées,
Il tend sur le papier les cinq fils des portées.
Ce sera détestable ou sublime. Il a peur,
Tout chef-d'œuvre nocturne étant une vapeur
Qui peut s'évanouir lorsque blanchit la vitre.
Que va-t-il retrouver demain sur son pupitre?
— L'homme tombe, épuisé, las d'être surhumain.
Il dort.

Le chant s'élance! — et, dès le lendemain,
Vole du violon sur un clavier d'ivoire.
Des héros attablés forment son auditoire.
Le maire de Strasbourg les manda ce matin
Pour leur chanter le chant nouveau. C'est un festin
Qui mêle, au seuil des jours pleins d'heures inconnues,
Les épaulettes d'or et les épaules nues.
On cause. On rit. « Sait-on ce que devient Kléber?
— Qui? le géant? Il vient de s'engager! — Mon cher,
Les sangliers germains vont rentrer dans leurs bauges! »
Et la vieille eau-de-vie aux framboises des Vosges
Passe... Et la Mort, dans l'ombre, enroule à son index
Un des beaux cheveux blonds du lieutenant Desaix.

Les couples ne prêtaient que des oreilles vagues
Quand la nièce du maire, en enlevant ses bagues,
S'assit au piano-forte de Silbermann.
Mais la guimpe et le frac, l'écharpe et le dolman
Frémirent; tous les yeux se remplirent de larmes;
Et lorsque retentit le magnifique : « Aux armes! »
Le clair salon put voir, à cette grande voix,
Tous les Français debout pour la première fois.

Et laissant le clavier brisé par ses saccades,
Le chant s'envole! Il va courir sous les Arcades,

S'empare du clairon, possède le tambour,
Occupe tous les doigts des fifres de Strasbourg...
Et le vent du matin n'était qu'une brûlure!
Et les soldats, surpris de presser leur allure,
Disaient, en retenant leur pas qui bondissait :
« Qu'est-ce que c'est que cet air-là? Qu'est-ce que c'est
Que cet air-là? »

Cet air, ô pâle-Volontaire,
C'est ton immense soif de délivrer la terre!
C'est l'esprit véhément qui sur toi déferla,
Et qui veut déferler jusqu'à nous! cet air-là,
C'est ton âme de feu dans un refrain captée,
Et qu'un soir de ce siècle aux siècles a jetée,
Parce qu'il sait qu'un jour nous en aurons besoin!

Mais les soldats riaient, n'y voyant pas si loin,
Et disaient : « C'est un air qui porte la moustache! »

Et du poète l'œuvre à jamais se détache.
Plus il aura l'oubli, l'injure et la prison,
Plus elle aura l'amour, la gloire et l'horizon!
Elle va! Ses couplets s'en vont dans la besace
Des colporteurs. Soudain — oh! que c'est loin, l'Alsace,
Le violon nocturne, et le blanc piano! —
A Marseille, dans la ruelle Thubaneau
Qui sent le café noir, le goudron et l'orange,
Le chant prend un accent plus rauque et plus étrange.
Argenté par l'étoile, il se cuivre au soleil.
Pour ne pas trop rester à lui-même pareil,
Un chant doit voyager comme font les légendes!
Mais Paris gronde au loin. — « Qu'est-ce que tu demandes? »
Vient de crier Marseille à la Ville en courroux.
« Six cents hommes sachant mourir! » dit Barbaroux.

Et traversant la France entière, six cents hommes
Rapportent à Paris le chant par qui nous sommes,
Et jettent, dans les cœurs que leurs voix font s'ouvrir,
Le désir d'être libre et de savoir mourir !

Le col des jeunes gens échappe aux bras des femmes.
L'âme du violon court dans toutes les âmes.
Qu'est-ce que c'est que cet air-là ? Qu'est-ce que c'est ?...
Il faut qu'on le propage aussitôt qu'on le sait !
Sans cesse, pour chanter cet air-là, sous les arbres,
Des hommes sont grimpés sur les socles des marbres.
Tout frémit. Des couplets s'ajoutent à ce chant,
Car, étant une foule, il grossit en marchant !
Ce chant met un bonnet au bout de chaque lance.
Dès qu'un enfant le chante, un quartier fait silence.
Un chanteur entonnant, un jour, place Maillot,
« Amour sacré de la Patrie, » un long sanglot
L'entoure, et lentement, sur la place qui grouille,
Ne pouvant se lever, le peuple s'agenouille.

Ah ! quand on traite ainsi cet Hymne, étonnons-nous
Qu'il accorde Jemmape à ce peuple à genoux !
Nous aussi, nous aussi, pour que le Souffle passe,
Sachons n'être qu'un peuple à genoux sur la place !

Le chant vole. Il n'a soif que de sang étranger.
Quand il voit le massacre, il fuit vers le danger !
Il part. Il veut planer sur les infanteries !
— En passant, il s'arrête au sac des Tuileries.
La foule allait briser le clavecin d'or brun
Où la Reine jouait *Plaisir d'Amour :* quelqu'un,
Soulevant tout d'un coup le beau couvercle, essaye
De jouer l'air qui vient d'arriver de Marseille ;

Et la foule aussitôt forme un rond effrayant,
S'émeut, chante... Et le chant reprend son vol, ayant
Sauvé le clavecin de Marie-Antoinette.

— « Serrez vos bataillons ! Baissez la baïonnette !
Chantez ce chant ! et vous vaincrez ! » C'est Dumouriez
Qui parle. Et, fiers pandours qui déjà souriiez,
L'énorme chant, parti des ailes et du centre,
Vous met la peur — avant la baïonnette — au ventre !
Ce chant à nos soldats tient lieu de pain, de rhum,
De souliers le matin, le soir de *Te Deum !*
L'âme du violon chante dans tous les cuivres !
Marseillaise ! à présent tu combats, tu délivres,
Tu voles, désignant l'Avenir d'un estoc
Qui fait réfléchir Gœthe et larmoyer Klopstock !
Tu voles ! Quelquefois tu reviens ; tu t'arrêtes
Sur les vingt Girondins debout dans cinq charrettes,
Et tu repars ! Jamais ton cœur ne préféra
Les tambours de Santerre au tambour de Bara.
La Marseillaise vole ! Elle chante à Bruxelles...
Ah ! qu'elle y chante encor ! — Et puis, battant des ailes,
On la voit, à Paris, un jour de Messidor,
Entrer dans l'Assemblée... ah ! qu'elle y entre encor !
Mais elle dit toujours : « Il faut que je m'en aille,
Gossec n'orchestre pas si bien que la mitraille ! »
D'ailleurs, tout l'horizon tonne, l'heure approchant
Où chacun des cris d'or échappés de ce chant
Va se durcir en aigle au sommet d'une hampe.
— Quand on chante ce chant la nuit, l'émigré rampe
Pour l'écouter de loin, et l'écoute en rêvant :
Ce chant devient la France ! et plus d'un ci-devant
L'a hurlé, le bicorne à la pointe du sabre !
— Sur un socle de neige un cheval blanc se cabre :

Le Saint-Bernard est dur, et le Premier Consul
Sent qu'il n'est pas l'instant de préférer Méhul.
« Que l'on fasse donner, dit-il, la Marseillaise ! »
Elle donne... et sautant de mélèze en mélèze,
Et hissant leurs canons à travers les sapins,
Les soldats de l'An Huit sont déjà des Alpins !

Elle est à Marengo, tout d'un coup, l'Immortelle !
« Épargnez ces tristes victimes... » chante-t-elle,
Et Bessière, en chargeant, fait s'entr'ouvrir les rangs
Pour ne pas écraser les ennemis mourans.
Desaix meurt, en voyant passer l'Échevelée !
Et soudain... il revoit une nuit étoilée...
Les roses d'une table... et, dans un clair décor,
L'heure où la Marseillaise, Alsacienne encor,
Pour la première fois défit sa tresse blonde...
Maintenant, ses cheveux ont recouvert le monde !
Son bonnet phrygien a le Coq pour cimier.
Ce Coq offusque un peu Napoléon Premier,
(Car le Soir n'aime pas qu'on rappelle l'Aurore.)
Mais elle, elle est fidèle, et le sanglot sonore
De cette grande fille au rire subversif
Vengera l'Empereur monté sur son récif !
Elle bondit. Trois fois le soleil l'auréole.
Son chant fait aux pavés quitter leur alvéole.
— Viens à nous, maintenant, Guerrière aux bras levés !
Ta barricade n'est qu'un tremplin de pavés
Où tu cherches l'élan qui jusqu'à nous te porte !
Franchis, d'un vol, les temps où la grandeur est morte !
Tu peux bien convenir, en beau monstre loyal,
Que ton chant n'est pas fait pour qu'au Palais-Royal
Louis-Philippe le fredonne à sa fenêtre
Quand Gavroche s'amuse à le faire paraître !

On n'embourgeoise pas une Euménide. — Viens
Vers nos temps fabuleux, sismiques, diluviens!
Il te faut les grands jours d'un siècle et d'une race,
Et dans les petits jours ton aile s'embarrasse!
Rendre, quand il le faut, un peuple forcené,
C'est pour cela qu'un soir ton chant terrible est né!
Franchis l'heureuse paix pour qui tu n'es pas faite!
Passe vite au-dessus des plaines de défaite
Où l'on t'avait trop tard appelée au secours!
C'est nous qui t'attendons! Brûle l'Histoire! Accours!
Ah! ton vol se rapproche! Enfin! tu vas donc faire
De nous ces furieux que ton âme préfère,
Pleins d'une sainte écume et du plus juste fiel,
Et nous sauver encore! — O miracle éternel!
O Provinces donnant, pour sauver la Patrie,
La Lorraine une enfant, l'Alsace une Furie
Qui lève dans l'espace et brandit dans le temps
Un étendard de sons déchirés et flottans!

Tu viens! — et tout d'un coup tu disparais... Serait-ce
Qu'il faut que toute Gloire un moment disparaisse?
Mais elle n'est pas morte! — Où donc est-elle? — Elle est
Dans la prose aux sursauts brusques de Michelet!
Où donc est-elle? — Au bout de l'Avenue altière
Elle est dans le cri noir de la bouche de pierre!
La tigresse des soirs de Révolutions
N'est pas morte, car bien souvent, quand nous passions,
Nous avons entendu miauler sa colère
Dans un accordéon de quartier populaire.
La voilà qui revient, dans des fanfares... Ciel!
Le chant national n'est plus qu'officiel!
Est-ce qu'on va pouvoir, grande Voix étouffée,
D'entre les orphéons ressusciter Orphée?

Oui, l'aveugle qui joue au coin d'un piédestal
Peut retrouver le son du violon natal ;
L'orgue de Barbarie a beau vouloir le moudre,
Le chant mystérieux contient toujours la foudre !
Et pour que, tout d'un coup, rentrant dans son destin,
Celle qui vient chanter à la fin du festin
Fasse, d'un seul coup d'aile abattant les pilastres,
A quelques lampions succéder tous les astres,
Pour que, prête à voler sans qu'on sache jusqu'où,
Folle, avec tous ces cris qui te gonflent le cou,
Tu resurgisses, Marseillaise ! et tu remettes
Un dieu dans le buisson ardent des baïonnettes
Et la rage de vaincre au cœur irrésolu,
Il ne faudrait... il ne faudra...
Il n'a fallu
Qu'un soir de samedi, qu'un matin de dimanche,
Et deux petits drapeaux sur une affiche blanche.

Et le chant, formidable *alea jacta est*,
Sort de tous les wagons de la Gare de l'Est.
L'immense Marseillaise est vers le nord montée.
Un million cinq cent mille hommes l'ont chantée !
Mais soudain... Se peut-il que sans s'être battus
Un million cinq cent mille hommes se soient tus ?
Non. La masse ne rompt, — haletante, — aguerrie,
Que pour choisir le bois, la vigne, la prairie
Où l'Hymne doit reprendre avec le feu, — ne rompt,
Le doigt sur la gâchette et la lèvre au clairon,
Qu'à pas lents, indignés, retenus et solides.

Un jour, Napoléon s'éveille aux Invalides,
Et, rouvrant dans sa nuit cet œil calme qui rend
Le marbre du tombeau lui-même transparent,
Voit sur le sarcophage une Forme accoudée.

C'est une Femme. Elle est blanche comme une Idée.
« Une Victoire! » dit Celui qui s'y connaît.
— C'était la Marseillaise, en effet, qui venait
De devenir la Marne. — Et, sans être jalouse,
L'âme de l'Empereur a senti que les douze
Victoires qui, dans l'ombre où son sépulcre luit,
Avaient jusqu'à présent fait cercle autour de lui,
Depuis qu'elles ont vu la Victoire nouvelle
Ont relevé les yeux, et font cercle autour d'elle!
— « Sire, d'un mort vainqueur je précède le char!
Il va venir ici. — Comme moi? » dit César,
Levant ses belles mains que l'on n'a pas croisées.
— « Il approche, il descend par les Champs-Élysées.
— Comme moi? — Son cercueil, qu'un peuple circonvient,
Sert à braver nos ennemis! — Comme le mien?
Est-ce donc, dit la Voix, qui redevient hautaine,
Un de mes généraux? — Non. C'est un capitaine.
— Son nom? — Tu l'oublias. — Qu'a-t-il fait, ce héros?
— Il a plus fait pour toi que tous tes généraux.
Et puisque c'est par lui que ce peuple s'élance,
C'est lui qui t'a donné Berlin, Vienne... — Silence!
Je sais son nom. C'est vrai qu'il a soufflé la foi.
Il peut venir dormir entre Turenne et moi! »

Dormir, lui? Non! — Dormez, ô gloires embaumées!
Lui, sa gloire est vivante, et retourne aux armées!
Empereur plus captif qu'un mort égyptien,
Quand tu n'as plus d'empire, un chant garde le sien!
L'âme d'un violon demeure la plus forte!
Votre petite épée à votre flanc est morte;
Tous les bâtons de beau velours incrusté d'ors
Sont morts dans les poings morts de vos maréchaux morts,
Et sous l'archet vivant l'alto sublime chante!

Et l'on voit, au-devant de la France marchante,
Voltiger l'habit bleu de ce ménétrier!
La charge flamboyante a vidé l'étrier.
O Corse à cheveux plats, que la guerre était belle
Avant qu'on eût trouvé ce fil qui se barbèle
Et sur qui tes chasseurs ne pourraient plus courir!
Tes splendides Murat savent toujours mourir;
Mais si tu revenais, il faudrait que tes aigles
Apprissent à voler sur de nouvelles règles,
Sire, — et la Marseillaise, où le Souffle a pris corps,
N'a besoin, pour voler, que des mêmes accords!
Elle sert! Elle joint, par une trajectoire,
Les deux plus effrayans sommets de notre Histoire
Et fait la liaison entre les deux volcans!
Elle apporte le cri des aïeux éloquens,
Leurs ordres, leur conseil, leur reproche; elle sonne
Que le temps n'a jamais travaillé pour personne,
Et que rien ne s'arrange, et qu'on arrange tout!
Elle remet les morts — et les vivans — debout;
Et de la vieille guerre il n'est resté qu'une ode!
Et quand tout est nouveau, les armes, la méthode,
La forme de la gloire et celle du danger,
N'ayant pas dans son aile une plume à changer,
La Marseillaise vole! — et pour hausser les âmes,
Tandis que la matière où nous nous engouffrâmes
Ne pourra plus cesser d'inventer des moyens,
Il suffira toujours d' « Aux armes, citoyens! »

EDMOND ROSTAND.

LAZARINE[1]

DERNIÈRE PARTIE (2)

LE DRAME (*suite*).

IX

Les actes d'extrême violence, même prémédités, laissent toujours celui qui les a commis étonné devant leur accomplissement. Non préparés, et quand la frénésie d'un transport a seule déclenché le coup de pistolet ou le coup de couteau, une véritable stupeur saisit pour un instant le criminel. Le caractère irréparable du fait s'impose subitement à son esprit, et c'est un désarroi total de son être au contact d'une réalité dont il est l'auteur et dont il s'épouvante. Graffeteau debout, son arme à la main, fixait sa victime étendue à terre, immobile, la bouche et les yeux à demi ouverts. Les traits du cadavre se détendaient déjà. Ils prenaient une de ces expressions qui révèlent souvent chez les morts des arrière-fonds d'âme que nous ne soupçonnions point. Le sursaut de l'effroi subi par Thérèse, au moment où elle avait été frappée, se lisait sur son visage, mais aussi une tristesse infinie, celle de la misère morale de ses dernières années. Graffeteau la considérait, comme s'il ne la reconnaissait pas. En même temps, l'instinct animal de conservation qui s'éveille en nous, à notre insu,

(1) *Copyright by* Paul Bourget, 1917.
(2) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916 et des 1er et 15 janvier 1917.

dans les minutes dangereuses, lui faisait tendre l'oreille. Il écoutait si des pas ne s'approchaient point, attirés par la détonation. Mais le coup de pistolet, — un claquement plutôt qu'un éclat, — s'était perdu dans la formidable rumeur du mistral qui rageait autour de l'hôtel, ébranlant les murailles et les vitres, avec des fracas de volets soudain détachés. Personne ne venait. Tout d'un coup, devant ce corps à demi dévêtu que les lampes électriques éclairaient sinistrement dans l'attitude désordonnée de sa chute, une panique s'empara de l'assassin. Il se retourna, l'arme dressée comme pour se défendre. Il s'aperçut, dans la glace de la table à coiffer, avec un tel saisissement que ses doigts s'ouvrirent d'eux-mêmes, et que le pistolet tomba sur le tapis. Il alla pour s'enfuir. La morte gisait entre la porte et lui. Il l'évita en rasant le mur et fermant les yeux. Enfin il était hors de la chambre à coucher, dans le salon. Un bruit le fit tressaillir. C'était le ronflement paisible du petit chien Tôti, roulé sous sa couverture, dans son panier, et qui ne s'était pas réveillé. S'il aboyait !... Sur la pointe des pieds, Graffeteau marcha jusqu'à la console où Thérèse avait déposé la clef de la porte extérieure. Il la prit. Le grand manteau de loutre était toujours là, montrant sa doublure de soie vert pâle, et, dans ce coin de la pièce, flottait le même parfum qui l'avait tant troublé, si peu de minutes auparavant. Le rappel de cette impression redoubla chez lui l'épouvante de son forfait. Il s'échappa du salon, comme tout à l'heure de la chambre tragique. Personne de nouveau dans le corridor, terriblement éclairé. Quelques secondes, et il ouvrait la porte qui donnait sur le petit pont. Il la retira vivement sur lui, laissant ainsi la clef en dedans. La folie de sa terreur le faisait se conduire avec l'habileté d'un professionnel du crime. Cette clef en dedans, étant donné que la serrure n'avait pas de poignée, c'était, lors de l'enquête inévitable, une présomption que le meurtrier n'était pas venu du dehors. Il fallait maintenant traverser le parc. Cette fois, il prit franchement la grande allée, blanche de lune, au lieu du chemin couvert par où Thérèse l'avait conduit. Il redoutait trop de s'égarer. Il eut l'énergie de ne point hâter son pas. Il croisa ainsi, — avec quel battement de cœur ! — deux pensionnaires de l'hôtel, qui passèrent à côté de lui, sans le remarquer. Sur la grand'route, il ne put se retenir de prendre sa course. Il arriva de la sorte, et d'un trait, à La Seyne, juste à temps pour

s'élancer dans le dernier tramway. A Toulon, il put encore joindre celui d'Hyères. A onze heures un quart, il descendait au village de La Garde. Un peu après minuit, et par des chemins solitaires, de lui bien connus, il était au *Mont des Oiseaux*. Il fit le tour du bâtiment, avec la volonté très arrêtée de ne pas rentrer par la porte principale, où l'on eût constaté son retour tardif. Il finit par découvrir, derrière la soute au charbon, une porte de service qu'un employé négligent avait seulement poussée. Là encore, sa chance voulut qu'il ne rencontrât aucun témoin, d'abord dans l'escalier, puis dans le corridor, qu'il dut franchir, toujours en proie aux mêmes affres. Enfin, il était dans sa chambre. Il s'y verrouilla, par une phobie de persécuté contre un ennemi imaginaire. Il était sauvé.

Pour combien de temps? Il ne se le demanda pas. Après cette dépense d'énergie nerveuse, il devait, dès le premier répit, céder animalement au besoin de dormir d'un sommeil accablé, assommé, celui de la bête recrue. C'est aussi le sommeil du soldat, à la veille et au soir d'une affaire. Plus d'une fois, depuis ces dix-huit mois, Graffeteau l'avait connu. Alors, c'était une héroïque lassitude, le repos entre deux nobles gestes, au lieu qu'il s'était jeté sur son lit maintenant, sans se déshabiller, comme le bandit traqué qui a trouvé un gîte d'une nuit. Il dormait pourtant. Il reposait, reprenant de la vigueur pour suffire à l'épreuve qu'il devrait subir, aussitôt qu'ayant recouvré ses sens, il rapprendrait son crime! Au petit jour, il se réveilla. Il regarda son uniforme, la poussière et la boue de ses brodequins. Où avait-il été, la veille? Qu'avait-il fait?... Il ouvrit sa fenêtre. Il vit les palmiers et les mimosas du jardin, verts et frissonnans sous la rosée, l'ondoiement de la cime des pins sous le ciel nettoyé par le mistral. La tempête avait cessé. La mer, là-bas, s'éveillait, encore frangée d'écume, mais plus calme. Dans le creux de la vallée, un repli sombre marquait la place où s'abritait la *Maison Verte*. La pleine conscience de la vie, de sa vie, revenait à Graffeteau, avec la mémoire, et la vérité de l'acte commis se révélait de nouveau à lui, dans sa hideur. Durant cet impétueux après-midi de la veille, il avait traversé une de ces crises de délire lucide, comme en crée l'amour, où l'avenir s'abolit, avec ses échéances inéluctables, où nous ne voyons plus que l'heure, que la seconde, et notre passion qui nous bouche l'univers. Plus rien n'avait

existé pour lui, que trois êtres : lui-même, Lazarine et Thérèse, celle-ci dressée entre Lazarine et lui, et humiliant, salissant son sentiment nouveau par les impures réminiscences d'un affreux passé. La phrase prononcée par la femme vicieuse, cette invite à comparer sa beauté avilie à l'image qu'il portait dans le fervent sanctuaire de son cœur, avait été pour Graffeteau la souillure intolérable. Certes, quand il avait pris l'arme sur la table de nuit, l'idée du meurtre travaillait déjà son esprit, mais indécise, vague, hésitante. L'allusion à Lazarine lui avait fait si mal qu'il avait tiré. Il avait tué. Il était un assassin,

« Assassin ! Assassin ! Assassin !... » Une voix vivante aurait articulé à son oreille ces syllabes accusatrices qu'il ne les aurait pas entendues d'une manière plus distincte. C'est le nom qu'il allait porter maintenant : « Graffeteau l'assassin, » celui que la foule crierait sur son passage, quand on l'arrêterait. Car dans un jour, dans deux, dans trois, dans huit, — qu'importait le nombre? — il serait arrêté. Déjà on le recherchait peut-être. Peut-être, cette nuit, après son départ, un employé de l'hôtel, étonné par la lumière filtrant sous les portes, avait-il frappé. Il était entré, il avait trouvé le cadavre. Peut-être la femme de chambre faisait-elle cette découverte à cette minute même. En tout cas, la découverte était inévitable. Dans un laps de temps qui ne dépasserait pas quelques heures, la police serait en mouvement. On saurait que Mme Alidière s'était appelée jadis Mme Graffeteau. On penserait donc à lui. On apprendrait sa visite au garage de Toulon pour demander un automobile, sa présence dans le tramway de La Seyne. On l'interrogerait... Mais si les soupçons tombaient sur un autre? Sur un voisin d'appartement, sur le garçon d'étage, sur la femme de chambre, sur Faverolles lui-même? Lui, Graffeteau consentirait-il cette substitution? Jamais! Il se dénoncerait... Pourquoi pas tout de suite?... Il faisait grand jour maintenant. L'hôpital s'emplissait peu à peu d'un bruissement, rumeur indistincte d'une ruche humaine qui s'éveille. Des portes s'ouvraient. Des volets se rabattaient. Des sonnettes retentissaient. Graffeteau entendait marcher au-dessus de sa tête. La vie recommençait. Tout d'un coup, la confrontation du criminel qu'il était devenu avec le paysage de sérénité entrevu par la fenêtre, avec les figures familières et cordiales qu'il rencontrerait, lui parut plus inacceptable que la prison, le conseil de guerre et le reste. Un seul parti était logique et digne;

retourner à Toulon, aller chez le général commandant la place, se livrer. Ce serait la dette payée, l'action virile et qui expierait l'autre. De cette démarche au-devant du châtiment, les plus sévères comme les plus purs devraient l'estimer, même un Brissonnet, même une Lazarine.

Lazarine? Depuis qu'il avait commencé de l'aimer, autant dire depuis le jour où elle lui était apparue, Graffeteau ne se rappelait pas une heure qui ne l'eût mêlée à ses pensées. Pour la première fois, elle venait d'en être absente. Depuis son réveil, il n'avait pas évoqué son image. Il éprouva soudain la sensation qu'il s'était comme banni d'elle par son crime, que la libre expansion de son cœur dans cet amour ne lui était plus permise. Pourtant il l'aimait toujours, et l'idée de l'instant où elle apprendrait ce crime le suppliciait. Avoir aimé un assassin! Il la vit ouvrant un journal et recevant ce coup atroce en plein cœur. « C'est par moi qu'elle doit apprendre la chose, » gémit-il. « En même temps que j'irai me dénoncer, je lui écrirai une lettre où je lui dirai tout. Du moins, elle ne doutera pas de mon sentiment. Elle saura que j'ai tué cette femme par amour pour elle. » Tout lui dire, insensé? Mais comment? Mais dans quels termes? Pouvait-il, à cette enfant d'une innocence entière, expliquer l'obscur trouble sensuel dans lequel il avait agi. Pourtant, il s'en rendait à demi compte, le vrai mobile du meurtre était là. Par amour pour elle! Pouvait-il davantage lui imposer, à elle si douce, si tendre, l'affreux remords de conclure : « Un peu de ce sang est sur mes mains, puisqu'il n'eût pas été versé sans moi? » Non. Il ne se dénoncerait pas. Il fallait à tout prix garder toutes les chances que Lazarine ignorât toujours tout. D'ailleurs, ne lui restait-il pas un autre moyen de racheter? S'il n'était pas arrêté, il retournerait au front, et alors... Alors? A ce détour de sa pensée, un froid de glace se répandit dans ses veines. Retourner au front? Commander, lui un assassin, à des hommes d'honneur, à des pères de famille qui se dévouaient pour leurs enfans, à des fils qui se battaient pour leurs parens, à des jeunes gens sans reproche qui sacrifiaient à la patrie leurs amours, leurs ambitions, leurs joies, le trésor intact de tout leur avenir? Cela non plus n'était pas supportable. Il regarda sa manche et les trois galons d'or dont il avait été si fier. Sa main se crispa sur eux, pour les arracher, et la complète vilenie de son crime acheva de se révéler à sa conscience. Il n'était pas

seulement un assassin. Il était l'officier assassin. Il avait déshonoré son uniforme, sa croix de guerre, l'autre croix. Ce faisant, il ne s'était pas seulement banni de son amour. Il s'était banni de l'armée. Il avait perdu le droit de *servir*. Il se rappela une conversation, tenue précisément à la table de Brissonnet. On parlait d'un escroc notoire, engagé sous un faux nom, « pour se racheter, » prétendait-il, et le général avait dit : « Quand on est un voleur, on se rachète en faisant sa prison... » Et quand on est un assassin?

Un coup frappé à la porte le tira brusquement de ses réflexions. Il demanda d'une voix étranglée : « Qui est-ce? » Venait-on déjà l'arrêter? Quel soulagement, quand il entendit un « C'est Duchatel... » prononcé si naturellement, si amicalement! Il ouvrit la porte. Pour la première fois, depuis son acte, il se retrouvait en présence d'un de ses amis d'auparavant. L'impression fut très différente de celle qu'il attendait, toute de défense et par cela même plus combative que déconcertée. L'aveugle cependant le questionnait :

— Je m'inquiétais de vous, mon cher Robert. Je vous ai cherché après le déjeuner, hier. On m'a dit que vous étiez sorti. Plus tard, on n'a pas su me renseigner sur votre rentrée. Je suis venu vous appeler avant le dîner et après. Votre porte était fermée à clef. Pas de réponse. J'ai eu peur que vous ne fussiez malade.

— En effet, répondit Graffeteau, je vous ai bien entendu. Je n'ai pas eu la force de répondre. J'étais non pas malade, mais très souffrant d'une horrible migraine. Je me suis assommé de chloral pour dormir.

Il s'écoutait mentir, et il en rougissait. Son crime le tenait et l'acculait à cette misérable fourberie. Il s'assurait un *alibi*, qu'il savait d'ailleurs enfantin. Il rougit davantage, en constatant la confiance de Duchatel qui reprit, avec le langage familier de la *cagna :*

— Et maintenant, vieux, comment ça va-t-il?

— Assez bien, merci. Ce qui m'ennuyait le plus, c'était l'idée que Mauriel voudrait me garder encore. J'ai soif d'être loin. Pardon, mon ami. Ça n'a pas l'air gentil. Mais vraiment il faut que je m'en aille d'ici, et vite. Il le faut.

Il avait parlé d'un tel accent que l'aveugle lui demanda, non sans avoir dans la voix une hésitation, celle d'une main qui palpe un corps endolori :

— Est-ce que vous avez un ennui, mon cher Robert, un chagrin?

— Rien de spécial, fit Graffeteau, évasivement.

— Si c'était une vraie peine, insista Duchatel, pourquoi ne me la diriez-vous pas? Je vous aiderais peut-être...

Cette sympathie de l'infirme, et à ce moment, toucha le malheureux aux larmes.

— Non, Duchatel, vous ne pouvez pas m'aider..., répondit-il d'un accent si profond que l'autre s'arrêta d'interroger, aucun indice ne lui permettant d'imaginer, dans la vie de son camarade, un drame d'événemens à côté du drame d'émotions qu'il soupçonnait. Dans la droiture de son cœur il en restait à croire qu'aimant Lazarine, Graffeteau l'avait demandée en mariage, et que la jeune fille le refusait pour son manque de pratique religieuse.

— Je pourrais vous plaindre, dit-il doucement, peut-être aussi vous donner un conseil. On se crée quelquefois de grands tourmens avec de simples malentendus. Je ne vous demande rien. Je ne suis pas venu avec l'intention de causer avec vous. Je voulais seulement savoir comment vous étiez. Je vous quitte. Je vais à l'office.

— A l'office? Quel jour est-ce donc? fit Graffeteau.

— Quel jour? répéta Duchatel étonné. Mais c'est Vendredi-Saint, la fête de la douleur, si l'on peut unir ces deux mots, ma fête... — il montra ses yeux détruits, — la vôtre peut-être, celle de tous...

Il sortit. Graffeteau, qui l'avait mené jusqu'au corridor, le vit qui s'en allait seul, de son pas incertain, en se guidant contre le mur. Il le regarda disparaître, avec le sentiment qu'il lui avait porté souvent déjà, tout mêlé d'admiration et d'envie : Oui, malgré l'effroyable épreuve de ses yeux perdus, il l'enviait pour sa sérénité, pour sa soumission presque sans efforts, pour cette foi absolue qui lui donnait de la vie une interprétation une et constante. Dans les premiers temps de leur séjour au *Mont des Oiseaux*, et quand il s'abandonnait à l'envahissement de son amour pour Lazarine, en se défendant de prévoir les redoutables menaces de l'avenir, à maintes reprises il s'était dit, se cherchant des motifs pour sentir en tout comme celle qu'il aimait : « Elle, comme sa piété la pare! Lui, comme cette piété lui sert! Il faut tout de même qu'il y ait là une vérité, car enfin quelle est la

mesure de la vérité, sinon notre prise sur le réel? » Contradiction étrange! A cet instant où, chargé de son crime, il avait tant besoin d'un secours, il ne pensait pas à ce secours-là, le seul qu'il pût recevoir. La crise actuelle était trop aiguë. Ce Vendredi-Saint, pour lui, n'était pas un Vendredi-Saint, le jour de mystère où l'Église commémore la victime dont l'aveugle lui parlait le dimanche précédent, assis tous deux sur le banc où Lazarine lui avait avoué son amour, « le Sauveur offrant son corps, offrant son sang pour *un grand nombre*, pour moi, pour vous. » C'était, brutalement, simplement, une suite d'heures au cours desquelles l'assassinat de Thérèse serait découvert. De cette visite de l'aveugle, il ne retenait qu'une phrase, la dernière :

« Sa douleur! se répétait-il. Il peut vivre avec sa douleur, lui. Moi, je ne peux pas vivre avec la mienne!... »

Pour la première fois, l'idée d'en finir apparaissait dans le champ de son esprit. C'était si facile d'échapper à tous les dangers du dehors, à toutes les complications du dedans! Une pression du doigt sur une gâchette suffisait, le petit geste qui, moins de douze heures auparavant, avait supprimé en quelques secondes ce vivant univers d'idées, de sensations, de souvenirs, de volontés, qui le regardait à travers les yeux de Thérèse, qui lui parlait par sa voix, qui venait à lui par ses mouvemens. Et puis rien, que cette masse inerte, muette, exsangue, écroulée sur le parquet, — mais quel repos! Peut-être aurait-il cédé là, sur place, à cette impulsion inconsciente vers la mort volontaire, si la vision, soudain rappelée, de ce cadavre ne l'avait ramené à sa pensée du réveil. Sans aucun doute, maintenant, on était entré dans la chambre. Les magistrats étaient avertis. Ils enquêtaient. Un hasard pouvait mettre en cause un innocent. Graffeteau disparu, qui aurait qualité pour intervenir?... Mais lui-même. Il n'avait qu'à écrire une lettre avant de se tuer... Alors, c'était Lazarine apprenant tout, quand il était loisible de tout lui cacher!... Le malheureux se retrouvait perdu dans le même labyrinthe inextricable, où son incertitude errait depuis le matin. Comment prendre une résolution, justifiée et définitive, sans être fixé d'abord, et d'une manière positive, sur ce point essentiel : dans quelles conditions le crime avait-il été découvert? Il le saurait dès cet après-midi. Une feuille locale se publiait à Toulon vers les quatre heures, que des bicy-

clistes distribuaient aussitôt à travers la région. Certainement, le « fait divers » sensationnel y serait mentionné. Pour Graffeteau, cette perspective établit comme un arrêt dans ce tumulte d'imaginations contradictoires. Ce n'était qu'une matinée et un après-midi à passer. Il trouva dans cette attente la force de jouer le personnage qu'il fallait paraître pour échapper à l'observation de son entourage. Ni les employés qui le rencontrèrent dans les couloirs au sortir de sa chambre, ni les camarades qui s'assirent avec lui à la table du déjeuner ou dans le fumoir ensuite, ne surprirent le plus léger signe de l'effroyable secret. Dès les trois heures, il était aux aguets, par delà Carqueiranne, sur cette route de La Garde, suivie cette nuit, avec quelle terreur! Il en frémissait encore. A ce moment, il croisa un des bicyclistes qui filait, la sellette de sa bécane chargée de liasses de journaux, et qui ne s'arrêta pas à son appel. Hâtivement, il poussa jusqu'au prochain village. Là, il entendit un autre porteur crier à tue-tête sur la place : « *Grand succès à Verdun. — Un suicide à Tamaris.* » La simultanéité de ces deux annonces n'était-elle pas d'une ironie sinistre? Le vendeur de journaux, un jovial *Moco* de quinze ans, pittoresquement coiffé d'un bonnet de police tricolore, ne paraissait pas plus s'en étonner que les flâneurs amassés autour de lui, vieillards, femmes et enfans, Et tous de rire à cette réflexion jetée par un loustic, avec l'accent jovial et chantant du cru :

— Té! Quelqu'un qui se tue pendant la guerre. Pechère! Pour sûr qu'il n'était pas curieux.

Mais déjà Graffeteau tenait en main la feuille, humide encore de l'encre d'imprimerie, et il lisait la note suivante, rédigée dans une « écriture » soignée, comme dit le jargon littéraire d'aujourd'hui, sous ce titre affriolant : *La fin tragique d'une opiomane. Quand les autorités agiront-elles?*

« Un incident pénible vient d'attrister la colonie des hivernans de notre charmante station de Tamaris, car, en dépit des heures de cauchemar que nous vivons, la Côte d'Azur est toujours la Côte d'Azur et la grande bleue garde ses fidèles! Une Parisienne de marque, et dont la beauté avait fait sensation à Toulon, Mme Alidière, a été trouvée morte, ce matin, dans l'élégant appartement qu'elle occupait à l'*Eden Hotel*, cette perle de nos Palaces.

« La morte portait une blessure au sein gauche. Elle avait sur elle tous ses bijoux, entre autres un collier de perles d'une inestimable valeur. Ce détail, l'ordre parfait de la chambre, la place du corps tombé sans trace de lutte, le *browning* gisant à côté avec une seule cartouche tirée, tout suggérait l'hypothèse d'un suicide. Elle a été démontrée vraie par les faits suivans :

« Il a été établi qu'hier au soir Mme Alidière avait, dans un établissement public de notre ville, donné des signes évidens de dérangement mental.

« Tout un appareil pour fumerie a été trouvé dans son salon, prouvant que la malheureuse femme avait contracté la funeste habitude de l'opium. Cet indice a été confirmé par le témoignage de son ami, un M. de F..., mobilisé, dont le désespoir fait peine à voir. Il avait joué lui-même le rôle de victime dans la scène de folie à laquelle nous venons de faire allusion. Cette scène avait même provoqué chez lui une violente crise nerveuse, qui avait nécessité son transport à l'hôpital militaire, où a pu le voir un de nos rédacteurs.

« Les indices recueillis auprès du personnel de l'hôtel ont achevé de fortifier les premières impressions du commissaire et des médecins. Il y a unanimité pour reconnaître que Mme Alidière changeait de caractère depuis quelques jours. Sa femme de chambre ne se lasse pas de répéter combien sa maîtresse lui avait paru étrange hier au soir, en particulier par son insistance à être laissée seule.

« Nous sommes là évidemment en présence d'un de ces suicides par impulsion, comme la toxicomanie en compte beaucoup trop à son actif. Les vrais coupables sont les trafiquans de la redoutable drogue. Qu'attend-on pour les traquer?

« Détail touchant : les voisins n'avaient pas entendu la détonation, sans doute à cause de la tempête qui a sévi cette nuit. Leur attention a été attirée par les plaintes d'un petit chien pékinois qui gémissait auprès du cadavre de sa maîtresse. Ne trouvez-vous pas, pensant aux temps que nous traversons, que les bêtes donnent parfois aux hommes des leçons d'humanité? »

Ce compte rendu tendancieux, évidemment composé sur les indications de la police, indiquait assez que le mystère de la sanglante tragédie demeurerait impénétrable. Graffeteau en

prenait et en reprenait les moindres mots, avec une extraordinaire sensation de délivrance. Une analyse instantanée se faisait dans sa tête des quelques signes qui pourraient jeter un doute sur cette première et si plausible explication. Il les jugeait tous inopérans. Il les énumérait. Son billet écrit en réponse à la lettre de Thérèse? En admettant qu'elle l'eût gardé, que prouvait-il? Qu'elle avait tenté une démarche auprès de lui, et qu'il avait refusé de la voir. Son absence du *Mont des Oiseaux*, la veille et cette nuit? Duchatel venait de le lui dire : personne ne l'avait constatée. La bague de Thérèse restée dans le buisson? Serait-elle retrouvée? Si elle l'était, la rapporterait-on au bureau de l'hôtel? Quel lien d'ailleurs établir entre un bijou perdu et cette mort? Sa présence à lui, Graffeteau, dans le tramway de La Seyne, et celui de La Garde? Il n'avait remarqué aucun visage de connaissance. Sa démarche chez le patron du garage? Par quel raisonnement celui-ci la rattacherait-il à ce récit du journal? Non. Il ne courait plus aucun danger. Il tenait l'évidence du salut, et, malgré lui, il respirait plus largement, il revivait. Il était toujours l'assassin. Pour quelques minutes, il l'oubliait.

X

« Si c'était vrai pourtant, ce suicide, comme tout serait changé pour moi! » Cette impression de soulagement venait de mener le misérable homme à cette autre idée, et un nouvel horizon se déployait soudain devant sa pensée. Si l'enquête déclarait, — et elle le déclarerait, — que Thérèse s'était tuée, cette mort brisait le lien religieux qui les unissait. Devant l'Église, il pouvait se remarier. Il était libre d'épouser Mlle Émery, pourvu qu'elle et son père y consentissent. Et pourquoi non, maintenant? Qu'avaient-ils à lui reprocher? Un silence, qui s'expliquait si bien par l'amour! Il aimait Lazarine. Lazarine l'aimait. Voilà qui emportait tout? Qu'il pût lui parler, seulement! Et, par Mme Journiac, il y arriverait... Lui parler? Se trouver en face d'elle? Rencontrer ce regard de pureté confiante, quand il portait ce crime sur sa conscience? Non. Il ne pourrait pas le supporter, et encore moins s'il passait outre, s'il devait vivre auprès d'elle dans un mensonge renouvelé à toutes les heures, à toutes les minutes. Il aurait, pesant sur lui, le poursuivant,

un autre regard, celui de Thérèse, le dernier, lorsqu'il avait approché le pistolet de cette blanche poitrine tendue vers son désir et qu'elle avait pris peur. Ah! ces prunelles de l'animal traqué qui voit la mort! Cette soudaine angoisse d'une agonie étonnée, épouvantée, suppliante! Dans les yeux de l'officier allemand, en Champagne, le même étonnement avait passé, la même épouvante, la même supplication quand il l'avait abattu d'un coup de revolver, à côté du chirurgien menacé. Pourquoi s'en souvenait-il si calmement, et pourquoi ce remords quand il pensait à l'autre exécution? Ç'avait été cependant le même acte de défense et de justice. Non. Dans le premier cas, il avait sauvé la vie d'un autre homme. Il avait puni, sur place, une trahison abominable. Il avait été juge et bourreau, mais un juge qui condamnait au nom du droit militaire, un bourreau qui frappait dans le service. Qu'avait-il défendu contre Thérèse? Sa propre faiblesse... Certain vraiment de ne pas succomber, l'idée de prendre l'arme posée sur la tablette de marbre ne lui serait même pas venue. Il n'avait qu'une excuse, une seule : l'outrage que l'audacieuse créature avait fait à Lazarine, en associant l'image de la noble enfant à son geste impudique. A qui la faute, sinon à lui, Graffeteau? N'ayant jamais eu avec cette femme, — sa femme pourtant, — que des rapports de bassesse, il ne méritait d'être respecté d'elle dans aucun de ses sentimens. Et puis, au nom de quoi s'ériger en juge, quand lui-même respectait si peu son propre amour? Ne venait-il pas de concevoir comme possible ce projet, plus outrageant que la phrase de Thérèse : donner un assassin pour mari à la vierge qu'il prétendait aimer? C'en était fini du soulagement éprouvé à la lecture du journal. Graffeteau le comprenait à présent : toutes les ignorances de la justice humaine ne pouvaient rien contre ce fait qu'il connaissait, lui, son crime. Les magistrats donneraient le permis d'inhumer. L'acte de décès établi avec cette rubrique : « Suicide, » garantirait au meurtrier l'impunité. Le fantôme de l'assassinée serait toujours là, devant lui, autour de lui, en lui, qui ne le quitterait plus. Il était là, sur cette route de Provence, sinueuse et blanche, au bord de ce golfe bleu, torturant le coupable par son effroyable présence, le glaçant d'horreur sous la brise tiède et parfumée, durant cette douce fin du lumineux après-midi, le paralysant. Il relisait l'article du journal, et la phrase que le chroniqueur, en mal

de sensiblerie, avait écrite, sur les gémissemens du petit chien auprès du corps de sa maîtresse, prenait, pour le criminel, une signification de cauchemar. Il entendait la plainte animale, plus humaine, en effet, que sa cruauté, à lui. Cette Thérèse qu'il appelait « la bête malfaisante » n'était plus qu'une faible, qu'une pauvre femme, qui lui avait, certes, fait bien du mal : il n'en était pas moins vrai que la chaîne vivante de la volupté partagée les avait unis. Quel mystère ! Ce souvenir le contraignait, malgré lui, de plaindre cette créature qu'il avait tuée. Cette pitié toute physique se mêlait à son remords, et c'était un commencement de repentir. Il se représentait la morte dans les heures innocentes qu'il lui avait connues. Il la revoyait au bal, bien avant leur mariage, si jeune, presque une petite fille, dansant, si heureuse d'être au monde et d'être belle ! Il la revoyait dans le jardin de la maison de campagne que son père, le grand marchand de soieries de la rue du Sentier, possédait à Ville-d'Avray, jouant au tennis, et si leste, si souple, riant si gaiement ! Il entendait ce rire. Ces réminiscences l'accablaient, en lui rendant comme palpable la férocité de sa vengeance. Sa démarche de tout à l'heure, rapide et presque emportée, quand il s'était cru délivré, s'alourdissait peu à peu, se ralentissait. Sa tête se penchait comme sous un joug. Il ne regardait plus ni en haut, ni devant lui, mais à ses pieds, à demi halluciné. Sa détresse le brisait. A un moment, il s'assit sur un tas de pierres, au bord de la route, dans l'attitude vaincue d'un chemineau, fatigué d'errer et qui n'a plus d'asile. Il fut tiré de la torpeur oppressée où il s'abîmait, par l'appel de son nom. Un témoin soupçonneux eût deviné son secret à son tressaillement. Les criminels sont ainsi, même quand ils se savent en sécurité. Ils vont et viennent dans un état d'obsession anxieuse. La moindre surprise déclenche un sursaut dans leurs nerfs trop tendus. Par bonheur pour Graffeteau, celui qui l'interpellait de la sorte était simplement l'excellent docteur Mauriel, en tournée médicale. Il avait arrêté son automobile. Cette voiturette à deux places qu'il conduisait lui-même était l'outil des visites trop distantes.

— C'est vous, capitaine Graffeteau, criait-il. Vous avez l'air sur vos boulets, hein ? Si vous montiez à côté de moi ? Je rentre à Hyères. Je prendrai la route du *Mont des Oiseaux*, au lieu de celle de l'Almanarre. C'est un crochet de dix minutes.

L'infortuné esquissa un geste d'hésitation. La solitude lui était un tel besoin! Soudain il se ravisa, et il accepta cette offre. Elle lui donnait une occasion de provoquer aussitôt un entretien désormais nécessaire. A peine assis auprès du médecin, il commença :

— En effet, docteur, je ne me sens pas très bien. Je crois que ce climat ne me convient plus, mais plus du tout. Vous m'aviez fait espérer mon *exeat* pour après-demain, dimanche de Pâques. Si vous ne me trouvez pas assez reposé pour repartir, je vous demanderai instamment de m'expédier dans un autre hôpital, quel qu'il soit, mais pas au bord de la mer, pas dans le Midi.

Mauriel, tout en manœuvrant sa machine avec la finesse d'un chauffeur professionnel, enveloppa son compagnon d'un coup d'œil singulier :

— Je ne vois pas d'inconvénient, répondit-il, à vous renvoyer simplement dans votre dépôt, si vous croyez que le séjour ici ne vous est pas favorable... En êtes-vous très sûr? Vous seriez la première personne que cet air admirable n'ait pas guérie... Je vous ausculterai dès aujourd'hui, si vous y tenez...

— Je n'osais pas vous le demander, dit Graffeteau, mais vraiment j'y tiendrais beaucoup.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu les Émery? reprit Mauriel, après un silence.

— J'ai rencontré Mme Journiac et Mlle Lazarine, hier, en promenade, répondit Graffeteau.

— Vous parlez de climat, dit le médecin, sans insister sur sa propre question. Il y en a certes d'excessifs et qu'un Européen supporte mal. Il y a l'Afrique. Il y a Madagascar. Il y a l'Indo-Chine. Tenez, le père de ces dames, le colonel, vous n'avez pas l'idée comme il était bon enfant et facile à vivre, avant son séjour là-bas. Il en est revenu ébranlé, irritable. Vous l'avez remarqué? C'est le foie qui a été touché, mais le tréfonds reste le même. Il nous arrive d'avoir des mots. Je n'y fais pas attention. Je sais que je le retrouverai ce qu'il est réellement, malgré ses vivacités, si bon, si affectueux, un si brave homme!

Autre silence. Pourquoi cette apologie subite, sinon parce que Mauriel avait, au cours d'une visite à la *Maison Verte*, flairé un désaccord entre Graffeteau et le père de Lazarine? On

s'en souvient, il portait un intérêt ému à l'amour deviné des deux jeunes gens. Émery était un trop brave homme en effet pour avoir dit au médecin la vraie cause de son mécontentement contre l'officier, et le médecin était, lui aussi, un trop brave homme pour interroger ses cliens sur leurs affaires privées. Le *nec dicta, nec visa, nec intellecta*, de l'antique serment hippocratique restait pour lui la règle, comme pour tous ceux qui pratiquent noblement son noble métier. Il avait du tact et il sentit qu'il venait d'être pénible à Graffeteau. L'évidente gêne de celui-ci le gêna lui-même. Changeant de sujet, il prit texte du journal que le jeune homme gardait machinalement à la main pour lui dire :

— Vous avez vu la nouvelle? Ce suicide, à Tamaris, d'une demi-mondaine opiomane?

L'instinct de défense se réveilla chez le meurtrier. D'une voix qu'il s'efforçait de rendre indifférente, il répondit :

— Non, j'ai seulement regardé le *Communiqué*.

— Lisez le suicide, insista le docteur, il est instructif. Ah! qu'on me donne le pouvoir! J'en aurai vite fini avec les empoisonneurs qui vendent ces affreuses drogues : cocaïne, morphine, éther, et la pire de toutes, l'eau-de-vie. Car enfin, cette toxicomane, elle l'achetait quelque part, son opium. Vous verrez qu'on étouffera la chose. Pas d'enquête, ou une enquête pour la forme en vertu du grand principe : pas d'affaire! C'est comme pour l'alcoolisme...

Engagé sur ce chapitre, le médecin ne devait plus s'arrêter, jusqu'au moment où l'automobile déboucha sur la terrasse du *Mont des Oiseaux*. Un quart d'heure plus tard, le moteur ronflait de nouveau, emportant vers Hyères le vieil homme, et tout seul cette fois. Ces quinze minutes lui avaient suffi pour examiner son malade et conclure à l'*exeat* demandé :

— Voilà qui est entendu, lui avait-il dit, puisque vous le désirez tant, je vous rends votre liberté dimanche. L'arythmie persiste, mais purement fonctionnelle. Il est possible que l'influence marine n'y soit pas étrangère. Faites-vous ausculter soigneusement à votre dépôt. Voilà tout... Je ne vous dis pas adieu, capitaine Graffeteau, mais au revoir. Même si je vous manquais après-demain, lors de ma visite, je suis sûr que vous nous reviendrez. Vous serez plus juste alors pour notre beau pays...

Et, tandis qu'il descendait prudemment les lacets de la route taillée au flanc de la merveilleuse colline, il songeait :

« Si le pauvre garçon doit être tué, là-bas, peut-être vaut-il mieux en effet qu'il s'en aille ainsi... Quel dommage pourtant! Deux charmans êtres, si bien faits l'un pour l'autre!... Bah! soyons optimistes. Et il fredonna le couplet favori qu'il avait cité l'autre jour à Graffeteau lui-même : *E la fé dins l'an que vèn... (Et la foi dans l'an qui vient!)* Tout le monde n'est pas tué, que diable! Et quand deux jeunes gens s'aiment... Mais que s'est-il passé pour qu'Émery m'ait fait cette tête l'autre jour, quand je lui ai parlé de son futur gendre? — Car il le sera. — Encore une de ses foucades sans doute! Ils auront discuté sur quelque bêtise. Il ne pouvait pas laisser ces enfans s'aimer et se fiancer, tout tranquillement?... Pauvre Lazarine!... Mais c'est elle, je crois, qui rentre là-bas, avec sa sœur. Passons vite, pour n'avoir pas à m'arrêter et à leur dire que le capitaine s'en va... »

C'était, en effet, Lazarine qui rentrait à la *Maison Verte* avec Mme Journiac. Elles revenaient de leur visite, maintenant quotidienne, à cette chapelle de *Consolation* qui avait dominé toute leur vie d'enfans et d'adolescentes, comme elle dominait tout ce paysage et Costebelle, et la plaine d'Hyères, et les marais salins, et la presqu'île de Giens, et cette mer. Leur ami anglais, aujourd'hui en train de se battre sur l'Yser, le major Garfield, leur citait toujours, en leur désignant cette flèche surmontée de la statue de la Vierge, le vers divin de Wordsworth :

And spires whose silent finger points to heaven.

Mais ni la « pauvre Lazarine, » comme l'appelait son vieux docteur, ni Madeleine n'avaient de regard en ce moment pour le blanc clocher

Qui leur montrait le ciel avec son doigt muet.

C'était une traduction essayée jadis, par leur mère, un peu poète comme elle était un peu artiste. Elles ne pensaient pas à se rappeler l'une à l'autre ce souvenir, absorbées qu'elles étaient dans leurs réflexions sur la réponse de Brissonnet à Mme Journiac, reçue le matin. L'empressement du général à répondre, courrier par courrier, était bien significatif. Évidemment, il regrettait l'extrême dureté de son billet au colonel Émery, rédigé dans un premier mouvement de colère, devant la fin de non-recevoir

opposée par Graffeteau à son *ultimatum*. Dans cette nouvelle lettre, il racontait avec plus de détail le mariage du jeune homme, les légèretés et les trahisons de sa femme, leur divorce et ses vraies causes. Il insistait sur le cynisme de Thérèse, « tombée depuis, » disait-il, « dans les plus dégradantes habitudes. » Il mettait sa correspondante en garde contre les intrigues probables de Mme Alidière. Il donnait le nom, et confirmait qu'elle passait l'hiver à Tamaris. « Il est possible, concluait-il, que le mutisme de Robert vis-à-vis de votre père s'explique par la souffrance que je l'ai toujours vu éprouver à la simple mention de l'existence de cette malheureuse. Pour moi, cette faiblesse devant la vérité n'est pas une excuse. J'ai dû cependant, pour être juste, vous signaler ce trait de son caractère. »

— Tu vois, disait Mme Journiac, que mon impression ne m'a pas trompée. Hier, il ne jouait pas la comédie. Tu la tiens, cette preuve que tu demandais.

— Oui, répondait Lazarine, tout s'éclaire : ses réticences, ses timidités, sa fuite consternée, quand je lui ai parlé au *Mont des Oiseaux*... Ah! comme je viens de demander là-haut la force de supporter sans révolte l'inutilité de notre amour! Car il m'aime, il me l'a dit, et c'est vrai, c'est vrai. Quand je pense qu'il a tant souffert, — cette lettre du général l'atteste, — qu'il m'a rencontrée, que j'ai en moi, dans le cœur, de quoi tout réparer de ses misères, tout guérir... Et puis, rien, rien, rien... La loi de Dieu est là. Je ne la discute pas, mais que c'est dur!

— Moins dur tout de même que le mépris, dit la sœur.

— Et puis, continua Lazarine, sans paraître avoir entendu, quand je pense aussi que je l'ai envoyé à elle, moi! — Elle répéta douloureusement : — Moi! Car il est allé à Tamaris en nous quittant, c'est trop certain, pour exiger un désaveu de la calomnie. Il l'a revue...

— Chère petite, fit Madeleine. Tu es jalouse?

— Jalouse? dit Lazarine. Non. Si je la croyais toujours digne de lui, si je voyais en elle, comme hier, une femme abandonnée et méconnue, je ne regretterais pas de le lui avoir rendu. Je prierais Dieu, et de toute mon âme, je le jure, pour qu'il m'oubliât, pour qu'il fût heureux... Mais maintenant, après ce que nous savons, cette vie avec elle, que serait-ce?

— Il ne reprendra pas de vie avec elle, protesta Madeleine. Il t'aime.

— Elle est si belle, gémit Lazarine, si autre que moi!

C'était la femme, s'ignorant encore, qui venait de crier dans la vierge. Que lui répondre pour la consoler? Partout ailleurs que sur la grande route, la sœur aînée aurait serré l'enfant désolée dans ses bras. Elle ne put que lui prendre la main. Elle l'appuya contre ses lèvres, en donnant à ces frêles doigts frémissans un long baiser de tendresse et de compassion. Elles arrivèrent ainsi, sans plus parler, à la grille de leur jardin.

— Nous ne montrerons pas à Père la lettre du général, n'est-ce pas? dit Mme Journiac.

— C'est vraiment beaucoup de silences, fit Lazarine, la visite de celte femme, la rencontre d'hier...

— Je prends tout sur moi, interrompit Madeleine. Cette histoire n'a plus aucune suite possible, à présent. Pourquoi le mêler à des agitations où il ne trouverait que des motifs à se tourmenter? Il se fait déjà de si amers reproches! Il te l'a dit et il me l'a dit. Plus il croira cette aventure finie, moins il en souffrira. Tu blâmes le silence? C'est un devoir dans certains cas. Mais oui, quand la parole n'aurait d'autre résultat que d'augmenter inutilement la peine d'un autre. Père croit que tu aimes un indigne et que cette indignité te guérira. Ne comprends-tu pas que c'est mieux ainsi?

— Et toi, ne comprends-tu pas qu'il m'est trop dur de ne pas justifier celui que j'aime?

— En ce moment, tu ne le justifierais pas. Père discuterait. Il s'aigrirait davantage. Plus tard, tu pourras parler. Pas maintenant. Comme dit Élisa : il faut laisser le temps au temps.

— Tu as raison, répondit Lazarine avec accablement. Je me tairai.

Elles trouvèrent le colonel dans son fumoir-bibliothèque, occupé à vérifier les renseignemens du *Communiqué* sur une grande carte d'État-major, clouée au mur. Des petits drapeaux, piqués de place en place, y marquaient les situations respectives des armées.

— Bonnes nouvelles! cria-t-il à ses filles, dès la porte. La bataille de Verdun se dessine en notre faveur. Dès l'instant que les Boches ont manqué leur coup de surprise et que nous réagissons, nous tenons le bon bout. Quel outil que le soldat

français, dans de bonnes mains! Et les chefs de là-bas, je les connais. Je les ai vus débuter : Castelnau, Pétain, Nivelle, Mangin. Ce sont de fiers hommes, allez. Mais quelle guerre!... Suivez sur la carte. Tenez...

Et de son vieux doigt, noué de rhumatismes, il montrait tel fort, telle colline, cherchant les noms sur le journal qui lui servait de guide. C'était un numéro identique à celui que Graffeteau avait acheté à La Garde. Seulement, le colonel, tout entier à la passion militaire, n'avait même pas vu l'annonce sensationnelle de la manchette. Sa démonstration faite, il déposa la feuille sur son bureau. Mme Journiac la prit d'un geste machinal. Elle commença de la parcourir des yeux. Tout d'un coup, elle se mit à trembler. Le saisissement décomposa son beau visage, si calme d'habitude. Son père, assis maintenant en face d'elle et qui la regardait distraitement, s'en étonna :

— Mais tu es souffrante, Madeleine? dit-il.

— Ce ne sera rien, répondit-elle en se forçant à sourire. Lazarine, aide-moi à remonter dans ma chambre. Je m'étendrai jusqu'au dîner. J'emporte le journal, papa? Ma sœur me lira les nouvelles.

— Emporte, fit le colonel. Hors le *Communiqué*, rien ne m'intéresse. Je vais écrire quelques lettres. Soigne-toi bien.

Il embrassa sa fille aînée sur le front, avec une complaisance qu'il se reprocha sans doute, car, au moment où Lazarine allait passer le seuil, il la rappela et l'embrassa tendrement aussi. Les deux sœurs sortirent de la chambre. Madeleine continuait à montrer un trouble si étrange que l'autre, dans l'escalier, lui demanda :

— Qu'as-tu donc?

— Tout à l'heure, répondit Mme Journiac à voix basse, je te dirai. Puis, quand elles furent dans la chambre : — Ferme la porte à clef. C'est cela. Et regarde.

Elle tendit le journal à Lazarine. Celle-ci lut l'article qui, deux heures auparavant, avait soulagé Graffeteau d'un poids si lourd.

— Madame Alidière? fit-elle. A Tamaris?... Mais c'est elle!...

— Évidemment, dit Madeleine. C'est elle.

— C'est bien cette nuit qu'elle s'est tuée? interrogea la jeune fille. L'une après l'autre, penchées sur les lignes fatales, elles en relisaient chaque mot.

— Il n'y a pas de doute, conclut Madeleine, c'est bien cette nuit.

— Après qu'il l'avait revue alors, qu'il avait causé avec elle, aussitôt après! Ah! Madeleine, qu'est-ce que j'ai fait?

— Toi? protesta Mme Journiac, mais tu n'es pour rien dans ce drame.

— Et qui lui a dit de la revoir? s'écria Lazarine. Qui lui a raconté qu'elle était venue, et notre entretien? C'est à cause de moi qu'il est allé la trouver! Car il y est allé. A cause de moi, il aura été trop dur pour elle! Et là encore, tout s'éclaire. Il fallait qu'elle eût un motif à sa visite ici, bien humiliante, avoue-le... — Mme Journiac protesta d'un geste : — Mettons qu'elle ait menti et sur leur divorce et sur son caractère, qu'elle ait voulu me faire de la peine, parce qu'on lui avait parlé de moi et de lui. Il n'en est pas moins vrai que cette démarche, que ces mensonges mêmes, supposent chez elle de la passion. Il l'aura brutalisée, désespérée, à cause de moi... Et alors, cela!... — Elle repoussa le journal dans un mouvement d'horreur. — Il me semble que je vois ce sang... Et de ses prunelles agrandies par l'épouvante, elle regardait ses mains.

— Mais c'est insensé, insensé, répétait Madeleine. Et, suppliante : — Ma pauvre petite, ne cherche donc pas à ce suicide une autre explication que celle que donne le journal, l'opium. Rappelle-toi la phrase de Brissonnet : *les plus dégradantes habitudes?* C'est de l'opium qu'il voulait parler. Remarque. Nous ne savons même pas si le capitaine Graffeteau l'a vue. Il y a là une histoire d'une scène de folie dans un établissement public à Toulon, qui prouve que cette femme n'a point passé l'après-midi à Tamaris! Il l'a vue? Soit. Il lui a parlé durement? Soit encore. Que lui avais-tu demandé, toi? D'être bon pour elle, de lui pardonner. Ainsi!... Et quand il aurait été implacable, au point de la désespérer, ce n'était que justice. Le témoignage de Brissonnet le prouve... D'ailleurs, pourquoi chercher des raisons, quand l'opium suffit, je te répète? C'était une malade d'esprit, qui n'était pas responsable. Cette visite ici, dont tu parles, mais elle n'était pas d'une passionnée. Elle était d'une méchante ou d'une détraquée... Non. Non. Ce suicide est lamentable. Mais tu y es absolument étrangère... Et puis, sommes-nous tout à fait sûrs que c'est un suicide? Après tout, nous n'avons là qu'un récit de journal, écrit après une première

enquête, non poussée à fond. S'est-elle tuée, seulement?...

— Arrête-toi ! implora Lazarine d'une voix étranglée. Elle s'arrêta elle-même. L'idée qui venait de surgir entre elles était si atroce qu'elles demeurèrent quelques instans silencieuses, jusqu'à ce que Mme Journiac dît, en haussant les épaules :

— Décidément, c'est contagieux. Tu me rends aussi folle que toi. — Puis, montrant sa taille déformée, avec cette grâce souffrante de future mère qu'elle employait comme le plus sûr moyen de calmer sa sœur : — Si tu continues, ton neveu naîtra dans un joli état. Finissons-en. Et d'abord... — Elle avait saisi le journal qu'elle froissa vivement. Elle alla vers la cheminée, prit les pincettes et maintint le papier dans les flammes. Quand il fut entièrement consumé : — Ah ! dit-elle. Si l'on pouvait faire des chagrins inutiles un petit tas de cendres, comme celui-là !

— On ne peut pas, dit Lazarine. Tu le sais aussi bien que moi. Tout de même, tu m'as rendu un grand service en m'empêchant de parler à notre père. Ses commentaires à lui, maintenant, me seraient vraiment trop durs. Je ne pourrais pas les supporter. Je vais le rejoindre.

Elle quitta la pièce sur ce prétexte, en réalité pour fuir Madeleine. Celle-ci s'en rendit bien compte, et que la pauvre enfant ne pouvait pas supporter non plus ses commentaires, à elle. Le soir, et quoique le départ de la voyageuse fût fixé pour le lendemain, Lazarine ne monta pas faire la causette, comme à l'ordinaire, dans la chambre de sa sœur. Elle trouva le moyen d'échapper encore au tête-à-tête, pendant les quelques heures de la matinée du samedi qui précédèrent ce départ. Vingt fois, Madeleine fut tentée de s'approcher d'elle, pour reprendre, seule à seule, l'entretien de la veille. Vingt fois, une appréhension invincible l'en empêcha. Elle n'arrivait pas à chasser le soupçon, extraordinaire, et, pour son bon sens, absurde, qu'elle avait suggéré elle-même par une phrase prononcée cependant au hasard. Ce fut seulement à la gare, durant les quelques minutes où leur père enregistrait ses bagages, qu'ayant entraîné Lazarine à l'extrémité du quai, elle lui dit :

— Chère petite, fais-moi une promesse, mieux qu'une promesse, un serment.

— Un serment ? répéta Lazarine, lequel ?

— Si tu revois le capitaine Graffeteau, jure-moi, sur la mémoire de maman, que tu me le diras, entends-tu, quoi qu'il arrive.

La jeune fille regarda sa sœur fixement :

— Que crois-tu donc qui puisse arriver? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondit la sœur aînée. Et dans un élan passionné : — Mais je ne pourrai pas partir, je le sens, si tu ne me jures pas ce que je te demande.

— Je te le jure, dit Lazarine.

— Merci, fit l'autre.

XI

Le train avait disparu depuis longtemps, emportant vers Toulon, puis vers Marseille et Avignon, la sœur aînée, toujours bien anxieuse malgré le serment, et sa phrase énigmatique travaillait l'imagination de celle à qui elle venait d'arracher cette solennelle promesse :

« Qu'a voulu dire Madeleine? » se demandait-elle sur la route du retour, et, se répétant sa propre question : — Que croit-elle donc qui puisse arriver? — elle y répondait malgré elle. Une possibilité, qu'elle s'était interdite jusqu'alors de même concevoir, s'imposait à son esprit. Une espérance folle se mélangeait à la terreur de responsabilité que le suicide de Thérèse continuait de lui infliger. Elle écartait la hantise d'une autre terreur, indéterminée, obscure, formidable. Thérèse morte, celui qu'elle aimait si profondément, si douloureusement, devenait libre. S'il était démontré pourtant que ce suicide était uniquement dû à un désordre mental, provoqué par l'opium? L'obstacle entre eux serait brisé. Le mariage religieux serait permis. Elle s'imaginait Robert Graffeteau trouvant le moyen de la revoir, implorant d'elle, avant de retourner au front, cet engagement qu'elle lui avait offert, dans une heure de confiance exaltée. Que répondrait-elle? Un frisson la parcourait. Elle regardait le colonel, en train de marcher à son côté. Ils suivaient le chemin qui, par Costebelle, mène à Saint-Pierre des Horts et à la *Maison Verte*. Si Robert Graffeteau osait une pareille demande et si elle disait oui, comment s'en taire? D'autre part, comment expliquer au colonel, si intraitable sur le chapitre de la loyauté, qu'elle et sa sœur eussent dissimulé de la sorte?

L'imposture de ce mutisme recommençait de tant lui peser! Comment le rompre sans révéler l'intensité de son amour, qui l'effrayait elle-même? Rien que de supposer cette porte ouverte à nouveau sur l'avenir lui faisait mal, tant elle entrevoyait de bonheur. Elle la repoussait, cette porte. Elle le rejetait, ce rêve. L'affreuse impression la ressaisissait, celle du sang de la suicidée sur ses mains. A un tournant de la route, les bâtimens du *Mont des Oiseaux* se découvrirent dans le lointain, pour quelques instans. Les yeux de la jeune fille se fixèrent, par-dessus la tête grise de son compagnon, sur la blanche construction aux toits rouges. « *Il* avait promis de se justifier, pensait-elle. Il ne donne pas signe d'existence. Pourquoi?... » Et elle avait peur.

A cette question elle devait avoir une réponse, et trop complète, ce même jour. Vers les cinq heures et demie, après le thé, elle était seule dans sa chambre, à lire et relire, dans les journaux du matin et ceux de l'après-midi, des détails complémentaires sur le drame de Tamaris. Tous s'accordaient sur l'hypothèse du suicide et sur sa cause, ainsi qu'en témoignait leur unanimité à réclamer des mesures énergiques contre la vente clandestine de l'opium. La fidèle Élisa entra, porteuse d'une enveloppe fermée et sans adresse. Puis narquoise, comme à l'habitude :

— C'est l'infirmier de M. le lieutenant Duchatel qui a remis ceci pour *Mademoselle*, en disant comme ça : qu'on attendait une réponse, et que c'était pressé... Pressé, pressé, que je lui ai dit, moi, faut *ben* donner le temps à la médecine de faire... — Il en rit encore.

Elle riait, elle aussi, de sa rustique plaisanterie, la malicieuse Angevine, mais sans gaieté. Tous ces derniers jours, elle avait observé la tristesse grandissante de sa *Demoselle*, comme elle continuait de l'appeler avec la prononciation de son village. Trop fine pour ne pas en deviner vaguement le motif, mais trop peu renseignée pour soupçonner la cruelle vérité, elle en voulait au capitaine Graffeteau, et, à cause de lui, aux officiers du *Mont des Oiseaux* en bloc. « Qu'est-ce qu'ils peuvent bien lui écrire encore? » pensa-t-elle, en voyant le visage déjà si tendu de Lazarine se contracter à la lecture du billet enfermé dans cette enveloppe. Il se composait de ces quelques

mots, tracés d'une plume incertaine et qui n'avait pas su diriger ses lignes : « *Mademoiselle, il faut que je vous voie immédiatement. Pardon et Respects.* » — Que je vous voie? — Dans son trouble, l'aveugle employait machinalement une formule qui n'avait plus de signification pour lui, hélas! Cet indice n'était pas nécessaire pour prouver à Lazarine qu'un incident très grave l'avait seul déterminé à une pareille démarche, lui, si réservé. Venait-il lui parler du drame de Tamaris et de Robert Graffeteau?

— Le lieutenant Duchatel est en bas? demanda-t-elle.

— Oui, fit la servante, assis sur la borne du chemin. Il n'a pas voulu entrer.

— Va le prévenir que je descends, dit Lazarine, et à part elle : « Il ne veut pas entrer. A cause de mon père, évidemment... Hé bien! je lui parlerai sur la route. »

Le temps de poser un chapeau sur ses cheveux, de jeter une mante sur ses épaules, et elle descendait l'escalier, le cœur battant.

« Si mon père m'entend, pensait-elle, cette fois je lui dirai tout. »

Par bonheur pour la pauvre enfant, — ou par malheur, — qui sait? — le colonel ne parut pas. Suivie du regard par la seule Élisa qui murmurait : « Seigneur, ayez *pidié* de nous et jetez des pierres aux autres! » elle traversa le jardin, et, la grille passée, vint droit vers Duchatel. Quoique son pas fût bien léger, l'aveugle l'entendit venir. Il se leva.

— Laissez, dit-il à l'infirmier qui voulait le soutenir, Mlle Émery me conduira quelques pas... Et il appuya sa main sur le bras de Lazarine, du même geste à peine posé qu'il avait eu dans ce retour de nuit, dont la jeune fille racontait la poésie heureuse à sa sœur, au cours d'une de ses lettres. Trois semaines n'étaient pas écoulées depuis. Que cette joie était loin!

— Mademoiselle, commença l'aveugle à mi-voix, je me rends bien compte que je viens d'être très incorrect avec vous.

— Ne vous excusez pas, lieutenant Duchatel, dit Lazarine. Du moment que vous m'écrivez ainsi, vous obéissez à des raisons impérieuses, j'en suis sûre. Dites-les-moi simplement.

— Merci de votre confiance, répondit-il. J'étais si sûr que je ne me trompais par sur vous!... — Et, tout simplement, en

effet : — Mademoiselle, il s'agit du capitaine Graffeteau. Je crois que vous avez de l'amitié pour lui. Vous regretteriez certainement de ne l'avoir pas aidé, le pouvant, dans une crise terrible de sa vie. Il est si étrange ! J'ignore si vous l'avez vu ces derniers jours et si vous vous êtes rendu compte de son état. Cet état m'a paru, à moi, tellement inquiétant que vous m'en voyez bouleversé...

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ? fit Lazarine. Qu'avez-vous su ?

— Il y a, mademoiselle, dit Duchatel, tout bas cette fois, qu'il veut se tuer.

La jeune fille demeura comme sidérée. Un cri lui vint qu'elle étouffa. L'évidence s'imposait à elle. Le hideux soupçon, repoussé d'abord comme une imagination insensée, revêtait soudain une précision sinistre. Il se faisait dans son esprit un de ces raisonnemens foudroyans dont l'éclair nous illumine aux minutes tragiques. Celui qu'elle aimait et qui l'aimait était libre. Il pouvait l'épouser. Et il pensait à se tuer ? A cause de ce drame de Tamaris, c'était certain. S'il n'y était pas mêlé, pourquoi ? S'il y était mêlé et qu'il y eût eu simplement suicide, pourquoi encore ? Par remords d'avoir été trop dur ? Les torts de sa femme l'absolvaient d'avance... Restait une troisième hypothèse. A l'épouvante dont elle emplissait Lazarine une appréhension affreuse se mêlait, celle que son propre trouble ne mît Duchatel sur la piste du crime. Savait-il que Graffeteau fût marié et divorcé ? Que sa femme s'appelât Mme Alidière ? Qu'elle fût morte, et où, et comment ? Elle pensa : « Moi, je ne dirai rien. Il faut qu'il parle... » Cette idée lui donna la force d'interroger :

— Il veut se tuer ? répéta-t-elle. Il vous l'a dit ?

— Non. Mais je le comprends. Je le sens. Je le sais.

— A cause de son étrangeté ? Cette étrangeté, quand avez-vous commencé de la remarquer ?

— Il y a une semaine environ.

— Mais vous prononciez le mot de crise ?

— En effet, c'est depuis quarante-huit heures seulement qu'il m'inquiète ainsi.

— Depuis ces quarante-huit heures, lui est-il arrivé quelque chose ?

— Rien que je sache...

— Alors, ce n'est qu'une impression?

— Oui et non... Mais, voyez-vous, mademoiselle, le mieux est que je vous raconte, par le détail, mes observations, à partir d'hier au soir. Vous jugerez. Hier donc, je ne l'avais pas rencontré de tout l'après-midi. Je vais le chercher, pour le dîner. Je frappe à sa porte. Il était là. Pas de réponse. Je l'entendais qui marchait, marchait... Je lui dis mon nom. Il me crie qu'il ne dînera point. Il n'ouvre pas... Après le dîner, je retourne à sa chambre. J'écoute. Toujours le pas d'un homme qui se fuit lui-même entre quatre murs... J'y retourne encore au milieu de la nuit. Toujours et toujours ce va-et-vient infatigable et affolé de fauve en cage... Ce matin, il arrive chez moi. Il me dit qu'il voudrait me demander un conseil, pour son testament. « J'ai une certaine fortune, m'expliqua-t-il, et pas de proches parens. Je désire laisser ce que je possède à une œuvre de charité. En connaissez-vous une que vous considériez comme très utile et que vous puissiez me recommander particulièrement? » Cette preuve d'amitié me touche. Je le lui dis. L'émotion le gagne, et alors, il me pose une question que je vais vous répéter, mademoiselle, textuellement : « Vous croyez à une autre vie, Duchatel? — Et vous aussi, lui ai-je répondu. — Oh! moi! a-t-il repris, j'espère bien qu'il n'y en a pas, mais je n'en suis pas sûr. »

— Le malheureux!... ne put s'empêcher de gémir Lazarine.

— N'est-ce pas? fit Duchatel, mais écoutez la suite. Il continue : « Et dans cette autre vie, vous croyez que nos actes nous suivent? — Naturellement, ai-je répondu. C'est même ça, l'autre vie. — Si c'était vrai, s'est-il écrié, ce serait affreux! » Il faut vous dire, mademoiselle, qu'en Champagne, à la veille de la grande offensive, nous avions causé religion. Son incroyance alors m'avait d'autant plus attristé qu'elle était tranquille. Je pensai : « Il va repartir. Un travail s'est fait en lui. Il doute. » Et je lui dis : « Vous êtes plus près de Dieu qu'il y a sept mois, Robert, puisque vous commencez à le craindre. » Il ne releva pas ma phrase. Il remit la conversation sur son testament et l'œuvre à choisir. Puis tout d'un coup, sans transition aucune : « Avez-vous eu des amis qui se soient tués, Duchatel? — Oui, lui dis-je, très étonné, j'en ai eu un. » En effet, mademoiselle, un de mes camarades du lycée de Lyon, que j'aimais beaucoup. Employé de banque, il était pauvre. Il aimait le luxe. Dans une

heure d'égarement, il a volé. Sur le point d'être découvert, il s'est tiré une balle dans la tête. Je raconte cette histoire à Graffeteau. « Il a eu raison, me dit-il, vous ne trouvez pas? — Non, » répliquai-je. Et lui : — « Qu'auriez-vous donc voulu qu'il fît? » — « Qu'il se repentît et qu'il réparât. » — « Se repentir? a-t-il répondu. Quand on ne croit pas!... Réparer? Mais il y a des choses irréparables... » Il est sorti, là-dessus, comme il était entré, avec cette brusquerie des gens qui souffrent trop et qui ne se supportent nulle part. Mademoiselle, j'ai été tellement effrayé de cet entretien que j'ai osé une action extraordinaire. Elle vous prouvera ma certitude d'une catastrophe possible. Je suis allé chez lui, le sachant absent. J'ai cherché son revolver. J'ai arraché de mes doigts toutes les balles et remis les douilles vides dans les chambres. Puis, m'étant retrouvé avec lui cet après-midi, il s'est montré de nouveau si nerveux que ma terreur a encore grandi. Ma précaution m'a paru puérile. S'il veut en finir, il y a tant d'autres moyens!... Alors, j'ai pensé à vous...

Il s'arrêta de marcher et de parler. Il semblait attendre une réponse qui fît écho à sa confidence, et, comme la jeune fille se taisait, atterrée, il balbutia :

— Si je vous ai froissée, mademoiselle, pardonnez-moi.

— Comment vous en voudrais-je? répondit-elle, et appelant d'un geste l'infirmier : — Il faut que je rentre, lieutenant Duchatel. Je réfléchirai.

— Si je ne me trompe pas, pensez qu'il s'agit de la perte ou du salut de cette âme..., dit l'aveugle d'une voix où frémissait une imploration. Moi, je ne peux rien. Je n'ose même plus frapper à sa porte. Et, à cette minute peut-être...

Il n'acheva pas. Elle le vit qui reprenait la route du *Mont des Oiseaux*, appuyé d'un bras sur son guide, et de l'autre s'assurant du sol avec sa canne. Il marchait aussi rapidement que le permettait son infirmité. Ses dernières paroles expliquaient trop clairement cette hâte.

« A cette minute peut-être... » se répétait Lazarine, en marchant elle-même du côté de la *Maison Verte*. A un moment, elle se retourna. L'uniforme bleu de Duchatel disparaissait dans un repli de la route. En avant de ce repli, débouchait un sentier très rude, qu'il avait laissé à sa gauche et qui menait plus vite au *Mont des Oiseaux*. Subitement, impétueusement, la

jeune fille se dirigea vers ce raccourci, dont elle connaissait tous les méandres, tous les arbres, toutes les pierres. Elle s'y engagea sans plus se soucier de l'heure tardive, de son père qui s'inquiéterait, de l'extraordinaire audace de son projet. « Pourvu que je n'arrive pas trop tard! » Elle n'avait plus d'autre pensée. Un irrésistible élan la précipitait vers Graffeteau. Ce qu'elle lui dirait? Elle n'en savait rien. Elle venait, à travers Duchatel, d'entendre son appel de détresse, et elle allait au secours de cette agonie. Dès les premiers mots de l'aveugle, ce sentiment de pitié avait tout emporté. Elle qui gardait une farouche pudeur de ses émotions intimes, elle avait écouté jusqu'au bout cette confidence qui supposait son plus cher secret deviné. Lui demander qu'elle sauvât Graffeteau, n'était-ce pas lui dire : « Il vous aime et vous l'aimez? » Que lui importait? Et pas davantage le roman que l'officier avait pu imaginer autour des désespoirs de son ami : sans doute un désaccord avec le colonel, une demande en mariage repoussée. Elle courait, elle volait entre les lentisques et les arbousiers, les myrtes et les genévriers, sans cesse accrochée aux épines de cette végétation de maquis, et s'en arrachant... Enfin elle avait rejoint la grand'-route. Un autre raccourci s'y amorçait, aménagé à même le parc du *Sanatorium*, celui-là, et transformé en escalier par une savante succession de larges degrés d'un ciment qu'un ouvrier artiste avait façonné en aspects de planches et de troncs d'arbres. En deux minutes elle les eut franchis. Elle était devant l'énorme façade du bâtiment. Au portier qui la connaissait et s'avançait vers elle hors de sa loge, elle demanda le numéro de la chambre du capitaine Graffeteau, sans rougir sous le regard étonné de cet homme.

— Le capitaine est bien chez lui? insista-t-elle.

— Je ne l'ai pas vu sortir, dit le concierge. Si Mademoiselle veut, j'enverrai quelqu'un...

— Ce n'est pas la peine, répondit-elle, et elle entra dans l'hôpital sans plus hésiter que si elle eût été la sœur ou la femme de celui qu'elle voulait à tout prix sauver. En était-il temps?

Que ces deux étages lui parurent hauts, nombreuses les marches, long le couloir! Le pressentiment qu'elle arrivait trop tard l'immobilisa devant la porte, et, quand elle eut frappé, elle crut défaillir, au bruit du pas qui s'approcha. Les deux

tours de clef, que donna l'occupant de la chambre, et un bruit de chaises déplacées témoignaient qu'il s'était barricadé en dedans. Cette précaution s'accordait trop bien au funeste projet dont elle venait empêcher l'accomplissement! Mais le battant était ouvert. Robert Graffeteau avait vu Mlle Emery. De surprise, il recula sans rien dire. Ce fut elle qui poussa la porte, et, marchant sur lui, sans explication, sans préparation, d'une voix qui n'interrogeait pas, qui n'accusait pas, mais qui imposait, qui exigeait la vérité.

— Vous l'avez tuée? dit-elle :

— Oui, répondit-il.

— Et vous voulez vous tuer ?

— Oui, fit-il encore.

Elle détourna de lui sa tête, comme si, à cette minute, elle ne pouvait pas supporter de le voir, et elle s'agenouilla. Un fauteuil était là. Elle y posa ses coudes, cacha sa face dans ses mains et resta ainsi à prier longtemps. Quand elle se releva, son visage, si clair d'habitude, avait comme une expression obscure et convulsée. Le ravage du tourment intérieur, en décomposant ses traits délicats, l'aurait rendue presque laide sans la profondeur de ses yeux, sublimes de passion et de douleur. Les bras serrés sur sa poitrine, et les poings crispés l'un contre l'autre, elle gémit :

— Si vous vous tuez, que voulez-vous que je devienne? Il ne vous suffit donc pas de m'avoir associée à un premier crime? Car c'est en me quittant que vous êtes allé tuer cette femme, et à cause de moi! Voilà ce que j'ai été pour vous. A cause de moi, vous avez assassiné, et maintenant vous voulez vous tuer. Alors, toute ma vie, je devrai me dire : « S'il ne m'avait pas rencontrée, il vivrait, il serait un honnête homme! » Hé bien! A cause de moi, vous m'entendez, vous n'avez pas le droit de vous tuer. Vous me devez de ne pas me désespérer. Si vous m'aimez, comme vous l'avez dit, ne me condamnez pas à ce remords. C'est bien assez de l'autre...

— Ah! j'aurais dû me taire, ne rien avouer! répondit-il. Vous, des remords, vous, vous?... Mais vous n'avez jamais été pour moi que bienfaisance, que lumière, que consolation... Mais avant-hier, quelques heures avant, vous me demandiez d'être indulgent, de pardonner. J'avais encore vos paroles dans le cœur et dans l'esprit... Une fureur m'a entraîné, que je ne

comprends plus moi-même... Cette femme, c'était le passé, avec ses chagrins, ses rancœurs, ses hontes, auxquelles je ne peux pas vous mêler, même en idée... Alors, quand je me suis trouvé devant elle, toute cette misère a reflué en moi... J'ai eu horreur et j'ai eu peur. Oui, peur de moi-même, peur de cette femme. J'ai eu la sensation du monstre, d'une méchanceté, d'une perversité acharnée de nouveau contre moi... Un vertige m'a pris, et je me suis délivré... Vous voyez bien que vous n'êtes pour rien dans ce crime. Si une influence avait pu m'arrêter, c'était la vôtre, votre souvenir, la pensée de l'être que vous aviez fait de moi. Vous ne savez pas ce que vous êtes pour moi, depuis que je vous ai connue!... Ce que vous étiez... Car c'est fini. C'est moi qui peux vous dire : « Que voulez-vous que je devienne?... » J'ai tué. Mon crime est sur moi. De cela aussi il faut que je me délivre. Comment?... Je serais découvert, arrêté, emprisonné, à la veille d'être jugé, peut-être trouverais-je dans cette abjection un apaisement, une impression de dette payée. Vous avez appris cette mort par les journaux. Vous savez donc qu'on ne me poursuivra pas... Me dénoncer? J'y ai songé. Je ne le ferai pas, à cause de ces galons, de cette croix, de mes camarades, de tout ce que cela représente et qu'il m'est odieux d'associer à ma déchéance... Retourner au front, me faire tuer? Oui, si c'était comme simple soldat. Mais c'est impossible, et comme officier, comme chef, je n'en suis plus digne...

Il s'arrêta. Elle l'avait écouté, les paupières baissées, sans qu'aucun mouvement, ni de son visage ni de son corps, révélât les sentimens que cette horrible confession éveillait en elle. Comme si ce mutisme était un acquiescement, il reprit :

— Vous ne pouvez pas me répondre, et il n'y a rien à me répondre. Il ne me reste qu'à disparaître... Je m'en rends compte : c'est le bon Duchatel qui vous a avertie. Il m'a deviné. Ç'a été ma dernière faiblesse de lui parler. J'en suis bien puni. Mais j'étouffais!... Encore là, j'aurais dû me taire. Vous auriez lu, dans une feuille quelconque, un jour, que le capitaine Graffeteau avait été la victime d'un accident de chemin de fer. C'est si aisé de se mettre sur une voie, quand un train passe! J'avais pris cette résolution, afin de vous faire douter. Vous ne douterez plus maintenant. C'est pour moi une douleur de plus. Mais, — et il secoua la tête, — je me suis condamné à mort,

j'exécuterai la sentence. Je me ferai justice. Je paierai ma dette...

— Et à qui? interrogea-t-elle. — Elle le regardait fixement, avec ce mélange de supplication et de volonté que l'on a dans les yeux, quand on désire passionnément projeter dans un autre une conviction dont on est possédé. — Pas à la société, puisque votre mort ne sera un exemple pour personne. Pas à cette pauvre âme, que vous avez précipitée, toute chargée de ses péchés, aux pieds de son Juge. Pas à Dieu, qui défend tous les homicides. Vous n'aurez rien payé, rien effacé. Vous vous serez délivré de la vie, comme vous dites, et, se délivrer, ce n'est pas racheter, c'est déserter... Ce que je veux que vous deveniez? Mais un homme qui se repent, un homme qui expie. Rappelez-vous votre enfance. Quand vous aviez commis une faute qui pesait sur votre conscience, où alliez-vous demander pardon? Et on vous l'accordait, et on vous disait pourquoi, parce qu'il y a Quelqu'un qui a donné son sang pour vous, pour moi, pour nous tous, pour toutes nos défaillances, pour les péchés des enfans, pour les crimes des hommes. Il y a un Rédempteur, et il y a une Rédemption. Votre âme porte des traces sinistres. Vous vous feriez justice à vous-même, comme vous dites, votre suicide ne vous rendrait pas l'innocence. Ces traces, vous ne pouvez pas les effacer. Un autre le peut, si vous vous jetez sur son cœur. Même souillé, même abominable, il vous aime, il vous plaint, il vous veut. Ah! mon Dieu! mon Dieu! — Et elle joignait ses mains : — Si je pouvais faire passer en lui cette certitude qu'il a un moyen d'être guéri, d'être lavé, un seul!... Mon Dieu! mon Dieu!...

— Mais ce moyen, dit Graffeteau, je ne peux pas l'employer. Il faudrait croire et je ne crois pas.

— Je le sais bien, dit-elle avec une exaltation grandissante, mais vous croirez. Je vous forcerai de croire. Je prierai Dieu avec tant d'ardeur qu'il m'accordera cette grâce! Ne vous y refusez pas, en fermant à jamais la route à sa miséricorde! Je m'en rends trop compte, allez, ne croyant pas, un remords comme le vôtre est un fardeau terrible à porter. Je vous y aiderai. Tant que vous n'aviez parlé à personne, vous étiez seul à le porter. Vous ne pouviez pas, mais maintenant nous sommes deux. Non. Ne regrettez pas de m'avoir tout avoué, comme cela, tout de suite. C'est si noble! C'est si droit! Je vous

en estime tant ! C'est une telle preuve d'amour que vous m'avez donnée, en ne supportant pas de me mentir ! Je vous en aime tant !... Oui, répéta-t-elle, — et c'était un accent d'extase tout ensemble et de désespoir. — Nous nous aimons. Nous nous aimons. Ah ! Robert, supplia-t-elle dans un cri déchirant. — C'était la première fois qu'elle l'appelait tout haut ainsi. — Jurez-moi que vous ne vous tuerez pas, et moi je vous promets que je serai votre femme.

Graffeteau s'était assis, tout pâle. Sur ses joues des larmes commencèrent de couler, longues et lentes. Il les montra d'un geste à la jeune fille, et, cédant à l'émotion qui entrecoupait chacun de ses mots :

— Mademoiselle... — Comment aurait-il osé, lui, prononcer son prénom ? Et ce contraste même était si poignant ! — Je ne pensais pas que j'aurais pu connaître encore une minute de bonheur. Vous venez de me la donner. Ces larmes sont les premières qui me viennent, depuis l'horrible chose. Comme elles me soulagent ! Quelle douceur émane de vous, quelle générosité ! Cette belle âme si fière, si grande, que j'avais pressentie, je la vois. Oui, nous nous aimons. Seulement, moi, c'est l'adoration pour un être tellement au-dessus de moi, tellement unique ! Et vous, c'est une pitié pour un déchu. En ce moment, vous me voyez si misérable et vous êtes si bonne, si charitable, et alors cette offre... Non ! Je ne peux pas, je ne dois pas l'accepter... Quand vous m'aurez quitté, peut-être pas aujourd'hui, mais demain, après-demain, je ne serai plus ce que je suis en ce moment, une douleur qui agonise là sous vos yeux et qu'à tout prix vous soulagez. Je redeviendrai pour vous l'assassin, — il insista, — l'assassin, celui qui s'est condamné à être seul toujours, par une action inexpiable, je vous répète, inexpiable... Ce pacte, si j'y consentais, loyale et fidèle comme vous êtes, vous le tiendriez. Mais, au fond de votre conscience, que penseriez-vous ? Que vous êtes la femme d'un assassin. Et moi, je lirais cette pensée en vous. Je vous aurais infligé cette honte. Je m'en mépriserais plus encore que de mon crime. C'en serait un pire. Non. Non. Non. Laissez-moi. Ne me tentez pas.

— Ah ! dit-elle, comme vous m'avez peu comprise ! C'est tout naturel. Vous ne croyez pas. Alors vous ne voyez pas. Vous vous trompez : ce n'est pas la pitié qui m'a fait vous parler comme je vous ai parlé. C'est l'amour, tout simplement, pas celui qui

aime une créature à cause de son charme et de son attrait, cet amour qui change, qui tombe avec les années, avec la vieillesse, avec la mort. Peut-être vous ai-je aimé ainsi les premiers temps. Ce que ces cruels derniers jours m'ont appris, c'est que je vous aime d'un amour plus haut, plus pur, plus vrai. C'est que j'aime votre âme et que je veux, entendez-vous, je veux la sauver... Sans cela, ce crime, en effet, m'aurait séparée de vous. Pourquoi m'en a-t-il rapprochée? Parce que mon sentiment pour vous était autre chose que ce que j'en savais. C'est comme ma foi en Dieu et en Notre-Seigneur. Maintenant seulement je sens combien elle est complète, absolue. Maintenant seulement je comprends que cette vie n'est qu'une étape du chemin, un passage vers l'Éternité, et je veux la partager avec vous, mon Éternité. Je veux que vous soyez sauvé. En vous offrant d'être votre femme, après cet assassinat, je fais mien tout votre passé. Nous l'expierons ensemble. Tout ce qui est à moi est à vous : ma vie, mon cœur, mon Rédempteur. Tout ce qui est à vous est à moi : vos doutes, vos angoisses, votre crime, vos tentations de désespoir. Un autre que moi se les est appropriés avant moi, c'est Notre-Seigneur. Je vous ferai croire en lui, par ma propre destinée... Mais il me faut le temps. Vous ne me le refuserez pas. Vous ne vous le refuserez pas, à vous-même... Vous avez dit à Duchatel que vous doutiez de l'autre vie, que vous ne saviez pas. Alors vous n'êtes pas sûr qu'il n'y ait pas une autre vie. Vous ne pouvez pas vous abîmer volontairement dans cette nuit, sans avoir cherché un peu de lumière, surtout quand il dépend de vous d'être encore utile, de servir. Ne dites pas que vous n'êtes plus digne d'être un officier, un chef. Ce n'est pas du repentir, cela, c'est de l'orgueil. Quand on veut servir, on ne choisit pas. On sert à son rang, et, si l'on pense qu'il est trop haut, on trouve dans sa secrète indignité une occasion de s'humilier intérieurement... Mais dites-moi donc que j'ai raison, que ce second vertige est passé, que vous vivrez, que vous ne vous tuerez pas!... Ah! bourreau, bourreau! Vous m'aimez. D'un mot vous pouvez faire cesser mon martyre, car je suis au martyre, vous le voyez pourtant, et, ce mot, vous ne le prononcez pas!...

Elle s'était laissée tomber sur le fauteuil, les paupières baissées de nouveau, la bouche frémissante, les mains jointes, pâle et défaillante comme si elle allait s'évanouir.

— Mademoiselle..., mademoiselle..., balbutiait Graffeteau, enfin vaincu par tant d'amour, de charité, de magnanimité, de détresse. Revenez à vous. Apaisez-vous. Je ferai tout ce que vous voudrez. Je me remets entre vos mains.

Elle ouvrit ses beaux yeux brûlans, et, haletante :

— Vous me promettez de ne pas vous tuer? J'ai votre parole?

— Je vous le promets. Vous avez ma parole.

— Quelle minute de bonheur vous venez de me donner, à moi aussi!... dit-elle. La voix lui manquait. Elle restait assise, immobile à présent et silencieuse. Le crépuscule tombait, ce brusque frisson de nuit qui succède si vite dans le Midi à la chute du soleil. Graffeteau la contemplait, si blanche, si fine, si émue! Elle était là, devant lui, comme un fantôme béni et qui exorcisait l'autre, comme l'image de son pur amour, venu pour effacer toutes les souillures, pour panser toutes les plaies. A ce moment, il s'approcha d'elle, il s'agenouilla, et humblement, pieusement, il appuya ses lèvres sur le bord de sa robe. Elle se dressa, debout. Il s'était relevé aussi.

— Quand partez-vous? demanda-t-elle.

— Demain dimanche.

— A quelle heure?

— Le matin.

— Alors nous ne nous reverrons pas. En vous en allant, regardez du côté de *Consolation* et pensez que j'y aurai communié pour vous. Adieu. Ayez foi en moi, comme j'ai foi en vous.

Elle marcha vers la porte sans qu'il essayât ni de la retenir, ni même de lui prendre la main. Sur le seuil, elle se retourna pour le regarder avec ses prunelles profondes, et elle lui dit :

— Adieu, mon fiancé!

LE DÉNOUEMENT

I

Le général Brissonnet au colonel Émery.

Aux Armées, ce mercredi 19 juillet 1917.

Mon cher colonel,

Vous m'avez montré trop de confiance en m'initiant au chagrin que vous avaient causé, il y a trois mois, les fiançailles secrètes de Mlle Lazarine avec Robert Graffeteau, pour que je ne considère pas comme de mon devoir de vous apporter un dernier témoignage sur ce valeureux garçon, qui vient d'être tué dans des circonstances vraiment héroïques. Cette mort achève de me confirmer dans l'idée que vous exprimait ma dernière lettre : ma sévérité pour lui, quand vous m'avez demandé des renseignemens, n'a pas été juste. Certes, son silence sur son divorce, et vis-à-vis de vous, était bien coupable. Bien coupable sa résistance à mon injonction d'avoir à vous parler, dans les conditions où je la lui faisais. Mais il y a des hommes qui valent mieux que certains de leurs actes. C'était son cas. Il portait réellement deux êtres en lui. Je n'aime pas beaucoup cette théorie des dédoublemens que les intellectuels d'aujourd'hui ont imaginée, pour justifier leurs défaillances de volonté. Comment expliquer pourtant d'une autre manière des contrastes si déconcertans? Ce qui est certain, c'est qu'il avait, depuis son départ du *Mont des Oiseaux*, tenu la main à ce que le meilleur de lui prît le dessus. Il n'était plus dans mon armée, mais j'ai trouvé moyen de le suivre, quasi jour par jour, d'abord dans son dépôt, puis dans le poste de seconde ligne où il commandait encore voici deux semaines. Il semblait que la disparition de sa femme l'eût comme délivré d'une possession. Vous ignorez peut-être que la malheureuse a fini par un suicide dans une chambre d'hôtel, transformée en fumerie d'opium, après un scandale dans un lieu public! Cette lamentable aventure avait du moins cet avantage qu'elle permettait à ce pauvre garçon de refaire sa vie. La perfection de son service, durant ces trois mois, l'impeccable rigueur de sa tenue, ses qualités

de chef, de plus en plus marquées, m'avaient décidé à l'y aider. Je voulais et lui pardonner moi-même et tout essayer pour que vous lui pardonniez. Je ne pourrai que vous inviter à ce pardon, dans votre pensée et sur une tombe. Le soldat en vous ne le refusera pas à ce soldat.

C'est le vendredi 14, qu'il a été tué. Son escouade occupait dans la Somme une tranchée située en arrière d'un ruisseau, près de ***. Ce ruisseau coule au fond d'un ravin. La tranchée ennemie était de l'autre côté. L'espace intermédiaire, planté de saules, était un peu considéré par les Allemands comme leur propriété, notre tranchée à nous ayant été occupée longtemps par des territoriaux qui ne sortaient guère de leur trou. C'est justement afin de changer cette situation que l'on y envoyait un officier connu pour avoir du cran et du mordant. Robert était arrivé le mercredi 12. Il passa le jeudi dans une étude attentive des lieux. Le vendredi, à l'aube, constatant qu'un brouillard épais pesait sur le ravin, il jugea l'occasion propice pour faire réparer les fils de fer en avant de la tranchée. Il avait, la veille, observé leur état défectueux. Il y met une équipe et, pour la protéger, il envoie un caporal et trois hommes battre le ravin. La besogne avançait, quand une fusillade éclate. Graffeteau crie aux travailleurs : « Aux tranchées! » Deux des patrouilleurs reviennent en courant. Ils racontent qu'ils ont été canardés par des Allemands cachés dans les saules. Le caporal avait été tué raide, et un soldat restait là-bas, au delà du ruisseau, la jambe fracassée. « Une carabine, dit Graffeteau, j'y vais. » On la lui donne, et il sort de la tranchée, pour aller chercher son soldat blessé. Plusieurs poilus veulent suivre leur capitaine : « Je n'en veux qu'un. Restez, les autres, » ordonne-t-il, et il part, sans même se baisser, suivi d'un homme. Ils sont repérés. Première décharge. Ils ne sont pas touchés. Ils passent l'eau, trouvent le blessé évanoui, le chargent sur leurs épaules et vont pour rentrer. Nouvelle décharge. Cette fois, le bras gauche de Graffeteau est traversé. Il continue de marcher. A cinq mètres de la tranchée, une autre balle envoyée sans doute par un « tireur d'officiers » l'atteint à la tête. Il tombe. Ses soldats s'élancent et le ramassent mort. Le blessé qu'il avait porté jusque là n'avait rien reçu, pas plus que le soldat. Il était là, toujours évanoui, mais sauvé.

Qu'ajouter, mon colonel, à ce simple récit que je transcris

tel qu'il m'a été communiqué par son général, qui savait mon intérêt pour Robert? Communiquez-le vous-même à Mlle Lazarine, si vous croyez devoir le faire. Vous avez la preuve que la romanesque exaltation dont vous vous êtes inquiété chez votre noble enfant y avait vu plus clair que vous et surtout que moi. J'avais condamné Robert, pour ce silence, où je n'avais voulu reconnaître que de la faiblesse et de la duplicité. Elle avait fait à ce cœur troublé un crédit qui s'est trouvé n'être qu'une justice. Il m'est cruel, je vous l'avoue, de penser que ce fils de mon meilleur ami s'en est allé sans que je lui aie serré la main! Je ne trouve un adoucissement à ce reproche intime que dans l'unanimité de l'admiration dont sa mémoire est entourée. Elle le restera. Et pensant au magnifique relèvement moral que cette mort représente, à ce geste d'un officier donnant sa vie pour sauver un de ses hommes, je me souviens de nos lointaines conversations au Tonkin, lorsque j'avais la joie de servir sous vos ordres. Nous avions, vous et moi, la fierté de notre métier de soldat. Nous en cherchions la mystique, comme disait Ernest Psichari, ce lieutenant que j'ai tant aimé, et que j'ai perdu à Charleroi. Et sans cesse nous en revenions à discuter ensemble sur la guerre. Nous tombions d'accord qu'elle est, pour les peuples et pour les individus, une épreuve terrible. Nous convenions qu'elle emporte avec elle des misères affreuses, qu'elle met à nu de sinistres égoïsmes, de hideuses brutalités. Mais nous disions aussi qu'elle est la grande et nécessaire réparatrice, et qu'elle découvre, qu'elle exalte nos plus hautes puissances et les plus humaines. Elle ne donne pas seulement, aux dévoyés de la vie, une occasion de se racheter, et devant les autres, et, ce qui est plus essentiel, devant eux-mêmes. Elle amplifie, elle développe des énergies de dévouement qui prouvent l'âme, qui prouvent Dieu. J'ai souvent douté de l'autre Révélation, vous le savez, et qu'à cause de ce doute je me suis fait depuis des années un scrupule de pratiquer. De cette révélation-là, celle du sang volontairement offert, je n'ai jamais douté. Vous me direz, comme autrefois, que les deux se confondent, puisqu'elles reposent sur le même dogme : la vertu du sacrifice total. Sachez que je suis bien près de penser comme vous sur ce point. Et, à ce propos je me reprocherais de ne pas vous apprendre ce dernier détail : il me revient de bonne source que Robert Graffeteau s'était confessé et avait communié, quelques

jours avant ce fatal vendredi 14. Peut-être le chagrin de Mlle Lazarine recueillera-t-il une consolation dans ce retour? Vous-même, ne trouverez-vous pas là un motif de garder un souvenir sans amertume à ce malheureux et courageux jeune homme?

Au cas, mon colonel, où vous désireriez des renseignemens plus complets encore, je reste à votre disposition. Je vous quitte, avec l'espérance que l'offensive commencée marque la victoire. Si la mauvaise chance voulait qu'il en fût autrement, on recommencera. Voilà tout.

Je suis votre dévoué
BRISSONNET.

II

Robert Graffeteau à Madame Journiac.

Aux armées. Le 1er juillet 1917.

Madame,

Si ce billet vous est remis, c'est que je ne serai plus. Nous attaquons demain et nous sommes première vague. Il y a beaucoup de chances pour que j'y reste, et, si ce n'est pas pour cette fois, l'échéance n'est sans doute qu'ajournée. J'ai trouvé un moyen sûr, pour que cette enveloppe qui en contient une autre vous parvienne. Je la confie à M. l'abbé Lartigue, un infirmier qui est au repos, et dont je suis sûr comme de moi-même. A notre dernière rencontre dans ce chemin creux de Saint-Pierre des Horts, et au cours d'une bien douloureuse explication, j'ai lu au fond de vos yeux une pitié à laquelle j'ose faire appel aujourd'hui. Non, la femme qui m'a regardé ainsi ne repoussera pas la prière d'un mort. Je vous demande donc de faire tenir à Mademoiselle votre sœur la lettre ci-incluse. Ai-je besoin de vous donner ma parole qu'elle ne contient pas un mot que je n'aie le droit de lui dire et qu'elle n'ait celui d'entendre? Que Dieu, — ce Dieu en qui elle m'a fait croire, et dont je me suis enfin rapproché, — vous garde, Madame, vous et les vôtres, et qu'il vous récompense de l'acte de charité que vous accomplirez en réalisant le vœu d'un homme dont c'eût été le bonheur suprême de se dire votre frère, — et qui ne l'avait pas mérité.

ROBERT GRAFFETEAU.

III

Madeleine Journiac à Lazarine Émery.

Du mas Journiac, ce samedi 22 juillet 1917.

Ma sœur aimée,

Tu attendais en priant la souffrance. La voici, et je ne puis être auprès de toi pour te secourir, moi par qui le coup t'arrive. J'ai reçu pour toi une lettre, que je te fais tenir avec le billet qui l'accompagnait. Lazarine, enfant que m'a léguée notre mère, celui à qui tu avais donné ton cœur et qui t'envoie par moi cet adieu est entré dans l'Éternité. Il a quitté cette terre, où vous avez tant lutté, l'un à cause de l'autre. Mais dis-toi bien que c'est *par toi* qu'il n'erre pas dans les ténèbres. C'est *par toi* qu'il a retrouvé Dieu ; il a voulu que je le sache. Pourquoi ? Sinon pour que j'aie le droit de te dire, en t'apprenant sa mort : que la paix soit en toi, ma sœur bien-aimée, la paix de ceux qui, dans la souffrance, se sentent exaucés. Ton cœur a été plus fort et plus sage que la sagesse du monde. Il a *sauvé* celui qu'il aimait. L'amour ne peut pas faire davantage.

Peut-être devrais-je en rester là, et attendre, avant de t'approcher à nouveau, que les premières heures soient passées celles où la crise est trop aiguë pour que toute consolation ne soit pas vaine et tout conseil importun. Si nous étions dans ta chambre de notre *Maison Verte*, je t'assoirais sur ta chaise basse de petite fille. Je me mettrais sur le fauteuil à côté de toi. Tu poserais ta tête sur mes genoux, et nous pleurerions ensemble, et c'est moi qui te demanderais de me parler, de me raconter votre dernière entrevue sur laquelle tu as été si secrète, celle qui t'a déterminée à ces fiançailles. Père s'en effrayait tant, et moi pas, depuis cette rencontre à laquelle ton cher disparu fait allusion. Je te l'ai dit là, sur place : j'avais lu en lui pour la première fois, et il m'était apparu si sincère ! Je m'associerais à toutes tes espérances trompées, à tous tes regrets. Que puis-je de loin?... Si je t'avais ici, je t'amènerais devant le berceau que j'ai sous les yeux en t'écrivant, et dans lequel dort l'autre Lazarine. Elle n'a que deux mois, et déjà

elle te ressemble tellement! C'est trop naturel. Je pensais à toi avec une si constante inquiétude, pendant que je la portais. Je te dirais : « Embrasse-la, sans la réveiller; » et puis je te rappellerais ta promesse, quand, en m'annonçant tes fiançailles, tu m'écrivais : « Sois bien sûre que ma future filleule n'en garde pas moins sa place entière dans mon cœur. » Alors sans doute je trouverais la force de t'avouer l'anxiété qui se mélange en moi à la profonde pitié pour ta peine.

Je viens de m'interrompre pour la regarder dormir, notre toute petite, et cette force me vient. Devant ce menu visage aux paupières fermées, à la bouche ouverte, si attendrissant de confiance dans cette vie où elle est entrée, — durant quelle tempête! — je songe qu'elle grandira. Je la verrai, comme je t'ai vue, si enfant moi-même, essayer ses premiers pas, puis marcher, courir, puis grandir encore. Elle aura ses dix ans, ses quinze ans, ses vingt ans. Aura-t-elle encore sa mère? La nôtre est partie, quand tu étais à peine une jeune fille. Alors, si sa tante et marraine lui manquait également? Il n'y a pas que la mort qui sépare. Il y a... Tu vois, j'hésite. Il y a le couvent. Je l'ai toujours un peu redouté pour toi, tu le sais, et tu sais aussi mes idées : je comprends, j'admire le renoncement, l'ascétisme, la noblesse des Religieuses, de toutes les Religieuses, des Carmélites aussi bien que des Petites-Sœnrs des Pauvres. Mais je considère que ce sont là des existences d'exception, auxquelles il ne faut aller que bien sûre de n'être pas humblement et simplement faite pour les humbles et simples tâches de la famille. Ma crainte maintenant, c'est que, frappée d'un malheur vraiment exceptionnel, tu ne l'interprètes comme un signe et que tu ne prennes pour une vocation le chagrin qui va t'accabler. Oh! ce n'est pas pour aujourd'hui que j'ai peur. Tu ne voudras pas nous abandonner, tant que notre Jacques et mon mari seront en danger. Tu ne laisserais pas notre père seul, avec de telles inquiétudes. Mais si tu faisais le vœu d'entrer au couvent dès que tes devoirs de fille te le permettront, je te connais, tu tiendrais la promesse de ces fiançailles-là comme tu aurais tenu la promesse des autres, si celui envers qui tu t'étais engagée était revenu.

Chère chérie, cette lettre est pour t'en supplier : au nom de ta petite filleule, au nom de l'affection qui nous a toujours si

tendrement unies, au nom du souvenir de maman qui t'a confiée en mourant à ton aînée, ne prends, sous le coup du désespoir, aucune résolution immédiate. Ne te laisse pas emporter. L'âme a besoin de méditer lentement ses douleurs. Tu ignores où te conduira la tienne. Laisse-toi faire par elle, et surtout ne me cache rien de tes sentimens les plus intimes. Tu te rends compte, n'est-ce pas? qu'il n'y a dans ces pages qu'affection pour toi, que dévouement, que sollicitude. Du jour où tu m'as dit : « Je suis fiancée au capitaine Graffeteau, » je m'étais mise à penser à lui comme à un frère, et j'ai pleuré, quand j'ai reçu la terrible nouvelle, des larmes très sincères. Pardonne-moi d'avoir tant besoin de toi dans le présent et dans l'avenir et de n'avoir pu m'empêcher de te crier : Reste-nous! Je t'embrasse comme je t'aime, ma pauvre petite sœur, si tristement et si tendrement.

MADELEINE.

IV

Robert Graffeteau à Lazarine Émery.

Aux armées, ce 1er juillet 1917.

Quand aurez-vous cette lettre, Mademoiselle? Dans quelques jours ou dans quelques semaines? Je l'ignore. Je sais seulement, par un de ces pressentimens qui ne trompent pas, que vous l'aurez. Quand vos yeux liront ces lignes, les miens qui vous ont tant aimée seront fermés pour toujours. Ils ne regretteront que vous d'un monde, où désormais je n'ai plus le droit d'être heureux, même par vous. J'ai été trop coupable. Le crime que j'ai commis a cela d'effrayant qu'il ne permet pas, comme les autres, l'effacement du mal causé. Celui qui a volé peut restituer, celui qui a menti se rétracter, celui qui a frappé s'humilier, faire des excuses. Moi, je ne peux rien qu'expier, mais d'une manière cruellement inefficace! Tout mon sang versé ne ranimerait pas celle que je vois toujours gisant devant moi, immobile. Tenez, je vous écris à vous, et elle est là, dans cette chambre!... Quel symbole de la destinée qui nous attendrait, si je revenais de l'offensive pour laquelle je pars demain! Ma raison me dit qu'il est mieux que j'y reste. Hélas! m'en aller sans vous avoir revue, sans m'être enchanté une fois encore du

magnétisme de votre présence, sans vous avoir entendue me parler, de cette voix dont la musique résonnait si profondément dans mon cœur ! Il faut qu'il en soit ainsi, et qu'à cet « Adieu, mon fiancé, » que vous avez murmuré sur le pas de ma porte, au *Mont des Oiseaux*, avec un regard d'une si douce espérance, je doive répondre, de si loin et dans une telle solitude, par un « Adieu, ma fiancée, » qui vous porte le soupir d'un renoncement suprême ! Ah ! C'est bien amer !

Pardonnez cette plainte, la dernière, à un cœur qui vous aime et que cet adieu supplicie. Je me rends trop compte qu'elle est une ingratitude. De moi à vous, il ne devrait être prononcé que des paroles de pieuse reconnaissance. Quand je vous dis que je n'ai plus le droit d'être heureux, je blasphème le lien sacré que vous avez noué entre nous. Il y a un bonheur, presque surnaturel, que vous m'avez fait connaître et qui me suit même dans mon immense chagrin, le bonheur de m'être senti aimé par la plus rare, la plus fervente, la plus tendre, la plus belle des âmes, la vôtre ! Une extase me reste, que rien ne saurait dissiper, de cette heure qui fut vraiment l'heure de ma vie, heure sublime pour laquelle je remercierai Dieu, en mourant, de me l'avoir donnée. Et il me l'a donnée dans sa miséricorde, alors que j'en étais le plus indigne, quand je venais de démériter et de vous et de Lui, d'une si hideuse manière ! Il a voulu que je fusse l'objet, à ce moment même, d'un miracle d'amour. Il s'est servi de la créature de lumière que vous êtes pour indiquer la voie à l'être de perdition que j'étais devenu. De quel accent vous m'avez dit, quand j'allais sombrer dans l'abîme : « Je vous forcerai de croire ! » Sachez du moins que votre admirable geste de cœur n'a pas été fait en vain, et que celui qui vous écrit est allé demander l'allégement du poids qui l'écrase, là où vous l'avez envoyé.

Le temps me manque, — et c'était pourtant l'objet de cette lettre, — pour vous raconter les étapes par où j'ai passé depuis cette heure, *notre heure*, avant d'en arriver à cet après-midi d'hier où, dans une pauvre église de campagne, au bruit du canon déjà rapproché, je me suis agenouillé au confessionnal. J'ai beaucoup réfléchi, beaucoup lu, durant ces trois mois. Bien des objections, que j'avais admises comme irréfutables, sont tombées ainsi. Mais ce qui a tout emporté, ç'a été votre souvenir, celui du mouvement d'âme qui vous a fait vous pencher

vers moi, dans ma dégradation et ma détresse. Cette brûlante source de charité, d'où jaillissait-elle? Des profondeurs d'une foi « qui ne peut pas ne pas être une vie, me disais-je, puiss qu'elle produit ainsi la vie. » — « Cette vie, si j'essayais d'y participer? » me suis-je dit un autre jour, et j'ai commencé de prier, — oh! bien humblement! — de prononcer à genoux les quelques phrases du *Pater* que je gardais au fond de ma mémoire. J'ai recommencé, recommencé encore, et peu à peu une évidence a grandi dans le plus secret de ma pensée. J'ai senti qu'une force de consolation entrait en moi. Les hasards du service m'avaient mis, depuis ces trois semaines, en rapport avec un prêtre infirmier, vicaire à Clermont-Ferrand, un abbé Lartigue, homme d'un dévouement admirable, et d'un tel rayonnement de bonté! Il ne lui a pas été difficile de deviner quelle place l'inquiétude des choses religieuses était en train de prendre dans mon esprit, — grâce à vous, et soyez-en bénie! — Ces jours derniers, il m'a parlé. J'avais rencontré, chez lui, deux de mes soldats auxquels il serrait les mains, en les quittant, et qui le regardaient avec un large sourire d'enfans sur leurs rudes visages. « Ces braves garçons viennent de faire leur paix avec le bon Dieu. Vous avez vu comme ils sont contens. Ça ne vous donne pas l'idée de les imiter? » m'a-t-il demandé. — « Ils n'ont pas sur le cœur ce que j'y porte, » ai-je répondu. — « Raison de plus, » a-t-il dit avec un regard où j'ai retrouvé la pitié du vôtre, quand vous êtes entrée chez moi. Vous aviez tout deviné. Lui ne pouvait que soupçonner un grand remords. L'accent dont il a ajouté : « Mon pauvre enfant! » a fini de me briser. C'était Dieu qui me plaignait par lui, comme il m'avait plaint par vous, et, cette fois, je me suis rendu. C'est M. Lartigue qui m'a donné hier l'absolution, lui qui m'a communié ce matin dans la pauvre église à moitié ruinée par le bombardement. Quel autre symbole! Vous aviez raison : le baume sur la blessure était là, uniquement là.

Elle saigne toujours, cependant. La preuve en est cette lettre d'adieu, si troublée, quand je la voulais si apaisée! Je sais que la condition de mon rachat est que j'accepte le sacrifice, tout le sacrifice. Je suis décidé, dans la bataille où je vais entrer, à me donner sans réserve, absolument, éperdument, à payer ma dette, avec une gratitude immense envers Dieu qui me permet de la payer dans l'honneur et non dans l'ignominie. Pour

la vie que j'ai détruite, je dois ma vie. Je ne peux pas faire que la morte se relève de son tombeau. Je peux contribuer, pour une bien petite part, pour une part tout de même, à ce que la Patrie, cette somme de millions et de millions d'existences, soit préservée, et le chrétien renouvelé par le Sacrement est prêt à cette immolation. Je n'irai plus au combat avec l'insouciance presque joyeuse d'il y a deux ans. J'y porterai un autre cœur. Mais avant de me jeter dans la fournaise, comment le Juge m'en voudrait-il de retourner ma tête vers mon plus cher passé et de pleurer à l'idée de ce qui aurait pu être? A cette minute, Costebelle et le *Mont des Oiseaux* m'apparaissent, et la *Maison Verte* et le haut clocher blanc de *Consolation*, ennoblissant, sanctifiant ce paysage, et les pins d'Alep sur les pentes, et les chemins creux parmi les oliviers, les chênes verts, les mimosas, les chèvrefeuilles, et vous, guidant par le bras, le pauvre et bon Duchatel, auquel, après vous, je devrai de ne pas m'être en allé comme je méditais sinistrement de le faire, sur un autre crime. Je revois la roseraie de votre jardin, et vous, parmi vos roses, votre pur profil détaché sur le ciel si pur, avec la mer là-bas, si bleue, si douce! Tout donner, tout donner! Il faut tout donner, même cela! Que la volonté de Dieu soit faite, et qu'Il vous garde, vous, mon salut, ma rédemption, ma fiancée en Notre-Seigneur dans cette vie éternelle à laquelle vous avez fait croire

R. G.

V

Lazarine Émery à Madeleine Journiac.

Lundi, 24 juillet 1917.

Chère Madeleine,

J'avais appris déjà par une émouvante lettre du général Brissonnet à notre père la mort de mon fiancé, quand cette douceur m'est venue de recevoir par toi son adieu. Tu sais si je l'aimais. J'ai le cœur brisé, mais j'essaie d'être calme. Je n'ai jamais senti avec plus de certitude la miséricorde de Dieu. Robert est mort dans le repentir, et l'espérance, et l'humilité. Plus tard, quand je pourrai tout te raconter, tu comprendras

qu'il a dû être heureux de mourir. S'il était revenu, sa vie aurait toujours eu un coin d'ombre et de douleur — malgré moi! Hélas! Je m'en rendais compte et néanmoins je rêvais de cela. Je l'aimais tant! J'aurais voulu continuer, de jour en jour, jusqu'au bout de ma vie, le don que je lui avais fait de moi. Il aurait tellement souffert! Je le savais, mais j'avais tellement soif de le consoler! Dieu est meilleur. Je renonce maintenant à ma propre volonté. Je m'abandonne, comme lui, dans le moment même de mourir, a dû s'abandonner. Je suis avec lui dans la paix et la reconnaissance. Je sais que son nom est inscrit au livre des vivans avec le sang de Jésus-Christ. Mon nom est à côté du sien, mais il n'est pas encore entièrement tracé. Il faudra ma douleur pour qu'il s'achève. Puissé-je y consentir chaque jour! Je n'ignore pas que demain sera pire qu'aujourd'hui. Mais dussé-je pleurer toutes les larmes de mon corps, dussé-je agoniser de regret, toujours je répéterai, dans la certitude heureuse de son salut : « Je donne à Dieu celui que j'aime. » Quand je pense qu'il voit Dieu, j'ai l'intuition fugitive de son bonheur. Il m'en reste dans l'âme comme une trace de lumière. Je me sens alors capable d'une paix beaucoup plus profonde qu'avant mon malheur. Et cependant, — ô contradictions du cœur! — quand je me le rappelle si attaché à moi, je me demande quel est ce bonheur qu'il peut trouver là-haut sans moi, et comment il peut y avoir pour lui une plénitude de l'autre côté de la mort? A ces momens-là, mon mal devient affreux. Je suis sur le bord du désespoir. Je le mérite. Ce doute est une méconnaissance de Dieu, de notre amour qui est en Dieu. Je me calme de nouveau avec cette pensée. Mais je t'avoue qu'il m'en coûte tout le sang de ma pauvre nature pour lutter contre l'illusion de la mort. Ceux qui n'ont pas traversé ces défilés d'angoisse disent que la foi nous console! Moi, la foi ne me consolerait pas, si celui que j'aime pouvait être arraché à l'embrassement de ce qu'il y a en moi d'immortel. Elle me console, parce qu'elle me permet de comprendre ce que j'éprouve. Elle m'assure qu'au delà de ce monde, où je suis, il en est un autre auquel je n'appartiens que par le désir et l'espérance. Tout s'explique alors de ce combat qui se livre dans mon âme. Te rappelles-tu cette phrase si belle de saint Paul, que maman aimait à nous réciter dans ses derniers jours : « Maintenant nous voyons à travers un miroir et dans

une énigme. Mais alors nous verrons face à face. Alors je connaîtrai comme je suis connue. » Plus je me la répète, et plus j'y puise une énergie de confiance et de résignation. Plus aussi je me persuade qu'il y a une intention, dont nous comprendrons un jour tout le sens, dans ces rencontres comme celle de Robert Graffeteau avec moi, que notre courte vue attribue au seul hasard. Je le pensais déjà, tu te le rappelles aussi, quand je m'engageais, d'une âme si légère, sur cette route de l'amour, qui se développait, devant moi, toute plane, toute fleurie. Combien davantage aujourd'hui que mon cœur ensanglanté aux épines n'est plus que souffrance et que plaie!

Chère Madeleine, ne crains pas pour moi l'attrait consolateur du couvent. Oui, quelquefois, avant d'avoir connu Robert, j'ai pensé que ma vocation était là. Maintenant, je ne le pense plus. Je n'ai jamais conçu que l'on pût cacher sous le voile un chagrin, une déception, le sacrifice d'un amour humain. J'ai assez fréquenté de Religieuses pour savoir que leur vie est une vie particulière et complète, une harmonie pleine et juste, et que les cloîtres ne sont pas des hôpitaux pour des sensibilités blessées. Si Dieu m'avait voulu Religieuse, et consacrée uniquement à lui, je ne crois pas que j'aurais aimé aucun être, comme j'ai aimé Robert, comme je l'aime, si entièrement, si ardemment. Non, vois-tu, cela ne peut s'effacer. Ce que sera mon existence, je ne le sais pas, mais avant d'avoir reçu ta lettre, j'avais pris de moi-même le parti que tu me conseilles : me laisser faire par ma douleur, par mon amour. Eux me traceront ma voie. Dans le présent, je vois mon devoir comme toi. Notre père est là. Je le sens triste, ébranlé. Il a été si généreux pour moi, depuis ce jour de Pâques où, me relevant de communier, je lui annonçai mes fiançailles. Je comprends qu'il s'est tant appliqué à me cacher le tourment que je lui causais! Cher père! Je ne lui en causerai plus!... Il me semble, — cela me fait mal à écrire, — qu'il a vieilli. Je le trouve maigri, raidi, courbé. Il a de longs et mornes silences. Dire que ce changement est beaucoup mon œuvre! Il serait juste que les enfans donnassent à leurs parens un renouveau de joie par leur propre joie. Et moi, à l'âge où tendaient les espérances de notre pauvre maman, de notre père, je me découvre vouée à souffrir. Est-ce que ma dette de gratitude et d'amour ne s'accroît pas d'autant ?

Et puis il y a l'autre Lazarine, ce recommencement de notre

vie à tous, notre foyer continué. J'ai retrouvé ta délicatesse de cœur dans la tendre idée que tu as eue de me montrer cette enfant, de loin, pour que je lui sourie à travers mes larmes. Tu n'as pas besoin de me demander de lui rester. Je ne l'aurais pas quittée, même si j'avais eu quelque jour, dans un berceau, à caresser une autre Madeleine dont j'aurais été l'heureuse mère. Ce n'est pas maintenant, dénuée et dans mon veuvage solitaire, que j'abdiquerai ce cher devoir. Elle est née, comme tu dis, au fort de la tempête, dans un universel malheur, dont mon humble deuil n'est qu'un épisode, parmi tant d'autres, innombrables et tous tragiques. Dieu ne serait pas Dieu, la création n'aurait pas un sens de justice et d'amour, il n'y aurait pas dans la vie spirituelle cette grande loi de réversibilité des âmes les unes sur les autres, dont je viens encore d'avoir, dans mon histoire, une évidente manifestation, si les épreuves de la France d'aujourd'hui, ses misères, ses sacrifices, ses repentirs n'étaient pas comptés à la France de demain. Embrasse pour moi, pendant qu'elle dort, ta petite Française. En donnant sa vie pour notre pays, Robert l'a donnée pour elle aussi. Dis-toi cela, Madeleine. J'ai tant besoin, moi aussi, que tu aimes un peu dans ta pensée celui qui a *vraiment* aimé, ne l'oublie pas non plus, ta pauvre sœur

LAZARINE.

PAUL BOURGET.

L'ÉPOPÉE
DES FUSILIERS MARINS[1]

IV. — STEENSTRAETE[2]

Le 5 décembre 1914, la brigade des fusiliers marins est désignée pour participer, dans le secteur de Steenstraete, « au service de défense de la partie du front de l'Yser incombant à la 42e division d'infanterie. » Aucun danger imminent ne menace ce secteur. L'ennemi n'essaie plus de déboucher de Bixschoote. Il a perdu son mordant, et c'est nous qui le « manœuvrons » depuis le commencement de décembre entre l'Yser et la Lys. Le communiqué du 5 signale les progrès « sensibles » que nous avons réalisés au Nord de ce dernier cours d'eau : « Le gain a été de 500 mètres. Partie du hameau de Weindreft est restée entre nos mains. » Dans le secteur même de Steenstraete, « en avant de Poesele, » sur la rive gauche du canal, nous travaillons à chasser l'ennemi de l'étroit couloir de marécages où il a pris pied le 10 novembre. L'opération, déclenchée à l'étouffée, dans la nuit du 4, et montée par deux sections de cent hommes des bataillons d'Afrique qui se sont jetés sur la Maison du Passeur, semble en bonne voie d'exécution. Dans la brigade, on croit qu'elle est le prélude d'une offensive générale du front anglo-français, « pour le succès de

(1) *Copyright by* Plon, 1917.
(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mars et du 1er décembre 1915.

laquelle l'état-major n'a pas cru devoir faire appel à des troupes plus solides que les fusiliers marins. » Et peut-être, en effet, malgré l'absence d'artillerie lourde, ces troupes eussent-elles tenu toutes leurs promesses, si elles avaient pu se reconstituer au préalable, si les positions ennemies leur avaient été moins sommairement décrites, si la liaison des armes, enfin, au cours des attaques qui vont suivre, avait été mieux assurée.

I. — LE NOUVEAU FRONT DE LA BRIGADE

Tant à Loo qu'à Dixmude, la Flandre nous avait déjà présenté d'assez coquets échantillons de ses tempêtes. Celle qui se déchaîna dans la nuit du 5 fut particulièrement violente : pluie et vent mêlés, un cyclone « à déraciner les arbres, » disent les carnets. L'heure matinale à laquelle on avait réveillé les hommes (une heure) donnait à supposer qu'on les mettrait en marche avant le jour; mais, par suite de la dispersion des contingens ou pour toute autre cause, la plupart des unités ne s'ébranlèrent qu'à neuf heures du matin. S'il faisait clair, il ventait plus fort que jamais; la bourrasque secouait frénétiquement sur la plaine ses ailes ruisselantes d'une eau jaune; les peupliers craquaient et les hommes courbaient le dos sous l'averse. On ne connaissait pas la destination de la brigade; on savait seulement qu'on marchait dans la direction du Sud et que l'itinéraire, après Pollinchove, passait par Linde, Elsendamme, Ostvleteren et Woesten, petits villages jalonnant la grande route de Furnes à Ypres. Nous envoyait-on en soutien des Anglais? Certains le pensaient et n'en étaient pas autrement fâchés (1). Mais, à Woesten (2), la brigade fit demi-tour et quitta la grande route : peu après, les hommes s'égaillaient, par une résille de pistes boueuses, vers les cantonnemens qui leur avaient été affectés dans les fermes de Bosch-Hoek.

Ni le nom, ni la chose n'étaient bien ragoûtans. Les fermes regorgeaient de soldats. D'où quelque encombrement, mais tout passager, puisque ces troupes appartenaient aux deux régimens d'infanterie que nous allions relever. Il est deux heures

(1) « Nous espérons qu'on va nous confier Ypres. » (Lettre du commandant Geynet.)

(2) « Quelque cent mètres au-dessus d'un cabaret à l'enseigne du *Lion belge*. » (Carnet du docteur L. G...)

de l'après-midi et les estomacs crient famine ; aussi les « bouteillons » (marmites) ne font-ils qu'un saut des sacs sur le feu. Les instructions du général Duchêne, qui a remplacé Grossetti à la tête de la 42e division, portent que la brigade relèvera dans la nuit, « sur le front du canal de l'Yser, depuis la Maison du Passeur exclue jusqu'à un point situé à 800 mètres environ au Nord du pont de Steenstraete, » les unités de la division qui doivent elles-mêmes en relever d'autres de la 8e armée. Ces unités sont le 151e, le 162e régimens d'infanterie et le 16e bataillon de chasseurs. La note de service ajoute qu' « une passerelle a été jetée sur le canal de l'Yser, à peu près au milieu de ce front, et une petite tête de passerelle organisée en avant sur la rive droite. » Mais la brigade n'est plus une brigade que de nom : les prélèvemens qu'elle a subis l'ont réduite à un régiment, auquel on demande en somme de faire la besogne de deux régimens et d'un bataillon. Comme dit le commandant Geynet, « c'est chic, mais c'est dur. »

Trop dur peut-être. L'organisation du front exigeant un minimum de dix compagnies, sur douze qui nous restent, le service des relèves sera presque impossible ou tout au moins terriblement espacé. On dit bien que l'amiral Ronarc'h a réclamé d'urgence les bataillons Mauros et Conti, détachés à Caeskerke. Et le fait est qu'ils arriveront les jours suivans ; mais, comme on en profitera pour étendre notre front, nous n'en serons pas beaucoup soulagés. Parant au plus pressé, l'amiral répartit ses unités en deux secteurs coupés par une ligne fictive Est-Ouest : le secteur Nord, sous les ordres du commandant de Kerros (quartier à Pypegaale) ; le secteur Sud, sous les ordres du commandant Geynet (quartier au moulin de Lizerne) ; les deux secteurs sous le commandement supérieur du « colonel » Delage (quartier dans une ferme entre Pypegaale et Bosch-Hoek).

A peine si les hommes ont eu le temps de se sécher au cantonnement : dès la nuit tombée, sac au dos ! Et c'est l'éternel cheminement, si souvent décrit par les carnets, dans les ténèbres fouettées de pluie, sur une glèbe moite et gluante, dont le suintement a fini par effacer tous les repères. Du moins n'y a-t-il pas à craindre que l'ennemi, occupé par ailleurs avec les « Joyeux » qui lui donnent suffisamment de fil à retordre, prête attention au mouvement qui s'exécute et qui, commencé

à cinq heures, n'était pas encore terminé à minuit. Des éclaireurs précédaient la colonne, armés de longues perches dont ils tâtaient le terrain, comme ces guides qui, dans les sables du Mont-Saint-Michel, pilotent les caravanes à travers le dédale des lizes. Sondages nécessaires, mais fastidieux par leur répétition : à tout bout de champ, la colonne devait s'arrêter devant une rivière ou un *watergang* dont on ne retrouvait plus le ponceau; le Kemmelbeck, l'Yperlée avaient débordé dans les champs. Quelques hommes firent le plongeon ; la plupart arrivèrent à destination francs d'avaries. Les tranchées où ils pénétraient n'étaient pas beaucoup plus étanches que les prairies d'où ils sortaient. Mais ils ne songeaient pas encore à s'en plaindre. Ils en plaisantaient même : « Je vous écris d'une tranchée « modèle » établie par le génie, mande l'un d'eux, Maurice Faivre. Il me pleut dans le cou, et il y a vingt centimètres de boue pour y accéder; mais enfin c'est une tranchée *modèle*... Les Boches sont devant nous et nous ne pouvons sortir sans entendre le miaulement de leurs balles. Nous leur répondons d'ailleurs aimablement... »

Voilà le ton général des correspondances : on grelotte, mais on « rigole ; » on est tout à la joie d'être derechef au feu. « Nous avons notre tranchée à 100 mètres de celle des Boches, écrit dès le 6 le commandant Geynet. C'est passionnant... Cette position est dure, mais c'est un honneur de l'avoir, car nous y avons remplacé les chasseurs alpins et nous en sommes bien fiers. » Ailleurs, il précise que la brigade remplace « un régiment de Verdun qui n'a jamais reculé. — Nous l'imiterons. »

Généreuse émulation où l'on peut voir le secret de bien des héroïsmes! L'esprit de corps a ses inconvéniens et ses dangers, mais il développe chez les hommes un amour-propre d'autant plus fort que l'unité à laquelle ils appartiennent présente des caractéristiques plus tranchées : les armes qui se feront le plus remarquer au cours de cette guerre, alpins, chasseurs, zouaves, coloniaux, etc., sont aussi celles qui, par leurs élémens, leurs traditions, leur tenue, leur vocabulaire, toute leur façon d'être, forment comme des clans à part au milieu de la grande famille militaire. Aucune de ces armes n'entend qu'on la confonde avec une autre ; les chasseurs protestent quand on veut changer la couleur bleu sombre de leur équipement. Et, jusque dans la ligne, les mitrailleurs sont en train de constituer une aristo-

cratie. Plus personnelle, plus fermée encore, la brigade, aux raisons de même ordre tirées de son régime spécial et d'un système de recrutement qui remonte à Colbert, ajoute le prestige de son origine : elle vient de la mer ; elle sert à terre par accident, comme ces sirènes des vieux contes capturées par des pêcheurs et qui gardaient dans leur vie terrestre un ressouvenir de leur existence marine. Il n'est pas certain qu'au début elle n'ait pas cru un peu déchoir dans son coude à coude avec les fantassins. Mais ses préventions se sont vite dissipées au contact de ces belles troupes. Et, de son particularisme primitif, elle n'a gardé que le sentiment d'une sorte de supériorité naturelle inhérente à la condition de l'homme de mer, qui, en l'établissant au-dessus des « terriens, » l'oblige à ne leur céder en aucune circonstance, fût-ce dans un domaine et avec des moyens d'action qui ne sont pas les siens.

II. — DANS LE CLOAQUE

Pour le moment d'ailleurs, au moins dans la partie que les fusiliers ont à défendre, le front somnole. A notre aile gauche seulement, l'artillerie s'est réveillée ; une fusillade nourrie claque dans l'ombre, mêlée de clameurs et de râles, et des éclats de la tornade viennent jusqu'à nous : c'est le détachement des « Joyeux » qui, la Maison du Passeur enlevée, pousse son attaque sur les tranchées voisines. Rude opération, menée avec un entrain endiablé par ces hommes qui avaient tant à racheter, dont l'uniforme noir semblait porter le deuil de leur honneur et qui le teignirent ce jour-là dans la pourpre du sang bavarois.

Au matin, quand la brume se dissipa, le pâle soleil de l'hiver éclaira près de nous des rangées de cadavres ennemis ; les Allemands ne tenaient plus que dans quelques boyaux où ils opposaient d'ailleurs une énergique résistance. La lutte devait continuer toute la journée et s'étendre rapidement jusqu'au confluent du canal et de l'Yser par l'entrée en scène de la 38e division d'infanterie, désireuse de mettre à profit ce succès local pour achever le nettoyage de la rive gauche. La brigade ne participait point à l'opération, qui n'embrassait que la partie du front comprise entre le fort de Knocke et l'extrémité du secteur commandé par le capitaine de frégate Geynet. Avec sa

fougue ordinaire, dès qu'il avait eu vent de l'extension du mouvement, Geynet, dit l'enseigne Poisson, avait « bondi jusqu'à la première ligne pour être avec ses hommes au moment de l'attaque. » Mais, bien qu'il servît « de renfort à l'endroit le plus exposé, » il n'eut pas l'occasion d'intervenir, l'attaque n'ayant pu déboucher.

Quelque fièvre est permise à des non-combattans qui assistent d'un secteur voisin au déclenchement d'une offensive. Combien cette impatience est plus forte chez des hommes arrivés en pleine nuit sur des positions inconnues et qui, sept heures durant, ont guetté une blancheur dans l'étroite bande de ténèbres formant tout leur ciel! Il ne pleuvait plus, en outre, et les têtes au moins avaient cessé de ruisseler, si les pieds trempaient toujours dans la boue. Et, comme pour solliciter davantage la curiosité de ces grands enfans, l'air s'était peuplé d'oiseaux prestigieux : « deux ballons, un français et un prussien, et sept aéroplanes. » (Commandant Geynet.) Le front de la brigade n'avait pas encore grande étendue, mais il était fort capricieux : une partie de nos tranchées étaient disposées en crochet défensif face à la Maison du Passeur, les autres s'allongeaient perpendiculairement aux premières sur la rive gauche du canal. Mais, de quelque côté qu'on le prît, le paysage restait le même, et les naïfs fusiliers, qui avaient rêvé pour cette seconde étape de leur existence militaire un horizon moins monotone que celui dont ils fatiguaient leurs yeux depuis le début de la campagne, durent éprouver une assez vive déception en se portant aux créneaux. Le paysage de Steenstraete n'est pas sensiblement différent du paysage de Dixmude : c'est toujours, parmi ses écharpes de brouillards marins, l'immense et basse plaine flamande décrite dans les communiqués, le même damier interminable de prairies, de betteravières et d'emblavures, quadrillé de petites haies et de « blancs d'eau » qui gênent les vues de l'artillerie, la même tangue grasse et grisâtre tassée entre les mêmes routes droites et surplombantes, les mêmes clochers élancés ou trapus au bout des mêmes colonnades de peupliers crispant leurs arceaux au vent du large. Nulle part on ne sent mieux le caractère ambigu de cette Flandre sensuelle et mystique, plate et illimitée, disputée entre la terre et la mer, comme entre la matière et l'esprit. A peine si, au Sud de Steenstraete, vers

Hetsas, la sombre épaisseur d'un fourré rompait la monotonie du paysage : c'était le fameux bois triangulaire, tant de fois pris et perdu, où les obus avaient ouvert des trouées par lesquelles, dans les temps clairs, on apercevait, comme des minarets, les tours effilées du beffroi d'Ypres.

L'ennemi concentrant tout l'effort de son artillerie sur la partie du front menacée et se contentant de nous envoyer de temps à autre quelques volées de 77, nos « Jean Gouin, » déjà si peu défians de leur nature, en profitaient pour se livrer à toutes sortes de manèges imprudens. Malgré ses avertissemens, le lieutenant de vaisseau de Malherbe eut ainsi deux hommes tués coup sur coup dans sa tranchée : il leur avait suffi de lever la tête. « Les Allemands tirent probablement avec fusil sur chevalet, » dit de Malherbe, observation confirmée par le commandant Geynet : « Les hommes sont surtout dégringolés par des officiers qui, abrités dans des fermes, tirent sur chevalet ayant des points de repère. » Au total et en grande partie du fait de ces imprudences, la journée du 6 décembre nous coûta 5 tués et 14 blessés, dont l'enseigne de Cornulier-Lucinière, qu'un éclat d'obus vint frapper au poumon gauche, près de la Maison du Passeur, comme il dirigeait les travaux d'amélioration de sa tranchée. Sur ce côté seulement du secteur, l'action de l'artillerie ennemie était assez forte, en raison de l'attaque prononcée par les Joyeux. A cinq heures du soir, on apprenait que les derniers boyaux qui flanquaient la Maison du Passeur avaient cessé leurs convulsions. Mais les pertes des Joyeux étaient lourdes, puisque la moitié du détachement restait sur le carreau avec son chef, le lieutenant P..., atteint à l'œil par l'explosion du magasin de son fusil.

Ce n'était là d'ailleurs qu'un succès tout partiel, comme ceux que nous avions remportés, les jours précédens, au Nord de la Lys et à Weindreft. Mais l'ennemi semblait avoir accusé le coup. D'un bout à l'autre du front de Belgique, son activité se ralentissait (1) et, comme notre imagination prend facilement le galop, nous le voyions déjà tout démoralisé et prêt à faire

(1) « L'ennemi n'est pas très mordant... Les Prussiens sont assez abattus. » (Commandant Geynet. Lettre du 12 décembre.) Plus loin, il dit qu'ils « tirent avec des obus d'exercice, » ce qui semble prouver qu'ils manquent de munitions. Et le 16 : « L'ennemi est de moins en moins audacieux. Mon impression est qu'il est en grande partie retiré, etc. »

ses paquets. Les clichés photographiques de nos aviateurs ne laissaient pas soupçonner la formidable organisation des tranchées de deuxième ligne qu'il occupait devant Bixschoote, à 500 mètres du canal. Nous ne nous étions heurtés encore qu'aux tranchées de sa première ligne, dont quelques-unes, neutralisées par l'inondation, n'avaient même plus d'occupans : leur tracé correspondait généralement à celui des tranchées françaises, mais nous avions sur elles, depuis la prise de la Maison du Passeur, l'avantage d'un front rectifié.

Encore fallait-il, avant d'aborder les tranchées ennemies, que nous pussions nous maintenir dans nos propres tranchées. A peu près inhabitables déjà, les pluies des derniers jours en avaient fait d'affreux cloaques : c'est « l'égout chez soi, » dit un officier. En certains endroits, qui formaient poche, l'eau montait jusqu'à la ceinture. Ni puisard, ni canaux d'écoulement : les boyaux d'accès, creusés trop près et trop perpendiculairement, s'enfonçaient tout de suite entre deux talus de glaise humide, qui semblaient se resserrer à mesure qu'ils s'élevaient et produisaient sur les hommes habitués au plein air du large cette curieuse sensation d'étouffement connue sous le nom de « mal des tranchées : » la tête leur tournait et ils titubaient comme pris d'ébriété.

Par les soins de l'amiral, les deux compagnies au cantonnement furent occupées à tresser des fascines pour l'amélioration des boyaux d'accès et des tranchées; mais la glaise dévorait à mesure ces planchers mobiles et il fallait continuellement les renouveler. Tout le temps que dura notre séjour à Steenstraete, les compagnies au cantonnement n'eurent pas de besogne plus urgente, avec la réfection des passerelles et des routes et l'amélioration du réseau téléphonique, qui laissait fort à désirer jusque là. En cas d'alerte cependant, et malgré toute la bonne volonté des hommes de liaison, comment amener à temps les réserves à travers cette zone savonneuse et justement qualifiée d'atroce par les communiqués? Telle était la difficulté des communications que le ravitaillement en vivres des dix compagnies sur le front, commencé à six heures du soir, à Pypegaale, le 5 décembre, ne prit fin que le 6 à quatre heures du matin. « Notre service de vivres est tout à fait lamentable, écrivait le 8 l'enseigne Boissat-Mazerat. Nous touchons à peine un jour sur deux; le reste du temps, Jean Gouin se serre la ceinture et

ronchonne. » Les blessés eux-mêmes ne pouvaient être évacués, tant à cause de l'intensité du feu ennemi que du mauvais état des boyaux. L'enseigne de Cornulier dut rester ainsi douze heures dans sa tranchée, « complètement inondée, » avant qu'on pût le conduire à l'ambulance : il n'y arriva que vers cinq heures du matin, « ses vêtemens et son pansement formant avec la boue une masse si compacte qu'il fallut tout couper, » dit le médecin qui le soigna. Une congestion pulmonaire trop explicable emportait trois jours après ce discret et parfait officier, si étranger par certains côtés à notre temps qu'on le dirait emprunté à la légion Thébaine ou à quelque milice sacrée du cycle arthurien : marié, de vieille souche bretonne et militaire, il garde avec ses hommes sa politesse de grand seigneur; il est peut-être le seul officier qui ne les tutoie pas, non par hauteur, mais, au contraire, par déférence. Son verbe châtié, sa voix douce, sa piété exemplaire, le chapelet qu'il égrène au cantonnement, son bon sourire dans l'action, lui composent une physionomie à part dans cette brigade qui contient tous les spécimens de marins connus, du vieux frégaton à fauberts, paternel et brusque, à l'aspirant glabre et flegmatique de style anglais, et du patricien raffiné, héritier des traditions du grand corps, à l'officier bleu sorti du rang, strict, austère et républicain.

Si la Maison du Passeur était à nous, l'ennemi cependant gardait pied sur la rive gauche du canal (1). Malgré tout, sa situation restait précaire. Mais nous n'étions pas nous-mêmes en meilleur point de l'autre côté de l'eau, où les lignes françaises, sur une longueur de 500 mètres environ, débordaient à peine la berge et les maisons de Steenstraete. Il fallait de toute nécessité élargir notre assiette, et nous nous y préparions par des reconnaissances et des patrouilles nocturnes, tantôt conduites par des gradés, tantôt par des officiers, comme l'enseigne Bonnet, qui était, depuis Dixmude, un familier de ce genre d'opérations (2). Le 7 décembre, l'enseigne Viaud poussait à son tour

(1) Le communiqué du 12 dit à tort : « L'ennemi a achevé d'évacuer la rive Ouest du canal de l'Yser au Nord de la Maison du Passeur : nous occupons cette rive. »

(2) « Officier très courageux, toujours prêt aux missions périlleuses. Revenu au front après une blessure, a fait, de jour, de nuit, à Dixmude comme à Steenstraete, des reconnaissances poussées jusqu'aux avant-postes ennemis. » (Texte du motif de la proposition pour la croix de la Légion d'honneur, présentée le 15 décembre 1914 par le commandant Delage.)

une reconnaissance jusqu'à la première tranchée allemande, n'y remarquait pas de fils de fer et la jugeait assez faiblement garnie (1). C'était d'ailleurs l'impression générale rapportée par les différentes patrouilles.

Cependant l'unité de direction, essentielle dans toute organisation offensive, n'était pas encore assurée dans le secteur que nous occupions et dont une partie demeurait à la charge de l'infanterie. Les choses changèrent aussitôt que nous eûmes reçu nos renforts : le 3e bataillon du 2e régiment (commandant Mauros), qui arriva de Dixmude à Bosch-Hoek le 7 décembre à sept heures du soir, suivi d'assez près par le bataillon Conti (2e du 2e régiment), qui avait passé la nuit à Lampernisse et qui arriva le lendemain à une heure. En conséquence, le général Duchesne estima que nous pouvions étendre notre front jusqu'aux maisons Nord-Ouest de Steenstraete, ces maisons exclues; la 1re compagnie, placée en deuxième ligne, et une section de mitrailleuses furent désignées pour opérer au brun de nuit la relève des unités.

Ces dispositions étaient à peine prises que l'amiral (8 décembre) reçut avis du grand état-major d'une nouvelle répartition des troupes de la 8e armée : les élémens d'active qui opéraient sur le canal (38e et 42e divisions d'infanterie) allaient être ramenés au Sud d'Ypres et remplacés par un groupement composé de la brigade navale, des 87e et 89e divisions territoriales et de la 7e division de cavalerie. Mais rien n'était changé aux instructions qui portaient de tenir, comme précédemment, la ligne du canal entre le pont de Knocke, jusqu'où s'étendait l'armée belge, et la passerelle, jetée à 400 mètres environ au Sud du pont de Steenstraete, où devait venir se souder la gauche du 20e corps.

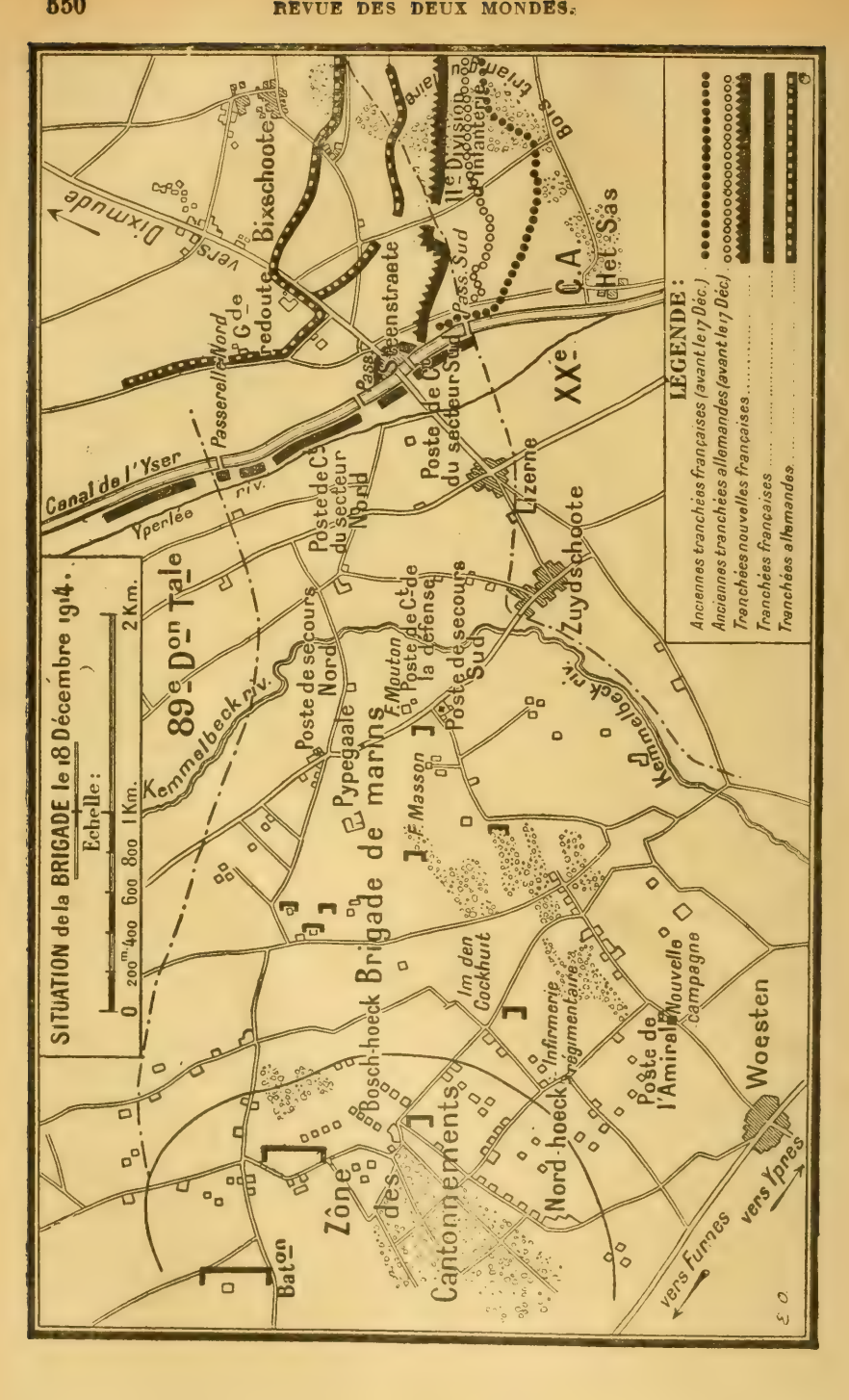
Dans ce groupement, placé sous les ordres du général Hély d'Oissel, la brigade occupait la droite : il lui fallait donc étendre encore son front et le pousser jusqu'à la passerelle Sud. Mais, au Nord, le front de défense qui lui incombait cessait de jouxter la Maison du Passeur et n'allait plus que jusqu'à la passerelle Nord de Steenstraete, cette passerelle incluse. La tête de pont de Steenstraete sur la rive droite, par où débouche la route de Dixmude à Ypres, se trouvait ainsi dans la part de la

(1) Carnet du capitaine de M...

brigade et à peu près au milieu de son front. A l'Ouest du canal, la situation demeurait « inchangée : » elle n'était pas des plus brillantes, cette région étant placée très obliquement par rapport au front de défense, ce qui constituait un gros inconvénient.

La nouvelle répartition des unités devait avoir lieu les 9 et 10 décembre. Bien qu'encore incomplète, la brigade disposait maintenant de cinq bataillons, groupés deux et demi sur le front, deux et demi au cantonnement; l'amiral avait toujours son quartier général aux issues de Woesten. Mais le délabrement des tranchées, les pluies perpétuelles, le froid, commençaient à produire leurs effets sur les hommes, dont beaucoup étaient épuisés par leurs luttes antérieures. Les pieds gelés affluaient aux ambulances : ils étaient « typiques, énormes. » Le docteur Taburet, le 9 décembre, compte jusqu'à quarante malades dans une compagnie de 150 hommes. « Malades, dit-il, n'est pas le mot, mais endoloris. » Encore s'étonne-t-il qu'après trois jours d'immersion dans une eau glacée, « quelquefois jusqu'au ventre, » il n'y ait pas parmi eux plus d'affections de poitrine. L'état des boyaux est tel, le terrain si glissant, que les brancardiers ne peuvent accéder jusqu'aux tranchées. « Nous nous y tranformerons certainement en grenouilles, écrit le quatrième jour l'enseigne Boissat-Mazerat, car nous y vivons dans l'eau à mi-mollet. Ayant fait quelques reconnaissances, je suis uniformément recouvert d'une couche de 2 centimètres de boue. Il pleut, les malades sont nombreux, la sélection se fait : je crois que nos compagnies fondront d'un bon tiers... » — « L'action est peu intense, écrit-il encore le 11, et nous n'avons chaque jour qu'un petit nombre de tués et de blessés. Malheureusement, il y a déjà beaucoup de malades. Les compagnies fondent, dissoutes par la bronchite et la dysenterie... » Les officiers ne sont pas plus épargnés que les hommes : le colonel Delage, le commandant Geynet, les capitaines Pinguet et de Malherbe, l'enseigne Poisson, même des médecins, le docteur Le Marc'hadour, le docteur Le Floch, sont atteints de gastro-entérite; le capitaine Benoit a une mauvaise toux; l'officier des équipages Bonhomet doit être évacué pour faiblesse générale (1).

(1) Mon petit Benoit tousse..., une toux mauvaise. Je lui ai mis de la ouate iodée. J'en ai un autre [officier] très chic, de Malherbe : je lui ai donné une boîte de Bengué, quand nous sommes revenus du front pour le repos. Il n'avait plus de pantalon... » — « Hier, j'étais très dérangé : une catastrophe bête m'arrive la


SITUATION de la BRIGADE le 18 Décembre 1914.
Echelle :
0 200m 400 600 800 1 Km. 2 Km.
89e Dn Tale
Canal de l'Yser
Ypenlée
riv.
Passerelle Nord
Kemmelbeck riv.
Poste de secours Nord
Poste de Ct du secteur Nord
Pypegaale
Brigade de marns
F. Mouton
Poste de Ct de la défense
F. Masson
Poste de secours Sud
Poste de Ct du secteur Sud
Pass. Sud
Pass.
Seenstraete
Bixschoote
Redoute
Vers Dixmude
Zône des Cantonnements
Bosch-hoeck
Im den Cockhut
Nord-hoeck
Infirmerie régimentaire
Poste de l'Amiral
Nouvelle campagne
Woesten
Batn
Zuydschoote
Lzerme
Kemmelbeck riv.
XXe
C.A
Hel S.as
Bois
IIe Division d'Infanterie
LÉGENDE :
Anciennes tranchées françaises (avant le 1er Déc.)
Anciennes tranchées allemandes (avant le 17 Déc.)
Tranchées nouvelles françaises
Tranchées françaises
Tranchées allemandes
vers Furnes
vers Ypres

L'amiral voyait ainsi se réaliser ses craintes, et les événemens montraient de plus en plus comme un repos de trois semaines ou d'un mois, loin du front, eût été nécessaire pour reconstituer la brigade. L'imminence du danger ne le permettait pas. Tout avait dû être improvisé par Foch dans cette longue « course à la mer » où il lui fallait gagner de vitesse les troupes allemandes qui opéraient le même mouvement d'extension et remontaient depuis un mois vers le Nord pour s'ouvrir une route sur Calais par Arras, Ypres, Dixmude ou Nieuport. Nulle part, grâce aux habiles dispositions du commandement, ces tentatives de percée ne réussissaient, ou elles n'aboutissaient qu'à des gains dérisoires ; mais Foch n'avait pas trop de toutes nos poitrines pour les repousser.

La prise de possession du nouveau front des fusiliers s'était effectuée sans incident. Le 42e division d'infanterie, en gagnant ses nouvelles positions, avait laissé provisoirement sur place ses élémens de première ligne et les quatre batteries (1) défilées à Pypegaale et autour de Zuydschoote; le 3e bataillon du 2e régiment (commandant Mauros) releva ces élémens dans la nuit du lendemain, et le chef d'escadron Leguineau, commandant l'artillerie de la 89e division territoriale, releva les batteries le jour suivant (2). De son côté, l'amiral installa son état-major à Nouvelle-Campagne (3) et son quartier général à Ostvleteren, avec les ambulances de la brigade. Tout cela s'exécuta le mieux du monde et à la barbe même de l'ennemi qui se montrait de plus en plus accommodant. A peine s'il troublait par quelques volées de shrapnells l'installation du réseau téléphonique ou les travaux de réfection que faisait entreprendre l'amiral sur la route de Zuydschoote à Steenstraete, qui n'était plus qu'un chapelet de lacs fangeux. Or cette route était empruntée toutes les nuits par les corvées et les relèves. D'où les accidens les plus

nuit..., mais je suis paré; me voici au cantonnement. Le docteur Le Marc'hadour est aussi malade de cette diarrhée-entérite. » (Lettres du commandant Geynet des 12 et 13 décembre 1914.)

(1) Trois de 75, une de 90.

(2) Un groupe de 90 fut défilé à l'Ouest de Pypegaale, une batterie de 90 au Sud du moulin *dito*, deux batteries de 90 au Sud du moulin de Zuydschoote. A ces élémens s'ajoutait la présence d'une batterie lourde de 120, placée à l'Est de Inden Cockuit-Kabaret.

(3) Auberge sur le chemin de Wœsten à Zuydschoote, à 1 000 mètres au Nord-Est de la première de ces localités, où était installé précédemment l'état-major de la 42e division.

fâcheux. « Je n'ai pas de chance, écrit le 12 décembre le commandant Geynet, je suis encore tombé à l'eau. » Sur la demande de l'amiral, une section du génie avait été mise à sa disposition pour coopérer avec les marins à ces différentes améliorations. En même temps, l'amiral faisait remettre de l'ordre dans les unités. Le 1er et le 2e bataillon du 1er régiment (commandans Mauros et Geynet), aux tranchées depuis le 5, n'avaient pu être relevés que le 10 au soir et sous une fusillade assez vive : ils étaient littéralement épuisés. Des hommes pleuraient de misère (1). Du moins, au cantonnement, quelques douceurs les attendaient : tout un assortiment de lainages, tricots, mitaines, cache-nez, chaussettes, dons de l'Ouvroir Déroulède, de l'*Écho de Paris*, de l'*Intransigeant*, qui n'arrivèrent jamais plus à propos. En outre, les cantonnemens étaient munis de braseros. Nouveauté appréciable. « Il ne nous manque plus que des lits et des gentilles soubrettes, » écrivait en plaisantant e commandant Geynet (2).

Pour soulager un peu ses hommes, l'amiral avait demandé que la relève du bataillon de Kerros fût exceptionnellement faite par un bataillon de la 178e brigade territoriale : il n'était pas nécessaire d'avoir là des troupes d'assaut, en raison du calme de la ligne (3). Le « colonel » Paillet avait remplacé, dans la journée du 11, le colonel Delage au poste de commandement de la défense, qui fut rapproché du canal. Sitôt les batteries installées, plus une batterie à cheval de 75 de la 7e division de cavalerie, nouvellement mise à la disposition de l'amiral (4), celui-ci fit procéder à des tirs de réglage par toute l'artillerie, tirs qui se poursuivirent pendant les journées du

(1) « J'en ai vu près de moi pleurer de froid et de fatigue. » (Journal du fusilier Maurice Oury.)

(2) La même impression se retrouve dans une jolie lettre de Maurice Faivre du 13 décembre : « 2 kilomètres de la ligne. — Une salle de ferme, du feu dans la cheminée... Des obus autour de nous, mais heureusement à l'abri de la pluie ! Enfin, nous avons été relevés, pas pour longtemps, malheureusement. Le froid devient épouvantable, parce qu'il ne gèle que la nuit, et la boue est effrayante. Le capitaine, le lieutenant, le principal et moi, menons une vie de famille et le soir, dans le manteau de la cheminée, le lieutenant nous raconte tant de bêtises et si drôlement qu'il remonte le moral, en nous donnant de ces bons fous rires qui vous font mal. »

(3) « Toutes les nuits on se fusille de part et d'autre. Heureusement, ils ont peu d'artillerie devant nous, ce qui paraît bien calme après Dixmude, où je crois que nous avons supporté le maximum d'un bombardement. » (Maurice Faivre. Lettre du 13 décembre.)

(4) Elle avait été défilée un peu au Sud du 1er groupe de 90.

12 et du 13 décembre. Précaution utile, nos armées devant prendre le lendemain l'offensive sur tout le front, sauf le 20e corps et le groupement Hély d'Oissel, qui se contenteraient « d'aider l'offensive par une défensive active, » destinée à retenir devant eux les forces de l'ennemi. En conséquence, l'amiral prescrivit pour la journée du 14 : 1° aux unités de première ligne d'exercer une surveillance très sévère et d'envoyer des patrouilles jusqu'aux tranchées allemandes; 2° aux 2e et 3e compagnies du 1er régiment de se porter avant le jour à la réserve du secteur où se trouvaient déjà les 1re et 4e compagnies du 1er régiment; 3° aux deux bataillons restant au cantonnement de se tenir prêts à toute éventualité ; 4° à l'artillerie de canonner fréquemment les tranchées ennemies, les routes et les points particuliers en arrière de ces tranchées.

Ces divers ordres furent exécutés à la lettre, mais on n'en put vérifier les effets ce jour-là (14 décembre), car l'ouverture du feu, à sept heures du matin, ne fut suivie d'aucune attaque. L'offensive des autres groupes de la 8e armée, déclenchée à la même heure, ne semblait pas faire grand progrès et, de notre côté, l'ouverture du feu n'avait eu pour résultat que de réveiller l'activité du feu ennemi. Nous n'en fûmes pas trop incommodés, semble-t-il. L'amiral, à la fin de la journée, fit relever les unités du front : les bataillons Bertrand et de Kerros prirent la place des bataillons Mauros et Geynet; le colonel Delage remplaça au commandement de la défense le colonel Paillet. Mais les instructions de l'amiral en ce qui concernait la surveillance du front ennemi ne changèrent pas et se firent même plus pressantes : nous devions multiplier les patrouilles et les reconnaissances nocturnes. L'élément de tranchée que nous occupions de l'autre côté du canal nous rendait la chose relativement facile; nous étions là aux premières loges pour observer l'ennemi : « On est noctambule tout comme des fêtards, écrivait le 9 décembre le commandant Geynet. On dort le jour et on veille la nuit. » Le commandant ne tarit pas sur le courage déployé par les hommes qui tiennent cette pointe avancée de notre ligne, « les gars de la tête du pont, » comme il les appelle. La tranchée est « à moins de 100 mètres (1) » des Allemands ; « la nuit, l'enseigne, avec une patrouille, circule en rampant au milieu

(1) 150 mètres, dira plus exactement le lieutenant de vaisseau Feillet.

d'eux. » Il revient ainsi « avec des renseignemens sûrs, *vus*. C'est superbe. » Mais c'est aussi assez coûteux. « Chaque jour il y a de la casse à ces tranchées. Avant-hier trois tués, un blessé. » Rien n'y fait, et les hommes « demandent tous à y aller. C'est une récompense. Cela remplace le quart de vin de l'escadre... » Il insiste encore dans une lettre postérieure du 16 : les tranchées de la rive gauche ne sont certainement pas des palais ; on y patauge, « mais moins que dans la petite tranchée à cent mètres de l'ennemi. Là mes gars font douze heures avec de l'eau jusqu'aux mollets. On ne peut les relever que de nuit ou de grand matin. C'est dur, car les blessés sont forcés de rester debout, mais c'est une récompense que d'être désigné pour la petite tranchée : il faut veiller ; ils sont seize et j'ai eu jusqu'à deux blessés et trois tués par nuit à cet endroit. Mais c'est la batterie des hommes sans peur de Toulon ! »

C'est de cette petite tranchée des hommes sans peur que partent généralement les reconnaissances nocturnes. Les Allemands, dit-on, ronflent à poings fermés dans la tranchée voisine (1), ce qui incite le commandant Geynet, grand imaginatif, à leur jouer un tour de sa façon. Il en a parlé à l'amiral qui s'est mis à rire : « sans risquer un homme, » il compte, avec son système, « flanquer beaucoup de Boches en bas. » Mais il garde son secret pour lui. « Je vous le révélerai plus tard, » dit-il aux siens. Il est à craindre qu'ils ne le connaissent jamais.

Le 15 décembre, entre autres, une de ces reconnaissances, exécutée au petit jour, donna fort à penser. Le commandant de Kerros, sur ordre de l'amiral (2), l'avait montée avec trois volontaires : le quartier-maître Le Goff, les fusiliers Le Moalic et Le Neveu (3). La mission était délicate. La veille au soir, une reconnaissance, qui avait poussé jusqu'aux tranchées allemandes les plus rapprochées, n'y avait entendu aucun bruit. L'ennemi les avait-il évacuées ? Ou nous tendait-il un piège ? L'amiral avait quelque raison de se le demander.

Deux jours auparavant en effet, dans le secteur voisin (4),

(1) Il semble qu'« ils ne l'occupent pas toutes les nuits, » dit-il ailleurs. Dans « une reconnaissance, nous y avons vu beaucoup de cadavres boches. » (Commandant Geynet, lettre du 16.)

(2) Lettre du lieutenant de vaisseau Feillet.

(3) Ce dernier, de Sainte-Suzanne (Mayenne), et l'un des rares Manceaux, sinon le seul que possédait la brigade.

(4) « A huit kilomètres des fusiliers, » précise le commandant Geynet.

« 450 territoriaux » étaient ainsi « descendus dans une tranchée qui paraissait abandonnée ; » 32 seulement étaient revenus, et les bruits les plus étranges couraient sur tout le front ; les uns disaient que des mitrailleuses, dissimulées au bout de la tranchée, s'étaient soudain démasquées ; d'autres parlaient d'une invention diabolique des Boches, une « pâte asphyxiante, » à l'absorption de laquelle auraient succombé les assaillans. Cette pâte, ajoutait-on, « ne produisait que des blessures superficielles, mais très douloureuses, fermeture des yeux pendant deux heures, puis conjonctivite, » et il est à remarquer que ce sont précisément les effets produits par les gaz asphyxians dont l'ennemi devait se servir pour la première fois, officiellement, sous forme de larges émissions, à Langemark, le 23 avril suivant, et dont il semble bien qu'il faisait déjà l'essai restreint, dès le 13 décembre, dans les tranchées de ce même secteur. L'hypothèse de mitrailleuses, parachevant l'œuvre de la « pâte, » n'avait rien d'inconciliable avec l'emploi de celle-ci. De toute manière, des précautions s'imposaient, d'autant plus urgentes que l'attaque générale était proche.

Un reste de nuit traînait sur les champs et favorisait la mission des trois hommes. Ils partent à la file indienne : ramper leur répugne et tout au plus acceptent-ils de se baisser un peu, tant ils sont persuadés que les tranchées allemandes de première ligne n'ont pas de garnison. « Sans trop se faufiler, raconte leur chef, le lieutenant de vaisseau Feillet, ils font un tour vers quelques maisons ruinées, ne voient rien de suspect et arrivent sur les tranchées à examiner sans qu'on les ait inquiétés. » Leur confiance redouble en « voyant la toile tendue » sur la première tranchée ; ils pensent qu'elle « recouvre des cadavres, » et Le Moalic se penche, quand la toile s'écarte brusquement : « *Wer da?* » La tranchée est « pleine de Boches, » qui dormaient et qui ne sont pas encore bien revenus de leur surprise. Le Moalic décharge son fusil dans le tas et décampe, avec ses deux camarades. Mais le jour s'était levé, la distance à parcourir était assez grande et les Boches avaient ouvert le feu : Le Moalic tombe, puis Le Neveu. Plus agile, Le Goff avait pu sauter à temps dans notre tranchée. Le Neveu, une heure plus tard, l'y rejoignait : blessé seulement à l'épaule, il s'était couché dans les betteraves et, en rampant, avait fini par atteindre nos lignes. Mais Le Moalic restait entre les deux tranchées et

plus près de l'allemande que de la nôtre. De son poste, le commandant de Kerros l'observait à la jumelle : l'homme ne remuait plus. Il était mort sans doute, achevé par un fusant de 77 qui venait d'éclater tout près de lui. Dans l'après-midi cependant, nos guetteurs, par les créneaux de la tranchée, crurent remarquer que le corps avait bougé. Lentement, imperceptiblement, il se déplaçait dans notre direction. Le Moalic vivait-il encore, ou ce déplacement n'était-il que l'effet des soubresauts de l'agonie? La nuit était venue, mais une nuit pire que le jour, avec les blancheurs crues dont l'inondaient les artificiers boches; on avait fini par perdre tout espoir : une voix faible, un souffle, appela tout à coup près de la tranchée. C'était Le Moalic. Il était une heure et demie du matin. Il avait mis tout ce temps à traverser sur le ventre, dans les intervalles des fusées, ces 140 mètres de terrain plat. Il grelottait. « Ranimé par du rhum, dit son capitaine, il nous expliqua qu'il avait fait le mort tout le jour et qu'il s'était traîné la nuit sur les mains, et ainsi il était parvenu à cinquante mètres de nos tranchées et avait appelé la 5e compagnie. A grand'peine on le fit passer sur la passerelle et porter à l'ambulance où l'on constata que sa blessure était large, mais sans gravité. »

Le capitaine se trompait : le sang perdu par Le Moalic, sa longue station à plat ventre dans les betteraves, l'indigence d'une infirmerie « où le vent pénétrait par tous les trous » et dont le « feu ne chauffait pas, » déterminèrent une pneumonie qui l'emporta quelques jours plus tard. Mais il avait eu le temps de faire son rapport au « colonel » Delage, prévenu par le docteur Taburet, et c'est ce qu'il souhaitait par-dessus tout. La fièvre précipitait son verbe. Infatigable, il décrivait la tranchée allemande, ses fils d'acier, ses croisillons, ses chevaux de frise...

— Très bien, mon brave, dit le « colonel » Delage. Tu es allé, tu as su voir, tes renseignemens sont précieux. Je te remercie.

— Commandant, dit Le Moalic, ce que j'ai fait, c'était pour rendre service à mes camarades et à mon pays.

— Ah! donne-moi ta main que je la serre, c'est trop beau.

— Eh! s'écria le docteur Taburet, ce n'est pas assez, commandant, embrassez-le (1)...

(1) La suite de l'aventure est ainsi contée par le Dr Taburet : « Un baiser bien sonore retentit sur la joue du matelot, cependant que la barbe blanche du capi-

Au dehors, la nuit continuait à s'illuminer de blancheurs soudaines : presque à toute minute, une fusée filait de la ligne allemande avec un sifflement doux et, parvenue au sommet de sa courbe, ouvrait son cône de neige et l'épanchait sur nos tranchées. L'ennemi était seul encore à posséder de ces pièces d'artifice qui le mettaient à l'abri des surprises nocturnes. C'est vers cette époque aussi qu'il commença d'employer les grenades à main et les *minenwerfer*. Mais nous avions de bonnes raisons pour ne pas sortir de l'expectative : l'insuffisance du ravitaillement avait sensiblement fait diminuer dans l'après-midi la violence de notre feu; dans le Sud même, le bruit du canon perdait de son intensité. En revanche, au Nord, pendant toute la journée du 16, on entendit, vers Nieuport, une forte canonnade. De ce côté, l'offensive semblait aller bon train.

Dans notre secteur, elle n'était que provisoirement suspendue. L'amiral avait mis à profit les quelques heures de répit qui lui étaient accordées pour étudier une position de repli entre le Kemmelbeke et l'Yperlée : les 2e et 3e compagnies du 1er régiment en réserve du secteur commencèrent à creuser des tranchées sur le tracé choisi. Mais, dans la soirée, il fallut suspendre le travail : l'ordre venait d'arriver d'attaquer en avant de Steenstraete à la pointe du jour. Cette attaque, destinée à épauler nos troupes qui opéraient dans la région du littoral, devait se combiner avec une attaque générale du groupement Hély d'Oissel et du 20e corps, le premier en direction du carrefour Ouest de Bixschoote, le second vers le bois triangulaire et Korteker-Kabaret.

Pour monter cette attaque, le général Hély d'Oissel désignait la brigade de marins, à laquelle il envoyait en renfort la 1re compagnie cycliste et une batterie d'artillerie à cheval, qui devait prendre position à l'Est de Cockhuit; le général Balfourier, commandant le 20e corps, désignait de son côté 1 500 hommes de la 11e division d'infanterie. Le principal de l'effort revenait, comme on le voit, à la brigade.

L'amiral prit en conséquence ses dispositions : toute l'artillerie du secteur entrerait en action dès 6 heures du matin.

taine de vaisseau Delage caressait cette figure pâle, encore salie d'une boue glorieuse dont je n'avais pu le débarrasser complètement. Vers 15 heures, accompagné du commandant, l'amiral, averti, venait voir ses troupiers : il était un peu, lui aussi, de Saint-Nicolas du Pélem, comme Le Moalic. — « Je les propose tous les trois pour la médaille militaire, » dit-il en sortant. »

A 6 h. 40, après la préparation d'artillerie, le 1er bataillon du 1er régiment (Ct Geynet) sortirait de ses tranchées, appuyé par la compagnie cycliste et deux sections de mitrailleuses qui occuperaient pendant la nuit leurs emplacemens de départ : deux compagnies de marins déboucheraient par la passerelle Nord; une compagnie de marins et la compagnie cycliste par le pont de Steenstraete; une compagnie de marins par la passerelle Sud. Les troupes de la défense du front soutiendraient l'attaque par leur feu. Le 3e bataillon du 2e régiment prendrait position en soutien éventuel à l'abri des vues, derrière le Kemmelbeke. Quelle que fût la tournure des événemens, la ligne de l'Yser devait rester inviolable. L'amiral, tant que durerait l'attaque, se tiendrait en permanence au poste de commandement de la défense.

III. — L'ATTAQUE DU 17

Un des officiers qui prirent part à l'attaque et qui s'y distingua, l'enseigne de vaisseau Boissat-Mazerat, jeune homme d'une bravoure froide et sans illusions, écrivait le 14 à ses parens : « Nous allons prendre l'offensive dans notre petit coin. L'artillerie prépare. C'est un joli concert. Les marmites allemandes nous passent sur la tête en bruissant, comme tout un vol de canards, mais il y en a peu. En somme, nous avancerons peut-être de 4 ou 500 mètres. C'est tout à fait *exciting*. »

Le même officier se montrera plus équitable dans une lettre postérieure du 18, en disant : « Notre offensive avait pour but de faire diversion pendant qu'une autre offensive se produisait plus au Sud : elle s'est fort bien passée et nous avons pris quelques tranchées et mitrailleuses, en plus de la diversion qu'on nous demandait. »

C'est de ce point de vue qu'il faut juger l'attaque du 17 pour en apprécier le mérite et les résultats. Boissat ne se trompe que sur le caractère de l'offensive prise par nos troupes, qui n'était point une offensive partielle. En même temps qu'au Sud, nous attaquions dans la région de Nieuport, d'où le grondement du canon parvenait jusqu'à nous, et il importait autant d'empêcher l'ennemi d'opérer des prélèvemens de troupes pour les envoyer sur Lombaertzide et Saint-Georges que pour les diriger sur Ypres et Arras.

Toute la nuit on se prépara. Vers une heure du matin, ordre arrivait par plantons aux postes de commandement du secteur de Steenstraete de pratiquer pour 5 h. 30 des passages de 3 à 4 mètres dans les fils de fer des têtes de passerelles. A 3 heures, le capitaine de frégate Geynet, chargé de monter l'attaque, sous la direction du « colonel » Paillet, commandant de la défense, convoquait à son cantonnement les chefs des unités combattantes : guidés par des plantons, ils s'y rendirent à travers champs, en se garant comme ils pouvaient des trous d'eau. Le commandant leur lut ses instructions, les leur commenta, ajoutant quelques renseignemens sur la façon dont les Allemands disposent leurs tranchées, généralement en forme de triangle isocèle. La pointe du triangle, tournée vers nos lignes, ne contient que quelques hommes qui s'éclipsent aussitôt l'attaque déclenchée et se réfugient dans le côté principal du triangle. L'attaque pénètre dans la pointe évacuée. A ce moment, des mitrailleuses, placées aux extrémités du côté principal, se dévoilent et prennent d'écharpe les assaillans. Conclusion : il ne faut pas attaquer en pointe, mais porter l'attaque sur les extrémités du côté principal. — « Oui, remarque *in petto* un des officiers présens à l'explication, quand on les connaît et qu'on a pu les repérer d'avance! »

Les capitaines se séparent pour alerter leurs compagnies. Rassemblées à 4 heures sous la direction du commandant Geynet, elles traversent silencieusement Zuydschoote, lugubre dans la nuit avec ses maisons béantes, laissent à droite cette épave et franchissent le canal : la 1re et la 4e sur la passerelle Nord; la 2e et la 3e sur le pont, d'où elles gagnent par les boyaux d'accès les tranchées de première ligne. C'est de là qu'elles partiront tout à l'heure pour l'attaque. Les hommes sont pleins d'ardeur, mais les chefs assez soucieux : une patrouille rentrée dans la nuit s'est « heurtée à des forces allemandes supérieures en nombre (1); » en outre, le terrain ne leur est pas familier à tous. Certains même, comme le capitaine de Malherbe, n'ont encore jamais mis les pieds dans ce secteur. Ils se renseignent près des officiers du 3e bataillon qui doivent rester dans leurs tranchées, avec le commandant de Kerros, « prêts à toute

(1) Cf Carnet de route du Ct B... qui ajoute : « Elle a même failli être cernée par deux patrouilles ennemies venant sur la droite et sur la gauche et a dû se replier, sans perte d'hommes heureusement. »

éventualité. » Le capitaine de Malherbe s'adresse, pour sa part, à son « vieux camarade Ravel. » Il est à peu près 5 heures et demie du matin. Le plus simple est d'aller voir. « Ravel et moi, écrit-il, sortons de la tranchée et traversons nos fils de fer par les passages aménagés dans la nuit. Nous passons ensuite un petit ruisseau à peu près parallèle à la tranchée et nous avançons plus loin. Bien que la nuit soit encore complète, je puis me faire une vague idée du terrain, plat, formant un peu cuvette. Ravel et moi sommes du même avis : l'attaque est impossible de jour, sans que les fils de fer allemands aient été au préalable fortement bouleversés. Je le dis au commandant en revenant : il me répond qu'il y a ordre formel d'attaque, puis il s'en va vers la compagnie Benoît. Je ne devais plus le revoir. »

Le pis est que l'heure de l'attaque approchait et qu'aucune des dispositions prévues par le commandement ne semblait en voie d'exécution. La préparation d'artillerie s'était bien déclenchée à l'heure convenue, mais bien que 90 pièces, dit-on, y eussent pris part, ce n'avait été qu'un tir de 75, à shrapnells, et qui cessait au bout de dix minutes. Ni les mitrailleuses, ni les chasseurs cyclistes n'étaient au rendez-vous (1). 6 h. 30, toujours rien. Au dernier moment, on se décide à remplacer la compagnie cycliste (2) par une compagnie de marins du bataillon Mauros, — la 10e, capitaine Deleuze. Mais est-il sage, dans ces conditions défectueuses, de commencer l'attaque? Le commandant Geynet ne connaît que sa consigne. C'est un esprit exalté et magnifique : depuis des mois il attend, il presse de tous ses vœux l'occasion de s'élancer avec ses braves sur les défenses ennemies, de goûter à leur tête l'ivresse de la charge et du corps à corps. Plutôt que d'en référer à ses chefs ou de différer l'attaque, il se conforme strictement à la lettre des instructions qu'il a reçues la veille; il fait donner lui-même, par des plan-

(1) « A l'heure où elles [les Compagnies] devaient être en position, le déclenchement d'artillerie s'est opéré. Beau combat d'artillerie. De notre côté 90 pièces, parait-il, tonnent, beaucoup moins du côté boche. » (Carnet du commandant B...) Suivant d'autres carnets, au contraire, ce déclenchement d'artillerie ne se serait pas opéré à l'heure réglementaire. « Nous attendons vainement la préparation d'artillerie prévue dans l'ordre d'attaque. » (Carnet du capitaine de M...) « L'artillerie, par défaut de téléphone, a tiré trop tard. » (Carnet du Dr T...) Enfin, dans son interview, le maître Donval dit : « L'attaque devait avoir lieu à 6 h. 45 sans préparation d'artillerie. » La vérité semble être que le tir se déclencha à l'heure dite, mais fut très court et exécuté avec des pièces trop faibles.

(2) Elle arriva seulement vers 8 heures.

tons, aux chefs des compagnies, l'ordre de se déployer et de se porter en avant par les trois points convenus : la passerelle Nord (1re et 4e compagnies du 1er régiment, lieutenant de vaisseau Bonnelli et Dordet, adjudant-major, remplaçant le lieutenant de vaisseau Pitous, momentanément empêché); le pont de Steenstraete (2e et 3e compagnies du 1er régiment, lieutenans de vaisseau Benoît et de Malherbe); la passerelle Sud (10e compagnie du 2e régiment, lieutenant de vaisseau Deleuze).

L'attaque doit commencer à 6 h. 40 par la droite, en liaison avec celle que monte la 11e division d'infanterie. Nous sommes dans les plus longues nuits de l'année; l'obscurité n'est pas encore toute dissipée, mais, comme il ne pleut pas, le terrain « s'envisage aisément » dans la grisaille du petit jour : c'est « une longue prairie, pas trop détrempée, étendue entre nous et la première tranchée allemande. » Et, au coup de sifflet du capitaine Benoît, la 2e compagnie, préalablement massée à la lisière extérieure, « décolle » avec ensemble. La tranchée allemande s'enflamme presque aussitôt; nos hommes accélèrent l'allure, soutenus et comme portés par la voix de leur capitaine, qui vient de rouler à terre et qui leur crie dans un flot de sang : « Ça ne fait rien, mes garçons. En avant toujours (1)! » L'enseigne Lartigue, qui a pris le commandement, arrive sur l'obstacle à pleine charge et l'enlève. Sans s'occuper des prisonniers (une cinquantaine), qu'un cycliste de l'état-major suffira pour conduire à l'arrière, il pousse jusqu'à une maison en ruines où il fait abriter un moment ses hommes. Lui-même profite de ce léger répit pour examiner la situation : à droite, la 11e division semble avoir « progressé comme nous, » mais, à gauche, on ne voit pas clairement « ce qui se passe. » Un officier d'infanterie survient à propos pour donner à Lartigue les précisions qu'il souhaite.

« Certain alors qu'il existe bien un « trou » à sa gauche, dit un témoin, il avance en obliquant de ce côté et, vers sept heures un quart, après avoir franchi un boyau que le fusilier Vitoux s'est offert pour visiter et qui était vide, il arrive, avec une vingtaine de marins et quelques soldats qui se sont ralliés à lui, sur une petite route située à mi-distance entre le canal

(1) Le lieutenant de vaisseau Benoît, qui, de santé très chancelante, avait tenu quand même à reprendre du service, était le fondateur des Éclaireurs de France, plus connus sous le nom de *Boy-Scouts*.

et Bixschoote. Des coups de fusil partent d'une tranchée à une centaine de mètres à l'Est. Le lieutenant se défile dans un fossé avec ses hommes, puis il observe : à sa gauche, toujours silence complet; aucun des nôtres n'est en vue. Mais, plus en arrière, dans un pré entouré de peupliers, des formes grises vont et viennent. Nul doute, ce sont des Allemands. Le lieutenant fait aussitôt converser sa section, de façon à prendre la position à revers, et il prévient qu'à son signal on soit prêt « à abattre chacun son Boche, » puis à se lancer à la baïonnette. Les Allemands sont dans un redan relié à l'arrière par un boyau, — celui justement que nous avons visité un quart d'heure plus tôt et que nous tenons. Ils ne semblent pas se rendre compte qu'ils sont cernés. Mais, au moment où le lieutenant donne son signal, des cris de charge partent de l'autre côté de l'ouvrage... »

C'est le quartier-maître Dréan, de la compagnie Deleuze, qui, avec les fusiliers Cautin, Baudry et Denier (1), vient de se jeter dans le redan, d'y capturer deux mitrailleuses et une dizaine de prisonniers. Ceux-ci étaient d'ailleurs des Alsaciens-Lorrains qui ne demandaient qu'à se rendre. Deleuze, parti après la compagnie Benoît, avait franchi la tranchée emportée par cette compagnie et laissée à la garde d'une section sous les ordres de l'officier des équipages Souben ; ramassant la section, il avait poussé en avant et était arrivé sur la seconde tranchée en même temps que Lartigue, qui la contournait par la droite, et Souben, qui l'abordait de face. Dans le fond du redan, quelques hommes tenaient encore autour d'un *oberleutnant*, colosse roux à lunettes d'or, qu'on disait être un instituteur prussien, et qui luttait désespérément; un de nos gradés, le maître Donval, l'abattit d'une balle dans la tête. Le reste se rendit. Grâce à l'heureux hasard qui avait fait concorder les mouvemens de la 2e et de la 10e compagnie, le redan, ses mitrailleuses et une section d'une trentaine d'hommes « étaient entre nos mains, presque sans perte de notre côté. » Les marins, « dans un enthousiasme indescriptible, » dansaient, agitaient leurs bonnets, « et, pendant quelques minutes, dit le témoin précédemment cité, il fut difficile de les empêcher de se tenir debout sur le parapet. »

(1) Cités tous les quatre à l'ordre de l'armée pour ce fait d'armes.

Ce beau succès, s'ajoutant à ceux que la 11e division venait de remporter vers Bixschoote, avançait assez nos affaires de ce côté. Malheureusement, sur un autre point du centre et à gauche du pont, la progression rencontrait plus de résistance. Le capitaine de Malherbe, après avoir fait passer le fil de fer et le ruisseau à ses trois sections, les avait déployées en tirailleurs, la première section (enseigne Viaud) à sa gauche. Elles furent prises tout de suite sous le feu des mitrailleuses ennemies. On entendait les cris sourds des hommes à mesure qu'ils tombaient. La section du capitaine de Malherbe, plus ou moins disloquée, parvint cependant jusqu'aux fils de fer de la tranchée allemande : ils étaient intacts. Énervés par cette résistance, nos hommes essayent de les arracher rageusement avec le crochet de leurs baïonnettes. Peine perdue : il faut se coucher dans les betteraves et attendre. Malherbe, resté debout, est atteint par la rafale en se retournant pour observer le mouvement de la compagnie Benoît : deux balles lui ont broyé la jambe; une troisième balle lui éraffle fortement la hanche gauche. Il n'a que le temps d'envoyer un homme de liaison prévenir l'enseigne Viaud qu'il lui passe le commandement. Avec la même tranquillité, du même pas régulier qu'il eût pris à l'exercice, l'homme (Victor Brault) part pour s'acquitter de sa mission et revient en rendre compte au capitaine : il n'a pas été touché, bien que plusieurs balles aient traversé sa capote. Tandis que le quartier-maître Le Boulanger, blessé lui-même, étaye jusqu'au canal la marche chancelante de son chef, le reste de la compagnie, avec l'enseigne Viaud, continue à ramper vers les fils de fer et trouve là un petit fossé où elle est à peu près défilée. Elle y demeurera toute la journée, à demi enlizée, sans pouvoir avancer ni reculer. Viaud lui-même a la clavicule cassée; il rentrera cependant à la nuit dans nos lignes, avec les débris de sa compagnie, que le maître Paugam a ralliés et dont il a pris le commandement, quand tous les officiers furent hors de combat.

La 4e et la 1re compagnie n'étaient pas sensiblement plus heureuses à la gauche du pont de Steenstraete où elles attaquaient en liaison sous la direction de l'adjudant-major Dordet. Cependant, la 1re compagnie (capitaine Bonnelli) avait débuté assez bien en enlevant deux élémens de tranchée (1) « à

(1) L'*Officiel* dit même deux tranchées. C'étaient des élémens avancés et en

200 mètres des tranchées principales (1). » Le feu violent qui sortait de celles-ci l'obligea de s'arrêter et de se défiler dans les fossés voisins. Bonnelli était blessé ; son enseigne Boissat-Mazerat, placé en flanc-garde, recevait au milieu du dos, pendant qu'il parlait à ses hommes, une balle dum-dum qui mettait « en miettes » tout son « trésor de guerre, » mais ne lui causait qu' « un vague séton du bras. » L'officier des équipages, Séveno, et le premier maître de la compagnie tombaient à ses côtés. « Nous voilà livrés à nous-mêmes sans gradés, écrit Maurice Faivre. Tous nos officiers sont blessés, légèrement cependant. Le second maître, ayant été blessé également, s'est traîné sur l'arrière après avoir été pansé par moi... Je suis dans un champ, derrière une haie, à 40 mètres des « autres » et à 200 mètres du canal. Nous sommes sept malheureux poilus à avoir les pieds inondés... Le reste de la compagnie est en tirailleurs sur notre gauche ; nous allons demander la jonction avec elle... Le capitaine Pitous prend le commandement [de la 4e compagnie]. » Mais il ne le prenait que pour le quitter presque aussitôt, une balle l'ayant atteint à l'œil comme il se découvrait « pour observer la position ennemie. » Ce n'était pas tout, et l'adjudant-major Dordet, qui commandait ce secteur de l'attaque, n'avait pas plutôt reçu le renfort de mitrailleuses (capitaine Cayrol) dont il avait besoin pour tenter un nouveau bond, qu'il était arrêté à son tour par des salves nourries partant de « maisons incendiées situées en face de la passerelle (2). » Il demande au commandant Bertrand de faire bombarder ces maisons. L'ordre est transmis : le tir de réglage est « bon en direction, » mais trop long de 200 mètres. Trois biplans français se détachent pour survoler la position. Et, cette fois, les obus tombent en plein dans nos lignes. Enfin, sur les indications du capitaine de Monts, qui se tient en observation dans la tranchée de la tête de passerelle, le commandant Bertrand réussit à faire rectifier le tir ; mais il y a encore une « sacrée batterie » qui s'obstine à tirer 200 mètres trop court et 150 mètres trop à droite. « Les quelques types que j'avais avec moi sont affolés, écrit Maurice Faivre, et se

partie inondés. La compagnie semble seulement être parvenue à proximité des tranchées principales. (Voyez plus loin Maurice Faivre.)

(1) *Moniteur de la Flotte*,.

(2) Journal de route du commandant B...

sont débinés, sauf un. Nous nous creusons tous les deux un abri. Les Boches viennent d'arriver en rampant. Pour donner l'illusion du nombre, nous courons à toute vitesse derrière la haie en tirant rapidement, et chacun de nous tient deux fusils ; les Boches s'arrêtent et rebroussent chemin. Renfort arrive : une escouade. » Et l'action reprend. Dordet, avec ses deux compagnies, « occupe une petite tranchée qu'il va prolonger sur la droite : il se trouvera ainsi en bonne position pour attaquer la grande tranchée boche que notre artillerie bombarde en partie seulement (1), » au lieu de faucher aux angles et au centre. Il est une heure de l'après-midi, et la progression partout ailleurs est arrêtée. Dordet reçoit l'ordre de suspendre son mouvement et de se replier (2).

Une plus longue insistance n'eût servi qu'à faire décimer ses compagnies. A notre centre même, vers huit heures, Lartigue avait dû se défiler en contre-bas de la route, position assez médiocre (3) où il attendait les instructions du commandant Geynet. Les instructions n'arrivaient pas, et c'est qu'avec son exaltation habituelle, presque dès le début de l'attaque le commandant Geynet s'était jeté dans la mêlée. Cet admirable marin, vraiment assoiffé de sacrifice, bouillait depuis le commencement de l'action : il venait d'apprendre que les fils de fer des tranchées ennemies étaient à peine entamés; il demanda des cisailles au capitaine Ravel et il partit. Moins impatient, peut-être eût-il attendu que les progrès de l'attaque de droite fussent plus affermis. Mais, après avoir rejoint la section de l'enseigne Pion et s'être entretenu un moment avec cet officier, il poussa en avant et fut presque aussitôt pris de front et d'écharpe par des feux d'infanterie. Une de ses escouades tenait la droite de la route, l'autre la gauche. Il était un peu plus de sept heures. La fusillade, si terrible qu'elle fût, n'avait pas arrêté l'élan du commandant, qui continuait sa marche hallucinée vers la tranchée ennemie. Voyant une de ses escouades en péril, il voulut la dégager. On l'entendit crier : « Mes

(1) Journal de route du commandant B...

(2) Ce qu'il fit, à la nuit tombante, la 4e compagnie d'abord, la 1re ensuite, « en ramenant les blessés et les corps des officiers tués. »

(3) « Les balles nous causent quelques pertes, la protection du contre-bas de la route étant médiocre et difficile à améliorer. Vers midi, Souben reçoit une balle en plein front qui le tue net au moment où il commandait un feu de salve. Lartigue reste seul officier de la compagnie, avec un seul sous-officier, le second maître Poquet. »

enfans, allons les venger! » Que se passa-t-il ensuite? Un de ses hommes de liaison, le fusilier Le Huérou, qu'il avait envoyé porter un ordre au capitaine de Malherbe, en se retournant, le vit à 30 ou 40 mètres qui s'affaissait. Il voulut s'approcher « pour lui faire un pansement, » mais la fusillade redoublait. Le commandant d'ailleurs, plus soucieux de la vie de ses hommes que de la sienne, lui faisait signe de continuer son chemin. Bien que frappé à la tête, il se releva au bout d'une minute, le visage en sang, fit quatre ou cinq pas, puis tomba définitivement, atteint, croit-on, d'une nouvelle blessure au côté. Son élan l'avait emporté très loin de ses hommes, jusqu'à la tranchée ennemie. Il y touchait : la palme de gloire qu'il voulait saisir n'ombragera-t-elle qu'un tombeau? Un mystère couvre sa fin. Son corps ne fut pas retrouvé. Blessé grièvement, fait prisonnier peut-être et soigné dans quelque ambulance de cette inaccessible Belgique qui étouffe depuis deux ans sous le bâillon, rien n'a transpiré de son tragique secret. Vainement sa sœur a-t-elle voulu rompre cette consigne de silence. Le commandant Geynet, quelques années plus tôt, avait dirigé les opérations de sauvetage d'un navire allemand, l'*Amazone*, et reçu à cette occasion du Kaiser l'ordre de la Couronne royale de 3e classe. Il était alors, à Brest, lieutenant de vaisseau. Au nom des femmes, des mères, des épouses allemandes dont il avait contribué à préserver les foyers, la sœur du commandant, par l'intermédiaire de l'ambassade d'Espagne, supplia l'Empereur de lui donner au moins une certitude sur la fin de son frère. Le placet lui revint avec un timbrage en rouge du bureau central des renseignemens et cette simple annotation au crayon : « La recherche n'a pas été annoncée *(sic)* jusqu'à aujourd'hui. *Signé :* J.-A. *Grafotunverine-Rittmeister...* »

Ainsi notre offensive n'avait que partiellement réussi : le demi-échec de notre centre, l'échec total de notre gauche tendaient même à compromettre, si l'on n'avisait rapidement, les résultats acquis par les compagnies Benoît et Deleuze. En ces conjonctures, le colonel Paillet sut prendre à temps les décisions nécessaires : faisant appel à ses réserves et remplaçant la 3e compagnie du 1er régiment, décimée, par la 12e du 2e régiment (capitaine Reymond) (1), il lui ordonna de se

(1) Certains rapports disent la 9e du 2e régiment. C'est une erreur.

déployer avec prudence et d'établir une liaison immédiate avec la 2e compagnie du 1er régiment et la 10e du 2e régiment « pour leur permettre de maintenir leur avance et de consolider leur situation. » Progresser davantage n'était plus possible. Toute l'artillerie ennemie donnait en rafale (1) : le pont, les passerelles étaient balayés par les obus, ce qui n'empêchait pas l'héroïque aumônier du 1er régiment, l'abbé Pouchard, de s'y risquer en plein jour pour visiter les blessés (2). Devant nous, à 400 ou 500 mètres, un feu plongeant de mousqueterie partait de la grande tranchée allemande qui était le réduit de la résistance. Large et profonde, couverte par un triple réseau de fils de fer et de chevaux de frise, elle ne paraissait pas pouvoir être enlevée avant d'avoir été battue par une puissante artillerie dont nous ne pouvions obtenir le concours dans la journée même.

Ces considérations décidèrent l'amiral, qui ordonna d'arrêter l'attaque et de se contenter d'organiser définitivement le front conquis. A cet effet, pour faire un parapet aux tranchées bouleversées, il demandait télégraphiquement à l'état-major l'envoi de 6000 sacs à terre. Impossible de creuser le sol, l'eau émergeant à 50 centimètres de profondeur. Et il fallait en outre relier notre nouveau front aux troupes du 20e corps. Ce nouveau front devait être occupé par la compagnie cycliste, arrivée trop tard pour participer à l'attaque et qui s'était défilée sur la rive droite du canal, la compagnie Merouze (11e du 2e régiment) et la compagnie Le Bigot (6e du 2e régiment). Les bataillons Bertrand (3e du 1er régiment) et de Kerros (2e du 1er régiment) recevaient ordre de conserver leurs positions sur les rives du canal et la tête de pont de Steenstraete ; le bataillon Conti (2e du 2e régiment), moins la 6e compagnie, restait en service de secteur sur le plateau à l'Ouest du Kemmelbeke ; les bataillons Geynet et Mauros rentraient dans leurs cantonnemens de Bosch-Hoek.

Ces divers mouvemens s'exécutèrent sans incident pendant la nuit : les Allemands ne contre-attaquèrent pas et,

(1) « La canonnade et la fusillade ne cessent pas ; les shrapnells et les balles arrivent jusqu'à nous. » (Commandant B...) Le maître fusilier Madec fut ainsi tué dans sa tranchée.

(2) « Vers midi, malgré le bombardement du pont par les Allemands, le brave aumônier du 1er régiment, M. l'abbé Pouchard, vient me voir. Nous sommes bien peu de chose à côté de cet homme-là. On ne saura jamais le courage, la bonté et l'héroïsme de notre aumônier. » (Carnet de route du lieutenant de vaisseau de M...)

d'ailleurs, nous étions sur nos gardes. En somme, l'offensive du 17 décembre avait obtenu quelques-uns des résultats souhaités : elle avait fait la diversion demandée et, en plus de cette diversion, elle avait réalisé un gain partiel à la droite de notre front par la prise d'un redan, de deux tranchées et de quelque 400 mètres de terrain (1).

Mais elle coûtait cher à la brigade. « Il y a eu de la casse, beaucoup de casse, surtout parmi les officiers, écrivait le lendemain l'enseigne Boissat-Mazerat : sur 12 que nous étions au bataillon, 5 ont été tués, 2 blessés grièvement, 2 plus légèrement, 3 sont indemnes, et je me compte parmi eux, n'ayant eu qu'un vague séton du bras, avec trou d'entrée et trou de sortie parfaitement propres. » Ces officiers étaient le commandant Geynet, le lieutenant de vaisseau Benoît, l'enseigne Pion qui, atteint une première fois à la joue, s'était bandé lui-même avec son mouchoir et avait continué l'attaque, les officiers des équipages Souben et Séveno, tués ou disparus ; les lieutenans de vaisseau Bonnelli et de Malherbe, l'enseigne Bioche (2), blessés grièvement ; le lieutenant de vaisseau Pitous, l'enseigne Viaud, blessés plus légèrement. Les pertes en hommes n'étaient pas moins fortes et si, comme on le pensait, l'offensive avait un lendemain, la contribution de la brigade devrait être proportionnée à la réduction de ses effectifs.

IV. — A L'ASSAUT DE LA GRANDE-REDOUTE

Le quartier général avait en effet décidé la continuation de l'offensive : le mordant de nos marins lui semblait un gage de succès. Mais cet état d'exaltation, qui les arrachait à eux-mêmes et à leurs misères, pouvait-il longtemps se soutenir? Dans une seule ambulance, le docteur Taburet note qu'il a, tous les jours, une centaine de malades, « sans préjudice des blessés. » La perspective de « crever dans la boue » démoralisait les hommes, qui se seraient abandonnés, sans le magnifique exemple d'endurance qu'ils trouvaient chez leurs officiers,

(1) Voir, pour les résultats obtenus par le 20e corps, le communiqué du 19 décembre et les *Principaux faits de guerre*, du 16 au 24 décembre.

(2) Mort des suites de sa blessure. Il avait été « blessé, dit sa citation, en se portant, avec sa section, sur une position battue par les mitrailleuses ennemies. » Bioche appartenait à la 12e compagnie du 2e régiment, ce qui explique que Boissat-Mazerat le passe sous silence.

et le réconfort qu'ils y puisaient (1). L'expérience venait de montrer cependant qu'affaiblis par la dysenterie, les bronchites, ils renaissaient subitement dès qu'une attaque se déclenchait. L'approche seule de cette attaque les transformait; dans la tranchée, ils tracassaient avec impatience la détente de leurs fusils et imploraient la permission de « canarder » les ombres ennemies qui commençaient à se découper sur le gris du ciel.

— Je les retenais, dit un gradé (2), car il fallait surprendre.

Au cours même de l'attaque, leur pétulance ordinaire, une vanité bien excusable chez des hommes qui avaient prouvé tant de fois leur supériorité sur l'ennemi, les emportaient à toutes sortes de démonstrations imprudentes (3). Encore fallait-il, avant de les rejeter dans l'action, boucher les brèches ouvertes dans leurs rangs; or, toutes les compagnies étaient à peu près disloquées, sauf celles des bataillons Conti, Bertrand et de Kerros. C'étaient les seules troupes intactes qui nous restaient, et tout ce que put faire l'amiral fut de mettre le premier de ces bataillons à la disposition du 20e corps, chargé de poursuivre l'offensive. Mais, bien que l'artillerie du secteur eût bombardé toute la journée les tranchées ennemies et que l'artillerie allemande répondît assez faiblement, il arriva que notre droite ne put marquer aucune avance, et le bataillon Conti resta sur ses positions. Les hommes n'eurent à supporter qu'une légère contre-attaque de l'ennemi, qui voulut profiter de la relève pour essayer de leur reprendre les tranchées perdues. L'amiral avait obtenu pour cette relève un appoint de 200 cavaliers à pied : une mousqueterie bien dirigée et quelques tirs de barrage obligèrent l'ennemi à rentrer dans ses trous.

Il riposta le 19, pendant toute la matinée, jusqu'à deux heures de l'après-midi, par un marmitage en règle du plateau à l'Ouest du Kemmelbeke, où nous avions nos réserves, et de la ferme Mouton, où se trouvait le poste de commandement de la défense. La précision de ce bombardement ajouta aux présomptions que l'on avait de la mort du commandant Geynet, qui portait sur lui le plan du secteur et qui l'aurait détruit

(1) « Si la discipline est la force principale des armées, écrivait, le 16 décembre, l'enseigne Bioche, la confiance et l'attachement aux officiers sont les seules raisons pour lesquelles les marins se battent bien. »

(2) Maître Donval. Cité par l'abbé Bruno (*Petit Écho Vaucellois* d'août 1915).

(3) « Nous approchions des premières lignes, et j'ordonnai le silence à mes hommes, » etc. (*Petit Écho Vaucellois*.)

immanquablement, s'il n'avait été que blessé; mais elle pouvait être aussi le fait de l'espionnage local qui ne s'était jamais montré plus actif, repérant tous nos mouvemens, coupant nos fils téléphoniques et se glissant en blouse de colporteur, voire en cotteron de pastoure, jusque sous l'auvent des âtres hospitaliers où se séchaient les Jean Gouin (1) Il fallut modifier l'aménagement du secteur. L'amiral dut songer aussi à refondre le premier régiment, si éprouvé, et envisager dès ce moment la suppression d'un de ses bataillons (2) : le manque de gradés et d'officiers se faisait de plus en plus sentir et déjà l'on pouvait prévoir le moment où la Marine, très capable encore de nous alimenter en hommes, ne pourrait plus compléter les cadres, trop longs à former et dont elle avait besoin pour ses bateaux.

La nuit du 20 décembre ne fut troublée que par le chuintement des fusées éclairantes dont l'ennemi commençait à régulariser l'emploi; les deux journées suivantes furent surtout employées par lui en reconnaissances d'avions qui jetèrent des obus sur Woesten et Oostvleteren; mais le bombardement consécutif à ces reconnaissances nous causa peu de pertes, bien qu'il fût sensible que l'artillerie allemande eût reçu des renforts. On avait dû laisser sur le canal une partie des unités qui devaient être relevées, les chasseurs cyclistes envoyés pour cette relève n'étant pas en nombre et la reprise de l'offensive semblant imminente.

Elle avait été annoncée d'abord pour le 21 au matin. La veille, qui était un dimanche, les hommes en réserve avaient eu l'autorisation d'assister à la messe, dans une ferme du voisinage. Le soir, ils repartaient pour les nouvelles tranchées de la rive droite, organisées vaille que vaille dans la boue d'un champ de betteraves. Le génie n'avait pu fournir les sacs à

(1) « Dans la journée un marchand de papier à cigarettes était passé parmi les cantonnemens et, le soir, les obus pleuvaient sur le village. » (Journal du fusilier Maurice Oury.) — « Cette nuit, étant de faction devant la porte d'une ferme où était enfermé un espion, j'ai failli tirer sur mon ombre que je croyais être mon espion fichant le camp. Nous faisons la chasse aux espions... Ils signalent l'emplacement des troupes, et les marmites arrivent; ils coupent nos téléphones de campagne, etc. » (Lettre du fusilier Maurice Faivre.)

(2) Cette suppression, rendue plus urgente après l'attaque de la Grande-Redoute, eut lieu le 23 : le colonel Delage décida de reverser ce qui restait de la compagnie Pitous dans la 5e compagnie (capitaine de Roucy), pour former une 5e compagnie à l'effectif à peu près normal, et de ramener ainsi le régiment à 2 compagnies de 4 sections.

terre demandés : pas de parapet ; aucun écoulement pour l'eau, le fond des tranchées affleurant la nappe inférieure. Les hommes étaient obligés de rester accroupis dans la vase. Patiemment ils vidaient l'eau avec des gamelles ou des marmites en guise d'écopes, mais elle reparaissait à mesure qu'on la vidait. Travail de Danaïdes ! « On se serait cru en mer, dans une chaloupe faisant eau de toutes parts, » écrit un officier. Les postes de commandement, établis sur la rive gauche du canal, dans de petits blockhaus souterrains, n'étaient pas beaucoup plus confortables : un obus avait aux trois quarts démoli, la veille, celui du commandant Conti, manquant de tuer le commandant et blessant son cycliste. Mais le commandant Bertrand, qui remplaçait le commandant Conti aux tranchées du secteur Sud, emmenait avec lui des sapeurs et du matériel. L'attaque fut remise, du reste, au grand dépit des malheureux qui l'attendaient comme une délivrance. Le baromètre, descendu la veille à 3 degrés au-dessous de zéro, avait remonté légèrement, mais il pleuvait, et c'était cette pluie de neige fondue, plus froide encore que la vraie neige. Les couvertures étaient trempées ; les officiers s'étaient fait des sièges avec des seaux renversés. Défense de fumer par surcroît : les figures blêmissaient ; des guetteurs s'affaissaient aux créneaux. Le commandant s'inquiétait et se demandait comment, après trente-six heures d'un pareil régime, ses compagnies pourraient partir à l'assaut. On les fit serrer dans la nuit du 21, à quatre heures du matin, pour céder la place à des troupes fraîches appartenant au bataillon de Kerros.

Ce n'était que prudence. Par ordre du général d'Urbal, commandant la 8e armée, le groupement Hély d'Oissel devait reprendre l'offensive le matin du 22, à six heures quarante-cinq, après dix minutes de préparation d'artillerie, sur les objectifs primitivement indiqués pour l'attaque du 17. Celui de la brigade était toujours la grande tranchée allemande située dans l'axe du pont, à 500 mètres environ de Steenstraete. Le 2e bataillon du 1er régiment et les deux sections de mitrailleuses à qui revenai l'honneur de l'enlever occuperaient dans la nuit, avant six heures, face à l'objectif d'attaque, les tranchées du nouveau front, qui leur serviraient de parallèles de départ ; le bataillon Conti se porterait en réserve pour la même heure sur le plateau Ouest du Kemmelbeke ; le bataillon Bertrand formerait le soutien

dans les tranchées du canal ; une fraction de la 11e division territoriale agirait sur le front du 20e corps en liaison avec la brigade ; le « colonel » Delage prendrait la direction de l'attaque.

La nuit avait été calme, sauf les inévitables fusées éclairantes, qui n'avaient pas empêché les bataillons désignés de se rendre sur leurs emplacemens. Il tombait de la neige fondue ; un « terrain boueux, glacial (1). » Les officiers, l'œil sur leurs montres, attendaient la fin de la préparation d'artillerie. Elle s'était déclenchée à l'heure convenue : de six heures trente à six heures quarante, toutes les pièces du secteur se concentrèrent sur la grande tranchée allemande et les maisons qui l'avoisinaient (2) ; les gros canons continuèrent encore le feu pendant cinq minutes. Mais l'obscurité empêchait de vérifier les effets du tir, et c'est une tendance assez fréquente chez les techniciens de croire qu'une préparation d'artillerie ayant été exécutée dans telle condition, en tel laps de temps, il s'ensuit nécessairement, mathématiquement, tel effet donné. Nombreux ont été, au cours de cette guerre, et aussi cruels que nombreux, les démentis infligés à cette théorie par l'expérience : nous ne connaissions pas encore toutes les ruses de l'ennemi ; nous ne savions pas quels perfectionnemens il avait su apporter à l'organisation de ses tranchées et comment, par des boyaux de branchement communiquant avec de solides abris provisoires d'où il surgissait, sitôt la préparation d'artillerie terminée, il pouvait procéder à l'évacuation immédiate des points bombardés. Mais, en l'espèce, pour quelques parapets détruits, pour quelques élémens de tranchée bousculés, il semble que l'artillerie n'ait même pas endommagé les chevaux de frise et les barricades de treillis qui hérissaient les abords de la Grande-Redoute sur 20 mètres de largeur et dont les fils de fer barbelés défiaient tous les ciseaux. La plupart des blockhaus étaient intacts, les mitrailleuses à leur poste sous les coupoles blindées des flanquemens. C'est contre cette formidable organisation que se lançaient nos hommes. Mais il est vrai que, trompé par les renseignemens des

(1) Carnet de route du Dr T... à la date du 22.

(2) « 75, 90, 120, font rage aussi bien dans le groupement Hély d'Oissel (le nôtre) que dans le 20e corps. Les Allemands y répondent avec une furie qui m'implante de plus en plus dans mon idée qu'ils ont reçu des renforts d'artillerie. » (Carnet du commandant B...)

reconnaissances aériennes, l'état-major était persuadé que la tranchée allemande de Steenstraete formait une redoute isolée, alors qu'elle se prolongeait sans interruption vers Bixschoote, avec des coudes, des pointes, des redans qui allaient permettre à l'ennemi de nous prendre à la fois de face, d'écharpe et de flanc.

Il est possible d'ailleurs que cette organisation formidable fût une œuvre toute récente et que le reliement des tranchées eût été exécuté dans la nuit même. On se doutait bien de quelque chose dans nos rangs : pour ne pas déconforter leurs troupes, les officiers gardaient le sourire, le commandant de Kerros haussait d'un ton sa belle voix métallique, mais la plupart se sentaient perdus. Des souvenirs classiques s'éveillaient en eux à cette minute suprême de leur destinée. L'un d'eux, tourné vers l'Ouest, dans la direction de la patrie, prononçait en partant : *Ave, Gallia, morituri te salutant.* Son ordonnance lui demandant s'il fallait apprêter la cantine : « Ne t'en occupe pas, répondait comme Léonidas le lieutenant de vaisseau Feillet. Ce soir nous souperons chez Pluton. » Et le capitaine Barthal, plus sombre, à un de ses camarades qui lui souhaitait bonne chance, répondait évasivement : « On verra ! »

Mais les hommes, avides de s'élancer, visitaient fiévreusement les magasins de leurs lebels. Le tir de l'artillerie, très violent et bien réglé, semblait-il, les avait mis en belle humeur; ils croyaient qu'après cette préparation méthodique, la prise de la Grande-Redoute ne serait qu'un jeu ; ils pensaient tomber sur les premières lignes ennemies avant que les Allemands les eussent regarnies. Leur illusion fut courte : le bataillon de Kerros, soulevé comme une vague hors de la tranchée, dès que notre artillerie avait allongé son tir, était accueilli par une décharge générale. Prise sous cette fusillade, la 8e compagnie (capitaine Ravel), qui attaquait de front, appuyée à droite par la section de mitrailleuses de l'officier des équipages Noblanc, sa gauche (enseigne Bastard) sur la route de Dixmude, s'arrêta au bout de deux bonds et se défila dans un fossé aménagé la veille par son chef, où elle attendit que les progrès de la 5e et de la 7e compagnie lui permissent de faire un nouveau bond. Aussi bien lui avait-il été recommandé de ne pas s'engager à fond, car on savait la Grande-Redoute inabordable de ce côté, et de ne faire qu'une simple démonstration pour détourner l'attention

de l'ennemi des compagnies Barthal et Feillet chargées de couper l'ouvrage en s'emparant du boyau qui le reliait à Bixschoote. Une quatrième compagnie restait en réserve d'attaque au bord du canal avec l'enseigne Goudot ; mais son chef provisoire, l'enseigne Lartigue, qui remplaçait le capitaine Pinguet, exempt de service, et qui possédait une connaissance approfondie du terrain, avait été joint à l'aile marchante de la compagnie Feillet avec mission de la guider et de retourner aussitôt près du commandant de Kerros pour lui rendre compte de la situation.

Tout de suite elle fut grave : à peine les compagnies déployées, « des centaines de fusées éclairantes convergent des tranchées allemandes, en même temps qu'une fusillade nourrie s'allume, » et le pis est que cette fusillade ne part pas seulement des tranchées de Steenstraete et de Bixschoote, mais de tout le boyau qui les relie et qui a été fortement organisé par l'ennemi. Lartigue, avec la section de droite de la compagnie Feillet, se lance « le long de la petite route pour occuper une maison isolée qui prendrait l'attaque de flanc à courte distance, si elle recélait une mitrailleuse. » Les balles, à cet endroit, sont tellement denses qu'on a l'impression physique de refouler un courant. La section parvient cependant jusqu'à la maison, qui est vide, mais battue d'un tel feu qu'il faut l'évacuer aussitôt et revenir vers le gros de la compagnie. La fausse attaque de Ravel avait eu du moins pour résultat de soulager un peu nos ailes qui étaient arrivées en quelques endroits jusqu'aux fils de fer ; la compagnie Feillet avait même fait quatre prisonniers dans un poste d'écoute, — « des Mecklembourgeois très proprement vêtus et non couverts de boue, » preuve que l'ennemi s'était tout nouvellement renforcé (1), — et, un moment, de nos lignes, on put croire que l'attaque avait réussi : sur le parapet de la tranchée allemande, des silhouettes de marins venaient de surgir qui semblaient faire signe aux nôtres. Par quel coup d'audace ces hommes étaient-ils entrés là ? On se le demandait. Et déjà les marins qui rampaient dans la direction de la Grande-Redoute commençaient à se lever et à crier : « Victoire ! » A ce moment, suivant certains témoignages (2), du groupe énigmatique partit une voix :

(1) Carnet du commandant B...
(2) Carnet du second-maître Ludovic Le Chevalier.

— N'approchez pas, les gars, nous sommes prisonniers !

C'était un piège des Boches, qui avaient gardé ces hommes dans la tranchée depuis l'attaque du 17.

S'il fallait accepter cette version, l'histoire regretterait de ne pas connaître le nom du héros qui prévint ainsi ses camarades et qui paya sans doute de sa vie cet acte à la d'Assas. Mais il semble bien que les choses se soient passées moins dramatiquement et que la 5e et la 7e compagnie, qui avaient fait presque sans pertes un bond de 200 mètres, soient tombées tout à coup sous des feux violens de front et de flanc : la Grande-Redoute, qu'elles espéraient tourner, était continue. Avec la folie du désespoir, nos hommes se jetèrent quand même à l'assaut : presque partout ils se heurtaient à un inextricable réseau barbelé. Dans la cendre du petit jour, à coups de crosse, ils essayaient de s'ouvrir un chemin au travers de ces fils résistans, « gros comme le doigt, » et que notre artillerie avait à peine endommagés, sauf sur la droite, « où des fils avaient été coupés et par où quelques-uns d'entre eux pénétrèrent dans la tranchée. » Mais, « pris en enfilade par une mitrailleuse qui se démasqua, ils furent tués ou faits prisonniers, » et ce sont ces prisonniers que l'ennemi, pour nous tromper, aurait fait monter sur le parapet. Le commandant de Kerros lui-même, qui se trouvait avec l'adjudant-major Lefebvre dans la maison la plus avancée de la tête de pont, d'où il dirigeait l'attaque, donna dans le piege et venait d'envoyer l'ordre à la compagnie Ravel de se déployer, quand il reconnut son erreur : des casques à pointe étaient apparus derrière les bérets. Il fit crier à Ravel par son adjudant-major : « Ne bougez pas. Ce sont des prisonniers. » Ravel s'en était aperçu déjà. La prétendue victoire tournait au désastre : la plupart des assaillans, qui n'avaient pu pénétrer dans la tranchée, s'étaient empêtrés dans le réseau des fils de fer; Barthal, l'enseigne Sol, blessés, avaient disparu. L'officier des équipages, Le Bolès, ramena en arrière comme il put les débris de la 7e compagnie. De celle du lieutenant de vaisseau Feillet, il ne restait plus que 35 hommes et lui-même, quand une balle, à huit heures du matin, le frappa à la tête au moment ou il rentrait dans la tranchée. Outre les chefs des deux compagnies, l'enseigne Sol, l'officier des équipages Raoul, les sous-officiers Julia et Ruet, tués ou portés comme disparus, les lieutenans de vaisseau Lartigue, blessé

pour la troisième fois, et Ravel, atteint de quatre balles, étaient hors de combat et devaient quitter la brigade (1). Nos ambulances regorgeaient : en moins de deux heures, nous avions perdu « presque entièrement deux compagnies (2). » Seule, la compagnie Ravel s'en tirait avec quatre tués et douze blessés.

Dès huit heures du matin, l'attaque était enrayée, l'échec complet. Mais ce ne fut qu'à la nuit que la compagnie Ravel, terrée tout le jour dans son fossé, put regagner nos lignes. La 9e compagnie, à son poste de soutien, était elle-même copieusement arrosée d'obus et de balles. Ses pertes restaient faibles cependant : 2 tués et 4 blessés. Mais les hommes exténués, grelottant de froid, n'en pouvaient plus. Il pleuvait. Stoïques, pour se réchauffer, le lieutenant de vaisseau Béra et l'enseigne Poisson avaient engagé un débat philosophique ; mais la chaleur de la discussion, de leur aveu, constituait un calorique insuffisant : Zénon n'avait pas prévu les tranchées de Steenstraete.

Dès qu'il le put, l'amiral fit rentrer tous ses hommes. Les bataillons de Kerros et Bertrand regagnèrent leurs cantonnemens. Une tristesse pesait au souvenir de tant de camarades dont le sacrifice, sans doute glorieux, n'avait servi qu'à révéler la formidable organisation des tranchées allemandes. Résumant l'impression générale sur ces tranchées, le docteur Taburet écrivait : « Ce sont de véritables places fortes, contre les pare-balles d'acier desquelles l'artillerie ne peut rien ou à peu près. » Et le pessimisme héroïque de l'enseigne Boissat-Mazerat se confirmait : « J'ai l'impression que la guerre, telle qu'on la fait présentement, peut durer indéfiniment. Le premier qui s'ennuiera, abandonnera. » Quant à la brigade, ce dernier coup semble l'avoir achevée : « Elle va périr d'inanition. Son effectif est déjà réduit de moitié et, ces temps-ci, nous perdons de 2 à 300 hommes tous les trois jours. Les malheureux sont d'ailleurs exténués. Dans un mois, la brigade aura vécu, après avoir dévoré le total au moins de son effectif en hommes et

(1) « Lartigue, un des deux derniers officiers de mon bataillon, a été blessé hier, — bras cassé. » (Boissat-Mazerat, lettre du 23 septembre.) — « Ravel m'arrive à huit heures, le soir. Blessure au ventre ; rien de grave, quoique ce soit une belle plaie de sortie. Balles dans la main droite... Il a passé la journée à plat ventre dans la boue avec sa compagnie. Toujours gai, il est très content. » (Carnet du docteur T... à la date du 22 décembre.) — « L'officier des équipages Raoul est tombé grièvement blessé. On le voit de nos tranchées. Mais pourra-t-on le ramener? » (Carnet du commandant B...)

(2) Boissat-Mazerat, lettre du 23 septembre 1914.

deux fois ou plus en officiers. Mais elle aura rendu des services énormes que nul ne peut lui contester. Et, si Dieu nous prête vie, c'est encore sur quelque bateau que nous continuerons la guerre. »

V. — L'ÉPUISEMENT

L'enseigne Boissat n'était que trop bon prophète, mais il anticipait un peu sur les dates, et la brigade, avant sa dislocation, devait connaître encore d'autres fastes, — et d'autres misères.

Pour le moment néanmoins, on sentait qu'il était impossible de lui demander un nouvel effort immédiat : ses élémens de résistance étaient à bout. Les ambulances ne désemplissaient plus : la vie des tranchées est affreuse partout; ici, elle était particulièrement lugubre. Sur le carnet d'un officier de la brigade, on lit : « Il n'est pas un officier, pas un homme de la brigade qui ait autant souffert que pendant ce mois de décembre. Dixmude fut un enfer, et tous cependant aimeraient mieux recommencer un nouveau Dixmude qu'un nouveau Steenstraete. » Seuls peut-être de toutes les unités sur le front, les fusiliers marins, depuis le commencement de la campagne, n'avaient pas cessé d'être en action ou en cantonnement d'alerte. Et leur service était plus chargé que celui des autres troupes. Les officiers s'en plaignaient, moins pour eux que pour leurs hommes. « Alors que la ligne fait deux jours des tranchées et deux jours de repos, écrivait, le 8 décembre, l'enseigne Boissat-Mazerat, notre programme est six jours de tranchées, un jour de repos. » L'amiral ne pouvait rester indifférent à ces plaintes : comptable de ses hommes, il demanda pour eux, non un régime de faveur, mais simplement l'application du droit commun ; il fit valoir que, dans l'état d'épuisement où se trouvait la brigade, il n'était pas équitable de lui imposer un service plus pénible qu'aux unités voisines.

Le général Hély d'Oissel s'honora en accueillant cette réclamation qui devait entraîner la réduction du front confié à la brigade et un renforcement de celle-ci par l'adjonction permanente de 350 cavaliers à pied. Le nouveau front des fusiliers ne partait plus que du pont de Steenstraete pour aboutir à la gauche du 20e corps. A la faveur de cette décision, l'amiral

put organiser son service d'une façon à peu près satisfaisante, — savoir : dans un régiment, un bataillon au front pendant deux jours; un bataillon en réserve de secteur pendant deux jours, les bataillons se relevant tous les deux jours ; — l'autre régiment au cantonnement pendant quatre jours, les régimens se relevant tous les quatre jours.

Cependant le quartier général n'avait pas renoncé à la continuation de l'offensive, qui devait être reprise le 24 décembre, mais montée cette fois par des dragons à pied et deux pelotons cyclistes. L'objectif restait le même : c'était toujours cette Grande-Redoute, chef-d'œuvre de castramétation en rase campagne, dont le type, promptement généralisé par l'adversaire, étendu à tout le front et recevant chaque jour quelque perfectionnement, allait lui offrir la protection permanente d'une sorte de muraille de Chine, de nouveau mur calédonien, mais de mur en profondeur, si l'on peut dire, derrière lequel il pourrait se reconstituer et préparer à loisir son offensive sur le front oriental. L'artillerie des divers groupemens devant appuyer l'attaque et les fusiliers marins se tenir en soutien le long du canal, l'amiral donna des ordres en conséquence. Mais, plus libre dans la manifestation de ses sentimens, dès lors que ses hommes n'étaient pas directement en cause, il crut devoir adresser au quartier général une note de service exposant les raisons de l'échec éprouvé par les marins le 22, « raisons qui, à son sens, ne pouvaient manquer de faire échouer l'attaque du lendemain, les conditions du combat demeurant exactement les mêmes. » Cette note, appuyée d'un avis favorable du général Hély d'Oissel, fut transmise au général d'Urbal, qui contremanda l'offensive, en attendant d'avoir à sa disposition une artillerie lourde et des munitions suffisantes pour la reprendre avec des chances de succès.

Peut-être, et par la même occasion, apparut-il au commandant de la 8e armée que, dans l'état d'épuisement où se trouvait la brigade, sa valeur combative avait bien diminué et ne lui était plus d'aucun appoint. Tel était cet état d'épuisement (1), les effectifs fondaient avec tant de rapidité, que

(1) « Les hommes sont éreintés. Ce matin (23), la compagnie en a envoyé trente à la visite, et, si beaucoup n'avaient préféré prolonger leur sommeil, le nombre aurait été sensiblement plus grand. Peu de pieds gelés cependant, mais rhumatismes, engelures, diarrhées. » (Carnet de l'enseigne P...)

l'amiral avait dû prescrire de faire emporter par les unités qui allaient aux tranchées leurs deux jours de vivres « pour éviter à ces unités les fatigues inhérentes à leur ravitaillement pendant la nuit. »

Entre temps, nous procédions à la réorganisation de nouvelles lignes de défense à l'Ouest du Kemmelbeke, les anciennes ayant été quelque peu bouleversées par le « marmitage ; » le génie procédait à des travaux analogues à l'Est des bois de Bosch-Hoek. Six pièces de 120 long étaient venues s'installer le 24, derrière Cockhuit-Kabaret, pour battre Bixschoote et la Grande-Redoute, mais elles nous quittaient presque aussitôt, appelées ailleurs, et l'on se contentait d'envoyer des obus explosifs de 75 sur les tranchées allemandes, après un simulacre d'attaque par les marins. « Il y aura dans la nuit, écrivait le 24 un officier : canon, 3 minutes ; fusillade, 3 minutes ; canon, 3 minutes. Les Allemands sortent : on les fusille. Personne ne bouge, et le canon achève. C'est simple, — si on réussit. » Cela réussit assez bien, de l'aveu même du sceptique annotateur, qui, le lendemain, parlant de cette « attaque pour rire, » devait reconnaître que nos adversaires au moins n'avaient pas dû goûter la plaisanterie. « On les voyait sauter en l'air, disaient les assistans, sous la poudre du 75 (1). »

Hélas ! ces simulacres d'attaque, c'est tout ce dont nous étions capables pour le moment. Le chiffre des exempts de service atteignait un « total si impressionnant » le 26 décembre, qu'afin de désencombrer un peu les ambulances et les infirmeries régimentaires de la brigade, l'amiral décida de conserver le dépôt des éclopés de Saint-Pol, dont la suppression était prévue pour le 28.

Noël se passa au milieu de ces tristesses. Rien autour de nous ne rappelait la douce nuit chère aux chrétiens. Seule, la température s'était conformée à la tradition : le baromètre marquait — 8°. Il avait légèrement neigé la veille ; la nuit « était lumineuse et claire et la plaine toute blanche (2), » mais cette blancheur, aussi loin que la vue s'étendait, était « semée de points noirs, cadavres français, — ou gris, cadavres boches (3). » Lugubre décor pour un réveillon ! Et cependant il y avait comme une détente dans les âmes. Puis, des cadeaux étaient

(1) Carnet de route du Dr T...
(2) Maurice Faivre, lettre du 31 décembre 1914.
(3) Boissat-Mazerat, lettre du 27 décembre 1914.

venus de l'arrière. Dans la tranchée du jeune Maurice Faivre, l'enseigne Boissat-Mazerat contait d'hilarantes anecdotes; le lieutenant de vaisseau de Roucy, « délicieux petit capitaine qu'on s'attend à voir en perruque poudrée à la française, donnait son mot ; » une voile « servait de toit » comme à bord et, sous ce toit improvisé, devant « un feu à rôtir un bœuf (au mépris de toute prudence), » l'escouade savourait un « chocolat à la glace fondue. »

Les tranchées voisines n'étaient pas moins favorisées. Un peu partout, les officiers avaient fait d'amples distributions d'effets chauds, tabac, bonbons et autres menues friandises de Noël. Les Boches, de leur côté, enfouis dans leur ripaille, semblaient ne plus songer à la guerre, car ils n'attaquèrent pas, ils suspendirent même le bombardemeut. Ils chantèrent jusqu'au matin. Après quoi, dans un ciel léger, lavé de toutes ses souillures et d'une innocence enfantine, le soleil se leva et, avec lui, l'espoir au cœur des hommes. Pour la première fois, l'aumônier de la brigade put célébrer sa messe sans l'habituel accompagnement du canon. L'autel occupait le fond d'une grange; c'était presque le décor évangélique, avec sa litière de paille, d'où nos Jean Gouin s'étiraient, les paupières bouffies, au coup de sonnette de l'officiant. Un déjeuner plantureux couronna la fête. Dans l'après-midi, le temps se gâta : la trêve de Noël était close, le ciel se rembrumait et, de la paille chaude des granges il fallait passer sans transition à l'humidité des tranchées, de l'églogue évangélique aux scènes de massacre et de charnier.

Il y avait surtout, devant notre première ligne, un chapelet d'une quinzaine de cadavres, des marins presque tous, surpris par une rafale de mitrailleuse dans la position de tirailleurs couchés. Il n'avait pas été possible jusque-là d'aller les chercher : si nos obus bousculaient ses tranchées, l'ennemi ne ménageait pas davantage les nôtres. « Le matin [du 27], alerte brusque sur le front de la 11e [Cie] : un tireur boche frappe successivement trois hommes, dont le maître-fusilier Rouault (1), » excellent gradé qu'au *Borda*, pour son emphase un peu gasconne, on avait surnommé Cyrano, et qui sut mourir simplement, comme un Breton. L'ennemi se tut après une riposte et, au cours de la nuit qui fut calme, on réussit à enle-

(1) Carnet de l'enseigne P...

ver quelques cadavres et à continuer un bout de tranchée.

Le lendemain 28 marque une date pour la brigade : le « colonel » Delage, toujours prêt à s'exposer et qui a pour principe de « tout voir par lui-même, » vient surveiller jusqu'en première ligne l'installation d'un téléphone qui doit relier son poste de commandement aux tranchées de la rive droite. Nous n'avions jusque là, pour communiquer avec cette rive, que des hommes de liaison. Pour la première fois aussi, les fusiliers reçurent des fusées éclairantes et des grenades à main. Tout cela était nouveau pour eux. Et ils n'étaient pas au bout de leurs surprises! Le même jour ils apprenaient que le groupement Hély d'Oissel était supprimé et que la brigade, qui perdait les deux batteries à cheval de la 7e division de cavalerie, passait sous les ordres du commandant du 20e corps, ainsi que les 87e et 89e divisions territoriales. Ces changemens en annonçaient un autre plus important : le 29, l'amiral recevait avis que la brigade allait être relevée par des unités du 79e d'infanterie et envoyée en réserve dans la zone Linde-Oostvleteren.

VI. — LE MIRACLE DU DRAPEAU

Il était temps. Les bourrasques des journées précédentes, la fange, la fièvre, la dysenterie, les pneumonies, le gel avaient achevé les hommes. Sans doute ce n'était pas encore le repos souhaité : la brigade demeurait en cantonnement d'alerte ; si elle remontait un peu vers le Nord, elle restait toujours à portée de l'ennemi, puisque le 2e régiment devait cantonner à Oostvleteren, le 1er, partie à Linde, partie à Esseldamme. En route nos troupes assistent à un émouvant duel d'aéroplanes entre un Anglais et un Allemand : l'avion anglais pique brusquement, mais finit par regagner nos lignes. Le bataillon Mauros, qui forme l'arrière-garde, a encore deux compagnies en réserve. Il est relevé dans la nuit du 30 au 31 et arrive à son tour au cantonnement, où la brigade s'installe pour remettre en état ses unités.

1er janvier 1915 : la nouvelle année éclôt dans la pluie et le vent. Elle naît comme elle mourra, mais nous ne voulons pas en croire ce maussade augure; des promesses de victoire claquent dans les plis des drapeaux qu'on a suspendus à la porte de la pauvre église de campagne où l'aumônier Pouchard doit

célébrer l'office. Cette guerre triste et dure, commencée dans l'angoisse, poursuivie dans l'épreuve, la parole du bon prêtre nous donne l'assurance qu'elle finira dans la joie. Et la confiance renaît au cœur des hommes.

« Pour le moment, écrit l'un d'eux à sa sœur (1), je ne suis pas malheureux... Un de ces jours, nous devons aller au repos en France, à Dunkerque, pour nous reformer, car, je t'assure, il ne reste plus guère des anciens au régiment. Il faudrait avoir un tempérament de cheval pour résister quand nous sommes aux tranchées. Personne ne voudrait le croire comme nous sommes malheureux. Figure-toi qu'il tombe de l'eau tous les jours, et l'on est dans la boue au ras des genoux, sans pouvoir bouger, car, si l'on fait un mouvement, on gêne son camarade. Alors, pense qu'il faut rester quarante-huit heures comme cela! Pas d'abri pour se couvrir. Mais vois-tu, aujourd'hui, Jour de l'an, toute notre misère est oubliée, nous sommes tous contens, surtout de savoir que l'on rentre en France. Je t'assure que l'on a bien gagné un peu de repos, car il n'y a pas de régiment qui a trinqué comme nous, les chasseurs à pied et les tirailleurs algériens. Sur 12 000 marins que l'on était entre les relèves qu'il y a eu, nous sommes 3 800 en tout. »

A peine si quelque exagération est sensible dans ces derniers chiffres. Une semaine encore s'écoula. Enfin, le 8 janvier, la brigade partit en autobus, comme elle était venue, dans la direction de Saint-Pol et de Fort-Mardyck. Le bruit courait que les hommes, suivant l'amusante expression marine, allaient « toucher » un drapeau (2); on disait même que c'était le Président de la République en personne qui le leur remettrait, mais, jusqu'à la veille de la cérémonie, on ne savait ni où, ni quand elle se tiendrait. Elle eut lieu le 11, à Saint-Pol, sur le terre-plein du champ d'aviation.

Dès sept heures du matin, la brigade était rassemblée en lignes de colonne de compagnie, les deux régimens se faisant face, la compagnie de mitrailleuses, plus les cinq mitrailleuses ennemies conquises à Steenstraete, formant le côté du rectangle opposé à la route par laquelle on attendait le cortège présidentiel. Les baïonnettes « brillaient au soleil. » A neuf heures « sonne

(1) Lettre du fusilier A..., 1er janvier 1915.

(2) « Il est question que nous devons toucher un drapeau. » (Journal du fusilier Maurice Oury.) Ce drapeau était offert à la brigade par la ville de Lorient.

le garde à vous (1) ! » Le Président descend de son auto, suivi du ministre de la Marine Augagneur et des généraux. Il passe lentement devant le front des troupes, gagne le milieu du carré et présente le drapeau. Sa voix, « forte et bien timbrée, » dit un témoin (2), portait jusqu'aux extrémités de l'esplanade. A la fin de son allocution, il remit le drapeau à l'amiral, qui le tendit au colonel du 2e régiment; puis la brigade se massa en lignes de section par quatre et défila devant le Président, avec ses trophées, tandis que des avions s'élevaient à contrevent et décrivaient leurs orbes au-dessus du cortège.

C'est que cinq taubes, la veille, avaient survolé Saint-Pol. Bien que la visite du Président eût été tenue secrète, ils en étaient informés : ils connaissaient le jour, l'heure, le lieu et, dans le papier qu'ils lancèrent avec leurs bombes, ils prirent soin de nous avertir qu'ils s'invitaient à la fête !

On les attendait, mais aucun taube ne parut. La fête se déroula sans incident, et la seule surprise de la journée fut donnée par nos Jean Gouin, fiers de l'honneur qu'ils recevaient et qui voulurent s'en montrer dignes : au lieu d'une troupe fatiguée, à bout de souffle, ils présentèrent à leurs visiteurs le spectacle inattendu d'une formation manœuvrière de premier ordre. Merveilleux ressort du tempérament marin ! Les spectres de la veille, les revenans de Melle, de Dixmude et de Steenstraete étaient déjà « parés » pour de nouvelles aventures.

Moins de quinze jours plus tard, radoubée, gréée de frais, la brigade navale mettait le cap sur Nieuport.

CHARLES LE GOFFIC.

(1) Journal du fusilier Maurice Oury.

(2) Carnet de l'enseigne P... Ce fut l'enseigne de Villers qui fut désigné comme porte-drapeau.

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE

PENDANT LA RÉVOLUTION

LE CLERGÉ CONSTITUTIONNEL

DE LA FAVEUR A LA DISGRÂCE

I

En votant la Constitution civile du clergé et en obligeant les ministres du culte à y adhérer, l'Assemblée constituante avait, avec une funeste inconscience, allumé la guerre religieuse. Par deux *veto* successifs, Louis XVI s'était efforcé de prévenir les rigueurs. Mais, après le 10 août, l'Assemblée législative, devenue maîtresse, avait frappé de déportation ceux qu'on appelait les *réfractaires*. Puis la Convention vint qui compléta la servitude, et, enchérissant sur les décrets antérieurs, enveloppa dans ses sévérités tous les prêtres fidèles à l'Église.

L'un des grands malheurs de l'intolérance, c'est qu'elle s'étend comme par contagion. Quand les Jacobins eurent, avec l'aide du clergé constitutionnel, proscrit le clergé orthodoxe, ils s'avisèrent que le clergé constitutionnel était lui-

même inutile et qu'on pourrait très aisément se passer de tous deux.

L'iniquité, quand elle est voulue par un seul, s'appelle tyrannie ; quand elle est votée par un grand nombre, elle s'appelle loi. Il suffirait donc d'ajouter une loi à toutes celles que la peur avait arrachées à la Convention, et, après avoir proclamé que les insermentés étaient des *fanatiques*, de décréter, avec une justice égale, que les assermentés étaient des *fanatiques* aussi.

Soit pudeur, soit souvenir d'anciens services, les Conventionnels s'abstinrent de cette condamnation en bloc. Ils ne détruisirent qu'en détail ceux qu'en vertu de l'omnipotence législative, ils auraient eu toute licence pour proscrire d'un seul coup; ce ne fut que par dégradations successives qu'on vit les prêtres constitutionnels passer du rang de fonctionnaires privilégiés à celui de citoyens dédaignés, puis descendre à la condition de suspects et enfin à celle de victimes.

II

Il faut, par un retour en arrière, marquer le destin de ce clergé, et rappeler sa courte grandeur avant de décrire sa chute.

Au milieu de toutes les pompes officielles, les évêques ont été élus, sacrés, installés. Sous cette histoire très extérieure, il y a une autre histoire très intime, celle des âmes. Ceux que le suffrage vient de choisir sont à la fois éblouis et effrayés. Ils retrouvent en leur mémoire les noms illustres de leurs prédécesseurs et se sentent intimidés d'un rang qui n'est pas fait pour eux. Les uns affichent un front dégagé et une allure altière, les autres se confondent en révérences et parlent de leur indignité. Humilité ou hauteur, tout est masque. Plusieurs s'enfuient comme pour échapper au fardeau. Sont-ils de bonne foi ? Je serais tenté de le croire si, avec une prévoyance remarquable, ils ne laissaient en partant leur adresse. Quand la vanité s'apaise dans les cerveaux dégrisés, les nouveaux élus repassent en leur esprit les règles de la discipline ancienne. Évêques ! peuvent-ils l'être légitimement, quand le titulaire n'est pas mort et ne s'est point démis? Il y a des hésitations, et proba-

blement très sincères à l'heure où elles se produisent : celui-ci verse des larmes; celui-là est surpris dans sa chambre, à genoux, en une méditation profonde, et invoquant l'Esprit Saint. L'excès des embarras suggère des combinaisons bizarres : l'abbé Chatelain, chanoine de Saint-Gengoult, nommé à l'épiscopat dans la Meurthe, propose d'administrer le diocèse à titre de vicaire général, en attendant qu'un accommodement avec les anciens pasteurs ramène la paix religieuse, L'expédient n'est point agréé et l'élu, homme de scrupules, se dérobe à l'honneur. Il y a en effet des refus. Je compte onze départemens où le scrutin dut être recommencé. Beaucoup tentent de négocier avec leurs prédécesseurs. Prudhomme, évêque de la Sarthe, demande à M. de Jouffroy-Gonssans, — ce sont ses propres expressions, — une « petite conférence. » Perier dans le Puy-de-Dôme, Seguin dans le Doubs, essayent d'entrer en pourparlers avec M. de Bonal, avec M. de Durfort. Diot dans la Marne, Philbert dans les Ardennes tiennent la même conduite vis-à-vis du cardinal de Périgord. Lecoz, évêque d'Ille-et-Villaine, adjure M. de Girac de prêter serment et ajoute qu'il mettra son bonheur à s'effacer devant lui. A ces avances nulle réponse, ou une réponse plus dédaigneuse que le silence. Cependant, les élus sont circonvenus de flatteries et enlacés de sophismes; ils se décident alors; mais les meilleurs, les plus scrupuleux empruntent, pour colorer leur acceptation, les mots les plus onctueux que leur suggère leur éducation cléricale : ils déclarent qu'ils ne se soumettent que « pour éviter de plus grands maux, » et presque tous ajoutent, avec un surcroît de piété, « qu'ils s'inclinent devant les décrets de la Providence. »

Même sous l'abri de la Providence, ils ne se sentent pas rassurés. Seraient-ils schismatiques? Le mot seul leur fait horreur. Mais non, ils ne le sont pas. Et, pour s'en bien convaincre, les voici qui écrivent au Pape pour lui annoncer leur élection. En quels termes? ils ont assez lu Rousseau pour parler le langage des hommes sensibles et se souviennent assez du séminaire pour n'ignorer aucune formule de vénération. Donc ils sont à la fois tendres et respectueux, se répandent en protestations toutes filiales. Puis ils se relisent, accentuent la fidélité, atténuent les dissentimens; après quoi, ils ne trouvent rien à reprendre, se jugent décidément très orthodoxes, et à

force de désirer l'être, finissent par se persuader qu'ils le sont. — Après la notification au Pape, il y a la notification aux fidèles. Les mandemens sont en général très pieux, bien que doublement gâtés par l'excès des effusions larmoyantes et par l'abondance des déclamations civiques : c'est l'*Évangile*, mais retouché par le *Vicaire savoyard* et réformé à l'usage des *vainqueurs de la Bastille*. Les nouveaux élus, dans leurs lettres pastorales, ne manquent pas d'ailleurs de reprendre les formules anciennes : la plupart se disent évêques « par la miséricorde divine, » et ils ajoutent, comme si rien n'était changé, qu'ils le sont dans la *communion de la Sainte Église catholique et du Saint-Siège de Rome*.

Ces schismatiques bizarres, qui créent le schisme et le répudient, sont arrivés dans leur diocèse le visage souriant et le cœur gonflé de bonnes intentions. Les plus jansénistes ont amolli leur face rigide. Quant aux autres, ils aiment tout le monde, bénissent tout le monde, et vivent dans le rêve attendri de la primitive Église restaurée. Ils ont des délicatesses charmantes, et en plusieurs endroits tiennent sur les fonts baptismaux quelques jeunes enfans nés le jour de leur intronisation. Ils sont très pieux : celui-ci, comme Podérous dans l'Hérault, se fait recevoir de la congrégation des Pénitens ; celui-là, comme Sibille dans l'Aube, exhorte ses diocésains à la dévotion envers la Vierge Marie. Ont-ils des adversaires? Ils veulent l'ignorer et sont prêts à pardonner à tous, même à ceux qu'ils ont dépossédés. Ils ont déchiré l'Église, juste assez pour frayer, à travers la déchirure, le chemin à leur ambition. Maintenant ils ne demandent plus qu'à recoudre. Dans cet esprit, beaucoup, en leurs premières instructions, prêchent la conciliation avec les non-conformistes. Lalande dans la Meurthe, Maudru dans les Vosges, recommandent aux curés d'assister à l'autel les prêtres réfractaires qui se présenteront. Pontard, dans la Dordogne, déclare répudier toute pensée de malveillance vis-à-vis des insermentés. En plusieurs endroits les évêques constitutionnels proposent, spécialement pour les cérémonies funèbres, une sorte de *modus vivendi* entre les jureurs et les non-jureurs ; ceux-ci célébreront dans une chapelle l'office des morts, et les autres accompagneront les convois jusqu'au lieu des sépultures.

Dans le profond désaccord des choses, toute entente est

vaine. Les catholiques se révoltent en un formidable élan de réprobation. Ils jugent toute paix dérision, toute douceur hypocrisie, toute transaction mensonge, et s'indignent contre ces novateurs, à la fois timides et effrontés, qui parlent d'accorder le pardon au lieu de le demander. Quand les intrus étendent les mains pour bénir, nul ne s'incline ou ne s'agenouille. Devant eux, le troupeau fidèle s'écarte. Ils prêtent l'oreille : un mot se murmure, celui d'*apostat*. A ce mot ils tressaillent, avec une colère qui interrompt soudain leurs homélies, peut-être aussi avec un remords qui ne s'avoue pas. Cependant ils se rassurent, veulent se rassurer; ils se laissent dire, ils se persuadent que la réprobation n'est que celle d'une minorité. En outre, ils se sont promis d'être charitables. Donc ils font effort et refoulent leur ressentiment. Le lendemain, ils entendent de nouveau la même clameur, cette fois plns éclatante et plus nourrie. Voici qu'aux insultes succèdent les brochures. Elles empruntent aux saints livres leurs plus âpres images et dénoncent les « loups ravisseurs, » les « chiens enragés, » les « ouvriers d'iniquité. » Puis, contre les nouveaux venus se déverse le flot des moqueries. Si, comme Rodrigue, évêque de la Vendée, ils ont fait leur entrée en vrais curés de village et montés sur une petite mule, on raille avec mépris leur mesquinerie; si au contraire ils s'entourent de pompe, comme Sermet à Toulouse, on crie à l'ostentation. S'installent-ils dans le palais épiscopal? On juge leur personnage bien petit pour passer sous une si haute porte. Descendent-ils modestement au séminaire? On observe avec un surcroît de malveillance que par cette humilité ils se font justice. Tout passe au crible, la naissance, la doctrine, les mœurs, les goûts, les habitudes, les relations, les amitiés. Rien n'arrête, tout excès semblant vertu puisque la cause est, dit-on, celle de Dieu. Cependant les intrus partent pour visiter leur diocèse, mais déjà avec une patience lassée. Ce qu'ils ont vu au chef-lieu, ils le retrouvent en leurs courses pastorales. Sous les rideaux à demi soulevés, on regarde passer leur cortège, mais sans s'y mêler ; autour des églises, les plus vertueux des prêtres tiennent leurs volets clos; au fond de leur monastère, les religieuses ont verrouillé leurs portes; de tous côtés, les plus ardentes des dévotes s'agitent en un zèle qui se croit sanctifié. A ce spectacle les intrus achèvent de comprendre. Les résolutions de charité leur échappent. On ne veut point de

leur autorité : ils imposeront leur joug. On a creusé l'abîme : ils l'approfondiront à leur tour. Ils ont pour eux les gendarmes, les gardes nationaux, les acquéreurs de biens d'église, les officiers municipaux, les magistrats. C'est sur eux qu'ils s'appuieront.

III

En s'abritant sous le pouvoir civil, ils s'y incorporent. Là est leur marque distinctive, celle qui s'imprimera sur eux. L'empire spirituel leur échappant, ils ambitionnent la puissance matérielle, d'abord parce qu'ils aiment le pouvoir, puis parce qu'ils se flattent, à force de dominer les corps, de soumettre à la longue les âmes elles-mêmes. En beaucoup de lieux, le prêtre assermenté se dédouble et devient fonctionnaire. De vrai, tout favorise ce cumul. La Constitution civile du clergé est l'envers de la séparation : elle a placé côte à côte les magistrats séculiers et les serviteurs des autels, en sorte qu'ils se touchent et se pénètrent dans tous les actes de leur vie. C'est le même corps électoral qui a élu les ministres du culte et choisi les administrateurs. Dans le découpage symétrique du territoire, les circonscriptions ecclésiastiques ont été modelées sur les circonscriptions civiles. Les membres du nouveau clergé tiennent du fonctionnaire par le salaire. Prêtres et magistrats, au moins dans les villes, appartiennent les uns et les autres à cette classe moyenne où les rois, de temps immémorial, ont recruté leurs commis. Puis, en ce XVIIIe siècle où l'usage de la bonne compagnie est de ne rien approfondir, mais aussi de ne rien ignorer, le prêtre sait un peu les lois, le magistrat un peu la théologie, ce qui permet de toucher à tout avec un certain aspect de compétence. Donc, pour participer à la puissance séculière, le prêtre devra se dépayser un peu, mais très peu. Et incontinent, il y participe. L'évêque, en son diocèse, est presque toujours membre de l'administration départementale ; souvent même, comme à Bourges, à Besançon, à Clermont, à Auch, il en est le président. En beaucoup d'endroits, les curés sont présidens ou membres du district, officiers municipaux ou procureurs-syndics de leur commune. A côté des autorités constituées, les clubs sont une institution

presque officielle : les évêques ne manquent pas qui fréquentent les clubs ; presque tous, au moins au début, les patronnent ou les ménagent. Tenus à une moindre réserve, les vicaires épiscopaux, en maints endroits, président les séances des *Amis de la Constitution*. Ainsi en est-il à Autun, à Agen, à Tours. En mars 1792, Gobel, évêque métropolitain de Paris, est nommé vice-président du club des Jacobins. Cependant, le scrutin s'est ouvert pour l'Assemblée législative ; or, parmi les élus, on a compté vingt-six membres du clergé.

Mis en goût de se laïciser, tous ces assermentés dévient de plus en plus. Ils vivent dans une sorte d'atmosphère demi-civique, demi-religieuse. Ce ne sont que bénédictions de drapeaux, plantations d'arbres de la liberté, et aussi (car on se pique de demeurer pieux) translations de reliques, transportées des monastères dans les églises, avec accompagnement de clubistes et de musiques militaires. Les messes se succèdent, messes pour l'acceptation de la Constitution, pour les élections, pour l'inauguration des séances des conseils départementaux. Rites anciens, rites nouveaux, tout se mêle. C'est le temps où Lamourette publie ses sermons sous le titre de *Prônes civiques ou le Pasteur patriote;* les sujets des homélies sont suggestifs : la *Révolution envisagée dans les lumières de la Religion*, l'*Impôt*, l'*Égalité des hommes*. Tout se monnaie en discours : l'*Encyclopédie*, l'*Émile*, le *Contrat social*, sans compter l'antiquité, la mythologie et aussi l'Évangile. Parmi les précurseurs, un seul, Voltaire, ne trouve pas grâce : Grégoire le déteste, Fauchet l'abomine, Lamourette, qui pourtant aime tout le monde, le réprouve, soit que vraiment le grand destructeur défie toute absolution, soit qu'on sente que cet homme, à la raillerie terrible, eût démoli le nouveau culte avec plus de verve encore que l'ancien.

C'est ainsi que les assermentés, à défaut des joies de l'apostolat, se rassasient de pompes civiques ou se gonflent d'éloquence. Avec une bonté obligeante, ils se plaisent à monnayer leur crédit. Si on consulte aujourd'hui les cartons des archives, on y trouve une foule de lettres où ils recommandent les petits employés, les gendarmes, les commis. Ils ont leur heure de popularité, sinon dans les masses, au moins dans la bourgeoisie : à Bordeaux, les armateurs donnent à l'un de leurs navires le nom de leur évêque, un vieillard inoffensif, chari-

lable et vaniteux qu'on appelle Pacareau ; à Bourges, Torné, évêque du Cher, est élu le premier à l'Assemblée législative. Bien qu'ils se complaisent à parler de la primitive Église, tous ces évêques ne laissent pas que de goûter les avantages de l'église nouvelle. Ils sont, pour le traitement, divisés en classes à la manière des fonctionnaires : 50 000 francs à Paris, 20 000 francs dans les villes de plus de cent mille âmes, 12 000 francs dans les autres. Ces chiffres ne les contentent qu'à demi. Celui-ci réclame pour son mobilier, celui-là pour les frais de son sacre, un troisième pour ses contributions. Les dossiers des Archives sont pleins de ces requêtes. Dans les Bouches-du-Rhône, l'évêque Roux observe que si Aix est une petite ville, Marseille en est une grande, et comme ferait aujourd'hui un préfet ou un procureur général, il réclame le traitement de Marseille. Beaucoup de ces prélats, si on en juge d'après les portraits qui subsistent, ont d'ailleurs fort bon air : un maintien posé; sur la soutane violette, beaucoup de dentelles; la croix pectorale largement étalée; une main très blanche, fuselée, ornée d'un fort bel anneau et faite à point pour bénir. Il y a loin de ces graves et sereines images aux pamphlets presque toujours violens, souvent diffamatoires, propagés par les non-conformistes. On ne dirait point des parvenus, mais des hommes déjà très installés dans les grandeurs. Parfois, sur le fronton du palais épiscopal, ces mots ont été insolemment gravés au départ de l'insermenté : *Deposuit potentes de sede :* le nouvel arrivant juge l'inscription fort impertinente, la trouve œuvre de malappris, et, en donnant l'ordre de la gratter, se sent devenir presque aristocrate. Dans l'intérieur, l'appellation, en dépit de l'égalité nouvelle, est celle de *Monseigneur;* et plusieurs regrettent tout bas le blason aboli.

L'autorité séculière qui paie le clergé se pique en outre de le protéger. Elle fait distribuer par ses agens les mandemens épiscopaux. Il arrive aussi qu'en plusieurs endroits, elle impose, semble imposer la fréquentation de l'église constitutionnelle. Les documens du temps révèlent de petits faits très suggestifs. Dans le Morbihan, un catholique ayant refusé d'offrir le pain bénit à la paroisse constitutionnelle, le club de Vannes vote une délibération pour dénoncer à l'autorité « cet être irréligieux. » A Machecoul, un instituteur néglige de suivre la messe des assermentés : aussitôt le district prend un arrêté où il

expose que « la liberté accordée à tout citoyen d'assister ou non aux offices célébrés par les prêtres salariés ne saurait s'étendre aux fonctionnaires publics, puisqu'ils sont eux-mêmes salariés par la nation; » en conséquence, l'instituteur est mis en demeure de devenir constitutionnel *pratiquant* ou d'abandonner sa charge. Il serait aisé de multiplier les anecdotes pareilles. La même autorité qui confère les privilèges, impose bien aussi quelques charges. Les légistes, ces apôtres de la Constitution civile, aiment à se mêler des choses ecclésiastiqnes. Il y a quelque puérilité dans leurs ingérences: et volontiers ils se croient réformaleurs, n'étant que sacristains. Ici les administrateurs du département désignent le prédicateur de carême; là ils interviennent auprès de l'évêque pour que celui-ci modifie ou adoucisse les abstinences accoutumées. Presque partout, ils comptent, recomptent les chantres, les musiciens, les serpens, les suisses, les bedeaux, règlent, et jusqu'à la minutie, la nomination, les devoirs, les salaires de tout ce menu personnel. Il arrive pareillement qu'à certains jours de fête civique l'église se remplit d'une foule inusitée. En se retournant vers le peuple, le célébrant contemple avec stupeur tous ceux que la nef abrite. On dirait que le club en masse a émigré dans le temple. Puis voici qu'à l'offertoire retentissent sous les voûtes des chants qu'aucune liturgie, même très réformée, n'a prévus. L'officiant attend, ahuri, résigné, jusqu'à ce que la fin du tapage lui permette d'entonner la *préface*. Le lendemain, le journal du lieu raconte l'hommage patriotique que des citoyens libres ont rendu à l'Éternel et qu'ils ont accompagné, dit-il, « d'hymnes analogues aux circonstances. » Cependant l'autorité, de plus en plus mêlée à tout, sait aussi commander la piété. Elle ordonne des prières, des processions, tantôt pour amener la pluie, tantôt pour faire cesser la sécheresse. En ces occasions, elle a le souci, moitié tracassier, moitié dévot, de tout prévoir elle-même et de tout ordonner. Elle prescrit le nombre de prêtres, détermine les heures, énumère les bannières, fixe le parcours du cortège. Elle s'applique même à prévenir les oublis possibles du clergé. Ainsi en est-il à Autun. Là-bas, l'évêque Gouttes, venu récemment du Languedoc et mal au courant des dévotions locales, pourrait omettre quelques détails, par exemple l'ostension des reliques. Aussi lui est-il surtout recommandé, — sans cela tout serait manqué, — d'emporter de la cathédrale et de bien exposer

à la vénération du peuple les châsses de saint Lazare et de saint Racho.

Tout ravis d'être protégés, les nouveaux élus, loin de s'offusquer de ces ingérences, ne demandent en général qu'à se donner davantage. Beaucoup de prélats, comme Torné à Bourges, ne choisissent leurs vicaires épiscopaux que sur l'avis de l'autorité civile. A Saint-Dié, Maudru soumet les épreuves de ses mandemens au directoire départemental. A Fréjus, la subordination se déguise si peu que l'évêque Rigouard ne publie ses lettres pastorales qu'avec le *visa* du directoire du Var, et sur les conclusions favorables du procureur-syndic. Il arrive aussi que les mandemens eux-mêmes touchent aux obligations civiques autant qu'aux devoirs religieux. Dans la Saône-et-Loire, Gouttes, avec une insistance louable, mais qui est d'un percepteur plutôt que d'un évêque, multiplie les conseils pour le paiement des impôts. Dans le Gers, l'évêque Barthe adresse une exhortation à ses diocésains, afin de les engager à travailler aux routes nécessaires pour le passage des armées.

Je m'excuse de ces détails ; mais ils me paraissent révélateurs. Faveurs ou servitudes, ces évêques, ces prêtres, n'imaginent pas qu'on puisse se passer des unes ou se dégager des autres. En leur esprit nulle idée de deux domaines séparés ou du moins distincts, celui de la société religieuse, celui de la société laïque. La Révolution a plaqué sur eux ses formules ; mais, tout en clamant l'égalité, ils ne comprennent bien que le privilège, et ils ne rejettent la tradition que pour se traîner dans la routine. Une conception les domine : celle de l'Église d'État ; seulement, avec la Constitution civile, cette Église se restreint à la proportion d'une Église nationale ; ce qui, en supprimant le contrepoids d'une suprême puissance spirituelle, étrangère et indépendante, permet à l'État de tout ramener à lui. Ainsi apparaissent les membres du nouveau clergé, vrais fonctionnaires du culte, tout soudés à l'autorité séculière, et à tel point qu'on ne se les représente pas hors du cadre tout artificiel qui les assujettit et les étaie. Naïvement, vaniteusement, ils jouissent des faveurs ; et quant à la sujétion, elle leur semble presque douce, puisqu'elle leur permet de faire peser sur les insermentés une sujétion plus grande. Mais déjà ils touchent au terme de leur courte prospérité. Un seul adversaire leur a

paru jusqu'ici à craindre : les non-conformistes. Encore quelques jours et, malgré leur médiocre clairvoyance, ils s'apercevront qu'ils ont à se débattre contre deux ennemis : — eux-mêmes d'abord, — puis le pouvoir civil qui, peu à peu, retirera sa main, en attendant qu'il se retourne contre eux.

IV

Dès 1792, les illusions se dissipent et, pour les membres du clergé constitutionnel, l'ère commence des mécomptes, des perplexités, des angoisses.

Sont-ils parvenus à rassurer leur conscience? Des rétractations nombreuses marquent la fragilité du schisme. Parmi les rétractans, il n'y a jusqu'ici que des prêtres. Mais, parmi les évêques, ne serait-il pas possible de saisir quelques traces de regrets? Déjà l'un des prélats les plus considérables, Charrier de la Roche, métropolitain de Rouen, s'est démis de son siège. Si nous en croyons des confidences qui paraissent dignes de foi, Pouchot, évêque de Grenoble, gémit secrètement sur sa résolution. Enfin, au printemps de 1792, en plusieurs entretiens avec le Père Barruel, ancien jésuite et ancien aumônier de la princesse de Conti, Gobel, évêque de Paris, déplore l'état de l'Église, regrette, semble regretter la responsabilité qu'il a encourue : « Si je me suis prêté, dit-il, à la Constitution du clergé, c'est pour empêcher que tout soit perdu. » Et il laisse entendre qu'il s'est trompé. La menace d'une excommunication le plonge en une terreur profonde. Barruel transmet à Rome l'information. Cependant Gobel, de nature faible, d'esprit indécis, d'âme pusillanime, redoute l'éclat de sa conversion, la colère de ses ennemis, les représailles qui suivront. Il promet, semble promettre sa démission, puis il ajourne son dessein ; il l'ajourne si bien que les conférences s'espacent, et bientôt sont abandonnées. Mais ce qui subsiste, c'est le témoignage de ses troubles, et il n'est point douteux que d'autres aient partagé les mêmes inquiétudes : « Si je me décidais à désavouer la Constitution civile, disait l'évêque de Paris à l'abbé Barruel, je serais sûrement imité par plusieurs de mes collègues. »

Ceux mêmes que ne travaille aucun scrupule plient sous les embarras de leur administration pastorale.

En prenant possession de leur charge, les évêques ont visité leur séminaire. Le plus souvent, ils ont trouvé les salles vides : parmi les aspirans au sacerdoce, les meilleurs sont partis. En 1792, il y a encore quarante élèves au séminaire d'Agen, trente à celui de Nancy, trente à celui de Digne : ce sont des exceptions. A Saint-Dié, il y a vingt élèves; à Rodez, seize; à Besançon, quinze; il n'y en a que quelques-uns à Pamiers, à Périgueux, à Auch, à Troyes; il n'y en a que deux dans les Ardennes; à Clermont, à Angers, il semble que tout le monde se soit dispersé. Aux rares professeurs qui sont demeurés, il reste des loisirs. Et ils en usent. A Besançon, ils passent leur temps à la *Société populaire*. A Autun, le président du club est le supérieur du séminaire, et c'est lui qui rédige l'adresse pour la proscription des insermentés.

Dans les rangs éclaircis, les prélats cherchent anxieusement qui pourrait être appelé au sacerdoce. Peu de sujets, et de préparation insuffisante ou de moralité douteuse. Beaucoup d'évêques se refusent d'abord à l'avilissement du ministère sacré. Bientôt la plupart cèdent. Ils choisissent d'abord les médiocres; puis, les scrupules se taisant et la nécessité faisant loi, ils s'abaissent jusqu'à imposer les mains aux indignes. Dans la Manche, l'évêque Becherel ordonne tant de prêtres et de si étranges que le peuple désigne les nouveaux élus sous le nom de *prêtres de la fournée*. A Troyes, Sibille, — tant est grande la disette, — songe à conférer les ordres à d'anciens commis des aides qui ont, dit-il, quelque instruction et sont susceptibles de contracter des habitudes de piété. Dans la Charente, deux musiciens de la cathédrale sont ordonnés, l'un de quarante et un ans, l'autre de quarante-huit ans. Dans l'Aisne, Marolles mande un sous-sacristain de l'église Saint-Roch, le fait un mercredi sous-diacre, diacre le vendredi, prêtre le samedi. Et les railleurs de dire : « Le sacristain a manqué de patience; pendant que Marolles avait les mains chaudes, il l'aurait fait évêque le dimanche ! » Dans les correspondances officielles, la pénurie se constate, en des termes d'un badinage dédaigneux ou cynique. Un jour, les administrateurs de la Dordogne mandent à ceux des Deux-Sèvres qu'ils n'ont pas de prêtres pour les remplacemens : « Si vous êtes, ajoutent-ils, dans une situation meilleure, nous vous prions de nous procurer ce que vous pourriez avoir de reste. » Et les gens des

Deux-Sèvres de répondre : « Nous vous ferons passer ce qui restera. » Le 17 février 1792, Lindet, évêque de l'Eure, écrit : « Je vais faire quelques prêtres. Mais ma pépinière est bientôt épuisée. Si nos séminaires ne se remplissent pas, nous serons bientôt forcés d'ordonner de bons pères de famille. » Trois mois plus tard, le même Lindet indique, sur un ton d'agréable persiflage, les limites que sa conscience, même très élargie, ne peut franchir : « MM. du Calvados, écrit-il, m'ont adressé, pour que je l'ordonne, un homme originaire de Perpignan et qui était, il y a trois semaines, comédien à Bayeux. J'ai dit que je croyais qu'un comédien pouvait être actuellement un bon citoyen, mais que je ne jugeais pas qu'il pût être actuellement un bon prêtre, surtout dans le lieu où il a déployé ses talens. »

V

Au milieu de leurs déboires, les évêques essaient pourtant de se consoler. Ne leur reste-t-il pas leur rang officiel, leur participation à la puissance publique ? Mais voici que, les disgrâces s'accumulant, ils se sentent dédaignés comme fonctionnaires aussi bien que discutés comme prêtres et comme pontifes.

Du fond de leurs provinces, pendant tout l'été de 1792, ils épient les nouvelles. Ils apprennent, et avec stupeur, l'attentat du 20 juin. Ils voient se former les bataillons de fédérés. Le mois de juillet ramène l'anniversaire de la Bastille prise ; mais la fête commémorative est sombre, âpre, violente, et semble moins action de grâce pour une victoire que préparation pour un nouveau combat. A travers l'Ouest passent les volontaires du Finistère, et dans les départemens du Sud-Est les Marseillais. Si patriotes qu'ils soient, les évêques, les prêtres ne laissent pas que de s'alarmer. Leurs amis, ce sont les administrateurs, les légistes, tous ceux qui, l'année précédente, ont acclamé la constitution de 1791 et ont cru, ce jour-là, la révolution fixée. Ils vont à eux, cherchent auprès d'eux réconfort, mais les trouvent en un état d'effarement qui accroît leur propre anxiété. Ils rentrent en leur demeure, tremblant pour leur crédit, tremblant aussi pour leur ministère sacré. Devenus

presque clairvoyans à force d'avoir peur, il se prennent à douter sérieusement de leur durée et de leur fortune. En général, l'orgueil suspend les aveux. Mais chez ceux que l'âge, la maladie, l'approche du trépas protègent contre les fausses hontes, l'inquiétude revêt des formes poignantes et terrifiées. Vers ce temps-là se mourait à Paris l'un des prêtres les plus respectables du clergé constitutionnel, le Père Poiret, ancien oratorien, curé de Saint-Sulpice. Un témoignage très sûr, très désintéresé aussi, — car c'est celui d'un de ses confrères assermentés — a retracé le récit de ses derniers jours. « La religion, répétait l'abbé Poiret, que va devenir la religion? » Cette pensée hantait son esprit sans que rien l'en pût détacher. Et s'adressant à l'un de ses vicaires : « Travaillez, mon cher ami, pour la religion, murmurait-il obstinément de sa voix expirante; oui, travaillez à la sauver. »

Les jours s'écoulent. De proche en proche se répand la nouvelle du 10 août. Dans les départemens éloignés de Paris, le message arrive le jour de l'Assomption, à l'heure où se déroule dans les rues la procession du *vœu de Louis XIII*. Parmi les bourgeois des villes, beaucoup sont atterrés, quoique silencieux. Chez les prêtres constitutionnels, la même consternation domine. Ministres d'une religion d'État, que deviendront-ils dans l'État transformé ? Cependant, dans les provinces, les clubistes qui triomphent ne sont pas plus affranchis des formes religieuses que les prêtres ne sont dégagés de la monarchie. En beaucoup de lieux, ils envoient des délégués à l'évêque et demandent qu'un service funèbre soit célébré pour les patriotes tués dans l'attaque des Tuileries. La requête ne laisse pas que d'embarrasser. Il ne s'agit pas de prier pour les morts, mais de se prêter à une glorification, presque à une apothéose. Le plus souvent la peur triomphe des scrupules. Puis il y a les vicaires épiscopaux, en général fort en avant de l'évêque. Ce sont eux qui officieront ; ils font mieux qu'officier : à Autun, à Périgueux, à Pamiers, ailleurs encore, ils prononcent en chaire le panégyrique des insurgés.

Évêques et prêtres assermentés attendent les derniers actes de l'Assemblée législative. Parmi les décrets votés, beaucoup flattent leurs passions. Les religieuses les ont bravés : elles vont être expulsées. Ils ont envié jadis les richesses des moines : ceux-ci vont être chassés de leurs derniers asiles. Ils redoutent

les réfractaires : une loi vient de prescrire leur déportation. Cependant ils s'inquiètent plus encore qu'ils ne se réjouissent : car les coups frappent pêle-mêle, et quelques-uns sur eux. Les prélats se sont complu dans les splendeurs de leur palais épiscopal : voici qu'un décret les leur retire et leur accorde en retour, comme aux plus chétifs des commis, une indemnité de logement. Vaniteusement ils ont revêtu leur soutane violette : voici que, le 18 août, l'Assemblée interdit tout costume, tout insigne ecclésiastique, hors de l'enceinte des temples. Ils ont trouvé très équitable la spoliation des abbayes, mais jugent très légitime le patrimoine des paroisses : or, voici que, le 19 août, une décision législative prescrit l'aliénation des biens des fabriques et la simple constitution d'une rente en échange de ces biens. L'Assemblée continue à légiférer. Avec un vandalisme inconscient et tranquille, elle ordonne que tout ce qui est or et argent dans les églises supprimées sera converti en lingots. C'est le mal d'autrui, et les assermentés se taisent. Quelques jours plus tard, l'ardeur de spolier s'étend aux églises conservées. On observe que, même dans les sanctuaires gardés aux fidèles, « les meubles et ustensiles d'or et d'argent sont de pure ostentation. » En conséquence, des commissaires s'introduiront dans les temples consacrés au culte officiel, comme naguère dans les couvens et les abbayes : ils ouvriront les sacristies, scruteront les armoires ; puis ils mettront à part les ostensoirs, les vases sacrés indispensables aux cérémonies liturgiques : le reste sera scellé, chargé sur des chariots et acheminé vers l'Hôtel des monnaies le plus voisin.

En une consternation atterrée, les assermentés mesurent leur chute. Les mêmes feuilles publiques qui, jadis, les ont encensés, commencent à les railler où à les flétrir. Dans les *Révolutions de Paris*, ils peuvent lire ces lignes : « Partout où se trament des complots contre la patrie ou contre la raison, soyez sûr qu'il y a des prêtres. » S'agit-il seulement des réfractaires? En un des numéros suivans, le même journal écrit : « Quant aux prêtres constitutionnels, ils ne valent pas mieux que les autres. » Cependant, ceux qui sont déjà prêts pour le rôle de victimes sont encore, en apparence, fonctionnaires officiels. Les électeurs du second degré se réunissent pour choisir les députés à la Convention. En un grand nombre de

départemens, le vote est encore précédé de la messe et du *Veni Creator*. Les opérations électorales commencent. Pour toute la France, dix-sept évêques et trente et un prêtres sont élus, soit comme députés titulaires, soit comme suppléans. Doit-on se réjouir? Parmi les évêques nommés, beaucoup sont modérés; parmi les prêtres, le suffrage populaire est allé chercher les plus pervertis d'opinion ou de mœurs, ceux en un mot qu'il faudrait cacher.

En cet automne de 1792, tous les corps administratifs doivent être remplacés. Donc une série de scrutins se succèdent pour renouveler les conseils des communes, des districts, des départemens. Pour les assermentés, le résultat est un autre sujet de trouble. Les anciennes assemblées locales étaient juste à leur niveau. Parmi ceux que le suffrage populaire vient d'élire, se trouvent des hommes inconnus de qui ils n'ont rien à attendre et aussi quelques hommes trop connus de qui ils ont tout à redouter. Ils sentent distendu partout, rompu même en bien des endroits, le lien qui, jusqu'ici, les a associés au pouvoir séculier. Constitution civile du clergé, constitution politique de 1791, étaient comme deux chartes jumelles ; il semble que, l'acte politique ayant été violemment abrogé, l'acte religieux soit du même coup devenu caduc. Les malheureux prêtres se consument en efforts pour se hausser au diapason nouveau. De leurs plaintes, tantôt naïves, tantôt amères, ils assiègent les directoires des départemens, les bureaux des ministres. Dans les cartons des Archives, combien ne retrouverait-on pas de ces doléances! Tous vantent leurs sentimens civiques, étalent leurs sacrifices, dénoncent l'ingratitude où ils sont enveloppés. Tel est à Lyon, pour ne citer qu'un exemple entre un grand nombre, le curé de Saint-Just. Le pauvre prêtre, en une lettre au ministre de l'Intérieur, constate avec douleur le déclin de sa popularité, de celle de ses confrères. Et pourtant, que n'a-t-il pas fait? Il a équipé à ses frais deux volontaires : ceux-ci se sont trouvés à l'affaire du 10 août et s'y sont bien comportés. Il a planté en outre un arbre de la liberté sur la place des Minimes, et cet acte de piété patriotique lui a coûté deux cents francs. Non content de ces soins, il a suspendu au tronc de l'arbre sacré deux médaillons; sur l'un il a gravé ces mots : *Résistance à l'oppression ;* sur l'autre il a écrit cet exergue : *Le salut du peuple est la suprême loi.* En dépit de tous

ces gages, on l'insulte, dit-il, quand il passe dans le quartier des Brotteaux; sur l'un des ponts, un garde national a même dirigé sa baïonnette contre lui. Il a allégué qu'il était, non un curé ordinaire, mais un curé patriote : « Peu importe, lui a-t-on répondu, tu n'es qu'un calotin. » La lettre, qui est du 29 octobre 1792, tombe aux mains d'un commis de Roland. En marge de la pièce originale, on trouve un projet de réponse qui est ainsi conçu : « La double religion que vous professez, celle de patriote et celle de chrétien, inspire au ministre l'intérêt le plus vif... Il faut instruire le peuple, l'accoutumer au respect. Plus vous ferez de sacrifices à la bonne cause, plus vous vous assurerez l'estime des bons appréciateurs de la conduite des hommes. » Le rédacteur de la lettre ajoute en ironiste sérieux et à titre de consolation supplémentaire : « Il doit vous être infiniment doux de méditer toutes ces vérités à l'ombre de l'arbre que vous avez fait planter place des Minimes. »

Dans le déclin de la puissance, le salaire restait. Le garderait-on toujours? Le 13 novembre 1792, à la Convention, on vit Cambon gravir la tribune. C'était, entre tous les membres de l'Assemblée, l'un des plus compétens en matière financière. « Il est, dit-il, une dépense qui coûte chaque année cent millions à la République, dépense qui ne pourrait être soutenue en 1793 sans être prise sur le sang du peuple, et votre comité n'aura pas l'impudeur de vous la proposer. » Il continua en ces termes : « La question est celle de savoir si tous les croyans ne doivent pas payer leurs prêtres. Votre comité a trouvé la solution dans la déclaration des droits : nul ne peut être payé que par ceux qui l'emploient. » Sur l'heure, la motion rencontra peu de faveur. Héritiers inconsciens de l'ancien régime, les membres de la Convention voyaient dans l'Église une puissance à protéger ou à combattre, non une association de fidèles vivant de leurs propres ressources et s'abritant sous la loi. En outre, ils ne pouvaient avoir oublié les déclarations toutes récentes qui avaient placé le budget des cultes au rang des dettes nationales. Enfin ils jugeaient que, pour quelque temps encore, une religion était nécessaire au peuple. La suggestion de Cambon fut combattue, au club des Jacobins par Basire, à la Convention par Danton. « Voulez-vous, dit Robespierre dans son journal, créer une nouvelle génération de prêtres réfractaires? » Par deux décrets successifs, l'Assemblée

nationale déclara que « jamais elle n'avait eu l'intention d'enlever aux citoyens les ministres du culte établis par la Constitution civile. »

Était-ce un succès? L'argent était sauf, mais rien de plus. La Convention jetait l'insulte en continuant l'aumône. Un jour, comme Lequinio, député du Morbihan, lui présentait un livre qui, sous ce titre : *les Préjugés détruits*, combattait jusqu'à la notion de Dieu, elle ne se contenta pas d'accueillir l'ouvrage, mais lui imprima son estampille en lui accordant une mention honorable. Un autre jour, elle toléra qu'un représentant, qu'on appelait Jacob Dupont, confondît dans un même anathème toutes les formes religieuses. « Il est plaisant, dit-il, de voir, en une république, préconiser une religion monarchique. Quoi ! les trônes sont renversés, les sceptres brisés, les rois expirent ; et les autels des dieux sont encore debout ! »

Les curés prêtent l'oreille. Ils ont jadis raillé les insermentés, les jugeant timides, se croyant eux-mêmes novateurs; et voici que d'autres novateurs, autrement hardis, englobent tous les prêtres, ceux de l'ancienne discipline, ceux de la discipline nouvelle, dans la même proscription. Ils s'agitent en leur presbytère, subissant les mêmes angoisses que ceux que jadis ils ont remplacés. Tristement, avec une sorte de pressentiment du temple bientôt fermé, ils célèbrent les fêtes de l'hiver, la fête de la Toussaint, la fête de Noël, puis cette fête de l'Épiphanie nommée jusque là fête des Rois. Ils souhaiteraient de se terrer, ils ne le peuvent pas. Chaque dimanche, une requête qu'ils voudraient fuir, qu'ils ne peuvent éviter, les attend. Le procureur-syndic, avant la messe, leur communique les décrets, proclamations, nouvelles, et les invite à les lire au prône. L'invitation est un ordre. Ne sont-ils pas officiers du culte, fonctionnaires salariés, privilégiés à ce titre et, à ce titre aussi, asservis? Donc ils montent à l'autel, récitent, suivant la liturgie de l'Église, des prières de miséricorde. Ils se dirigent vers le livre des Évangiles ; ils y lisent, le jour de la Toussaint, le sermon des Béatitudes, pendant l'Avent les paroles de Jean le Précurseur, dans la nuit de Noël le mystère de Jésus dans la crèche. Et tandis que leurs lèvres prononcent les saintes paroles, tandis que leur esprit les pèse et les recueille, une terreur les étreint. Devant eux, les actes publics sont étalés ; et voici que, descen-

dant des sommets divins, interrompant leurs méditations et celles du peuple chrétien, ils vont passer du rôle de ministres de Dieu à celui de hérauts de la Convention. Ils ont déjà jeté un coup d'œil sur ces papiers : les uns édictent la mort, les autres la spoliation ; d'autres aggravent le sort de ces prêtres réfractaires, qui étaient hier leurs confrères, qui peut-être le redeviendront demain ; car, dans la grandeur croissante des événemens, les divergences s'atténuent un peu comme ferait une note dissonante dans le mugissement d'une grande tempête. Les malheureux prêtres gravissent la chaire, tout angoissés d'avoir à notifier ces choses, et avec les scrupules de ces demi-coupables qui sont surtout gênés par les vertus qui leur restent. Ils lisent d'une voix blanche ou à demi bredouillante, un peu comme jadis, dans l'anxiété de leur âme craintive, ils ont balbutié leur serment. Cependant, quelques-uns ne se résignent pas ; à la fin de la messe, ils vont aux officiers municipaux et s'excusent de l'omission : il était bien tard, disent-ils ; les décrets étaient bien longs ; le temps bien froid obligeait d'abréger. Ainsi parlent-ils, supplians et humiliés. Puis, pour se dégager, ils insinuent, essayant de se rendre très persuasifs, que la publicité pourrait être suffisante si les actes de l'autorité étaient lus sous le porche de l'église, par le procureur-syndic, à l'issue de la messe. — Cependant, comme l'année s'achève, dans le paquet qui contient les papiers publics, un décret s'est glissé d'une hardiesse terrible, c'est celui qui ordonne le jugement du Roi. Avec les courriers suivans, se découvrent les phases du sombre drame : le rapport, l'acte énonciatif des crimes, la comparution, l'interrogatoire, la défense, le vote. Enfin, on apprend que le 21 janvier 1793, l'échafaud s'est dressé pour celui qui, dans les appellations officielles, n'est plus que Louis Capet. A la Convention siégeaient, le jour du vote sur le sursis, quinze évêques, non compris Grégoire, alors en mission, et vingt et un prêtres, non compris les suppléans, les malades, les absens : parmi les évêques, quatre ont voté contre le sursis, c'est-à-dire pour la mort ; parmi les prêtres, dix-sept.

VI

Ceux qui fondent uniquement l'histoire sur le témoignage matériel des papiers publics ou privés rendraient mal l'impression produite par la fin tragique de Louis XVI. Peu ou point d'écrits, au moins en France ; nul éclat extérieur, mais partout un silence terrifié plus impressionnant, plus réprobateur qu'aucun tumulte de voix. Chose étrange ! ce silence durera, même lorsque le changement des choses aura rendu toute liberté aux effusions ou aux regrets. J'ai entendu dans mon enfance des vieillards parler de la Révolution : volontiers ils en racontaient les épisodes. Quand ils arrivaient à la mort du Roi, ils s'arrêtaient, comme si les paroles enchaînées jadis sur leurs lèvres s'y fussent immobilisées pour jamais. On aurait dit qu'ils eussent horreur même de se remémorer. Seulement, par intervalles, d'un geste bref, ils montraient des maisons, souvent d'aspect abandonné, où d'autres vieillards s'étaient éteints, solitaires, farouches, silencieux eux aussi. Là avaient habité ceux qu'on appelait les *régicides*, et telle était la flétrissure qu'elle ne s'effaçait que par degrés sur le front de leurs descendans. Ceux qui, tout en se taisant, se souvenaient avec une mémoire si implacablement fidèle, appréciaient à sa juste proportion le terrible événement. Dans l'histoire révolutionnaire, le procès du Roi marque une date décisive, non seulement par la grandeur de l'immolation, mais parce qu'il classa, pour ainsi dire, en deux partis les Français de ce temps et même des temps qui suivraient. Il y eut ceux qui avaient participé à la sentence et ceux qui avaient reculé devant l'arrêt de mort. Les uns se trouvèrent tellement enfoncés dans la Révolution qu'il ne leur resta le plus souvent qu'à s'y enfoncer davantage. Les autres, quels que fussent leurs actes passés, reprendront peu à peu contact avec les modérés, et peut-être inconsciemment, peut-être même en se retenant sur la pente, finiront par faire cause commune avec eux.

On vit dans la société religieuse quelque chose de pareil. C'est en ce temps-là que le clergé constitutionnel se scinda, lui aussi, en deux partis, les uns achevant de s'enlizer dans la Révolution, les autres retenant ce qui restait de leur sacerdoce et refusant de livrer leur conscience.

Il y a ceux qui se plongent dans leur indignité. Ils sont hideux. Il y a d'abord les quatre évêques régicides : Gay-Vernon, le futur défenseur de Carrier ; Lindet, le récent apologiste des massacres de Septembre ; puis Huguet et Massieu, ces terroristes de demain. Il y a les hommes publiquement débauchés comme Dumouchel à Nîmes ; les blasphémateurs extravagans comme Pontard à Périgueux ; les ennemis déclarés de leurs propres diocésains, comme Torné à Bourges, qui se vantera un peu plus tard « d'avoir mis dans le département du Cher le culte en parfait état de réclusion. » Au-dessous, il y a la horde des vicaires épiscopaux ; puis le troupeau des curés qui, déjà, s'effondrent dans la peur ou la luxure, se déshonorent avec rage et proclament leur reniement comme d'autres leur foi.

Tout à l'inverse, on voit les bons remonter vers Dieu.

On pourra bientôt les reconnaître à leurs actes. On peut déjà marquer ceux des évêques qui se distinguent par la régularité de leur vie, leur savoir, leur bienfaisance : tels sont — à Rouen, Gratien, laborieux, instruit et, quoique très engagé dans le gallicanisme, de foi non suspecte ; — à Amiens, Desbois de Rochefort, ancien curé de Saint-André-des-Arcs, fort travaillé de philosophisme, mais renommé entre tous pour sa charité ; — à Sedan, Philbert, ancien lazariste comme Gratien, homme excellent, orateur persuasif qui, dit-on, n'a prêté serment que par considération des maux de l'ancienne Église et dans l'espoir d'y porter remède. Qu'on descende vers l'Est. Dans la Haute-Saône, Flavigny, ancien curé de Vesoul, est irréprochable dans ses mœurs, pieux jusqu'à la dévotion ; riche, il a mis ses richesses au service des pauvres, et ses diocésains ne lui reprochent guère que la Constitution civile acceptée. Dans le Jura, Moïse, ancien professeur au collège de Dôle, janséniste de doctrine, acerbe de tempérament, porte en lui un double orgueil, celui de son humble origine, celui de son rang épiscopal ; et il trouve, dit-on, un plaisir égal à étaler sa croix d'or et à découvrir avec ostentation ses souliers ferrés ; mais nul ne conteste sa science profonde, son intégrité, sa droiture ; et il est aussi digne d'inspirer l'estime qu'inhabile à conquérir les cœurs. Dans le Midi, l'Église constitutionnelle ne laisse pas que d'avoir quelques représentans très autorisés. A Digne, Jean-Baptiste de Villeneuve-Esclapon, ancien curé de Valensole, l'un des rares gentilshommes ralliés au schisme, est zélé, ver-

tueux, instruit, modeste. A Toulouse, Sermet, ancien dominicain, quoiqu'un peu ridicule par son étalage de luxe, quoique entaché de puériles vanités, est orateur disert, théologien solide, prêtre influent et méritant de l'être. Dans les Landes, Saurine donne l'exemple de la sagesse, de la charité, et il a fourni naguère la mesure de sa tolérance en réclamant le maintien des sœurs de charité qui avaient refusé de le reconnaître. Cependant, dans l'Ouest, un homme émerge au-dessus de ses collègues; c'est Lecoz, évêque métropolitain de Rennes, personnage à qui l'on ne peut guère reprocher que quelques illusions vaniteuses et un excès d'ambition. Il semble qu'il ait adhéré avec une sincérité entière à la Constitution civile. A l'Assemblée législative, il a montré d'abord quelques faiblesses et même quelques intolérances, puis il s'est ravisé; on l'a vu défendre avec vaillance les congrégations euseignantes et, fièrement, il a gardé jusqu'au bout son costume ecclésiastique. Est-il le plus considérable parmi les évêques constitutionnels? On pourrait en juger de la sorte, si un autre prélat, Grégoire, évêque de Blois, ne paraissait mériter le premier rang par l'ardeur opiniâtre de sa volonté et surtout par son courage. De Grégoire, on dira peu de chose ici ; car c'est dans les années suivantes que cet homme apparaîtra dans toute l'ampleur de son rôle. A l'époque où nous sommes, un trait le distingue de ses collègues. Tandis que ceux-ci s'affligent secrètement pour la monarchie détruite en même temps qu'ils craignent pour la religion, lui, par un singulier contraste, piétine sur la royauté autant qu'il défend l'autel. Il juge, suivant ses propres expressions, « que l'histoire des rois est le martyrologe des peuples. » « Quand la royauté fut abolie, écrira-t-il plus tard en ses *Mémoires*, ma joie fut telle que j'en perdis pendant plusieurs jours l'appétit et le sommeil. » Cependant, à l'époque du procès de Louis XVI, il s'est trouvé en mission, et cette absence l'a soustrait à l'embarras de voter. Celui qui, avec véhémence, ne veut plus de roi, travaille avec la même ardeur à la survivance de l'idée religieuse. De l'Église constitutionnelle, de celle-là seulement, — car il écarte systématiquement l'autre, — il a fait sa chose ; il en est le croyant, le dévot, l'adorateur obstiné, intraitable jusqu'à l'intransigeance, et capable peut-être, pour la défense de sa foi, de se hausser jusqu'au martyre.

C'est ainsi que la grandeur des conjonctures précipite chez les uns les chutes, favorise chez les autres les relèvemens. Mais la vérité historique s'accommoderait mal d'un classement trop exclusif. Combien débordent hors du cadre et apparaissent avec une physionomie si changeante qu'on ne sait où les fixer! Sur toutes ces âmes de prêtres, la philosophie du siècle a déposé une couche d'idées incohérentes, et ils ne savent pas assez ce qu'ils doivent croire pour savoir tout à fait ce qu'ils doivent faire, ni surtout ce qu'ils sont tenus de braver. En beaucoup d'entre eux, il y a quelque chose de léger dans l'esprit, d'emphatique dans le langage, de terne dans la bonté, d'indécis dans la doctrine, de débile dans la croyance; aussi arrive-t-il que sur le livre de leur vie, ils inscrivent un peu pêle-mêle des actes de lâcheté, des actes de courage. On est réduit à noter les uns et les autres au jour le jour, sans parvenir à reconstituer en ces existences déviées l'unité de la conduite et de la foi. Gouttes, évêque d'Autun, dans le diocèse duquel plusieurs prêtres insermentés ont été massacrés à Couches, ne trouve pas un mot de flétrissure pour l'attentat, pas un mot de pitié pour les victimes : voilà la lâcheté. Cependant ce même Gouttes part, au début de 1793, en tournée pastorale et, chemin faisant, n'hésite pas à flétrir les excès de la Convention : voilà le courage, et le courage méritoire ; car ces paroles, recueillies par un délateur, lui coûteront plus tard la vie. — Lamourette, le plus larmoyant des hommes, en a été aussi le plus cruel : ainsi s'est-il manifesté le jour où il a demandé que la Reine fût séparée du Roi et de ses enfans. Pourtant, ce même Lamourette à Lyon prendra bientôt parti pour les modérés, s'enhardira jusqu'à les louer publiquement, et par cette conduite amassera sur lui des haines qui le conduiront jusqu'à l'échafaud. — Fauchet, évêque du Calvados, a été naguère le dénonciateur énergumène des insermentés ; il est aujourd'hui ardent à défendre ce qui reste de discipline dans la société religieuse. — Barthe, évêque du Gers, Périer, évêque du Puy-de-Dôme sont membres de l'administration départementale. Ils n'ont pas osé se séparer de leurs collègues et se sont associés à leurs adresses, soit pour la suspension du pouvoir royal, soit pour le jugement de Louis XVI : voici qu'ils se ressaisissent, et au point de mériter bientôt la persécution.

On se perdrait à marquer les contradictions, tant les carac-

tères sont, en général, inégaux aux événemens ! Il y a les indécis comme Lalande, évêque de Nancy, qui, en 1790, a quatre fois changé d'avis avant d'accepter l'épiscopat, puis en 1791 s'est démis de sa charge, a retiré en 1792 sa démission elle-même, et bientôt abdiquera décidément ses fonctions. Il y a ceux qui, comme Gobel, sont agités de remords, voudraient être fermes, ne l'osent et portent silencieusement le deuil de leur courage. Il y a les égoïstes qui se terrent et, à force de s'isoler, espèrent qu'on les oublie : tel est Villar, évêque de Laval, sorte de « Berquin mitré, » sentimental et doux qui se réfugie dans les lettres : tel est, dans la Vendée, Rodrigue qui ferme sa porte, se recueille dans son avarice comme Villar en ses beaux livres, et n'est connu, dit-on, que de l'employé du fisc chargé de lui compter son traitement. Il y a enfin les étranges : ainsi se montre, en sa petite ville de Viviers, Lafont de Savine. Il est un des rares évêques de l'ancien régime qui aient prêté serment. Il est tolérant pour les réfractaires, les protège autant qu'il le peut, et, comme président de l'administration départementale, tente les plus nobles efforts pour les soustraire tous à la déportation. Jusqu'au milieu de la Révolution, il conserve de l'ancien monde auquel il appartient par sa naissance le goût du luxe, des réceptions, des plaisirs. Dans le nivellement général, il garde ses armoiries, avec un cor de chasse et cette devise qu'il s'est forgée lui-même : « J'irai sonner jusque dans les cieux. » A de rares intervalles, il monte jusqu'à la terrasse où se dresse, dominant le Rhône et toute battue par le mistral, sa modeste et pittoresque cathédrale. Là-bas, dans cette petite église qui est bien sa chose, car nulle influence ne contrarie la sienne, il a organisé une liturgie, toute de sa façon : il a supprimé les vêpres « comme ennuyeuses ; » de la messe, que d'ailleurs il ne dit guère, il a retranché tout ce qui pourrait l'allonger, le *Kyrie*, le *Gloria*, les *Oraisons*, sans compter d'autres menues abréviations. A-t-il gardé la foi chrétienne ? On l'ignore. On sait seulement qu'au sortir de son enfance, sa mère lui a mis en mains les livres de Rousseau comme les premiers à lire. L'empreinte ne s'est point effacée ; et il est de ces esprits imprécis, brillans et dangereux qu'attire l'abîme. On dirait qu'il traverse la vie au milieu d'un rêve incohérent, tantôt généreux, tantôt misérable. La Révolution qui déracine tant d'existences semble respecter longtemps le

repos de la sienne. Elle finira pourtant par l'atteindre ; et, pendant plusieurs années, il sera voué aux plus lamentables aventures, errant ou prisonnier tour à tour, indigent, taxé de folie, persécuté, coupable aussi ; car il descendra très bas, quoique protégé contre les chutes les plus abjectes par la générosité de sa nature et les réactions intermittentes de son honneur chrétien ; enfin, un jour il disparaîtra; l'on apprendra qu'il s'est réuni à quelques pauvres trappistes reconstitués dans les montagnes des Hautes-Alpes ; et c'est là que ses jours s'achèveront dans la pénitence et dans la paix.

VII

Dès le début de 1793, plusieurs questions mirent le clergé constitutionnel aux prises avec la société séculière : d'abord celle du *divorce*, puis celle de l'*état civil*, enfin celle du *mariage des prêtres*, la seule dont on veuille s'occuper ici.

L'Église catholique avait, depuis de longs siècles, au moins en Occident, imposé le célibat comme règle aux clercs engagés dans les ordres sacrés. La loi de l'État confirmait la loi religieuse; d'ailleurs, la législation de l'ancien régime ayant laissé aux ministres du culte le soin de recevoir le consentement des futurs époux et d'en dresser acte, l'antique discipline n'eût pu être méconnue que si l'autorité ecclésiastique elle-même se fût prêtée à la violer.

Quand le décret du 13 février 1790 eut aboli les vœux monastiques, les plus hardis des novateurs jugèrent que, si la société civile avait le droit de condamner comme contraires à l'ordre public les engagemens perpétuels, elle avait pareillement le droit de réprouver, comme contraire à la nature, le célibat ecclésiastique. Le 27 septembre 1790, l'abbé Cournand, ancien oratorien, formula, sans succès d'ailleurs, à l'assemblée du district de Saint-Étienne-du-Mont, une proposition en faveur du mariage des prêtres. La question se posa deux mois plus tard aux Jacobins, mais sans qu'on la discutât. Dans l'Aube, le 27 janvier 1791, l'abbé Dubourg, curé de Saint-Benoît-sur-Seine, développa la même thèse à la Société des *Amis de la Constitution* de Troyes.

Que ferait l'Assemblée constituante? Dans les papiers de

Mirabeau, on a retrouvé les notes d'un discours, préparé sans doute au début de 1791 et dans lequel il réclamait pour les prêtres la liberté de se marier. Ce n'était qu'un canevas rédigé par un secrétaire et qui n'était suivi d'aucun projet de décret. Mirabeau au surplus, en entrant dans cette voie, était-il sincère ? On peut suspecter sa bonne foi ; car, vers la même époque, en un mémoire destiné à la Cour, il conseillait que le gouvernement de Louis XVI travaillât à introduire dans l'ordre du jour de la représentation nationale certains débats irritans qui discréditeraient la Révolution. Or, parmi ces débats, il y avait celui du mariage des prêtres. — Sur cette question, l'Assemblée constituante n'eut à émettre aucun vote ; mais son comité ecclésiastique eut l'occasion de témoigner son sentiment. Le 10 août 1791, il fut consulté en ces termes par le curé constitutionnel de la paroisse Saint-Paul : « Un prêtre, mandait-il, veut se marier et vient de m'apporter ses bans à publier... Le cas est nouveau... Quel parti prendre ? Dois-je publier les bans ? Après la publication, dois-je procéder au mariage ? » Le comité, par l'organe de son président qui était Lanjuinais, répondit aussitôt : « M. le curé de Saint-Paul a le droit et le devoir de refuser son ministère pour le mariage dont il s'agit... La loi qui rend indivisible pour les catholiques le sacrement et le contrat de mariage est incompatible avec le mariage des prêtres et n'est point abolie. »

En dépit des interprétations législatives, plusieurs dans le clergé avaient hâte de secouer le lien importun. Leur plus grand embarras était celui de la procédure à suivre : s'ils se tournaient vers l'autorité ecclésiastique, ils avaient peu de chances de trouver un confrère assez hardi, assez dégagé des règles traditionnelles pour recevoir leur consentement et en dresser l'acte : s'ils s'adressaient à l'autorité séculière, l'obstacle n'était guère moindre ; car aucune loi n'avait encore confié aux magistrats communaux la charge de constater l'état civil des citoyens. Dans ces conjonctures, l'abbé Cournand, en une lettre du 23 septembre 1791, fit appel à M. Cahier de Gerville, substitut du procureur de la commune, qu'on savait fort exempt de préjugés, lui exposa sa perplexité, le supplia de se montrer secourable. Puis, sans attendre sa réponse, il se présenta le lendemain au secrétariat de la municipalité de Paris. Rien n'était fixé sur les formes ; car on escomptait une loi future, encore à

l'état d'élaboration. A tout hasard, le postulant s'était muni d'un assez grand nombre de témoins, cinq à ce qu'il paraît, l'abondance ne pouvant nuire. Il était accompagné de sa future épouse, de sa future belle-mère, et, d'après ce que nous apprennent des journaux qui semblent bien informés, de ses deux enfans. Le contrat avait été rédigé par avance. Il fut signé par les parties et les témoins; un huissier que l'on avait amené le notifia à la municipalité, et celle-ci dressa procès-verbal de la déclaration; puis le petit cortège se retira. La feuille publique à laquelle nous empruntons ces détails ne nous laisse pas ignorer que ce mariage ecclésiastique fut suivi de deux autres. Elle ajoute : « Puissent ces exemples courageux être imités par tous les prêtres qui veulent sincèrement être utiles à la patrie, à la régénération des mœurs, et devenir de bons citoyens! »

Dans le public ces nouveautés éveillaient plus de railleries que d'approbations. Le peuple, même très émancipé, se figurait mal les curés mariés. Il fallait insinuer l'idée, mais sans paraître l'imposer. L'*Almanach du père Gérard*, composé par Collot d'Herbois et publié à la fin de 1791 sous les auspices de la *Société des Jacobins*, est à cet égard fort suggestif. La question du mariage des prêtres y est amorcée avec une artificieuse ingénuité : elle s'engage sous la forme d'un entretien entre un ministre protestant et un curé catholique. Le pasteur présente au prêtre ses enfans : « Si je désirais, lui dit-il, vous inspirer une opinion nouvelle, ce serait seulement pour vous rendre aussi heureux que moi. Voilà ma femme, voilà mes enfans! quel bonheur, et vous en êtes privé! » Le curé écoute, tout rêveur, mais désireux de ne pas trop se compromettre. Il se borne à répondre : « Je se suis pas encore assez éclairé là-dessus pour me décider. » La réplique du pasteur est discrète; point d'insistance importune, mais une simple et brève invitation formulée dans le style de Rousseau : « Écoutez la nature; le conseil d'une alliance chaste et vertueuse est le meilleur qu'elle puisse donner à un honnête homme. »

Vers la fin de décembre 1791, un autre prêtre, le curé de Saint-Cyr, se maria. A la même époque, un ecclésiastique de l'île d'Oléron sollicita de l'Assemblée l'autorisation de choisir une épouse. Les Constituans se fussent scandalisés. Leurs successeurs trouvèrent la requête très plaisante; si nous en croyons

le procès-verbal, ils s'amusèrent fort et, après une longue hilarité, passèrent à l'ordre du jour. Cependant les novateurs s'enhardissaient. Au printemps de 1792, un membre du clergé de Paris, loin de solliciter aucune tolérance, viola les anciennes règles avec ostentation. On l'appelait l'abbé Aubert et il était premier vicaire de Sainte-Marguerite. Il ne se dirigea pas, comme naguère l'abbé Cournand, vers la mairie, mais prit résolument le chemin de l'église. Il y trouva un prêtre-sacristain nommé Claude Bernard, non moins affranchi que lui-même des liens du fanatisme, et qui incontinent lui administra le sacrement. La cérémonie accomplie, l'abbé Aubert, aussi jaloux de bruit que d'autres auraient pu l'être de silence, se rendit à l'Assemblée législative ; il présenta aux députés non seulement son épouse, mais par surcroît quelques parens ou alliés et fut admis, en visiteur de choix, aux honneurs de la séance. Puis, avec un aplomb tranquille, il s'installa avec sa femme au presbytère, tout à côté de son curé, l'abbé Lemaire, que cette invasion plongea dans la stupeur ; car le pauvre prêtre avait rêvé une Église réformée, mais pas à ce point.

Il était impossible à l'épiscopat de prétexter l'ignorance. Gobel eût dû parler. Il se tut. En revanche, Fauchet, évêque du Calvados, se rendit à l'église Sainte-Marguerite et, déclamateur suivant sa coutume, prêcha pour l'ancienne discipline avec autant de fougue que jadis il avait parlé pour les nouveautés. A Rouen, le sage Gratien, en une instruction pastorale, condamna le mariage des prêtres. Mais tous ceux que visait la défense s'emportèrent en une grande rébellion. A Fauchet, l'abbé Aubert répondit en lui reprochant, non sans quelque raison, ses mœurs. En Normandie, l'abbé Lerat, curé de Forges, osa dénoncer au ministre de l'Intérieur le mandement de Gratien et, en deux lettres des 18 et 20 août 1792, il demanda « à l'autorité de réprimer d'une manière sévère les fanatiques boutades de cet incivique bigot. »

Pour les prélats constitutionnels, quel ne serait pas le mécompte s'ils rencontraient jusque parmi leurs collègues des violateurs de la discipline ecclésiastique !

Cet excès de déplaisir ne leur fut pas épargné. Le 24 novembre 1792, comme les députés étaient en séance, Manuel gravit la tribune et du ton d'un homme qui apporte une bonne nouvelle : « J'annonce, dit-il, à la Convention dont le

devoir et le but sont de former l'esprit public, que Lindet, évêque d'Évreux, vient de contracter mariage. » On connut le leudemain les détails. Le prélat s'était marié à la mairie. Après quoi il s'était transporté à l'église Sainte-Marguerite. Là, le même abbé Claude Bernard, qui avaït naguère marié Aubert et s'était depuis marié lui-même, lui avait donné la bénédiction nuptiale. Lindet notifia l'événement, à la municipalité de Bernay par une lettre, à ses diocésains par une manière de mandement. Aux gens de Bernay il disait : « J'ai pratiqué toutes les vertus civiques et religieuses. Il me restait un grand exemple à donner, c'était de m'élever au-dessus des préjugés superstitieux. Je l'ai fait, et j'ai choisi une compagne avec laquelle je donnerai l'exemple des vertus domestiques. » Quant au mandement, l'évêque y invoquait les périls de la religion : « Il faut, ajoutait-il, sauver ce que le vaisseau de l'Église contient de plus précieux et jeter le reste à la mer; il faut dégager la doctrine céleste de Jésus-Christ des opinions théologiques qui ne servent qu'à l'obscurcir. » Contre la nouveauté inouïe Lecoz, Philbert, d'autres encore protestèrent, et avec eux Fauchet, toujours furibond, mais désormais pour l'orthodoxie. Cependant les impies s'égayaient fort, jugeant qu'à travers les scènes sombres de la Révolution le mariage des prêtres fournirait quelques intermèdes savoureux et piquans : « Les préjugés, disait Manuel dans la *Chronique de Paris*, tombent comme des capucins de cartes. »

Lindet avait violemment brisé le joug. Quelques mois plus tard, Gobel, évêque de Paris, stupéfia par sa faiblesse autant que l'évêque de l'Eure par son éclatante rupture. Le vicaire de Sainte-Marguerite, Aubert, déjà nommé, fut l'occasion de l'incident. Cet homme était devenu doublement fameux par son mariage et par sa lutte avec son curé. C'était d'ailleurs, à ce qu'on assure, un prêtre de mœurs tarées et d'honneur très entamé. Malgré ces taches, — et peut-être à cause d'elles, tant les scrutins populaires étaient alors viciés! — il fut, au mois d'avril 1793, élu curé de Saint-Augustin. Dans le clergé de Paris l'émoi fut extrême. Deux des curés de la ville s'adressèrent à Gobel, lui représentèrent le scandale du choix, le conjurèrent de refuser l'institution à un sujet indigne. Gobel, élevé au siège de Saint-Denis, aimait qu'on l'appelât le premier évêque de France. Mais la peur était la maîtresse de sa

vie. Il jugea qu'Aubert ayant été nommé par le corps électoral, il y aurait, à protester, quelque péril. Donc il retint tout blâme sur ses lèvres. Il fit plus et, servile avec luxe, étala sa lâcheté. Le 9 mai, jour de l'Ascension, l'élu devait être proclamé en l'église métropolitaine. Gobel se rendit à Notre-Dame. Il s'y rendit processionnellement, accompagné de son clergé. En sa présence, le procès-verbal de l'élection fut lu. Puis Aubert monta en chaire pour y prononcer son discours d'installation et, dans sa harangue, osa glisser l'éloge de son mariage. Gobel écouta tout. Le nouveau curé, quand il eut fini, se dirigea vers le siège où l'évêque était assis. Celui-ci lui donna l'accolade, en signe de paix, d'acquiescement et d'adoption. Aubert prit place dans une stalle d'honneur. Presque en face de lui, un siège avait été, dit-on, réservé à sa femme, et l'un des vicaires épiscopaux nommé Denoux, la prenant par la main, l'y conduisit. La messe commença. Elle fut célébrée pontificalement, suivant le rite du jour qui était celui de Jésus monté aux cieux. Le prélat se retira ensuite, ayant bu jusqu'à la lie sa honte. En une lettre rendue publique, quatre curés de Paris protestèrent; ils furent pour ce fait emprisonnés et ne furent libérés qu'au bout de deux mois. Quant à Gobel, son salaire fut un sursis pour sa charge et pour sa vie.

En ce conflit devenu fort aigu, que déciderait la Convention nationale?

L'équité semblait lui imposer une conduite très simple. Dans les années précédentes, la loi de l'État pour la célébration des mariages n'avait été autre que la loi de l'Église elle-même : de là, pour les membres de l'Assemblée constituante et de l'Assemblée législative, l'embarras de séparer deux domaines jusque-là confondus. Mais le décret du 20 septembre 1792, en conférant aux magistrats communaux le soin de dresser les actes relatifs à l'état des personnes, avait permis de marquer avec sûreté ce que les pouvoirs publics devaient régir, ce qu'ils devaient ignorer. L'engagement dans les ordres n'étant plus, au point de vue civil, empêchement pour le mariage, les officiers municipaux pouvaient dresser acte du mariage des prêtres comme de tous les autres citoyens. Là s'arrêtaient les attributions de l'autorité séculière. Une fois mariés ou se croyant tels, les clercs ne relevaient, pour l'exercice futur de leurs fonctions sacrées, que de leurs supérieurs ecclésiastiques. C'était

à ceux-ci à leur appliquer, en toute indépendance, les règlemens canoniques, et à les suspendre ou les interdire s'ils le jugeaient bon. Telle était dans sa simplicité la législation nouvelle. Mais les Conventionnels n'étaient point d'humeur à reconnaître un domaine où leur autorité ne se portât point. Peu soucieux de logique ou de justice, ils se firent aveuglément les protecteurs des prêtres mariés, et même ce furent bientôt les seuls qu'il leur plut de supporter.

Toute une législation fut forgée qui s'inspira de ces pensées. Il fallait d'abord réduire au silence les prélats qui avaient osé proclamer les règles anciennes. Le 19 juillet 1793, après un court débat, la Convention décida que les évêques qui s'opposeraient au mariage des prêtres seraient déportés et remplacés. Trois semaines plus tard, un nouveau décret fut rendu qui déclarait nulle toute destitution de prêtre pour cause de mariage, et réintégrait dans leur emploi tous ceux qui, pour ce motif, avaient été déplacés. Cependant certaines communes se souciaient peu de curés mariés et leur témoignaient quelque mépris. Après avoir assuré les ministres du culte contre leur évêque, il importait de les assurer contre leurs paroissiens eux-mêmes. La sollicitude du pouvoir législatif ne se démentit pas. Le 17 septembre 1793, on décida que tout prêtre marié qui serait persécuté pour ce sujet par les habitans, pourrait se retirer au lieu où il le jugerait bon. Là il continuerait à être payé, et aux frais de la commune persécutrice. Bientôt la Convention jugea cette protection elle-même insuffisante. Non contente de l'impunité, elle ajouta la récompense. Deux mois plus tard, le 25 brumaire an II, elle décida que tout prêtre qui se marierait, fût-il insermenté, échapperait à la déportation. Une seule chose, une seule, garantissait le pardon de toutes les fautes passées et conférait une sorte d'indulgence plénière très laïque, mais certaine : c'était l'abdication du célibat. Les Jacobins avaient eux aussi leur théologie, et dans cette théologie toute réformée, le mariage avait la vertu du baptême : il remettait tous les péchés.

VIII

Aucune analyse, même poussée très à fond, ne réussirait à décrire le sort du clergé assermenté en cette année 1793. Nul

décret n'a aboli l'Église d'État, et cependant cette Église est de tous côtés battue en brèche. Avanies et restes de faveur, tout se mêle. Quand ils descendent en eux-mêmes et s'interrogent sur leur condition, les prêtres constitutionnels demeurent perplexes. Sont-ils des privilégiés? Sont-ils des persécutés? Ils l'ignorent, et nul autour d'eux ne le sait bien.

La vérité, c'est qu'ils sont à la fois l'un et l'autre; et la prolongation de cette étrange équivoque souligne la misérable originalité de leur sort.

Qu'on entre dans leur église. Il est visible que déjà elle n'est plus à eux. Souvent, c'est dans l'église que se sont tenues les assemblées électorales pour la Convention. Dans l'église aussi s'est célébrée, en beaucoup de communes, l'apothéose, toute païenne, du conventionnel Lepeletier, immolé par le garde du corps Paris en représailles de la mort du Roi. Au printemps de 1793, commencent à se répandre dans les provinces les Représentans envoyés en mission ; c'est dans l'église et du haut de la chaire qu'ils prèchent aux habitans le dogme républicain. Les clubistes trouvent l'église tout à fait à leur gré, et dans l'un des villages de Normandie, ils prennent possession d'une des chapelles pour y tenir leurs séances, en attendant que, dans la même chapelle, ils déposent un peu plus tard le buste de Marat. — Ainsi expropriés, les curés se lamentent fort. Mais voici, au milieu des disgrâces, l'appui officiel qui reparaît. Ils reçoivent le paquet des papiers publics; or, ils y lisent un décret daté du 23 mars 1793 et qui est ainsi conçu : « La Convention nationale... décrète que tout citoyen qui se permettra des indécences dans les lieux consacrés à la religion ou sera convaincu de profanation, de quelque nature qu'elle soit, sera dénoncé et livré aux tribunaux pour y être poursuivi suivant l'exigence du cas. »

Près de la cathédrale, il y a le séminaire. Souvent les autorités s'en emparent. A Fréjus, il devient caserne; à Luçon et à Nantes, hôpital ; à Rodez, lieu de réunion pour le conseil de la commune; à Saint-Dié, on projette d'en faire un magasin à fourrage. En cette spoliation qui ne verrait le dessein de tarir les sources du recrutement sacerdotal? — Cependant la même autorité qui confisque, protège. A travers la persécution le privilège repousse, comme refleurit un arbre aux racines mal coupées; et un décret est publié qui soustrait

les jeunes vicaires et curés aux lois sur les levées militaires.

Cruel est le langage des clubs, non moins cruel est celui des feuilles publiques. A Autun, la *Société populaire* engage les citoyens à surveiller étroitement les assermentés. A Metz, elle exhorte tous les prêtres « à abandonner leur bréviaire menteur. » Comme jadis les non-jureurs, les jureurs sont dénoncés : celui-ci a discrédité par son langage la fête anniversaire du 10 août; celui-là a recommandé au prône le Pape et l'Église de France. Le mépris se verse à flots : « Les évêques avec leurs mandemens, écrit le *Journal de Paris*, font comme les rois avec leurs maîtresses; ils s'achèvent. » Un jour, Suzor, évêque de Tours, se permet de dire : « Avec le mariage des prêtres, toute la religion est changée. — Si elle n'était pas changée, lui répond-on insolemment, vous ne seriez pas évêque métropolitain de Tours. » On dit de Font, évêque de l'Ariège : « Il est attaché comme la glu aux singeries de la religion; » et de Rodrigue, évêque de la Vendée : « C'est le plus intolérant théologien qu'ait jamais vomi la défunte Sorbonne. » — Telles sont les attaques. Qui croire cependant? Même sous cette épaisse couche d'injures, la protection perce encore. A la date du 7 juin 1793, nous lisons ce décret voté par la Convention : « La Convention nationale décrète que tout membre qui se permettra dans son sein de demander la déportation des prêtres salariés et soumis à la loi sera renvoyé pour huit jours de l'Abbaye. »

Les gens des *Sociétés populaires*, les administrateurs jacobins, entreprennent de détailler aux prêtres toutes les choses dont ils peuvent se passer. Ils peuvent très bien se passer de leur costume, à moins qu'ils ne soient au chœur. Même au chœur, il y a des superfluités qui rappellent l'ancien régime; tels par exemple les serviles encensemens, ou bien encore les ornemens bizarres dont s'affublent les évêques. Bien entendu, plus de publications de mariages à l'église, plus de registres de catholicité. On peut pareillement supprimer les pompes funèbres ou bien encore, comme contraires à l'égalité, les recommandations nominatives des morts. Tous ces fanatiques d'irréligion ne négligent aucun détail; car beaucoup d'entre eux ont été enfans de chœur ou séminaristes dans leurs jeunes années, et sont experts en impiété, avec des réminiscences de sacristie. — Et pourtant, malgré tout, l'Église officielle conserve certains dehors extérieurs qui font illusion. Le dimanche, en certaines

communes éloignées, les officiers municipaux assistent encore à la messe, en un banc à part qui ressemble fort à l'ancien banc du seigneur. D'anciens règlemens subsistent, et çà et là sont remis en vigueur, selon le caprice ou le hasard : c'est ainsi que, dans un village de la Dordogne, en février 1793, un arrêté défend de donner à boire pendant l'office divin. Dans les campagnes, et même en quelques villes, le saint viatique est porté aux malades avec accompagnement de cierges et au son de la clochette. Plusieurs évêques font encore des tournées de confirmation. A l'approche du carême sont publiés, comme aux temps paisibles, les mandemens. Seules à la première page des brochures épiscopales, quelques mentions détonnent. Marbos, évêque de Valence, date son mandement de l'an IV de la liberté et Ier de l'égalité; cinq autres le datent de l'an I de la République française; Rigouard, évêque de Fréjus, inscrit sur le premier feuillet cette devise : *Vive la nation! la liberté, l'égalité ou la mort!* Quant à Gouttes, évêque d'Autun, sa lettre aux fidèles porte sur la couverture ces mots : *Imprimé chez Brisson, imprimeur de la Société des Sans-Culottes.*

On atteint l'été de 1793. La persécution s'affirme, mais entrecoupée de tolérance, presque de faveurs. Le 30 mai 1793, jour de la *Fête-Dieu*, la procession, en beaucoup de villes, sort encore; ainsi en est-il à Amiens, à Nantes, à Moulins. — Cependant, tandis que dans les rues flottent les bannières pieuses, la lutte entre *Girondins* et *Montagnards* touche à son dénouement. Le 31 mai, le 2 juin, Montagnards et gens de la Commune l'emportent. Parmi les évêques constitutionnels, beaucoup se sentent atteints : tels Saurine, Roux, Expilly, et plus encore Fauchet. Sous prétexte de fédéralisme, un grand nombre de curés, notamment en Normandie, sont destitués. Ailleurs, d'autres prêtres sont dépouillés de leurs fonctions, les uns comme amis secrets des Vendéens, les autres comme suspects de royalisme ou simplement comme indignes de confiance. Cette fois, il semble bien que c'en soit fait de l'*Église d'État.* Même en cet écrasement du parti modéré, on voit les Conventionnels appliquer encore cette chose caduque qu'on appelle la *Constitution civile du clergé.* Comme ils procèdent à l'organisation du département de Vaucluse et du département de la Corse, ils décident que les électeurs, en même temps qu'ils choisiront les administrateurs, éliront un évêque pour chacun

des deux départemens. Puis la même main qui s'étend pour frapper s'étend aussi pour payer le salaire. Le 27 juin 1793, la Convention décrète de nouveau, en termes solennels, que « le traitement des ecclésiastiques fait partie de la dette publique. »

IX

Salariés, les prêtres constitutionnels le sont encore, quoique déjà avec de longs retards et de remarquables oublis. Mais pour le reste, tout échappe. Il y a les bons qui se consument en d'impuissantes colères. Il y a les pervers qui de plus en plus s'avilissent. Entre les deux, il y a les faibles. Ceux-ci se dépensent en bassesses pour garder, à force de concessions, quelque reste de faveur. Tantôt par un langage larmoyant, emphatique et servile, ils tentent d'apaiser les autorités locales ; tantôt ils se tournent vers les clubs, essayent de se souder à eux, de les gagner par de menues attentions, d'obtenir de la sorte un sursis : ainsi se montre Gouttes, évêque d'Autun, qui, dans sa ville épiscopale, s'abaisse jusqu'à faire, à titre de secrétaire, la correspondance de la Société des sans-culottes. Mais nulle complaisance désormais ne profite, et les Jacobins de Saône-et-Loire disent dédaigneusement du prélat : « Notre évêque s'agite comme une poule qui a perdu ses poussins. »

En descendant à l'état de persécutés, les prêtres constitutionnels gardent encore, chose étrange! des aspects de persécuteurs. Tandis que déjà on les menace eux-mêmes, d'autres se rencontrent qu'on menace en leur nom. La nouvelle Église, déjà proscrite, conserve aux yeux des sectaires une dernière utilité : elle sert à molester l'ancienne Église. En fouillant les cartons des Archives, on découvre des documens qui déconcertent. En Alsace, pendant l'automne de 1793, une institutrice et un journalier de Soultz sont arrêtés. Quel est leur crime? « Ils n'ont, dit la feuille d'arrestation, manifesté aucun attachement aux prêtres assermentés. » Neuf ouvriers de la même commune sont pareillement mis en détention « pour n'avoir pas suivi le culte du curé constitutionnel. » Dans le même temps, quinze habitans d'Oshoffen, deux habitans de Dalhen-

heim sont détenus pour la même cause. Ainsi l'Église constitutionnelle est à la fois disgraciée et obligatoire, et redevient tout à coup privilégiée pour devenir instrument de persécution.

Je n'ose plus écrire le mot de privilège, tant ce mot contraste avec l'état de servitude où les malheureux prêtres sont réduits! Dans leur petite ville, dans leur paroisse rurale, ils guettent les nouvelles. Voici, en septembre 1793, la *loi des suspects :* ne sont-ils pas englobés eux-mêmes dans la vague et terrible menace? Voici qu'on annonce, quelques jours plus tard, le procès des Girondins. Mais les Girondins, ce sont des modérés comme eux, et parmi ces proscrits pour qui déjà la guillotine s'apprête, il y a l'un des chefs de l'Église constitutionnelle, Fauchet, évêque du Calvados. Vers le même temps, ils lisent le rapport de Saint-Just sur le *gouvernement révolutionnaire :* et cette parole âpre, péremptoire, froidement résolue, les glace d'effroi. Sûrement ils ont salué, embrassé, acclamé la Révolution. Mais jusqu'où faudra-t-il la suivre? Que sont devenus les premiers patrons de la Constitution civile? En prison les anciens constituans! En prison, Bailly, Barnave, Duport-Dutertre! Parmi les plus âgés, beaucoup remontent à travers le courant de leurs souvenirs; ils repassent les années de la royauté; ils se remémorent le rituel auguste et antique qui confondait dans les mêmes prières la religion et la monarchie. Ont-ils gagné? Ont-ils perdu? Regrets, craintes, remords, tout s'agite en leur âme désemparée; mais ils contiennent leurs paroles, ils surveillent leurs silences mêmes, sentant que l'heure est proche où la délation saura découvrir jusqu'aux pensées.

Sur quelques prélats assermentés les grands coups commencent à frapper. L'un des plus considérables, Lecoz, évêque d'Ille-et-Vilaine est, depuis le 18 septembre, interné dans sa demeure. Son double crime est d'avoir condamné le mariage des prêtres et d'avoir à Rennes osé soutenir sans trembler le regard de Carrier. Il n'obtient de sortir que pour dire sa messe; comme il veut procéder à une ordination, il est réduit à la faire dans sa chambre, secrètement, à l'exacte imitation des prélats insermentés qui ont jadis imposé les mains à quelques disciples avant de partir pour l'exil. Cependant, le 15 octobre, il est transféré au Mont-Saint-Michel. Il franchit la première étape

à pied, attaché par une corde. « Je m'attends à tout, je suis résigné à tout, » écrit-il pieusement. Une seule chose le confond, c'est d'être mêlé sur la route à de jeunes prêtres réfractaires; se rappelant la faveur d'autrefois, se rappelant surtout les services rendus par l'Église constitutionnelle à l'ordre nouveau, il ne se figure pas, il ne peut se figurer cette égalité dans l'infortune : « Nous ressemblons, dit-il tristement, à des oranges qu'on rejette après en avoir pressé le jus. »

Ces disgrâces ne sont encore que celles des grands, et les plus humbles essaient de se rassurer. Or voici qu'en cet automne de 1793, devant le tribunal révolutionnaire de Paris, de simples curés, non réfractaires, mais constitutionnels, sont traduits. Leur histoire est, à tous, à peu près pareille. Ils ont été saisis dans leur presbytère sur la dénonciation de leurs paroissiens ; ils ont été traînés au district, puis, après enquête, transférés à Paris. Maintenant, tout tremblans, tout effarés, ils arrivent de la Conciergerie au Palais de justice, pauvres plébéiens venant répondre de leurs obscurs méfaits comme d'autres de leurs éclatantes conspirations. Le premier est un curé bourguignon du nom de Masson. Il a, dit-on, lu dédaigneusement les mandemens de l'évêque ; il a mal parlé de l'Assemblée, désapprouvé les enrôlemens militaires, refusé, un jour de procession, l'escorte de la garde nationale. C'est assez pour qu'il soit rangé parmi les contre-révolutionuaires ; et le 23 septembre 1793, il passe du tribunal à l'échafaud. — Quelques jours après, le 6 octobre, un autre curé constitutionnel s'assied sur la même sellette des accusés. Il s'appelle Guichard et dessert une petite commune de Seine-et-Oise. Il a osé dire que le roi Louis XVI était mort en martyr ; puis il a, le 15 août, célébré la procession dite du vœu de Louis XIII ; et c'est pourquoi il subit le même sort que Masson. — Trois semaines plus tard, le même tribunal qui juge les généraux, les anciens Constituans, les Feuillans de toutes sortes, interrompt ses grandes audiences pour juger, comme par intermède, un troisième curé. Il se nomme Barthélemy et arrive des Vosges. C'est, lui aussi, un constitutionnel, mais un peu irrésolu, car il s'est rétracté quatre fois avant de se fixer parmi les assermentés. Contre lui les accusations se pressent. Il a critiqué la Constitution ; il a mal parlé des Conventionnels ; il a plaint le sort de Louis Capet ; il a blâmé la loi du divorce ; il a

accompagné de commentaires improbateurs la lecture des décrets ; enfin il a marqué pour l'ancienne liturgie une fidélité factieuse et, même après l'abolition de la monarchie, a persisté à chanter le *Domine salvum fac Regem*. Les juges n'en demandent pas tant, estiment qu'il y a lieu d'abréger ; et comme ses deux confrères, le pauvre curé est précipité dans la mort.

Décidément l'impiété triomphante courbait sous le même niveau le *vicaire Savoyard* et le prêtre fidèle. La disgrâce ne serait point complète si une loi ne faisait descendre officiellement à l'état de *suspects* ceux que la Révolution avait employés, mais que la Révolution désormais affranchie pouvait impunément répudier. Les Conventionnels n'eurent qu'à reprendre les décrets votés en 1791, en 1792 contre les insermentés et à englober les favoris d'hier dans le cadre élargi de la persécution. A qui disposait de l'omnipotence législative avec plus d'audace qu'aucun roi n'avait jamais disposé du pouvoir absolu, rien n'était plus aisé. Le 21 octobre 1793, la Convention décida que les prêtres, même assermentés, s'ils étaient dénoncés pour incivisme, seraient embarqués sans délai et transférés à la côte de l'Ouest de l'Afrique depuis le vingt-troisième jusqu'au vingt-huitième degré. Par un tragique retour des choses, les mêmes lois que plusieurs des prêtres constitutionnels avaient jadis provoquées, souhaitées, acclamées, se retournaient contre eux ponr les frapper.

PIERRE DE LA GORCE.

LA RÉVOLUTION MEXICAINE

VUE PAR

UNE FEMME DE DIPLOMATE

La diplomatie américaine a toujours eu des allures bien à elle, où l'on retrouve l'indépendance foncière de la race, sa répugnance pour le collier du fonctionnaire. Le moins de lisières, le moins de bride possible... *Go your own way*.

Toutefois, dans un service aussi caractérisé que le service diplomatique par les règles d'une sévère réserve, on relève toujours avec une certaine surprise, au compte des diplomates américains, des singularités, des mouvemens de prime-saut qui contrastent avec les airs boutonnés et secrets de la profession et qui dépassent ainsi la marge laissée à la liberté de ses membres par toute hiérarchie un peu chatouilleuse sur le respect des traditions et de l'esprit de corps. Mais y a-t-il aux États-Unis une hiérarchie au sens strict que nous donnons à ce mot ?

Toujours est-il que la formation laborieuse d'un personnel peu plié aux disciplines, la division des élémens administratifs, comme de tout le pays, du reste, en deux grands partis politiques, l'instabilité professionnelle qui en résulte, ont donné lieu à plus d'une histoire d'enfant terrible, enregistrée par la chronique. On se rappelle le cas de cet ancien ambassadeur des États-Unis à Londres qui, à peine rentré dans la vie privée,

s'empressa de publier sur l'Angleterre et sur la Cour britannique des appréciations et des souvenirs dont la causticité eût pu être tempérée avec avantage par quelque discrétion d'état.

Un nouvel exemple de ces fantaisies qui nous paraîtraient, à nous, un peu indisciplinées, vient d'être apporté au public, avec l'excuse toutefois que l'enfant terrible de la Carrière, dont il s'agit aujourd'hui, est une femme. Ses impressions et ses indiscrétions sont présentées sous la forme d'un de ces beaux livres comme on sait les éditer à New-York et qui est intitulé : *Une femme de diplomate au Mexique* (1).

Mme O'Shaughnessy était, il y a peu d'années, fort entourée à Vienne où son mari faisait fonctions de secrétaire de l'ambassade des États-Unis. De là, à son grand chagrin, il devait être envoyé au Mexique, poste beaucoup plus important aux yeux du Cabinet de Washington, mais, — alors du moins, — plus démuni d'attraits que la ville du beau Danube bleu. C'est de Mexico que Mme O'Shaughnessy a écrit ce livre qui, sous une reliure frappée aux trois couleurs de la Fédération mexicaine, est une collection de notes, ou plutôt d'extraits de lettres presque journalières adressées par l'auteur à sa mère, durant la dernière période de la dictature du général Huerta.

*
* *

Le recueil s'ouvre le 8 octobre 1913. Le jeune ménage de diplomates est de retour à Mexico, après une absence au cours de laquelle s'étaient déroulés les événemens les plus graves, notamment la chute et la mort de Madéro, événemens auxquels l'opinion avait tendance à mêler si étroitement l'ambassadeur des États-Unis, M. Henry Lane Wilson, que ce dernier venait d'être rappelé à Washington, laissant l'intérim à son secrétaire. Le 20 avril 1914, les troupes américaines débarquaient à la Veracruz. Les relations diplomatiques étaient rompues et, peu de jours après, le récit du départ de M. Nelson O'Shaughnessy avec sa jeune femme et son personnel met le point final au volume.

Or, disons-le tout de suite : l'intérêt essentiel de ce livre, ce n'est pas seulement le ton alerte et dégagé du style. Ce n'est pas seulement l' « humour, » la perspicacité de l'observatrice, sa sympathie passionnée toujours en éveil pour les drames

(1) *A diplomat's wife in Mexico*, by Edith O'Shaughnessy, illustrated. Harper & brothers, publishers. New-York and London.

d'un milieu tourmenté par les convulsions révolutionnaires, la sincérité de ses émotions devant les spectacles de la nature la plus grandiose, les renseignemens significatifs rassemblés par elle au jour le jour, le sens anecdotique, l'abondance des traits heureux... C'est surtout que l'auteur s'est trouvé, dans une période critique, au premier plan de son ambassade, c'est-à-dire au centre de la politique américaine au Mexique, et à la meilleure place peut-être pour apprécier cette politique, ses méthodes, son but et ses résultats. Ce sont des « instantanés » impétueusement dictés au chroniqueur par les événemens, qui l'entraînent lui-même dans leur course. C'est la déposition d'un témoin qui n'a pas perdu une minute d'un spectacle tumultueux, qui, mieux que beaucoup, a pu voir les origines, connaître les causes de l'anarchie mexicaine, en prévoir le développement, et dont les souvenirs présentent, pour cette raison, un pouvoir de démonstration exceptionnel. Nous avons ainsi un témoignage de premier ordre sur les événemens obscurs dont le Mexique a été et reste encore malheureusement le théâtre, car on n'ignore pas l'importance des intérêts que possède la France dans ce pays que menacent le pillage et la ruine, à la faveur d'une révolution passée à l'état chronique (1).

Au milieu des roulemens de tonnerre de la guerre européenne, l'attention n'a été que trop naturellement détournée des péripéties de la révolution mexicaine, si pathétiques qu'elles pussent être. On n'a pas oublié, cependant, les événemens retentissans qui avaient brusquement rouvert, en février 1913, la crise que le triomphe de Madéro sur le vieux Porfirio Diaz, et son élection ultérieure en 1911, avaient paru terminer. Rappelons sommairement le *pronunciamiento* de Félix Diaz, neveu du fameux président, contre le président Madéro, les furieux combats dans les rues de la capitale pendant dix journées tragiques, la prise de possession du pouvoir par Huerta, intervenu comme arbitre entre les deux adversaires, la chute de Madéro et sa mort mystérieuse en compagnie du vice-président, la reconnaissance du nouveau gouvernement *de facto* par toutes les grandes Puissances, à l'exception des États-Unis, résolus à ne

(1) Il suffira de rappeler que la colonie française de Mexico est, avec celle de Moscou, la plus importante du monde entier, et que le capital français engagé au Mexique atteint trois milliards.

pas donner cette prime « à l'ambition qui s'élève sur l'assassinat; » enfin, l'envoi au Mexique d'un mandataire confidentiel de la Maison-Blanche, chargé d'imposer au général Huerta la volonté de M. Wilson : à savoir sa retraite définitive et sans conditions.

Voilà dans quelles conditions les O'Shaughnessy arrivaient au Mexique. C'était d'ailleurs pour eux une reprise de contact. Une précédente campagne les avait déjà familiarisés avec les questions mexicaines, avec leurs multiples aspects et leurs solutions possibles. Ils étaient suffisamment pénétrés de l'esprit de leur carrière pour avoir, dès le début, sans aucun sacrifice pour leur légitime patriotisme américain, apprécié les solutions adoptées, les unes une fois pour toutes, les autres tour à tour, par le nouveau président, M. Woodrow Wilson, et par son collaborateur d'alors, M. Bryan. Enfin, pour parler franc, ils étaient en désaccord sur plusieurs points avec la politique de la Maison-Blanche. Que signifiait le maintien, pendant six mois, d'une ambassade (c'est-à-dire de la plus haute expression des rapports diplomatiques), auprès d'un régime dont on s'était déclaré, dès sa naissance, l'implacable ennemi ? Que signifiait, après le rappel de l'ambassadeur, l'envoi d'un chargé d'affaires concurremment avec un agent « confidentiel, » sans qu'on sût, de ces deux frères siamois, comme les appelle drôlement notre auteur, lequel devait être subordonné à l'autre, lequel incarnait la vraie politique de Washington ? S'il n'y avait qu'une seule politique, à quoi bon ce double emploi ? Et s'il y en avait deux, était-il prudent pour le gouvernement de Washington de les afficher ? Autant de questions qui étaient déjà des critiques...

Quoi qu'il en soit, dès l'arrivée du jeune ménage à Veracruz, et dès sa rencontre avec l'envoyé en question, M. Lindt, l'opposition entre les deux manières de voir se laisse pressentir. « La conversation, écrit Mme O'Shaughnessy, s'ouvrit par des remarques conciliantes, sourire aux lèvres, — comme dans les consultations d'experts qui prennent leur premier contact. Malgré un je ne sais quoi de *lincolnesque* dans la silhouette et l'allure de M. Lindt, je ne pouvais m'empêcher de songer au vin nouveau versé dans un vieux baril, et à tout ce que nous dit là-dessus l'Écriture... » Presque au lendemain de l'installation du ménage américain à Mexico, Huerta accomplissait d'ailleurs son fameux coup d'État. La dissolution de la Chambre

des députés était suivie de l'arrestation de 110 représentans sur 136. Notre observatrice aux yeux aigus note aussitôt avec empressement que la Chambre mexicaine, ne cessant de conspirer contre le gouvernement, n'a eu par conséquent que ce qu'elle méritait. Détail significatif et curieux : en dépit de l'anticléricalisme de Huerta, les députés demeurés libres étaient ceux du parti catholique, c'est-à-dire le groupe conservateur et le plus sincèrement intéressé au retour de la paix publique.

A ce moment, le général Huerta, auquel la Chambre n'avait laissé d'autre choix que de se soumettre ou de se démettre, assuma les principaux pouvoirs : Finances, Guerre, Intérieur. Il devenait ainsi l'autocrate du Mexique. En même temps, la présentation de ses lettres de créance par le nouveau ministre d'Angleterre, sir Lionel Carden, donnait à cette situation extraordinaire la ratification solennelle du gouvernement britannique. Vu les étroites et anciennes relations de sir Lionel avec lord Cowdray, chef des vastes intérêts Pearson, très développés au Mexique dans les bassins d'huile minérale, le fait avait une portée évidente et appuyait la thèse de ceux qui ne voyaient dans la crise mexicaine qu'une rivalité de pétrole. « Un seul mot, dit le recueil, le mot *oil* suffirait peut-être à tout expliquer. »

*
* *

Devant ce coup de théâtre, le président Wilson ne pouvait rester indifférent. A son tour, il faisait remettre à Huerta un message condamnant la dissolution du Congrès, lui enjoignant de respecter la vie des députés prisonniers et déclarant que, de toute manière, les États-Unis tiendraient pour nulles des élections présidentielles qui se consommeraient dans de pareilles conditions. N'était-ce pas la rupture imminente? Ces faits alarmans se succèdent pour le jeune ménage durant la première semaine de son arrivée. Mme O'Shaughnessy ne trouve cependant, pour le vieux dictateur, que des paroles d'approbation, écho fidèle des sentimens de son mari. Elle décrit avec soin ce qu'elle appelle l'arbre généalogique de Huerta comme chef de l'Exécutif, savoir : Madéro, président constitutionnel; Pino Suarez, vice-président constitutionnel. Leur double démission ayant été reçue par M. Lascurain, ministre des Affaires étrangères, celui-ci devenait président provisoire, par suite de la

vacance du pouvoir exécutif. Sa magistrature avait duré vingt minutes à peine : ce qui paraît court, remarque notre écrivain, même pour l'Amérique latine. Ces momens lui suffirent cependant pour lui permettre de nommer Huerta ministre de l'Intérieur, puis de s'effacer à son tour. Dès lors, automatiquement, par la vertu de la loi et conformément à son rang parmi les secrétaires du Cabinet, Huerta devenait l'Exécutif à titre provisoire, sous la réserve d'élections ultérieures à bref délai. « Il n'y a rien à dire à cette procédure technique et d'accord avec la Constitution, conclut le recueil. On ne peut, toute sentimentalité à part, qu'admettre la parfaite légalité de l'opération. »

Mais voilà qu'aussitôt ce point de vue, si franchement formulé par la femme du secrétaire de l'ambassade américaine, la met, sur un article capital de doctrine, en opposition avec son gouvernement. Est-ce que, de la Maison-Blanche, une voix ne vient pas de s'élever et d'annoncer que les États-Unis partaient pour la « croisade » en faveur d'une race asservie ? La croisade ! Une race asservie ! Mme O'Shaughnessy réprime mal un sourire et elle écrit cette observation aussi vigoureuse qu'ironique : « Ce n'est que par une main de fer que cette race impulsive, obstinée, mystérieuse, bien douée, d'ailleurs, mais indisciplinée et composée d'innombrables élémens réfractaires entre eux, peut être maintenue dans la soumission aux lois. Aux États-Unis, où, comme on sait, chaque chose et chacun sont toujours à leur vraie place, on ne comprend cela qu'à moitié... » Un peu plus loin, la femme du diplomate américain ajoute : « Un fait indéniable, c'est que Huerta tient dans sa main l'armée et tout l'appareil visible du gouvernement, tout ce qui représente, pour les élémens conservateurs (bons ou mauvais, peu importe), leur constitution, l'unique égide autour de laquelle les affaires vitales du pays puissent former un groupe national. »

Ces idées, directement opposées à celles qu'avait alors, sur les choses du Mexique, le gouvernement de Washington, empruntent, nous l'avons dit, une autorité particulière à la personne qui les a exprimées, au lieu officiel où elles ont été formulées. C'était d'ailleurs ainsi, d'après les témoignages les plus authentiques comme d'après le recueil lui-même, que pensait tout ce qui savait observer et réfléchir, non seulement dans

la société mexicaine, mais parmi les communautés étrangères, à commencer par les légations. Cette unanimité ne sera pas sans valeur pour l'histoire et, avant d'aller plus loin, il importait de la relever.

Causant un jour avec un diplomate qu'elle ne désigne pas (là-dessus, d'ailleurs, à Mexico, leur opinion à tous est la même), Mme O'Shaughnessy put s'entendre dire : « La politique des États-Unis consiste à laisser le pays s'affaiblir par le simple refus de reconnaître son gouvernement. Ainsi, quand le Mexique entrera en agonie, les États-Unis seront les maîtres de la place sans peine et sans frais, ayant fait l'économie d'une intervention qui vaudrait certes beaucoup mieux pour le Mexique, mais qui leur coûterait infiniment plus cher. » Et Mme O'Shaughnessy, moitié figue, moitié raisin, ajoute aussitôt cette remarque : « Tous nos chers collègues se plaisent à répéter, sous le voile d'une imperturbable discrétion, les propos les moins flatteurs pour ce que, sans doute, ils appellent entre eux *notre petit jeu (our little game).* »

*
* *

Entre temps, la crise mexicaine suivait son cours avec des alternatives de succès et de revers, tant pour les troupes du gouvernement que pour les forces révolutionnaires qui, sous la conduite de Carranza, s'étaient soulevées contre Huerta, au lendemain du double assassinat de Madéro et de Pino Suarez. Voilà un nouveau héros de la révolution sur la scène. L'écrivain relève en passant la xénophobie de Carranza, sa haine contre tous les étrangers, quels qu'ils soient. « Très inférieur à Huerta en aptitudes et en force, il ne doit sa fortune qu'à sa barbe grise de prophète, à sa foi en lui-même et à son ambitieuse ténacité... Qu'on joigne à cela une hostilité décidée vis-à-vis des États-Unis et l'on concevra ce que doit être sa surprise s'il se demande les raisons de sa popularité à Washington... »

M. Lindt, cependant, est monté de Veracruz à Mexico, sans doute pour recevoir lui-même la soumission de Huerta. Il éprouve un échec complet et le jeune ménage contient à peine la satisfaction que lui cause cette défaite de l'agent « confidentiel » du gouvernement américain. Quelques jours plus tard, à un déjeuner diplomatique, le mot d'« intervention » se trouve prononcé.

— Une intervention! Mais vous n'êtes pas prêts, dit le ministre d'Allemagne à l'Américaine.

— Comment! pas prêts? réplique Mme O'Shaughnessy, dont la crête patriotique se redresse aussitôt joliment. Entre le lever et le coucher du soleil, les États-Unis auraient un million d'hommes sous les armes.

— Des hommes peut-être, mais non des soldats. On ne fait pas des soldats entre le lever et le coucher du soleil.

A ces mots, Lindt, énervé, ouvre son cœur. Il émet l'idée (c'est peut-être un des objets de sa mission) de favoriser les progrès des rebelles, en faisant lever l'embargo sur les expéditions d'armes et de munitions au Mexique.

— Oh! monsieur Lindt, s'écrie Mme O'Shaughnessy, y songez-vous? Des armes et des munitions aux rebelles, ce serait ouvrir sur ce malheureux pays la boîte de Pandore de toutes les calamités.

« En me voyant hors de moi, poursuit-elle, il changea de sujet; mais je ne réussis plus à chasser de mon esprit ces images sinistres. Toute mesure qui tend à miner ici l'autorité centrale ne peut, en effet, que déchaîner d'autres orages... Ma conviction s'est faite lors de l'écroulement de Diaz et de l'avènement de l'impuissance madériste. Madéro a été, je suppose, plus surpris que personne en voyant qu'après avoir pris tant de peine pour le porter au pouvoir, nous en avons pris si peu pour le maintenir. Les diplomates ne cessent de rappeler que la situation de Diaz, en 1877, était analogue à celle de Huerta aujourd'hui et qu'après un délai plausible d'une dizaine de mois, la Maison-Blanche l'a pourtant reconnu. Alors, pourquoi repousser Huerta? Lui, du moins, il tient en mains la machinerie si délicate du gouvernement au Mexique, et il a montré qu'il s'entendait à la manœuvre. » Voilà le point qui tient au cœur loyal et à l'esprit sensé de notre Américaine. Elle le développe à vingt reprises. Et il est capital en effet. Le principe, l'explication de toute l'anarchie mexicaine se trouvent là.

Le 11 novembre, arrive un télégramme de Washington. C'est un ultimatum. Il faut la démission de Huerta, ou c'est la rupture avec les États-Unis. Aussitôt, le chargé d'affaires court de tous côtés à travers Mexico pour remettre son ultimatum au Président. Mais Huerta reste introuvable malgré les rendez-vous fixés. Peut-être est-il retenu, comme l'insinue Mme O'Shau-

ghnessy, par les seuls étrangers dont il goûte vraiment la compagnie : MM. Hennessy et Martell. M. Lindt, dépité et furieux, repart pour la Veracruz. Le bruit inopportun qui s'était fait autour de son arrivée dans la capitale, n'avait pu, joint aux ruses de Huerta, que rendre stériles tous les pourparlers. Et puis Carranza, dans le Nord, vient de déclarer qu'il ne tolérerait aucune intervention étrangère : Huerta peut-il faire moins? « Car tel est l'Américain-Latin : il a beau savoir que vous connaissez ses affaires ; il a beau savoir que vous savez qu'il sait que vous les savez... Il n'admet pas, il ne supportera pas que la publicité s'en mêle. Nous voilà donc en bonne passe, » conclut l'écrivain.

L'ultimatum de la Maison-Blanche est d'ailleurs le signal du gâchis complet et d'une affreuse anarchie. Les Carranzistes progressent de divers côtés. Le pillage a ses coudées franches. Sur maints réseaux, les trains sont arrêtés par des bandes, à moins qu'on ne les fasse sauter. « C'est vraiment, dit Mme O'Shaughnessy, la danse de la mort, et il me semble que les violons, c'est nous. » Tuxpam, ville industrielle dans la région pétrolifère, est menacée. « Nous espérons, écrit l'auteur, que la *Louisiana*, envoyée dans ces parages, arrivera à temps pour bombarder les insurgés qui se grisent de leurs succès et ne rêvent que destruction. Les propriétaires, alarmés pour leurs biens, interrogent l'avenir avec effroi. Protégerons-nous leurs intérêts ou leur permettrons-nous de se protéger eux-mêmes ?... Notre Gouvernement a déclaré qu'il ne considérerait pas les concessions accordées durant le régime de Huerta comme liant les Mexicains... C'est à se frotter les yeux. »

Ce que le monde diplomatique à Mexico redoutait le plus, en cas de rupture, c'était l'interrègne, le temps qui s'écoulerait entre le départ du chargé d'affaires et l'entrée des troupes américaines. « Les diplomates étrangers prévoient, écrit Mme O'Shaughnessy, la mise à sac de la ville et le massacre des habitans : leurs protecteurs naturels, les troupes fédérales mexicaines, devant être occupés à combattre l'ennemi. Or l'ennemi, c'est nous. Les diplomates répètent que Washington sera tenu pour responsable des événemens si leurs craintes se réalisent. Mais cette perspective n'est pour eux qu'un médiocre réconfort. L'idée qui prévaut chez tous les étrangers, c'est que nous suivons au Mexique un programme d'épuisement et de

ruines, de telle sorte que, le moment venu, rien ne nous soit plus facile que de dévaliser notre proie... On pourra discourir à perdre haleine, expliquer, embellir, soutenir la politique du Président. Cette politique, la voilà... »

Il est difficile de rendre l'agrément avec lequel ces choses sérieuses sont dites, la richesse des détails d'ordre pittoresque ou intime qui les encadrent. Ce sont de magnifiques matinées d'automne dans la vallée de Mexico que ferme, sur un vaste horizon, la masse des grands volcans neigeux. A Sechimico, devant les jardins flottans, au bois de Chepultepec, sous le dôme majestueux des « ahuehuetes » millénaires, contemporains des ancêtres de Montezuma, près du lac où se reflète, entre les sillages des cygnes, leur antique acropole, ce sont d'autres enchantemens. Les marchés, les foires où les pauvres Indiens apportent les menus objets de leur négoce, fruits multicolores, gibier, poteries émaillées, figurines symboliques, fournissent mille croquis animés. Et puis, c'est la cherté de la vie, les caprices des domestiques indigènes, les bizarreries culinaires, les embarras d'une maîtresse de maison en lutte contre un exotisme compliqué de révolution.

Avec tant de goût pour les choses du Mexique, pourrait-on être malveillant à l'égard des hommes? Il est difficile, sans doute, de se montrer sévère pour des personnes qu'on fréquente et qu'on nomme aussi librement en toutes lettres... Mais la sympathie de l'écrivain a quelque chose de si persuasif, que l'on s'en étonne à peine devant ce tableau d'une société où il semble qu'il n'y ait guère en conflit que les opinions politiques.

La première fois que Mme O'Shaughnessy rencontre Huerta, c'est à une réception offerte au Corps diplomatique par le dictateur, dans ces mêmes salons du château de Chepultepec, où, dit-elle, elle avait laissé en plein triomphe, à la fin de son premier séjour, ce Madéro et ce Piño Suarez dont les fantômes lui parurent venir à sa rencontre, sur la terrasse.

« Huerta, écrit-elle, est un homme de taille moyenne, aux larges épaules, avec une expression de visage à la fois aimable, sérieuse et pénétrante ; ses yeux investigateurs sont toujours en mouvement, à demi voilés derrière de larges verres de lunettes. Il ne trahit aucun signe de cet alcoolisme dont on a tant parlé ; au contraire, il a plutôt l'air d'un buveur d'eau et donne l'impression d'une énergie latente bien propre à le porter à

cette *reconnaissance* qui est, pour l'instant, le but final de toute son activité. » Mais M. Wilson persiste à ne pas le reconnaître, et, en attendant, les choses se gâtent pour le gouvernement de Huerta : Chihuahua tombe entre les mains des rebelles; Ojinaga est évacué par le général Mercado, son lieutenant. La série noire des trains qui sautent s'allonge chaque jour. Une colonne d'insurgés paraît à San Luis de Potosi, à quatorze heures de Mexico. Tampico est menacé. Devant ces progrès alarmans, qui font la joie de M. Lindt, que doit-on souhaiter, sinon le renforcement et les succès du pouvoir central, unique barrière contre le vandalisme et l'anarchie? Or, c'est le moment que choisit le Cabinet de Washington pour lever l'embargo sur les envois d'armes et de matériel destinés aux révolutionnaires, contrairement aux adjurations réitérées de son chargé d'affaires!

« Nous sommes tremblans et hors de nous, écrit la jeune femme à sa mère. Un pareil acte ne saurait par lui-même établir les insurgés ni à Mexico, ni nulle part... Il ne peut que perpétuer cette effroyable guerre civile et grossir les torrens de sang qu'elle fait couler... Que vont dire le Quai d'Orsay, la Wilhelmstrasse, Downing street et le Ballplatz, déjà informés de la mesure préméditée? Je répète sans cesse en moi-même : Mon Dieu! mon Dieu! toute une génération de riches et de pauvres va se trouver à la merci de hordes auxquelles on met les armes à la main pour la dévastation et le massacre... »

*
* *

Dès lors, les événemens marchent vite dans le malheureux pays mexicain. Pourtant, le gouvernement de Washington continue de rester impassible. Ni le meurtre du résident anglais, M. Benton, tué à Chihuahua de la main même de Villa, à ce qu'on assure, ni les tortures infligées depuis des mois et publiquement, par ce misérable, à un membre de l'opulente famille Terraza, pour lui arracher une rançon de 500 000 piastres, ne font changer le point de vue de la Maison-Blanche. Devant le péril croissant, les colonies étrangères ont obtenu l'autorisation d'armer leurs hommes valides, de s'organiser entre elles pour leur protection commune. Les légations dirigent ces mesures de sauvegarde et se munissent elles-mêmes de moyens de défense, tels que fusils Winchester,

mitrailleuses, appareils de télégraphie sans fil, etc. Des maisons de refuge éventuel sont préparées. On y accumule des provisions, des médicamens, comme pour un siège qu'on sent prochain : tout évoque le souvenir de Pékin et de la révolte des Boxers...

Cependant, Huerta, dans ses entretiens, se montre expansif et sage, souvent avec une ouverture d'esprit digne d'un véritable homme d'État. Il se plaît à rappeler que toutes les requêtes qui lui ont été adressées par l'ambassade américaine ont été accueillies. Les troupes fédérales ont reçu les ordres les plus formels pour que des égards spéciaux fussent témoignés aux Américains. Sans critiquer la politique des États-Unis, il prédit que, s'ils le renversent au milieu de la mission pacificatrice qui lui est échue, ils se verront entraînés à la tâche ingrate d'une intervention armée.

La question mexicaine n'est pas de celles qu'on puisse résoudre par des formules d'algèbre. Il ne faut pas perdre de vue que le Mexique est, après tout, une nation de 15 millions d'Indiens... Les États-Unis savent, par leur propre expérience, ce qu'une telle population représente de difficultés. Durant le régime de Diaz, les Indiens ont entrevu la possibilité d'une amélioration de leur sort. Sous le régime madériste, avec la déception et la rancune laissées derrière elles par d'irréalisables promesses, le goût et l'habitude du désordre se sont généralisés. L'œuvre la plus urgente à poursuivre au Mexique n'est pas l'établissement d'une démocratie, mais le rétablissement de l'ordre. Tout en les combattant, Huerta ne condamne pas les rebelles du Nord. Mais il est certain qu'en cas de victoire, ces rebelles seraient dans l'incapacité de fonder par eux-mêmes un gouvernement viable et que leur premier soin serait de faire volte-face contre les États-Unis.

« La seule différence entre les rebelles et les fédéraux, remarque Mme O'Shaughnessy, c'est que les premiers ont carte blanche pour torturer, tuer, piller, tandis que les fédéraux sont obligés, bon gré, mal gré, à une certaine retenue. C'est leur existence même qui est en jeu. Huerta n'a peut-être pas plus de scrupules qu'il n'en faut pour les besoins de sa cause ; mais il a son prestige à soutenir aux yeux du monde et il est assez sagace pour en avoir mesuré le prix. »

« Il déplore, ajoute-t-elle, que notre gouvernement le prenne

pour un bandit comme Villa et il assure que, si l'on voulait être juste pour lui, on verrait qu'il poursuit sa tâche en silence, aussi bien que le permet l'iniquité qui lui est faite, et qu'il ne demande rien, sinon d'être laissé en paix. Il répète que, s'il l'avait voulu, il aurait pu, de longue date, prendre le pouvoir; que maintes personnalités influentes l'avaient supplié de mettre un terme à la désastreuse administration madériste; qu'il ne recherche pas de fins intéressées; que ses habitudes et ses besoins sont ceux d'un vieux soldat, et que, surtout, il n'a pris aucune part à la mort de Madéro. »

« Sur ce point, dit vivement l'écrivain, on peut causer des heures entières avec des gens appartenant à tous les milieux, sans découvrir aucune preuve de la participation directe de Huerta au meurtre de l'infortuné président. » Ainsi la femme du diplomate américain ne craint pas de se mettre en opposition directe avec son gouvernement...

Le 9 avril survient l'incident de Tampico. On se rappelle peut-être les faits. Un détachement d'une dizaine d'hommes envoyés à terre en corvée par le croiseur américain *Dolphin*, qui était en rade, fut arrêté en bloc par l'excès de zèle d'autorités subalternes, puis mis en liberté une ou deux heures plus tard, par ordre du général commandant la place, avec l'expression de ses regrets. Le Cabinet de Washington avait « son » incident. En quelques heures, l'affaire avait pris les proportions voulues. Le gouvernement mexicain avait jugé d'abord suffisantes les excuses officiellement formulées par le général Zaragoza, dont la responsabilité était seule en cause. Mais Washington exigeait encore une salve de 21 coups de canon pour saluer le pavillon étoilé, à titre de réparation complète pour l'offense. Huerta offrait de soumettre le cas à l'arbitrage de La Haye : sa proposition fut écartée par M. Bryan. Mme O'Shaughnessy s'en étonne. M. Bryan n'est-il pas l'apôtre de la paix à tout prix? Une dernière proposition est faite par Huerta qui demande, pour consentir définitivement au salut, que le chargé d'affaires des États-Unis donne, tout au moins, l'assurance écrite et sur sa parole, qu'il y sera répondu selon l'usage. Cette offre est encore déclinée. Le Rubicon est franchi. Il n'y a plus de place que pour l'intervention.

Pleins pouvoirs sont donnés à M. Wilson par le Congrès qui lui ouvre, de plus, un crédit de 100 millions de dollars. Le 21 avril, au matin, Veracruz est occupée, après un court

combat, par des troupes débarquées de la flotte de l'Atlantique qui, détail à ne pas négliger, faisait déjà route pour le Mexique, quand les pourparlers étaient encore en cours.

Il serait difficile de rendre le mouvement, la trépidation, pour mieux dire, des heures d'angoisse que Mme O'Shaughnessy, à partir de ce moment, avec un don d'évocation remarquable, nous fait vivre à côté d'elle. Qu'on songe que plus de mille résidens américains sont encore dans la ville, noyés au milieu d'un demi-million d'aborigènes, que plus de 400 kilomètres séparent Mexico de Veracruz, en passant par le massif de l'Orizaba, l'un des plus formidables de la Cordillère, que nombreux sont les trains qui ont sauté sur cette route; que l'intervention des États-Unis va donner à l'insurrection un surcroît de force et d'audace; qu'on s'attend à voir se reproduire, d'un moment à l'autre, une situation analogue à celle de Pékin, pendant le terrible siège des légations... Quels risques, dans de pareilles conditions, n'offre pas la remise de ses passeports à un chef de mission qui représente l'ennemi, et le départ immédiat qui doit s'ensuivre?

Sur ces entrefaites, par un vrai coup de théâtre, Huerta s'annonce à l'ambassade des États-Unis. Il s'annonce en simple particulier. L'hôtel est entouré de troupes pour la protection éventuelle de ceux qui l'occupent. C'est Mme O'Shaughnessy, dont le cœur bat à tout rompre, qui reçoit le dictateur. Du reste, l'objet de cette visite est inattendu autant que la démarche elle-même. Il s'agit d'une invitation pour le mariage du fils du général. L'entrevue, racontée par Mme O'Shaughnessy avec la vivacité ordinaire de ses récits, est empreinte d'une dramatique solennité. Singulier moment, en vérité, pour convier des adversaires officiels à une noce! Et cependant les adversaires acceptent, tant la situation, paradoxale dès son principe, a de mal à sortir du paradoxe. Malgré son objet, de pur apparat, l'entretien se ressent des sous-entendus redoutables qui sont dans l'air... Plus d'une fois, les larmes viennent aux yeux de la maîtresse de maison, durant cette conversation pénible qu'abrège enfin le retour de son mari. Le général se retire alors, en faisant à la jeune femme dont il se sent compris un salut profond et pénétré. « C'est donc ainsi que se fait l'histoire! écrit-elle tristement. C'est donc ainsi qu'un homme que les circonstances et sa volonté portaient au sommet se trouve brisé

en route par une loi d'airain... Et nous ? Devant des imputations sans preuves, pour des faits douteux, survenus hors de nos frontières, est-ce bien à nous qu'appartenait le châtiment ?... »

Toute privée qu'elle était, l'invitation de Huerta soulevait plus d'une difficulté. Pour tout trancher, seule et non sans courage, la jeune femme se rend à la cérémonie du contrat, dans la propre maison de Huerta, où elle se voit avec surprise l'objet de mille égards, conduite par le président à une place d'honneur, sous les regards curieux, un peu narquois sans doute, de l'assistance. Mais, tout de suite, son expérience du monde lui vient en aide. Avec assurance, elle accompagne le cortège à l'église. Suivant de près la famille, au bras d'un des ministres du Cabinet, l'élégant général Rincon Gallarde, elle assiste à tout le service et ne se retire qu'après avoir, dans le défilé de la sacristie, scandé nettement, en correct espagnol, les vœux et complimens d'usage, bien moins émue, remarque-t-elle, de cette suprême rencontre avec le vieux dictateur, qu'elle ne l'avait été au cours du poignant tête-à-tête de la veille.

*
* *

Aussi bien, tout est fini. Le territoire mexicain est violé par l'envahisseur. Le sang a coulé de part et d'autre. Il faut partir. Si les emballages ne sont faits qu'à demi, qu'importe! La jeune femme se borne à jeter un regard consterné sur ce qu'elle doit laisser derrière elle : une foule de témoins précieux et familiers de sa vie intime, des photographies signées, des souvenirs de voyage. « Mais, en face de cette catastrophe nationale, s'écrie-t-elle, et devant l'abandon forcé de nos compatriotes à Dieu sait quel destin, je perdais toute idée que quelque chose sur terre fût à moi, ou que les objets pussent avoir une valeur... »

Le soir même, un train spécial, précédé d'un train d'exploration, avec une escorte princière, emportait M. et Mme O'Shaughnessy vers la Veracruz où ils devaient retrouver l'escadre américaine. Ils descendaient le lendemain à 20 kilomètres du port, à Soledad, où l'amiral avait envoyé au-devant d'eux plusieurs de ses officiers qui les menèrent, en toute sécurité, jusqu'à son bord, sur le *Minnesota*.

Ces dernières pages sont charmantes par l'aisance et le naturel avec lesquels s'y rencontrent des émotions diverses. A

travers la glace du wagon, la voyageuse, comme une exilée, se compose une vision aiguë de ces admirables décors qu'elle a tant aimés et qu'elle quitte ; c'est comme une page définitive où se rassemblent toutes les précieuses images mexicaines, non seulement celles qui défilent sous ses yeux, les immenses volcans argentés, les gorges et les profondeurs vertigineuses de la région d'Orizaba, mais d'autres, les anciennes, dont sa mémoire est doucement obsédée... C'est l'adieu à toutes ces beautés, et c'est un adieu qui est aussi un appel, une prise à témoin qu'elle n'est pour rien dans cette guerre étrangère qui va fondre sur le pays qu'elle quitte avec un tel déchirement et dont les horreurs dépasseront peut-être celles de la guerre civile...

Quand elle se retrouve au milieu de ses compatriotes, de ces jeunes aspirans sourians, dans leur uniforme d'une impeccable blancheur, alors Mme O'Shaughnessy se sent déjà pénétrée d'un autre sentiment. Le Mexique est loin. La patrie est là et l'air du pays l'entoure de nouveau. L'accueil de l'amiral, le spectacle de la flotte en rade, le va-et-vient des officiers « durs comme des clous, » les sons de l'hymne national : *Star spangled Banner*, une revue des 6 000 hommes de débarquement, tout cet appareil militaire la frappe par une image de puissance qui anime en elle cette fibre nationale qu'à Mexico elle avait sentie si souvent froissée.

— Est-ce la guerre? lui demande-t-on.

— Est-ce la guerre? répond-elle... Personne ne sait...

Le mot de l'énigme, le jeune ménage le saura peut-être à Washington, où il est appelé par un télégramme officiel.

« Certaines choses sont mortes et ne renaîtront plus jamais, » écrit mélancoliquement Mme O'Shaughnessy à bord du yacht amiral, *Yankten*, jadis propriété de Mme Sarah Bernhardt, sous le nom de *Cléopâtre*, et qui la déposera à la Nouvelle-Orléans. « Tout ce qui finit est triste, » ajoute-t-elle en conclusion, et cette conclusion est presque une épitaphe, — l'épitaphe de Huerta et de sa tentative de régénération du Mexique.

Huerta est mort, sans avoir même obtenu l'auréole de cette guerre un moment si menaçante, qui fut un avortement. Il n'y a pas eu, en effet, de véritable conflit. Une nouvelle expédition américaine est seulement venue camper sur le sol mexicain. Des rencontres sanglantes ont eu lieu. Pas plus aujourd'hui qu'alors, il n'y a de guerre franche et ouverte. Des conférences

se tiennent. On négocie. L'équivoque persiste et les contradictions continuent. Seulement, Mme O'Shaughnessy, dont le mari a, dit-on, renoncé pour un temps à la carrière diplomatique, n'est plus là pour les observer avec son esprit sagace et les noter de son crayon coloré.

Cependant, beaucoup de ses prévisions sont devenues des réalités : la ruine du Mexique est à peu près complète. Indice sans réplique : la piastre, après avoir valu 2 fr. 50, avait encore cours aux environs de 2 francs à l'époque de Huerta; elle est tombée à moins de cinq sous. Qu'on juge du gouffre où s'engloutissent les milliards apportés jadis par l'épargne étrangère et, pour une part si forte, par l'épargne française. Ceux qui tournent parfois les yeux vers cet « imbroglio » mexicain sur lequel planent tant d'obscurité, tant de mystère, ne se reporteront pas sans fruit aux confidences épistolaires que nous venons de résumer.

Il convient d'en laisser d'ailleurs toute la responsabilité à leur auteur. Il y a des critiques, il y a des jugemens qui sont permis entre concitoyens et dans lesquels l'étranger n'a pas à entrer. C'est par ses parties les plus générales, par son caractère historique et documentaire que le livre de souvenirs de Mme O'Shaughnessy méritait d'être signalé. Par lui on s'expliquera mieux, peut-être, quelques-uns de ces phénomènes d'anarchie qui mettent gravement en péril les grands intérêts économiques que la France possède dans ce Mexique dont l'avenir est si inquiétant et si incertain.

JACQUES BAINVILLE.

L'EFFORT ÉCONOMIQUE

DE

L'ANGLETERRE

Nous avons étudié naguère (1) l'effort du Royaume-Uni durant la guerre actuelle sous son aspect financier. Considérons-le maintenant du point de vue économique. L'Angleterre n'est pas un vase clos, mais un organisme économique en rapport avec d'autres organismes économiques, leur achetant et leur vendant, payant et payé : comment la guerre a-t-elle affecté les relations économiques extérieures du pays? D'autre part, que ce soit par l'emprunt ou par l'impôt que le Trésor lève les fonds qu'il dépense, une question plus large se pose : la guerre absorbant d'immenses quantités de richesses ou de ressources économiques, où et comment l'État les trouvera-t-il? Nous avons donc devant nous un problème d'économie extérieure ou internationale, et un problème d'économie nationale ou intérieure. Commençons par ce dernier.

I

Défaisons-nous d'abord de l'illusion « argent » ou « monnaie, » et voyons la réalité « économique. » Ce n'est pas avec du numéraire, moins encore avec du crédit, qu'une nation vit et fait la guerre, mais avec des « biens matériels, » capitaux ou produits, et des « services. » L'argent n'est là qu'un procédé

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1916.

de compte, la traduction financière des opérations économiques. Toutes les pièces d'or du monde et toutes les *banknotes* ne feront pas à elles seules un canon ni un obus de plus. Ce n'est que de la masse de ses biens et services qu'un peuple tire en paix de quoi vivre, et en guerre de quoi faire la guerre. Ils ne peuvent d'ailleurs servir tous. Terres, maisons, machines, les capitaux *fixes* ne sont pas mobilisables. Les capitaux *circulans* (cheptels, stocks, etc.) seront tels en partie, sauf abus qui épuiserait le pays ; tels seront aussi les capitaux possédés ou empruntés à l'étranger, dans une certaine limite. Cela dit, il reste, — c'est le principal, — les « produits » et les « services » nés de la nation et à la disposition de la nation, soit ce qui constitue le revenu national. En temps de paix, de ce revenu, produits et services, la nation consomme la majeure partie et épargne le surplus qu'elle capitalise. En temps de guerre, comment pourvoira-t-elle aux énormes besoins de la guerre, lesquels dépassent la moitié du revenu national? L'épargne habituelle n'y suffira pas, tant s'en faut ; il faudra que la consommation normale se réduise, il faudra que la « production » du pays, que les « services » de ses enfans changent d'objectif et s'appliquent à satisfaire les exigences de la guerre avant celles de la vie courante ; il faudra, en d'autres termes, que la nation épargne davantage et offre à la guerre cette épargne accrue. Seule l'épargne, qui sans doute n'est pas en soi créatrice de produits ou services, mais dont le rôle consistera à les détourner de la consommation ordinaire et à les faire servir aux combattans, seule l'épargne est à même d'alimenter la guerre. Développer l'épargne, voilà donc le nœud du problème de la guerre au point de vue économique. Le nerf de la guerre n'est pas l'argent, mais l'épargne, l'économie publique et privée.

Cette vérité économique, si claire quand on regarde la réalité des choses sous leur mirage financier, cette vérité de tous les pays, de toutes les guerres, une guerre courte ne l'eût peut-être pas mise en relief comme le fait une guerre de longue durée. Je ne suis même pas très sûr qu'en France, après deux ans passés, elle soit bien généralement comprise et acceptée. Il en va autrement chez les Anglais qui, plus familiers avec l'ordre des faits économiques, plus ouverts aux leçons de la *dismal science*, ont vite reconnu la situation et tâché de s'y adapter.

Ce n'a pas été toutefois dès le début de la guerre. Le cou-

rant de l'opinion s'était d'abord porté dans un tout autre sens, et se laissait aller à cette pente facile du *business as usual* qui signifiait pour le consommateur : vivez comme d'habitude, dépensez comme d'habitude. Pourquoi changer son train? L'Angleterre est prospère, la guerre sera courte. Ne faut-il pas faire aller le commerce? — Ce n'est qu'au milieu de 1915 qu'on vit s'annoncer le changement d'idées. On sait ce que fut alors l'éveil de l'Angleterre au point de vue de l'impôt et des finances de guerre. Sous l'influence des mêmes causes, l'éveil se fit bientôt aussi au point de vue de l'épargne de guerre. A la campagne pour l'impôt succéda la campagne pour l'économie : effort très curieux, dont nous voudrions indiquer brièvement les moyens et la portée.

Les premiers appels vinrent du gouvernement. C'est M. Lloyd George qui, le 4 mai 1915, au Parlement, posa d'abord le principe : « Il faut que les épargnes du pays soient augmentées, » et qui, huit jours après, le développa : « L'épargne du peuple est la chose vitale. Les seules économies qui nous aideront sont celles du peuple lui-même, celles des individus, des familles, de tout homme qui reçoit un revenu sous quelque forme que ce soit. Quiconque dans sa sphère supprime une dépense non nécessaire contribue matériellement à notre succès... » Et, pour finir, cette objurgation : « Si la nation veut être sage, qu'elle soit sage en temps utile. » Dès lors, à chaque occasion, les ministres multiplient les avertissemens. Citons celui qu'adresse aux Communes, le 10 octobre 1915, M. Montagu, secrétaire parlementaire du Trésor : « Ce qu'il faut pour la guerre, ce n'est pas du numéraire artificiellement créé, ce sont des biens et des services réellement fournis ; rien ne s'y peut substituer. Nous ne pourvoirons à la guerre que si la population civile, dans toutes les classes, se restreint et réorganise sa vie sur de nouvelles bases en vue de réduire la consommation des biens et services... L'individu qui achète des choses dont il pourrait se passer, qui ne se réduit pas et ne remodèle pas sa vie de manière à pouvoir mettre la moitié au moins de son revenu à la disposition du pays, celui-là ne fait pas son devoir... Nous avons engagé les ressources de l'Angleterre jusqu'au bout dans cette guerre : au pays à voir que ces ressources soient disponibles et ne se dissipent pas en dépenses privées. » A quoi M. Asquith ajoutait récemment : « Supprimez toute

importation non indispensable et tout luxe. Le premier devoir du citoyen est actuellement de pratiquer l'économie la plus rigide et de supprimer toute dépense inutile : ce n'est qu'ainsi que nous supporterons l'épreuve. » Et encore : « Il faut que, selon le mot populaire, nous coupions notre habit à la mesure de l'étoffe. » Nombre de voix autorisées firent, au Parlement, écho à celles des ministres. Sur l'invitation du chancelier de l'Échiquier, les députés, les comités électoraux organisèrent en province des tournées de propagande où la nécessité de l'épargne fut prônée, en même temps que celle des enrôlemens, par des conférenciers qui, gens riches d'ordinaire, connus, cossus, venus confortablement en auto, avaient quelque peine à faire goûter à leur auditoire les beautés du *thrifty lunch*, du repas économique. En décembre, dix-huit grands banquiers de Londres lancèrent un manifeste invitant chacun à concourir à « financer » la guerre, à préserver et à accroître les ressources du pays, avec cette conclusion : La nation doit s'abstenir d'acheter, de consommer les choses non essentielles dans toute la mesure possible. Enfin, le 29 février dernier, une grande réunion officielle « pour l'économie » se tint à Londres, au *Guildhall ;* M. A. Balfour, l'ancien *leader* unioniste, montra que le sacrifice national ne pourrait être que la somme des sacrifices personnels de chaque citoyen, du plus riche au plus pauvre ; et le ministre de la Guerre, lord Kitchener, — dont ce devait être la dernière manifestation publique, — faisant appel, au nom de l'armée en campagne, à cette armée des civils dont les soldats dépendent pour tout ce dont ils ont besoin, munitions, vivres, etc., adjura les assistans en termes émus : « Nous n'avons que cette alternative : ou bien la population civile se privera, ou bien nos soldats manqueront de l'indispensable. Choisissez. Je suis sûr qu'il suffira que ceci soit bien saisi pour que chacun applique tous ses efforts à remplir ce qui est clairement un devoir vis-à-vis de l'armée... Pour qui ne peut aller au front ni à l'usine, le seul moyen de fournir sa contribution est de consommer le moins possible de choses non indispensables, de manière à laisser disponible le plus possible de matières premières pour la guerre. » Faut-il ajouter qu'à la sortie, le luxe des autos, des voitures et des valets de pied, manœuvrant sous le bâton blanc des policemen, faisait un tel contraste avec ce qui était l'objet de la réunion, la pro-

pagande pour l'épargne, qu'un sourire montait aux lèvres des spectateurs, avec quelque scepticisme quant au succès de cette propagande?...

Le thème de la nécessité de l'épargne n'avait, il est vrai, rien de bien plaisant pour le public anglais, encore qu'il y fût peut-être plus qu'ailleurs utile à démontrer. Il faut l'avouer, la vertu de l'économie n'est pas fort en honneur outre-Manche. L'Anglais, à la différence de son frère l'Écossais, n'est pas par nature porté à l'épargne. A ses yeux, l'économie se distingue mal de la parcimonie ou de l'avarice. Dans toutes les classes, la dépense est mieux considérée que l'épargne. Chez les riches, épargner, c'est priver le pays d'un argent qui devrait circuler, c'est un péché d'égoïsme. Chez les ouvriers, c'est en plus une faute sociale, une atteinte portée aux libertés, aux revendications de classe. Dans la vie ménagère, on ignore l'économie, le gâchage est énorme. Dès avant la guerre, l'accroissement du luxe, dans toutes les classes, avait fait l'objet d'avertissemens inquiets de la part de certains économistes clairvoyans qui ne s'étaient pas fait faute de montrer que l'abus du luxe se traduisait par un progrès du paupérisme et un renchérissement général des denrées nécessaires (1). Il faut d'ailleurs reconnaître que l'épargne ne cessait d'être découragée par les lois elles-mêmes, lois fiscales qui frappaient de taxes de plus en plus hautes les revenus « mis de côté, » lois sociales qui visaient à mettre à la charge du budget un nombre croissant de besoins des classes populaires, sans compter que l'exemple de la prodigalité était prodigalement donné par les pouvoirs publics dans la gestion des finances nationales.

Ce n'est donc pas dans des conditions bien favorables que se présentait la propagande pour l'économie. Discours, manifestes et manifestations, la gamme ordinaire de l'action politique officielle n'y suffisait pas. Avant de développer l'épargne dans la masse, il fallait faire l'éducation de l'opinion : c'est à quoi s'adonnèrent, avec un bel esprit d'initiative et un sentiment très vif du bien public, quelques hommes dévoués qui sous le nom de *United Workers*, et sous la présidence de M. C. J. Stewart, *public trustee*, furent le levain précieux qui fait lever la pâte. Propagande par l'exemple, par les relations,

(1) Voyez en particulier H. Withers, *Poverty and waste*, Londres 1914.

par la presse et la parole, les affiches, les brochures répandues à foison, — petits *tracts* clairs et vigoureux, — ils usèrent de tous les moyens pour inculquer aux non-combattans le sens de leur devoir d'épargne, en s'adressant au cœur et à la conscience de chacun. Dès l'automne de 1915, on pouvait voir sur les murs de Londres leurs premiers placards, que tant d'autres plus explicatifs, mais toujours suggestifs, devaient suivre : *make each penny be worth of two* (1). Tout au début de la campagne, un ingénieur fort connu, gagnant plus de cent mille francs par an, s'installe dans un *boarding house* et vit pour 35 shillings la semaine : c'est un *united worker*. De même Mme X..., femme d'un riche avocat, cliente des grands couturiers, vivant dans le luxe, se dévoue à l'œuvre et, telle une petite dactylographe, consacre toutes ses journées au travail de la propagande. Combien d'autres cas de propagande par le fait ont vivifié l'œuvre de l'épargne nationale mieux que n'eussent fait vingt *speeches* ministériels, parce qu'au précepte se joignait l'exemple! L'une des récentes initiatives des *United Workers* fut l'Exposition nationale de l'économie, qui se tint à Londres en juillet dernier : vraie leçon de choses, montrant à tous « comment » épargner, et à l'occasion de laquelle fut donnée, sur la question de l'économie, une excellente série de conférences théoriques et pratiques (2).

Le succès de cette campagne privée décida le gouvernement à intervenir, non pas directement, mais par l'intermédiaire d'un comité spécial, le *National war savings Committee*, qui fut créé par le chancelier de l'Échiquier au début de 1916, comité non politique (3), présidé par M. Kindersley, l'un des administrateurs de la Banque d'Angleterre, et qui se propose, tout en stimulant l'économie dans toutes les classes, de donner aux

(1) Nous dirions : d'un sou faites-en deux. — Au banquet du Lord-Maire, vers le même temps, on lisait au bas du menu, d'ailleurs fastueux à l'ordinaire, ce petit avis : « Mangez moins de viande. »

(2) Plusieurs autres « ligues » se sont formées en Angleterre pour la propagande de l'économie. Citons la *National Economy League*, la *Women's war economy League*, etc.

(3) M. Mackenna avait antérieurement essayé d'organiser, dans le même dessein, un comité politique, le *Parliamentary war savings Committee*, comprenant les *whips* parlementaires avec les agens parlementaires provinciaux de chaque parti : l'essai n'avait pas été heureux. — Citons, parmi les pionniers du mouvement pour l'économie en Angleterre, à côté du nom de M. Kindersley, celui de l'hon. R. H. Brand, G. M. G.

classes populaires, par le moyen du prêt au Trésor de sommes même minimes, les facilités d'épargne dont elles étaient jusqu'alors quelque peu privées. Ses succursales, les comités provinciaux (au nombre de 470 en septembre 1916), ont pris en main la propagande locale, et s'efforcent de susciter la constitution d'un très grand nombre d' « associations pour l'épargne de guerre, » lesquelles s'organisent autant que possible au sein de groupemens déjà existans, *trade unions*, coopératives, mutualités, écoles et collèges, usines et administrations, et qui reçoivent les petites épargnes et servent d'intermédiaires pour la délivrance des *war savings certificates* ou certificats de prêt au Trésor de 15 shillings et demi, remboursables à 20 shillings dans cinq ans et exempts d'*income tax*, titres par conséquent des plus avantageux. Chaque comité de propagande organise sa propagande à sa guise : meetings au début, puis influence personnelle, visites de maison à maison, intervention auprès des corps ou groupemens existans, etc. Cette organisation à caractère semi-officiel vient ainsi compléter localement la croisade indépendante des *United Workers*, s'appliquant à agir sur la masse, par un appel au patriotisme plus encore qu'à l'intérêt, comme celle-ci avait agi sur l'opinion plus éclairée.

Voici à peu près ce que, de part et d'autre, on s'efforce de faire comprendre au pays :

« La guerre actuelle est, autant qu'une lutte militaire, une lutte d'endurance économique, dont l'issue ne dépend pas moins des sacrifices du civil à l'intérieur que de ceux du soldat au front. Il s'agit de durer encore quand l'ennemi sera à bout, il s'agit de « tenir » économiquement plus longtemps que lui : nous ne « tiendrons » que par l'économie, par une économie rigide, de chaque jour et en chaque chose.

— Durer ? Mais l'Angleterre n'est-elle pas la nation du monde la plus riche ? A quoi bon nos petites économies particulières, quand le Trésor trouve aisément par l'impôt et l'emprunt tout l'argent qu'il lui faut ?

— L'argent, il importe que le Trésor en soit pourvu, pour payer les produits et services avec quoi se fait la guerre. Mais ces produits et services, l'État ne se les procurera que s'ils sont là, disponibles. En créant du crédit, il n'a pas le pouvoir de créer de la richesse, et tous les emprunts n'augmentent jamais que la masse des moyens de paiement dans le pays, — et le

prix des choses, — sans accroître d'une once la masse des biens utilisables. Ce qu'il faut, c'est que la Défense nationale soit continuellement pourvue de tous les produits et services qu'elle réclame, c'est-à-dire que d'abord la nation les fournisse, et de plus que la consommation nationale les laisse à sa disposition.

« Sans doute l'Angleterre, grâce à la liberté des mers, s'en procure une partie à l'étranger, à grands frais et à gros fret, avec cette conséquence que la balance économique lui devient défavorable, et que pour y parer, elle doit (comme nous le verrons) vendre ou engager ses capitaux extérieurs dans la mesure où ceux-ci peuvent être réalisés : le produit de l'épargne passée vient ici au secours de l'épargne présente. Mais cet appel aux richesses du dehors, si précieux soit-il, n'est qu'un appoint dans la somme des produits et services réclamés par la guerre ; pour le principal, c'est sur nous-mêmes et nous seuls qu'il faut compter, sur notre production actuelle, nos services actuels, notre revenu actuel.

« Traduisons en chiffres. L'État a besoin, cette année, tout compris, de 1 825 millions sterling de produits et services : c'est le chiffre du budget. L'étranger fournira là-dessus, par le jeu de nos engagemens ou ventes de valeurs, un appoint dont le montant est impossible à préciser, mais que d'aucuns évaluent à 300 ou 400 millions sterling. Il restera ainsi *grosso modo* 1 500 millions sterling de produits et services à trouver sur le sol britannique, soit environ la moitié du chiffre auquel on évalue actuellement notre revenu national. Avant la guerre, nous consommions au fur et à mesure les 5/6 de ce revenu national annuel ; il faut donc aujourd'hui, de toute nécessité, que nous réduisions notre consommation de façon qu'elle n'excède pas la moitié de notre revenu ; il faut nous restreindre, nous priver, tous et chacun, pour que le soldat au front n'ait pas, lui, à se priver, l'artilleur à ménager ses obus, le grenadier ses grenades.

« Ah ! si la nation pouvait « produire » davantage !... Mais n'est-ce pas déjà par un suprême et splendide effort que notre production nationale a pu se maintenir, que le pays a pu continuer à exporter, et que, grâce à l'énergie des ouvriers restés aux usines, au dévouement des femmes venues combler les vides, grâce à la mobilisation du travail conçu par Lloyd

George et Kitchener, l'industrie britanique a pu réaliser les prodiges que nous voyons? Que peut-on espérer au delà?

« Ce n'est donc que par l'épargne que nous pourrons réserver et rendre disponibles pour la guerre les produits et ervices qu'elle réclame. Il faut nous priver, c'est-à-dire nous abstenir de consommer des produits et services, dans la mesure où la guerre en a besoin. Il faut nous abstenir d'abord et surtout, dans la mesure du possible, d'acheter à l'étranger, pour réduire la charge de nos paiemens extérieurs et alléger les difficultés (change et fret) de nos importations de guerre. Il faut aussi, et tout autant, restreindre nos dépenses à l'intérieur du pays. La nation ne pouvant pas produire plus de *tant* dans l'année, nous n'avons le droit de prendre là-dessus que jusqu'à concurrence de ce que la guerre ne prendra pas. Tout ce dont nous nous priverons, c'est autant de matières premières ou de journées d'ouvriers que nous libérerons pour la Défense nationale; peu importe si ces ouvriers, ces matières, ne sont pas directement applicables aux emplois de guerre, car indirectement, par le libre jeu des forces économiques, le résultat sera le même, et ce sera autant d'obus et de grenades de plus pour le front. Inversement, tout ce dont nous userons sans nécessité, c'est autant de matières et de journées que nous distrairons du service de guerre, dont nous privons la flotte ou l'armée, tout comme, proportions gardées, le sous-marin ennemi qui coule un bateau chargé d'armes ou de munitions.

« En épargnant, nous remplirons un devoir patriotique. Et aussi un devoir social, lequel d'ailleurs coïncide avec notre intérêt particulier : en effet, puisque nous consommerons moins de tels et tels articles, le prix de ces articles baissera, de par la loi de l'offre et de la demande, et de cette baisse nous profiterons, nous et nos concitoyens. L'économie est la clef du problème des prix.

« En n'épargnant pas, au contraire, nous infligeons au Trésor un tort financier, un tort matériel à l'armée, à nos soldats, nous compromettons la résistance du pays. Et tout cela, sans profit pour nous. Car qu'arrivera-t-il? Les prix des choses monteront de plus en plus, d'abord parce que nous consommerons davantage, puis parce qu'à l'inflation du crédit succédera celle des prix, si bien que du fait de cette hausse nous serons un beau jour bien forcés de nous priver de ces choses, ne pou-

vant plus nous les payer. Et nous aboutirons, — trop tard, — au même résultat, avec cette différence que nous n'aurons pas eu le bénéfice matériel de l'épargne faite en temps utile, et que d'autre part la hausse des prix, dont nous serons pour notre petite part responsables, aura fait pâtir lourdement, et injustement, les classes pauvres.

« De quoi faut-il nous priver? De toute consommation de luxe, d'abord. Et aussi de tout ce qui n'est pas strictement nécessaire, à chacun suivant sa condition, pour l'entretien de ses facultés dans l'accomplissement de ses devoirs d'état. Épargner, tout le monde le peut, les plus pauvres seuls exceptés. A chacun de le faire, selon ses moyens, et sous sa responsabilité.

« Voulez-vous d'ailleurs, en économisant, faire d'une pierre deux coups? Portez l'argent de vos économies au Trésor. Vous rendrez ainsi double service au pays : d'une part, vous libérerez pour la guerre, vous donnerez à la guerre, des matières et du travail, — elle en manque; — de l'autre, vous fournirez à l'État du crédit pour payer ces matières et ce travail. A la vertu patriotique de l'épargne, ajoutez celle de la générosité patriotique. Portez votre argent au Trésor. — Mais je n'ai que deux sous. — Portez-lui ces deux sous.

« Que d'objections, de pauvres objections ne fait-on pas à la thèse de l'économie nécessaire! L'un dit : l'effort isolé est vain. Piètre argument, que nos jeunes gens auraient pu opposer à lord Derby qui les invitait à s'enrôler dans l'armée nationale; ils se sont bien gardés d'en user, sachant que l'action commune n'est que la somme des actions individuelles. — Tel autre craint pour le commerce et l'industrie, soi-disant menacés par la campagne des économies. Mais partout le chômage a fait place au manque de bras, et si certaines industries souffrent, la plupart sauront compenser leurs pertes en travaillant pour la guerre ou l'exportation. — Les salariés pensent : « C'est aux riches à économiser; la hausse des prix nous rend, à nous pauvres gens, la vie déjà assez lourde. » A quoi l'on peut répondre que chacun doit faire ce qu'il peut, sans se leurrer soi-même par ce triste prétexte que « c'est au voisin à commencer. » — Tout le monde clame enfin : « Que le gouvernement donne l'exemple! Il jette l'argent par les fenêtres, tout en nous prêchant l'épargne! » Ici, nous sommes d'accord. Mais de ce que le gouvernement a le tort d'être prodigue, — encore a-t-il une

excuse, c'est qu'il a eu dans cette guerre tout à créer, et vite, — s'ensuit-il que nous ayons raison de l'imiter?

« Acceptons donc, et remplissons patriotiquement notre devoir économique, comme les soldats remplissent leur devoir militaire : nos sacrifices seront peu de chose auprès des leurs! Tous, nous sommes en quelque sorte sur la ligne de feu : celui qui ne se restreint pas, qui vit « comme d'habitude, » nuit à sa patrie comme le soldat qui lâcherait pied dans le combat. Disons-nous bien que tout shilling épargné tend à nous fortifier dans la lutte, à assurer la victoire, et tout shilling dépensé inutilement, à prolonger la guerre, à en accroître les risques. Individuellement, votre situation, peut-être, semble vous permettre tel ou tel luxe : eh bien! demandez-vous si la nation vous permet de vous le permettre. Songez qu'il faut par l'épargne reconstituer pour la guerre, et pour l'après-guerre, les capitaux détruits. Songez que nos ennemis ont à se priver par force, que nous les contraignons par le blocus à se restreindre, à pâtir · ne ferons-nous pas librement et par raison ce que les « Boches » font par nécessité? Soyons vainqueurs dans la lutte d'endurance. Nous sommes en guerre : vivons pour la guerre, et pour elle seulement. »

Quels ont été, dira-t-on, les résultats de cette campagne pour l'épargne? — Il est malaisé de les évaluer, car le propre de l'abstention, — et l'épargne n'est qu'une abstention de consommation, — est de n'apparaître point, de ne point se laisser voir; on constate un fait, on constate moins facilement l'absence d'un fait. Notez d'ailleurs qu'il ne s'agissait rien moins que d'une révolution dans les mœurs du pays, une révolution qui ne pouvait s'accomplir en quelques semaines. Bien des signes permettent pourtant de croire que les effets de la propagande ont été fort appréciables. Chez les riches et dans les classes moyennes, il y a un changement marqué du train de vie. Le luxe a beaucoup diminué, c'est ce qui frappe entre autres dans la toilette féminine, dans la circulation des automobiles privés; la plupart des grandes maisons se sont privées de domestiques mâles; il n'y a plus de *season* à Londres; sports, vacances, voyages, sont supprimés ou réduits. Dans les classes populaires, l'économie, bien qu'en progrès sensible, est moins apparente. S'il est manifeste que ceux qui épargnaient autrefois épargnent bien davantage aujourd'hui, il faut avouer

que ceux qui n'avaient pas l'habitude de l'économie ne l'acquièrent que difficilement. Les hauts salaires actuels ne sont pour beaucoup que des tentations de dépenses. Il y a toutefois certains faits qui rendent compte de l'importance des résultats obtenus quant à la petite épargne. Du début de mars 1916 au 26 août il s'est constitué en Angleterre et dans le pays de Galles, sous l'égide de la *National war saving association*, 6 919 associations d'épargne de guerre, et il a été souscrit 29 millions de *war savings certificates* d'une livre, sans parler des obligations de cinq livres délivrées par les bureaux de poste; de mois en mois les souscriptions s'accroissent énormément : économies d'argent, qui sont aussi des économies de matières et de services. Les *war savings certificates* sont populaires. Dans tel bourg du Nord, le maître d'école, après avoir prêché l'épargne à ses 350 garçons, a vu 780 livres de *certificates* souscrits par eux en huit semaines. Un escadron de 150 hommes, au front, a souscrit en quelques jours pour 2 239 livres de *certificates*, après propagande directe du major. Lente à s'organiser, la campagne pour l'épargne, qui est d'ailleurs loin d'avoir épuisé son effort, a su faire une œuvre non pas encore décisive, mais profitable et pleine de promesses. Ce n'est pas de son échec, mais plutôt de son succès même, que témoigne l'action récente du gouvernement britannique qui vient de créer un contrôleur des vivres, avec de larges pouvoirs pour réglementer la production, la répartition, la vente, l'usage même des denrées alimentaires en Angleterre. En matière aussi complexe, et en des temps si difficiles, l'initiative privée ne peut pas tout, elle demande à être complétée, couronnée, et ses effets généralisés, par l'intervention finale de l'État; cette intervention, les promoteurs du mouvement des économies en ont aplani les voies en éclairant le pays sur son devoir, en l'habituant à l'effort d'épargne. Une intervention analogue des pouvoirs publics s'organise chez nous, en France, où plus que partout ailleurs la restriction des consommations privées s'impose impérieusement à mesure que se prolonge la guerre; on ne peut que regretter que, malgré les efforts modestes et louables de notre « ligue française des économies, » elle n'ait pas été, comme en Angleterre, préparée, appuyée, fortifiée, par une propagande énergique et préalable, par une éducation méthodique de l'opinion.

II

La nécessité de l'épargne n'apparaît que plus évidente, si du problème de l'économie intérieure on passe à celui de l'économie extérieure du Royaume-Uni et si l'on examine la question des relations économiques de l'Angleterre avec l'étranger. A la différence des Empires centraux, que le blocus oblige à vivre sur eux-mêmes, les Puissances de l'Entente ont à elles le monde entier et toutes ses ressources. Ces ressources, l'un des gages de la victoire finale, elles en usent largement; mais il faut les payer, et cette question des règlemens internationaux présente pour l'Angleterre une importance d'autant plus grande que l'Angleterre a plus à acheter en dehors, et que d'autre part elle s'est chargée d'aider ses alliés dans leurs paiemens à l'étranger.

Comment se présentait, avant la guerre, le bilan des règlemens extérieurs du Royaume-Uni, ou, suivant l'expression consacrée, sa balance économique? En 1913, année moyenne, le Royaume-Uni a importé pour 768 millions sterling de marchandises, il en a exporté (ou réexporté) pour 634 millions, soit un excédent d'importation de 134 millions, représentant le débit du compte, en regard duquel se plaçait le crédit : 200 millions environ de revenu des capitaux placés au dehors, plus 120 à 150 millions provenant du fret maritime et des opérations internationales de banque et d'assurance. Bon an, mal an, le Royaume-Uni restait en fin de compte créancier de l'extérieur pour une somme moyenne et très approximative de 200 millions sterling, qu'il replaçait d'ailleurs à l'étranger.

La guerre déclarée, les exportations anglaises commencèrent par baisser très fortement, pour se relever ensuite d'une façon remarquable, sans toutefois revenir tout à fait aux chiffres antérieurs. Quant aux importations, elles se sont accrues depuis deux ans dans d'énormes proportions, de sorte que le débit de la balance, qui ne dépassait pas 134 millions de livres en 1913, s'est élevé en 1914 à 170 millions, en 1915 à 370 millions, et pour les dix premiers mois de 1916 à 276 millions, ce qui laisse prévoir un total de 330 millions pour l'année 1916, soit deux fois et demie le chiffre d'avant guerre. Ajoutons à cela le montant

des importations faites par l'État pour les besoins de guerre, lesquelles ne figurent pas dans les statistiques, et dont le chiffre a progressé jusqu'à atteindre, disait dernièrement le chancelier de l'Échiquier, 12 millions sterling par semaine. Ceci porterait donc pour cette année à plus de 900 millions de livres le total du débit extérieur des Iles britanniques; en face de quoi les intérêts de capitaux prêtés à l'étranger, en diminution du fait de la vente d'un nombre croissant de ces valeurs, les produits (d'ailleurs fort accrus) de la marine marchande et ceux de la banque internationale ne produisent à l'actif qu'un chiffre qu'on peut évaluer très approximativement à 400 millions : d'où un très gros découvert dans les règlemens extérieurs du Royaume-Uni.

La conséquence de cet état de choses n'a pu manquer de se faire sentir sur le change anglais. Le change sur Londres, que l'arrêt momentané des relations internationales avait fait hausser au début de la guerre, se mit à fléchir, pour tomber bientôt à des cours inconnus depuis des générations : le 1er septembre 1915, la livre sterling ne valait plus à New-York que 4 dollars 50, au lieu du pair de 4.86, soit une perte de 7,4 pour 100, signe et mesure de la difficulté où se trouvait le Royaume-Uni pour ses règlemens extérieurs. Non seulement il avait de ce chef à payer ses importations plus cher; non seulement le prix des choses à l'intérieur s'en trouvait porté à hausser; mais le pouvoir d'achat de l'Angleterre à l'étranger était ébranlé, le crédit extérieur de l'Angleterre semblait menacé.

Fallait-il laisser au libre jeu des forces économiques le soin de remédier à la situation, quitte à voir l'or sortir à flots du pays? C'est ce que quelques libéraux intransigeans soutinrent au Parlement, faisant valoir que le change n'est pas seulement un baromètre des transactions internationales, mais aussi un régulateur automatique qui tend spontanément à rétablir l'équilibre : la baisse du change tend en effet à restreindre les importations et à favoriser les exportations par le fait de la hausse qu'elle provoque dans le prix des produits importés ou exportés. Cette vue théorique, si juste soit-elle dans le cours normal des choses, le gouvernement anglais ne crut pas pouvoir s'y fier, pour cette bonne raison que la guerre, tout en réduisant forcément la faculté d'exportation du pays, ne permet pas de restreindre les importations faites en vue des

besoins de l'armée, lesquelles revêtent un caractère de nécessité militaire. Du moment que le jeu des forces économiques n'était plus libre, il fallait intervenir : le gouvernement intervint avec énergie.

Il intervint d'abord pour empêcher que, dans le total des importations, les importations civiles et non nécessaires ne s'accrussent abusivement. Nous avons déjà dit comment l'un des objets de la propagande pour l'épargne, propagande où le gouvernement sut prendre sa part d'effort, fut précisément de réduire les achats du pays au dehors. Mais le chancelier de l'Échiquier avait d'autres moyens d'action. Au budget de septembre 1915, il fit voter pour un an une série de droits d'entrée de 33 pour 100 *ad valorem* sur les objets de luxe. Puis, en 1916, il fit sanctionner par le Parlement de larges prohibitions d'importation, qui frappent, sauf permis d'entrée spécial, les automobiles, la bière, le bois, les meubles, les spiritueux, le tabac, le sucre, les légumes, les instrumens de musique, les jouets, les outils, les lainages, le papier, etc. Ces mesures n'ont pas empêché le chiffre brut des importations de croître, du fait surtout des besoins du ravitaillement ; pourtant l'accroissement est aujourd'hui plus lent, le frein fonctionne : le total des importations pendant les dix premiers mois de 1916 n'a dépassé que de 10 pour 100 le chiffre correspondant de 1915, tandis que l'augmentation de 1914 sur 1915 avait été de 25 pour 100. L'amélioration est à noter, surtout si l'on se rappelle que chez nous les achats à l'étranger ne cessent de progresser d'un pas toujours plus rapide et plus inquiétant.

Quoi qu'il en soit, le déficit était là, et il fallait aviser à le couvrir, sans affaiblir la situation monétaire du pays par un exode excessif de l'or. Le plus gros fournisseur et le principal créancier de l'Angleterre était les États-Unis. D'importans envois d'or avaient déjà été faits en Amérique, et l'or, qui dans les gros paiemens internationaux ne peut guère servir que d'appoint, l'or regorgeait à New-York, qui se souciait de moins en moins d'en recevoir, craignant l'inflation par pléthore de métal jaune (1). Restait donc, comme moyen de couverture,

(1) C'est, disait dernièrement l'*Economist* de Londres, un curieux phénomène mis en lumière par la guerre que ce fait qu'il est possible d'avoir *trop* d'une richesse, même quand cette richesse est l'or, c'est-à-dire celle qui a toujours, et partout, été acceptée comme valeur d'échange. — Les États scandinaves s'efforcent

l'emprunt extérieur, ou la réalisation des capitaux extérieurs. Dès l'été de 1915, au moment où le change anglais était le plus bas, l'Angleterre et la France réussirent à conclure à New-York un emprunt commun de 500 millions de dollars, à 5 pour 100 pour 5 ans. Cet emprunt, dit emprunt « de change, » et dont la négociation fut assez laborieuse, eut pour effet de faire assez rapidement remonter le taux de la livre sterling à New-York aux environs du « point d'or, » à 4 dollars 75. Mais ce n'était là qu'un expédient temporaire. Il fallait aviser au moyen de combler le déficit extérieur de l'Angleterre pour une longue période de guerre, et pour cela il fallait « mobiliser » les valeurs étrangères appartenant aux Anglais et les vendre ou les engager pour payer l'Amérique : c'est à quoi le chancelier de l'Échiquier procéda fort habilement, en deux étapes.

L'Angleterre possédait, dit-on, avant la guerre pour 4 milliards sterling de valeurs étrangères de toutes sortes. Tout n'était pas liquide, négociable ; il était d'ailleurs impossible de trouver marchand pour le tout. Pratiquement, seuls les États-Unis étaient acheteurs, et ils ne l'étaient que de leurs propres valeurs, des valeurs américaines. De ces valeurs américaines, on estime qu'il y avait au début de la guerre en Angleterre pour 600 millions de livres (d'aucuns disaient davantage, jusqu'à 800 ou 1 000) ; une bonne partie avait déjà été réalisée à la fin de 1915. Ce qui restait, M. Mackenna résolut de s'en servir : il demanda aux porteurs de vendre leurs titres à la Trésorerie, à un prix légèrement supérieur au cours du jour, contre paiement en numéraire ou en bons du Trésor, ou bien encore de les lui prêter pour deux ans moyennant une bonification annuelle de 1/2 pour 100 du capital, étant entendu que la Trésorerie garderait le droit d'acheter les titres à toute époque en en payant le prix au cours du jour du dépôt, plus une prime de 2 1/2 pour 100. Les titres vendus à la Trésorerie seraient écoulés par elle aux États-Unis ; les titres prêtés lui serviraient à se faire ouvrir des crédits : d'une façon ou de l'autre, l'Angleterre se procurerait des disponibilités en Amérique. Au bout de quelques mois, comme les titres demandés par la Trésorerie, qui d'abord

aujourd'hui comme les États-Unis de se fermer à l'entrée de l'or. Et l'on a pu dire un peu paradoxalement que le monde actuel se divise en deux catégories de puissances, celles qui refusent de recevoir de l'or, et celles qui refusent d'en donner.

étaient venus en grand nombre à l'appel, n'arrivaient plus assez vite, le gouvernement libéral de la libérale Angleterre n'hésita pas à faire voter par le Parlement une mesure grave, l'établissement d'une pénalité frappant les porteurs récalcitrans, sous forme d'*une income tax* supplémentaire de 10 pour 100 sur le revenu des valeurs américaines qui, incluses dans une longue liste de 800 titres, n'auraient pas été apportées dans un certain délai pour vente ou prêt à la Trésorerie. C'était, pour les porteurs, la carte forcée : mais ne s'agissait-il pas du crédit de l'Angleterre? La mesure eut un effet immédiat : la mobilisation des valeurs américaines est aujourd'hui achevée ou presque.

Seconde étape : la mobilisation des valeurs des autres pays neutres possédées par les Anglais. Le chancelier de l'Échiquier y procéda en août dernier, en invitant les porteurs de ces valeurs à prêter leurs titres pour cinq ans à la Trésorerie, laquelle leur alloue une bonification d'intérêt égale à 1/2 pour 100 du capital, et se réserve le droit d'acheter les titres, en cas de besoin, moyennant certains avantages assurés aux prêteurs. Aucune pénalité ne frappe ici, jusqu'à présent, les porteurs qui se refuseraient à l'opération. On calcule que le capital nominal disponible des 114 valeurs neutres dont le prêt est demandé n'atteindrait pas moins de 660 millions sterling (16 milliards et demi de francs). De ces valeurs, le gouvernement anglais se sert au fur et à mesure des possibilités pour gager des emprunts à l'étranger ; on sait qu'il a pu conclure à New-York, contre dépôt de valeurs en garantie, un emprunt de 50 millions de livres en août, à 5 pour 100, pour une durée de 2 ans, puis en octobre un emprunt de 60 millions de livres à 5 1/2 pour 5 ans : voilà des résultats tangibles de la mobilisation du portefeuille étranger du Royaume-Uni.

C'est ainsi que le gouvernement britannique s'est procuré, et continue de se procurer, les moyens de paiement qui lui sont nécessaires au dehors, et surtout en Amérique ; c'est ainsi qu'il couvre le déficit de la balance économique, et la preuve de l'efficacité de ces mesures énergiques se trouve dans le fait que le change anglais à New-York n'a guère varié depuis plus d'un an autour de 4 dollars 75, chiffre bien voisin du pair. Ce n'est pas qu'on ait pu se dispenser de faire des envois d'or à l'étranger. Depuis le début de la guerre jusqu'à la fin de septembre 1916, on estime que l'Angleterre a vu sortir de chez

elle près de 250 millions sterling d'or (6 milliards et quart de francs). Mais on sait que, par ses conventions avec les alliés, si elle opère pour leur compte de nombreux paiemens extérieurs, la France et la Russie lui ont remis en revanche d'assez grosses quantités de métal jaune ; et comme d'ailleurs elle continue de recevoir chaque année environ 60 millions sterling d'or de ses mines coloniales, les deux tiers de la production d'or du monde, on ne s'étonne pas de constater que le stock d'or de la Trésorerie était, en septembre 1916, de 45 millions de livres supérieur à ce qu'il était au début de la guerre. Non seulement le crédit extérieur du Royaume-Uni a été maintenu, et partant sa faculté d'achat au dehors ; mais, seule de toutes les Puissances en guerre, l'Angleterre a réussi à maintenir chez elle la liberté de l'or. Alors que tous les États belligérans ont dû recourir au cours forcé à l'intérieur, la Banque d'Angleterre n'a cessé de rembourser ses billets en or à première réquisition. C'est là, après plus de deux ans de guerre, un succès qui fait honneur à la puissance financière du pays comme à la ferme maîtrise de ses dirigeans.

Et c'est ce qui peut donner confiance à nos amis d'outre-Manche dans l'avenir du marché de Londres comme centre financier du monde. Certes, la guerre actuelle changera bien des choses. Les Etats-Unis, les « grands neutres, » ont profité et profitent encore de la guerre d'une façon inouïe. On a calculé que la balance commerciale leur rapporte quelque chose comme 200 millions de dollars par mois. Ils auraient déjà, à la fin de 1915, racheté à l'Europe pour 1 200 à 1 500 millions de dollars de leurs valeurs ; pays débiteur de l'étranger autrefois, ils deviennent pays créancier. Tous les changes sont en leur faveur. Leurs entrées d'or auraient atteint 420 millions de dollars en 1915, et 400 millions pendant les dix premiers mois de 1916, menaçant, disait dernièrement un banquier américain, « de submerger le pays sous sa propre prospérité. » Leur épargne annuelle est estimée à un milliard et demi de dollars. En face d'une Europe affaiblie et endettée, les États-Unis, récens initiateurs et futurs bénéficiaires du panaméricanisme financier, n'arracheront-ils pas à l'Angleterre la primauté de la richesse, le sceptre de l'argent ? Déjà s'établit à New-York un marché d'escompte international, on vient de modifier la loi fédérale sur les banques pour le favoriser.

Cela veut-il dire que, la guerre finie, New-York supplantera Londres, comme Londres jadis a supplanté Amsterdam, en tant que marché de l'or et du crédit? Le Dollar détrônera-t-il le Sterling? S'il est vain de prophétiser, on ne peut s'empêcher de remarquer que les Anglais ne sont pas sans défense dans cette lutte qui s'annonce entre *Wall Street* et la Cité. La finance suit le commerce, et c'est la suprématie commerciale, — ajoutons : maritime et coloniale, — que les Américains auront à conquérir, avant de conquérir la suprématie financière. Ce qui fait la force financière de l'Angleterre, ce n'est pas tant sa richesse que la puissance de son commerce, partant celle de sa marine, de son empire colonial, sans oublier les deux pièces maîtresses de son armature économique, le libre-échange et « l'or libre. » Si elle réussit à maintenir jusqu'à la fin de la guerre la liberté de l'or, tout en payant pour elle-même et pour ses alliés d'énormes sommes à l'étranger, elle aura obtenu, comme dit sir E. Holden, « un triomphe financier aussi important qu'une victoire militaire, » et elle pourra envisager sans crainte la concurrence que l'Amérique se prépare à lui faire sur le domaine financier, si d'ailleurs elle reste fidèle à la tradition économique qui a fait sa fortune, au libre-échange.

III

Mais lui restera-t-elle fidèle? C'est la question qui se pose aujourd'hui et qui intéresse les non-Anglais presque autant que les Anglais. On sait que la vieille religion du libre-échange, si populaire outre-Manche, si profondément ancrée dans l'esprit public, s'est vue attaquée depuis une quinzaine d'années par une fraction du parti conservateur, sous l'impulsion de M. Joseph Chamberlain. On lui reprochait de laisser l'industrie britannique sans défense en face de la rapide progression de la concurrence allemande et américaine, et de compromettre le commerce d'exportation; on réclamait, sous le nom de *Tariff Reform*, une protection modérée qui donnerait des armes aux industriels pour lutter contre l'étranger et au gouvernement pour négocier des conventions douanières, et qui, en avantageant le commerce colonial, contribuerait à resserrer les liens des colonies avec la mère patrie et à fortifier l'unité impé-

riale. Bien que l'idée protectionniste ait pris peu à peu dans l'opinion une place assez notable, il est difficile de croire que le triomphe en aurait pu être proche, si elle n'avait trouvé dans la guerre actuelle une cause d'essor en même temps que de puissans argumens.

Elle bénéficia tout d'abord de l'indignation provoquée par la barbarie des « Huns, » par la perfidie de l'infiltration germanique en Angleterre, par la malhonnêteté foncière du commerce allemand qui, avec la corruption, le *dumping* et la concurrence déloyale, n'était que le pionnier du militarisme teuton : ne fallait-il pas se défendre contre le fléau public du germanisme? N'était-ce pas le droit et le devoir de boycotter l'Allemagne? — Elle bénéficia en outre de l'émotion qui se souleva lorsqu'on découvrit que, pour nombre de produits de première nécessité et de produits destinés à la guerre, l'Angleterre était dépendante de l'industrie allemande. On avait souri autrefois du *Made in Germany;* n'allait-il pas faire pleurer maintenant? Ne fallait-il pas soutenir à tout prix certaines industries-clefs d'où dépend la vie même du pays? — Elle bénéficia enfin du bruit fait par les Allemands autour de leur plan d'union douanière des Empires centraux, de la menace que représenterait pour les Alliés et pour les Neutres la création d'un bloc économique, puissant et hostile, prêt à recommencer l'invasion commerciale de l'Europe. Ne fallait-il pas se prémunir dès à présent contre le danger du *Mitteleuropa?* L'équilibre du monde économique est renversé : à une situation nouvelle ne fallait-il pas une politique nouvelle?

La force de cette poussée protectionniste peut se mesurer à la lumière de quelques faits frappans. C'est d'abord, dans la vieille citadelle du Cobdenisme, ce qu'on a appelé, non sans exagération, la « révolution de Manchester. » Au début de 1916, les directeurs de la Chambre de commerce de Manchester ayant proposé aux membres de cette Chambre, pour tâter le terrain, dit-on, le vote d'une déclaration de principe libre-échangiste, ont vu cette motion rejetée à une grosse majorité; sur quoi, démissionnaires, ils furent remplacés par un conseil favorable à la protection contre l'Allemagne. Puis, le 29 février, c'est une conférence des Chambres de commerce anglaises qui, à Londres, donne son adhésion au programme des néo-protectionnistes. Ce programme reçoit bientôt l'approbation de

cent huit Chambres de commerce et celle du conseil impérial du commerce.

Les colonies, d'autre part, favorisèrent le mouvement. L'Australie en particulier, dont les tendances ultra-interventionnistes sont connues, envoya à Londres, au printemps de 1916, son premier ministre, M. William Hughes, lequel fit en Angleterre une ardente campagne protectionniste, montrant ce qu'était avant la guerre l'emprise germanique dans le grand continent austral, comment l'Allemagne était parvenue à y monopoliser le commerce des métaux, et à quels moyens énergiques le gouvernement avait dû recourir pour briser l'étreinte : défendez-vous, disait-il aux Anglais, défendons-nous contre l'ennemi commun; organisons l'union impériale, afin qu'après la guerre le mot « Empire » signifie quelque chose de plus qu'il n'a fait jusqu'ici. On conçoit que l'appel venu des « nouvelles sociétés anglo-saxonnes » n'ait pu laisser insensible l'opinion britannique. Après le sang versé pour la cause commune par tant de volontaires coloniaux, canadiens, sud-africains, *anzacs*, sur les champs de bataille d'Europe, comment la mère patrie ne se serait-elle pas senti, avec une grande dette de reconnaissance envers ses colonies, le devoir d'écouter leur voix avec sympathie et de leur réserver ses plus larges faveurs dans son futur régime économique ? De cette émotion impérialiste, de la popularité de M. Hughes, la vague protectionniste grossit en Angleterre, et un moment on put croire qu'elle allait tout submerger.

Cependant le roc libre-échangiste, s'il était entamé, tenait bon, et ses défenseurs répondaient avec énergie aux attaques. Respectez le libre-échange, disaient-ils : il a été justifié par la guerre, en ce sens qu'il a permis à notre pays de supporter l'épreuve mieux que tout autre. Si l'on a laissé de dangereux monopoles allemands prendre pied sur notre sol, ce n'est pas à lui la faute, mais à notre infériorité technique et scientifique, à notre inertie et à notre routine : voilà ce qu'il nous faut corriger. Après la guerre, les lois économiques, les règles du bon sens continueront à régir le monde, et plus que jamais la liberté nous sera nécessaire pour assurer notre suprématie commerciale. On veut la guerre économique après la paix ? Mais une telle guerre nuirait plus encore peut-être à ceux qui la feraient qu'à ceux à qui on la ferait ; renoncera-t-on à vendre, en même

temps qu'à acheter, aux Austro-Allemands? On n'efface pas de la carte, d'un coup de plume, un bloc de 120 millions d'habitans. Ce n'est pas par des tarifs de douane, mais par des ententes internationales, qu'on se défendra contre le *dumping* et toutes les manœuvres de concurrens déloyaux. Boycotter l'Allemagne! Ce serait jeter les neutres dans ses bras, pour son plus grand profit. Détruire le commerce allemand, quand il serait possible, ne voit-on pas que ce serait détruire les moyens qu'aura l'Entente victorieuse de se faire indemniser par l'ennemi, en lui imposant le juste tribut que lui vaudront ses crimes? Nous luttons pour la paix, et non pour la guerre; pour la liberté, et non pour le profit.

Les libre-échangistes anglais avaient d'autre part beau jeu à montrer les difficultés que rencontrerait en pratique l'établissement d'un système douanier à tarifs multiples, tel que le proposent les protectionnistes. Régime de première préférence pour les colonies, régime de seconde préférence pour les alliés, régime moyen pour les neutres, régime de restrictions ou prohibitions contre les Puissances centrales : quelle complication inextricable, quel enchevêtrement d'intérêts inconciliables! Les colonies, qui veulent faire entrer leurs produits en Angleterre à bon compte, offriront-elles à la mère patrie un traitement de réciprocité? Les faveurs qui leur seraient accordées ne léseront-elles pas les alliés, la Russie par exemple, qui est, en fait de denrées alimentaires, le grand concurrent de l'Australie et du Canada sur le marché britannique? La France ne serait-elle pas la première à souffrir, dans son exportation en Angleterre, de tarifs même préférentiels? D'autre part, les neutres ne risqueront-ils pas de subir le contre-coup des tarifs de guerre contre l'Allemagne, si, comme il est à prévoir, l'exportation allemande s'organise sous raison sociale neutre? Que de froissemens à prévoir, que de ressentimens à redouter dans les colonies anglaises comme chez les alliés, et chez les neutres dont la sympathie doit être chère à l'Entente!

Entre la poussée protectionniste et la réaction libre-échangiste, la position du gouvernement anglais, gouvernement de coalition qui comprend, avec une majorité de libre-échangistes, plusieurs conservateurs *tariff reformers*, était difficile. Force lui était de se tenir sur la réserve, en évitant de se prononcer. Quand fut annoncée la réunion de la Conférence économique de

Paris, il se contenta d'assurer au Parlement que les délégués britanniques n'engageraient pas l'avenir de la politique douanière de l'Angleterre. Ces délégués furent lord Crewe, président du Conseil privé, M. Bonar Law, *leader* des conservateurs et ministre des Colonies, M. Hughes, « premier » d'Australie, et sir G. Foster, ministre du Commerce du Canada. On connaît les résolutions adoptées par la Conférence : mesures pour le temps de guerre, mesures transitoires pour la période de reconstitution après la guerre, mesures permanentes d'entr'aide et de collaboration entre les alliés. Elles furent accueillies avec enthousiasme par les protectionnistes anglais. Les libre-échangistes, en revanche, s'imaginèrent y découvrir quelques motifs d'inquiétude, et crurent devoir publier à cette occasion un *Memorandum* où ils affirmaient, avec beaucoup de force d'ailleurs, les raisons de l'adhésion nécessaire aux vieux principes de Cobden : réponse qui visait peut-être moins les résolutions mêmes de la Conférence que les manifestations tendancieuses qu'elles avaient provoquées chez les *tariff reformers*. Ceux-ci, d'ailleurs, commençaient alors à perdre du terrain ; l'effervescence protectionniste, qui à un moment semblait avoir gagné toute l'Angleterre, s'était un peu calmée ; la rapide popularité de M. Hughes avait décliné. Une opinion moyenne semblait prête à se former, à mi-chemin entre les protectionnistes outranciers et les libre-échangistes intransigeans ; c'est elle que parut appeler M. Asquith lorsque, au début d'août, exposant et justifiant aux Communes les conclusions de la Conférence économique de Paris, il déclara que, tout en demeurant libre-échangiste convaincu, il était le premier à demander que le pays se rendît compte des conditions nouvelles créées par la guerre, et annonça qu'il se proposait de réunir un comité, où seraient représentées, avec la Grande-Bretagne et l'Irlande, les Colonies et l'Inde, en vue de déterminer, à la lumière des résolutions de Paris, la politique commerciale à adopter par l'Empire britannique après la guerre.

Ce que sera cette politique, nul ne peut l'affirmer. Sans doute sera-t-elle ce que la feront, d'une part, les conditions générales de la victoire de l'Entente, de l'autre, les tendances économiques des Puissances alliées comme celles aussi des Puissances ennemies. L'opinion anglaise sait que si l'Angleterre veut conserver demain sa suprématie économique dans un

monde appauvri et où la concurrence sera plus vive que jamais, ce qu'il faut avant tout, c'est une régénération de ses méthodes et de ses forces industrielles et commerciales, une main-d'œuvre plus souple et plus productive, un outillage plus perfectionné, une direction plus scientifique, plus ouverte et plus hardie; la guerre a d'ores et déjà produit ici son effet, et le gouvernement se prépare à faire ce qu'il peut pour donner, par des instituts techniques, plus de science à l'industrie, et par une banque spéciale, plus de facilités à l'exportation britannique. Quant à un changement radical dans les traditions de la politique douanière de l'Angleterre, avouons que nous n'y pouvons croire. Elles ont dans l'opinion de trop fortes racines, elles cadrent trop bien avec les intérêts généraux du pays pour être aisément brisées; et la voie du protectionnisme est semée de trop d'obstacles pour que le pays s'y lance témérairement. En dépit de la « révolution de Manchester, » l'« idole » du libre-échange est encore debout. Que l'on recoure à des mesures de défense commerciale contre les Austro-Allemands, à des mesures d'entente avec les alliés, cela est probable, et désirable, et conforme aux vues proposées par la Conférence de Paris; mais cela ne veut pas dire que l'Angleterre, qui fut la grande initiatrice de la liberté économique aussi bien que de la liberté politique, reniera de sitôt les principes qui ont fait sa force : amis, alliés, cliens de l'Angleterre, les Français ne sauraient le lui souhaiter.

L. Paul-Dubois.

LES MÉMOIRES

OU

"ESSAIS SUR LA MUSIQUE"

DE GRÉTRY

Pourquoi nous rappeler aujourd'hui le musicien de *Richard Cœur de Lion* et du *Tableau parlant*, de l'*Amant jaloux* et de *Zémire et Azor?* Peut-être pour avoir passé quelques semaines d'été près de Fontainebleau, aux portes du palais où maint ouvrage de l'admirable autant qu'aimable musicien fut représenté pour la première fois. On a raconté qu'un jour, un soldat, de faction dans une galerie, voyant passer Grétry, lui présenta les armes et lui dit : « J'étais hier à la première représentation de *Zémire et Azor*. » Ce n'est pas tout : en relisant les *Essais*, un passage nous a frappé. A propos de l'un de ses premiers opéras-comiques, *Lucile*, où se trouve le fameux quatuor : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* » Grétry se flatte d'y avoir pu déployer « la sensibilité domestique, si naturelle à l'homme né dans le pays des bonnes gens. » Or ce pays, son pays natal, c'était le pays de Liége. « Qu'il me serait doux, ajoute Grétry, d'y voir fleurir le commerce et les arts, autant qu'il m'en paraît susceptible, par sa position et le génie de ses habitans! Partout environné de nations aussi commerçantes que formidables, dont il sépare les limites, il devrait jouir de tous les avantages de la liberté et de la neutralité. » Voilà, n'est-ce pas, des propos et des vœux dignes de nous émouvoir aujourd'hui.

Belge de naissance, Français d'élection, l'auteur des *Essais* écrit enfin, au début de son second volume : « Il me reste un souhait à faire, c'est que ce livre, fruit de six ans de travail, soit profitable au pays que j'habite... Je présente cet hommage aux Français, qui m'ont adopté. Puisse ce tribut d'une âme libre leur prouver ma reconnaissance! » Bien plus encore que ses *Essais* littéraires, les chefs-d'œuvre musicaux de Grétry nous font honneur. A notre tour, ne perdons pas une occasion de l'honorer et de le remercier lui-même. Parmi les musiciens étrangers, il en est assurément, et beaucoup, de plus grands que lui. Je n'en connais pas un qui soit plus nôtre. Entre ceux de l'Allemagne, — fût-ce les anciens, — et nous, pour innocens qu'ils soient des crimes de leur race, il semble qu'un voile, un rideau flotte aujourd'hui. Notre main, parfois, hésite à l'écarter. Vers un Grétry tout nous attire et nous appelle. « Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui, » ou plutôt à cause de cet ennui, de ce trouble même, et pour nous en défendre, nous réfugier auprès d'un musicien tel que celui de *Richard*, c'est trouver un asile en nous, chez nous, dans le passé le plus pur de nos traditions et de notre génie.

*
* *

Les *Essais sur la musique*, de Grétry, sont aussi les mémoires, d'ailleurs incomplets, de sa vie. Celle-ci fut longue, et partagée entre des opinions, des attitudes politiques diverses. Mais « l'union sacrée, » et la censure sa gardienne, nous interdiraient peut-être de les comparer, et plus encore de les préférer les unes aux autres. Quant aux souvenirs personnels du maître, surtout ceux de son enfance et de sa jeunesse, ils abondent en agréables récits : tableaux de famille, d'école, ou de maîtrise, de théâtre et de voyage. Né de parens musiciens, Grétry commence par déclarer : « Si je dois mon existence morale à la musique, je lui dois aussi mon existence physique. » Pourtant sa première leçon pensa lui coûter la vie. Agé de quatre ans, et déjà sensible au rythme ou au mouvement musical, « j'étais seul, » nous dit-il. « Le bouillonnement qui se faisait dans un pot de fer fixa mon attention. Je me mis à danser au bruit de ce tambour. Je voulus voir ensuite comment ce roulis périodique s'opérait dans le vase; je le renversai dans un feu de charbon de terre très ardent, et l'explosion fut si forte, que je restai suffoqué et brûlé

presque par tout le corps. » Peu d'années après, enfant de chœur à la collégiale de Saint-Denis, les leçons du maître « le plus barbare qui fut jamais, » ne lui furent guère moins cruelles : « Il nous faisait chanter chacun à notre tour et, à la moindre faute, il assommait de sang-froid le plus jeune comme le plus âgé. Il inventait des tortures dont lui seul pouvait s'amuser. Tantôt il nous mettait à genoux sur un gros bâton court et rond, et au plus léger mouvement nous faisions la culbute. Je l'ai vu affubler la tête d'un enfant de six ans d'une vieille et énorme perruque, l'accrocher en cet état contre la muraille, à plusieurs pieds de terre, et là il le forçait à coups de verges de chanter sa musique, qu'il tenait d'une main, et de battre la mesure de l'autre. Ce pauvre enfant, quoique très joli de figure, ressemblait à une chauve-souris clouée contre un mur et perçant l'air de ses cris... De pareilles scènes, qui étaient journalières, nous faisaient tous frémir; mais ce que nous redoutions le plus, c'était de le voir terrasser le malheureux sous ses coups redoublés, car alors nous étions sûrs de le voir s'emparer d'une seconde, d'une troisième, d'une quatrième victime, coupables ou non, qui devenaient tour à tour la proie de sa férocité. C'était là sa manie. Il croyait nous consoler l'un par l'autre en nous rendant tous malheureux. Et lorsqu'il n'entendait plus que soupirs et sanglots, il croyait avoir bien rempli ses devoirs. »

Malgré tout, l'instinct et l'amour de la musique fut le plus fort chez l'écolier-martyr. Bientôt, pour son bonheur, il changea de maître. Ses débuts, au chœur de Saint-Denis, n'en furent pas plus heureux. Sa timidité le perdit. Il dut quitter l'église. Le théâtre, un moment, l'en consola. Une troupe de chanteurs italiens s'était établie à Liége. Elle y représentait les opéras de Pergolèse et de Buranello. Le père de Grétry pria le directeur, nommé Resta, d'accorder au petit garçon ses entrées à l'orchestre : « Pendant un an, j'assistai à toutes les représentations, souvent même aux répétitions. C'est là où je pris un goût passionné pour la musique. »

Son père encore, ayant suivi ses progrès, souhaita pour l'enfant de chœur éconduit une revanche honorable dont il répondait lui-même. Le maître de chapelle de Saint-Denis, cédant aux instances paternelles, finit par permettre à Grétry de se faire entendre un dimanche. « Le motif que je chantai était un air italien, traduit en latin, sur ces paroles à la Vierge :

Non semper super prata casta florescit rosa. J'eus à peine chanté quatre mesures, que l'orchestre s'éteignit jusqu'au *pianissimo*, de peur de ne pas m'entendre. Je jetai en ce moment un regard vers mon père, qui me répondit par un sourire. Les enfans de chœur qui m'entouraient se reculèrent par respect; les chanoines sortirent presque tous de leurs formes, et ils n'entendirent pas la sonnette qui annonçait le lever-Dieu. »

Le dimanche suivant, une seconde épreuve, devant un public plus nombreux, n'eut pas un moindre succès. Pour marquer son contentement, « il signor Resta, » qui se trouvait dans l'auditoire, « déclara qu'il donnait les entrées de son spectacle à tous les enfans de chœur de la ville; aussi vit-on chaque jour une troupe de petits abbés qui venaient apprendre à louer Dieu à la salle de la Comédie. »

Lorsqu'il eut dix-huit ans, Grétry résolut d'aller achever son éducation musicale à Rome. Il partit en la compagnie singulière d'un certain Remacle, contrebandier de son état, ou de l'un de ses deux états, son autre métier consistant à conduire en Italie les jeunes étudians de la ville. Grétry ne demeura pas moins de huit années, au collège des Liégeois, l'hôte et l'élève de Rome, le disciple pieux, vraiment filial de cette musique italienne, « la mère-musique, » ainsi qu'il l'appelle, et que plus tard, même s'éloignant d'elle et ne lui ménageant pas les reproches, il ne cessa jamais d'admirer et de chérir.

Le premier janvier 1767, Grétry quitta Rome. Il y avait fait représenter, — en italien, — un petit ouvrage. De Genève, où il s'arrêta quelque temps, et donna sa seconde comédie musicale, il alla souvent à Ferney. Voltaire l'accueillit avec ce compliment : « Vous êtes musicien et vous avez de l'esprit. Cela est trop rare, monsieur, pour que je ne prenne pas à vous le plus vif intérêt. » Voilà la bienvenue. Et voici les adieux : « Je fus prendre congé de Voltaire. Je le vis s'attendrir sur mon sort et il paraissait l'envier tout à la fois. Je renouvelais sans doute en son âme le temps de sa jeunesse... Il me dit : « Vous ne reviendrez plus à Genève, monsieur, mais j'espère encore vous voir à Paris. »

Paris attirait le jeune musicien, mais lui faisait peur aussi. « Je n'entrai pas dans cette ville sans une émotion dont je ne me rendis pas compte. Elle était une suite naturelle du plan que j'avais formé de n'en pas sortir sans avoir vaincu tous les

obstacles qui s'opposeraient au désir que j'avais d'y établir ma réputation. » Peu d'années après, les obstacles étaient vaincus, la réputation établie, et de cette ville, qu'il avait conquise, Grétry ne devait pour ainsi dire plus sortir. Paris allait être désormais non seulement sa demeure favorite, mais sa patrie elle-même.

Nous n'y suivrons ni sa carrière ni sa vie. Encore une fois, les *Essais* ne racontent pas celle-ci tout entière. La biographie et les faits y tiennent moins de place que les idées et la doctrine musicale. On y reconnaît du moins, à plus d'un trait, d'un souvenir personnel, le sentiment ou plutôt la sensibilité générale de l'époque. De Grétry, par exemple, et de ses trois filles, mortes toutes les trois à quinze ans, de leurs grâces et de sa douleur, on ferait aisément, que dis-je, il a fait lui-même un groupe, un tableau dans la manière de Greuze, avec non moins de tendresse et plus de mélancolie. Et parmi les « vues de Paris, » du Paris de 1793, on en trouverait peu qui réunissent mieux que celle-ci les deux élémens connus : le paysage et l'état d'âme. « Je revenais vers le soir d'un jardin situé dans les Champs-Élysées ; on m'y avait invité pour jouir de l'aspect du plus bel arbre de lilas en fleurs qu'on pût voir. Vers le soir, dis-je, je revenais seul et j'aurais joui du parfum de mille fleurs, d'un soleil couchant des plus majestueux, si les malheurs publics n'eussent affecté mon âme de la tristesse la plus sombre.

« J'approchais de la place de la Révolution, ci-devant de Louis XV, lorsque mon oreille fut frappée par le son des instrumens. J'avançai quelques pas : c'étaient des violons, une flûte, un tambourin, et je distinguai les cris de joie des danseurs. Je réfléchissais sur les contrastes des scènes de ce monde, lorsqu'un homme qui passait à côté de moi, me fit remarquer la guillotine : je lève les yeux et je vois de loin son fatal couteau se baisser et se relever douze ou quinze fois de suite. Des danses champêtres d'un côté, des ruisseaux de sang qui coulent de l'autre, le parfum des fleurs, la douce influence du printemps, les derniers rayons de ce soleil couchant qui ne se relèvera jamais pour ces malheureuses victimes, ces images laissent des traces ineffaçables. Pour éviter de passer sur la place, je précipitai mes pas par la rue des Champs-Élysées, mais la fatale charrette, où les membres de la beauté et de l'homme vertueux

étaient mêlés et palpitans, m'y atteignit, et là j'entendis cet horrible persiflage : « Paix, silence, citoyens. Ils dorment, » disait en riant le conducteur de cette voiture de carnage. »

A la question si souvent posée : comment pouvait-on vivre sous la Terreur? cette page est de celles qui nous paraissent avoir le mieux répondu.

*
* *

Compositeur de théâtre, et de théâtre seulement, l'auteur des *Essais* ne manque pas une occasion d'élever la musique dramatique au-dessus de toute autre. C'est en elle qu'il reconnaît, qu'il glorifie l'interprète par excellence de la nature et de la vérité.

« J'admirerais davantage la fécondité d'un symphoniste que celle d'un compositeur dramatique : le premier tire ses idées du néant ou d'un sentiment vague; le second les trouve dans les paroles qu'il exprime. Le premier, il est vrai, a la liberté de créer au gré de son imagination : tout est bon s'il forme un bel ensemble; mais le compositeur dramatique est assujetti au genre, à l'action, à la prosodie. Toutes ces difficultés rendent son travail plus important. En l'unissant avec la parole, il peint d'après nature, sa production est immuable comme elle; tandis que le langage de la symphonie est vague comme le sentiment qui l'a produit. »

« Vague, » voilà le mot que préfère Grétry, le seul même dont il use, pour définir, — vaguement il est vrai, mais peut-être aussi justement, — le caractère, l'expression de la musique symphonique, ou, comme on dit encore, de la « musique pure. » A cause de ce caractère même, il estime l'usage de la symphonie très convenable aux sujets religieux. « Un musicien qui se voue à la musique d'église est heureux de pouvoir à son gré se servir de toutes les richesses du contrepoint que le théâtre permet rarement. La musique d'une expression vague a un charme plus magique peut-être que la musique déclamée, et c'est pour les paroles saintes qu'on doit l'adopter. »

Ainsi, mais avec plus de raison, Chateaubriand trouvera bientôt dans le vague ou le mystère de la langue latine une des grandes beautés de la liturgie catholique : « Dans le tumulte de ses pensées et des misères qui assiègent sa vie, l'homme, en prononçant des mots peu familiers ou même inconnus, croit

demander des choses qui lui manquent et qu'il ignore ; le vague de sa prière en fait le charme et son âme inquiète, qui sait peu ce qu'elle désire, aime à former des vœux aussi mystérieux que ses besoins (1). »

Sur l'emploi de la musique symphonique à l'église, il y aurait beaucoup à dire, voire à contredire, et nous l'avons fait mainte fois. Mais on peut souscrire sans réserve à l'observation, à la distinction suivante : « Un compositeur qui travaille pour l'église devrait être très sévère et ne rien mêler dans ses compositions de tout ce qui appartient au théâtre. Quelle différence en effet entre le sentiment qui règne dans les psaumes, les antiennes, les hymnes, etc., et la véhémence des passions de l'amour et de la jalousie ! L'amour proprement dit ne doit avoir aucun rapport avec l'amour de Dieu, lors même qu'il en tient la place dans le cœur d'une jeune femme. Tous les sentimens qui s'élèvent vers la Divinité doivent avoir un caractère vague et pieux. Tout ce qui n'est pas à la portée de nos connaissances nous force au respect ; les extases mêmes qu'éprouvèrent certains personnages pieux dont parlent les légendaires, seraient indignes de la Divinité, si elles n'avaient que les caractères de l'amour profane. »

Sur la musique « vague, » sur le rôle, — secondaire, mais utile, — de la symphonie ou de l'orchestre au théâtre, le musicien dramatique a parfois des sentimens, voire des pressentimens justes, qu'il traduit avec ingénuité. « Une fille, par exemple, assure à sa mère qu'elle ne connaît pas l'amour ; mais pendant qu'elle affecte l'indifférence par un chant simple et monotone, l'orchestre exprime le tourment de son cœur amoureux. Un nigaud veut-il exprimer son amour, ou son courage ? S'il est vraiment animé, il doit avoir les accens de sa passion ; mais l'orchestre, par sa monotonie, nous montrera le petit bout de l'oreille. » On sait, et Grétry, le premier, savait quel autre exemple, tragique, de ce contraste ou de cette contradiction, Gluck avait donné dans *Iphigénie en Tauride*, sur ces mots d'Oreste : « *Le calme rentre dans mon cœur.* » Là, ce que l'orchestre nous montre, ce n'est pas « le petit bout de l'oreille, » c'est le fond même de l'âme du héros.

Grétry quelquefois paraît craindre que la musique en arrive

(1) *Génie du Christianisme.*

un jour à prendre « pour base principale la partie instrumentale » et que la partie du chant « y soit moins obligée que celle de l'alto. » Depuis, nous avons vu ce jour. D'autre part, il a l'intuition de certains effets d'orchestre. A propos de sa tragédie lyrique, *Andromaque*, il écrit : « C'est, je crois, la première fois qu'on a eu l'idée d'adopter les mêmes instrumens pour accompagner partout le récitatif d'un rôle qu'on veut distinguer. Lorsque Andromaque récite, elle est presque toujours accompagnée de trois flûtes traversières qui forment harmonie. » Voilà ce qui pourrait s'appeler un cas de *leitmotiv* instrumental. Et quant au *leitmotiv* mélodique, nul n'ignore avec quelle éloquence et quelle mesure à la fois en usa le musicien de *Richard Cœur de Lion*. Enfin, parlant de la vraisemblance ou de la vérité dans l'art, Grétry se demande encore, ou feint qu'on lui demande : « Les accompagnemens de tout un orchestre sont-ils aussi dans la nature ? — Non, aussi est-il caché à vos yeux ; et, en accompagnant, en soutenant, en fortifiant, quelquefois même en contrariant le chant de l'acteur, l'orchestre parle pour la multitude qui prend part à l'événement. — Et si l'acteur est seul dans une prison, dans une forêt, et ne doit pas être entendu, alors que fait l'orchestre ? — Il vous représente, vous, spectateurs, qui devez dire tout ce qu'il dit, si la musique est bien faite. » Ici, non plus sur tel ou tel effet particulier, mais sur le rôle ou la mission générale de l'orchestre, il semble bien que le maître d'autrefois ait d'avance exprimé certaines idées d'aujourd'hui.

Il n'est pas jusqu'à l'un des élémens premiers de la musique, celui qu'on entend par ce mot : l'*idée*, que Grétry n'essaie de définir à sa manière. « Une idée musicale n'est autre chose que le ton, les inflexions des paroles qu'on emploie pour communiquer une idée en vers ou en prose.

— « Mais, » lui réplique un interlocuteur supposé, « il y a de la musique sans paroles ; je l'aime quand elle est bonne et bien exécutée. Qu'est-ce que cette musique ? — C'est, lui dis-je, un discours de sons, le chant d'un discours dont on a retranché les paroles. » Et pour se faire mieux comprendre, Grétry s'avise d'une comparaison où se retrouve bien, avec la sensibilité, la poésie, on dirait presque la peinture de son temps : « N'avez-vous jamais vu une femme presque évanouie ? Il ne lui reste de forces que pour faire entendre l'accent des paroles qu'elle ne

peut plus prononcer. — Fort bien. — La comprenez-vous néanmoins? — Oui, j'entends qu'elle se plaint, qu'elle dit à ses enfans, à son mari, à ses amis qui sont près d'elle : « Je me sens mieux, ne vous effrayez point. » — Eh bien! dans cette circonstance et dans mille autres de tout genre, c'est là le principe de la musique sans paroles. »

Mais la musique avec paroles, voilà pour Grétry la véritable musique, la musique par excellence, et les paroles y ont presque autant de part que la musique elle-même. « La poésie doit être la fille obéissante de la musique. » Cela, c'est la formule de Mozart. Elle est exactement contraire à celle d'un Grétry comme d'un Gluck, ces grands serviteurs du verbe, et de notre verbe français. « Quelle est la nature que doit suivre le musicien? La déclamation juste des paroles. » — Ou bien encore : « Il ne suffit pas, au théâtre, de faire de la musique sur les paroles : il faut faire de la musique avec les paroles. » Voilà des axiomes qui pourraient servir d'épigraphe aux *Essais* et dont les *Essais* ne sont, en partie, que le développement et la justification. A peine arrivé à Paris, nous dit Grétry, « je fus deux fois à l'Opéra, craignant de m'être trompé la première; mais je n'en compris pas davantage la musique française... Je fus tout au plus quatre fois aux Italiens... On trouvera peut-être extraordinaire que le Théâtre-Français fût celui que je fréquentai assidûment... La déclamation des grands acteurs me sembla le seul guide qui me convînt et je crois qu'un jeune musicien peut être fier d'avoir eu cette idée, la seule qui pût me conduire au but que je m'étais proposé : c'est-à-dire d'être moi, en suivant la belle déclamation... Oui, c'est au Théâtre-Français, c'est dans la bouche des grands acteurs, c'est là que la déclamation, accompagnée des illusions théâtrales, fait sur nous des impressions ineffaçables, auxquelles les préceptes les mieux analysés ne suppléeront jamais. C'est là que le musicien apprend à interroger les passions, à scruter le cœur humain, à se rendre compte de tous les mouvemens de l'âme. C'est à cette école qu'il apprend à connaître et à rendre leurs véritables accens, à marquer leurs nuances et leurs limites. »

Grétry poussait si loin ce respect, cet amour de la parole déclamée, qu'ayant soumis à la Clairon certain duo d'un de ses opéras-comiques *(Sylvain)*, il en corrigea plusieurs passages, suivant les conseils et les intonations mêmes de la célèbre tragé-

dienne. A la justesse, à la vérité de la déclamation, il aurait tout sacrifié; tout, y compris, — mais les a-t-il connus? — les chefs-d'œuvre de la musique pure. C'est ainsi qu'il n'accordait qu'un rang secondaire à la musique allemande. « Les Allemands, écrit-il, ont inventé la vraie musique instrumentale; ils ont posé les limites de toutes les ressources des instrumens à vent (?). Enfin, ils ont appris au reste de l'Europe que l'appui d'une harmonie mâle, riche et nombreuse, donne une célébrité qui marche immédiatement après celle que donne le génie créateur qui peint la nature, c'est-à-dire la déclamation notée et métamorphosée en chant délicieux. »

Notons nous-même ces derniers mots. Si Grétry, quelquefois en théorie, paraît les oublier, il s'en souvient dans la pratique, et sa musique, belle sans doute parce qu'elle déclame, l'est aussi parce qu'elle chante, et délicieusement.

Mais encore une fois, c'est à la parole, à la déclamation, qu'il revient sans cesse, comme à la base et au sommet de son art. Il rapporte l'effet extraordinaire que produisit, à la première représentation d'un de ses ouvrages, *(La fausse Magie)*, la musique de certain duo : « musique parlante, où le chant est si près de la déclamation, qu'on le confond avec la parole. » Analysant la musique d'un morceau de *Lucile*, il en donne un commentaire qu'on pourrait presque appeler une traduction mot à mot, quand ce n'est pas syllabe par syllabe. Deux airs de l'*Ami de la Maison* lui servent à nous démontrer que les accens de la parole peuvent être copiés par les accens de la gamme. Oui, tous les accens, et de toutes les paroles, sans en excepter les plus familières. Il n'est pas jusqu'à : « *bonjour, monsieur,* » ou « *bonjour, mon cher,* » dont Grétry ne s'offre à marquer, suivant le rang du personnage, de nombreuses et diverses intonations. On verrait alors, ajoute-t-il, « combien l'amour-propre est un puissant maître de musique et comme la gamme change lorsque l'homme en place cesse d'y être. »

*
* *

Ainsi nous passons de l'ordre de la déclamation lyrique dans le domaine, attenant et plus étendu, de la psychologie musicale. Si Grétry s'attache, et de si près, à la parole, c'est parce que, selon lui, seule elle assure à la musique la justesse, la force, la vérité de l'expression. Et l'expression, voilà pour

Grétry le principe et la fin, le propre et le tout, ou peu s'en faut, de la musique. « La musique, disait Beethoven, est esprit et elle est âme. » L'âme d'un Grétry, presque seule, est touchée par elle. Selon lui, c'est à la sensibilité qu'elle s'adresse, beaucoup plus qu'à l'entendement.

Interprète fidèle de toutes nos affections, capable de produire en nous et de reproduire hors de nous tous les mouvemens de notre cœur, elle n'a d'autre mission, d'autre dignité même que de nous émouvoir. Aussi l'auteur des *Essais* a-t-il donné comme sujet et comme titre à l'une des parties, non la moindre, de son ouvrage : « L'analyse des passions, des caractères, des sensations de l'homme, suivie d'une application à l'art. » C'est un véritable traité d'éthique musicale. Deux principes le dominent, qui sont pour Grétry non seulement les vertus maîtresses, mais les deux seules raisons d'être de la musique : la vérité et la sensibilité. De ce manuel ou de ce dictionnaire de l'expression musicale, certains articles sont ingénieux et pénétrans ; il y a dans plus d'un autre bien de la convention et de l'arbitraire, quand ce n'est pas de la naïveté, voire de l'enfantillage. Le catalogue des passions ou des caractères, considérés d'abord en eux-mêmes, puis par rapport aux meilleurs moyens de les mettre en musique, ne comprend pas moins d'une cinquantaine de numéros. La plupart des dispositions morales y figurent, hormis les « passions exaspérées, » comme disait Grétry lui-même, en ajoutant qu'il n'y entendait rien. Voici la matière et l'intitulé de quelques chapitres : « *Douceur de caractère, candeur, pudeur. — Les femmes. — De la coquetterie sans amour. — De l'amitié. — De l'avarice. — L'orgueilleux, l'ambitieux, le glorieux. — L'indolent. — Du babillard. — Le gobe-mouches, le niais. — Des larmes. — Du fat,* etc. » On le voit, c'est tout le répertoire de la comédie, avec recettes musicales appropriées aux types divers. Sur la pudeur en soi et la pudeur en musique, on citerait vingt détails de sentiment ou de style dans le goût du temps, et délicieux. Le chapitre des femmes est naturellement l'un des plus riches en observations, en maximes. La femme vertueuse y est honorée, mais la coquette n'y est point oubliée non plus, témoin cette étonnante apostrophe : « Si dans nos promenades un homme inconnu te fixe modestement, ou avec étonnement, et que ce regard te plaise, avec quel art tu sais lui ordonner de te voir à chaque tour

qu'il fera!... Si, marchant dans les rues, tu aperçois a un œil malin l'homme ralentir sa marche pour te suivre et te considérer quelques instans de plus, avec quel art tu profites du plus petit obstacle qui se trouve dans ton chemin (ou que tu vas chercher exprès), pour avoir occasion de soulever les plis mystérieux qui laissent apercevoir alors le chemin du bonheur. »

Avouez que Jean-Jacques n'aurait pas trouvé mieux. Et ce que dit, ou ce que montre ici la parole, Grétry ne va pas jusqu'à prétendre que la musique sache le montrer et le dire. On s'étonne même qu'après les pages consacrées aux femmes, le chapitre de l'« application » musicale, soit parmi les plus sommaires et les moins pertinens. Le musicien, parlant après le psychologue, se contente ici d'assurer ses jeunes confrères qu'ils doivent chercher la leçon de toute leur vie, et de tout leur génie même, dans leur première leçon d'amour. C'est au temps des amours qu'il sied de méditer et de préparer les ouvrages d'imagination. Ainsi firent, d'après Grétry, Greuze, et Voltaire, et La Harpe (!). « La première passion de l'homme est son premier maître... C'est après avoir aimé que l'artiste donne à ses productions le vernis du beau idéal, qui n'exclut pas la vérité, mais qui l'embellit. »

On ne saurait énumérer les cas observés par l'auteur de cet étonnant catalogue. Encore une fois, tout l'ordre sentimental y passe. Il n'est pas un élément, un détail de cet ordre qui laisse indifférent le musicien moraliste. Ainsi la pure mélodie lui paraît « le miroir de la douceur, de la pudeur par caractère. Une modulation, dans ce cas, est une faute. Qui dit *modulation*, dit combinaison, et jamais aucun des accens de la pudeur, de la candeur, ne fut combiné. » Ailleurs : « le jaloux amoureux forme de longs intervalles dans son chant; plus il craint d'accuser celle qu'il aime, plus il donne d'assurance à ses tons toujours fiers et orgueilleux. Il emploie souvent le genre chromatique, qui est à la fois douloureux et sinistre : douloureux pour le jaloux qui veut intéresser ; sinistre pour ceux qui l'écoutent et surtout pour celle qui est l'objet de ses transports jaloux. » Ma foi, cela n'est pas si mal et l'on aurait presque envie de reprendre d'après de telles indications, et pour les vérifier, l'étude d'un rôle ou d'un personnage lyrique comme l'Otello de Verdi.

Autre recette : pour l'amour maternel : « Les chants de

romance le dégraderaient ; un chant vague ne l'exprimerait pas assez, puisque le cœur d'une mère est le sanctuaire de la nature ; les chants pieux outrepasseraient la mesure convenable. C'est, je crois, par un heureux mélange de ces trois genres qu'on atteint à la couleur qui est propre à l'amour d'une mère. La nuance du chant de romance indique que la femme fut amante pour être mère ; la nuance du chant vague indique l'impossibilité d'exprimer tous les sentimens qui se réunissent dans l'amour maternel, et la nuance des chants pieux, ou mystiques, annonce la sainteté de cette passion. »

Parmi les musiciens, il en est, et non des moindres, qui, surtout accessibles à la beauté spécifique des sons, ne croient guère à leur pouvoir expressif. L'expression musicale, disait, je crois, Charles Lévêque, a ses athées. Elle eut dans Grétry l'un de ses dévots, et jusqu'à la superstition. Pas une pratique, une observance, fût-ce la plus naïve, dont il ne recommande l'usage et ne garantisse l'effet. Rien selon lui, rien d'humain, n'est étranger à la musique, rien n'est en dehors de ses moyens, ou de ses procédés. « Le soupçon, la tristesse accompagnent les inflexions de l'avare. Voyez le duo des deux avares (dans l'ouvrage qui porte ce nom). Ils s'interrogent tour à tour ; preuve de soupçon. Ils ne se réunissent que pour dire : *Prenons, prenons!* Ce duo est en *mi bénol ;* preuve de tristesse. »

« Qui veut trop prouver... » dirait-on cette fois. On le dirait ailleurs encore. Que pensez-vous de l' « application » suivante : pour retracer les vertus de l'amitié, « la mélodie la plus suave, l'harmonie la plus pieuse peuvent être employées avec succès. Oui, dans ce cas, les chants de l'hymne le plus saint ne sont point étrangers à l'amitié, car aucun sentiment ne lui est supérieur en pureté, pas même celui de l'amour maternel. » Pour définir, — moralement, — certains sentimens ou personnages moyens : l'orgueilleux, l'ambitieux, le glorieux, Grétry commence par citer Molière. Pour les représenter en musique, il avoue ensuite qu'on « peut, à peu de chose près, les confondre. » Il ajoute cependant : « le glorieux est immoral comme les deux autres, mais plus posé et plus froid : c'est donc ici où les modulations éloignées les unes des autres sont naturelles. » C'est également ici, comme en d'autres cas, trop nombreux, que nous tombons, aux dépens du naturel, dans l'arbi-

traire, la vaine recherche et la puérilité. Non, la musique ne va pas si loin ; elle ignore ces chemins détournés et ces voies étroites. Assez d'autres, plus larges et plus libres, lui sont ouvertes. Entre elle et l'âme humaine il est des relations plus hautes et d'aussi délicats, mais plus simples rapports. Aussi bien Grétry ne les a point ignorés. Dans le chapitre qu'il intitule : « *Des mœurs étrangères* » (nous dirions maintenant : De l'exotisme, ou de la couleur locale), il donne au musicien qui traite un sujet étranger des conseils judicieux : « Le musicien doit se monter la tête au ton, quoique factice, que peut avoir tel peuple... Que quelques traits de caractère soient le type dont il tire souvent sa mélodie; qu'un rythme original inventé par lui soit répété plusieurs fois dans le cours de son œuvre. Alors les spectateurs se feront illusion et croiront que c'est ainsi que parlent les Chinois, les Turcs, les habitans du Japon. Ils seront satisfaits, surtout si l'artiste a su faire une production aimable avec des traits bizarres. On m'a demandé si l'air de la romance de *Richard* était celui qu'on chantait jadis sur ces paroles anciennes. Non; j'ai fait un nouvel air, mais j'ai tâché qu'on crût qu'il était vieux... »

« J'étais à Lyon lorsque je fis la musique de *Guillaume Tell*. Je priai le colonel d'un régiment suisse qui était en garnison dans cette ville, de me faire dîner avec les officiers de son corps. Au dessert, je dis à ces messieurs qu'ayant à mettre en musique le poème de *Guillaume Tell*, leur ancien compatriote, je les priais de me chanter les airs de ce temps et les airs des montagnes de la Suisse qui avaient le plus de caractère. J'en entendis plusieurs et, sans en rien copier, que je sache, ma tête se monta sans doute au ton convenable ; car les Suisses et les musiciens en général aiment le ton montagnard qui règne dans cette production musicale. » Ce ton, ou plutôt ce parfum de la montagne, une des filles du maître, connaissant le pouvoir expressif de la musique de son père, l'avait, en quelque sorte, respiré d'avance. Grétry rapporte qu'à Lyon, un matin d'été, comme il était en train de travailler à sa partition de *Guillaume Tell* dans la chambre de sa fille Antoinette, elle lui dit : « Ta musique a toujours l'odeur du poème : celle-ci sentira le serpolet. »

En somme, l'auteur des *Essais* a moins considéré la musique en soi que dans ses rapports avec les élémens de tout ordre

auxquels elle peut s'associer ou dont elle peut dépendre. Le sentiment, la parole est du nombre. Et la politique aussi, paraît-il, et jusqu'à la forme du gouvernement. « Des institutions politiques considérées dans leurs rapports avec l'art musical. » C'est le titre d'une partie des *Essais*, qui n'est pas la meilleure. Elle débute ainsi : « La liberté est l'apanage de l'homme. En le formant, le Créateur lui dit : « Sois libre. » Et il le fut. » Vous reconnaissez la doctrine de Jean-Jacques et son erreur funeste. La suite, à peu de chose près, n'est pas plus raisonnable, ne consistant que dans l'étalage, en style de l'époque, de toute une esthétique républicaine ou révolutionnaire. L'auteur assure que « dans les monarchies, chaque intrigant peut tout envahir parce que tout est du ressort de l'intrigue. Il n'est pas nécessaire à l'intrigant d'avoir la moindre notion des arts pour être mis à leur tête... Dans un gouvernement démocratique, chaque artiste a les mêmes droits aux récompenses publiques; mais il n'y a en général que les vrais talens qui osent se mettre en évidence pour occuper les places qu'ils sont seuls en état de remplir. Si l'artiste ignorant et toujours ambitieux emploie l'intrigue pour faire solliciter les magistrats, ceux-ci, effrayés d'une responsabilité qui circonscrit toutes leurs actions, le repoussent pour s'étayer de l'opinion publique, qui proclame d'avance, dans chaque partie des arts, l'homme qu'elle a distingué depuis longtemps. »

Faut-il croire que, pendant quelque vingt ans de gouvernement monarchique, Grétry lui-même, Grétry le premier, n'avait « tout envahi, » — je veux dire la scène française, et royale, — que par le « ressort de l'intrigue, » et non par la force, ou la grâce, de son charmant génie! Un peu plus loin, quand il appelle de ses vœux « le temps où nos spectacles feront la peinture des mœurs pures des républicains français, » où l'on exécutera sur un de nos théâtres « la musique des Pergolèse, Haendel, Buranello, Jomelli, Lulli, Rameau, etc., » il est permis de se demander ce que Grétry pouvait bien trouver de commun entre cette musique et ces musiciens, et la République française.

Celle-ci, d'après Grétry, devait fournir à la musique, non seulement des idées, ou des sujets, mais des paroles même. Et lesquelles! « A l'exemple des anciens, on peut mettre en musique les Droits de l'homme et du citoyen; nous devons y ajouter les devoirs particuliers de mère et de citoyenne. Je pense que

cette manière agréable d'apprendre à la fois à chanter en s'inculquant pour jamais les dogmes sacrés de la société est d'un avantage inappréciable. Nos saintes lois mises en chant, en chant facile et mélodieux, seront bientôt répétées de bouche en bouche et de la France elles passeront dans toute l'Europe. » Voyez-vous, entendez-vous, « mises en chant, » nos « saintes lois! » celles de 1794! Tout de même, comme paroles « *ô Richard, ô mon Roi!* » faisait mieux.

Mieux valent aussi d'autres considérations, plus modestes, sur les rapports de la musique avec d'autres objets que la politique : avec le théâtre, par exemple, mais cette fois avec le matériel et le personnel du théâtre, avec l'architecture de la salle et le caractère des chanteurs. « On ne cesse de faire et de nous demander de grandes salles de spectacle. Si j'étais entrepreneur, je dirais à mon architecte : « Songez qu'il ne s'agit point ici d'un monument uniquement fait pour être vu et pour produire un grand effet à l'œil. L'essentiel est qu'on entende parfaitement tout ce qu'on dira sur la scène. Si votre vaste monument ne laisse point entendre une musique douce, la voix d'une femme, celle d'un enfant; si l'on y perd la moitié des vers de Racine, dont on ne veut pas perdre une syllabe, à quoi servira votre vaste monument?... Je veux, au spectacle, voir et entendre *de reste*. Si je ne vois point le jeu de physionomie des acteurs, s'il faut qu'un mot me fasse deviner l'autre, il n'y a plus de plaisir, et partout où l'on va pour le trouver, si on ne le trouve pas, on ne rapporte que l'ennui. »

Dans le même ordre d'idées, Grétry, sur certains points, a devancé Wagner : « Je voudrais que la salle fût petite, répète-t-il, et contenant tout au plus mille personnes. » Et il ajoute : « Qu'il n'y eût qu'une sorte de places partout; point de loges, ni petites, ni grandes; ces réduits ne servent qu'à favoriser la médisance, ou pis encore. Je voudrais que l'orchestre fût voilé et qu'on n'aperçût ni les musiciens, ni les lumières des pupitres du côté des spectateurs. L'effet en serait magique, et l'on sait que, dans tous les cas, jamais l'orchestre n'est censé y être. »

Que de vœux encore a formés Grétry, que de regrets, que de plaintes, — inutiles, — et que, depuis Grétry, les musiciens expriment toujours! « Un air pur et fait par un habile homme n'est susceptible que de légers changemens, » — et encore! —

« ou on le dégrade. Que dirait le public si l'on variait les vers de Racine ! Il sifflerait. La musique bien faite a autant de droits à l'estime du public que les beaux vers. » Ailleurs : « Je crois connaître la cause qui assujettit la musique, plus qu'aucun autre art, aux variations dont on l'accuse : c'est qu'elle est continuellement dans la dépendance de ceux qui l'exécutent. Un livre de science, de philosophie, un tableau, une statue, sont lus, examinés, jugés tranquillement par tout le monde, sans le besoin d'aucun secours étranger. En est-il de même des ouvrages dramatiques, de la musique surtout, qui a besoin indispensablement, pour paraître au jour, d'une quantité de talens réunis, qui modifient à leur manière ou altèrent le sentiment de l'auteur et le vrai sens de son ouvrage. Défendrez-vous à cette chanteuse de faire des roulades, des trilles, mille ornemens déplacés, etc. ? »

Et comment l'obligerez-vous, cette même chanteuse, ou quelque autre, à chanter en mesure, ou, comme disait Grétry, « de mesure ? » Écoutez plutôt ce dialogue :

« *L'actrice* (sur le théâtre). — Que veut donc dire ceci, monsieur ? Il y a, je crois, de la rébellion dans votre orchestre.

« *Le batteur de mesure* (dans l'orchestre). — Comment, mademoiselle, de la rébellion ? Nous sommes tous ici pour le service du Roi, et nous le servons avec zèle.

« *L'actrice.* — Je voudrais le servir de même, mais votre orchestre m'interloque et m'empêche de chanter.

« *Le batteur de mesure.* — Cependant, mademoiselle, nous allons de mesure.

« *L'actrice.* — De mesure ! Quelle bête est-ce là ? Suivez-moi, monsieur, et sachez que votre symphonie est la très humble servante de l'actrice qui récite.

« *Le batteur de mesure.* — Quand vous récitez, je vous suis, mademoiselle ; mais vous chantez un air mesuré, très mesuré.

« *L'actrice.* — Allons, laissons toutes ces folies, et suivez-moi. »

On croirait une page détachée du fameux pamphlet de Marcello : *Le Théâtre à la mode.* Il y a des modes, au théâtre, qui ne changent jamais. Et Grétry, qui prévoyait tant de choses, pensait déjà ce que, longtemps après lui, Gounod devait dire : « Il suffit d'un interprète pour calomnier un chef-d'œuvre. »

***

Retrouverons-nous quelque jour des interprètes qui ne calomnieront pas les chefs-d'œuvre de Grétry ? Quels chanteurs, quels comédiens, quels directeurs de théâtre oseront et sauront nous les rendre avec respect, avec amour ! Enfin rassasiés, dégoûtés même parfois de ce qu'on appela trop longtemps « l'avenir, » l'avenir allemand, il fera bon alors de se réfugier un peu dans notre passé de France, de remonter à nos origines, à nos sources. La musique de Grétry compte parmi les plus fraîches et les plus pures. Elle est tempérée, elle est aimable, et depuis vingt ou trente ans il faut bien reconnaître que la musique française a quelque peu désappris la tempérance et l'amabilité.

« Aujourd'hui le luxe règne partout... C'est cependant lorsque le luxe s'est introduit dans les arts qu'ils ont besoin de modération. J'ai parlé ci-devant d'une sorte de régime auquel le musicien compositeur doit s'astreindre pour ne pas se dégoûter de son art, qu'il doit aimer et pratiquer toujours avec un nouveau plaisir. Ce n'est pas de ce régime dont il est à présent question : c'est d'user avec sobriété des richesses des instrumens et des effets d'harmonie dont nous abusons. »

Déjà ! Voilà des considérations que Nietzsche lui-même, le Nietzsche seconde manière, l'anti-wagnérien, ne traiterait pas d'« inactuelles. »

Et voici, tirées des *Essais* toujours, de semblables et non moins opportunes leçons :

« Il est une autre manie qui s'accrédite maintenant et qui est d'autant plus dangereuse qu'elle en impose au commun des auditeurs : c'est celle de faire beaucoup de bruit, dont je veux parler. Il semble que, depuis la prise de la Bastille, on ne doive plus faire de musique en France qu'à coups de canon. Erreur détestable, qui dispense de goût, de grâce, d'invention, de vérité, de mélodie, et même d'harmonie, car elle ne fut jamais dans le bruit... Tout nous commande donc de rétrograder vers la simplicité. Soyons sûrs qu'elle aura pour nous tout le charme de la nouveauté et que, telle qu'une maîtresse charmante qui daigne nous pardonner une infidélité, nous la retrouverons plus aimable encore. »

Un peu plus loin : « Faire trop fut toujours le cachet de

l'ignorance. Ne pouvant rien produire avec peu, elle se jette dans l'abondance, où elle reste ensevelie. »

Ailleurs enfin, cette maxime résumerait assez bien l'esthétique du vieux maître : « Soyons forts de vérité, l'orchestre fournira toujours au gré de nos désirs. »

Mais, selon Grétry, toute vérité n'est pas bonne à dire, encore moins à chanter. La vérité qu'il aimait n'a rien de farouche, ou seulement de sévère et de rude, encore moins de grossier. Rappelez-vous son mot sur « les passions exaspérées » auxquelles il s'excusait de ne rien entendre.

Fidèle et dévoué serviteur du vrai, ce musicien véridique entre tous fut pourtant le moins réaliste des musiciens. A mainte reprise, il expose, dans le goût et le style de son siècle, son idéalisme innocent : « S'il est pour les arts des tableaux insusceptibles d'aucune grâce, évitons de les reproduire : ils n'offrent aux sens que des images abjectes. De deux musiciens qui auraient à peindre le lever de l'aurore, si l'un, à travers le bruit du zéphyr et le murmure des ruisseaux, nous faisait entendre le chant des oiseaux ; si l'autre, pour être encore plus vrai, y joignait le grognement du porc et tout le bruit matinal d'une basse-cour, le premier, quoique ayant retranché la moitié de la vérité, mériterait des éloges ; il ne rappellerait aux auditeurs que des sensations aimables ; la rose, le jasmin parfumeraient l'atmosphère pendant la succession de ses tableaux, tandis que l'autre, par sa vérité rustique, ne leur rappellerait que l'odeur du fumier. »

Génie idéaliste, encore une fois, optimiste par excellence, Grétry entendait pour ainsi dire les choses, comme d'autres les voient, en beau. Non seulement de la musique en soi et de sa nature, de son rôle ou de sa mission, mais de tout ce qui s'y rapporte, il ne se formait que des représentations agréables. Avant un de nos contemporains, — n'est-ce pas Brunetière ? — il eût dit volontiers : « Là où il n'y a pas de charme, il n'y a pas d'art. » Dans son art, autour de son art, Grétry voulait que tout fût charmant.

« C'est dans les beaux jours du printemps que je composai le *Tableau parlant*, et je puis dire que pendant deux mois, chanter et rire fut toute mon occupation. » Plus loin : « J'ai remarqué en général que les ouvrages que j'ai composés dans la belle saison se ressentent de son influence : le *Huron*, le

Tableau parlant, l'*Ami de la maison*, la *Fausse Magie*, la *Rosière*, *Colinette à la cour*, la *Caravane* et *Panurge* sont ceux qui me semblent avoir une certaine fraîcheur qui les distingue, Si les circonstances s'y prêtaient, je travaillerais pendant l'été sur un poème aimable, et l'hiver sur une pièce plus sérieuse et plus intriguée. Au reste, en tout temps, le bonheur dont l'artiste jouit influe infiniment sur ses productions. »

Ceci encore, à propos de la traduction musicale de certain personnage (il s'agit du flatteur) : « Il faut des modulations très adoucies. La musique est un baume, quand on veut pallier le mal ; rien ne flatte, ne caresse comme elle. » Et, pour terminer, citons ces deux observations, touchant le caractère ou véritablement, on peut le dire ici, la vertu générale de la musique : « La musique exprime faiblement les immoralités parce que *harmonie, mélodie*, sont un assemblage de choses pures. Je suis certain que le musicien le plus immoral conviendra n'avoir trouvé dans son art que bien peu de ressources pour peindre les vices de l'âme. Il semble que la musique n'existe que pour retracer les vertus. » Renan a dit autrefois cette parole : « L'intention de l'univers est généralement bienveillante. » Telle est aussi l'intention générale que Grétry prêtait à la musique. A son gré, l'art par excellence eût été celui « qui enseignerait à construire des chants heureux. « Formule incomplète, mais touchante, et qu'il n'est pas mauvais de rappeler. Dans le même temps et dans le même esprit, Mme Geoffrin, près de mourir, faisait à ses amis assemblés autour d'elle cette recommandation dernière : « Ajoutez le soin de procurer les plaisirs, chose dont on ne s'occupe pas assez. » Le conseil est bon pour tout le monde, y compris certains musiciens d'aujourd'hui.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE LITTÉRAIRE

TROIS AMIS DE Mme DE STAËL (1)

Ces trois amis de Mme de Staël sont bien connus; je ne les invente pas. Mais un gros livre tout récent, *Madame de Staël et la Suisse*, par M. Pierre Kohler, apporte de nombreux documens sur maintes questions relatives à l'auteur de *Corinne*, à son génie, à son entourage, et sur ces trois personnages intéressans, Édouard Gibbon, Charles-Victor Bonstetten et Jean-Charles-Léonard Simonde qui préféra s'appeler Sismondi. Je ne prétends pas, d'ailleurs, que les recherches nouvelles modifient beaucoup le sentiment qu'on avait d'eux. Du moins sont-elles l'occasion de revenir à eux; et faut-il tant de prétexte pour regarder un peu de temps avec plaisir des visages d'autrefois?

Gibbon, c'est plutôt un ami de Mme Necker; au point que Mlle Curchod, toute jeune, pensa devenir Mme Gibbon. Mais il demeura très attaché à la famille Necker et, jusqu'à sa mort qui survint en 1794, à la fille de son ancienne fiancée. Sur le tard, il n'est pas beau. Garat, dans ses *Mémoires sur M. Suard*, lui donne à peine quatre pieds sept à huit pouces, un ventre de Silène posé sur des jambes courtes et grêles, les pieds en dedans, énormes et qui auraient pu servir de socle à une statue. Quant à la figure : un petit nez, enfoncé, perdu entre de grosses joues ; et des bajoues, un double menton, le front lourd et proéminent. Son obésité est un sujet de plaisanteries. Le marquis de Bièvre dit : « Quand j'ai besoin de mouvement, je fais trois fois le tour de Gibbon. » Et l'on raconte qu'un jour, le pauvre

(1) *Madame de Staël et la Suisse*, par Pierre Kohler (librairie Payot). Cf. *Le salon de madame Necker*, par le comte d'Haussonville (librairie Calmann-Lévy) et, bien entendu, Sainte-Beuve.

homme s'était jeté aux pieds d'une dame, pour être aimable ; la dame, prude ou peu aguichée, le pria de se relever : « Ah ! si je le pouvais ! » s'écria-t-il. Mais ce gros Gibbon n'est pas celui que Mlle Curchod crut aimer. Gibbon avait seize ans, lorsqu'il arriva en Suisse. M. Gibbon le père le confiait à un pasteur de Lausanne, M. Pavilliard, qui aurait soin de le ramener au protestantisme, le jeune homme s'étant avisé, au scandale de tous les siens, d'embrasser le papisme, à Oxford. Il avait lu Bossuet. M. Pavilliard se souvint longtemps de « ce petit personnage tout mince, avec une grosse tête, disputant et poussant avec la plus grande habileté les meilleurs argumens dont on se soit jamais servi en faveur du papisme. » D'autres lectures et d'autres méditations fournirent à cet adolescent chicaneur des argumens contre le papisme, de sorte que sa deuxième conversion se fit à merveille : après quoi, il ne fut exactement ni protestant ni catholique. Mais il est mince, au temps de ses jeunes amours, mince avec une grosse tête. Au surplus, qu'importe de savoir comment il est ? Sachons comment le vit son amante.

M. le comte d'Haussonville a justement retrouvé un portrait de Gibbon, écrit alors par cette amante. Eh bien ! Mlle Curchod, dès le début, confesse l'intention de « couler légèrement sur la figure de M. G... » C'est un signe d'indulgence, mais indispensable. Elle lui accorde de beaux cheveux, la main jolie et l'air d'une personne de condition ; la physionomie, très spirituelle et singulière : « une de ces physionomies, si extraordinaires qu'on ne se lasse presque point de l'examiner, de le peindre et de le contrefaire. » Une politesse élégante et l'idée fine des égards qu'on doit aux femmes. A la danse, des plus médiocres. Et, bref, un garçon très intelligent, laid, qui a des mérites et qui a même de l'agrément.

Gibbon s'éprit de Mlle Curchod, qui ne le méprisa point. Voire, ils allèrent, sinon jusqu'aux fiançailles, du moins jusqu'à des promesses. Ils en étaient là, quand le promis, ayant passé à Lausanne, et autour de Lausanne, cinq années, dut retourner en Angleterre. M. Gibbon le père lui interdit d'épouser Mlle Curchod, sous peine de perdre l'héritage et les subsides provisoires. Gibbon, ensuite, résume dans ses Mémoires son aventure : « Après un combat pénible, je cédai à ma destinée. Je soupirai comme amant, j'obéis comme fils... » Il obéit, sans doute. Il écrivit à la jeune fille : « Mademoiselle, je ne puis commencer ! Cependant, il le faut. Je prends la plume, je la quitte, je la reprends. Vous sentez à ce début ce que je vais dire. Épargnez-moi le reste. Oui, mademoiselle, je dois renoncer à vous pour jamais ! »

Après cela, il n'y a plus qu'à se désespérer d'abord et, le plus tôt possible, à se résigner. Toutefois, cinq ans plus tard, en 1763, Gibbon revient à Lausanne. Dans l'intervalle, Mlle Curchod a perdu son père et sa mère. Elle se trouve dans une situation malaisée. Je ne sais si elle éprouve encore, à l'égard de l'infidèle, ce même sentiment de véritable amour : et le sait-elle ? Si l'amour change, l'on a changé ; l'on ne voit pas qu'il a changé : si le rivage passait du même train que la rivière, nous ne verrions pas que la rivière nous emmène. En tout cas, Mlle Curchod ne renonce pas à épouser l'infidèle. Et c'est au point que Moultou, l'ami de Jean-Jacques et l'ami de Mlle Curchod, combine un stratagème. Jean-Jacques était alors à Motiers, dans le Val de Travers. La jeune fille écrit à l'infidèle : « On m'écrit que divers Anglais quittent Paris pour se rendre à Motiers. Si c'est ce but qui vous amène dans ma patrie et que vous vouliez une lettre pour Rousseau, je vous prie de me l'écrire, mes meilleurs amis soutenant avec lui les relations les plus étroites... » Eh ! se lier avec Jean-Jacques, n'est-ce pas un aimable projet pour le jeune M. Gibbon, qui commence d'écrire et qui a déjà publié un *Essai sur l'étude de la littérature?* En même temps, Moultou raconte à Jean-Jacques l'histoire de la délaissée : histoire qui le touche, car il aime fort « tout ce qui est un peu romanesque ; » enfin Jean-Jacques, si Gibbon va le voir, lui vantera les mérites de la jeune fille. Seulement, Gibbon n'eut point envie d'aller voir Jean-Jacques. Et Jean-Jacques écrivait à Moultou : « J'ai revu son livre. Il y court après l'esprit; il s'y guinde. M. Gibbon n'est point mon homme. » C'était, du reste, une drôle d'idée, de s'adresser à Jean-Jacques pour apaiser une querelle d'amour, lui qui avait le terrible génie de compliquer jusqu'au supplice les malentendus de l'âme et du cœur.

Gibbon et Mlle Curchod se revirent. Et, chaque jour, en quelques mots souvent bizarres, l'ancien amoureux, — est-il guéri? — note sur son carnet son petit émoi. Du 14 février 1764 : « On m'a dit que Mlle Curchod vient d'arriver. Je sens combien ma guérison est achevée par l'indifférence avec laquelle je l'ai appris. » Oui ! et, le surlendemain, sans plus de retard, il se fait conduire par M. Pavilliard chez Mlle Curchod : « J'ai été d'abord un peu confus... » Il y a de quoi, peut-être !... « Mais je me suis remis ; et nous avons causé un grand quart d'heure, avec toute la liberté de gens qui se seraient autrefois vus. » Hélas ! au lieu de fondre en larmes !... Un soir d'été, l'année 1757, quand il avait vingt ans, il écrivait sur son carnet : « J'ai vu Mlle C... *Omnia vincit amor...* » Depuis lors, il a eu l'occasion

d'ajouter à la devise : tout, excepté la crainte de perdre l'héritage paternel ; et, au lieu de fondre en larmes, il est quasi fier de sa tranquillité. A cette époque-là, pourtant, on pleurait volontiers ; jamais on n'a pleuré plus volontiers : mais Gibbon, lui, cherchait la renommée d' « un grand original, » d'un être « unique en son espèce. » De telles prétentions coûtent cher à l'âme et au cœur.

Un jour, il accompagne, comme il dit, « la Belle » à Mon-Repos où l'on joue *Zaïre*. Dans les endroits « intéressans » de la tragédie, la Belle ne se tient pas de sangloter « au point d'attirer sur elle tous les yeux : » et le Laid n'approuve pas tant d'exubérance. Il est parfaitement calme ; et, quand la Belle retire son mouchoir, il observe qu'elle a le visage frais, joyeux, sans traces de larmes. Cruel discernement! et pourquoi refuser à une jeune fille alarmée le droit si anodin de forcer un peu la nature afin de l'embellir : *Zaïre* est-elle, en somme, plus franchement naturelle que le chagrin complaisant et joli de cette enfant ? Gibbon se fâche : « Que cette fille, écrit-il, joue la sensibilité ! » Mais il joue, lui, l'insensibilité : ce n'est pas un jeu plus charmant. Il se dénigre à lui-même « cette fille » ou, comme il dit sans grâce, « la Curchod. » Ne l'aime-t-il plus du tout? Il le croit : cependant il est jaloux. Il a découvert qu'à Lausanne, en son absence, Mlle Curchod, qu'il avait abandonnée, s'était plu aux hommages de quelques jeunes gens. Une académie, où l'on imitait assez naïvement les façons des Précieuses, réunissait autour d'elle des Sylvandres, des Céladons : et elle était Thémire. Les cavaliers portaient les couleurs de leurs dames et rivalisaient de madrigaux. Thémire, plus belle qu'une autre, fut mieux courtisée. Son principal adorateur s'appelait Georges Deyverdun. Gibbon ne pardonnait pas à Thémirece Céladon ; mais, par une perversité à laquelle il me semble qu'il s'amusa, il fit du Céladon l'un de ses meilleurs amis. Toute son information, d'ailleurs, il la tenait de Georges Deyverdun ; et il lui arrivait de se demander si Georges Deyverdun ne se vantait pas. Alors, il allait voir Thémire ; il affectait de lui montrer qu'il savait tout. Thémire se défendait avec enjouement. « Nous badinons sur notre tendresse passée... » Ces mots ne font pas trembler sa plume. Seulement, si la Belle a plus d'esprit que lui, quelquefois, il ne cache pas beaucoup sa mauvaise humeur : « à la fin, il commençait à m'ennuyer un peu... » Soudain, le ton change : « Je ne sais par quel hasard j'ai quitté avec elle le ton du persiflage pour en prendre un plus sérieux... » Mlle Curchod quitta Lausanne ; et l'on n'ignore pas qu'elle épousa ensuite M. Necker.

Peu de temps après le mariage, M. Gibbon était à Paris et, tous les jours, faisait visite à Mme Necker. Une fois, M. Necker le retient à souper et, le souper fini, se retire, va se coucher, le laisse tête à tête avec sa femme. Voilà de la confiance, et que méritait Mme Necker, et qui taquinait la fatuité de Gibbon : « C'est, disait-il, regarder un ancien amant comme de bien peu de conséquence. » Mme Necker écrivait à l'une de ses amies que jamais sa « vanité féminine » n'avait été plus satisfaite qu'en voyant « celui qui l'avait dédaignée devenu auprès d'elle doux, humble, décent jusqu'à la pudeur, témoin perpétuel de la tendresse de son mari et admirateur zélé de l'opulence. » Quand Gibbon fut célèbre comme l'auteur de la fameuse *Histoire romaine*, il devint l'un des ornemens du riche salon de Mme Necker.

Germaine Necker était encore enfant et remarqua le vif plaisir que ses parens prenaient à la compagnie de M. Gibbon. Elle avait déjà une magnifique ardeur de dévouement : elle offrit à ses parens d'épouser M. Gibbon, « afin qu'ils jouissent constamment d'une conversation qui leur était si agréable. » Plus tard, beaucoup plus tard, songeant à ce bonhomme, elle faisait, et par écrit, de ces réflexions : « Quand je le vois, je me demande si je serais née de son union avec ma mère; je me réponds que non et qu'il suffisait de mon père seul pour que je vinsse au monde. » Elle résout ainsi, avec sa tendresse filiale, ce problème si éperdument insoluble. Et, du reste, elle avait de l'amitié pour Gibbon. Elle lui écrivait : « votre aimable raison... » Elle lui écrivait encore : « Au visage près, vous êtes cent fois plus aimable que moi... » Et puis, au mois de janvier 1794, Mme de Staël écrit à son époux : « Le pauvre Gibbon, dont tu m'as entendu parler comme du seul homme qui pût attacher à la Suisse, est mort en Angleterre... » Voilà tout ce que dit, à ce propos, Mme de Staël ; et sans doute aura-t-elle pensé que M. de Staël n'en demandait pas davantage. Mais, quelque vingt ans plus tard, Byron qui voyageait aux bords du Léman, cueillit des roses, dans le jardin de Gibbon, et une petite branche de l'acacia autour duquel se promena cet écrivain la nuit qu'il eut terminé son Histoire.

Charles-Victor Bonstetten, c'est le Bernois si intelligent, « Bernois aussi peu Bernois que possible, » qui enchantait Sainte-Beuve, et auquel il n'a pas consacré moins de trois Causeries du lundi, et qu'il appelait « Bonstetten ou le vieillard rajeuni. » Bonstetten a vécu près de quatre-vingt-sept ans; et, dans sa jeunesse, il avait

l'âge de ses contemporains : mais, à partir de soixante ans, il commença de rajeunir. Il atteignit « sa fleur » à soixante et dix ans, s'y maintint une douzaine d'années, fut « dans tout son vif » à quatre-vingt-deux ans passés. Probablement ne mourut-il qu'afin de ne pas être en état de puérilité au moment de boucler son siècle. Un tel savoir-vivre mérite à coup sûr l'amitié. Mais, le Bonstetten de Mme de Staël, nous ne le connaîtrons guère que vieux encore.

Il avait environ vingt-cinq ans et Mlle Necker avait quatre ans, lors de leur première rencontre un peu vive. Ce fut dans le jardin des Necker, à Saint-Ouen. Bonstetten suivait une allée, sans regarder autour de lui : soudain, c'est une baguette qui le frappe. Il se retourne et voit une fillette aux yeux noirs, qui s'était cachée derrière un arbre, et qui éclate de rire et dit : « Maman veut que j'exerce mon bras gauche ; eh! bien, je l'exerce! » Mlle Curchod, devenue Mme Necker, eut des principes en toutes choses et en pédagogie : elle avait décidé que sa fille serait ambidextre.

Une vingtaine d'années plus tard, c'est lui, Bonstetten, qui tenait à son tour la baguette et qui aurait pu se venger. Il était alors bailli de Nyon, sous le gouvernement de Berne. A cette époque, Mme de Staël dépensait une activité admirablement généreuse au service des émigrés français et au service des idées françaises. Elle avait l'entrain quelquefois tumultueux; et Leurs Excellences de Berne, autoritaires et inquiètes, ne voyaient pas d'un bon œil le danger qu'elle faisait courir à leur prudente neutralité. Bref, le bailli de Nyon reçut l'ordre de surveiller Mme de Staël : et ce ne fut jamais facile de surveiller cette femme si hardie, courageuse et attrayante. A Nyon, dans un beau château, le bailli menait une existence paisible et ingénieuse, accueillant les poètes, les étrangers de marque. Au mois de juillet 1793, le baron de Staël et sa femme demandent à Berne l'autorisation de s'établir à proximité de Coppet : le bailli de Nyon devra, répond Berne, leur demander les motifs de leur séjour, le détail précis des domestiques et des personnes qui appartiennent à leur maison : puis on verra. Bonstetten obéit. Leurs Excellences de Berne, satisfaites, accordent l'autorisation, mais avouent qu'elles eussent « fort désiré que le sieur de Staël et sa famille eussent choisi un autre séjour : » le bailli de Nyon les aura sous son attention la plus exacte. Mme de Staël s'établit à Nyon même, comme si elle désirait d'être sous les yeux mêmes de son gardien et probablement parce qu'elle comptait sur la bienveillance de ce gardien. Vite arrivèrent Mathieu de Montmorency, M. de Jaucourt et puis Narbonne.

Les deux premiers s'affublaient de noms suédois, l'autre d'un pseudonyme espagnol : c'était afin de dépister les soupçons de Berne ; ce n'était pas pour rendre au bailli sa tâche bien commode. Mme de Staël met assez drôlement son point d'honneur à exiger qu'on croie sur parole, dit-elle, « l'ambassadrice de Suède affirmant qu'elle n'a chez elle que des Suédois, » et un Espagnol. Ce n'est évidemment pas Bonstetten qui eût, de son plein gré, montré là-dessus le moindre scepticisme : il savait tout, comme au surplus tout le monde. Mais Leurs Excellences trouvaient le bailli crédule trop volontiers. Bonstetten devina qu'avec des Excellences tracassières et une ambassadrice impatiente la vie serait une aventure détestable. Il avait le soin de sa tranquillité : il résigna son bailliage de Nyon.

Dans la suite, l'ancien bailli de Nyon fut toujours l'un des familiers de Mme de Staël, l'une des rares amitiés calmes de cette femme au cœur si orageux. Il avait, lui, de l'amitié, une idée douce et modeste : bonté, franchise, un attachement véritable, mais sans fureur. Il a écrit : « Ce qui est léger n'est pas toujours infidèle. » Il faisait, en somme, la part de la frivolité ; et il disait : « Voici ma devise, je ne suis né pour aucun combat. » D'ailleurs, cette sagesse n'avait pas toujours été la sienne. En son adolescence, il eut une période « werthérienne ; » il s'éprit de poésie allemande et anglaise, et de mélancolie, à tel point qu'on redouta qu'il ne devînt fou : il devint sage. Et ce sont les bons sages, ceux qui ont passé par l'épreuve de la folie : leur retour vaut une certitude. Bonstetten, qui a pensé se tuer, à l'exemple du jeune Werther, et non pas à l'exemple du jeune Gœthe, aura le souci de sa durée. Si l'on veut voir comme il acquit de la raison, — il ne craignit pas d'aimer beaucoup une poétesse du Nord, Frédérique Brun ; et il admettait que le cœur fût, quelquefois, « mauvais sujet » selon sa guise. Or, avec cette Danoise, il visita les rives du lac de Côme, la campagne de Pline. Elle, toute à son lyrisme, nota ainsi le souvenir de la belle journée : « Les mains serrées dans les mains, nous vous promîmes fidélité, à toi, ô Nature, à toi, ô Amitié, et à toi, reconnaissance filiale, arbitre suprême de nos destinées. Villa Pliniana, jamais sans doute des cœurs n'ont pareillement sacrifié sur ton autel ! » Bonstetten, lui, n'a pas perdu la tête ; et il écrit tout bonnement : « Quel rare bonheur que la réunion de trois amis auprès du monument du plus aimable sage de l'antiquité ! » Il a si peu perdu la tête qu'il a bien vu qu'ils étaient trois : le poète Matthisson les accompagnait.

L'amitié de cet homme paisible et fin dut être, pour Mme de

Staël, un repos. Quant à Bonstetten, le génie de Mme de Staël l'émerveillait et aussi le tuait. Une fois, il écrit : « Je reviens de Coppet. Je suis tout abêti, fatigué d'une débauche d'intelligence. J'en suis si fatigué que je gis à demi mort et ma chambre me paraît un tombeau ! » Il appelait Mme de Staël un tourbillon de feu. Mais il l'aimait. Et il a dit : « Elle seule me comprend tout à fait... » C'est un service qu'on n'oublie pas. Il concluait que, pour le comprendre, elle était donc la plus intelligente des femmes : nous voulons que l'on nous comprenne et nous estimons que c'est difficile. En outre, il disait : « Une sœur ne serait pas plus douce pour moi... » Il faut le croire : elle avait une singulière impétuosité, puis cette douceur qui donnait tant de charme à son tumulte quotidien.

En 1804, Bonstetten était là, quand mourut M. Necker. Mme de Staël arriva bientôt : et l'on sait l'adoration qu'elle avait pour son père... « Bonne Mme de Staël ! nous avons tant pleuré ensemble ! » Et, tous les ans, lorsque Mme de Staël revenait aux bords du lac, Bonstetten était là. Il n'approuvait pas toutes ses idées, tous ses goûts : il avait horreur de Kant ; et il comparait la métaphysique des Germains à « une laide et impérieuse coquette qu'il faut bien se garder de mettre en déshabillé. » Il n'était pas du tout métaphysicien ni du tout mystique. Il abominait l'influence de Schlegel. Une saison que ce Schlegel, entiché de Saint-Martin, prônait à Coppet d'aventureuses doctrines, avec Zacharias Werner, et avec le chevalier de Langallerie, et avec la très bizarre Mme de Krüdener, si étonnante à réunir une vive ardeur de la volupté la plus franche et un grand zèle de dévotion déraisonnable, Bonstetten était malheureux. Il crut tout perdu, dès que Mme de Staël, cédant à la passion commune, se mit à lire Fénelon. « Vous verrez, écrivait-il ; ces gens vont tous devenir catholiques, bœhmistes, martinistes, et tout cela grâce à Schlegel. Quand Mme de Staël est seule dans sa voiture, elle lit des livres mystiques ! » Il était soigneusement voltairien.

De bonne heure, il avait composé des ouvrages divers, des études relatives à l'Helvétie pastorale, des idylles et un essai sur le commerce du beurre. Plus tard, son *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide* fut écrit tout près de son amie. Elle l'aida. Il était bilingue, comme il sied à un Bernois : c'est-à-dire qu'il lui fallait, à chaque instant, rapprendre l'une de ses deux langues naturelles, qu'il avait oubliée. Mme de Staël lui enseignait le français : du moins, elle le lui rappelait. Surtout, elle lui trouvait du talent, de l'esprit, de la poésie : il la remerciait de son « impartia-

lité. » Elle le tirait de cette modestie où l'on ne se rencogne pas sans nul chagrin. Elle l'animait. Et Benjamin Constant remarque méchamment qu'alors Bonstetten, « ne pouvait plus s'arrêter en parlant de ses ouvrages. » Qui eût parlé des ouvrages de Bonstetten ? Benjamin? Non. Et Bonstetten, parlant de soi, se servait tout seul.

Après que Mme de Staël fut morte, il eut beaucoup de peine. Ces lignes témoignent de son regret : « Je ne vois jamais sans un serrement de cœur s'incliner la tête des grands peupliers qui entourent son tombeau. Elle me manque comme un membre perdu. Je suis manchot de pensée. » Mais il avait encore quinze années à vivre ; et il vécut, fidèle jusqu'à la veille de mourir à cette maxime souriante et rêveuse : « Il faut avoir confiance dans l'avenir et se plaire dans le nuage où la vie est suspendue. »

Bonstetten et Sismondi étaient grands amis et, plusieurs années, demeurèrent sous le même toit. « Dès que Sismondi ou moi, disait Bonstetten, avons quelque sujet d'ennui ou de joie, aussitôt nous sommes sur l'escalier, montant ou descendant l'un vers l'autre. » D'ailleurs, Bonstetten avait presque trente ans de plus que Sismondi ; mais, comme ils se rencontrèrent à l'époque où Bonstetten s'était mis à rajeunir, ils furent bientôt égaux en âge.

Sismondi a laissé le souvenir d'un homme un peu court, assez gros, aimable, aimant, dépourvu de grâce et de génie, laborieux, intelligent, quelquefois entêté de ses idées, dont l'une était le libéralisme. Un instant même, aux Cent Jours, il n'a pas craint de compter sur Napoléon Ier pour fonder l'Empire libéral. Un bon historien n'est pas tenu d'entendre à merveille son époque : il a ses habitudes et son train de méditation dans le passé. Le goût de la liberté ou, plus exactement, du libéralisme prit ce garçon dès l'enfance. Avec ses petits camarades, à Genève, au lieu de jouer aux billes, il jouait à la république. Et il était Solon. Il lui en resta toujours quelque chose.

Ce qu'il eut de plus charmant, ce fut sa mère. Elle avait quitté Genève au temps où la révolution n'y rendait pas la vie tenable et s'était établie en Toscane, non loin de Lucques et de Pescia. Elle s'occupait là d'une petite métairie ; elle y recevait assez souvent la visite de son fils et, quand il ne venait pas, continuait de le diriger dans les voies de la sagesse et de la prudence. Tout jeune, Sismondi, que les philosophes avaient ému comme un autre, eut la velléité de se mêler à la querelle religieuse. Il était encore près des livres et pétulant. Mme de Sismondi l'engage à ne pas « jeter ainsi feu et flamme. »

Quoi ! n'a-t-il pas besoin d'être aimé ? Va-t-il, de gaieté de cœur, se procurer des ennemis ? Ennemis qu'il n'aura point volés : car il est naturel que les gens détestent qui attaque « les opinions sur lesquelles ils fondent leur bonheur ; » les gens se défendent ! « Laisse en paix la Trinité, la Vierge et les Saints ; pour la plupart de ceux qui sont attachés à cette doctrine, ce sont les colonnes qui soutiennent tout l'édifice ; il s'écroulera, si tu les ébranles. Et que deviendront les âmes que tu auras privées de toute consolation et de toute espérance ? » Mme de Sismondi appartient à la religion dite réformée : ce n'est pas sa croyance, qu'elle protège. Et, au surplus, si le jeune homme trop sûr de lui prétend que les opinions qu'elle protège sont des erreurs, elle réplique : « Les erreurs reçues depuis longtemps sont plus respectables que celles que nous voudrions y substituer. » Car elle ne s'attend pas que la philosophie attrape jamais la vérité ; elle paraît ne point le désirer. Le duc de Broglie, quand il épousa Mlle de Staël en 1816, connut Mme de Sismondi ; et il l'a peinte comme « la véritable matrone d'une république fondée par Calvin : » ce n'est pas faire à son esprit de douceur et à sa gentillesse avisée tout le compliment qu'elle mérite.

Averti par les fines remontrances de sa mère, Sismondi laissa en paix le Trinité, la Vierge, les Saints et les âmes heureusement crédules. Une autre fois, il était sur le point de se lier avec Benjamin Constant d'une façon peut-être un peu téméraire. Sa mère lui écrit : « Tu vas me trouver pis que ridicule, mon Charles, si je me mêle de te donner des avis sur Constant. Mais enfin, mais enfin, il est du nombre de ceux à qui il ne faut pas se livrer entièrement. Il n'a de sensibilité que celle des passions ; il fait tout avec de l'esprit, il en a infiniment ; mais ce qu'on appelle de l'âme, il n'en a point. » Sur Benjamin, qu'a-t-on jamais dit de plus pénétrant ? Sismondi se méfia de Benjamin. Mme de Sismondi intervient encore, à l'occasion de ce voyage en Italie, où son fils doit accompagner Mme de Staël... « Prends garde ! écrit-elle. C'est comme un court mariage : toujours et toujours ensemble, on se voit trop ; les défauts ne trouvent pas de coin pour se cacher. Un enfant gâté, comme elle, de la nature et du monde doit certes avoir les siens pour le matin, pour les momens de fatigue et d'ennui ; et je connais quelqu'un qui se cabre, lorsqu'il rencontre une tache chez les gens qu'il aime... » Cette fois, Mme de Sismondi ne réussit pas à détourner son fils d'un projet périlleux. Il voyagea et sortit de l'épreuve à son avantage.

Mme de Staël a été pour lui une amie parfaite, et si parfaite qu'il a

comparé ces deux objets de sa tendresse la meilleure, sa mère et Mme de Staël : « Ma mère ne le cède en rien ni pour la délicatesse, ni pour la sensibilité, ni pour l'imagination ; elle l'emporte de beaucoup pour la justesse et pour une sûreté de principes, pour une pureté d'âme qui a un charme infini dans un âge avancé. » Il écrivait cela quand Mme de Staël vivait encore. Elle est morte à cinquante ans. Il n'imaginait pas, et l'on a peine à imaginer, ce qu'elle fût devenue dans un âge avancé. Elle avait de telles ressources, une telle richesse de l'intelligence et du cœur, qu'elle ne risquait point à s'appauvrir un peu en vieillissant. Elle n'a eu d'autre inconvénient que d'excès. La vieillesse eût trouvé en elle tout ce qu'il lui faut pour accomplir au mieux son ouvrage habituel et pour consacrer le chef-d'œuvre.

Sismondi fut présenté à Mme de Staël au commencement du siècle. Il avait alors à peu près vingt-huit ans et travaillait à un volume intitulé, sans autre coquetterie : *La richesse commerciale*. Cependant, il était amoureux. Il désirait d'épouser une jeune fille, du nom de Lucile et de qui ses parens ne voulaient pas entendre parler. Il venait de lire *Delphine*, où il est démontré, où il est affirmé du moins, qu'un homme a des devoirs de désinvolture et brave l'opinion. C'était bien son affaire, à lui qu'on empêchait de se marier à sa guise. Et il s'en ouvrit à Mme de Staël. Mais, pas du tout ! qu'on se roidît contre l'opinion publique : à merveille ; contre ses parens, jamais ! Elle n'avait pas dit ça, ne le dirait pas. D'ailleurs, elle savait que la bien-aimée n'était ni fortunée, ni seulement née. Or, elle n'attachait aucune importance aux préjugés que les Genevois portent si haut ; mais enfin convient-il de se fermer, par un mariage un peu hâtif, les portes où quelque jour on peut avoir envie d'entrer ?... Sismondi s'étonne de voir si peu analogues les conseils de l'auteur et les principes du roman : car il est jeune. L'auteur traite selon sa fantaisie les personnages qu'il a inventés, et que du reste il sauvera toujours s'il lui plaît de les sauver ; dans la vie réelle, on a de plus pressans scrupules : on n'est pas le maître des hasards ni des conséquences. Un peu interloqué, Sismondi bredouilla « qu'il jugeait en amant. » S'il a cru que cette repartie, que nulle repartie embarrasserait Mme de Staël, il ne la connaissait pas. Elle s'écria « qu'un homme d'esprit, de quelque passion qu'il fût animé, conservait un sens interne qui jugeait sa conduite et que, toutes les fois qu'elle avait aimé, elle avait senti en elle deux êtres dont l'un se moquait de l'autre... » Et lui ? « J'ai ri ; mais j'ai senti que cela était vrai, excepté que mon juge à moi ne se moque pas : il me condamne sérieusement et tristement. Et cette

conversation m'a beaucoup ébranlé. » Cette conversation l'a tant ébranlé qu'il n'épousa point Lucile. Bref, il hésitait : et c'est la même chose que de ne plus aimer. Tandis qu'il hésitait, Lucile mourut. C'était la solution la plus satisfaisante pour tout le monde, excepté pour Lucile, et peut-être pour Lucile aussi. Après cela, il recommença de travailler à *La richesse commerciale* et d'y soutenir les doctrines écossaises, paraît-il, de libre-échange et de libre production.

Pour ce qui est de se marier, il attendit l'année 1819, qu'il épousa une Anglaise et belle-sœur de sir James Mackintosh. Pour s'occuper, dans ce long intervalle, il eut les seize volumes des *Républiques italiennes;* et bien d'autres publications, en attendant les vingt-neuf tomes de son *Histoire des Français;* et un cours qu'il donnait à Genève devant un auditoire où « des demoiselles de la première jeunesse étaient mêlées parmi des écoliers d'un autre sexe ; » et puis, ses agréables fonctions de « gentilhomme » à la cour de Mme de Staël; enfin, le temps qu'on perd sans presque s'en apercevoir.

Quand il avait pénétré dans la compagnie de Mme de Staël, il était savant et naïf, assez gauche de manières. Les gens qu'on lui offrait à entretenir le surprenaient par leur ignorance et leur entrain. Il avait toujours l'air « abasourdi, » souvent affligé : Bonstetten s'amusait à le consoler. Peu à peu, il s'accoutuma. Et il vint à ne plus pouvoir se passer de Mme de Staël, qui pourtant l'étourdissait, à certains jours, et le déroutait. Elle eut vite fait de prendre sur lui le même ascendant que sur tous ses amis. Il avait écrit déjà la première partie des *Républiques italiennes* et la lui montra. Elle lui dit qu'assurément il était « le premier homme en fait d'histoire, » mais que son histoire, — voulait-il s'en apercevoir ? — était « une compilation sèche et sans vie. » Il recommença ; et, comme la rédaction qu'elle avait condamnée est perdue, nous avons à conjecturer que la seconde vaut mieux.

Mme de Staël et Sismondi eurent, en 1815, une chamaillerie au sujet de Napoléon. Sismondi n'avait pas tort d'admirer l'Empereur; mais il l'admirait pour la raison fort imprévue du libéralisme : dont enrageait Mme de Staël, qui reprochait à son ami de « voir la liberté là où elle est impossible. » Les querelles qui ont de grands sujets ne sont pas graves. Sismondi aimait Mme de Staël; et il a écrit d'elle : « Quand on ne l'aimerait pas, elle répandrait du bonheur sur tout ce qui l'approche. » Répandre du bonheur : ces mots embaument un souvenir.

André Beaunier.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES SUPERZEPPELINS

L'alerte qui, il y a peu de jours, fit croire à une nouvelle expédition de zeppelins sur Paris a eu, entre autres avantages, celui de contribuer pour une bonne part aux économies d'éclairage recommandées en ce moment par une administration qui, n'ayant pas bien su prévenir, s'efforce du moins de guérir. Cette fausse alerte a eu en outre l'heureux résultat de nous montrer que le moral de la population n'est pas le moins du monde, — s'il l'a jamais été, — troublé par ces monstrueux épouvantails de l'air. Le moment paraît venu de faire en quelque sorte l'inventaire de leur rôle militaire, et d'indiquer avec précision comment ils sont agencés et conduits.

En admirant les efforts très réels d'ingéniosité que représentent les zeppelins, les difficultés vaincues, l'adaptation heureuse de mainte donnée scientifique, nous apprendrons à ne point mépriser trop ces lourds cuirassés de l'air. Certes ils n'ont point donné, nous le montrerons, tout ce que les Allemands en attendaient, et le bilan de leurs résultats côtoie la faillite, mais ils n'en sont pas moins remarquables à plus d'un titre pour les esprits curieux. Il faut à leur sujet comme à bien d'autres rendre hommage à la ténacité ingénieuse, à l'habile technique de nos ennemis. En dénigrant systématiquement un adversaire qui est toujours debout, on se rabaisse soi-même : contrairement à ce que pensent certains, la meilleure manière de stimuler chez nous les efforts libérateurs et d'exalter l'orgueil de

vaincre est de louer comme il convient ce qui, dans l'ordre de la technique, est louable chez un ennemi dont on sait assez que, dans l'ordre moral, il a jeté le défi aux lois les plus élémentaires de l'humanité.

***

Les zeppelins sont les prototypes des aéronefs rigides qui, avec les dirigeables souples et les semi-rigides (dont certains ballons italiens), constituent les principales classes de dirigeables. Comment l'idée est-elle venue de faire des ballons contenus tout entiers dans une carcasse rigide à côté de ceux qui, comme les montgolfières et les ballons ronds, avaient une enveloppe souple à laquelle seule la pression du gaz inclus assurait sa forme? C'est que si le ballon souple devient flasque, si la permanence de sa forme est altérée, soit à cause de la résistance de l'air qui creuse, à grande vitesse, des poches dans la partie antérieure de l'enveloppe, soit à cause de la déperdition du gaz intérieur, soit seulement à cause des variations d'altitude du ballon, il s'ensuit immédiatement que la marche de l'appareil devient défectueuse et que l'exacte répartition de ses charges est compromise. Pour y remédier et maintenir le plein de l'enveloppe et son profil, il a fallu y ménager des capacités intérieures isolées, des ballonnets où l'on refoule de l'air au moyen d'un ventilateur mu, en général, par le moteur et qui compensent par leur gonflement opportun les variations du volume de l'hydrogène et de la pression interne.

Au contraire un ballon dont le profil variable serait tout entier contenu dans une enveloppe de forme invariable, subdivisée elle-même en un nombre suffisant de compartimens étanches, n'aurait pas ces inconvéniens. En outre, à mesure qu'on augmente les dimensions des dirigeables souples, la difficulté croît simultanément pour suspendre le poids des nacelles et le répartir sur toute l'enveloppe ; cet inconvénient n'existe pas avec une enveloppe formée d'armatures rigides mécaniquement solidaires.

Telles sont les raisons qui ont fait naître les zeppelins. Mais comme toute médaille à son revers, le rigide a deux inconvéniens sérieux qu'ignore le ballon souple. D'une part, on ne peut pas le soustraire à l'action dangereuse de l'ouragan lorsqu'il est amarré au sol, puisque, même dégonflé, son profil extérieur est le même. D'autre part, la carcasse rigide du ballon constitue un poids mort supplé-

mentaire qui diminue la force ascensionnelle disponible d'une quantité importante, qui reste au contraire utilisable pour le chargement dans les dirigeables souples. C'est ainsi qu'un ballon rigide pèse à peu près un tiers de plus qu'un souple de même cube; et par conséquent un ballon souple de 10 000 mètres cubes est assimilable au point de vue du chargement transportable à un rigide de 12 000 à 15 000 mètres cubes.

Cet inconvénient des rigides s'atténue d'ailleurs beaucoup à mesure que le cube augmente : en effet, à mesure que croît le volume d'un dirigeable souple, il faut recourir à des tissus de plus en plus forts et épais pour que l'enveloppe résiste aux efforts auxquels elle est soumise. Il n'en est pas de même dans les rigides où, comme nous le verrons, pour augmenter le cube, on se contente d'ajouter une ou plusieurs cellules supplémentaires faites des mêmes matériaux que les précédentes. Il arrive ainsi un moment où le poids mort du rigide ne dépasse plus celui du ballon souple de même volume.

Tel est certainement le cas des derniers zeppelins géans dont nous allons parler, et on peut assurer (bien que la comparaison expérimentale soit impossible puisqu'il n'y a pas de dirigeables souples aussi volumineux) que leur poids mort n'est certainement pas supérieur à celui qu'aurait un souple de même capacité.

Ce n'est pas seulement pour échapper à l'une de leurs infériorités passées par rapport aux dirigeables non rigides que l'ennemi a construit des zeppelins énormes. C'est surtout pour d'autres raisons beaucoup plus sérieuses.

Sans vouloir revenir en détail sur la théorie bien connue des aérostats, il me suffira de rappeler que c'est la faible densité du gaz, contenu dans le ballon, qui permet à celui-ci de s'élever dans l'air, de même que c'est la faible densité d'un morceau de bois attaché au fond de l'eau qui le fait remonter dans celle-ci lorsqu'on le détache. Ce sont là choses que nul n'ignore plus depuis qu'Archimède fit dans Syracuse un grand scandale qui l'a conduit à la gloire et qui peut-être aujourd'hui l'eût mené seulement en police correctionnelle.

La force ascensionnelle fournie par un mètre cube d'hydrogène est d'un peu plus d'un kilo, c'est-à-dire qu'un mètre cube d'hydrogène est capable de soulever ce poids. La force ascensionnelle d'un ballon est évidemment proportionnelle à son volume. Nous allons voir qu'il y avait grand intérêt dans les dirigeables militaires à rendre celle-là et partant celui-ci aussi considérables que possible.

Tout d'abord, qu'il soit destiné aux reconnaissances ou aux bombardemens, la valeur d'un aéronef de guerre dépend avant tout de sa vitesse. En effet, celle-ci, si elle est augmentée, lui permet en un temps donné de parcourir un plus long trajet avant que la déperdition des gaz l'oblige à regagner son port d'attache ; elle augmente donc son rayon d'action. D'autre part, elle augmente dans le temps comme dans l'espace même ses capacités d'utilisation : en effet, un ballon ne peut gouverner qu'à la condition que le vent ne soit pas égal à sa vitesse propre ; un ballon à grande vitesse pourra donc évoluer en des circonstances météorologiques incompatibles avec la sortie d'un autre moins rapide, donc beaucoup plus souvent que celui-ci. Or un engin de guerre ne doit pas être l'esclave du temps qu'il fait. Enfin une grande vitesse augmente la sécurité d'un aéronef en lui permettant d'échapper plus facilement à la poursuite des avions, au repérage des projecteurs et au tir des batteries.

Le meilleur moyen d'augmenter la vitesse d'un aéronef de forme donnée est d'augmenter son cube; la force ascensionnelle plus grande permet d'utiliser des moteurs plus puissans. Mais, objecterat-on, en revanche la résistance à l'avancement dans l'air augmente elle aussi avec le volume du ballon et tend à diminuer la vitesse; ne suffit-elle pas à balancer l'augmentation de la puissance des moteurs ? Non, et il est facile de voir pourquoi : la résistance à l'avancement dans l'air d'un ballon de forme donnée est évidemment proportionnelle à sa surface externe, c'est-à-dire au carré de ses dimensions ; d'autre part, la force ascensionnelle est proportionnelle à son volume c'est-à-dire au cube de ces dimensions. Lors donc que la longueur du ballon et sa largeur sont doublées, la résistance à l'avancement est quadruplée tandis que la force ascensionnelle est rendue huit fois plus grande. Donc la force ascensionnelle augmente, proportionnellement, beaucoup plus vite que la résistance à l'avancement avec le volume du ballon.

A côté de la vitesse considérable dont ils sont capables, les aéronefs de très grand cube ont encore l'avantage de pouvoir emporter une charge bien plus considérable de projectiles et de combustible, ce qui augmente à la fois la puissance et le rayon de leur action, d'autant qu'un gros ballon se dégonfle bien moins vite qu'un petit, les pertes d'hydrogène étant « fonction » de leur surface et non de leur volume. Telles sont les principales raisons qui expliquent l'effort récent de l'Allemagne dans la construction de dirigeables énormes.

***

Les premiers zeppelins construits après 1898, qui avaient une douzaine de mille mètres cubes, paraissent bien petits à côté des géans que l'Allemagne a réalisés depuis la guerre et qui ont jusqu'à 54 000 mètres cubes. Comment sont agencés et utilisés ces mastodontes de l'espace aérien, ces tanks atmosphériques, héros depuis deux ans de tant d'aventures retentissantes, c'est ce que je voudrais indiquer maintenant d'après des renseignemens récens et sûrs. Dans ce qui va suivre je donnerai surtout des indications techniques et des chiffres un peu rébarbatifs *a priori*. Je m'en excuse auprès de ceux de mes lecteurs qui n'aimeraient point les choses sans ornement. Mais les chiffres ont leur éloquence, la plus nue, mais, partant, la plus concise et la plus nette des éloquences; rien ne parle mieux à la raison qu'un chiffre, à la condition que cette raison soit étayée d'un peu d'imagination représentative. Et puis, comme l'a dit un grand ancien qui pourtant a laissé plus de trace dans la mystique que dans la connaissance positive du monde: ΑΕΙ Ο ΘΕΟΣ ΓΕΩΜΕΤΡΕΙ. Que je trouve en ceci mon humble excuse.

Les Allemands ont accoutumé de désigner leurs zeppelins par la lettre L (initiale du mot *Luftschiff*, qui veut dire aéronef) suivie d'un numéro d'ordre. Plus précisément ils désignent ainsi leurs zeppelins de la marine, et par les lettres *LZ* suivies d'un numéro d'ordre les zeppelins de l'armée de terre. Les derniers construits de ces appareils portent des numéros qui sont voisins de 95. Ils en ont fabriqué jusqu'ici environ une centaine, ce qui ne veut pas dire, loin de là, qu'ils en possèdent ce nombre... et pour cause.

La carcasse qui constitue le squelette, l'armature des superzeppelins, est en aluminium. Avant la guerre, les Allemands, comme nous-mêmes, tiraient surtout ce métal de notre bauxite; de ce minerai dont les amoncellemens pittoresques ont donné au village des Baux sa poétique renommée. Privés de cette ressource, on dit que les Allemands ont réussi à extraire l'aluminium de l'argile vulgaire qui contient en effet ce métal à l'état de composé; c'est fort possible.

La carcasse d'aluminium des L et des LZ a la forme d'un long cylindre; avant la guerre, celui-ci était terminé aux deux bouts par deux ogives symétriques. Dans les modèles récens cette symétrie n'existe plus; l'extrémité avant est arrondie; l'extrémité arrière est au contraire effilée en pointe assez aiguë. Cette forme est en effet celle

qui s'est montrée la plus efficace, celle qui offre le moins de résistance à l'avancement; c'est la même, arrondie devant, pointue à l'arrière qu'on a été amené à réaliser dans les fuselages d'avion, dans les autos récens de course, etc. Au sujet de la supériorité de ce profil pour vaincre la résistance de l'air, je rappelle que j'ai donné dans une récente chronique consacrée à l'aérotechnique quelques chiffres très significatifs.

Les superzeppelins récens se rattachent tous à deux types principaux : le type L 30 qui a 30 000 mètres cubes, 148 mètres de long et $18^{m},50$ de large et le type des L 33 à 40 qui a environ 193 mètres de longueur et $22^{m},70$ de diamètre au maître couple et qui jauge 54 000 mètres cubes. Il y a quelques années, on eût jugé absolument impossible la réalisation de dirigeables d'un volume aussi énorme, et qui est cinq fois plus grand que celui des premiers zeppelins d'il y a vingt ans. — Les dimensions de ces récens aéronefs sont donc bien près d'être comparables à celles du défunt *Lusitania*. Ils ont une longueur environ 8 fois plus grande que leur diamètre maximum, rapport très supérieur à celui des dirigeables souples et favorable à l'avancement.

La carcasse en est faite en principe par une série de méridiens transversaux en forme de polygones à 16 côtés, formés de poutres triangulaires et que réunissent aux arrêts des poutres longitudinales carrées et triangulaires courant d'un bout à l'autre du ballon. Tout cela est extrêmement ajouré, découpé comme une dentelle et formé de légers longerons d'aluminium, assemblés habilement en forme de croix de Saint-André de manière à réunir le maximum de rigidité et de solidité avec la plus grande légèreté. C'est à Friedrichshafen que la plupart des appareils récens ont été construits ou plutôt montés, car on n'y fabrique pas les pièces, mais on les monte seulement. Sans entrer dans aucun détail sur le système ingénieux de tendeurs qui assurent la rigidité des polygones méridiens et de leurs parallèles, il est essentiel de noter que d'un bout à l'autre de la carcasse et dans l'intérieur est tendu un câble qui assure la rigidité longitudinale de l'ensemble et doit traverser tous les ballonnets dans leur milieu. Il en résulte diverses incommodités, des fuites, parfois des déchirures, mais les Allemands n'ont pas réussi à s'affranchir de la nécessité de ce câble gênant, mais indispensable, et sans lequel le ballon risquerait de fléchir dans sa longueur.

En outre, la rigidité générale est encore assurée grâce à la passerelle qui court dans le bas de l'aéronef, d'un bout à l'autre et qui est

comme son épine dorsale. Elle a, dans les superzeppelins de 54 000 mètres cubes, environ 180 mètres de longueur et 30 centimètres seulement de large. C'est elle qui fait communiquer les différentes nacelles. Elle est d'ailleurs de section triangulaire et son intérieur contient des cavités séparées : réservoirs pour l'essence, pour l'huile, pour le lest-eau.

La carcasse est recouverte tout entière d'une enveloppe en tissu gris clair ignifugée et très légère (elle ne pèse qu'environ 110 grammes par mètre carré). Cette enveloppe n'est qu'à peu près imperméable à la pluie, à l'encontre de celle des ballonnets ; la pression de l'air fait qu'elle n'est pas absolument plane et dans les légères poches qui s'y dessinent la pluie séjourne quelquefois, à la partie supérieure, en quantité qui alourdit le dirigeable et peut lui faire perdre jusqu'à 6 000 kilos de sa force ascensionnelle.

***

A l'intérieur de la carcasse et épousant sa forme se trouvent les ballonnets gonflés à l'hydrogène au nombre de 17 à 19 dans le type de 30 000 mètres cubes, de 24 à 26 dans le type de 54 000 mètres cubes. Ils sont en toile doublée de baudruche dans ce dernier type, tandis que dans le précédent, comme il y avait encore du caoutchouc en Allemagne, c'est de celui-ci qu'était doublée l'enveloppe des ballonnets. Chacun d'eux pèse de 200 à 250 kilos. Les ballonnets adjacens sont séparés par une très mince couche d'air et munis de soupapes de sûreté et de manœuvre, et d'ouvertures pour le gonflement. Celui-ci est fait simultanément pour tous les ballonnets, ce qui, pour le type L 33, demande environ 48 heures (avec un débit d'hydrogène d'environ 1 100 mètres cubes à l'heure.) Puisque la rigidité de la forme extérieure du ballon n'est pas, comme dans les dirigeables souples, assurée par la pression de l'hydrogène de gonflement, on n'est pas obligé de pousser celle-ci très loin et on se contente de réaliser dans les ballonnets une surpression d'environ 40 millimètres d'eau.

A cause de la diffusion inévitable de l'hydrogène à travers les tissus, diffusion qui provient précisément de sa légèreté, et qui lui rend même perméables certains métaux, une petite quantité d'hydrogène se trouve continuellement mêlée à l'air qui entoure les ballonnets et à celui qui surmonte la passerelle et le ballon lui-même. Or l'hydrogène forme avec l'air un mélange détonant que la moindre

flamme, la moindre étincelle fait exploser. De là résulte pour les zeppelins un grand danger, qui a déjà causé la perte de plusieurs d'entre eux. Aussi a-t-on complètement interdit aux membres des équipages d'emporter avec eux des allumettes et de fumer. Certains commandans ne veulent même pas utiliser le téléphone sur leur zeppelin, se contentant des tubes acoustiques, à cause du danger de petites étincelles de rupture de tout circuit électrique. Des appareils spéciaux ventilent sans cesse l'extérieur des ballonnets pour en chasser l'hydrogène.

C'est pour le même motif que dans les derniers zeppelins, qui portent, comme nous verrons, des mitrailleuses sur leur plate-forme supérieure, les unes à l'avant, les autres à l'arrière, on a renoncé à utiliser celles-ci, qui pourraient enflammer l'hydrogène que l'aéronef traîne dans son sillage.

Les 54 000 mètres cubes d'hydrogène emmagasinés dans les L 33 leur permettent ainsi, dans les conditions de chargement que nous indiquerons, de faire des randonnées ininterrompues d'une vingtaine d'heures en montant jusqu'à 4000 mètres de haut. Dans cet espace de temps, ils perdent de 18 à 26 pour 100 de leur hydrogène, c'est-à-dire de 10 à 14 000 mètres. On conçoit qu'il y ait là en effet de quoi provoquer avec la complicité de l'air ambiant et de quelque flamme mainte explosion fatale au zeppelin.

***

Les nacelles sont en tôle d'aluminium ondulée, suspendues par des tirans à la carcasse avec laquelle elles sont presque en contact. Elles portent en bas des sortes de rails d'atterrissage et des amortisseurs. Contrairement à ce qu'on croyait jusqu'à ces derniers temps, elles sont entièrement fermées et recouvertes de toile. Elles sont au nombre de deux dans le type de 30 000 mètres cubes, de quatre dans celui de 54 000 mètres cubes. Pour ne parler que de ce dernier, la nacelle avant qui a 8 mètres de longueur sert de poste de commandement; au centre il y a, à bâbord et à tribord, deux nacelles de 5 à 6 mètres, enfin la nacelle arrière contient trois moteurs et porte deux hélices latérales. Les nacelles centrales portent chacune un moteur et une hélice à l'arrière.

Mais la plus curieuse est sans contredit la nacelle avant. Elle est subdivisée elle-même en deux compartimens séparés (pour que la trépidation du moteur n'empêche pas le fonctionnement des appareils

de T. S. F.). Le compartiment arrière porte un moteur et une hélice. C'est le compartiment avant de cette nacelle qui constitue proprement le poste de commandement.

Là est réuni, sous les yeux et la main du commandant qu'assistent une demi-douzaine d'opérateurs et de mécaniciens tout ce qui constitue en quelque sorte le système nerveux et le cerveau du bâtiment : les commandes des gouvernails d'altitude et de profondeur qui permettent de diriger le ballon et de le faire monter ; les leviers des caisses d'eau contenues dans la passerelle et qui permettent de jeter du lest et d'accélérer la montée ; ceux des soupapes des ballonnets qui permettent au contraire de descendre ; le télégraphe de manœuvre analogue à celui des passerelles de commandement des navires ; les téléphones haut parleurs qui communiquent avec le second dans la passerelle et avec les plates-formes ; les tuyaux acoustiques et les boussoles, cartes, etc. ; le clavier de commande des lance-bombes. Celui-ci permet de déclencher à volonté les bombes suspendues par de légers crochets d'un bout à l'autre et sous la passerelle. A chaque bombe correspond un voyant numéroté placé sous l'œil du commandant et où s'allume une lampe électrique quand le déclenchement est fait. Il peut ainsi savoir à chaque instant la situation de son approvisionnement de bombes et en répartir le lancement de façon à ne pas déséquilibrer le ballon. C'est un très élégant dispositif. Hélas ! il a surtout, sans aucun résultat militaire appréciable, servi à assassiner de paisibles non-combattans, des femmes, des enfans !

Enfin les superzeppelins récens comportent une nacelle supplémentaire, dite de reconnaissance, qu'un treuil permet de descendre au bout d'un câble jusqu'à 800 ou 1000 mètres au-dessous du ballon et d'où un observateur peut téléphoner au commandant ce qu'il voit. M'est avis que la position de cet observateur ne doit pas toujours être enviable et que surtout dans les changemens de vitesse ou de direction du ballon, il doit subir un roulis fort désagréable.

Les dirigeables de 30 000 et de 54 000 mètres cubes portent respectivement 4 ou 6 moteurs de 240 chevaux, à six cylindres verticaux, tournant à 1 400 tours par minute. Ce sont des moteurs du type Maybach, refroidis à l'eau, qui consomment environ 200 grammes d'essence et d'huile par cheval-heure. Ils actionnent respectivement 4 et 6 hélices de $5^{m},50$ de diamètre et de 4 mètres de pas.

L'armement comprend pour les deux types d'aéronefs 4 et 6 mitrailleuses. De celles-ci, que portent les appareils de 54 000 mètres cubes, deux sont dans la nacelle avant, deux à l'avant de la plate-

forme qui court sur la superstructure du ballon, deux à l'arrière de cette plate-forme (celles-ci ne sont plus employées pour les raisons que nous avons données). Ces mitrailleuses supérieures sont destinées à la défense contre les aviateurs qui voudraient survoler le ballon pour lui lâcher des bombes; on sait par maint exemple dont nous nous réjouissons qu'elles ont plus d'une fois déjà failli à cette mission. Les mitrailleuses sont du type normal de 8 millimètres de l'armée allemande, avec cette seule différence que les cartouches en sont chargées d'une poudre spéciale ne produisant que très peu de flamme à la gueule des mitrailleuses ; cela afin de diminuer les dangers d'explosion. La plate-forme supérieure communique d'ailleurs par des échelles traversant le ballon avec la passerelle.

L'armement est complété par un chargement de bombes dont le poids total est de 2 350 kilos dans les dirigeables allemands de 54 000 mètres cubes ainsi réparties : 2 bombes de 300 kilos; 100 bombes de 10 kilos, 50 bombes de 15 kilos. Il y faut ajouter une vingtaine de bombes incendiaires qui, elles, ne sont pas lancées mécaniquement et électriquement comme les autres, ainsi que je l'ai expliqué, mais à la maiu.

***

La force ascensionnelle des derniers superzeppelins de type L 33 est d'environ 60 tonnes ; c'est-à-dire que leurs 54 000 mètres cubes d'hydrogène sont capables de soutenir dans l'air le poids énorme de 60 000 kilos.

Voici à peu près comment est utilisée cette grosse capacité de transport. Le lest-eau compte pour environ 12 tonnes, l'essence et l'huile des moteurs 6 tonnes, l'équipage et ses vivres 2 tonnes et demie, les mitrailleuses, leurs munitions et les bombes pour 3 tonnes et demie.

A ces 24 tonnes qui constituent la charge utile transportée, il faut ajouter les 36 tonnes qui constituent le poids mort du ballon, savoir : environ 19 tonnes pour la carcasse rigide et son revêtement d'étoffe (poids qui peut paraître énorme et qui est cependant relativement faible, puisqu'il ne correspond qu'à 95 kilos au mètre courant); 5 tonnes pour les moteurs, 6 pour les nacelles, 6 pour les ballonnets.

Ainsi chargé, l'aéronef peut marcher à une vitesse de 80 kilomètres à l'heure (22 mètres par seconde), qui lui permet de braver presque tous les vents, et cela pendant vingt heures consécutives.

Pour monter, il lâche une partie de son lest-eau, qui s'écoule à volonté par des tuyaux, hors des outres où il est contenu. C'est ainsi que, pour monter de 100 mètres, il faut lâcher de 1 à 2 pour 100 du poids transporté. Pour monter à 3 000 mètres, il faut lâcher environ 30 pour 100 de ce poids, c'est-à-dire environ 8 tonnes de lest.

Cette faculté de monter presque instantanément, grâce au lest, est un des avantages du dirigeable sur l'avion, où plus d'un des pirates de l'air a sans doute trouvé déjà son salut.

Mais ce n'est pas seulement au moyen du lest que le zeppelin peut monter ; ce n'est pas seulement grâce aux soupapes des ballonnets qu'il peut descendre : combinant ici les moyens du plus lourd et ceux du plus léger que l'air, l'aéronef est muni d'empennages normalement horizontaux, mais que le commandant peut incliner plus ou moins dans un sens ou dans l'autre. Veut-on monter sans user du lest, il n'y a, sans modifier la vitesse, qu'à incliner l'empennage, le bord d'attaque vers le haut, et le ballon monte pour les mêmes raisons qui font monter l'aéroplane quand on manie son gouvernail de profondeur, ce que j'ai déjà expliqué ici même. Veut-on descendre au contraire, sans perdre le précieux hydrogène, il n'est que d'incliner l'empennage dans l'autre sens. Ces moyens, combinés avec ceux que possède normalement le plus léger que l'air, permettent toute une gamme de variations dans les évolutions en altitude.

Outre ces gouvernails horizontaux, le dirigeable porte des empennages horizontaux fixes, analogues à ceux dont sont munis les sous-marins et même certains poissons, et qui empêchent le tangage aérien et améliorent la stabilité horizontale. Ces plans sont placés à l'arrière, exactement comme dans la flèche des hommes primitifs dont la stabilisation dans sa trajectoire était pareillement assurée par un empennage. Le mécanisme de cette stabilisation automatique est facile à comprendre : supposons que le tangage fasse monter l'avant du ballon ; l'angle d'attaque de l'empennage placé à la poupe devient de ce fait tel que celle-ci tend aussi à monter, ce qui rétablit l'horizontalité, et réciproquement.

Les points sur lesquels nous sommes peut-être le moins renseignés sont ceux qui se rapportent aux équipages des superzeppelins. Nous savons pourtant qu'ils comportent une vingtaine d'hommes soigneusement choisis, dont l'entraînement dure des mois et dont le recrutement doit se faire de plus en plus difficile, à la suite des nombreux accidens survenus à ces appareils, et surtout des résultats, désastreux pour eux, de leurs derniers raids sur l'Angleterre.

Les hommes de l'équipage sont loin de suffire d'ailleurs à sa manœuvre à l'arrivée et au départ. L'atterissage donne souvent lieu à des accidens, et le moindre vent brise alors comme verre contre le sol les fragiles et géantes carcasses. Il faut certainement plusieurs centaines d'hommes lorsque le temps est un peu mauvais, pour faire atterrir convenablement les superzeppelins. C'est là un des plus graves défauts de leur frêle cuirasse.

La production de ces aéronefs n'est d'ailleurs, malgré les ressources industrielles de l'Allemagne, ni si rapide, ni si aisée qu'on le croit communément. Depuis 1916, la Société Zeppelin qui construit à Friedrichshafen opère sur trois chantiere à la fois : elle est donc en état de fabriquer à peu près trois zeppelins en deux mois, ce qui est le temps exigé pour monter un d'eux. On en construit aussi à Potsdam.

En fait, en 1916, l'Allemagne en a construit environ une trentaine ; elle en a perdu par accident, explosion ou destruction par l'ennemi à peu près autant. On peut supposer sans grande chance d'erreur que, sur quatre-vingt-quinze ou cent zeppelins construits depuis le lancement de cette « kolossale » machine, il lui en reste à peu près une vingtaine.

C'est peu, si on considère, d'une part, le prix qui, pour les récens modèles, approche de sept millions, d'autre part, les résultats militaires effectivement obtenus à tant de frais.

***

Le rôle purement militaire, le rôle stratégique et tactique des ballons dirigeables est double. D'une part, leur grande capacité de transport leur permet d'effectuer des bombardemens importans. D'autre part, ils peuvent jouer le rôle d'éclaireurs et fournir des renseignemens.

Dans le premier ordre d'idées, il faut reconnaître que les zeppelins et les superzeppelins eux-mêmes n'ont nullement répondu aux espérances que l'Allemagne avait fondées sur eux. Diverses raisons s'opposent à ce que ces aéronefs puissent effectuer des bombardemens militairement utiles dans la zone des opérations. La principale réside dans l'origine même de leurs qualités qui est du même coup leur point faible : je veux parler de leur volume considérable. Celui-ci fait qu'ils offrent une cible gigantesque au tir des batteries anti-aériennes, aujourd'hui installées un peu partout sur le front des

armées. S'ils voulaient effectuer des bombardemens efficaces dans ces régions, il faudrait, d'une part, que les zeppelins les survolent pendant un espace de temps suffisant pour reconnaître leurs objectifs précis ; d'autre part, qu'ils s'abaissent à une altitude assez faible pour avoir vraiment quelque chance de les atteindre. S'ils le font, ils tomberont presque inévitablement sous le feu des batteries contre objectifs aériens, dont le tir, de jour comme de nuit, grâce aux projecteurs, est aujourd'hui bien organisé, grâce à des méthodes télémétriques d'ailleurs classiques ; s'ils leur échappent, ce ne sera que pour tomber sous les fusées ou les bombes incendiaires des escadrilles d'avions dont le nombre et l'activité sur la ligne du feu ne leur laissera guère le loisir de procéder à leur opération.

Et c'est ainsi que les zeppelins sont obligés, s'ils ne veulent pas courir des risques trop grands, de renoncer à tout bombardement sérieux dans la zone même des combats et en sont réduits à franchir furtivement celle-ci à toute vitesse pour aller chercher loin en arrière des objectifs moins bien gardés, mais aussi sans intérêt militaire.

Ainsi sont nés les bombardemens criminels des villes ouvertes, si souvent exécutés par les dirigeables boches. Ils ont des causes évidentes : d'une part, l'impossibilité pour ceux ci de bombarder efficacement des objectifs repérés et visés de l'altitude où ils doivent se tenir pour être à peu près hors de danger, fait que seuls des objectifs très étendus, comme sont les villes, ont quelque chance d'être atteints par ces bombardemens ; d'autre part et surtout, en dehors de cela qui procède d'une prudence bien ordonnée, les bombardemens aériens des villes ouvertes par les Boches procèdent de l'abominable et naïve théorie d'après laquelle la terreur semée chez les non-combattans est un moyen recommandé d'activer les opérations. Théorie absurde, car jamais dans l'histoire les atrocités n'ont amené les peuples libres à résipiscence, mais elles ont toujours exalté leur résistance à l'oppression. Il faut bénir d'ailleurs le défaut de psychologie des Allemands qui, comme leur ignorance historique, leur a masqué l'absurdité de cette doctrine. C'est grâce à elle surtout que le lion britannique s'est définitivement réveillé en grondant ; il n'est pas en effet un Anglais qui ignore que les raids de zeppelins, avec leurs assassinats de femmes et d'enfans, ont servi à dessiller les yeux des gens du peuple les plus indifférens et à les animer d'une sainte exaspération.

Et pourtant, si on fait le bilan des 41 raids allemands sur l'Angleterre, et dont certains furent l'œuvre de douze dirigeables à la fois,

quel est-il? Il représente en tout 1 500 victimes dont 500 tués. A peine ce qu'une seule mitrailleuse fait parfois en moins d'une heure dans certains combats. Piètre résultat de fait, pour un aussi grand appareil accompagné de tant de grandiloquentes menaces.

C'est que leur vulnérabilité au tir des batteries oblige les superzeppelins de monter à une altitude où ils ne voient nullement, surtout la nuit, la région qu'ils survolent ; et nous avons bien des raisons de supposer que, s'ils traversent la mer du Nord à une altitude assez médiocre, ils doivent arriver à près de 4 000 mètres lorsqu'ils abordent les côtes anglaises. Nous avons vu récemment que, même à cette altitude, ils sont devenus plus dangereux pour leurs occupans que pour les gens qui sont au-dessous.

En revanche, il semble que ces grosses baleines de l'océan aérien puissent donner quelques résultats militairement réels dans le service d'exploration. Il ne paraît pas douteux qu'ils ont contribué à sauver la flotte allemande, lors de la bataille du Jutland, en lui annonçant longtemps à l'avance l'arrivée du gros de la *Home fleet*, que leur altitude leur permit d'apercevoir à plus de 100 kilomètres. En revanche, si l'escadre légère anglaise avait eu des éclaireurs aériens, elle aurait pu sans doute se faire secourir plus tôt par la flotte de Jellicoe. Mais, dans ce rôle d'éclaireurs de l'air, il est certain que des dirigeables bien plus petits, sinon même les avions, rendraient autant de services que les superzeppelins.

En somme, ces outres solennelles, gonflées d'outrecuidance germanique, ont, malgré l'ingéniosité technique de leur construction, failli complètement au dessein, avoué par leurs maîtres, de jouer un rôle militaire important. Félicitons-nous donc, — une fois n'est pas coutume, — de n'avoir pas suivi les Allemands dans cette voie inutilement coûteuse. Puisque, à leur encontre, toute notre activité aérienne a été exclusivement polarisée vers l'aviation, nous serions donc impardonnables de ne pas les survoler de tout l'essor d'une supériorité complète dans cette voie qui est la bonne. Mais il y faut travailler. Aide-toi, le ciel t'aidera, même s'il ne s'agit que de ce petit ciel atmosphérique où volent les oiseaux de combat.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comme des signes certains le laissaient prévoir, les divers fronts de combat semblent se ranimer. Le printemps militaire viendra de bonne heure cette année. A peine la colombe déplumée que le Chancelier impérial avait lâchée, avec un fil à la patte et, dans le bec, un rameau empoisonné, est-elle rentrée à son pigeonnier, que fiévreusement on hâte la préparation des futures batailles, sentant bien qu'elles seront terribles, qu'elles seront décisives, et qu'il faut que ce soient les dernières. Depuis quelques semaines, les adversaires, suivant une expression tirée du langage imagé et un peu trivial des lutteurs, « se tâtent, » sur toute la surface du front occidental. Rien que depuis le 1er janvier, il ne s'est guère passé de jour où l'on n'ait signalé, de la mer aux Vosges, ici ou là, des reconnaissances et des canonnades qui n'ont que la valeur d'un avertissement, mais qui sont autant de symptômes. On voit reparaître, l'un après l'autre, les noms accoutumés. La main de l'ennemi se meut rapidement, infatigablement, à la recherche du point faible. Mais nous, non plus, nous ne nous endormons pas ; la garde que montent l'armée britannique et la nôtre est une garde vigilante ; notre calme n'est point inerte, il ne se borne pas à attendre les coups. Il y a sous le ciel gris et lourd quelque chose de solennel, presque de religieux, une sorte d'angoisse sacrée dans laquelle on devine que s'élabore le Destin.

En Roumanie, il était visible, vers le 15 décembre, que la situation avait tendance à se stabiliser. La marche des Austro-Allemands, foudroyante à travers toute la Valachie, et qui n'avait trébuché contre aucune des lignes de défense naturelles, est soudain devenue hésitante ; du moins elle s'est ralentie : la prise même de Braïla et de Focsani a marqué une nouvelle halte. Le feu s'est rallumé autour de la boucle dans laquelle le Sereth enferme le village de Fundeni. On dit exactement : « le feu, » car c'est le communiqué officiel russe

qui, le 20 janvier, l'a dit lui-même : « L'ennemi, appuyé *par un feu concentré* de son artillerie lourde et légère, a attaqué avec des forces considérables le front de Nanesti, à l'embouchure de la Rimnica, et a refoulé nos troupes vers le Sereth. » Nanesti est un gros village, sis précisément au point où la route qui descend de Focsani bifurque, en coupant la rivière, vers le Nord-Est, où elle rejoint la route et la voie ferrée, qui, elles, descendent vers Galatz. Mais que l'ennemi se soit fait « appuyer par un feu concentré d'artillerie lourde et légère, » ce n'est pas seulement un détail intéressant, c'est une explication. Voilà pourquoi, dix jours durant, Mackensen, Falkenhayn ou l'autre, étaient demeurés immobiles. Les maréchaux et leur état-major ne varient pas beaucoup leurs procédés ; celui-là date, nous avons eu déjà plus d'une occasion de le rappeler, du grand Frédéric, qui évidemment le pratiquait selon ses moyens et les moyens de son temps, avec deux cents pièces, au lieu de deux mille ; et, dans cette docilité à la leçon, l'on trouverait, s'il en était besoin, un exemple de plus de la force d'imitation et de répétition où s'exerce, s'obstine et jamais ne s'épuise la patience peu inventive de l'Allemand. Au reste, cette guerre a montré que le principe est excellent, voire que, dans la plupart des càs qui s'y présentent, il n'y en a pas d'autre, conduisant à des résultats, que l'infanterie n'avance pas et surtout ne se maintient pas tant que l'artillerie n'a pas « battu, martelé, écrasé le terrain. » Si c'est un enseignement de Frédéric II, nous avons dû nous mettre à son école et faire comme ses héritiers ; mais nous le faisons à la française, avec plus de vivacité, et, après la Somme, après Douaumont, ce n'est pas nous vanter que de prétendre y réussir mieux.

Plus au Nord, c'est-à-dire au Nord de Focsani, on ne mentionne que des échauffourées. Sur le Sereth même, s'il arrivait que, les villages des environs étant enlevés autour de la boucle, et Fundeni, au centre, rendu intenable, l'ennemi franchît la rivière, il se trouverait en face des positions les plus fortes des Russo-Roumains, qui sont en arrière, sur la rive gauche. Le Sereth passé, ce serait, insinue-t-on, une seconde campagne de Russie, la campagne d'Odessa, qui commencerait. Regardons ensemble la carte. Odessa est loin : deux cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau. Et voyez les deux belles lignes d'eau ; des nappes plutôt que des lignes, et qui s'étendent, qui s'élargissent en marais : le Pruth, jusqu'à son confluent avec le Danube ; ensuite, le Dniester, dont le lit, dans la partie qui couvre la ville, est un dédale. Hindenburg s'y reconnaîtrait peut-être comme au milieu des lacs Masuriques, mais il y serait pour l'offen-

sive, et non sur la défensive, non pas chez lui, mais en pays hostile. Sans doute le plus riche grenier à blé de l'Europe est une proie tentante, après les déceptions de Craïova et de Braïla. Mais c'est le royaume des ombres ; et, d'ailleurs, la route d'Odessa ne conduit en Russie, nulle part, qu'à Odessa. Derrière, il y a encore une Russie, encore l'espace, du vide à étreindre par-desssus le vide ; encore du temps à gagner ou à perdre pour saisir l'insaisissable et briser l'inarticulé. Ce qui fait la Russie finalement invincible, c'est qu'elle n'a pas de centre, et qu'il y a, sous un seul Tsar, plusieurs Russies. Autant partir pour la conquête des sept cercles de l'Enfer. Commencer une expédition de Russie est plus aisé que de la finir.

Les Allemands le savent. Pour venir à bout de l'Empire moscovite, ils ne comptent plus sérieusement sur la guerre. Peut-être serait-il excessif d'écrire qu'ils comptent de préférence, ou qu'ils ont compté, pendant un moment, sur la révolution. Les mêmes raisons qui sauvent la Russie du désastre, son immensité, sa dispersion dans l'espace, sa constitution en quelque sorte diffuse, la sauvent aussi des révolutions. Une révolution n'est guère possible que là où le pouvoir est concentré. Les révolutions elles-mêmes obéissent à des lois, ont leurs conditions non seulement psychologiques et historiques, mais géographiques. La science allemande, qui se pique d'avoir tout approfondi, n'ignore pas cette vérité élémentaire. Mais l'Allemagne officielle et l'Allemagne officieuse, à tous les degrés, ont manifestement espéré beaucoup du désordre, ou, si l'on le veut, non sans exagération, de l'anarchie latente, inévitables dans un État immense, — il faut répéter l'épithète, — dont chaque province, elle-même très vaste, est à elle seule un État ; plus artificiel qu'organique ; peu lié par un système de circulation insuffisant ; uni, il est vrai, dans la double personne d'un souverain omnipotent, père et maître de ses sujets, à la fois Pape et Empereur, chef religieux et politique tout à la fois ; peuple inquiet, rêveur, imaginatif, idéologue, relativement jeune, et, comme tel, en mue, en pleine crise de croissance, en voie de transformation, et, au surplus, de longtemps agité par les sectes. Joignez à ces causes de faiblesse, qui tiennent à la structure interne de la société, de la nation et de l'État, — bien plus, au caractère même, à l'esprit même, à l'âme même de la race, — joignez-y des causes de dépression et de division plus immédiates ou plus directes dans le grand conflit qui se débat présentement : tant d'Allemands aborigènes ou importés, Russes natifs des pays baltiques, Allemands plus ou moins fraîchement naturalisés Russes, avec tant d'aboutissemens dans les

deux classes, souvent mêlées et coufondues, sur lesquelles, traditionnellement, se fondait et reposait l'Empire; la noblesse et l'administration. Milieu entre tous favorable au travail allemand, qui ne craint pas de s'attaquer à des besognes plus ardues. Quand on a constaté ce qu'ose l'Allemagne chez nous, où elle a infiniment moins de prises, ce n'est point s'abandonner à quelque penchant romanesque que de la soupçonner d'avoir employé en Russie ses instrumens de guerre favoris, qui ne sont pas tous proprement militaires, et l'on peut abréger l'adverbe en adjectif : qui ne sont pas tous très propres. Par quoi il n'a pas manqué de s'ajouter du mystère au mystère russe. Nous connaissons mal la Russie, et nous avons le tort de la juger d'après nos sentimens, nos idées, nos institutions, nos habitudes occidentales. Ici encore, il en faut rapporter le motif à son immensité et à sa diversité, mais elle ne tient pas dans nos cadres, elle ne se meut pas sur notre plan. De bonnes lectures, entre autres, pour ces soirées d'hiver, d'un troisième hiver de guerre, c'est, aux extrémités opposées de son histoire, d'une part le *Pierre le Grand*, de Voltaire, et de l'autre, si le rapprochement n'est pas trop surprenant, *Russie* et *Démocratie*, de M. G. de Wesselitsky. Qu'est-ce, en somme, que la Russie? A l'origine, une théocratie-autocratie ; hier, une autocratie-aristocratie-bureaucratie ; aujourd'hui, une autocratie-bureaucratie-démocratie : demain, une autocratie-démocratie : les deux régimes ne sont nullement inconciliables. La Russie évolue très vite, si rien ne traverse son chemin, vers un césarisme de type classique, c'est-à-dire sollicité par la démagogie, sous le couvert de formes et de formules parlementaires. Ne pas pouvoir, à tout instant, se représenter cette évolution, c'est se condamner à ne pas comprendre la Russie, ni par conséquent rien de ce qui s'y passe.

Ce sont là bien des réflexions, et qui paraîtront sans doute tirées de loin, à propos des changemens de ministres qui se succèdent et se précipitent. Comme M. Trépoff avait remplacé M. Sturmer, le prince Galitzine a remplacé M. Trépoff. Devant le peuple russe en marche, des fumées montent et s'évanouissent, dont on n'aperçoit pas la flamme. M. Sturmer, qui n'a de slave que son prénom de Boris, s'était abîmé récemment sous la réprobation de la Douma, et l'on raconte que son ministre de la Guerre et son ministre de la Marine avaient aidé à son naufrage. Du moins on le croyait perdu, mais il n'avait fait qu'un plongeon, il a nagé entre deux eaux, et le voici de nouveau qui émerge, soutenant et tirant après lui son fidèle Manassévitch Manouiloff. L'écueil sur lequel, à son tour, est allé se

briser M. Trépoff, Russe authentique et autochtone, a été la présence dans son Cabinet de ce M. Protopopoff, qui nous fut présenté, lors de la visite des délégués de la Douma aux pays alliés, comme un parangon de patriotisme et de libéralisme. On dit bien qu'au retour, il eut à Stockholm une entrevue compromettante, d'où devait naître un journal fondé avec des capitaux dont la source, au point de vue russe, n'est pas sans mélange. Ce qui est sûr, c'est que M. Protopopoff, qui fut jadis l'idole de la Douma, en est maintenant, révérence gardée, la bête noire. Comme il a survécu ministériellement à M. Trépoff, au comte Ignatieff, ancien ministre de l'Instruction publique, à l'ancien ministre de la Guerre, le général Chouvaieff, et même au ministre des Affaires étrangères, M. Pokrowsky, sa collaboration est le principal danger auquel soit exposé le nouveau président du Conseil, le prince Galitzine. La Douma s'affirme en effet de plus en plus comme un parlement de plein exercice, ne fût-ce que par le goût et presque le besoin de la violence et du scandale, mais aussi, heureusement, par de plus hauts et de plus purs soucis. D'instinct, elle est portée à suivre la maxime ancienne, que si les calomnies sont pernicieuses, les accusations sont nécessaires dans les républiques ; prenons « républiques » au sens large et disons : dans les États populaires ou simplement représentatifs ; partout où des hommes sont assemblés ; mais on y glisse, sans s'en défendre assez, de l'accusation à la calomnie, qu'on ne distingue pas toujours l'une de l'autre ; et c'est peut-être sous ce rapport, premièrement, que la Russie modernisée tend à la démocratie. En tout cas, la séparation est trop mince pour qu'on puisse la voir à distance, surtout lorsque, par le malheur des temps, les moyens manquent de s'informer ou de vérifier l'information. Une allusion, glissée de la meilleure foi du monde, par M. Pourichkiévitch, dans un discours à la Douma, aux prétendues sévérités de la justice française à l'égard d'un grand commerçant parisien, qui aurait fait à l'armée des fournitures de mauvaise qualité, et qui, en dépit des influences suscitées pour faire cesser les poursuites, aurait été quand même, sous la menace de démission du général Joffre, pris, jugé et « pendu ; » cette anecdote, et dix autres pareilles nous avertissent d'être prudens, par réciprocité. Un si grand intervalle, et que les circonstances font si difficile à combler, tire un voile et met du noir entre la Russie et nous. Dans cette obscurité, pourtant, le dernier rescrit du Tsar, si nous en avons le texte exact, fait jaillir trois points lumineux. Nicolas II recommande au prince Galitzine, pour en former l'objet

le plus important de ses études, le soin de l'alimentation du peuple, l'amélioration du service des transports, tout ce qui, matériellement et moralement, peut le mettre en état d'aspirer et d'atteindre au seul but où il puisse espérer trouver la paix, une victoire totale et définitive. Telle est la volonté commune de l'Empereur, du Conseil de l'Empire et de la Douma ; là et ainsi se frappent et s'allient, dans la Russie contemporaine, sous le terrible marteau de la guerre, l'autocratie et la démocratie; et qu'elles cherchent d'un commun accord leur fusion dans la victoire, en en voulant les conditions, c'est l'essentiel; tout le reste est secondaire.

Sortirons-nous enfin de l'imbroglio grec? Si, en séance publique ou en comité secret, la Chambre parvient à le démêler, et que l'on y voie clair, et que l'on gouverne droit, nous lui devrons de la gratitude. Il y a plus d'un an qu'il dure en se compliquant et en s'épaississant. Il s'est noué dès le jour où la Grèce, malgré l'avis de M. Venizelos, a refusé de remplir les obligations de son traité avec la Serbie. Dès ce jour-là, le masque, que le roi Constantin s'était maladroitement attaché sur le visage, a été percé. Ce masque, barbouillé de bleu de Prusse, le roi des Grecs l'a jeté, pour le reprendre de temps en temps, lorsque, pour la première fois, il s'est séparé de M. Venizelos ; lorsque, après avoir permis que son gouvernement nous appelât à Salonique et que son état-major y facilitât notre établissement, il a néanmoins élevé contre cette opération une protestation qu'il nous disait à l'oreille *pro formâ* ou, pour plus de couleur locale, toute platonique, mais sur laquelle sa duplicité, renforcée de l'hypocrisie allemande, se réservait de fonder plus tard, à notre charge, le grief de violation de neutralité, qui eût permis à la Grèce de jouer auprès des neutres, dans la troupe impériale, le rôle de victime immolée, et d'effacer ou de contre-balancer, à la réhabilitation des Empires du Centre, l'assassinat de la Belgique. En décembre 1915 et en janvier 1916, Salonique est le théâtre de menées et de complots qui obligent le général Sarrail à faire arrêter et expulser les consuls des États de la Quadruple-Alliance. Le roi Constantin proteste. En février, contraints par les événemens, nous occupons Corfou pour y recueillir et y reformer les débris de l'armée serbe. Le roi Constantin proteste. Mais il fait plus et pis. Comme il a appelé et maintient au pouvoir un ministère germanophile, sa résistance peu à peu s'accentue ; de passive, elle devient active, elle se fait inamicale avec des politesses et inconstitutionnelle sans déguisement. La propagande allemande à Athènes est déliée de toute retenue. En juin, le fort de

Roupel est livré aux Bulgares, par une double trahison, trahison envers la Grèce, trahison envers les Puissances créatrices et protectrices de la Grèce. Le général Sarrail déclare en état de siège le territoire de Salonique, et Constantin proteste encore. Par leur note du 21 juin, ces Puissances demandent alors quatre choses : la démobilisation de l'armée grecque; le renvoi du ministère Skouloudis; la dissolution de la Chambre mal élue; le remplacement de certains fonctionnaires de la police. A cette date, déjà, ceux qui connaissent bien la situation et les intentions du Roi, conseillent discrètement le blocus des quatre ports de Patras, de Calamata, du Pirée et de Volo. Mais le roi Constantin sent que c'est sérieux, il accepte; ce qui peut être une manière moins dangereuse et plus sûre de résister.

Il ne fait que feindre une démobilisation. Aussitôt, phénomène étrange, ces réservistes qui, tant qu'ils étaient assemblés, ne craignaient que de se battre et ne brûlaient que de retourner chez eux, maintenant qu'on les sépare, ne brûlent que d'être rappelés et de faire parler la poudre. Ils se forment partout en ligues, s'enrôlent, s'enrégimentent. Au commencement d'août, la Macédoine est envahie par les Bulgares, et ce sont, du coup, les nouvelles élections qu'implique la dissolution de la Chambre rendues impossibles, tout justement dans les provinces où le parti libéral aurait une énorme majorité. Cependant, ce parti hésite à recourir aux moyens extra-légaux. Mais, vers le 15 septembre, sous l'affront bulgare, le général Zymbrakakis et le colonel Christodoulos créent le Comité de défense nationale à Salonique; des bagarres éclatent aux portes des casernes ; officiers et soldats qui ne peuvent supporter la honte sont traités comme des rebelles. Les Puissances protectrices se fâchent : elles exigent le renvoi des deux mauvais génies du Roi, le général Dousmanis et le colonel Metaxas. Leurs escadres viennent se ranger dans la baie de Salamine, et elles présentent une deuxième ou troisième note, celle-ci en trois points : 1° Remise des télégraphes; 2° Expulsion des corrupteurs étrangers; 3° Poursuites contre les espions. A cette note, comme à l'autre ou comme aux autres, le roi Constantin acquiesce et souscrit. N'empêche que le colonel Hadjopoulos, à Cavalla, se rend aux Germano-Bulgares avec ses troupes, qui sont emmenées et internées à Goerlitz, en Silésie. Le Roi n'a pour lui et pour elles que des paroles d'admiration, salue en lui et en elles des héros, de même qu'il n'a, pour les bandes de réservistes qui se préparent, que des paroles d'encouragement. Le président du Conseil, M. Zaïmis, honnête homme, quoique faible, s'indigne et s'en va. Après quelques

jours de tâtonnemens, le Roi finit par mettre debout un ministère Calogeropoulos. Nous refusons de le connaître. Il fait l'aimable, ne nous attendrit pas, se fatigue et s'en va. En désespoir de cause, le Roi recourt à son ancien professeur d'histoire, M. Lambros, que nous ne devions pas connaître davantage ; mais nous décidons de faire connaissance. Au fond, sous des pseudonymes variables, le Roi n'a jamais eu qu'un seul et même Cabinet, son Cabinet occulte, les gens de son secret et de sa confidence : les Streit, les Gounaris, les Dousmanis, les Metaxas.

Dans l'intervalle, les choses se sont compliquées. Le 25 septembre, M. Venizelos et l'amiral Coundouriotis, tout de suite rejoints par l'amiral Danglis, ont pris une grande résolution : ils ont gagné la Crète, et de là gagnent Salonique. Le 17 octobre, le Gouvernement provisoire, qui s'est constitué, qui a ses organes, un ministère, une administration, un embryon d'armée, demande à l'Entente sa reconnaissance officielle. Au lendemain d'une conférence à Boulogne, on élude la proposition, en termes du reste sympathiques. C'est à partir de ce moment qu'il nous faut avouer que nous ne comprenons plus. Jusqu'en octobre, on peut penser que la politique de l'Entente en Grèce a été trop mollement conduite, mais, pendant les neuf premiers mois de 1916, elle avait paru suivre une ligne, s'orienter vers une fin. Désormais, cette ligne même est brisée; le fil est coupé, et nous sommes au pays du Labyrinthe ! Peut-être un jour saura-t-on le mot de l'énigme. Toujours est-il qu'en novembre les visites, les conversations, les dîners, les salamalecs reprennent de plus belle. On nous flatte, on nous aveugle, on nous caresse, et on nous amène dans le piège. Les journées du 28 et du 30 novembre nous conduisent sans défiance et comme sans défense aux journées du 1er et du 2 décembre, dont nous nous interdisons de parler sinon pour dire que ce furent les journées sanglantes, les Vêpres athéniennes, et pour remarquer que depuis lors deux mois, deux grands mois, plus longs d'être restés vides, se sont lentement écoulés. Vides ; pas tout à fait : nous avons eu l'ultimatum du 9 janvier, et encore, le samedi 13, je crois, quelque autre pièce d'artifice diplomatique. Est-il nécessaire d'ajouter que le Roi des Grecs, nés subtils, ne s'est pas fait faute d'adhérer à la note du 31 décembre aussi complètement qu'aux vingt-trois précédentes ? La nouveauté serait que, cette fois, il s'exécutât. On nous assure qu'on voit passer des trains, avec des soldats aux portières, et qu'on les pointe sévèrement, et que presque toute l'artillerie de l'armée grecque est à présent dans le Péloponèse. Il se pourrait.

L'Empereur allemand est fort occupé, et Mackensen, Falkenhayn même qu'on avait dit arrivé à Larissa, sont encore loin. Mais il est toujours bon de rappeler les principes, ou le principe, car il n'y en a pas deux, et le mal vient, en Grèce, de ce que nous y avons eu en même temps deux politiques : si l'on ne frappe haut, fort et vite, il n'y aura ni justice, ni honneur, ni sécurité. C'est tout ce qu'a voulu montrer ce résumé fidèle des faits, qui, malheureusement, n'est pas un apologue.

Au demeurant, ce genre de littérature, la note diplomatique, en vue de la guerre et de la paix, fleurit abondamment au plus dur de l'hiver, et la glace ne l'arrête pas. Dans le seul cours de cette quinzaine, nous aurons eu les proclamations de Guillaume II et de Charles Ier ; la réponse de l'Entente au Président Wilson ; le même jour, et pour tâcher d'en détruire l'effet, une seconde note des Empires du Centre ; une proclamation truculente et une lettre mystico-humanitaire de l'Empereur allemand ; une lettre admirable de M. Balfour à l'ambassadeur d'Angleterre aux États-Unis ; une interview de M. Raymond Poincaré ; une autre, de M. Zimmermann ; un discours du comte Tisza ; une réplique de la Porte ottomane à la réponse de l'Entente, une réponse de la Grèce à la note des neutres, où elle se donne des airs d'Iphigénie ; enfin, et ce sera bien le comble, une note ou une réponse bulgare. Il va de soi que ces documens (encore en omettons-nous) ne sont pas tous d'égale qualité. Nous tirerons hardiment hors de pair, à cause de leur importance durable, la réponse de l'Entente à M. Wilson et le tout récent message du Président au Sénat américain, qui s'y rattache comme une suite et comme une conclusion. De la réponse de l'Entente au Président Wilson, on peut redire, avec plus de force, ce que nous avons dit de sa réponse à la note allemande. Il n'y a même plus, sur la forme, de réserve à faire, et la composition elle-même en est parfaite. L'émouvante réponse de la Belgique la prolonge sans la dédoubler. M. Wilson nous avait demandé nos « buts de guerre, » et nous aurions pu être embarrassés pour les lui faire connaître, puisque nous, qu'on a attaqués, qu'on a saisis brusquement à la gorge, nous n'avions pas « de buts de guerre. » Nous n'en avons eu qu'un, qui a été de nous défendre. Et maintenant ce que nous avons, ce ne sont pas non plus des « buts de guerre, » ce sont des « conditions de paix, « fondées sur des nécessités de vie. »

Quant à elles, point de difficulté pour les déclarer. Elles sont aussi honorables qu'impérieuses, et nous n'en sommes pas les

maîtres, c'est elles qui sont nos maîtresses. Nous ne ferons pas la paix, quand nous voudrons ; nous ferons, non pas une paix quelconque, mais cette paix, quand nous pourrons. Quelle paix ? Les Alliés l'ont dit, à maintes reprises : « Une paix qui leur assure les réparations, les restitutions et les garanties auxquelles leur donne droit l'agression dont la responsabilité incombe aux Puissances centrales ; une paix qui permette, d'autre part, d'établir, sur une base solide, l'avenir des nations européennes. » Ils savent que, par la guerre, belligérans ou neutres, plus ou moins, toute l'humanité souffre. Et ils ne veulent pas que, pour eux, elle souffre plus longtemps qu'il ne le faudra. Mais ils ont conscience de la défendre, autant que de se défendre, de défendre, avec leur droit et leur indépendance, « le droit et l'indépendance des peuples. » Une assimilation avec « l'autre groupe de belligérans » les blesserait, mais ils savent que le Président Wilson n'y saurait songer. Pour la partie positive, la réponse énumère, avec une franchise que certains ont estimée excessive ou prématurée, les données territoriales d'une future Europe, libérée, pacifiée, « tranquille et stable. » Évidemment, c'est dans cette partie que sont les contingences, s'il doit y en avoir, mais des contingences qui elles-mêmes sont et resteront fonction des nécessités supérieures. La loyauté de notre réponse, gage à la fois de la probité de nos desseins et de la fermeté de nos résolutions, ne pouvait manquer de plaire à l'homme loyal, probe et ferme qu'est M. Woodrow Wilson. Il n'en dissimule pas sa satisfaction. Aussi bien sa question ne s'adressait-elle qu'à « l'un des groupes de belligérans, » à l'autre, à celui qui volontairement s'était tenu dans le vague, espérant qu'il pourrait en nourrir ses exigences, et y accroître ses gains. « Les Puissances centrales, fait observer le Président au Sénat de Washington, ont déclaré purement et simplement qu'elles étaient prêtes à se rencontrer dans une conférence avec leurs antagonistes pour discuter des conditions de la paix. Les Puissances de l'Entente ont répondu d'une façon beaucoup plus définie et ont déclaré, en termes généraux, certes, mais d'une façon qui montre suffisamment les arrangemens, les garanties et les actes de réparation qu'elles jugent indispensables pour un règlement satisfaisant. » Soyons, nous aussi, entièrement sincères. Lorsque M. Wilson prophétise : « Dans toute discussion de la paix qui mettra fin à cette guerre, on reconnaît que cette paix doit être suivie de quelque union de Puissances bien définie qui rendra virtuellement impossible que pareille catastrophe nous accable de nouveau, » on applaudit;

mais, tout en formant le vœu, on se retient de ne pas s'écrier : « O Salente ! » — ceux du moins qui sont politiques et historiens plus que juristes et philosophes; — et ce n'est pas *Télémaque* qu'on cherche dans sa bibliothèque, mais quelque Florentin ou Vénitien froid et clair. Il faut s'habituer à ce style, à ces circonlocutions, à ces précautions oratoires, à ces phrases en périphrases. Mais il y a là-dessous la pensée d'un homme non seulement probe et juste, mais sagace, avisé, très instruit des mouvemens de l'opinion américaine et très sensible à ces mouvemens.

Nous n'avons rien à perdre, rien à risquer, en lisant dans cet esprit le message du Président Wilson. Si nous y regardons bien, il part de la réponse même de l'Entente, et il la continue. Il ne suggère quoi que ce soit qui ne soit, pour nous, d'avance acquis, consenti, ou convenu. « Nous n'aurons pas de voix, dit-il, nous les États-Unis, pour déterminer quelles seront les conditions de la paix; » et il insiste : « Je ne veux pas dire qu'un gouvernement américain mettrait des obstacles aux conditions de paix si les gouvernemens actuellement en guerre les acceptaient, ou chercherait à les bouleverser quand elles seraient établies. » Quoi de plus sage et de plus correct? M. Wilson est parfaitement en droit de stipuler ensuite : « Mais nous aurons, j'en suis sûr, une voix pour déterminer si elles seront durables ou non en vertu des garanties d'une convention universelle... Une convention en vue d'une paix coopérative qui ne comprend pas les peuples du Nouveau-Monde ne peut suffire à assurer l'avenir contre la guerre. » Hélas ! Même celle-là y suffirait-elle? Le Président des États-Unis esquisse d'un trait le plan d'une gendarmerie des nations. Mais qui gardera le gardien? et qui sera le gendarme des gendarmes? La conviction de M. Wilson s'alimente de ce qu'on nomme, par une amplification, la « doctrine » de Monroe : « Je propose donc que les diverses nations adoptent, d'accord, la doctrine du président Monroe comme la doctrine du monde; qu'aucune nation ne cherche à imposer sa politique à un autre pays, mais que chaque peuple soit libre de fixer lui-même sa politique personnelle, de choisir sa voie propre vers son développement, et cela, sans que rien le gêne, le moleste ou l'effraye, et de façon que l'on voie le petit marcher côte à côte avec le grand et le puissant. » Oui, si le grand n'avait pas faim ou n'avait plus de dents ! Ce serait incontestablement très bien. Ainsi de l'école de Le Play et du Décalogue. Le monde et l'homme seraient parfaits, si seulement le Décalogue était observé. Mais comment faire pour qu'il le soit? Sur

la doctrine elle-même de Monroe, et ses interprétations, et ses extensions possibles, nous aurons sans doute, en Europe, quelque chose à dire. Pour aujourd'hui, la place nous fait défaut, et ce n'en est pas l'heure. Ce n'est plus pour nous le temps de parler, mais de travailler et d'agir.

Préparons l'avenir, avec le Président Wilson, les États-Unis et « les peuples des Amériques. » Mais, assurons d'abord le présent par nous-mêmes. En attendant la société des nations, dans laquelle la garantie d'un consentement universel nous ménagera des jours de paix et de joie, il faut survivre et vivre dans la nôtre, que l'Allemagne, nous en convenons, avait faite affreuse. En attendant la venue du gendarme infaillible, surveillons le brigand et le maraudeur. Nous voyons, non loin de nos frontières, « un petit qui marche côte à côte avec un grand. » Le grand le serre de bien près, le frôle bien souvent, lui met alternativement la main sur l'épaule et le poing sous le nez. Ceci n'est pas le conte du *Petit chaperon rouge*; c'est le cas de la Suisse à demi encerclée par l'Allemagne, soumise à sa pression politique et économique. S'il n'y avait d'espoir, pour la tenir à l'abri, qu'en la messianique « société des nations, » nous tremblerions pour elle et nous mettrions pour nous-mêmes un verrou de plus à notre porte. Mais la Suisse a assez prouvé que la vertu n'est point à la mesure de la taille, et que la liberté fait des miracles. Il y a six siècles, depuis le serment de 1291, que l'aigle a été chassé de la montagne. Il y a un siècle, depuis 1815, que la Suisse, avec des cantons français, allemands et italiens, persiste à n'être ni française, ni allemande, ni italienne, mais suisse. Dans les siècles qui viennent, il fera peut-être bon d'être gardé par les autres. Dans le nôtre, il est encore plus sûr de s'en fier avant tout à soi. La Suisse, qu'assiègent les Allemands, mobilise de précaution. Elle ne veut pas qu'ils passent : ils ne passeront pas.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

VERTIGE

Dans ces dessins d'enfantine cosmographie qui, au temps des premiers Pharaons, se faisaient à Memphis, le ciel était figuré par une voûte sphérique à laquelle des fils suspendaient les étoiles, et, sous les différens pays de la terre, naïvement tracés en couleurs, une partie ombrée en noir, qui descendait jusqu'au bas de la feuille de papyrus, s'appelait : *base du monde*. Au fond de leurs esprits dégagés plus fraîchement que les nôtres de la matière originelle, ne se demandaient-ils pas déjà, ces hommes aux intuitions merveilleuses, ne se demandaient-ils pas ce qu'il pouvait bien y avoir plus haut, plus haut, au-dessus de la voûte bleue où les étoiles s'accrochaient ? L'infini, l'inconcevable infini dont nos âmes sont maintenant obsédées, est-ce qu'ils commençaient d'en pressentir l'épouvante ?

Et, pour eux, sur quelle autre chose, plus stable encore, cette *base du monde* posait-elle ? Est-ce qu'il leur venait à l'idée de se demander : en dessous, encore plus en dessous, que trouverait-on bien ? Alors, toujours, toujours, des couches plus profondes, se soutenant les unes les autres ? Et ainsi de suite *indéfiniment ?* Ou bien, qui sait... du vide ? Mais alors, comment ces bases tiendraient-elles, car le vide, c'est du néant où tout tombe ?...

Hélas ! oui, à présent nous le savons, nous que la Connais-

sance a déséquilibrés, nous le savons, qu'en dessous, c'est le vide, le vide auquel il faut toujours logiquement et inexorablement aboutir, le vide qui est souverain de tout, le vide où tout tombe et où vertigineusement nous tombons sans espoir d'arrêt. Et, à certaines heures, si l'on s'y appesantit, cela devient presque une angoisse de se dire que jamais, jamais, ni nous-mêmes, ni nos restes, ni notre finale poussière, nous ne pourrons reposer en paix sur quelque chose de stable, parce que la stabilité n'existe nulle part et que nous sommes condamnés, après comme pendant la vie, à toujours rouler éperdument dans le vide où il fait noir. S'accélère-t-elle, notre chute, comme c'est la loi pour toutes les autres chutes appréciables à nos sens? Ou bien est-ce que, à travers les espaces auxquels on tremble de penser, la folle vitesse de notre soleil demeure constante? Nous n'en savons rien, et n'en pourrons rien savoir jamais, puisqu'il n'existe et ne peut exister nulle part aucun point de repère qui ne soit en plein vertige de mouvement, puisque cette vitesse, qui déjà nous fait peur, nous ne pouvons l'évaluer que d'une façon relative, par rapport à celle d'autres pauvres petites choses, — d'autres soleils, — qui tombent aussi... Et puis, comble d'effroi, tout le cosmos qui, aux yeux d'observateurs insuffisamment avertis, semble admirable par sa ponctualité d'horloge permettant de calculer, des siècles à l'avance, la minute précise d'un passage ou d'une éclipse, ce cosmos n'est au contraire que désordre, tohu-bohu d'astres, chaos insensé, frénésie de heurts et de mutuelles destructions... Dans un étang aux surfaces immobiles, si nous jetons une pierre, nous voyons pendant quelques secondes des cercles concentriques se former, semblables à des orbites de planètes, et se développer et se suivre avec une régularité absolue, jusqu'à épuisement de l'impulsion initiale, ou bien jusqu'à l'instant où une autre pierre lancée viendra brouiller l'harmonie de ces courbes parfaites. Eh bien! mais il en va de même pour ces exactitudes célestes, devant quoi les non-initiés s'extasient (1); pendant quelques milliards d'années, — qui sont comme les secondes du temps éternel, — dans chaque groupe stellaire, à partir de l'instant où la secousse initiale l'a mis en mouvement, tout continuera bien en effet à tourbil-

(1) Napoléon Ier fut, si je ne me trompe, l'un de ces non-initiés qui citait la régularité des tournoiemens célestes comme preuve de l'existence de Dieu.

lonner suivant les lois de la gravitation, — lois trop effarantes du reste pour notre raison humaine, effarantes par le seul fait qu'elles *existent* et que *rien ne pourrait faire qu'elles n'existent pas*. Et cela durera, chronométriquement, si l'on peut dire ainsi, jusqu'à l'heure inéluctable du choc contre un autre groupe en marche affolée, ou contre quelqu'un de ces monstrueux astres morts qui roulent, obscurs, dans le vide obscur.

Heureux les simples qui ignorent tout cela! Heureux les légers ou les très sages qui peuvent vivre sans y trop penser!... Or, ces redoutables aperçus des cosmogonies, que la prudence commandait de cacher, comme les formules des explosifs, dans des arches hermétiquement fermées, nous les divulguons déjà aux enfans de nos écoles primaires où ils concourent pour leur part au déséquilibrement des générations nouvelles!

Pauvre petite science humaine, qui nous a bien appris que non seulement les astres tombent, mais qu'en outre il a fallu qu'ils fussent lancés! Elle nous a presque fait connaître aussi comment a dû s'effectuer le lancement de notre Terre infime; mais elle ne nous apprendra jamais, jamais, pourquoi, comment et par qui fut lancé notre soleil (1), — et lancé avec ce mouvement de giration que, plus tard, nous-mêmes, arrivés au summum de ce qu'on appelle progrès, nous avons fini par savoir donner à nos obus, pour en augmenter la vitesse meurtrière.

Quel foyer d'épouvante, ce soleil qui nous entraîne à sa suite dans des régions sans cesse nouvelles de l'infini noir, et dont la force attractive se tient toujours prête à faire dévier notre pauvre planète de son ellipse frénétique, à la happer comme une négligeable poussière, dès que faiblirait la vitesse qui la sauve, pour l'anéantir dans ses continuels cyclones de feu! Ce soleil, que nous ne soyons qu'une émanation de lui, soit! Qu'il ait été, — je le veux bien, devant l'évidence il faut se résigner à l'accepter, — le réservoir de toute la matière première de ce monde matériel au milieu de quoi notre vie se consume à se débattre, le réservoir de tous nos organismes humains, et même des fraîches fleurs et des yeux candides de nos enfans, jusque là,

(1) Quelques nouvelles hypothèses assez admissibles viennent d'être émises, je le sais, sur la genèse du soleil, mais elles soulèvent encore, — et toujours et toujours, — de nouveaux *pourquoi* plus effroyables; alors, à quoi bon?

je m'incline. Mais, quant à admettre que, dans la brutale fournaise, ait été contenue aussi toute la réserve de ce qui devait former nos âmes et de ce qui parfois, en elles, atteint au sublime, — l'abnégation, le sacrifice, l'amour, la charité, la prière, — non tout de même; devant cette hypothèse matérialiste, le bon sens se cabre. Non, tout cela qui nous éblouit de quelques rayons enchantés, dans notre affreuse nuit, tout cela nous est venu, nous ne saurons peut-être jamais d'où, mais assurément d'ailleurs, de plus loin et de plus haut...

Pauvre petite humanité, issue, avec son cortège de souffrances et de crimes, du grand brasier solaire, elle voit son évolution s'accélérer aujourd'hui trop furieusement, comme s'accélèrent toutes les longues chutes dans les abîmes! Il y a quelque deux cent mille années qu'elle a surgi tout à coup, nous ne saurons jamais pourquoi, à la surface de cet atome cosmique, la Terre, qui aurait si bien pu demeurer vide et ne pas promener dans l'espace tant d'âmes désespérées et de corps sanglans. Énigme de plus, elle est apparue sans doute sous un aspect déjà parfaitement humain, car on n'a jamais trouvé, quoi que l'on en ait prétendu, sa filiation tant cherchée... Après avoir indéfiniment végété dans les cavernes, elle a connu un apogée presque subit lors de ce merveilleux élan de foi qui a duré quelques millénaires, mais qui s'épuise et qui, faute de sève et de jeunesse, ne se reproduira jamais; à cette envolée nous devons les vieux temples de l'Égypte et de l'Inde, les jardins de l'Hellade, où se promenaient, en devisant de nouveautés sublimes, d'incomparables péripatéticiens, et enfin les Catacombes de Rome, et puis nos profondes cathédrales avec leur pénombre tout imprégnée de confiantes prières. Mais, c'est déjà dans le passé tout cela, et ne semble-t-il pas que la suppression de cette même humanité, ou tout au moins son départ pour *ailleurs*, soit désirable et peut-être même proche, puisque la voici déséquilibrée par la Connaissance et prise d'un vertige qui ne se guérira plus! Aujourd'hui, au lieu des lointains, mais radieux espoirs, nous avons les convoitises immédiates, l'alcool et la détresse. Au lieu des hautes basiliques, magnifiquement édifiées par des artistes inspirés, nous avons le honteux et imbécile obus allemand, qui passe au travers, et les gerbes d'écume des explosions sous-marines et le cauchemar de ces grandes caricatures d'oiseaux en acier qui, au-dessus de

nos têtes, promènent la mort. Un vent de laideur et de crime souffle en tempête sur le monde...

C'est du reste de notre Europe qu'est venu tout le mal. Et pourtant avons-nous été assez fiers de notre *progrès!* Ces Hindous contemplatifs, tous ces peuples d'Orient qui nous dépassaient dans l'intuition des choses métaphysiques, même dans la poésie, dans le rêve, les avons-nous toisés d'assez haut, parce qu'ils avaient le bonheur d'être un peu des arriérés de la science positive et ignoraient le tournoiement désordonné des soleils, ainsi que les secrets de la chimie, la composition de cette mélinite ou de cette cheddite qui nous fauchent par milliers! Et, pour achever la confusion de notre orgueil, en plein milieu de notre Europe, une race non perfectible a pullulé plus vite que les autres, cette race de Germanie qui déjà, au temps de Varus, emplissait de dégoût les Romains par *son incroyable mélange de férocité et de mensonge;* tout lui est bon pour tuer, à cette race de rebut, non seulement les obus énormes et les balles pointues, mais encore les toxiques, les microbes et les virus; il semble qu'elle ait reçu, de la part de cet élément de la Trinité hindoue qui fut dénommé Shiva, prince de la Mort, la mission spéciale d'exterminer; le rôle où elle se complaît rappelle celui de ces poissons voraces qui se réunissent par myriades et passent leur vie à manger les autres. Et, même quand nous aurons vaincu sa force homicide, elle demeurera parfaitement destructive de tout calme et de toute beauté, en développant à outrance son Industrie, qui est la négation de l'Art, en propageant partout l'usine, qui est l'étiolement physique de l'homme et l'exploitation des pauvres ouvriers en troupeaux. Ils s'en vont, hélas! les petits métiers d'autrefois, où chacun, loin des hauts fourneaux meurtriers, exerçait librement son habileté personnelle et son artistique fantaisie; ils s'en vont, et bientôt l'Orient même ne les connaîtra plus... Cher Orient, qui demain aura cessé d'exister et qui était pourtant le dernier refuge de ceux qui souhaitent encore vivre dans le silence, la méditation, peut-être la prière, sans entendre les sifflets des machines, les résonnances des ferrailles, ni les discours subversifs et ineptes, arrosés d'alcool! Et le calme, hélas! nous sera refusé de plus en plus, à nous et à notre descendance, pendant ces temps, très comptés sans doute, qui restent encore à nos races humaines pour vivre et se reproduire, au milieu du

déchaînement de tous les explosifs. La Science perfide nous a conduits au plus terrible tournant de nos destinées. Tout ce qui avait duré avec nous depuis quelques siècles, tout ce qui nous semblait solide pour nous y appuyer, chancelle brusquement par la base, se désagrège ou change. Et l'enseignement matérialiste jette dans nos âmes le désarroi mortel à quoi nous devons ces milliers de fous et cette croissante criminalité de l'enfance, signe que la fin est proche... Ce que je viens de dire, je n'ai, bien entendu, aucune prétention que ce soit un peu nouveau; rien, je l'accorde, n'est plus pitoyablement ressassé. Du reste, tout est ressassé sur la terre. Si j'ai essayé de répéter tout cela à ma façon, pour le faire peut-être mieux entendre de mes frères intellectuels, simples comme moi, et pour en aviver chez eux l'épouvante, c'est dans le but de leur communiquer, après, des réflexions, — oh! bien simplistes et à notre portée, — mais qui pourront peut-être leur procurer, ainsi qu'à moi-même, quelque apaisement...

(Simple, oui, je ne suis qu'un simple, que des engrenages ont emporté, et qui a manqué sa vie; je n'étais pas né pour m'éparpiller sur toute la terre, m'asseoir au foyer de tous les peuples, me prosterner dans les mosquées de l'Islam, mais pour rester, plus ignorant encore que je ne suis, dans ma province natale, dans mon île d'Oléron, dans la vieille demeure au porche badigeonné de chaux blanche, près du petit temple huguenot où j'ai prié, enfant, avec une telle ferveur, — très humble petit temple que, du fond des lointains de l'Afrique ou de l'Asie, j'ai plus d'une fois revu en rêve, dans la rue d'un village désuet, à côté de certain mur de jardin que dépasse la verdure sombre de grands oliviers...)

Ce que je voudrais leur dire, à mes frères inconnus, c'est que, plus le vertige et le chancellement nous entourent et nous affolent, plus il faudrait s'efforcer d'établir au contraire dans nos âmes la paix et la stabilité. Ce conseil, oh! tout le monde aurait su le donner, je suis le premier à le reconnaître; mais personne, plus que moi jadis, n'a douté qu'il fût possible de le suivre. Cependant, je m'y rallie de plus en plus aujourd'hui; plus que jamais, je crois que la paix intime peut à la rigueur se retrouver, non pas seulement par résignation détachée, mais aussi, qui sait, par espoir d'autre chose, pour ailleurs, pour plus tard...

*
* *

Et voici un autre raisonnement, pour le moins aussi simpliste, et plus facile encore à battre en brèche, parce qu'il a une vague prétention de s'appuyer sur quelque chose comme une donnée précise; — et cependant il me semble qu'il rassure. La science, il est depuis longtemps entendu, n'est-ce pas, qu'elle n'explique et n'expliquera jamais rien du tout, si ce n'est les bagatelles du seuil; plus elle marche, plus elle pénètre, et plus elle développe en avant de notre route les champs déjà démesurés de l'inconcevable, plus elle nous apporte l'effroi, le vertige et l'horreur. Toutefois, dans les troublantes officines de ses investigations que nous appelons laboratoires, elle vient de faire une découverte qui n'a pas eu, semble-t-il, le retentissement mondial qu'elle mérite, mais d'où l'on peut déduire quelque espoir. Naguère encore on disait: la matière est divisible à l'infini, — eh bien! il ne paraît plus que ce soit vrai pour la *matière organique*. On disait : aux yeux de la Nature, il n'y a pas des choses grandes et des choses petites; l'œuvre créatrice peut s'exercer jusqu'à l'infini, dans le petit comme dans le gigantesque, car les microscopes, à mesure qu'augmente leur grossissement, nous montrent toujours, toujours des organismes aussi compliqués chez de plus infimes microbes (qui sont, bien entendu, férocement armés pour en tuer d'autres), et, plus le grossissement augmentera, plus il nous en montrera encore, sans limite qui puisse être atteinte. Eh bien! ce n'était pas vrai : un moment arrive, un moment plein de révélations insondables, un moment très solennel, *où il n'y a plus rien*. En effet, on a découvert que si, entre deux surfaces absolument, mathématiquement planes et polies, on comprime, à l'excès, du plasma, il n'y reste plus ensuite aucun germe pouvant encore donner de la vie, même élémentaire, tout y est mort par écrasement, mort pour être devenu *trop petit;* il y a donc, dans la petitesse, une limite que la Nature créatrice ne peut plus franchir, et au-dessous de quoi tout son pouvoir, que l'on supposait souverain et innombrable, est en défaut.

Alors, si nous prenons pour exemple ces *demi-êtres* si spéciaux, déjà tout juste appréciables au microscope, dont la communion, au dire de la science, suffit à assurer la continuité des races, et

en particulier de la race humaine, il faudrait, bien entendu, avec la thèse purement matérialiste, que chacun de ces atomes-là contînt, en plus des germes de toutes les hérédités physiques avec leurs plus menus détails, ceux encore de toutes les hérédités morales, le caractère, l'intelligence, le génie, la tendre pitié. Or, *matériellement*, il n'y a pas place en eux pour la millième partie de tout cela, — à moins de tomber à des dimensions bien au-dessous de celles que la Nature exige pour en tirer quoi que ce soit. Il est donc à tout prix nécessaire que ces atomes, qui incontestablement reproduiront tout un monde de vices ou de transcendantes qualités, aient été traversés, imprégnés, pourrait-on dire, par un rayon échappant à toute mesure de poids ou de grandeur, autrement dit par un rayon *immatériel*...

L'immatériel! Voici donc à quelle conclusion de portée incalculable me semblerait conduire cette expérience de l'écrasement, qui fut peut-être fortuite et passa presque inaperçue. Et, du moment que l'immatériel commence de s'indiquer à notre raison, tout s'éclaire, tous les espoirs deviennent possibles; la terreur diminue ainsi que le vertige. Affranchis, si peu que ce soit, des accablantes forces physiques, délivrés du temps, des dimensions et de l'espace, nous avons moins peur des infinis vides, et de l'énormité des soleils, et de la vitesse de leur éternelle chute. Et, en attendant d'en savoir davantage, nous supportons déjà mieux, n'est-ce pas? cette fièvre brûlante qui sévit, de nos jours, avec délire et rage de tuerie, sur notre petite planète à bout de souffle.

Oh! certes, elles sont trop aisément attaquables, ces frêles conclusions, sans doute plus intuitives que déduites. Mais on m'accordera que celles du matérialisme exclusif, outre qu'elles nous poussent tout droit au suicide et au crime, ne tiennent pas davantage. Puisque nous avons maintenant acquis l'absolue certitude de ne jamais rien comprendre et de nous heurter de plus en plus au Terrible et à l'Absurde, dressés devant nous dans les ténèbres, j'incline plutôt à me rapprocher de ceux qui font confiance aveugle à nos grands ancêtres illuminés; ces fondateurs de nos religions, étant moins desséchés que nous par la science et les vaines agitations modernes, restaient beaucoup plus aptes à entrevoir directement le Divin. Qu'importe après tout que des adeptes d'autrefois, ameutés autour d'eux

comme autour de sauveurs, aient trop encombré, de dogmes puérilement précis et d'images orientales, leurs révélations premières ; passons au travers de tous ces apports qui rapetissent et qui éteignent ; passons avec respect, mais passons, pour ne nous arrêter qu'à l'Espérance, qui nous attend peut-être encore derrière ces rideaux de vénérables nuages.

Ce n'est pas nouveau non plus, c'est au contraire connu et banal à l'excès, cette tentative de repli vers des espoirs anciens, après que l'on a constaté que partout ailleurs il n'y a que plus d'illogisme encore. Cependant j'ai tenu, avant de rentrer dans le silence de dessous terre, pour un temps que j'ignore, sinon pour l'éternité, j'ai tenu à en parler à ceux que je regarde comme mes vrais frères, à ceux qui, avec une anxieuse confiance, suivent l'évolution de mon entendement personnel, et vis-à-vis de qui je me sens charge d'âme.

*
* *

Mais, hélas! j'ai dit cela très mal avec incohérence, et surtout beaucoup trop en hâte, entre deux séjours aux armées du front...

PIERRE LOTI.

LA BATAILLE DES ARDENNES

(21-25 AOUT 1914)

ÉTUDE TACTIQUE ET STRATÉGIQUE

De toute la « Bataille des frontières » la partie restée la plus obscure jusqu'ici est la lutte engagée du 20 au 30 août dans la région des Ardennes et de la Meuse du Luxembourg belge. Sur un front d'au moins cent kilomètres, trois armées allemandes, trois armées françaises, se livrèrent des combats obscurs, extrêmement meurtriers, qui eurent les plus graves conséquences sur le sort de la guerre elle-même. A la suite des premiers engagemens, les armées françaises furent refoulées; la France fut envahie; mais elle trouva, dans ces mêmes combats, les gages de sa prochaine victoire, — la victoire de la Marne.

Ce premier acte est l'acte des préparations. Les armées du kronprinz, du duc de Wurtemberg et du général von Hausen en sortirent victorieuses, mais si fortement secouées qu'elles ne purent accomplir la mission dont elles étaient chargées : prendre ou bloquer Toul et Verdun, couper les communications de nos armées de l'Est, asséner enfin à l'armée de Joffre le coup décisif dans les plaines de la Champagne ou sur les bords de la Seine. 1 100 000 hommes peut-être furent engagés dans ce vaste événement militaire comparable aux batailles de Mandchourie. Pendant la seule journée du 22 août, douze combats, qui mirent aux prises chacun de 60 à 100 000 hommes, furent livrés simultanément. Une terrible épreuve donna, dès le début, aux

deux parties, le sentiment de ce que seraient ces rencontres de peuples en armes.

Ayant exposé dans l'*Histoire de la guerre de 1914* le détail des marches et des combats, je voudrais essayer de dégager ici le sens et la portée stratégiques et tactiques de la *Bataille des Ardennes* proprement dite, c'est-à-dire de la première partie de ces engagemens, celle qui se passe sur la frontière franco-belge et qui s'achève par la retraite générale sur la Meuse, le 25 au soir; la deuxième phase se déroule sur le territoire français : c'est la *Bataille de la Meuse*, dont je réserve l'exposé pour une étude ultérieure.

PLAN DE CAMPAGNE DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Comme je crois l'avoir établi, le plan général de l'État-major allemand s'inspirait des idées du feu maréchal von Schlieffen, ancien chef d'État-major général, proclamé par l'empereur Guillaume le plus « génial » de ses hommes de guerre.

Ce plan ne comportait pas seulement, comme on l'a trop répété, un mouvement d'aile droite visant Paris et l'enveloppement de la gauche des armées de Joffre ; il disposait l'ensemble des armées allemandes en la forme d'une tenaille dont l'une des branches s'avançait vers la trouée de Charmes et l'autre par la Belgique vers l'Oise, l'Aisne et la Marne. Quant au centre, qui servait d'articulation, il était réservé pour tomber sur les armées de Joffre, une fois qu'elles se trouveraient prises dans la pince et bousculées par la double attaque de flanc, quelque part vers Châlons ou vers Dijon. Tout cela se passerait, selon l'expression de Schlieffen, « comme dans la cour de la caserne, comme à l'école de bataillon. » Cette stratégie supérieure « spécialement allemande » et « surnapoléonienne » se promettait d'anéantir les armées françaises en une seule fois par enveloppement et écrasement.

« Les armées opérant d'après cette doctrine, écrivait Schlieffen lui-même dans son fameux article *Cannae*, se portent en une longue ligne de bataille contre la ligne adverse beaucoup plus étroite et disposée en profondeur. Les ailes, constituant des échelons avancés, se rabattent contre les flancs, tandis que la cavalerie, poussée en avant, gagne les derrières des forces ennemies. Dans le cas où les ailes forment des corps

séparés, elles exécutent la mission qui leur incombe, en utilisant tout le réseau routier dont elles peuvent disposer. C'est l'opération que Moltke dénomme « la concentration des armées sur le champ de bataille » et qu'il tient pour la manœuvre la plus parfaite qu'un chef d'armée puisse réaliser (1). »

Nous avons dit comment l'une des branches de la tenaille se brisa contre la résistance des armées de Dubail et Castelnau à l'entrée de la Trouée de Charmes. Nous dirons bientôt comment l'autre branche s'usa dans l'effort qui la livra à la contre-attaque française sur l'Ourcq et sur la Marne. Mais, procédant d'Est en Ouest et par ordre chronologique, nous allons essayer d'exposer aujourd'hui comment les armées du Centre, réservées pour le coup final, furent dénichées en quelque sorte dans la forêt et tirées en plaine par l'offensive française, et comment cette offensive, qui, malheureusement, nous coûta cher, eut du

(1) Cité par le capitaine Daille, *Essai sur la doctrine stratégique allemande*, d'après *La Bataille de Cannes*, par le feld-maréchal von Schlieffen. p. 86.

On trouvera, dans le tome IV de l'*Histoire de la Guerre de 1914*, pp. 113 et suivantes, l'exposé du plan allemand d'après les doctrines de Schlieffen, tel que je me suis efforcé de l'établir, dès le début de 1916 (voyez, notamment, l'article paru dans la *Revue hebdomadaire* du 22 juillet 1916). L'historien allemand Frédéric Heinecke, dans un article publié récemment par la *Gazette de Francfort* (janvier 1917) et intitulé : « Le Rythme de la guerre mondiale, » vient de nous apporter l'aveu des Allemands et l'entière confirmation de ce qu'ils avaient si soigneusement dissimulé : « Préparés, dit-il, par les expériences des guerres de Napoléon et de Moltke et par les enseignemens de Clausewitz, nous avons tout fondé sur un *brusque rassemblement de nos forces :* elles devaient fondre *toutes ensemble* sur l'adversaire, se précipiter en avant *dans un brusque mouvement concentrique,* aller chercher et anéantir *en rase campagne* le gros des forces ennemies. Le premier but était d'écraser tout de suite la France et de la contraindre à traiter. Commencé d'une façon brillante, ce programme échoua aux portes de Paris dans la bataille de la Marne (l'historien allemand, insuffisamment renseigné par les communiqués officiels, ignore ou feint d'ignorer l'importance de la bataille de la Trouée de Charmes et des batailles en retraite qui précédèrent la bataille de la Marne), bataille qui ne fut pas seulement une victoire tactique, mais un grand succès stratégique pour les Français. Peut-être n'eût-il pas échoué, si nous avions poursuivi vigoureusement notre plan primitif, si nous avions énergiquement rassemblé le gros de nos forces et sacrifié la Prusse orientale. »

En fait, l'État-major allemand ne se laissa pas détourner de son plan primitif autant que le croit Heinecke, puisqu'il n'envoya en Prusse orientale qu'un corps, deux au plus ; la vérité est que l'aveuglement des chefs allemands, leur infatuation inouïe, la méconnaissance de la force de leurs adversaires d'une part, et, d'autre part, le sang-froid du général Joffre, la vigueur de ses lieutenans, le courage et la ténacité incomparables du soldat français réduisirent à néant le grand plan allemand par les trois batailles de la Trouée de Charmes, de la Meuse et de Guise, préparant la belle manœuvre de l'Ourcq et de la Marne. Ainsi fut obtenu, non pas en un jour, mais par un effort de plusieurs semaines, ce « grand succès stratégique » auquel les Allemands finissent par rendre hommage.

moins pour avantage de déchirer les voiles, de nous révéler les forces considérables cachées sous les ombrages de l'Ardenne et de les ébranler avant l'heure où elles eussent été en mesure de surprendre notre centre par leur soudaine irruption.

Deux points demandent à être mis d'abord en lumière : 1° l'importance des forces massées par les Allemands dès le début de la guerre dans le duché de Luxembourg et dans le Luxembourg belge ; 2° l'importance parallèle des forces rassemblées par le commandement français dans ces mêmes parages. Il va de soi que ces accumulations de troupes ne furent pas dues au hasard et qu'elles résultaient de part et d'autre de conceptions stratégiques dont nous essaierons de donner la clef.

Du côté allemand, c'est, d'abord, *la Ve armée armée du kronprinz.* — Elle se compose, en procédant d'Est en Ouest : de la XXXIIIe division de réserve, renforcée d'une brigade de *landwehr ;* sortie de Metz, elle se tient en liaison avec la VIe division de cavalerie ; ces forces combinées menacent Verdun ; — du XVIe corps actif (général von Mudra), s'appuyant sur Thionville d'où il a débouché par Aumetz ; il se développe sur Fillières-Joppécourt ; — du VIe corps de réserve, destiné à attaquer Longwy et à marcher sur Xivry-Circourt ; — du Ve corps de réserve (général comte Solms), qui a bivouaqué autour de Bettembourg, dans le grand-duché de Luxembourg, et qui se portera sur Kœrich, en face de Longwy ; — du Ve corps actif venu de Posnanie (général von Strantz), qui opérera en avant du corps de réserve ; — du XIIIe corps actif (général von Fabeck), qui forme l'aile droite de l'armée du kronprinz et qui était en train d'accomplir un mouvement d'Est en Ouest (d'Arlon sur Neufchâteau), quand il dut faire soudain face au Sud, au moment où l'offensive française se produisit. Le VIe corps actif fit nominalement partie de l'armée du duc de Wurtemberg jusqu'au 30 août ; mais, en réalité, il opéra en liaison étroite avec l'armée du kronprinz au cours de la bataille des Ardennes.

Donc, près de six corps d'armée, sans compter les puissantes garnisons des camps retranchés de Metz et Thionville, qui ne cessèrent d'envoyer des renforts. C'est environ 250 000 hommes appartenant à des formations comptant parmi les meilleures, puisqu'on y remarque le XVIe corps (de Metz), si souvent

AVANT LA BATAILLE 21 Août 1914 au matin.

Français	Allemands	
4 _ Armée	V _ Armée	■ Division française
[2] Corps d'armée	[V] _ Corps d'armée	□ _ id _ allemande
67 Division indépendante	XXXIII _ Division	

Echelle : 1/1000.000 — 0 10 20 30 40 50 Km

comparé à notre 20e corps, les troupes de Posnanie, etc., etc. Cette armée est placée sous le commandement du kronprinz, de l'héritier de la couronne impériale, de l'homme qui a fait de cette guerre sa chose. Un tel choix suffit pour prouver qu'on a réservé à cette armée un rôle éminent. Dans le secret de la sombre forêt d'Ardenne, on a préparé la chevauchée magnifique qui fera déboucher le chasseur noir dans la plaine française : il a devant lui la forteresse qui exerce sur la dynastie des Hohenzollern une fascination héréditaire, — Verdun.

2° *La IVe armée. Armée du duc de Wurtemberg.* — Celui-ci est un autre héritier. Le troisième prince héritier, celui de Bavière, commande sur le front de Nancy.

La IVe armée comprend au début, comme il vient d'être dit, le VIe corps actif (général von Pricttwitz), qui a devant lui la région de Rossignol; le XVIIIe corps de réserve qui se porte sur Neufchâteau; le XVIIIe corps actif (général von Tchenk) en marche sur Bertrix; le VIIIe corps de réserve (général von Egloffstein) marchant vers Paliseul; le VIIIe corps actif (général Tulff von Tchelpe und Weidenbach), qui, venant du Luxembourg, s'avançait rapidement sur la Meuse, acomplissant, lui aussi, un mouvement d'Est en Ouest sur lequel nous allons revenir; enfin deux divisions de cavalerie, les IIIe et VIIIe divisions.

C'est donc cinq corps et deux divisions de cavalerie, formant un total de plus de 200 000 hommes qui se sont installés sous les bois et sont aux aguets sur la frontière belge, un peu au Nord de la Semoy.

3° *La IIIe armée. — Armée du ministre de la guerre saxon, von Hausen.* — Elle se compose du XIXe corps qui, parti des Trois-Vierges, se porte, lui aussi, de l'Est à l'Ouest et défile derrière l'armée du duc de Wurtemberg; il passe à Mont-Gauthier le 21 et se dirige par une marche de vingt-cinq heures, du 22 à l'aube, au 23 à l'aube, sur Bourseigne-Neuve et Hargnies; du XIe corps actif (général von Pluskow), qui sera, à la fin d'août, rappelé en Russie; du XIIe corps actif ou Ier saxon (général d'Elsa), qui accomplit, plus au Nord, le même mouvement que le XIXe corps et est vers Sovet (10 kil. N.-E.) de Dinant, le 21; du XIIe corps de réserve (général von Kirchbach), qui manœuvre dans la même direction et débouche sur Sorine le 23. En plus, la IIIe armée dispose de la cavalerie de la Garde. Cette armée doit compter au moins 120 000 hommes.

C'est donc un total de 550 ou 600 000 hommes qui se sont insinués dans les deux Luxembourg; selon les dires des gens du pays, les bois « grouillent d'Allemands. »

En accumulant des forces si considérables sur cette frontière et en prenant des précautions si extraordinaires à la fois pour les cacher et pour organiser leurs positions, le grand État-major allemand ménageait à l'État-major français une « surprise. » C'est ce qui résulte de tous les documens publiés, jusqu'ici, en Allemagne : c'est ce qui résulte de l'examen de la carte, et c'est ce qui résulte surtout de la suite des événemens. Si les armées françaises se risquent dans cette région et abordent cette masse, elles auront une « surprise » en effet; mais leur offensive hardie, et qui semble n'avoir pas été prévue par les chefs adverses, dérangera, en revanche, quelque grand projet.

Forces françaises sur la frontière entre Givet et Audun-le-Roman. — A ces forces allemandes, quelles forces françaises étaient opposées?

Il y a lieu de rappeler, d'abord, que, dans la toute première phase de la mobilisation, alors que la violation de la neutralité belge n'avait pas encore révélé le plan « génial » des Allemands, la frontière entre Meuse et Moselle était occupée par la 5e armée (général Lanrezac), la 3e armée (général Ruffey) et les divisions de réserve destinées à couvrir Verdun et, le cas échéant, à se porter sur Metz. Quand le mouvement de l'aile droite allemande sur la basse Belgique se fut révélé, on déplaça la 5e armée (renforcée d'élémens nouveaux) et par une « marche en crabe », elle glissa de droite à gauche se portant de la Meuse sur la Sambre; la 4e armée vint la remplacer sur la frontière. Par suite, à la date du 19 août, les troupes françaises du front des Ardennes sont constituées ainsi qu'il suit : Deux armées, la 3e et la 4e se trouvent là réunies et en plus, à droite, un certain nombre de divisions de réserve. Mais, à partir du 19, ces divisions sont constituées en une armée indépendante, l'armée de Lorraine.

Donc, en procédant de l'Est à l'Ouest, nous trouvons :

1° *L'armée de Lorraine (général Maunoury)* agissant au Nord de Verdun et jusque dans le voisinage d'Etain : Elle se compose du groupement du général Pol Durand, 54e, 55e, 56e, 67e divisions de réserve, plus les 65e et 75e divisions de

réserve, soit six divisions de réserve qui, précédemment, se rattachaient à la 3e armée.

2° *La 3e armée (général Ruffey)*, se composant de trois corps d'armée : le 6e corps (général Sarrail), le 5e corps (général Brochin) et le 4e corps (général Boëlle). Cette armée, sous la protection du 6e corps en couverture, constituée dès le début d'août entre Meuse et Moselle, s'était concentrée sur les Hauts-de-Meuse de Saint-Mihiel à Damvillers, le quartier général à Verdun.

A la veille de la bataille des Ardennes, la situation des trois corps de la 3e armée était la suivante : le 6e corps (général Sarrail), après s'être concentré dans la plaine de Woëvre, autour de Vigneulles, s'était porté en échelon dans la région Nord-Est de Verdun, quartier général à Fresnes à partir du 14 août; puis il avait avancé dans la direction de Beuveilles, quartier général à Spincourt. Le 5e corps (général Brochin) doit surveiller le débouché de Longuyon dans la direction de Tellancourt. Le 4e corps (général Boëlle), à gauche de la 3e armée, en liaison avec le 2e corps de la 4e armée, a pour objectif la Basse-Vire dans la direction de Virton, tandis que ses gros sont sur la Chiers.

La 3e armée et l'armée de Lorraine réunies, plus la 7e division de cavalerie, font un total de plus de 200 000 hommes, dont près de la moitié de troupes de réserve, disposés en un vaste demi-cercle en avant de Verdun : nous indiquerons tout à l'heure le rôle offensif qui est destiné à ces deux armées dans la pensée du haut commandement français.

3° *La 4e armée (général de Langle de Cary)*; c'est une formation plus puissante que les deux précédentes. Au 20 août, avec le renfort que lui apportent une partie du 9e corps (détaché de l'armée du général de Castelnau) et la division du Maroc, elle ne comprend pas moins de six corps actifs et deux divisions de réserve, sans compter la cavalerie, soit plus de 250 000 hommes.

De l'Est à l'Ouest, c'est, d'abord, le 2e corps (général Gérard); après qu'une de ses divisions eut livré, le 10 août, le combat de Mangiennes auquel prit part également le 4e corps, ce corps a bivouaqué en deçà de la frontière française, en face de Virton; sa liaison, à l'Est, se fait par Montmédy avec le 4e corps (13e armée); — le corps colonial (général Lefèvre) qui a pris ses

cantonnemens entre Montmédy et Meix-Gérouville-Herbeuval-Villiers-devant-Orval; le 12e corps (général Roques) qui, après avoir eu son quartier général à Stenay sur la Meuse, s'est rapproché de la frontière belge et a son quartier général aux Deux-Villes, la veille de l'offensive; le 17e corps (général Poline), quartier général à Mouzon, avec pour objectif, la vallée de la Meuse dans la direction de Carignan et au delà vers Herbeumont-Cugnon; le 11e corps (général Eydoux) dans la région Bouillon-Corbion, en liaison avec le 17e corps par Cugnon; la moitié du 9e corps (général Dubois) qui vient de Nancy et débarque à Charleville, le 20 au matin. Il est jeté immédiatement dans la région de Bièvre-Nafraiture. Dès le 22, il sera complété par l'arrivée de l'excellente division du Maroc (général Humbert). Plus au Nord, la 52e division de réserve (général Coquet) forme l'extrême gauche et garde les ponts de la Meuse entre Fumay et Monthermé; la 60e division de réserve (général Joppé) débouchera bientôt sur la Semoy dans la direction de Rochehaut. Enfin, la 4e armée est éclairée, à environ deux jours de marche vers le Nord, par les 4e et 9e divisions de cavalerie.

En additionnant les forces des trois armées françaises, c'est la valeur d'environ 12 corps d'armée, sans compter la cavalerie, qui manœuvrent (1) entre Audun-le-Roman d'une part et Givet de l'autre. Force considérable, la plus belle peut-être dont pût disposer alors l'État-major français.

Conceptions stratégiques allemandes. — Ayant constaté la force des deux armées, il faut essayer de dégager les raisons de leur présence dans cette région, le but stratégique et tactique des deux commandemens.

Du côté allemand, l'accumulation de troupes dans le grand-duché du Luxembourg et dans le Luxembourg belge est un fait profondément réfléchi, soigneusement préparé et qui suffirait à lui seul pour établir la réalité du vaste programme politique et militaire inspiré par les idées de Schlieffen.

Je dirai plus, ce fait porte une puissante lumière sur la décision prise d'avance par le gouvernement allemand de déchaîner cette guerre, dans la certitude où il croyait être d'emporter, sur le front occidental, la victoire complète et

(1) Certains documens officiels parlent de dix corps d'armée : c'est qu'ils ne comptent pas les divisions de réserve.

immédiate. On n'établira jamais assez clairement ces origines, car si on les laisse s'obscurcir, on portera atteinte au caractère de la guerre elle-même.

Le plan militaire est en connexion absolue avec le plan diplomatique et, à ce point de vue, l'aveu de Heinecke est doublement précieux. Reprenons sa phrase principale : « Les armées allemandes devaient fondre toutes ensemble sur l'adversaire, se précipiter en avant dans un brusque mouvement concentrique, aller chercher et anéantir, dès le début de la campagne, le gros des forces ennemies ; le premier but était d'écraser tout de suite la France et de la contraindre à traiter..., » et rapprochons cette phrase de celles prononcées par le chancelier Bethmann-Hollweg et par le ministre von Jagow au cours des débats diplomatiques qui précédèrent, de la part de l'Allemagne, la déclaration de guerre : « Croyez bien, dit M. de Jagow au baron Beyens, que c'est la mort dans l'âme que l'Allemagne se résout à violer la neutralité de la Belgique. Que voulez-vous ? *C'est une question de vie ou de mort pour l'Empire*. Si les armées allemandes ne veulent pas être prises entre l'enclume et le marteau, elles doivent frapper un grand coup du côté de la France, pour pouvoir ensuite se retourner contre la Russie. — Mais, dit le baron Beyens, les frontières de la France sont assez étendues pour que l'on puisse éviter de passer par la Belgique. — Elles sont trop fortifiées... » Et du même Jagow parlant à l'ambassadeur d'Angleterre : « C'est pour nous une question de vie ou de mort ; car si nous avions passé plus au Sud, nous n'aurions pu, vu le petit nombre de chemins et la force des forteresses, espérer passer sans rencontrer une opposition formidable. » Ne citons que pour mémoire l'entretien fameux de l'ambassadeur d'Angleterre avec le chancelier, avec cette affirmation allemande sans cesse répétée : « L'invasion de la Belgique, c'est pour l'Empire une question de vie ou de mort. » Et la formule définitive de la thèse impériale donnée par le ministre des Affaires étrangères : « La sécurité de l'Empire exige d'une façon absolue que les armées allemandes traversent la Belgique. » (*Livre Bleu*, n° 160.)

Or, il ne s'agissait pas seulement de la Belgique du Nord de la Meuse, mais aussi de la Belgique du Sud ; il ne s'agissait pas seulement de la Belgique, il s'agissait aussi du Luxembourg.

En un mot, l'ensemble de ces aveux et de ces faits révèle le plan militaire allemand initiateur du plan politique et qui était de s'assurer la victoire par une manœuvre foudroyante consistant à tourner nos places de l'Est pour prendre nos armées comme dans un étau : on tournait Belfort et Épinal par la trouée de Charmes; on tournait Toul et Verdun en débouchant sur la frontière des Ardennes et sur la Meuse.

Cette situation étant donnée, on s'aperçoit que l'invasion du duché de Luxembourg par les armées allemandes dès le 1er août, avant la déclaration de guerre, n'est nullement un fait d'importance secondaire comme on a quelque tendance à le laisser croire, mais un des principaux élémens d'appréciation relativement au plan politique et militaire de l'Allemagne. Rien ne démontre mieux sa préméditation. En effet, mettre le pied sur le territoire du Luxembourg, c'était violer l'*une* des neutralités ; la violation de l'*autre*, c'est-à-dire de la neutralité belge devait s'ensuivre fatalement : la théorie du « chiffon de papier » s'appliquait dans les deux cas.

C'est avant la déclaration de guerre, avant les ouvertures adressées à la Belgique pour laisser franchir son territoire, que le territoire du grand-duché est occupé. Il fallait, évidemment, un intérêt stratégique de premier ordre, pour décider le gouvernement allemand à une procédure si audacieuse et qui avait pour conséquence, à peu près fatale, l'intervention de l'Angleterre.

Ramassons l'ensemble de ces observations dans une conclusion qui paraît irréfutable. Ce sont les militaires qui, pour des raisons militaires, ont imposé ces graves initiatives diplomatiques et militaires. En revanche, les militaires prenaient l'engagement de frapper rapidement des coups décisifs. La guerre était leur œuvre : mais ils garantissaient la victoire immédiate. Jagow, d'ailleurs, a essayé de se disculper quand il prononça la fameuse phrase, qui est une précaution autant qu'un aveu : « Au conseil tenu à Potsdam, les militaires l'ont emporté sur les civils (1). »

(1) Un simple extrait de presse nous permet de constater que la question de la responsabilité du « grand plan » est posée publiquement en Allemagne : « *Quel est le véritable auteur du plan de la ruée allemande en août 1914?* La question a été posée au Landtag de Bavière et le comte Hertling, ministre-président, sans donner aucun détail, s'est exprimé ainsi à ce sujet : « C'est au grand

Dès le 1er août, on prenait position dans le duché du Luxembourg. Le plan militaire entrait en voie d'exécution. Tout le reste n'est que grimace diplomatique bonne à gagner du temps et à fournir les délais de l'accomplissement. Voyons donc les faits qui se produisent dans cette région : ils révèlent la conception qui présida à l'ensemble des événemens.

On apprend bientôt que des armées allemandes s'organisent dans le Grand-Duché et le Luxembourg belge. Nous avons dit tout à l'heure, qu'au jour de la mise en marche, ces armées monteront au chiffre formidable de 600 000 hommes. Des troupes de couverture, projetées sur le territoire français, ont pour mission unique de cacher ce qui se passe. Quelques combats, Dinant, Mangiennes, Spincourt, s'opposent aux incursions de la cavalerie française et aux reconnaissances s'efforçant de soulever le voile. Après le coup violent frappé à Liége, le silence se fait et les armées allemandes complètent leurs effectifs, se massent, attendent l'heure où le grand État-major les mettra en mouvement, c'est-à-dire jusqu'au 19.

C'est le 19 que l'armée von Kluck passe la Gette pour commencer le grand mouvement tournant qui, par Louvain et Bruxelles, doit déboucher sur la Sambre. Et c'est le 19 aussi que les armées du Luxembourg et des Ardennes se mettent en branle pour seconder cette manœuvre en se portant à la fois sur Longwy et sur la Meuse, pour marcher au rendez-vous général donné aux trois armées allemandes sur la Marne ou la Seine.

Rappelons que les rencontres de l'Est ont lieu du 15 au 20 et que la bataille de Charleroi va se produire les 22 et 23 août. La simultanéité des contacts suffirait pour révéler l'ordre unique qui dirige les trois armées et que les armées du centre ont à exécuter, *pro parte*.

état-major et, tout particulièrement, au général von Moltke que revient l'honneur d'un plan aussi grandiose. » (Cet « honneur » lui a valu d'être écarté du commandement dès la première phase de la guerre.) Le ministre bavarois a ajouté qu'une autorité supérieure (c'est évidemment l'Empereur) pouvait avoir inspiré ce plan et l'avoir imposé, sans préciser davantage. (Voilà bien la connexion entre les idées de l'Empereur sur Schlieffen et le plan de la guerre.)

Certains journaux influens, surtout pangermanistes, notamment la *Frankfurter Zeitung* et la *Tœglische Rundschau*, ont posé la même question sans donner de réponse plus précise que celle du comte Hertling. On peut conclure que le Kaiser a eu la principale initiative d'une ruée irrésistible des armées allemandes sur Paris et que von Moltke avec son état-major en ont seulement préparé l'exécution.

RAISONS DE L'OFFENSIVE FRANÇAISE DANS LES ARDENNES

Quels sont les desseins du haut commandement français? Peut-on croire que, quand il masse des forces si nombreuses dans cette région, sa pensée soit uniquement de surveiller les forces allemandes et de protéger une frontière menacée? Non. La volonté des généraux français, résultant, à défaut de mille autres preuves, du décret publié un an avant la guerre et portant « Règlement de la conduite des grandes unités » est, ici comme partout, de prendre rapidement l'offensive, — ne serait-ce que pour porter la guerre si possible sur le territoire ennemi. Ce qu'on veut, selon les expressions du général Cherfils, c'est « une offensive ardente, résolue, *a priori*, à la fois dans la bataille et pour aller à la bataille dès l'ouverture des opérations. »

Mais cette offensive devait-elle se porter, d'abord, sur la frontière des Ardennes? Ce point demande à être éclairci.

Pour une armée française se proposant de pénétrer en Allemagne, *tout en respectant la neutralité belge et luxembourgeoise*, les débouchés ne sont pas nombreux. Le champ des opérations est forcément limité au front Longwy-Belfort. Mais la Lorraine annexée est couverte par les trois camps retranchés de Thionville-Metz-Strasbourg. En arrière, le Rhin fait barrière et, de toutes façons, il faut franchir le fleuve. Le commandement français ayant Berlin pour objectif suprême, deux alternatives se présentent : ou occuper l'Alsace, se couler le long du Rhin, et franchir le fleuve vers Mayence; ou suivre la Moselle et franchir le Rhin vers Coblentz; la première de ces campagnes se heurte à Strasbourg; la seconde à Thionville et Metz. Des deux côtés, les débuts sont rudes, mais il n'y a pas d'autre voie.

Entre ces deux alternatives le choix du haut commandement français s'était d'abord porté vers la première. La France étant décidée à respecter la neutralité belge et luxembourgeoise, ce projet s'imposait, pour ainsi dire, à lui. Dans ces conditions, la première bataille devait être recherchée, toutes forces réunies, en appuyant au Rhin la droite du dispositif général : et telle fut la conception qui présida, en effet, au début de la campagne.

Ainsi tout s'explique : la manœuvre d'Alsace, la marche

en échelons des armées de l'Est, essayant de déboucher de la région des Étangs, la disposition en échelons refusés de droite à gauche de toutes nos armées s'appuyant l'une l'autre, et le soin avec lequel on garde en réserve la très importante 4e armée (Langle de Cary) qui doit devenir, au jour de l'offensive, la masse de manœuvre et, en se portant au point décisif, produire l'événement.

Tout à coup, on apprend que les armées allemandes ont violé les neutralités belge et luxembourgeoise. Elles occupent le grand-duché et ont enlevé Liége; elles se massent derrière la Gette. On ne sait pas encore si elles allongeront leur aile tournante jusque vers la mer pour se rabattre sur la Sambre ou si elles déboucheront sur la Meuse ou même sur la Semoy.

Quoi qu'il en soit, il faut parer à tout événement.

Est-ce le moment de s'enfoncer en Allemagne en laissant la France et Paris à découvert? Mais, d'autre part, faut-il renoncer au bénéfice de l'initiative et de l'offensive?

Le haut commandement français prend rapidement les mesures qu'une *variante* de notre plan de mobilisation a prévues, en cas de violation de la neutralité belge : il ordonne le mouvement en oblique à gauche qui porte la 5e armée et toutes les réserves disponibles sur la Sambre; la 4e armée se rapproche de la frontière pour combler le vide ainsi produit; des forces empruntées à notre droite, c'est-à-dire aux armées de l'Est, viennent renforcer notre gauche, c'est-à-dire les armées de l'Ouest.

Mais ces dispositions nouvelles ont pour effet de déplacer l'axe de nos armées et, par conséquent, d'appliquer leur force de propulsion sur un autre point. Atteindre le Rhin par l'Alsace, par Strasbourg et par Mayence ne peut plus être l'objectif. Reste l'autre alternative. Puisque nos forces principales sont, maintenant, à proximité de Metz, pourquoi l'offensive ne se porterait-elle pas dans cette direction? A la campagne du Rhin par Strasbourg et Mayence, on substituera le débouché par la Moselle en masquant ou en tournant Metz ou Thionville et en progressant, cette fois, vers Trèves.

Dans la situation donnée, ce plan présente aussi des avantages : d'abord, il garde une porte ouverte vers l'Allemagne; deuxièmement, il menace de flanc les armées allemandes qui semblent progresser d'Est en Ouest pour se jeter sur la Meuse à travers la Belgique; en troisième lieu, il maintient la liaison

entre la masse de nos armées groupées vers les Ardennes et la 5e armée agissant sur la Meuse et la Sambre. De ces trois avantages, celui qui frappe pour le moment le commandement français, c'est la possibilité de se jeter sur le flanc de l'ennemi opérant en Belgique. N'est-il pas possible, puisqu'on occupe en forces la frontière du Luxembourg belge et du duché, de piquer droit au Nord, de déchirer le rideau de troupes tendu sous les ombrages des Ardennes et, en marchant soit sur Liége, soit sur Namur, de surprendre les armées allemandes en pleine course et de les couper de leur base d'opérations, Aix-la-Chapelle? En un mot, foncer sur le centre des armées allemandes, tandis que nos armées les contiennent sur les deux ailes, d'une part en Lorraine, d'autre part sur la Sambre, tel est le nouveau projet du haut commandement français, projet que les faits et les ordres révèlent. On comprend ainsi l'importance que prend à ses yeux le front des Ardennes et des deux Luxembourg.

L'exécution de ce plan n'allait pas sans de grands risques : mais la situation était telle que, de toutes façons, il fallait risquer quelque chose. Sans qu'on fût encore exactement renseigné sur l'importance des forces allemandes dans cette région, on en savait assez pour les deviner puissantes. Devrait-on les laisser choisir leur heure pour frapper le coup dont elles nous menaçaient, soit en achevant ce mouvement d'Est en Ouest qui les portait sur la Meuse, soit en se contentant d'une marche soudaine sur Verdun?

L'une des plus grandes difficultés que devait rencontrer l'offensive française dans cette région tenait à la nature du pays. Qui dit « Ardennes » dit région boisée. Or le champ d'opérations qui se présentait, d'abord, aux armées françaises était, pour ainsi dire, un sous-bois continu. Les Allemands avaient singulièrement profité de l'avance que leur avait donnée l'occupation félonne du Luxembourg et de la Belgique : ils avaient tout organisé, tout repéré ; et puis, à la faveur des bois, ils avaient admirablement dissimulé la force réelle de leurs armées. C'était là la vraie « surprise, » depuis longtemps méditée : « Nous arrivons à Somme-Thonne, premier village belge, dit le *Carnet d'un artilleur;* une vieille femme nous raconte que voilà quelques jours, elle a vu un combat entre uhlans et chasseurs à cheval. Comme nous lui disons que, maintenant, notre présence doit la rassurer, elle nous répond : « Vous ne

savez pas où vous allez ; les Allemands occupent le pays depuis quinze jours et se sont fortifiés... » Propos de bonne femme ! pensons-nous... C'était la vérité même. Le débouché dans ces bois devait présenter aux troupes françaises une difficulté presque insurmontable. Nous dirons comment la forêt devint, contre leur offensive, la complice de la surprise allemande.

Un autre désavantage pour les armées françaises tenait à l'insuffisante liaison entre les armées opérant dans les Ardennes et la 5e armée, détachée beaucoup plus au Nord sur la Sambre et Charleroi. Le simple examen de la carte révèle cette situation. Entre Fumay et Namur, un vide, un décrochement existait qui ne pouvait que tenter une audacieuse manœuvre ennemie. Or, ce trou est assez mal gardé : la division Bouttegourd (51e division de réserve) a bien reçu pour mission de relever, à partir du 21 août, le 1er corps (5e armée) pour la défense de la Meuse dans la région de Givet-Namur ; le pont d'Hastières est bien tenu, même sur la rive droite, par une compagnie du 348e. La 52e division de réserve garde bien le secteur Givet-Monthermé. Mais ce sont là des forces tout à fait insuffisantes pour parer à une attaque en forces de l'ennemi, vers l'angle que fait la rencontre de la Meuse et de la Semoy.

Or, cette attaque, il la projette. Ce mouvement d'Est en Ouest que les avions et les renseignemens ont signalé comme entraînant la plupart des corps allemands que l'on a pu repérer, ce mouvement porte la masse de ces troupes allemandes vers Dinant, vers Givet, vers Hastières, vers Haybes, vers Fumay. Elles sont destinées évidemment à appuyer le grand mouvement de von Klück ; elles l'accompagnent, le soutiennent, s'efforçant de couper les communications de notre armée de la Sambre ; tandis qu'une partie de ces armées reste sur place pour voiler le mouvement, les autres se hâtent, se hâtent; arriveront-elles à temps pour couper, par ses derrières. l'armée Lanrezac ? Ce doute, ce risque n'est pas de ceux qui doivent préoccuper le moins le haut commandement français.

Mais la « surprise » allemande se révélera à lui par un danger plus grave encore, s'il est possible, à savoir la puissance même des armées massées dans cette région. La neutralité belge et luxembourgeoise ayant abrité cette ruse, l'état-major français n'a pu percer complètement le mystère derrière

lequel s'achevaient les préparatifs allemands. Les investigations de la cavalerie, les renseignemens obtenus par avions et par d'autres voies, ont bien signalé la présence de sept corps allemands suivis de la Garde et précédés de quatre ou cinq divisions de cavalerie manœuvrant sur la rive gauche de la Meuse. On a bien connaissance de la force des garnisons abritées dans les camps retranchés de Metz et Thionville. Mais, sait-on au juste ce que représentent les deux armées du kronprinz, du duc de Wurtemberg et, derrière, connait-on même l'existence de l'armée von Hausen?

On n'ignore pas que le groupement du Luxembourg belge peut avoir trois corps (Garde, XIXe, XIIe et une division de cavalerie); on a appris, un peu tardivement d'ailleurs, que le groupement du Luxembourg-Thionville se compose de trois corps (VIIIe, XVIIIe, XVIe) avec deux divisions de cavalerie. Les avions signalent la marche vers Saint-Hubert, ou encore dans la région de la Sure, de ces colonnes ennemies se portant d'Est en Ouest; on a bien connaissance de fortes organisations allemandes derrière la Lesse entre Rochefort et Dinant; nos avant-gardes se sont heurtées à des bivouacs ennemis vers Étalle, Neufchâteau, etc. L'opinion la plus répandue dans l'armée est que les forces allemandes, lancées sur le territoire belge, sont d'environ 14 corps; sept au Nord de la Meuse et sept au Sud. Ce que l'on ignore encore, c'est que les 14 corps actifs sont doublés d'autant de corps de réserve, — corps de réserve dont l'ennemi avait soigneusement dissimulé l'existence et dont les récentes publications allemandes nous permettent maintenant d'affirmer la présence sur les lieux. Von Hausen, dont l'armée est à peine reconnue, a, au moins, un corps de réserve nouveau; Wurtemberg en a deux; le kronprinz en a trois et deux corps actifs (le Ve et le XIIIe) en plus que ceux qui ont été signalés. Sept ou même huit corps nouveaux, telle est donc la « surprise » que les combinaisons du grand État-major allemand nous ont réservée.

Il faut ajouter, d'ailleurs, à l'éloge du haut commandement français, que s'il ignore, peut-être, ce qui fut ignoré de tout le monde, il n'en oppose pas moins, sur l'ensemble du front belge (Sambre, Meuse et Semoy), y compris l'armée belge et l'armée britannique, aux vingt-cinq corps d'armée allemands la valeur de vingt-deux corps alliés : de façon que, s'il y eut « surprise »

sur certains points, dans l'ensemble les forces opposées ne furent pas véritablement disproportionnées.

Résumons en quelques lignes la situation et les projets des deux armées qui s'opposent sur le front des Ardennes à la date du 19 août, jour où, d'un mouvement simultané, elles vont à la rencontre l'une de l'autre : 14 corps d'armée allemands sont en face de 12 corps d'armée français. Les Allemands ont constitué cette armée du centre, non seulement pour caser leurs nombreux effectifs, mais pour prendre, à gauche de l'armée von Klück, le pas du mouvement et pour déboucher ainsi par Verdun sur la Marne et la Seine : ces marches, « qui utilisent tous les réseaux routiers » et qui se combinent avec celle du prince héritier de Bavière, constituent la fameuse « manœuvre concentrique. »

Les Français se sont établis sur la frontière pour la défendre. Mais, voyant le nuage qui s'amasse de ce côté, le haut commandement se décide à se porter en avant pour briser le centre allemand : on espère le prendre en flagrant délit au moment où il prononce sa marche de flanc. Si cette offensive réussit et si on parvient à couper les armées allemandes, on essaiera de les rejeter, d'une part sur la mer du Nord, d'autre part sur la route de Trèves où une poursuite vigoureuse retrouvera le débouché du Rhin.

Préparatifs de la lutte. — Les deux armées étant en présence, les directions générales de leur action étant connues, voyons comment il fut procédé à l'exécution.

Comme nous l'avons vu, l'initiative et l'offensive appartiennent aux armées françaises; mais elles se heurtent aux armées allemandes, elles-mêmes en mouvement. Donc, de part et d'autre en partie, il y a eu manœuvre, — en partie il y a eu rencontre.

La manœuvre allemande, telle que les faits la révèlent, est assez complexe. Comme nous l'avons indiqué, elle se déclenche, à la date du 19, en même temps que les armées de von Klück et de von Bülow se sont mises en mouvement.

Imaginez un large éventail posé sur toute la Belgique et ayant la poignée vers Thionville. Il s'ouvre de telle sorte que ce sont les formations les plus voisines de la mer qui font le grand tour et, comme on dit, l'aile marchante. Au fur et à

mesure que l'éventail s'ouvre, les parties plus rapprochées du pivot accompagnent le mouvement et y prennent part. Successivement de nouvelles armées emboîtent le pas. L'armée de von Klück passe par Bruxelles et Louvain et elle entraîne sur sa gauche l'armée von Bülow.

Il semble que, dans le plan originaire, ces deux armées devaient être directement en liaison avec l'armée du duc de Wurtemberg opérant sur les Ardennes, et que celle-ci devait rejoindre l'armée von Bülow quand elle serait arrivée à la hauteur de Givet. Mais un événement a troublé ce bel ordre de marche : la 5e armée française (général Lanrezac) a été portée avec une rapidité extrême sur la Sambre. Un vide s'est fait entre l'armée Bülow, maintenue au Nord de cette rivière, et l'armée du duc de Wurtemberg, retenue dans le Luxembourg belge. Pour combler ce vide, une armée tenue en réserve dans le camp des Trois-Vierges, l'armée von Hausen, arrive à marches forcées; elle ne bouchera la fissure et ne s'alignera avec l'armée von Bülow à sa droite et avec l'armée du duc de Wurtemberg à sa gauche, qu'en pleine bataille, après le 23. Ceci a une grande importance.

Quant à l'armée du duc de Wurtemberg, elle a glissé du duché de Luxembourg vers le Luxembourg belge et vers la Meuse à partir du 19, pour se joindre au grand mouvement d'ensemble. Elle est en marche quand l'offensive française se produit.

L'armée du kronprinz se met aussi en mouvement, mais elle marque encore le pas pour ne pas aller trop vite : elle a d'ailleurs un objectif particulier. Le rôle de cette armée est ainsi exposé dans deux textes allemands : « L'armée du kronprinz se porta en avant le 22 août sur Longwy pendant que l'armée française marchait en plusieurs colonnes en partant de la ligne Virton-Tellancourt-Beuveille-Mercy-le-Haut-Landres. *On en vint aux combats de rencontre; la première rencontre* entre les deux armées eut lieu sur la ligne générale Virton-Audun-le-Roman. » Et l'autre texte non moins explicite : « La Ve armée était commandée par le kronprinz allemand; le rôle assigné à cette armée était, tout d'abord, de maintenir de puissantes forces ennemies entre Verdun et Toul, ensuite d'assiéger Montmédy, Longwy et Verdun. » Il s'agit donc de *plusieurs sièges;* les combats qui se produisent sont des *combats de rencontre.* Rien

ne sent moins la grande conception tactique et la manœuvre. Si j'ose dire, on pelote en attendant partie; on se réserve pour l'heure où le grand mouvement sera en pleine exécution selon le plan stratégique qui domine toutes ces actions particulières.

En attendant, l'armée du kronprinz déblaie sa route; elle compte enlever Longwy par un coup vigoureux, puis se porter sur Verdun qu'elle assiégera ou masquera, et, alors, d'après les calculs, l'heure sera sonnée (vers le 4 ou 6 septembre) où ses forces intactes, soudées à celles du duc de Wurtemberg, soudées elles-mêmes à l'armée de von Hausen, soudée elle-même à l'armée de von Bülow, se joindront au mouvement en éventail et déboucheront vers Bar-le-Duc pour attaquer en force le centre et l'articulation des armées françaises.

Comme ces indications reposent sur des faits *qui se sont accomplis*, ils ne laissent guère de place au doute. L'armée du duc de Wurtemberg et l'armée du kronprinz étaient réservées dans la région des Ardennes, non seulement parce qu'elles laissaient au grand mouvement von Klück le temps de s'accomplir, mais parce que leur intervention inattendue devait produire l'événement.

LES DOUZE COMBATS DES ARDENNES

Le détail des marches d'approche et des douze combats qui furent livrés, notamment dans la journée du 22, se trouve dans l'*Histoire de la guerre de 1914*. Il ne peut être question de le reprendre ici.

En gros, voici ce qui se passa :

A partir du 19, la 4e et la 3e armée française furent averties qu'elles avaient à prendre l'offensive. Le 20 et le 21, des marches d'approche les portent sur la frontière : elles la dépassent et, le 21 au soir, les avant-gardes ont franchi la Semoy et les gros se sont massés approximativement sur la frontière et un peu au delà, sauf à l'Ouest où la 3e armée replie son bras droit à partir de Longwy et présente un front Longuyon, Pierrepont, Xivry, Bois d'Étain, laissant à l'ennemi la région de Landres et de Briey.

La forme des armées ennemies à cette même date représente une sorte de fer de lance dirigé vers la Meuse et dont l'épais-

seur se renforce au fur et à mesure qu'on remonte vers l'Est. La pointe est à Bièvre; deux lignes la déterminent : celle du Nord suit la trace de l'armée von Hausen qui arrive de Saint-Hubert, Bastogne, Allerborn, celle du Sud suit le front Bièvre-Paliseul-Bertrix-Neufchâteau-Rossignol-Etalle-Tintigny-Tellancourt-Nord de Longwy-Differdange-Bazailles-Landres-Briey. L'intervalle de ces deux lignes est comble de troupes; et ces troupes seront sans cesse renforcées par celles qui débouchent de Thionville et de Metz.

Le 22 au matin, la 4e et la 3e armée française poursuivent leur mouvement. Elles ont ordre de marcher *droit au Nord et d'attaquer l'ennemi partout où on le rencontrera.* Le temps est couvert, brumeux; sur certains points, le brouillard est si épais que les servans du caisson ne voient pas la tête des chevaux d'attelage. Dès l'aube, la fusillade et la canonnade commencent et se répercutent d'un bout à l'autre de l'immense champ de bataille. De l'Ouest à l'Est douze combats sont livrés dans la seule journée du 22.

Ces combats sont les suivans :

1° *Combat de Maissin-Paliseul.* — Le 9e corps et le 11e corps français ont passé la Semoy et sont aux prises avec l'aile droite de l'armée du duc de Wurtemberg, VIIIe actif, VIIIe réserve et droite du XVIIIe actif. La cavalerie française est repoussée de Gédinne. Après un combat très dur à Maissin, l'armée française reste maîtresse de Paliseul.

2° et 3°. *Combats de Jéhonville-Bois de Luchy-Bertrix.* — Le 17e corps français est aux prises avec le XVIIIe actif et une partie du XVIIIe réserve allemand. Il tient sur Jéhonville, Assenois, mais sa droite est écrasée au bois de Luchy. La 33e division se replie en désordre sur Bouillon.

Combats de Névraumont-Saint-Médard-Straimont. — Le 12e corps, parti de Florenville, se porte vers Neufchâteau ; il a débouché sans pertes au Nord de la forêt d'Herbeumont. Il dépasse Saint-Médard et monte jusqu'à hauteur de Petitvoir et Rossard. Mais il est attaqué par le XVIIIe corps actif et une partie du XVIIIe de réserve. Vers Izel-Jamoigne, sur le flanc droit une vigoureuse action combinée du 12e corps et du corps colonial maintient l'ennemi, et le 12e corps reste maître du champ de bataille.

4° *Combat de Neufchâteau.* — La brigade Goullet, du corps

colonial se heurte, en vue de Neufchâteau, à des forces allemandes appartenant au XVIIIe corps de réserve. Combat de rencontre extrêmement dur. La brigade française n'a pu prendre Neufchâteau, mais elle couche sur ses positions.

5° et 6°. *Combats de Rossignol-Saint-Vincent-Tintigny-Izel-Jamoigne.* — Un décrochement sensible s'est produit entre le 12e corps et le corps colonial (général Lefèvre) qui marche à sa droite ,ayant reçu l'ordre de se porter sur Neufchâteau : tandis que la brigade Goullet est accrochée à gauche, la 3e division du corps colonial se bat face à droite contre le VIe corps actif. Une lutte terrible qui dure toute la journée écrase la 3e division coloniale à Saint-Vincent-Rossignol. Le combat se poursuit avec la 2e division coloniale (général Leblois) à Izel-Jamoigne-Tintigny, qui protège la retraite du corps colonial, s'opérant sur Gérouville. L'examen de la carte et la distance qui sépare Neufchâteau de Gérouville, 15 à 20 kilomètres, donne l'idée de la gravité de l'échec.

7° *Combat de Meix-devant-Virton.* — Le 2e corps (général Gérard) débouche de Somme-Thonne et de Villers-la-Loue. Il pousse devant lui des élémens du Ve corps allemand jusqu'à la cote 250 (le Hayon); puis, faisant face à droite (puisque toutes les attaques allemandes viennent de droite, établit vigoureusement sa liaison avec le 4e corps (5e armée), se maintient à la ferme d'Houdrigny et, le soir, se consolide par une vigoureuse contre-attaque dans Virton qui avait été occupé dès le matin par le 4e corps.

Combats de la 3e armée.

9° et 10°. *Combats de Virton et d'Ethe.* — A gauche de la 3e armée, le 4e corps, en liaison avec le 2e corps de la 4e armée, s'est porté sur Virton dans la matinée du 22. Vif combat d'avant-garde à Virton livré par la 8e division aux forces du Ve corps actif et du Ve réserve allemand. Virton est pris dès le matin, et, après un rude combat, reste dans la soirée aux mains du 4e corps, qui a combiné son effort avec celui du 2e corps.

Mais, à droite, la 7e division (général de Trentinian), après un combat d'avant-garde dans Ethe, est obligée de céder et de se replier sur La Tour-la Malmaison. Le village d'Ethe reste inoccupé pendant la nuit du 22 au 23 et, le lendemain 23, est le théâtre des plus abominables massacres de la part de l'armée

allemande : les blessés sont brûlés vivans dans les hôpitaux. A la suite de ses engagemens contre le 4e corps français, le Ve corps allemand est tellement éprouvé qu'il disparaît du front pendant quinze jours.

11° *Combat de Longwy.* — Longwy est un nœud important dans les opérations de l'armée du kronprinz ayant contre elle le 5e et le 6e corps français, et en plus les divisions de réserve composant maintenant l'armée de Lorraine. Les forces allemandes mises en avant le 19 se sont portées au siège de Longwy et ont installé, dès le 20, de l'artillerie lourde à Differdange. Des troupes appartenant au XIIIe corps allemand se sont portées en avant pour enserrer la place jusqu'à la redoute de Bel-Arbre et Cosnes.

Notre 5e corps (général Brochin) se met en mouvement et se heurte à ces troupes. La 9e division à gauche ne tient pas et se replie sur Longuyon. La 10e division à droite combat plus vigoureusement en liaison avec le 6e corps, mais reçoit l'ordre de se replier vers midi. Le contact avec Longwy est perdu de ce côté.

12° *Combats de Bazailles-Xivry-Fillières.* — Mais le 6e corps (général Sarrail) tient solidement sur l'extrême droite. Il écrase les formations du XVIe corps allemand dans Fillières. Cependant, le manque de liaison avec les divisions de réserve le met en une situation délicate à la fin de la journée du 22, les Allemands menaçant sa droite par Spincourt sur l'Othain; le général Sarrail, se maintenant sur le champ de bataille, s'organise, en fin de journée, sur la forte position d'Arrancy.

Ainsi, la journée du 22, journée principale de la *Bataille des Ardennes*, a donné des résultats alternatifs suivant les corps. Succès à l'aile gauche et à l'aile droite, fléchissement au centre par les graves incidens qui arrêtent l'offensive générale des deux armées. Cependant, le centre lui-même s'est maintenu vigoureusement au 12e corps, au 2e corps, au 4e corps.

Les armées allemandes ont été surprises elles aussi. Malgré leurs succès, elles hésitent à se sentir victorieuses. Pas de poursuite de leur part. La plupart des villages que nous avons abandonnés ne sont pas immédiatement occupés.

Aussi les chefs français inclinèrent d'abord à reprendre l'offensive pour le lendemain 23. Mais la lassitude des troupes,

les lourds sacrifices qui leur ont été imposés, surtout le repli précipité de certains corps qui a rompu la ligne de front, l'ensemble des circonstances finit par imposer au commandement l'abandon de l'offensive, et bientôt il prend le parti de la retraite sur des positions meilleures.

Cette retraite s'accomplit en deux temps, d'abord sur la Semoy, la Chiers, l'Othain, la Crusnes. Et en deuxième ligne, après un arrêt sur la Loison, elle se porte sur la Meuse. Ce second mouvement est décidé le 24 au matin : il s'accomplit dans les journées du 24 et du 25.

La double retraite face à l'ennemi donne lieu à de vigoureux combats en « coups de boutoir » qui contiennent l'adversaire et confirment chez les troupes le mordant qu'elles n'ont, d'ailleurs, jamais perdu. Ce sont les combats de Carlsbourg, Vivy-Chairière, livrés le 23 par le 9e corps, la 60e division de réserve et le 11e corps ; les combats d'Izel-Jamoigne-Pin, livrés le 23 août par le 12e corps et la 2e division du corps colonial ; le combat de Carignan-Mont des Tilleuls livré, le lendemain 24, par le 17e corps et le 12e corps en deçà de la frontière française, le combat de Marville, livré par le 4e corps, les combats de l'Othain Arrancy-Petit-Xivry-Spincourt, livrés le 24 par le 5e et le 6e corps ; enfin le glorieux combat d'Étain, livré le 25 par l'armée de Lorraine qui écrase la XXXIIIe division de réserve allemande, et accroche solidement, dans cette région, le *pivot* qui maintient la 3e armée.

Ces combats achèvent la Bataille des Ardennes proprement dite. Ils lui donnent son véritable caractère, de même que la bataille de la Trouée de Charmes ne fait qu'un en quelque sorte avec les journées de Dieuze et de Sarrebourg.

Le 25 au soir, la Bataille des Ardennes est terminée. Et, à partir de cette date, le commandement français prend ses dispositions pour livrer la bataille de la Meuse qui déjà va préparer le revirement de la fortune.

CARACTÉRISTIQUES TACTIQUE ET STRATÉGIQUE DE LA BATAILLE DES ARDENNES

Nous en tenant, aujourd'hui, à la *Bataille des Ardennes*, nous essaierons d'indiquer maintenant ses résultats stratégiques et tactiques, et aussi les leçons qui, de ces premières ren-

contres, se dégagèrent pour le commandement français. Si le mot n'était pas trop ambitieux, nous dirions que nous allons essayer comme une première « philosophie » de ces événemens.

Les armées françaises qui se sont portées dans le Luxembourg belge ont été obligées de renoncer à leur offensive; elles ont dû reculer et abandonner la défense de la frontière. En revanche, les armées allemandes qui opéraient dans le grand-duché de Luxembourg et le Luxembourg belge ont supporté le choc, puis elles se sont portées en avant, elles ont refoulé les armées françaises, les ont rejetées derrière la Meuse, et ce n'est pour celles-ci que la première étape d'une retraite qui va se généraliser sur tout le front.

De part et d'autre, les sacrifices ont été grands. Mais les armées allemandes sortent de ces journées avec le sentiment de la victoire et la confirmation de leur foi dans leur supériorité et surtout dans la supériorité du commandement. Les armées françaises ont l'impression de la défaite.

Pour les corps qui ont le plus souffert, la question ne se pose pas; leur perte est sans compensation; sur eux, dans ces journées douloureuses, un vent de découragement a soufflé. Combien de braves sont morts désespérés, combien de blessés ramassés sur le champ de bataille et emportés soit dans les hôpitaux de l'intérieur, soit comme prisonniers dans les camps allemands, ont eu le sentiment que leur sacrifice avait été vain et que les choses recommençaient « comme en 1870! »

Inutile de citer les nombreux témoignages déjà publiés qui révèlent cet état d'âme. Le langage des combattans est âpre et violent, parce que les sentimens ont été sincères et l'émotion profondément douloureuse. L'exagération d'un désespoir trop prompt doit apprendre surtout à ne pas désespérer si vite.

Un des chefs, et non des moins énergiques, dépeint dans ces termes l'état de fatigue des troupes; on sentira dans son langage la chute soudaine du rêve à la réalité. Le télégramme est daté du 25: « Après les combats qu'elles viennent de soutenir, les troupes sont épuisées par quatre jours de lutte. Ce qui diminue momentanément la valeur de ces troupes dont le moral serait excellent si elles pouvaient se reprendre en se reposant et en dormant, c'est le manque d'officiers. La plupart des régimens comptent à peine une vingtaine d'officiers. Je crois de

mon devoir de vous dire ce que j'estime être la vérité... J'ajoute que dans les diverses rencontres avec l'ennemi chacun a fait tout son devoir. »

Les communiqués essaient naturellement d'atténuer cette impression :

« *Communiqué du 24 août, 23 heures.* — A l'Est de la Meuse, nos troupes se sont portées en avant à travers un pays des plus difficiles. Vigoureusement attaquées au débouché des bois, elles ont dû se replier, après un combat très vif, au Sud de la Semoy... Du fait des ordres donnés, la lutte va changer d'aspect pendant plusieurs jours; l'armée française restera pour un temps sur la défensive; au moment venu, choisi par le commandant en chef, elle reprendra une vigoureuse offensive. Nos pertes sont importantes; il serait prématuré de les chiffrer; il ne le serait pas moins de chiffrer celles de l'armée allemande qui a souffert au point de devoir s'arrêter dans ses mouvemens de contre-attaque pour s'établir sur de nouvelles positions. »

Et le communiqué du 25 :

« Sur le front Est de la Meuse, par ordre du général en chef, nos troupes ont regagné leurs emplacemens de départ en maîtrisant les débouchés de la grande forêt d'Ardenne. Plus à droite, nous avons pris une vigoureuse offensive en faisant reculer l'ennemi. Mais le général Joffre a arrêté la poursuite pour rétablir les lignes qu'il avait assignées avant-hier sur le front de bataille. Dans cette offensive, nos troupes ont montré un admirable entrain. Le 6e corps a notamment fait subir à l'ennemi, dans la région de Virton, des pertes considérables. »

Au point de vue matériel comme au point de vue moral, la « Bataille des Ardennes » fut une défaite française. En recherchant les causes de cette défaite et en nous élevant successivement du point de vue tactique au point de vue stratégique, nous verrons si elle fut sans contre-partie et sans compensation.

Des causes de la défaite, les unes sont générales, les autres locales, les unes matérielles, les autres morales; il en est que l'on ne peut séparer de l'ensemble des conditions qui présidèrent à la préparation de la guerre, il en est qui tiennent au

commandement; il en est qui viennent des dispositions du soldat jeté si soudainement dans la mêlée.

Sur les défectuosités de la préparation générale, il n'y a pas lieu d'insister ici : elles ne s'appliquent pas, en particulier, à la bataille des Ardennes. L'*Exposé de six mois de guerre* — document semi-officiel — les indique en ces termes dans la partie qui se rapporte spécialement à ces rencontres :

« Le 21 août l'offensive commença au centre avec dix corps d'armée. Le 22 elle ne réussit pas, et ce revers sembla sérieux. Ses raisons sont complexes. Il y eut des fautes individuelles et collectives dans cette affaire : des imprudences commises sous le feu de l'ennemi, des divisions mal engagées, des déploiemens téméraires et des retraites précipitées, un gaspillage prématuré d'hommes et finalement insuffisance de certaines de nos troupes et de leurs chefs en ce qui concerne l'emploi de l'artillerie et de l'infanterie. En conséquence de ces erreurs, l'ennemi, profitant de la difficulté du terrain, put tirer le maximum de profits et d'avantages que lui donnait la supériorité de ses cadres subalternes. »

Le général Ruffey, dont l'autorité est hors de pair, observait, en effet, que depuis le commencement de la campagne les consommations de munitions d'artillerie avaient été en général trop faibles. « L'artillerie tire peu, disait-il, parce qu'elle ne voit rien. Or ce serait une grave erreur de croire que cette absence d'objectifs visibles doive être une cause d'abstention de la part de l'artillerie. En réalité pour procéder à une offensive sur un point choisi, la préparation de l'attaque de l'infanterie doit être faite en battant systématiquemeut la position attaquée sur une longueur et une profondeur déterminées en raison de l'importance de l'attaque et de l'organisation du point attaqué. Ce tir doit être commencé dès que l'infanterie prend sa formation de combat et continué jusqu'au moment où l'abordage va se produire. De même, dès qu'un indice quelconque révèle la présence de l'artillerie ennemie en arrière d'une crête ou sur un point caché, un tir en profondeur doit se produire de manière à dominer cette artillerie, dût ce tir être exécuté à de très grandes distances. Exécuté par zones avec nos puissans explosifs, il atteindra souvent le résultat cherché. » La note faisait observer aussi que notre infanterie ayant beaucoup souffert du feu des mitrailleuses ennemies, il fallait, par tous les moyens,

tâcher de déterminer les emplacemens de celles-ci et les détruire par le canon. Souvent cachées dans des caponnières, elles peuvent être prises à partie même par des pièces isolées.

En vue des rencontres qui allaient se produire sur la Meuse, des instructions spéciales visaient l'emploi de méthodes nouvelles pour l'artillerie : au cas où l'armée serait amenée à se replier sur la rive gauche de la Meuse, on recommandait, *dès le 25*, le plus large emploi de l'artillerie pour disputer à l'ennemi le passage de la rivière. On signalait l'importance nouvelle qu'allait prendre l'artillerie lourde : les canons de 120 long devront être employés à battre à grande distance les points où l'ennemi pourrait tenter de jeter des ponts. Les canons courts seront placés de façon à battre l'ennemi pendant le passage. Le canon de 75 sera plus particulièrement employé au flanquement du front et pour battre les abords immédiats de la rivière. Les emplacemens de batterie devront être reconnus avec le plus grand soin et des épaulemens solides construits partout où ce sera nécessaire.

L'ensemble de ces observations suffit pour établir de graves défectuosités dans la liaison des armes et notamment dans l'emploi de l'artillerie au début de la campagne ; mais elles montrent aussi la souplesse du génie français et sa faculté d'adaptation aux nécessités nouvelles. En moins de quatre jours, la vraie doctrine se dégage. Les Allemands ont, certes, une préparation plus complète, mais cette avance sera vite regagnée. Le général Bon, qui commandait l'artillerie d'un des corps, donnait à l'exposé de ces combats cette conclusion : « Sauf des engagemens d'avant-garde pénibles, les pertes avaient été légères; l'artillerie était absolument intacte, les servans pleins de confiance en leur canon. Les officiers étaient confirmés dans leur méthode de tir et de combat. N'ayant eu presque ni tués ni blessés, tous se croyaient invulnérables. Les troupes d'infanterie avaient gardé le moral le plus solide. » Une constatation à peu près générale dans les deux armées, c'est que l'artillerie ennemie prodigue les munitions sans faire un mal proportionné : « Une chose nous fait plaisir, écrit un jeune officier d'artillerie, c'est la quantité énorme de projectiles dépensés par les Allemands et l'inefficacité relative de leur tir... Nous devons profiter des enseignemens de ce premier jour de bataille. »

L'armée française avait eu de ce chef, une double surprise.

celle du rôle joué par l'artillerie lourde et celle du nombre et de l'emploi des mitrailleuses.

Pour ce qui concerne l'effet de l'artillerie lourde, on peut s'en tenir à l'appréciation d'un homme de guerre aussi intelligent et expérimenté qu'est le général Malleterre : « J'ai l'impression, partagée par mes officiers, que ce sont les shrapnells allemands qui ont fini par avoir raison du moral des hommes, non point tant par les pertes qu'ils ont fait subir que par l'énervement d'une pluie incessante et serrée de projectiles. Depuis l'aube jusqu'à midi, le ciel étant saturé des petits nuages gris des explosions, les balles et les éclats tombent comme la grêle sans interruption sur tout le champ de bataille. Après les gros obus de la journée du 22, l'artillerie de campagne allemande nous a montré qu'elle avait des munitions à profusion, qu'elle tirait sans compter pour ouvrir le chemin à son infanterie. C'est un procédé auquel il faudra s'habituer et notre artillerie saura y répondre. »

L'impression des artilleurs eux-mêmes était plus satisfaisante encore : c'était celle d'une sorte de sécurité. Un spécialiste, le général Bon, prend à son compte l'assertion d'un journal russe : « On entend souvent dire que l'artillerie ennemie cause des ravages énormes dans nos rangs. Ce n'est pas exact. Les plus grosses pertes sont causées non par le feu de l'artillerie, mais par le feu de la mousqueterie et par celui des mitrailleuses. Les marmites ont une action morale extraordinairement puissante; elles écrasent les forces psychiques du soldat, mais causent, en somme, peu de pertes en tués et blessés. L'effet destructif n'est nullement comparable à celui de notre 75. »

Et le général cite un fait qui, s'appliquant à la journée du 27, ne vise pas moins toute la série des combats engagés sur cette frontière : « C'est ainsi que, le 27 août 1914, pour défendre le passage de la Meuse, toutes nos batteries avaient été dans l'obligation de s'établir sur le versant exposé aux vues de la rive où l'ennemi était installé... Les capitaines s'installèrent avec la conviction qu'ils étaient appelés à se sacrifier. Je mets en fait que, si les Allemands avaient eu des canons et des artilleurs comme les nôtres, nous n'aurions pas pu rester une heure en batterie sans être écrasés. Sur les quinze batteries qui étaient ainsi exposées, une seule fut obligée de cesser le feu. Les autres ne subirent que des pertes insignifiantes. En

revanche, les effets du 75 sur les colonnes ennemies étaient au moins aussi meurtriers que ceux des fusils et des mitrailleuses... »

Nous n'insisterons pas sur la valeur démontrée du 75 français. On peut dire que, dès les premiers engagemens, il se subordonne entièrement le 77 allemand. Nous n'avons appris que longtemps après les effets du canon français dans ces combats de l'Ardenne, à Neufchâteau, à Rossignol, à Virton, à Fillières. Le général Bon avait raison, plus peut-être qu'il ne le croyait lui-même, lorsqu'il terminait ses observations par cette phrase : « Je suis convaincu que notre artillerie, pendant la première période de la campagne, a mis hors de combat au moins autant d'Allemands que la mousqueterie. »

L'habile usage que les Allemands ont fait de la mitrailleuse et l'impression produite sur nos troupes sont parfaitement décrits dans un compte rendu inédit de la marche du 12e corps : « La première prise de contact fut impressionnante et meurtrière. L'infanterie partit à fond. Elle se heurta à des cyclistes avec mitrailleuses, qui reculent dès qu'on approche, mais non sans nous avoir infligé des pertes, et ce jeu recommence. Peu à peu la troupe perd son entrain et hésite à renouveler ces assauts sanglans. Le capitaine T..., avait une section de mitrailleuses très bien exercée et dont il était très fier. On gravit une colline. Arrivés à la côte, détachemens français et allemands s'aperçoivent. La section de mitrailleuses françaises fut détruite avant d'avoir tiré un seul coup. » La préparation allemande, renseignée par le rôle des mitrailleuses dans la guerre russo-japonaise, avait été poussée à fond et jusqu'à la minutie. La hardiesse, la témérité françaises s'exposaient aux coups de ces redoutables engins sans que les précautions nécessaires fussent prises. La mitrailleuse fut, par excellence, l'arme d'arrêt contre la *furia francese*.

Tous les témoignages sont d'accord pour signaler, au moins au début, la pénurie des avions français. L'Allemagne, au contraire, entrait en compagnie avec 1 500 avions. Nous allons revenir sur la question des « renseignemens. » Mais, en ce qui concerne la découverte immédiate, le service de l'aviation, remarquablement organisé du côté allemand, le fut à peine, au début, du côté français.

Le lieutenant d'artillerie Robert Deville, l'auteur de *Virton-*

La Marne, ne fait que confirmer par son témoignage le sentiment de l'armée entière. L'incident se passe à Houdrigny-Virton : « Les avions allemands ont déployé une grande activité pendant toute cette journée, signalant les objectifs aux artilleurs en laissant tomber des fusées. Par contre, pas un appareil français, du moins dans notre secteur, ne s'est montré... » Quelles que soient les raisons que l'on apporte pour expliquer cette infériorité momentanée d'une arme que l'on avait crue essentiellement française, l'armée eut cette impression. Partout, c'est le même cri : « Encore les avions boches ! » Et on cherche dans le ciel les avions français qui n'apparaissent pas. Pour le réglage des tirs d'artillerie, le résultat est désastreux. A peine une formation française est-elle en position qu'un avion la survole ; il fait un signal et les obus arrivent : le travail contraire se fait rarement. Ici encore, la préparation allemande a pris de l'avance.

De l'ordre tactique et de la nature du pays. — Le sort de la « Bataille des Ardennes » fut particulièrement influencé par la nature du terrain : elle fut éminemment une bataille de sous-bois. Routes peu nombreuses et mal percées, issues difficiles, défilés redoutables, vues insuffisantes, peu de découverte, et, par-dessus tout, liaisons extrêmement laborieuses.

L'art militaire connaît la manœuvre en plaines, la manœuvre en pays accidenté, même la manœuvre en montagnes; il s'est peu occupé de la manœuvre sous bois. Peut-être un génie créateur eût-il su appliquer, à ces conditions exceptionnelles, une méthode spéciale et des combinaisons imprévues. Il faut bien reconnaître que cette sorte d'ingéniosité sans parler des intuitions du génie ne paraît pas s'être révélée, ni dans un camp ni dans l'autre, au cours de la « Bataille des Ardennes. » Les deux forces marchèrent l'une contre l'autre et s'étreignirent dans des combats de rencontre qui furent surtout de terribles corps à corps.

Cependant, même pour ces duels de choc, les armées françaises furent dès le début en mauvaise posture. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte et sur la distribution des forces françaises à l'égard des forces allemandes, la veille des engagemens, pour remarquer que le tracé de la frontière impose aux premières une disposition en oblique Nord-Ouest — Sud-Est.

Les corps s'échelonnent selon cette ligne oblique et ils forment en quelque sorte un escalier dont le degré supérieur est vers Givet, tandis que le degré le plus bas est vers Étain. Mais c'est un escalier renversé.

Il résulte de cette disposition que, ayant reçu tous également l'ordre de se porter « droit au Nord, » les corps d'armée montent comme s'ils grimpaient une échelle à l'envers, formant non une ligne de front face à l'ennemi, mais une disposition en zigzag qui lui présente le flanc. Au moindre retard d'un de ces corps, un décrochement peut se produire entre lui et l'échelon voisin. Alors la liaison est compromise. En revanche, au moment où les combats s'engagent, l'ennemi s'avance, comme nous l'avons vu, d'Est en Ouest avec une légère inclinaison au Sud. Il se trouve ainsi porté, pour ainsi dire naturellement, à *entrer* dans le flanc échelonné que lui présentent les forces françaises.

En fait, les attaques allemandes se produisent presque toujours à l'improviste et *toujours* sur notre flanc droit. Ce fut là, sans doute, la plus grave cause de nos échecs. Les corps lancés en avant et parfois décrochés par leur mouvement même, étaient pris par la racine, ils étaient coupés des corps voisins, coupés de leurs communications et l'élan même des troupes était préjudiciable au succès général. Ainsi il en arriva au 17e corps, qui se plaignit de ne pas être protégé à droite; ainsi à la brigade Goullet qui, à Neufchâteau, attendit la 3e division coloniale; ainsi au 12e corps qui fut attaqué par Izel-Jamoigne, tandis que son avant-garde se repliait de Rossart; ainsi au 6e corps, dont l'élan fut brisé par l'attaque subite se produisant sur Spincourt.

La même cause produisit partout les mêmes effets.

On peut admettre, encore une fois, qu'une manœuvre plus complexe, profitant de l'abri des bois, — qui, au contraire, nous desservit, — eût cherché, sur la vaste ligne d'attaque, le point faible de l'ennemi. Ce point faible eût pu être déterminé assez facilement : en raison de la marche de ces colonnes que les avions signalaient, il était évident que l'armée von Hausen n'avait pas encore occupé la place qui lui était assignée le 22, quand les premiers engagemens se produisirent. A cette date, entre l'armée du duc de Wurtemberg et la Meuse, il y avait un trou. Peut-être eût-on pu profiter de cette circonstance pour lancer une attaque vigoureuse de ce côté, tandis que le reste de

l'armée eût exploré soigneusement le terrain et se fût tenue sur une demi-défensive. Nous verrons tout à l'heure que l'initiative française obtint, de ce côté, des résultats stratégiques importans; peut-être le succès tactique eût-il été le même, si, pour l'offensive des deux armées, une « manœuvre » eût été substituée à cette marche en avant « droit au Nord, » un peu simpliste en son principe, et d'une exécution infiniment complexe et difficile en raison de l'obstacle des bois.

Du côté allemand, l'initiative tactique paraît moins résolue et moins calculée encore. L'heure de la grande manœuvre stratégique conforme aux idées Schlieffen n'est pas sonnée : on n'en est qu'aux préliminaires. Il est vrai, qu'à la date du 19, un ordre général a mis en mouvement toutes les armées opérant en territoire belge. Celles du centre (pour ne citer que celles-ci) se sont ébranlées; mais, sauf le mouvement qui les porte sur la Meuse pour accompagner celui de von Klück, leur objectif immédiat est de plus courte portée. Tandis que le kronprinz déblaie sa route dans la direction de Verdun, le duc de Wurtemberg s'étend vers la Meuse, tout en protégeant le front, et von Hausen s'efforce d'arriver à temps pour boucher le trou entre le duc de Wurtemberg et l'armée de Bülow; et il n'arrive pas à temps. La bataille qui s'engage ainsi présente, sur toute l'étendue de l'immense front, quelque chose de disloqué et de fragmentaire; chaque incident tactique a son importance, mais une conception tactique générale paraît absente : du moins, elle est difficile à découvrir.

L'armée allemande a eu le temps de reconnaître et d'organiser le terrain. L'armée française se jette à corps perdu sur un obstacle qu'elle ignore (1) et ne parvient pas à le franchir : tel est le trait caractéristique de ces engagemens où la nature (bois, brouillard, chaleur, etc.) a joué un si grand rôle, et où la part de l'invention et de la combinaison tactiques paraît singulièrement réduite.

De l'offensive, de la sûreté et des renseignemens. — En revanche, la dépense en vertus militaires fut large jusqu'à la

(1) Pourtant, un bulletin de renseignemens daté du 10 août disait : « Le IVe corps allemand organise la haute Ourthe. » Les habitans d'Offagne rapportaient que les Allemands travaillaient, depuis le 9 août, à l'organisation défensive d'Ochamps.. »

prodigalité. Du côté français, l'élan des troupes, leur entrain, leur mépris de la mort, leur volonté de ne pas céder furent poussés jusqu'au plus dangereux excès. Il n'est pas douteux que l'esprit d'offensive mal réglé et mal contenu, chez les officiers comme chez les soldats, fut une des causes de nos revers.

Comme nous l'avons indiqué ci-dessus, à tous les rangs de l'armée, et même les chefs les plus expérimentés, tout le monde aborda la lutte dans une disposition optimiste extrême. Nous avons de nombreux témoignages précis à ce sujet : un général de cavalerie disait, au moment où s'engageait la bataille : « La cavalerie allemande se refuse au combat ; l'infanterie chemine très adroitement sans être vue à travers les avoines et les blés, mais tire mal. L'artillerie ne produit aucun effet ; l'obus en éclatant fait éternuer : un point c'est tout ! » L'appréciation suivante est formulée dans un rapport relatif au brillant combat de Neufchâteau : « Ce combat était, pour la brigade, le premier de la campagne ; les bulletins de renseignemens, communiqués aux troupes les jours précédens, leur avaient donné le sentiment très net de leur supériorité. Entraînées par des officiers de tout premier ordre, les troupes, *dont il eût fallu au contraire, modérer l'ardeur*, furent admirables d'entrain, de courage et de vaillance. Mais l'ennemi eut beau jeu contre un adversaire qui avançait sur lui avec le mépris du danger, négligeant les mesures de prudence qui auraient sensiblement diminué le chiffre des pertes. »

Les pertes, en officiers surtout, furent terribles. Pour ce qui est des officiers, le mépris et la méconnaissance du danger réduisirent leur nombre dans de grandes proportions.

Mépris du danger d'autant plus grave qu'il conseille les entreprises téméraires et néglige les précautions indispensables. Il est exact de dire que, dans les premiers jours de la campagne, le fantassin français ne voulait connaître d'autre arme que la baïonnette. On déclenchait des charges folles à 1 500 mètres de l'ennemi sans préparation d'artillerie.

On avait demandé beaucoup à la cavalerie : elle fit beaucoup. On lui avait attribué un rôle auquel ses forces ne pouvaient pas suffire par les chaleurs accablantes qui éreintaient les hommes et les chevaux. On lui donnait la double mission d'éclairer au loin et de combattre ; c'était beaucoup. Les hommes encore peuvent

supporter des fatigues extrêmes, mais les bêtes ont besoin de manger, de dormir, de se reposer aux heures coutumières. Un général de cavalerie a signalé le manque de convois automobiles accompagnant la cavalerie, l'insuffisance des agens du contre-espionnage dans un pays que les ennemis avaient d'avance préparé; et surtout, la liaison incomplète avec les infanteries de soutien qui eussent dû être transportées en automobile comme le faisaient les Allemands. La circulaire du général en chef datée du 24 août donne aussitôt des ordres pour qu'il soit remédié à ces défectuosités. La cavalerie allemande (qui fut d'ailleurs loin d'être parfaite et qui s'épuisa au moins autant que la nôtre) avait pour rôle de couvrir et de découvrir; elle faisait le voile devant nos troupes, les attirait et les conduisait sur des positions organisées. Le cavalier ennemi se faisait prendre ou tuer plutôt que de laisser percer le mystère que les troupes d'avant-postes couvraient de leur rideau mouvant.

Quand on connaîtra mieux le rôle de notre cavalerie, on appréciera les efforts hardis et ingénieux qu'elle fit pour soulever ce rideau : elle y parvint rarement. Ajoutons, pour bien établir à quel point la collecte des renseignemens était difficile, qu'en fait, les grandes armées allemandes qui devaient être engagées dans la « Bataille des Ardennes » ne quittèrent leurs abris et notamment les camps retranchés de Metz, Thionville et leurs cantonnemens du grand-duché de Luxembourg qu'à partir du 19. Avant cette date, le terrain boisé des Ardennes paraissait vide et, sauf les troupes de couverture et les patrouilles de cavalerie, il était vide, en effet.

Cette observation explique aussi l'insuffisance des renseignemens par avion. Peu nombreux, les avions français voyaient peu parce qu'il y avait peu à voir. A partir du 19, c'est-à-dire dès que les armées allemandes se mettent en mouvement, les renseignemens soit par cavalerie, soit par avions, se multiplient, se précisent. Ils signalent ces longues colonnes en marche, ils découvrent ces lignes organisées, ils observent ces bivouacs nouveaux qui se massent à proximité des forces françaises. Mais c'est déjà bien tard. L'opinion que les ennemis *bluffent*, qu'on est en présence d'un simple rideau de cavalerie et de « mouvemens sans importance, » cette opinion s'est répandue. L'ennemi s'étant soigneusement caché aux vues verticales, ayant

marché de nuit, s'étant glissé sous les bois, quand il débouche et surtout quand on le rencontre soigneusement installé, avec une artillerie ayant repéré le terrain autour de positions déterminées, quand on le trouve si nombreux et qu'il « grouille » de partout, on s'étonne. C'est la « surprise... » Admirables troupes que celles qui n'hésitèrent pas à foncer sur ces lisières mystérieuses, sur ces lignes meurtrières et qui, la baïonnette au canon, arrachèrent à l'ennemi un secret si terriblement gardé !

Caractère et portée stratégiques de la « Bataille des Ardennes. » — Nous avons exposé en débutant le plan allemand et le plan français.

Le commandement allemand a conçu le projet colossal d'envelopper et d'écraser l'armée française; il prétendait en finir avec elle par étreinte en quelques semaines au plus.

Moins ambitieux, le commandement français, ayant renoncé à son projet d'attaque par Strasbourg et Mayence, a maintenant le dessein de foncer sur le flanc des armées allemandes en marche et, s'il peut rompre leur centre, de les pousser, d'une part sur la mer, d'autre part sur Trèves, de façon à s'ouvrir, de ce côté, les routes d'Allemagne par la Moselle.

Dans quelle mesure l'exécution de ces deux projets opposés a-t-elle été secondée ou entravée par la « Bataille des Ardennes? »]

L'armée française s'est portée sur les armées allemandes en marche, et, comme elle en avait le dessein, elle les a surprises. Surprise de son côté par le nombre de ses adversaires et leur puisssante organisation, elle ne les a pas moins *reconnus* et fortement *accrochés*. Certainement, le commandement français ne savait pas exactement à quelles armées importantes il avait affaire. Par la longueur des objectifs qu'il assignait aux siennes, il semble bien qu'il croyait n'avoir qu'à crever un rideau plus ou moins épais et à tomber ensuite sur les armées du grand mouvement tournant, c'est-à-dire de von Klück et de von Bülow. Or, il se trouva en présence des trois armées du kronprinz, du duc de Wurtemberg et de von Hausen. Son offensive stratégique avec le projet de briser le centre de la grande armée d'évolution ne réussit pas. Au contraire, les forces françaises durent reculer et laisser à découvert la frontière, ce qui permit à l'ennemi de

porter la guerre sur notre territoire. A ce point de vue, le but stratégique ne fut pas atteint.

Reportons-nous vers le côté allemand.

Le grand État-major allemand lançait ses armées en ordre massif à travers la Belgique de façon à arriver, selon les conseils de Schlieffen, « à la fois par tous les réseaux routiers » au point de concentration où devait se livrer la bataille générale. Ce qui importait par-dessus tout, c'était que ce mouvement ne fût interrompu nulle part et que les armées prissent, en quelque sorte, le pas de parade pour accomplir coude à coude la magnifique évolution.

Or, voici ce qui se produit. La résistance de Liége et de l'armée belge laisse à notre 5e armée le temps d'arriver sur la Sambre avec tous les élémens dont on peut la renforcer. Von Klück se trouve donc avoir à combattre cette puissante formation jetée à l'improviste hors de nos frontières et il la rencontrera plus au Nord qu'il ne le pensait peut-être. Cependant, ce mouvement de l'armée Lanrezac crée un vide sur le front français entre Givet et Namur, c'est-à-dire entre notre 4e armée et notre 5e armée. L'État-major allemand conçoit le projet subsidiaire de profiter de ce vide pour obtenir un premier succès.

De même que l'armée Langle de Cary était en réserve pour appuyer le mouvement des armées de choc vers le Nord, une armée allemande était en réserve pour appuyer le mouvement des armées de choc vers le Sud : c'était l'armée von Hausen. Dès que le commandement allemand s'est rendu compte de la situation, il lance l'armée von Hausen sur le vide existant entre Dinant et Mézières, en vue de crever notre front entre la 4e et la 5e armée.

Alors commence ce mouvement précipité de l'armée saxonne, qui a pour but de s'enfoncer comme un coin dans cette trouée qui menace directement Paris. J'ai comparé l'armée allemande à un fer de lance. Le fer de lance est poussé, de toute sa masse, vers Rocroy, visant la France au cœur. Tandis que von Klück descend du Nord, l'armée von Hausen, entraînant à sa suite l'armée du duc de Wurtemberg et même l'armée du kronprinz, préparera, par son intervention imprévue, la victoire que von Klück n'aura qu'à achever.

Les Allemands aiment les exemples historiques ; leur invention a toujours quelque chose de pédantesque. On peut se

demander si cette manœuvre n'est pas inspirée par une leçon que leurs théoriciens vantent avec emphase, la manœuvre de Frédéric II à Leuthen, quand il fait glisser une de ses ailes derrière un rideau de troupes contenant l'ennemi et la fait déboucher à droite quand on la croyait encore à gauche.

Von Hausen reçoit donc cette mission. Il se hâte, il accourt. Il est le 21 entre Sovet et Mont-Gauthier; le 22, sa gauche (XIXe corps) marche pendant vingt-cinq heures; et, le 23, tandis que son corps de droite (XIIe corps) passe la Meuse à Dinant, son corps de gauche (XIXe) arrive à bout de souffle et s'immobilise toujours, du 23 au 25, autour de Fumay.

La 5e armée française, après la bataille dite de Charleroi, est en retraite, ayant sa droite à la Meuse, et elle est exposée aux coups d'un ennemi débouchant de la rivière. Que l'armée von Hausen écrase le 1er corps qui longe la Meuse du Nord au Sud, notre cinquième armée est coupée. Von Hausen dispose de trois corps d'armée et de la cavalerie de la Garde; il est maître des ponts que la division Bouttegourd et la 52e division de réserve gardent péniblement. Il n'a qu'à passer. Or, il ne passe pas. Sa menace reste à l'état de menace. Elle suffit pour avertir le général Lanrezac qui précipite sa retraite. Mais elle ne se transforme pas en une action décisive. Pourquoi?

Il faut tenir compte de la résistance des troupes françaises échelonnées le long de la Meuse. La 52e division de réserve (général Coquet) avait à peine franchi la Meuse lorsque les premières colonnes de von Hausen débouchèrent le 23 et le 24. Elle put tenir tête à l'abri de la rivière. Il y eut quelques beaux faits d'armes, notamment celui des « Cinq cents Bonniers » que raconte H. Libermann (1). Ces têtes de colonne furent bousculées par un bataillon de chasseurs qui accompagnait la division. Cela donna peut-être à réfléchir aux Allemands. Libermann rapporte que, le 25, il rencontra, au Mesnil, le général Pétain (1er corps, 5e armée), la veille encore colonel, et que celui-ci lui dit : « Vous m'avez tiré une rude épine du pied; car je n'envisageais pas sans inquiétude une action sur mon flanc avant d'atteindre Rocroy. » Pétain est un homme qui sait le prix des mots. S'il le dit, il faut l'en croire.

On doit tenir compte aussi de l'état d'épuisement où,

(1) H. Libermann. *Ce qu'a vu un officier de chasseurs à pied.* Plon, in-12, p. 38.

d'après tous les carnets de route, se trouvent les régimens de von Hausen. Son armée arrive, mais elle arrive sur ses boulets. L'une des plus graves fautes de l'état-major allemand, surtout au début, fut de ne pas compter avec les moyens physiques des hommes : la nature a ses droits. Il résulte des carnets allemands que l'armée von Hausen n'eut pas la force de se jeter sur l'ennemi au moment où deux ou trois divisions lui étaient offertes comme une proie. Que pesait la 52e division de réserve en face d'une armée de 120 000 hommes?

Von Hausen ne fit rien ; il ne sut pas se baisser pour ramasser le succès. A partir de ce jour, il fut en retard. Par la suite, von Hausen fut disgracié, et il fut disgracié en raison de cette faute grave. Les écrivains allemands l'ont accablé de leurs critiques sanglantes : « Ce n'est que le 23 août, disent-ils, que la Meuse fut franchie. Si l'état-major de la IIIe armée (armée saxonne von Hausen) avait pris de meilleures dispositions, le passage de la Meuse aurait pu être effectué bien plus vite. Ce retard a, *sans doute*, contribué aux insuccès de l'armée allemande dans *les premiers jours de septembre* et les forces allemandes marchant sur Paris ont *dû être groupées différemment.* » Nous relevons donc là une des origines avérées et avouées de la défaite allemande sur la Marne.

Mais les raisons qui viennent d'être données ne suffiraient pas pour expliquer l'échec de la manœuvre allemande : la cause principale fut le désordre jeté dans le fameux mouvement en éventail, dont la marche de l'armée von Hausen n'était qu'une partie. En fait, l'offensive française qui, d'après les ordres écrits, avait pour objet « de tomber dans le flanc des armées allemandes en marche, » tomba réellement dans le flanc des armées allemandes. Ce n'était pas celles de von Klück et de von Bülow, mais c'était celles du kronprinz, du duc de Wurtemberg et de von Hausen. Ce furent celles-ci qui furent surprises, mais elles le furent. Comme elles s'étaient mises en mouvement pour se porter d'Est en Ouest, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, elles furent attaquées en pleine marche, et contraintes de faire face au Sud soudainement; leur mouvement n'ayant pas eu le loisir de se développer, elles ne purent arriver sur la Meuse à temps.

Von Hausen ne sut pas élargir la fissure qui existait entre notre 5e et notre 4e armée. La liaison fut maintenue entre

elles. Elles reculèrent; mais elles reculèrent d'un seul front.

La manœuvre pseudo-frédéricienne ayant échoué, la grande manœuvre de Schlieffen fut, en même temps, compromise. En effet, la « surprise » des Allemands était éventée; la mèche était partie trop tôt : cette immense armée de 550 à 600000 hommes, que l'on gardait soigneusement dans les bois pour frapper le coup décisif, était dénichée. On avait appliqué. à la lettre, le précepte de Napoléon : « On reconnaît une armée avec une armée. »

L'opération fut sanglante; l'armée française paya cher sa témérité. Elle se trouva en présence de ces formations colossales amassées par la longue préméditation de l'Allemagne et qui faisaient dire à Maximilien Harden, précisément le 4 août 1914 : « Tout est prévu; tout est prêt. »

Tout était prévu, en effet, sauf l'audace d'une offensive qui viendrait, jusqu'au fond de la forêt des Ardennes, prendre à partie des troupes qui défilaient en toute sécurité à l'abri des bois. Les écrivains allemands, comme les carnets de route allemands, reconnaissent qu'il y eut, partout, « combats de rencontre, » et que les armées allemandes furent soudainement arrêtées sur des positions différentes de celles où elles se croyaient appelées à combattre.

Rien ne dut être plus amer pour le haut commandement allemand que cette offensive hardie qui, non seulement, découvrait ses troupes, mais les ébranlait avant l'heure.

Certes, les soldats allemands résistèrent vigoureusement et ils obtinrent le succès tactique. Mais le succès stratégique se déroba. Il se déroba devant von Hausen; il se déroba devant le duc de Wurtemberg qui, fortement éprouvé, ne put que s'avancer péniblement pour livrer, les 27 et 28 août, une nouvelle bataille sur la Meuse (1); il se déroba devant le kronprinz qui, fortement secoué à Fillières et surtout à Étain, ne put

(1) « Une nouvelle bataille, » le lendemain d'une bataille, c'est ce que Schlieffen voulait éviter, à tout prix, par son système. Il s'élève contre ces guerres traînantes où « c'est toujours à recommencer. » Il dit, des généraux prussiens en 1866 : « Ils n'envisagèrent jamais une bataille d'anéantissement... Ils attaquaient de front une position... le vaincu quittait le champ de bataille... le vainqueur le laissait décamper et ne s'inquiétait que du nouveau combat à livrer le lendemain... Moltke, au contraire, ne cherchait qu'à former autour de l'adversaire le cercle destiné à le briser... » Les généraux de 1914 paraissent avoir été les élèves assez médiocres de Moltke et de Schlieffen.

déboucher à l'heure dite. Accroché dès lors par la 3e armée, il devait arriver trop tard et trop las pour réussir sa première tentative sur Verdun.

La grande retraite stratégique prescrite, avec tant de lucidité, par le général Joffre ne fut possible que parce que nos armées du centre avaient gardé le point d'appui et le *pivot* que leur assuraient les places de l'Est.

La bataille de la Trouée de Charmes avait arrêté net le mouvement des armées allemandes pour tourner ces places par l'Est. La bataille des Ardennes, qui fut une défaite tactique, *reconnut* les armées allemandes du centre et leur fit payer si chèrement leur victoire qu'elles perdirent l'élan nécessaire pour asséner le coup sur lequel tablait l'État-major allemand. La bataille de la Sambre, avec la retraite qui la suivit, parut, un instant, tout compromettre ; mais la belle manœuvre de l'Ourcq inaugura la victoire de la Marne.

La bataille de la Marne n'est pas un fait qui tienne du prodige. Toute l'énergie française, — haletante et désespérée, — mais confiante quand même, s'était exercée et entraînée dans ces grands événemens militaires qui, après l'avoir mise à l'épreuve, furent, pour elle, la rude école de la victoire.

GABRIEL HANOTAUX.

ARMELLE LOUANAIS

PREMIÈRE PARTIE

> Les plus grands saints sont les saints inconnus, et Dieu garde le secret des plus hauts mérites qui aient ennobli un être moral.
>
> ERNEST RENAN.

Au retour d'une promenade en mer, le hasard me fit traverser l'antique village du Guerno dont l'église templière relevait encore en 1680 du Commandeur des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, établis à Carentoir.

C'était par un soir d'automne. Le tonnerre avait grondé au-dessus de l'Océan, et ses dernières vibrations achevaient d'expirer sur la campagne mouillée. Quand j'atteignis la grève du Guerno, le ciel, à l'Orient, gardait encore l'opacité de la cendre. Mais, au zénith, dans l'atmosphère translucide, des hirondelles, aiguilles ailées, s'élançaient de nuage à nuage comme pour les faufiler l'un à l'autre.

L'église, avec son clocher à lanterne et sa chaire extérieure en poivrière, retint mon attention. A l'ancienne mode, un mélancolique et suave jardin des morts entourait l'église dont la toiture humide reflétait le couchant safrané. Plus loin, les ardoises de la sacristie, encore ruisselantes, viraient aux nuances variables d'une gorge de pigeon, et les gouttelettes, au bord des larmiers, avant de tomber, scintillaient comme des gemmes.

Un rossignol chantait dans l'un des pommiers de ce cimetière, et le cristal de sa voix enthousiaste vibrait dans l'air plus sonore d'avoir été éclairci par l'orage.

Parmi les tombes, j'errais, et les noms armoricains gravés m'évoquaient des arches de granit couvertes d'un glui roux ou des gentilshommières argentées sous leurs futaies songeuses, quand mes semelles heurtèrent une dalle à travers les herbes qui retombaient sur elle. Les écartant de ma canne, je découvris une pierre tombale, sculptée d'un calice surmonté d'une patène. En épaisses lettres de demi-bosse, je pus lire :

Ci-gît le corps de discret et vénérable
Messire..., prêtre,
D. C. D. l'an...

Le nom et la date du décès avaient été supprimés par un ciseau brutal. Sur cette pierre façonnée au XVIIe siècle comme le style de ses ornemens l'indiquait, les cassures, quoique déjà patinées par cinquante années peut-être d'exposition aux pluies, gardaient encore un ton plus clair. Pourquoi donc la suppression du nom de ce prêtre deux siècles après sa mort? Pourquoi cette sorte de vengeance posthume?

J'allais m'éloigner, quand une seconde pierre tombale, ne portant gravée qu'une croix, et presque submergée par un sol où les reliques des générations s'étaient superposées comme des couches géologiques, retint mon attention. Ce mort n'était séparé du prêtre que par l'espace d'un pied. Pourquoi ces défunts anonymes reposaient-ils côte à côte? Vivement frappé, je résolus d'interroger un notable du village.

Face au porche de l'église, une enseigne annonçait :

MERVEILLEUX, *cerclier*.

Et des cerceaux de barriques peints comme les gradins d'un cirque, les plus petits entourés par ceux d'un plus vaste diamètre, m'apprirent le métier du long paysan au tablier de cuir, qui répondit durement à ma question :

— Ce prêtre trépassa pendant mon enfance. L'on raconte que c'était une manière de saint. Quant à la pierre voisine, elle couvrirait une dame d'importance.

Ayant ainsi parlé, Merveilleux se retourna vers son établi,

et bientôt une branche de châtaignier siffla sous le tranchant de son « paroir. »

Ma curiosité, loin d'être satisfaite, fut excitée. Le hasard permit qu'un tisserand, au teint bis comme la toile qu'il fabriquait, vînt respirer au seuil de sa porte. Cet homme voudrait-il me renseigner, car il m'avait semblé reconnaître une certaine pudeur dans la réserve du cerclier?

— Ma foi! vous ne tombez pas trop mal, mon cher monsieur. Par mon métier, je tisse les langes du nouveau-né aussi bien que le linceul du défunt. Je connais donc les histoires du pauvre monde de ce bourg. Mon père tenait cet ancien prêtre pour un homme de vertu et de grande naissance. On l'appelait Nicolas Helléan. Était-ce son nom? Quant à la tombe voisine, une demoiselle Armelle Louanais, de riche famille, ange ou démon, suivant les opinions des gens, l'occuperait.

Comme je pressais le tisserand de m'expliquer pourquoi ces dalles, placées côte à côte comme celles des époux, ne portaient pas leurs noms, haussant les épaules, il regagna son atelier. Au moment où il frappait le premier coup de son peigne, il prononça :

— Que la lumière éternelle les éclaire!

Plusieurs semaines s'étaient écoulées. Mon imagination divaguait. Pourquoi ces tombes anonymes?

A l'une de mes visites à Trévéra, chez un ami octogénaire, ancien professeur au lycée Louis-le-Grand, me souvenant qu'il était né au Guerno, je l'entretins de ma découverte.

— En effet, j'ai connu Nicolas Helléan et Armelle Louanais, me dit-il avec un sourire attendri. Voyez combien l'honneur et la vertu se survivent chez nos paysans, puisqu'ils les vénèrent encore. Quant à moi, je ne puis songer à ces martyrs sans une profonde émotion. Parmi les saints inconnus, Helléan fut l'un des plus grands, comme Mlle Louanais restera la personnification tragique et pure d'une immense affection.

Après avoir dénoué le foulard qui entourait sa gorge, M. C... donna de l'aise à la blouse de chasse qui le vêtait, et sa main agitant en mesure l'étui de ses conserves, il commença son histoire. Par instant il marquait des pauses, respirait fort, et ses yeux s'emplissaient de larmes.

Quelques visites et des méditations aux lieux qu'habitèrent Nicolas et Armelle me permirent par la suite de compléter ce récit.

Le carême de 1828 était prêché à la cathédrale de Vannes par un prêtre dont la réputation emplissait déjà la Bretagne d'orgueil, car elle voyait en lui un nouveau Lamennais. Son nom ou, du moins, le nom qu'il portait dans le sacerdoce : Nicolas Helléan. Le lieu de sa naissance : Trévéra, assurait la légende ; mais les légendes se trompent souvent.

Parmi la foule qui venait l'entendre à Saint-Pierre, beaucoup de chrétiens et quelques voltairiens qui se recrutaient à cette époque dans l'aristocratie et la vieille bourgeoisie. Si vous me demandiez pourquoi cette société mélangée se pressait aux sermons de Nicolas Helléan, je vous l'expliquerais par quelques paroles imprudentes échappées à l'évêque, Mgr Charles-Jean de la Motte-Broons de Vauvert, ancien officier vendéen à la légion du Morbihan. A l'une de ses réceptions, le prélat avait chuchoté à quelques admirateurs de Nicolas Helléan :

— Bon sang ne saurait mentir. La noblesse de ses prônes, peut-être M. Helléan la tient-il de race ?

Bientôt le bruit se répandait dans Vannes que le pseudonyme de l'abbé cachait un nom éclatant. Néanmoins, les esprits aiguisés s'exercèrent en vain à percer ce mystère. Aux questions les plus mordantes, Mgr de la Motte-Broons de Vauvert ne répondait qu'en poussant sa lèvre inférieure, colorée comme un bigarreau, et laissait ses interlocuteurs dans la plus grande indécision.

Cet évêque, ancien colonel, ironique à ses heures, n'avait-il pas voulu simplement donner du crédit à son abbé et offrir un rayon de miel aux guêpes libres-penseuses, qui s'en allaient de-ci de-là planter leurs dards dans les choses de la religion ?

Donc, ce samedi de la Saint-Amédée, à trois heures de l'après-midi, la vaste nef de Saint-Pierre retentissait aux éclats de la voix généreuse de Nicolas Helléan, qui prêchait sur l'orgueil. Les yeux étaient remontés vers la chaire où l'orateur, de stature élevée, aux gestes autoritaires, s'imposait comme un dominateur sous la colombe du baldaquin.

Au physique, l'abbé Helléan rappelait le célèbre portrait de Melanchton, par Holbein : larges yeux d'un gris nuageux dans un visage amenuisé ; grand nez serré, grande bouche aux lèvres minces, un front plus large qu'élevé, des joues creuses, mais d'une fermeté juvénile, un menton partagé comme un fruit

en deux quartiers; les oreilles petites, cachées par une chevelure dorée coupée droite à la manière des clercs du Moyen Age. Chez cet homme de trente ans, l'aise d'un grand seigneur devant cette assemblée la plus brillante du diocèse.

Les mieux renseignés des Vannetais croyaient savoir que Nicolas Helléan, incrédule à vingt-deux ans, avait été converti par Félicité de Lamennais et qu'il continuait d'entretenir des relations avec La Chênaie.

« Malheur à qui s'appuie sur sa propre justice! la ruine l'attend! » venait de prononcer l'abbé, quand l'allée centrale de Saint-Pierre fut remontée par une femme de haute taille qui attira vers elle les regards des assistans. Il fallait une certaine audace à cette retardaire pour traverser un millier de personnes mécontentes de la voir s'acheminer vers le chœur en un tel moment.

— Armelle! Est-ce Dieu possible?

Indignés, quelques paroissiens fixaient la fille d'Albert Louanais, l'ancien conseiller au Présidial, qui se targuait d'avoir été assidu en sa jeunesse chez le prince de Conti et d'y avoir noué des relations avec Jean-Jacques et Condorcet.

Gêné dans sa prédication par le passage sensationnel de Mlle Louanais, Nicollas Helléan l'examina. Elle soutint avec une calme hauteur le regard de l'abbé. Au même instant, un vieillard touchant le coude d'Armelle lui désignait devant le banc d'œuvre des fabriciens un prie-Dieu inoccupé. Un délicieux sourire de remerciement fit rougir d'aise l'obligeant paroissien. S'asseyant sur le siège trop bas, Mlle Louanais croisa sur ses genoux des mains effilées, expressives de lignes comme les traits d'un visage.

« On se regarde, on est content de soi, on se préfère à tel ou tel autre, et l'on en vient jusqu'à s'attribuer secrètement les dons de Dieu, voilà, mes frères, ce que Lamennais enseigne dans ses « Réflexions sur l'*Imitation*, » prononçait Nicolas Helléan, et je voudrais insister sur cette pensée. »

A l'exemple des fidèles, Armelle s'était tournée vers le prédicateur dont la chaire se trouvait placée entre deux tableaux : une Résurrection de Lazare aux chairs livides et une fougueuse élévation du corps de sainte Pétronille. Derrière la chaire, une chapelle à coupole ajourée laissait tomber un flot de lumière perpendiculaire qui cernait Nicolas Helléan d'un trait de clarté,

accentuant l'allure impérieuse de sa silhouette. Le cou penché. Armelle écoutait, et ce mouvement soulignait son attention.

Contre l'opinion générale, elle ne reconnut pas un remarquable don d'éloquence à Nicolas Helléan, mais elle crut deviner une admirable vie intérieure chez ce prêtre.

« Le feu de ses yeux éclaire plutôt sa propre âme qu'il ne nous éblouit, jugea-t-elle, et n'a-t-il pas beaucoup d'orgueil lui-même à vouloir réduire nos orgueils? »

Comme les développemens de l'idée lamennaisienne ne la touchaient guère, distraite, elle considéra la cathédrale, surprise de s'y trouver.

La nef rappelant une vaste salle des gardes dans un château féodal donnait plutôt l'impression d'une forteresse de Dieu que d'une maison de grâce. Au fond de l'obscure abside, d'étroites baies étaient ouvertes dans des murailles d'une telle épaisseur que les verrières formaient entonnoir, dispensant un jour terreux. Construit par des Bretons, descendans des éleveurs de tumuli et d'allées de fées, ce vaisseau manquait de suavité, mais surabondait en force. Un peu à sa droite Mlle Louanais reconnut, parmi des jeunes filles aux papillotes en repentirs, quelques élégans préoccupés des sous-pieds de leurs pantalons collans et de leurs durs chapeaux qui rendaient des sons de tambour lorsqu'ils les heurtaient.

Elle les fixa avec un dédain farouche.

Cependant, le prédicateur, tourné vers la stalle des fabriciens sur laquelle se profilait Armelle, conclut par cette phrase empruntée à Lamennais : « Donc, nul refuge, nulle assurance pour l'orgueilleux que dans l'humilité, dans la conviction et le sentiment toujours présent de notre profonde misère. » Et sur un signe de croix, le prêtre abattit son front sur le velours de la chaire.

L'assemblée s'écoula et les voûtes ténébreuses de la nef s'emplirent de chuchotemens. A droite du parvis Saint-Pierre, sous les encorbellemens des maisons de la place Henri-IV, les familles les plus considérables, réunies, commentaient le sermon et ne doutaient pas que l'abbé Helléan ne vînt à bout de forcer bientôt dans leurs derniers retranchemens les voltairiens infatués de leur petite raison.

De son allure à la fois autoritaire et nonchalante, Armelle traversa leurs groupes. Aux saluts des hommes elle répondit en

inclinant sèchement la tête et, du bout des lèvres, elle sourit aux dames qui voulaient bien lui adresser une grimace de reconnaissance. De part et d'autre, hostilité polie. Quelques jeunes gens, le col entouré de la triple cravate et leurs énormes gibus en arrière des cheveux frisés, lorgnèrent sans bienveillance le bonnet de lingerie d'Armelle. Seul, le serviable vieillard qui avait indiqué sa chaise à Mlle Louanais, tournant entre ses doigts la badine qui lui donnait une élégance surannée, assura qu'il la trouvait exquise sous ce linge chiffonné.

— Elle serait exquise, monsieur, sans son visage tacheté qui réclame une cagoule plutôt qu'une coiffe, rectifiait un dandy.

Tandis que s'échangeaient ces observations, Armelle, par la rue des Chanoines, aux logis ventrus, regagnait la maison paternelle.

Fille unique d'Albert Louanais, magistrat retraité, Armelle, orpheline de sa mère dès sa naissance, élevée comme un garçon, chevauchait, chassait et barrait sur le golfe morbihannais des barques à voiles; ou bien les Vannetais l'apercevaient conduisant brides abattues un cabriolet sur les douves de la Garenne, où la terre n'avait pas encore bu le sang de Sombreuil et de Mgr de Hercé.

Depuis quelques mois Albert de Louanais, presque octogénaire, ne quittait plus guère son hôtel du Méné et l'indépendance de sa fille s'accusait de plus en plus dans sa mise et ses propos. Ne portait-elle pas un bonnet enrubanné, alors qu'elle aurait dû couvrir sa tête d'un chapeau suivant sa condition? En s'attifant de la sorte, Mlle Louanais voulait afficher ses opinions révolutionnaires et mêler le commun à l'élite, affirmaient quelques dames renseignées.

Le visage d'Armelle semblait avoir été dessiné par un maître florentin. Les yeux d'un noir doré s'abritaient sous des paupières légèrement bombées à longs cils cambrés. Un pinceau trempé d'encre de Chine avait peint les sourcils comme deux arcs sur le front net et pur. Le nez tombait dans la verticale de ce front et donnait à cette figure son caractère d'obstination. La bouche avait l'ondulation exquise qu'on voit aux lèvres des Vierges du Pérugin. Le menton parfaisait l'ovale de ce visage à peine maigre, juste assez pour indiquer les pommettes. Armelle eût été déclarée une beauté sans l'affreux malheur d'une petite vérole qui avait pointillé le masque de telle sorte que le marbre

en semblait porter les repères utiles aux compas des praticiens de la statuaire. Ces taches comme produites par une volée de plomb avaient éloigné d'Armelle les hommes qui, l'admirant, eussent pu l'aimer. Le cou d'une rondeur moelleuse, élancé, donnait de la fierté au port de la tête; le corps avait le galbe d'une longue amphore.

Longeant le cloître Saint-Pierre, Armelle pénétrait dans l'hôtel Louanais, construction du XVIIe siècle à façade chiquetée et deux étages sur encorbellemens. A quelques mètres plus bas, la porte du Bourreau, ouverte dans l'ancien rempart, limitait cette maison. A gauche, un logis aux murs hourdés possédait un jardinet qui envoyait dans la cour de l'hôtel les rejets d'une clématite. Douze années auparavant, un enfant de seize ans, aux yeux de biche, Auguste Brizeux, l'avait occupé, tandis qu'il suivait les classes du collège royal. Maintenant que le nom du poète commençait à se répandre, souvent Armelle, au passage, considérait les marches accotées de bornes que l'écolier sautait à pieds joints, quand, pressé par l'heure, il courait en imitant à la perfection les criailleries des corneilles à mantelets gris et l'appel bref du freux au grand bec jaune, chef de la colonie ailée de la cathédrale.

Par le vantail du porche, toujours ouvert, Armelle traversant la cour atteignit l'office. Souvent, Albert Louanais et sa fille regagnaient leurs appartemens par leur cuisine. Un coup d'œil au feu de bois qui brûlait en toute saison les réjouissait, et ils en aimaient l'atmosphère brillante d'étains et de cuivres en panoplies.

Deux servantes en coiffes et vêtemens à larges entournures rappelaient par leur aspect les ménagères du *Benedicite* de Chardin. Quand Armelle parut, silencieuses comme des moniales, elles plumaient des pigeons dont le duvet bleu respirait au courant d'air du seuil, et le chaudron reflétait du vermeil sur leurs joues. Au premier étage, dans une pièce dont l'air fleurait l'odeur du parchemin, des vieilles peintures et des épices, sur un tapis de mouton un vieillard d'une gracilité d'éphèbe, bras réunis, poings superposés, penchait, puis renversait son buste en les attitudes d'un scieur de long.

L'image d'Armelle reflétée dans une glace lui apparaissant, il fit une volte et se trouva devant sa fille.

Des conserves de corne chevauchaient le nez en arête de cet

octogénaire ; il dit d'une voix pointue coupée par l'essoufflement :

— Peuh ! je ne vaux plus rien. La respiration me manque. Pourtant, ma méthode pour se conserver vert sous un chef chenu n'est pas en faute.

Faisant ployer ses jarrets, l'ancien magistrat les détendit et s'avança par sauts de pie jusqu'à sa bergère, placée dans l'embrasure d'une fenêtre. Sur son corps, sa robe de chambre d'un drap rouge ondoyait à chaque soubresaut.

— Ah ! ah ! ah ! ah ! soupira-t-il en gamme chromatique.

La sénilité avait consumé ses chairs, et une ride profonde, contournant ses pommettes, s'achevait par une courbe dans le menton. Sous l'ombre projetée de sa toque de velours luisaient ses yeux aigus :

— Eh bien ! Armelle, que penses-tu de ce nouvel aigle ?

Elle eut une petite moue.

— Tu me sembles sévère pour cet abbé, ma fille ?

— Il se peut ; cependant, je crois M. Helléan plutôt fait pour le cloître que pour la chaire.

— Quelle opinion inattendue ! N'est-ce pas le plus répandu de nos jeunes prêtres ?

Mlle Louanais resta silencieuse.

— Avant que tu ne fusses entrée, continua le vieillard, je mettais en ordre quelques titres de propriété et, je m'en apercevais, dans l'héritage de notre oncle Hercule Branville, nous avons été lésés, ce qui me navre, car je veux te laisser situation nette.

S'agenouillant, Armelle baisa les mains pierreuses et glacées qui froissaient le parchemin.

— Ne parlons pas de cela, père. Vivez, je le veux. Vivez toujours, pour moi.

— Parbleu ! s'écria-t-il après avoir rioté comme un grelot, ce ne serait pas de refus. J'aime l'existence avec d'autant plus de fureur que le ciel n'étant pas pour ceux qui doutent, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant, a dit Pascal.

Brusquement, le vieillard se releva.

— Saperlipopette ! je voudrais tout de même bien savoir pourquoi je me suis donné le plaisir de vivre ! Le sais-tu ? J'ai joué à cligne-musette sans avoir jamais attrapé aucune bonne raison. Quelle pitié !

Toujours agenouillée, Armelle méditait quand son père murmura :

— Dommage que cet abbé Helléan ne puisse m'assaisonner de quelques consolations.

Entourant de ses bras affectueux le cou d'Armelle, il ajouta :

— Écoute-moi, tâche de trouver quelque belle fiction pour t'aider à traverser cette vie.

Albert maintint quelques instans contre sa poitrine la tête de sa fille. Dans le silence du salon lambrissé, les vibrations des cloches de Saint-Patern et de Saint-Pierre vinrent frémir contre les carreaux. Puis leurs voix pleines de siècles et de prières s'insinuèrent dans la pièce.

— Il y a bien l'amour, chuchota le veillard. Oui, l'amour, cette denrée rare, quoique nous en ayons sans cesse la bouche pleine. Mais l'amour comme la foi ne se conquiert pas : il y faut la grâce !

Quand les dernières ondes se furent éteintes, des pas sourds à l'étage supérieur émurent le plafond. Pendant plusieurs heures, chaque jour, Mme veuve Anaïs Feuillanty, la sœur d'Albert, prenait son exercice en chambre. Depuis la mort de son mari, elle détestait le gai mouvement des rues et ne quittait plus son foyer.

Toujours agenouillée près de la bergère, Armelle songeait qu'elle mourrait elle-même de son indifférence à vivre, si son père disparaissait.

La marche pesante de sa vieille tante égoïste et matérielle accablait le plafond de bois. Vers quel but se dirigeait donc cette infirme?

*
* *

L'ancien conseiller au présidial, Albert Louanais, mourut comme il avait vécu, avec la plus parfaite urbanité. Il pria sa fille d'aller prévenir à l'impasse de la Tour-Trompette son cousin, M. le chanoine de Saint-Jacut. Celui-ci, un cadet de famille, était entré en religion avec une petite vocation, mais de l'honneur et de la dignité. Il accourut. Avant même d'atteindre le lit, secouant sa barrette, il s'écria :

— A la bonne heure, Albert. Me voici prêt à vous entendre.

— Moi aussi, chanoine. Asseyez-vous.

— M'asseoir ?

— Sans doute.

— Souffrez que je vous tende la main, Albert.

— Les deux, Saint-Jacut, les deux, mais craignez que je ne vous entraîne avec moi dans le vide.

— Ah ! détestable Albert.

Les cousins s'étreignirent. Au pied du lit à baldaquin de lampas, les bras serrés autour d'une colonne torse, les yeux secs, une moue douloureuse aux lèvres, Armelle assistait à cette entrevue.

— N'éprouvez-vous donc aucune anxiété, Albert? reprit le prêtre.

— Beaucoup de regret, tout au moins, chanoine, car j'aimais cette vie que je vais perdre.

— Avouez cependant que vos plaisirs eurent toujours un goût de cendre ?

— Ne vous en déplaise, Saint-Jacut, j'ai éprouvé des joies qui sentaient plutôt le vert.

— Votre raison vous donna-t-elle satisfaction ?

— Quelquefois, parce que j'en limitais les bornes en m'avouant que nous ne savons presque rien. Ne sommes-nous pas « un néant à l'égard de l'infini ? »

— Complétez la définition, Albert : « un tout à l'égard du néant. »

— Achevez, chanoine : « un milieu entre rien et tout (1). »

— La pensée de la mort ne vous épouvante-t-elle point, cousin ?

— J'accepte l'inévitable avec politesse.

Ému, M. de Saint-Jacut reprit les mains du vieillard et prononça lentement :

— La mort est toujours une peine, une expiation.

Relevant son fin visage, le magistrat reprit gravement :

— Une peine, oui, je l'avoue. Mais on me dit « que la nuit où je suis se changera en un beau jour et que la lumière succédera aux ténèbres. » Je vous cite les Écritures, chanoine, je les goûtais.

— A la bonne heure !

— Je les goûtais, mais elles annoncent de trop belles espérances. Trop belles...

(1) Pascal.

— Vous me chagrinez, maintenant, Albert. Ces espérances sont la récompense certaine des justes, et vous le devez croire.

— Je le voudrais, cousin, car il me semble que j'ai pratiqué de mon mieux la vertu et mes devoirs jusqu'à me sacrifier quelquefois à la vérité, non parce que la religion me l'ordonnait, mais parce que les voix invisibles de l'univers me soufflaient : Sois vertueux afin d'être heureux.

— N'ajoutez pas un mot, cher Albert, et laissez-moi vous assurer que vos voix de l'univers n'étaient que la voix du Dieu crucifié.

— J'étais donc chrétien sans le savoir?

— Vous l'étiez comme tant de négateurs qui pratiquent en fait les commandemens de Dieu.

— Je puis en effet affirmer que j'ai toujours vécu comme si Dieu et l'âme existaient : l'honnête homme saurait-il agir sans ces hypothèses splendides ?

Armelle était descendue dans la cour au dallage moisi, à l'ombre perpétuelle de la haute porte du Bourreau. La douleur alourdissait son âme. Tout à coup le chant des orgues emplit le silence de la venelle du Méné et Armelle se rappela l'abbé Helléan dont les grands yeux sévères l'avaient fixée durement. Une porte sur l'abside de la cathédrale fut ouverte, car un ouragan de clameurs enthousiastes qui s'élevaient comme des flammes emplit l'hôtel. Pensive, Armelle se revoyait dans l'allée centrale de la nef, face avec le prédicateur. Quelle confrontation !

Une fenêtre s'ouvrit et son nom fut prononcé.

Les larmes aux yeux, elle remonta l'escalier. Au seuil de la chambre, M. de Saint-Jacut, avec une satisfaction contenue, lui chuchota :

— Tout est bien ! Votre père a regardé la croix avec respect

Elle accueillit cette nouvelle d'une inclinaison de tête et s'avança vers le mourant.

— Baisse-toi, murmura le vieillard.

Elle se ploya.

— Davantage.

Elle pencha son visage livide jusqu'au drap.

Discrètement tourné vers la cheminée, le chanoine regardait les chenets avec mansuétude.

A grand'peine le moribond put appuyer contre sa bouche

déjà froide la tête de sa fille. Puis il lui sourit. Peu à peu son expression se figea. Sa fille ne pouvait se rassasier de ce sourire prodigieux qui, dépassant la vie, était entré dans l'éternité.

A ce moment, le chanoine retira sa nièce du lit et, ayant tracé un grand signe de croix sur le défunt, lui ferma les yeux. Armelle poussa un cri strident qu'aussitôt elle étrangla farouchement.

La sœur d'Albert, Mme Anaïs Feuillanty, prévenue, descendait l'escalier appuyée sur les épaules des servantes qui, têtes basses sous leurs coiffes monacales, ne laissaient apercevoir que leurs mentons, où des pleurs scintillaient. A l'entrée de la chambre, ces Bretonnes s'agenouillèrent, et, comme elles ne possédaient qu'un seul chapelet, elles en tâtaient chacune les grains par un bout.

D'un pas incertain, Mme Feuillanty chemina vers le mort et se prosterna. Après une courte prière, elle demanda :

— Comment ne m'a-t-on pas avertie plus tôt?

Sur le murmure explicatif de M. de Saint-Jacut, elle se releva péniblement, donna le baiser de paix à son frère, le considéra avec un intérêt qui devint de la terreur et se recula jusqu'à la porte où elle se fit apporter un fauteuil. Alors, sourcils froncés, une larme arrêtée dans chaque cil, elle examina sans bonté Armelle raide au chevet du lit. A sa droite et à sa gauche, comme deux « pleurans, » les servantes aux visages cachés sous leurs capots regrettaient leur bon maître.

Dans la soirée, M. de Saint-Jacut s'en revint.

— Armelle, murmura-t-il, je n'avais pas trouvé dans cet appartement un crucifix convenable, par sa taille, à l'usage que je lui destine. L'abbé Helléan m'a remis celui-ci lorsque, tout à l'heure, je l'avertis du deuil cruel qui nous atteignait, vous et moi.

L'ayant placé entre les mains du mort, M. de Saint-Jacut se retira, promettant sa présence pour la veillée. Lassée de son immobilité, Anaïs toucha les servantes d'un doigt impérieux et sortit avec elles.

Les heures s'écoulèrent. La nuit s'avançait à petits pas dans la chambre, comme une veuve enveloppée de ses voiles. Dans cette ombre lugubre Armelle se pencha sur son père, et elle maintenait depuis de longues minutes son étreinte désespérée lorsqu'une meurtrissure à la poitrine la sortit un instant de sa

douleur. Le crucifix souvent pressé par les mains de Nicolas Helléan la blessait. Se redressant, elle regarda le Christ d'ivoire qui rayonnait à la flamme des cierges qui cantonnaient le lit.

Des pas lourds firent craquer le plafond. A l'étage supérieur, Mme Feuillanty tournait encore à travers sa chambre, chassée par son âme en peine. Les voix unies des servantes récitaient avec ferveur :

« Nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui regarde les morts, afin que vous ne vous abandonniez point à la tristesse, comme les autres hommes qui n'ont point d'espérance. »

*
* *

Les jours qui suivirent l'enterrement, Mme Feuillanty et Armelle, appauvries de toute la vie légère qu'Albert effeuillait dans leur grande maison, éprouvèrent le besoin de ne pas se quitter, afin de remplir un peu le vide dont la sensation les épouvantait. Quoiqu'elles n'éprouvassent l'une pour l'autre qu'une tiède sympathie, la veuve du procureur à l'ancien Parlement de Bretagne s'asseyait en face de sa nièce, dans un fauteuil aux durs accoudoirs de chêne et, inoccupée, fixait tour à tour un trumeau contenant une fade reproduction d'un « Concert dans un jardin, » un lit de bois à chanfreins dorés ou les landiers du foyer. Ces examens minutieux contractaient les traits d'Anaïs demeurés énergiques malgré l'empâtement de la soixantaine.

Cette personne que son existence n'avait jamais pu contenter, quoiqu'elle n'eût exigé d'elle que dans la mesure de son intelligence, avec l'âge tendait son énergie à réaliser le programme de ses manies : promenade en sa chambre, rangement méthodique des bibelots de ses étagères, souci de son feu de bois entretenu suivant un dispositif consacré des bûches affrontées, afin d'en obtenir une flamme mince et lecture d'une gazette dont elle méprisait les opinions. Anaïs s'était composé une toilette : corsage en pou-de-soie étriqué et robe de popeline dont les plis lourds formaient tuyaux d'orgue. Quand Anaïs marchait, cet appareil massif soufflait comme le vent dans un bois.

Aussi loin qu'elle remontât dans son souvenir, Armelle apercevait sa tante volontaire dans les minuscules faits quotidiens, mais indifférente aux intérêts de sa famille ou de la société. Lui

faudrait-il donc vivre désormais avec cette veuve austère dont on ne pouvait cependant dire qu'elle était effacée, car Anaïs exigeait la soumission à ses habitudes ?

Une pendule qui représentait un temple sous la surveillance d'un Lacédémonien casqué tinta cinq heures. Au dernier coup, Mme Feuillanty, prenant à la poignée les côtés de sa jupe, commença d'arpenter la vaste pièce en suivant les murs. Le mobilier de la chambre était disposé de façon à ménager une ruelle pour cet exercice. Lorsqu'elle vit sa tante en marche, Armelle n'en put supporter le mouvement. Elle alla s'accouder dans l'embrasure d'un cabinet voisin. Par la fenêtre ouverte, elle apercevait un couple de fendeurs de bois, l'homme en gilet bleu de roi, sa femme en cotte de molleton rouge, — de ces campagnards exilés aux villes afin d'y végéter dans les métiers ingrats. Le vieillard enfonçait ses coins de fer dans des souches dont les racines semblaient contractées par leur défense suprême, et la paysanne, un pied sur un éclat de bois posé en travers d'un chevalet, le sciait avec une plainte dont la modulation l'aidait dans son ouvrage. L'odeur des forêts moussues montait de ces chicots martyrisés, et les chênaies où croissent en sous-bois les sauges s'évoquèrent au souvenir d'Armelle.

Brusquement elle se recula, puis mécontente de son geste instinctif, appuyant ses mains sur le larmier de la croisée, elle s'imposa de rester calme. En soutane traînante à la gallicane, assuraient ses envieux qui le dénonçaient comme un suspect, Nicolas Helléan tenait un large portefeuille frappé aux armes de Mgr de la Motte-Broons de Vauvert. L'abbé s'avançait avec les yeux presque sans regard d'un homme dévoré par ses réflexions.

« Il médite son prochain cours au collège royal, » songea Mlle Louanais avec un intérêt qui la surprit aussitôt, car les actes de Nicolas Helléan ne lui semblaient pas mériter cette attention.

Quand il atteignit à la hauteur des casseurs de bois, Nicolas distrait heurta leur chevalet.

— Oh ! crièrent-ils.

Réveillé, il ouvrit brusquement les bras, et son portefeuille alla choir sur les bûches. Le fendeur le lui rendit. Se décoiffant, le prêtre remercia le vieillard avec un profond salut et continua sa route.

Armelle avait souri. Puis elle se retira de la fenêtre en laissant tomber ses bras avec lassitude.

A temps égaux, devant la porte ouverte, Anaïs passait avec un bruissement de feuilles sèches soufflées par la brise. Au premier son de la sixième heure, la veuve du procureur reprit son grand fauteuil avec un soupir de satisfaction, car, suivant son expression, cet exercice l'accoisait.

— Mes œufs mollets, Noémie, commanda-t-elle aussitôt.

La servante les servit. Elle les goba et reprit sa faction en attendant l'heure du coucher.

Armelle dîna seule dans la salle à manger. Émue par sa tristesse, Noémie, voulant l'exhorter à se bien nourrir, fit tomber en gesticulant un cadre dont le verre se brisa. Le sang au visage, Mlle Louanais releva la *Vue des plus beaux édifices dans une Campagne de Rome*, par le Lorrain.

— Malheureuse sotte, vous mériteriez d'être chassée.

Terrorisée, la domestique se sauva.

La gravure sur les genoux, Armelle se rappelait qu'elle avait été récemment encadrée sur l'ordre de son père, et la maladresse de la servante lui semblait un attentat à sa mémoire. De la feuillure elle retirait un à un les éclats de verre qu'elle posait sur la table. Puis elle caressa cette estampe choisie par Albert, délicat connaisseur.

Un cantique s'éleva chez les religieuses de la Retraite.

Plusieurs couvens entouraient l'hôtel Louanais et les nonnes, aux trémolos vacillans de leurs harmoniums, soupiraient vers le ciel. Il pleuvait. Un chéneau laissait tomber des filets d'eau qui se cassaient avec un bruit de cristal sur le pavé.

« Mon père ! mon cher père, » pensait Armelle farouche.

Au-dessus de sa tête, un sommier craqua sous un corps qui s'abandonnait. Anaïs allait dormir.

Avec le crépuscule autour d'Armelle, les angles obscurs de la salle prenaient des lourdeurs hostiles, et les meubles appesantis semblaient attendre une destinée qui ne se manifestait pas encore.

— Oh ! père, pourquoi m'avez-vous créée ? prononça-t-elle d'une bouche amère.

S'étant baissée afin de recueillir les morceaux de verre restés sur la table, elle serra sur eux ses paumes ; ils percèrent sa chair ; le sang coula. Elle maintint ses poings fermés et, les dressant à la hauteur de ses yeux dilatés, elle répéta :

— Oui, pourquoi m'avez-vous donné la vie, mon père ?

Les gouttes rouges glissaient entre les jointures des phalanges.

*
* *

Le chanoine de Saint-Jacut qui accomplissait ses devoirs sacerdotaux avec l'exactitude d'un homme bien né, chaque fois qu'il rencontrait sa nièce contractée dans sa douleur regrettait de ne pas posséder l'éloquence persuasive de Nicolas Helléan, son vieil ami et voisin, afin de la sortir de ce qu'il croyait être la protestation de son esprit.

— Si je sens profondément la vérité, je n'ai pas reçu le don de la communiquer avec chaleur, aussi ne puis-je fondre le bloc de glace qui retient ma nièce captive dans son erreur.

Replet et cependant élégant à force de mesure dans ses gestes, le chanoine observait avec compassion le visage d'Armelle havi par les insomnies. Rien ne pouvait la consoler et M. de Saint-Jacut se désolait de l'indifférence religieuse de sa nièce. D'ailleurs, il voyait plutôt une attitude qu'une conviction dans la position distante d'Armelle vis-à-vis de l'Église. Évidemment, sa parenté le desservait auprès d'elle en lui retirant de l'autorité. Il y réfléchissait depuis quelques semaines. Un jour, en l'abordant, il l'entretint de Nicolas Helléan.

— Vous le savez, Armelle, nous habitons la même maison. Je devrais donc être blasé sur les mérites de mon confrère. Eh bien ! tout au contraire, chaque conversation le grandit. Les mots chez lui portent la conviction. Et ce qui me fait toujours rêver, c'est que Nicolas Helléan ne fut pas toujours des nôtres pendant les pénibles années de son adolescence. Vous devriez suivre son cours public sur l'*Indifférence*. Jusqu'à ce dernier mois, Monseigneur refusait l'admission des laïques à ces conférences; il vient de céder aux sollicitations de notre haute société. Helléan commente son maître Lamennais avec une vigueur qui vous toucherait.

Le sifflet d'un maître d'équipage sur le port de Vannes les fit tressaillir. M. de Saint-Jacut reprit avec un petit rire gêné :

— Si vous le désirez, je pourrais vous procurer une carte d'entrée. Ces places sont fort disputées.

Dédaigneuse, elle y consentit après avoir fait observer qu'elle souhaitait remporter une plus forte impression de cette confé-

rence que de certain sermon prononcé par cet abbé à Saint-Pierre.

...Par un après-midi d'avril armoricain, — nuages en blanches voilures de navires sur les eaux d'un ciel pâle, — Armelle coiffée d'un vaste chapeau à la mode anglaise dont un bord retombait sur l'épaule, grâce au billet de son oncle, put disputer à une douairière la chaise qui lui revenait.

Serrés coude à coude dans une salle du séminaire aux murs chaulés, les privilégiés attendaient le conférencier en chuchotant avec des airs penchés. Lorsque Nicolas Helléan parut, un bourdonnement flatteur l'accueillit. Insensible à cette manifestation, comme le remarqua Mlle Louanais placée à trois mètres de sa chaire, il sortit de son portefeuille un cahier. Posant ses mains sur les pages, ses prunelles grises allèrent fixer par-dessus les chapeaux des dames, au sommet des gradins de cette classe, un tableau de Saint Patern, premier évêque de Vannes. Puis son regard, se posant par hasard sur Armelle, devint sévère. Avait-il reconnu en elle la désagréable retardataire de la cathédrale ?

D'une voix d'abord à peine perceptible qui obligeait les assistans à la plus vive attention, il annonça qu'il commenterait une page de Lamennais sur la jeune fille chrétienne, dont la pure figure s'opposerait aux femmes du siècle en proie à la misère de leur esprit.

Le prêtre lut :

« Quelques rayons de soleil, glissant à travers les vases de fleurs posés en dehors de l'étroite fenêtre, pénétraient dans la petite mansarde et veloutaient d'un rouge d'or les objets noyés dans sa moelleuse lumière.

Une jeune fille, en simples vêtemens, parée de ses seuls cheveux ondoyans comme les plantes qui se soulèvent et retombent au souffle de la brise, suivait avec l'aiguille les contours d'un dessin tracé sur une toile légère. Son visage était pâle ; il y avait non de la tristesse, mais une sorte de rêverie mélancolique dans ses yeux que voilaient de longs cils noirs. Quelquefois, sa tête virginale se relevait et ses regards se repliaient en elle-même et contemplaient là tout un monde visible à elle seule.

Une nature dont la nôtre n'est que l'ombre étalait ses formes ravissantes et de son sein fécond s'exhalait une haleine

de vie qu'aspirait avec volupté l'innombrable multitude des êtres.

Et, retirée en elle-même, la jeune fille entendait au dedans de son âme, dans ses secrètes profondeurs, des paroles qui ne sont point de la langue des hommes ; son amour embrassait une beauté invisible, près de laquelle toutes les autres s'effacent.

Et le temps s'évanouissait avec les réalités fugitives et, plongée en celui de qui tout sort, vers qui tout revient, l'âme s'abreuvait de lui dans le calme enivrant d'une ineffable extase. »

Lorsqu'il eut terminé cette citation de Lamennais, Nicolas relevant le front retrouva le visage douloureux d'Armelle. Ce n'était pas la rêverie qui donnait à sa bouche un pli amer, mais la désespérance de celle qui n'attend rien et n'entend plus les paroles qui ne sont point de la langue des hommes.

... Dans sa démonstration le conférencier voulut prouver que nos misères s'évanouissent lorsque, comme cette jeune fille, nous arrivons à posséder l'univers aux mille voix secrètes qui forment la divine harmonie.

« Quelle faible argumentation ! songeait Armelle. Toujours le même thème : « Le royaume des cieux aux simples d'esprit. » Au vrai, cette demoiselle n'est qu'une sotte enfant. Parce qu'elle ignore tout, posséderait-elle la sagesse ? Qu'adviendra-t-il de celles qui, n'étant plus des innocentes, essaient d'avoir une conscience personnelle de la vie, de ses joies et de ses peines ? Seront-elles vouées à la nuit, au désespoir ? Parce que nous apercevons les injustices horribles de cette existence, nous sera-t-il défendu d'espérer aucune consolation ? Ainsi donc, vos paroles décevantes n'auront aucun pouvoir de résurrection chez les lasses, les désolées, les averties ! »

... Après d'assez longues amplifications d'un caractère plus dogmatique que chaleureux, — car M. Helléan semblait, en ce sujet délicat pour un prêtre, se défier de paroles trop caressantes, — brusquement, emporté par son sujet, il imagina la France au sortir de ses guerres révolutionnaires et impériales ressuscitant à la foi, grâce à la fidélité de ses femmes. Il évoqua les Français guéris de leur scepticisme par leurs compagnes. Encore une fois leur tendre vertu sauvait les hommes de l'amertume. Et il exhortait son auditoire féminin à se lever pour cette nouvelle croisade.

Or, les yeux de Nicolas s'étaient dilatés à cette vision. Sa

parole éclatante ordonnait et son geste semblait vouloir conduire à l'assaut son auditoire dominé.

« Prêtre étrange, pensait Armelle. Deux cœurs différens habitent-ils donc en lui? Tout à l'heure discipliné, réticent, il traduisait chétivement les commandemens de l'Église; maintenant son visage échauffé, presque violent, paraît celui d'un officier conduisant une charge. »

Après réflexion, elle conclut :

« Nicolas Helléan n'a pas toujours vécu les regards repliés en lui-même et il dut jeter des coups d'œil ardens autour de lui. Je ne sais quel reflet de ce passé brille encore sur son front. »

Sa conférence terminée, l'abbé Helléan sortit. Quelques dames s'étaient précipitées hors de leurs chaises pour le féliciter. Il avait déjà disparu. Mlle Louanais, demeurée la dernière dans la classe de théologie, surprise, rattrapa les auditrices à la porterie. A son passage, elles murmurèrent :

— Quel type étrange cette demoiselle Louanais! Il est à craindre que son cœur ne soit aussi grêlé que son visage! Et son infirmité semble exalter son orgueil. C'est à rire!... ou à pleurer!

*
* *

Arrivée dans la cour de son hôtel, Armelle aperçoit derrière les carreaux le mouvement oscillatoire d'une coiffe, sans doute Noémie occupée à quelque repassage? Avec l'une de ces brusques décisions qui surprenaient les personnes de ses relations, Mlle Louanais, se retournant, descend la venelle du Méné. La forte déclivité de la rue Saint-Guenhaël l'entraîne vers la Porte-Prison, ce truand de pierre posté à l'orée de Vannes afin d'en interdire jadis l'accès. Armelle longe les douves de la Garenne. Les remparts et le donjon du Connétable se dressent au-dessus de la rivière. Jusque sur les créneaux viennent s'encastrer les logis, quelques-uns à pignons aigus et lucarnes en bonnets d'astrologues.

— Eh! ma nièce! Deux fois j'ai retiré mon chapeau sans attirer votre attention. Vous rêvez, je crois?

Surprise, elle tressaillit à la vue du chanoine Saint-Jacut dont les yeux azurés souriaient dans le visage rose.

— Puis-je savoir si la conférence de M. Helléan vous agréa?

Elle répondit que le talent de cet abbé ne lui semblait pas assez étonnant pour qu'il laissât un grand souvenir.

— Vous vous trompez, ma nièce, Nicolas Helléan émeut les consciences... je veux dire : certaines consciences sensibles. Et je vous prierai de le remarquer, s'il est des orateurs dont les succès sont dus à leur séduction personnelle, mon pauvre confrère ne doit ses résultats qu'à sa belle foi communicative. Beaucoup de nos dames, lui reprochant sa laideur, goûtent peu son nez trop long et sa maigreur.

— Elles sont absurdes, répliqua Armelle.

La vivacité de sa réponse la fit rougir.

Avec un hochement de tête, le chanoine reprit :

— Votre aridité me peine. Vous me semblez, Armelle, de ces élèves qui ne profitent pas en classe commune. Ah ! si vous pouviez discuter avec lui ! Une idée me vient : je lui parlerai de vous.

Avec un geste vif de refus, Mlle Louanais prononça :

— Je ne vous le permets pas, mon oncle.

Ce fut avec soulagement qu'Armelle vit s'éloigner M. de Saint-Jacut. Elle lui en voulait de n'avoir pu lui celer l'obscur intérêt que lui inspirait Nicolas Helléan. Aussi comment ces Vannetaises osaient-elles reprocher à cet abbé un visage qu'elles auraient admiré s'il avait appartenu à quelque gentilhomme ?

Ces pensées l'agitaient, tandis qu'elle descendait la Garenne. Sur les remparts, de hautes maisons toisaient des hébergemens d'une ingéniosité charmante. L'âme naïve des anciennes générations trouvait son enseigne dans ces logis que le mille-pertuis festonnait.

Lorsqu'elle atteignit le pont-levis qui menait à l'ancienne poterne, Armelle s'arrêta devant un lavoir qui épousait les sinuosités de la rivière. Dans l'eau savonneuse aux irisations d'arc-en-ciel elle crut voir se refléter une figure ascétique.

« Je serais curieuse d'apprendre comment Nicolas Helléan, — est-ce d'ailleurs son nom ? quel mystère ? — devint homme d'église, pensa-t-elle. Quel calme dans son front et pourtant j'y devine l'ardeur secrète de sa pensée. Quelle maîtrise de soi-même chez ce prêtre de trente ans ! Qu'il est jeune ! Moi, je suis vieille, quoique dépassant à peine cet âge ; ou plutôt, je suis vieillie par le masque qui cache mes traits réels. Que ne puis-je arracher cette gangue abominable pour me découvrir à tous comme je suis ?

J'avais dix-huit ans quand cette variole me défigura. Quand je constatai la première fois mon désastre dans le miroir, — il eût semblé que des chasseurs m'avaient mitraillée de leur plomb, — je voulus mourir. Dans ma rage, mes ongles s'enfonçaient dans mes joues afin de les écorcher vives. Oui, plutôt être chair pantelante et terrifier qu'apitoyer! Mon Dieu! aucun être ne saura-t-il donc m'apercevoir comme je suis sous cette enveloppe qui paraît enlaidir jusqu'à mon âme? »

Les cris rauques des corneilles de la cathédrale, dont la rude abside surpassait les remparts, retentirent. Une cloche vibrait au loin dans Vannes.

« Aucun être, songeait Armelle, n'a su me regarder avec des yeux équitables. Il faudrait à celui-là une charité qui n'existe guère chez les gens de mon monde. O mon orgueil, mon cher orgueil, ce prêtre t'absoudrait-il lorsqu'il reconnaîtrait ton utilité, lui qui combat les orgueilleux? »

La rivière reflétait une partie des murailles fortifiées, et leur image renversée qui palpitait aux ondulations du courant fit encore rêver Mlle Louanais.

« Quelle aisance chez cet abbé! Comment ne pas croire à la légende sur sa naissance? Quelle élégance discrète dans son costume! S'il n'était pas austère dans ses mœurs, ce serait à croire qu'il choisit la soutane traînante par mode... Ridicules divagations! »

Se redressant d'un soubresaut, elle s'achemina vers la poterne qu'une Vierge en faïence surmontait.

Sur le port voisin, quelques marins clamaient en mesure : « Oh! oh! là, hisse! oh! oh! là, hisse! » et les poulies des vergues sifflaient comme des courlis.

Au moment de refermer le portail de son hôtel, Armelle leva les yeux vers la maison voisine. A la corne de ce logis, dans la chambre d'Auguste Brizeux, un étudiant, son successeur, jouait d'un harmoniflûte dont les sons miaulaient de faim. Lorsque Mlle Louanais entra dans la cuisine, leurs deux têtes penchées sur l'épaule, mains jointes, les servantes aux coiffes de moniales semblaient prier devant la broche. A cet instant, le chant aigre de l'étudiant se mêla au son de l'instrument de musique et Armelle soupira :

— La joie d'être!

*
* *

Il pleuvait jour et nuit sur Vannes et les toits ensellés sur leurs coyaux projetaient l'eau avec un fracas sonore sur les pavés. La ville bleuâtre semblait à jamais plongée dans les nuages soufflés par un vent mou.

Un samedi matin, traversant les rues où les ruisseaux gonflés débordaient les trottoirs, Mlle Louanais atteignit la cathédrale. La nuit s'était attardée dans la nef au granit fuligineux. A peine trois à quatre fidèles égaillés dans le vaste vaisseau priaient. Armelle sentait son cœur battre fougueusement. Rejetant de ses épaules son manteau trempé, elle dégagea son cou et s'achemina vers l'arcade étranglée qui, derrière l'abside, donnait accès à la chapelle Saint-Vincent-Ferrier. La rumeur triste de la pluie pénétrait les combles. A gauche d'un confessionnal attendaient une bourgeoise et une servante. Elles disparurent sous les rideaux rouges, puis elles ressortirent humiliées. Mlle Louanais hésitait à les remplacer lorsque le craquement de la porte qui menaçait de s'ouvrir la fit se jeter dans la stalle. Aussitôt agenouillée, elle regretta son geste. Quelques secondes s'écoulèrent; des gouttes d'eau crépitaient aux verrières. Étonné, le prêtre se pencha vers le châssis grillé qui lui permettait de communiquer avec ses pénitentes. Elle ne se décidait pas à parler.

— Ma fille, je vous écoute.

Elle garda le silence.

— Je vous écoute, répéta le prêtre. Récitez le *Confiteor*.

Froidement, elle repartit :

— Je l'ignore.

— Voudriez-vous me dire ce que vous attendez de moi? reprit-il avec douceur.

Elle murmura :

— Avant de m'agenouiller sur ce banc, je croyais le savoir; maintenant, je ne sais plus vous exprimer les raisons de ma présence. Les hasards nous mènent.

— Combien ai-je entendu de tels pénibles aveux, murmura l'abbé. Isaïe disait : « O Dieu! vous êtes vraiment un Dieu caché. »

— Je ne crois pas que mes doutes puissent ressembler aux aveux que vous avez pu recevoir, répondit-elle avec hauteur.

Après réflexion, le prêtre l'assura que sa misère lui venait au moins en partie de son orgueil.

— Je prévoyais ce reproche, dit-elle vivement. Me voudriez-vous donc très humble devant les résultats épouvantables qui s'appellent : cette vie et la mort?

— S'insurger contre la douleur, ma fille, est sentiment naturel. Mais ne vous êtes-vous jamais contemplée, éphémère créature, en rapport avec l'infini et l'éternité, qui vous donneraient votre mesure? Les résultats de la vie et de la mort ne vous sembleraient plus aussi détestables.

— En l'état de mon esprit, vos paroles sonnent encore le vide pour moi. Je suis maintenant comme le patient sous l'acier du chirurgien. Il lui dit : Vous ne souffrirez plus l'an prochain. En attendant, j'agonise.

Puis, avec fougue, elle avoua que le motif qui l'avait conduite à Saint-Pierre, c'est que, depuis la mort de son père, elle ne se sentait plus chère à personne au monde et qu'elle n'aimait pas davantage aucun être ni aucun idéal. Ce dénuement du cœur lui donnait l'appétit du néant. N'attendant rien de l'avenir, elle criait vers quelque chose qui l'empêcherait de mourir dans la haine de tout. Voilà pourquoi, comme un malade en danger consulte tous les médecins, espérant le miracle, elle était venue dans cette chapelle.

Gravement, Nicolas Helléan lui fit remarquer qu'elle venait de faire la confession à laquelle elle s'était d'abord refusée et que Dieu avait compris qu'elle lui disait : « Mon âme est devant vous comme une terre altérée! »

Troublée, Armelle reprit qu'elle désirait trouver, sinon un directeur de sa conscience, — elle entendait ne subir aucune autorité, — du moins une personne attentive à lui indiquer les raisons nobles de vivre, car, pour l'instant, l'inutilité absolue de son existence lui paraissait démontrée.

Prête à se relever, elle acheva :

— Je ne voudrais pas vous revoir ici avant au moins que le ferme désir de me retrouver dans un confessionnal me soit venu.

Elle se nomma.

— Je connais M. le chanoine, votre parent, répondit Nicolas Helléan, sur un ton qui lui laissa entendre qu'il avait entendu parler d'elle par M. de Saint-Jacut, — et je l'entretiendrai de votre désir. Il avisera.

Quoiqu'ils ne pussent s'apercevoir dans l'obscure stalle divisée par une cloison, elle s'inclina et lui-même pencha le front.

*
* *

La chambre d'Armelle avait été meublée par les soins d'Albert Louanais lorsqu'il s'était marié vers la fin du règne de Louis XVI. La grâce du siècle se résumait en ces fauteuils à lignes ondulées, en ces lambris enrubannés. Les carquois des glaces n'avaient jamais blessé; les toiles de Jouy à bergères et nacelles dans des paysages policés animaient la pièce. Par une petite baie au pignon de son hôtel, Mlle Louanais apercevait la maison de Brizeux sous la cathédrale peuplée de corneilles dont le ramage, disait M. de Saint-Jacut en riant, semblait imiter un office de chanoines. Ce jour-là, le collégien qui occupait la chambre du poète, un bras sorti par la fenêtre, bâillait, les cheveux tombés sur le nez.

Assise devant une coiffeuse, Armelle se considérait avec une attention sévère.

Poudré à frimas, son visage semblait de marbre. De l'index, elle fit reparaître l'arc de ses sourcils. A contre-jour de la fenêtre, les bandeaux de ses cheveux noirs luisaient comme de la soie.

« Ainsi poudrée, je suis presque aussi belle de traits que ces patriciennes dont les Giorgione et les Luini s'inspirèrent, songeait-elle. Mais si j'enlève cette poudre, quelle affliction! »

Du mouchoir, elle s'épousseta, et les pustules brunes reparurent, criblant cette figure aux plans superbes.

« Malheureuse que je suis! Oserais-je me l'avouer, c'est parce que je suis la victime de ma beauté souillée que, l'autre samedi, je me jetai au confessionnal, espérant de la pitié de ce prêtre je ne sais quels mots d'espoir. O folle! je n'avais pas songé qu'un moment viendrait où la pénitente invisible derrière le châssis apparaîtrait au clair du soleil. Ce jour est arrivé. Comme je vais souffrir encore! Je me sens toujours la femme outragée par l'injustice du sort. Pénitente, moi, c'est à rire! Hélas! je ne puis me résigner à n'être plus une femme, d'où ma misère. Tout à l'heure, je vais rencontrer Nicolas Helléan. Aussi vertueux soit-il, la disgraciée que je suis lui rendra plus laide mon indifférence. »

Rejetant son miroir, Armelle pensait avec détresse :

« C'est l'amour désormais impossible que j'ai regretté avec des larmes de sang dans mon infortune. C'est être aimée qui m'importait. Cette maladie m'a retiré même la joie de la lumière. Quand un rayon me frappe, c'est comme un doigt de feu qui me désigne aux gens, afin qu'ils me plaignent ou rient. A ces instans, si j'avais un pouvoir d'extermination, je consumerais le monde entier. »

Armelle traversa sa chambre. La glace d'une armoire refléta son buste harmonieux aux épaules rondes. Elle se considéra :

« J'étais plus soucieuse de ma grâce qu'aucune autre jeune fille. Et j'avais goûté aux ivresses de plaire, de conquérir, de dédaigner; ma dix-huitième année était passée, quand je fus frappée par cette grêle horrible. Il aurait mieux valu pour moi ignorer la valeur d'une vie heureuse. Pourquoi n'ai-je pas été toujours la dédaignée qu'on laisse dans ses cendres? »

A cette réflexion, des larmes se forment aux yeux d'Armelle, ces fleurs qui échappèrent au mal. L'eau d'amertume les emplissant, leur jais devint plus brillant.

« Oui, j'étais née passionnée et dominatrice. Or, mon pouvoir s'est brisé au moment de l'action. Je suis plus réellement morte au monde qu'une religieuse. Tel un pieu du port, je m'enfonce chaque jour dans la vase. »

... Avec une lenteur solennelle, la porte s'ouvrit sur Mme Anaïs Feuillanty, en robe de soie grise et les épaules couvertes d'un fichu à la Marie-Antoinette. Sur les cheveux blancs, très relevés, un bonnet empesé était planté. La pompe plaisait à la veuve du procureur, et M. de Saint-Jacut l'accusait de s'adresser à elle-même des révérences. Avec superbe, elle interrogea :

— Il semblerait que vous vous apprêtez à sortir, Armelle?

— Qui vous le fait supposer?

— Votre toilette.

— Vous même, ma tante, n'êtes-vous pas habillée avec recherche?

Mme Feuillanty répliqua qu'il n'y avait aucune nécessité à se négliger sous le prétexte qu'on ne descendait pas sans cesse à la rue comme la valetaille.

Après avoir passé en revue la robe de Mlle Louanais, la

vieille dame demanda quel agrément Armelle prenait à ces sorties.

— Voudriez-vous, ma chère tante, m'obliger à partager vos goûts ?

— A Dieu ne plaise, ma charmante, car vous n'êtes pas encore d'âge à goûter la sagesse.

Avec un sourire sans bonté, Armelle repartit que, pour pouvoir renoncer, il faudrait d'abord avoir possédé. Elle ne pouvait nourrir un grand souvenir comme Mme Anaïs.

— Prétendriez-vous faire allusion à votre oncle? Sa mémoire m'est sacrée. En m'exprimant comme je le faisais, je voulais signifier que le deuil encore récent de votre père devrait vous garder de courir les chemins.

Rouge de colère soudaine, Mlle Louanais protesta :

— Madame, mon père vit partout avec moi. Sachez que j'emporte son souvenir quand je quitte cette maison, et je ne vous en laisse pas grand'chose, quoique vous fussiez sa sœur.

A ce trait, Anaïs sourit glorieusement, et, en remontant l'escalier, sa robe de soie pétillait comme un feu de fagots sur les marches.

A cet instant, le hasard voulut que Mlle Louanais s'aperçût dans la glace, les prunelles encore étincelantes et le visage coloré. Avec une intense curiosité, elle observa que la rougeur d'un sang agité effaçait les taches de son visage.

Aussitôt elle se leva et courut vers l'impasse de la Tour-Trompette.

*
* *

Avec hâte, Armelle regagna son hôtel, jeta son vaste chapeau à l'anglaise sur une console, ramena les volets, et, dans le clair-obscur, les mains sur le visage, elle se rappela son entrevue avec Nicolas Helléan chez le chanoine.

... M. de Saint-Jacut habitait, près des fortifications, une maison en vis-à-vis du donjon, qui logeait jadis le héraut d'armes du duc de Bretagne. Cette demeure à chiquetage gris et lucarnes à la bonne femme, dominait les diligences de Quimper et Nantes rassemblées dans la cour formée par les remparts.

Au bas de l'escalier, parmi les cartons manuscrits annonçant les locataires, Armelle avait lu :

M. l'abbé Nicolas Helléan,

Chargé de cours au Grand Séminaire.

A ce moment, une hésitation lui était venue. Quelle utilité à cette rencontre désirée par son oncle ? A se l'avouer, plus de curiosité que de conviction la portait à écouter ce prêtre. Sur cette réflexion, elle était entrée le cœur battant dans la chambre de son oncle, qui fleurait la cire, les sucreries et le tabac.

Le domestique la prévint que M. de Saint-Jacut et M. Helléan se trouvaient dans la bibliothèque. Il allait les avertir. A tort sans doute, elle les imagina discutant sur son cas et préparant leur plan d'investissement. En les attendant, elle examina d'assez bonnes estampes exposées sur les murs près de piètres lithographies qui dénotaient le goût confus du chanoine. Un Christ décharné de Van der Weyden retenait son attention, lorsque les prêtres s'avancèrent, son oncle gai, affectueux, M. Helléan courtois, réservé.

Malgré les efforts évidens du chanoine, la conversation n'avait pas dépassé les bornes de la bienséance. Ce n'était pas que Nicolas Helléan fût gourmé comme un de ces vicaires campagnards gênés devant les jeunes femmes. Au contraire, il avait l'aise d'un galant homme et semblait prendre à tâche de faire oublier sa qualité de confesseur. Quoique Armelle n'exprimât rien que d'assez banal, elle s'aperçut bientôt qu'elle l'intéressait, mieux encore, qu'elle l'inquiétait. Pendant un instant, l'expression de l'abbé parut signifier : « Comment cette personne s'est-elle rendue à mon confessionnal ? » Puis ses yeux aperçurent les taches de variole, et son expression se fit aussitôt plus confiante et presque amicale, tandis qu'Armelle, devinant sa pensée, pâlissait de douleur.

Afin de cacher son trouble à ce prêtre, dont la sagacité la gênait, elle lui avait demandé depuis combien d'années il habitait cette lugubre cité de Vannes. Avec un rire frais, imprévu chez lui, il lui avait répondu qu'il ne trouvait pas Vannes lugubre et que les opinions sur les villes variaient sans doute avec l'état d'esprit de leurs habitans. Le chanoine lui fit pourtant observer qu'il avait connu l'abbé d'humeur noire, lorsque, petit étudiant, il logeait chez la vénérable veuve d'un capitaine marin.

A cette allusion prononcée d'un ton un peu lourd, Nicolas

Helléan se renferma dans un silence attristé et, quelques minutes plus tard, sous le prétexte d'une préparation de cours, il se retira, au dépit de M. de Saint-Jacut. Armelle elle-même se sentit humiliée par la courtoise froideur avec laquelle l'abbé prit congé d'elle; aussi, lorsque son oncle revint dans sa chambre après avoir accompagné son hôte, elle lui fit sentir que, décidément, pas plus en chaire que dans l'intimité, M. Helléan ne lui semblait un grand apôtre. Ses yeux bleus plissés, M. de Saint-Jacut, mécontent de lui, avoua sa maladresse. Il s'était enferré en rappelant à l'abbé des souvenirs pénibles.

Intéressée, Armelle lui demanda s'il connaissait le passé de M. Helléan sur lequel couraient tant de légendes. Ne pouvait-il lui conter ce qui était à sa connaissance? Après une réflexion de sa pensée un peu lente, son oncle reconnut qu'il n'ignorait rien de ce qu'il était possible de savoir et qu'il ne voyait pas d'objections à lui révéler cette histoire si pleine de significations spirituelles. Il avertit d'ailleurs sa nièce qu'il lui faudrait quelque patience, car le récit en serait assez long.

— J'ai le temps de vous entendre, trop de temps, hélas! avait-elle répondu, car rien ne m'attend que l'ennui.

Et tandis que M. de Saint-Jacut lui narrait l'enfance de Nicolas, par la fenêtre ouverte, au-dessus du port, le vaste soupir de la mer se plaignait dans les ormes de la Rabine.

CHARLES GÉNIAUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

DEUX "LECTURES" ACADÉMIQUES

A NEW-YORK

THÉODORE ROOSEVELT : *Le nationalisme dans la littérature et dans l'art,* fragmens.

GUSTAVE LANSON : *La fonction des influences étrangères dans le développement de la littérature française.*

Les deux discours qu'on va lire ont été prononcés à New-York, devant l'Académie Américaine et l'Institut national des Arts et des Lettres, dans la première séance de leur réunion annuelle, le 16 novembre 1916.

J'ai dû principalement à ma qualité de Français et ensuite à mon titre de professeur de l'Université de Paris le grand honneur d'être invité à faire une « lecture » devant ces illustres Compagnies.

L'Institut National, composé au plus de deux cent cinquante membres, a été fondé en 1898, « pour contribuer au progrès de l'art, de la musique et de la littérature. » De son sein est sortie en 1904 l'Académie Américaine, qui compte cinquante membres, et qui a été récemment reconnue comme une Institution nationale. L'assemblée solennelle de l'Académie et de l'Institut a lieu chaque année au mois de novembre : plusieurs séances sont consacrées à la lecture de mémoires et d'adresses ayant rapport à l'esthétique des beaux-arts ou de la littérature. Un

concert, où l'on entend des compositions des membres des deux Compagnies, et diverses réceptions viennent égayer la sévérité du *meeting*. L'Académie et l'Institut ont coutume d'inviter à leur session l'élite intellectuelle de la société : il y avait bien, le 16 novembre, sept cents personnes rassemblées dans une salle d'un des grands hôtels de New-York.

C'est à une pareille réunion que M. Brieux lut, il y a deux ans, un morceau d'une inspiration très élevée qui obtint un très grand succès; j'en ai trouvé le souvenir encore très vivant parmi les Américains qui avaient eu la bonne fortune de l'entendre.

J'eus la parole le premier : je donnerai donc d'abord mon adresse sur : « La fonction des influences étrangères dans le développement de la littérature française. »

Mesdames, Messieurs,

Puisque l'Institut National des Arts et des Lettres, l'Académie Américaine m'ont fait le grand honneur de m'inviter à « lire » devant vous dans cette séance solennelle, mes premières paroles ne peuvent être que l'expression de ma profonde gratitude. Je sais bien que cet honneur va au delà de ma personne, et que j'en suis redevable surtout à mon pays, à la France, dont la civilisation, la littérature et les arts sont aimés ici d'un amour si fervent. Je le sais; mais cette certitude, pour un cœur français, ne fait que rendre la dette plus grande, et plus douce à reconnaître.

On remarque dans la vie littéraire de la France depuis des siècles, — et c'est un de ses caractères les plus curieux, — une sorte de rythme, un mouvement de bascule qui fait qu'alternativement nous nous ouvrons, nous nous fermons à l'importation des idées et des formes d'art étrangères. Les périodes d'imitation succèdent aux périodes de création, et de nouveau leur font place, sans que jamais nous demeurions longtemps satisfaits d'être simplement nous.

Nous sommes Italiens, Grecs, Latins, Espagnols, avant d'être nous-mêmes dans nos chefs-d'œuvre classiques. Nous nous jetons ensuite dans l'anglomanie, et nous nous entichons d'une douce, rêveuse et ménagère Allemagne. Enfin, récem-

ment, vous nous avez vus nous jeter éperdument dans le Tolstoïsme, et l'Ibsénisme, voire le Nietzschéisme; et c'est un peu votre William James qui nous a fait tâter du Pragmatisme.

Ces phénomènes ont été considérés souvent par les contemporains avec indignation, par les historiens avec sévérité. Par une association d'idées involontaire et presque fatale, les momens d'influence étrangère dans notre littérature se sont assimilés dans nos esprits aux temps maudits où l'étranger a envahi notre sol, occupé nos villes et menacé l'existence nationale. Les souffles du dehors ont paru mortels à l'esprit français, et l'on a jugé qu'il ne pouvait s'y ouvrir sans s'altérer, les appeler sans s'abandonner et se trahir.

Il y a là, Messieurs, beaucoup d'illusion : on prend des abstractions pour des réalités; on se figure je ne sais quelle bataille des idées indigènes et des idées étrangères, des genres indigènes et des genres étrangers, comme se battent les vertus et les vices dans un tableau de Primitif. Alors, c'est un malheur national quand le genre étranger repousse le genre indigène, ou quand l'idée française est exterminée par l'idée du dehors. Mais regardons les choses comme elles sont : dans ces fantastiques batailles, le seul être réel est l'esprit, l'esprit français qui va vers plus de vérité, plus de beauté et qui gagne toujours quand il acquiert une idée : car est-ce l'idée qui le prend, ou lui qui prend l'idée? Le point de vue de Joachim du Bellay est le plus juste, lorsqu'il compare le transport des richesses d'une langue étrangère dans la nôtre à une conquête, et qu'il invite la jeunesse française à l'assaut, au pillage de la Grèce, de Rome et de l'Italie.

Ce n'est point là un paradoxe. Si vous voulez bien réfléchir un instant à la fonction qu'a remplie, dans la vie littéraire de notre pays, l'afflux intermittent de la pensée et de l'art étrangers, vous verrez que, loin de correspondre à une diminution de vitalité, à une dépression, à un épuisement, il manifeste la volonté d'être, la force de renouvellement d'un génie toujours actif et robuste.

La fonction dont je parle est double. Dans son premier aspect, qu'on découvre d'abord, elle consiste à élever l'esprit national au-dessus de lui-même, à l'aider, en le nourrissant, à se développer. Il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour refu-

ser d'envoyer un enfant à l'école, de peur qu'il n'y corrompît la pureté originelle de son génie. Mais ce ne serait pas avoir l'esprit plus sain, que de prétendre, à l'âge adulte, ne plus rien tenir que de soi-même, de son développement, de ses propres découvertes, et de refuser toutes les acquisitions dont on serait redevable à d'autres. Il n'en va pas autrement des nations. Celle qui s'enferme dans la contemplation de soi-même, et croit n'avoir rien à recevoir de personne, s'épuisera, s'ankylosera, se desséchera plus ou moins vite : sa lumière est condamnée à s'éteindre.

Nous autres Français, nous sommes un peuple curieux. Nous n'avons jamais pu voir avec tranquillité que d'autres hommes comprissent ce que nous ne comprenions pas, eussent des plaisirs que nous ne sentions pas. L'avance prise par d'autres dans les lettres et dans les arts nous a enflammés d'émulation, excités à marcher sur leurs pas, non pour nous traîner derrière eux, mais pour les rattraper, si nous pouvions, et les dépasser. Nous nous sommes donné une *tragédie* au XVIe et au XVIIe siècle, parce que les Grecs et les Italiens en avaient une : nous nous sommes donné une *poésie lyrique* au XIXe siècle, parce que les Anglais et les Allemands en avaient une. Notre volonté a suivi notre intelligence ; et notre effort de création a été dirigé par l'idée claire de ce qui nous manquait, et que nous apercevions chez d'autres.

Qui sait si, sans ces excitations du dehors, nous ne serions pas restés infiniment au-dessous de nous-mêmes ? Pendant quatre ou cinq siècles, du moyen âge au milieu du XVIe siècle, nous avons un théâtre florissant, et l'art dramatique ne fait pas de progrès. Un jour nous nous mettons à imiter Sénèque et Sophocle, voire le Trissin ou Giraldi : au bout d'un siècle, sortent le *Cid* et *Andromaque ;* et il apparaît que cet art dramatique, que nous n'avions pas su organiser tout seuls, est l'une des plus certaines vocations du génie français. Ainsi, au point de départ de beaucoup de nos progrès, il y a une influence du dehors, un parti pris d'imitation, qui, loin d'éteindre notre originalité, l'éveille, et nous oblige à tirer de nous la puissance latente dont, autrement, nous n'aurions peut-être jamais pris conscience.

L'autre fonction des littératures étrangères, qui n'est pas moins importante, a été de nous rendre, à de certains momens,

le droit d'être nous : plus d'une fois, l'influence du dehors a été libératrice. Un jour, la latinité nous débarrasse de l'italianisme; un autre jour, l'Angleterre nous aide à rejeter le poncif gréco-romain. Mais parfois aussi, l'une ou l'autre des nations cultivées nous a délivrés de nous-mêmes. Il arrive que l'on emploie les chefs-d'œuvre du génie à paralyser le génie. On ne songe pas que Corneille et Racine ont fait, comme Flaubert, « ce qu'ils ont voulu : » et l'on condamne ceux qui viendront après eux, à faire, non pas comme eux, ce qu'ils veulent, mais d'après eux, qu'ils veuillent ou ne veuillent pas. On ne trouve de pièces « bien faites » que celles qui sont jetées dans les moules d'Augier ou de Dumas fils, si ce n'est pas dans ceux de Scribe et de Sardou. Il ne s'agit pas de ressembler à la vie ni d'exprimer une vue personnelle de la vie ; il s'agit de ne pas s'écarter des modèles. Alors celui qui a quelque chose à dire, celui qui conçoit une idée, ou sent une beauté, dont la technique ne veut pas, s'insurge, tantôt au nom de Shakspeare, tantôt au nom d'Ibsen, aujourd'hui pour un idéal anglais, demain pour un idéal scandinave : en réalité toujours pour lui-même, pour l'idéal intime et personnel de sa nature poétique.

Il arrive aussi que la société française a changé d'esprit, qu'elle a acquis de nouveaux sentimens, des manières nouvelles de réagir aux conditions éternelles de la destinée humaine ou aux conditions modifiées de l'existence nationale. Cependant, les littérateurs ne se troublent pas pour si peu dans leur tranquille petite industrie, et ils continuent de fournir les mêmes produits à un public qui n'est plus le même. Ce public, alors, se détourne d'un art qui était fait pour ses arrière-grands-pères, et va demander à des œuvres étrangères les idées, les émotions, la beauté poétique qui correspondent aux aspirations secrètes du temps présent. On se tourne vers Ossian parce qu'on a Bernis, on se tourne vers Byron parce qu'on a Parny. L'imitation est un moyen de s'affranchir. Il y avait trois quarts de siècle que les âmes françaises étaient gonflées de sentimens romantiques, quand le romantisme du Cénacle, en ayant l'air de sacrifier la tradition classique à un goût malsain de bizarreries exotiques, a tout simplement brisé des formes surannées, refondu une langue figée, et réadapté la littérature française à la vie française. Lamartine et Musset ont écrit la poésie que Mlle de Lespinasse, de toute la passion orageuse de son cœur

insatiable, appelait, et ne pouvait obtenir des hommes de goût très polis qui l'entouraient.

Par là s'explique une apparente contradiction dont on ne peut manquer d'être frappé. On nous voit, au cours de notre histoire, les yeux toujours fixés sur les littératures étrangères, occupés à les admirer, à les introduire, à les copier. Et l'on nous dit toujours que nous sommes incapables de les comprendre. Les Anglais s'amusent de nos imitations shakspeariennes; et Mariano de Larra éclate de rire devant l'Espagne d'*Hernani*. C'est un fait que la plupart de nos romantiques, et souvent les plus barbouillés d'exotisme, ne savent pas ou savent très mal l'allemand, l'anglais, et même l'espagnol.

C'est qu'en fait, ce qui nous intéresse, ce n'est pas de reproduire la pensée étrangère, le poème étranger, tels qu'ils sont, avec ce qui les fait ressembler et plaire à la nation qui les a produits : nous n'en prenons que ce qui est à notre usage. L'idée que nous nous en faisons, exacte ou fausse, n'a besoin que d'être adaptée au rêve inexprimé de notre cœur; nous faisons de Shakspeare ou de Byron, de Schiller ou d'Ibsen, selon les temps, ce que Montaigne faisait de Plutarque et de Sénèque. Nous ne cherchons pas leur sens, mais le nôtre, et nous disons d'après eux « pour d'autant mieux nous dire. »

Il pourra se faire sans doute que tel écrivain soit écrasé sous le poids de son butin, qu'à tel moment l'imitation devienne mécanique et servile. Je ne veux pas réhabiliter la *Franciade* de Ronsard, un grand poète pourtant, et d'un vaste génie. Mais ce sont justement ces expériences malheureuses qui marquent les limites des appropriations possibles et fécondes, et les échecs même d'un jour préparent la victoire du lendemain. Il a fallu gâcher bien des tragédies pendant près d'un siècle pour que fût réalisable la perfection du *Cid* et d'*Horace*.

Je sais bien encore qu'il y a des peuples dont l'esprit n'a pu recevoir l'influence étrangère sans en être opprimé, sans y perdre son originalité. Soyez sûrs qu'ils n'ont perdu que ce qu'ils n'avaient pas. Je doute d'une personnalité qui s'évapore si aisément au soleil, et qui se dissout au premier contact. En tout cas, je ne crains rien pour la France. Certains médecins Tant-pis nous prescrivent de tenir l'esprit français à la chambre, de le mettre à la diète. Ils lui interdisent les voyages, de peur des courans d'air ; ils l'empêchent de se nourrir, de peur qu'il

n'altère son essence par l'absorption de substances étrangères. C'est le traiter en personne de bien petite santé. Je le crois plus robuste, capable de réagir à toutes les pressions du dehors, capable d'assimiler tous les alimens qu'il absorbe. Notre passé me répond de notre avenir. Nous avons bien digéré Rome.

Cette puissance d'assimilation, et la curiosité qui lui fournit de la matière, sont dans un rapport étroit avec un des caractères les plus marqués de notre littérature, le caractère que Brunetière, dans un de ses plus beaux essais, a si éloquemment défini. D'autres littératures sont peut-être plus originales que la nôtre; la nationalité, la race s'y font sentir plus fortement; elles ont mieux conservé leur indépendance, leur pureté, leur saveur de terroir. Chez nous, la nationalité s'est dépouillée. Nous ne nous sommes pas développés dans le sens de la particularité, de la localité, mais dans celui de l'universalité, de l'humanité. Nous avons voulu qu'on devînt plus Français, à mesure qu'on serait plus humain. Nous n'avons jamais su ce que c'était que des vérités françaises : nous ne connaissons que la vérité, sans épithète, la vérité de tous les hommes.

Et c'est pour cela que nous avons toujours recueilli toutes les idées de toutes les nations; nous les avons traitées comme nos propres idées, filtrées, humanisées, pour les distribuer ensuite par toute l'Europe et dans le monde entier. La vertu civilisatrice de notre littérature tient à ce que nous n'avons jamais repoussé ni une forme de la vérité, ni une forme de la beauté, comme étrangères à notre race. Notre puissance d'expansion est faite de notre réceptivité même. Si l'Europe, si le monde ont donné parfois à notre langue un empire presque universel, c'est qu'ils estimaient, — ils savaient, — que nous ne leur apportions pas la tyrannie d'un tempérament ethnique, mais la lumière de la raison humaine.

Aurions-nous pu remplir ce rôle historique, qui est notre gloire, si nous avions eu le souci illusoire et puéril de rester purs, l'orgueilleuse, la sauvage prétention de ne pas mêler notre esprit aux esprits des autres peuples, et de donner sans recevoir?

*
* *

Le programme de la séance comportait ensuite un discours de M. Théodore Roosevelt, « T. R. » ou « le Colonel, » comme

disent les journaux d'ici. Cet homme, que les politiciens de son parti ont écarté de la candidature à la présidence, est probablement le personnage le plus populaire des États-Unis : on l'a bien vu à l'accueil frénétique qui lui a été fait par toute la salle, dès qu'il s'est levé. Par une curieuse rencontre, il avait pris pour thème : « Le nationalisme dans la littérature et dans l'art. » C'était le sujet même que je venais de traiter. J'avais parlé du point de vue français, du point de vue d'un peuple qui a derrière lui dix siècles d'intense activité littéraire, et qui a conquis le droit de n'avoir plus d'inquiétudes sur sa capacité d'expression personnelle. M. Roosevelt se plaça au point de vue de son pays, au point de vue d'un peuple jeune qui n'a point encore réalisé son originalité, et qui commence à s'inquiéter d'être toujours à l'école des autres peuples et de faire éternellement des copies. De ces deux positions où nous étions installés, nous pouvions nous contredire en demeurant d'accord.

M. Roosevelt eut beau prétendre, aimablement, que j'avais fait son discours et qu'il ne lui restait rien à dire : on vit bien, dès ses premiers mots, qu'il avait tout à dire, du biais dont il prenait les choses. D'ailleurs, quel homme pourrait faire un discours de Roosevelt, sans être T. R. lui-même ?

Voici, librement et faiblement traduits, les principaux passages de son adresse, tels que j'ai pu les recueillir des journaux de New-York :

« Le produit américain, — littéraire ou artistique, — doit, dans son caractère intellectuel, sentimental et moral, avoir la saveur du terroir américain : sinon, il n'aura que peu ou point de valeur durable.

« Une seule chose est pire que le refus de s'ouvrir à une beauté ou une grandeur étrangère : c'est de la copier servilement. Même les plus grands maîtres ne paraissent pas à leur avantage, quand ils s'appliquent à copier un chef-d'œuvre étranger! J'aime mieux douze vers d'Homère que tout le drame de *Troilus et Cressida*, à une demi-douzaine de vers près.

« Le bénéfice de l'assimilation d'une culture étrangère doit consister dans le développement de l'esprit qui assimile, de sorte qu'il puisse utiliser sa force nouvelle dans des créations conformes au génie de son propre pays.

« Le bon Joel Barlow s'aperçut un jour que nous étions une

jeune nation et que, pourtant, nous n'avions pas d'épopée. Il se figurait qu'Homère avait eu l'intention expresse d'écrire l'épopée de la Grèce, et il avait aussi entendu dire quelque chose de Milton. En conséquence, il se mit à son bureau, et il fit l'épopée de l'Amérique, dans le même style précisément qui nous a donné ce Washington à moitié nu et drapé dans la toge romaine, devant notre Capitole. Le pauvre Joel Barlow composa donc sa *Columbiade*. J'ai un exemplaire de l'édition originale, et je ne voudrais pour rien au monde m'en séparer, — à moins qu'on ne prétendît m'obliger à le lire.

« La chose la plus facile du monde, c'est de copier. Les écrivains médiocres n'écrivent pas ce qu'ils voient : car ils ne voient pas grand'chose. Ils répètent ce qui est écrit dans les livres sur les choses que d'autres ont vues. Vous vous rappelez le mot d'Oliver Wendell Holmes, qu'il a fallu un siècle pour expulser de la poésie américaine l'alouette. Jamais Américain n'a entendu le chant de l'alouette dans son pays, par la raison qu'il n'y a pas d'alouette chez nous. Mais tous les Américains avaient lu Hogg, ou Shelley, ou Shakspeare, et ainsi, quand il leur prenait envie de se promener dans la campagne au soleil levant, ils se croyaient obligés de se sentir émus par le chant de l'alouette : celui qui faisait des vers la mettait dans ses vers.

« On fait très bien d'étudier l'architecture étrangère, mais une reproduction exacte et coûteuse d'un des beaux châteaux de la France, appuyée au pied d'une de nos montagnes sauvages, ou coudoyant une autre pâle copie d'un autre modèle, d'âge et de goût totalement différens, dans quelqu'une des stations d'été que fréquentent nos milliardaires, ne représente aucun progrès de notre goût, de notre culture ou de notre art de vivre. Cela ne représente qu'une incapacité personnelle de faire un usage sensé de la richesse héritée ou acquise.

« Les gens vulgaires, quand ils ont fait fortune et qu'ils commencent à éprouver un sentiment vague de nouveaux besoins, ou, si l'expression vous paraît exagérée, quand ils commencent à sentir vaguement que, parallèlement à l'agrandissement de leur fortune, ils sont tenus de manifester un développement de leur goût, trouvent facile d'importer de l'étranger, non seulement leurs idées, mais aussi tout le cadre de leur faste ! Nos multimillionnaires, dès qu'ils sont devenus assez

riches, sont capables de bâtir des châteaux de la Loire et de les remplir de tableaux italiens. Et parfois le maître ingénu de ces chefs-d'œuvre vous fera remarquer qu'ils sont faits à la main.

« De même, c'est fort peu de chose qu'un obélisque égyptien au milieu du Parc central de New York.

« Les États-Unis doivent se garder de recommencer l'histoire du matérialisme mercantile des grandes républiques phéniciennes. Je veux dire que, si nous ne développons pas chez nous une littérature et un art sérieux et originaux, nous n'aurons qu'une vie nationale incomplète. Mais je ne veux pas dire que la littérature et l'art vaillent d'être développés à part, sans avoir le support d'une vie nationale forte et riche à d'autres égards. La littérature et l'art doivent être l'expression de cette énergie de l'âme qui est d'un ordre supérieur à la beauté.

« *Si une nation n'est pas assez fière pour se battre pour une juste cause, pour la vie de ses citoyens, pour l'honneur de son drapeau, ou même pour la délivrance de quelque nationalité opprimée, alors cette nation ne sera jamais qu'une nation vile, que ce soit un peuple d'heureux et grossiers camelots, ou bien un peuple de dilettantes qui ont tué en eux la virilité par une poursuite exclusive de l'élégance, du plaisir et de la beauté.*

« Quand cette noble Grèce, amoureuse de la beauté, créatrice de la beauté, se fut corrompue et eut perdu les arts sérieux de la guerre et du gouvernement, toute la perfection des autres arts ne la sauva pas de Rome.

« Je ne puis m'empêcher de dire un mot de la dette que nous avons tous envers la France, pour les exemples qu'elle nous a donnés, et surtout pour celui qu'elle nous donne actuellement. Comme l'a dit un de nos plus chers écrivains nationaux, qui assiste à cette séance, comme l'a dit John Burroughs, — en parlant de celui qu'il ne me pardonnera sans doute pas d'appeler un rude génie, mais un génie un peu « déjeté, » Walt Whitman, — la force passe avant la beauté et l'énergie avant la grâce. Si la France n'avait été que la terre des arts et de la littérature, nous n'éprouverions certainement pas en ce moment l'émotion qui nous fait nous dresser tous, dès qu'on dit un mot de l'héroïsme français.

« On vient de vous dire que la France a toujours accueilli

toutes les idées, toutes les formes de la beauté. Non, le Français ne se renferme pas en lui-même ; mais il demeure toujours bien Français. Pour nous, il y a de quoi nous rendre un peu mélancoliques, quand nous songeons au temps qu'il nous faut pour tirer de tous les matériaux fondus ensemble au creuset national un produit vraiment américain : rappelons-nous que, pour immense qu'est notre pays, les différences de race n'y sont point plus grandes qu'elles ne l'étaient originellement en France.

« Nous pouvons servir l'humanité dans la mesure où nous sommes nationalistes, au sens vrai, et non pas chauvin, du mot, dans la mesure où nous sentons en nous une âme nationale, et à la condition d'être dévoués d'abord à notre patrie. J'estime l'amitié d'un homme qui aime sa famille plus que moi. S'il ne tient pas à sa famille plus qu'à moi, je me doute qu'il ne tient pas beaucoup à moi. Ce qui est vrai dans les relations des individus ne l'est pas moins dans les relations des peuples. Il n'y a pas de créature plus désespérée, du point de vue de l'humanité, que l'individu qui s'appelle un cosmopolite, qui se répand sur le monde entier, et qui, à force de s'étendre, se fait si mince, qu'on voit le jour au travers en mainte place.

« Il y a encore une chose où la France peut nous donner des leçons, c'est pour notre besoin de direction, de chefs. Il ne peut y avoir une plus grande erreur, ni plus ruineuse, pour une démocratie, que de croire que la démocratie signifie : pas de chefs.

« Naturellement, il est difficile de marquer avec exactitude quelle efficacité peut avoir dans un cas donné l'action du chef, séparée de la volonté de la masse. Cette remarque est vraie dans la production d'une littérature et d'un art national, aussi bien que dans les autres ordres d'activité sociale. Sans doute l'individu peut quelque chose, et dans certains cas peut beaucoup à lui seul, mais la grande littérature, le grand art doivent jaillir de l'âme du peuple. Il faut des esprits directeurs aux périodes d'épanouissement, dans toutes les périodes d'épanouissement de toutes les nations artistes et lettrées, mais, pour que l'art, dans un pays, soit vraiment national, les esprits directeurs doivent utiliser la force et suivre l'orientation des grands courans de la vie nationale.

« La littérature latine n'a jamais été en réalité l'expression

de l'âme de la race latine, et cela paraîtra étrange aux gens qui ne sont pas arrivés à libérer leur pensée des étroites formules de l'éducation scolastique, de cette éducation scolastique qui prévaut encore aujourd'hui dans nos écoles et universités américaines. Je leur rends ce petit hommage, et je passe.

« Ne souffrons donc pas chez nous de culture artificielle du patriotisme, ni d'autre chose. Je n'aime pas plus le *cubisme* en fait de patriotisme qu'en fait d'art ou de poésie. La poursuite de l'originalité par l'excentricité est d'un maigre rendement. D'une œuvre sans génie, l'ignorance du métier ne fera jamais qu'une œuvre sans génie.

« Aujourd'hui, la condition de notre pays est telle que nous perdons chaque année un certain nombre de nos citoyens. Des peintres s'en vont vivre en France, des écrivains en Angleterre, des musiciens et parfois des savans... quelque part ailleurs dans l'Europe continentale. Par accident, ils y trouvent leur profit personnel; mais je n'ai qu'une chose à leur dire : qu'ils cessent de s'appeler Américains! Je ne veux pas d'Américains-Français, ni d'Américains-Anglais. Qu'ils soient franchement Français ou Anglais. Dans le bilan de notre activité nationale, ils ne représentent rien; ils ne rapportent rien au pays : il faut les passer aux profits et pertes: ce sont des quantités négligeables à tout point de vue. »

Ces fragmens et ma traduction ne donnent qu'une idée bien insuffisante de l'éloquence pittoresque de M. Roosevelt. Comment rendre cette verve robuste, ces formules nerveuses et colorées, ces trouvailles humoristiques, ces allusions sans cesse jaillissantes et toujours imprévues, — à moins qu'il ne plût à l'orateur de les faire désirer, — enfin tout ce jeu magnifique d'une personnalité puissante? La salle, pendant tout le discours, fut tenue dans une excitation intense, en alerte et en joie. Mais comment rendre, surtout, l'impression, ou plutôt, la domination physique de cette parole? M. Roosevelt s'est placé à côté du pupitre, de façon qu'aucune partie de sa personne ne fût cachée au public : il est là, campé au bord de l'estrade, la tête dans les épaules, comme prêt à foncer; il parle, et tout son corps parle avec lui. Il assène sa pensée, avant de l'énoncer, par le regard lourd qu'il promène autour de l'assistance; il fait sentir qu'il *veut* qu'on le croie, et qu'en effet on le croira. Il

prend des temps pendant lesquels l'auditeur impatient lui tend à l'avance son adhésion. Sa lenteur et sa netteté d'articulation, sa voix qui monte aux tons les plus aigus et à une sorte de miaulement jovial, dans les saillies d'humour et de satire, ses poings qui se serrent, comme attendant le contradicteur, sa façon d'avancer brusquement le menton, et cette espèce de coup de mâchoire qui a l'air de happer les mots, et de les secouer, d'en éparpiller le contenu devant l'assemblée, toute cette action énergique ne laisse à l'esprit le plus endormi et le plus distrait aucune possibilité de se soustraire à l'emprise oratoire de Théodore Roosevelt. Ce fut, pendant les trois quarts d'heure qu'il parla, un délire croissant de soumission et d'enthousiasme.

Il fut doux, au petit nombre des Français qui étaient présens, de constater que jamais l'applaudissement ne fut plus chaleureux qu'aux passages où M. Roosevelt, avec cet accent qui porte sa pensée au fond des cœurs, parlait de la France. Il existe dans la très grande majorité de l'élite américaine — de cette élite qui a la direction intellectuelle du pays, et la charge de l'éducation des jeunes générations, — il existe des sentimens dont la profondeur et la vivacité méritent notre reconnaissance, et qui contiennent de belles promesses pour l'avenir.

GUSTAVE LANSON.

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LA POUPLINIÈRE[1]

III

UN SALON DE FERMIER GÉNÉRAL

L'union irrégulière, formée pendant quatre ans par Mlle des Hayes avec M. de La Pouplinière, ressemblait de si près à un ménage légal qu'au lendemain de la noce ces amans, devenus époux, n'eurent à peu près rien à changer dans leur existence. Ils continuèrent à habiter, la plus grande partie de l'année, le bel hôtel de la rue des Petits-Champs, et à passer les beaux jours de l'été au château de Saint-Vrain. Longtemps, l'entente paraît avoir été parfaite, établie, à défaut d'une bien profonde tendresse de cœur, sur une grande parité de goûts, sur un commun amour du monde, de la vie élégante, de l'art, de la littérature. « Nous avons beaucoup parlé du bonheur de la vie de Saint-Vrain, et de celui de partout ailleurs, car, partout où vous êtes avec M. de La Pouplinière, règne la même douceur de société. » Ainsi s'exprime en 1740 (2), dans une lettre à sa sœur, le chevalier d'Assay, frère aîné de Thérèse.

Le même personnage nous apprend combien sont bonnes les relations entre le fermier général et les proches parens de sa femme. Mimi Dancourt fait de longs séjours à Saint-Vrain.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier.
(2) Lettre du 17 septembre 1740, *passim*.

Elle prend même parfois en main la gestion des affaires et la direction du ménage; car la vieille comédienne a l'esprit plus pratique, plus ordonné que les deux maîtres du logis, tout occupés de leurs plaisirs, aux dépens de leurs intérêts, et elle fait volontiers profiter ses enfans de sa longue expérience. « J'apprends par votre lettre, ma chère maman, écrit son fils (1), que vous êtes à Saint-Vrain, et que vous vous efforcez à y rétablir le bon ordre... Ah! ma chère maman, que ce séjour doit vous êtes agréable! Vous êtes utile au *bon maître!* Que j'envie votre sort! Tandis que moi, je ne lui suis qu'à charge... Je voudrais partager vos fatigues, si l'on en peut trouver, quand on a un aussi beau motif que la reconnaissance qui vous fait agir. »

Rien de plus justifié que cette reconnaissance. Le « bon maître, » en effet, — comme, dans le cours de cette correspondance, le chevalier d'Assay appelle constamment son beau-frère, — a pris complètement à sa charge l'entretien de toute cette famille. Il défraie entièrement les deux frères de Thérèse, aussi bien le cadet, Marc-Antoine de Courcelles, que l'aîné, Charles-Louis, le chevalier d'Assay. Ce dernier, particulièrement, bénéficie de ses largesses, tantôt sous forme de pensions et de crédit pour suivre sa carrière, en France, à l'étranger, au cours de ses voyages, tantôt sous forme de cadeaux, pour compléter son équipement et subvenir à ses frais de toilette. « Que de grâces n'ai-je pas à vous rendre, écrira-t-il ; je ne passe pas un jour de ma vie, sans recevoir des marques de vos bontés... Je viens de recevoir la veste que vous m'avez envoyée. Elle est très riche et d'un goût infini. Je ne la méritais pas si belle, assurément; mais j'ai reconnu la main de mon bon maître, qui ne se borne jamais dans ses bienfaits. » Comme le jeune homme a le cœur bien placé, il ne laisse pas de souffrir quelquefois d'une pareille dépendance ; mais, en dépit de ce malaise, la gratitude ne pèse pas à son cœur. « Il serait ridicule à moi, ma chère sœur, de vous faire ressouvenir de l'état où je suis, sans biens, sans fortune... Ce qui m'est le plus dur, c'est d'être, malgré moi, à charge à M. de La Pouplinière, vous le savez aussi bien que moi. » Mais, après cet aveu, il ajoute aussitôt : « J'ai les mêmes sentimens que vous, ma chère sœur, ayant le même sang dans

(1) Lettre du 10 janvier 1741, *passim*.

les veines. Ce que M. de La Pouplinière a fait pour moi, il l'aurait fait pour son fils. Par où ai-je pu mériter tant de bontés? Vous ne sauriez croire combien je tremble de ne point paraître à ses yeux assez reconnaissant (1). »

Convenons d'ailleurs que si Thérèse, pour elle et pour les siens, doit beaucoup à celui dont elle porte aujourd'hui le nom, elle s'acquitte de sa dette par les grands services qu'elle lui rend et par tout l'agrément qu'elle répand dans sa vie. L'attrait d'une maîtresse de maison jeune, jolie, spirituelle, admirablement douée, ne pouvait manquer d'attirer et de retenir la meilleure et la plus brillante société parisienne. A ceux qui jusqu'alors, dans le salon du financier, avaient principalement cherché une hospitalité fastueuse, une magnificence profitable, s'ajoute une clientèle plus désintéressée, qui goûte le charme de l'esprit, la séduction de la beauté, le commerce des arts, sous la forme la plus raffinée. On y entend la meilleure musique de ce temps, exécutée par les meilleurs artistes; et les petits concerts intimes, où ne sont guère admis que les vrais amateurs, sont enviés par tous ceux qui n'ont pas l'heur d'y être priés. La maîtresse de maison y chante ou y joue du clavecin; Rameau y accompagne Mme Carle Van Loo, la femme du peintre fameux, dont, écrit Marmontel, « la voix de rossignol » fait connaître au public français les plus beaux chants importés d'Italie.

Le public de ces réunions est choisi sans nul parti pris, avec un complet éclectisme. Auprès de Vaucanson, le mécanicien de génie, de La Tour, le grand pastelliste, au caractère fantasque et aux lubies inattendues, du bon Carle Van Loo et des plus grands musiciens, on rencontre les plus beaux noms de la littérature, Jean-Jacques Rousseau, Marmontel, Voltaire surtout, grand ami du ménage. C'est là, dit le duc de Croÿ, que « je vis pour la première fois M. de Voltaire et soupai avec lui, Mme du Châtelet et des esprits. Il me parut charmant et bien brillant dans la conversation. » Nous retrouverons bientôt quelques-uns de ces personnages.

L'hôtel de la rue des Petits-Champs, écrivait un contemporain, « était le rendez-vous des grands et des gens à talens de Paris. » La formule est exacte, car les gens de la Cour ne tardent

(1) Lettres des 2 juin et 23 septembre 1740.

pas longtemps à fréquenter un si agréable logis, et les femmes du grand monde s'associent bientôt au mouvement. On cite au nombre de celles-ci, Mme de Tencin, la duchesse de Boufflers, la marquise du Deffand, la marquise de Mailly. Telle est l'ascension du ménage qu'en l'an 1744 le mari et la femme sont reçus à la Cour, présentés à la Reine. Et la renommée de Thérèse passe les frontières de France, se répand peu à peu dans toutes les capitales. A Rome, au sortir d'un souper où l'on avait fait d'elle le plus pompeux éloge : « Ces Italiens, assure le chevalier d'Assay, ne pouvaient pas s'imaginer qu'une femme pût rassembler tant de talens et tant d'esprit. » Cette fortune grandissante, ce succès de l'ex-comédienne suscitait quelque jalousie parmi les familiers d'antan, restés dans leur médiocrité première, et notamment parmi ses anciens camarades de planches. Dans une pièce satirique du temps, on pourra ire ces vers, plus plats au reste que méchans :

On vit au bout de quelques jours
La fille de Mimi Dancourt,
Du grand, du sublime idolâtre
Mépriser les gens de théâtre
Et ne plus fréquenter que les gens de la Cour.

Cette existence mondaine fut bientôt à l'étroit dans le cadre, élégant sans doute, mais trop restreint, de la rue des Petits-Champs. La Pouplinière se mit en quête d'une demeure plus spacieuse, et son choix se porta sur un hôtel de la rue de Richelieu, situé en face de la bibliothèque du Roi, l'hôtel que devait illustrer plus tard, au grand chagrin du fermier général, sa retentissante aventure. Cette maison, qui porta longtemps le n° 59 de cette rue, a été jetée bas en 1882, par la pioche des démolisseurs. Mais, avant qu'elle ne s'écroulât, un érudit, M. Auguste Vitu, suivant de l'œil avec mélancolie la chute de ces vieilles pierres, où revivait l'âme du passé, ne put retenir, certain jour, une exclamation de surprise : sur le mur, mis à nu, de la maison voisine, à la hauteur du second étage, apparaissait un grand carré de plâtre, figurant une porte bouchée. C'était, à n'en pouvoir douter, l'emplacement de la cheminée qui, un siècle et demi plus tôt, avait acquis une célébrité sans pareille ; et les souvenirs du fameux épisode surgissaient, à cette vue, dans l'esprit curieux du chercheur.

Mais, à l'automne de 1739, où nous a conduits notre étude, aucun scandale n'était encore en germe, et les lambris du bel hôtel de la rue de Richelieu, qui prit bientôt le nom d'hôtel La Pouplinière, n'abritaient qu'un couple paisible, n'évoquaient que l'image du bonheur et de l'harmonie. Le fermier général en fit l'acquisition, pour la somme de 105000 francs, de la demoiselle Villedo, qui l'avait loué à vie au président Hénault. Hénault céda son bail à M. de La Pouplinière et reçut en échange une rente de 5000 francs, payable au président et à ses héritiers (1).

Une description qui date de la mort de La Pouplinière permet de se représenter l'aménagement de la maison. Au premier étage, sur la rue, se trouvait la salle à manger, meublée de sièges de velours d'Utrecht jaune, et égayée d'une quinzaine de tableaux. Ensuite, une « salle de compagnie, » avec des meubles de satin broché, un « clavecin de bois, façon de la Chine » et « des groupes figurant des nymphes. » Un autre salon, plus petit, donnait sur la chambre à coucher du maître du logis. A l'entresol, et au bout d'une petite galerie, étaient son cabinet de travail et sa bibliothèque. La chambre de Thérèse, à l'étage supérieur, communiquait par un vestiaire avec un cabinet de toilette, appelé aussi cabinet de musique, qui semble avoir été le séjour favori de Mme de La Pouplinière, la pièce où elle se tenait d'habitude, où elle recevait ses intimes. C'est là que, par la suite, se jouera le drame de sa vie. Cette sorte de boudoir, d'un luxe de bon goût, était tendu de damas bleu, avec des rideaux assortis ; sur les murs, cinq tableaux de maîtres; un trumeau, renfermé dans un cadre de bois doré, surmontait la grande cheminée, la cheminée devenue historique; çà et là, des fauteuils, un clavecin de bois peint, une toilette garnie de dentelles, une écritoire en marqueterie avec des ornemens de cuivre, bref tout l'appareil ordinaire du sanctuaire d'une femme élégante.

Le personnel était nombreux : maître d'hôtel, secrétaire, femme de charge, chef de cuisine, rôtisseur, valet de chambre, valet de chambre chirurgien, cochers, laquais et postillons, outre les services accessoires. Pour son service particulier, Thérèse avait un valet de chambre, deux femmes de chambre

(1) Cucuel, *loc. cit.* La description qui suit est extraite du même ouvrage.

et deux laquais. On verra le rôle ultérieur de certains de ces subalternes. Plusieurs carrosses dans les remises, et des chevaux en nombre dans les écuries, des caves abondamment garnies, une immense argenterie aux armes du propriétaire, complétaient un ensemble qui ne dépassait pas d'ailleurs le train accoutumé des riches financiers de ce temps.

Un si grand accroissement de fortune et de luxe exigeait, pour la belle saison, une propriété de campagne où pût se continuer cette fastueuse existence. Saint-Vrain ne tarda guère à être jugé trop modeste, et La Pouplinière s'en défit au mois d'avril 1747, pour acquérir le mois suivant une demeure plus digne de lui.

On n'a pas oublié ce château de Passy, donné jadis à Mme de Fontaine par Samuel Bernard son amant, et où Thérèse des Hayes, en compagnie de sa tante et de ses cousines, avait passé une bonne partie de sa première jeunesse. Le ménage de La Pouplinière y avait aussi fréquenté pendant les deux années qui suivirent le mariage. A la mort de Samuel Bernard, en 1739, le château fut rendu par Mme de Fontaine au fils du célèbre banquier, Bernard de Rieux, qui le laissa lui-même, en 1745, à son fils Gabriel Bernard, plus connu sous le nom de Bernard de Boulainvilliers. Deux ans après, le château de Passy était offert en location à M. de La Pouplinière, lequel, après une visite minutieuse (1), s'en déclarait « content » et, le 4 mai 1747, au prix une fois payé de 120 000 livres, signait un « bail à vie, » comprenant la maison, le parc et toutes les dépendances. Une somme de 35 000 livres environ était versée en plus pour le mobilier du château. Bien qu'il ne soit que locataire, La Pouplinière ne s'en regardera pas moins « comme le seigneur et suzerain du village, donnant des fêtes aux habitans, couronnant des rosières » et célébrant des mariages à ses frais, — cinquante-quatre noces en onze ans (2), — se constituant ainsi le protecteur et le bienfaiteur du pays.

Le château de Passy était une magnifique demeure (3), capable de lutter, affirment les contemporains, avec la demeure royale de la Muette. Située entre la hauteur occupée aujour

(1) Avril 1747.

(2) Cucuel, *passim*.

(3) *Le château de Passy*, par la duchesse de Clermont-Tonnerre. *Revue hebdomadaire* du 16 novembre 1912.

d'hui par la rue de Boulainvilliers, et rebâtie à neuf par les soins de Samuel Bernard, qui n'y avait pas dépensé moins de 300 000 livres, — 1 200 000 de notre monnaie, — la maison comprenait deux corps de bâtimens, reliés par une façade de 48 mètres de long. Il s'y trouvait une chapelle, vaste et couverte de jolies peintures, un théâtre où pouvaient tenir plus de trois cents spectateurs. Des scènes champêtres ou galantes, dues au pinceau de Coypel, ornaient les salons, les galeries. Le parc, dessiné par Le Nôtre, était de quarante-cinq arpens, avec des parterres merveilleux, des serres pleines de fleurs rares, des volières en filigrane d'or où s'ébattaient des essaims d'oiseaux exotiques. Dans cette demeure se donnaient fréquemment des fêtes, les plus belles de l'époque. Sur le théâtre, on jouait des opéras entiers, avec un orchestre de choix, des chœurs nourris, de ravissans décors. Aux offices du dimanche, dans la chapelle ovale, surmontée d'un dôme lumineux, l'orgue était tenu par Rameau. Ainsi, du profane au sacré, tout enchantait les yeux et les oreilles. La variété des invités, pris avec art dans toutes les conditions, dans toutes les sociétés, avait valu à ces réunions bigarrées un surnom familier : les habitués s'appelaient entre eux *la ménagerie de Passy* (1).

Quels étaient, de cette *ménagerie*, les hôtes les plus marquans? Ou plutôt, pendant cette période, quels étaient, à Paris aussi bien qu'à Passy, les intimes du ménage et les coryphées du salon? Par droit d'illustration comme par droit d'ancienneté, il faut d'abord citer Voltaire, dont le nom déjà plus d'une fois a paru dans notre récit et qui fut en effet l'un des assidus du logis dans les premières années qui suivirent le mariage de *Pollion* avec *Polymnie*. Non content de briller dans le cénacle littéraire de la rue des Petits-Champs, d'encenser en prose et en vers les deux amphitryons, l'auteur de *la Henriade* envoyait à La Pouplinière les manuscrits de ses poèmes et sollicitait ses avis. Le financier ayant exercé sa critique sur un de ses *Discours sur l'Homme* (2), Voltaire est plein de gratitude : « Je vous avoue, écrit-il à Thiériot (3), que je suis enchanté de l'action de M. de La Pouplinière. Il y a là un caractère si vrai,

(1) Après avoir passé de mains en mains, le château de Passy fut démoli en 1826; il n'en subsiste aucun vestige.

(2) Le quatrième discours, qui traite de *La Modération*.

(3) Lettre du 29 novembre 1738.

quelque chose de si naturel, de si bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de Pollion. » Il n'en discute pas moins les corrections proposées à ses vers et il soutient, non sans raison, l'excellence de son propre texte, mais il le fait de bonne humeur et avec gentillesse : « Je fais tant de cas de l'esprit et de l'amitié de Pollion, que je lui dis mon sentiment sans aucun ménagement. Son caractère est au-dessus des simagrées, des complimens. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. »

Il s'élève bien, toutefois, quelques petits nuages passagers. A propos de nouvelles critiques sur un poème destiné à Rameau, Voltaire montre un peu d'amertume : « Je sais (1) que je n'ai jamais eu l'honneur de plaire à M. de La Pouplinière et qu'il pense sur la poésie tout différemment de moi. Je ne blâme point son goût, mais j'ai le malheur qu'il condamne le mien... Je ne me plains ni de M. de La Pouplinière, ni de personne, mais je vous expose seulement mes doutes. » Ailleurs, il débaptise Pollion pour le nommer *Tucca*, mauvais poète latin qui prétendit corriger l'*Enéide*. Mais ces légères piqueries sont de courte durée. Après avoir un peu boudé, Voltaire désarme et rend son amitié. Jamais, dans tous les cas, sa méchante humeur ne s'étend à Mme de La Pouplinière ; et il paraît, jusqu'à ses derniers jours, lui avoir conservé la sympathie dont il entourait sa jeunesse.

C'est que le tact et le goût de Thérèse maniaient avec plus de délicatesse l'orgueil chatouilleux des poètes. Elle possédait l'art difficile de dire son avis sans blesser. Marmontel lui rend sur ce point un précieux témoignage. Il lui avait, sur sa demande, donné lecture d'*Aristomène*, une de ses premières tragédies. « De tous les critiques, assure-t-il (2), dont j'avais pris conseil, ce fut à mon gré le meilleur. Après avoir entendu ma pièce, elle en fit l'analyse avec une clarté, une précision surprenantes, me retraça de scène en scène le cours de l'action, remarqua les endroits qui lui avaient paru beaux, comme ceux qu'elle trouvait faibles, et, dans toutes les corrections qu'elle me demanda, ses observations me frappèrent comme des traits de lumière. » Nous retrouvons ici l'héritage maternel. Peut-être le lecteur se rappelle-t-il Mimi Dancourt jugeant, encore enfant,

(1) Lettre à M. Berger, du 29 juin 1740.
(2) *Mémoires*, tome I.

les œuvres de son père et prédisant avec une étonnante justesse le prochain accueil du parterre. « Ce coup d'œil si vif, si rapide, et cependant si juste, dit encore Marmontel, étonna tout le monde, et dans cette lecture, quoique assez applaudi moi-même, je dois dire que son succès fut plus éclatant que le mien. »

Le ton n'est pas le même sous la plume de J.-J. Rousseau. Ses *Confessions* sont dures pour Mme de La Pouplinière, et son orgueil froissé ne lui ménage pas les reproches. Mais c'est qu'ici il se heurtait à l'un des sentimens les plus profondément ancrés dans le cœur de Thérèse, et qu'il entrait en lutte avec l'homme qui lui inspira la plus durable amitié de sa vie.

Rousseau ne parut à l'hôtel de La Pouplinière qu'en 1745. Il avait des amis communs avec le fermier général, l'abbé Hubert, et l'excellent Gauffecourt, ancien horloger enrichi devenu grand bibliophile. Tous les deux, Hubert et Gauffecourt, originaires de Genève, étaient fort répandus dans la société parisienne. Ce fut Gauffecourt qui, le premier, introduisit Rousseau dans le salon du financier. Jean-Jacques venait de terminer *les Muses galantes*, opéra-ballet en trois actes, dont les paroles et la musique étaient de sa façon. Il y avait travaillé trois années et comptait beaucoup sur cette œuvre, qu'il destinait à l'Opéra de Paris, mais sans savoir comment il l'y ferait admettre. Gauffecourt lui suggéra l'idée de gagner les suffrages et le patronage de Rameau, inséparable ami du ménage La Pouplinière; et le philosophe consentit à se faire présenter dans ce milieu mondain. Il n'eut pas, si l'on doit l'en croire, à s'en féliciter.

Rameau, pour commencer, refusa catégoriquement de lire la partition, alléguant la fatigue. La Pouplinière, alors, offrit d'en faire jouer chez lui des morceaux, pour que Rameau pût juger sa valeur. On choisit les fragmens, on rassembla des chanteurs et des « symphonistes, » et la séance eut lieu devant le fameux maëstro. Le résultat fut désolant. Rameau, l'audition terminée, apostropha rudement Jean-Jacques, soutenant qu'une partie de l'ouvrage était d'un homme « consommé dans son art, » l'autre « d'un ignorant qui n'entendait pas la musique, » et concluant que le compositeur n'était qu'un « petit pillard » éhonté, qui avait gauchement démarqué l'œuvre de l'un de ses confrères. « Et il est vrai, ajoute sans modestie Rousseau, que mon travail inégal et sans règle était tantôt

sublime, et tantôt très plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie, et que la science ne soutient point. » Rameau, plus tard, soutiendra son jugement, disant que certains airs étaient dans le goût italien et de la plus brillante facture, et que d'autres étaient parmi les plus mauvais de la musique française, et que Rousseau, d'ailleurs, interrogé par lui, avait presque avoué le plagiat. La musique, aujourd'hui perdue, ne permet pas de trancher le débat. Jean-Jacques, dans tous les cas, parut fort affecté et pleura même, dit-on, « comme un enfant (1). »

Certains des assistans furent, pour les *Muses galantes*, moins sévères que Rameau; et, parmi ces derniers, était le duc de Richelieu, alors très puissant à la Cour. Le duc, pour consoler Rousseau, fit jouer son opéra « à grand chœur et en grand orchestre, » chez M. de Bonneval, intendant des Menus. Le succès fut complet, et Richelieu ne tarit pas d'éloges. Rameau avait refusé de venir. Thérèse, en revanche, était présente; mais elle ne dit pas un mot à l'auteur. « Le lendemain, dit Rousseau, Mme de La Pouplinière me fit un accueil fort dur, affecta de me rabaisser ma pièce et me dit que, quoiqu'un peu de clinquant eût d'abord ébloui M. de Richelieu, il en était bien revenu, et qu'elle ne me conseillait pas de compter sur mon opéra. » Le duc, survenant sur ces entrefaites, tint un moins rude langage, mais conseilla pourtant de faire des changemens à l'ouvrage, si l'on désirait qu'il fût joué à la Cour, ce qui d'ailleurs n'eut jamais lieu.

Le ressentiment de Jean-Jacques s'aviva l'an d'après, à la suite d'un nouveau conflit qu'il raconte dans ses *Confessions* avec de longs détails, quelque peu embrouillés. Je le résume. En février 1745, en l'honneur des noces du Dauphin, un opéra de Voltaire et de Rameau, *la Princesse de Navarre*, avait été joué à la Cour. A quelque temps de là, le duc de Richelieu désira le faire remanier pour le donner à l'Opéra, sous le nom des *Fêtes de Ramire*, et il chargea Rousseau, — Voltaire étant absent et Rameau occupé par un nouvel ouvrage, — de revoir paroles et musique et d'y apporter des changemens. Rousseau se mit à l'œuvre et travailla deux mois, dit-il, à cette besogne ingrate. Lors des premières répétitions, en décembre 1745,

(1) Cuenel, *passim*.

Mme de La Pouplinière, toujours d'après Rousseau, critiqua aigrement tous les morceaux composés par Jean-Jacques, l'accusant d'avoir fait « une musique d'enterrement » et obtenant de Richelieu, qui eût été enclin naturellement à plus de bienveillance, que l'on chargeât Rameau d'effectuer à son tour de nouveaux changemens dans la pièce. Sur quoi désolation, déception amère de Rousseau, qui en tombe malade de chagrin et s'alite pour plusieurs semaines.

Néanmoins, le 22 décembre, l'opéra fut représenté, avec un médiocre succès, et tint l'affiche quelques soirées. Mais Mme de La Pouplinière, par une nouvelle noirceur, suggérée par Rameau, se serait arrangée, assurent les *Confessions*, pour que, sur le livret, on omît le nom de Jean-Jacques. Richelieu, parti pour la guerre, ne put parer le coup, si bien que le pauvre Rousseau en fut pour sa peine inutile et n'eut ni honneur ni profit. Relevons ici tout d'abord une légère erreur de Rousseau. Son nom, sans doute, ne figure pas sur la partition imprimée des *Fêtes de Ramire;* mais on n'y lit pas davantage ceux de Rameau et de Voltaire; seul est inscrit le nom du sieur Laval, qui était l'auteur du ballet. De plus, la lettre de Voltaire autorisant Jean-Jacques à corriger la pièce porte la date du 15 décembre, huit jours avant la représentation. Il est peu vraisemblable que, dans ce court espace de temps, les changemens et les additions opérés par Jean-Jacques aient pu avoir une bien grande importance. Il faut donc, dans cet épisode, ne voir qu'un nouveau témoignage du caractère ombrageux de Rousseau, de sa manie de tout grossir et de sa tendance maladive à découvrir partout l'œuvre de la persécution.

Que Mme de La Pouplinière ait montré cependant peu de sympathie à Jean-Jacques, cela ne paraît pas douteux. Il en propose l'explication suivante : « Je ne pouvais rien comprendre à l'aversion de cette femme, à qui je m'étais efforcé de plaire et à qui je faisais assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes : « D'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre et qui ne veut souffrir aucun concurrent, et de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle et qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. » Cette haine collective était fondée, ajoute Rousseau, sur le souvenir des efforts de l'abbé

Hubert, citoyen de Genève, pour empêcher jadis La Pouplinière d'épouser sa maîtresse; de là, une rancune implacable envers tous ses compatriotes.

Je donne pour ce qu'elle vaut cette allégation singulière, mais la première raison me paraît plus fondée. Thérèse, effectivement, professait pour Rameau un culte ardent et exclusif, qui lui faisait épouser fougueusement toutes ses querelles, et jusqu'à ses lubies, lesquelles étaient fréquentes. C'était, chez elle, ce sentiment, complexe, fait d'attachement pour la personne et d'admiration enthousiaste pour l'esprit ou pour le génie, qui se rencontre assez fréquemment chez les femmes, et que la marquise du Deffand, clairvoyante pour elle-même en un cas analogue, définira éloquemment « un emportement d'amitié. » Notons encore ceci : Rousseau, ainsi qu'il le déclare, était l'un des fidèles du salon de Mme Dupin (1), la fille de Mme de Fontaine, par conséquent la cousine germaine de Thérèse, mais ne la voyant pas et brouillée avec elle depuis plusieurs années : rivalité de jolies femmes, de maîtresses de maison et d'étoiles de bureaux d'esprit. Cette circonstance assurément n'était pas faite pour plaire à Mme de La Pouplinière.

Quoi qu'il en soit, ce dernier incident marqua la fin des fréquentations de Jean-Jacques dans le salon de la rue des Petits-Champs. Il fait parler ainsi Gauffecourt : « Quoique La Pouplinière ait de l'amitié pour vous, et que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme, elle vous hait, elle est méchante, elle est adroite. Vous ne ferez jamais rien dans cette maison. » Rousseau conclut : « Je me le tins pour dit. » Et, en effet, il se retira pour toujours. Rien de moins surprenant. Formée dans une simple pensée d'intérêt, cette liaison ne pouvait survivre à un désappointement sur un point si sensible. Jean-Jacques, tout apôtre qu'il fût, n'était pas moins utilitaire.

Nous avons déjà plus d'une fois, au cours de cette histoire, rencontré le grand homme auquel fut sacrifié Rousseau. Il convient de le présenter avec un peu plus de détails. Jean-Philippe Rameau, né en 1683, avait alors une soixantaine

(1) Louise-Marie-Madeleine de Fontaine, née en 1706, mariée à Claude Dupin, fermier général, morte en 1769, célèbre par sa beauté, son esprit, ses amitiés littéraires.

d'années. Son long corps, maigre et sec, était dégingandé ; il marchait la tête inclinée, le dos un peu courbé, les mains derrière le dos, perdu dans des méditations profondes. Son visage osseux et creusé rappelait, a-t-on écrit, le masque de Voltaire (1). Sans méchanceté réelle, capable même, à l'occasion, de bonté et de dévouement, il avait l'accueil brusque, l'humeur rude et sauvage, un immense fond d'orgueil, une jalousie féroce à l'égard de ses pairs. Au total, un original, un bourru bienfaisant, mais moins souvent bienfaisant que bourru. Il paraît, en tout cas, avoir voué à Thérèse un réel attachement, l'affection attendrie d'un vieux maître pour son élève, une élève qui lui fait honneur, dont le charme le touche, dont le succès l'enorgueillit. On ne voit pas qu'en aucune circonstance un nuage ait obscurci le ciel de leur amitié réciproque.

S'il était l'ami de la femme, il l'était non moins du mari et à aussi juste titre. C'était La Pouplinière qui, l'un des premiers à Paris, avait accueilli, deviné, prôné, mis en lumière l'obscur compositeur, longtemps réduit à donner, pour gagner sa vie, des leçons de clavecin et à mettre en musique des divertissemens pour la foire. L'un des désespoirs de Rameau était de ne pouvoir trouver de librettiste. Le fermier général lui en procura un, qui n'était autre que Voltaire. Mais le *Samson* promis par ce dernier n'avançait pas, traînait étrangement en longueur (2). La Pouplinière alors découvrit pour le musicien un autre collaborateur, un certain abbé Pellegrin, plus ou moins défroqué, qu'on surnommait l'*aumônier de l'Opéra*, et qui écrivit pour Rameau le livret d'un de ses chefs-d'œuvre, *Hippolyte et Aricie*. La pièce fut jouée à l'Opéra en 1733 ; mais elle avait été donnée, quatre ou cinq mois auparavant, dans le salon du fermier général devant un groupe de connaisseurs, dont le suffrage contribua puissamment à la faire accepter au théâtre du Roi. Ce sont là des services qu'il est difficile d'oublier.

Après le succès d'*Aricie*, la collaboration, entre Voltaire et Rameau, devient fréquente et presque régulière. Ce sont suc-

(1) André Hallays. Trois articles sur La Pouplinière, dans le *Journal des Débats* des 7, 14 et 21 juin 1907.

(2) *Samson*, d'ailleurs, connut toutes les malchances. Terminé après des années, l'opéra fut interdit par la police royale, à cause de l'inconvenance qu'on prétendit trouver à traiter un sujet biblique sur la scène.

cessivement *la Princesse de Navarre*, *le Temple de la Gloire*, d'autres morceaux encore, inutiles à énumérer; et de l'intimité du poète et du musicien on peut juger par ce joli billet que Voltaire écrit à Rameau (1) : « Mon mariage avec vous m'est bien aussi cher que celui que je viens de faire (un projet de mariage pour le duc de Richelieu, dont s'était occupé Voltaire); nos enfans ne seront pas ducs et pairs, mais, grâce à vous, ils seront immortels... Je me flatte que Mme Rameau est à présent debout et qu'elle chante au clavecin. Adieu, vous avez deux femmes, elle et moi. Mais il ne faut plus faire d'enfans avec Mme Rameau; j'en ferai avec vous jusqu'à ce que je devienne stérile; pour vous, vous ne le serez jamais... » Et tout cela, poèmes en vers, marivaudage en prose, se fait sous les auspices, sous les yeux de Mme de La Pouplinière, et avec ses encouragemens.

L'intimité, en de telles conditions, ne pouvait que se resserrer entre le grand compositeur et le grand financier. « M. et Mme Rameau, dit un contemporain (2), passaient pour ainsi dire leur vie chez M. de La Pouplinière, soit à Paris, soit à sa belle maison de Passy. » Mme Rameau n'avait pas tardé, en effet, à partager toute la faveur dont jouissait son époux dans l'hôtel fastueux du « Mécène. » C'était une femme intelligente, bonne musicienne, possédant « une fort jolie voix, » s'en servant avec goût. Elle chantait au clavecin les airs nouveaux du maître, et parfois aussi les romances de la façon du fermier général. Tous deux, la femme et le mari, avaient leur appartement attitré rue Richelieu comme à Passy. Le 5 décembre 1740, lorsque naît un fils à Rameau, Thérèse est sa marraine et on nomme l'enfant Alexandre, prénom du fermier général. Trois ans plus tard, le 28 septembre 1744, c'est La Pouplinière, à son tour, qui tient Marie-Alexandrine Rameau sur les fonts baptismaux (3). Non content, comme nous l'avons vu, de remplir l'emploi d'organiste aux offices du dimanche, Rameau, dans les concerts, manie le bâton de chef d'orchestre; il compose la musique pour les cantates, pour les couplets, pour toutes les pièces de circonstance et il se constitue ainsi le fournisseur patenté de l'hôtel de La Pouplinière. Cet échange de

(1) Sans date, probablement de 1734.
(2) *Éloge historique de Rameau*, par Maret.
(3) Cucuel, *passim*.

bons procédés et cette étroite communauté de vie se poursuivront, sans nuage, tant que subsistera le ménage de La Pouplinière. La rupture ne se produira que lorsque la séparation intervenue entre les deux époux aura privé Rameau de sa meilleure amie et de sa plus chaude avocate dans la maison du fermier général.

A cette phase, encore calme et douce, de l'histoire de notre héroïne se réfère une correspondance, dont je voudrais mettre quelques fragmens sous les yeux du lecteur (1). Ce sont les lettres adressées à Mme de La Pouplinière par son frère aîné Charles-Louis, le chevalier d'Assay, élevé, comme je l'ai dit plus haut, aux frais et par les soins du fermier général et comblé par lui de bienfaits pendant toute sa jeunesse. Favori du ménage, Charles-Louis justifiait par son bon caractère et par ses heureuses qualités cette prédilection très marquée. Il semble avoir été un fort gentil garçon, de brave cœur et de belle humeur, simple, modeste et consciencieux, d'intelligence ouverte. Il aimait tendrement sa sœur, qui le lui rendait sans conteste, tout en étant à son égard un peu stricte et sévère, et tout en le traitant avec autorité, moins en cadette qu'en sœur aînée. La distance, il est vrai, était entre eux d'un an à peine; le mariage, la fortune et la situation sociale avaient interverti les rangs.

Non contente de le gourmander pour la plus légère peccadille, elle le faisait parfois réprimander par sa mère et par son mari, ce qui désolait le jeune homme. « J'ai reçu votre lettre, ma chère sœur, gémit-il, avec l'addition qu'y a faite ma chère mère. Hélas! mérité-je tous ces reproches?... J'ai eu la fièvre, de la frayeur que j'ai eue de la colère de M. de La Pouplinière. Vous auriez pu adoucir cela. Bien loin de là, vous me faites quereller par ma chère maman. N'était-ce pas assez de vous?... » La vieille Mimi Dancourt se montrait, elle aussi, tant soit peu sermonneuse. Mais, tandis que Thérèse, pratique et positive, s'en tenait volontiers aux manquemens d'ordre matériel, prêchait l'ordre et l'économie et insistait sur les questions d'argent, la mère, rigoriste et dévote, s'occupait particulièrement du salut de l'âme de son fils, s'inquiétait qu'il ne communiât sans être en parfait état de grâce et l'exhortait à

(1) Archives du comte de Villeneuve-Guibert.

fuir toutes les occasions de péché. A ces édifiantes homélies, il réplique simplement et avec gentillesse : « Je m'abstiens autant que je peux de faire des péchés mortels. Mais, pour ce qui est des bonnes œuvres, je ne suis pas encore arrivé au point d'en faire tous les huit jours. » D'ailleurs, ces légères discussions n'altéraient aucunement l'harmonie qui régnait entre d'Assay et sa famille. Plus tard, au cours de ses voyages, il ne sera question que des menus présens, des petits souvenirs d'amitié qu'échangeront le frère et la sœur. Il expédiait des morceaux de musique et les airs d'opéra nouveaux ; elle ripostait par des ballots de livres, du tabac fin, des bas de soie.

Quant à La Pouplinière, d'Assay semble avoir éprouvé pour ce beau-frère, de vingt ans plus âgé que lui, si puissant, si fastueux, une sorte de vénération mêlée, à doses égales, de frayeur et de gratitude. Le billet que voici, qui date de son séjour à Rome, donnera une idée du ton, de la nature de leurs relations familiales : « Monsieur et cher bon maître (1), de quelle faveur ne suis-je pas comblé en recevant une de vos lettres? Des volumes entiers ne me coûteraient rien à écrire pour mériter toujours la même bonté. Je sais combien sont précieux tous vos momens, et assurément un polisson *come son io*, ne devrait pas s'attendre d'en occuper quelques-uns ! Je me meurs de peur en vous écrivant, mon cher bon maître, que vous ne trouviez que j'aie oublié ma langue. Cela ne serait pas surprenant ; ici, depuis le matin jusqu'au soir, je lis et parle italien autant que je le puis. Quand ma chère sœur vous lit mes lettres, je suis bien persuadé qu'en bonne sœur elle a la charité de les traduire en beau français, et surtout de me passer les fautes d'orthographe. Je crains bien que vous n'ayez pas la même indulgence ! »

Ce fut La Pouplinière qui orienta la carrière du jeune homme et détermina le seul fait important qui ait marqué dans sa courte existence. Voici de quelle façon et dans quelles circonstances. En juillet 1739, Tencin, cardinal depuis peu, était expédié à Rome par Louis XV avec le titre de chargé d'affaires, pour y attendre le prochain conclave que l'âge et la santé précaire du pontife régnant, Clément XII, faisaient considérer comme proche. Les Tencin, frère et sœur, étaient demeu-

(1) 25 novembre 1740.

rés, comme on sait, dans des termes d'intimité avec Thérèse et son mari. Les billets échangés entre eux, et dont je possède quelques échantillons, font foi de ces excellentes relations. En voici un, pris au hasard, qui nous montre La Pouplinière écrivant à Tencin dans la maison et sur la table même de l'ancienne chanoinesse. « Votre lettre est charmante, monsieur, lui dit le cardinal (1). Il ne s'est jamais rien écrit de plus joli sur la petite table de Mme de Tencin, et, entre nous, vous savez bien qu'il s'y écrit de jolies choses. Mais elle gagnerait beaucoup à vous avoir pour secrétaire. Que ce petit compliment très sincère soit le remerciement du vôtre. A peine, dans l'accablement où m'ont mis tous ceux que j'ai reçus, ai-je le temps de vous renouveler, monsieur, le tendre attachement avec lequel je vous honore. — Le cardinal de Tencin. »

La Pouplinière, en homme pratique, tenait beaucoup à entretenir les liens qui l'unissaient à ce couple puissant, dont, au moment de son mariage, il avait pu mesurer l'influence. En conséquence, il proposa qu'à son départ pour l'Italie le cardinal prît avec soi, en qualité de secrétaire, son jeune beau-frère, le chevalier d'Assay, alors âgé de vingt-six ans et dont il connaissait le caractère sérieux et la sagesse précoce. L'offre fut agréée. D'Assay, à la suite de Tencin, partit pour Rome, où il resta à peu près deux années. Le fermier général promettait de prendre à son compte les frais de voyage, de séjour, voire les dépenses mondaines. Il n'y mettait qu'une condition, c'est que d'Assay aurait avec sa sœur une correspondance régulière; qu'il enverrait, pour mieux dire, une sorte de journal, où il noterait, au courant de la plume, ce que, du poste intéressant où il était placé, il entendrait conter ou verrait par ses yeux. Le chevalier tint fidèlement parole. Malheureusement, de cette correspondance, il ne subsiste qu'une partie : ce sont les lettres envoyées au cours de la seconde année. On doit regretter cette lacune. Alertes, naturelles, écrites avec simplicité et avec bonne humeur, ces lettres tracent un vif et amusant tableau du monde romain à cette époque. Les unes, les premières qu'on possède, ont trait spécialement au conclave, dont elles content les dernières semaines. Les autres, plus nombreuses, sont pleines de menues anecdotes sur divers person-

(1) 14 octobre 1740. Archives du comte de Villeneuve-Guibert.

nages laïques ou ecclésiastiques, et de petits croquis peignent les mœurs et les institutions de la Ville Éternelle. De ces récits variés, tous adressés à Mme de La Pouplinière, j'extrais les passages qui vont suivre.

Le conclave de 1740 est demeuré fameux dans les fastes du Vatican. Entrés dans leurs cellules le 19 février, les cardinaux, au mois de juin, semblaient aussi loin d'aboutir qu'au jour où verrous et cadenas les avaient isolés du monde. Je ne referai pas, après tant d'autres historiens, — dont le dernier en date a publié une curieuse étude ici même (1), — le récit des intrigues, des machinations compliquées, des scènes de violence, pour ne pas dire des pugilats, qui excitèrent, au cours de cette période, l'attention, la surprise et parfois le scandale des cours européennes. Il suffit d'indiquer que le Sacré-Collège se trouvait divisé en deux parties, à peu près d'égale force, le parti d'Albani, cardinal carmerlingue (2) et notoire intrigant, et le parti de Corsini, auquel la France, représentée par le cardinal de Tencin, se montrait favorable. Chaque jour, à chaque scrutin, pendant quatre grands mois, chacun de ces deux candidats réunissait régulièrement ving-sept ou vingt-huit voix, sans qu'aucun atteignît jamais la majorité des deux tiers, — c'est-à-dire trente-quatre voix, — exigée pour l'élection. Le chevalier d'Assay constate, dans les notes ci-après, cette situation singulière. « 2 juin 1740. On est aujourd'hui plus éloigné que jamais de faire un pape! Nous attendons le chaud avec grande impatience; il n'y a que lui, les punaises et les puces qui soient capables de déterminer ces messieurs-là à nous donner promptement un pape !... Notre vieux renard de camerlingue ne dort plus ni jour ni nuit, depuis qu'on lui a levé le masque ; il est toujours en mouvement. Il a, heureusement, à côté de lui le cardinal de Tencin, qui lui tend des bâtons en travers des jambes et qui lui fait casser le nez. Il règne dans ce conclave une animosité si terrible qu'on est surpris comment ils ne viennent pas aux coups de poing tous les jours! » — « 7 juin. Hier vendredi est mort à vingt-trois heures le cardinal Portia. Les

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1914, *Un conclave de six mois au milieu du XVIIIe siècle*, par le comte G. de Mun. — Voyez aussi l'ouvrage de M. de Coynart, *Les Guérin de Tencin*, p. 329 et suivantes.

(2) C'est-à-dire chargé, pendant la vacance du Saint-Siège, de l'administration temporelle.

uns disent qu'il a été empoisonné, les autres qu'il est mort de chagrin. Il y a une grande prophétie qui court la ville, qui est qu'il mourra quatorze cardinaux avant l'élection d'un pape, et que ladite élection ne se fera et ne se déclarera que le 22 octobre. »

Pourtant, dans les premiers jours de juillet, on eut une lueur d'espoir. Les adversaires du camerlingue se rallièrent sur un nouveau nom, celui d'Aldovrandi, lequel eut jusqu'à trente-trois voix, mais sans pouvoir jamais décrocher la trente-quatrième, faute de laquelle il n'y avait point d'élection. Ce chiffre se maintint pendant encore environ cinq semaines. Je laisse ici la parole à d'Assay : « 16 août 1740. — Hier on proposa Lambertini, qui est un drôle de corps. Je ne le connais point de figure, parce qu'il n'est venu à Rome que pour entrer dans le conclave. Il dit avant le scrutin à MM. les cardinaux : « Messieurs les cardinaux, je sais très bien que vous n'avez pas l'intention de me faire pape, que vous voulez simplement me ballotter. J'y consens ; mais, si vous prétendez faire comme avec le cardinal Aldovrandi, dénigrer toute ma vie passée et l'assaillir de toutes sortes de calomnies, vous pouvez être certains que je ferai l'histoire des manèges, des intrigues et de toutes les fourberies dont j'ai été témoin. Je la ferai imprimer et je la répandrai dans le monde entier. »

« 20 août 1740. — Chère sœur, nous avons à la fin un Souverain Pontife. Les uns l'ont reçu de la main du Saint-Esprit, les autres prétendent que c'est le diable qui s'en est mêlé. Les plus éclairés disent que c'est notre cardinal. Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'était son plus grand ami, et son ami depuis vingt ans. Or, voici la façon dont nous l'avons eu. Mardi matin, les cardinaux étaient encore obstinés pour le cardinal Aldovrandi, et au scrutin il avait eu, comme à l'ordinuire, ses trente-deux voix. Le soir, il se fit une assemblée de quelques cardinaux, même du parti contraire, chez le cardinal de Rohan. Après s'être beaucoup échauffés sur le compte d'Aldovrandi, quelqu'un dit : « Mais pourquoi ne finissons-nous pas tous ces différends sur Lambertini ? » (archevêque de Bologne, et l'un des quarante nobles de cette ville. C'est lui dont je vous ai parlé ci-devant). « C'est un sujet très digne et très propre. On ne peut pas mieux remplacer Aldovrandi. » Aussitôt, chacun s'accorde sur ce sujet. On va consulter Corsini, lequel dit qu'il n'avait nulle difficulté d'y consentir. Et sur-le-

champ, on rassembla les trente-quatre voix. On le fit savoir au camerlingue, qui accourut sur-le-champ et fit fort l'empressé; de façon qu'il y eut cinquante voix dans un instant.

« Ils furent dans la cellule du cardinal Lambertini, deux à deux, en procession, et le saluèrent pape. Il ne voulait point se persuader, mais quand il vit que c'était tout de bon : *Siamo papa dunque, poiche lo vogliate voi altri* (1). Et cela ne lui fit pas plus d'impression que ce que je vous dis là. Vous jugez bien que, dans Rome, personne ne s'attendait à rien moins que d'avoir un pape. J'avais dîné le matin chez M. l'ambassadeur (2), qui disait que les cardinaux tiendraient bon pour Aldovrandi et qu'ils avaient l'ordre de s'opposer à l'élection d'un cardinal du parti contraire... Je me levai de très grand matin, le lendemain, pour me trouver des premiers à Saint-Pierre; je furetai partout pour tâcher de me glisser dans le conclave; mais il n'y eut pas moyen, et je fus obligé d'aller, comme les autres, attendre sur la place la fin du scrutin et la publication. Ce scrutin se fait par pure cérémonie. Lambertini eut toutes les voix, et il donna la sienne à Aldovrandi, voulant persister jusqu'à la fin. Ordinairement, le Pape la donne au doyen des cardinaux. »

La lettre continue par le récit de l'intronisation, qui s'effectua solennellement dans la basilique de Saint-Pierre, et elle se termine par ces lignes, qui reflètent bien l'état d'esprit d'un jeune Français du temps, religieux cependant et même catholique pratiquant : « Le Pape a extrêmement plu au peuple. Il est d'une assez belle figure et est fort gai, d'ailleurs homme d'esprit et plein de savoir. Il a soixante-cinq ans; c'est un jeune cadet, pour un pape. En vérité, cela me fit faire bien des réflexions. Un simple prêtre devient cardinal, et le voilà en un moment adoré de ses confrères, déclaré très saint, maître et souverain d'un État, et élevé au-dessus des plus grands rois. Il dispose à son gré de nos âmes, les damne ou les sauve selon sa volonté, car enfin il est proclamé présentement infaillible, et très infaillible; je sais bien qu'on le conteste à Paris, mais à Rome ce n'est pas de même. Moi qui l'ai vu simple cardinal, cela me paraît bien étrange! »

Ce grand événement accompli, le chevalier d'Assay se borne

(1) « Je suis donc pape, puisque vous autres le voulez. »
(2) Le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de France à Rome.

à amuser sa sœur d'une série d'anecdotes sur la société qu'il fréquente. Voici un malicieux croquis du cardinal de La Tour d'Auvergne, qui, arrivé tard au conclave, était resté à Rome une fois l'élection terminée. C'était un brave homme, de mœurs simples, ennemi de l'étiquette pompeuse qui entourait alors les membres du Sacré-Collège. « Le cardinal d'Auvergne, mande d'Assay à sa sœur (1), nous a donné ici des scènes charmantes. Un très grand seigneur de ce pays-ci s'était fait un honneur de lui servir de *maître de chambre*, comme c'est la coutume, et il réglait les pas de notre cardinal, qui ne pouvait sortir de sa chambre que par compas et par mesure. Plus d'une fois, oubliant qu'il était sous sa direction, il s'émancipait, en courant au-devant de quelqu'un ou en voulant l'accompagner. Alors le maître de chambre courait à lui et l'empêchait à toute force de sortir... Je l'ai vu dans des mouvemens d'impatience dignes de Sancho Pança, lorsqu'il était gouverneur de l'île et qu'on l'empêchait de manger. « Eh! quoi, monsieur, lui disait-il, ne serai-je pas le maître de faire ce qu'il me plaira dans ma maison ? » L'autre, qui n'entendait pas le français, ne répondait que par une profonde révérence et, croyant qu'il lui demandait l'explication de ce cérémonial, se lançait dans de longues considérations en italien sur ce qu'exigeait la dignité cardinalice. Le cardinal d'Auvergne était alors furieux : « Comment! criait-il, on a pris plaisir à mettre auprès de moi des Italiens, qui ne me font que des révérences et ne savent point me parler une langue qui s'entende! » C'étaient tous les jours de nouvelles scènes. »

Je détache encore ce portrait d'un prédicateur populaire : « Nous avons (2) un jubilé et un certain Père Léonard, espèce de capucin, qui prêche extraordinairement bien. Il n'est point dans la chaire, comme les autres prédicateurs. Il a un petit théâtre, sur lequel il monte, accompagné de deux pénitens blancs, l'un qui tient un christ et l'autre une discipline. Il vous damne tout son auditoire, si promptement ils ne font pénitence. Il finit par des appels aux cœurs ingrats et endurcis et, pour les amollir, il prend la discipline, qui est longue d'une aune et garnie de lames de laiton ; le frère, qui est derrière lui, lui découvre le dos et les épaules; on entend alors des cris épouvantables dans l'église, accompagnés de *perdono!* Le bon

(1) 1er octobre 1740.
(2) 15 novembre 1740.

Père, après s'être réellement bien fustigé, leur fait une petite exhortation pour recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement, puis il leur chante des prières. Cela fini, il s'en va. Cet homme passe ici pour un saint, marchant pieds nus et ne mangeant que des racines. »

La lettre suivante décrit un jeune « prodige, » qui rappelle en tous points cet extraordinaire Inaudi, le pâtre calculateur, dont s'émerveilla de nos jours le public parisien : « 1er décembre 1740. Le duc de Modène a envoyé ces jours-ci au Pape un jeune paysan de vingt-six ans qui est, à ce qu'on dit, un prodige. Il ne sait ni lire, ni écrire, et connaît si parfaitement le calendrier qu'il n'y a sorte de questions auxquelles il ne réponde, et cela sans hésiter. On lui demande, par exemple : « Je suis né tel quantième du mois d'avril 1640, quel jour était-ce ? » Il vous répond sur-le-champ : « C'était un vendredi, tel quantième de la lune, telle lettre dominicale. » On lui a fait quantité de questions sur les Pâques, il y a répondu fort juste et a démontré combien de fois l'on s'était trompé. On lui proposa une fois, dans ce genre-là, une question qu'on dit avoir été résolue par Newton; il prouva que celui-ci s'était trompé grossièrement. Tout le monde reste surpris, et alors notre paysan se met à rire, quand il voit qu'il a résolu quelque grande difficulté. Le Pape a ordonné qu'on l'instruisît et prétend, avec son secours, réformer le calendrier grégorien. La première fois qu'on le mena au Pape, il avait ses habits de gardien de bœufs, et, depuis qu'il était au monde, il n'avait point eu d'autre eau sur le corps que celle de son baptême. Le Pape lui jeta ses bras au col, et peu s'en fallut qu'il ne l'embrassât. »

Le théâtre romain, dont à Paris on faisait alors grand état, paraît n'avoir été pour notre apprenti diplomate qu'une amère déception. « Nous causâmes, écrit-il, du mauvais goût qui règne ici pour les spectacles. Hélas ! que l'on s'en donne une belle idée à Paris ! Il faut vous dire, ma chère sœur, que, outre les deux opéras de musique, il y a six autres théâtres, où l'on représente des comédies, et qui sont remplis tous les soirs, et de la noblesse et du peuple, tandis que les deux grands théâtres restent presque déserts. Or, ces comédies sont un assemblage d'infamies et d'horreurs, qu'on ne souffrirait pas chez nous aux parades de la Foire. Cela est si mauvais, si détestable, que je

ne saurais pas même vous en faire le récit. Ce peuple, cependant si fin, si délicat, va se repaître toute la semaine les oreilles des lazzis de Polichinelle, et ne va au théâtre que le dimanche. »

Après cette dure exécution, il passe à l'Opéra : M. le cardinal (de Tencin) dit l'autre jour, à ce sujet, quelque chose de fort bon : c'est qu'il défiait que l'on fît d'autre péché que de s'ennuyer, aux opéras d'Italie. Effectivement, pour deux ou trois ariettes qui vous plaisent, il faut s'ennuyer cinq heures d'horloge à une suite de récitatifs, d'une monotonie continuelle. M. l'abbé Franquini, se trouvant dernièrement auprès d'une dame qui paraissait charmée du récitatif et le vantait fort, lui dit : « Madame doit avoir bien du goût pour les sermons? » Pour intermède, ce sont de misérables danseurs, qui dansent des *paysannes* en se donnant du talon dans le c.., ne pouvant mieux faire. »

On a souvent décrit le carnaval à Rome, et les coutumes anciennes se sont, sans grand changement, perpétuées jusqu'au temps présent. D'Assay ne manque pas, à son tour, de conter à sa sœur les folies consacrées par la tradition séculaire, et son récit contient certains détails piquans. Je le reproduis ci-après, en l'abrégeant un peu. « 12 février 1741. — Nous sommes présentement dans le fracas du carnaval qui est ici, je crois, plus curieux et plus tumultueux que dans aucun autre endroit du monde. Tumultueux en ce sens que, depuis le matin jusqu'au soir, on ne cesse d'être occupé. Le matin, on l'emploie à préparer les habits de masque pour aller au Cours (*Corso*) l'après-midi. L'après-dînée, la file des carrosses commence à vingt heures, qui font une heure et demie de notre monnaie. Ils vont le long de cette grande rue qu'on appelle aujourd'hui *il Corso*, et qui anciennement s'appelait *Via Flaminia*. Elle est ornée à droite et à gauche de superbes palais, dont toutes les fenêtres et tous les balcons sont remplis de beau monde... Les carrosses se partagent en deux files, l'une qui va et l'autre qui revient. On y voit d'assez beaux masques, mais cependant sans le goût qui règne dans les nôtres. Ils se servent beaucoup de gondoles à la vénitienne, extrêmement bien peintes, suspendues comme d'autres carrosses. Ces gondoles sont remplies pour la plupart de masques habillés en mariniers, avec beaucoup d'or et d'argent. Quand vingt-trois heures sonnent, qui font quatre heures et demie, le *Barigello*, ou capitaine des sbires, passe au

milieu, fait serrer les carrosses à droite et à gauche, et va donner le signal pour la course des chevaux barbes. Les Romains attendent ce moment-là avec impatience. Le prix est d'une demi-pièce de velours ou de brocart, pour celui qui arrive le premier à la place Saint-Marc. Ce sont les Juifs qui fournissent ces prix, étant obligés autrefois de courir à la place des barbes, le corps à moitié nu. Ils étaient insultés par la populace, qui les maltraitait avec cruauté. Pour se racheter de cette infamie, ils fournissent les susdits prix... On va, à sept heures de France, à l'Opéra, qui dure jusqu'à minuit. On y va en habit de masque, mais à visage découvert, l'ordre étant qu'on ne peut aller masqués par les rues passé l'*Ave Maria*, et quiconque serait trouvé ainsi serait mené en prison. De l'Opéra, on va au bal dans les maisons particulières. Le curieux est de voir les moines et les prélats masqués, les cardinaux aux fenêtres, et quelquefois masqués au bal. Ce qu'il y a d'admirable, c'est la tranquillité avec laquelle chacun songe à ses affaires. Pas le moindre tapage, pas le moindre embarras... La noblesse doit donner des bals, et c'est là où il y aura de bonnes histoires, que je vous écrirai par le prochain ordinaire. »

Fidèle à sa promesse, d'Assay, cinq jours plus tard, vient narrer à sa sœur les incidens des bals mondains et ses petites aventures personnelles, qui d'ailleurs, ainsi qu'on verra, n'ont rien de bien effarouchant et dont sa mère elle-même, l'austère Mimi Dancourt, ne pourrait se scandaliser. « 17 février 1741. Nous sommes enfin délivrés du carnaval, et l'on peut dire que, pendant ces huit jours, messieurs les Romains sont fous pour plus de deux ans. La santé, ni la bourse n'y sont épargnées ; le plus petit, comme le plus grand, quand il ne devrait manger que des carottes le reste de l'année, dépense ces jours-là tout ce qu'il a d'argent en mascarades et opéras. Les bals qu'ont donnés *li cavalieri romani* étaient fort beaux et bien entendus, à la confusion près. Le peuple, affolé de spectacles, y était en si grand nombre que les dames ne pouvaient approcher de la porte, et plusieurs tombèrent évanouies sur les escaliers, pressées et maltraitées par la foule. On avait tâché de suppléer à cet inconvénient en donnant des billets, mais la plus grande partie se trouvèrent falsifiés. On prétend même que les cavaliers qui étaient intéressés dans la banque de pharaon firent entrer les gens et donnèrent des billets beaucoup plus nombreux

qu'ils ne l'avaient promis, pour se procurer des pontes...

« Quand j'entrai, je cherchai à faire danser mes masques (1) et à les faire placer commodément; j'allai ensuite chercher les aventures. Le bal se donnait dans le palais qu'occupait en été le cardinal de Rohan; il y avait trois salles à danser et trois salles de jeu, entremêlées. On entrait ensuite dans un superbe salon, où M. le cardinal tenait sa salle, et qui était orné de miroirs et de lustres en quantité; dans le fond, un orchestre nombreux, où il pouvait y avoir de cinquante à soixante instrumens. Autour de la salle, les masques étaient placés sur des gradins fort élevés; au milieu était une enceinte pour les dames, qui étaient réellement toutes mises superbement et chargés de diamans. Le prince de Galles s'y trouvait, habillé à l'écossaise, avec quantité de pierreries qui effaçaient sans contredit toutes celles qui étaient là, quoiqu'il y eût de beaux morceaux.

« Je m'arrêtai pendant quelque temps à voir Mme Patrizzi, une de nos femmes galantes (2), de laquelle je crois vous avoir parlé plusieurs fois, qui dansait avec un masque, que je reconnus pour être monseigneur Accaioli, prélat petit-maître, qui, depuis quelque temps, était soupçonné d'avoir avec elle quelque liaison secrète. J'en fus bientôt éclairci, quand je jetai les yeux sur monseigneur majordome, le favori du Pape, lequel écumait de rage. « Bon, dis-je, je rirai tout à l'heure. » Le menuet fini, la dame vint reprendre sa place, qui était auprès du susdit majordome, lequel se leva et sortit de la salle. La Patrizzi, qui le vit si agité, ne jugea pas à propos de le laisser dans cet état-là longtemps; elle le suivit. Moi, qui n'avais pas perdu un coup d'œil, je la suis à mon tour, et nous voilà tous trois dans un petit cabinet; je m'éloignai, mais cependant de façon que je pusse voir tout ce qui se passerait; j'entendis une partie des injures et des menaces qu'ils se firent, et la conversation s'échauffait de façon que je craignais que l'ecclésiastique n'en vînt aux voies de fait, quand arriva une autre dame masquée, qui ajusta heureusement tout. Lorsque je vis les choses en si bon état, je pus rejoindre ma compagnie, avec qui je dansai jusqu'à la fin... »

(1) C'est-à-dire les dames masquées qu'il avait amenées avec lui.

(2) Cette expression, au XVIIIe siècle, n'avait pas le même sens que de nos jours.

Avec ces racontars prend fin, ou peu s'en faut, la chronique romaine du jeune homme. Depuis un certain temps déjà, il désirait quitter la ville, voyager et voir du pays, d'abord en Italie, puis dans une partie de l'Allemagne. Mais ses parens combattaient ce projet, La Pouplinière parce qu'il lui convenait que son beau-frère demeurât auprès de Tencin, Thérèse parce qu'elle redoutait les dépenses du voyage. Il y eut d'assez longs débats et des pourparlers laborieux. La Pouplinière céda enfin; son consentement emporta toutes les résistances. Il fut donc entendu que le chevalier visiterait le Nord de l'Italie et le Sud de l'Allemagne, avec Francfort pour but et terme du voyage. Son beau-frère prenait à son compte les frais « d'hôtel, de postes, de gondoles; » mais d'Assay s'engageait à être raisonnable. « Ce voyage, mande-t-il à sa sœur, coûtera sûrement bien de l'argent, et vous ne sauriez croire combien je tremble de déplaire à mon bon maître. Je puis vous assurer que je ne jetterai pas l'argent par les fenêtres. » Ceci dit, sa joie est complète, ainsi que sa reconnaissance : « J'irai affronter les froids de l'Allemagne. Les dangers me seront chers et agréables, s'ils servent à m'instruire et qu'ils puissent un jour vous amuser, quand j'aurai le bonheur de vous les raconter. M. le cardinal approuve ce voyage (1). »

Des dangers, il n'en courut point; mais les désagrémens ne lui firent point défaut. Il s'était affublé d'un compagnon de voyage, le baron de La Poujade, « gentilhomme de Castelnaudary, » âgé d'une cinquantaine d'années, sur lequel il avait, dit-il, reçu des renseignemens excellens, si bien qu'il fut convenu que l'on ferait « bourse commune. » Tous deux partirent de compagnie les premiers jours de mars. D'Assay emportait les regrets de toute la société romaine : « J'ai eu chez moi tous ces jours-ci, écrit-il à sa sœur, princes, ducs, évêques et généraux d'ordres. » Tout alla bien dans les premières semaines, jusqu'au moment où le chevalier s'aperçut que le baron de La Poujade était un aventurier sans scrupule, viveur, fripon, tricheur au jeu. Une explication s'ensuivit, et le baron fila un beau soir, emportant la voiture, les effets et la malle de son naïf compagnon de voyage. D'Assay eut bien du mal à en rattraper une partie.

(1) 1er février 1741.

Le pire est qu'à Turin, où advint cette mésaventure, les façons du baron, sa fâcheuse renommée avaient jeté du discrédit sur sa dupe innocente. Le chevalier s'aperçut vite qu'on le regardait de travers, qu'on le traitait avec une froideur offensante. Une dame de ses amies, interrogée par lui, l'informa du bruit qui courait qu'il n'était qu'un simple imposteur, « point gentilhomme, » et fils d'un obscur ingénieur, et que M. de Sennecterre, l'ambassadeur de France, refusait de le présenter à la cour de Piémont (1). Sur quoi, d'Assay prit le meilleur parti ; il fut trouver M. de Sennecterre, lui conta son histoire, lui montra ses papiers, le renseigna sur sa famille : « Je lui appris ce qu'étaient mon père, mon grand-père ainsi que mon aïeul. » Le lendemain même, l'ambassadeur l'invitait à dîner, le traitait avec distinction, et, le dimanche suivant, il le présentait à la Cour, ce qui faisait taire tous les bruits et confondait les calomniateurs.

Je ne suivrai pas le jeune homme dans ses pérégrinations diverses, à Milan, à Venise, puis dans les petites cours d'Allemagne. De ses lettres, longues et nombreuses, adressées à sa sœur; je ne citerai que deux menus fragmens, qui donnent une idée du reste. D'abord, cette brève esquisse du peuple piémontais : « Je ne crois pas (2) qu'il y ait un endroit où l'on soit plus ignorant avec plus d'esprit, pour les hommes et pour les femmes. Ce pays ressemble à ce qu'était autrefois la terre après le déluge, lorsque ni les sciences, ni les arts n'étaient encore inventés; et la beauté de l'un et l'autre sexe fait ressouvenir du commerce qu'ont eu les anges avec les mortels. Au reste, on ne s'occupe que de tracasseries et de médisances. Le Piémontais est fin, fourbe et dangereux ami. »

Et voici, pour finir, la description d'une chasse à la cour de Bavière, où l'on verra quel goût, quel raffinement présidaient aux plaisirs de ces grands seigneurs germaniques. « De Munich, 5 novembre 1741. A neuf heures du matin, j'ai été à la Cour, et de là je montai dans un carrosse préparé pour plusieurs étrangers, et j'accompagnai les princes et princesses à cette fameuse chasse de Saint-Hubert. C'était à deux lieues de la ville. Nous arrivâmes à un bois entouré de marais, de là à une maison de bois qu'on avait préparée et assez proprement ajustée. Je m'approchai des fenêtres, et je vis devant moi une

(1) Lettre du 16 juin 1741.
(2) 24 juin 1741.

grande décoration représentant un bois en perspective. On avait ménagé des galeries le long de cette décoration, qui sortaient en dehors. Au milieu était un grand arbre, effectif, mais faisant corps avec la décoration. Au bas des fenêtres, il y avait une plage d'eau, au travers de laquelle il fallait que les bêtes passassent pour arriver à la décoration. Le tout faisait un carré qui pouvait avoir 50 à 60 pas au plus. On commença par tirer quelques coups de canons qui étaient enfermés dans des tonneaux. Le coup parti, il sortit des sangliers en abondance. Mais, ce qu'il y avait de plus plaisant, des fenêtres à côté desquelles on était, il sortait une quantité prodigieuse de ces animaux, qu'on aurait jugés sortir du milieu de la compagnie. Ces animaux furent pour la plupart tués dans l'eau par l'adresse des princesses. Ceux qui gagnèrent la décoration et qui montèrent sur les galeries, entendant le sifflement des balles, se pressaient les uns les autres, et le terrain n'étant point assez large, ils culbutèrent dans l'eau. On lâcha une grande quantité de renards, lesquels ayant autant de peur pour le moins que les sangliers, se cachaient avec esprit derrière les corps de ces derniers morts, et disputaient hardiment le passage aux plus forts sangliers qui le voulaient forcer. Cette chasse a duré jusqu'au soir, et on a tué deux mille bêtes. Il y a eu un paysan tué par les sangliers et plusieurs autres blessés... »

SÉGUR.

La mort a interrompu ici l'historien de Mme de La Pouplinière. La fin de l'histoire manque. Mais, le 25 octobre 1911, à la séance publique annuelle des Cinq Académies, le marquis de Ségur, délégué de l'Académie française, donna lecture d'un essai qu'il avait intitulé *Une aventure d'amour* et qui est, sous sa plume, la première esquisse de l'ouvrage, bien autrement développé, qu'il méditait et qu'il n'a pu terminer. En nous reportant à cette esquisse de 1911, nous pouvons du moins résumer les événemens et le drame dont nos lecteurs connaissent maintenant le prélude.

En 1744, Mme de La Pouplinière était mariée depuis sept ans et fidèle épouse. Avec une imprudence naïve, son mari lui présenta certain jour Armand du Plessis, duc de Richelieu, veuf deux fois, âgé de quarante-neuf ans, un peu « usé et chiffonné, » mais renommé pour ses bonnes fortunes, et lieutenant général des armées, premier gentilhomme de la chambre, fort avant dans les bonnes grâces du Roi.

Mme de La Pouplinière aima le duc de Richelieu, qui eut l'air de l'aimer. Elle écrivait à son amant : « Je sens une émotion, en t'écrivant, qui me donne presque la fièvre. Mon cœur, tu ne peux m'aimer assez pour sentir comme je t'aime. Mon cher cœur, je me meurs de n'être pas avec toi... » Au bout de quelque temps, et même assez vite, La Pouplinière sut presque tout, devina le reste, fut jaloux, le fut assez pour que, plus d'une fois, sa jeune femme en pâtit. Une nuit de printemps, l'année 1746, après souper, la scène tourna au tragique : injures, et coups de poings, coups de pieds. Le lendemain, Mme de La Pouplinière appela le commissaire, qui attesta des contusions, des meurtrissures, des blessures. Désormais, les amans comprirent qu'un mari peut être dangereux. Ils résolurent d'être prudens, comme ceci. M. de Richelieu acheta, sous un nom supposé, la maison mitoyenne, fit percer le mur à la hauteur du « cabinet de musique » de Mme de La Pouplinière : la plaque de la cheminée, rendue mobile, tournait sur des gonds, s'ouvrait sans bruit, donnait passage au galant. Ce chef-d'œuvre de mécanique, après la découverte du manège, excitait fort l'admiration de Vaucanson.

Or, le 28 novembre 1748, le maréchal de Saxe passait une grande revue dans la plaine de Chaillot. Thérèse y fut; non pas son mari. La Pouplinière, pour demeurer chez lui, raconta qu'il était souffrant. Mais il se portait à merveille; et, Thérèse partie, il entra dans le « cabinet de musique, » avec ce Vaucanson, et avec l'avocat Ballot, et avec un magistrat de police. La cheminée, examinée par le jaloux, trahit tout le secret des amans.

Un homme averti ne vaut rien : si Thérèse ne fut pas battue, c'est qu'elle avait eu soin de ne rentrer chez elle, chez son mari, qu'avec le maréchal de Saxe; et le vainqueur de Fontenoy la protégea. Mais elle eut à déguerpir, sans linge, sans vêtement, sans argent. Elle se réfugia chez Mimi Dancourt, sa mère, et coucha par terre, sur un matelas. Cependant, le duc de Richelieu tenait avec magnificence, à Montpellier, les États de Languedoc.

On obtint un peu plus tard que M. de La Pouplinière voulût bien faire à la coupable et malheureuse une pension. Et le duc de Richelieu, devenu maréchal de France, ajouta quelques subsides, afin qu'elle pût vivre ou, du moins, vivoter dans un petit appartement de la rue Ventadour. M. de La Pouplinière, onze ans après, se remaria, reprit sa fastueuse existence; et il mourut vieux. Thérèse, en conséquence de telles émotions, fut malade pour la fin de ses jours. Le maréchal de Richelieu, pour peu que le lui permissent et ses devoirs de Cour et ses plaisirs de délicat, venait passer à son chevet quelques momens. Elle succomba, dans la souffrance et le chagrin, les premiers jours de l'année 1752.

A. B.

LE JARDIN DES PRINCESSES

Alger, mai 1914.

Dans le quartier mystérieux de la vieille ville mauresque que je croyais si bien connaître, j'ai fait une découverte... Un jardin! Le jardin des Princesses!

Pour quiconque a seulement parcouru la Kasbah, c'est bien le lieu du monde où l'on s'attend le moins à rencontrer un jardin. Que dis-je? Un bouquet d'arbres, un pied de verdure y semblerait paradoxal. Et pourtant il y a des arbres à la Kasbah, mais si bien cachés derrière les hauts murs enduits de chaux blanche des mosquées et des petites chapelles funéraires que le Roumi qui passe, en quête de costumes et d'architectures exotiques, en croit à peine ses yeux, lorsqu'il les voit.

A ceux qui l'aiment, le vieil Alger ménage beaucoup de surprises comme celle-là. Je le dis bien haut, parce qu'on l'ignore trop en France, parce qu'on y est injuste pour notre Afrique : il n'y a rien de pareil dans tout l'Orient. Tunis même n'offre rien d'aussi franc, d'aussi nettement caractéristique. Les mœurs indigènes y sont déjà contaminées par l'influence orientale. On y sent le bariolage levantin. Que dire, après cela, de Constantinople, de Smyrne, de Beyrouth, du Caire! Pour la beauté du costume, la fierté des types humains, l'absence de servilité et de parasitisme, Alger est cent fois au-dessus de toutes ces villes trop vantées.

Or, dans l'Alger de l'ancien temps, la Kasbah est une ville à part. C'est un monde fermé, un vieux coin d'Islam plein de secrets, difficiles à pénétrer, non seulement pour le passant

distrait, mais pour le dilettante épris de vie arabe. Merveilleusement défendu contre les curiosités profanes, le jardin des Princesses est comme le cœur tragique et silencieux de ce pays étrange et si farouchement clos.

***

Pour mieux en sentir le charme triste, il faut avoir erré longuement, amoureusement dans tout ce réseau de ruelles ombreuses ou violemment ensoleillées qui l'entourent. Je ne connais pas de promenade plus amusante, plus fertile en spectacles colorés et imprévus. D'abord, le nom seul des rues vous met l'imagination en fête. Quel est l'officier de bureau arabe, le rond-de-cuir désœuvré et romantique, qui, au temps de la conquête, inventa ces noms extraordinaires? Il mériterait assurément de donner le sien à quelque boulevard de l'Alger moderne.

Grâce à cet anonyme de génie, une méchante plaque indicatrice clouée sur un mur décrépit vous évoque toute l'Afrique de la légende et de l'histoire, avec sa flore et sa faune, avec ses aspects éternels et ses grands paysages, tandis que l'azur du ciel se découpe entre les hauts murs des maisons étagées, qui descendent vers la mer et les mâtures des navires.

Rue de la Mer Rouge, rue des Pyramides, rue de la Girafe, rue du Palmier, rue de la Grenade!... C'est l'Afrique du « Tour du Monde » et des livres d'images, — oasis, caravanes, chameaux et chameliers, explorateurs et tueurs de lions. Là-bas, *rue des Lotophages :* un saut brusque en pleine antiquité homérique. Les Syrtes de Libye fument derrière la ligne des sables. Ulysse et ses compagnons débarquent sur l'inhospitalière côte africaine... *Rue Hannibal!* On songe à Carthage, on voit Salammbô, qui danse sur sa terrasse, au clair de lune, devant le golfe endormi!... *Rue Micipsa, rue Jugurtha, rue Caton, rue Salluste :* histoire numide et romaine! Sophonisbe, réfugiée dans son harem, à la pointe du rocher de Cirta, boit la coupe de poison envoyée par son amant... Le conquérant latin, le sénateur ou le proconsul, se prélasse, à l'heure de la sieste, dans le xyste ou sur le belvédère de sa villa... *Rue des Abdérames, rue des Maugrebins, rue Barberousse!* Voici le flot de l'Islam envahisseur, l'Afrique des croisades, des corsaires, des esclaves, et aussi celle des *Mille et une Nuits*. Enfoncez-vous

maintenant dans ce couloir obscur, aux demi-ténèbres douteuses, sous l'enchevêtrement des rondins de thuya qui soutiennent les étages en surplomb : c'est la *rue Médée*, ou, plus sinistre encore, la *rue du Diable*, — l'Afrique des sorcières et des djinns, des vendeuses de philtres, des incantations et des maléfices.

*
* *

Le matin, à l'aube, cette Kasbah voilée et taciturne a des ébats de vie joyeuse, des carrefours et des placettes, où les marchands de fleurs et de légumes étalent les trésors éclatans de leurs éventaires. Et, comme des torrens qui dévalent entre de sombres roches, elle a deux ou trois longues rues toutes vibrantes de lumière, toutes fourmillantes de haillons multicolores, toutes pleines de cris et d'odeurs. C'est le moment où les marchands de poisson montent ses escaliers, en tapant sur les plateaux de leurs balances et en balançant leurs corbeilles dégouttantes d'eau de mer.

Mais la vraie Kasbah n'est pas là, dans ce tumulte et ces couleurs ardentes du réveil. La vraie ne se livre point ainsi aux regards du passant. Elle est retirée, murée et comme ensevelie derrière une triple barrière d'ombre, de silence et de refus. Ses maisons, presque sans ouvertures, ne reçoivent la lumière que du dedans. Ses portes basses, percées d'un guichet où s'encadre parfois une face méfiante, repoussent le visiteur par tous les clous et par toutes les pointes de leurs ferrures. Elle est comme en état de défense permanente. Le soir surtout, après le couvre-feu, cette solitude et cette obscurité prennent quelque chose de menaçant. On monte dans le noir et dans le silence. On glisse sur les marches grasses et dans les détritus des ruisseaux. Le labyrinthe voûté n'en finit pas. Anxieusement, on cherche, à chaque détour, la lueur amie d'un bec de gaz... Soudain, un frôlement presque imperceptible. On se retourne. Un fantôme drapé de blanc vous suit. Il vous suit longtemps. Ses pas ne font point de bruit sur les dalles. Et puis, tout à coup, il disparaît derrière une de ces portes bardées de clous, qui se referme sur lui, sans faire plus de bruit que ses pieds nus...

*
* *

C'est dans cette partie muette et jalousement close de la Kasbah que j'aurais cherché, si l'on ne m'avait averti, le mystérieux jardin des Princesses. Eh bien, non! Il s'ouvre, ce jardin caché, sur une des rues les plus bruyantes et les plus animées de la vieille ville, une rue tout encombrée de petites boutiques, de bains et de cafés maures, à deux pas de la mosquée Safir. Cent fois, j'étais passé devant son seuil banal, sans me douter qu'il y avait là des morts illustres. Il fallut que mon ami Charles de Galland, l'actuel maire d'Alger, très fier de sa découverte, — car c'est lui, le premier, qui a découvert le jardin des Princesses, — m'y conduisit par la main.

*
* *

Nous entrons dans un corridor misérable, tout pareil à ceux des maisons de pauvres, qui bordent la rue. Selon la disposition des vieux logis mauresques, il se recourbe, se coude et s'étrangle comme une souricière; il a des inégalités de niveau, des marches inattendues. Enfin, tout au bout, dans une vague pénombre, un réduit de sabbat où d'horribles vieilles sont accroupies autour d'un plateau, parmi des enfans qui jouent avec un chaudron troué.

A la vue des intrus, une des vieilles se lève, farouche, refoulant l'injure qui lui monte aux lèvres : elle a reconnu le chef des Roumis. Elle s'incline devant le maître détesté, et, résignée à cette invasion sacrilège, mais la rage au cœur, elle pousse une porte dissimulée dans un retrait du corridor. Un flot de lumière jaillit. Nous sommes dans un jardinet souffreteux, sorte de terrasse en pente douce, que les maisons voisines enserrent comme un préau de prison.

Et c'est cela le jardin des Princesses! Non, pas même un jardin, mais un cimetière. Il est vrai que, pour les musulmans, c'est très souvent la même chose.

A l'ombre de trois figuiers malingres, entre la Kouba du vénéré marabout, Sidi ben Ali ben Mhamed et le tombeau de Sidi Brahim ben Mouça, se dressent deux petites stèles de marbre blanc aux chevets des deux lits funéraires, où reposent deux princesses, mortes avant l'âge, dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté, et qui furent l'ornement du harem.

Les stèles ne rappellent que leurs noms et la miséricorde infinie d'Allah :

« Voici le tombeau de Fatmah ben Hassan Bey. Que Dieu, lui pardonne ainsi qu'à tous les musulmans ! *Amen, amen!* » Et plus loin : « Voici le tombeau de celle qui est en la possession de Dieu : N'Fissa, fille de feu Hassan Pacha. Que Dieu lui soit miséricordieux ainsi qu'à tous les musulmans ! *Amen, amen!* »

***

C'est tout ! Je suis d'abord un peu déçu. Cette sécheresse, cette nudité hautaine de l'Islam me font mal à l'âme. Pas de phrases, pas la moindre parure pour voiler l'horreur de la mort ! Les jeunes filles mortes n'ont pas une fleur sur leur tombe.

Ce pauvre jardinet, quelle misère, quelle aridité et quelle désolation ! L'incurie musulmane s'y trahit, dédaigneuse des odeurs, des chiffons et des débris accumulés ! Je regarde autour de moi, hésitant à faire un pas, tant je me sens, ici, un étranger, presque un profanateur. J'avance avec précaution vers les stèles. Aussitôt, des ramiers, perchés sur les branches noueuses des figuiers, s'envolent avec un grand bruit d'ailes. Un chat famélique, aux oreilles pointues, se hérisse sur mon passage. Et la vieille, qui s'est assise là-haut, tout au bout de la terrasse, qui se tient loin de nous, comme si nous étions des pestiférés, nous lance des regards à la fois inquiets et indignés. Elle se demande par quel caprice incompréhensible nous sommes venus, puisqu'il n'y a rien à voir dans ce taudis.

Ou peut-être que nous méditons quelque noir dessein contre ses morts, une désaffectation du cimetière, une violation des sépultures sacrées ? Cette défiance, cette hostilité latentes me deviennent une véritable gêne. Et pourtant la vieille se trompe. Si je suis un étranger dans ce sanctuaire du souvenir, je ne suis pas un indifférent. Ce lieu sans beauté et sans joie m'intéresse. Ce n'est pas un lieu banal, je le sens avec force. Et, tandis que je considère les tombes, et la vieille, sauvagement accroupie dans sa pose de gardienne des morts, je sens aussi la grandeur toute spirituelle de la scène.

Cette pauvresse en guenilles entretient un culte. Elle veille sur une tradition. Quand tous les autres oublient, même les

Croyans, ses frères, elle reste fidèle à la mémoire de ses princes. Elle atteste que la mort ne termine rien, et qu'au jour fixé, l'âme des ancêtres sortira des tombes pour souffler au cœur des descendans dégénérés les résolutions héroïques. Ce culte solitaire, elle croyait pouvoir au moins le rendre en paix à ses morts, loin des regards sacrilèges. Et voici que nous sommes venus, que nous avons violé son secret! C'est pourquoi une douleur si évidente contracte son visage, et c'est pourquoi tant de haine flambe dans ses yeux.

*
* *

Nous avons conscience de tout cela. Mais mon ami ne veut pas laisser la vieille gardienne sur cette impression désolante. De Galland est admirable dans son rôle de Père de la Cité. Il connaît son peuple. Il est né dans le pays. Il sait les mots capables d'apaiser et de toucher les cœurs musulmans.

Doucement, il s'approche de la misérable, lui glisse dans la main une offrande pour les vénérés marabouts, et il lui dit à peu près ceci :

— C'est bien. Tu nous as donné une grande joie! Je te remercie. Mais, pour que notre joie soit plus grande, tu vas faire une chose : tu vas dire une prière, d'abord pour mon ami qui est là, et puis une autre pour moi!...

A ces mots inespérés, les traits du vieux visage se détendent. Elle sourit, elle est heureuse comme un enfant. Ainsi l'infidèle, lui aussi, se prosterne devant les saints tombeaux! Il est vaincu par la lumière de la Vérité!... Et la voilà qui s'avance, très grave, très digne vers la kouba du pieux marabout. Les deux paumes ouvertes, dans l'attitude des suppliantes antiques, elle en fait lentement le tour, en murmurant une psalmodie.

La Bédouine en haillons est transfigurée. Elle est hors de sa race, hors de sa religion. Ce n'est plus qu'une vieille femme qui prie, et qui, pour un moment du moins, pardonne à ses ennemis. Une telle prière, dite pour moi et par une telle bouche! Cette pensée m'émeut profondément, — et c'est de tout mon cœur que je m'associe à la psalmodie de la gardienne des morts, à cette humble invocation au Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui est le même pour le Chrétien et pour le Musulman.

LOUIS BERTRAND.

KANT ET M. WILSON

Chacun a compris l'importance du geste de M. Wilson rompant les relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Allemagne. Cette ferme attitude avive encore les profondes sympathies qui nous unissent à la grande République américaine. L'acte de M. Wilson a été salué par les acclamations chaleureuses des peuples de l'Entente. Hier, on épiloguait encore avec passion sur la note aux belligérans et sur le message au Sénat américain. Aujourd'hui, on les met au second plan. Mais est-on sûr d'en avoir pleinement pénétré le sens et compris la portée? Il ne faut pas oublier que M. Wilson invoque les principes de son message dans la notification qu'il adresse aux neutres de sa rupture avec l'Allemagne. Il n'est donc pas sans intérêt de reprendre ces documens et d'en tenter l'analyse.

On se rappelle combien l'annonce d'une note de M. Wilson aux Puissances belligérantes avait excité l'intérêt de l'Europe. Le chef d'un grand État neutre, un homme éminent et respecté allait officiellement faire connaître sa pensée. Quelles paroles décisives prononcerait-il? Quel jugement allait-il porter? La note ne permit pas de répondre à ces questions. M. Wilson demandait aux belligérans de préciser leurs buts de guerre; il tenait pour indispensable que l'Amérique fût mise à même de les apprécier. Cependant il n'offrait pas la médiation de son gouvernement, et déclarait même qu'il renonçait à intervenir en quoi que ce fût lors de la discussion du traité qui terminerait les hostilités; il voulait savoir seulement à quelle distance on était encore « du havre de la paix. » Au reste, M. Wilson semblait mettre sur le même plan tous les belligérans; il ne recherchait pas les

causes du conflit européen et ne discutait pas les responsabilités.

Certains journaux de l'Entente, déconcertés par un tel langage, prétendirent aussitôt que M. Wilson était le porte-parole des Empires centraux. Coïncidence singulière, dans le même temps les gazettes de l'Europe centrale soutenaient que M. Wilson favorisait l'Entente et faisaient à sa note l'accueil le plus discourtois. Puis les opinions s'apaisèrent, peu à peu, chez nous et chez l'ennemi; mais on restait hésitant sur l'interprétation de la pensée de M. Wilson. Il employait dans sa note des expressions abstraites dont certaines n'avaient peut-être pas le sens qu'on leur attribuait; chacun y voyait trop facilement ce qu'il voulait y voir. Au vrai, personne ne semblait la comprendre pleinement.

Cependant les Empires centraux envoyaient à M. Wilson leurs réponses incolores. L'Entente lui adressait la sienne; elle y définissait ses buts de guerre avec toute la précision souhaitable et marquait amicalement son étonnement que M. Wilson n'eût pas su ou voulu discerner le juste de l'injuste dans le conflit européen. C'est alors que parut le message au Sénat américain. La lecture de ce document réservait de nouvelles surprises; M. Wilson y mentionnait bien les réponses européennes; celle de l'Entente était même l'objet d'une appréciation flatteuse pour sa précision; mais l'auteur du message ne portait aucun jugement sur les buts de guerre qui lui avaient été soumis, pourtant, sur sa propre demande; il ne répondait pas davantage à l'invite que lui avait adressée l'Entente de se prononcer entre les belligérans. En revanche, il énumérait les conditions, indispensables selon lui, à l'établissement d'une paix durable.

Une telle paix ne pourrait exister, disait-il en substance, que si, la guerre terminée, — et, thèse surprenante, terminée sans victoire, — les nations voulaient bien s'unir entre elles. Les États-Unis favoriseraient cette union; mais il leur importait de savoir si leur collaboration à l'œuvre pacifique serait rendue possible par l'état d'esprit des belligérans. Admettraient-ils certains principes que M. Wilson tient pour indispensables au maintien de la paix? Telle semblait être la question primordiale. M. Wilson déclarait d'ailleurs qu'il n'interviendrait pas pour faire adopter ces principes si les nations européennes n'y adhéraient spontanément; il respecterait, quelles qu'elles fussent, les clauses du traité de paix conclu entre les belligérans, mais le caractère des clauses de ce traité déterminerait son

attitude future. Des réponses européennes à sa note il ne retenait que ceci : aucun des belligérans n'a l'intention d'écraser son adversaire. Cela suffisait pour lui permettre d'espérer que la paix qu'il proposait pourrait un jour régner sur le monde.

En présence de ce document, la presse européenne s'émut à nouveau. Mais, comme pour la note, chacun revint peu à peu sur son impression primitive. Les peuples de l'Entente notamment, bien qu'absolument réfractaires à certaines doctrines, celle de la paix sans victoire par exemple, s'aperçurent vite de l'étroite parenté qui reliait leurs idées les plus chères à certaines idées de M. Wilson ; d'autres, il est vrai, leur paraissaient obscures, quelques-uns disaient contradictoires ; bref, l'harmonie de l'ensemble n'apparaissait pas.

On ne peut pas admettre cependant que M. Wilson ait arbitrairement réuni les idées de son message. Cela serait peu vraisemblable *a priori*. M. Wilson est un esprit de trop haute culture pour ne pas coordonner fortement ses pensées ; si l'on a interprété ses notes de façons diverses et hésitantes, c'est peut-être qu'on les a mal comprises. On aurait cru, à lire les polémistes, qu'une seule question importât : les notes de M. Wilson démontraient-elles qu'il était favorable à l'Entente, ou favorable aux Empires centraux? En réalité, cette question pour l'auteur des notes ne se pose pas. Il est probable que, sauf sur le point spécial retenu dans son message, M. Wilson a estimé que les réponses des États européens ne concordaient pas avec les questions posées par lui, et il a éprouvé le besoin de répondre lui-même en proposant *in abstracto*, pour arriver à la paix, le système, — car il s'agit bien d'un système, — qu'il considère comme le meilleur. En ami sincère de l'humanité, il a voulu répandre à travers le monde des théories qui lui sont chères, qu'il croit vraies, et qu'il suppose suffisamment universelles pour satisfaire les aspirations communes et être facilement comprises de tous. Ce n'est pas ici le lieu de juger ces théories ; on se contentera de les exposer et d'en rechercher la genèse.

Les deux déclarations de M. Wilson ne sont obscures qu'en apparence. Tout s'éclaire et devient logique si l'on se souvient que, dans sa carrière scientifique, M. Wilson, qui a professé le droit international, a dû côtoyer en mainte occasion les doctrines de Kant sur la paix perpétuelle, et si l'on admet que, les ayant adoptées, il en a fait son propre système. C'est donc à la

lumière de Kant qu'il va falloir interpréter la note et le message de M. Wilson.

*
* *

Dans son traité *De la Paix perpétuelle* (1), écrit en 1795, Kant a rassemblé ses théories philosophiques sur la nature des États, et la possibilité d'établir entre eux une concorde durable. Il pose, dès l'abord, le principe primordial de la liberté des hommes. Sans doute, dans l'état de nature, cette liberté produit des désastres; elle engendre la guerre privée perpétuelle qui risquerait d'exterminer l'espèce humaine si le droit naturel n'intervenait pour obliger l'homme à sortir de son état sauvage, le courber sous une discipline sociale, et réunir les individus sporadiques et indépendans en un État. Un contrat primitif, analogue au *Contrat social* de Rousseau, les lie entre eux et détermine leur subordination au souverain. Grâce à ce contrat, la guerre perpétuelle fait place à la paix perpétuelle entre citoyens. Mais le problème de la paix mondiale n'est pas par là même résolu; des rapports nouveaux apparaissent; les États entre eux vivent comme les hommes entre eux dans l'état de nature : c'est la guerre publique. Cette guerre, il est vrai, ne sera pas continuelle, car des palliatifs sont possibles; on conclura des alliances et des trêves; mais les unes engendreront des guerres nouvelles, les autres, par leur nature même, ne peuvent être que passagères; le droit international ne suffit pas, en effet, pour assurer la paix entre États, puisque aucune autorité supérieure ne le sanctionne; il faut en plus une libre fédération des peuples dont le rôle sera défini plus loin.

La nature exige que les États soient libres, ou, pour parler plus exactement, indépendans. Ils doivent demeurer tels, sous peine de cesser d'être; les États ne peuvent rien abdiquer de leur indépendance sans aliéner leur existence propre en tant qu'États. La guerre, conséquence de l'indépendance des États, est donc fatale, et pourtant les hommes ont le devoir de mettre un terme à cette fatalité, non parce qu'une contrainte extérieure l'interdit (il ne peut y avoir de contrainte juridique d'État à État), mais parce que la Raison la condamne. La violence

(1) Les pages indiquées aux références sont celles du tome VIII de l'édition allemande des œuvres de Kant publiées par l'Académie des Sciences de Berlin (Berlin, 1912).

internationale est contraire à la Raison, c'est-à-dire à la Raison pratique. La guerre est dégradante pour l'humanité. On ne peut voir sans un profond mépris les sauvages amoureux de l'indépendance sans règle au point de préférer la bataille continuelle au joug salutaire des lois; mais que faut-il penser de peuples civilisés dont chacun forme un État, s'ils vivent plongés dans une barbarie belliqueuse?

Cependant la guerre est le seul moyen dont peuvent user les États pour faire valoir leurs droits, car aucune puissance ne leur est supérieure et ne peut leur faire rendre justice. Il existe donc une antinomie entre la guerre, nécessité de nature, et le devoir de paix perpétuelle; mais cette antinomie sera résolue par la Raison pratique : « Cherchez avant tout, proclame Kant, le règne de la pure Raison pratique et sa justice, et votre but (le bienfait de la paix perpétuelle) vous sera donné par surcroît. » (*Paix perpétuelle*, appendice I, p. 378.)

Kant pousse si loin sa réprobation de la guerre qu'il n'admet même pas la guerre civile entreprise pour détrôner un tyran. Sans doute, on a raison de déposer le tyran; mais c'est un tort de le renverser par la guerre. Cette guerre, en effet, ne saurait être légale, puisqu'elle n'a pas été prévue dans le contrat social. Elle n'a pu d'ailleurs y être prévue, car l'article du contrat la concernant conférerait au peuple un droit sur le souverain, ce qui ne se conçoit pas. Que si pourtant le souverain est renversé par une révolution et redevient un simple citoyen, il n'a pas le droit d'user à son tour de violence pour reconquérir à nouveau le pouvoir; en revanche, il ne doit aucun compte de son administration antérieure. La révolte, quels qu'en soient les motifs, est une vilaine page de l'histoire d'un peuple, il faut se hâter de la tourner pour n'y jamais revenir. De même de la guerre entre États.

Kant admet bien, il est vrai, qu'une violation du droit commise en un point du monde se fait sentir dans le monde entier; mais il n'en tire pas argument pour légitimer la guerre. Il semble même aller plus loin et refuser le caractère objectif à l'injustice internationale. Les États sont pleinement indépendans les uns des autres; aucun supérieur ne leur est imposé, partant aucune autorité qui décide entre eux du juste et de l'injuste; à plus forte raison ne sont-ils pas juges les uns des autres. Les deux concepts justice et guerre ne se rencontrent

en aucun point. Cela ne signifie pas d'ailleurs que le droit d'un État ne puisse être violé par un autre État; mais lorsqu'une guerre éclate, qui pourra dire de quel côté est la justice? Deux personnes morales indépendantes sont aux prises; chacune subjectivement peut croire à la bonté de sa cause; pas de juge, donc pas de loi; d'où la maxime suivante qui ramène la pensée vers M. Wilson : « Aucune des deux parties (belligérantes) ne peut être tenue pour un ennemi injuste (puisque cela supposerait une sentence judiciaire) » (*Paix perpétuelle*, 1er sect., 6, p. 336.)

Ne semble-t-il pas que ce soit là le principe qui a déterminé la neutralité transcendante de M. Wilson? Il ne juge pas parce qu'il n'y a rien à juger; et il n'y a rien à juger parce qu'il n'y a pas de juge. Que M. Wilson ne porte pas sur les belligérans un jugement personnel, il faut en douter; mais à ce jugement il ne peut donner une forme juridique, partant extérieure; il ne tient pas la balance égale entre les belligérans, il n'a pas de balance pour les peser. De même, il ne demande pas de comptes aux belligérans; il ne dit pas : comment ferez-vous la paix? mais : qu'appelez-vous la paix et qu'appelez-vous une paix durable?

La note des États-Unis s'exprime ainsi :

Le Président suggère qu'une occasion rapprochée soit recherchée pour demander à toutes les nations actuellement en guerre une déclaration publique de leurs vues respectives quant aux conditions auxquelles la guerre pourrait être terminée, et aux arrangemens qui seraient considérés comme satisfaisans, en tant que constituant des garanties contre le retour ou le déchaînement d'un conflit similaire dans l'avenir, de façon à pouvoir comparer ensemble en toute franchise leurs déclarations.

M. Wilson *est indifférent quant aux moyens de réaliser ce qui précède* (1). Il serait heureux lui-même d'aider à son accomplissement, ou même de prendre l'initiative à cet égard de quelque façon qui puisse paraître acceptable; mais il n'a pas le désir de fixer la méthode ni les moyens. Toute manière de procéder lui paraîtra acceptable, pourvu que le grand but qu'il poursuit soit atteint.

Qu'est-ce qu'une paix durable? Le problème posé par la note va être résolu dans le message au Sénat américain. Pour analyser ce document, il convient d'en comparer les différentes parties avec les textes de Kant qui les éclairent.

De l'indépendance absolue des États à l'égard les uns des

(1) Non souligné dans la note.

autres résulte, comme on l'a vu, l'état de guerre; il n'existe et ne peut exister aucune contrainte juridique qui oblige à la paix internationale; mais la Raison doit amener les États à s'unir entre eux pour constituer *benévolement* une fédération qui leur assurera la paix perpétuelle. Kant s'exprime ainsi :

Comme cet état (de paix perpétuelle) ne peut être garanti sans un pacte des peuples entre eux, de là résulte la nécessité d'une alliance d'une espèce particulière, qu'on peut appeler alliance de paix *(foedus pacificum)* qui différerait du traité de paix (*pactum pacis*) en ce qu'elle chercherait à terminer à jamais toutes les guerres, tandis que celui-ci n'en termine qu'une seule. Cette alliance n'a pas pour but l'acquisition de quelques puissances de la part de l'État, mais simplement la conservation et la garantie de sa liberté et de celle des autres États alliés, sans qu'ils aient besoin pour cela de se soumettre (comme les hommes dans l'état de nature) à des lois publiques et à la contrainte qu'elles imposent. On peut concevoir la possibilité de réaliser cette idée de fédération (réalité objective) qui doit s'étendre progressivement à tous les États et conduire à la paix perpétuelle. Car si le bonheur voulait qu'un peuple puissant et éclairé se formât en République (gouvernement qui, par sa nature, doit nécessairement être porté à la paix perpétuelle), l'idée républicaine poserait les bases d'une union fédérative à l'usage d'autres États, afin de se les attacher et ainsi assurer leur liberté conformément à l'idée de droit international et afin de se développer peu à peu et toujours plus par de nombreuses unions de ce genre. (*Paix perp.* 2e sect. 2e art. définit., p. 356.)

La république dont il est ici question est un gouvernement ou plus exactement une façon de gouverner idéale, dont la réalisation est possible, quelle que soit d'ailleurs la forme du régime. Elle suppose la représentation politique des citoyens et la séparation des deux pouvoirs législatif et exécutif. La république est le gouvernement conforme à la Raison humaine; son excellence est telle qu'elle rayonne à travers le monde, véritable messie de la Raison pratique. L'idée républicaine ne cherche pas à conquérir par la force, mais à convaincre et à s'imposer par la persuasion.

Que l'on se reporte au texte du message, et l'on y reconnaîtra la distinction entre le *fœdus pacificum* et le *pactum pacis*, ainsi que la manifestation du prosélytisme messianique de la grande République américaine qui ne demande qu'à jouer dans le monde le rôle bienfaisant que lui imposent ses principes :

Dans tout débat sur la paix qui doit terminer cette guerre, on considère comme acquis que la paix doit être suivie par quelque accord défini entre les Puissances, accord qui rendra virtuellement impossible le

retour de toute catastrophe capable de nous submerger encore une fois. Quiconque aime l'humanité, quiconque a l'esprit sain et capable de réflexion, doit nécessairement considérer ce point comme acquis.

Il serait inconcevable que le peuple des États-Unis ne jouât point de rôle dans cette grande entreprise. En prenant part au service qu'il s'agit de rendre, il saisira l'occasion qu'il a cherchée, en vertu des principes et des buts mêmes de sa politique, et en vertu de la conduite qu'il a approuvée chez son gouvernement, dès l'époque où il s'est constitué en une nation nouvelle : il avait alors la haute et honorable espérance d'indiquer à l'humanité, par toute sa manière d'être et d'agir, le chemin qui mène à la liberté. Les États-Unis ne peuvent pas, c'est un devoir d'honneur, refuser le service qu'on va maintenant leur demander. Ils n'ont pas le désir de le refuser. Mais ils se doivent à eux-mêmes, et ils doivent aux autres nations du monde, de déclarer à quelles conditions ils se sentiront libres de le rendre.

Ce service n'est pas moins que ceci : les États-Unis ajouteront leur autorité et leur pouvoir à l'autorité et à la force d'autres nations, pour garantir la paix et la justice à travers le monde. Un pareil réglement ne saurait être retardé longtemps, désormais. Avant qu'il se produise, il est juste que le gouvernement des États-Unis formule franchement les conditions auxquelles il se sentirait autorisé à faire approuver par notre peuple son adhésion formelle et solennelle à une ligue pour la paix. Je suis ici pour essayer d'exprimer ces conditions... Aucune union, aucune paix concertée qui ne comprendra pas les peuples du Nouveau Monde, ne saurait suffire à préserver l'avenir de la guerre... Ces élémens de la paix doivent s'accorder avec les croyances politiques et avec les convictions pratiques que les peuples d'Amérique ont, une fois pour toutes, embrassées et entrepris de défendre.

Le principe de l'indépendance des nations interdit aux États-Unis de « mettre un obstacle à aucune clause de paix que les gouvernemens actuellement en guerre pourraient stipuler ensemble ; » mais, le cas échéant, ils offrent avec joie de collaborer à la création d'une force supérieure à celle de toute nation ou de tout groupe de nations, quel qu'il soit : la force « majeure et organisée de l'humanité » qui garantira la paix. Comment la garantira-t-elle? Par la violence au besoin ? Il ne semble pas, à moins que l'on admette une contradiction bien improbable dans la pensée de M. Wilson. La force de paix idéale et raisonnable, par la vertu de la grâce qui lui est propre, domptera l'esprit de guerre qu'entretiennent les alliances de la politique d'équilibre. Mais, pour atteindre ce résultat, les nations actuellement en guerre doivent coopérer à l'action de cette grâce. Le voudront-elles ? demande M. Wilson :

Est-ce que la guerre actuelle est une lutte pour une paix juste et sûre,

ou simplement une lutte pour un nouvel équilibre de forces? Si elle est simplement une lutte pour un nouvel équilibre, qui pourra garantir la stabilité du nouvel arrangement? Seule, une Europe tranquille peut être une Europe stable. Il ne doit pas y avoir un équilibre de forces, mais une communauté de forces. Il ne doit pas y avoir des rivalités organisées, mais une paix organisée et commune.

Heureusement, ajoute le message, nous avons reçu des assurances très explicites sur ce point. Les hommes d'État des groupes de nations qui combattent actuellement l'un contre l'autre nous ont dit, en termes qu'on ne peut pas interpréter à faux, qu'il ne rentrait aucunement dans leurs intentions d'écraser leurs adversaires. Mais tout le monde ne comprend peut-être pas avec une égale clarté ce qu'impliquent ces assurances. On ne les comprend peut-être pas d'une manière aussi claire sur les deux rives de l'Océan. Je crois rendre un service en essayant d'expliquer comment nous les comprenons.

Il faut donc éclairer les belligérans. M. Wilson n'hésite pas à le faire avec une pleine franchise en posant, — au risque de choquer les esprits de ceux qui n'ont pas la clé de sa pensée, — que la première condition d'une paix durable est d'être une paix sans victoire.

La doctrine de Kant va permettre de comprendre ce qu'il entend par là.

Le premier article préliminaire de la *Paix perpétuelle* pose le principe que la paix, pour être durable, doit être sincère. Cet article est ainsi conçu :

« Aucun traité de paix ne peut être considéré comme tel si l'on s'y réserve secrètement la matière d'une guerre future. »

En effet, ce ne serait là qu'une trêve, une suspension d'hostilités, et non la paix qui signifie fin de toute hostilité. Ajouter le mot perpétuelle au mot paix est déjà un pléonasme suspect. (*Paix perpétuelle*, 1re sect., 1, p. 343.)

De même, il importe qu'aucune rancœur ne subsiste, la guerre terminée; les belligérans éviteront donc les actes qui seraient de nature à détruire leur confiance mutuelle, car alors la guerre dégénérerait en guerre d'extermination, et la paix perpétuelle serait à jamais rendue impossible :

Aucun État en guerre ne doit se permettre envers un autre des actes qui auraient pour conséquence nécessaire de rendre impossible une confiance mutuelle dans la paix future : par exemple, l'emploi d'assassins (*percussores*), d'empoisonneurs (*venefici*), la violation de la capitulation, l'organisation de la trahison (*perduellio*) dans l'État auquel on fait la guerre. »

Ce sont là des stratagèmes honteux. Car on doit encore garder quelque confiance dans les sentimens de l'ennemi au milieu de la guerre, sans

quoi aucune paix ne pourrait être conclue, et les hostilités dégénéreraient en une guerre sans merci (*bellum internecinum*)... On ne peut concevoir entre États une guerre de châtiment (*bellum punitivum*), (car il n'existe pas entre États des rapports de supérieur à subordonné). — D'où il suit qu'une guerre sans merci pouvant entraîner l'extermination des deux parties ensemble, et avec elle celle de tout droit, ne laisserait plus de place pour la paix perpétuelle que dans un vaste cimetière de l'espèce humaine. (*Paix perpétuelle*, 1re sect. 6, p. 346.)

Or une paix imposée au vaincu serait une paix mauvaise parce qu'acceptée avec une arrière-pensée. Et d'ailleurs qu'est-ce que la victoire? Un simple acte de fait qui ne décide pas le droit, pas plus que la guerre ne le décide. La guerre n'a pas de finalité éthique; ce n'est pas sur la guerre et sur la victoire qu'il faut fonder la paix, mais sur la volonté, la bonne volonté des peuples indépendans et égaux, à qui la Raison fait de la paix immédiate un devoir :

Les États ne peuvent jamais revendiquer leurs droits par un procès comme on le fait devant une cour de justice extérieure; ils ne peuvent les faire valoir que par la guerre; *or, la guerre et sa terminaison favorable, la victoire, ne décident pas le droit* (1), et un traité de paix met bien un terme, il est vrai, à la guerre actuelle, mais non à l'état de guerre (on peut toujours trouver un nouveau prétexte, qu'il n'est pas possible précisément de déclarer injuste, puisque dans l'état de choses [international] chacun est juge en sa propre cause). D'autre part, la situation des États, par rapport au droit international, n'est pas la même que celle des hommes qui vivent sans lois par rapport au droit naturel, lequel leur « impose de sortir de leur état » (parce que les États en tant qu'États ont déjà une constitution juridique interne, et qu'ainsi ils ont atteint un développement interdisant toute contrainte de la part d'autres États qui voudraient les soumettre, d'après leurs concepts juridiques, à une constitution légale plus étendue). Cependant, la Raison du haut du trône de la puissance législative et moralisatrice la plus élevée *condamne purement et simplement la guerre comme voie de droit* (2), et au contraire fait de l'état de paix un devoir immédiat; or cet état de paix ne peut être fondé et garanti sans un contrat des peuples. (*Paix perpétuelle*, 2e sect., 2e art. définit., p. 355.)

Ainsi se trouve expliquée, semble-t-il, la paix sans victoire de M. Wilson, c'est-à-dire la paix qui ne laisse après sa conclusion aucune blessure, que l'on n'impose pas à un peuple, que l'on conclut avec lui d'égal à égal, non pour finir la guerre, mais pour commencer une ère nouvelle et heureuse de l'humanité

(1) Non souligné dans le texte.
(2) Non souligné dans le texte.

Avant tout, la paix doit être une paix sans victoire. Je demande qu'on me permette d'interpréter moi-même ces mots, et qu'on se rende compte qu'aucune autre interprétation n'a été dans ma pensée. Je cherche uniquement à me mettre en face des réalités, et à les envisager sans les adoucir ni les dissimuler. Une victoire, cela signifierait une paix imposée au perdant. Une victoire, ce sont des conditions qu'on oblige le vaincu à accepter. Elles seraient acceptées au milieu de l'humiliation, sous le coup de la contrainte, au prix d'un sacrifice intolérable, et elles laisseraient après elles une blessure, un ressentiment, un souvenir amer. C'est là-dessus que reposeraient les clauses de la paix, et elles n'y reposeraient pas d'une façon permanente, mais seulement comme sur un sable mouvant. Seule, une paix entre égaux peut durer, c'est-à-dire une paix dont le principe même est l'égalité et une participation commune à un bénéfice commun. Aussi bien pour faire une paix durable que pour régler équitablement les questions de territoires, de races ou de rattachement national qui sont controversées, il faut avoir l'état d'esprit qui convient, il faut faire régner entre les nations le sentiment qui convient.

Tel est le premier commandement de la Paix. Voici le second qui en découle : les nations doivent être considérées comme égales en droit, c'est-à-dire indépendantes.

Cette indépendance est précisément une des conditions nécessaires de la paix kantienne.

« L'idée de droit international, écrit le philosophe, suppose la séparation de nombreux États voisins et indépendans les uns des autres, et bien qu'un tel état de choses constitue déjà en soi un état de guerre (si une union fédérative de ces États ne pare pas à l'explosion des hostilités), cet état de guerre est plus conforme à l'idée de Raison que l'absorption des États par une Puissance qui les dépasserait et se transformerait en une monarchie universelle. (*Paix perpétuelle*, 2e sect., 1er sup., 2, p. 367.)

La nature exige cette indépendance; elle empêche même la fusion des peuples et les sépare les uns des autres par leur langue et leur religion. La diversité des nations allume, il est vrai, des haines réciproques et provoque la guerre ; mais, dit Kant, « la culture grandissant et les peuples se rapprochant peu à peu les uns des autres, elle les conduit à unifier davantage leurs principes et à s'entendre dans une paix que fait naître et que garantit l'équilibre et la vive émulation des forces. » (*Paix perpétuelle*, 2e sect. 1er sup. 2, p. 367.)

M. Wilson admet cette thèse comme évidente; il fait, lui aussi, de l'égalité des États non un dogme abstrait de morale mondiale, mais une garantie de paix durable. On lit dans le message :

L'égalité des nations, sur laquelle la paix doit être fondée, si elle est faite pour durer, sera nécessairement une égalité de droit. Les garanties qu'on échangera ne devront reconnaître ni impliquer de différence entre les grandes et les petites nations, entre celles qui sont puissantes et celles qui sont faibles. Le droit doit être fondé sur la force commune, non sur la force individuelle des nations dont l'accord formera la paix. Bien entendu, il ne saurait y avoir d'égalité entre les territoires, ni entre les ressources, pas plus qu'il ne saurait y avoir aucune autre sorte d'égalité qui ne soit gagnée par le développement normal, pacifique et légitime des peuples eux-mêmes. Mais personne ne réclame ni n'attend quelque chose de plus qu'une égalité de droits. L'humanité désire actuellement une vie libre et non un jeu de contrepoids entre puissances.

Kant a tiré d'autres conséquences encore du principe que le respect de l'indépendance des États était une garantie de la paix ; celle-ci par exemple :

Aucun État indépendant (petit ou grand peu importe) ne doit être acquis par un autre État par héritage, échange, vente ou donation.

Un État, en effet, n'est pas (comme le sol sur lequel il repose) un bien (*patrimonium*). C'est une société d'hommes auxquels personne, sauf l'État lui-même, n'a le droit d'ordonner et dont personne ne peut disposer. Incorporer un État, qui a lui-même en tant que tronc ses propres racines, comme une greffe dans un autre État, cela signifie supprimer son existence de personne morale, et faire de cette personne morale une chose, ce qui est contraire à l'idée du contrat primitif, sans lequel ne se conçoit pas de droit sur un peuple. (*Paix perpétuelle*, 1re sect., 2, p. 344.)

M. Wilson reproduit cette théorie :

Aucune paix ne peut durer, ni ne devrait durer, si elle ne reconnaît et n'accepte le principe que les gouvernemens dérivent tous leurs pouvoirs légitimes du consentement de ceux qui sont gouvernés et que nul n'a le droit de transférer les peuples d'un potentat à l'autre, comme s'ils étaient une propriété... Toute paix qui ne reconnaîtra et n'acceptera pas le principe auquel je fais allusion sera inévitablement rompue.

Toujours dans cet ordre d'idées, Kant a dit :

Aucun État ne doit s'immiscer par la force dans la constitution et le gouvernement d'un autre État.

Par quoi peut-il en effet y être autorisé ? Serait-ce par le scandale que cet État donne aux sujets d'un autre État ? Nullement : bien au contraire l'exemple des grands maux qu'un peuple s'est attirés par son absence de règles peut servir de leçon, et en général le mauvais exemple que donne une personne libre à une autre personne (en tant que *scandalum acceptum* ne lèse pas celle-ci. (*Paix perpétuelle* 1re sect., 1, 5, p. 346.)

M. Wilson de son côté propose :

Que les diverses nations adoptent, d'accord, la doctrine du Président Monroe comme la doctrine du monde : qu'aucune nation ne cherche à imposer sa politique à aucun autre pays, mais que chaque peuple soit laissé libre de fixer lui-même sa politique personnelle, de choisir sa voie propre vers son développement, et cela sans que rien le gêne, le moleste ou l'effraie, et de façon que l'on voie le petit marcher côte à côte avec le grand et le puissant.

Il propose encore :

Que dorénavant toutes les nations évitent les complications d'alliances qui pourraient les entraîner à des rivalités de pouvoir, les envelopper dans un filet d'intrigues et de compétitions égoïstes et, par des influences venues de l'extérieur, les détourner de leurs propres affaires.

Kant avait également rangé les alliances parmi les puissances mauvaises qui conduisent l'homme à la guerre :

Des trois puissances, l'armée, les alliances et l'argent, c'est la dernière qu'il faudrait considérer comme l'instrument qui doit le plus sûrement conduire à la guerre. (*Paix perpétuelle*, 1re sect., 3, p. 345.)

Enfin, dernière analogie : pour Kant comme pour M. Wilson, la maxime *si vis pacem, para bellum*, est fausse. Ce sont les armemens qui engendrent la guerre ; il faut les réduire pour atteindre la paix. Kant écrit :

Les armées permanentes (*miles perpetuus*) doivent avec le temps disparaître complètement.

Car elles menacent constamment de guerre les autres États, par le souci de paraître toujours prêt à la faire ; elles excitent les États à se surpasser les uns les autres par la masse de leurs soldats, masse qui ne connaît plus de limites. (*Paix perpétuelle*, 1re sect., 3, p. 345.)

M. Wilson ne dit pas autre chose :

La question de limiter les armemens navals pose celle, plus large et peut-être plus difficile, qui consiste à limiter les armées et tous les programmes de préparation militaire... Il ne peut y avoir aucun sens de sécurité et d'égalité entre les peuples si de lourds armemens doivent continuer dorénavant à faire sentir leur prépondérance, si l'on doit persister à en exécuter et à en maintenir.

Le message traite encore de la liberté des mers ; c'est le seul point sur lequel aucune comparaison n'est possible avec la *Paix perpétuelle* ; Kant n'aborde pas ce sujet.

Cette collation de textes était nécessaire pour montrer, dans un jour que les gloses sommaires ont essayé de ne pas

obscurcir, le rapport de filiation qui existe entre la pensée de Kant et celle de M. Wilson.

Quelle conclusion peut-on tirer d'une telle analogie? L'expérience a démontré combien il serait injuste d'en inférer que la pensée de M. Wilson est une pensée allemande. Au reste la philosophie kantienne tend à l'universel; il s'y mêle des élémens venus de partout, de nos philosophes du XVIIIe siècle notamment. Kant n'a pas été fait à l'image de l'Allemagne; c'est elle qui jadis s'est façonnée à son image. Elle a évolué depuis. Fichte et Hegel sont devenus ses maîtres.

Les Allemands ont beau protester qu'ils admirent les idées du message et y donnent leur adhésion, les faits se chargent déjà de démentir cette prétention. Les peuples de l'Entente au contraire, s'ils n'admettent pas sans réserve toutes les théories de M. Wilson, adhèrent cependant à la majorité des principes qu'il adopte; et, la paix conclue, ce n'est pas en vain qu'il invoquera leur esprit de concorde et leur amour de la liberté. Que l'on se contente donc de constater que M. Wilson est un homme d'État doublé d'un lettré. La pensée est son domaine autant que les affaires. Il nous a conviés cette fois à la discussion sur le terrain des pures idées. Nous n'avons pas pu l'y suivre. Engagés dans la lutte, nous ne saurions faire abstraction des faits aussi facilement que M. Wilson, mais nous devons lui être reconnaissans de nous avoir soumis avec toute la bonne foi d'un honnête homme le système de paix idéale qui a conquis ses préférences. L'heure a sonné pour M. Wilson de quitter les pures théories pour entrer en contact avec les réalités. En réponse à l'insolente dénonciation du blocus germanique, il a pris, sans hésiter, les mesures énergiques que commandait la dignité nationale. Devra-t-il aller plus loin? Les événemens le conduiront-ils à franchir le pas décisif comme il se déclare prêt à le faire si l'honneur des États-Unis l'exige? C'est le secret de demain. Les idées généreuses de M. Wilson philosophe assignent dès à présent sa place à M. Wilson homme d'État dans le parti du droit et de la justice.

CÉSAR CHABRUN.

LES
RÉVOLUTIONS ÉCONOMIQUES
DE LA GUERRE

I

CHEZ LES BELLIGÉRANS

Le hasard d'un voyage me fit trouver, à Berlin, sur le passage de Guillaume II rentrant dans sa capitale le 31 août 1912, pour la célébration accoutumée de l'anniversaire de Sedan. L'automobile impérial, au drapeau flottant, faisait *Unter den Linden* le trajet de la porte de Brandebourg au palais au milieu d'un silence réprobateur. Pas un vivat ; à peine de-ci de-là quelques têtes se découvraient-elles avec une politesse distraite.

Quelques minutes plus tard, sur le même parcours, un grand bruit de hourras, d'acclamations frénétiques, annonçait de loin l'auto du kronprinz. Cet auto s'étant un moment arrêté pour déposer un de ses occupans, la foule ne cessa de se masser alentour en poussant des *hochs* enthousiastes. Le contraste était significatif entre les traitemens faits par les Berlinois au père et au fils. Ce fut, à peu de mois près, la date où l'Empereur disait à M. Jules Cambon le mot connu : « Eh bien ! mon cher ambassadeur, nous sommes maintenant dans l'ère des pommes cuites ; mais j'espère que nous serons bientôt dans celle des statues ! » A cette époque se discutait le traité du Maroc ; ce

traité dont la France fit amèrement reproche au Cabinet qui l'avait négocié, tandis que l'Allemagne traitait Guillaume II de « lâche » pour l'avoir signé.

L'accusation, dira l'histoire, était prématurée; ce n'est pas à l'heure fugitive où il brava l'opinion germanique, mais à celle où, comme le dit la dépêche du *Livre Jaune*, il « cessa d'être pacifique, » lorsqu'il prit *bravement* son parti de mettre le feu à l'Europe par peur des « pommes cuites » de ses sujets, que fut commise l'effroyable lâcheté : les millions d'hommes immolés par l'Empereur allemand pour recouvrer les applaudissemens de la presse, de la tribune et de la rue, dont la privation lui était insupportable. L'opinion allemande est aujourd'hui, dit-on, retournée en faveur du père contre le fils, devenu antipathique.

I

Si l'Allemagne toute seule a pu déchaîner la guerre, passionnément voulue par elle, il n'est plus en son pouvoir d'échapper aux conséquences de son acte. Les ennemis mêmes, dont elle devra subir la loi, ne pourront réparer de longtemps le désastre où elle a entraîné l'Europe. Elle en sera la première victime dans sa prospérité, faite de spéculation et de volonté laborieuse, un peu artificielle cependant, qu'une longue paix seule pouvait consolider. Mais aussi la face du monde économique en sera tout entière changée.

L'Europe, par droit d'aînesse et d'efforts accumulés, avait sur l'univers, sinon la domination positive, du moins une suprématie incontestée. Elle avait été le professeur, et elle demeurait le fournisseur et le banquier ; or, l'élève s'affranchit plus aisément des leçons que le client ne se passe de marchandises ou le travailleur de capitaux. L'Europe régnait donc par ses usines et par son argent. Cette lutte titanique, dont l'issue n'est pas douteuse, mais dont la fin ne saurait être immédiate, a révélé à l'Europe son âme qu'elle ignorait peut-être : depuis deux ans, par milliers, des héros ont surgi, si supérieurs à la nature humaine, qu'aucune légende antique, aucun roman du Moyen Age n'aurait su les imaginer tels et en tel nombre ; des monstres aussi ont apparu, artisans de barbaries qui, dans le passé même, semblaient improbables.

Dans l'ordre matériel, en même temps que la science et l'industrie, bandées exclusivement vers la destruction, multiplient sur ce terrain des découvertes tenues secrètes aujourd'hui, mais qui étonneront plus tard ; tandis que l'Europe, avec un dédain superbe, jette l'argent sans compter, une révolution mondiale s'accomplit en silence, d'où la position respective des continens sortira transformée : Athènes et Moscou commandent maintenant leurs étoffes à Chicago, et le Japon organise au Chili une exposition générale de ses produits, qui viennent, par le Grand Océan, remplacer ceux que n'apportent plus les bateaux transatlantiques.

Si la guerre se prolonge, — et il est nécessaire qu'elle se prolonge aussi longtemps qu'il le faudra pour mettre les Empires centraux dans l'impossibilité de nuire, — vainqueurs et vaincus y auront perdu la moitié de leur capital, puisque les États belligérans seront grevés, sous forme de dette flottante ou consolidée, d'émission de papier garanti par eux, de pensions à servir et de réparations à effectuer, d'un passif égal à la moitié peut-être de la fortune privée, — mobilière ou foncière, — de leurs citoyens.

Mais entre ces belligérans tous à demi ruinés, l'indemnité de guerre viendra-t-elle détruire l'équilibre, distancer les vainqueurs et les vaincus, en faisant porter à ces derniers une surcharge au moment où ils se lanceront à nouveau sur la piste des affaires? Cette rançon de guerre accroîtra les frais de la production industrielle des Empires centraux, en les forçant à établir des taxes qui feront renchérir la main-d'œuvre, si les salaires augmentent, et la raréfieront, si les ouvriers, réduits à des salaires de famine, émigrent en masse comme par le passé.

La défaite des milliards de l'ennemi, le démembrement de son argent, seraient de haut intérêt politique. Il est vrai que l'argent n'est plus autant qu'autrefois le « nerf de la guerre, » parce que les gouvernemens modernes n'achètent plus les hommes comme jadis, et prennent à crédit, par réquisition, les choses qui se trouvent sur leur territoire ; mais une nation pauvre est tout de même moins puissante qu'une nation riche.

Quelle que puisse être l'indemnité espérée, elle se répartirait entre trop de bénéficiaires pour diminuer sensiblement la dette de chacun d'eux. S'ils veulent acquitter les intérêts des emprunts faits ou à faire, équilibrer leurs budgets et rem-

bourser leurs banques d'État pour restaurer le change, chacun devra lever, — les Anglais en donnent l'exemple, — des impôts copieux et divers sur les gens et les choses, puisqu'on ne saurait puiser à une source unique sans risquer de la tarir. Les douanes seront appelées à fournir un notable contingent.

Or, dans le déclassement industriel causé par la guerre, la force des choses a fermé bien des marchés aux belligérans et même aux neutres; pertes totales ou partielles, plusieurs définitives. Des industries indigènes ont surgi un peu partout, encore en enfance. Elles voudront vivre et, pour vivre, être protégées; elles le seront par des tarifs. Les barrières que, par réciprocité, la plupart des États se verront contraints d'élever contribueront à augmenter la hausse des prix, déjà influencés par les impôts intérieurs et par une abondante circulation fiduciaire.

Ainsi la hausse, générale sur le globe à des degrés et pour des motifs divers, sera durable sans doute. Elle constituera une baisse du pouvoir d'achat de l' « argent, » ou mieux de ce qu'on nommait naguère l' « argent, » les métaux précieux, aujourd'hui l'ensemble des instrumens monétaires. Tous les prix, montant peu à peu, s'ajusteront aux conditions nouvelles; marchandises, capitaux et services s'évalueront en un plus grand nombre de francs et de centimes. Seules demeureront immobiles les créances et valeurs à revenu fixe, ce qui atténuera, pour les débiteurs, le poids de leurs dettes.

Ce n'est jamais sans douleur que s'accomplit une évolution, surtout assez brusque, dans les prix. Pour réparer leurs « injustices, » on fait volontiers appel à l'État, et lui-même revendique la mission. Elle semblera lui incomber naturellement, lorsque son intervention prohibitive ou protectionniste se trouvera avoir favorisé certaines industries qui, à l'abri de la concurrence extérieure, menaceraient de tourner au monopole. L'État voudra départager producteurs et consommateurs, faire le bonheur des uns et des autres, édicter de « justes » prix, de « justes » bénéfices et de « justes » salaires.

Ce ne seront point là des nouveautés; les anciens monarques de l'Europe n'ont pas fait autre chose depuis mille ans et, de nos jours, des républiques le font encore dans les deux hémisphères, témoin le parti démocrate qui gouverne présentement les États-Unis. Il n'y a de nouveau que le nom de « socialisme »

appliqué à ces routines depuis le XIXe siècle. Nous pouvons donc augurer après la guerre, dans tous les pays, nombre d'expériences socialistes, bonnes ou mauvaises, fructueuses ou funestes, suivant la discrétion et l'intelligence des personnes qui les dirigeront.

Pour la France, leur adoption par l'opinion publique aura pour premier effet : de faire disparaître le « parti socialiste, » prompt à se rebuter d'un qualificatif banal qui ne le distinguera plus ; pour second effet : de donner au socialisme un caractère officiel et conservateur, qui rendra odieux à une nation naturellement frondeuse les abus, ou même les excès, de la socialisation ; enfin pour troisième effet : — mais plus tard, quand la nausée des règlemens sera venue, — celui de créer un parti révolutionnaire très redoutable et très avancé, ayant pour programme les vieux principes individualistes de 1789, euphoniquement rebaptisés et repeints par des artistes politiques.

II

En attendant que ces pronostics se réalisent, la régression causée par la rupture des communications et la paralysie des échanges est de celles dont on ne peut prévoir la durée ni l'importance. Privés brusquement de leurs arrivages aussi bien que de leurs débouchés habituels, les différens pays ont, depuis deux ans et demi, cherché partout dans l'univers de nouveaux acheteurs pour se procurer de l'argent, et des vendeurs nouveaux pour se procurer les matières premières ou les objets manufacturés dont ils ne pouvaient se passer. Ils les ont trouvés pour partie et, pour partie, ils ont mis en œuvre certaines ressources naturelles de leur propre sol qu'ils avaient négligées jusqu'alors ; ils ont créé chez eux des industries qui n'existaient pas. Le fait s'est produit chez les neutres comme chez les belligérans, en Espagne ou aux États-Unis, comme en Russie ou en Angleterre.

La filature et le tissage dont certaines régions, certaines localités, avaient obtenu peu à peu le monopole, sont au contraire maintenant en train de se disperser et de se répandre un peu partout sur la terre ; aux États-Unis les constructeurs de machines pour filés et tissus de coton reçoivent ainsi d'innombrables commandes pour l'installation de *nouvelles fabriques ;* une seule maison américaine a présentement à livrer 3 500 métiers automatiques à tisser. L'Espagne remplace les

articles allemands d'imitation et de fantaisie, qui alimentaient sa mercerie indigène, par des similaires espagnols ; le Japon cherche à gagner le marché de la Chine ; les États-Unis celui du Sud-Amérique ; États-Unis et Japon visent tous deux celui de la Russie où, d'ailleurs, les manufactures de laine et de coton ont grandement accru leur production.

Depuis la guerre aussi, la métallurgie russe s'est transformée ; elle importait précédemment plus de moitié de son acier brut parce que les produits des usines de Volga étaient loin d'être satisfaisans ; aujourd'hui le prix de l'acier a triplé et les manufactures nationales ont plus que doublé d'importance. Aux usines de Danemark et des pays Scandinaves, qui tiraient d'Allemagne en temps normal leurs produits manufacturés, la guerre a conféré une sorte de privilège ; il est vrai qu'il leur est difficile et onéreux de se procurer les matières premières et que, par exemple, la cherté du zinc et de l'huile d'olive atténue quelque peu le profit de l'industrie norvégienne des conserves de poissons.

L'Angleterre, assez peu fournie en temps de paix d'alcools industriels, se trouva embarrassée pour la fabrication des explosifs ; d'autant plus que la campagne des sous-marins gêna pendant quelque temps l'arrivée régulière des mélasses des Indes, qu'utilisent les grandes distilleries de Londres. Celles-ci d'ailleurs furent bientôt reconnues incapables d'approvisionner à elles seules le département des munitions ; on mit à contribution les usines d'Écosse et d'Irlande qui travaillaient auparavant de faibles quantités de maïs, et on leur imposa la fourniture de 900 000 hectolitres d'alcools. Les Anglais estiment que, par là même, l'industrie de la distillerie, qui s'était confinée en Allemagne et autres pays du continent, se trouvera développée chez eux ; leurs alambics, pensent-ils, auront des débouchés qui ne seront pas seulement une source de revenus ; ils serviront à stabiliser les cours d'une marchandise trop souvent sujette dans le passé aux surproductions et aux déficits. C'est, en tout cas, un résultat indirect du blocus de l'Allemagne, beaucoup plus durable et plus funeste pour elle *par tout ce qu'il empêche d'en sortir que parce qu'il empêche d'y entrer.*

Une autre conséquence de la rupture des communications, c'est qu'en Italie et en Espagne les travaux d'utilisation des chutes d'eau, productrices de force motrice, ont été beaucoup

activées et favorisées par la hausse du charbon. En Italie, les prohibitions d'entrée ou de sortie ont occasionné, suivant les industries, des pertes ou des gains, tantôt en supprimant un débouché avantageux : tel celui des peaux de ganterie, précédemment exportées en Autriche; tantôt au contraire en paralysant une concurrence redoutable : ce fut, depuis 1914, le cas des tresses et chapeaux de paille mécanique que l'Angleterre et l'Amérique du Nord vont acheter en Toscane au lieu de s'en fournir en Germanie.

Dans une même branche d'industrie, la guerre a eu, suivant la situation des usines, des effets tout opposés : en Espagne, les fabriques de céramique de Valladolid, Palencia, Ségovie ou Salamanque ont bénéficié de la guerre, parce qu'elles avaient à proximité leur matière première; tandis que les fabriques d'Oviedo et Santander, où cette matière était importée des pays belligérans, se trouvent aujourd'hui paralysées. « Quoique les conditions de la guerre, disent les inspecteurs espagnols du travail, aient créé des marchés à notre production nationale, souvent il n'a pas été possible d'en profiter, faute de personnel technique, de capacité industrielle ou de coutumes commerciales assez modernes. » Dans la confection des vêtemens pour les armées belligérantes, le bénéfice n'a pas été ce qu'on espérait parce que, n'ayant pas les provisions suffisantes de laine, nos voisins de la péninsule ont dû l'acheter à haut prix pour exécuter leurs contrats.

Néanmoins, des industries nouvelles ont surgi en Espagne depuis deux ans, suscitées, soit par la demande de divers pays d'Europe, — les tours de petit modèle pour l'Angleterre, les moulins à café pour la France, le coton hydrophile ou le cuir corroyé, — soit par l'arrêt des envois du dehors : c'est ainsi que, malgré la qualité inférieure du verre indigène et le défaut de main-d'œuvre capable, il s'est établi à Madrid des ateliers de verre soufflé et de lampes électriques, pour tenir lieu des importations défaillantes d'Iéna, de Hongrie et de Paris.

Au contraire, l'absence de crédit intérieur a forcé des fabriques espagnoles de papier d'alfa à suspendre le travail, juste au moment où le papier manquait et enchérissait partout. De sorte qu'il y eut là des ouvriers en chômage forcé pendant que d'autres pays, la France notamment, souffrait de la pénurie de bras. Faute de fonds aussi, des constructions de voies ferrées

s'arrêtèrent ; ce fut le cas de la ligne Malaga-Cadix dont le Conseil d'administration était belge ; d'autres, comme la compagnie du Sud de l'Espagne, virent certaines branches de leur trafic réduites de 80 à 90 pour 100, parce que les mines de leurs réseaux cessaient d'être exploitées par suite du manque de navires ou de la cherté des frets.

Aux États-Unis, la même cause fit frapper d'« embargo » par les chemins de fer congestionnés toutes les marchandises, sauf celles de nature périssable ; il y eut un moment cet hiver, sur les grandes lignes à destination de New-York, 45 000 wagons en attente de déchargement. Cet encombrement n'était pas uniquement dû à la rareté des bateaux dont témoignait le taux décuplé de certains frets *sur l'Atlantique ;* détail curieux : sur le Pacifique les cours, sauf pour l'acier, n'ont pas subi une hausse correspondante. De Californie en Chine, on paie seulement le quintuple pour le cuir, le triple pour les machines agricoles, le double pour le cuivre ou le lard. La farine, dontle fret a sextuplé de New-York à Liverpool, a seulement triplé de Seattle à Hong-Kong ; de sorte que ce dernier trajet, qui coûtait 40 pour 100 *de plus*, coûte maintenant 30 pour 100 *de moins* que l'autre.

Le développement de l'exportation des États-Unis vers l'Europe suffit à expliquer cette différence. « Beaucoup de produits, observait récemment le chef du bureau commercial à Washington, que nous importions d'Europe il y a deux ans, sont maintenant fabriqués par des maisons américaines, *lesquelles ont constaté, à leur grande surprise, qu'elles pouvaient les établir à meilleur marché que les usines européennes.* De là une vraie révolution dans la situation économique de notre pays qui se trouvera tout autre après la guerre. »

En attendant que les routes du commerce mondial soient changées, comme on l'annonce, les Américains du Nord prennent leurs précautions pour se créer des outils de transport maritime. Durant les douze mois de juillet 1913 à juin 1914, ils avaient importé *huit fois plus* de marchandises sous pavillon étranger que sous leur pavillon national ; c'est dire qu'ils ne possédaient guère de bateaux de commerce. État de choses qui remonte à une quarantaine d'années ; les constructions navales ont succombé en Amérique de 1860 à 1890 sous l'excès d'une protection qui semblait devoir les favoriser, et la rigueur des conditions imposées aux navires pour avoir droit au pavillon

étoilé a souvent forcé les propriétaires américains eux-mêmes à en arborer un autre. Maintenant les États-Unis, brusquement privés de navires au début de la guerre, veulent à tout prix avoir une marine qui les libère de toute dépendance vis-à-vis de l'étranger. « Sur mer, nous ne sommes pas encore un peuple libre, » disait, il y a quelques mois, leur ministre du Commerce.

Ils avaient songé à acheter, en 1914, les bateaux allemands internés dans leurs ports; en 1916, la pensée qu'ils pourraient prendre gratis cette flotte de 1 240 millions de francs a peut-être influé sur la réponse de Guillaume II à M. Wilson. On s'est dit à Berlin que l'Amérique serait ainsi mise en posture d' « usurper, » dans la période qui suivrait immédiatement la paix, l'ancien trafic maritime de l'Allemagne. A tout hasard celle-ci travaille et ajoute encore de nouveaux *liners* à ceux qui déjà languissent embouteillés à Brême et à Hambourg. Nul ne sait pourtant, dans cette guerre, où 3 millions de tonnes de vapeurs et de voiliers ont été déjà anéantis, *quelles seront les prétentions du vainqueur sur les navires du vaincu?*

Mais, sans attendre la fin des hostilités, les Américains, qui avaient 1 500 millions de francs placés dans la navigation cosmopolite, et qui ont fait naturaliser leurs paquebots rapides ou leurs *tramps* de charge jusqu'à concurrence de 600 000 tonnes, ont fiévreusement entrepris des constructions navales sur une échelle inconnue jusqu'ici dans leur histoire. Ils ont élargi leurs établissemens, multiplié les cales et préparé les matériaux. Les commandes sont venues, plus abondantes encore qu'on n'avait osé le prévoir; aujourd'hui 1 340 000 tonnes sont en chantier et la progression ne cesse de croître. La mise à l'eau dépasse un million de tonnes par an, soit plus de moitié de la meilleure année des chantiers anglais avant la guerre. Étant donné que les États-Unis possèdent le fret lourd qui constitue le fond des chargemens de mer : bois, charbon, fer, céréales, la marine marchande y rencontre un champ privilégié.

Rien que pour les *tankers*, les réservoirs flottans qui portent le pétrole d'un continent à l'autre, la *Standard Oil* et ses rivales sont en train de dépenser 300 millions de francs. L'État a publiquement annoncé son intention d'intervenir, soit par des subventions directes, soit par des tarifs préférentiels en faveur des marchandises importées sous pavillon américain, soit en construisant à ses frais des navires de commerce qui seraient

loués et exploités par des compagnies privées. Bref cette nation, jusqu'ici indifférente, a reconnu qu'en paix comme en guerre une flotte lui était indispensable.

Quelle prodigieuse aubaine la guerre apporte aux armateurs des pays neutres, c'est ce que leurs bilans, malgré de discrètes réticences, nous font assez connaître : si la *Holland-American Line* par exemple, qui dispose d'une flotte de 186 000 tonnes, n'a distribué qu'un dividende de 10 pour 100, soit 6 millions de florins, cela n'empêche pas qu'elle ait gagné à peu près 200 pour 100 ; seulement, le reste a passé en amortissemens et en réserves diverses, si bien que la flotte entière ne figure plus à l'actif que pour l'humble chiffre de 4 millions de florins, bien que la compagnie ait dépensé l'an dernier 13 millions de florins en constructions nouvelles.

Par ce seul détail nous pouvons considérer que les dividendes des compagnies de navigation, — 7 en Hollande, 6 en Suède, 11 en Danemark, — de 50 à 100 pour 100, déclarés par une dizaine, de 100 pour 100 même distribués par quelques-unes, ne sont que des minima très inférieurs aux revenus effectifs. Ceux-ci sont estimés pour la marine norvégienne à 875 millions. Pour lutter contre la spéculation et l'inflation, qui font acheter à prix d'or de vieux bateaux avec l'espoir de les payer en un seul voyage heureux, le gouvernement norvégien a fait voter une loi, suivant laquelle tout signataire d'un prospectus de lancement d'affaire nouvelle doit personnellement fournir 10 pour 100 du capital demandé au public. Quant aux compagnies anciennes, chez les Scandinaves comme chez les Hollandais, leurs actions ont doublé et triplé.

En Angleterre, la flotte, dont 40 pour 100 a été réquisitionné par l'État, a cruellement souffert des torpillages et des mines; mais sur les 21 millions de tonnes dont elle se composait, la moitié demeurée libre a réalisé des gains de plusieurs milliards, d'autant que l'armateur britannique, approvisionné sur place en charbon de Cardiff, ne supporte de ce chef aucune charge de transport. L'impôt de 50 à 60 pour 100, que l'État anglais a mis sur les bénéfices de guerre et qui lui rapporte 2 milliards 200 millions, se trouve payé en fait par les alliés et les neutres parce que les frets, du jour où la taxe a été établie, ont monté de 50 pour 100.

Le rendement de cet impôt ne nous fait pas connaître les

profits réels; le fisc en effet use d'une large tolérance vis-à-vis des armateurs qui, au lieu de grossir les dividendes actuels de leurs actionnaires, appliquent ces recettes exceptionnelles à des constructions neuves. C'est un encouragement indirect à reconstituer l'effectif des cargos et des *liners;* d'autant plus que les steamers du type courant, qui se construisaient avant la guerre pour 175 à 200 francs la tonne, coûtent 450 francs d'après les contrats nouveaux. Si toutefois les chantiers britanniques n'ont livré que pour 42 millions de francs de navires marchands l'an dernier, au lieu de 275 millions en 1913, c'est que les commandes de l'Amirauté, pour la marine de guerre, ont absorbé le plus clair de leur activité.

III

La hausse des prix, autre phénomène consécutif de la guerre, ne résulte pas seulement de la paralysie des transports et de la tendance au particularisme; elle a des causes qui la rendent universelle, car elle s'étend sans cesse à de nouveaux domaines. En Angleterre, elle est en moyenne de 60 pour 100, variant suivant les objets de 5 à 200 pour 100; le zinc par exemple valut un moment trois fois et demi plus qu'en 1913. Déduction faite des impôts récens sur le thé et le sucre qui jouent leur rôle dans ce renchérissement, il ne serait plus que de 54 pour 100; et, comme la hausse des denrées, des vêtemens, du chauffage et de l'éclairage est beaucoup moindre que celle des métaux et des matières premières, on estime que le prix de la vie pour les classes laborieuses a augmenté de 40 pour 100 seulement, *sans compter* la surcharge des taxes nouvelles; n'oublions pas que ce prix de la vie a monté de 122 pour 100 à Vienne et de 119 pour 100 à Berlin.

La Grande-Bretagne tire sa subsistance du dehors; elle mange plus de viande que la France et possède, comparativement à sa population, moitié moins de vaches et de bœufs et trois fois moins de porcs que nous. Son gouvernement réquisitionna, dès le début des hostilités, tout le tonnage des frigorifiques faisant le service avec l'Australie et le Sud-Amérique et étendit plus tard sa mainmise à cet égard sur tous les navires battant pavillon anglais. En même temps il passa contrat avec les compagnies pour un certain poids de viande à livrer chaque

semaine à prix convenu. Sauf un léger supplément de jambons et de lard, la quantité importée demeura la même, mais elle coûta 600 millions de francs plus cher et, suivant un phénomène observé en tous pays, tandis que les qualités inférieures doublaient de prix, les morceaux de choix haussaient seulement de moitié.

Est-ce parce que l'Anglais mange moins de pain que le Français? Toujours est-il que le gouvernement britannique n'est pas intervenu dans le commerce des céréales, abandonné à l'initiative privée. Au printemps, l'Argentine, par suite de pluies persistantes, subit un retard de deux mois dans l'expédition de sa récolte; les inquiétudes de Londres et de Liverpool eurent leur contre-coup à New-York et à Chicago, qui attirèrent le froment du Canada avec l'espoir de le revendre avec bénéfice, tandis que, de leur côté, les fermiers anglais cachaient leurs réserves. L'État, pour paralyser la hausse, activa les envois de l'Inde par l'octroi d'une prime aux navires qui arriveraient les premiers; la spéculation fut ainsi entravée et le blé ramené aux environs de 34 francs les 100 kilos.

De ce côté-ci du détroit ce cours ne nous paraît plus excessif à l'heure actuelle; mais le pain était avant la guerre meilleur marché en Angleterre que chez nous, tandis qu'il vaut maintenant à Londres 47 centimes le kilo et de 45 à 52 centimes dans les autres grandes villes. Les journaux d'outre-Manche se plaignirent qu'il en fût fait dans les camps un grand gâchage, lorsque déjà, disaient-ils, la hausse de 0 fr. 10 centimes par kilo constituait à elle seule une dépense de 88 millions de francs pour une armée de 3 400 000 hommes. L'Angleterre en 1915 a importé 45 millions de quintaux de blé qu'elle a payé 1 430 millions de francs; en 1914, avec 315 millions de moins, elle s'était procuré 7 millions de quintaux de plus. La hausse du fret n'était pas étrangère à cette plus-value du grain, puisque, de l'Amérique du Nord, il était monté de 11 à 88 francs la tonne; de Port-Said de 9 à 87 francs, et d'Argentine de 16 à 175 francs.

Les trois Commissions ministérielles, chargées pour l'Angleterre, l'Écosse et le Pays de Galles d'examiner les mesures susceptibles d'accroître la production, avaient suggéré de garantir au cultivateur un prix minimum de 19 fr. 30 l'hectolitre pendant quatre ans, ce qui aurait pour effet, pensait-on, de

faire remettre en culture quelques-uns des plus maigres terrains laissés à l'état de pâturages depuis la période 1870-1880. Cette proposition écartée, ainsi que celle d'organiser en Irlande des prêts d'outils et de machines, les agronomes officiels se bornèrent à donner des conseils pour une exploitation plus intensive. De fait, la superficie consacrée au blé a diminué cette année de 8 à 9 pour 100; mais le Royaume-Uni n'est pas en danger de manquer d'aucune céréale, les stocks étant aujourd'hui dans ses ports ce qu'ils étaient à pareille date il y a deux ans.

Si la bière a enchéri de près de 50 pour 100, la hausse de l'orge, du sucre, l'exportation du malt y sont pour quelque chose; l'impôt y est pour beaucoup. Le Parlement n'a pas hésité *à le tripler* à la fin de 1914, le portant à 18 francs par hectolitre sur cette boisson nationale; ce qui d'ailleurs procure à l'État une recette de près de 800 millions de francs, la consommation n'ayant décru, malgré la surtaxe nouvelle, que d'un vingtième — 2 850 000 hectolitres.

Le vin seul a fléchi; quant à l'alcool, quoique le gouvernement ait réquisitionné 30 pour 100 de la production et se prépare à augmenter cette proportion, il serait exagéré de dire que les marchands de boissons alcooliques et leur clientèle aient été sacrifiés aux intérêts généraux de la nation dans la plus faible mesure. Il est vrai que le whisky avait doublé de prix, au moment du dépôt par le ministère de propositions restreignant la vente et établissant des droits élevés; mais ces projets ne furent pas maintenus et le triomphe des alcooliques fut éclatant, puisque la consommation du whisky s'est accrue l'an dernier de 135 000 hectolitres, atteignant un total de 940 000.

L'Angleterre, qui ne fabriquait pas de sucre, en consommait plus qu'aucune nation du continent et la moitié de celui qu'elle importait venait d'Allemagne et d'Autriche. Pourtant le sucre ne vaut aujourd'hui qu'un franc le kilo à Londres, tandis qu'il coûte 1 fr. 55 à Paris où l'on en manque. *Or l'impôt dans les deux pays*, depuis septembre 1915 où le droit de douane a été *sextuplé* dans le Royaume-Uni ne diffère que de 0 fr. 20. C'est sans doute que l'énormité de ses besoins comparée à l'exiguïté de ses ressources inspira dès le début au gouvernement anglais des résolutions plus audacieuses qu'au nôtre : en huit ou dix jours, au mois d'août 1914, il conclut par câbles sur divers points du globe des marchés pour plus de 800 000 tonnes, à des

conditions avantageuses, malgré la hausse que provoqua soudain cet achat colossal.

Ce stock transporté des États-Unis, de Java, de l'Ile Maurice et de l'Argentine sur des bateaux réquisitionnés, fut mis en vente à des prix rémunérateurs pour l'État, qui employa ensuite le bénéfice ainsi obtenu à maintenir les sucres au-dessous du cours commercial. Aux Anglais, le taux actuel d'un franc le kilo peut sembler exorbitant puisqu'il est plus que double du prix pratiqué avant la guerre; mais la consommation britannique ne s'en ressent guère, à peine si elle a diminué de 8 pour 100 — 80000 tonnes — l'an dernier.

Elle a progressé pour d'autres articles, en dépit de l'augmentation des droits et de la hausse des prix : tels le tabac, de 96 à 108 millions de livres; le cacao, de 61 millions en 1913 à 104 millions; le thé, de 305 à 317 millions de livres. Quoique l'usage s'en multiplie partout, — puisqu'en Russie l'importation de 1915 a été supérieure de 52 millions de livres à celle de 1914, — la culture scientifique du thé se développe à proportion de la demande, aussi bien en Chine qu'aux Indes, à Ceylan ou à Sumatra.

Bien que les textiles et les métaux aient haussé beaucoup plus que les denrées, que la laine notamment ait doublé, le solde restant en Angleterre était de 771 millions de livres au commencement de cette année contre 213 millions l'année précédente. Nos voisins, accumulant avec prévoyance des provisions pour la période qui suivra la paix, ont prohibé la sortie; le grand marchè d'exportation pour les laines filées était l'Allemagne, dont la clientèle représentait environ 50 millions de livres. Mais, depuis le commencement de la guerre, il est sorti des fabriques anglaises, pour les armées nationales ou alliées, 48 millions de paires de chaussettes, 16 millions de caleçons, 14 millions de couvertures, 65 millions de mètres de flanelle et 133 millions de mètres de drap militaire.

Dès la fin de l'été dernier, l'intendance britannique avait pris livraison de 18 millions de paires de bottes. Rien que pour les casquettes de l'armée — et c'est la moindre partie des ordres en main — il faut 260000 kilos de cuir; en outre, de grands contrats sont en cours d'exécution pour la Russie et l'Italie dans les comtés de Northampton et de Leicester. Pour modérer la hausse des cuirs et des matières tannantes,

qui atteignait 50 pour 100, le gouvernement a édicté un maximum ; mais son intervention, en qualité de gros acheteur, contribue à le rendre illusoire. Pour les mêmes motifs, l'Angleterre, grande consommatrice de bois étrangers, a payé sa provision annuelle 185 millions de francs de plus qu'avant la guerre ; les produits chimiques et les métaux, tels que cuivre, plomb et zinc, lui ont coûté 525 millions plus cher.

Le revenu privé des Anglais. c'est-à-dire leurs recettes globales, compris les salaires et bénéfices de toute nature, était estimé en 1913 à une cinquantaine de milliards de francs, sur lesquels 6 milliards au moins d'épargne se transformaient en capitaux productifs à leur tour, tels que maisons, chemins de fer, bateaux, manufactures, etc. Depuis deux ans, la Grande Bretagne a vendu des milliards de valeurs américaines, mais elle a acquis des créances sur la Russie, la France, l'Italie et plus encore sur elle-même, puisque ses emprunts ont été souscrits presque en totalité par ses nationaux. Ceux-ci ont vu leur portefeuille réduit par la baisse de la plupart des titres cotés en bourse ; fût-il demeuré le même que la nation aurait perdu tout ce dont l'État s'est endetté pour la guerre, et les Anglais doivent fournir *comme contribuables* l'intérêt des sommes qu'ils ont prêtées *comme capitalistes.*

De ce chef, ils supportent une charge qui, pour les plus riches d'entre eux, atteint la moitié de leur revenu ; riches ou pauvres, ils supportent aussi, par suite de la cherté de la vie, une forte augmentation de dépenses. Cependant l'Angleterre, abstraitement considérée, souffre moins que les autres belligérans, puisqu'elle n'est pas envahie ni bloquée et, bien qu'elle dépende de l'importation pour son existence, elle encaisse elle-même les frets sur ce qu'elle achète au dehors.

IV

La Russie, dans une situation inverse, ne manque d'aucune denrée de première nécessité. Si ce n'était que l'argent lui fait défaut parce qu'elle ne peut vendre ses excédens de récolte et que son peuple est pauvre, sa condition physique, l'étendue de son territoire, lui rendrait le blocus peu sensible ; et sa condition économique est telle que la suppression du commerce avec l'Allemagne équivaut à une espèce d'affranchissement, en la

forçant à travailler et à transformer un peu elle-même des richesses naturelles, que sa voisine lui achetait brutes pour les lui revendre manufacturées.

Un pays qui est dans la première période de son développement n'est pas affecté par les embarras inhérens à la guerre au même degré que les États plus avancés. Plus l'organisation est compliquée, plus la désorganisation est grande dans le capital et dans le travail. Les finances de la masse des habitans et même de la classe commerciale sont en Russie d'une nature très simple, dépendant beaucoup moins des paiemens à terme qu'en France, en Angleterre et aux États-Unis. La Russie souffrira moins que l'Europe occidentale. Elle a peu de ces grandes usines qui auront besoin d'être réparées et remises en état; sa vie nationale sera moins troublée, son problème sera plus simple.

La guerre aussi s'est accompagnée chez elle d'une réforme vitale : la suppression de l'alcool, la terrible vodka, qui remplissait les coffres de l'État et vidait la bourse des sujets dont elle troublait le cerveau. Cette mesure, dont la soudaineté a surpris l'Europe aux premiers jours des hostilités, était depuis longtemps réclamée par les élémens progressistes russes. Des villes, des communes rurales avaient voté des résolutions dans ce sens. Phénomène tout nouveau dans l'histoire moscovite : il s'était fondé, sous l'influence un peu mystique des *bratzy* ou « petits frères, » des cercles d' « abstinens » dont les membres — ouvriers et petits bourgeois — s'engageaient par serment à ne plus boire d'alcool. *Le 31 janvier 1914, six mois avant la guerre*, une ordonnance impériale autorisa la fermeture des débits d'alcool partout où la population l'exigeait. Ce fut le signal d'une sorte de révolte anti-alcoolique qui s'étendit sur toute la Russie; dans le gouvernement de Rjasan, en peu de temps, sur 391 débits, 309 — 73 pour 100 — furent obligés de fermer.

L'Empereur, en interdisant le 31 juillet 1914 la vente de l'alcool au moment de la mobilisation, n'était donc pas aussi audacieux qu'il parut à l'étranger. Cet acte d'autocratie bienfaisante semblait tout d'abord *temporaire;* mais il fut accueilli avec un tel enthousiasme que le gouvernement, sous la poussée de l'opinion russe, n'hésita pas le 4 septembre 1914 à ordonner la fermeture des boutiques d'alcool jusqu'à la fin de la guerre.

Le *moujik*, qui avait supporté la privation pour le bien général, trouva au bout de plusieurs semaines que la vie sans vodka était possible. Le travail, plus demandé qu'offert, jouissait de salaires supérieurs ; l'argent gagné fut dépensé en vêtemens, bottes et nourriture meilleure. Le peuple alors comprit que la vie sans vodka était non seulement supportable, mais plus heureuse ; aussi ne veut-il plus être tenté : « Aussi longtemps qu'il n'y a pas de vodka, dit-il, nous ne nous en soucions point ; mais que l'on rouvre une fois les *monopolkas*, nous boirons tout autant que par le passé. » Telle est la nouvelle attitude du *moujik*.

L'impôt rapportait 600 millions de roubles ; mais l'augmentation moyenne de 10 pour 100 du travail des ouvriers russes représente bien davantage, et diverses taxes nouvelles ont aisément comblé déjà le déficit des droits sur l'alcool et la bière. Car le commerce de la bière et celui du vin ont aussi été défendus dans les campagnes et dans la plupart des villes. Peut-être même y a-t-il là quelque exagération, d'après le ministre de l'Agriculture, qui déclare souhaitable la vente de la bière et du vin, dans l'intérêt de la tempérance, pour combattre la distillation clandestine et la diffusion de substituts dangereux.

Les brasseurs russes ont fait valoir que leurs établissemens, au nombre d'un millier, représentant un capital de 500 millions de francs, payaient 60 millions de francs d'accises et produisaient pour 400 millions de francs de marchandises. Les municipalités, du reste, ne proscrivent pas toutes uniformément les boissons alcooliques : le vin, défendu à Petrograd, se vend à Tsarskoié-Selo et Pavlovsk, d'où il est permis de le porter dans la capitale ; interdit à Moscou, il y est introduit par Kalouga, distant de 175 kilomètres.

Mais, *dans son ensemble*, l'hostilité de l'opinion russe contre l'alcool est formelle et absolue : « Doit-on empoisonner le peuple, dit-elle, pour sauver les revenus de 5 000 fabricans de vodka et de quelques milliers de brasseurs et de viticulteurs ? » Nous avions en janvier 1914, dit le ministre des Finances, « 8 500 Caisses d'épargne et 25 000 débits officiels d'alcool ; j'espère avoir bientôt le contraire. En tout cas, le chiffre des économies confiées à ces caisses est passé de 15 à 200 millions par mois, formant aujourd'hui 6 milliards de francs appartenant surtout à des paysans.

La classe agricole, en effet, constitue le fond de la population russe : 140 millions d'âmes sur 180; et l'on pourrait croire que, faute de vente au dehors des blés, dont il avait été exporté 109 millions de quintaux en 1913, 55 millions en 1914 et seulement 5 millions en 1915, les prix des céréales dont la Russie se verrait encombrée auraient fortement baissé sur le marché intérieur. Ils ont au contraire beaucoup haussé : le blé de 54 pour 100, le seigle de 45 pour 100, l'orge de 37 pour 100 et l'avoine, plus que tous les autres, de 62 pour 100. Les causes de cette contradiction apparente sont multiples; la baisse du change sur le rouble a pour effet de majorer les prix exprimés en roubles et en kopecks : si l'on comptait le rouble *au pair* de 2 fr. 66 centimes, le blé coûterait actuellement en Russie aussi cher qu'en France — 2 roubles et 2 roubles 20 le poud, c'est-à-dire 33 et 36 francs le quintal — mais le rouble ayant baissé de 30 pour 100, c'est autant de moins à payer pour un acheteur étranger et la même observation s'applique à tous les articles d'exportation.

Les emblavemens aussi ont été réduits de 11 pour 100 en moyenne pour tout l'empire, — 82 millions de *déciatines* au lieu de 91, — d'après les renseignemens fournis à la Douma. Dans les régions peu riches en main-d'œuvre, telles que le Volga méridional, la Petite-Russie, l'avant-Caucase et la Sibérie de l'Ouest, la diminution a été de 22 pour 100. Les récoltes ont décru à proportion et les frais de culture ont augmenté avec les salaires. La spéculation y a joué son rôle, cette spéculation collective, invisible et légitime, qui incite les vendeurs, en cas de hausse, à se réserver et à attendre. Or, le moujik, plus à l'aise depuis la suppression de la vodka, est moins pressé de réaliser son grain.

L'abolition de l'alcool a cette autre conséquence d'augmenter la consommation de la viande, dont le prix s'est élevé de 42 pour 100. La Russie, bien que son cheptel fût en voie d'accroissement rapide, était pauvre encore en bétail : sur les 52 millions et demi de bêtes à cornes qu'elle possédait, — Sibérie comprise, — 4 millions ont été perdues dans la Pologne envahie, les unes tombées au pouvoir de l'ennemi, les autres mortes pendant l'évacuation. A la consommation de la population civile qui fut de 9 millions de têtes s'ajouta celle de l'armée, — 5 millions, — si bien que l'espèce bovine, malgré les nais-

sances, s'est finalement réduite de 9 millions de sujets. On pourrait en recevoir de Mongolie, où l'élevage est l'industrie principale, n'était la difficulté du transport.

C'était déjà un côté faible de l'Empire en temps de paix; des usines voisines d'Odessa avaient parfois *économie de temps* à expédier par mer à Pétrograd en faisant le tour de l'Europe, plutôt qu'à employer, du Sud au Nord de l'Empire, les voies ferrées sujettes à des encombremens chroniques. Que la Sibérie manque de routes et que leur absence soit le plus sérieux obstacle au développement des mines d'or, dont la production est si nécessaire au crédit russe, c'est de quoi nul ne s'étonnera : la conférence spéciale, tenue sous la présidence du ministre du Commerce, a établi que les marchandises ne pouvaient être véhiculées jusqu'aux mines sibériennes que durant quelques mois d'été, qu'elles devaient être prêtes en certains cas une année d'avance et que le port coûtait entre 1 500 et 2 000 francs la tonne. Mais, en Russie d'Europe, là où les chemins de fer existent, c'étaient les wagons qui faisaient défaut. Au moment de la récolte ils manquaient toujours.

La crise des communications, accrue depuis la guerre par les transports militaires, a ramené la Russie, durant quelques mois d'acuité, à l'époque antérieure aux chemins de fer où les prix variaient du simple au triple d'une localité à l'autre, parce que la répartition des choses était impossible. Est-ce parce que les salines sont dans le voisinage de la mer Caspienne que le sel coûte maintenant le double d'il y a deux ans? Le ministre des Communications a été changé, un plan de transports a été établi pour les dix-sept gouvernemens du Nord et, ce qui vaut mieux, l'on a commandé par milliers en Amérique des wagons de toute sorte dont la livraison suit lentement son cours. La guerre les léguera à la paix comme ce chemin de fer de 1 100 kilomètres, entrepris pour 170 millions de francs entre Petrograd et Kola, le port en eau libre de l'océan Glacial.

La guerre provoque aussi le développement des houillères du Sud; mais le bassin du Donetz ne saurait combler de suite le déficit des charbons de la Pologne envahie ni de l'étranger qui importait 9 millions de tonnes. Leur absence engendre la hausse du naphte de Bakou, avec lequel marche la navigation fluviale, et la hausse du bois qui a doublé à Petrograd quoiqu'il ne s'exporte plus. Nous introduisions en France, avant la

guerre, pour trois millions de perches de mines de la Russie et nous envoyions en Angleterre celles du département des Landes. La production de la force, avec le bois, que beaucoup d'usines emploient maintenant faute de charbon, coûte 50 pour 100 de plus. C'est le cas de l'industrie papetière russe, déjà privée d'une moitié de ses matières premières par l'arrêt ou l'occupation allemande des usines de Waldhoff, à Pernoff, et de Waclawsk, qui produisaient ensemble 130 000 tonnes de cellulose. On s'est tourné vers la Finlande, la Suède et la Norvège, mais la pâte à papier est montée de 27 à 41 francs les 100 kilos.

Quelques articles de luxe, privés de leurs débouchés ordinaires, ont vu leurs prix s'avilir : témoin les fourrures, que Londres achetait pour les revendre aux enchères, Leipsick et Paris pour teindre et fabriquer; les peaux d'agneaux, entre autres, baissèrent un moment de 65 pour 100. Mais il suffit que le gouvernement levât la défense d'exportation pour qu'aussitôt les marchands suédois vinssent les enlever à destination de l'Angleterre et de l'Amérique.

Sauf ces cas exceptionnels, tout a plus ou moins augmenté pour des causes diverses : tantôt cherté de la force motrice, tantôt pénurie des transports, — pour les produits de Sibérie surtout, — ou faute d'importation : les drogues étrangères représentaient 70 pour 100 des ventes; le commerce en a cessé jusqu'à ce que le pays développe sa propre production; en fait de textiles, 16000 tonnes de mérinos et de laine mêlée, qui constituaient la moitié de la quantité mise en œuvre en Russie, ont manqué et la disette de laine a, par contre-coup, fait enchérir les étoffes de coton.

Les besoins militaires avaient absorbé tous les cuirs, et il fallut une surabondance passagère au front pour que les magasins de Moscou, précédemment vides, pussent renouveler leurs stocks. Les salaires aussi s'étant améliorés, surtout ceux des ouvriers de métier, que ne sauraient remplacer ni les 800 000 réfugiés des provinces envahies ni le million de prisonniers de guerre employés pour la plupart à l'agriculture, ces consommateurs, dont le pouvoir d'achat s'est accru, contribuent par leurs dépenses à multiplier la cherté.

V

Comme la Russie, l'Italie supporte un change adverse, elle a vu baisser au dehors le cours de la monnaie nationale ; elle n'est pas bloquée ; ses mers sont libres, sauf l'Adriatique ; mais ses bateaux sont rares et, quoiqu'elle puisse acheter et vendre, ses transports sont entravés. Sur une surface moins vaste que le Russe, l'Italien, qui a plus de besoins, a moins de moyens de les satisfaire, puisque son sous-sol est pauvre et lui fournit peu de métaux. Les touristes absens n'apportent plus d'argent, les émigrés présens n'en envoient plus à la mère patrie et elle en dépense davantage. Or l'Italie, qui a racheté depuis une quinzaine d'années plus de 2 milliards de sa rente nationale, placée au dehors, possédait peu de valeurs étrangères capables d'enrayer ou de ralentir la baisse du change.

Les prix ont monté dans la péninsule bien avant son entrée en guerre ; l'importation paralysée, — elle diminua de 47 pour 100 dans les cinq derniers mois de 1914, — y fut pour beaucoup ; la spéculation y fut pour quelque chose : quoiqu'il y eût des réserves de sucre en Italie, le quintal haussa de 128 à 170 francs en août 1914 ; le gouvernement permit aux 28 ou 30 fabriques syndiquées d'exporter 500 000 quintaux à la condition qu'elles s'engageassent à maintenir à l'intérieur le prix de 130 francs pendant un an. L'année écoulée, le sucre ayant augmenté de nouveau, le gouvernement fit le contraire : il exonéra d'une partie des droits d'entrée, — précédemment de 99 francs, — les fabricans qui consentiraient à vendre 135 francs le quintal. L'État suivit la même politique pour le papier.

Sur la baisse du change vint se greffer la hausse du fret des deux principales importations italiennes : charbon et blé : avant la guerre les navires allaient sur lest à la Mer-Noire, y prenaient du blé, le portaient en Angleterre et rapportaient du charbon ; le fret, de Cardiff à Gênes, ne dépassait jamais 10 francs la tonne en temps normal. Or, il était monté au printemps dernier à 150 francs italiens, c'est-à-dire à 100 shillings *or*, augmentés d'un change de 25 à 30 pour 100. A cette date, les propriétaires de l'*Adriatico* constataient qu'avec ce cargo de 6 000 tonnes de jauge brute, qui avait effectué en dix jours le trajet de Gênes à Cardiff, employé 6 jours à charger, 10 jours à

revenir et 16 jours à décharger à Savone, le fret revenait à 20 francs la tonne seulement, assurances, taxes, intérêts, et amortissement du capital compris, pour ce voyage accompli pourtant dans les conditions les plus défectueuses.

L'encombrement de Gênes avait déterminé le débarquement à Savone, où la durée *invraisemblable* de 16 jours pour le déchargement tenait à ce que les débardeurs de ce port avaient défendu que l'on fît usage des grues à vapeur, maintenues en conséquence inactives et sous scellés; ils sont aujourd'hui devenus plus raisonnables et trois jours suffisent pour ce travail. N'empêche que l'écart de 20 à 150 francs représentait le bénéfice de l'armateur, le plus souvent anglais. Le gouvernement britannique qui, par l'impôt, prenait part à ce bénéfice, est depuis lors intervenu sur les très justes réclamations de notre commune alliée, pour mettre à sa disposition des steamers réquisitionnés en quantité suffisante.

La houille, de 30 à 35 francs la tonne, était montée pendant quelque temps à Gênes jusqu'à 210 et 220 francs. Il vint, en avril, dans la Méditerranée, des navires américains chargés de charbon de Virginie. Le charbon de bois, dont l'Italie du Nord se fournissait en Slavonie et Dalmatie, et le bois de chauffage; qui n'augmentèrent qu'en de faibles proportions, ne pouvaient remplacer la houille en ses multiples usages, et, par exemple, le gaz manqua dans les petites villes et beaucoup de compagnies firent faillite. Maintenant le charbon coûte à Milan, à Florence ou à Rome le même prix qu'à Paris, grâce à la centralisation des achats par les chemins de fer de l'État, qui le distribuent dans les principales villes, en même temps que le fer, le blé ou la viande frigorifiée.

Le fret et le change avaient fait hausser le blé de 25 à 49 francs le quintal, malgré la suppression, en février 1915, du droit d'entrée de 7 fr. 50. A l'heure actuelle, le pain de froment coûte 51 centimes le kilo à Rome et 54 centimes à Milan, où le peuple se contente de « pain de mouture » à 50 centimes. Pour prévenir la spéculation, le gouvernement a prescrit le recensement des grains et la déclaration obligatoire des ventes; les municipalités de plusieurs grands centres instituèrent des greniers publics et, pour alimenter le sien, Milan n'hésita pas à louer à l'année, sur le pied de 7 000 livres sterling par mois, un cargo anglais qui lui apporta du blé de la Nouvelle-Orléans

et de Montréal. Le prix d'achat de 4 dollars 88 le quintal, traduit au change italien par 32 fr. 65, auxquels s'ajoutaient 11 francs de transport jusqu'à Gênes et 1 fr. 35 de Gênes à Milan, revenait ainsi à 45 francs. A la même date, le gouvernement italien importa du blé d'Australie moyennant 52 francs le quintal franco Gênes.

La viande de bœuf a haussé de 40 à 60 pour 100, suivant les villes, et l'ensemble des denrées de consommation populaire accuse depuis août 1914, d'après les statistiques officielles, une augmentation qui varie de 25 pour 100 à Rome et à Milan, 35 pour 100 à Florence, Naples et Turin, et va jusqu'à 50 pour 100 à Udine et à Bologne.

Seul, parmi les belligérans, le Japon a vu son commerce extérieur largement développé par la guerre qui lui ouvrait de nouveaux débouchés. Ses exportations de 1916 ont atteint 4 milliards de francs, un tiers de plus qu'en l'année 1915, qui elle-même avait été supérieure à toutes les années passées. Ce chiffre excède de plus d'un milliard celui des importations. Parmi les nouvelles industries japonaises, une des principales est la manufacture du coton. Les filatures de l'Empire du Soleil-Levant travaillent avec de grands profits sur le pied de 22 heures par jour; quinze compagnies ont augmenté leur capital et la production, en partie exportée en Chine, a été de 250 millions de kilos. Le Japon, qui depuis deux ans avait accru ses relations avec l'Amérique du Sud par le Pacifique, en inaugure de nouvelles par l'Atlantique avec le Brésil, en établissant depuis le 1er février, par Singapoure, Ceylan, Madagascar et le Cap-de-Bonne-Espérance, un service de cinq navires de 7 500 tonnes, qui porteront, avec ses émigrans, les produits manufacturés de l'Extrême-Orient dans le Nouveau-Monde.

La plupart des pronostics faits durant la paix sur la durée possible d'une guerre européenne se sont trouvés faux; la capacité de résistance de l'Europe étonne ses citoyens eux-mêmes autant que l'univers. Mais nul n'avait prévu la rupture de l'équilibre mondial dont l'Allemagne fut la cause et sera la première victime.

GEORGES D'AVENEL.

L'INSTITUT DE FRANCE

ET

LA GUERRE

L'Académie française a décidé de reprendre, en l'année 1917, le cours de ses réceptions, interrompu par la guerre, et de procéder à de nouvelles élections. Un des académiciens élus dans la période qui a précédé la guerre, M. Pierre de la Gorce, l'éminent historien du second Empire, a été reçu, dans la séance publique du jeudi 25 janvier 1917, par M. Henri de Régnier. La Compagnie procédera ensuite aux réceptions de MM. le général Lyautey, Alfred Capus, Henri Bergson, élus en remplacement de MM. Henry Houssaye, H. Poincaré, Émile Ollivier. Viendront ensuite, à une date qui ne peut pas être très éloignée, les élections rendues nécessaires par la mort de dix académiciens. Cet exemple sera sans doute suivi par la plupart des autres classes de l'Institut.

Au début du drame dont nous attendons encore, en toute confiance, le dénouement favorable à notre juste cause, on avait pensé que les élections académiques, comme beaucoup d'autres manifestations morales et intellectuelles de notre vie nationale, devaient être suspendues jusqu'à la conclusion de la paix. La durée exceptionnelle de la guerre a compliqué une situation à laquelle il faut mettre fin sans retard. Nombreux sont les sièges vacans à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. MM. Georges Perrot, Paul Viollet, Charles Joret, Noël

Valois, Michel Bréal, Gaston Maspero, Barth, l'abbé Thédenat, le marquis de Vogüé n'ont pas été remplacés dans cette Compagnie. L'Académie des Sciences devra pourvoir au remplacement de M. le commandant Guyou, de M. Philippe Hatt, de M. le général Bassot dans sa section de géographie et de navigation; de M. Léauté, dans sa section de mécanique; de M. Amagat, dans sa section de physique générale; de M. Jungfleisch, dans sa section de chimie; de MM. Prillieux et Zeiller, dans sa section de botanique; de M. Bouchard, dans sa section de médecine et de chirurgie; de M. Chauveau, dans sa section d'économie rurale; de M. Labbé, parmi les académiciens libres; de MM. Duhem et Gosselet, dans les places de membres non résidens, créées par le décret du 7 mars 1913. La même Compagnie dispose d'un siège dans sa section de minéralogie par l'élection de M. Alfred Lacroix en qualité de secrétaire perpétuel pour les sciences physiques, en remplacement de M. van Tieghem. Elle a perdu un grand nombre de ses associés étrangers, notamment M. Élie Metchnikoff, sir William Ramsay, M. Guido Baccelli, et, parmi ses correspondans français, le très regretté général Galliéni. En procédant, cette année même, à l'élection de douze correspondans choisis dans une élite qui suffit à « montrer que les mains ne manqueront pas pour ramasser le flambeau (1), » l'Académie des Sciences avait indiqué son dessein de reconstituer ses cadres ainsi désorganisés par une longue période d'attente. Elle vient de décider, dans sa séance du 8 janvier 1917, d'élire, le plus tôt possible, les nouveaux titulaires des fauteuils vacans.

L'Académie des Beaux-Arts n'a pas encore remplacé le peintre Gabriel Ferrier, ni le sculpteur René de Saint-Marceaux, ni l'architecte Paulin, ni le critique d'art Louis de Fourcaud. Elle dispose d'un siège dans sa section de composition musicale par l'élection de M. Charles Widor en qualité de secrétaire perpétuel. Elle vient de perdre le statuaire Antonin Mercié. De nombreuses vacances se sont produites parmi ses associés et correspondans.

L'Académie des Sciences morales et politiques a perdu MM. Victor Delbos et Théodule Ribot, dans sa section de philosophie; M. René Bérenger, dans sa section de morale;

(1) Discours de M. Jordan, président de l'Académie des Sciences, à la séance publique annuelle du 18 décembre 1916.

MM. Alexandre Bétolaud et Maurice Sabatier, dans sa section de législation, de droit public et de jurisprudence ; M. Paul Leroy-Beaulieu, dans sa section d'économie politique, de statistique et de finances ; MM. Eugène Rostand et Félix Voisin, parmi les académiciens libres. Plusieurs places de correspondans sont vacantes, notamment par suite de la décision du 6 mars 1915, par laquelle la Compagnie a exclu les signataires du manifeste des « intellectuels » allemands.

La récente réception de l'Académie française doit être considérée comme l'heureux présage et le signal des futures élections qui, rattachant le présent au passé et, pour ainsi dire, renouant la chaîne dans les cinq classes de l'Institut, auront pour effet de compléter un corps dont l'activité régulière est nécessaire à la vie littéraire, scientifique et artistique, c'est-à-dire à l'existence morale de notre nation.

I. — LES SÉANCES PUBLIQUES

Dans l'épreuve que nous traversons, l'opinion publique, résolue d'avance aux plus beaux sacrifices pour la patrie, a besoin toutefois d'être maintenue sans cesse et d'être éclairée, fortifiée en son ferme propos, par une autorité morale assez incontestée pour obtenir l'audience de l'univers civilisé. Plus que jamais, les Français, unis et réunis, veulent ressentir ensemble le bienfait de l'unanimité. La France a le droit de se faire entendre, partout où il y a des hommes et qui pensent, et qui sentent, puisqu'elle souffre pour défendre les acquisitions idéales de l'esprit humain et les prérogatives de la conscience universelle. La France s'exprime par la voix de ceux qui sont dépositaires de son patrimoine spirituel et qui savent le mieux parler la langue natale, perfectionnée sans cesse au cours des siècles par plusieurs générations de poètes et d'orateurs. Elle pleure ses enfans, tombés sous son drapeau, sur l'immense champ de bataille, pour la défense de tout son passé, de tout son avenir, de ses berceaux et de ses tombes, de ses foyers et de ses autels. Mère douloureuse et fière, elle ne veut pas être consolée, sinon par le juste hommage qui est dû à la mémoire sacrée de ses héros et de ses martyrs. Elle demande, elle exige que ceux qui furent à la peine soient perpétuellement à l'honneur.

Inspirées de ces sentimens, ennoblies par ces pensées, les séances publiques de l'Institut de France, pendant la guerre, ont répondu à l'attente d'un auditoire habitué dès longtemps à goûter, dans ces assemblées de lettrés, d'artistes et de savans, un rare et délicat plaisir, mais désireux d'y trouver désormais, avec la proclamation éloquente des vérités éternelles qu'a répandues en tous lieux l'incessante propagande des Lettres françaises, l'aliment idéal des esprits inquiets et des cœurs angoissés.

C'est pourquoi, dans la mémorable journée du lundi 26 octobre 1914, la science française, qui est désintéressée, humaine, libéralement docile aux dictées d'un idéal moral ; les Lettres françaises, qui, depuis que la France existe, n'ont jamais cessé d'être conseillères de droiture, ouvrières de civilisation universelle et de progrès humain ; l'Art français, qui est épris d'harmonie et de lumière, tenaient leurs assises solennelles sous la coupole du palais Mazarin, à la séance publique des cinq classes de l'Institut de France. C'était la première séance publique de nos cinq Académies, depuis le jour où l'agression voulue, préméditée, organisée, glorifiée par l'Allemagne meurtrière et pédante, avait troublé la paix du monde et déchaîné sur l'humanité une effroyable catastrophe. C'était le moment où les représentans officiels de l'intellectualisme allemand osaient élever la voix et redresser la tête en face de l'univers, étonné d'un si monstrueux cynisme, pour proclamer la complicité de la science allemande et du brigandage prussien. Professeurs des universités que les princes allemands ont fait bâtir auprès de leurs casernes pour faire marcher ensemble et d'un seul mouvement leurs escouades de grenadiers et leurs équipes d'étudians, ces « intellectuels » d'outre-Rhin, enrôlés et gagés au service de la dynastie des Hohenzollern, semblaient rivaliser de zèle pour donner raison au poète de la *Légende des siècles*, qui a dit en un vers trop peu connu :

... Le cuistre aide le reître.

Ces « barbares savans, » ainsi que les appelle M. Émile Boutroux d'un mot qui restera comme une flétrissure, montraient, une fois de plus, que Frédéric II ne s'est pas trompé, lorsqu'il a dit, en parlant des professeurs allemands qui travaillent pour le roi de Prusse : « Je commence par prendre, je trouverai toujours des savans pour prouver mon droit. »

C'est pourquoi il fallait répondre aux savans allemands de 1914, disciples de ceux qui ont « prouvé » en 1740 les « droits » du souverain prussien qui, après avoir envahi, au mépris des traités, le domaine de Marie-Thérèse d'Autriche, disait à un diplomate anglais : « Ne me parlez pas de grandeur d'âme! Un prince ne doit consulter que ses intérêts. » La réponse méritée par cet immoralisme d'outre-Rhin devait être faite, à haute et intelligible voix, du haut de la tribune de l'Institut de France. Et, quand le président de l'Institut, M. Appell, de l'Académie des Sciences, donna dans son discours d'ouverture, au nom de tous ses confrères, la définition de la science, telle qu'elle est comprise par les Français, chacun, dans l'assemblée, pensa aux monstrueux effets de cette *Kultur* germanique dont les représentans officiels signaient des manifestes approuvant par une effroyable et servile logomachie toutes les férocités féodales, princières, royales, impériales que la Germanie déchaînait, une fois de plus, sur une riche proie, depuis longtemps convoitée.

En déclarant que la recherche de la vérité scientifique, pour une âme éprise de beauté morale, est la plus noble entreprise que l'on puisse proposer à l'existence d'un honnête homme, le président de l'Institut de France affirma que l'étude des sciences se détourne de son objet essentiel et de ses fins divines, si elle s'engage dans les voies d'une étroite spécialisation pour asservir aux desseins d'une tyrannie brutale les plus précieuses conquêtes de l'esprit humain. C'est une façon scandaleuse de fausser le principe même de la civilisation, que d'emprunter à la société moderne ses découvertes théoriques et son outillage industriel, pour en faire, au profit du matérialisme conquérant, un instrument de mort. Au pays de Pasteur, la chimie aide les hommes à vivre et à travailler, à guérir leurs maux, à cultiver leurs champs, à vaincre toutes les puissances malfaisantes et stériles. Les savans français dont les travaux furent habilement exploités dans les universités d'outre-Rhin, un Chevreul, un Moissan, un Troost, un Friedel, ont laissé au professeur Ostwald le triste honneur d'inventer les pastilles incendiaires qui ont réduit en cendres la bibliothèque de Louvain et les aimables maisons de Gerbéviller. Chez nous, l'esprit scientifique n'est pas réfractaire à la règle morale; il ne s'oppose pas aux scrupuleuses délicatesses de la religion intérieure; il favo-

rise le progrès d'une conscience toujours plus sensible et plus haute ; il s'associe au goût des idées générales, au culte de la justice, au respect des autres hommes. Il n'exclut point les « humanités. » C'est pourquoi la loi française a voulu que, dans la composition harmonieuse et diverse de notre Institut national, l'Académie des Sciences fût la sœur de quatre autres Académies qui ne s'occupent que des réalités idéales et qui maintiennent, en dépit de tous les excès de la force brutale, l'étude immatérielle des « impondérables, » la philosophie et l'histoire, les sciences religieuses et sociales, le droit des individus et des nations, les inventions de l'art, si différentes des créations de la nature. Ainsi s'oppose au mécanisme germanique dont le dur fonctionnement épouvante toutes les lâchetés et encourage toutes les apostasies, notre conception latine et française du devoir et de l'honneur. C'est pour nous et pour nos alliés un grand sujet de satisfaction morale et un beau motif d'espérance, que de voir le triomphe de notre cause garantir ainsi le respect de la parole donnée, l'observance des sermens jurés, la fidélité aux contrats signés, c'est-à-dire, en somme, la tradition des lois et des règles qui rendent possible la vie du genre humain en sociétés régulières. Un magnifique idéal de justice et de liberté domine et éclaire les codes où nous avons inscrit, conformément aux disciplines de l'antiquité classique, le principe essentiel qui sauvegarde la dignité humaine en imposant aux violences mêmes de la guerre certaines garanties et restrictions communément adoptées par les nations dociles à l'enseignement de l'humanisme antique et de la doctrine chrétienne (1).

Au nom de cette doctrine et de cet enseignement, il convenait qu'une protestation fût faite, en cette séance mémorable, par M. Louis Renault, membre de la section de législation, de droit public et de jurisprudence de l'Académie des Sciences morales et politiques. Pour traiter la question de la guerre et du droit des gens, et pour répondre par la simple citation du texte des conventions internationales aux moralistes

(1) Pour l'un des prix à décerner en 1918, l'Académie des Sciences morales et politiques a proposé le sujet suivant : « Les lois morales de la guerre. N'y a-t-il pas, à côté des règles juridiques de droit positif, des lois morales non écrites, auxquelles les nations civilisées doivent se soumettre dans la préparation de la guerre et dans la conduite des opérations militaires ? »

allemands qui affirment, avec M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'empire, que la convention de Genève du 22 août 1864 et le règlement adopté par la conférence de La Haye en 1899 sont des « chiffons de papier, » nul n'était mieux qualifié que le savant et probe commentateur du *Recueil international des traités.*

Enfin, aux soldats armés pour la défense de la liberté, de la justice et du droit contre les attentats de cette cynique félonie devait s'adresser la reconnaissance unanime de l'Institut de France, réuni en assemblée générale et en séance solennelle. C'est pourquoi, dans cette séance historique du lundi 26 octobre, l'orateur de l'Académie française fut chargé de rendre hommage à nos combattans et de saluer le *Soldat de 1914* (1), qui devait encore être, hélas! le soldat de 1917.

Les semaines, les mois, les années ont passé. Dans une des plus récentes séances publiques de l'Institut, le 18 décembre dernier, au huit cent soixante-huitième jour de cette guerre, le président de l'Académie des Sciences, M. Camille Jordan, l'illustre mathématicien, dont trois fils sont tombés au champ d'honneur, adressait à un auditoire profondément ému ces graves paroles qu'il faut citer, et qui n'ont pas besoin de commentaire : « L'année dernière, à pareille époque, mon prédécesseur exprimait en termes éloquens un vœu qui ne s'est pas complètement réalisé encore. Il ne m'est pas donné de célébrer la victoire, mais du moins les douze mois qui viennent de s'écouler nous ont apporté de nouvelles raisons de compter sur elle et de la vouloir complète et décisive. Sans parler des glorieux succès de nos armées, les crimes multipliés de nos ennemis sont le présage de leur défaite. Ils osent parler de liberté, d'affranchissement, lorsque, sur chacune de leurs frontières, gémit une nation opprimée; lorsque des populations entières sont déportées en esclavage et qu'ils s'apprêtent à les enrôler de force dans leurs armées... Ils invoqueront en vain leur « vieux Dieu allemand, » sanglante idole que s'est forgée leur orgueil. Nous leur laissons ce Dieu-là. Le nôtre ne connaît pas la vieillesse et n'est pas l'apanage d'un peuple, mais c'est un Roi de justice et avec son aide nous vaincrons. »

L'Académie française, en ces deux années tragiques, où

(1) René Doumic : *Le Soldat de 1914.*

nous avons tous passé par les plus cruelles alternatives d'espérance et d'inquiétude, n'a jamais cessé de motiver cet acte de foi dans les destinées de la patrie et d'être l'interprète du sentiment national, en adressant à nos soldats le témoignage public d'une confiance qui s'accroît avec les difficultés d'une tâche que la vertu française saura mener, sans défaillance, jusqu'au bout. Aux défenseurs de Verdun l'Académie a envoyé l'hommage d'une admiration, qu'elle partage avec tous les Français, avec tous nos alliés. Elle conserve avec fierté, dans ses archives, la belle réponse de leur chef, le général Nivelle, aujourd'hui commandant en chef des armées françaises sur le front d'Occident.

II. — CONCOURS LITTÉRAIRES ET PRIX DE VERTU

Il faut que les Lettres françaises préparent dès maintenant l'œuvre des historiens futurs et les jugemens de l'équitable postérité. Elles étaient directement menacées, dans leur domaine idéal, par une agression qui, en s'attaquant aux monumens de notre art, aux souvenirs de notre passé, aux promesses de notre avenir, voulait, en définitive, tuer l'âme de la France. Cette âme sortira renouvelée, rajeunie, de la grande épreuve. « Les pensées s'élèvent, les églises s'emplissent, la grande voix des poètes est écoutée; on a besoin d'idéal : les uns le cherchent au ciel et les autres sur la terre, et tous le rencontrent dans l'amour de la patrie. Quelle France nouvelle tout cela nous prépare! N'écoutons pas ceux qui prétendent que rien ne sera changé après (1). »

Ce qui sera changé d'abord, c'est le goût du public. Il n'y a pas d'exemple qu'après un tel bouleversement la sensibilité d'un peuple n'ait pas été modifiée. Rome, au temps de Claudien et de saint Paulin de Nole, Rome, attaquée par Alaric, insultée par les Vandales, réveillée brusquement par l'imminence d'un péril qu'elle n'avait pas suffisamment prévu, quitta ses habitudes païennes, et l'on vit une société longtemps livrée aux dissipations et aux plaisirs futiles chercher dans la spiritualité du christianisme une consolation austère et douce. Ne doutons pas du renouveau qui déjà nous annonce la splendeur des moissons prochaines, et qui bientôt nous vengera des prédic-

(1) Maurice Donnay, *Rapport sur les prix de vertu.*

tions haineuses d'un ennemi trop pressé de discerner en nous les symptômes de la déchéance intellectuelle et de la décrépitude morale. « Hier la poésie se paganisait en un sensualisme raffiné ou brutal... Voici le matin d'une poésie autre. »

Pour proclamer cette vérité avec toute l'autorité désirable, et pour la répandre avec une éloquente efficacité, l'Académie française a la bonne fortune de posséder, en la personne de son secrétaire perpétuel, un homme de tribune qui, en se retirant de la vie politique, n'a rien perdu de sa ferveur d'apostolat social. M. Étienne Lamy, qui fut député à vingt-cinq ans, et dont les brillans débuts ont laissé une trace durable dans l'histoire du gouvernement parlementaire et du parti libéral, est toujours prêt à couvrir d'un voile de modestie et de discrétion ses initiatives hardies et généreuses. Donateur d'une somme de cinq cent mille francs, qui est destinée à aider les familles nombreuses qui doivent être les réserves inépuisables de la nation, et les cadres naturels des vertus nécessaires à la France, M. Étienne Lamy a su élever à la dignité d'une véritable profession de foi l'ensemble de ses rapports annuels sur les concours littéraires.

Si l'Académie française a cru devoir maintenir, en temps de guerre, le principe de ses concours, si elle a continué d'encourager l'éloquence et la poésie que l'on avait sacrifiées, en d'autres endroits, à la philologie germanique ; si elle a distribué, comme par le passé, des prix dont médisent volontiers ceux qui les ont sollicités sans les obtenir, elle a pensé que, cette fois, elle devait surtout regarder du côté du front de bataille et choisir ses lauréats de prédilection, ses héros préférés parmi ceux qui sont au péril et à l'honneur. Elle a déposé pieusement sur des tombes récentes les palmes qu'en des temps plus doux elle décernait à des écrivains pleins de jeunesse et de vie. Le colonel Patrice Mahon, les capitaines Détanger, Drevet, Lapertot ont reçu ainsi la seule récompense dont puisse disposer une Compagnie aussi attentive aux talens qu'aux vertus : la consécration publique des œuvres qui leur survivent. Ces officiers de carrière avaient publié, sous des noms bientôt chers aux lettrés (Art Roë, Émile Nolly, Léo Byram, Fernand Dacre) leurs premiers livres, qui annonçaient une longue série d'œuvres remarquables, et où s'attestait, avec les plus riches dons du moraliste, du conteur, du poète et du peintre, le généreux désir de donner

aux Français une littérature nouvelle, qui ne fût pas une littérature de vaincus. Ils ont signé de leur sang ce pacte avec la victoire. En confiant à la mémoire de la nation de tels exemples, en inscrivant aussi, sur une page glorieuse, les noms des lieutenans-colonels Victor Duruy, d'André, Driant, du commandant Vidal de la Blache, des capitaines Cornet, Hennequin, Bernardin, de Boisanger, du lieutenant Psichari, du sous-lieutenant Allard Méeus, poète de cette « promotion de Montmirail, » qui avait juré d'aller à la bataille en gants blancs, comme à une fête, l'Académie a montré, par l'étendue même des pertes que nous avons subies, et qui sont, hélas! irréparables, quelle richesse d'intelligence et de force morale contenait l'armée de la France, même avant que la mobilisation eût versé dans ses cadres l'élite de tous les Français. Parmi ses autres lauréats de guerre, l'Académie a distingué un poète au cœur d'apôtre, Charles Péguy; un architecte épris des lois de la beauté morale, non moins que des règles de l'eurythmie esthétique, Max Doumic, engagé volontaire à cinquante-deux ans; le caporal Charles Picard, inspecteur des finances; deux hommes politiques, Pierre Leroy-Beaulieu et Robert Dubarle, un professeur de droit, le sergent Henri Loubers; un avocat, le sous-lieutenant Henri Gazin; un sous-préfet, Émile Despax, l'auteur charmant de la *Maison des Glycines;* un instituteur, Louis Pergaud; un professeur d'histoire, Albert Malet; un diplomate, Raymond Aynard; un journaliste à l'ancienne mode, quoique nouveau venu dans la presse, Guy de Cassagnac; un des jeunes maîtres de la critique historique, le capitaine Augustin Cochin; le sergent Maspero, égyptologue, helléniste, arabisant, et les normaliens Maurice Masson, Émile Clermont, Jules Arren, François Laurentie, Charles Flachaire, Marcel Toussaint, tous morts au champ d'honneur. Et tous ces noms, venus de tous les points de l'horizon social, toutes ces aptitudes diverses, réunies dans un effort commun, ont fait voir les ressources inépuisables et variées que la société civile gardait en réserve pour en doter magnifiquement l'armée au moment de l'appel de la patrie en danger.

Le prix de la langue française a été décerné par l'Académie française à l'École normale supérieure. Cette langue, désormais sauvée d'un impur alliage par l'armée combattante qui défend nos frontières idéales aussi vaillamment que le territoire de notre nation, les normaliens, avec leurs camarades venus des

autres écoles, travaillaient à la répandre à l'étranger, dans les grands établissemens de culture française qui sont confiés à la direction intellectuelle et à la tutelle morale de l'Institut de France. Mais la guerre, sans éteindre ces foyers de science et d'art, avait appelé à d'autres devoirs ceux qui avaient été chargés d'entretenir pacifiquement, à Rome, à Athènes, et jusque dans les lointains parages de l'Extrême-Orient, l'immortelle flamme du génie français. Et déjà, au moment où M. Émile Châtelain, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, prenait la parole au nom de cette Compagnie, dans la séance publique du 20 novembre 1914, notre École archéologique de Rome avait perdu deux d'entre les meilleurs disciples de Mgr Duchesne : Robert André-Michel et Jean Martin, morts glorieusement, celui-ci le 29 août 1914, à Gerbéviller, celui-là, le 13 octobre de la même année, à Crouy. L'année suivante, dans la séance du 19 novembre 1915, M. Édouard Chavannes, inscrivant au Livre d'or le nom de M. Demasur, architecte de l'École d'Extrême-Orient, exprimait la crainte que cette liste ne fût pas close. Et son successeur, M. Maurice Croiset, dans la dernière séance de la Compagnie, a déploré de nouvelles pertes parmi les jeunes savans des Écoles françaises de Rome et d'Athènes, devenus soldats (1).

Par décret du 26 janvier 1850, l'École française d'Athènes, fondée par ordonnance royale du 11 septembre 1846, fut placée sous le haut patronage de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui, depuis près d'un demi-siècle, surveille avec une indulgence toute maternelle le cours varié de ses travaux, et qui n'a pas dédaigné d'examiner sans parti pris les plus sérieuses dissertations du fantasque Edmond About. Cette mission permanente, vouée à l'archéologie, à l'épigraphie et à toutes sortes d'autres disciplines qui d'ailleurs s'accordent fort bien avec le goût juvénile des voyages pittoresques, n'est pas la

(1) M. Joseph Déchelette, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, capitaine au 104e territorial, passé, sur sa demande, au 298e d'infanterie, afin de servir plus tôt sur le front, est mort au champ d'honneur, le 3 octobre 1914, près de Vic-sur-Aisne, à l'âge de cinquante-deux ans. Cité à l'ordre de l'armée avec le motif suivant : « Frappé mortellement alors qu'il entraînait sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie et lui avait fait gagner 300 mètres de terrain. Avant de mourir, il a demandé au lieutenant-colonel commandant le régiment si on avait gardé le terrain conquis, et, sur sa réponse affirmative, lui a exprimé sa satisfaction, en ajoutant qu'il était heureux que sa mort servît à la France. »

doyenne des « filiales » de l'Institut, puisque l'Académie de France à Rome approchera bientôt de son troisième centenaire (1). Mais, déjà parvenue à l'âge respectable de soixante-dix ans, ayant traversé quelques vicissitudes et assisté à plusieurs révolutions, elle a pu croire qu'après la chute d'une dynastie bavaroise et l'avènement d'un nouveau régime, garanti même pécuniairement par l'intervention amicale de la France, de l'Angleterre, de la Russie, puissances libératrices de l'hellénisme opprimé, la tyrannie germanique était bannie à tout jamais du sol sacré de la Grèce. Elle s'étonna fort, après la campagne victorieuse des Grecs contre les Turcs et contre les Bulgares,— campagne organisée, avec la patriotique confiance du grand Venizelos, par une mission militaire française, — de voir le fils du regretté roi Georges se coiffer d'un casque à pointe et porter en cérémonie un bâton de feld-maréchal prussien. On saura plus tard quels avertissemens sont venus de cette maison française, qui ne s'est jamais endormie dans la contemplation du passé, et dont les fenêtres sont largement ouvertes sur la lumière et sur la vie. Mais ce n'est pas le moment des conversations diplomatiques. Sitôt que le canon eut tonné sur la Meuse et dans les Vosges, nos jeunes « Athéniens » quittèrent l'attrayant décor de Délos et de Delphes et les chantiers de Thasos, fertiles en marbres ingénieusement ciselés, pour prendre leur poste de combat sur le front occidental, tandis que l'énergique directeur de l'École d'Athènes, prévoyant les événemens qui devaient prolonger le front de bataille en Orient jusqu'aux rivages de la Macédoine, explorait les bords marécageux du Vardar, visitait Doiran et Demir-Hissar, suivait la frontière bulgare jusqu'à Oxilar, et faisait le relevé topographique de tout le paysage que domine le mont Olympe. Lorsque la Turquie d'Enver pacha nous eut déclaré la guerre par ordre du Kaiser, ces jeunes soldats de la France, devenus presque tous officiers sur le champ de bataille, revinrent aux parages où avaient fleuri leurs plus beaux rêves, et où désormais leur connaissance des langues, des coutumes, des populations locales, jointe à leur bravoure, déjà éprouvée, pouvait rendre les plus signalés ser-

(1) *Liste des pensionnaires de l'Académie de France à Rome*, publiée d'après les documens officiels, sous les auspices de l'Académie des Beaux-Arts, par M. Jules Guiffrey, membre de l'Académie, avec le concours de M. J. Barthélemy, rédacteur au secrétariat de l'Institut. Paris, Firmin Didot.

vices. L'Institut a honoré la mémoire du capitaine Gabriel Leroux qui, blessé grièvement en France dès le début de la guerre, demanda un poste aux Dardanelles, et tomba « en Chersonèse de Thrace, au bord de l'Hellespont, en vue de la plaine de Troie (1). » Son brillant camarade, le lieutenant Charles Avezou, blessé deux fois sur le front de Picardie, décoré de la croix de guerre avec deux palmes, combattit dans la presqu'île de Gallipoli, passa de là en Macédoine, mena une compagnie de zouaves contre les Bulgares, et fut frappé mortellement à Kastorino, dans la nuit du 16 au 17 novembre 1915, laissant le souvenir d'un cœur excellent, d'un esprit admirablement doué, d'une âme rayonnante, qui, pendant une vie trop brève et tragiquement écourtée, exerça un puissant attrait de sympathie, avant de s'imposer à nos regrets par la beauté des plus nobles vertus françaises.

Parmi les « Athéniens » dont M. René Cagnat, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, entretint ses confrères dans la séance du 17 décembre 1915, il y a trois disparus : le sergent d'infanterie coloniale Johannès Paris, envoyé en Troade, au mois de mai 1915, avec les effectifs débarqués à Koum-Kaleh; le lieutenant Adolphe Reinach qui, « par son érudition surprenante et son ardente curiosité avait déjà conquis une place honorable parmi les savans français, » et le soldat Gustave Blum qui avait passé brusquement de son cabinet de numismate à la tranchée... Ces deux derniers combattaient sur le front d'Occident. « Leur silence, dit l'auteur du *Rapport sur les Écoles d'Athènes et de Rome*, autorise toutes les craintes, sans interdire pourtant encore l'espérance. »

L'École d'Athènes n'était pas encore au bout de ses épreuves. Cette riante maison si accueillante et si douce parmi les pins tranquilles, au milieu d'un jardin épanoui, aux pentes du Lycabette, a reçu le baptême du feu. Ses murs portent la trace des balles, qui dans la journée du 1er décembre 1916, lui furent envoyées en vives fusillades par les « épistrates » du roi Constantin. Elle a vu d'horribles massacreurs qui, sous les yeux de ce roi, dans les rues qui portent encore les noms des philhellènes français, Chateaubriand, Béranger, Firmin-Didot, Fabvier,

(1) *Nos Deuils*, par M. Gustave Fougères, directeur de l'École française d'Athènes. (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1916.)

assassinaient à coups de fusil les Grecs vénizélistes, coupables d'aimer la France! L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres est très renseignée, ayant entendu en comité secret, le 22 décembre 1916, M. Fougères, directeur de l'École, qui était à son poste lors de ces événemens, et qui, par son sang-froid et par son énergie, avec l'assistance du capitaine de vaisseau de Roquefeuil, a sauvegardé cet établissement et tout son personnel.

Le décret du 9 février 1859 prescrit aux pensionnaires de l'École d'Athènes de se rendre à leur destination en passant par l'Italie. « Pendant leur séjour à Rome, ils sont placés sous l'autorité du directeur de l'Académie de France. » C'est ainsi que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a vu se resserrer les liens confraternels qui l'unissent à l'Académie des Beaux-Arts, dont le président, M. Léon Bonnat, disait, dans la séance publique du 6 novembre 1915 : « La villa Médicis reste en deuil, ses jardins sont déserts et ses lauriers fleuriront en vain, ils ne seront pas cueillis par les futurs vainqueurs de l'art. Ceux-ci ont aujourd'hui d'autres devoirs, et c'est ailleurs qu'ils cueillent des lauriers. En enfans sublimes, ils savent, à l'exemple d'Henri Regnault, leur héroïque devancier, que leur sacrifice est dû à notre douce France, ils savent que pour elle il faut vaincre ou mourir. » Plusieurs sont morts glorieusement, parmi ceux que le grand prix de Rome désignait aux sourires d'une autre gloire : les statuaires Crenier, Moulin, Ponsard, Ambrosio-Donnet, l'architecte Mirlaud. M. Marc Grégoire, grand prix d'architecture, a disparu. Les peintres Robert-Eugène Poughéon, Jules Merle, le statuaire Piron, le musicien Delvincourt ont été blessés.

La liste des récompenses décernées par l'Académie des Sciences est bien souvent aussi, hélas! assombrie par d'irréparables deuils. Morts au champ d'honneur les mathématiciens Marty, Gateaux, les physiciens Marcellin, Jean Blein, Marcel Moulin, Louis Chaumont, Gérard, les chimistes Viguier, Jacques Bongrand, le minéralogiste Albert de Romeu, le docteur Richard Millant, médecin chef du 26e bataillon de chasseurs à pied, le naturaliste Jean Chatanay, les astronomes Jean Merlin et Blondel, le géologue Michel Longchambon, le commandant Batailler, récompensé pour ses travaux de mécanique expérimentale. Que de vides dans le cerveau de la France!

L'Académie des Sciences a pris soin de mettre au concours

les questions concernant des nécessités de guerre : protection des navires contre les sous-marins et des sous-marins contre les mines; recherche et mise au point des dispositifs de protection contre les gaz asphyxians; organisation et fonctionnement du service médical dans les hôpitaux et ambulances, etc. La guerre qui nous est faite est une guerre scientifique. Aussi, « depuis les premiers jours d'août 1914, a dit M. Paul Appell, notre Académie n'a eu qu'une pensée : seconder le gouvernement dans la défense de la patrie et de la liberté (1). » Six commissions furent constituées en comité secret, avec les dénominations suivantes : mécanique (y compris l'aviation); télégraphie sans fil; radiographie; chimie (y compris les explosifs); médecine, chirurgie, hygiène; alimentation. « L'Académie des Sciences, a dit, l'année suivante, M. Edmond Perrier, pouvait devenir, sous la main du ministre de la Guerre, un puissant instrument, capable de mobiliser tout ce qui, dans la science et dans les industries chimiques ou physiques, était susceptible, de près ou de loin, d'être utile à la défense nationale (2)... » Et, résumant cette situation, M. Camille Jordan, disait dans un récent discours : « L'Académie n'a cessé de concourir à la défense nationale autant que ses moyens le lui permettaient. Ses membres y ont pris la part la plus active, un seul d'entre eux ayant rédigé 220 rapports dans le courant de cette année... On comprendra qu'il me soit interdit d'exposer les résultats qu'ils ont obtenus (3). »

Il appartenait à l'Académie des Sciences morales et politiques, « qui n'a jamais cessé de travailler au progrès de la morale et du droit, qui compta toujours parmi ses membres les juristes les plus éminens, qui a tant contribué par eux à poser les principes régulateurs des rapports entre nations, » de proclamer, par la voix de son président, M. Bergson, qu'il n'y a pas deux opinions possibles dans le jugement de l'élite humaine sur le conflit sanglant qui oblige toutes les consciences à prendre parti contre l'immoralisme codifié en doctrine par les « intellectuels » allemands. La Compagnie s'est préoccupée de mettre ses travaux en rapport avec les circonstances, inscrivant au programme de ses enquêtes ou de ses séances toutes les

(1) Séance du 21 décembre 1914.
(2) Séance du 27 décembre 1915.
(3) Séance du 18 décembre 1916.

actualités permanentes que la guerre remet sans cesse à l'ordre du jour de l'opinion publique. Elle a voulu, elle aussi, par l'attribution de ses « prix de vertu, » faire le plus de bien possible. En 1914, la fondation Carnot lui a permis de secourir « quatre-vingt-dix-neuf veuves d'ouvriers, chargées d'enfans. » Mais maintenant, ce n'est plus seulement aux veuves d'ouvriers qu'il faut songer. Combien de foyers en deuil sont assombris par l'absence du chef de famille, époux et père, tombé au champ d'honneur! L'Académie des Sciences morales et politiques avait maintes raisons de ne point ignorer l'« Assistance mutuelle des veuves de la guerre, » fondée par M. Frédéric Masson, un « vétéran de la mutualité, » avec le concours de plusieurs de ses confrères de l'Institut. Cette œuvre excellente, qui, dans les six premiers mois de son existence, a distribué près de 40 000 francs, mais qui, après avoir couru au plus pressé, voudrait maintenant assurer l'avenir par l'organisation de la mutualité des veuves et par l'éducation des orphelins de la guerre, vient de recevoir de l'Académie des Sciences morales et politiques une récompense qui est en même temps une consécration. Sur le rapport de M. Villey-Desmeserets, lu dans la séance du 1er juillet 1916, constatant que la Mutuelle des veuves de la guerre n'est pas « une œuvre unique, mais tout un essaim d'œuvres, plus intéressantes les unes que les autres, jaillissant de la même source : conseils juridiques, comité d'éducation, placement, ouvroir, caisse de prêts, vestiaire, sans parler de la caisse des secours exceptionnels, » la rente viagère instituée par le prix Corbay est attribuée à M. Frédéric Masson qui, moyennant cette aubaine de 250 francs par an, assure, grâce à un système inventé par son ingénieuse bienfaisance, « l'éducation intégrale de soixante orphelins (1). » A l'œuvre des orphelins de la préfecture de la Seine, à la fédération des cantines maternelles, à l'œuvre des soldats aveugles, inspirée et dirigée par M. Vallery-Radot, l'Académie des Sciences morales et politiques a voulu assurer ou renouveler les effets d'une sollicitude toujours attentive à secourir la souffrance noblement supportée. La Compagnie, soucieuse d'honorer toutes les vertus que la guerre a révélées ou exaltées, vient d'offrir à M. Lenglet, maire de Reims, en même temps qu'un hommage reconnaissant

(1) Discours de M. Henri Joly, président de l'Académie des Sciences morales et politiques, à la séance publique annuelle du 9 décembre 1916.

« pour l'héroïsme admirable dont il a fait preuve pendant l'occupation allemande et le bombardement, » quelques moyens de pourvoir, avec ses dévoués collaborateurs, MM. Raïssac, Rousseau, Charbonneaux et de Prusignac, au ravitaillement de la cité martyre qui est confiée à sa garde. Mme Macherez et Mlle Germaine Sellier ont reçu la récompense méritée par leur belle conduite à Soissons. Un des prix les plus importans de la section d'économie politique a été décerné à un jeune professeur de droit, M. Pierre Moride, mort au champ d'honneur,

Afin de contribuer au soulagement de ceux ou de celles sur qui pèse particulièrement le fardeau des misères présentes, l'Académie a voulu contribuer au « Secours national, » par l'entremise confraternelle de M. Appell, président de ce grand Comité d'union sacrée. La même pensée a inspiré l'octroi d'un « prix de dévouement » à la Croix-Rouge française, en la personne du regretté marquis de Vogüé, dont le nom est attaché depuis cinquante ans à la Société de secours aux blessés militaires. L'Académie française, en complétant par des dons nouveaux ces libéralités de la Compagnie voisine, a honoré de ses récompenses plusieurs autres œuvres excellentes, notamment la Fédération nationale des mutilés, née d'un grand mouvement d'opinion, à l'appel de M. Maurice Barrès, et qui s'étend, par ses vingt et un comités, sur toute la France. « Au mois de juin de cette année, dit M. Ernest Lavisse en son rapport du 14 décembre 1916, 1 941 rééduqués, — rééduqués réellement et complètement, — avaient été placés et bien placés. Ainsi, un double service est rendu à la nation qui retrouve des collaborateurs à son activité, et à ces hommes à qui le travail assure la sécurité de la vie. »

Ce n'est pas tout. L'Institut de France a voulu s'occuper directement des blessés, les soigner, les guérir. Il a fondé, dans un immeuble qui lui appartient, avec ses deniers propres et une grande dépense de bonne volonté, un hôpital.

III. — ŒUVRES DE GUERRE

Quelques jours après la déclaration de guerre, le 8 août 1914, la Commission centrale, chargée d'administrer les propriétés et les fonds communs aux cinq classes de l'Institut, se réunissant pour la première fois depuis l'ouverture des hostilités, sous la

présidence de M. Émile Picard, membre de l'Académie des Sciences, résolut, sur la proposition de MM. Gabriel Hanotaux et Frédéric Masson, délégués de l'Académie française, d'aménager, de meubler et d'équiper, par les soins de l'Institut, dans les locaux disponibles de l'hôtel Thiers, 27, place Saint-Georges, légué par Mlle Dosne, un hôpital auxiliaire de cinquante lits, dont les services administratif et hospitalier seraient confiés à l'Association des Dames françaises. Conformément à ce projet, la sous-commission de la fondation Jacquemart-André fut autorisée à utiliser, pour le mobilier et la lingerie, les réserves de l'hôtel sis au numéro 58 du boulevard Haussmann et celles du domaine de Châalis, près d'Ermenonville (Seine-et-Oise). A la somme de 30 000 francs, attribuée par la Commission administrative aux travaux de premier établissement, s'ajouta une contribution de 10 000 francs, versée par l'Association des Dames françaises, laquelle se chargea de fournir le personnel des infirmières et de s'assurer la collaboration du professeur Broca, des docteurs Troisier, Maurange, Diehl. Un membre associé de l'Institut offrit de contribuer aux frais d'installation par un premier versement de 2 500 francs. L'allocation du Service de santé fut fixée à 21 708 francs pour trois trimestres, c'est-à-dire à deux francs par jour et par lit occupé.

L'aménagement de l'hôtel Thiers et son adaptation au dessein patriotique de l'Institut n'étaient point choses fort aisées. Grâce au zèle ingénieux des administrateurs, tout fut bientôt mis en état de recevoir les blessés. En moins de quarante-cinq jours, malgré la rareté et la cherté de la main-d'œuvre, l'hôtel Thiers devint un hôpital digne de l'éloge des architectes de l'Académie des Beaux Arts pour sa partie architecturale, et de l'approbation des médecins ou chirurgiens de l'Académie des Sciences, pour l'installation parfaite de ses instrumens et de ses appareils. M. Maurice Hamy, membre de la section d'astronomie de l'Académie des Sciences, voulut bien donner ses soins à l'organisation de la radiographie et de la radioscopie. Et, lorsque le professeur Landouzy, invité par ses confrères à visiter l'hôpital de l'Institut, vint constater les résultats obtenus, en si peu de temps, par un petit nombre de bonnes volontés, résolues à bien faire, les félicitations de l'éminent doyen de la Faculté de médecine furent l'expression d'une confiance que les événemens ont justifiée chaque jour davantage.

L'hôpital de l'Institut est administré par M. Frédéric Masson, de l'Académie française. Cet homme de bien, qui, dans le domaine de la charité active et de l'assistance mutuelle, fut toujours, selon l'expression très juste d'un de ses plus ingénieux confrères, un guide incomparable, « œil clairvoyant, intelligence documentée, cœur chaud, quelque rudesse et une grande bonté (1), » a quitté, depuis plus de deux ans, ses travaux personnels, renoncé à ses occupations coutumières, négligé volontairement ses intérêts particuliers, pour se consacrer, corps et âme, au service des blessés. Chaque jour, il est à son poste, s'acquittant avec une admirable conscience des infinies obligations d'une charge dont il assuma d'abord les obligations à titre privé et dont il est devenu le titulaire, secondé à souhait par la collaboration amicale de l'architecte Louis Bernier. Au cours de la première année, 380 blessés, — presque tous de grands blessés, — ont été accueillis à l'hôpital de l'Institut et confiés aux soins d'un personnel dont le dévouement a reçu de l'administrateur lui-même, bon juge en la matière, ce témoignage précieux : « L'infirmière-major, Mme Miret, avait fait ses preuves par deux campagnes au Maroc; elle avait les qualités morales nécessaires pour mener une formation de cette nature : l'activité, la décision, l'autorité, une égalité d'humeur et une présence d'esprit remarquables, en même temps qu'elle remplissait toutes les conditions techniques qui font l'infirmière de premier rang. Mlle Guillier, qui la secondait comme infirmière-major, avait autant de connaissances, de savoir et de dévouement... Mme Miret et Mlle Guillier ont pris la garde en septembre 1914. Depuis lors, jusqu'à cette fin de décembre 1915, sauf un mois de congé qu'on les força à prendre, elles n'ont pas manqué un jour ni une nuit d'être à la disposition des blessés; éveillées à la moindre alerte par l'infirmière de garde, arrêtant les hémorragies, consolant les mourans, accueillant, déshabillant, couchant les blessés qu'on amenait le plus souvent par convois successifs, entre minuit et quatre heures du matin; leur prodiguant les premiers soins, portant leurs effets au magasin d'attente, elles se trouvaient prêtes cependant à la première heure pour la visite du docteur. L'énergie et la résistance qu'elles ont déployées, et qu'elle

(1) Maurice Donnay, *Rapport sur les prix de vertu*, 17 décembre 1914.

déploient chaque jour, le moral dont elles font preuve, leur action continuelle sur les blessés, leur bonne grâce qui ne tolère aucune familiarité, et qui leur assure le respect en même temps que l'affection de tous, les mettent tout à fait hors de pair (1). »

Les infirmières de l'hôpital de l'Institut ont toutes contribué à faire de cette maison un établissement modèle. Les infirmiers ecclésiastiques et laïcs, — tous volontaires et bénévoles, — ont assuré le service de nuit avec une belle émulation, jusque dans l'accomplissement des devoirs les plus pénibles. Les rapports présentés à la Commission administrative centrale, sur le *Fonctionnement de l'hôpital entretenu par l'Institut de France à l'hôtel Thiers*, ont rendu hommage à ces personnes de bonne volonté et de grand zèle, ainsi qu'à Mme Pierre Azaria, à Mme Auguste Broca, chargées du service de l'économat, à Mme la doctoresse Houdré, à Mlle Wolff, externe des hôpitaux.

Il y a un sujet particulièrement émouvant, sur lequel ce rapport, à cause de l'excessive modestie de l'auteur, n'insiste pas assez, et qu'il faut ici mettre en lumière. La sollicitude paternelle de l'administrateur de l'hôpital de l'Institut a su s'étendre bien au delà des murs de l'hôtel Thiers et veiller à ce qu'on entourât des plus touchantes marques de la reconnaissance nationale les tombes des braves que la science et la charité, travaillant de toute leur âme et d'un commun effort, n'avaient pas pu guérir. Toutes les fois qu'un cortège funèbre s'est formé devant la grande porte de l'hôpital, pour accompagner à sa dernière demeure, avec les honneurs militaires, un soldat mort de ses glorieuses blessures, on a vu l'administrateur suivre jusqu'au cimetière de Pantin le cercueil recouvert du drapeau tricolore. Et là, tête nue, devant la fosse ouverte dans la terre de France pour l'éternel repos d'un défenseur de la patrie, l'historien des premiers rôles de la grande tragédie impériale évoquait l'image des plus humbles héros de l'épopée d'aujourd'hui. A ceux-ci comme à ceux-là il offrait le même talent, soucieux de vérité pure, infiniment scrupuleux dans la recherche du document qui prouve et du trait qui précise et de l'expression pittoresque qui fixe dans la mémoire de l'auditeur ou du lecteur une image désormais inoubliable. En consacrant ainsi aux bons serviteurs du pays, aux chers enfans dont il

(1) Mlle Guillier, ayant quitté l'hôpital pour servir aux ambulances du front, a été dignement remplacée par Mme Hillier.

avait recueilli le dernier soupir et dont il ne pouvait parler qu'avec une angoisse au cœur et un tremblement dans la voix, ces discours qui sont des notices individuelles, des chapitres d'histoire, et qui resteront, comme des titres de noblesse, dans les archives des familles en deuil, M. Frédéric Masson a dessiné, d'une main délicate et ferme, quelques figures qu'il n'a point choisies dans l'innombrable diversité de l'armée française, et qui nous frappent autant par les particularités de leur caractère individuel que par la beauté de leur type collectif. Qu'il nous parle d'un laboureur breton, soldat d'infanterie, d'un montagnard d'Auvergne, devenu chasseur alpin, d'un sabotier de la Sarthe qui fut l'un des plus intrépides combattans de l'Argonne héroïque, ou encore de ce pauvre petit Basque, dont les lèvres expirantes, pendant le délire de l'agonie, murmuraient les mystérieuses paroles de la langue de Ramuntcho, toujours on sent qu'il a bien connu, qu'il a bien aimé celui dont il évoque l'image en quelques mots, venus du cœur (1).

Symbole visible et intelligible de la France qui combat, de la France qui travaille, de la France qui souffre, de la France pour qui l'on meurt afin qu'elle vive, le cercueil de l'humble et magnifique soldat de France, blessé mortellement au champ d'honneur, conduit au champ de repos par le représentant d'une Compagnie fondée pour maintenir et sauvegarder ce qu'il y a de plus précieux dans l'âme française, recueillait, chemin faisant, les hommages innombrables d'une foule émue et respectueuse. Bien souvent les passans se joignaient au cortège. De sorte que l'administrateur, l'aumônier, la délégation du corps médical et des infirmières de l'hôpital Thiers, accompagnant au cimetière celui que la science et la bonté n'avaient pu arracher à la mort, étaient entourés, en arrivant au terme de leur pieux pèlerinage, par une multitude d'amis inconnus, qui partageaient leur émotion et qui s'associaient de tout cœur au dernier adieu, adressé à une élite de Français par l'Institut de France.

Trente-trois fois ce douloureux devoir fut rempli. Les autres grands blessés de l'hôpital de l'Institut, — au nombre de 647 pour les deux premières périodes, — ont été sauvés. Leur retour à la vie a été fêté en toute effusion de cœur, par une sorte de

(1) *Discours à l'hôpital* (24 septembre 1914-31 décembre 1915), par Frédéric Masson, de l'Académie française, Paris, chez Bloud et Gay.

joie discrète et douce, dans la maison où ils sont entourés de tous les soins matériels et de toutes les sollicitudes morales.

L'hôtel Thiers n'est pas le seul domaine que l'Institut ait organisé pour le service des blessés ou des autres victimes de la guerre. L'Académie des Sciences possède à Hendaye un observatoire, installé dans le château légué par M. d'Abbadie. M. l'abbé Verschaffel, directeur de cet établissement, a hospitalisé de pauvres petits orphelins belges (1).

L'invasion de l'ennemi a malheureusement interrompu le fonctionnement de l'ambulance que l'Institut avait installée à Chantilly et confiée à M. Vicaire. C'est un tragique épisode que les renseignemens les plus sûrs vont nous permettre de retracer.

Lorsque, dans la matinée du jeudi 3 septembre 1914, à neuf heures, les Prussiens du 27e régiment d'infanterie de réserve entrèrent dans Chantilly et débouchèrent sur la pelouse par la porte Saint-Denis, deux des conservateurs élus par l'Institut pour administrer le musée Condé étaient absens. L'un, M. Alfred Mézières, de l'Académie française, était resté, malgré l'invasion, dans sa maison lorraine de Rehon, en Meurthe-et-Moselle, à quarante kilomètres de Briey : otage des Allemands, le vénérable doyen de l'Académie française est mort là-bas, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, au milieu de nos ennemis; l'autre conservateur, M. Georges Lafenestre, de l'Académie des Beaux-Arts, avait voulu rester, malgré l'état d'une santé précaire : l'affectueuse insistance de son confrère, M. Élie Berger, et du conservateur adjoint, M. Gustave Macon, eut raison de son courage, et le décida enfin à quitter le pavillon d'Enghien, mais seulement lorsqu'il eut veillé aux mesures de précaution prescrites par la Commission administrative centrale en ce qui concernait les œuvres d'art, les manuscrits et les objets les plus précieux des collections du musée Condé.

M. Élie Berger s'étant porté, avec beaucoup de sang-froid, à la rencontre des ennemis, ceux-ci se firent ouvrir la grille. Un capitaine, ayant constaté que l'honorable conservateur connaissait la langue allemande, déclara, en cette langue, que « si un seul coup de fusil était tiré, le château serait brûlé et le personnel fusillé (2). » On n'ignorait pas à Chantilly que, la

(1) Un des meilleurs astronomes de cet observatoire, M. Jean Sorreguieta, est mort au champ d'honneur. (Rapport de M Darboux, 1915.)

(2) *Le Musée Condé en 1914*, rapport lu par M. Élie Berger à la première assem-

veille, 2 septembre, le maire de Senlis, M. Odent, avait été arrêté par les Allemands, conduit sur le territoire de la commune de Chamant, et fusillé (1). Le lieutenant-colonel commandant le 27e régiment d'infanterie de réserve arriva vers la fin de la matinée et repartit pour aller inspecter ses autres bataillons, cantonnés au Mont-Pot et à Montgrésin. Six canons furent mis en batterie à l'entrée de Chantilly, au lieu dit le Coq-Chantant. Les voitures régimentaires, les cuisines roulantes, entrèrent dans le parc. Et les officiers allemands réquisitionnèrent, pour déjeuner sur l'herbe, en plein air, les provisions du personnel du château, tandis que leurs hommes se reposaient sur la pelouse ou prenaient un bain dans les bassins. Sur ces entrefaites arrivèrent deux nouvelles compagnies, avec lesquelles marchait M. Vallon, maire de Chantilly, que les Allemands avaient pris comme otage, et qui montra, dans ces pénibles circonstances, une fermeté attestée par des témoignages publics. Dans l'après-midi, les Allemands procédèrent à des réquisitions de vivres, de vin, de fourrages, de literie. Les salles du musée, la galerie des Cerfs, la grande galerie, furent couvertes d'une épaisse couche de paille, pour le logement des troupes. Les officiers dînèrent dans la petite salle à manger. A huit heures, les ponts-levis furent levés, le pont tournant fermé, la herse baissée. A ceux qui demandaient les raisons de cette manœuvre, les Allemands répondaient : « C'est une forteresse. » M. Élie Berger eut une vive altercation avec un sous-officier qui prétendait loger des chevaux dans le château. Le conservateur eut gain de cause, et les chevaux s'en allèrent aux grandes écuries. Les Allemands, avant de se coucher, avaient annoncé le dessein de rester à Chantilly une dizaine de jours, et de marcher sur Paris. Mais, pendant la nuit du 3 au 4 septembre, un ordre de départ les obligea brusquement à plier bagage et à s'en aller du côté d'Avilly. La bataille de la Marne commençait... Pendant huit jours, les forêts voisines furent visitées par des patrouilles de uhlans et de hussards de la Mort. Puis, dans la nuit du 10 au 11 septembre, les

blée trimestrielle de 1915, tenue par l'Institut, (publié dans le *Journal des Savans*, janvier 1915).

(1) *Rapports et procès-verbaux de la Commission d'enquête instituée en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens*, Paris, Imprimerie nationale, tome Ier, p. 185 à 192.

habitans du château de Chantilly virent passer sous leurs fenêtres un long défilé de cuirassiers français, un grand convoi d'artillerie, le 6e régiment de dragons, qui alla cantonner à Saint-Firmin. La bataille de la Marne était gagnée.

Le domaine de Châalis, dont le conservateur, M. Louis Gillet, mobilisé comme capitaine d'infanterie, est sur le front depuis le commencement de la guerre, reçut également la visite de l'ennemi, qui pilla les communs, la maison du régisseur et les écuries. Après la bataille de la Marne, on eut l'idée d'utiliser les terrains de Châalis pour procurer des légumes frais à l'hôpital de l'Institut. Ce projet fut abandonné à cause de certaines difficultés matérielles.

La liste des établissemens charitables qu'a fondés l'Institut serait incomplète, s'il n'était fait mention de l'ouvroir installé au palais Mazarin et dirigé par Mme Laveran, et par « la fille de notre grand Pasteur, Mme Vallery-Radot, que l'on retrouve partout où il y a du bien à faire. »

N'est-il pas vrai que, par l'ensemble de ses initiatives et de ses exemples, l'Institut de France a fait, pendant cette période violente où l'épreuve de la guerre donne la mesure des hommes et des choses, la meilleure des propagandes sociales et morales?

IV. — LA PROPAGANDE

Dans la séance publique du 25 octobre 1916, M. Paul Deschanel, délégué de l'Académie française, disait à ses confrères des cinq classes de l'Institut : « Depuis la guerre, on a improvisé d'excellentes œuvres de propagande, dont vous avez, mes chers confrères, pris vaillamment votre part. Qui, mieux que vous, peut diriger cette campagne?... Qui, mieux que vous, peut faire connaître la France, son caractère, ses mœurs, sa famille tendrement unie et ses enfans magnifiques, notre vrai Paris, celui des Parisiens, si différent de celui des étrangers, toute la beauté de cette culture gréco-latine, qui a imprégné notre race d'héroïsme et de vertu? »

Pour inaugurer cette propagande nécessaire, il fallait faire justice de la campagne de calomnie et de diffamation qu'avait organisée, depuis longtemps, contre la France, une nation chez qui l'on trouve, selon l'expression de M. Gaston Darboux, « des théologiens pour sanctionner les massacres de victimes inno-

centes, des juristes pour justifier la violation des traités, des artistes pour approuver la destruction des monumens les plus vénérables, des savans pour contribuer par leurs inventions à rendre la guerre plus cruelle et plus inhumaine (1). »

L'odieux manifeste des « intellectuels » allemands portait les signatures de plusieurs savans d'autant moins excusables qu'ils avaient recherché, en des temps où l'on pouvait se faire encore des illusions sur l'Allemagne, l'honneur d'être les associés ou les correspondans de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Beaux-Arts, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Le 23 octobre 1914, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, réunie dans sa séance ordinaire du vendredi, vota un ordre du jour qui flétrissait les signataires de ce manifeste, sans préjudice des sanctions ultérieures que comportait la situation.

Ces sanctions se produisirent sous la forme d'un vote d'exclusion nettement motivé. La Compagnie déclarait qu'un de ses associés et quatre de ses correspondans « n'ont pas craint, pour excuser des crimes, de nier les faits les plus certains, et cela sans enquête personnelle, au mépris de tous les témoignages et de l'évidence même, sur la foi et peut-être sur l'ordre d'un gouvernement qui fait profession de n'attacher aucune valeur à la parole donnée, » et qu'ils ont ainsi « manqué gravement à un devoir d'honneur et de loyauté. » En conséquence, l'élection des quatre correspondans désignés par cette déclaration était annulée par décision de ce même jour. Quant à l'associé devenu *ipso facto* « indésirable, » son élection a été annulée par décret du 28 mai 1915. Et l'Académie a eu l'honneur d'élire, le 6 août, à cette place vacante, S. M. le roi d'Italie, qui a bien voulu donner à la France un nouveau gage de son attachement en acceptant cet hommage, rendu, par un corps savant, à sa science numismatique.

L'Académie des Sciences, l'Académie des Beaux-Arts et celle des Sciences morales et politiques ont pris des décisions pareilles. On ne verra plus, sur le registre de notre Institut national, qui a ouvert ses portes à la science, mais qui les ferme à l'immoralisme grossièrement affiché, les noms de certains professeurs d'outre-Rhin.

(1) *Rapport* du 27 décembre 1915.

On sait comment ces professeurs écrivent l'histoire d'autrefois et celle d'aujourd'hui. Un écrivain suisse, l'un des maîtres les plus distingués de l'École polytechnique de Zurich, M. Antoine Guilland, très renseigné sur les hommes et les choses d'Allemagne, a écrit, voilà plus de quinze ans, tout un livre pour démontrer que dans les ateliers scientifiques et dans les laboratoires d'érudition où se prépare, à la façon d'une mystérieuse combinaison chimique, l'histoire accommodée aux convoitises des Hohenzollern et des Habsbourg, les manipulateurs de documens et de fiches, dressés à l'école d'un Mommsen, d'un Treitschke, d'un Lamprecht ou d'un Spahn, traitent volontiers les textes comme de simples dépêches d'Ems. C'est d'ailleurs ce qu'avait bien vu, avant l'Année terrible, notre Fustel de Coulanges, fort malmené en son temps, précisément à cause de cette clairvoyance, par les philologues teutons et par leurs disciples. L'équipe historique d'outre-Rhin était déjà devenue, pendant la paix, sous la direction des futurs signataires du manifeste des « intellectuels » allemands, une immense agence Wolff. Nous avons pu voir de quelle propagande ces « intellectuels » sont capables en temps de guerre. Avec un soin, une application, une patience qu'on ne saurait contester, ils se procurent les adresses nominatives de toutes les personnes qui, de près ou de loin, tiennent aux académies étrangères et aux milieux lettrés. Les moindres centres de propagande possible sont repérés, en tous lieux, avec le soin méticuleux que les Allemands, — cela est incontestable, — savent apporter dans l'organisation de leurs services d'espionnage. Ils ont fait ce travail notamment pour les Etats-Unis d'Amérique. Non seulement les professeurs des grandes universités d'outre-mer, Harvard, Columbia, Princeton, Yale, Berkeley, figurent sur les répertoires d'une agence allemande qui connaît leurs adresses particulières et sait le moyen d'atteindre leur domicile privé; mais jusqu'au fond des États les plus lointains de la Confédération américaine, les plus petites écoles, les bibliothèques naissantes, les plus modestes sociétés littéraires ou scientifiques sont méthodiquement obsédées de communications et de réclames qui, par des voies multiples, se dirigent vers un but unique.

Heureusement, l'Institut de France a non seulement des amis, mais des représentans sur les rives transatlantiques et

dans les cités industrieuses du Nouveau-Monde. M. Théodore Roosevelt, membre associé de l'Académie des Sciences morales et politiques, M. Whithey Warren, de l'Académie des Beaux-Arts, MM. Baldwin, Eliot, correspondans de l'Institut, nous ont donné des preuves précieuses de leur attachement. L'appel de leurs voix amicales a fait venir en Amérique plusieurs académiciens français, M. Boutroux, M. Brieux, M. Bergson, qui furent les bons ambassadeurs de l'idée française. Et la France n'oubliera jamais les jeunes Américains qui sont venus combattre pour elle et qui sont morts au champ d'honneur : Victor Chapman, ancien élève de notre École nationale des Beaux-Arts; le poète Alan Seeger, de l'université Harvard, tombé au combat de Belloy-en-Santerre, le 5 juillet 1916; Wilko, Norman Prince, Kiffin Rockwell, qui disait, avant de mourir : « *The cause of the France is the cause of the all mankind.* La cause de la France est la cause de toute l'humanité. »

Il ne tenait qu'aux organisateurs d'une propagande qui exige, en toute rencontre, le concours d'une élite, de recourir plus souvent aux bons offices de l'Institut. Du moins, une délégation de l'Institut de France est-elle allée en Espagne, où elle fut accueillie par les habitans de Saint-Sébastien, de Madrid, de Séville, de Salamanque, d'Oviedo d'une façon qui montre tout l'intérêt que nous avons à encourager par des forces spirituelles les neutralités qui ne demandent qu'à être renseignées pour devenir cordialement sympathiques. Cette ambassade intellectuelle, organisée avec un soin prévoyant par M. Pierre Paris, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'Institut français de Madrid, a été honorée des attentions particulières de S. M. le roi d'Espagne dont l'esprit chevaleresque et le cœur généreux ont également approuvé la visite faite à Paris par les académiciens espagnols (1). Un de ces académiciens, M. Jacinto-Octavio Picon, l'auteur célèbre de *La Hijastra del amor* et de *Dulce y Sabrosa*, se plaisait à citer une curieuse page de Gutierre Diaz de Gomez, chroniqueur espagnol du xve siècle : « Les Français, disait déjà ce vieil auteur, sont gens de noble nation, instruits, intelligens, habiles dans toutes les choses qui tiennent à la bonne éducation, à la courtoisie et à

(1) MM. Rafaël Altamira, Jacinto-Octavio Picon, Ramon Menendez Pidal, José Gomez Ocana, Miguel Blaye et plusieurs éminens professeurs des universités espagnoles.

l'agrément des manières... Ils sont francs, généreux, obligeans pour tout le monde et pleins de civilité pour les étrangers; ils savent louer et louent beaucoup les belles actions; ils n'ont pas de rancune et leur colère passe vite; ils n'insultent personne, ni de paroles ni de fait, à moins que leur honneur ne l'exige; ils sont fort gais et amusans dans leurs récits (1)... »

Il ne tient qu'à nous de justifier cette bonne opinion, à la condition d'envoyer partout des missions dignes de nos amis et de nous-mêmes. L'Institut de France, fondé par une nation assez soucieuse de l'avancement spirituel des hommes et du progrès moral de l'esprit humain pour assigner aux lettres, aux arts, aux sciences une place éminente dans la hiérarchie des valeurs sociales et un rang officiel dans l'État, se conforme aux intentions de ses fondateurs en faisant aimer, respecter la France dans tous les pays civilisés où s'étend son action. En Angleterre, un Bryce, un Balfour, un Crookes, un Lorimer, un Lindsay appartiennent à ce corps illustre. En Russie, le grand-duc Nicolas, Ouspensky, Susor, Yermoloff; en Belgique, Franz Cumont, Carton de Wiart, Descamps, Pirenne; en Italie, Luzzati, Lanciani, Volterra, Pio Rajna, Comparetti, Boïto propagent sa doctrine, répandent son influence, font goûter le charme du génie latin où fraternisent les âmes italiennes et les âmes françaises. En Serbie, Vesnitch, en Roumanie Xénopol s'inspirent de sa pensée, pour proclamer, même en présence de l'envahisseur, la souveraineté du droit et le prochain retour de la justice.

Bientôt, quand nos alliés, après la victoire noblement méritée, viendront à Paris pour partager notre joie austère, après avoir communié avec nous dans le péril et dans l'honneur, ils verront sans doute se dresser en pleine lumière, devant l'Institut de France, le monument que l'on rêve de dédier, en cet endroit, aux morts héroïques dont la langue française redira d'âge en âge l'incomparable prouesse et maintiendra éternellement le souvenir.

Lorsque l'Institut de France, gardien de nos plus belles traditions nationales, célébra, en 1895, le centenaire de sa

(1) Voyez Étienne Lamy, *Choses d'Espagne*, dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 juillet et 1er août 1916. — Cf. *la Fraternité espagnole*, par Edmond Perrier, dans *la Revue hebdomadaire* du 5 août 1916.

fondation ou plutôt de sa réorganisation par la loi du 25 octobre 1795, qui avait constitué ce grand corps en rétablissant sous des noms plus ou moins nouveaux les anciennes Compagnies fondées par Richelieu et par Colbert, la Société royale de Londres, cette doyenne des confréries savantes et lettrées de l'Europe, envoya aux académiciens français une adresse de félicitations, qui marquait en termes excellens le rôle assigné par une tradition plusieurs fois séculaire, non moins que par la confiance unanime de l'opinion publique, à notre Académie française, à notre Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à notre Académie des Sciences, à notre Académie des Beaux-Arts, à notre Académie des Sciences morales et politiques.

« L'Institut, disait l'adresse de la Société royale de Londres, comprend aujourd'hui cinq académies. Chacune d'elles a sa sphère spéciale d'action; mais toutes, concertant leurs efforts, coopèrent à l'œuvre commune, à la recherche des lois de la nature, au développement des lettres et des arts. La création de cet ensemble harmonieux a ouvert une ère nouvelle dans l'histoire de la civilisation. »

Pour l'honneur de la civilisation, mise en péril par un nouveau réveil de la barbarie et par le déchaînement des forces brutales qui, plus d'une fois, ont menacé d'ensevelir sous un amoncellement de cendres et de ruines les acquisitions idéales de plusieurs siècles de labeur, il convient que l'Institut de France puisse reprendre au plus tôt, malgré la durée d'une guerre qui se prolonge au delà de toutes les prévisions, le cours de son existence normale, le programme complet de ses travaux, — ou, comme on disait, au temps de Fénelon, de ses « occupations, » qui consistent principalement à maintenir l'intégrité de l'intelligence française et l'éminente dignité de l'esprit humain.

GASTON DESCHAMPS.

LES LETTRES DU FRONT

C'est un nouveau genre littéraire qui nous est né, et qui, je crois, comptera d'authentiques chefs-d'œuvre. On en a trop publié, de ces lettres, c'est entendu, et l'on en publiera trop encore. Mais, dans une dizaine d'années, quand on aura mis au jour sinon toutes, au moins la plupart de celles qui méritent d'être connues, avec beaucoup d'autres qui ne le méritent pas, on pourra composer deux ou trois volumes qui feront le plus grand honneur non seulement à la littérature, mais à l'âme française d'aujourd'hui. C'est à ce dernier point de vue, tout psychologique et moral, que je voudrais me placer pour étudier ces « chiffons de papier, » qui, avant de paraître dans nos journaux, ont apporté à tant de familles, les unes tant de fierté, et les autres tant d'inconsolable douleur (1).

I

Depuis trois ans bientôt, nous avons tous lu beaucoup de « visions de guerre, » et elles étaient presque toutes intéressantes; mais dans la plupart d'entre elles, avouons-le, il y avait trop de

(1) *L'Ame française et l'Ame allemande, Lettres de soldats*, avec une introduction, par M. Ernest Daudet, 1 vol. in-8; Attinger; — *La France au-dessus de tout, Lettres de combattans* rassemblées et précédées d'une introduction par Raoul Narsy, 1 broch. in-16 *(Pages actuelles)*; Bloud et Gay; — *Les Lettres héroïques*, 1 broch. in-16; Berger-Levrault; — *Lettres d'un soldat*, préface de M. André Chevrillon, 1 vol. pet. in-8; Chapelot; — *Lettres d'un officier de chasseurs alpins*, par F. Belmont, préface de M. Henry Bordeaux, 1 vol. in-16; Plon; — *Impressions de guerre de prêtres soldats*, recueillies par le Père Léonce de Grandmaison, 2 vol. in-16; Plon; — *Lettres de prêtres aux armées*, recueillies par M. Victor Bucaille, avec une préface de M. Denys Cochin, 1 vol. in-16; Payot; — *Lettres diverses*.

« littérature. » Trop de journalistes ou de chroniqueurs se sont contentés, quand ils ne restaient pas tranquillement assis dans leur cabinet de travail, d'aller visiter, après coup, les champs de bataille et les villages dévastés, et, tout au plus, d'aller entendre, quelques heures, à l'arrière, le bruit de la canonnade, ou de jeter un rapide coup d'œil sur quelques tranchées; et leur inexpérience se trahissait dans leurs récits. Rien ne vaut, en cela comme en toute chose, le contact direct et personnel de la réalité, l'expérience intime et vécue. Et, je le sais bien, c'est tout un art, — ou un don, — de savoir traduire ses impressions, et ceux qui sentent le plus vivement ne sont pas toujours ceux qui expriment le mieux ce qu'ils ont vu et senti. Peut-être le meilleur historien de cette guerre sera-t-il, s'il y en a un, l'écrivain qui aura fait toute la campagne et qui aura accumulé, pour les utiliser plus tard, impressions et souvenirs. Mais enfin, sans être écrivain de profession, on peut savoir rendre ce que l'on a vu et éprouvé, et il arrive d'ailleurs parfois que les esprits les moins cultivés, que les plumes les moins expertes aient des trouvailles d'expression vivantes, pittoresques, jaillies, pour ainsi dire, des entrailles du réel, et que pourraient leur envier bien des professionnels. On en rencontre souvent dans les lettres de nos soldats : les « choses vues » qu'ils racontent ont, par endroits, une saveur de vérité très saisissante. Qu'on se rappelle l'heureux parti qu'a tiré de témoignages de cet ordre M. Le Goffic dans ses études, si grouillantes de vie, sur *Dixmude*. Il a donné là un exemple que les historiens de l'avenir suivront sans doute fidèlement.

Les récits de combats abondent dans ces lettres; et il en est de biendramatiques, et qui font encore passer en nous le frisson du champ de bataille.

Petite mère, écrit un soldat, ne te fais pas de mauvais sang. Si tu nous voyais quand le canon tonne! On chante pour en couvrir le bruit terrible. Jamais ma voix de ténor ne m'a aussi bien servi. Au son de la charge, *on n'est plus des hommes, on est des fantômes.* La moitié tombe avec leurs chevaux tués. On monte sur les autres chevaux, et c'est tout le temps comme ça. La fusillade est terrible, mais on n'y fait pas attention. Le matin, on est frères d'armes; *le soir, on monte sur les cadavres pour se ruer sur l'ennemi.*

Et que dites-vous encore de cet épisode d'un violent combat, à la suite duquel « la rivière était rouge comme une culotte de

fantassin ? » C'est un simple servant d'artillerie qui le raconte :

D'où nous étions, à la lueur des incendies, nous distinguions très bien le champ de bataille, et jamais je ne reverrai *quelque chose de plus fantastique que ces milliers de jambes rouges en rangs serrés qui chargeaient; les jambes grises commençaient à trembler* (ils n'aiment pas la baïonnette); et *la Marseillaise* continuait, et les clairons sonnaient la charge, et nos canons crachaient sans relâche. Enfin, nos fantassins joignirent l'ennemi. Pas un coup de fusil : la baïonnette. — Soudain, la charge s'arrête de sonner. Les clairons sonnaient « au drapeau. » Notre drapeau était pris... Instinctivement nous cessions le feu, atterrés. La *Marseillaise* sonnait plus fort et là-haut, plus loin, la sonnerie au drapeau continuait. Un silence de mort... Seule, la musique et le clairon; et nous distinguions la mêlée terrible... Soudain les clairons s'arrêtèrent une seconde, puis à toute volée ils resonnèrent la charge. Le drapeau était repris. Une clameur immense; nos pièces repartirent toutes seules, et les Boches, cette nuit-là, durent fuir de toute la vitesse que leur permettent leurs bottes. Vous qui vous figurez connaître *la Marseillaise* parce que vous l'avez entendu jouer à des distributions de prix, revenez de votre erreur. Pour la connaître, il faut l'avoir entendue comme je viens d'essayer de vous le dire, quand le sang coule et qu'un drapeau est en danger.

Voilà un sentiment que nous pouvons d'autant mieux comprendre que, toutes proportions gardées, nous l'avons tous éprouvé depuis bien des mois. Il y a trois ans, la *Marseillaise* nous laissait tous un peu froids, reconnaissons-le. La musique nous en paraissait un peu banale, pour ne pas dire un peu vulgaire; et quant aux paroles, lorsque nous y prêtions quelque attention, elles nous faisaient volontiers sourire; nous ne pouvions nous empêcher de leur appliquer le mot d'Alceste :

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux.

Mais voilà que ces pauvres vers, dans leur rhétorique d'antan, nous semblent aujourd'hui avoir été inventés pour traduire exactement la réalité présente, et par l'émotion qu'il nous inspire, à nous autres, gens de l'arrière, nous concevons que ce chant de guerre est, sur le champ de bataille, l'accompagnement nécessaire et redoutable de l'héroïsme français.

Mais il y a dans la guerre d'aujourd'hui beaucoup plus d'heures de patience obscure que d'éclatante bravoure, et rien ne ressemble moins aux brillans combats de jadis que la monotone et sordide et périlleuse existence des tranchées. Nos soldats s'y sont faits pourtant, et ils trouvent pour nous la décrire des expressions aussi pittoresques que réconfortantes, pour nous

qui nous imaginions qu'ils auraient tant de peine à s'y adapter. Voici un « bleu » qui ne rêvait que d'aller vivre aux tranchées :

Là enfin, écrit-il à son père, il y a la sensation du danger, l'atmosphère excitante de la poudre, le sifflement des balles et des obus, l'éclatement des bombes, toutes choses qui, vous rapprochant de la mort, vous font vivre une vie plus intense. Voilà pourquoi je suis heureux d'être allé en tranchée, mardi, à deux heures et demie. Nous avions environ 15 kilomètres à parcourir avant d'y arriver ; nous les avons couverts sans grand mal et nous sommes entrés dans des boyaux presque impraticables, enfonçant dans la boue ou dans l'eau jusqu'aux genoux, obligés, par momens, de prendre nos jambes à deux mains, — souvenir de *l'Aiglon*, — pour les décoller, croisant, de temps en temps, un malheureux complètement épuisé, qui s'était enlizé dans la boue ; et cela, sous une pluie battante, avec le sac au dos pendant onze heures sans désemparer. Enfin, à cinq heures et demie, nous prenions notre place en première ligne, et, aussitôt le sac déposé, il fallait se mettre au créneau pendant qu'un camarade creusait ou ménageait un abri.

— J'ai passé cinq heures, écrit un autre, à gratter avec un couteau ma capote couverte de boue ; nous étions comme couverts d'une carapace ; on a dit que notre uniforme avait fait le tour de la terre, et maintenant c'est la terre qui fait le tour de notre uniforme.

Oublier ses misères à l'aide d'une plaisanterie ou d'un sourire, voilà qui est bien français ; mais les misères n'en sont pas moins réelles, et les « civils » ne sauraient trop rendre hommage à tant d'abnégation et de stoïcisme.

Vraiment, écrit un officier de l'Argonne, nos hommes sont admirables. Leur moral reste bon, et cependant, je vous assure que la vie qu'ils mènent ici dans les tranchées est épouvantable. Ils sont dans la boue jusqu'aux genoux, trempés par la pluie qui tombe sans cesse. Et ce qu'il faut remarquer, c'est que ce sont les hommes faits, de trente à quarante ans, qui résistent le mieux. Les jeunes ont du mal à supporter ces terribles fatigues. Ils ont plus d'entrain, mais les autres ont l'endurance. Je voudrais que Paris pût voir défiler un de ces régimens sortant des tranchées. C'est vraiment impressionnant. Tous ces hommes sont habillés d'une carapace de boue, ils ont de grandes barbes hirsutes dont beaucoup grisonnent. Ils portent des sacs énormes par suite de tout ce qu'ils accumulent dessus ; couvertures, tentes, sabots, peaux de mouton, etc. Ils marchent d'un pas alourdi, et cependant cadencé par la musique, presque toujours réduite à 12 ou 15 musiciens. Au milieu flotte le drapeau entouré de barbes grises dont beaucoup descendent sur la croix ou la médaille. Je vous assure que rien ne peut alors étouffer l'émotion qui vous étreint le cœur. On sent qu'il passe devant vous une force puissante animée de la volonté de vaincre. Et nous vaincrons.

N'est-ce pas que le tableau est saisissant, et que l'auteur de

cette lettre réussit à faire passer en nous l'émotion respectueuse et reconnaissante qu'il a éprouvée lui-même à la vue de ces braves gens qui, si simplement, mais si vaillamment, font tout leur austère et dur devoir? La France des tranchées, qui est la grande majorité de la France, est celle que le monde entier ignorait le plus, et qui a provoqué, un peu partout, et même chez nos ennemis, le plus d'étonnement et d'admiration. La victoire de la Marne pouvait, à la rigueur, s'expliquer par un sursaut d'héroïsme, par une de ces soudaines reprises dont la France est coutumière ; elle pouvait être un heureux hasard, le résultat imprévu d'un concours unique de circonstances. Mais cette victoire quotidienne qui consiste, pendant de longs mois, à souffrir, à mourir quelquefois obscurément, dans des conditions de vie presque repoussantes, il fallait, pour la remporter, un fonds solide et héréditaire de robustes et humbles vertus dont on nous croyait totalement dépourvus. Nul doute que l'Allemagne, en nous imposant la guerre des tranchées, n'ait spéculé sur les défauts qu'elle nous attribuait, et n'ait espéré user plus facilement notre résistance. Elle comptait sans ce que j'aime à appeler la troisième France, cette France modeste, patiente et laborieuse qui est celle que l'on connaît le moins, et qui est proprement la France éternelle. Cette France-là s'est trouvée tout naturellement, et comme de plain-pied, à la hauteur de sa tâche, et l'Allemagne, étonnée, s'est usée elle-même, sans user son adversaire, mais au contraire en lui laissant le temps de réparer et de compléter son armure et de se rendre plus formidable. On l'a vu en Champagne, on vient de le voir à Verdun et sur la Somme ; on le verra sans doute mieux encore bientôt.

« Ces Allemands sont inélégans en tout, écrit un de nos soldats, — un brillant officier de cavalerie, selon toute apparence ; — ils nous ont rendu ennuyeuse la guerre elle-même, qu'en France nos ancêtres avaient l'habitude de faire si gaiement et si proprement. » Guerre inélégante, oui, sans doute, et même « guerre grotesque, » mais qui, comme toutes les guerres, est douloureusement transfigurée par la mort. La mort est la perpétuelle compagne de ceux qui combattent, et leurs lettres, comme bien l'on pense, sont pleines de visions funèbres. S'il y a quelque Villon, quelque Shakspeare ou quelque Hugo parmi eux, il pourra faire une ample provision d'images émouvantes,

J'ai profité, écrit un chef, de quelques heures de liberté pour aller visiter le champ de bataille du bois de..., à l'est de B... J'ai eu là le spectacle le plus émouvant de ma vie : les morts ne se comptent plus, mais on oublie que ce sont des cadavres pour voir la haute leçon qui se dégage de ce spectacle. J'y ai envoyé mes officiers en pèlerinage, on y puise des trésors d'énergie. Ils sont plus de six cents couchés à leur place de bataille, dans les positions où les a surpris la mort; une section en marche baïonnette au canon, une section à genoux utilisant son feu ; derrière ou devant, les officiers à leur place; pas un officier ou un homme n'est tourné en arrière. Presque tous ont une alliance ; ce sont des réservistes. Il y a des parties de la ligne où la régularité des intervalles (un pas) est impressionnante...

*
* *

Ces hommes qui savent si bien voir et si bien décrire, quel est leur état moral? quels sentimens ou quelles idées les heures tragiques qu'ils vivent ont-elles développés ou même fait naître en eux? A cet égard, leurs lettres nous renseignent avec une rare précision.

Ce qui domine dans ces lettres, quels que soient le grade, l'éducation, la situation sociale de ceux qui les écrivent, c'est l'esprit d'héroïsme et de sacrifice, c'est l'idée qu'ils luttent, et qu'ils vont peut-être mourir pour une grande cause, pour une cause qui dépasse même leur patrie commune, et qui intéresse l'avenir de l'humanité. Ouvriers, paysans, petits bourgeois, fonctionnaires ou mondains, leur foi est identique et s'exprime dans des termes presque semblables. Voici un simple cuisinier, Georges Belaud, qui, écrivant à sa femme, la veille d'une attaque où il succomba, lui tient ce noble langage, que ses incorrections et ses négligences mêmes rendent peut-être plus touchant encore :

Si, par hasard, il m'arrivait quelque chose, car après tout nous sommes en guerre et, ma foi, nous risquons quelque chose, eh bien ! j'espère que tu seras courageuse, et sache bien, si je meurs, je mets toute ma confiance en toi, et je te demande de vivre pour élever mon fils en homme, en homme de cœur, et donne-lui une instruction assez forte et selon les moyens dont tu disposeras. *Et surtout, tu lui diras, quand il sera grand, que son père est mort pour lui, ou tout au moins pour une cause qui doit lui servir à lui et à toutes les générations à venir...*

Cet autre est un instituteur, lieutenant de réserve, du nom de Malavieille ; avant un assaut qui lui sera fatal, il écrit :

Le général est venu ce matin. Il a parlé à nos hommes. Contre toute

discipline, nos soldats l'ont acclamé : « Bravo ! mon général ! Nous les aurons, mon général ! Vous pouvez compter sur nous ! » Le général, les yeux mouillés, est parti en balbutiant : « Au revoir, mes enfans ! Merci, mes enfans ! » J'avais les larmes aux yeux. Oh ! c'était grand, c'était beau ! Et je crois qu'il sera content de nous, le général... Nos hommes, malgré quarante jours bientôt de grandes fatigues, ont un moral superbe... Père, je suis calme, très calme. Avant l'action, je me domine. Je marcherai comme toujours. Si je tombe, tu peux être tranquille : j'aurai eu la mort d'un bon soldat, et vous pourrez tous penser à moi, l'âme sereine. Si je tombe, je tomberai face à *eux*, sans plainte, en pleine conscience de ma force, de ma lucidité d'esprit, de ma volonté. *La guerre que nous faisons vaut bien que l'on meure ainsi.*

N'ai-je pas déjà cité l'admirable lettre d'un jeune savant, Jean Chatanay, à sa femme ? On en a lu d'autres aussi belles, ici même, de Pierre-Maurice Masson. On pourrait multiplier les exemples. Tous ces braves ont le même langage, comme ils ont la même âme.

Cette âme, beaucoup d'entre eux l'ignoraient il y a trois ans : c'est la guerre qui la leur a révélée à eux-mêmes. Après avoir raconté, très simplement, à sa femme, ses derniers exploits, s'étonnant lui-même de « ce beau courage qu'il ne se connaissait pas, » un caporal réserviste, petit employé d'un grand magasin de nouveautés, ajoute :

Mais oui, tu vois comme je suis changé... Oui, *c'est moi qui suis enfin moi-même; il a fallu cette épreuve pour qu'à chaque instant je trouve un plaisir indicible à prononcer ton nom*, pour qu'à chaque moment périlleux où la vie ne tient qu'à un fil, où l'on entend aux oreilles le sifflement des balles, ton nom me monte aux lèvres et ton image à l'esprit...

La guerre a réveillé les instincts guerriers de la race, et les plus pacifiques deviennent d'étonnans soldats. Un tout jeune ouvrier, nommé caporal sur le champ de bataille, écrit à ses anciens « patrons : »

Si je suis blessé, je ne l'ai pas volé, car je me suis fait sentir aux Boches, ou plutôt je leur ai fait sentir ma baïonnette qu'ils craignaient tant. J'ai échappé souvent à leurs baïonnettes plates, bien tranchantes. Quatre coups ont traversé ma capote ; vingt-deux balles ont traversé mes effets, pantalon, capote ; j'ai reçu quatre balles dans mes galons. Vous voyez si j'étais près d'y passer. Je reviens de loin. Les majors ont été bien épatés en voyant mes effets : aussi le général commandant la place de Bourgoin est venu les voir aussi et il m'a embrassé comme mon père...

Au moment de la mort, leur courage ne les abandonne pas plus que leur délicatesse et leur ardeur patriotique. Voici le dernier billet d'un jeune instituteur :

Chers parrain et marraine, je vous écris à vous, pour ne pas tuer maman, qu'un pareil coup surprendrait trop... J'ai deux blessures hideuses, et je n'en ai pas pour bien longtemps. Les majors ne me le cachent même pas. Prévenez donc mes parens le mieux que vous pourrez : qu'ils ne cherchent pas à venir à Suippes, ils n'en auraient sûrement pas le temps. Adieu, cher parrain, chère marraine, chers parens, chers cousins, vous tous que j'aimais. *Vive la France!*

Ce stoïcisme, cette résignation, cette bravoure, ce don spontané de soi ne sont pas le privilège des seuls combattans; ces vertus se pratiquent aussi à l'arrière. La veuve d'un lieutenant de réserve tué au Four-de-Paris répond en ces termes à des condoléances : « Malgré toute ma souffrance, j'essaie de ne pas m'appesantir sur ma grande douleur, car ce serait, il me semble, vis-à-vis de cette mort de héros, une faiblesse de ma part. J'ai fait de cet être si cher le sacrifice complet à la France, *et de ce sacrifice, je ne dois pas mesurer l'étendue. Ce qui est donné est donné* : un regard en arrière pourrait être une défaillance. » — Une mère, en apprenant la mort de son fils, écrit ces lignes, dignes du grand Corneille : « Dans ce malheur effroyable, une grande consolation me reste. Pendant dix-sept ans, j'ai disputé mon fils à toute sorte de maladies. J'avais pu l'arracher à la mort à force de soins constans. *Je suis profondément fière d'avoir réussi à le conserver pour lui permettre de mourir pour la Patrie. Là est ma grande consolation.* » — Une pauvre femme, dont la mère et les deux enfans ont été tués par les Allemands, et dont la maison a été pillée, écrit à son mari mobilisé; elle regrette de ne pouvoir faire le coup de feu contre les envahisseurs : « Tu peux faire part, dit-elle, de cette lettre à tes camarades, pour que tous les soldats français puissent nous venger, car la haine sera toujours plus grande pour ces Barbares. *Ne te fais pas de bile pour moi, je n'ai plus d'enfans.* » — Et voici ce qu'une vieille mère, dont huit enfans sont morts à l'ennemi, dicte à ses filles pour l'un des survivans :

J'apprends la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans la journée du 28 août. Eugène est blessé grièvement. Quant à Louis et Jean, ils sont morts aussi. Rose a disparu. Maman pleure. Elle dit que tu sois fort, et que tu ailles les venger. J'espère que tes chefs ne te refuseront pas cela. Jean avait eu la Légion d'honneur. *Succède-lui.* Ils nous ont tout pris. Sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts. Mon cher frère, fais ton devoir. *On ne te demande que cela.* Dieu t'a donné la vie; il a le droit de te la reprendre, c'est maman qui le dit... Tes sœurs.

Ces sœurs, ces épouses et ces mères qui parlent ainsi, et que la douleur, loin d'accabler, exalte, sont les dignes compagnes de ceux qui se battent sur le front. Et voilà ce peuple français « dégénéré » que l'Empereur allemand voulait abattre, en le terrorisant!

Dans cette résistance héroïque aux nouveaux Barbares, toutes les classes, tous les âges sont si bien mêlés et confondus qu'il est difficile de distinguer un groupe particulier de Français et de le désigner plus spécialement à l'attention admirative et reconnaissante des vrais amis de notre pays. Il semble bien pourtant que les jeunes générations aient répondu avec une ardeur singulière à l'appel de la patrie et se soient sacrifiées avec une allégresse, une générosité qu'on ne saurait trop glorifier. Ici, ce sont des enfans, de simples *boys-scouts* qui, à l'insu de leurs parens le plus souvent, veulent servir et partent au front. « Je suis entraîné depuis longtemps, — écrit l'un, Lucien Roux, — à toutes les fatigues et au froid, je serai bien couvert, et là-bas, derrière nos canons, je ne souffrirai pas trop des intempéries. Je reviendrai bientôt vous embrasser tous, et je serai fier d'avoir fait la campagne, d'avoir rempli mon rôle d'éclaireur, d'avoir défendu ma patrie, d'avoir délivré des griffes allemandes mon petit Pierrot chéri. » — Un autre, Pierre Mercier, qui n'a pas quatorze ans, écrit à ses parens : « Chers parens et chères sœurs, ne pleurez pas mon départ, car c'est pour la Patrie que je m'en vais; au contraire, vous n'avez qu'à être fiers d'avoir un fils et un frère sous les drapeaux... Et toi, petite Suzanne, va toujours à l'école pour apprendre la géographie et l'histoire, *bientôt elles seront changées.* » — Un autre enfin, Lucien Mazin, écrit à sa famille désolée : « Mes chers parens, vous m'excuserez de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Je n'ai pas eu beaucoup de temps. J'ai été les premiers jours dans les tranchées. J'ai fait le coup de feu comme les autres. Un jour, j'ai surpris deux Boches derrière un arbre, en train de manipuler des bombes. Je les ai tirés à bout portant. J'ai été blessé par un éclat d'obus. Ce n'était rien, et je suis resté ici. » Heureux parens d'avoir de tels fils!

Un peu plus âgés, ils n'ont pas moins de courage et d'élan, mais, comme il est naturel, ils pensent davantage. Voici un engagé volontaire qui, en partant au front, veut payer sa dette au lieutenant-colonel Rousset et lui écrit pour lui dire quelle

action son *Histoire de la guerre de 1870*, lue dès le collège, avait eue sur sa formation morale : « En même temps, germait en nos cœurs, plus que l'espoir, la certitude que la revanche était proche et que nous aurions l'honneur d'y prendre part. Nous nous y entraînions déjà. Si l'un de nous, en promenade, se disait fatigué ou se plaignait quelque peu : « Tu en verras d'autres, lui disait-on, quand nous serons outre-Rhin ! » L'heure a sonné. *Nous n'en avons pas été surpris : nous l'attendions.* »

Veut-on voir au naturel, et comme à l'état pur, l'âme de ces jeunes gens de la grande guerre? Qu'on lise cette lettre du lieutenant observateur B... de P..., écrite au lendemain d'un heureux duel aérien :

Toute ma joie est augmentée de l'hommage que je fais à mon cher vieux guerrier de père de cette croix qui va briller sur ma poitrine. J'ai été d'office proposé pour la Légion d'honneur. Je l'aurai dans quelques jours. Je suis très fier. J'ai eu le choix entre les galons et la croix. Tant pis pour les galons ! Papa souvent m'a dit : C'est une bêtise; mais, ma foi, c'est chic, ça me tente et me ravit; les galons, c'est de l'argent; cette croix, c'est de la gloire.

Je suis encore un peu sous le coup de l'émotion et je ne sais pas très bien vous écrire tout cela. Je n'ai pas dormi cette nuit. *Je voyais ces pauvres ennemis attendus de l'autre côte par les leurs*, et je connais l'inquiétude qui vous broie quand un de nos oiseaux est sur les lignes ennemies et tarde à rentrer. *Je pensais à leurs mères, à leurs sœurs, à leurs femmes peut-être...*

Il y avait un pilote, un lieutenant et l'observateur, un capitaine. Nous nous sommes rencontrés à près de deux mille sept cents mètres de haut. J'avais jeté par-dessus bord lunettes, gants et tout le fourbi. J'ai pu leur tirer quatre balles, trois ont porté. Une a tué net le capitaine observateur, droit au cœur; une autre a cassé un bras au pilote en crevant son réservoir; la troisième lui a traversé le cou. Ils sont descendus en trombe; mais le pilote, très habile, a pu atterrir d'un seul bras, et l'appareil est intact. Nous descendons au-dessus comme un vautour sur sa proie; c'était magnifique. Jamais, jamais, on ne peut s'imaginer ce que c'est.

A terre, j'ai bondi hors de l'appareil. L'observateur, mort à son poste, était inerte. Le pilote lève le bras et se rend. *Ma foi ! moquez-vous, j'ai sauté sur cet homme tout jeune et je lui ai serré la main de toutes mes forces.* Il a compris, et j'ai vu dans ses yeux qu'il comprenait ce qui me traversait le cœur.

Le soir, le général commandant l'armée nous a fait appeler au quartier général, le pilote (Gilbert) et moi, et nous a chaudement félicités; c'était de Castelnau. Notre nom ne lui était pas inconnu, m'a-t-il dit. Il a été très chic, et je vous assure que c'est une entrevue qu'on n'oublie pas. J'aimerais que la croix que je vais porter fût une de celles que papa a portées si longtemps : n'en trouverez-vous pas une de ces croix de chevalier?

Je n'ai pas le temps d'écrire plus long. Je suis un peu énervé, mais très bien, et content et joyeux de votre joie. Que ce cher père soit heureux! J'ai bien pensé à lui aussi, là-haut, au grand moment de l'attaque. J'avais assez de chances de disparaître. *Images douces et brèves, vos traits et vos noms étaient en mon cœur durant ma dernière prière là-haut! là-haut!* C'était solennel et doux, et comme toujours j'ai été protégé, béni! Merci, mon Dieu! Merci à vos tendresses, à vos prières, à votre amour qui me rendent si fort, si calme.

Je ne sais rien de plus jeune, de plus frais, de plus généreux, de plus pur. Une pareille lettre fait autant d'honneur à la famille qui l'a reçue qu'à celui qui l'a écrite, et nous ne nous inclinerons jamais trop bas devant la longue lignée de traditions, d'obscurs dévouemens, de secrètes vertus dont ce jeune héros est l'aboutissement et le témoignage. Et comme il témoigne aussi pour la génération dont il fait partie! Il a pu m'arriver, je l'avoue, avant la guerre, de sourire un peu des « jeunes gens d'aujourd'hui, » de leurs naïfs enthousiasmes, de leurs illusoires découvertes, de leurs intrépides assurances; et je les attendais à l'action. L'heure de l'action est venue plus tôt que nous ne pensions tous, et elle les a trouvés égaux, et peut-être supérieurs à leurs rêves. Certes, les grands devoirs qui se sont imposés à eux dès leur entrée dans la vie, j'espère bien que nous les aurions acceptés et remplis d'une âme aussi virile, si la destinée, il y a un quart de siècle, nous avait proposé le même pari tragique, et je n'ignore pas que ceux qui les entraînent, et leur donnent l'exemple, leurs officiers, leurs grands chefs, ne sont pas précisément leurs contemporains. Mais enfin, jamais, dans aucun temps, ni aucun pays, jeunesse n'a couru à la mort, à la gloire, avec un élan plus joyeux, avec un esprit de sacrifice plus résolu et plus unanime, et quand on songe à tant de jeunes vies déjà fauchées dans leur fleur, on ne peut se défendre à leur égard d'un sentiment de respectueuse et poignante admiration.

Mais ils ne veulent pas qu'on les plaigne :

Tu me dis, écrit l'un d'eux à son père, que notre génération est une génération belle et forte. C'est vrai, mais ce qui est plus vrai encore, c'est que, comme je l'écrivais à mon frère, le jour où il a signé son engagement, nous sommes la génération privilégiée. Nous sommes ceux à qui il est permis d'espérer, si nous en revenons, de pouvoir bâtir à l'abri de l'ouragan, ceux qui pourront vivre sans avoir le terrible souci de réveils sanglans. Nous sommes ceux qui, pouvant respirer librement, seront

capables des plus grands efforts et des plus grandes réussites. Notre génération vaincra, parce qu'elle sait que ce bonheur qu'elle conquerra sera pour elle. Qu'elle sera belle, notre vie de demain! et nous saurons d'autant mieux eu profiter sagement, que nous aurons eu plus de difficulté à vaincre. Ne nous plains pas, ne nous admire pas; envie-nous!

Ah! oui, envions-les.

Ces héros ne sont point moroses; ils ont l'héroïsme gai; ils « ont le sourire, » comme ils disent, et même le rire. Les plus belles heures de leur vie sont celles où ils risquent leur existence pour jouer quelques bons tours aux « Boches : » tel celui qui, « pour faire comme papa, » emporte sur son dos une sentinelle allemande qu'il a étourdie d'un coup de marteau et qui s'amuse à entendre les balles ennemies s'acharner sur son bouclier d'un nouveau genre. Ils plaisantent sur leurs dangers et sur leurs souffrances. « On voit la mort à chaque minute, écrit un téléphoniste d'artillerie, on remonte les blessés; à chaque instant, un pas de plus, un pas de moins peut vous perdre, et tout autour de soi, on cause, on rit, on ne pense même pas aux projectiles... Je suis en bonne santé, couvert de boue, les pieds trempés et heureux comme deux rois. » — « Mon cher ami, écrit un autre, dans ta lettre du 5 novembre, tu me demandais de te faire admirer la couleur de mon écriture. Je l'aurais fait avec un bien grand plaisir si, dans la tranchée, au moment précis où je terminais la lecture de tes lignes, un obus malencontreux n'était venu m'enlever le bras droit; ta lettre avait suivi; *j'ai dû la ramasser de la main gauche.* » — « Chers parens, écrit un matelot, lisez cette lettre en riant, car moi, j'ai presque le fou rire maintenant. Que devez-vous penser en ce moment, car vous avez dû apprendre par les journaux la triste nouvelle? Le 25 octobre au matin, vers sept heures, sera la date la plus mémorable de ma vie; je vous assure que je l'ai échappé belle. » Et il conte comment le bateau sur lequel il était embarqué a été coulé par l'*Emden.* — « Ne t'inquiète pas, écrit un autre troupier à sa mère, au lieu de maigrir, j'engraisse, et je commence à avoir une barbe respectable. *Je suis plus gai que jamais,* et je casse la tête à toute mon escouade. *Je chante du matin jusqu'au soir,* et les vieux m'aiment bien, car je sais toucher la corde sensible, soit en les remontant, soit en me riant de la mitraille. Les nuits blanches ne se comptent plus, mais l'on est toujours solide au poste. »

Cet héroïsme joyeux correspond, à n'en pas douter, à certains instincts permanens de la race, mais il a aussi un indéniable fondement moral. Tous ces soldats qui, hier encore, songeaient si peu, pour la plupart, à faire la guerre, sont profondément pénétrés de la justice, j'oserai dire de la sainteté de la cause qu'ils défendent. Ils savent qu'ils sont les soldats du droit, et non pas seulement du droit français, — l'Allemagne, elle aussi, invoque un prétendu droit allemand, — mais du droit humain. Ils savent que la liberté et la moralité du monde seront le fruit de leur victoire, et que l'avenir de la France n'est pas ici seul en cause. Et ils savent que tout ce qui, chez les autres peuples, n'a pas une âme d'esclave, est de cœur avec la France libératrice. Ils n'ont, pour s'en rendre compte, qu'à voir se battre sur notre propre front nos troupes coloniales. Un jeune Arabe, de Mostaganem, fils d'un homme qui a servi vingt-cinq ans sous nos drapeaux, écrit à l'amiral de Marolles une lettre aussi touchante qu'incorrecte : « Je m'engage marin dans la torpille de guerre, volontairement, comme naturalisée française pour défendre *la patrie, notre mère, la France*, pour taper sur les Autrichiens et les Prussiens, partout où mon amirale voudra nous conduire, fût-ce au tonnerre de Dieu. » — Un autre, caïd de la province de Constantine, regrette d'être trop vieux pour aller venger « ses frères de 1870, » et écrit à son fils blessé :

Mon cher enfant, les miens ainsi que moi, nous prions pour que tu sois vite guéri, afin que tu puisses retourner sur le champ de bataille, pour te venger de cette race maudite d'Allemands, ce peuple sans cœur, *qui ne possède pas la moindre notion de justice*, ces vandales qui veulent envahir *notre chère France!* Mais le cœur des Français est grand, et leur valeur guerrière plus grande encore; leur courage vient de ce qu'ils combattent pour le drapeau tricolore, l'emblème de la justice, de la grandeur d'âme et des bons sentimens... Dieu sera avec la nation juste pour écraser l'Allemagne, et la rayer de la carte de l'Europe. J'espère que la présente te trouvera rétabli et prêt à repartir, pour prouver la valeur des turcos et montrer à tous les peuples que *les Arabes savent défendre leurs bienfaiteurs. La France a fait de nous des hommes, c'est le moment ou jamais pour nous de nous montrer dignes d'être appelés ses enfans.*

Est-ce que de telles lettres ne sont pas la meilleure justification de l'œuvre coloniale et civilisatrice de la France? Si nous possédions des lettres des indigènes du Cameroun, on y verrait sans doute que l'Allemagne, dans ses colonies, a entendu la « Kulture » d'une manière un peu différente.

Cette fièvre généreuse de sacrifice, cette foi quasi mystique dans la mission et les destinées de la France est, en bien des cas, rehaussée et comme alimentée par la foi religieuse. Ceux qui s'en étonnent, chez nous et chez les neutres, n'ont pas assez réfléchi aux rapports secrets, mais réels, qui existent entre les deux « ordres. » Au fond, tous les idéalismes se tiennent et, peut-être, se confondent. Assurément, il n'est point indispensable, pour être un excellent patriote, un soldat plein d'ardeur, même un héros authentique, d'être un grand croyant ; mais cela n'y nuit pas non plus. Ce n'est pas un simple hasard si, dans certains milieux, avant la guerre, on a vu se développer du même pas le pacifisme, l'antimilitarisme, l'internationalisme, et l'anticléricalisme ; et ce n'est pas un simple hasard non plus si quelques-uns de nos plus grands chefs se trouvent être d'admirables chrétiens. En tout cas, il est clair qu'une religion qui prêche le dévouement et l'ascétisme, qui affirme l'immortalité, qui glorifie le sacrifice, qui sanctifie et divinise la douleur, ne peut que fournir un fondement solide et un substantiel aliment aux plus hautes vertus militaires. De ce viatique spirituel quelques-uns de nos héros, peut-être inconséquens avec eux-mêmes, ont pu se passer, c'est entendu ; mais beaucoup d'autres, et non des moindres, y ont puisé un précieux réconfort, une perpétuelle excitation à se surpasser eux-mêmes. Au contact quotidien des douloureuses réalités de la vie et de la mort, d'autres enfin ont senti se réveiller en eux des croyances dont ils n'avaient pas encore éprouvé la vivante efficacité, qu'ils croyaient mortes, et qui n'étaient qu'assoupies. L'exemple, les conseils, la charitable et discrète influence des nombreux prêtres qui combattent dans nos armées ont, comme il était naturel, contribué dans une large mesure à ces évolutions morales. Telle qu'elle nous apparaît dans les lettres de nos soldats, la France de la guerre se retrouve infiniment plus religieuse, et même chrétienne, que ses ennemis et même bon nombre de ses amis ne l'avaient dépeinte. Encore une fois, l'un des résultats de la terrible crise que nous traversons aura été de ruiner de fâcheuses légendes, et de faire « éclater aux esprits » l'âme profonde de la vraie France, que nous avions eu le tort de trop laisser calomnier par ses adversaires.

II

Ces observations, que suffiraient à suggérer les lettres éparses de soldats qui ont été publiées, ou que nous avons pu lire, prennent une singulière consistance quand on vient de feuilleter trois volumes où l'on a récemment recueilli un certain nombre de lettres de prêtres combattans. Ces trois livres, dont on ne saurait trop conseiller la lecture aux professionnels, même parlementaires, de l'anticléricalisme, sont la meilleure réponse que l'on puisse opposer aux « rumeurs infâmes » que de mauvais Français, — agens, espérons-le, inconsciens de l'Allemagne, — ont fait circuler dans certains milieux populaires touchant la conduite de nos prêtres aux armées... Savent-ils, ces honnêtes gens, qu'à l'appel d'une Patrie qui s'était montrée pour eux si marâtre, les Jésuites français sont accourus sans hésiter, et que *cent vingt* d'entre eux sur six cents sont déjà morts à l'ennemi? Quels services les morts et les vivans ont rendus à nos troupes, quels exemples de bravoure, d'abnégation, d'infatigable dévouement ils ont constamment donnés, si l'on veut s'en rendre compte, on n'a qu'à lire les volumes où le P. de Grandmaison a réuni quelques-unes de leurs lettres. Et si l'on joint à ce livre celui où M. Victor Bucaille a rassemblé d'autres lettres de prêtres, on aura une idée non pas complète assurément, mais assez précise, de l'œuvre du clergé français pendant la guerre. Il y a plus d'un an, l'évêque d'Orléans déclarait qu'il avait perdu 33 pour 100 de ses séminaristes, que, parmi ses prêtres, douze étaient tombés au champ d'honneur, neuf avaient été blessés, dix avaient reçu la croix de guerre, un autre, la médaille militaire, un autre, la Légion d'honneur. Dans le diocèse de Lyon, 77 prêtres ou séminaristes étaient morts à l'ennemi. Et dans tous les diocèses de France il en est ainsi. A l'heure actuelle, 2000 ecclésiastiques ont payé de leur vie leur droit de se dire Français. Quoi qu'aient insinué de funestes politiciens ou de méprisables journalistes, les vingt-cinq mille religieux ou prêtres qui sont mobilisés auront bien collaboré à la victoire française.

Quittons les généralités et voyons les textes. Il y a si peu d'analogies entre la fonction du soldat et celle du prêtre qu'on ne saurait guère s'étonner de certains scrupules et de certaines

répugnances ecclésiastiques. Mais de ces scrupules et de ces répugnances, nos prêtres finissent par triompher, et, quand il le faut, ils « piquent à la fourchette » d'aussi bon cœur que les autres.

Une souffrance me demeure, parfois pénible, — dit l'un, — c'est, de mourir en tuant des hommes; de cela je me console difficilement. J'aurais tant préféré être brancardier, et mourir du moins en sauvant la vie des autres! Que voulez-vous? Je ferai mon devoir, et si je dois marcher à la baïonnette, je marcherai. Pourtant, je ne veux pas me laisser aller à des sentimens haineux, et je voudrais m'élancer à l'assaut en disant ces mots : *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua!* Je tâche de les interpréter en ce sens... *Je suis convaincu que nous marchons pour le droit et pour la liberté.*

— Je n'ai de haine contre aucune créature faite à l'image de Dieu et à sa ressemblance, — écrit un autre; — mais *je ne puis pas ne pas marcher en croisé* et ne pas dresser mon canon contre la fausse philosophie, contre la fausse exégèse, contre la politique pleine de fausseté et d'arrogance qui veut asservir le monde, dans le mépris de notre race, de notre histoire, de nos traditions, de notre foi.

Cet état d'esprit est le meilleur qu'on puisse souhaiter à des soldats qui vont se battre. Et, de fait, tous ces prêtres-soldats se laissent prendre, comme des sabreurs de profession, à la poésie exaltante, à la tragique beauté, à la griserie du champ de bataille. « Quelle belle fête! s'écrie un prêtre artilleur, après son premier combat. C'est le baptême du feu. Vive Dieu! Vive la France! Nous voici baptisés. C'était beau, très beau! » — « J'ai peu souffert de ma blessure, écrit un autre. Les plaies se sont refermées peu à peu. Dans quelques jours, je compte regagner notre dépôt à Narbonne... et puis... aller faire expier aux Boches l'insulte qu'ils ont faite à mon bras. » — « Nuit et jour, écrit un autre, nous avons les guetteurs qui sont à l'affût des Allemands; dès qu'un curieux montre la tête de l'autre côté, un coup de fusil le rappelle à l'ordre. Et quand ils sont trop nombreux, ces indiscrets, *on abandonne vite le livre de cantiques, et on fait un feu par salves!* Voilà notre vie. » Évidemment elle lui plaît, cette vie, puisqu'il termine sa lettre par ces mots : « Vivent les curés sac au dos! »

Elle leur plaît même si bien à tous ces prêtres, cette vie nouvelle, qu'ils en prennent au bout de fort peu de temps l'esprit, les habitudes, et presque le langage. « Si vous me revoyiez, écrit un novice de la Compagnie de Jésus, avec mes galons de sous-lieutenant, grognant parfois et tempêtant, buvant la goutte

un peu tout le jour, histoire de me réchauffer, vous auriez le droit de dire : *Quantum mutatus ab illo!* » Bien entendu, on leur sait gré de leur simplicité, de leur facilité de commerce et d'adaptation ; dans la franche camaraderie des dangers affrontés en commun, bien des préjugés mutuels tombent ; la tolérance, le respect mutuel sont des vertus qui semblent alors toutes naturelles. « J'ai une vieille église de village que je décore, dit l'un. Nous y avons fait des offices de Noël qui laisseront un bon souvenir dans l'âme des assistans. Mais quel caravansérail ! un piano emprunté à l'école laïque, un violon tenu par un radical militant et politicien, un chanteur de *Minuit chrétien*, protestant et radical socialiste, et l'aumônier prêchant dans cette grande paix, qui tombait du ciel en cette nuit de Noël, la loyale et pacifique collaboration de tous les hommes de bonne volonté ! » Et un autre conte avec humour cet épisode de la retraite de Charleroi : « Un soir, nous eûmes à quatre, le pasteur protestant, le rabbin, un officier qui se disait libre penseur, et moi, la bonne fortune de trouver un lit, sans draps, bien entendu, et un matelas. Vite, vite, on tire au sort : le pasteur couche avec le rabbin (l'Ancien avec le Nouveau Testament) et le dogme, que je représente, s'allonge aux côtés de la libre pensée. Au bout de deux minutes, c'est un concert merveilleux auquel aucun congrès de religion ne pourra jamais parvenir. » Et à ceux qui douteraient que les prêtres pussent retirer quelque bénéfice moral de cette existence en commun et de ces multiples expériences, c'est un prêtre en personne qui répond : « Au milieu de ces horreurs, *la guerre nous révèle le mystère de la fraternité sociale et nous rend le sens de la Patrie*. A tous ceux qui nous aident à mieux percevoir ces grands aspects de la vie et de l'âme humaine, blessés et gens hospitaliers des villes et des campagnes, merci. »

Ce ne sont pas là des paroles en l'air. Les plus beaux, les plus vibrans hommages qui aient été peut-être rendus à l'héroïsme de nos soldats sont dans ces lettres de prêtres. Du journal d'un Jésuite, aumônier militaire à un bataillon de chasseurs qu'il a assistés dans les effroyables combats de Notre-Dame-de-Lorette, j'extrais quelques lignes bien éloquentes :

Y a-t-il héroïsme comparable à celui-là? Donner une fois sa vie dans l'ivresse de la charge, au scintillement des lames, emporté par la course folle, c'est un geste splendide, oui... mais tenir là, sur cette poussière

brûlante, derrière une motte de terre perpétuellement bouleversée, être arrosé d'acier, enterré vivant, ébranlé par de foudroyantes commotions, éclaboussé de cadavres en putréfaction dont les obus vous couvrent et dont l'odeur fétide s'attache à la barbe et aux vêtemens, souffrir de la faim et de la soif, trois jours et trois nuits durant, se sentir de plus en plus seul à mesure que la nuit ou la blessure font le vide autour de vous... et tenir, tenir toujours, sans un mot, sans une plainte, sans avoir même l'idée de s'en aller, n'est-ce pas le *summum* de l'héroïsme? Cela, je l'ai vu réalisé par ces hommes, et avec quelle abnégation toute simple, quelle ignorance émouvante de leur propre grandeur! Oui, vraiment, ici, il faut le redire : Que la France qui se bat est belle!

Un exemple, que j'emprunte au même témoin :

Un jeune sous-lieutenant de dix-huit ans et demi, chargé avec sa section de se saisir d'un point important en avant de notre ligne et de le conserver, s'y cramponne avec ses trente-quatre chasseurs dans un embryon de tranchée nuitamment amorcé. Marmitage effroyable. Leur unique communication avec les leurs, — un petit boyau hâtivement construit, — est anéantie. Pris de flanc, de dos, canons et tirailleurs les abattent un par un. Les heures passent : 6 heures, trente chasseurs; 9 heures, vingt-trois chasseurs; midi, quinze chasseurs; 18 heures, cinq chasseurs. Le sous-lieutenant D... se traîne en arrière, rampe de trou en trou, vient rendre compte de sa mission et retourne à 21 heures avec une autre section. Plus que trois chasseurs!... Trente et un étaient morts ou blessés, sans qu'un seul pût être emporté avant la nuit, mais les trois survivans tenaient toujours!

Du même encore :

Je visite nos chasseurs. Charmant voyage : 4 kilomètres de boyaux pour les atteindre, et quels boyaux! Mauvais fossés démolis où, bon gré, mal gré, il faut enfoncer jusqu'aux genoux, parfois davantage, se traîner à plat ventre, passer dans les trous d'obus au fond inexploré, s'insinuer entre les gabions, les sacs à terre, les charrettes disloquées, ramper sur des cadavres en pleine décomposition, écraser des vers tombés des cadavres du parapet et qui grouillent au fond de la tranchée, se garer des marmites qui pleuvent et vous rendent le passage méconnaissable au retour, s'arc-bouter des mains et des pieds pour ne pas aller tout à fait au fond des mares... Voilà un aperçu des agrémens du voyage. Salué en route, le long du boyau, la compagnie de soutien : hommes enveloppés de toiles de tente, entassés l'un près de l'autre pour se réchauffer ou couchés en rond dans de petits trous... « Eh bien! les gars, ça va? — Oh! très bien, monsieur l'aumônier. On est heureux ici, nous y finirions bien la campagne! » « C'est trop beau, dira-t-on. Il y a pourtant des misères. — Eh oui! La nature humaine, là non plus, n'est pas sans défaillances. Je ne prétends pas les nier, mais moins encore convient-il de les faire ressortir. Ce ne sont que des taches, des défaillances individuelles. Elles n'enlèvent rien à la beauté de l'ensemble; elles sont comme absorbées

par la somme des vertus et des sacrifices que supposent ici ces seuls mots : l'accomplissement du devoir. Il me suffit d'être vrai. Or, j'ai conscience de l'être, trop incomplètement, hélas! *parce que trop au-dessous de la splendide réalité...* Un jour, j'en suis sûr, nous resterons confondus d'admiration : Je n'imaginais pas tant de beauté, dirons-nous.

Qu'ajouter à de tels témoignages, qu'il faut, l'auteur nous en avertit, élargir, amplifier, étendre, non pas seulement aux seuls chasseurs, mais « à tous les enfans de France? » Et tous nos héroïques enfans de France ont-ils jamais été mieux dépeints, et mieux loués?

Ne craignons pas d'insister. En face des cruautés et des infamies allemandes, — qu'on lise, par exemple, dans le recueil de M. Bucaille, la lettre sur *le Martyre du Père Véron*, ou dans celui du P. de Grandmaison, les pages intitulées *Avec les Allemands* ou *le Torpillage de l'« Arabic,* » — il est doux, il est réconfortant de constater le stoïcisme souriant, l'endurance, la bravoure généreuse et calme de nos soldats. Un caporal du 115e est tombé dans un champ de betteraves; il réclame avec instance l'aumônier de son régiment. Celui-ci, un jésuite, le P. D..., arrive enfin :

Le plus doucement possible, on le soulève. Il a une cuisse brisée. C'est hier, à sept heures du matin, qu'il est tombé, puis il est resté là tout le jour. Vers quatre heures, les Allemands sont venus sur lui, l'ont retourné; *il a montré sa cuisse brisée et, à bout portant, ils lui ont tiré deux balles dans la tête;* une lui a arraché les deux yeux. Et il est resté là toute la nuit à dire son chapelet et à m'attendre. Quand il est installé sur un matelas, un peu lavé du sang qui l'encroûte, je l'absous et, dès lors, il ne cesse de me redire : « Je suis en paradis! Je suis si bien ici! » *Pas une plainte, pas un mot de douleur, toujours le remerciement et la joie comme d'une extase.* Il ne voit plus rien de la terre, et c'est toujours la nuit pour ce pauvre petit sans yeux. Mais le ciel est là devant lui.

Après une attaque formidable des Allemands, qui a échoué piteusement, un autre prêtre écrit :

Nos soldats jeunes ou vieux, blessés ou pas, sont revenus animés d'un enthousiasme indescriptible, et, depuis, toutes les troupes qui partent pour les tranchées, défilent en chantant, en plaisantant, tout comme si elles allaient à la parade. C'est simplement merveilleux, et je n'arrive pas à m'expliquer comment, après neuf mois de guerre aussi dure, le moral de nos soldats peut être ce qu'il est, c'est-à-dire supérieur encore à ce qu'il était au début des hostilités.

Dans quelle mesure les prêtres soldats, officiers ou simples

aumôniers, ont-ils contribué à entretenir ou à « surélever » le merveilleux moral de ces troupes, « les plus belles que la France ait jamais connues, » selon le mot significatif du maréchal Joffre (1), c'est ce qu'il est assez difficile de préciser, d'après leurs lettres, la modestie et l'humilité professionnelles leur faisant un devoir de passer sous silence leurs actions les plus méritoires. Pourtant, à défaut même des témoignages non ecclésiastiques et des citations à l'ordre du jour, leurs aveux involontaires, les hommages qu'ils rendent çà et là à la conduite de leurs confrères nous permettent d'entrevoir que leur influence personnelle a été considérable, et qu'ils n'ont pas en vain prêché d'exemple et de parole l'abnégation patriotique, le devoir, l'esprit d'héroïsme et de sacrifice.

J'ignore, écrit l'un, si l'on me laissera au train régimentaire jusqu'à la fin de la campagne. Si cela était, je ne désespérerais pas de revenir matriculé dans le dos par les Allemands et sur la poitrine par les Français, car je suis proposé pour la médaille militaire. Je n'ai rien fait que mon devoir. j'en suis récompensé.

Et un autre, après une reconnaissance périlleuse :

On m'a obligé d'aller rendre compte au général de tout ce que j'avais vu en avant; il m'a refélicité et reproposé pour mon deuxième galon. Le commandant voulait me citer à l'ordre du jour : je n'ai pas voulu. Je ne fais que mon devoir en bon soldat et surtout en bon séminariste. Et puis, ces honneurs sont si vains! Votre nom marqué là, un bout de ruban rouge ou or ici, qu'est-ce que cela ? La seule récompense que j'envie, c'est de revêtir un jour ma chère soutane.

Tous, à vrai dire, n'ont pas le même dédain pour la gloire militaire; et j'aime fort ce bout de lettre d'un séminariste du diocèse d'Albi qui vient d'être décoré de la main du généralissime :

Vous êtes bien jeune pour avoir la médaille militaire, sergent ! m'a-t-il dit. — Vingt-trois ans, mon général. — Vingt-trois ans? Savez-vous que j'ai attendu jusqu'à soixante-trois ans pour l'avoir ? En êtes-vous content? — J'en suis très fier, mon général. — Moi aussi. Et après ce court dialogue, une bonne embrassade avec deux gros baisers qui claquent. Vous

(1) On a publié des fragmens de lettres du maréchal Joffre; ils font honneur au chef si humain qui a écrit ces quelques phrases : « Le temps travaille pour nous. Et moi, il faut que je tienne bon jusqu'au bout pour la France... Les temps froids sont arrivés et puisse cet hiver ne pas être rigoureux ! Je frémis en pensant aux souffrances qu'endurent nos vaillans soldats, obligés le plus souvent de coucher dehors; et ma pensée va sans cesse vers eux. »

dire ce que j'éprouvais au moment où les fortes moustaches du général frôlaient mes joues, je ne saurais : à ce moment-là, on ne vit plus. Avouez qu'il y a quelque chose d'impressionnant pour un jeune homme de vingt-trois ans de recevoir ainsi l'étreinte de ce grand vieillard, pour un sergent d'être décoré par le généralissime. Je crois bien que la joie et l'orgueil vont me tourner la tête. Il est vrai que je n'ai qu'à regarder autour de moi pour me convaincre que je ne suis pas grand'chose de plus que les autres, et que ce que j'ai reçu, d'autres auraient pu et même dû le recevoir.

Ne l'en croyons pas tout à fait sur parole. Les prêtres qui reçoivent la médaille militaire ou sont cités à l'ordre du jour ont mérité leur récompense. Tel celui-ci qui s'était offert pour une patrouille fort périlleuse :

C'était deux heures de l'après-midi. On a demandé des hommes de bonne volonté; personne n'osait s'aventurer. Nous étions dans une plaine absolument découverte, avec une grande route au milieu. Deux camarades m'ont suivi et nous avons rampé comme des serpens jusqu'à cinquante mètres des tranchées ennemies. Dès qu'ils nous ont aperçus, Dieu sait s'ils nous ont mitraillés à coups de fusil; mais ils sont si maladroits qu'ils nous ont manqués, et nous sommes rentrés tout contens d'avoir pu rendre service.

Tel encore cet autre qui, lors de la prise du fond de Buval, le lieutenant qui commandait en premier étant touché, a dû « mener cent cinquante hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie jusque là imprenable. »

C'est par surprise, sans aucune préparation d'artillerie, que nous devions nous en emparer. A une heure du matin, nous nous glissons jusqu'aux fils de fer boches, et au cri de : En avant! nous nous précipitons sur l'ennemi. Alors, j'ai vu des choses horribles. Armés de grands couteaux, nous tuons ce qui se présente; j'ai ma capote criblée de trous, une véritable passoire. Dieu me garde, et c'est presque avec joie que je tue l'officier boche dont je garde maintenant l'épée. La tranchée était conquise, j'avais perdu quatre-vingt-dix hommes et mérité la croix de guerre.

Tel enfin, ce Père de Gironde dont M. Georges Goyau a parlé ici même, et qui a laissé à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un soldat magnifique et d'un prêtre incomparable.

A la guerre, il n'est point nécessaire de se battre pour être au danger, et les prêtres brancardiers, infirmiers ou aumôniers sont aussi exposés que les prêtres soldats ou officiers. Leur dévouement, en tout cas, n'est pas moindre, et pareille leur influence morale. Au moment du bombardement de Dunkerque : « Tandis que plusieurs de nos infirmiers se réfugiaient précipi-

tamment dans les caves, nos malades ont pu voir chaque prêtre-soldat garder son sang-froid, redoubler de prévenances, circuler d'une salle à l'autre, d'un lit à l'autre, s'appliquant à semer partout quelques bonnes pensées, des sentimens de repentir, des encouragemens en face du danger. Nos malades ne s'y sont pas trompés ; il aurait fallu voir vers qui se tendaient les mains au moment de l'évacuation générale. » Et quant aux brancardiers dont la fonction, à la voir de près, est si dure, si émouvante et si périlleuse, qui ne souscrirait à ces lignes de l'un d'eux : « Nous sommes heureux de nous entendre dire par ces braves eux-mêmes qu'ils préfèrent leur besogne à la nôtre. C'est une parole qui nous venge amplement des sarcasmes des esprits mal faits, qui ne voient partout que des embusqués, embusqués eux-mêmes le plus souvent, et simples spectateurs des événemens! » Quand on a lu certaines lettres, il est impossible de penser que les prêtres brancardiers sont de « simples spectateurs des événemens! »

C'est que le prêtre, qu'il combatte, qu'il relève ou qu'il soigne, — ce qu'il fait, en toute occasion, avec une ardeur, une conscience admirables, — est avant tout une grande force morale. Son rôle de soldat fini, sa mission de prêtre commence, et les deux fonctions, bien loin de se nuire l'une à l'autre, se complètent, se renforcent l'une l'autre. C'est ce qu'explique excellemment un prêtre sous-lieutenant, l'abbé Joseph Guérin qui ne rêvait que « de mourir en prêtre-soldat, par un beau soleil, au milieu des fleurs du printemps : »

Avant tout ici, écrivait-il, le prêtre est le ministre des sacremens... Voilà pourquoi on s'arrache le prêtre ici... Le prêtre, en effet, c'est la sécurité religieuse pour le bataillon auquel il appartient... *L'incroyant lui-même est bien obligé de tenir compte, dans une guerre comme celle-ci, de la valeur des forces morales...* L'apostolat de la joie, de la gaieté, c'est ici l'apostolat par excellence. *Le prêtre à la guerre est forcément une réserve de joie et d'entrain.* Toujours prêt à donner sa vie, qu'il a offerte une fois pour toutes le jour de son sous-diaconat, le prêtre peut vivre dans le plus grand calme à la guerre. *Nous ne pouvons pas, nous prêtres, avoir peur de la mort, et notre calme est contagieux.*

On notera que ce très beau programme n'est pas un programme théorique, mais qu'il est au contraire le fruit d'une expérience directe et personnelle, — et qu'il a été comme consacré par la mort de celui qui l'a spontanément rédigé. Et

quand on lit les lettres de nos prêtres-soldats, — lesquelles, d'ailleurs, par humilité chrétienne, ne disent pas tout, — on voit, ou l'on devine plutôt avec quelle générosité, avec quelle efficacité aussi ils ont rempli leur mission spirituelle. Si, comme il est infiniment probable, les historiens impartiaux de l'avenir reconnaissent la supériorité morale de l'armée française sur l'armée allemande, ils devront, pour une assez large part, en rapporter l'honneur aux prêtres français. Sans vouloir le moins du monde méconnaître et diminuer les autres sources d'idéalisme national, on ne saurait nier que l'idée religieuse soit l'une des principales; et la guerre aura eu pour résultat de mettre ce fait en pleine lumière. Que ne disait-on pas, à l'étranger surtout, de la scandaleuse incrédulité française? Or, il s'est trouvé, à l'épreuve, que la France du front, c'est-à-dire toute la France, était beaucoup moins incroyante qu'elle ne le pensait elle-même. Ceux mêmes qui, soit relâchement, soit ignorance, soit préjugés, se croyaient irréligieux, à risquer leur existence tous les jours, et à voir les prêtres de près, sont revenus à une appréciation plus saine et plus juste des choses. La guerre aura fait tomber toutes les barrières qui, dans la vie de tous les jours, séparent le prêtre des autres hommes. Le prêtre qui n'est que prêtre, le prêtre tel qu'il était dans la primitive Église, voilà ce que l'honnête peuple de France a retrouvé avec un joyeux étonnement, et, ses hérédités chrétiennes lui remontant au cœur, à ce prêtre-là qui bénit, qui purifie et qui meurt, il a rendu sa confiance. Une vie religieuse simplifiée, mais ardente, virile, émouvante, s'établit parmi tous ces soldats que la mort guette; des scènes qui semblent dater des premiers temps du christianisme se renouvellent tous les jours : messes en plein air, dans la forêt, ou dans ces catacombes d'aujourd'hui que sont les tranchées, bénédictions avant la bataille, missions pascales à des postes éloignés de chasseurs alpins : toutes les conditions qui peuvent le mieux rendre Dieu « sensible au cœur » sont réalisées par cette guerre; comment s'étonner que nos prêtres n'aient qu'une voix pour se féliciter des résultats pratiques de leur apostolat? « Oui, écrit l'un, si cette guerre fait mourir les corps, elle est une source de résurrection pour les âmes. »

Comme nos chers soldats sont beaux! — écrit un autre. — Ces chers enfans s'en vont vers le bon Dieu comme au feu, après d'affectueuses recomman-

dations pour la mère, l'épouse, le vieux père ou la fiancée. Jamais une plainte. *C'est la rançon de la France. Ils le sentent et le répètent.* Après une sérieuse opération, j'ai célébré la sainte messe au pied de la croix du cimetière du village. Vous dire l'émotion qui étreignait toutes les poitrines, c'est impossible. Le célébrant lui-même dut, à plus d'une reprise, recommencer les prières liturgiques... C'était une scène indescriptible.

Nous en croyons volontiers sur parole le témoin qui se fait tuer, comme eût dit Pascal. Si une guerre comme celle-ci n'avait pas une signification religieuse, ce serait la plus monstrueuse des absurdités, et c'est ce que tout le monde sent plus ou moins obscurément. Pour toutes ces âmes angoissées, la vertu des vieux symboles redevient présente et vivante. Le temps du scepticisme léger, irréfléchi, est passé; ils ne raillent plus, ceux qui vont mourir :

A minuit, contre-attaque. Les bataillons avancent, peu à peu, dans l'ombre ; tandis qu'ils attendent l'heure du carnage, dissimulés par petits paquets derrière les tranchées ou les ruines, je passe au milieu d'eux, avant les âmes. Enfin, l'heure approche; ils mettent baïonnette au canon. La Providence m'a si bien placé que tous, au moment de s'élancer à l'assaut, défilent devant moi. Un jeune et beau gars, imberbe, s'approche, lui aussi, et demande non pas l'absolution, mais le baptême...

Après l'assaut, les enterremens nocturnes :

Une section entière est en armes... Je salue militairement, puis me découvre et récite les prières de la levée du corps et de la bénédiction de la tombe. Puis on procède à l'ensevelissement. Tout cela à la lueur d'une lanterne aux rayons tamisés, et souvent au bruit plus ou moins lointain du canon. Plus d'un qui, demain, ira bravement se faire tuer, verse une larme. Et je vous assure qu'à chaque fois je suis très ému.

— Dimanche dernier, — écrit un autre, — j'ai dit ma messe dans une carrière, véritable catacombe... La messe fut dite au matin pour échapper à tout regard indiscret, car nos soldats venaient de différentes carrières voisines. En une vraie nef large et longue étaient nos hommes : l'autel, composé de deux balles de paille régulières, blanches et dorées, se détachait sur le mur taillé; la flamme d'acétylène projetait une lumière abondante. Les comparaisons venaient d'elles-mêmes; c'était bien le Christ de Noël sur la paille, venant, malgré les batailles, apporter la meilleure paix aux hommes.

Ces comparaisons, l'officiant, nous pouvons en être sûrs, n'a pas été seul à les faire. Ceux qui ont assisté à des scènes de cette nature en rapporteront des impressions inoubliables. Dirons-nous, avec un prêtre brancardier dont la lettre est particuliè-

rement émouvante, que « la France, qui est en train de conquérir ses provinces perdues, est en train de reconquérir son Dieu qu'elle avait oublié depuis si longtemps? » A tout le moins, la France est en train de conquérir sur les champs de bataille, avec une grandeur morale devant laquelle s'inclinent ses ennemis eux-mêmes, la paix religieuse sans laquelle elle ne saurait plus vivre. Qui aurait maintenant chez nous le triste courage de proscrire et de vouloir ruiner une foi qui a soutenu tant de courages, exalté tant d'héroïsmes, consolé tant de souffrances? L'anticléricalisme est un des fruits de la défaite; le premier devoir d'une France victorieuse sera de rejeter loin d'elle cette tunique de Nessus, legs intéressé du machiavélique Bismarck.

En attendant, la France militante peut se regarder avec fierté dans les lettres de ses enfans. Car c'est bien la France d'aujourd'hui que reflètent toutes ces lettres du front, et nous voyons s'y préciser les traits par lesquels les générations nouvelles, à la veille de la guerre, affirmaient leur personnalité et s'imposaient déjà à notre attention. Le goût de l'action hardie, aventureuse, héroïque; un certain mépris pour l'idéologie abstraite, pour les raffinemens et les complications de la pensée, du sentiment et du style; un sentiment fort et délicat tout ensemble des responsabilités morales individuelles et collectives; un sens très vif des réalités nationales, des traditions spirituelles qui ont fait la grandeur de la patrie : cette âme épurée de la France éternelle vibre et palpite dans les lettres de ceux qui se battent, et qui bâtiront la France de demain.

VICTOR GIRAUD.

REVUE DRAMATIQUE

Le *DON JUAN* de Molière à la Comédie-Française.

De toutes les pièces de Molière, celle-ci a eu la fortune la plus singulière. Jouée avec succès en 1665, elle quitta la scène après quinze représentations. Elle n'avait pas été interdite; toutefois, devant les réclamations du parti dévot, Molière, plus ou moins officieusement averti, avait jugé prudent de la retirer. Il allait se passer cent soixante-seize ans avant qu'elle fût rendue au public. On avait fait mieux que de l'enterrer : on avait installé à sa place une élégante et pâle copie, ce *Festin de Pierre*, que Thomas Corneille est inexcusable d'avoir versifié. Mais l'irrévérence envers les chefs-d'œuvre est de tous les temps. L'honneur appartient à l'Odéon d'avoir remonté la pièce de Molière le 17 novembre 1841 et, par-dessus un si long espace de temps, renoué la chaîne des quinze représentations de 1665. Suivant l'exemple qui lui avait été donné par son cadet, le Théâtre-Français reprit la pièce le 15 janvier 1847. Ce fut un événement. Charles Magnin en rendit compte ici même dans un article où il mit, avec toute son érudition, tout son goût de fin lettré. Le Théâtre-Français avait bien fait les choses. Non content de faire apparaître, au cinquième acte, le fantôme d'une femme voilée, qui se transforme en une figure du Temps avec sa faux à la main, il donnait à contempler, derrière la gaze d'un transparent, Don Juan livré au feu de l'enfer. Une des difficultés auxquelles on s'était heurté, avait été le souvenir obsédant des vers de Thomas Corneille : non seulement les acteurs étaient obligés « d'oublier » leurs rôles pour se mettre à l'âpreté et à la verdeur de la prose de Molière, mais les habitués

de la maison instituaient entre la copie et l'original un parallèle qui ne tournait pas toujours en faveur de l'original. La pièce de Molière plut surtout au public d'alors par son romantisme : changemens de lieu, scènes épisodiques, naufrage, duel, couleur espagnole et merveilleux. « N'est-il pas bien remarquable, écrivait Ch. Magnin, que la plus belle scène de *Don Juan*, celle qui vient d'être saluée d'applaudissemens unanimes, soit précisément cette scène du Pauvre conçue et exécutée par Molière dans le sentiment le plus juste et le plus vrai du drame romantique ? » Cela est fort remarquable en effet, comme signe des temps. C'était l'époque où on savait moins de gré à Molière d'avoir écrit de belles pièces de théâtre que d'avoir annoncé et préparé la Révolution française. De ces simples mots de Don Juan : « Je te le donne pour l'amour de l'humanité, » on faisait sortir toute la religion humanitaire. Charles Magnin signale comme il convient cet excès d'ingéniosité. C'est de même que, pour avoir, — après le père du Menteur, — opposé la noblesse des sentimens à celle de la naissance, Don Louis n'est peut-être pas un apôtre de la démocratie. Les mêmes mots ont des résonnances différentes dans des milieux différens, et suivant l'atmosphère de chaque époque. Quoi qu'il en soit, il faut croire que, si elle intéressa fort les lettrés, la reprise de *Don Juan* attira médiocrement le public. En dépit d'interprètes tels que Bressant, Got, Regnier, la pièce entrée au répertoire ne s'y maintint pas longtemps. Pour amener la reprise de 1917 il n'a pas fallu moins que les circonstances actuelles : car c'est un fait, et bien significatif. que, dans la terrible crise où nous sommes engagés, le seul théâtre où nous nous sentions à l'aise et auquel nous assistions sans scrupules soit celui de nos maîtres classiques. J'essaierai de montrer que l'étrange destin de cette pièce s'explique, en partie, par sa contexture même, si différente de celle des autres chefs-d'œuvre de notre grand comique.

On sait comment Molière fut amené à l'écrire. Il était au lendemain de l'interdiction de *Tartuffe*, aux prises avec les mille difficultés dont il devait triompher un jour à force d'adresse et de volonté : en attendant, il fallait à la troupe une pièce et une pièce à succès. Une tradition veut que les comédiens aient suggéré à Molière ce sujet de Don Juan qui, pour lors, réussissait sur d'autres scènes. Mais il est bien probable qu'il s'en avisa tout seul, et ne prit conseil que de lui-même, ayant, parmi tant de dons merveilleux, un incomparable sens de l'actualité. Sur l'histoire de Don Juan avant Molière je renvoie le lecteur à l'excellent ouvrage de M. Gendarme de Bévotte, *la*

Légende de Don Juan (1), dont je me borne à reproduire ici les conclusions. Ce que M. de Bévotte a supérieurement établi, c'est le caractère différent que prend la légende en passant d'Espagne en Italie et d'Italie en France. Légende toute religieuse en Espagne où elle est née et s'est exprimée par l'émouvant drame en trois journées de Tirso de Molina : *le Séducteur de Séville*. Là, toute la pièce est faite pour le dénouement, manifestation visible du courroux céleste, symbole du châtiment qui attend les coupables. Dans l'enivrement des passions, ils méconnaissent les signes que Dieu leur envoie ; ils remettent à plus tard à se convertir ; quand ils se repentent, il n'est plus temps et déjà la main du Commandeur les entraîne dans l'abîme. — Le mysticisme d'une telle pièce aurait détonné sur notre scène toute profane du XVIIe siècle. Aussi bien, Molière ne l'a pas connue. C'est par l'Italie que la légende lui est venue, déjà dépouillée de son caractère originel. Dans les versions italiennes, *le Convive de Pierre* n'a plus de signification religieuse; le surnaturel s'y transforme en féerie; l'élément comique, à peine indiqué par Tirso, dans le rôle de Catalinon, reçoit un développement considérable. Finalement, ce qui avait été un spectacle d'édification devient une parade dont Arlequin est le héros. — En s'acclimatant en France, la légende va prendre un autre aspect et tout l'intérêt en sera un intérêt psychologique. Telle est notre inlassable curiosité de découvrir le secret des âmes et les ressorts des passions. Le *Don Juan* de Molière est, par-dessus tout, l'étude d'un caractère. Mais il est juste de reconnaître que cette étude avait été indiquée avant lui sur notre théâtre et que ses obscurs prédécesseurs lui avaient frayé la voie. Avant Molière on jouait sur nos scènes deux *Festins de Pierre*, l'un de Dorimon, l'autre de De Villiers, tous deux adaptés de l'italien. Or dans les deux pièces l'esquisse du caractère de Don Juan prend une importance toute nouvelle. Déjà le valet, dans la pièce de De Villiers, peignait ainsi son maître :

> Je sers le plus méchant, le plus capricieux
> Qu'on puisse voir dessous la calotte des cieux,
> Un qui commet partout des crimes effroyables,
> Qui se moque de tout, ne craint ni dieux ni diables,
> Qui tue et qui viole : au reste homme de bien.

C'est sous les mêmes traits, sinon dans les mêmes termes, que Sga-

(1) G. Gendarme de Bévotte. *La Légende de Don Juan*, 2 vol. (Hachette). — Du même auteur : *Le festin de Pierre avant Molière*, 1 vol. (Société des textes français modernes, chez Cornély).

narelle nous présentera « le pèlerin. » Et après avoir accumulé les épithètes, et entassé sur les qualificatifs les comparaisons avec un pourceau d'Épicure, avec Sardanapale, etc., il conclura : « Ce n'est là qu'une ébauche du personnage et, pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. » Preuve que pour Molière l'objet essentiel était de faire « un portrait qui ressemble. »

Le Festin de Pierre porte les traces de cette triple origine. Molière a eu beau simplifier le scénario que lui transmettaient ses devanciers, il en a gardé cette multiplicité d'incidens et cette variété de personnages épisodiques qui contraste si fort avec l'unité de composition classique. La remarque s'adresse à ceux qui reprochent à notre théâtre classique son uniformité. Dans cette comédie de 1665, on voyage d'Italie en Espagne, du bord de la mer à une forêt, d'un palais à une chapelle et de la terre à l'enfer. De grands coups d'épée s'échangent comme dans les romans dont Mme de Sévigné raffolait avec confusion. Au dénouement, intervient ce merveilleux que Boileau proscrivait au nom de la raison. Cadre romanesque où Molière a fait tenir des peintures de mœurs du plus exact réalisme. Ses paysans ne sont pas des paysans de pastorale : ils ont les sentimens et le parler de « cheux nous. » Pierrot sait à quels signes se reconnaît un amour villageois, et son dépit est sincère autant que comique d'être si mal régalé de ses gentillesses coutumières. La scène de M. Dimanche nous ouvre un jour sur l'intérieur et sur le « domestique » d'un marchand d'alors, autant qu'elle nous renseigne sur les manèges auxquels s'abaissait un gentilhomme pour ne pas payer ses dettes.

A la tradition comique nous devons le rôle de Sganarelle : et c'est merveille de voir ce que Molière a fait du bouffon des Italiens. Le valet, ici, ne sert pas seulement à faire ressortir par le contraste le caractère de son maître, comme un autre Sancho Pança près d'un autre et très indigne Don Quichotte. Le rôle lui-même est fait d'un contraste qui oppose les sentimens de l'homme et les nécessités de sa condition. A tout instant, Sganarelle sent sa conscience se révolter ; la protestation jaillit sur ses lèvres : un regard de son terrible maître lui rappelle qu'il est un valet et qu'il doit obéir. La remontrance commencée s'achève en turlupinade complaisante. Mais au fond de lui il enrage : et cette lutte intime, sans cesse renouvelée, donne au rôle sa valeur scénique. Il est, ce Sganarelle, de par sa nature, raisonneur, sermonneur, ergoteur. Il aime à disputer, et ce n'est pas seulement de son habit de docteur que lui vient cet esprit pour lequel il s'admire. Mieux encore que l'ardeur disputeuse, il y

a, en lui une droiture de sentimens, un bon sens, une honnêteté qui en font, en maints endroits, l'interprète de la morale universelle et le porte-parole de Molière lui-même. Entendons-nous : il n'est pas et il ne pouvait pas être le sage de la pièce. Il n'est pas l'Ariste abstrait et impersonnel. Il a ses défauts, qui sont défauts de valet, étant peureux, bavard et gourmand. Et tant mieux, puisque cela fait de lui un être vivant au lieu d'un raisonneur de comédie. C'est ce que les ennemis de Molière n'ont pas vu ou qu'ils n'ont pas voulu voir. Ils dénonçaient l'horrible impiété d'avoir mêlé toutes sortes de bouffonneries à l'expression des vérités les plus sacrées. Or le rôle, tenu dans la note grave, eût été celui d'un insupportable prêcheur. Les *lazzi* de Sganarelle nous ramènent au ton de la comédie, et ils n'enlèvent rien de sa force et de son éloquence à l'indignation du brave homme.

Du reste la colère gronde à travers toute la pièce, et il n'en est pas, le *Tartuffe* excepté, où Molière ait transporté plus vive et plus crue la polémique contre ses ennemis de toute robe. Laissons de côté cette première attaque contre les médecins, par laquelle s'inaugure une longue et impitoyable campagne. Mais *Don Juan* n'est qu'un épisode de la guerre du *Tartuffe*. De là vient que la satire de l'hypocrisie y occupe tant de place, et y jaillisse avec tant de violence, avec tant de soudaineté, sinon d'imprévu. Lorsque Don Juan, au cinquième acte, flétrit l'hypocrisie comme un vice à la mode, énumère les merveilleux avantages de la profession, et dénonce le « parti, » ce n'est plus Don Juan qui parle, c'est Molière. Il y a plus : le dessin même de la figure principale en a été modifié. Lorsque Don Juan se fait dévot, les commentateurs s'évertuent à prouver que l'unité du caractère n'est par là nullement compromise, et que cette dernière fourberie l'achève de peindre. C'est pousser un peu loin le respect dû aux créations du génie. Certes il y a moyen d'expliquer cette dernière incarnation de Don Juan. Ne croyant à rien, sauf à l'arithmétique, n'étant arrêté par aucun scrupule, on peut admettre qu'à l'occasion le libertin prenne le masque de l'hypocrite, s'il y trouve quelque avantage. Toutefois la dévotion servait surtout alors à se pousser dans le monde, et on ne voit point que Don Juan ait aucune ambition, hors celle de vivre à sa fantaisie. On peut dire encore que, voulant accumuler sur le seul Don Juan tous les traits qui peuvent le rendre odieux, Molière s'est avisé de lui prêter cette suprême noirceur; et enfin que les pires contradictions sont dans la nature humaine... Il n'en reste pas moins que dans cette dernière partie de

son étude Molière s'est montré moins soucieux de la logique du caractère que des besoins de sa polémique.

Venons-en donc à ce caractère, qui est, quand même, admirable de vérité et de relief, de justesse et de pénétration, d'ampleur et de complexité. Dans Don Juan, il y a d'abord le donjuanisme, et il est aisé de voir que tout ce qu'on en a dit après Molière, on l'a redit d'après lui, ou, pour parler plus juste, que tout ce qu'on a ajouté n'a été que pour brouiller et fausser ce que Molière avait si nettement vu. C'est une merveille que la profession de foi amoureuse de Don Juan au premier acte. Quelle ardeur de jeunesse on y sent frémir, et quelle fièvre de jouissance ! Avec quelle conviction il célèbre l'impérieux attrait de la beauté et l'impression qu'elle fait sur un cœur inflammable ! Avec quelle sûreté d'analyse il décrit le charme des inclinations naissantes et la joie de la conquête ! D'un bout à l'autre de cette tirade enflammée, quel élan, quel souffle, quel *crescendo* pour se terminer par l'extraordinaire déclaration de guerre amoureuse à l'univers entier : « Je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et, comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses... » Et maintenant, comme fait ce personnage de Dumas fils, soumettons toute cette éloquence à une analyse médico-physiologico psychologique, qu'y trouverons nous ? L'ardeur d'un tempérament sensuel, la curiosité, l'amour-propre, et d'autres élémens encore et tous ceux qu'on voudra, sauf un grain d'amour, attendu que l'amour implique le don de soi et que le fond de Don Juan, c'est un prodigieux égoïsme. Don Juan peut dire que « tout le plaisir de l'amour est dans le changement, » car il ne demande à l'amour que le plaisir. La poursuite de la sensation, c'est tout le donjuanisme. L'éloquence, la poésie, la musique pourront jeter leur manteau brodé sur cette réalité : elles en voileront, elles n'en supprimeront pas la laideur. Ç'a été l'aberration du romantisme, aboutissant au morceau fameux de Musset, de faire de don Juan un chercheur d'idéal. Autant prendre la nuit pour le jour et le noir pour du blanc. Molière, qui pourtant nous présente Don Juan dans son meilleur temps, celui de sa jeunesse, et sous ses plus séduisans dehors, n'a pas hésité à nous le donner pour méprisable et odieux.

Ici encore, il a tout dit. Car, il se peut que le changement renouvelle le plaisir ; on sait de reste que l'abus du plaisir émousse la sensation. Bientôt il faudra trouver un excitant pour la raviver et pimenter le plaisir. Tournant dangereux, voie scabreuse pour celui

qui s'y engage au risque des pires chutes. Ce temps est déjà venu pour Don Juan. Il a rencontré une jeune fiancée conduite par celui même qu'elle vient épouser. « La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion... Le dépit alarma mes désirs et je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence. » C'est l'excitation cérébrale aiguisant la sensation, et c'est le plaisir de faire du mal qui s'ajoute au plaisir. Avec quelle indifférence Don Juan repoussait Elvire, lorsqu'elle le poursuivait de son amour ! Mais il la revoit en vêtemens de deuil, détachée de lui et douloureuse : « Sais-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'émotion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément dans cette nouveauté bizarre, et que son habit négligé, son air languissant et ses larmes ont réveillé en moi quelques petits restes d'un feu mal éteint? » C'est la pointe de sadisme, après quoi toutes les dégradations sont possibles.

Si profonde qu'elle soit, il s'en faut que cette peinture du libertinage soit le tout, ou même l'essentiel du caractère de Don Juan. Ce libertin de mœurs est pareillement libertin d'esprit. On sait que le XVIIe siècle associe volontiers les deux idées : il est traversé tout entier par un courant, à la fois d'épicurisme et d'incrédulité, qui vient du XVIe siècle et annonce le XVIIIe. Molière n'est certes l'ennemi ni de la libre recherche ni de la libre conduite en conformité avec la loi naturelle. Le libertinage d'esprit n'est pour le choquer ni chez un Gassendi, ni même chez un Chapelle. Mais il voit en Don Juan un de ces « libertins sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts parce qu'ils croient que cela leur sied bien. » Et c'est ce qui le fâche. Notez que de Sganarelle et de Don Juan, le raisonneur, c'est Sganarelle. Trancher les problèmes éternels par une drôlerie et s'approvisionner d'opinions religieuses à la même boutique où l'on vend les rubans à la mode, Molière est d'avis que ce n'est guère spirituel, et que c'est révoltant.

La scène où Don Juan nous paraît, à tous tant que nous sommes, et devait paraître à Molière le plus odieux, est sans doute celle où il accueille par un froid persiflage les reproches de Don Louis. Le respect de l'autorité paternelle est à la base de toutes les sociétés, consacré par toutes les religions. Don Juan se montre ici le contempteur des lois divines et humaines. Tel est le sens exact et telle la portée du rôle. Ne voir en Don Juan que l'épouseur du genre humain, c'est n'apercevoir qu'un aspect du personnage ; il est le « grand seigneur méchant homme, » et c'est où il faut toujours revenir. « Grand seigneur, » il se considère comme en dehors et au-dessus de l'huma-

nité, délié des obligations qu'il pense être faites pour le commun des hommes, non pour lui : c'est plus qu'il n'en faut pour pervertir le meilleur naturel, et cela le conduit à être « méchant homme. » Il s'est déshumanisé. Ainsi se dégage la leçon de la pièce et c'est par où la peinture prend une valeur générale. Que ce soit par le privilège du rang, de la richesse ou du pouvoir, l'homme qui se tient pour libéré de la règle commune est un monstre dans l'ordre social.

Peut-être voit-on maintenant pourquoi devant ce chef-d'œuvre de Molière l'impression est moins franche que devant *le Misanthrope* ou l'*Avare*, les *Femmes savantes* ou le *Tartuffe*. La pièce n'appartient pas au pur type classique. Les polémiques du temps y débordent sur la peinture morale qui est de tous les temps. Le caractère même de Don Juan, qui fait l'immortelle beauté de la comédie, contient certains traits qui déconcertent le public d'aujourd'hui. C'est l'effet du travail qui s'est accompli dans les esprits sous l'influence du romantisme. Depuis Molière, la signification du portrait s'est restreinte, et nous avons pris l'habitude de ne voir en Don Juan que l'amoureux avide de changement. Nous lui sommes devenus de plus en plus indulgens, à mesure que s'est davantage répandue la doctrine de la liberté en amour et des droits de la passion. Même la révolte de l'individu contre la communauté nous a été présentée par une certaine littérature comme empreinte de grandeur. Chez Molière Don Juan est tout uniment le libertin haïssable et l'égoïste féroce. Il nous faut un peu d'effort pour nous mettre au ton de ce robuste bon sens et de cette santé morale. Raison de plus pour nous réjouir d'une reprise qui vient de raviver les couleurs du portrait. J'ignore quel en sera le sort : en tout cas, cette pièce contrariée de mille traverses, peu familière au public et souvent mal comprise, restera une de ces œuvres dont on dit qu'elles sont le régal des connaisseurs.

Don Juan a été très bien monté par la Comédie-Française. M. Duflos est un Don Juan élégant, auquel il manque la flamme et le charme, mais qui a bien rendu l'impertinence et la sécheresse du rôle. M. Berr est un Sganarelle de tous points excellent. M. Paul Mounet a dessiné de façon très pittoresque la silhouette du pauvre. M. Denis d'Inès a remporté un brillant succès dans le rôle de Pierrot. Et Mlle Lecomte a bien de la verve et beaucoup de spirituelle ingénuité sous les traits de Charlotte.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Un fait considérable vient de se produire. Le samedi 3 février, le Président Wilson a déclaré rompues les relations diplomatiques des États-Unis avec l'Empire allemand. Rien de plus pour le moment, mais rien de moins ; et il n'en faut pas davantage pour que, depuis la résolution prise par la Grande-Bretagne le 4 août 1914, il ne se soit point accompli d'acte plus important. Comment cet acte a-t-il été amené, par quel enchaînement de circonstances, quels en ont été les motifs, quelles en seront les conséquences probables ou possibles, c'est ce que, soit pour en bien dégager le caractère, soit pour en bien estimer la valeur, il ne sera sans doute pas inutile de montrer. Si près des événemens, et de si grands événemens, la seule manière qu'il y ait, non d'écrire, mais de préparer « l'histoire politique, » et par là de nous acquitter d'une tâche qui devient de plus en plus difficile, n'est-elle pas d'essayer d'en donner, sur le vif, une bonne et fidèle analyse?

La quinzaine dernière s'était en quelque sorte close par le message de M. Wilson au Sénat de Washington. Tel que ce document nous permettait de nous représenter, à la fin de janvier, l'état d'esprit du Président, nous l'avions laissé occupé uniquement de la paix, y pensant sans relâche, l'appelant de ses vœux, tout prêt à l'appeler de ses efforts, organisant en imagination une société des nations où, sous la protection commune et dans la foi jurée, l'agneau vivrait comme s'il n'y avait pas de loup, et, pour tout dire, rêvant un peu, à notre avis. Mais, comme ces rêveries sont de celles par lesquelles, au long des âges, l'humanité a réalisé les rares et faibles progrès dont elle peut s'enorgueillir, il n'y avait, au bout du compte, qu'à ne pas les interrompre, qu'à s'incliner avec respect, et à passer. C'est en

effet ce que firent les gouvernemens du monde entier, belligérans ou neutres, excepté celui du « Suprême seigneur de guerre, » chef de chœur de la Quadruple-Alliance. Justement, Guillaume II allait fêter son cinquante-huitième anniversaire, et il avait, à cette occasion, réuni, autour de sa table, à son quartier général, sa famille d'abord, comme il convenait, l'impératrice Augusta-Victoria, les princes Henri et Valdemar, son allié inséparable, l'empereur Charles Ier d'Autriche, et les serviteurs de sa volonté, les ombres de sa majesté au dedans et au dehors, le chancelier de Bethmann-Hollweg, le secrétaire d'État Zimmermann ; pour les pays de la couronne des Habsbourg et de la couronne de Saint-Étienne, le comte Czernin : trois personnages dont la présence révélait que tout ne s'était pas borné à des congratulations, et qu'on en avait fait, ou médité, entre complices, beaucoup plus qu'on n'en voulait dire. M. Zimmermann jouit en Allemagne de la réputation, qu'il ne partage avec personne, pas même avec M. de Bethmann-Hollweg, son supérieur hiérarchique, d'être l'homme le plus spirituel de la Wilhelmstrasse. Il n'est pas défendu de supposer qu'il fut, au cours de ce voyage, particulièrement brillant; et que c'est peut-être pourquoi, lorsque le Chancelier annonça, non sans mise en scène, qu'il se rendrait, le 31 janvier, devant la grande commission du Reichstag, pour y exposer « les vues au sujet desquelles il était allé se mettre d'accord avec l'Empereur, » il ajouta qu'il serait assisté du secrétaire d'État ; et c'est peut-être aussi pourquoi M. Zimmermann fut chargé de rédiger et de signer la réponse allemande à la communication, faite en forme officielle, du message lu par le Président Wilson au Sénat des États-Unis. Fixons donc la chronologie : 22 janvier, message de M. Woodrow Wilson; 27 janvier, réunion au quartier général du Kaiser ; 31 janvier, discours de M. de Bethmann-Hollweg à la commission du Reichstag et réponse de M. Zimmermann au message américain.

Le discours ne fut, en vérité, que le commentaire du document; et c'est par conséquent au document lui-même qu'il faut aller tout droit. Quand même il ne porterait pas, au bas de la page, le nom de M. Zimmermann, il n'en porterait pas moins sa marque. La voici, bien visible, et comme gravée, dans le préambule : « Il est très agréable au gouvernement impérial de constater que les lignes directrices de cette importante manifestation (le message Wilson) concordent avec les principes et les vœux auxquels souscrit l'Allemagne. En premier lieu vient le droit de toutes les nations de décider de leur sort et d'être traitées également. En reconnaissance de ce principe, l'Allemagne se

réjouirait sincèrement si des peuples comme l'Irlande et les Indes, qui ne jouissent pas des bienfaits de l'indépendance politique, recevaient maintenant la liberté. » Pour être de l'ironie, on ne peut pas dire que ce n'en est pas; ou qu'elle est si légère qu'on la sent à peine passer. Si la Chancellerie n'en trouve pas de meilleure, c'est que M. Zimmermann n'en a pas de plus fine: et si toute l'Allemagne n'en est pas secouée d'un rire colossal, c'est que tout de même elle n'a plus le cœur à rire et n'est plus assez nourrie pour perdre de ses forces à cet exercice. Et l'on serait tenté de se récrier, de s'indigner contre une pareille audace, de la part de gens qui détiennent, oppriment et tyrannisent, les uns depuis un demi-siècle, les autres depuis un siècle entier, Danois du Sleswig, Alsaciens-Lorrains, Polonais, pour abréger le catalogue de leurs victimes; mais on réfléchit qu'il y a là-dedans autant d'aveuglement, de cécité morale, que de cynisme. L'esprit et la conscience ont leur myopie, qui ne se corrige pas avec des lunettes. Des choses comme celles-là, aucun Allemand ne devrait oser ni pouvoir les écrire; mais M. Zimmermann poursuit, imperturbable : « Le peuple allemand est opposé aux alliances qui poussent les peuples dans une lutte pour la puissance et qui les enlacent dans un réseau d'intrigues égoïstes. En revanche, la joyeuse collaboration du gouvernement allemand est assurée à tous les efforts qui tendraient à empêcher les guerres futures (notons, en passant, que l'épithète a changé d'objet : ce n'est plus la guerre qui est « fraîche et joyeuse). » La liberté des mers, qui est la condition préalable de la libre existence et des relations pacifiques des peuples, de même que la politique de la porte ouverte au commerce de toutes les nations, ont toujours été au nombre des principes directeurs de la politique allemande. »

Fermes sur ces principes directeurs, l'Allemagne et ses alliés voulaient tout de suite entamer des « pourparlers de paix, » en leur donnant pour but « la protection de la vie, de l'honneur et du libre développement du peuple. » Ni elle, ni eux ne visaient à « l'anéantissement de leurs adversaires. » La Belgique, eh bien! la Belgique, l'Allemagne ne l'annexerait pas, elle ne la restituerait pas, et ne la restaurerait pas absolument, non plus. L'Europe centrale avait, en toute ingénuité, fait connaître son intention de déclarer au monde cette paix perpétuelle, dans l'égalité des nations, si conforme à la fois aux idées de M. Wilson et au génie allemand. La scélérate Entente n'en avait pas voulu. Elle avait fait échouer ce grand dessein, par « appétit de conquête, » brûlant « de démembrer l'Allemagne, l'Au-

triche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie, » opposant, « au désir de réconciliation, une volonté de destruction. » Dès lors, l'Allemagne se voyait « obligée de prendre de nouvelles décisions. » Puisque l'Entente avait dédaigné la paix sans victoire, elle allait avoir la guerre sans merci. La guerre navale d'abord. Dieu punisse l'Angleterre et « le groupe de Puissances mené par elle! » Ici, une phrase admirable : « Depuis deux ans et demi, l'Angleterre abuse de la puissance de sa marine pour essayer criminellement de réduire l'Allemagne par la faim. » L'Allemagne a bien le droit de le lui dire, elle qui n'a jamais « abusé de la puissance de son armée » pour essayer de réduire un autre peuple par la force ! Et ce n'est pas seulement l'Allemagne que l'Angleterre contraint ainsi et étreint, ce sont aussi les États neutres, qu'elle prétend, « par une pression impitoyable, » faire renoncer à tout trafic commercial qui lui déplaît. Arrivé là, M. Zimmermann se fait, alternativement ou tout ensemble, solennel et sentimental. « Devant l'humanité, devant l'Histoire et devant sa propre conscience, le gouvernement impérial ne peut prendre la responsabilité de ne pas recourir aux moyens, quels qu'ils soient, de hâter la fin de la guerre. » On lui a fermé brutalement les voies pacifiques, qu'il eût préférées. La guerre donc, la guerre à toutes armes, car il n'en est aucune qu'il ne doive employer dorénavant, « s'il veut servir un idéal élevé d'humanité, et s'il ne veut pas pécher contre ses compatriotes. » Pécher encore contre les neutres, en n'arrêtant pas au plus tôt, en ne brisant pas net l'abominable « guerre de famine » dans laquelle « la soif de domination britannique accumule froidement les souffrances de l'univers. » M. Zimmermann en vient à parler comme Bernhardi. Que la lutte soit horrible, pourvu qu'elle soit courte; et plus elle sera horrible, étant plus courte, plus elle sera humaine! Que les neutres souffrent plus cruellement, pourvu qu'ils souffrent moins longtemps; qu'ils laissent faire le gouvernement allemand qui sait mieux qu'eux ce qu'il leur faut, qui ne les tue que parce qu'il les aime et ne leur cause tout ce mal que pour leur bien, pour le bien de ses ennemis eux-mêmes! « Chaque journée apporte dans la lutte qui se poursuit de nouveaux ravages et de nouvelles morts. Chaque journée qui abrégera la guerre conservera la vie, des deux côtés, à des milliers de vaillans combattans et sera un bienfait pour l'humanité éprouvée. » Tout cet étalage de doctrine, pour aboutir pratiquement à une conclusion qui ne demandait pas tant d'affaires : « Par suite, le gouvernement impérial est décidé à abolir les restrictions qu'il s'était imposées jusqu'ici dans l'emploi de ses moyens de combat sur mer, dans l'espoir que le

peuple américain et son gouvernement comprendront les causes de cette décision et sa nécessité. Le gouvernement impérial espère que les États-Unis apprécieront le nouvel état de choses de la haute tribune de l'impartialité, et, de leur côté, qu'ils aideront aussi à empêcher de nouveaux maux et des sacrifices de vies humaines évitables. » De quelle manière? « De la manière la plus simple : il suffira que le gouvernement américain « déconseille à ses ressortissans et aux navires américains de communiquer avec les ports des eaux déclarées prohibées. » Les eaux déclarées prohibées, conformément au mémoire et aux plans annexés, ce sont, sauf d'étroites bandes et un étroit chenal, par où, à leurs risques et périls, de nuit, une fois par semaine, peinturlurés en arlequin, pourraient tenter de se glisser quelques navires neutres, à peu près toutes les mers de France, d'Angleterre et d'Italie; presque toute la mer du Nord, toute la Manche, toute la portion de l'Atlantique qui baigne nos côtes, à peu près toute la Méditerranée, toute la mer Adriatique. Parce qu'il plaît à l'Allemagne, et qu'elle pense y trouver son intérêt, elle chasse le monde de la moitié du monde: elle fait plus; avec des grâces, qui forcent par trop son talent, elle le prie de s'en exiler. Dans les bureaux de la Wilhelmstrasse, on se frotte les mains; pour l'étranger, on expédie de bons radiotélégrammes, et, pour la consommation intérieure, on dicte de bons articles. On va voir ce que peut, contre un sous-marin du dernier modèle, à grand rayon d'action, la machine à écrire du Président Wilson : c'est le thème de la plaisanterie favorite; et M. Zimmermann est tout fier d'avoir rencontré cette métaphore : « de la haute tribune de l'impartialité. » On l'entendra bien aux États-Unis, pays de sport : la plate-forme de l'arbitre, d'où il dirige le *match* et juge des coups, quitte à en recevoir par hasard qui ne lui étaient pas destinés.

Mais voici que, gravement, processionnellement, entouré de sénateurs et de représentans, qui sont allés le chercher aux portes du Congrès, grandi par la triple grandeur du lieu, de l'heure et de la fonction, le Président des États-Unis, qui n'est plus simplement M. Woodrow Wilson, mais un chef d'État dont on ne peut comparer les pouvoirs qu'à ceux « d'un souverain anglais du temps des George, » est monté sur « la haute tribune. » Il tient à la main et déroule le manuscrit de cette note, qui, par avance, divertit si fort la grossière astuce allemande. M. Woodrow Wilson se retrouve un instant juriste et professeur pour poser incontestablement le point de droit. Or, le point de droit, il le tire de sa note au gouvernement allemand du 18 avril 1916, de la réponse allemande à cette note,

réponse, en date du 4 mai, et de l'acte pris de la dite réponse par le gouvernement américain, dans sa réplique du 8 mai. Le Président Wilson avait dit, le 18 avril : « S'il est toujours dans l'intention du gouvernement impérial de faire, au moyen de ses sous-marins, indistinctement, contre les navires de commerce, une guerre implacable sans aucun égard pour ce que le gouvernement considère comme des règles incontestables et sacrées du droit des gens et comme des obligations impératives d'humanité universellement reconnues, le gouvernement des États-Unis sera enfin forcé d'arriver à cette conclusion, qu'il n'aura qu'une ligne de conduite à tenir. A moins que l'Allemagne ne déclare maintenant, et ne donne immédiatement effet à cette déclaration, qu'elle abandonne ses procédés actuels de guerre sous-marine contre les navires transportant des cargaisons et des passagers, les États-Unis n'auront pas d'autre alternative que de rompre les relations diplomatiques. » Ainsi le gouvernement impérial était dûment averti. Il s'inclina. « Le gouvernement allemand, répondit-il assez platement le 4 mai, est disposé à faire tout son possible pour limiter ses opérations de guerre pendant le reste de la durée des hostilités à la lutte contre les forces belligérantes et à assurer de cette manière la libre circulation sur les mers, principe sur lequel le susdit gouvernement croit être, maintenant comme auparavant, en accord avec le gouvernement des États-Unis. » Dont acte, répliqua aussitôt, le 8 mai, le secrétaire d'État américain, M. Lansing. Et comme la Chancellerie avait insinué : « Les neutres ne peuvent pas s'attendre à ce que l'Allemagne, obligée de combattre pour son existence, aille, par égard à leurs intérêts, limiter l'emploi d'une arme efficace, au cas où on laisserait son ennemi continuer l'application de procédés de guerre transgressant les règles du droit des gens, » M. Lansing s'était nettement refusé à confondre les espèces, avait catégoriquement prononcé la disjonction. « Afin d'éviter un malentendu, le gouvernement des États-Unis notifie au gouvernement impérial qu'il ne peut une seule minute admettre et encore moins discuter l'idée que le respect par les autorités navales allemandes des droits des citoyens des États-Unis en haute mer dépende en aucune façon et au moindre degré d'une conduite d'un autre gouvernement à l'égard des droits des neutres et des non-combattans. De telles affaires sont séparées et non collectives, absolues et non relatives. »

Les choses étant ainsi réglées, les positions réciproques ainsi prises, neuf mois plus tard, le 31 janvier 1917, l'ambassadeur d'Allemagne à Washington, le comte Bernstorff, remet au secrétaire d'État

américain, en même temps que la note de M. Zimmermann, un memorandum portant en substance : « Le gouvernement impérial ne doute pas que le gouvernement des États-Unis ne comprenne la situation imposée à l'Allemagne par les procédés de guerre brutaux des alliés de l'Entente... et que ce gouvernement... ne rende à l'Allemagne la liberté d'action qu'elle s'était réservée par la note adressée le 4 mai 1916 au gouvernement des États-Unis. En cette occurrence, l'Allemagne ripostera aux mesures illégales de ses ennemis *en empêchant par la force*, après le 2 février 1917, et dans les zones entourant la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et dans la Méditerranée orientale, *toute navigation, y compris celle des neutres*, de ou pour l'Angleterre, de ou pour la France, etc. *Tous navires rencontrés dans ces zones seront coulés.* »

Le coup a été machiné comme au théâtre. Il y a eu préparation savante, mais secrète, et il éclate subitement. Le président Wilson le dit, et il insiste à deux reprises : « A l'improviste et sans un avis antérieur quelconque... Cette action inattendue du gouvernement allemand, cette renonciation soudaine et profondément déplorable à l'assurance donnée... » Mais, depuis le 18 avril ou depuis le 8 mai 1916, depuis le premier et le dernier mot du Président sur ce sujet, la résolution des États-Unis est liée. Leur gouvernement n'a pas à choisir entre deux partis : il ne lui en reste qu'un à prendre, ou plutôt il est déjà pris. « Je pense que le Congrès sera d'accord avec moi... que le gouvernement n'a plus d'autre alternative compatible avec la dignité et l'honneur des États-Unis que de recourir à la décision que, par sa note du 18 avril 1916, il annonçait devoir prendre au cas où le gouvernement allemand ne déclarerait pas abandonner et n'abandonnerait pas effectivement les procédés de guerre sous-marine qu'il employait alors et qu'il a l'intention d'employer derechef aujourd'hui. » Cette décision, depuis un an irrévocable, qu'il n'y avait maintenant qu'à appliquer, c'était, pour reprendre la formule même de la note du 18 avril, de *rompre les relations diplomatiques*. « En conséquence, a continué le Président, j'ai chargé le secrétaire d'État d'annoncer à Son Excellence l'ambassadeur d'Allemagne que toutes les relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Empire allemand sont rompues, que l'ambassadeur des États-Unis à Berlin se retirera immédiatement, et, en conformité avec cette décision, j'ai chargé le secrétaire d'État de remettre à Son Excellence ses passeports. » Puis viennent quelques paroles de politesse plus encore que d'atténuation, quelques-unes de ces transpositions de pensée ou quelques-uns de ces

renversemens de langage qui servent précisément à faire entendre qu'on croit ce qu'on dit ne pas croire ou qu'on ne croit pas ce que l'on dit qu'on croit : « Malgré cette action inattendue du gouvernement allemand..., je me refuse à croire qu'il soit dans l'intention des autorités allemandes d'exécuter ce dont elles nous ont prévenus et qu'elles se sentiraient libres de faire... Seuls, des actes positifs manifestes de leur part pourraient me faire croire cela même main tenant... » Pourtant, sait-on jamais ? Alors, s'il fallait enfin se résigner à croire, « si cette confiance invétérée en la discrétion et la clairvoyance de leurs intentions venait malheureusement à se manifester sans fondement, si des vaisseaux américains, des existences américaines devaient réellement être sacrifiés..., je prendrais la liberté de revenir devant le Congrès demander qu'on me donne l'autorité pour employer tous les moyens qui peuvent être nécessaires pour protéger nos marins, nos concitoyens au cours de leurs voyages légitimes et pacifiques en haute mer. » Là-dessus, ce cri émouvant, ce témoignage que se rend à elle-même une conscience apaisée : « Je ne puis faire rien de moins. » Ces moyens qui, un jour, seront peut-être nécessaires, se résument en un seul, le suprême moyen; pour l'appeler par son nom : la guerre. Mais, jusqu'au bout, même après la rupture des relations diplomatiques, après le congé de l'ambassadeur d'Allemagne, M. Wilson désire éviter d'y recourir. Les États-Unis ne veulent rien, ne demandent rien, n'attendent rien. Ils n'ont d'autre ambition que d'être fidèles aux « principes immémoriaux » du peuple américain, que de revendiquer et de garantir ses droits incontestables « à la liberté, à la justice et à la tranquillité de l'existence, élémens de paix et non de guerre. — Dieu veuille que des actes d'injustice voulus de la part du gouvernement allemand ne viennent pas nous provoquer à les défendre. »

« Je ne puis rien faire de moins, » affirme, et, pour ainsi dire, jure M. Wilson. Et nous, nous ne pouvons rien dire, nous ne devons rien lui faire dire de plus. Nous en convenons sans feinte ; au courant de l'année dernière, ses mouvemens, parfois, nous avaient paru lents, au gré de nos impatiences. Il nous avait semblé avoir, sinon des reculs, car il n'a jamais reculé, au moins des temps d'arrêt, ou des hésitations, qui nous avaient parfois déconcertés. Certains de ses écrits, dans le nombre, et certains de ses propos, étaient, en apparence, bien faits pour nous surprendre : et peut-être est-il arrivé que nous marquions ici notre étonnement, avec quelque vivacité. Mais tout cela, en M. Wilson, était superficiel, ces contradictions, ces scrupules, ces

délais, tout cela lui était presque ajouté, presque extérieur. Le fond, de l'être, chez lui, le ressort qu'on ne touche pas sans tout tendre ou sans tout casser, c'est le sens juridique. Il est, pour l'honneur de l'humanité, de ces natures, que l'étude et la pratique du droit ont encore affinées et fortifiées, et qui ne supportent pas qu'un traité, un engagement, puissent être déchirés comme un « chiffon de papier. » Chaque fois que l'Allemagne, dans son ignorance ou son mépris des âmes, a blessé en ce point M. Wilson, elle l'a redressé. Vue sous ce jour, l'attitude du Président est parfaitement cohérente, du premier de ses gestes au dernier, de la note du 18 avril 1916 à la déclaration du 3 février 1917. Il n'y a rien en acte dans cette déclaration qui ne fût en germe dans la note du 18 avril. La conclusion même n'est pas d'hier ; elle est de l'an dernier ; et ce n'est même pas M. Wilson qui y est venu, c'est l'Allemagne qui l'a dégagée. Elle l'a peut-être voulue plus qu'il ne la voulait. Elle l'a mis, par ses attaques, par ses provocations, en devoir de faire la figure qu'il devait aimer le mieux faire et de faire jouer à son pays le rôle que son pays aime le mieux jouer. Maintenant, le voici, pacifiste, mais juriste, puritain, président des États-Unis : il ne pouvait rien faire de moins, il ne pouvait faire autrement.

Mais la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Allemagne n'est que le premier des deux points qu'a développés ou abordés le discours du Président au Congrès de Washington. Il y en a un second, et c'est un appel aux neutres. A lire sous les mots ou entre les lignes, on eût peut-être été porté à y voir même plus qu'un appel : « Je considère comme entendu, avançait M. Wilson, que tous les gouvernemens neutres adopteront la même ligne de conduite. » Cette expression, si nettement affirmative : « Je considère comme entendu, » ouvrait aux imaginations de vastes perspectives ; d'autant plus qu'on l'avait noté, dans son message précédent, du 22 janvier, le Président Wilson, avait, avec affectation, parlé non seulement au nom du peuple des États-Unis, mais au nom « des peuples » de l'Amérique ou des Amériques, ce à quoi il ne semblait pas téméraire de supposer qu'il devait être en une certaine mesure autorisé. A présent, il parlait au nom des neutres, et il allait parler directement aux neutres, les invitant à joindre leur action à la sienne. En leur notifiant sa résolution, et tout en répétant qu'« il avait peine à croire que l'Allemagne pût réellement exécuter sa menace contre le commerce neutre, » M. Wilson a tenu à dire : « Le Président croit que les Puissances neutres travailleraient à la paix du monde, si elles adoptaient une conduite analogue. » Les réponses commencent à lui

arriver. Elles ne sont peut-être pas tout à fait ce qu'il attendait, mais elles sont ce qu'elles pouvaient être. L'Espagne proteste avec hauteur contre la piraterie allemande. A elle aussi, l'Allemagne a trouvé le moyen de faire dire, sur un autre ton, le grand mot, le mot après lequel elle n'a plus jamais reculé d'une ligne : il ne faut pas que « soit interrompu le cours de son existence nationale, » ni que soit porté atteinte « à l'intégrité de sa souveraineté. » Elle appelle, sans ambages, l'attention du gouvernement impérial « sur la responsabilité qu'il assume, en raison, principalement, des pertes que son attitude peut occasionner. » Elle qualifie, en des termes où le dédain ne se dissimule pas, « la décision de fermer complètement le chemin de certaines mers en substituant au droit indiscutable de capture dans certains cas un prétendu droit de destruction dans tous les cas, » décision par laquelle l'Allemagne s'est placée « hors des principes légaux de la vie internationale. » Et l'Espagne le fait en nation qui se souvient qu'il suffit souvent d'opposer la fermeté à la violence, et que Cánovas sut faire plier Bismarck dans le conflit des Carolines. Le Brésil, de son côté, proteste et rend l'Allemagne « responsable des actes commis par les sous-marins contre les citoyens, les marchandises et les bateaux brésiliens. » D'autres États de l'Amérique latine suivront sans doute, mais tenons-nous-en à ce qui est acquis. En Europe, les autres neutres, qui sont tous de petits États, sont troublés. Le Danemark voudrait bien suivre M. Wilson, mais il ne le peut pas; il invoque, pour s'excuser, « ses conditions géographiques et économiques; » et il n'est que trop vrai qu'elles l'exposent à tous les périls. De même pour la Suède et la Norvège; de même encore pour la Suisse. Elles se récusent ou délibèrent. Mais si la proposition de M. Wilson n'a pu faire l'unanimité diplomatique, elle a fait l'unanimité morale. Dès aujourd'hui, il est permis de dire hardiment qu'il n'y a plus une seule Puissance au monde qui veuille ou imposer ou conseiller la paix allemande. C'est un résultat capital, dont on ne saurait grossir la signification. Toutes les Puissances du monde et le monde tout entier, dégoûté des méthodes de guerre allemandes, s'insurgent contre l'hypothèse de la victoire allemande. Nous allons enfin recueillir les bénéfices de notre modération, de notre retenue, de notre sagesse, de notre respect, devenu méritoire, du droit et de l'humanité. Jusqu'à présent, ils ne nous avaient valu que de rehausser, un peu platoniquement, notre cote morale. Mais voici qu'ils vont prendre une valeur positive, et la justice a retrouvé ses voies, quand tous les hommes conviennent qu'à aucun d'eux, rien d'humain, ni aucun bien, ni aucun mal, n'est étranger.

Que fait cependant l'Allemagne? Et que veut-elle? Elle ne serait plus l'Allemagne prussienne, si elle avait dépouillé sa duplicité et ne s'était ménagé quelque échappatoire. Aussi n'avait-elle pas manqué de s'en réserver une. Pour expliquer son dernier accès de délire, elle s'appuie sur ce que, dans sa note du 4 mai 1916, elle aurait mis les États-Unis en demeure d'abord d'obtenir, puis, au moins, de demander que l'Angleterre levât le blocus qui l'affamait. Oui, mais, dans sa riposte du 8, le gouvernement américain lui avait rabattu le caquet. Le blocus anglais est une chose, les torpillages allemands en sont une autre. « De telles affaires sont séparées et non collectives, absolues et non relatives. » Et l'Allemagne avait si bien compris, qu'à son tour elle n'avait pas répliqué, si bien accepté l'injonction, qu'en fait, et pendant plusieurs mois, sa barbarie sur mer parut s'être un peu relâchée. Ensuite, au fur et à mesure que, malgré ses victoires de Roumanie, sa situation empirait, elle s'exaspéra de nouveau, s'énerva, sous l'aiguillon de ses difficultés intérieures, et s'hypnotisa sur l'idée d'arracher la paix aux belligérans par la terreur de la guerre aux neutres. Elle construisit des sous-marins énormes, monstrueux, plus monstrueux, plus énormes et en plus grand nombre encore sur le papier que sur le chantier. Mais, dès l'été, elle en avait au moins un, le *Deutschland*, qu'elle envoya, pour son baptême, en Amérique. Visite charmante, et dont le gouvernement des États-Unis goûta toute la délicatesse. En même temps, le comte Bernstorff et les quelques centaines d'auxiliaires qui sont, à des titres divers, attachés à son ambassade assaillaient, harcelaient, circonvenaient à qui mieux mieux l'opinion américaine. Ne nous en plaignons pas. Leur indiscrétion ne nous a pas moins servi que la discrétion de nos diplomates, à nous, fidèles à une tradition qui, pour ne parler que des États-Unis, s'est perpétuée heureusement de M. Jules Cambon à M. Jusserand. Nous avons d'autant plus de plaisir, puisque l'occasion nous en est offerte, à leur rendre ce public hommage qu'on a pu, plus d'une fois, leur reprocher de s'être trop effacés. Mais ce n'est pas le seul cas, et Washington n'est pas le seul lieu, où, en s'effaçant, ils ont laissé passer, et où, s'ils s'étaient, au contraire, trop montrés, on se serait peut-être rejeté en arrière. Ne pas se mettre en travers de la force des choses, qui sait si, dans les grandes crises, ce n'est pas le plus fin secret de l'art des hommes? Quoi qu'il en soit, l'art du comte Bernstorff, qui s'est pourtant mis en travers, n'a abouti qu'à le faire renvoyer, à faire rompre les relations diplomatiques, à amener l'Allemagne, suivant l'expression de M. Lansing, « au bord

de la guerre avec les États-Unis. » Cette guerre avec un onzième ennemi, l'Allemagne l'aura si elle la veut; elle ne l'aura que si elle la veut, comme elle n'aura que si elle la veut, la provoque et la déchaîne, la guerre avec les autres États neutres. La voudra-t-elle, et si elle commet, par-dessus toutes ses folies, cette ultime folie, pourquoi? Notre raison ne peut deviner ses raisons. Est-ce pour ranimer la confiance évanouie, et déclencher, épileptique, le *furor teutonicus* que le maréchal Hindenburg invoque depuis six mois? Est-ce pour chercher cet unique moyen de salut qui serait de n'espérer plus aucun salut, de braver le ciel et la terre, de forcer et de violer la Fortune? Est-ce, plus simplement comme le pensent les intéressés, le Danemark, la Hollande, pour voler un morceau de pain et se donner quelques semaines de vie en faisant main basse sur leurs approvisionnemens? Plus simplement, encore, est-ce pour faire une fin sans égale, et ensevelir son orgueil dans l'immensité même du désastre, pour dire : « Que pouvions-nous? Tout l'univers était conjuré contre l'Allemagne. Mais ce n'a pas été trop de tout son poids pour l'écraser. Qui donc jamais?... Quel autre peuple et quel autre empire, jamais?... De l'apogée à la catastrophe, *Deutschland, Deutschland über alles!* »

Il y a là de quoi méditer, tandis que les événemens militaires nous en laissent encore le loisir. L'espèce de trêve, à laquelle l'hiver a condamné toutes les armées, ne sera sans doute plus très longue On se canonne vers Riga, dans les Carpathes, sur le Carso, sur tout le front occidental. Entre nous et les ennemis du droit, qui sont et qui doivent se sentir les ennemis du genre humain, le glaive tranchera. Mais nous marchons à eux, couverts, comme d'une armure de diamant, de la sympathie, de l'approbation, de l'aspiration universelle. Nous sommes désormais certains de pouvoir souffrir un quart d'heure de plus, puisque ce s'est pas à nous seuls ni pour nous seuls que nous souffrirons, et de tenir les derniers, c'est-à-dire de vaincre.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant.

RENÉ DOUMIC.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXVIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-SEPTIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

Livraison du 1er Janvier.

Pages.

LAZARINE, deuxième partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française. 5

FRANÇOIS-JOSEPH, par M. RENÉ PINON. 47

LA JEUNESSE DE MADAME DE LA POUPLINIERE. — I. *UNE LIGNÉE DE COMÉDIENS SOUS LA MONARCHIE*, par le Marquis DE SÉGUR. 83

A LA SUITE DU GOUVERNEMENT SERBE. — DE NICH A SAINT-JEAN DE MEDUA (OCTOBRE 1915-FÉVRIER 1916). — II. *DE LA BIÉLOUKHA A SAINT-JEAN DE MEDUA*, par M. AUGUSTE BOPPE. 99

VISITES AU FRONT (JUIN 1916). — II. *DE L'ARGONNE A REIMS*, par M. ANDRÉ CHEVRILLON 120

LES EAUX-FORTES DE REMBRANDT, *D'APRÈS LES CUIVRES ORIGINAUX RÉCEMMENT DÉCOUVERTS*, par M. ANDRÉ-CHARLES COPPIER. 145

AUX ÉTATS-UNIS PENDANT LA GUERRE. — L'OPINION AMÉRICAINE ET LA FRANCE. — I. *LES UNIVERSITÉS*, par M. ANATOLE LE BRAZ. 167

LA RUSSIE DÉLIVRÉE DE L'ALCOOL, par Mme MARYLIE MARKOVITCH. 194

REVUE LITTÉRAIRE. — *ÉMILE VERHAEREN*, par M. ANDRÉ BEAUNIER. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. CHARLES BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 229

Livraison du 15 Janvier.

LAZARINE, troisième partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française. 241

COMÉDIES ET PROVERBES. — LE THÉÂTRE AUX ARMÉES, *Pièce en un acte*, par M. MAURICE DONNAY, de l'Académie française 284

UN ÉTÉ A SALONIQUE (AVRIL-SEPTEMBRE 1916). — I. *A BORD DU S..., NAVIRE-HOPITAL. — L'ARRIVÉE A SALONIQUE. — LE CAMP DE LEMBET*, par Mme MARCELLE TINAYRE. 314

LA JEUNESSE DE MADAME DE LA POUPLINIÈRE. — II. *LE MARIAGE*, par le Marquis DE SÉGUR. 351

LA REPOPULATION FRANÇAISE, par M. ÉMILE PICARD, de l'Académie des Sciences. 372

LETTRES DE GUERRE.
I. LES LETTRES DE GUERRE DE PIERRE-MAURICE MASSON, par M. VICTOR GIRAUD. 389
II. LETTRES, par PIERRE-MAURICE MASSON. 393

AUX ÉTATS-UNIS PENDANT LA GUERRE. — L'OPINION AMÉRICAINE ET LA FRANCE. — II. *LE BARREAU — LA PRESSE. — LE CLERGÉ. — LES FEMMES*, par M. ANATOLE LE BRAZ. 412

Pages.

La Guerre sous-marine de 1917, par M. le Contre-Amiral DEGOUY. 443

Revues étrangères. — *Quelques figures allemandes du temps de guerre*, par M. T. DE WYZEWA. 457

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 469

Livraison du 1er Février.

Le Vol de la Marseillaise, *Poème*, par M. Edmond ROSTAND, de l'Académie française. 481

Lazarine, dernière partie, par M. Paul BOURGET, de l'Académie française. 492

L'Épopée des fusiliers marins. — IV. Steenstraete. — *L'Attaque du 17 décembre. — A l'assaut de la Grande Redoute. — Le Miracle du drapeau*, par M Charles LE GOFFIC. 539

Un Chapitre de l'histoire religieuse pendant la Révolution. — Le Clergé constitutionnel. — *De la faveur a la disgrace*, par M. Pierre DE LA GORCE, de l'Académie française. 584

La Révolution mexicaine vue par une femme de diplomate, par M. Jacques BAINVILLE. 622

L'Effort économique de l'Angleterre, par M. L. PAUL-DUBOIS. 639

Les Mémoires ou « Essais sur la musique » de Grétry, par M. Camille BELLAIGUE. 663

Revue littéraire. — *Trois amis de Madame de Stael*, par M. André BEAUNIER. 683

Revue scientifique. — *Les Superzeppelins*, par M. Charles NORDMANN. . 695

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques 709

Livraison du 15 Février.

Vertige, par Pierre LOTI, de l'Académie française. 721

La Bataille des Ardennes (21-25 août 1914). — Étude tactique et stratégique. — *Plan de campagne de l'armée allemande. — Les douze combats des Ardennes*, avec une carte, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française 730

Armelle Louanais, première partie, par M. Charles GENIAUX 771

Deux « lectures » académiques a New-York.

I. *Le Nationalisme dans la littérature et dans l'art*, par M. Th. ROOSEVELT. 806

II. *La Fonction des influences étrangères dans le développement de la littérature française*, par M. Gustave LANSON 800

La Jeunesse de Madame de La Pouplinière. — III. *Un Salon de fermier général*, par le Marquis DE SEGUR. 813

Le Jardin des Princesses, par M. Louis BERTRAND. 842

Kant et M. Wilson, par M. César CHABRUN. 848

Les Révolutions économiques de la guerre. — I. *Chez les belligérans*, par M. le Vicomte Georges D'AVENEL 862

L'Institut de France et la guerre, par M. Gaston DESCHAMPS. 885

Les Lettres du front, par M. Victor GIRAUD 914

Revue dramatique. — Le *Don Juan* de Molière à la Comédie-Française, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 939

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Charles BENOIST, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 53698.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 539 220